

La
Société Nouvelle

INDEXED

La

Société Nouvelle

Revue internationale

Sociologie, Arts, Sciences, Lettres

(Fondée et dirigée par FERNAND BROUEZ)

11^e ANNÉE — TOME I

(VOLUME XXI)

19

PARIS

BUREAUX

45, avenue Trudaine

BRUXELLES

BUREAUX

32, rue de l'Industrie, 32

1895

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
777339 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1935 L



L'INÉVITABLE ANARCHIE

La théorie que nous avons soutenue dans une autre étude (1), indiquant le concours des forces comme source principale de nos richesses, explique pourquoi beaucoup d'anarchistes pensent qu'il n'y a pas d'autre solution que le communisme à la question de la rémunération intégrale des efforts individuels. Il fut un temps où une famille d'agriculteurs, s'occupant également de petites industries domestiques, considéraient non sans raison le blé qu'ils récoltaient et le gros drap qu'ils tissaient comme le produit de leur labeur exclusivement personnel. Même alors ce point de vue n'était pas absolument juste : On se réunissait entre voisins pour abattre les forêts et pour frayer les routes ; même alors la famille devait, comme aujourd'hui, faire souvent appel à l'entraide communale. Mais l'industrie est si complexe maintenant, dans l'infini de ses ramifications dépendant toutes les unes des autres, que la question ne peut plus être envisagée aussi étroitement. Si le commerce du fer et du coton ont atteint en Angleterre un si haut degré de développement, ils le doivent à la progression parallèle de milliers d'autres industries, grandes ou petites, à la multiplicité des chemins de fer, à l'instruction plus sérieuse des ingénieurs et des ouvriers, à de meilleurs procédés, à une meilleure organisation de la production, et par-dessus tout à l'extension considérable du commerce mondial, grâce aux travaux gigantesques exécutés au delà des mers. Les Italiens morts du choléra au percement du canal de Suez et du « Mal de tunnel » au Saint-Gothard ont contribué à l'enrichissement de l'Angleterre, tout comme la fillette de Manchester, qui vieillit prématurément au service d'une machine, et cette enfant autant que l'ingénieur qui, en perfectionnant la machine, économise du travail. Comment prétendrait-on évaluer la part de chacun dans les richesses qui s'accumulent autour de nous !

On peut admirer les aptitudes inventives et les facultés d'organisation d'un seigneur de la mine ; mais il faut reconnaître que tout son génie et toute son énergie équivaldraient à l'impuissance s'il avait à faire à des

(1) *Les Bases scientifiques de l'anarchie*. Voir n° 44 de la *Société nouvelle* (août 1888).

bergers mongoliens ou à des paysans de Sibérie au lieu de mécaniciens et de mineurs britanniques. On demandait à un millionnaire anglais qui a su donner une puissante impulsion à une importante industrie locale, quelle était dans son opinion la cause réelle du succès. « Je me suis toujours attaché à confier dans chaque branche la besogne à l'homme le plus compétent, le laissant agir en toute indépendance et ne me réservant que la direction générale. » — Et vous avez toujours trouvé cet homme nécessaire? — « Toujours. » — Mais pour les modifications que vous avez introduites, il a fallu beaucoup d'inventions nouvelles? — « Sans doute, j'ai acheté beaucoup de brevets. » Ce petit colloque résume pour moi ce que sont au fond ces entreprises rapportant des millions à leurs heureux fondateurs, que nous citent volontiers les avocats de la rémunération intégrale des efforts individuels. Cela montre jusqu'à quel point les efforts sont vraiment « individuels ». Sans insister sur les circonstances, favorables ou défavorables, qui tantôt permettent à un homme de déployer tout son talent et tantôt l'en empêchent, on peut demander ce qui adviendrait si ce même entrepreneur ne trouvait pas d'organiseurs capables, d'habiles ouvriers, et si des centaines d'inventions ne se faisaient pas quotidiennement grâce aux aptitudes qu'ont pour la mécanique un si grand nombre d'Anglais. L'industrie britannique est œuvre de la nation britannique, en Europe et aux Indes, et ne peut être attribuée à des individualités isolées.

Avec ces idées synthétiques sur la production, les anarchistes ne peuvent pas admettre, comme les collectivistes, qu'une rémunération proportionnée aux heures de travail faites par chacun pour la production des richesses soit l'idéal, ni même un acheminement vers l'idéal. Sans vouloir discuter ici jusqu'à quel point la valeur d'échange des marchandises peut réellement se mesurer par la quantité de travail nécessaire à sa production, — cette question devant être étudiée à part, — nous tenons à dire que l'idéal collectiviste nous semble absolument irréalisable dans une société qui en serait arrivée à considérer les matières nécessaires à la production comme appartenant à tous, et qui se verrait ainsi forcée de renoncer au salariat. Il paraît impossible que l'individualisme mitigé de l'école collectiviste puisse se soutenir à côté du communisme partiel qu'implique la possession en commun de la terre et des machines, à moins que ce système ne soit imposé par un gouvernement autrement fort que les pouvoirs actuels. Le salariat, conséquence de l'appropriation par quelques-uns des matières nécessaires à la production, était une condition indispensable au développement de la production capitaliste et ne pourra lui survivre, alors même qu'on paierait à l'ouvrier la valeur intégrale de son labeur et qu'on substituerait à l'argent des bons de travail. La possession en commun des matériaux nécessaires à la production implique la jouissance en commun de cette pro-

duction ; nous pensons donc qu'une société ne peut s'organiser équitablement qu'en renonçant au salariat et en assurant la participation de chacun de ses membres au bien commun qu'ils auront contribué à produire.

Nous maintenons aussi, non seulement que le communisme serait l'état de société le plus enviable et le plus juste, mais encore que c'est vers le communisme, le libre communisme, que tend le monde moderne, malgré les apparences contraires qu'on pourrait induire du développement de l'individualisme, et dans lesquelles nous ne voyons que des efforts de l'individu, pour résister à la domination de plus en plus envahissante de l'État et du Capital. Mais l'histoire ne nous montre-t-elle pas aussi, à côté de ce développement, la lutte infatigable des travailleurs pour maintenir l'antique communisme partiel ou pour l'introduire sous de nouvelles formes, aussitôt que des circonstances favorables le permettent ? Les communes des X^e, XI^e et XII^e siècles n'eurent pas plutôt arboré leur indépendance qu'on y pratiqua largement le travail en commun, le commerce en commun et, en partie, la consommation en commun. Il n'en reste plus rien ; mais la commune rurale combat courageusement pour conserver ses antiques coutumes et y a réussi en beaucoup d'endroits de l'Europe orientale, de la Suisse et même de la France et de l'Allemagne, tandis que des associations fondées sur les mêmes principes surgissent de tous côtés dès que l'occasion s'en présente. Malgré le tour égoïste donné à l'esprit public par le mercantilisme du siècle, la tendance vers le communisme s'affirme sans cesse, s'infiltré insensiblement dans les mœurs. Le nouvel esprit prévaut dans des milliers d'institutions. On ne paie plus de péage sur les ponts et sur les routes ; les musées, les écoles et les bibliothèques sont ouverts à tous ainsi que les parcs et les promenades. Les rues pavées et éclairées sont à l'usage des uns et des autres ; on distribue l'eau dans tous les logements sans exiger de taxe rigoureusement proportionnelle à la quantité consommée par chacun. Les tramways et les chemins de fer mettent en vente des billets de saison, instituent le tarif par zones et iront très loin dans ce sens dès qu'ils auront cessé d'être propriété privée. Mais ces exemples ne sont que des indices de ce que nous réserve un avenir prochain et de la direction vers laquelle nous marchons, et marcherons davantage dès que nous abandonnerons l'idée d'appropriation privée des moyens de production.

La *tendance* est de placer les besoins de l'individu *au-dessus* des services qu'il a rendus ou pourrait rendre à la société et d'envisager la société comme un être organisé dont nous tous sommes les membres, de telle façon qu'un service rendu à un individu le soit à la société. Le bibliothécaire du *British Museum* ne demande pas au lecteur quels services il a rendus avant de lui remettre le livre qu'il réclame, et, moyennant une redevance

uniforme, les associations scientifiques ouvrent leurs salles et leurs musées à chacun de leurs membres. Les marins d'un bateau de sauvetage ne s'informent pas si les passagers d'un navire en péril méritent qu'on leur sauve la vie, et la société de secours aux prisonniers ne s'enquiert pas si le forçat libéré a des titres à sa générosité. Ils ont besoin d'être secourus, ce sont des hommes comme nous : inutile d'en savoir davantage ! Et, que telle ville, si égoïste soit-elle, subisse une calamité publique, un siège par exemple, comme Paris en 1871, et manque de vivres, tous seront unanimes à décider que les premiers besoins à satisfaire sont ceux des enfants et des vieillards, sans considération des services qu'ils ne peuvent rendre, ceux des défenseurs de la cité ensuite, sans distinction du degré de courage déployé par chacun d'eux. Et cette tendance que nous pouvons tous constater, s'affirmera de plus en plus, nul ne peut en douter, à mesure que l'humanité s'affranchira de la terrible lutte pour l'existence. Quand nos forces actives s'emploieront à grossir le fonds commun des objets de première nécessité, quand les conditions du régime de la propriété se modifieront en sorte que ceux qui ne font rien aujourd'hui travailleront aussi, et que l'on rendra aux occupations manuelles leur place d'honneur, décuplant ainsi la production et rendant le travail plus facile et plus agréable, alors le communisme latent développera immensément sa sphère d'action.

En étudiant cette question, surtout par son côté pratique consistant à savoir comment la propriété privée deviendra propriété commune, la plupart des anarchistes pensent ainsi que les premières mesures qu'aura à prendre la société, aussitôt que le régime actuel de la propriété subira quelques modifications, devront revêtir un caractère communiste. Nous sommes communistes ; mais non pas à la manière des phalanstériens ou de l'école autoritaire ; nous professons le communisme anarchiste, le communisme sans direction, le communisme libre, synthèse des deux grands desiderata de l'humanité depuis l'aube de l'histoire : la liberté économique et la liberté politique.

J'ai déjà dit que pour nous le mot anarchie veut dire : pas de gouvernement. Nul n'ignore sans doute qu'il est aussi synonyme de désordre dans le langage courant. Mais ce sens du mot « anarchie » est un sens dérivé, qui implique, au moins, deux assertions : l'une, affirmant que partout où il n'y a pas de gouvernement règne le désordre, et l'autre, impliquant que l'ordre établi par un gouvernement fort, et défendu par une police rigide, serait un bienfait, — deux suppositions qui ne sont rien moins que prouvées. Il y a beaucoup d'ordre, je dirai même d'harmonie, dans certaines branches de l'activité humaine où par bonheur le gouvernement n'intervient pas. Quant aux effets salutaires de l'ordre, celui qui régnait à Naples sous les Bourbons n'était assurément pas préférable au genre de désordre

inauguré par Garibaldi, et beaucoup de protestants anglais s'applaudissent que le désordre introduit par Luther l'ait emporté sur l'ordre défendu par le pape. Il n'y a non plus qu'une seule opinion sur l'ordre qui, comme on le sait, fut rétabli à Varsovie. Tout le monde convient ainsi que l'harmonie est ce qu'il y a de plus désirable, mais on est loin de se mettre d'accord sur l'ordre, de sorte que nous n'avons pas la moindre objection à ce que le mot anarchie soit pris dans son sens de la négation de ce que l'on décrit le plus souvent comme l'ordre

En prenant l'anarchie, ou « pas de gouvernement » pour drapeau, nous prétendons être d'accord avec l'esprit de notre temps. Les époques, où nous voyons, dans l'histoire, une ou plusieurs fractions de l'humanité renversant le despotisme des chefs et marchant à la conquête de l'indépendance, sont précisément celles des plus grands progrès économiques et intellectuels. Rappelons-nous le développement des communes libres dont les incomparables monuments, chefs-d'œuvre de libres associations d'ouvriers libres, témoignent encore du réveil de l'esprit, du bien-être des citoyens? Parlerons-nous du grand mouvement d'où est sorti la Réforme? Chaque fois que dans le passé l'individu reprenait possession de soi-même et de sa liberté, une ère de progrès était inaugurée. Et, en observant de près le développement actuel des nations contemporaines, nous remarquons qu'il tend à limiter de plus en plus l'action gouvernementale, en laissant le champ libre à l'initiative individuelle. Après avoir subi tous les genres d'autorité et cherché à résoudre cet insoluble problème : trouver un gouvernement qui force les gens à l'obéissance sans pour cela se dispenser d'obéir lui-même à la collectivité, l'humanité prend maintenant à tâche de s'affranchir des gouvernements, quels qu'ils soient, et de satisfaire par la libre entente au besoin qu'elle a d'organisation. Le *home-rule* devient une nécessité, même pour le plus petit groupement territorial ; l'accord librement consenti se substitue à la loi et la libre coopération à la tutelle de l'autorité. Les fonctions que depuis deux siècles on considérait comme apanage exclusif du gouvernement lui sont l'une après l'autre contestées. On peut dire que la société progresse d'autant mieux qu'elle est moins gouvernée. Et en considérant le progrès accompli depuis deux siècles dans cette voie, en même temps que l'impuissance des gouvernements à répondre aux espérances que l'on plaçait en eux, on en arrive à la conclusion qu'en limitant ainsi continuellement le rôle de l'autorité, l'humanité finira par le réduire à zéro. Nous entrevoyons déjà un état de société où la liberté individuelle ne sera limitée par aucune loi, aucune règle, et seulement par les habitudes sociales de l'individu et par le besoin que chacun de nous éprouve de trouver aide, support et sympathie auprès de ses semblables.

Les objections que l'on soulèvera contre cette éthique de la société sans

gouvernement seront, pour le moins, tout aussi nombreuses que celles que l'on oppose à la société sans capitaliste. Nous sommes nourris de tant de préjugés quant aux fonctions providentielles des gouvernements, que les idées anarchistes ne seront certainement pas acceptées d'emblée. Du berceau à la tombe, on prêche la nécessité d'un gouvernement et ses bienfaits. Des systèmes de philosophie s'élaborent pour le soutenir; l'histoire est écrite à ce point de vue; des théories de la législation sont faites et interprétées dans ce sens; toute la politique repose sur le même principe et chaque candidat au pouvoir dit au peuple dont il a besoin : Donne-moi le pouvoir et je te délivrerai des maux dont tu souffres. Tous nos systèmes d'éducation en sont imbus. Ouvrez les livres de sociologie, d'histoire, de loi, de morale : le gouvernement, son organisation, ses actes y occupent une si large place qu'on finit par se persuader qu'il n'y a rien en dehors de l'État et des hommes politiques. La presse n'a guère d'autre thème : ses colonnes sont remplies de rapports sur les débats parlementaires, racontés jusque dans leurs plus infimes détails, ainsi que les faits et gestes des personnages politiques, si bien qu'en lisant les journaux, nous aussi, nous oublions trop souvent qu'il y a des millions d'hommes — toute l'humanité — qui vivent et meurent dans la joie ou dans la peine, produisent et consomment, pensent et créent, en dehors de ces quelques personnalités dont l'importance a été exagérée à tel point qu'elle couvre le monde de son ombre.

Et pourtant si, fermant le livre ou le journal, nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur la société telle qu'elle est, nous sommes frappés de la part infinitésimale que prend le gouvernement dans la vie : des millions d'êtres ont passé sans avoir jamais eu rien à faire avec le gouvernement, tous les jours des millions de transactions sont conclues sans son intervention et n'en sont pas moins valables. — On peut même dire que les dettes dont il refuse de se porter garant, sont peut-être les mieux payées (jeux de Bourse, dettes de jeu). La seule habitude de tenir parole, la crainte de perdre son crédit suffisent généralement pour que l'on tienne ses engagements. Sans doute, dans mainte occasion, la loi pourrait y contraindre; mais sans parler des cas innombrables qu'il ne serait pas possible de déférer aux tribunaux, toute personne connaissant un peu les affaires n'ignore pas qu'il ne pourrait y avoir de commerce si un si grand nombre de commerçants ne se faisaient un point d'honneur de satisfaire à leurs obligations. Ces mêmes marchands et fabricants qui ne craignent pas d'empoisonner leurs clients de drogues infectes, dûment étiquetées, gardent la parole donnée. Et puisqu'on peut déjà compter sur une moralité relative dans les conventions commerciales qui n'ont d'autre mobile que le désir de faire fortune, combien plus loyales seront les relations quand elles n'auront plus pour point de départ cet axiome économique que « la richesse est le travail des autres ».

Une autre des particularités de ce siècle est toute en faveur de cette tendance à se passer de gouvernement. C'est le nombre toujours croissant d'entreprises dues à l'initiative privée et le rapide développement d'institutions fondées sur le simple accord des parties. Le réseau des chemins de fer européens — confédération de centaines de sociétés particulières — et le transport direct des voyageurs et des marchandises, qui s'opère sur une multitude de voies ferrées, indépendantes les unes des autres, construites par petits tronçons et fédérées ensuite, sans qu'il y ait eu besoin pour cela d'un office central des chemins de fer européens, sont un des plus frappants exemples de l'harmonie fondée sur le consentement mutuel. On aurait traité de fou celui qui se serait avisé de prédire, il y a quelque cinquante ans, que des chemins de fer construits par tant de compagnies différentes, constitueraient finalement cet admirable réseau. On se serait hâté de prédire que ces mille et une compagnies, agissant toutes dans leurs intérêts, ne pourraient s'entendre sans en référer à un bureau central appuyé sur une Convention internationale des États européens et muni de pouvoirs dictatoriaux. Mais on s'est passé de Conventions et l'on n'en est pas moins tombé d'accord. Les *Beurden* hollandais qui régissent les rivières d'Allemagne et jusqu'au commerce maritime de la Baltique, les innombrables fédérations manufacturières et syndicats sont encore des exemples à l'appui. Qu'importe que la plupart de ces institutions s'unissent dans un intérêt d'exploitation trop visible ! Si des hommes n'ayant en vue qu'un misérable gain personnel s'entendent pour agir de concert, d'autres hommes poursuivant un but plus élevé s'entendront encore plus facilement en se groupant pour le bien commun.

Du reste, il ne manque pas d'associations libres en vue d'institutions purement humanitaires. L'une des plus belles créations du siècle n'est-elle pas la Société anglaise des Sauveteurs ! Depuis ses humbles commencements que nous nous rappelons tous, elle n'a pas sauvé moins de 32,000 vies. Elle fait appel aux plus nobles instincts et n'a d'autre mobile que le dévouement ; ses comités locaux s'organisent comme ils l'entendent. Mentionnons en même temps l'Association des hôpitaux de l'Angleterre et tant d'organisations analogues opérant sur une large échelle. Mais que savons-nous des résultats obtenus par la coopération ? nous qui sommes si instruits des actes du gouvernement, enregistrés par des milliers de volumes, des moindres améliorations qu'il est censé avoir introduites, dans lesquelles on exagère le bien qu'il a pu faire tandis que le mal est passé sous silence ? Où se trouve le livre qui mentionne les bienfaits dus à la coopération d'hommes de cœur ? — On fonde aussi tous les jours par centaines des associations destinées à donner satisfaction à l'immense variété des besoins de l'homme civilisé ; des sociétés pour tous les genres d'études, quelques-unes d'entre elles embrassant le vaste champ des sciences naturelles,

d'autres plus modestes; des sociétés de gymnastique, de sténographie; des sociétés qui se proposent d'étudier un auteur unique, des sociétés athlétiques et de jeux; les unes, se préoccupant des moyens de conserver la vie, d'autres des moyens de la détruire; des sociétés philosophiques, industrielles, artistiques et anti-artistiques, de travail sérieux et de simple amusement. En un mot, il n'est pas pour les hommes un champ d'activité où ils ne cherchent à travailler de concert, combinant leurs efforts vers un but commun. Tous les jours de nouvelles associations se forment, tous les jours d'anciennes associations se fédèrent à travers les frontières et coopèrent à de communs travaux. Voilà la *tendance* de notre siècle.

Ce qui frappe le plus dans ces institutions modernes, c'est qu'elles ne cessent d'empiéter sur l'ancien domaine de l'État ou de la municipalité. Le moindre propriétaire d'une maison, sur les bords du Léman, est membre d'une douzaine de sociétés différentes, fondées pour satisfaire à des besoins qui, ailleurs, sont du domaine des fonctions municipales. La fédération libre de communes indépendantes pour des fins temporaires ou permanentes, se retrouve au fond du régime civil en Suisse. C'est aux fédérations que ce pays doit en maint canton ses routes et ses fontaines, ses riches vignobles, ses forêts bien aménagées et ses prairies qu'admire le voyageur. En dehors de ces sociétés qui se substituent à l'État dans une sphère limitée, on en voit d'autres opérant de la même manière, mais sur une plus large échelle. En Angleterre, le soin de défendre le territoire, c'est-à-dire la fonction capitale de l'État, incombe en grande partie à une armée de volontaires, qui résisterait certainement à n'importe quelle armée d'esclaves commandés par un despote. Bien plus, on parle sérieusement d'une association pour la défense des côtes. Qu'elle se fonde! et certainement elle deviendra une arme plus sûre pour la défense que les cuirassés de la flotte. Une des sociétés les plus en vue cependant, quoique récemment organisée, est celle de la Croix-Rouge. Coucher les hommes sur les champs de bataille, c'est l'État qui s'en charge; mais ce même État se déclare impuissant à prendre soin des blessés. Il abandonne en grande partie cette tâche à l'initiative particulière. Quel débordement de sarcasmes aurait assailli le pauvre utopiste qui, il y a vingt-cinq ans, se serait permis d'avancer que le soin des blessés pourrait être confié à des associations privées! « Personne n'irait où serait le danger! Les infirmiers se trouveraient partout excepté où l'on en aurait besoin! Les rivalités nationales feraient que les blessés mourraient sans aucun secours! » On aurait dit cela et bien d'autres choses. La guerre de 1871 a prouvé combien sont perspicaces ces prophètes qui ne croient jamais à l'intelligence, au dévouement et au bon sens humains.

Ces faits si nombreux et si habituels qu'on ne les mentionne même pas, sont, à notre avis, un des traits les plus saillants de la seconde moitié de

ce siècle. Les groupements se forment si naturellement, ils s'étendent et se fusionnent si rapidement, ils dérivent si évidemment de l'accroissement des besoins et des facultés de l'homme civilisé, ils remplacent si bien l'intervention de l'État, que nous devons les considérer comme un facteur nouveau et important dans notre existence. Le progrès moderne tend réellement à confier à des agrégations libres d'individus libres, tous les services dont l'État avait la gestion et dont il s'acquittait le plus souvent très mal.

Quant à la législation parlementaire et au gouvernement représentatif, ils tombent rapidement en désuétude. Les quelques penseurs qui les ont battus en brèche n'ont pas assez insisté sur la défaveur croissante de l'opinion publique. On commence à comprendre qu'il est tout simplement puéril d'élire certains hommes pour fabriquer des lois sur tous les sujets possibles, sujets dont la plupart ignorent le premier mot; on commence à entrevoir que le gouvernement de la majorité n'est pas moins défectueux que les autres, et l'humanité cherche et trouve de nouvelles solutions pour résoudre les questions pendantes. L'Union postale n'a pas élu de parlement international pour réglementer toutes les organisations postales qui adhèrent à l'Union. Les chemins de fer européens n'ont pas élu de parlement international pour régler la marche des trains et répartir les bénéfices. Les associations météorologiques n'ont pas élu de parlement pour fonder des stations polaires, et les géologues n'ont pas élu un pouvoir pour déterminer la classification des formations géologiques ou pour teinter uniformément les cartes. Tous procèdent par voie d'arrangements amiables et si l'on a recours à des congrès et qu'on y envoie des délégués, ce ne sont pas des membres du parlement, « bons à tout faire », auxquels on aurait dit : « Votez comme vous l'entendrez, nous vous obéirons! » Ce n'est pas un mandat de législateur qu'on leur confère. On commence par discuter soi-même les questions à l'ordre du jour : puis, on prend des hommes connaissant la question spéciale qui sera discutée au Congrès, et l'on envoie des *délégués* — non pas des *députés*. Et ces délégués, en revenant du Congrès, rapportent à leurs mandataires, non pas une *loi* dans la poche, mais une *proposition d'entente*, qui sera acceptée par eux, ou non. Tels sont les usages déjà en pratique actuellement (ils sont aussi très anciens) pour nombre de choses d'intérêt public, et ces usages remplacent déjà les lois bâclées par un gouvernement représentatif. Le gouvernement représentatif a fait son temps et accompli sa mission historique. Il a porté un coup mortel à l'autorité monarchique et, par ses débats, intéressé les citoyens aux affaires publiques. Mais ce serait commettre une erreur grossière que de le considérer comme le gouvernement de la société future. A toute phase économique il faut une phase politique correspondante, et il est impossible de toucher au système écono-

mique actuel, qui repose sur la propriété privée, sans ébranler du même coup l'organisation politique. La pratique nous indique déjà dans quelle direction se fera le changement. Non pas vers un accroissement des pouvoirs de l'État, mais vers l'organisation et la fédération libres se substituant à l'État dans tous les domaines dont il avait jusqu'ici le monopole.

On prévoit les objections : « Que faire de ceux qui ne tiendront pas leurs engagements, de ceux qui ne voudront pas travailler, de ceux qui transgresseront la loi écrite de la société ou, dans l'hypothèse anarchiste, les usages non écrits ? L'anarchie peut convenir à une humanité supérieure, non aux hommes de notre génération. » La formule de ces objections est bien vieille.

Et d'abord il y a deux sortes d'engagements : Celui qu'on accepte de plein gré, en toute liberté de choix, entre diverses propositions, et la capitulation forcée, imposée par l'une des parties, et qui n'est pas consentement mais pure résignation à la nécessité. Malheureusement la grande majorité des contrats actuels appartient à cette catégorie. Un ouvrier qui vend pour un modique salaire son travail au patron, sait parfaitement que celui-ci retient indûment une partie de ce que l'ouvrier aura produit, sans même lui garantir du travail pour plus tard, mais il n'ignore pas non plus que sa femme et ses enfants mourraient de faim au bout d'une semaine : N'est-ce pas une amère ironie que d'appeler cette transaction un libre contrat ? Les économistes modernes peuvent la désigner ainsi, mais le promoteur de l'économie politique, Adam Smith, ne donna pas dans ce travers. Aussi longtemps que les trois quarts de l'humanité seront contraints d'accepter des conventions de ce genre, la force sera nécessaire, non seulement pour les imposer, mais encore pour maintenir cet état de choses. Il faudra la force — et même beaucoup de force — pour empêcher les travailleurs de reprendre ce qu'ils considèrent comme étant injustement possédé par quelques privilégiés ; beaucoup pour contraindre de nouveaux sujets, les « non-civilisés », à se plier sous le même joug. Le parti des anti-étatistes spencériens le comprend si bien que, tout en s'opposant à l'usage de la force pour renverser les conditions actuelles, il demande que l'on use encore plus librement de la force pour maintenir le régime de propriété actuel. Quant à l'anarchie, elle est visiblement aussi incompatible avec la ploutocratie qu'avec tous les autres genres de *craties*.

Nous ne voyons pas du tout la nécessité de la force pour imposer des conventions librement consenties. Nous n'avons, en effet, jamais entendu dire qu'on infligeât une pénalité quelconque à un sauveteur qui refuse de monter en bateau en cas de besoin. Tout ce que ses camarades font et peuvent faire, dans un cas pareil, c'est de l'inviter à quitter l'association pour toujours. On n'a jamais entendu dire, non plus, qu'un contributeur au

dictionnaire de Murray (1) fût passible d'amende pour avoir apporté un article en retard, ou que des gendarmes aient ramené au combat des volontaires de Garibaldi. Les engagements libres ne s'imposent pas.

Quant à l'objection si souvent répétée que personne ne travaillerait sans y être contraint par la nécessité, que de fois nous l'avons entendue lors de l'émancipation des esclaves en Amérique, des serfs en Russie, et nous avons eu dès lors le temps de l'apprécier à sa juste valeur ! Aussi n'essaierons-nous pas de convaincre ceux qui ne peuvent l'être que par le fait accompli. Quant à ceux qui réfléchissent, ils devraient savoir que, s'il en a été réellement ainsi pour une infime partie de l'humanité à l'état sauvage, — et encore, qu'en savons-nous ? — ou s'il en est ainsi dans quelques communautés ou chez quelques individus pris de désespoir par un insuccès constant dans leur lutte contre un milieu hostile, le contraire a lieu pour l'immense majorité dans les nations civilisées. Chez nous le travail est la règle et la paresse une exception artificielle. Sans doute s'il faut, parce qu'on travaille à un métier manuel, peiner toute la vie ses dix heures par jour, et souvent davantage, pour faire une infime partie d'un objet quelconque, des têtes d'épingles par exemple ; si le maigre salaire fournit à peine de quoi vivre à la famille ; s'il faut rester toujours dans la crainte d'être demain privé de son emploi — et l'on sait combien sont fréquentes les crises industrielles et la misère qu'elles engendrent ; — s'il faut toujours s'attendre à une mort prématurée dans un hospice d'indigents, et pis encore ; subir le mépris de ceux que le travail fait vivre ; renoncer pour toujours aux jouissances profondes que donnent à l'homme les sciences et les arts .. — oh ! alors, il n'est pas étonnant qu'on n'ait qu'un rêve, — l'ouvrier manuel comme tout le monde, — celui de s'assurer cette condition fortunée où les autres travailleront pour lui. Quand je vois des écrivains se vanter d'être les vrais travailleurs et traiter les ouvriers manuels de vulgaires paresseux, je voudrais leur demander : Qui donc a fait tout ce qui vous entoure, les maisons où vous demeurez, les fauteuils qui vous donnent le repos, les tapis que vous foulez aux pieds, les rues où vous faites vos promenades, les habits que vous portez ? Qui donc a construit les Universités où vous avez étudié ? Qui vous a fourni de quoi manger pendant les années d'école ? Et que resterait-il de votre entrain au travail si vous passiez comme eux toute la vie sur une tête d'épingle et dans de telles conditions ? Sans doute qu'on vous traiterai aussi de vulgaires paresseux ! Et j'affirme qu'aucun homme intelligent ne peut étudier de près les ouvriers européens sans s'étonner au contraire de leur empressement au travail, même dans ces conditions abominables.

(1) Ce dictionnaire est fait par Murray avec l'aide d'un millier ou plus de collaborateurs volontaires.

L'excès de travail répugne à la nature humaine, non le travail : L'excès de travail qui donne le luxe aux privilégiés, non le travail qui nourrit les hommes. Le travail, la vie active sont une nécessité physiologique, car il importe d'utiliser les forces physiques emmagasinées, il y va de la santé, de la vie même. Et si tant de travaux utiles ne sont exécutés qu'avec dégoût, ils le doivent à une organisation abominable, ou au surmenage. Mais nous savons — le vieux Franklin savait — que, si tout le monde travaillait utilement, quatre heures par jour suffiraient amplement pour produire tout ce qui est nécessaire à un confort que la classe moyenne seule possède aujourd'hui, à condition, sans doute, de ne point gaspiller nos forces productives comme nous le faisons actuellement. Quant à cet enfantillage ressassé depuis cinquante ans, à savoir qui est-ce qui ferait le travail désagréable? — je regrette qu'aucun de nos savants n'ait eu l'occasion de le faire, au moins une fois dans la vie. S'il y a encore des travaux réellement désagréables, c'est que notre personnel scientifique n'a jamais daigné s'occuper de les rendre salubres ou même intéressants. Ils savent bien qu'il y a toujours assez de meurt-de-faim pour les exécuter contre un salaire dérisoire.

L'objection qui conclut à la nécessité d'un gouvernement pour punir les transgresseurs des lois sociales, est bien plus sérieuse ; mais il y aurait tant à dire sur la question qu'on hésite à le faire incidemment. Disons seulement que plus nous l'étudions, plus nous en arrivons à la conviction que la société elle-même est responsable des actes antisociaux qui se commettent dans son sein et qu'il n'y a ni peines, ni prisons, ni exécuteurs des hautes œuvres qui puissent en diminuer le nombre, rien, sauf la reconstitution de la société. Les trois quarts des délits déferés aux tribunaux proviennent directement ou indirectement de l'organisation actuelle de la production et de la répartition de la fortune publique, et non de la perversité de notre nature. Quant aux actes relativement rares qui résultent des dispositions antisociales de quelques individus, la prison ni même la guillotine ne pourraient les prévenir. La prison les multiplie et corrompt davantage le criminel. Par nos mouchards, notre « prix du sang », nos exécutions et nos cachots, nous inondons la civilisation d'un océan de basses passions et de mœurs déplorables. Celui qui voudrait étudier ces institutions jusqu'en leurs extrêmes résultats, serait épouvanté du mal que l'on fait sous prétexte de défendre la morale (1). *Il faut* que l'on cherche d'autres remèdes, et ces remèdes sont depuis longtemps indiqués.

Sans doute, lorsque, comme aujourd'hui, une mère qui cherche du pain

(1) Voy. *In Russian and French Prisons* du même auteur. Londres, 1886 (Ward and Downey). Aussi *Les Prisons*, conférence faite à Paris en 1888.

et un abri pour ses enfants, doit passer sans entrer devant des magasins remplis jusqu'aux combles des comestibles les plus recherchés et les plus appétissants, qu'un luxe insolent s'étale à côté d'une misère noire, que le cheval et le chien de l'homme riche sont mieux traités que des millions d'enfants dont les parents gagnent un maigre salaire au fond de la mine, que la « modeste » robe de soirée d'une grande dame représente comme valeur huit mois ou un an de travail humain, que l'enrichissement aux dépens des autres est le but avoué des « classes supérieures », et qu'on ne peut tracer de limite entre les moyens honnêtes et les moyens malhonnêtes d'obtenir cet enrichissement, — sans doute la force seule peut maintenir cet état de choses, et des armées de policiers, de juges et d'exécuteurs deviennent une institution indispensable.

Mais si tous nos enfants — tous les enfants sont *nos* enfants — recevaient une instruction et une éducation saines — et nous avons le moyen de les leur donner ; si chaque famille habitait une maison convenable, et cela est déjà possible au taux élevé de notre production actuelle ; si l'on donnait un métier manuel à chaque garçon et à chaque fille en même temps qu'une instruction scientifique, et que le travail manuel ne fût pas considéré comme une preuve d'infériorité ; si les hommes entretenaient des rapports fréquents entre eux et se chargeaient en commun des affaires publiques, confiées aujourd'hui à une minorité et si, en conséquence de cette association et de cette proximité, ils en arrivaient à s'intéresser autant aux peines et aux difficultés du prochain qu'ils s'intéressaient autrefois aux peines et aux difficultés de leurs seuls parents et amis, il n'y aurait plus besoin de policiers, de juges ni d'exécuteurs. Les actes antisociaux ne seraient pas punis, mais prévenus en germe ; les quelques contestations qui pourraient s'élever seraient facilement élucidées par des arbitres dont les décisions ne nécessiteraient pas plus le recours à la force pour être exécutées qu'en Chine le verdict du conseil de famille ou qu'à Valence les prescriptions des tribunaux de paysans siégeant pour la répartition des eaux.

Et ici, nous touchons à une grave question : Que deviendrait la moralité dans une société qui ne reconnaîtrait pas les lois et affirmerait la liberté absolue de l'individu ? La réponse sera simple. La moralité est indépendante de la loi et de la religion et leur est antérieure. Jusqu'à présent les enseignements moraux s'étaient associés aux enseignements religieux, mais ceux-ci ont beaucoup perdu de leur influence et la sanction que la moralité puisait dans la religion voit le terrain lui manquer. Des millions d'existences se succèdent dans nos cités sans s'intéresser à l'ancienne foi. Serait-ce une raison pour méconnaître aussi la moralité et pour la traiter avec la même indifférence que les vieilles cosmogonies ?

Évidemment non. Aucune société ne pourrait se soutenir sans admettre certains principes. Si tout le monde s'habitue à tromper le prochain, si on ne comptait plus sur la parole et les promesses les uns des autres, si chacun traitait son semblable en ennemi contre lequel toute guerre est justifiable, la société disparaîtrait. C'est pourquoi, malgré la désuétude des croyances religieuses, les principes de moralité restent inébranlables. Nous l'avons dit, ils ont précédé les religions et leur survivent. Les Tchuktchis primitifs n'ont pas de religion, ils ne sont que superstitieux et craignent les forces hostiles de la nature : mais ils professent la même morale que les chrétiens, les bouddhistes, les musulmans et les hébreux. Quelques unes de leurs coutumes indiquent même chez eux une compréhension plus élevée des devoirs de la tribu que ne l'ont nos modernes des devoirs de la société. En réalité, toute religion nouvelle prend ses principes de morale au seul fonds commun, c'est-à-dire aux coutumes de sociabilité que les hommes adoptent par la force des choses dès qu'ils se réunissent en familles, tribus ou nations. Il ne se forme pas de société animale qui n'aboutisse à l'éclosion et au développement de certaines habitudes de support mutuel et même de sacrifice à la cause commune. Ces habitudes sont une condition nécessaire au perfectionnement de l'espèce dans la lutte pour l'existence, la coopération entre les individus étant un facteur bien autrement important pour leur conservation que la lutte physique pour les moyens d'existence qui a tant fait parler et tant fait écrire. Les « plus aptes » dans le monde organique sont ceux qui s'accoutument à la vie en société, et la vie en société implique naturellement des habitudes de moralité. Il s'est développé dans l'humanité, durant le cours de sa longue existence, un noyau d'habitudes sociales, d'habitudes morales qui ne peuvent disparaître tant que durera la société. Et c'est pourquoi, malgré les influences contraires qui sont à l'œuvre par suite de nos présentes circonstances économiques, le noyau de nos habitudes morales se perpétue. Les lois et les religions ne font pas autre chose que se les approprier et cherchent à les appuyer par leur sanction.

Quelle que soit la diversité des théories, la morale peut se classer en morale religieuse, morale utilitaire et morale d'habitude, résultant des nécessités de la vie en société. Toute morale religieuse sanctifie ses prescriptions en leur donnant la Révélation pour origine et cherche à imposer son enseignement par la perspective de récompenses et de punitions dans ce monde et dans l'autre. Ce système, on le sait, perd son ascendant. La morale utilitaire conserve l'idée d'une récompense, mais l'homme doit la trouver en lui-même ; elle l'invite à analyser ses peines et ses jouissances, à les classer et à donner la préférence à celles qui sont plus intenses et plus

durables, — les jouissances morales. Nous devons reconnaître que, nonobstant l'influence qu'il a exercée, ce système aussi a été jugé superficiel par la grande majorité. Enfin, il y a la morale, suivant laquelle les actes sociaux ne sont pour l'homme qu'un moyen de se réjouir avec ses frères de leur bonheur, à s'affliger avec eux de leur peine, moralité qui devient une habitude et une seconde nature et que développe constamment la vie sociale. Cette moralité est celle de l'humanité, elle est aussi celle de l'anarchie.

On ne pourrait rendre plus évidente la différence entre ces systèmes de morale différents qu'en rappelant cet exemple. Un enfant se noie en présence de trois hommes qui se tiennent sur la rive : Un moraliste religieux, un utilitarien et un homme du peuple. L'homme pieux se dit qu'en sauvant l'enfant il gagnera le paradis, peut-être aussi une récompense en ce monde, et il sauve l'enfant. Il s'est montré bon calculateur, voilà tout. L'utilitarien s'est fait ce raisonnement : les joies de la vie sont de deux sortes, les unes supérieures et les autres moins relevées. En sauvant l'enfant j'éprouverai une jouissance de premier ordre, et il saute dans l'eau. Ces utilitariens sont aussi des calculateurs, et la société fera bien de ne pas beaucoup compter sur eux. L'homme du peuple ne calcule pas. Il a l'habitude de sentir les peines et les joies de ceux qui l'entourent. Agir en conséquence est devenu sa seconde nature : Il se jette à l'eau comme un bon chien et sauve l'enfant grâce à l'énergie et à la promptitude de son dévouement. Et si la mère le remercie : « Je n'aurais pu faire autrement. » Voilà la véritable moralité, celle des masses, la moralité qui est entrée dans les mœurs et qui persistera, quelles que soient les théories émises par les philosophes, et qui se perfectionnera, grâce aux progrès de la vie sociale. Une telle moralité n'a pas besoin de force pour se maintenir, elle s'accroît au contraire en vertu de la sympathie qu'éveille chez tous les hommes le moindre appel à une conception plus large et plus élevée des devoirs sociaux.

Voilà le résumé très sommaire des principaux principes de l'anarchie. Chacun d'eux s'attaque à un préjugé, et résulte cependant de l'analyse de tendances réelles. Chacun d'eux est fertile en conséquences et demande la revision de plus d'une opinion courante. Et nous ne parlons pas ici en vue de l'avenir, dans une époque lointaine. Aujourd'hui, déjà, quelle que soit la sphère d'action de l'individu, il peut agir ! Agir d'accord avec les principes anarchistes ou prendre une direction contraire. S'il choisit l'anarchie, il suivra la voie du progrès à venir. Mais tout ce que l'on tentera dans la direction contraire ne sera qu'un effort infructueux pour forcer l'humanité à rétrograder.

PIERRE KROPOTKINE

LA MORT ⁽¹⁾

J'étais un enfant de sept à huit ans, et ma famille demeurait à la campagne.

Certain jour que je m'étais éloigné de notre demeure, je remarquai plusieurs personnes qui entraient dans une maisonnette sur le bord du chemin. Je les suivis.

La demeure était pauvre, n'avait guère que deux pièces, la cuisine et une chambre à coucher où j'entrai derrière quelqu'un, personne ne prenant garde à moi. Il y avait là du monde. On se taisait ou l'on ne parlait qu'en chuchotant. Le contrevent entre-bâillé ne laissait entrer qu'une lueur douteuse. Une douzaine de personnes se tenaient immobiles autour de ce qui devait être un lit et d'où partait un bruit singulier que j'entendais pour la première fois, bruit bizarre... des ahan ! ahan ! monotones et inquiétants. Voilà que les assistants s'agenouillèrent. Quelqu'un était couché dans un lit, une vieille femme. J'entrevis une tête renversée, des cheveux en désordre, une figure jaune et dévastée, des yeux éteints, une lèvre baveuse. Celui que je savais être le pasteur protestant priait avec une voix passionnée, et je comprenais vaguement qu'il parlait de Dieu ou parlait à Dieu. On sanglotait autour du lit et dans tous les coins. La scène se prolongeait, se prolongeait, mais la prière se faisait plus vibrante à mesure que s'affaiblissaient les hoquets. Voilà qu'ils cessèrent et la prière aussi ; il y eut un instant de silence profond, puis éclatèrent de bruyants gémissements qu'on étouffait dans les mouchoirs... Une infection subtile flotta dans l'air ; elle me semblait partir de la tête échevelée, de la bouche ouverte.

Alors, je fus pris de terreur. J'avais peur de quelque chose, — quoi ? quoi donc ? — et saisi de crise nerveuse, je me pris à hurler.

Et tandis que l'on me ramenait à la maison : « Tais-toi ! tais-toi donc !

(1) Deuxième conférence à l'École des Libres Études sur *la Formation des Religions*. — Voir n° 119 de *la Société nouvelle*.

Ce que tu as vu, n'avait rien d'extraordinaire. Bien souvent tu le reverras, car cela arrive à tout le monde. Papa et Maman y passeront, et toi aussi, à ton tour, quand tu seras devenu vieux comme la vieille Jeannette. » — Toutes choses qui me stupéfiaient. Je protestais faiblement : « Je ne veux pas, moi ! » On me laissait dire. Peu à peu la vue du paysage accoutumé, les arbres, les buissons de la route, les chardons du fossé, me réconfortèrent et je rentrai en mon état normal.

Mais la secousse avait été forte. Un grand problème avait surgi. — Le grand problème je pouvais le perdre de vue, mais non pas l'oublier.

* * *

Pour peu que l'on ait dépassé la jeunesse, on a vu tomber tant de parents, tant d'amis, tant de connaissances, qu'une mort nouvelle ne nous frappe plus de stupeur. Sans doute, un cadavre reste toujours étrange et chose désagréable à voir. On jette un regard rapide : « Comme il a changé ! » Et l'on passe, préférant n'y plus penser. On a mille affaires en train ; la routine quotidienne nous emporte. Avec la multiplicité de nos occupations comment ne pas devenir superficiel ? D'un enterrement il faut courir à un mariage. Demain, il y aura baptême. De jour en jour la vie s'écoule, et l'on ne peut s'arrêter pour prendre le temps de méditer.

Malgré tout, la Mort reste le plus émouvant des spectacles. Tel se croyait blasé, mais il voit expirer une personne chérie, et soudain, il perd pied, s'enfonce dans le désespoir et les vagues de l'angoisse roulent sur sa tête.

De la vie tomber dans la Mort... Être, et un moment après, n'être plus ! Invisible, muette et silencieuse, la Mort se glisse, elle approche, elle est là. Du doigt, elle touche le cœur, le cœur cesse de battre, et l'œil se ferme, plongé désormais dans l'éternelle nuit. Le front, naguère le palais de l'intelligence, a durci en bloc de marbre ; cependant une sueur glacée le mouille encore, la sueur de la dernière lutte. Où il y avait un homme il n'y a plus que des chairs qui vont entrer en décomposition. Il n'a fallu qu'un instant, la durée d'un éclair, et voici que le Temps n'est plus et l'on entre au Pays Immuable.

Fatale est la catastrophe. A chacun son tour. « Aujourd'hui moi, toi demain », répètent volontiers les crânes sculptés sur les dalles funèbres, et ils grimacent un rire hideux. Sur les navires qui traversent le Grand Océan, les matelots se savent suivis par un requin. Le monstre ne se montre guère, mais parfois on le devine à une ombre grise entrevue dans le sillage. Tombe n'importe quoi, tombe n'importe qui, le ravisseur s'en

saisit, la proie morte lui est bonne et meilleure encore la proie vivante... Une autre Ombre Grise s'acharne après les voyageurs qui traversent la vie, ombre infatigable et tenace. Tôt ou tard nous glisserons par-dessus bord, d'énormes mâchoires nous happeront, des ciseaux nous broieront, des marteaux nous écraseront.

« Nous ne le savons que trop », pensez-vous peut-être. Ce sont là de tristes réalités. Était-il besoin de les rappeler? Y a-t-il quelqu'un qui en ignore?

— Eh oui, il y en a.

Que la Mort soit chose fatale et nécessaire, que l'homme naisse pour mourir, les sauvages contemporains n'en croient rien, et les Primitifs ne le croyaient pas davantage. De braves cœurs, de naïves intelligences supposaient ou supposent encore que la Mort ne devrait pas exister. « Si elle arrive, c'est par le fait de quelque crime. Sans doute, on voit tous les hommes mourir les uns après les autres, — les animaux aussi, — mais ils sont morts parce qu'on les a tués, parce que les sorciers ou de méchants esprits les ont assassinés. » Il n'y a pas de mort naturelle, prétendent-ils; l'homme, s'il naquit en de bonnes conditions, est fait pour vivre toujours; n'étaient les perfidies et les machinations des ennemis, il vivrait de siècle en siècle, comme font les arbres de la forêt, les cèdres et les chênes. La Mort ne vient, ne peut venir que du dehors! »

On est stupéfait de la ténacité avec laquelle cette erreur se maintient dans les populations arriérées. Mais parmi nos civilisés il y a longtemps que la chose ne se discute plus; on sait à n'en point douter que tout organisme est voué à la destruction. La science moderne enseigne que la mort est le dernier acte de la vie, comme la naissance en fut le premier. L'une et l'autre se nécessitent mutuellement, à la façon de la balance dont un plateau ne peut monter sans que l'autre ne descende d'autant.

— « Il est vrai que tous les hommes tombent les uns après les autres », fut-il répondu. « Sans doute, nous n'en voyons guère qui reviennent, s'ils reviennent. Il se peut aussi que le corps soit voué à une destruction fatale, ainsi que vous dites. Vous avez peut-être raison en affirmant que l'union de la chair et du sang ne forme qu'une combinaison instable. N'empêche, après cette vie-ci, la vie continue, elle continue indéfinie, éternelle. L'esprit qui anime ce corps périssable est d'essence immortelle : l'esprit ne peut périr, il ne périra jamais ! »

Cette hypothèse fut acceptée. On en fit la Doctrine, la grande Doctrine. Elle constitue l'essence des religions, toutes fondées sur le principe de l'Animisme. Que les profanes appellent Animisme ce que les dévots et fidèles appellent Spiritualisme, il importe peu, puisque les deux mots ne diffèrent que par une nuance délicate, imperceptible dans la conversation ordinaire. Toujours est-il que l'attribution à l'âme de l'immortalité et que la doctrine d'un sort heureux ou malheureux dans l'autre monde, constituent la moelle et la substance de toutes les religions. Elles prennent le défunt par la main pour le conduire et l'installer dans l'autre monde. Supprimez l'au-Delà, et il n'y a plus de religions. Toutes le reconnaissent, chacune le proclame.

L'idée de l'anéantissement définitif, irrévocable, est si répugnante à l'individu qu'il la déclare inadmissible. Mais que répondre au fait brutal, comment se soustraire à l'inéluctable fatalité? Cet homme n'est plus qu'un cadavre, froid et sans mouvement, plus ses yeux ne s'ouvriront, plus sa bouche ne s'ouvrira...

— Son âme s'est envolée!

— Ah oui, son âme! Où est-elle donc son âme?

— Ailleurs!...

Et l'on imagina un Pays des Ames.

— Que faire au Pays des Ames?

— Eh! ce qu'on fait ici! L'âme va, vient, s'occupe à quelque chose. Elle vit, donc elle agit, elle éprouve des sensations...

— Ainsi elle vivrait là-bas, elle vivrait vraiment, aurait plaisir et peine, douleur et joie?

— Assurément. La vie terrestre se continuera par une vie posthume, vie sans les inconvénients de celle-ci, existence embellie d'agréments nouveaux. Pour en jouir, il vaudra la peine de passer par la mort, par la mort, qui n'est plus qu'un mauvais moment...

Sur ce thème imaginé par les sorciers primitifs, les religions s'improvisèrent, s'érigèrent en maîtresses souveraines de l'Eldorado d'outre-tombe. On se donnait carte blanche. Aucune autre dépense que celle d'imagination. Il n'en coûtait rien, il n'y avait qu'à souhaiter pour être servi.

Les premières religions, même les plus grossières, furent une aspiration vers le bien, vers le mieux, vers l'existence parfaite. En ce monde idéal que l'on se forgeait dans les régions aromales, en ce Pays Bleu, tous accidents désagréables étaient supprimés, tous désirs légitimes seraient satisfaits.

Champ libre. Les espaces célestes s'étendent à des hauteurs, à des distances incommensurables. L'imagination, un hippogriffe, n'a qu'à déployer ses ailes, à se précipiter aussi loin que le rêve, plus loin que le possible. Va donc, âme affranchie des liens du corps ! Esprit immortel, plonge dans les abîmes, immerge-toi dans l'éther, baigne-toi aux sources de l'aurore, imprégne-toi des splendeurs du couchant ! Cheminé par les sentiers de la Voie Lactée, monte dans la constellation du Chariot, consulte Algol, interroge Altaïr !

On s'y essaya... mais avec de piètres résultats. L'imagination n'est pas inépuisable, comme on se figure ; ses moyens sont peu variés et ses ressources limitées. Que fait-elle le plus souvent ? Mettre en scène des spectacles assez ordinaires, sauf à modifier les couleurs, exagérer les proportions et transposer les plans. C'est toujours le même paysage, mais regardé, soit à travers des vitres colorées bleu, rouge ou orange, soit à travers un verre déformant, lequel grossit ou rapetisse. D'abord, c'est très drôle, mais on s'en lasse vite, puis on trouve le spectacle maussade. Tous ces Eden nous paraissent d'autant plus ennuyeux et monotones qu'on a voulu les représenter ordonnés et parfaits. Celui de l'*Énéide*, le mieux réussi se distingue par la sobriété du dessin, et la modération du pinceau : on dirait un paysage de Claude Lorrain. Quant aux « Prairies Célestes » des hordes incultes, il est rare qu'elles montrent autre chose que des scènes de barbarie et de sauvagerie : chasses magnifiques, batailles acharnées, mirifiques mangeries, glorieuses beuveries. Sauf les proportions surhumaines, les Paradis de Mahomet ressemblent assez au Jardin des Califes, à Bagdad, à l'Alcazar de Séville, à l'Alhambra de Grenade, mais les houris sont plus nombreuses : ajoutez les danses et la musique, et la coupe des voluptés est à peu près épuisée.

On sentit de bonne heure que ces lieux de délices manquaient de matière et de substance, qu'il y fallait autre chose que la durée indéfinie et la satisfaction donnée aux besoins physiques. On y voulut mettre de l'idéal, on se promit d'y implanter le sentiment et d'y faire couler la moralité à pleins bords. On voulut que les malheureux d'ici-bas trouvassent là-bas ample dédommagement aux souffrances qu'ils avaient endurées. On décréta que la Justice, si souvent ignorée ou même pourchassée parmi nous, serait du royaume éternel l'auguste souveraine. De cette affirmation, toute nation plus ou moins débarbouillée de l'inculte sauvagerie fit le premier et grand article de foi.

En même temps que s'affirma la Morale, s'affirma aussi la Science. La science... entendons-nous bien, la science enfantine et rudimentaire, la science telle que les Sorciers l'imaginaient parmi les Troglodytes, telle que

la formulaient les Sapients parmi les rivaux de l'ours, parmi les chasseurs du renne et les mangeurs de chevaux. Ces premiers philosophes se disaient inspirés par les morts des temps passés, les morts que le sépulcre avait initiés à tous mystères, auxquels la terre avait confié tous ses secrets. La Religion s'institua révélatrice, enseigna une astronomie, une géologie, une physiologie mirobolantes. Elle parlait au nom de l'infini et de l'absolu. Pure condescendance qu'elle permît à la philosophie de marcher derrière la théologie, de la suivre en humble servante. La Révélation le prenait de haut avec les métaphysiciens : « De vos élucubrations, nous n'avons cure. Vous cherchez, cherchez sans cesse, mais sans aboutir. Quant à nos prêtres et pontifes, ils n'ont qu'à puiser aux sources éternelles. » Se disant et se croyant au-dessus de l'intelligence, à la Révélation peu chaillait d'être intelligible; elle traitait en coupables et mécréants les malheureux qui se plaignaient de ne pas comprendre, ou qui se permettaient de raisonner après qu'elle avait parlé.

Dans notre Europe occidentale, cet état de choses dura un millier d'années.

Mais entre temps, de siècle en siècle, les observateurs s'aperçurent que l'expérience ne peut frayer avec la Révélation. Elle se donnait pour indiscutable, légiférait dans les trois mondes du Ciel, de l'Enfer et de la Terre, arguait de l'éternité, tandis qu'ils marchaient terre à terre, s'affairaient aux balances, aux métrés, aux analyses, ignoraient, ignorent encore s'il y a quelque chose au delà du temps. Après le divorce, l'émancipation. Aujourd'hui, entre la science officielle et la religion d'État, les relations sont de pure convenance : le Recteur d'académie complimente Monseigneur l'Évêque, lequel le remercie finement. L'ancienne association est rompue à jamais, la science et la religion vivent à part, leurs intérêts sont distincts.

Jamais la religion n'eut avec la science des rapports aussi intimes qu'avec la morale, le droit et la justice. Encore aujourd'hui, ceux qui ne se piquent pas de préciser leurs idées, attribuent facilement à la religion ce qui appartient à la morale, à la morale ce qui appartient à la religion.

Bien entendu que la religion avait commencé par tyranniser la morale, par la traiter en vassale et sujette. La religion aime à se targuer de l'incommensurable supériorité de l'infini sur le fini, de l'éternité sur le temps. Le seul gouvernement que la religion acceptait, ou qu'elle accepte comme légitime, c'est celui de la théocratie, de la théocratie dont le Tibet nous montre l'exemple le mieux réussi. L'idéal du gouvernement chrétien eût été un Empereur fonctionnant en général suprême des armées, en policier

du Souverain Pontife, siégeant au Vatican. Et l'on eût dit à tout Européen : « Tu obéiras à l'Empereur, ou le Pape t'enverra en enfer. Tu obéiras au Pape, ou l'Empereur te coupera le cou ! »

Ne perdons pas un instant de vue que le vieux monde ne connaît à la morale de sanction autre que la contrainte. Tous les justiciers ont un glaive ou un fouet pour attribut. « N'était la verge en ma main, que deviendriez-vous ? » demandait le seigneur Jéhova, parlant par la bouche du prophète Ezéchiel.

Le châtement, le châtement en ce monde et dans l'autre, telle est la raison dernière de tout ce qui s'appuie sur la religion et sur la morale officielles.

Cela date de loin.

Manou, le premier législateur, Manou, le fils de Brahma et le père des hommes, dit la légende, Manou enseigne que « le monde ne subsiste que par le châtement. Sans châtement il n'y a que tumulte et crime, le peuple s'effondre dans le désordre... » Les philosophes de la réaction, les prophètes de l'obscurantisme, les Joseph de Maistre et les Donoso Cortès, autant de disciples à Manou : ils célèbrent l'échafaud, magnifient le bourreau. Et ne pensez pas un instant que ces docteurs soient les exagérés d'un parti, les porte-voix d'une faction que l'on puisse dédaigner. Ils expriment, nettement et sans ambage, la doctrine officielle de toute église, officieuse de tout État. Tant le droit canon que le droit civil commandent sec et net : « Obéis ou je te tue ! » La mort est le meilleur de leurs arguments ; ils menacent, l'un du glaive ou de la potence, et l'autre brandit la clef qui ouvre et qui ferme les fournaises embrasées. Le gendarme et le diable, l'enfer et la guillotine, voilà leurs preuves.

De ce droit de vie et de mort, le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel se sont tellement enorgueillis, qu'ils prétendent vivre par eux-mêmes et pour eux-mêmes, et s'il leur plaît ainsi, vivre en dehors de la morale, de la justice, même du bon sens, avec lequel ils déclarent catégoriquement ne vouloir pas être confondus. La religion fait sonner bien haut son *Credo quia absurdum* : « Pure absurdité ce que je vous enseigne, mais vous le croirez ! » Et l'argument préféré des tyrans, celui qu'ils caressent, fourbissent et parquent, est celui de la raison d'État. Toujours le premier acte du Dictateur sera de jeter son manteau chamarré d'or sur la tête de la Justice, afin qu'elle ne voie, qu'elle ne dise plus rien... Courroucée, l'auguste déesse proteste sous le drap qui la cache aux yeux, elle frémit en son corps de marbre :

« Ils parlent de raison d'État ? Ne suis-je pas, moi, la seule raison d'être

des hommes et des nations? Ignorent-ils donc, ces malheureux, que le monde ne subsiste que par la justice! »

Et cette chose que l'on appelle la Conscience cogite et médite en nous. Elle pense que les États, les religions, ne peuvent se distinguer de la morale que pour se mettre dans leur tort. Les religions, tout spécialement, ne sont vraies que par la quantité de morale qu'elles contiennent. Est faux, tout ce que les religions sont seules à affirmer. Est vrai, tout ce que la morale dit comme elles, et disait avant elles. Et quant aux États, leur vitalité se proportionne à leur justice. Quoi qu'en disent Manou et tous jurisprudents ou théologiens, les peines et les châtements ne sont pas des arguments, l'enfer n'est pas une raison!

Arrêtons-nous ici pour délibérer nos voies et sonder nos cœurs. C'est ici qu'un chacun saura s'il appartient au peuple blanc ou au peuple noir, à la phalange des hommes libres ou à la multitude des esclaves. Il faut se ranger à droite ou à gauche.

A-t-on — n'a-t-on pas — la conscience délicate et la vigueur virile? D'un côté, voici la morale courante, la morale légale ainsi nommée, la morale que l'on ne distingue pas toujours du Vice. De l'autre côté, il y a la morale qui se confond avec la vertu, et que plusieurs appellent tout simplement la Vérité. Et qu'ils se rassurent ceux qui ne l'aiment point : il ne la connaîtront jamais! C'est affaire de tempérament et de constitution : à l'instar des amandiers dont les uns portent des amandes douces et les autres des amandes amères. Des hommes, les uns sont nés pour vivre dans la crainte qu'ils confondent avec la loi. Cette crainte, il ne leur déplaît pas de l'éprouver et ils se délectent à l'inspirer. Ils tiennent l'argument du fouet pour décisif, et la raison du knout pour indiscutable. Mais il en va autrement des cœurs vaillants et des esprits généreux. Autre l'horizon de la taupe, autre celui de l'alouette. Chacun juge suivant sa norme intérieure : le juste suivant son équité, le mauvais suivant sa malice.

Et tel point de départ, telle philosophie. Ceux qui prétendent que la justice est l'œuvre du châtement, et que sans contrainte il n'existerait pas de moralité, sous-entendent qu'il n'y a d'honnêtes gens que ceux qui n'ont pas filouté, et que les filous seraient des brigands, s'ils osaient. Et ils ont imaginé le péché originel, ont infesté la Nature d'une syphilis congénitale. Ils infligent la responsabilité de cette lèpre au Créateur, qui après avoir modelé l'homme à son image et à sa ressemblance, se déclara satisfait de son œuvre, et la signa de son nom.

Mais pour les autres, la Justice est autre chose que la servitude pénale

Pour ceux qui évoluent de l'imparfait au meilleur, et du meilleur à l'excellent, la Justice est l'idéal des espérances, l'objet des amours. Ils comprennent la Loi comme étant le développement normal des germes et des facultés, l'évolution cosmique. Point ils ne la distinguent de la vaste raison des choses, de l'auguste nécessité, qui dans les profondeurs de notre conscience, se confond avec notre nature et notre liberté.

Il serait temps enfin d'étudier de plus près la mort, appelée la reine des épouvantements, la mort dont les États ont fait la cheville ouvrière de leur justice et de leurs institutions politiques ou sociales, la mort dont les religions ont fait leur point de départ, le grand objet de leurs révélations.

« La mort, répond l'illustre Spinoza, la mort n'est rien, parce que la vie est tout ! »

En face de tout le vieux monde qui a divinisé la mort et le meurtre par les bourreaux, les généraux et leurs armées, combien cette assertion semble paradoxale ou insensée ! Pourtant, à mesure qu'on l'examine, elle perd de son étrangeté, et quand on la comprend, on admet qu'elle exprime la vérité vraie, que jamais on n'entendit plus forte ni plus noble parole. Aussi fut-elle prononcée par un homme aux pensées vastes et profonds.

En effet, la mort n'est autre chose que la négation de la vie, la limite, soit entre l'En-Deçà et l'En-Delà, disent les uns, soit entre la vie et le néant, prétendent les autres. Mais la vie c'est l'évolution de l'être, et qu'elle soit longue ou courte, elle participe pour une durée quelconque au grand Cosmos. — Nous vivons vingt ans, ou quarante, ou soixante ? — C'est quelque chose. Mais que font dix mille années avant notre naissance, dix millions de siècles après notre décès ?

— Si la mort n'est rien, pourquoi donc la frayeur qu'elle inspire ?

— Remarquez d'abord que cette frayeur n'est point égale pour tous. Ainsi le sauvage l'a moindre que les civilisés, parmi lesquels les jeunes gens en sont normalement à peu près exempts. En sa force et en sa verdeur, l'adolescent se risque si volontiers qu'il semble chercher l'occasion de se débarrasser de la vie. Au contraire, le vieillard s'y attache et s'y cramponne : moins elle vaut, plus il la tient pour précieuse. Quand roule le flot de large et abondante jeunesse, quand l'électricité rayonne par les doigts et par les yeux, les besoins courants n'absorbent qu'une part de l'énergie disponible. Le surplus se dépense en vaillance, en témérités superbes, en actions d'éclat. Les meilleurs se prodiguent en héroïsme

et en dévouements, les maladroits se gaspillent, provoquent rixes et batailles, s'engagent en mauvaises affaires. Des énergies mal contenues, des passions exubérantes, les font ressembler à des chevaux ivres de force et d'avoine, impatients de fournir un effort extraordinaire, de risquer l'accident. L'âge viril, lui, s'adonne aux travaux soutenus, proportionne l'effort à la résistance, ne dépense pas le fluide nerveux inutilement. Mais le vieillard s'alourdit de jour en jour, sa moelle se dessèche dans les os, le sang coule plus paresseusement dans les artères. Voyant les ombres du soir s'allonger, il se fait avaricieux, pusillanime et chagrin. Son influence dans la cité ne diminue pas en proportion de sa vigueur. Moins il agit, plus il intrigue, mieux il vante son antique prouesse et sa prudence actuelle. Si bien que lui et les autres gérontes sont nommés sénateurs et conseillers dirigeants, pontifes, grands-prêtres, législateurs, tant au temporel qu'au spirituel.

— « Mais encore une fois, si la Mort n'est rien, pourquoi vous en occupez-vous ? Pourquoi disserter longuement sur les systèmes de morale qu'elle a suscités ? Si la mort n'est rien, vos religions tant es et quantes n'ont qu'une valeur négative, ne représentent qu'un processus maladif, une erreur fatale. Vous jugez bon d'y perdre votre temps — c'est votre affaire — mais pourquoi y perdriions-nous le nôtre ? Vous méditez sur des songes et analysez des rêveries. Chacun son goût. Puisque vos religions dérivent de la Mort, il est fatal qu'elles y retournent. Nous irons aux faits et aux réalités, nous irons à la Science qui est vivifiante parce qu'elle est issue de la Vie ». Et voici une parole que vous ne contesterez pas : « Laissez les morts ensevelir leurs morts ! » Si le cœur vous en dit, enfermez-vous avec vos momies, et grand bien vous fasse !

— Les momies, disiez-vous ? Hé bien, à dérouler les bandages des momies, les savants modernes ont fait surgir toute une civilisation inconnue ; à déchiffrer grimoires et papyrus, ils ont ressuscité de longs siècles oubliés. Les cadavres, disiez-vous encore ? — Est-ce que les futurs médecins n'inaugurent pas leurs études par la salle de dissection ? Aucun os, aucun muscle ne doit leur échapper ; puis ils s'affaireront aux kystes, tumeurs, goîtres et cancers. Les productions anormales donnent la clé des formations normales ; la physiologie doit à la tératologie bonne partie de ses découvertes. Tôt ou tard l'étude des maladies mentales renouvellera notre psychologie. De même, pour comprendre l'histoire, il faut s'entendre aux religions, car les peuples naissants pensent et sentent sous forme religieuse ; les religions font partie intégrante de l'évolution humaine.

Les premières religions furent la première science. De vieux sorciers

la concoctèrent. Des magiciens s'essayèrent à la médecine et à la philosophie, essais informes, ridicules aujourd'hui, mais par lesquels il fallait débiter. Ils mirent en circulation quantité d'idées, tant fausses que vraies, lesquelles maintenant encore font partie intégrante de notre développement et même de notre intelligence; — il semblerait que l'humanité ait dû épuiser l'entière série d'erreurs possibles, avant d'être admise au parvis de la vérité. Les fétiches grimaçants du Congo, ces affreux bonshommes avec d'énormes têtes, gros ventres et membres grêles, avec un paquet de crins sur la boule, des coquillages figurant les yeux et vous ouvrant une gueule de crocodile... eh bien! il a fallu partir de ces marmousets grotesques pour arriver au Jupiter de Phidias et à la Vénus de Milo. Comme de la sculpture, il en a été des autres arts et de toutes les disciplines. Sans la science des religions, il serait impossible de rien comprendre à la genèse intellectuelle des peuples et nations.

C'est avec l'esprit nouveau que nous étudierons ces vieilleries. Apportez votre ardeur et votre enthousiasme et donnez-moi de votre jeunesse!

ELIE RECLUS

L'ASILE ⁽¹⁾

J'avais soif de bonhomie et de simplicité.

STENDHAL.

C'était à la fin d'octobre. J'avais profité d'un jour de première gelée pour revoir les Ardennes. Après avoir traversé quelques petits villages pittoresquement couchés dans des vallées, je m'étais enfoncé dans l'Hertogewald, puis j'avais erré à l'aventure dans les Fagnes. Le temps était clair, le soleil brillant, le froid assez vif. Le caractère souffrant de ces immenses plaines nues, leur effrayante solitude étaient rendus plus intenses par l'approche de l'hiver, qui faisait déjà courir sur elles le souffle glacé de ses âpres vents. Au loin, les feuillages roussis s'éclaircissaient ; on voyait, au travers, des maisons blanches disséminées et quelques châteaux en briques rouges. Tout cela paraissait si petit, si mesquin, si fragile, qu'on s'habituaient facilement à l'idée que l'homme avait disparu de toute cette région, et que les Fagnes, rongéant la vie autour d'elles, ne tarderaient pas à éteindre leurs plaines désolées jusqu'au bout de l'horizon. Fasciné par l'âpreté et la tristesse presque humaine de ce paysage, j'oubliais que les heures s'écoulaient, si bien que le soleil plongeait à l'occident quand je songeai qu'il était temps de partir.

Comme je ne connaissais qu'imparfaitement la contrée, je m'engageai dans le premier chemin de traverse, avec l'espoir qu'il me conduirait dans quelque village où je pourrais passer la nuit. Après une heure de marche, j'entrai dans la forêt. Ma route, envahie ici par des plantes sauvages, s'en allait au hasard ; elle décrivait des courbes, dessinait des zig-zags, et semblait vagabonder amoureusement dans les profondeurs de cette solitude. La nuit, cette fois, tombait et je commençais à m'inquiéter. Le vent du soir passa dans les arbres et les feuilles tourbillonnèrent. Ce fut comme un gémissement qui serait accouru de tous les points de l'horizon pour

(1) Des *Histoires lunatiques*, à paraître le 1^{er} février.

venir expirer autour de moi. Je m'arrêtai. Fallait-il continuer mon chemin, au risque de m'égarer dans cette immense forêt ? Ne ferais-je pas mieux, plutôt, de retourner sur mes pas ?

Tandis que je délibérais avec perplexité, je crus entendre un air de violon dans le lointain. J'écoutai attentivement. Cela paraissait venir d'une distance infinie. C'était comme une toute petite plainte douce qui faisait des efforts pour se propager ; quand le vent s'élevait, je ne percevais rien, mais dans les intervalles de silence, j'en distinguais les plus légères modulations. Après m'être assuré de l'endroit d'où elle partait, je me dirigeai de ce côté, résolument, à travers les arbres et les broussailles. Bientôt, j'aperçus une petite lumière, puis je découvris la façade blanche d'une maison. A première vue, elle n'offrait rien de particulier. Avec ses deux fenêtres du rez-de-chaussée, les trois fenêtres de son étage et son toit d'ardoise, elle ressemblait à une demeure de campagnards aisés. Un jardin entouré d'une haie basse la séparait de la route. La lumière qui m'avait guidé provenait d'une lampe placée en face d'une fenêtre ouverte à l'étage. C'était de là également que partait la musique. Je me représentai d'abord une famille paisible réunie dans cette chambre : un homme lisant son journal, des femmes cousant ou tricotant, tandis qu'un enfant — une jeune fille peut-être — jouait du violon. Je songeai ensuite que cette musique était bien triste pour être exécutée en manière de passe-temps. Je tombai moi-même sous son influence et je regardai plus attentivement la maison. Bien qu'elle ne fut pas délabrée, elle paraissait extraordinairement vieille : ses volets s'inclinaient à droite et à gauche des fenêtres, son toit s'affaissait légèrement par le milieu, ses murs devaient s'effriter sous leur couche de chaux. On devinait qu'elle avait été construite pour des générations dont la tâche était achevée ; l'heure de disparaître était arrivée pour elle ; elle s'en allait mélancoliquement, mais dans sa décrépitude elle gardait ce caractère vénérable des choses qui meurent avec dignité. Je l'examinais comme on examine un sphinx de pierre, un obélisque, un fragment de ruine remis dans un coin de musée. J'aurais voulu qu'elle me racontât l'existence des êtres qu'elle avait abrités. Une idée me vint. Pourquoi ne frapperais-je pas à cette porte ? Je me décidai à la pensée de l'âpre plaisir qu'il y aurait à passer la nuit dans ces murs sombres qui devaient tressaillir à tout moment sous les plaintes du vent, les cris des oiseaux sauvages et les frémissements de la forêt.

Je m'approchai de la porte et je cherchai le bouton de la sonnette. Il n'y en avait pas. Je cognai avec le pommeau de ma canne. La musique cessa soudainement et un chien aboya. Ce fut un aboyement faible, ennuyé et qui ne se répéta point. J'entendis alors une porte tourner, en gémissant,

sur ses gonds, puis des pas qui s'avançaient. Une clef grinça dans la serrure, et je me trouvai en présence d'un homme qui tenait en main une petite lampe. Son corps se dessinait nettement dans la faible lumière qu'il portait; sa figure pâle, éclairée par en-dessous, me parut jeune encore malgré les quelques poils blancs dont sa barbe noire était entremêlée.

Cet homme m'écouta avec bienveillance et me pria d'entrer. Quand la porte se fut refermée derrière nous, il me précéda dans l'escalier. Chacune de ses marches criait sous nos pieds ou plutôt gémissait, car c'était une vraie plainte humaine qui sortait de ces planches chaque fois que nous les touchions. Le bois était vieux, il était las et vermoulu, et par ses plaintes qui se répercutaient dans l'étroit corridor, il semblait nous reprocher de troubler son agonie et de ne pas le laisser se transformer paisiblement en poussière. Arrivé à l'étage, je fus introduit dans une chambre assez vaste, au fond de laquelle brûlait un feu ouvert. Un épagneul, qui était couché devant le foyer, se souleva lentement, dirigea sur moi un regard vague, puis laissa retomber la tête avec indifférence.

— J'ai peu de choses à vous offrir, me dit mon hôte, en m'invitant d'un geste à m'asseoir dans un fauteuil qu'il venait de pousser devant le feu. J'habite seul. Je ne puis vous donner qu'un peu de jambon et un verre de vin.

Cela fut dit avec cette simplicité et ce naturel qu'on trouve encore chez quelques paysans des montagnes, et qui donnent tant de charme à leur hospitalité. Pourtant, l'homme qui me recevait si familialement n'était pas un paysan. Sa tenue, son langage correct et élégant, la finesse de ses mains blanches, son regard surtout, où il y avait à la fois de la noblesse, de la rêverie et du dédain, prouvaient suffisamment que je ne me trouvais pas en présence d'un être vulgaire. On aurait même été porté à voir en lui un dandy, si l'ébouriffement de ses cheveux et de sa barbe n'avait mêlé un peu de bonhomie à ce que sa figure avait de trop hautain. Sa demeure, du reste, n'évoquait en rien l'homme du monde. La chambre où nous étions avait pour tout mobilier une armoire, une encoignure, quelques chaises, deux fauteuils et la table devant laquelle j'étais assis. Ces meubles étaient en chêne et semblaient faire corps avec la maison, de même que l'horloge au cadran de métal sombre enfermée dans une gaine, grande et renflée dans le haut comme un cercueil de momie. Le crucifix en cuivre posé sur la cheminée, les deux chandeliers de même métal, debout à sa droite et à sa gauche, ainsi que la gravure colorée qui ornait, en face, la muraille blanche, paraissaient également occuper leurs places depuis des temps immémoriaux. La maison empruntait tout son charme au milieu où elle se trouvait. Pendant le jour, ce ne devait être qu'un abri d'où l'œil et la pensée

vagabondaient constamment au dehors. Mais le soir c'était un sanctuaire. Les Fagnes la remplissaient de leur tristesse grave, le vent la berçait de son murmure, les arbres y concentraient leurs parfums ; j'y trouvais jusqu'à la beauté froide et majestueuse que je venais d'admirer dans le ciel.

Quand je me tournai vers la cheminée, une chaleur tiède me tomba au fond de l'âme et me fit frémir. Ce grand feu de bois qui pétillait et dont les flammes claires mordaient la muraille, c'était bien le foyer traditionnel, le foyer des chaumières heureuses et des contes de fée. Décidément un sage seul pouvait avoir fait son home d'une telle demeure. Tout me le disait, depuis les quelques livres entassés pêle-mêle sur l'encoignure, jusqu'à cet autre livre recouvert de papier gris — le meilleur sans doute, le bréviaire du maître — qui gisait près de moi, à côté du violon et de son archet, dans le disque de lumière découpé sur la table par l'abat-jour d'une petite lampe.

— C'est un paradis que votre demeure, dis-je, en regardant mon hôte.

— Vous trouvez, me répondit-il.

— Et quelle solitude ! Vous ne devez jamais être importuné par aucun être vivant.

— Oh ! ici, on ne voit que des ramiers, des milans, des corbeaux... quelquefois un loup.

J'attendis en vain de nouvelles confidences. J'eus un instant envie de le questionner, mais je craignis de me rendre importun et je pris mon parti de son silence. « Puisqu'il veut rester inconnu, me dis-je, respecte son incognito ! Contente-toi de rêver devant lui comme tu as rêvé devant sa maison ! Abandonne-toi à la force puissante qui t'enveloppe ! Sois le clavier que frappent tous les atomes répandus dans l'air ou la lyre que les dieux antiques oubliaient quelquefois sur la pierre où ils s'étaient assis et qu'une main invisible faisait résonner mélodieusement ! »

Alors, sans plus d'hésitation que si j'avais été seul, je m'allongeai dans mon fauteuil et, les yeux fixés sur les flammes du foyer, j'écoutai les palpitations des Fagnes. D'abord vagues, sourdes et monotones, elles ne tardèrent pas à acquérir un langage dont la sonorité et la magie me transportèrent. Toute la vie de la nature bouillonnait dans la forêt, avec ses ardeurs, ses caprices et ses violences. Le vent, tantôt caressant et félin, et tantôt sauvage et impétueux, glissait doucement dans les arbres ou bondissait par-dessus en faisant craquer leurs cimes. La nuit m'envoyait, par la fenêtre, le sourire d'une étoile lointaine. Le cœur de la terre s'approchait du mien, entraînait en lui et s'y fondait ; je sentais en moi la force des chênes, la souplesse des bouleaux, des sources jaillissaient dans ma poitrine, des cascades y bouillonnaient, tandis que mon esprit et mon âme, fascinés par

l'étoile mystérieuse, flottaient au niveau des contes de Perrault et du chanoine Schmid. Quand le vent s'apaisait, j'entendais distinctement le léger sifflement des flammes et la respiration du chien. Autour de moi, tout avait l'air simple et bon, et j'aurais perdu jusqu'à l'idée de la douleur et du temps si l'une n'avait fait entendre sa voix dans les cris espacés et lointains d'un oiseau de nuit et si l'horloge n'avait continué à rythmer la marche de l'autre de son tic-tac grave et de signaler de son timbre aigu la chute des heures dans l'éternité.

Quand dix heures sonnèrent, mon hôte se tourna vers moi.

— Vous devez être fatigué, me dit-il, je vais vous montrer votre chambre.

Il avait pris un bougeoir sur l'encoignure et déjà il ouvrait la porte, lorsqu'il parut hésiter et réfléchir... mais après un instant il descendit résolument l'escalier. Celui-ci trembla et gémit de nouveau sous nos pieds. Nous allions, d'ailleurs, presque à tâtons, mal éclairés par la faible lueur de la bougie. Quand nous fûmes au rez-de-chaussée, mon compagnon poussa une porte et après m'avoir tendu la lumière, il me souhaita le bonsoir et me laissa seul.

* * *

D'un coup d'œil j'inspectai ma chambre, meublée comme celle d'une auberge de campagne, puis je tirai de ma poche le revolver que, par une vieille habitude, je porte avec moi dans mes excursions et je le plaçai sur la table de nuit. Cette précaution me fit sourire. Que pouvait-il m'arriver dans cette maison?... Je songeai à la sérénité de la soirée qui venait de finir. Je pensai à mon hôte, à sa vie calme et paisible. Les souvenirs voltigeaient autour de mon front. Quelques figures vinrent se pencher au-dessus de moi. Je les regardai avec tristesse : Voilà celles que j'ai torturées et voilà celles qui m'ont lardé le cœur. Voilà les corbeaux impitoyables qui ont mangé le bonheur sur ma route. Oui, « toutes nos souffrances proviennent de l'attachement » et c'est comme mon hôte qu'il faudrait vivre, tout seul, dans une petite maison blanche, entre deux arbres, libéré de toutes préoccupations et de tout lien, et attentif à régler les mouvements de son cœur sur la vie de la terre et des plantes.

« Pense à cela, me dit une voix ricanante, gémis là-dessus comme devant une terre promise, tends les bras vers ce beau nuage qui continue sa course sans faire attention à toi, le bourreau que tu portes en toi ne t'accorde qu'une courte trêve, cette vague tristesse qui gît au fond de ton bonheur actuel c'est un limon qu'il y a déposé, il glisse son poison dans ton repos, il le teinte d'amertume pour que tu te souviennes de lui. Il te tient et il va te reprendre ; cette larme qui tremble sous ta paupière, c'est lui qui

l'a fait naître et tu ne sens que trop, ô pauvre Salamandre ! que tu ne peux pas, que tu ne peux pas t'empêcher de replonger dans ta fournaise ! »

Bientôt mon esprit, alourdi par la fatigue, se replia dans le présent et une sensation de bien-être immense me dilata le corps. Dans ma chambre l'air était frais et pur comme au milieu des bois ; tout bruit s'était éteint ; les oiseaux de nuit ne criaient plus ; seul, un de ces ruisselets, qui se sont creusé une espèce de lézarde dans les parties pierreuses des Fagnes, coulait à quelque distance avec un léger murmure. Je plongeai avec béatitude le nez dans mes couvertures et, au bout de quelques instants, le sommeil me fermait les yeux...

Je dormais profondément quand un bruit singulier me réveilla en sursaut. Je me mis brusquement sur mon séant et je tendis l'oreille... Rien ne me frappa que le silence de la nuit coupé par le murmure du ruisseau. Il ne semblait pas qu'il y eût quelque chose d'insolite non plus dans ma chambre, où, malgré une grande fenêtre sans store, je ne distinguais que mon revolver dont le canon d'acier poli brillait à côté de moi. A peu près rassuré, je laissais retomber ma tête sur l'oreiller quand une voix sourde cria soudainement : « Dormez-vous?... »

C'était la même voix qui m'avait réveillé tantôt ! La peur me glaça le sang, je sautai sur mon revolver. La question ne se répéta pas et de nouveau, je me demandais si j'étais éveillé ou si je rêvais, si j'avais réellement entendu cette voix qui paraissait être sortie par miracle des ténèbres, lorsque les mêmes paroles retentirent : « Dormez-vous ? »

Cette fois, je me rendis compte de l'endroit d'où elles partaient. Je compris qu'elles avaient été proférées par quelqu'un qui se trouvait dans le corridor, la bouche collée contre le trou de la serrure : « Ferais-je bien de répondre ou fallait-il me taire ? » Je pris le parti de ne pas souffler mot. Je soulevai mon revolver avec précaution, puis je ramenai ma main tremblante au devant de ma poitrine et j'attendis... Après quelques instants, un léger remuement se fit derrière la porte et il me sembla qu'on marchait sur des chaussons de lisière, mais — et ceci acheva de me terrifier — je crus m'apercevoir que la personne qui m'avait interpellé n'était pas seule ! En même temps que les pas qui se traînaient avec précaution, en produisant un bruit étouffé, j'en entendais d'autres plus nets, plus réguliers, mais tout aussi sourds et qui paraissaient se régler sur les premiers. Je me glissai silencieusement hors du lit, je m'approchai de la fenêtre et j'essayai de me rendre compte de la distance qui la séparait du sol, à l'extérieur. L'obscurité était malheureusement trop grande pour pouvoir en juger. Je me retournai et m'étant avancé jusqu'au milieu de la chambre, j'y restai un instant debout, un doigt sur les lèvres, à me creuser la cervelle pour avoir l'explication de ce singulier mystère. Qui était dans le corridor et que me voulait-on ?...

Je fus tiré de mes réflexions par le bruit d'une serrure qu'on faisait mouvoir doucement, puis j'entendis qu'on poussait une porte — la porte de la chambre contiguë à la mienne — mais doucement, très doucement aussi; chaque fois qu'elle avait crié un peu fort, on s'arrêtait une minute; pendant ces intervalles, je percevais le souffle haletant d'une respiration. La personne qui était là s'effrayait donc d'elle-même dès qu'elle faisait un léger tapage. Je me rassis sur mon lit, bien décidé à ne plus m'abandonner au sommeil. Comme la fatigue m'accablait, je me reprochai d'être venu chercher un asile dans une demeure que tout aurait dû me rendre suspecte, et je songeai à ces bonnes auberges de campagne avec leurs chambres qui sentent la chaux, leurs lits un peu durs, mais où l'on dort avec tant de sûreté, et où l'on n'est jamais réveillé que par le ronflement paisible de l'aubergiste, le piaffement étouffé d'un cheval dans l'écurie ou le clairon sonore d'un coq.

Cette pensée, à la fois délicieuse et cruelle, faillit m'arracher un soupir. Mais le bruit, en se rapprochant, ressaisit mon attention. Il existait maintenant à deux pas de moi, derrière la cloison qui séparait en deux chambres la partie droite du rez-de-chaussée. Une porte se trouvait au milieu du mur et il me sembla qu'on glissait un meuble devant elle, mais avec de si grandes précautions, avec une telle crainte de faire trop de tapage que ce travail prit un temps interminable. Cela fait, les pas s'éloignèrent pour s'arrêter au bout de la pièce où j'entendis qu'on arrachait les planches du parquet avec les mêmes précautions. Ce bruit de planches, ces pas qui remuaient et auxquels répondaient d'autres pas, comme si le travailleur opérait sous la surveillance d'un compagnon qui répétait ses mouvements et mimait ses gestes, avaient quelque chose de si lugubre que la maison elle-même en frémissait de terreur. Ses vieilles murailles se renvoyaient un écho sourd qui roulait sur moi sans interruption et brisait toute mon énergie et ma volonté. Aussi fus-je sur le point de jeter un cri terrible quand ma chambre, tout à coup, s'illumina !...

A la vérité, la clarté qui se produisit ne ressemblait en rien à une illumination; c'était une lumière fine et douce qui s'était répandue autour de moi comme une vapeur argentée et qui avait simplement fait pâlir les ténèbres, mais après l'obscurité compacte qui avait régné jusqu'alors, cela me paraissait plus éclatant que l'embrasement du ciel par des milliers de soleils.

Mon premier moment de surprise et de trouble passé, je compris que la lune s'était levée et je descendis du lit pour m'approcher de la fenêtre. Celle-ci, qui n'était guère élevée, donnait sur un jardin tout ravagé par les premiers froids; au delà, un bois plaquait, à droite, sa masse sombre et les Fagnes étendaient, à gauche, leurs plaines pelées et hérissées de quelques buissons, tandis qu'un ciel bleu-noir, d'une dureté de cristal,

couvrait le tout de son dôme étoilé. Je collai le front contre un carreau, en inclinant la tête, pour trouver la lune, mais je ne la vis point ; elle devait s'être levée de l'autre côté de la maison. Cette supposition se confirma quand je me retournai. Une fente de la largeur d'un doigt existait entre la porte et son chambranle, et comme la porte d'en face n'était pas fermée et qu'elle correspondait avec une fenêtre sans volets, les rayons de la lune ruisselaient dans le corridor et l'un d'eux tombait dans ma chambre.

Ce fut à ce moment que j'entendis un faible gémissement pareil à ceux que poussent les ouvriers quand ils se hissent une lourde charge sur le dos. Après cela, on marcha de nouveau. Mais les pas, cette fois, étaient moins légers, plus réguliers et comme rythmés. La personne devait porter un fardeau. Je collai l'œil à la fente de la porte ; grâce à la fenêtre qui se trouvait en face, je ne pouvais manquer de reconnaître cette personne si elle traversait le corridor.

J'étais aux aguets depuis quelques secondes quand mon hôte passa lentement, courbé en deux sous une longue caisse de bois ; le chien suivait, la tête basse, recueilli et triste. Les pas s'éloignèrent ; je les entendis descendre lentement et avec précaution l'escalier de la cave ; finalement tout bruit cessa et un silence épouvantable remplit la maison.....

Je regardai autour de moi avec terreur ; mon cœur avait cessé de battre ; j'étais incapable de raisonner, de réfléchir ; j'avais un vide immense, un vide douloureux dans le crâne. Je m'aperçus que j'avais froid. En réalité je grelottais, je claquais des dents et bien que je craignisse de me rendormir, je me remis au lit.

Tout à coup, je réentendis le gargouillement du ruisseau, que j'avais oublié ; toute mon attention se concentra là-dessus ; il coulait avec le même bruit cascadeur ; mais cela, peu à peu, grandit ; pour mon cerveau, excité par la fièvre, c'étaient maintenant des paquets d'eau qui tombaient en cataractes, rebondissaient, puis fuyaient en rugissant. La seule remarque que j'aie faite, dans le trouble où je me trouvais, c'est que ce bruit était *tout extérieur*. La veille, il frappait doucement les murailles de ma chambre, il se glissait dans la maison comme un chant d'oiseau et la rendait vivante et sensible. Mais maintenant quelle inertie, quelle indifférence et quelle mort ! Les murs d'un tombeau ne peuvent pas être plus froids que ceux qui m'enfermaient en ce moment ! Il suffisait de les regarder pour avoir l'esprit et le cœur glacés...

Ah ! voilà cet autre bruit qui recommence ! La voûte de la cave résonne sourdement. Je n'en puis plus ! Je n'en puis plus ! Je me bouche les oreilles pour ne plus rien entendre. Je ne puis cependant m'abstenir d'écouter... Ça, c'est de la terre qu'on remue... Ce coup sec a

été produit par le choc d'une bêche contre une pierre... Quelle heure est-il? Ma montre marque quatre heures. Cinq heures... six heures... sept heures; encore trois heures à passer ici, une éternité. Quelle maison lugubre! Quelle maison sinistre! J'étouffe. Ah!... Où donc ai-je vu dans une solitude poétique, parmi des arbres et des broussailles, une petite habitation blanche, silencieuse et paisible comme un presbytère? Où donc ai-je passé une soirée auprès d'un feu de bois qui m'a remémoré les contes de Perrault et du chanoine Schmid? Où me suis-je abandonné à ces rêves qui m'ont fait voyager de la terre aux astres? Où est cet homme fort, qui se suffisait à lui-même, qui avait si bien mis son cœur en harmonie avec le cœur de la terre, avec le cœur des arbres et des plantes? Le voilà, le voilà! Je vois son âme. Elle est plus noire que celle de Judas Iscariote. Il me montre ses mains. Elles sont maculées de taches sanglantes; il a les mains de Macbeth! Si je pouvais fuir? La fenêtre n'est pas élevée. Mais oserais-je marcher seul, à cette heure, au milieu des Fagnes? Non, oh! non, je sens bien que non, je suis lâche...

Voilà les pas qui remontent de la cave. Ils se dirigent à l'étage. L'escalier crie. A mesure qu'ils montent, on dirait qu'ils pèsent plus lourdement sur les marches!...

Maintenant, le silence est revenu, mais il me semble que le danger respire à mes côtés et mes yeux, rivés à la fenêtre, attendent avec impatience que le jour se lève.

Une lueur blanche, enfin, se répandit autour de moi. Je m'habillai à la hâte. J'avais à peine fini que le soleil resplendissait dans un ciel pur. Je me tournai vers lui. Je saluai son apparition avec la joie enfantine du sauvage qui voit dans ce lever le retour de la vie et de la sécurité. Il fallait cependant songer à partir et je ne pouvais pas m'en aller sans remercier mon hôte. Cette pensée me remplit de nouveau d'angoisse. Enfin, je montai à l'étage, lentement, en m'efforçant de ne pas trop faire crier l'escalier, dont les plaintes m'entraient dans le cœur comme des coups de couteau. Tout en montant, je me disais : « Sois froid, correct, simplement poli et surtout ne laisse rien deviner de ce que tu sais. » Ah! je combinai habilement mon rôle! Le comédien allait trouver un comédien aussi parfait que lui. — Mon hôte m'attendait, il vint au devant de moi.

— Je vous remercie, dis-je — pour brusquer les choses — de l'hospitalité vraiment ami...

— Oh! répliqua-t-il, sans me donner le temps d'achever, vous allez me faire le plaisir de déjeuner avant de partir. Voyez, le café fume... et il parfume, ajouta-t-il, en reniflant l'air pour éveiller ma gourmandise.

— Mais, répondis-je, je me proposais, au prochain village...

— Le prochain village... le prochain village est à deux lieues d'ici et quand vous y arriverez, votre estomac sera dans vos talons. Allons, asseyez-vous là, à votre place, dit-il — en faisant allusion à l'endroit que j'avais occupé la veille et en me poussant un fauteuil, — près de ce beau feu, qui flambe doucement et qui répand une si bonne chaleur. — Et il se frotta les mains, vigoureusement, avec tous les signes d'une grande satisfaction, comme si cette bonne chaleur lui enveloppait toute l'âme.

Quand je fus assis, il vint se placer en face de moi et je remarquai qu'il m'observait d'une façon singulière : ses yeux fouillaient mes gestes, ses regards s'appuyaient sur mon front et m'entraient dans le cerveau ; il auscultait mes pensées avec une insistance insolente. Cela commença par me troubler, mais je ne tardai pas à reprendre possession de moi-même, et comme je trouvais du défi dans son allure, j'interrompis mon repas. Pendant une minute, qui me paraît aujourd'hui avoir duré une éternité, nous nous contemplâmes en silence... Mon attitude fit-elle naître des soupçons dans l'esprit de mon hôte? Sans doute, car ses traits se raidirent, ses sourcils se froncèrent et une flamme épouvantable — la flamme qui doit éclater dans l'œil de l'assassin quand il lève le bras — jaillit féroce de sa prunelle...

Cette fois, sa volonté s'était trop tendue, elle se brisa ! Un nuage passa sur sa figure. D'assurés et de hautains qu'ils étaient, ses regards devinrent humbles. Du fond de ses yeux, surgit un appel à la miséricorde. Quand je me levai, il se leva également, mais comme un automate ; ses jambes tremblaient et il dut s'appuyer à la table pour ne pas tomber. « Lui donnerai-je la main, me demandais-je ! Paierai-je au moins son obligeance par cette marque de cordialité ? » Mais tandis que la voix naturelle, la bonne voix me poussait à laisser tomber une goutte de joie dans ce cœur que je devinais plein de désolation et d'épouvante, la raison me disait sur un ton impérieux et froid : « Réserve ta compassion pour ceux que la méritent, garde-toi de prostituer ta pitié ; laisse le châtement naturel, laisse le glaive de Dieu s'abattre sur ce misérable ! »

J'écoutai la raison. Je restai impassible devant cet homme. Pas un muscle de ma face ne révéla l'émotion sur laquelle je pesais de toutes mes forces pour la rendre impuissante, et cependant comme sa main droite travaillait pendant que j'épuisais les banales formules de remerciement que ma mémoire me soufflait, comme elle mendiait un serrement de ma main, comme ses yeux s'efforçaient de fasciner ma pitié. Ah ! jamais corps de mendiant abreuvé d'avaries, n'a grelotté sous ses loques comme je vis grelotter ce corps en ce moment ! Je ne cédai cependant pas. Je fus implacable comme la Justice. Et la main, qui s'était enfin tendue vers moi, se

rabattit, pour me donner le change, sur la tête du chien qui, debout, les pattes de devant appuyées sur les jambes de son maître, l'enveloppait tout entier du regard ardent de ses grands yeux tendres.

Dehors, le soleil répandait une lumière joyeuse. La terre, légèrement échauffée, exhalait des parfums capiteux. Les bouleaux avec leurs troncs blancs, se détachaient en fines colonnes argentées parmi les sapins et les chênes, des feuilles roussies tombaient en tourbillonnant et quelques oiseaux, que cette chaude matinée avait ragailardis, chantaient à tue-tête dans les arbres et les buissons. Le bonheur et la joie sourdaient de la terre, envahissaient mon cœur et mon esprit et chassaient peu à peu de mon imagination les fantômes sinistres qui la rongeaient si cruellement depuis tant d'heures !

Au bout de quelque temps cependant, je me retournai pour examiner une dernière fois la maison.

Le soleil faisait étinceler ses fenêtres et miroiter son toit. Elle avait elle-même un air de gaîté au sein de la joie des choses qui l'environnaient. Mais c'était la gaîté des demeures abandonnées, la gaîté des ruines, elle portait plus que tout le reste les marques de l'automne et je me sentis redevenir grave en la regardant. Une remarque que je fis tout à coup m'intrigua singulièrement. Des plaques de plâtre relativement frais marbraient une partie de sa façade. On la restaurait, ou plutôt on avait voulu la restaurer, car je vis dans le jardin des briques qui s'étaient effritées sous la pluie et du mortier desséché et noirci sur lequel un peu d'herbe avait poussé. Je me demandai si vraiment le bonheur et l'espoir l'avaient un jour choisie pour asile, et je la fixai longuement, à travers les arbres, afin d'en graver l'image dans mon esprit et de placer son souvenir, pour toujours, à l'abri du temps !

Comme j'allais me remettre en marche, un léger bruit me fit tourner la tête et je vis, à quelque pas, un bûcheron qui me regardait, appuyé sur le manche de sa hache. C'était un paysan solide, mal équilibré, tout en os. Il avait déposé sa veste et sa casquette par terre. Avec son vaste torse voûté et simplement couvert d'une chemise dont le col était déboutonné et dont les manches étaient retroussées jusqu'aux coudes, avec sa figure carrée, sa bouche large, son nez fort, ses grands yeux enfoncés dans leurs orbites, son front fuyant couronné de cheveux filasses, il avait l'air de porter sur ses épaules, comme Atlas, toute la fatigue d'un monde. Auprès de lui, un grand trou, creusé autour d'un chêne superbe, mettait à nu de grosses racines entamées par la hache et qui pleuraient leur sève, goutte à goutte.

— Vous regardez cette maison, me dit-il avec un geste d'intelligence?

— Oui, répondis-je; vous connaissez la personne qui l'habite?

— Pardi. — Et lâchant le manche de sa hache qui tomba dans l'herbe, il se courba sur sa veste et se releva avec une pipe et un paquet de tabac.

Tout en bourrant celle-ci — un brûle-gueule en terre noire muni d'un couvercle en cuivre — il me regardait en pleine figure, avec l'air épanoui de quelqu'un qui a une histoire à effet à narrer et qui s'amuse à agacer la curiosité de son interlocuteur.

— J'ai vécu ici, dit-il; j'ai passé autant de nuits dans cette forêt que dans mon lit; je lui appartiens autant que cet arbre, ajouta-t-il avec orgueil, en désignant le chêne qu'il allait abattre. Qu'il fasse clair ou qu'il fasse obscur, je marche ici comme dans les rues d'une ville. Bien! Si je connais cette maison? Mais je m'y suis reposé des mille et des mille fois! J'y mangeais et j'y buvais. Le propriétaire et sa femme étaient de mon âge. C'étaient des gens qui vivaient simplement et qui étaient heureux. Un jour, il arriva là ce qui arrive partout : l'homme mourut. La femme se retira chez des parents et la maison fut fermée. Cela m'affligea profondément. A mon âge, on ne remplace pas les amis qu'on perd. On se trouve chaque jour un peu plus seul jusqu'à ce qu'enfin... dit-il, en montrant du doigt la fosse creusée au pied de l'arbre.

Des mois se passèrent; un an se passa; la maison restait close. L'herbe poussait dans sa cour et sur ses murs. Elle fera un cadavre de plus dans mon passé, pensais-je, chaque fois que je me retrouvais par ici, on la laissera tomber pierre par pierre. Mais un jour, que vois-je? La porte ouverte, les volets ouverts, des rideaux aux fenêtres, et dans la cour une jeune femme, un petit râteau à la main, qui arrangeait une allée tandis qu'un homme amoncelait de la terre avec une bêche, pour faire une plate-bande. Ho! ho! Ho! ho! Ni l'homme ni la femme ne semblaient s'entendre bien fort aux travaux manuels, par exemple. Singuliers êtres, me dis-je, pour venir habiter au milieu des bois! Mais ces riches vous ont de si bizarres fantaisies. Sur ces entrefaites, les gens s'étaient retournés; je saluai et je continuai ma route.

Un jour que j'équarrissais un arbre dans les environs, j'entends des pas derrière moi. C'était le nouveau propriétaire de la maison. « Vous fumez », me dit-il, en voyant ma pipe par terre, et il me tend sa blague pleine de *fin* tabac. Nous voilà tout de suite comme de vieilles connaissances. Il me questionne sur la forêt, sur les Fagnes, sur les arbres, sur les oiseaux, sur les sentiers qui doivent mener ici et là. C'était un savant, Monsieur. Il parlait de tout comme je pourrais vous parler de la manière d'abattre un chêne. Il connaissait les noms de toutes les bêtes du bois. Il vous aurait

fait respecter un insecte. — Tandis que nous devisions, sa femme arrive. Bigre ! quelle femme splendide ! Son corps était élancé et souple comme un jeune bouleau ; la santé et le bonheur éclataient sur sa figure ; ses cheveux d'un roux ardent ruisselaient jusque sur ses cuisses et sous le soleil qui les allumait ils ressemblaient à une gerbe enflammée ; et voici la couleur de ses yeux, dit-il, en cueillant une petite fleur bleue qui avait échappé aux premiers froids et dont une goutte de rosée, tombée dans sa corolle, ravivait la teinte et l'éclat. — Elle me regardait en souriant. Par l'effet que ce sourire produisit sur la ruine d'homme que vous voyez devant vous, je devinai tout l'empire qu'elle devait avoir sur son compagnon. A peine l'eut-elle pris par le bras, qu'il parut en effet étranger à tout le reste. Il se laissa entraîner où elle voulut bien le conduire. Je les regardai s'éloigner dans la lumière du couchant. Des insectes voltigeaient autour d'eux. Ils se serraient l'un contre l'autre et marchaient en silence. J'avais devant moi l'image du bonheur. Voilà la vie, pensai-je, la vraie vie... Mais je m'étais dit cela dans un moment d'exaltation. Il n'est pas naturel de s'aimer comme cela. Plus on s'aime, moins l'amour dure. Un homme qui est trop amoureux, c'est comme un homme qui est trop savant : ces choses là portent malheur !

Le lendemain et les jours suivants, l'homme revint me trouver *sur* mon ouvrage. Pendant que sa femme cueillait des fougères et des fleurs, il s'entretenait avec moi comme avec un égal. Il était sans hauteur et sans fierté. Je m'attendais toujours à ce qu'il me fit des confidences, mais il semblait avoir pris pour règle de ne jamais parler de lui. Il me questionnait sur *ma* vie, sur mes occupations, sur la forêt, sur l'été et sur l'hiver, mais il ne s'ouvrit pas plus à moi qu'aux grands arbres sous lesquels il allait souvent s'asseoir. Ce mutisme m'intriguait. Un homme heureux est plus expansif et je soupçonnai sa vie de n'être pas aussi sereine qu'elle en avait l'air. Ce fut alors que je le pris sérieusement en affection. Par contre, sa femme me devint presque antipathique. Pourquoi ? Je ne saurais le dire. Elle n'avait rien fait qui pût provoquer ma répugnance. Elle m'accostait toujours avec le même sourire charmeur. Elle me parlait avec bienveillance. Rien ne m'autorisait à la soupçonner de quoi que ce fut. Devant moi, elle était aimable et tendre pour son compagnon. Aussi, quand ils s'éloignaient et que je les voyais se pencher l'un vers l'autre ou que je les entendais rire, je ne pouvais m'empêcher de reconnaître que je me trompais et qu'ils étaient heureux...

Un jour, pourtant, que l'homme s'était assis à côté de moi, sur un tronc abattu, je remarquai qu'il suivait sa femme avec des yeux singuliers. Après quelque temps, ses regards se portèrent vers la cime des arbres et ils

errèrent longtemps entre ciel et terre. Cela me fit réfléchir. Il devait décidément y avoir quelque chose là-dessous. S'il n'y avait rien eu, pourquoi ces gens, qui étaient jeunes et qui n'étaient pas des sauvages, seraient-ils venus se terrer dans les bois? Il est jaloux, me dis-je, elle est coquette... et volage probablement, et il aura voulu la soustraire à quelque amant. Mais la femme, voyez-vous, c'est pis que le diable, et...

— L'avez-vous vu, cet amant?

— Hé, non, que je ne l'ai pas vu ! Mais un soir que je m'étais construit une cahutte à quelques mètres de leur maison et que je fumais ma pipe à l'extérieur avant de me coucher, je me laissai séduire par la beauté de la nuit. Ma pipe finie, j'en allumai une autre. L'air était doux; les arbres bruissaient; dans le ciel noir, il y avait quelques étoiles. Je regardais tantôt le ciel, tantôt les arbres et tantôt la maison, qui était devant moi. Je songeais à mille choses : à ma vie passée, à tout ce que j'avais vu dans cette demeure, aux deux êtres qui l'habitaient maintenant, à ce qui s'y passerait plus tard... Tout à coup, j'entends partir des cris de la maison même... C'était la femme... Elle criait, Monsieur... Elle criait ! répéta-t-il, en ébauchant une grimace douloureuse, comme s'il avait voulu me faire sentir par cette mimique ce qu'il y avait de poignant dans ces cris de femme poussés dans la nuit.

Depuis le commencement des temps, la femme a roulé l'homme. Celle-ci ne faisait pas exception. Pourtant, chaque jour je les retrouvais tous deux dans le bois, plus amoureux et plus affamés l'un de l'autre. Si bien que je doutais de mes propres soupçons. L'aime-t-elle ou n'est-ce qu'une comédienne? me demandais-je. Tantôt, je répondais : elle l'aime et je me trompe; et tantôt : c'est une comédienne et j'ai raison. Et j'avais raison, s'écria-t-il ! Car un beau jour, je ne l'ai plus vue. Parti, l'oiseau ! Envolé !

— Êtes-vous certain qu'elle est partie, dis-je, en le fixant vivement dans le blanc des yeux?

— Hé! que voulez vous donc qu'elle soit devenue? Je serai d'ailleurs renseigné, soyez sans crainte. Mais jusqu'à présent je n'ai pu approcher l'homme, qui ne sort pour ainsi dire plus. Je ne tenterais pourtant pas de le consoler. On ne console pas ces gens-là avec des paroles. Il était sorti de la vie raisonnable; il faut attendre qu'il y soit rentré. Voyez-vous, l'homme ne devrait jamais regarder que devant soi. Quand je coupe un arbre, moi, je ne pense pas à autre chose. Nous ne sommes pas assez grands pour embrasser tout cela... Et d'un geste vague, il désigna l'immensité.

Ces paroles avaient fait jaillir une effrayante lueur dans mon cerveau. Mes lèvres s'ouvrirent pour raconter au bûcheron ce que j'avais surpris

pendant la nuit. Mais au moment de parler, mes yeux s'arrêtèrent sur la maison et l'impression qu'elle me fit m'enleva toute volonté et me rendit muet. Sur son toit, un oiseau chantait et sous le ciel bleu, dans son cercle d'arbres, avec ses volets verts et du soleil dans ses vitres, elle semblait si heureuse et si calme que je ne me sentis pas la force de désabuser le vieillard qui la regardait, lui aussi, mais avec tout son cœur, comme on regarde une demeure poétique où s'est déroulée une idylle romanesque. Pourtant, quand il vit que je ne sortais pas de mon immobilité et de ma rêverie, il se tourna vers moi et chercha à lire sur ma figure l'impression de son histoire. Comme je ne parlais pas, il finit par enlever le couvercle de sa pipe, débourra celle-ci, en la frappant à petits coups sur la pointe de son sabot, et la remit dans sa veste. Il descendit ensuite dans la fosse creusée autour du chêne et, après avoir écarté les jambes et craché dans ses mains, il prit sa hache, l'éleva lentement au-dessus de sa tête puis l'abattit au pied de l'arbre d'un coup vigoureux qui fit tressaillir la forêt dans ses profondeurs.

Le fer fit une large blessure dans le bois, où il resta fixé. Le bûcheron inclina sa hache à droite puis à gauche ; le bois criait, tandis que son bourreau gémissait sous l'effort. Finalement, il la retira de la racine déchirée et meurtrie, et il allait la relever quand une détonation nous fit tressauter tous les deux.

Nous nous regardâmes avec une telle anxiété que nous comprîmes que nous avions les mêmes pressentiments. Le bûcheron sauta hors de la fosse et nous courûmes directement vers la maison où j'avais passé la nuit. Mon compagnon, qui me précédait, hésita quand il fut dans le corridor. « A l'étage », criai-je. Il grimpa précipitamment l'escalier, devant moi, en faisant un vacarme épouvantable. Par une porte entre-bâillée le chien s'élança, et se ruant sur le vieillard, il lui mordit cruellement la jambe. Celui-ci ne jeta aucun cri, mais d'un coup de sabot appliqué dans le ventre de la bête, il l'envoya rouler au milieu de la pièce où elle se mit à geindre et à se débattre.

— Que faites-vous donc, m'écriai-je ?

— Hé, répliqua-t-il, faut-il que je me laisse dévorer par...

Il n'acheva pas. Devant nous, au coin du feu qui continuait de brûler joyeusement, mon hôte était affaissé dans un fauteuil. Sa main droite pendait jusqu'à terre ; sa tête, d'une effrayante pâleur, était inclinée du même côté ; tandis que sa main gauche gisait, inerte, sur sa cuisse. Des gouttelettes de sang tombaient une à une de sa tempe sur le parquet.

— *Cridi*, murmura le bûcheron, qui avait tiré brusquement sa casquette et qui la pétrissait entre ses doigts crispés sur sa poitrine : *Cridi!*

Nous restâmes pendant quelque temps silencieux devant le cadavre, pétrifiés par l'horreur que nous causait cette mort tragique.

— Il faut pourtant que nous prévenions les autorités, dit enfin le vieillard. Voulez-vous rester ici ; moi, je cours au village de J.

Quand il fut parti, je m'aperçus que le chien agonisait. Il avait tourné la tête vers son maître et faisait des efforts désespérés pour tenir les yeux fixés sur lui. Je le considérais avec angoisse lorsqu'une brusque convulsion le fit rouler plusieurs fois sur lui-même ; finalement un dernier spasme lui rejeta la tête du côté de la porte ; il gratta avec rage le sol de ses pattes, puis, après deux ou trois bâillements, tout son corps se raidit, s'immobilisa.

La maison tomba alors dans le silence effrayant qui règne autour des morts. Toutes mes pensées se concentrèrent sur cet homme qui gisait devant moi. Il y avait dans sa figure exsangue je ne sais quel air de majesté brisée qui m'atterra. Je le voyais à présent tel qu'il était réellement : un être plus grand que nature tué par une force surhumaine bien plus que par la balle qui lui avait troué le crâne ! Mon imagination ressuscitait un adolescent plein de frénésie, une de ces âmes pour qui il n'est pas de trop beaux rêves et qui entrent dans la vie avec la ferme volonté de l'épuiser. Je pensais aux soirées qu'il avait dû passer, confiant et enthousiaste, sous la lampe, le front dans la main, à s'exalter pour l'action ou à se passionner pour la vérité, suivant dans les livres la carrière des guerriers ou se perdant dans les chemins lumineux de l'esprit avec les penseurs et les philosophes. O joie sublime, de se reconnaître parfois dans les uns et dans les autres ! Monte, élève-toi, crie une voix perfide ! Oui, monte, élève-toi ! Le destin ricane et la douleur se réjouit. Ils ont reconnu en toi la rançon des heureux, celui qui paye, aux époques de paix, le bonheur des foules. Si tu as rêvé d'inscrire ici-bas ton nom au tranchant du glaive et de l'épée, ta Durandal ne sortira pas de son fourreau ; de quelque côté que tu tournes ton cor, aucun écho n'y répondra ; et tu ne connaîtras d'autre champ de bataille que ton propre cœur. Et si ce n'est pas l'action, mais une certitude que tu cherches, ton esprit roulera de chute en chute, d'abîme en abîme, jusqu'à ce qu'il tourbillonne, à la fin des fins, dans le néant éternel... Oui, que le destin ricane et que la douleur se réjouisse ! Un être est enfin voué à l'irré-médiable détresse des gens qui n'ont pas d'ocillères et qui aboutissent infailliblement au carrefour de l'âme damnée, là où fleurit, dit Heine, une petite fleur bleue, la fleur du suicide...

Était-ce pour conjurer cette mort que mon hôte s'était attaché à la femme dont le bûcheron m'avait parlé, et comme sous son esprit, tout avait-il sonné faux sous son cœur ?... Là encore son idéal s'était-il dérobé et avait-il fini par briser son jouet *pour en trouver l'âme ?*...

Dans la musique si profonde et si expressive que j'avais entendue la veille, je comprenais maintenant quel cœur surhumain gémissait. J'éprouvais autant de honte que de regret à l'idée que j'avais vu ce malheureux devant moi, humble, soumis, dévoré du désir de sentir dans sa main une main miséricordieuse... et que j'étais resté implacable. Il m'apparaissait tel qu'un homme devenu Dieu, implorant le pardon de sa grande folie à un homme demeuré sur la terre ! Mes yeux cherchèrent anxieusement cette main que j'avais vue remuer si humblement. Mais son corps immobile était à une distance infinie de moi. J'observai avec un indicible découragement son air indifférent et froid. Il semblait repousser toute compassion posthume. Dans sa figure livide, dans ses mains sans vie, je retrouvais l'impuissance douloureuse des morts qui ne peuvent pas, même s'ils le voulaient, pardonner à ceux qui les ont offensés !

HUBERT KRAINS

PROSES MYSTIQUES

LE BUCHER

I

Je marchais dans une vaste plaine de bruyères et d'ajoncs. Je marchais tristement, sans chemin, sans guide, sans but et sans espoir, lassé de tout et de moi-même.

Enfin je me laissai choir dans un broussis de landes, sur un roc de granit, au bord d'une flaque d'eau noire. Le ciel changeant s'y jouait comme dans l'œil effaré de la terre maudite.

Et je dis au lourd destin épars dans les choses et pesant sur mon cœur :
Laisse-moi finir ici !

Alors une voix s'éleva de la solitude et me dit : « Non ; ce n'est pas assez. Plonge-toi dans l'eau glacée, au cœur du granit, afin qu'elle te purifie. Puis, revêts la laine du pèlerin et chausse de rudes sandales, de peur de meurtrir ton pied. Coupe-toi un fort bâton de houx toujours vert, et marche devant toi pour trois ans et trois jours. »

II

Je me plongeai dans l'eau froide, au cœur du granit ; je revêtis la laine du pèlerin ; je chaussai de rudes sandales ; je coupai un bâton de houx dans la forêt verte et me mis en marche.

J'allais traversant bois et cités, déserts et campagnes. Je vis beaucoup d'hommes et autant de peines et de misères. Mais je ne les comprenais pas et ils ne comprenaient pas les miennes. Tous me repoussèrent.

Et je ne trouvai pas un ami pour deviner la peine de mon cœur, pas une femme pour écouter la voix de mon âme, pas un homme à qui j'eusse voulu dire : « Toi, tu es mon maître, fais de moi ce que tu veux ! »

Et je me disais : « Il n'y a plus d'amis ; il n'y a plus de femmes ; il n'y a plus de maîtres.

« Car l'ami est celui qui marche du même pas et qui soutient ; la femme est celle qui aime et qui console ; le maître est celui qui dit : — Je crois et je sais, car je suis. Lève-toi et viens !

« La voix des maîtres est la voix de Dieu sur la terre. Une terre sans maîtres est une terre sans Dieu ».

Et les mendiants furent mes seuls amis. Car, comme ils mendient le pain au bord des routes, moi je mendiais du grand inconnu : l'Amour, la Vérité.

Au bout de trois ans et de trois jours, je vis une haute montagne entourée d'une forêt terrible.

Les troncs de cette forêt étaient forts, noueux et tordus. Les branches dénudées et sans feuilles s'enchevêtraient les unes dans les autres et s'entrechoquaient comme des squelettes.

La tempête s'engouffrait dans les ramures géantes ; elle soufflait et mugissait comme l'orgue dans ses tuyaux, en notes aiguës et profondes ; et les branches fracassées fuyaient emportées par la furie des vents.

Et soudain la voix de la solitude retentit comme une cloche dans la tourmente. Elle disait, perçant la moelle de mes os : « Monte à la montagne. En haut tu trouveras un bûcher flambant. Jettes-y ton cœur et ton amour ! »

Je pris mon cœur dans ma main. Il brûlait comme une torche et fumait comme un encensoir. J'entrai dans la forêt. Le vent courbait les arbres et tordait ma flamme sanglante.

Pendant que je montais entre les blocs écroulés de la haute montagne, mon cœur fumant se plaignait et me disait :

« Je t'ai donné tes grandes joies et tes chères douleurs. Je suis le meilleur de ta vie. Mes battements sont l'onde de ta volonté secrète et ma flamme d'amour est ton souffle immortel. Pourquoi veux-tu que je périsse ? »

Mais j'arrivai au sommet du mont. Un grand bûcher fait des branches d'un chêne y crépitait, et le vent entraînait sa fumée vers l'immense horizon.

J'y jetai mon cœur. Il poussa un grand cri. Une flamme jaillit et le consuma. Je redescendis la montagne et je dis : « Est-ce tout ? »

La voix me dit : « Non ! Portes-y encore ton plus beau rêve. »

III

Or, mon rêve n'avait été jadis qu'un éclair de soleil dans la forêt profonde. Puis, il m'avait suivi comme un fantôme de lumière, et maintenant il se dressait devant moi, debout sur son socle, comme une statue d'or vivant. Et cette statue était l'œuvre de mes mains.

Elle était pareille à la belle Psyché qui s'éveille au premier baiser d'Érôs et qui salue son Dieu à travers une rosée de larmes.

Je pris ma statue dans mes bras, et, pour la seconde fois, je gravis la montagne.

Je rentrai sous la forêt morte qu'agitait la tempête. Une nuée de corbeaux et de chats huants poussaient des cris sauvages et glapissaient autour de moi.

Et, sur les blocs de pierre, nous trébuchions à chaque pas, moi et ma chère statue.

Et la pauvre muette me disait : « Je suis plus que ta vie ; je suis ton rêve divin !... le sais-tu ?... et tu veux me sacrifier ! »

Je ne savais que répondre, mais je tombais. Et les larmes tombaient avec moi — dans les ravins profonds — et je restais à genoux sans force.

Enfin j'atteignis le sommet. Et d'un seul coup — dans le bûcher flamboyant — je lançai ma chère statue... la muette sublime.

Une grande flamme jaillit et la consuma. Je redescendis la montagne et je m'écriai : « Est-ce tout ? »

La voix me dit : « Non ! Va-t'y porter toi-même. »

IV

Et, pour la troisième fois, je gravis la montagne.

J'étais devenu si lourd qu'à peine pouvais-je me traîner par les ronces et les roches. J'atteignis le bûcher en rampant, et je me jetai au cœur du brasier.

Une grande flamme jaillit. Toutes mes fibres tordues éclatèrent à la fois... Et le feu apaisé, s'éteignit.

Alors — ô merveille ! — je me trouvai assis sur le sommet du mont, sous un chêne feuillu, avec une âme nouvelle vêtue d'un corps nouveau.

Mon corps était léger comme l'air et mon âme plus transparente que la lumière ailée. Une brise du large courait dans le feuillage ensoleillé. L'azur limpide souriait gorgé de splendeur.

A mes pieds ondoyaient des prairies, et des fleurs ouvraient leurs yeux d'enfants, leurs yeux innocents de vierges désireuses.

Des fleurs vivantes, de tendres fleurs : calices chastes et violets, frêles étoiles, roses bouillonnantes aux chairs diaphanes, aux cœurs de pourpre et de feu.

Du fond des hêtraies sonnantes, par les touffes de gazons fleuris, montaient des hommes joyeux comme des guerriers et des femmes chantantes en robes de fête.

Les hommes portaient des armes, les femmes des gerbes rouges et

blondes, fleurs et moissons. La joie marchait devant eux comme une aurore rose et gazouillait comme un essaim d'oiseaux.

Et je leur dis : « Vous qui montez gaîment au mont terrible, vous allez donc brûler vos cœurs, vos rêves et vous-mêmes sur le grand bûcher au feu flambant ? »

« Non, dirent-ils, pèlerin fatigué. Comme toi nous avons traversé la forêt terrible, comme toi nous avons gravi la montagne, et comme la tienne notre âme s'est brûlée sur le grand bûcher au feu flambant. Mais voici que nous sommes renés : nous sommes des hommes libres !

« Nous fûmes les écrasés, et nous relevons le front ; nous fûmes les opprimés du silence, et nous avons trouvé la voix ; nous fûmes les blessés solitaires qui saignent dans la nuit, et nos blessures luisent comme des soleils et nos angoisses comme des auréoles.

« Les faibles sont devenus les forts, les muets ont trouvé le verbe, les ténébreux rayonnent de lumière... parce qu'ils ont jeté leur cœur dans le grand bûcher flambant. »

« O frères, m'écriai-je, ô frères inconnus de rêve et de combat, frères transfigurés de la souffrance, venez sous le chêne aux fortes ramures, aux mille glands.

« Mon sang bouillonne, mon cœur plus vaste me revient. Il porte en lui une âme nouvelle aux mille voix, une âme qui se gonfle et s'emplit du souffle de vos âmes ! »

LE SECRET DE LA SOLITUDE

O solitude, mère de mes jeunes pensées, berceuse de mes vieilles douleurs ; o solitude des montagnes et des grands bois, mère sérieuse et douce, reconnais-tu celui qui vient à toi ?

Ton clair regard d'azur semble me dire : « Me voici, toujours la même. Viens et regarde au fond de mon âme comme je regarde au fond de la tienne. »

Tes mille sources, qui suintent, me disent : « Fais comme nous, dans un babil mélodieux laisse évader ta peine. » Et le grand silence qui plane me dit : « Parle, j'écoute... »

Et je réponds à ton sourire, et les cordes endormies de mon âme frémissent à ton silence entrecoupé de longs soupirs. O solitude, devant toi j'ose descendre jusqu'aux arcanes innommés de mon cœur et t'entr'ouvrir ses fleurs mystérieuses.

Les frères, les amis m'ont quitté ; les joies s'en vont une à une. Toi seule, o solitude, m'est restée fidèle, comme une mère qui attend toujours son enfant et ne le gronde jamais.

Toi seule tu sais ce qui s'agite dans mon cœur : la lutte, la soif inextinguible et l'éternel tourment. Toi seule tu as entendu le pacte secret avec la destinée : espérance invincible sous la malédiction inéluctable.

Tu as frôlé avec moi les cimes de la vérité, les abîmes de l'occulte, les horizons inexplorés de l'au-delà, les forêts vierges dans le royaume du beau, où voyage mon âme éperdue ..

Tu sais qu'il m'appartient de les pressentir et de les voir, mais non de les dévoiler !

Oh ! refouler éternellement dans son cœur le trop-plein de la beauté et de l'amour, le sentir bouillonner, sous l'armure de fer que m'impose la loi aveugle d'un monde cynique...

A toi je puis montrer ces fleurs endolories, écloses dans la nuit chaude de mon cœur. Elles sont pour toi seule, mère chérie ! Tu bois leurs parfums, tu souris à leurs couleurs et tes larmes d'amour arrosent leurs pétales mourants.

Silence au gouffre intérieur !... N'en dis rien à personne.. Ne parle jamais de mes tragiques fiançailles avec un Idéal sublime, inaccessible, mais toujours présent, au regard impérieux, qui transperce et qui paralyse — terrible obsession !

Ne trahis pas mon secret, ô solitude. Les hommes ne le comprendraient pas. Ils s'en riraient et viendraient plonger leurs mains cruelles dans ma blessure ouverte .. Silence !... et donne tes lèvres parfumées ..

Oui... ainsi nous nous comprenons. . Autour de nous monte l'arôme des pins brûlés par le soleil et se tord la force des chênes ébranchés par la tempête ; et les ruisseaux épandent dans les airs la joie suave des cœurs purs...

Et toi, âme de la montagne, nuit dormante des ramures, lumière éparse des grands bois, verse jusqu'au fond de mon cœur ton baume consolant, première et dernière amie, ô mère protectrice, ô solitude !

LES TROIS GÉNIES

A l'œuvre magicien ! — Nous voici au bord du gouffre, sur la rampe énorme de l'Alpe surplombante, entre les dents de pierre de la montagne. Voici le trou vertigineux de tes évocations maudites. Nous n'avons plus d'autres témoins que cette assemblée de pics sauvages. Là je t'ai conduit, là je t'ai voulu.

Regarde ce profond abîme, ces houles de nuages, qui charrient une écume de fantômes changeants.

Ils surgissent, ils plongent ; ils rampent ou volent ; s'enlacent ou se chassent, ronde éternelle. Ce gouffre est le dégorgeoir des temps, laboratoire de l'être en devenir, limbe du monde sublunaire. Là roulent pêle-mêle.

dans l'inconscience des éléments, les formes vaines des âmes et des Dieux : larves fugaces ; monstres, anges, démons ; symboles et génies. Celui qui *sait* — les voit ; celui qui *veut* — les évoque ; celui qui *peut* — les fixe et les anime du souffle de l'esprit.

A l'œuvre magicien ! — Le vent mugit, l'avalanche tonne et le gouffre bouillonne, matrice d'un chaos qui enfante un monde. — Fais-moi sortir de cet abîme, les génies de la destinée. Je veux choisir un guide.

I

Il étendit sa main sur le vide, et, de sa coupe d'or, il jeta dans l'abîme, de l'encens couleur de sang. Des éclairs rouges tressaillirent. Le tonnerre roula. Les houles d'ombres montèrent jusqu'au bord, dans un vertige de folie — et le gouffre s'ouvrit.

Lentement une femme émergea, bacchante couronnée. Du lierre et des fleurs de sang dans la nuit lourde de sa chevelure. Un serpent tacheté ondulait dans sa main. La peau de panthère tordue à ses reins mordait ses flancs brunis par le soleil. Et, gorge nue, la tête à demi renversée sur l'épaule, elle étirait ses bras comme éveillée d'un long sommeil. Un long regard glissait entre ses paupières. Oh, ce regard doux et pervers, moqueur et caressant, distillé par la noirceur des cils ! Un hameçon d'or luisait dans ces yeux nocturnes.

— Ton nom ? lui dis-je, femme maudite, enjôleuse terrible.

Elle sourit comme à travers un rêve, d'un sourire perfide et dangereux.

— Je suis la fille de l'Abîme. Je promets la Joie et je donne la Peur. Les hommes et les Dieux me suivent en me maudissant. Que tu le veuilles ou non, toi-même tu vas m'obéir...

Ses yeux, striés de haine et de désir, changèrent de couleur, pareils à la mer verte et fauve, avant l'orage... et je me sentis tomber dans un abîme plus profond que le gouffre des ombres.

— Par tous les Dieux et par tous les Démons, je saurai qui tu es ! m'écriai-je.

Et, pris de vertige, je me jetai sur le fantôme. Mais mes mains n'étreignirent que des membres glacés ; mes lèvres ne touchèrent qu'un visage livide ; mes yeux ne rencontrèrent que des trous noirs dans un masque de lémure.

— Qui donc es-tu ? criai-je plein d'effroi.

— Je suis LA VIE ! dit la Bacchante en s'effondrant dans les roches avec un cliquetis de squelette. Un rire hua de l'Abîme, et la ronde des ombres renoua sa danse.

— Démasqué le fantôme ! Au gouffre la trompeuse ! — Allons ! A l'œuvre magicien ! Évoque un autre Génie !

II

Il étendit sa main sur le vide, et, de sa coupe d'or, il jeta dans l'Abîme de l'encens blanc comme la neige. Des éclairs bleus jaillirent. Le tonnerre roula. Un remous d'épouvante repoussa vers les bords la ronde des ombres — et le gouffre s'ouvrit.

Une guerrière vêtue de fer en sortit, hautaine en son armure étincelante. Sa cuirasse se bombait sur sa poitrine en deux seins d'acier. Un casque en forme de dragon coiffait son beau visage de vierge cruelle. En guise d'épée, entre ses doigts gantés de fer, elle tenait un grand compas.

— Déesse redoutable, que me veux-tu? Guerrière impassible, quel est ton nom?

— Je suis la fille des Titans. Je donne le pouvoir. Avec ce compas, je mesure les mondes, je compte les atomes, je nombre les voies lactées. Je fouille les entrailles de tous les êtres. Je perce et je divise. Je défais et je décompose l'homme et l'univers. Je règne et je gouverne, car je sais. Nulle flèche n'entame mon armure, mon compas brise tout. Je survis intangible. Le soleil mourant me trouvera assise sur une de ces cimes, invaincue et sereine, méditant sur la fin des mondes. Donne-moi la main, et je t'enseignerai le secret des sages.

— Soit, répondis-je. Mais pour te connaître, je veux te saisir et te dompter, malgré ton regard profond et dur!

Je me jetai sur elle. Mais la déesse, levant son compas, me pressa sur son cœur d'acier, et je me sentis percé de mille couteaux sortis de son sein. Je la repoussai avec fureur.

— Qui donc es-tu?

— Je suis LA SCIENCE! Je tue pour connaître.

Et, masse de fer, la guerrière tomba dans le gouffre. Comme une lourde panoplie, je l'entendis bondir d'abîme en abîme.

— Ah! vierge de fer, qui promets la vie et donne la mort, va-t'en crouler dans ton vide!

— A l'œuvre magicien! Évoque une autre déesse!

III

Il étendit la main sur le vide, et, de sa coupe d'or, il jeta dans l'Abîme de l'encens couleur de soleil. L'Abîme éclaira. Des appels retentirent. La ronde fit halte en frémissant — et le gouffre s'ouvrit.

Et, vaporeuse, une rose monta. Une grande rose blanche, épanouie, aux pétales vivants. Toutes ses feuilles frémissaient. De son cœur incandescent,

je vis sortir une vierge nue, une vierge charmante et triste. Elle avait pour défense ses mains fluides croisées sur la neige des seins; pour vêtement les flots d'or de sa chevelure; pour voile ses grandes paupières baissées, ses paupières d'ange pensif et pudique. Une tendre lumière creusait ses tempes; ses lèvres palpaient; son visage luisait d'un songe intérieur.

Soudain sa tête se leva. Ses prunelles humides, baignées d'un fleuve de pensées, se tournèrent au ciel. Une rosée de larmes divines coula de leur azur intense. Sous leur rayon, une douce chaleur dilata ma poitrine, comme un bonheur venu du cœur des choses.

— O toi, lui dis-je, qui remues les fibres, vierge plus puissante que la femme et le démon, plus forte que les Titans, que j'entende ta voix... Parle-moi, je t'écoute...

Et l'apparition parla comme une mélodie.

— Je suis la fille de Dieu. Dans son rêve éternel, la dormante-éveillée, l'aveugle-voyante. Je *sais* — parce que je *vois*; je *vois* — parce que j'*aime*; et j'*aime* — parce que je *respire*. En moi sont les mystères, en moi les magies, en moi les clefs de la félicité. Je traverse l'enfer et j'ouvre le ciel. Dans un profond ravissement, je contemple en moi-même le reflet des êtres, et dans ma forme sourit l'image de Dieu. Je suis le ressouvenir et je suis l'espérance. Ma torche terrestre est l'Amour, et ma torche divine est l'Immortalité!

— Qui es-tu? Qui es-tu?

— Regarde mes ailes et mon flambeau! Je suis L'AME! Si tu m'aimes, suis-moi!

Pendant qu'elle parlait, des ailes lui poussèrent, un flambeau s'alluma dans sa main; ses prunelles s'emplirent de lumière; un même éclair jaillit de l'aile, de l'œil et du flambeau.

Alors je m'écriai : Ame adorante, adorable Psyché, l'Abîme se tait, les êtres t'écoutent. C'est toi que je cherchais; sois mon guide à travers l'Infini!

Et la Vie changée en Grâce, et la Science en Muse inspirée, sortirent de l'Abîme pour contempler l'ascension de l'Ame. Elle montait lentement vers les pâles étoiles, dans une déchirure des nuages, entre de blanches cimes et des pics bleuâtres. Et les rayons de son flambeau, qui tombaient dans la nuit, entraînaient malgré elles ses suivantes étonnées.

ÉDOUARD SCHURÉ

Le Bagne sous la troisième république.

Il n'y a pas longtemps, des journaux non suspects de partialité pour les propagandistes par le fait, révélèrent avec indignation les tortures inouïes infligées aux forçats de la Guyane française par la plus bestiale des catégories humaines, celle des gardes-chiourme. On apprit ainsi que, quatre siècles après Torquemada, cent cinq ans après la platonique déclaration des *Droits de l'homme*, des serviteurs galonnés de l'État faisaient dévorer vivants par les fourmis des condamnés préalablement enduits de sirop de sucre (affaire Carnavaggio), les attachaient à des arbres jusqu'à ce qu'ils y périssent de faim ou, plus féroces encore que les *conquistadores* espagnols, les faisaient poursuivre et déchirer par des chiens dressés à mordre le prisonnier chaque fois que la matraque du surveillant s'abattait sur son crâne. On a vu les hommes cuits au soleil torride avant d'être lacérés par le fouet, les autres abattus à coups de revolver, sans motifs, par simple distraction, puis enterrés respirant encore. *L'Intransigeant*, *la Cocarde*, *la Presse*, *l'Éclair* ont publié des noms et des dates, précisé les faits monstrueux qui ont déterminé la révolte des condamnés anarchistes, internés aux îles du Salut. La presse ministérielle, naturellement, s'est tue ou a démenti gauchement; quelques renégats, anciens irrécyclables depuis longtemps réconciliés avec les fonds secrets, ont seuls eu le courage de ricaner franchement de ces vécilles: que de bruit, en vérité, pour quelques carcasses détériorées! Les suppliciés n'étaient-ils pas des ennemis de la société? Celle-ci se défendait et se vengeait, en dépit du mot de Beccaria.

Liberté, égalité, fraternité!

Les hommes qui ont vu de près le régime du bagne et l'autocratie des moindres fonctionnaires coloniaux, n'ont pas eu de doutes à concevoir sur l'authenticité de ces faits, si épouvantables apparaissent-ils. Hamon, qui a analysé l'état psychique du militaire professionnel, devrait décrire aussi celui du garde-chiourme, qui en est le plus proche parent, le frère mineur mais légitime. Quelle mentalité effrayante! On se trouve en présence de la

bête humaine, de l'anthropoïde stupide et cruel qui, de la civilisation des siècles, n'a pris que les vices les plus grossiers.

La répression bourgeoise, d'autant plus féroce qu'elle a vu se lever, en France, en Italie et en Espagne, le spectre de la révolution et qu'elle pense, en semant la terreur, échapper à l'inévitable, ayant rendu en ces pays tout penseur rebelle passible du bagne, une étude sur cet enfer auquel était, il y a quelques mois, livré le conférencier Meunier, condamné pour crimes oratoires à sept ans de travaux forcés, ne manquera pas d'actualité ni peut-être d'intérêt. Nous la garantissons tout au moins fidèle, ayant, pendant des années, eu sous les yeux forçats, libérés et geôliers.

Louis Bonaparte, devenu par la grâce du coup d'État maître de la France, résolut de transporter le bagne au delà des mers. Il était mû vraisemblablement beaucoup moins par l'exemple de l'Angleterre se créant par ses *convicts* une colonie florissante dans le Pacifique, que par le désir de se débarrasser radicalement des vaincus du 2 décembre ; de fait, la meurtrière Guyane leur fut spécialement réservée. Collot d'Herbois, Billaud Varennes, Barbé-Marbois, Pichegru y avaient rôlé avant eux. La Nouvelle-Calédonie, au climat beaucoup plus sain, dont la prise de possession par l'amiral Febvrier-Despointes, le 24 septembre 1853, avait eu pour mobile l'établissement d'une colonie pénitentiaire, ne reçut ses premiers transportés que onze ans plus tard : le 2 janvier 1864, 250 forçats avaient quitté le bagne de Toulon, à destination de cette île sauvage et lointaine. Pour ce convoi, et pour tous les suivants jusqu'à ce jour, le voyage se fit dans les compartiments grillés du faux-pont, sous la garde rigide et souvent cruelle de surveillants militaires assez prompts à faire usage de leur revolver.

On croirait que rien ne peut surpasser en dépravation brutale les deux ou trois cents misérables entassés dans cette cage aux sabords de laquelle battent les flots. Il y a là tous les âges, tous les tempéraments, tous les appétits, tous les malheurs. Le paysan fruste, au front étroit, aux yeux petits et défiants, que la lutte incessante contre le sol a rendu violent et avide, qui a peut-être étouffé son père pour en hériter plus tôt ou incendié la grange d'un ennemi prospère, coudoie le fils de famille aux vices raffinés, conservant sous sa vareuse matriculée l'allure d'un dandy du crime ; la *terreur* de barrières au muflé animal montre orgueilleusement ses biceps au *pègre* fluet, chétif et rusé comme un singe. Plus loin, élite de cette écume, un ex-négociant malheureux se rapprochera par affinité d'un prêtre dont le célibat a exaspéré et perverti les sens, et d'un notaire qui s'efforce de garder dans ce pandémonium une correction de maintien et de langage. Un professionnel pontifie dans la démonstration d'un coup difficile ; un condamné militaire, flétri à jamais pour un gros mot murmuré à l'adresse de quelque

supérieur odieux, songe avec une colère farouche qu'il aurait bien mieux fait de donner entièrement sa vie en prenant celle de son tyran; des adolescents à la démarche mièvre, à la croupe saillante, les yeux allumés de flammes perverses, l'intonation étrange, traversent lentement le compartiment, cherchant, parmi les regards enfiévrés et jaloux qui les couvent, ceux qui décèlent le plus de passion, une passion se manifestant par l'abandon des quarts (1) de vin et des boujarons (2) de tafia — ô moralisation du bagne! Et, dans un coin, quelque innocent, que le milieu finira sans doute par corrompre, se rappelle amèrement la liberté dont l'a privé à jamais le mot d'un ses semblables drapé dans une grande robe rouge.

Eh bien, tout le vice qui suinte de cette géhenne se retrouve, intensifié et libre, de l'autre côté de la grille, chez les surveillants militaires, écume de la fainéantise, rebut de cette école d'assassinat, l'armée. Cherchant à guérir des malades, à éclairer des aveugles, la société eût pu trouver des philanthropes comme Pinel; ne connaissant que le châtement, illogique, inutile, barbare, elle n'a trouvé que des Schuster, des Allari, des Bonini et des Carnavaggio.

Si, en général, les détenteurs de l'autorité sont portés à en abuser, combien plus, en particulier, les individus auxquels les représentants de la justice officielle disent : « Voici des hommes tombés au-dessous de la bête fauve, plus dangereux que les tigres ou les vipères, nous vous les livrons corps et âme, les uns pour des années, les autres pour toujours. Il faut que ces criminels qui ont assassiné, violé, volé, se soumettent à la vertu, c'est-à-dire au règlement du bagne! » Si le métier militaire, auquel ont été rattachés plus ou moins justement des types de héros défendant leurs foyers et magnanimes après la victoire, pervertit de jeunes natures cultivées, quelquefois même généreuses, au point d'en faire de véritables monstres, que peut-on attendre des êtres incultes, entraînés pendant des années consécutives à l'école de la violence et de l'autorité?

Les surveillants militaires, plus communément appelés gardes-chiourme, — les déportés et transportés de la Commune disaient volontiers « chiaoux », — doivent, selon la loi, se recruter parmi les sous-officiers qui ont fini leur service, mais comme ce noble métier ne tente guère que les plus brutaux et les plus fainéants, effrayés de rentrer en travailleurs dans la vie civile, l'admission est souvent accordée à des individus qui préalablement n'avaient jamais porté la « sardine » dorée.

L'Alsace, qui fournit tant de sous-officiers au premier et au second

(1) Mesure de 23 centilitres.

(2) Mesure de 6 centilitres.

Empire, et la Corse, qui leur donna tant d'argousins, alimentaient jadis presque à elles seules le personnel de l'administration pénitentiaire. Chaque coin de terre a ses gloires et aussi ses tares qui leur font équilibre : l'Alsace a eu Kléber et la Corse Paoli, mais le développement de l'esprit militaire, auquel contribuèrent tant les légendes napoléoniennes, a été néfaste à ces deux pays : il a enraciné en eux le culte de l'autorité et de la hiérarchie à la fois servile et tyrannique. C'est dans cette cause morale, non moins que dans les causes économiques, qu'il faut chercher le nombre prodigieux de geôliers corses ou alsaciens. Disons, cependant, que le nombre de ces derniers, très grand au lendemain de la guerre franco-allemande, — d'autant plus grand qu'il fallait pourvoir de places une foule d'expatriés, — a décru naturellement, l'annexion empêchant le renouvellement des contingents qui s'épuisaient.

Le premier rang appartient maintenant sans contestation aux Corses, triste honneur qui ne saurait, du reste, déshonorer leurs compatriotes en bloc !

La profession militaire n'est ni bien intellectuelle ni bien morale ; Laccenaire et Troppmann pourraient protester de voir leur nom accolé à ceux de ses plus hauts membres, les Haynau, les Radetzky, les Mouravieff, les Saint-Arnaud, les Gallifet. Cependant, ces maîtres tueurs en sont arrivés à mépriser leur caricature abjecte, le garde-chiourme, tortionnaire qui à la sauvagerie joint la lâcheté, car il fouaille un troupeau soumis, terrorisé, conscient de son impuissance et ne se révoltant jamais. En 1878, le lieutenant-colonel Wendling, commandant par intérim les forces militaires de la Nouvelle-Calédonie, adressa un ordre du jour aux officiers placés sous ses ordres, leur rappelant qu'il était de leur dignité de ne pas frayer avec le personnel de la chiourme.

Cependant, comme le surveillant militaire parlant des forçats, l'officier, lorsqu'il parle des soldats, dit : « mes hommes » ; comme le surveillant militaire, il se considère comme mieux que le chef, le propriétaire de ces êtres inférieurs à lui, qu'il peut briser et détruire au gré de sa volonté. Chez l'un et chez l'autre, le milieu et la profession ont, plus ou moins rapidement, annihilé tout sens moral, tout respect de la dignité humaine, toute perception élevée des choses. Toutefois, l'inéducation première, l'éloignement encore plus grand de la vie civile, l'absence de tout idéal même faussé dans la profession, font réellement de la moyenne des gardes-chiourme des êtres inférieurs à la moyenne des militaires gradés.

La guerre, si infâme soit-elle, a eu parfois sa monstrueuse poésie, ses légendes, ses traits de dévouement : Vercingétorix, Jeanne Darc, Marceau, Garibaldi n'apparaissent pas, même au plus pacifique penseur, figures haïs-

sables ; leur exemple a pu enflammer les courages et déterminer des sacrifices ; les taches du sang qu'ils ont répandu sont couvertes par le voile auguste de la liberté. La chjourme n'a en elle rien qui puisse élever, mais elle a tout ce qui peut rabaisser : ses membres ne se grisent jamais que d'alcool.

Le surveillant militaire est parfois marié : la vie de famille devrait, semble-t-il, exercer une influence salutaire, tout au moins neutraliser les tendances cruelles créées ou développées par le métier ; mais quelle famille peut se créer le garde-chiourme ? Quelle jeune fille honnête, quelle femme intelligente voudrait de ce sacripant ignare et brutal, rebut des garnisons, qui n'a trouvé d'autre moyen de gagner sa vie qu'en torturant ses semblables ? Seule, une malheureuse délaissée, méprisée, esclave, peut consentir à pareille mésalliance : l'immense majorité des femmes des gardes-chiourme sont recrutées dans les établissements de plaisir et notamment au « Chapeau rouge », maison toulonnaise très appréciée par les équipages des flottes méditerranéennes. Ces époux assortis achèveraient de se corrompre mutuellement si la gangrène morale avait laissé une place intacte : n'empêche que la ci-devant hétaïre ne joue de toutes ses forces à la « dame » de fonctionnaire. Que peuvent être les enfants naissant de pareilles unions ?

Cent cinquante, cent quatre-vingts, deux cents francs par mois, selon la classe, ne sont pas toujours une somme suffisante au surveillant militaire, surtout s'il a maison, pour lui permettre de tenir « son rang », d'autant plus que les spiritueux coûtent cher dans les colonies. Il faut donc que ce représentant de la justice sociale « truque », et il ne peut le faire que d'une seule manière : en exploitant et volant à outrance le condamné. Vol sur les effets ! vol sur les boissons ! vol sur le pain, le café, la cassonnade, les légumes, la viande ! Il aurait bien tort de se gêner ! l'exemple lui est donné de haut ; un fait entre dix mille : le colonel Charrière, directeur de l'administration pénitentiaire en Nouvelle-Calédonie, refusait comme imposable du vin expédié de France qu'il revendait à vil prix, puis rachetait fort cher, avec les deniers de l'État s'entend, à un négociant, son compère.

Le régime étant à très peu de choses près identique dans les deux bagnes français, ce que nous disons pour la Nouvelle-Calédonie peut s'appliquer à la Guyane et réciproquement.

En vertu de la loi de 1854 sur la transportation, tout individu condamné en France à moins de huit ans de travaux forcés doit résider dans la colonie pénitentiaire, après sa libération, un temps égal à la durée de sa peine : c'est ce qu'on appelle le *doublage*, expression fort juste puisque la peine, hypocritement prononcée, n'est ainsi que la moitié de la peine effective. Lorsque la peine est de huit ans ou au-dessus, le forçat doit abandonner

tout espoir de retour : il est astreint à la résidence dans la colonie pour le reste de sa vie. Dans une contrée telle que la Guyane, cela équivaut à une sentence capitale, les natures même les plus vigoureusement trempées ne pouvant guère se rétablir des fatigues et des mauvais traitements du bagne sur la terre de prédilection des fièvres jaune et paludéenne et du vomito negro.

Depuis le 18 juin 1880, les transportés — il ne faut pas confondre ce mot, synonyme de forçat, avec celui de déporté réservé aux prisonniers politiques — sont divisés en cinq classes : antérieurement, ils l'étaient en quatre. Après une période variable d'internement à l'île de Ré, le grand dépôt, ou dans une autre prison, période qui permet d'étudier le caractère des condamnés et de les désigner pour l'une ou l'autre de ces catégories, ils partent, en général, par troupeaux d'à peu près trois cents.

Le voyage est pénible, surtout lorsque le navire arrive dans les latitudes torrides ; l'encombrement de toute cette masse humaine dans un étroit réduit ne tarde pas à y vicier le peu d'air respirable, à y développer des germes d'infection. Le passage de la ligne, signalé par les réjouissances de l'équipage, l'est aussi par les congestions et les apoplexies foudroyantes des prisonniers qui ne peuvent absorber un peu d'oxygène qu'une heure par jour sur le pont.

Cependant, ils ont beau voir disparaître par les sabords, cousus dans une toile, un boulet aux pieds, les cadavres de leurs compagnons, un vague espoir les soutient, du moins les privilégiés qui font voile pour « la Nouvelle ». Les pays exotiques ont leur réputation et leurs légendes ; des journalistes parisiens, qui mourraient s'ils devaient s'éloigner du café de Madrid, ont écrit que là-bas les condamnés étaient heureux comme des rois ; c'est vrai puisque c'était imprimé. Vive le bagne aux antipodes, qui est la liberté !

Combien ils en rabattront !

A l'arrivée, le classement a lieu. Tous les condamnés qui ont encouru des condamnations antérieures ou recueilli de mauvaises notes sont versés dans la cinquième classe, dont le régime est très dur : Jamais de vin, de tafia, de tabac, de salaire ; en revanche, accouplement et double chaîne. Cependant, à force de zèle et de soumission, le forçat peut, après une étape minima de six mois, s'élever d'une classe à une autre. La quatrième classe ne touche pas de salaire mais peut, à titre de récompense, obtenir deux fois par semaine une ration de vin ou de tafia, réconfortant qui serait indispensable tous les jours pour résister sous ce climat aux fatigues des chantiers. La dernière classe ne sort jamais du dépôt, où elle est traitée avec la plus grande barbarie ; l'avant-dernière a pour distraction habituelle les

corvées du pénitencier ; quelquefois, cependant, elle fournit des élus aux détachements qui vont casser les pierres aux alentours du chef-lieu. Pour les trois classes supérieures, la ration quotidienne de vivres est celle indiquée dans le tableau ci-dessous :

Denrées.	Unités.	Lundi.	Mardi.	Mercredi.	Jedi.	Vendredi.	Samedi.	Dimanche.
Pain	Kilog.	0,750	0,750	0,750	0,750	0,750	0,750	0,750
Viande fraîche	»	0,250	0,250	0,250	0,250	»	0,250	0,250
Fèves	»	»	»	»	»	0,120	»	»
Fayols ou fèves	»	»	0,100	»	0,100	»	0,100	0,100
Riz	»	0,060	»	0,060	»	0,060	»	»
Sel	»	0,010	0,010	0,010	0,010	0,010	0,010	0,010
Café	»	0,015	0,015	0,015	0,015	0,015	0,015	0,015
Sucre	»	0,015	0,015	0,015	0,015	0,015	0,015	0,015
Vin	Litre.	»	»	0,23	»	0,23	»	0,23
Tafia	»	0,06	0,06	»	0,06	»	0,06	»
Vinaigre	»	»	0,025	»	0,025	»	0,025	0,025

Ceci est la ration sur le papier officiel : Dans la réalité, elle est réduite très sensiblement par les vols : 1° des commis-magasinières ; 2° des surveillants chefs de camp ; 3° des condamnés distributeurs. Le vin notamment, envoyé de France bon et très alcoolisé, — autrement il ne supporterait pas une traversée de plusieurs mois, — n'est plus que du vinaigre lorsqu'il arrive aux lèvres du destinataire. De même pour le tafia. Le café n'est qu'une eau chaude et noire. Pour la viande, il va sans dire que les surveillants prélèvent les morceaux de choix et abandonnent généreusement la peau et surtout les os aux condamnés. Ceux-ci sont poussés par la faim à s'échapper des camps, moins dans le but de reprendre une liberté impossible que de marauder, après quoi, traqués par la police indigène qu'allèche la prime offerte par tête d'évadé repris, ils sont capturés, roués de coups, ramenés au camp, livrés au fouet du correcteur et condamnés pour évasion.

Rien, en général, n'est plus abject que le condamné élevé à un poste de faveur, sauf peut-être celui de bibliothécaire qui, récompense de nombreuses années de soumission, peut rendre au damné une sorte de tranquillité morale, bien instable à la vérité, car il suffit du moindre caprice d'un geôlier pour replonger le malheureux dans la géhenne. Le correcteur, figure sinistre, semble appartenir plutôt à l'époque de l'Inquisition qu'à la nôtre : nulle pitié pour ses compagnons qui le haïssent, tremblent devant lui et arriveront peut-être à se débarrasser de lui par le poison, pour tomber sous la coupe d'un autre non moins cruel. Ce supplicier manie son fouet à triple corde avec une férocité ingénieuse, pleine de raffinement, graduant savamment ses effets : le premier coup, tombant avec un son mat sur le dos nu du condamné, doit simplement amollir les chairs ; le

sang jaillit d'ordinaire au troisième ; aux suivants, le condamné hurle et s'évanouit ; au vingtième, on arrête généralement la distribution pour la reprendre plus tard quand le supplicié sera guéri de ses plaies et prêt pour de nouvelles souffrances. L'évasion et la pédéastie sont les deux principales causes de correction par le fouet ; les actes de rébellion sont extrêmement rares et, dans la presque totalité des cas, provoqués par les gardiens mêmes, comme cela a eu lieu récemment à la Guyane.

Viennent ensuite les contremaîtres de chantiers, recrutés autant que possible parmi des forçats que leur race, leur religion ou leurs mœurs séparent des autres et rendent peu suspects de partialité à leur égard : ce sont souvent des Arabes. Nombre de ces derniers sont condamnés pour un fait qu'ils ne jugent nullement déshonorant : le meurtre d'une de leurs femmes, qui les trompait ou dont ils avaient assez. Ils expliquent l'affaire de la façon la plus simple du monde : « Couper la tête, faire un trou dans la terre et fini. » Beautés de l'esprit propriétaire répandu comme un virus dans la race humaine ! Ces hommes, tenus à l'écart par leurs compagnons de misère, souvent malmenés ou raillés par eux à cause de leurs habitudes religieuses, au fond méprisant ce ramassis de vicieux *giaours*, sont assez naturellement désignés pour mener et malmenier le troupeau : Ils s'en acquittent avec une sévérité implacable et silencieuse. « Chiens du bagne », les surnomment les autres .. tout bas.

Puis, c'est la gent fourbe et rapace des infirmiers, aides-magasiniers, comptables et distributeurs. L'axiome « diviser pour régner » est intelligemment appliqué au bagne : c'est en créant dans cette grande masse de misérables des séparations d'intérêts, des conflits latents de situations et tout une hiérarchie servile que ses gardiens l'empêchent de briser ses fers. L'intérêt des condamnés de cinquième classe, enchaînés, claquemurés, affamés, serait la révolte pure et simple ; mais la quatrième classe est naturellement moins décidée ; la troisième se résigne ; les deux premières, qui forment l'aristocratie de cette population déchue, sont nettement conservatrices. C'est qu'elles touchent des salaires et jouissent parfois d'une demi-liberté. Aussi, tout complot étendu est-il impossible au bagne : Quelques centaines de surveillants et de soldats tiennent en respect dix mille hommes dont tous ne sont pas des lâches.

Les *riz-pain-sel* de la transportation, pour ne pas voler sur une aussi vaste échelle que leurs confrères riches et décorés du monde honorable, n'en volent pas moins. L'ingéniosité que tel haut industriel déploie pour fournir à cent mille hommes des conserves avariées, des semelles en carton ou des bidons mal soudés, les forçats chargés par le « chef » de la distribution des vivres à leur escouade la déploient pour subtiliser sur chaque

ration quelques centilitres de vin : les quarts à double fond jouent un grand rôle. Les surveillants le savent et en rient, déclarait en en riant lui-même l'argousin Audet, âme damnée du directeur Charrière, dont la Nouvelle-Calédonie gardera la mémoire. D'après le même individu, le vol le plus amusant était celui sur l'huile, dont l'administration accorde, lorsqu'elle est de bonne humeur, quelques gouttes dans la soupe aux fèves : le distributeur choisit pour opérer le moment où la vapeur monte en s'épaississant au-dessus du récipient ; la main cachée par ce nuage qui n'a rien d'olympien, il verse l'huile non dans la soupe mais dans un quart dissimulé dans sa manche. Peut-être les convives trouvent-ils la soupe passable et croient-ils lui voir des yeux : il n'y que la foi qui sauve !

Les distributeurs d'infirmerie sont peut-être les plus favorisés au point de vue de la *gratte* : tant pis pour les malades s'ils en souffrent ! Dans pareille place, il est indispensable d'afficher une grande ferveur afin de mettre ses déprédations sous la protection omnipotente des aumôniers et des sœurs. Les aides-comptables arrivent parfois à avoir en mains toutes les écritures, vu l'ignorance crasse des gardes-chiourme dont ils doivent couvrir les vols, qu'ils partagent. Le plus souvent cela se passe bien ; cependant, il est arrivé que le plus voleur des deux, le géôlier, sur le point d'être découvert, rejette toute la fraude sur son complice qui, en semblable occurrence, paie toujours les pots cassés.

La fonction de correcteur ne nécessite que de la force brutale, une âme impitoyable et une servilité sans bornes ; celles de bibliothécaire et de comptable demandent une certaine instruction : aussi sont-elles réservées de préférence aux anciens prêtres, notaires, négociants, etc., gens qui ont, d'habitude, des recommandations. Mais combien, sur une masse d'environ dix mille forçats pour chacune des deux colonies pénitentiaires, peuvent atteindre à ces postes enviés ?

Il y a une catégorie de condamnés qui témoigne plus spécialement de l'odieuse et stupide barbarie des institutions sociales : ce sont les condamnés militaires. Ces malheureux, dont la vie a été brisée et torturée pour un geste de menace ou un mot de reproche à l'adresse de quelque despote galonné, jouissent, au milieu de leurs tristes compagnons, d'une réputation particulière d'honnêteté : s'ils sont devenus forçats c'est pour avoir eu conscience de leur dignité d'homme, avoir vibré sous l'insulte imméritée, c'est pour ne s'être point montrés hypocrites, fourbes, dissimulés. Eux et les « politiques » que les répressions gouvernementales jettent dans cet enfer sont ceux qui peuvent le mieux en sortir honnêtes ; aussi les condamnés militaires sont-ils particulièrement recherchés comme *garçons de famille*.

Le *garçon de famille* est le condamné, presque toujours de première

classe, auquel sa soumission exemplaire et ses protections ont valu d'entrer au service de fonctionnaires qui, pour six francs par mois, — les vivres continuant à être fournis par l'administration, -- peuvent ainsi se payer le luxe d'un domestique. C'est une place enviée, car elle comporte habituellement des pourboires et des reliefs de plats ; aussi, là comme partout, l'offre est-elle hors de toutes proportions avec la demande. Cette facilité de se procurer des serviteurs blancs à bas prix est étendue aux colons notables et bien en cour. Les condamnés de première classe peuvent encore obtenir d'être mis en concession, surtout lorsqu'ils sont pourvus d'une famille qui vient les rejoindre. Le statisticien Babinet a démontré, sans peine d'ailleurs, que cette réunion avait de bons effets, tandis que les mariages instantanés contractés entre les forçats ou libérés et les femmes condamnées envoyées au couvent-prison de Bourail (Nouvelle-Calédonie) pour y trouver époux, donnaient des résultats déplorable.

N'arrive pas qui veut à la première classe : dans la seconde, employée aux travaux publics ou agricoles, le travail est encore rémunéré, mais la troisième ne reçoit de salaire qu'à titre de gratification exceptionnelle. Cette question est d'une suprême importance, car si le condamné sort du bagne sans une masse qui lui permette d'attendre l'embauchage, il est perdu : obligé de voler pour subvenir à ses besoins, il sera repris fatalement par la loi, cette mangeuse d'hommes, et rendu à l'île Nou ou aux îles du Salut.

La durée du travail sur les chantiers est de huit heures, qui, sous ce ciel torride, lorsque le surveillant fait du zèle, en valent bien quatorze dans les climats tempérés. A quatre heures et demie ou cinq heures du matin, selon la saison, a lieu le réveil, suivi de la distribution de café : une demi-heure après, la tâche quotidienne commence et dure sans interruption jusqu'au déjeuner qui se prend vers dix heures. Une sieste, ou tout au moins un repos, est indispensable au moment de la plus grande chaleur ; puis, à une heure ou une heure et demie, le travail reprend et se prolonge pendant quatre heures consécutives. A cinq heures et demie, le dîner, qui est vite expédié. A huit heures, tous les condamnés doivent être couchés.

— Huit heures de travail ! se sont exclamés des statisticiens bourgeois. Les forçats sont *plus heureux* que nos ouvriers européens.

Ils négligent tout simplement de tenir compte de la différence de climat et d'alimentation !

Il serait plus exact de dire que la main-d'œuvre pénitentiaire est employée inintelligemment, sous une direction malhonnête et incapable.

Ouvriers libres et ouvriers libérés se livrent une guerre mortelle ; le premier déteste et méprise le second qui le lui rend en jalousie et en haine sourde. La concurrence économique est la plus impitoyable de toutes, car,

avant tout, il faut manger; le forçat libéré est rarement un ouvrier d'art, presque toujours un homme des champs, un déclassé ou un malfaiteur sans profession avouable; par contre, la nécessité l'obligera à travailler pour presque rien. De là, guerre au couteau. « C'est un libé » (un libéré), dit avec colère l'immigrant volontaire qui, en France, eût dit : « C'est un Italien ou un Allemand. » Que le libéré, de compétiteur devienne riche patron, — c'est arrivé une demi-douzaine de fois, — le même individu lui trouvera des circonstances atténuantes.

Ce ne sont pas seulement les libérés qui, de par les fatalités de leur situation, servent les intérêts de l'employeur contre ceux de l'employé; les forçats en cours de peine concourent également à écraser le travail libre. Le 18 février 1878, un contrat passé entre l'administration pénitentiaire et le roi des capitalistes néo-calédoniens, M. Higginson, livrait à celui-ci, pour une période de vingt ans, trois cents forçats qui devaient être employés à l'extraction du cuivre des mines de Balade, à raison de 10 centimes par homme et par jour déboursés par le propriétaire de ces esclaves, les autres frais, nourriture, habillement, etc., demeurant à la charge de l'État. On pourrait multiplier les exemples, mais celui-ci demeurera sans doute un des plus marquants. Nous nous rappelons le défilé morne sur la grand'route de ces ouvriers libres dont quelques-uns, principalement les mécaniciens et les charpentiers, gagnaient auparavant jusqu'à 15 francs par jour et qui, tout d'un coup, se trouvaient congédiés, rendus à l'incertitude et à la misère. Ils passaient tristement, leurs sacs d'outils et d'effets sur le dos, le cœur plein d'une haine concentrée non pour les exploiters du labeur humain, mais pour leurs remplaçants, les *fagots*. Ceux-ci, cependant, n'avaient nullement l'aspect de triomphateurs : ils supputaient sans le moindre enthousiasme les souffrances à endurer et les risques à courir pour une somme dérisoire dans ce dur travail des mines auquel ils ne connaissaient rien.

Le bagne a toujours été particulièrement impitoyable pour le vaincu des luttes politiques ou sociales. Pour le communard, pour l'anarchiste, pour le rebelle qui attaque audacieusement les institutions séculaires, il ne doit pas y avoir de merci, car ces natures fières ne se soumettront jamais entièrement devant le bâton du garde-chiourme. Comme Satan vaincu, ils persévéreront dans la révolte : donc, qu'ils soient écrasés ! Et si Bérézowski s'idiotise, si Nourrit disparaît, si Cyvoct râle, si Maroteau succombe à vingt ans, tant mieux ! la mauvaise graine est arrachée, la société, l'ordre et la morale sont vengés.

Les gardes-chiourme ne sont pas seuls à poursuivre de leur haine les *politiques* : la masse des *droits-communs* les voit avec une antipathie jalouse ces hommes qui jusqu'au bagne protestent en silence contre l'écrasement

de leur être et leur font honte par leur dignité sévère. Ah ! ils refusent de s'assimiler aux escarpes, de se pâmer aux récits glorieux des souteneurs, de s'initier aux joies de la pédérasie et, par-dessus tout, de se faire petit devant le chef de camp ; eh bien, on leur en rabattra de leurs airs, à ces oiseaux-là ; s'il y a une corvée plus répugnante ou plus pénible que les autres, on s'arrangera pour qu'elle leur échoie ; on leur volera leur vin, leur tafia, le tabac qu'une main compatissante aura pu leur glisser ; on ira, en bande, la nuit, attenter à leur vertu dans leur hamac en les menaçant de leur faire leur affaire s'ils regimbent. Et surtout, qu'ils ne s'avisent jamais de tramer une évasion, autrement le surveillant sera vite averti.

Quelquefois, il est même averti sans qu'il y ait rien de comploté, comme cela s'est passé tout récemment à la Guyane, où le forçat Allmeyer, escroc de haut vol, devenu sous-chien de chiourme, avait la spécialité de la dénonciation des faux complots.

Les forçats de la Commune, relativement nombreux, environ trois cents, avaient, en général, cet avantage de se retrouver à quelques-uns et, par conséquent, de pouvoir se protéger dans les divers détachements entre lesquels ils étaient répartis. Jusqu'au commencement de l'année 1878, leur vie fut terrible : le plus pacifique d'entre eux, Henri Brissac, était accouplé à la chaîne avec un empoisonneur qui prenait plaisir à le terroriser ; Amoureux, chétif de constitution, faillit laisser ses os dans les chantiers : il vécut, cependant, assez pour, à son retour, être nommé conseiller municipal, puis député. C'était son idée fixe, le but de sa vie : une fois qu'il l'eut atteint, il mourut. Lenôtre, faible de la poitrine, fut mis exprès au travail épuisant des plâtrières et accablé de mauvais traitements qui l'empêchèrent de revoir la France. Humbert, condamné pour les articles du *Père Duchêne*, qu'il n'avait pas écrit, souffrit beaucoup : officiers et belles dames venaient voir, comme une bête curieuse, ce rédacteur du plus farouche journal de la Commune. Aujourd'hui qu'il est un des leaders du bourgeoisisme radical, donne-t-il une pensée aux parias de l'ordre social qui ont pris sa place au bagne ? L'oppression militaire et cléricale pesait d'un double poids sur ces vaincus qui haïssaient trop la foi de leurs ennemis pour abjurer la leur. A partir de 1878, il y eut une détente : l'amnistie était dans l'air : on vit alors les manifestations les plus viles de la lâcheté humaine, les tortionnaires de la veille prendre des allures bonasses et s'efforcer de cajoler leurs victimes dont ils redoutaient l'avènement au pouvoir ou, tout au moins, les révélations.

Les condamnés anarchistes furent, à tous égards, beaucoup plus misérables que leurs devanciers. Ceux-ci, au moins, avaient été envoyés dans un pays salubre où la chaleur, qui ne dépasse jamais 38 degrés et qui est en

moyenne de 32, se trouve tempérée par la brise vivifiante du Pacifique; les fièvres paludéennes sont inconnues en Nouvelle-Calédonie; au contraire, il fait beaucoup plus chaud dans la Guyane et l'air y est chargé de miasmes pestilentiels. Les marécages, que l'administration pénitentiaire n'a pas eu l'intelligence de dessécher malgré les ressources et la main-d'œuvre dont elle dispose, empoisonnent l'atmosphère, même dans Cayenne. C'est en raison de la nocuité du climat que les troupes d'infanterie de marine envoyées en garnison dans cette colonie, y séjournent un an de moins que dans les colonies saines : La Réunion, La Guadeloupe, Taïti, la Nouvelle-Calédonie, etc. Aux trois îles du Salut, choisies comme pénitencier et lieu de punition, l'atmosphère, balayée par les brises du large, est plus pure; cet avantage est compensé par le redoublement de rigueur des gardiens à l'égard des forçats.

De là, on ne s'évade que par la mort : l'émeute récente provoquée par les bourreaux et suivie d'exécutions sommaires l'a surabondamment prouvé; des navires de guerre font bonne garde devant les côtes; des postes d'infanterie de marine sont prêts à fusiller les condamnés à leur première tentative de révolte. Les plus résolus des forçats sentent l'impossibilité d'une lutte ou d'une fuite et font appel à leur patience, attendant l'heure où l'administration, par un faux mouvement, les renverra sur le continent. Là, avec une chance sur vingt d'y réussir, le forçat peut tenter d'échapper au bagne. Mais le bagne ne lâche pas facilement sa proie : au nord, la mer, à l'est l'Oyapok, à l'ouest le Maroni, au sud un rameau de la sierra Acaray, partout des savanes, des forêts, des marécages et des postes militaires se dressent entre le fugitif et la liberté. Pour atteindre celle-ci, il faut sans provisions, sans armes, sans argent, sans ressources d'aucune sorte, avec, sur le dos, la livrée traîtresse des travaux forcés, parvenir à échapper à la faim, aux serpents, aux fauves et aux hommes.

Aux hommes surtout : *homo homini lupus!*

Rien ne dépasse l'ivresse des indigènes lorsqu'ils peuvent surprendre un évadé. Ce n'est pas seulement l'ivresse du chasseur heureux ou du pauvre cupide qui va toucher sa prime, c'est surtout un sentiment de revanche sur cette race blanche qui a dépossédé, asservi, perverti l'ancien habitant du pays. Pour un peu, on le dévorerait, ce fugitif : on se contente cependant de l'assommer, car il faut le livrer vivant, et de le ramener suspendu horizontalement à une perche par ses mains et ses pieds liés, tel qu'un cochon qu'on porte au marché.

A la Guyane, les chiens font concurrence aux Indiens : ils ont tout autant de flair et offrent l'avantage de ne pas réclamer de prime. Au chantier de l'Orapu, le surveillant Bonini s'était fait une spécialité de dresser ces limiers

non seulement à poursuivre mais aussi à donner au capturé un coup de croc chaque fois que l'argousin lui donnait un coup de bâton.

Parmi les autres punitions d'un fréquent usage, il faut citer le retranchement de vivres, la cellule, la double chaîne, la barre de justice et la crapaudine.

Parlons de ces deux dernières :

La barre de justice est une lourde barre de fer à laquelle le condamné, étendu sur une planche horizontale, est fixé par un anneau qui lui encercle les pieds. Il est ainsi réduit à l'immobilité presque absolue, car un mouvement tant soit peu brusque risquerait de lui casser les chevilles. Les heures, puis les jours s'écoulent, ses pieds se gonflent, ses membres s'ankylosent, son dos se meurtrit. Une fois par jour, on le détache pour qu'il puisse satisfaire ses besoins les plus impérieux ; quelquefois, cependant, on n'a pas cette attention.

La crapaudine consiste à ramener les jambes d'un homme derrière son dos et à les attacher avec les bras, chevilles contre poignets. Le supplicié a ainsi quelque chose de l'air d'un énorme crapaud. Parfois, il est, dans cette posture, lié à un arbre et il arrive qu'on omette de le détacher, ou bien, laissé à lui-même, il doit ramper sur le ventre pour s'approcher des aliments. Le surveillant Antomarchi était célèbre dans la chiorume néo-calédonienne pour la façon expéditive avec laquelle il mettait à la crapaudine les « fortes têtes » de son détachement ; ses victimes exaspérées profitèrent des troubles causés par l'insurrection indigène de 1878 pour le tuer.

A côté des forçats et des libérés, il y a les relégués : un décret du 26 août 1886 leur a assigné comme résidence l'île des Pins, située à quelque douze lieues au sud de Nouméa et, le 18 novembre de la même année, partait le premier convoi de récidivistes. La population ne tarda pas à augmenter, un navire amenant tous les six mois une nouvelle cargaison de viande humaine, et au commencement de l'année 1889, elle chiffrait 1,006 hommes et 134 femmes, proportion qui donne à penser quelles peuvent être les mœurs de ces bannis, pour la plupart jeunes, valides et aux passions violentes que surexcite encore le climat brûlant.

Les arrivages continuèrent et bientôt l'île, qui avait cependant contenu plus de 4.000 déportés de la Commune, parut trop étroite ; on commença à évacuer sur la Grande-Terre les hommes valides, pour les employer aux travaux de routes et de culture, annonça-t-on. Mais l'administration pénitentiaire qui, en vingt ans, possédant une main-d'œuvre de 9,000 hommes, ne s'était pas montrée capable de jeter sur les rivières néo-calédoniennes un seul pont tenant contre les crues, est aussi bonne édile que bonne moraliste. Elle ne sait même pas tirer parti des malheureux qu'elle torture.

Quelle différence avec ce gouverneur australien, Macquarie, qui, avisant dans les montagnes Bleues un massif inaccessible, promit la liberté à des *convicts* s'ils réussissaient à y tracer une route nécessaire pour relier deux localités importantes ! Quelques semaines plus tard, Macquarie effectuait ce parcours en voiture et tenait sa promesse. L'Anglais avait trouvé le stimulant noble et puissant : l'amour de la liberté ; ses confrères de Nouméa et de Cayenne n'ont connu que la double chaîne, la corde et la crapaudine : la différence de méthodes a amené la différence de résultats.

Le maintien des châtiments à une époque où la science a percé à jour la vieille croyance au libre arbitre et, par conséquent, à la responsabilité, où, d'autre part, l'influence du milieu et l'évolution qu'elle détermine ont été victorieusement démontrées, ce maintien des châtiments est une incohérence féroce. Notre XIX^e siècle honnit les tortionnaires du moyen-âge et conserve le bourreau !

« A notre époque, » déclarait le docteur Lacassagne au congrès d'anthropologie criminelle tenu à Rome en 1885, « la justice flétrit, la prison corrompt et les sociétés ont les criminels qu'elles méritent. »

Le docteur Lacassagne n'est pourtant pas un révolutionnaire !

La peine de mort n'a pas supprimé l'assassinat et le bagne ne moralise personne : là où il faudrait des hommes de cœur et de science pour guérir des cerveaux malades, remettre en l'état normal des organismes déséquilibrés et panser des plaies sanglantes, la société dans laquelle Gallifet est un héros et Rouvier un ministre, envoie la première brute ignare et crapuleuse, fière d'abriter sous un képi à la livrée de l'État son front qui ne pense pas.

Ce n'est pas un paradoxe d'affirmer que sept fois sur dix le forçat est supérieur à son geôlier. Si chez le premier les passions antiphysiques sont plus développées, c'est bien plus la faute du régime que celle de l'individu et les vrais coupables sont ceux qui n'ont entrevu aucun moyen de préservation sociale autre que la cellule avec ses vices solitaires ou la promiscuité incessante avec ses appétits brutaux. Aux autres points de vue, la différence est en faveur du condamné qui n'a fait que commettre en dehors de la sanction légale les mêmes actes de violence ou de fraude que ses gardiens peuvent commettre impunément en vertu de leur autorité officielle. La loi qui ne tient compte ni de l'atavisme, ni de l'éducation, ni de l'ambiant, est déjà par elle-même injuste, aveugle, inharmonique ; quand c'est le garde-chiourme qui se trouve chargé de l'interpréter, elle devient tout simplement monstrueuse.

Certains condamnés conservent une conception naturelle de justice ; les surveillants, au contraire, ne connaissent que le règlement. Quelques-uns,

cependant, les plus larges, les plus affinés, — ce qui n'est pas dire beaucoup, — admettent vaguement l'idée de fatalité. « Ils ont pris un mauvais numéro dans la loterie de la vie », disait sentencieusement le surveillant-chef Colombo qui avait, après l'absinthe, ses minutes d'attendrissement. Et, lorsqu'il punissait ses hommes, il leur faisait remarquer qu'il ne leur en voulait pas. Un autre, Mercury, qui fut au camp de Kuen-Thio le supérieur du monstre Carnavaggio, alors en Nouvelle-Calédonie, apparaissait l'incarnation même du classique Javert. Il était, chose rarissime parmi ses pareils, honnête selon la morale reçue : il ne volait pas les rations de ses condamnés et, s'il se montrait avec eux d'une rigidité militaire, du moins il n'était point féroce par goût. L'eût-il été par ordre supérieur ? C'est possible, car la discipline était pour lui une religion. Sept ans de service militaire entravant le développement de son étroit cerveau, l'avaient tout naturellement préparé à sa fonction présente : cet homme, qui avait un souci évident d'être irréprochable et qui croyait de bonne foi faire œuvre utile à la société, ne connaissait de la vie que la caserne et le bagne.

Nous avons eu l'occasion de voir plus d'une fois ce camp de Kuen-Thio, — et combien d'autres ! — de l'étudier avec ses deux gardiens et sa douzaine de condamnés et si nous l'esquissons à grands traits, de préférence, c'est parce qu'il montre par les deux antithèses vivantes qu'il renferme, l'influence indéniable du milieu et de la profession. Voici Mercury avec son maigre profil, son allure militaire, sa voix brève plutôt sévère que méchante, sa physionomie d'unilatéral pour lequel la vie doit être une ligne droite ; instruit, développé dans des exercices plus intellectuels que ceux du soldat et que l'étude de la *théorie*, il eût fait un homme égal à d'autres en cérébralité et supérieur à beaucoup en caractère. Ses pendants de collègues et les condamnés mêmes, qui redoutent son inflexibilité sur le chapitre du règlement, le considèrent comme un honnête, *rara avis*, dans ce monde gangrené du bagne : le bout de ruban jaune qu'il porte à sa boutonnière pour avoir tiré sans défaillance un certain nombre de coups de fusil à d'autres hommes, sur l'ordre de ses supérieurs, lui semble une exhortation perpétuelle à marcher droit dans l'existence, c'est-à-dire au pas, la tête haute et le petit doigt sur la couture du pantalon.

A côté de lui, sous ses ordres et comme lui émoulu des cadres de l'armée, est son compatriote Carnavaggio, l'homme destiné à une atroce célébrité. Pour le moment, les instincts féroces sommeillent chez ce surveillant qui n'a pas encore la trentaine : il lui faudra du temps et de l'entraînement, il lui faudra surtout la pénétration de l'esprit particulier au corps pour le transformer en scélérat accompli ; tenu en bride par Mercury, il n'est encore que bourru et vulgaire.

Cependant, quiconque l'examinerait de près, remarquerait l'étroitesse du front, le développement des parties temporales et maxillaires, l'épaisseur de l'encolure, celle des lèvres d'un rouge cruel, tous les indices d'un tempérament sanguin qu'un rien peut tourner au colérique. Pareils hommes ont besoin plus que d'autres d'une éducation morale, d'un ambiant pur, d'une fonction active mais qui ne livre pas leurs semblables à la discrétion absolue. Les différences de milieu peuvent faire d'eux des hommes bornés mais courageux et utiles ou des monstres; dans la vie civile, pareils individus sont tout au moins désagréables; à la caserne, et surtout revêtus du moindre grade, ils sont odieux; au bain, ils deviennent terribles.

Carnavaggio eût pu être un de ces malfaiteurs que la loi réprime, au lieu de les protéger; la bizarrerie des institutions sociales en fit non un forçat mais un garde-chiourme.

A cette époque, il se servait, comme ses collègues, de la barre de justice et des autres moyens coercitifs; du moins, il ne faisait pas déshabiller et enduire de sirop de sucre des condamnés pour les exposer garrottés au-dessus d'une fourmilière, supplice que les sauvages noirs ou rouges infligeaient avec moins de raffinement: ils n'allaient pas jusqu'au sirop de sucre! On connaît la férocité des fourmis tropicales, la douleur atroce de leur morsure envenimée: pendant quatre heures — c'est le temps qu'a duré cette torture — le dévoré vivant a senti des milliers de pointes d'acier et de feu s'attaquer à toutes les parties de son corps, le dépecer sans interruption, s'introduire dans les yeux, les oreilles, les narines, la bouche, sans s'arrêter à ses convulsions, à ses hurlements, à ses râles. Cela s'est passé à la fin du XIX^e siècle: on croit rêver!

Pareils actes prouvent à quel point l'influence ambiante et professionnelle peut oblitérer le sens moral; ils prouvent aussi que les condamnés les plus torturés sont ceux que le culte d'une idée élève au-dessus du troupeau inconscient et surtout des gardiens plus inconscients encore, car la victime de Carnavaggio au bain guyannais était un homme accusé d'anarchisme.

Voici la case des surveillants, spacieuse et bien aérée, sur le sommet d'un mamelon; au bas, s'étendent la briqueterie, où travaillent les forçats, et le jardin potager qui alimente la table des chefs du détachement. Plus loin est un vaste *gourbi*, une sorte de hangar tout paille et torchis: c'est l'étable du troupeau condamné.

Ils sont là douze à quinze, rasés comme des esclaves, vêtus de longues blouses de toile grise matriculées, le chef couvert d'un chapeau de paille, chaussés de godillots. La journée de travail, huit heures, — qui en valent quatorze sous ce ciel de feu, — est terminée; il est six heures; pendant que Mercury épiluche la comptabilité et que Carnavaggio se bat une absinthe en

rêvant avancement, eux, les fagots, après avoir vidé leur maigre gamelle, causent.

— Chienne de vie, opine l'un, et dire que c'est à une *pouffiasse* qui m'en voulait que je dois ça !

Les victimes de vengeances féminines, condamnées à la légère pour viol, forment, en effet, au bagne une catégorie assez importante. Une fille de village a eu un entraînement, puis craignant la perte de sa réputation ou voulant se venger du séducteur infidèle, porte contre son amant l'accusation terrible. Rien n'est plus difficile que de statuer en pareil cas, de déterminer si la plaignante a été consentante ou non. N'importe ! la fonction des juges est de condamner : ils condamnent.

— Bah ! ton congé est presque fini, et puis il faut se faire une raison. Moi, j'espère bien, d'ici deux ans, être en concession du côté de Bourail. J'irai me dégouter une *gironde* (1) au *paddock* (2) et du coup, tous les gros bonnets manquant de *gerce* (3) m'auront à la bonne. Vois-tu, il faut être *mariole*, se servir des gonzesses et ne pas les servir.

Un murmure approbateur accueille cette sentence de haute philosophie.

— Les femelles, ça vaut pas un coup de surin, prononce un autre.

— Les femmes, les femmes, les femmes ! susurre d'une voix de fausset un grand déhanché à physionomie répulsive.

— Toi, la grande, ferme ça... inutile d'allumer tes mirettes, y a pas gras cette *sorgue* (4).

La grande, la noire, la négresse, la blonde, tels sont les surnoms de ces hétéraïes du troisième sexe !

La crédulité s'avive dans l'infortune : deux condamnés écoutent, avec le respect dû à un oracle, l'horoscope que leur tire un intellectuel qui a trouvé le moyen de s'emparer, dans quelque case de surveillant, d'un vieux jeu de cartes grassex, jeté au rancart.

— L'as de carreau : une *babillarde* (5)... le roi de cœur : d'une chouette zigue... dix de trèfle : qui t'envoie du pognon... as de trèfle : y a pas, un *fafiot* (6) sérieux !

— Un *fafiot* ! ousque je le mettrai ?

— Es-tu *sinve* (7) ! Dans le « caissier de la nature ».

(1) Compagne.

(2) Enclos à bestiaux et sobriquet donné au couvent-prison des femmes condamnées, à Bourail.

(3) Femme.

(4) Ce soir.

(5) Lettre.

(6) Billet de banque.

(7) Nalf.

Ainsi se dénomme, dans la langue imagée du baigneur, la partie la plus secrète de l'individu, utilisée souvent comme cachette.

Ce tableau peut sembler brutal : il serait plutôt atténué qu'exagéré.

Il n'y a pas à présenter le forçat meilleur qu'il n'est, mais tel qu'il est, tel que l'ont fait l'atavisme, le milieu ou les circonstances; tel que le fait le régime pénitentiaire. Pour guérir une plaie, individuelle ou sociale, la première condition est de la connaître dans toute sa hideur. Le problème de la criminalité, irrésoluble tant que les conditions économiques et morales n'auront pas été changées, ne pourra, même alors, se résoudre simplement par des mots. C'est un tort des sectes politiques, auquel les anarchistes n'ont pas échappé, de s'imaginer qu'on peut suppléer à l'étude des solutions pratiques par quelques clichés favoris : ainsi, jadis, la section des Gravilliers traitait tout par déclarations de principes.

Il est indéniable que les infirmités héréditaires ne s'effacent pas en un jour et que, même dans une société plus harmonique que la nôtre, il subsistera encore pour un certain temps des violents, des déséquilibrés, irresponsables certes mais dangereux. Autant les peines afflictives et infamantes sont barbares et inutiles, autant il serait insensé de renoncer au droit de préservation générale et de défense des physiquement faibles. Ce droit peut s'exercer sans tortures, comme la cure de malades confiés à des hommes de cœur et de science; l'étude plus approfondie de la psycho-physiologie et même des phénomènes hypnotiques où, en dépit de Max Nordau, tout n'est pas charlatanisme, pourra aussi, vraisemblablement, fournir les éléments d'une efficace guérison morale.

Combien alors le XIX^e siècle, avec ses chiourmes et ses prisons, paraîtra barbare !

CHARLES MALATO

oc.
Paul Fort, 1872 —

✓✓

Les Demoiselles de mes larmes.

A MARCEL SCHWOB

I

Nostalgie de la première.

... C'était sortant du bois au parc, après l'orage,
Après ta peur, après tout mon courage,
Une joie, ta joie ailée,
Tes petits cris d'oiseaux et ta jupe envolée
Sur les micras du sable de l'allée
Reluisant si frais sous la pluie
Très pure qui reflétait l'azur de l'éclaircie,
— Et t'arrêter soudain d'être volage,
A ma parole
D'être folle,
Et t'arrêter ainsi :
Ta natte dénouée
Et ton sourire à tes deux mains à mes épaules,
... Sous les saules
Sentir à longs traits leur feuillage mouillé.
— O petite soudaine qui me quittais encore...
« Je veux écraser la vilaine araignée!
Fi! la laide — là, dans la rigole... »
La pauvre qui traînait son filet vers un port
Nageant, boitant — en pleine pluie.
Je te criais :
Pitié!...
Tu me criais : Pitié!
Et tu riais, tu riais,
Tes petits pieds unis sur ton meurtre joli.

— Mais tes yeux et tes cils,
 Belles blondes araignes
 Au corselet de velours bleu,
 Lors me tressaient, toile subtile,
 Presque au vol prudent de mes cils
 Presque à mes yeux
 Ce regard tiède, ce regard subtil
 A prendre mes désirs, étoiles volatiles,
 — Oiseaux de paradis, au vol rayonnant,
 Au vol frêle,
 Aux ailes peintes si fraîches,
 Ramagées à leur beauté, mais si frêles;
 Étoiles du vent,
 O mes désirs faibles et brillants,
 Trop frêles oiseaux
 Toujours prisonniers des plus faibles réseaux!
 — Je te grondais...
 C'était alors, toi soucieuse et moi honteux,
 C'était pour moi
 La perte de tes yeux,
 La perte de ta voix,
 — Longtemps ainsi, j'allais,
 N'osant les yeux plus haut que ton corsage,
 Sans oser regarder plus qu'une fleur à ton corsage...
 O petite soudaine
 Qui soudain me parlait!
 « Page, mon beau page,
 L'arc-en-ciel est mon bracelet,
 Regarde! » — Elle couvrait mes yeux
 De ses beaux bras frais de porcelaine
 Si fine et transparente sous le soleil
 Qu'à travers ses poignets je voyais l'arc-en-ciel!
 — Et je baisais au front la candeur de ma mie...
 Était-ce bien mes yeux si longuement heureux
 Et bien à leur los ce chœur radieux
 D'un champ de roses rose où régnaient deux fleurs bleues?...
 Lors, était-ce bien pour eux, ma mie?
 Ah! les oui de tes yeux!
 — Or, j'ai vu depuis, petite,
 Que tes grands yeux bleus véridiques
 M'avaient fait craindre tous les yeux.

Aussi, rappelle-toi, mon amie,
 — Laure, ma mie —
 Quand c'était cueillir les poissons de l'étang,
 Ouvrir après nos mains,
 Quand je disais : ta main,
 Que tu disais : ta main,
 Vite! vite!
 Pour rire enfin de nos mains en argent!
 — Et souviens-toi, ma mie, quand ce fut implorer
 Tout le long des prés
 La pitié de la marguerite...

Puis ce fut aux promenades
 Avec les petites Fades,
 Ta voix de bille bleue en trille au creux d'un verre,
 Tes bras à ta nuque en guirlandes légères,
 Tes mains pâles ornant ton front d'un rayon d'aube,
 L'art de glisser ton pas en relevant ta robe,
 Et ton regard, parfois, comme d'une étrangère,
 Tout ton art, *femme*, je savais bien!
 Ce fut aux promenades,
 Tu sais, tu déplus fort aux petites Fades.

Puis ce fut nos gaîtés, nos rires pour rien,
 Et des gravités, des sourires de malades,
 Et ces mots si tristes : mon *amante*, mon *bien*,
 Sans plus la vie aimante et grave de nos mains...
 O sur mes gravités, tes mots, ta gaîté,
 Tes rires, et pour rien...
 Toi, tu disais : mes nerfs!...
 Pour déjà l'air d'une grande personne?
 (Disais-tu)
 C'était bien,
 — Ou déjà d'une qui ne m'aimerait plus!
 Petite soudaine! va, je savais mon sort,
 En somme...
 Je savais bien.

Enfin, ce fut l'hiver de tes quinze ans,
 Sur la berge où nous nous séparâmes...
 Quand j'eus baisé le bout à peine
 De ton ruban

Rose à ton cou — soudaine!
 O la soudaine petite âme fanée
 Qui s'enfuit... oh! je la vis à peine!
 — Mais dans la brume,
 Autour du ruban rose sous cette nuque brune,
 Ce fut tournant, tournant avec le vent,
 — Souples comme *ses* mains dans *ses* gris-perle gants,
 De beaux voyous au torse bleu, tendre, élégants.
 Puis, plus rien... ou si loin dans la brume,
 Sur l'or triste — atténué — des marronniers,
 Laure, Laure, ma mie, *en rêve!* comme liée
 La garçonnière
 A son fillier!
 — Et que cela si loin me soit toujours naguère...

II

Noël dernier à la grièche.

Penché au bord fleuri jaune et bleu de ta route...
 Mes genoux,
 Mes poignets
 Sur les cailloux frais,
 Mes mains en fièvre,
 Accalmées
 Sous la sève et la rosée
 Épanchées d'herbes et de fleurs fraîches,
 Penché pour un bouquet pour le creux de ta main,
 Penché pour un bouquet pour la coupe de tes mains,
 Pour un bouquet pour tes bras en berceau de tes seins,
 Pour un bouquet pour tes bras en arceau vers Demain,
 — Ainsi penché
 Douloureux, douloureux,
 Et malgré, trop heureux,
 Et toi, d'un char léger
 Si je me lève et tends vers tes yeux mes deux mains.
 Large-fleuries des fleurs cueillies au bord de ton chemin,
 Pour les arcs triomphaux de nos bras vers demain,
 De tes deux yeux fous, passant vite! de ton char léger,
 Passant vite...

Me comprendre dans la poussière du chemin!
 — Et tu ris,
 Avec les deux roues de ton char, et tu ris
 De ta gorge, de tes bras, de tes mains,
 Et tu ris !..
 Bien qu'il me reste encore, femme, dans ma douleur,
Infâme, dans mon malheur,
 A me coucher en rond
 Dans mon ombre sur tes fleurs,
 Mes yeux portant mon front
 Si au loin de telles douleurs...
 — En ailes vers des ciels....
 Des ciels ouverts, ouverts à force d'ailes.....
 — Et non! non!
 Soyons classique et tragique et frigide,
 Marbre et bronze,
 Ombre
 Et givre,
 Et flocons de l'hiver sur un bûcher de soir;
 Élevons, architectonique! cette fièvre algide,
 Sur notre âme en flamme un froid désespoir...
 — Fanny! Fanny!
 Tels, au cimier d'airain de l'empereur vainqueur
 Dressé soudain sur la bataille,
 S'éclatent en gerbes et brûlent au front les peurs
 Et s'éteignent dans les rumeurs
 Les fers rompus de la valetaille,
 Tels sur mon cœur, aussi tes lazzis, tes lazzis!...
 — Fanny! Fanny!
 Et tel qu'aux plus hauts rocs
 Issant des mers en rumeur
 L'éclair se brise et va s'engouffrer dans la mer,
 — Tes lazzis! tes lazzis!
 Ou, au choc!
 Se perdre au loin dans les sables
 En faisant se signer des peurs sous les étales,
 Teis fondent sur mon cœur,
 A d'autres, qui font peur,
 Tes lazzis, ô ma chère!

— Mais tu ris et tu cries
 Tes petits cris aigres
 Jusqu'au lointain,
 Jusqu'au détour où tu t'envoles enfin
 (Adieu va) comme une pie!

Noël! Noël!
 Crois-tu toujours — encore!
 Fanny,
 Mes cris en croupe de mes bras poignant les arbres
 Encore! toujours? — Nenni.
 Noël! Noël!
 L'action c'est fini. —
 ... Et tout mon corps couché dans l'ombre de ta route,
 Sans doute?
 Et tout fardés mes yeux *au départ de ton marbre?*
 Crois-tu toujours aux sanglots d'un fan-fant?
 Ah! femme! ah! femme!
 Crois-tu toujours? — Nenni.
 — Mes yeux plus haut et cette Étoile dans mon âme.

... *Il est né le divin enfant.*

III

Une chansonnette à la tite gouge.

A toi de pauvre et sombre extrace,
 A toi la tenace,
 A toi! l'auberge rouge aux ombres
 — trop longtemps,
 A toi ce chant.

Dans le filon de mon âme,
 Travaille dans le filon de mon âme
 Tite gouge aux crins rouges.
 Frotte la torche de tes crins longs
 Le long des parois de mon âme,
 Frotte, c'est bon,
 Ma faunamye, ma gouge,
 Le jeu de feu de tes crins rouges...
 Frotte!

Toi, la tenace,
 Estoque et taille dans le filon
 Le noir charbon
 Tout au tréfonds d'une âme, — la plus basse!
 Taille, ma bell', taille,
 Et mieux, et même, que « professionnels »
 Avec leurs piques,
 Avec tes griffes,
 Estoque et taille,
 Extrais le noir charbon
 Tenace,
 Entame, le déluge au front,
 Le plus noir filon de mon âme,
 Taille
 de rage...

Puis à ta torche, après des ans,
 Toujours ardent ton front
 Malgré tes âges
 (Quel rayon pour faner ton crin dans ce filon?)
 Au plus profond puits de ténèbre de mon âme...
 Soudain t'arrêter froide
 Et pâle et coite,
 Et folle et folle à la trouvaille.
 — Secret, sens-tu, d'avant tes ans!
 D'un coquillage
 Blanc
 Qui bâille

 Et bave
 Une perle.

— Qui se moque bien de toi, de toi,
 Qui s'est hissé de toi, de toi,
 Soudainement, toi la Tenace,
 Qui s'éparpille dans les glaces,
 Sous des cieus pourpres, mais de froid,
 Qui son corps blanc, qui bleus ses pieds,
 Qui fait craquer la neige sous ses souliers,
 O liberté! qui? — redondaine —
 C'est moi! c'est moi!

Qui! — redondaine —
 Sur ta cervelle
 Qui t'a posé la perle, la perle,
 Qui s'est sauvé sans dire : moi!
 Qui s'est payé sur la montagne cinq cents minutes de pleine joie,
 Qui s'est tordu comme un radjah?...
 T'ayant logé dans la cervelle
 — Un feu qui couve,
 La perle
 La perle
 Qui la brûlera!

 Et qui! mais qui!
 Qui s'est sauvé sans dire : moi!

 Ton gros chien fidèle, ton petit Kiki...

IV

Dernier souvenir à la plus douce.

Au *clair* encor de l'or flétri de ma cuirasse...
 Sur ce miroir terni de trop de brumes d'aubes
 Et de soirs
 Où sombra l'espoir
 D'une Ame plus et plus lasse,
 Vers la foi dès les aubes,
 Vers le doute à chaque soir,
 Sur le miroir *éteint* de ma cuirasse d'or
 — Pourtant —
 Voltige encore
 L'haleine de ma douce, — encore.

 Du jardin clair d'antan,
 Te souviens-tu?
 Douce en peine, et du jeu d'amour...
 Et du vieux banc de marbre
 D'où pensives
 Nos âmes savaient écouter le jour vivre
 En le chant parfumé
 Des vieux arbres?

— Douce, te souviens-tu comme vivaient nos jours?

Mais te souviens-tu, douce,

Du clair jardin de nos rames

Où j'aimais,

Reflétant sa fraîche image verte et son lac

Bleu d'un ciel en reflet, au clair de ma cuirasse,

En son or;

Où j'aimais cueillir la plus rose de mes roses,

La dérobant au soir pour une mort plus douce

Entre les doigts d'aurore de ma douce

Et — la plus rose encore, t'en souviens-tu, douce?

— Oh! me *revois-tu* bien la cueillir au parterre

Ourlé de l'or gai d'une allée,

Puis l'élevant de la terre

Vers le ciel d'azur du jardin clair encore,

La sacrifiée,

Et l'offrant...

Te souviens-tu de moi si tendrement l'offrant?

Et la cueillant double,

Et l'élevant double,

Reflétée, avec les autres plus lointaines et le parterre

Ourlé de l'or trouble de ma cuirasse,

En cet or clair

Trouble à leur haleine, aux baisers de ma douce

Lasse à mon cou, caline et lasse...

Et lors,

Ma douce en peine,

Oh! la fardée de rose,

La fardée d'ébène,

Oh! la fardée de pourpre,

Lasse à mon cou, caline et lasse

Éployant sous mes pas, comme un tapis, sa robe,

« Seule, moi seule, mon doux en peine »

Disait-elle,

— Puis étouffait ma rose sur sa gorge.

Dès l'aube,

Au jardin clair, je me souviens,

Ses lèvres voltigeaient sur l'or de ma cuirasse...

Aux allées d'or

Et sous ce ciel chantant glorifiant encore
 L'antan... je me souviens...
 ... Voltigeaient leurs brumes chaudes, cherchant la place
 Frémissante
 Où sonnait ma vie sous ma cuirasse,
 Sonnait sur l'or !

— La douce amante...

L'Infernale...

Me fuyant pour les roses, ma douce,
 Oui, les froissant comme on vendange,
 Si je voulais,
 Enfin !
 Au delà d'elle enfin revoir mes pâles roses,
 Les sacrifiées,
 Éplorées du parterre aux ombres de l'allée,
 Déjà, le soir, presque en leur fin,
 En adieu
 Baissant mes yeux
 Vers leur pâleur en nuée à nos pieds,
 Et presque plus, presque du parterre,
 Déjà comme en allée de la vie de la terre,
 Comme en un désir d'elles d'orner un vol d'anges.
 — Au delà de son amour
 Voulant revoir mes roses, encore, en leur fin,
 Mourantes sans mes soins à la fin de nos jours,
 L'Infernale au jardin
 Les froissait comme on vendange.

Oh ! l'inferral amour ! — et la bonne pourtant
 Et la douce, la douce enfin que j'aimais tant,
 Et la méchante encor si, me déliant d'elle,
 Vers l'air ôtant mon front du bandeau de ses bras,
 — Tendre guirlande, oh ! douce, oh ! doux collier d'ombelles,
 Trop douce ! oh ! doigts, oh ! sur mon col ces corolles nouées
 Oh ! mains — et ma main brusque la ployant
 Loin de mon souffle — et loin du geste de mon bras,
 Si, comme glorifié !
 Vers le soir,
 Je tendais mon regard vers le soleil mourant,

Quand déjà se fanait la pourpre de sa gloire,
 Vers ce coursier rayé d'or, de pourpre et d'argent,
 De feu, de givre et d'or blémi déjà, et s'effaçant,
 En un galop, au cœur du ciel,
 Tandis qu'en vagues d'ombre le soir à nos pieds
 Déferlait...

« Seule, moi seule! » criait-elle, me pressant!
 — (Oh! le dernier regard au ciel
 Vers moi, sans lui, de mon coursier...)

...Elle a chassé mon coursier
 Au fond du ciel — à grands cris!
 Un jour (et moi sans Lui!)
 Un jour, à grands cris!
 — Elle a craché vers le ciel, et ri
 Quand il s'est refermé *pour jamais* —
 Sur lui!

Un jour, mes jours blessés se comptèrent par nuits.

La chimère envolée et mes roses flétries,
 Essaimées
Pour jamais...

— « Douce aimée-à-moi, — ma douce aimée
 Perdue,
 Pour ne l'avoir pas crue...

« Elle seule! Elle seule! » Et pourquoi non? — En somme,
 Que voulais-je de fleurs qui mouraient sous nos doigts?
 Et quel voyage, quel voyage
 En somme,

Si haut, Là-Haut, *et pour moi seul*, pauvre volage?
 — Tout ton bonheur, bien fol, que tu as fui
 Pour aujourd'hui

Ton corps tremblant sur les feuilles mortes
 Sous ces pluies d'orage,
 Quand les feuilles autour de toi s'envolent
 Humides, sales, et dans une bourrasque
 Vont aveugler ton regard de leur boue,
 Salir ta parole en ta bouche,
 Et se renvolent plus loin de toi
 Loin de tes doigts

Qui les voudraient encor pour amollir ta couche
Et tes doigts — seule — cueillant la boue!

Attendre que les brumes d'octobre passent
Sur mon front, sur mes yeux, sur ma bouche,
Sur l'or terni de ma cuirasse,
Oh! sur mon cœur sonnant son glas sous ma cuirasse,
Et croire, de mes yeux mi-fermés, voir encore
Voltiger son haleine...

— et c'est la douce mort.

PAUL FORT

Juin 1894.

L'ANTÉCHRIST

ESSAI D'UNE CRITIQUE DU CHRISTIANISME (1)

PRÉFACE

Ce livre appartient au plus petit nombre. Peut-être n'est-il encore personne au monde pour lui, tout au plus me liront ceux qui comprennent mon *Zarathustra*. Comment *oserais-je* me confondre avec ceux pour qui, aujourd'hui déjà, on a des oreilles? Après-demain seulement m'appartiendra. Quelques-uns naissent posthumes.

Je connais trop bien les conditions qu'il faut réaliser pour me comprendre, sous lesquelles alors on me comprend *nécessairement*. Il faut être intègre dans les choses de l'esprit, intègre jusqu'à la dureté pour pouvoir seulement supporter mon sérieux et ma passion. Il faut être habitué à vivre sur des

(1) Depuis de longues années déjà Nietzsche s'était occupé des travaux préparatoires pour la *Dépréciation de toutes les valeurs*, dont il voulait faire son principal ouvrage philosophique, le résumé de son système et le couronnement de son œuvre. Pendant l'automne de l'année 1888 — son dernier automne — il commença la rédaction de son travail et écrivit *l'Antéchrist* du 3 au 30 septembre à Sils Maria et à Turin. C'est le premier livre de la *Dépréciation* qui devait être exécuté selon le plan suivant :

LA VOLONTÉ DE PUISSANCE, *Essai d'une dépréciation de toutes les valeurs*.

Livre premier. *L'Antéchrist*, essai d'une critique du christianisme.

Livre deuxième. *L'Esprit libre*, critique de la philosophie en tant que mouvement nihiliste.

Livre troisième. *L'Immoraliste*, critique du genre le plus fatal de l'ignorance, la morale.

Livre quatrième. *Dionysos*, philosophie de l'éternel retour.

Ces trois derniers livres sont restés à l'état de projet. En janvier de l'année suivante l'impitoyable maladie devait atteindre Nietzsche. Les nombreuses notes et les plans pour l'édition complète de la *Dépréciation* seront publiés dans ses *Œuvres posthumes* que prépare M. Fritz Koegel au *Nietzsche-Archiv* de Naumbourg.

L'Antéchrist a été publié dans le huitième volume des *Œuvres complètes* de Nietzsche qui vient de paraître chez l'éditeur C. G. Naumann, à Leipzig. Cette traduction prendra place dans l'édition française des œuvres du philosophe, actuellement en préparation.

(N. du T.)

montagnes, à voir *au-dessous* de soi le pitoyable bavardage de la politique du jour et de l'égoïsme des peuples. Il faut que l'on soit devenu indifférent, il ne faut jamais demander si la vérité est utile, si elle peut devenir pour quelqu'un une destinée... Une prédilection des forts pour des questions que personne aujourd'hui n'a plus le courage d'élucider; le courage du fruit défendu; la prédestination du labyrinthe. Une expérience de sept solitudes. Des oreilles nouvelles pour une musique nouvelle. Des yeux nouveaux pour les choses les plus lointaines. Une conscience nouvelle pour des vérités restées muettes jusqu'alors. *Et* la volonté de l'économie dans un grand style : rassembler sa force, son enthousiasme... Le respect de soi-même; l'amour de soi; l'absolue liberté envers soi-même...

Eh bien! Ceux-là seuls sont mes lecteurs, mes véritables lecteurs, mes lecteurs prédestinés: qu'importe le reste? — Le reste n'est que l'humanité.— Il faut être supérieur à l'humanité en force, en hauteur d'âme, en mépris...

FREDÉRIC NIETZSCHE

I

— Regardons-nous en face. Nous sommes des hyperboréens, — nous savons suffisamment combien nous vivons à l'écart. « Ni par terre, ni par mer, tu ne trouveras le chemin qui mène chez les hyperboréens », disait de nous déjà Pindare. Par delà le Nord, les glaces et la mort : — *notre* vie, *notre* bonheur... Nous avons découvert le bonheur, nous en savons le chemin, nous avons trouvé l'issue à travers des milliers d'années de labyrinthe. Qui donc d'*autre* l'aurait trouvé? — L'homme moderne peut-être? — « Je ne sais ni entrer ni sortir; je suis tout ce qui ne sait ni entrer ni sortir » — soupire l'homme moderne... Nous sommes malades de *cette* modernité, — malades de cette paix malsaine, de cette lâche compromission, de toute cette vertueuse malpropreté du moderne oui et non. Cette tolérance et cette largeur du cœur, qui « pardonne » tout, puisqu'elle « comprend » tout, est pour nous quelque chose comme le siroco. Plutôt vivre parmi les glaces qu'au milieu de vertus modernes et d'autres vents du sud!... Nous avons été assez courageux, nous n'avons ménagé ni d'autres, ni nous-mêmes : mais nous n'avons pas su longtemps où mettre notre bravoure. Nous devînmes sombres et on nous nommait des fatalistes. *Notre* fatalité — c'était la plénitude, la tension, la surrection des forces. Nous avions soif d'éclairs et d'actions, nous restions bien loin du bonheur des débiles, bien loin de la « résignation »... Notre atmosphère était chargée d'orage, la nature que nous sommes s'obscurcissait — *car nous n'avions pas de chemin*. Voici la formule de notre bonheur : un oui, un non, une ligne droite, un *but*...

II

Qu'est-ce qui est bon? — Tout ce qui exalte en l'homme le sentiment de puissance, la volonté de puissance, la puissance elle-même.

Qu'est-ce qui est mauvais? — Tout ce qui a sa racine dans la faiblesse.

Qu'est-ce que le bonheur? — Le sentiment que la puissance *grandit* — qu'une résistance est surmontée.

Non du contentement, mais plus de puissance, *non* la paix avant tout, mais la guerre; *non* la vertu, mais la valeur (vertu, dans le style de la Renaissance, *virtù*, vertu dépourvue de morale).

Périssent les faibles et les ratés : premier principe de *notre* amour des hommes. Et qu'on leur aide encore à disparaître!

Qu'est-ce qui est plus nuisible que n'importe quel vice? — La pitié qu'éprouve l'action pour les déclassés et les faibles : — le christianisme...

III

Je ne pose pas ici ce problème : Qu'est-ce qui doit remplacer l'humanité dans l'échelle des êtres (— l'homme est une *fin* —)? Mais : Quel type d'homme doit-on *élever*, doit-on *vouloir*, quel type aura la plus grande valeur, sera le plus digne de vivre, le plus certain d'un avenir?

Ce type de valeur supérieure s'est déjà vu fréquemment : mais comme un hasard, une exception, jamais comme type *voulu*. Au contraire, c'est lui qu'on a le plus craint; jusqu'à présent il fut presque le redoutable; — et cette crainte engendra le type contraire, voulu, dressé, atteint : la bête domestique, la bête du troupeau, la bête malade qu'est l'homme, — le chrétien...

IV

L'humanité ne représente *pas* un développement vers le mieux, vers le plus fort, vers le plus haut, de la manière dont on le pense aujourd'hui. Le « progrès » n'est qu'une idée moderne, c'est-à-dire une idée fausse. Dans sa valeur l'Européen d'aujourd'hui reste bien loin au-dessous de l'Européen de la Renaissance. Se développer ne signifie absolument pas nécessairement s'élever, se surhausser, se fortifier.

Dans un autre sens il existe une continuelle réussite de cas isolés, sur différents points de la terre, au milieu des civilisations les plus différentes. Ces cas permettent, en effet, de créer un type supérieur, quelque chose qui, par rapport à l'humanité tout entière, constitue une espèce d'hommes sur-humains. De tels coups de hasard de la grande réussite, furent toujours pos-

sibles et le seront peut-être toujours. Et même des races tout entières, des tribus, des peuples peuvent, dans des circonstances particulières, représenter de pareils *billets noirs*.

V

Il ne faut vouloir ni enjoliver ni excuser le christianisme : Il a mené une guerre à mort contre ce type supérieur de l'homme, il a mis au ban tous les instincts fondamentaux de ce type, il a distillé de ces instincts le mal, *le méchant* : — l'homme fort, type du *réprouvé*. Le christianisme a pris parti pour tout ce qui est faible, bas, manqué, il a fait un idéal de l'*opposition* envers les instincts de conservation de la vie forte, il a gâté même la raison des natures les plus intellectuellement fortes en enseignant que les valeurs supérieures de l'intellectualité ne sont que péchés, égarements et tentations. Le plus lamentable exemple, c'est la corruption de Pascal qui croyait à la perversion de sa raison par le péché original, tandis qu'elle n'était pervertie que par son christianisme!

VI

Un spectacle douloureux et épouvantable s'est élevé devant mes yeux : j'ai écarté le rideau de la *corruption* des hommes. Ce mot dans ma bouche est au moins protégé d'un soupçon, celui de contenir une accusation morale envers l'homme. Je l'entends — il importe de le souligner encore une fois — dépourvu de toute morale : et cela au point que j'éprouve cette corruption précisément là où jusqu'à présent on aspirait le plus consciemment à la « vertu », à la « divinité ». J'entends corruption, on le devine déjà, au sens de *décadence* : je prétends que toutes les valeurs qui servent aujourd'hui aux hommes à résumer leurs plus hauts désirs, sont des *valeurs de décadence*.

J'appelle corrompu un animal, une espèce, un individu, quand il perd ses instincts, quand il choisit, quand il *préfère* ce qui lui est désavantageux. Une histoire des « sentiments les plus élevés », des « idéaux de l'humanité » — et il est possible qu'il me faille la raconter — serait presque aussi une explication, pourquoi l'homme est si corrompu. La vie elle-même est pour moi un instinct de croissance, de durée, d'accumulation de forces, de puissance : où la volonté de puissance fait défaut, il y a dégénérescence. Je prétends que cette volonté *manque* dans toutes les valeurs supérieures de l'humanité — que des valeurs de dégénérescence, des valeurs *nihilistes* règnent sous les noms les plus sacrés.

VII

On appelle le christianisme la religion de la *pitié*. La pitié est en opposition avec les affections toniques qui élèvent l'énergie du sens vital : elle agit d'une façon dépressive. On perd de la force quand on compatit. Par la pitié s'augmente et se multiplie la déperdition de force que la souffrance déjà apporte à la vie. La souffrance elle-même devient contagieuse par la pitié ; dans certains cas, elle peut amener une déperdition totale de vitalité et d'énergie, perte absurde, quand on la compare à la petitesse de la cause (le cas de la mort du Nazaréen). Voici le premier point de vue ; pourtant il en existe un plus important encore. En admettant que l'on mesure la pitié d'après la valeur des réactions qu'elle a coutume de faire naître, son caractère de danger vital apparaîtra plus clairement encore. La pitié entrave en somme la loi de l'évolution qui est celle de la sélection. Elle contient ce qui est mûr pour la disparition, elle se défend en faveur des déshérités et des condamnés de la vie. Par la masse de choses manquées de toutes sortes qu'elle *retient* dans la vie, elle donne à la vie elle-même un aspect sombre et douteux. On a eu le courage d'appeler la pitié une vertu (dans toute morale *distinguée*, elle passe pour une faiblesse) ; on est allé plus loin, on a fait d'elle *la* vertu, le terrain et l'origine de toutes les vertus. Mais il ne faut jamais oublier que c'était du point de vue d'une philosophie qui était nihiliste, qui inscrivait sur son bouclier *la négation de la vie*. Schopenhauer avait raison quand il disait :

La vie est niée par la pitié, la pitié rend la vie encore plus digne d'être niée, — la pitié, c'est la *pratique* du nihilisme. Encore une fois : cet instinct dépressif et contagieux croise ces autres instincts qui veulent aboutir à conserver et à augmenter la valeur de la vie ; il est, tant comme multiplicateur que comme conservateur de toutes les misères, un des instruments principaux pour la surrection de la *décadence*, — la pitié persuade du *néant* !... On ne dit pas « le néant » : on met en place « l'au-delà » ; ou bien « Dieu » ; ou « la vie véritable » ; ou bien le nirvâna, le salut, la béatitude... Cette innocente rhétorique, rentrant dans le domaine de l'idiosyncrasie religieuse et morale, paraîtra *beaucoup moins innocente* dès que l'on comprendra quelle est la tendance qui se drape ici dans un manteau de paroles sublimes : *l'inimitié* de la vie. Schopenhauer était ennemi de la vie, c'est pourquoi la pitié devint pour lui une vertu... On sait qu'Aristote voyait dans la pitié un état maladif et dangereux qu'on faisait bien de déraciner de temps en temps au moyen d'un purgatif : la tragédie, pour lui, était ce purgatif. Pour protéger l'instinct de vie, il faudrait en effet chercher un moyen de porter un coup à une si dangereuse et si malade accumulation de pitié

comme elle est représentée par le cas de Schopenhauer (et malheureusement aussi par celui de toute notre *décadence* littéraire et artistique, de Saint-Pétersbourg à Paris, de Tolstoï à Wagner) afin de la faire éclater... Rien n'est plus malsain, au milieu de notre modernité malsaine, que la pitié chrétienne. Être médecins *dans ce cas*, implacables *ici*, diriger le scalpel, cela fait partie de *nous-mêmes*, cela est *notre* façon d'aimer les hommes, par elle *nous* sommes philosophes, nous autres hyperboréens !

VIII

Il est nécessaire de dire *qui* nous éprouvons comme notre contraste : — les théologiens et tout ce qui a du sang de théologiens dans les veines — toute notre philosophie. Il faut avoir vu de près cette destinée, mieux encore, il faut l'avoir vécue, il faut avoir presque péri par elle pour ne plus comprendre la plaisanterie dans ce cas (la libre pensée de messieurs nos hommes de science, de nos physiologistes est à mes yeux une *plaisanterie*, la passion leur manque dans ces questions, il leur manque d'avoir *souffert* avec elles). Cet empoisonnement va beaucoup plus loin qu'on ne le pense : j'ai trouvé l'instinct théologique de l'orgueil partout où aujourd'hui on se sent « idéaliste », partout où, grâce à une origine plus haute, on s'arrogé le droit de regarder la réalité de haut, comme si elle nous était étrangère... L'idéaliste, tout comme le prêtre, a toutes les grandes idées en main (et non seulement en main !), il en joue avec un dédain bienveillant contre la « raison », les « sens », les « honneurs », le « bien-être », la « science », il se sent au-dessus de tout cela, comme si c'étaient des forces pernicieuses et séductrices, au-dessus desquelles « l'esprit » plane en une pure réclusion : comme si l'humilité, la chasteté, la pauvreté, en un mot, la *sainteté*, n'avaient pas fait jusqu'à présent beaucoup plus de mal à la vie que n'importe quelles choses épouvantables, que n'importe quels vices... Le pur esprit est le pur mensonge. Tant que le prêtre passera encore pour une espèce supérieure, le prêtre, ce négateur, ce calomniateur, cet empoisonneur de la vie par *métier*, il n'y a pas de réponse à la question : qu'est-ce que la vérité ? La vérité est déjà placée sur la tête si l'avocat avéré du néant et de la négation passe pour être le représentant de la vérité...

IX

C'est à cet instinct théologique que je fais la guerre : j'ai trouvé ses traces partout ! Celui qui a du sang de théologien dans les veines, se trouve de prime abord dans une fausse position à l'égard de toutes choses, dans une

position qui manque de franchise. Le pathos qui s'en émane s'appelle la foi : fermer les yeux une fois pour toutes devant soi-même pour ne pas souffrir de l'aspect d'une fausseté incurable. On se fait en soi-même de cette défectueuse optique une morale, une vertu, une sainteté, on relie la bonne conscience à une vision fausse, on exige qu'aucune autre sorte d'optique n'ait plus de valeur, après avoir faite sacro-sainte la sienne propre, avec les noms de « Dieu », « salut », « éternité ». Partout encore j'ai mis à jour l'instinct théologique : c'est la forme la plus répandue de la fausseté sur la terre, la forme vraiment souterraine de la fausseté. Ce qu'un théologien éprouve comme vrai, *doit* être faux : c'est presque un critérium de la vérité. C'est son plus inférieur instinct de conservation qui lui interdit de mettre la réalité en honneur, ou de lui donner la parole en un point quelconque. Les *évaluations* sont renversées partout où atteint l'influence théologique et les concepts « vrai » et « faux » sont nécessairement renversés : « vrai » c'est dans ce cas ce qui est le plus pernicieux pour la vie, ce qui l'élève, la surhausse, l'affirme, la justifie et la fait triompher s'appelle « faux »... S'il arrive que les théologiens, par la « conscience » des princes (ou des peuples), étendent les mains vers la puissance, ne doutons pas de ce qui se passe chaque fois au fond : la volonté de la fin, la volonté *nihiliste* veut obtenir le pouvoir...

X

Entre Allemands on saisirait de suite, si je disais que la philosophie est corrompue par du sang de théologiens. Le pasteur protestant est le grand-père de la philosophie allemande, le protestantisme lui-même son *peccatum originale*. Définition du protestantisme : le christianisme paralysé d'un côté — et la raison aussi... On n'a qu'à prononcer le mot de « séminaire de Tubingue » pour comprendre ce qu'est en somme la philosophie allemande — une théologie *par supercherie*... Les Souabes sont les meilleurs menteurs de l'Allemagne, ils mentent innocemment... D'où vient l'allégresse qui passa en Allemagne à l'apparition de Kant, dans le monde de la science qui se compose aux trois quarts de fils de pasteurs et de maîtres d'école, — d'où vient la conviction allemande qui maintenant encore trouve son écho, la conviction qu'avec Kant commence un revirement vers le mieux? L'instinct théologique dans le savant allemand devinait ce qui maintenant était de nouveau possible... Un chemin détourné vers l'idéal ancien était ouvert, le concept du « vrai monde », le concept de la morale en tant qu'*essence* du monde (ces deux plus méchantes erreurs qu'il y ait!) était de nouveau sinon démontrable, du moins impossible à réfuter, grâce à un scepticisme subtil et rusé... La raison, le *droit* à la raison, n'a pas de grande

portée... On avait fait de la réalité une « apparence » ; un monde tout à fait *mensonger*, celui de l'essence était devenu réalité... Le succès de Kant n'est qu'un succès de théologien ; Kant n'était, comme Luther, comme Leibnitz, qu'un frein de plus à l'intégrité allemande déjà si peu solide.

XI

Un mot encore contre Kant en tant que *moraliste*. Une vertu doit être *notre* invention, *notre* défense et *notre* nécessité personnelle : dans tout autre sens elle n'est qu'un danger. Ce qui n'est pas une condition vitale, est *nuisible* à la vie : une vertu qui n'existe qu'à cause d'un sentiment de respect pour l'idée de « vertu », comme Kant la voulait, est dangereuse. La « vertu », le « devoir », le « bien en soi », le bien avec le caractère de l'impersonnalité, de la valeur générale — des chimères où s'exprime la dégénérescence, le dernier affaiblissement de la vie, la chinoiserie de Koenigsberg. Les plus profondes lois de la conservation et de la croissance demandent le contraire : que chacun s'invente *sa* vertu, son impératif catégorique. Un peuple périt quand il confond *son* devoir avec la conception générale du devoir. Rien ne ruine plus profondément, plus intérieurement que le devoir impersonnel, le sacrifice devant le dieu Moloch de l'abstraction. — Que l'on n'ait pas trouvé dangereux l'impératif catégorique de Kant !... Seul l'instinct théologique a pu le prendre sous sa protection ! — Une action qu'exige l'instinct de vie a dans la joie sa preuve d'être une action véritable, et ce nihiliste aux entrailles chrétiennes dogmatiques considérait la joie comme une *objection*... Qu'est-ce qui débilite plus vite que de travailler, de penser, de sentir sans nécessité intérieure, sans une profonde élection personnelle, sans *joie*, comme un automate du « devoir » ? C'est en quelque sorte la *recette* pour la *décadence*, même pour l'imbécillité... Kant devint imbécile. — Et c'était là le contemporain de Goethe ! Cette araignée par destination était considérée comme le *philosophe allemand* par excellence — et l'est encore !... Je me garde bien de dire ce que je pense des Allemands... Kant ne voyait-il pas dans la Révolution française le passage de la forme inorganique de l'État à la forme *organique* ? Ne s'est-il pas demandé s'il existe un événement qui ne peut pas être expliqué autrement que par une aptitude morale de l'humanité, en sorte que, par cet événement, serait prouvé, une fois pour toutes, « la tendance de l'humanité vers le bien » ? Réponse de Kant : « C'est la Révolution. » L'instinct qui se méprend en toutes choses, l'instinct contre nature, la *décadence allemande* en tant que philosophie — *voilà Kant !*

XII

Je mets quelques sceptiques à part, les philosophes de race : quant au reste, il ne connaît pas les premières exigences de la probité intellectuelle. Ils font tous comme les femmes, ces grands enthousiastes, ces bêtes curieuses, — ils prennent déjà les « beaux sentiments » pour des arguments, la « poitrine soulevée » pour le soufflet de forge de la divinité, la conviction pour le *critérium* de la vérité. Pour en finir, Kant, dans son innocence « allemande », a encore cherché à rendre scientifique, sous le nom de « raison pratique », cette forme de la corruption, ce manque de conscience intellectuelle : il inventa *ad hoc* une raison, où l'on n'aurait pas à s'occuper de la raison, et ce serait, quand parle la morale, quand la revendication idéale « tu dois » se fait entendre. Si l'on considère que chez presque tous les peuples le philosophe n'est que le développement du type sacerdotal, cet héritage du prêtre, ce *faux-monnayage devant soi-même*, ne surprend plus. Quand on a des devoirs sacrés, par exemple de rendre les hommes meilleurs, de les sauver, de faire leur salut, quand on porte la divinité dans sa poitrine, quand on est l'embouchure d'impératifs supraterrrestres, on se trouve, avec une pareille mission, déjà en dehors d'évaluations purement conformes à la raison, — sanctifié soi-même déjà par une pareille tâche, type soi-même d'une hiérarchie supérieure!... En quoi la science regarde-t-elle un prêtre! Il se trouve trop haut pour elle! — Et le prêtre a régné jusqu'ici! — Il détermine la conception du « vrai » et du « faux »!...

XIII

Ne restons pas au-dessous de la mesure : *nous-mêmes*, nous autres esprits, libres, nous sommes déjà une « dépréciation de toutes les valeurs », une *réelle* déclaration de guerre et de victoire contre toutes les vieilles conceptions du « vrai » et du « faux ». Les vues les plus précieuses sont trouvées les dernières ; mais les vues les plus précieuses sont les *méthodes*. Toutes les méthodes, toutes les suppositions de notre esprit scientifique actuel avaient contre elles, pendant des siècles, le plus profond mépris : grâce à elles on était exclus des relations avec les « honnêtes gens », — on était considéré comme un « ennemi de Dieu », un dénigrateur de la vérité, un « possédé ». En tant que caractère scientifique on était Tchandala... Nous avons contre nous tout le pathos de l'humanité — sa conception de ce qui *devait* être la vérité, le service de la vérité. Chacun des impératifs « tu dois » était jusqu'à présent dirigé contre nous... Nos objets, notre allure silencieuse, circonspecte, méfiante — tout leur semblait absolument indigne et mépri-

sable. — En dernière instance, il y avait lieu de se demander, avec quelque raison, s'il n'y avait pas un certain raffinement esthétique à retenir l'humanité dans un si long aveuglement : elle exigeait de la vérité un effet pittoresque, elle exigeait de même que celui qui cherche la connaissance produise sur les sens une forte impression. Notre *humilité* leur fut longtemps contraire... Oh comme ils avaient deviné cela, ces dindons de la Divinité!

XIV

Nous avons changé notre savoir. Nous sommes devenus plus humbles en toutes choses. Nous ne faisons plus descendre l'homme de « l'Esprit », de la « Divinité », nous l'avons replacé parmi les animaux. Il est pour nous l'animal le plus fort, parce qu'il est le plus rusé : notre spiritualité en est une suite. Nous nous défendons d'autre part contre une vanité qui, là aussi, voudrait élever sa voix : comme si l'homme avait été la grande pensée de derrière la tête de l'évolution animale. Il n'est absolument pas le couronnement de la création ; chaque être se trouve à côté de lui au même degré de perfection... Et, en prétendant cela, nous allons encore trop loin : l'homme est relativement le plus manqué de tous les animaux, le plus maladif, celui qui s'est égaré le plus dangereusement loin de ses instincts — il est vrai qu'avec tout cela il est aussi l'animal *le plus intéressant* ! — En ce qui concerne les animaux, c'est Descartes qui le premier a eu l'admirable hardiesse de considérer l'animal en tant que *machine* : toute notre physiologie s'évertue à démontrer cette idée. Aussi, logiquement, ne mettons-nous plus l'homme à part, comme le faisait Descartes : ce que l'homme conçoit de nos jours, ne va pas plus loin que ce qu'il conçoit machinalement. Autrefois on donnait à l'homme le « libre arbitre » comme une dotation d'un monde supérieur : aujourd'hui nous lui avons même pris l'arbitre, la volonté, en ce sens qu'il n'est plus permis d'entendre par là un attribut. Le vieux mot de « volonté » ne sert plus qu'à désigner une résultante, une sorte de réaction individuelle qui, nécessairement, fait suite à une série d'irritations soit concordantes, soit contradictoires : — la volonté n' « agit » ni n' « agite » plus... Autrefois on voyait dans la conscience de l'homme, dans l' « esprit », une preuve de son origine supérieure, de sa divinité ; pour perfectionner l'homme on lui conseillait de rentrer ses sens en lui-même comme la tortue, de supprimer les relations avec les choses terrestres, d'écarter l'enveloppe mortelle : il ne restait de lui que l'essentiel : « le pur esprit ». Là aussi nous avons modifié notre manière de voir : L' « esprit », la consciencer, nous semble précisément un symptôme d'une relative imperfection de l'organisme, une expérience, un tâtonnement, une méprise — une peine qui use

inutilement beaucoup de force nerveuse, — nous nions qu'une chose puisse être faite à la perfection, tant qu'elle est faite consciemment. Le « pur esprit » est une bêtise pure ! si nous faisons abstraction du système nerveux, de l'« enveloppe terrestre », nous nous *trompons* dans notre calcul — rien de plus!...

XV

Dans le christianisme, ni la morale, ni la religion ne touche à un point quelconque de la réalité. Rien que des *causes* imaginaires (« Dieu », « l'âme », « moi », « esprit », « libre arbitre » — ou même l'arbitre qui n'est « pas libre »); rien que des effets imaginaires (« le péché », « le salut », « la grâce », « l'expiation », « le pardon des péchés »). Une relation imaginaire entre les *êtres* (« Dieu », « les Esprits », « l'âme »); une imaginaire science *naturelle* (anthropocentrique; un manque absolu du concept des causes naturelles); une *psychologie* imaginaire (rien que des malentendus, des interprétations de sentiments généraux agréables ou désagréables, tel que les états du grand sympathique, à l'aide du langage des signes d'idiosyncrasies religieuses et morales, — (« le repentir », « la voix de la conscience », « la tentation du diable », « la présence de Dieu »); une téléologie imaginaire (« le règne de Dieu », « le jugement dernier », « la vie éternelle »). — Ce monde de *fictions pures* se distingue très à son désavantage du monde des rêves, puisque celui-ci *reflète* la réalité, tandis que l'autre la fausse, la déprécie et la nie. Après que le concept « nature » fut inventé en tant qu'opposition au concept « Dieu », « naturel » devint équivalent à « méprisable », — tout ce monde de fictions a sa racine dans la *haine* contre le naturel (— la réalité! —), elle est l'expression du profond déplaisir que cause la réalité... *Mais ceci explique tout*. Qui donc a seul des raisons pour sortir de la réalité *par un mensonge*? Celle qu'elle fait *souffrir*. Mais souffrir, dans ce cas-là, signifie être soi-même une réalité manquée... La prépondérance du sentiment de peine sur le sentiment de plaisir est la *cause* de cette religion, de cette morale fictive : un tel excès donne la formule pour la *décadence*...

XVI

Une critique de *la conception chrétienne de Dieu* nécessite une même conclusion. Un peuple qui croit encore à lui-même a aussi son propre Dieu. Il vénère en lui les conditions qui le rendent victorieux, ses vertus, il projette la sensation de plaisir qu'il se cause à lui-même, le sentiment de puissance dans un être qu'il peut en remercier. Qui est riche, veut

donner ; un peuple fier a besoin d'un Dieu, à qui *sacrifier*... La religion, dans ces conditions, est une forme de la reconnaissance. On est reconnaissant envers soi-même : voilà pourquoi il faut un Dieu. Un tel Dieu doit pouvoir servir et nuire, doit être ami et ennemi, on l'admire en bien comme en mal. La castration contre nature d'un Dieu, pour en faire un Dieu du bien seulement, se trouverait en dehors de tout ce que l'on a besoin de souhaiter. On a besoin du Dieu méchant autant que du Dieu bon. On ne doit pas précisément sa propre existence à la tolérance, à la philanthropie... Qu'importerait un Dieu qui ne connaîtrait ni la colère, ni la vengeance, ni l'envie, ni la moquerie, ni la ruse, ni la violence, qui ignorerait peut-être même les radieuses *ardeurs* (1) de la victoire et de l'anéantissement? On ne comprendrait pas un Dieu pareil, pourquoi l'aurait-on? Sans doute, quand un peuple périt, quand il sent disparaître définitivement sa foi en l'avenir, son espoir en la liberté, quand la soumission lui paraît être de première nécessité, quand les vertus des assujettis entrent dans sa conscience, comme une condition de la conservation, alors il *faut* aussi que son Dieu se transforme. Il devient maintenant cagot, craintif, humble, il conseille « la paix de l'âme », l'absence de la haine, les égards, l'« amour », même de l'ami et de l'ennemi. Il ne fait que moraliser, il rampe dans la tanière de toutes les morales privées, devient le Dieu de tout le monde, de la vie privée, devient cosmopolite... Autrefois il représentait un peuple, la force d'un peuple, tout ce qui est agressif et altéré de puissance dans l'âme d'un peuple; maintenant il est seulement encore le Dieu bon... En effet, il n'y a pas d'autre alternative pour les Dieux : *ou bien* ils sont la volonté de puissance — alors ils seront les Dieux d'un peuple, — *ou bien* ils sont l'impuissance de la puissance et alors ils deviendront nécessairement *bons*...

XVII

Partout où, d'une façon quelconque, la volonté de puissance diminue, il y a chaque fois aussi un retour physiologique, une *décadence*. La divinité de la *décadence* circonscrite dans ses vertus et ses instincts virils devient nécessairement le Dieu de ceux qui sont dans un état de régression physiologique, le Dieu des faibles. Eux-mêmes ne s'appellent pas les faibles, ils s'appellent les « bons ». On comprend, sans qu'il y ait besoin d'une indication, dans quel moment de l'histoire, la fiction dualistique d'un bon et d'un mauvais Dieu devient possible. Avec le même instinct dont se servent les assujettis pour abaisser leur Dieu vers « le bien en soi », ils enlèvent ses

(1) *Ardeurs*, en français dans le texte

bonnes qualités au Dieu de leurs vainqueurs ; ils se vengent de leurs maîtres en *diabolisant* leur Dieu. Le bon Dieu, tout autant que le diable : Tous deux sont des produits de la *décadence*. Comment peut-on encore se soumettre, de nos jours, à la simplesse des théologiens chrétiens pour décréter, avec eux, que le développement de la conception de Dieu depuis le « Dieu d'Israël », le Dieu d'un peuple, jusqu'au Dieu chrétien, l'ensemble de toutes les bontés, puisse être un progrès ? Mais Renan même le fait. Comme si Renan avait un droit à la simplesse ! Le contraire saute aux yeux. Si l'on élimine de la conception de Dieu, les conditions de la vie ascendante, tout ce qui est fort, brave, superbe, fier, si cette conception choit pas à pas pour devenir le symbole d'un bâton de lassitude, d'une ancre de salut pour tous ceux qui se noient, si l'on en fait le Dieu des pauvres gens, des pécheurs, des malades par excellence et si l'attribut de « Sauveur », « Rédempteur » *reste* en quelque sorte et d'une manière générale le seul attribut divin : de quoi témoigne donc une pareille transformation ? une telle réduction du divin ? — Sans doute : le « règne de Dieu » en est grandi. Autrefois Dieu n'avait que son peuple, son peuple « élu ». Dans l'intervalle, il s'en alla à l'étranger, tout comme son peuple, il se mit en voyage, sans jamais plus se tenir tranquille : jusqu'à ce que partout il fût chez lui, le grand cosmopolite, — jusqu'à ce qu'il eût de son côté « le grand nombre » et la moitié du monde. Mais le Dieu du « grand nombre », le démocrate parmi les dieux, ne devint quand même pas de fier Dieu de païen : il resta juif, il resta le Dieu des carrefours clandestins, le Dieu des recoins et des lieux obscurs, de tous les quartiers malsains du monde entier. Son royaume universel est, avant comme après, un royaume souterrain, un hôpital, un royaume de ghetto... Et lui-même si pâle, si faible, si décadent... Même les plus blêmes parmi les pâles se rendirent maître de lui, messieurs les métaphysiciens, ces albinos de la pensée. Tant ils filèrent leur toile autour de lui, qu'hypnotisé par leurs mouvements, il devint araignée lui-même, lui-même métaphysicien. Maintenant, il dévida de nouveau le monde hors de lui-même — *sub specie Spinozæ* (1) — il se transfigura en une chose toujours plus mince, toujours plus pâle, il devint « idéal », « esprit pur », « *absolutum* », « chose en soi »... La ruine d'un Dieu : Dieu devint « chose en soi »...

XVIII

La conception chrétienne de Dieu — Dieu, le Dieu des malades, Dieu, l'araignée, Dieu, l'esprit — est une des conceptions divines les plus corrom-

(1) En dehors du rapprochement qui saute aux yeux, Nietzsche essaye un vague jeu de mots sur *Spinne* (araignée) et Spinoza. (N. du T.)

pues que l'on ait jamais atteintes sur terre; elle est peut-être même à l'étiage de l'évolution descendante du type divin : Dieu dégénéré en *contradiction de la vie*, au lieu d'être sa glorification et son éternel *oui!* Déclarer la guerre, en Dieu, à la vie, à la nature, à la volonté de vivre ! Dieu, la formule pour toutes les calomnies de l'« en-deçà », pour tous les mensonges de l'« au-delà » ! Le néant divinisé en Dieu, la volonté du néant sanctifiée !...

XIX

Que les fortes races du nord de l'Europe n'aient pas repoussé le Dieu chrétien, ne fait vraiment pas honneur à leur don religieux, pour ne pas parler de leur goût. Ils auraient dû en finir de ce produit de la décadence malade et débile. Voilà pourquoi repose sur eux une malédiction : ils ont absorbé, dans tous leurs instincts, la maladie, la vieillesse, la contradiction, depuis lors ils n'ont plus *créé* de Dieu ! Deux mille ans presque, et pas un seul nouveau Dieu ! Hélas, il subsiste toujours, comme un *ultimatum* et un *maximum* de la force créatrice du divin, du *creator spiritus* dans l'homme, ce pitoyable Dieu du monotono-théisme chrétien ! Cet édifice de décombres né de zéro, de notions et de contradictions, où tous les instincts de *décadence*, toutes les lâchetés et toutes les fatigues de l'âme trouvent leur sanction !

XX

Par ma condamnation du christianisme, je ne voudrais pas avoir fait tort à une religion parente qui le dépasse même par le nombre de ses croyants : le *bouddhisme*. Tous les deux vont ensemble en tant que religions nihilistes — ce sont des religions de *décadence* — tous les deux sont séparées de la plus singulière manière. Le critique du christianisme est profondément reconnaissant aux indianisants de pouvoir les *comparer* maintenant. — Le bouddhisme est cent fois plus réaliste que le christianisme, — il porte en lui l'héritage de savoir objectivement et froidement poser des problèmes, il vient après un mouvement philosophique de plusieurs siècles, l'idée de « Dieu » dans sa genèse est déjà fixée quand il arrive. Le bouddhisme est la seule religion vraiment *positiviste* que nous montre l'histoire, même dans sa théorie de la connaissance (un strict phénoménalisme) — il ne dit plus « lutte contre le péché », mais, donnant droit à la réalité, « lutte contre la *souffrance* ». Il a déjà derrière lui, et cela le distingue profondément du christianisme, l'illusion volontaire des conceptions morales, — il se trouve placé, pour parler ma langue, par delà le bien et le mal. Les deux faits physiologiques qu'il prend en considération et sur les-

quels il repose sont : d'abord, une hypertrophie de la sensibilité, qui s'exprime par une faculté de souffrir raffinée, *ensuite* une hyperspiritualisation, une vie trop prolongée parmi les concepts et les procédures logiques, où l'instinct personnel a été lésé en faveur de l'impersonnalité. (— Deux états que du moins quelques-uns de mes lecteurs, les « objectifs » comme moi, connaissent par expérience). En raison de ces conditions physiologiques, une *dépression* s'est formée, contre laquelle Bouddha procède hygiéniquement. Il emploie comme remède la vie en plein air, la vie ambulatoire, la tempérance et le choix des aliments, des précautions contre les spiritueux, contre tous les états affectifs qui font de la bile, qui échauffent le sang. Point de *soucis*, ni pour soi ni pour les autres !

Il exige des représentations qui procurent soit le repos, soit la gaîté, il invente le moyen de se débarrasser des autres. Il entend la bonté, le fait d'être bon, comme favorable à la santé. La *prière* est exclue, tout comme l'*ascétisme* ; pas d'impératif catégorique, aucune contrainte, pas même dans la communauté claustrale (on peut de nouveau en sortir). Tout cela ne seraient que des moyens pour renforcer cette trop grande sensibilité. C'est pourquoi il n'exige non plus la lutte contre les hérétiques ; sa doctrine ne se défend de rien davantage que du sentiment de vengeance, de l'aversion, du *ressentiment* (1), (« l'inimitié ne met pas fin à l'inimitié » : c'est le touchant refrain de tout le bouddhisme...). Et cela avec raison : En considération de l'intention principale, diététique, ces émotions seraient tout à fait *malsains*. Il combat la fatigue spirituelle qu'il trouve à son arrivée et qui s'exprime par une trop grande « objectivité » (c'est-à-dire affaiblissement de l'intérêt individuel, perte de l'équilibre, de l'égoïsme) par un sévère retour, même des intérêts spirituels, sur la *personnalité*. Dans l'enseignement de Bouddha, l'égoïsme devient un devoir : la « seule chose nécessaire ». Comment on se dégage de la souffrance, c'est ce qui règle et délimite toute la diète spirituelle (il est peut-être permis de se rappeler cet Athénien qui déclarait également la guerre à « la science pure », Socrate qui, dans le domaine des problèmes, éleva l'égoïsme personnel à la hauteur d'un principe de morale).

XXI

La première condition pour le bouddhisme est un climat très doux, une grande douceur et une grande libéralité dans les mœurs. *Pas* de militarisme, le mouvement a son foyer dans les castes supérieures, même

(1) *Ressentiment*, en français dans le texte. Ce mot revient très souvent dans les derniers écrits de Nietzsche, tout comme *décadence*, qui se trouve presque à chaque page. (N. du T.)

dans les castes savantes. On veut comme but suprême la sérénité, le silence, l'absence de désirs et on *atteint* son but. Le bouddhisme n'est pas une religion où l'on aspire seulement à la perfection : la perfection est le cas normal.

Dans le christianisme, les instincts des sujets et des opprimés viennent au premier plan : ce sont les castes les plus basses qui cherchent en lui leur but. Ici l'on exerce, comme occupation, comme remède contre l'ennui, la casuistique du péché, la critique de soi, l'inquisition de la conscience, ici l'on maintient sans cesse (par la prière) l'extase devant un *puissant* appelé « Dieu » ; ici le plus haut est inaccessible, c'est un présent, une « grâce ». La publicité manque : le huis-clos, le lieu obscur est chrétien. Ici l'on méprise le corps, l'hygiène est repoussée comme sensualité ; l'Église se défend même contre la propreté (— la première mesure chrétienne après l'expulsion des Maures fut la clôture des bains publics — Cordoue en possédait seul deux cent soixante-dix). Une certaine disposition à la cruauté, envers soi-même et envers les autres, est essentiellement chrétienne ; de même la haine des incrédules, des dissidents, la volonté de persécuter. Des idées sombres et inquiétantes occupent le premier plan ; les états d'âme les plus recherchés, ceux qu'on désigne des noms les plus élevés, sont « épileptoïdes » ; la diète est ordonnée de manière à favoriser les phénomènes morbides, et à surexciter les nerfs. Chrétienne est la haine mortelle des maîtres de la terre, des « grands » — et en même temps une concurrence cachée et secrète (— on leur laisse le « corps », on ne veut que « l'âme » —). Chrétienne est la haine de *l'esprit*, de la fierté, du courage, de la liberté, du libertinage (1), de l'esprit ; chrétienne est la haine contre les *sens*, contre la joie des sens, contre la joie en général...

XXII

Le christianisme, lorsqu'il quitta son premier terrain, les castes inférieures, le souterrain du monde antique, lorsqu'il chercha la puissance parmi les peuples barbares, n'avait plus, comme première condition, des hommes *fatigués*, mais des hommes devenus sauvages intérieurement, qui se déchiraient les uns les autres, l'homme fort, mais l'homme atrophié. Le mécontentement de soi-même, la souffrance, n'est pas ici, comme chez les bouddhistes, une hyperesthésie, une trop grande faculté de souffrir, au contraire, un énorme désir de croissance, de déchaînement, de tension intérieure en des actions et des idées contradictoires. Le christianisme

(1) *Libertinage*, en français dans le texte.

avait besoin d'idées et de valeurs *Barbares* pour se rendre maître des *Barbares* : tels sont le sacrifice des prémices, la consommation du sang dans la Cène, le mépris de l'esprit et de la culture, la torture sous toutes ses formes, corporelle et spirituelle, la grande pompe des cultes. Le bouddhisme est une religion pour des hommes tardifs, pour des races devenues bonnes, douces, supraspirituelles, qui éprouvent trop facilement la douleur (l'Europe n'est pas encore mûre pour lui) ; il est un rappel de ces races vers la paix et la sérénité, la diète dans les choses de l'esprit, vers un certain endurcissement corporel. Le christianisme veut se rendre maître de *bêtes fauves* ; son moyen c'est de les rendre *malades*, l'affaiblissement est la recette chrétienne pour l'appivoisement, pour la « civilisation ». Le bouddhisme est une religion pour la fin et la lassitude de la civilisation ; le christianisme ne trouve pas encore cette civilisation, il la crée dans certaines circonstances.

XXIII

Le bouddhisme, encore une fois, est cent fois plus froid, plus véridique, plus objectif. Il n'a plus besoin de s'apprêter sa douleur, sa faculté de souffrir, par l'interprétation du péché, il dit simplement ce qu'il pense : « Je souffre. » Pour le barbare, au contraire, souffrir n'est rien de convenable : il a d'abord besoin d'une explication pour s'avouer qu'il souffre (son instinct le pousse plutôt à nier la souffrance, à la supporter en silence). Ici le mot « diable » fut un bienfait ; on avait un ennemi prépondérant et terrible — on n'avait pas besoin d'avoir honte de souffrir d'un pareil ennemi.

Le christianisme a au fond quelques finesses qui appartiennent à l'Orient. Avant tout, il sait qu'il est tout à fait indifférent en soi, qu'une chose soit vraie, mais qu'il est de la plus haute importance qu'elle soit crue vraie. La vérité et la *foi* en quelque chose : deux mondes d'intérêt tout à fait éloignés l'un de l'autre, presque des mondes *d'oppositions*, — on arrive à l'un et à l'autre sur des chemins foncièrement différents. Être initié sur ce point *constituait* presque le sage en Orient : ainsi l'entendent les brahmanes, ainsi l'entend Platon, et tous les disciples de la sagesse ésotérique. Si, par exemple, il y a du *bonheur* à se savoir sauvé d'un péché, il n'est pas nécessaire, comme condition, que l'homme soit coupable, l'essentiel c'est qu'il se *sente* coupable. Mais, si en général la *foi* est nécessaire avant tout, il faudra mettre en discrédit la raison, la connaissance, la recherche scientifique : le chemin de la vérité devient chemin *défendu*. L'*espoir* intense est un bien plus grand stimulant de la vie que n'importe quel bonheur individuel qui est vraiment arrivé. Il faut soutenir ceux qui souffrent par un espoir qui ne peut être contredit par

aucune réalité, — qui ne peut pas finir par une réalisation ; un espoir d'au-delà. (A cause de cette faculté de faire languir le malheureux, l'espoir était considéré par les Grecs comme le mal des maux, comme le plus malin de tous qui resta au fond de la boîte de Pandore.) — Pour que l'amour soit possible, Dieu doit être personnel ; pour que les instincts les plus inférieurs puissent être de la partie, il faut que Dieu soit jeune. Pour la ferveur des femmes on met un beau saint au premier plan, pour celle des hommes une Vierge Marie. Ceci à condition que le christianisme veuille devenir maître du sol, où le culte d'Aphrodite et le culte d'Adonis avaient déjà déterminé la conception du culte. La revendication de la chasteté renforce la véhémence et l'intériorité de l'instinct religieux — elle rend le culte plus chaud, plus enthousiaste, plus intense. — L'amour est l'état où l'homme voit le plus les choses comme elles ne sont *pas*. La force illusoire est à sa plus grande hauteur, de même la force adoucissante, la force glorifiante. On supporte davantage en amour, on souffre tout. Il s'agissait de trouver une religion où l'on puisse aimer : avec l'amour on se met au-dessus des pires choses dans la vie — on ne les voit plus du tout. — Ceci sur les trois vertus chrétiennes, la foi, l'amour et l'espérance : je les appelle les trois *prudences* chrétiennes. — Le bouddhisme est trop tardif, trop positif, pour être encore prudent de cette façon.

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

(Traduit de l'allemand par HENRI ALBERT)

(A suivre.)

LE VAISSEAU DE L'ÉGLISE

POUR MISS MARIE BREMA

Étaient assis les trois hommes, le vieux Ole Bertelsen et ses deux fils, Karl et Kristian, causant tranquillement ensemble, et de temps en temps, ils lançaient un coup d'œil, à la dérobée, vers Sören, le troisième fils, dont les grosses mains maniaient de très frêles petites choses, à bord du « vaisseau ».

Ils étaient hautement fiers de ce vaisseau, si fiers que de lui ils ne parlaient qu'en baissant la voix. Mais si on en était venu à les questionner sur ce sujet, ils eussent répondu d'un ton insouciant, comme si le vaisseau ne les intéressait en aucune façon.

Sören était installé, sa jambe de bois en angle droit avec l'autre; cette position était tant soit peu incommode, mais il n'y avait pas moyen de s'installer autrement. Et tandis que son visage légèrement barbu et ridé de souffrance, était penché, très attentif, sur la partie du vaisseau comprise entre le bout de vergue et le galhauban du mât de hune, les grosses mains brûlées du soleil avec leurs doigts délicatement formés se mouvaient çà et là sur le pont et dans le grément; et ses grands yeux tranquilles avaient en leur profondeur une secrète joie, que soigneusement ils évitaient de révéler même par la plus fugitive échappée du regard.

« Je suppose que bientôt il sera tout à fait en ordre », demanda le vieux Ole Bertelsen, avec un accent de respectueuse circonspection.

Sören avait une excuse pour ne pas répondre sur le champ : il tenait entre les dents l'extrémité de deux drisses, et entre ses doigts un petit mouffle, et dans la rapide tombée du soir décembre, il s'efforçait de distinguer l'ouverture par laquelle devait passer la corde mince.

Il la laissa glisser de ses dents et répondit à une autre question qui avait suivi la première, cinq minutes auparavant.

« Je n'ai trouvé qu'un trou de ver à la carène. Ce n'est pas grand'chose après une croisière de vingt années »

« Oh ! bien non ! », dit Karl, d'un ton convaincu.

« Et alors, Sören, » fit observer Kristian, « il y a vingt ans, vous aviez versé dessus une pinte d'huile et de la térébenthine. »

« Et maintenant nous allons recommencer », fit Sören.

« Dans vingt ans, quand il ira de nouveau aux réparations, alors que nous serons mangés par les vers nous-mêmes et que d'autres devront y travailler, l'on verra qu'en tout cas nous avons fait de notre mieux pendant qu'il nous était confié. »

« Mais nous pouvons fort bien être encore en vie alors », dit le vieux Ole, « on tient bon dans la famille. »

Ole avait de beaucoup dépassé soixante-dix ans et les fils étaient tous au delà de la quarantaine. A vingt années de là, Ole et ses fils s'étaient associés avec les habitants du village pour une entreprise importante : tous les autres villages, le long de la côte, avaient leur vaisseau suspendu dans l'église ; pourquoi Vangaa n'aurait-elle pas eu le sien ?

Vers cette époque, Sören revint d'un long voyage avec une jambe de bois au lieu de la jambe en chair et en os qu'il avait à son départ.

Il avait terriblement souffert au loin dans un hôpital à l'étranger et finalement la fortitude du marin avait même failli en lui.

Bon nombre de sectes étaient représentées dans les salles de l'hôpital, et Sören devint la proie d'un homme fanatique, avec des cheveux coupés ras et des lèvres étroitement serrées. Du feu et de la poix, du soufre et toutes espèces d'inflammables avaient été répandus à torrents sur le vaisseau avarié, et Sören était revenu non seulement avec une jambe en moins, mais aussi avec l'esprit atteint.

Depuis l'enfance, il avait mené une vie de compression sévère ; maintenant son âme se repentait de tous les péchés du monde. Et, de plus, ses maux physiques étaient douloureux et il souffrait aussi de voir qu'il était dépendant d'autres, lui, pourtant dans la fleur de l'âge : tout cela faisait un ensemble avec ses scrupules nouvellement éveillés dans son esprit. Dominé par la conscience de son état de péché, il avait épié le moment où la chance lui permettrait de travailler à la réparation du vaisseau, avec l'espoir qu'ainsi peut-être il pourrait atténuer le grand poids de sa dette.

Les autres avaient grappillé jour par jour de quoi pouvoir acheter les matériaux non dégrossis. Sören se résolut à intervenir pour la plus forte part, en s'offrant lui-même. Six mois s'étaient écoulés, six mois de travail sans relâche consacré à la frégate : on l'avait baptisés : *Le Souvenir du marin*, et elle mesurait six pieds amplement depuis la poupe jusqu'à l'extrémité du bouts-hors de son foc. Quand elle fut achevée, on la transporta en grande solennité jusqu'à l'église ; on l'y avait appendue et le vieux

pasteur l'avait consacrée en prononçant un sermon très considérable comme longueur, durant lequel Sören s'était constamment mouché avec son mouchoir de coton où l'on pouvait voir figurée la chute de Sébastopol. Et après la cérémonie, tandis que les autres se radoubaient à la taverne pour fêter la bénédiction du vaisseau, lui, il avait fait, en clopinant, la route de plusieurs milles, jusque chez lui avec ses béquilles, luttant tout le long du chemin contre ses vieux ennemis — les pensées qui bataillaient en son âme, continuellement. N'avait-il pas au beau milieu du sermon levé la tête vers le joli vaisseau, frappé soudainement par cette idée qu'il commençait à tourner sur ses chaînes? Et pour cette atteinte à son amour-propre, n'avait-il pas omis d'écouter le prédicateur, n'avait-il pas failli, vraiment, dans le respect qui est dû à la prédication du Verbe, rien que pour un jouet, un petit vaisseau qui peut-être allait tourner dans le vide?

Alors s'évoqua la laide histoire qu'on racontait au sujet du vieux pasteur, et le poids qui pesait sur l'âme de Sören, hélas ! accru sa pesanteur.

Quand un serviteur de l'État se rend coupable de détournements, il donne un mauvais exemple, mais quand un serviteur de Dieu devient un scandale pour sa paroisse, c'est beaucoup plus grave. La majorité des habitants dans un village sont assez insensibles, mais il y a toujours parmi la masse quelques âmes tendres, comme celle de Sören, qui souffrent par le fait qu'elles ne peuvent percevoir la morale qui éternellement soutient toute la faiblesse des passions humaines. De jour en jour, il devenait plus sombre et il ne pouvait pas, de même que ses frères, plonger ses pensées avec ses filets dans la mer profonde, et les en retirer sous la forme de poissons étincelants. Ce fut une observation par hasard échappée à son père qui le rappela pour la première fois vers la vie active. « Avec une jambe bonne et une couple de poings solides, on pouvait ne pas vivre à charge d'autrui, » avait dit Ole. Sören rougit, se ramassa sur lui-même et se mit à la besogne. C'est du vaisseau que vint la première suggestion. Sören en gréa un nouveau qui fut exposé, et puis acheté par un amiral pour un musée de modèles. Il en accoutra d'autres alors qui s'en allèrent les uns en des églises, les autres dans des magasins de jouets. Il y en eut qui partirent pour des voyages éducationnels ; il y en eut qui partirent pour des voyages d'agrément. Les pensées de Sören mirent à la voile avec eux ; elles ne restèrent plus dans la demeure de son âme, dont elles consumaient la force. Elles lui firent voir le monde sous toutes ses formes diverses, et il aperçut une grande loi universelle derrière toutes ces formes : la loi morale, la loi de la vie. Sören devint philosophe, et lorsque la secousse qui marqua le départ de ses anciens et maladroits scrupules, fut ressentie et passée, il comprit alors qu'il avait gagné au changement.

Et ainsi vingt années s'écoulèrent. Les frères avaient dès longtemps pris femme et avaient maintenant des fils à leur tour. Sören s'était fait une jambe nouvelle, bien meilleure que l'ancienne, une jambe de bois fabriquée en Angleterre, qui lui avait coûté six livres. Il méditait, construisait des bateaux, et ainsi pouvait mettre de côté quelque argent pour aider ses frères; il était à présent l'homme le plus respecté, peut-être, du village et cela signifiait beaucoup, étant donné qu'il n'était pas un pêcheur.

Depuis la disparition du vieux pasteur, toute une suite de pasteurs s'étaient succédés dans la paroisse à laquelle le village appartenait; c'était une sorte de marche-pied pour arriver à un autre moyen d'existence.

Le dernier, plus jeune que ses prédécesseurs, était là depuis un an ou deux. On discute beaucoup les gens d'église à présent : d'une part, on les vénère comme des saints; d'autre part, on les prend pour des hypocrites ou des imbéciles. Ce jeune pasteur n'était rien de tout cela; c'était un candide enfant, aussi bien en ce qui concernait sa foi que dans ses actes. Fils d'un homme très instruit, maladif depuis la fréquentation de l'école, il portait en lui un désir intense. Et c'était vers la mer, et c'était de devenir marin. Sa mauvaise santé fit obstacle à la réalisation de ce désir, et il entra dans les ordres. C'était un idéaliste, un sincère, un rêveur, un timide, avec une figure de jeune fille. Sa vocation spirituelle ne le portait à aucune radicale contradiction; il ne savait rien, il ne voulait rien savoir de la vie : si un jour il lui fût arrivé de se trouver face à face avec elle, il eût fait demi-tour et serait retourné en hâte vers sa chambre de travail. Là, sur un rayon de la bibliothèque, était posé un bateau d'enfant, une relique des jours d'autrefois.

Il avait une femme silencieuse et un petit garçon; et dans le champ derrière le presbytère, était un dépôt tourbeux avec assez d'eau claire pour faire aller le bateau. Souvent le pasteur se rendait là avec son petit garçon et le bateau, et il eût été difficile de dire qui s'amusait le plus, le père ou le fils, à le voir voguer; il était même possible que le père n'amenât le fils avec lui, que par crainte d'être surpris seul occupé d'un tel jeu.

Chaque jour il descendait au village. Il s'arrêtait contemplant, tout songeur, la mer et regardait les pêcheurs et les bateaux. Une fois il avait été sur le point d'emporter avec lui son bateau sous le bras et de le faire naviguer sur la « vraie » eau. Au dernier moment, il avait surmonté cette envie, mais après avait regretté sa renonciation. Au point de vue théorique, il était très fort pour ce qui concernait la manœuvre et le grément d'un vaisseau, il eût pu lutter avec n'importe qui. Il avait étudié d'innombrables livres sur la matière et avait eu un oncle ancien marin, qui s'était fait un plaisir de lui enseigner toute la technologie. Mais quand il fallait parler aux pêcheurs, sa

timidité et sa gaucherie l'annihilaient complètement. Il s'était retiré de la vie, et la vie, à son tour, s'était retirée de lui.

Parmi les pêcheurs, il n'en était pas beaucoup qui allassent régulièrement à l'église. Non pas que la croyance en Dieu fut éteinte chez les habitants de Vangaa, mais parce qu'il était contraire aux traditions de l'endroit de se rendre à l'église, sauf pour certaines solennités toutes spéciales, lorsqu'il était, pour ainsi dire, absolument impossible de s'abstenir. Les quelques pêcheurs qui venaient une fois ne revenaient plus. Ils ne comprenaient point le pasteur. Ils n'avaient rien contre lui, car il fut bien vite connu partout que c'était un homme très généreux, eu égard à ses ressources restreintes, et facile à « mettre dedans » ; les membres les moins dignes de la communauté le mirent librement à contribution, mais ils n'allèrent pas plus souvent à l'église pour cela.

Lui-même ne comprenait rien à cette abstention. Il travaillait ses sermons avec le plus grand soin ; comme fils unique d'un père fort instruit, il avait reçu une éducation très complète. Parfois, surtout peu après son entrée en fonction, ses yeux, ayant en vain cherché, sur le pavé de l'église, des fidèles absents, s'arrêtaient et se fixaient sur le vaisseau, là, devant lui, qui par des chaînes était appendu à la voûte. Et il ressentait alors une vraie joie d'enfant ; souvent même la contemplation du vaisseau l'avait distrait de son exorde et il avait dû faire un effort de mémoire pour ne pas perdre le fil de son sermon. Mais aussi le vaisseau était trop joli ! Cependant, depuis six mois il avait observé un peu de faiblesse dans les espars et dans les agrès. Il en parla au maître d'école et au sacristain ainsi qu'à d'autres personnes de la petite ville, là-haut, à l'intérieur des terres ; personne ne put lui donner conseil, car, vraiment, ils avaient à peine connaissance du fait que le vaisseau existait, bien qu'il fût suspendu dans l'église, pleinement visible pour toute la communauté, long de six pieds, avec ses petits matelots couverts de poussière en train d'équiper son gréement et avec un pavillon arboré au grand mât.

Vers la fin de l'automne, une députation de Vangaa fut annoncée au presbytère.

Sören, chargé par les autres de prendre la parole, entra cahin-caha sur sa jambe de bois dans la chambre de travail du pasteur. Son frère Karl et un autre pêcheur suivaient.

Le pasteur était fort embarrassé ; il rougit et demanda en balbutiant aux arrivants la raison de leur visite, et alors Sören devint également embarrassé et il balbutia, tout hésitant aussi, et Karl voulut donner l'explication, mais s'arrêta au beau milieu, et enfin on parvint à faire comprendre que, le dimanche précédant la Noël, il y aurait vingt années que le vaisseau

était suspendu dans l'église et qu'ils voudraient maintenant le dépendre, l'emporter au village et l'examiner complètement ; le dimanche avant Noël on l'aurait replacé dans l'église et peut-être le pasteur lui accorderait-il sa bénédiction et voudrait-il prononcer un petit sermon à cette occasion, après que le service serait terminé.

« Voyez-vous, Monsieur le pasteur », dit en terminant l'orateur du groupe, « c'est pour les vaisseaux comme pour les êtres vivants. Quand ils ont passé vingt ans et quelques jours en plus, les cordages se relâchent, les espars plient et la poussière s'amasse dans les coins. Nous, pêcheurs, nous ne savons pas comment on répare les hommes ; avec un vaisseau, là, c'est autre chose, surtout un vaisseau auquel nous avons tous mis la main, et que moi-même, Sören Olsen, j'ai gréé, si je puis parler ainsi. »

Le jeune pasteur rougit davantage encore ; il regarda Sören et répondit :

« Je .. j'ai certainement remarqué par moi-même que le vaisseau avait besoin de réparations. Il y a une fêlure dans les barres du petit hunier ; le vaisseau est fort endommagé. »

Sören leva les yeux, tout étonné, vers le jeune pasteur ; puis il jeta un regard vers les autres, comme pour dire :

« Entendez-vous ? les barres du petit hunier ! »

Et, vrai, cela sonnait aussi étrangement aux oreilles des pêcheurs que de l'hébreu parlé par des marins eût sonné étrangement aux oreilles du prêtre.

Sören se disposa à prendre congé

« Eh bien ! alors, si M. le pasteur est assez bon pour... »

Le pasteur fit un signe d'assentiment.

« Agissez de votre côté, n'est-ce pas ; moi, j'agirai du mien. »

Et maintenant les trois grandes mains furent tendues l'une après l'autre, et la petite main du prêtre fut pressée trois fois, chacun des marins disant :

« Merci bien, Monsieur le pasteur. »

Ainsi la députation s'en alla. Mais sur le pas de la porte, Sören fit demi-tour et, indiquant le petit bateau du pasteur :

« Excusez ma hardiesse, mais tout juste mes yeux tombent sur le bateau. Je pense que peut-être lui aussi devrait être mené à la cale sèche ; et si M. le pasteur ne fait pas d'objection, je voudrais bien... un jour de la semaine après Noël... »

« Vraiment ? » répondit le prêtre, très enchanté, « vous êtes un brave homme. »

« Oh ! non, » répliqua Sören, tout songeur, « je ne suis que les trois quarts d'un homme... et il n'y a jamais eu qu'un seul Être qui soit bon. »

« C'est parler comme un chrétien », dit le pasteur.

« C'est parler comme un homme, » répliqua Sören ; mais il dit cela très doucement.

Arriva le dimanche avant Noël. Dans la claire lumière matinale, Sören regardait son œuvre. La frégate était là sur une sorte de grand support avec des brancards au moyen duquel on devait la conduire à l'église. Les voiles étaient carguées et sur le pont on voyait luire le cuivre de douze canons ; les petits matelots en blouse bleue étaient épars dans les cordages et le plus joli des capitaines, avec une casquette galonnée d'or, était debout sur le gaillard d'arrière ; de la corne d'artimon le pavillon faisait palpiter ses plis au-dessus de lui et au grand mât flottait un pennon blanc avec cette inscription : *Le Souvenir du marin*. Dehors était assemblée toute la jeunesse du village : on se cognait le nez contre la vitre, pour ne rien voir après tout.

Et sur le coup de onze heures, les marins transportèrent le vaisseau hors de la chambre, avec prudence, comme s'il eût été de verre, pour le conduire, par la grande route, à l'église. Et toute la population l'entourait, les uns en chapeaux de haute forme, les autres en petits chapeaux ; il y avait un bugle, deux clarinettes et un accordéon ; les femmes et les jeunes filles marchaient en queue et les garçons couraient en tête, criant : « Vivat, vivat ! » et revenant de temps à autre pour jeter un coup d'œil au vaisseau.

Le service était terminé, mais tout le monde de la ville restait à sa place. L'église était ornée de jeunes sapins et la chaire était enguirlandée de verdure : on avait toute l'impression de Noël. Et alors le cortège avec le vaisseau fit son entrée, marchant à pas comptés. La chaîne fut descendue de la voûte et Sören, aidé de son vieux père, l'assura fortement à un petit anneau vissé dans le centre du pont.

« Il aurait fallu une barre de fer, » dit, en chuchotant, Sören au vieillard.

« Y a-t-il une croix dans les câbles ? » demanda Ole.

« Je ne pense pas, » répondit Sören. « Pourvu que la frégate ne se mette pas à tourner sur sa chaîne ! »

« Elle reprendra son équilibre, » assura Ole.

Et on suspendit le vaisseau : tout le monde pouvait voir le bordage en cuivre de sa quille, la poulaine dorée, les canons qui regardaient par les sabords. Tous les yeux dans l'église étaient fixés sur lui.

Le prédicateur avait pris place dans la chaire : il était fort pâle, ayant passé la moitié de la nuit à travailler son sermon. Mais à présent qu'il était là, tous les mots qu'il avait évoqués et rassemblés s'en étaient allés de lui. De la voûte pendait le joli vaisseau ; le pasteur craignait de le regarder, car il l'aurait trop longtemps regardé ; en bas, les yeux levés sur la chaire, étaient toutes ces figures nouvelles, tous les marins avec leurs femmes et

leurs enfants. L'église n'avait jamais été aussi remplie et il était terrifié, vraiment, de penser qu'il lui fallait parler à tous ces gens qui n'étaient jamais venus et qui, peut-être, ne reviendraient plus.

Alors l'odeur des sapins flotta vers lui ; c'était un parfum de Noël, ce parfum que tout prêtre connaît si bien. Le pasteur croisa les mains, regarda en bas, puis en haut, et enfin, commença. Il parla de la grâce, de la grâce céleste, de la miséricorde de l'Église, d'un roi qui tient le gouvernail de l'État, d'un plus grand roi qui tient le gouvernail du monde. Mais lorsqu'il s'agit d'établir le rapprochement entre ce gouvernail et le gouvernail du vaisseau, tout se rompit : il fallait recommencer, maintenant, avec la grâce !

A ce moment il y eut une légère agitation significative dans l'église. Le pasteur regarda en bas, puis releva les yeux sur le vaisseau : lentement il tournait sur sa chaîne. Il s'arrêta et oscilla en sens inverse : le pasteur s'arrêta court, tirant de sa poche son mouchoir. Maintenant il tenait le fil vers une autre direction.

Il discuta le vrai sens du mot : « le vaisseau de l'Église ». C'était une expression au sujet de laquelle les savants ne s'accordaient point. Probablement le mot grec *ναυς* avait été confondu avec le mot *ναυς*. Et vraiment le sermon commençait à devenir très profond, lorsque le vaisseau, encore une fois, se remit à tourner sur sa chaîne.

Le prédicateur était déconcerté complètement ; en bas, on devenait de plus en plus agité. Il regarda le vaisseau : de nouveau il avait repris son équilibre, et sur le pennon du grand mât le pasteur lut les mots : *Le Souvenir du marin*.

Et alors, soudainement, ce fut comme si un rayon de lumière avait jailli en lui, peut-être un rayon du soleil de Noël. Là, en-dessous de lui, étaient assis tous ces gens, avec, dans leurs yeux levés sur la chaire, le regard d'une étrange interrogation. Ils n'étaient pas venus pour entendre parler de la grâce, de leurs péchés, de discussions à propos d'un vocable grec. C'étaient des pauvres, des harassés, qui travaillaient dur sur la mer et sur le rivage de la mer ; ils étaient tous, les vieux comme les jeunes, des enfants et ils apportaient leur candide présent. Il s'offraient eux-mêmes avec leur vaisseau ; c'était leur vie qui était suspendue là, leur vie de rudes sacrifices sur les vagues, à travers la tempête et parmi le calme, par les froides nuits ou la fraîcheur des jours. Dans leur simplicité ils avaient offert leur présent à l'Église et celle-ci pouvait-elle mieux leur exprimer sa gratitude qu'en répandant sur eux ses plus belles paroles : amour fraternel, union des cœurs dans la détresse de la vie, et obéissance aux inscrutables décrets d'en haut ?

Et alors les mots s'évoquèrent d'eux-mêmes et se pressèrent sur les lèvres

du prédicateur. Il oublia tout son exorde si bien préparé : pour la première fois il s'abandonna à son inspiration. Il usa de mots familiers à son auditoire ; il parla de la mer et du grand capitaine qui, un jour, appellera tout le monde sur le pont. Et quand fut prononcé l'*amen* final et qu'il regarda en bas, il vit tous les yeux mouillés de pleurs ; et quand il releva les yeux vers le vaisseau, il était aussi ferme que s'il n'y avait jamais eu de croix dans les câbles.

Au dehors, Sören attendait le prédicateur.

« Merci, monsieur le pasteur, » dit le philosophe, « merci bien ! »

« Êtes-vous satisfait ? » demanda très doucement le prêtre.

« Oui ; vous avez attrapé le bon vent à la fin. Cela semblait un peu dur au commencement ; mais à présent nous voyons que vous êtes tout à fait des nôtres. »

Le jour de Noël tout le village revint à l'église.

On disait que c'était seulement pour revoir le vaisseau ; mais parfois les marins sont très profonds.

Le lendemain Sören emporta chez lui le petit bateau du pasteur.

HOLGER DRACHMANN

(Traduit du danois par GEORGES KINOPFF.)

HISTOIRE SOCIALE DE L'ÉGLISE ¹⁾

TROISIÈME PÉRIODE

LA POLITIQUE IMPÉRIALE

II^e et III^e siècles (suite).

II

Le système économique des Romains était vicieux et c'est lui qui devait finir par détraquer tout leur univers. S'ils étaient supérieurs au point de vue politique, administratif et juridique, ils étaient inférieurs aux Grecs et à l'Orient lui-même, comme industriels, commerçants et savants. Depuis les Gracques, ils s'étaient vus obligés de pratiquer le libre échange, — et ici comme dans une symphonie, il me faut reprendre le motif de mon introduction, — mais bientôt, leur production agricole n'ayant pas réussi à soutenir la concurrence avec l'Égypte et l'Asie mineure, et leur industrie, un moment florissante à la fin de la république et sous Auguste, n'ayant pu se maintenir en face de l'industrie orientale, ils laissèrent tomber leurs terres italiennes en friche, et l'État même dut fermer les manufactures romaines. Ils avaient essayé d'abord d'une série de lois agraires, croyant que des partages nouveaux de terres feraient renaître le travail agricole. De plus, ils avaient réglementé de toutes sortes de façon l'industrie. Rien n'avait fait. La cause était ailleurs. Bientôt Rome ne fut plus qu'un immense parasite, supérieurement outillé, qui, administrativement, aspirait sans cesse l'or des provinces pour le leur renvoyer commercialement en échange de leurs produits. Car au second siècle déjà, ce n'était plus le Midi seulement, mais bien le cercle entier des provinces, depuis l'Espagne jusqu'à la mer Noire, qui gratuitement nourrissaient leurs maîtres.

Un pareil système ne pouvait pas durer toujours, même politiquement

1) Suite. Voir la *Société nouvelle*, nos 48, 49, 115-116, 117, 118 et 120.

Rome pensa se suffire à elle-même en devenant une vaste fabrique d'hommes. Ainsi la race dominante croîtrait avec les nécessités de la domination. De là le nombre énorme de lois en faveur de la procréation, les privilèges aux pères de plusieurs enfants, etc. Ces encouragements à la famille concordent avec la ruine de l'agriculture et de l'industrie romaines. Le moyen ne réussit guère. La première conséquence du système économique, l'or n'affluant à Rome que par voie administrative, avait été d'élever prodigieusement la consommation au profit de ceux à qui cet or arrivait, c'est-à-dire au profit de tout ce qui tenait à l'État ; puis les gens d'usure, les gros propriétaires, tirant parti de leurs terres par le pâturage, s'étaient arrondis, etc. ; ensuite les provinciaux enrichis étaient venus à Rome et dans les grandes villes augmenter la consommation de luxe. Or, ce n'est pas ce monde-là, d'ailleurs restreint, qui pouvait suffire à la procréation, et dans le peuple, qui ne vit durablement que de travail, la misère tuait plus de monde que la sportule n'en pouvait nourrir. En effet, et toujours par la même raison, il avait fallu en arriver à nourrir gratuitement le peuple de Rome. On comprend ce qu'une pareille organisation de bienfaisance publique devrait être : elle ne pouvait pas suffire évidemment. Mille petits métiers, et des plus avilissants, procuraient le reste ; c'était, pour Rome même, la corruption dans la misère. L'avilissement du reste de l'univers devenait une nécessité politique. On s'étonne parfois des turpitudes promenées par les empereurs, précisément les plus populaires, d'un bout à l'autre du monde romain. Il le fallait ; le débauchement des peuples était une nécessité politique. Seulement, en revanche, il s'agissait de garder les troupes intactes ; de là ces immenses travaux auxquels même les plus mauvais empereurs les emploient sans cesse à défaut de la guerre.

Le système avait, dans les provinces, fini par établir un état de choses semblable à celui de l'Italie même. L'impôt se prélevant par des traitants et les grandes fournitures de toutes choses s'accomplissant par gros intermédiaires, d'énormes fortunes s'étaient élevées, accaparant le commerce et immobilisant l'or lui-même. Il n'y avait plus pour Rome, afin de ressaisir les capitaux et les rejeter dans la circulation, qu'à supprimer, par raffles, les gros possesseurs pour confisquer leurs biens. Dès les premiers empereurs, il fallut mettre en pratique ce procédé sommaire, et le public applaudissait, puisque ces exécutions pour cause d'utilité publique précédaient toujours quelque large distribution au peuple et aux soldats. Il suffit de suivre la progression des moyens employés par Rome pour faire de l'argent et pour se reproduire elle-même, et de constater l'impuissance également progressive des expédients pratiqués, pour pouvoir mathématiquement déterminer jusqu'où pouvait durer tout le système. Le navire faisait eau.

Nous pouvons le saluer d'un dernier regard, admirer sa structure ferme et hardie, la discipline et l'énergie de l'équipage : il est certain désormais qu'il sera englouti.

Rome cependant luttait vigoureusement. Les empereurs n'étaient pas ces fous qu'on a dépeints sur la foi de déclamateurs chrétiens, pour lesquels, en dehors de leur propre folie, il ne pouvait y avoir qu'abomination. La circulation naturelle des produits ne s'accomplissant plus, il n'y avait qu'à essayer de la rétablir par les procédés gouvernementaux ou factices, et tous sont essayés tour à tour.

Commode, Septime-Sévère gouvernent contre les riches qui, à première vue, paraissent les coupables, parce qu'ils accaparent, immobilisent l'or et obstruent ainsi le fleuve fécondant de la richesse publique.

Caracalla descend à la classe moyenne. Il octroie le droit de cité à tous les hommes libres de l'empire, ce qui lui permet de les frapper tous de l'impôt sur les successions, auquel les citoyens seuls étaient soumis. Cet impôt, depuis Auguste, était de 5 p. c. ; il s'élève à 10 p. c. Et comme Septime-Sévère, il augmente le nombre des soldats, fait bâtir dans tous les coins de l'empire. N'était-ce pas indiqué ! En temps de crise n'est-il pas élémentaire d'augmenter le nombre des employés civils et militaires, pensionnaires de l'État, et de décréter d'urgence des travaux d'utilité publique, pour grossir sans doute la masse de l'improductif, hommes et choses, lorsque l'on périt par le parasitisme ? Ces moyens économiques ne pouvaient être employés seuls. L'Égypte, l'Asie mineure restant les deux grandes sources de vie, il fallait songer d'abord à se les conserver : d'une part, maintenir la séparation entre le bas et le haut Orient, de l'autre, étouffer le mauvais esprit dans les provinces. Aussi voyons-nous Septime-Sévère refaire point par point la campagne de Trajan contre les Parthes, commençant par le massacre des Juifs et des Samaritains de Syrie, pour passer, comme Trajan, de l'Euphrate au Tigre, par le canal que Trajan avait fait creuser, et refaire comme lui inutilement le siège d'Atra. Septime, après cette campagne, prenait le titre de *Pius*, tant c'était là la guerre sacrée. Caracalla à son tour sévit contre les esprits forts d'Alexandrie ; il fit un jour décimer la jeunesse, un autre jour il proscrivit tout ce qui s'occupait de lettres et de philosophie sans distinguer, pas plus que ne l'avait fait Domitien, entre chrétiens et païens. C'était de la vieille politique et de l'économie classique.

Le palais réagit avec Macrin et fit assassiner Caracalla, comme il avait fait empoisonner Commode, mais le courant était trop fort. Macrin ne put résister. Le fils bâtard de Caracalla, Héliogabale, le renversa. Il était porté par l'Orient et par l'armée, les deux forces réelles de l'empire.

Héliogabale est une des plus curieuses figures de l'histoire et des moins connues. Il doit y avoir quelque chose de vrai dans les énormités que racontent de lui Hérodien, Dion, Lampride, mais jamais, que je sache, tout cela n'a été soumis à une critique impartiale.

Les riches et les bourgeois étaient également à bout. Les impôts anciens, les taxes sur le foncier, sur la consommation, sur les mines, sur l'affranchissement des esclaves rendaient avec peine. Impossible de les augmenter, impossible d'inventer des impositions nouvelles après Caracalla. Les esprits étaient irrités et insoumis. Comment rétablir la circulation? Comment rendre aux populations cette éternelle confiance que tous les temps de crise réclament si impérieusement?

C'était le moment où le mysticisme gnostique était arrivé à son plus haut période. Origène, on peut le dire, régnait à Alexandrie. Les mots courants, les illusions communes, le cri de l'époque était « Rénovation, réconciliation universelle ». Il y avait dans Origène du Savonarole et du Lamartine, et les esprits à Alexandrie étaient dans un état d'exaltation singulière que le malaise économique affinaît et rendait plus dangereux. Le montanisme, avec ses exagérations farouches, sa soif de martyr, son désir morbide de violer la destinée et de changer l'univers par un coup de miracle, était prêché avec fureur dans le peuple. Les provocations de ces insensés à la mansuétude romaine étaient journalières. On vivait chaque jour sous la menace de quelque explosion ou d'une répression violente. Depuis les terribles coups de force de Caracalla, sous lesquels la fleur de la jeunesse et toute la philosophie des carrefours et des écoles s'étaient vues écrasées; quand les riches tremblaient de se voir pris dans quelque rafle de fortune, à la façon de Septime, et que les nouveaux impôts étaient arrivés comme la démonstration définitive de l'ébranlement de l'empire, sur toutes ces misères, ces douleurs et ces angoisses, Origène déroulait en paroles magnifiques son large rêve d'or. Il allait, entouré de secrétaires, suivi de clients, écouté de tous, chrétiens et païens. Y avait-il pour lui des distinctions entre les hommes? des exclus de la félicité éternelle? Le ciel sans bornes qu'il ouvrait devant tous n'était-il pas assez large pour recevoir tout le monde, la terre même et les univers? Il n'avait de paroles sévères que pour ces sectaires d'en bas, les insensés de l'Apocalypse, les impatientes de revendication sociale.

Au-dessous d'Origène, de degré en degré, vingt autres systèmes s'étagaient jusqu'à la négation de toute idée morale ou de toute loi humaine. Les disciples de Valentin, qui partageaient les hommes en trois races : les êtres purement matériels ou hyliques, tels que les païens; les hommes psychiques, juifs et chrétiens vulgaires, soumis au démiurge, un créateur

de ce monde visible ; puis les pneumatiques ou gnostiques, intelligences s'élevant jusqu'à la connaissance de l'absolu divin, et devant lesquels tout le reste, hommes et choses, n'était que fumier. A côté de ces hommes qui se croyaient appelés à accomplir la rénovation universelle (*ἀποκατάστασις*), les ophites, en réaction contre les religions d'oppression et de tyrannie, adoraient le serpent qui avait affranchi l'homme en lui découvrant la source de la science (*ἀρχὴ γνώσεως*). L'ancien Dieu, le vieux Jéhovah, Jaldabaoth, s'engloutissait dans les profondeurs de la matière, et les hommes élus convertissaient le monde par l'expansion de vérités supérieures, plus hautes que toute loi positive, étrangères à toute distinction du bien et du mal, conformes à l'unité de la nature. Les encratiques, disciples de Bardesane d'Edesse, de Tatien, en guerre également avec Jéhovah et avec le monde qu'il a créé, voulaient, eux, par l'abstinence, s'élever à la pureté et à la rénovation de toutes choses dans l'esprit et dans la science. Car la science était le mot commun à tous. La gnose, suprême bien de l'humanité, était ce que tous cherchaient et par tous les moyens. Et les maîtres, ceux qui auraient pu maintenir en de justes bornes ce débordement d'illumineisme, Valentin, Carpocrate, Tatien, Marcien, n'étaient plus là. Aussi rien n'arrêtaient-ils les disciples. Leur logique leur faisait maintenant rejeter le mariage comme un reste impur de l'ancienne alliance, propre seulement à perpétuer une race humaine imparfaite ; et en même temps, reconnaissant la vertu stérilisante de la prostitution, ils sanctifiaient la débauche et la promiscuité entre les purs. L'érotisme érotique et l'illumineisme leur faisaient mêler à leurs pratiques la magie, les exorcismes, indices ordinaires du détraquement cérébral. Tous cependant se disaient chrétiens et croyaient l'être. Et qu'on ne s'imagine pas qu'il s'agit là de quelques groupes isolés sans influence sur leur milieu. Au IV^e siècle, tout le Midi de la Méditerranée, de Constantinople à Carthage, est encore infesté. (S. AUG., *de Hæves*, c. 26. — EPIPHANE, *Hæves*, 38. 3.) Ils conquièrent alors l'Espagne avec Priscilien, et au VI^e siècle, les ophites doivent encore être réprimés légalement. (*Cod. Justinian.*, I, V, 18, 19, 21). C'est que les femmes surtout, avec leur exaltation naturelle et l'hystérie qui si souvent accompagne chez elles l'excitation cérébrale, s'étaient jetées dans le mouvement dont elles étaient l'attrait, l'appât et la faiblesse. Ces Africaines et ces Orientales affolées ne seront calmées que par Mahomet qui les enferme.

Ce tourbillon d'idées incohérentes et ce dévergondage mystique étaient à leur apogée au moment où, Caracalla mort, le reste de la maison des Sévère fuyait en Orient, en y emportant Héliogabale et Alexandre, les petits-neveux de Septime. Ils étaient fils de deux sœurs, Soémis et Mammée, qui, peureuses, cachèrent à l'ombre des temples ces jeunes têtes sur lesquelles

se concentraient l'affection et les espérances de la famille impériale. C'est elles qui les élevèrent, les nourrissaient de toutes ces idées dont les classes supérieures étaient alors enthousiastes, et qui devaient porter en elles le salut du monde. Et de quelles extravagances une mère n'est-elle pas capable quand elle rêve pour son fils, avec l'empire, la rénovation de l'univers. N'est-ce pas à celui qui serait le dieu de la terre, à l'empereur romain, de la faire entrer enfin dans l'ère de la lumière rêvée par tous les philosophes, prédite par tous les prophètes, attendue de tous les peuples ! Ce rêve, c'était la communion des intelligences, la réconciliation des cultes, la jouissance sans bornes, l'oubli des maux. Le divin Platon était d'accord en cela avec le Christ, l'Inde avec l'Égypte. Cette figure du Christ gnostique, rachetant le monde des mains de Jéhovah, le conquérant sur les dieux inférieurs, pour l'élever jusqu'à la perfection par la communication qu'il lui faisait de sa propre essence ; cette incarnation de la science, rompant souverainement avec tout ce que jusqu'alors les hommes avaient considéré comme juste ou injuste, vrai ou faux, n'était-ce pas la formule de l'époque, l'idée mère qui attendait sa réalisation terrestre ! — Héliogabale, d'une imagination ardente, buvait ces utopies, et la solitude, l'entourage féminin, l'ignorance de la vie et des hommes entretenaient son ivresse mystique. Il n'avait pas vingt ans, qu'un jour, par l'enthousiasme d'une légion qui l'avait aperçu, il fut enlevé tout à coup de sa retraite mystérieuse, jeté au grand jour de l'empire. On peut dire que jusqu'à sa mort ses yeux en restèrent éblouis. Une armée de courtisanes, de prêtres, de magiciens et de soldats le porta à Rome, où il trouva un peuple et le monde à ses pieds. Il apportait le bonheur avec lui ! Il prodigua les trésors de l'empire en fêtes, en cérémonies, en récompenses, en dons de toutes sortes ; il se prodigua lui-même, il se prostitua pour se donner à tous. N'était-ce pas le devoir d'un Dieu ? Il voulut associer à son avènement toutes les religions et en réunit les emblèmes et les dieux dans un temple unique, celui de la science une et suprême. N'était-ce pas la gnose en action ? On ne veut voir en lui qu'un monstre lubrique. Cependant il se mutila comme fit Origène. Son érotisme voulait parvenir à la perfection par l'épuisement de la vie physique : se mutiler ou se tarir, n'est-ce pas la même chose ? Il convoqua un Sénat de femmes, que présida Soémis, sa mère. C'était l'acte d'un fils pieux ; et comment imaginer qu'il eût associé sa mère, comme il le fit, à tous les actes de son gouvernement extatique, si le fond de tout cela n'eût été la religion et une pensée pure ! Chose étrange, il persécuta les philosophes stoïques et ménagea les chrétiens. Le Christ avait une place dans son sanctuaire. Il était lui-même ce Christ, tel que les gnostiques paraissaient le comprendre, en opposition avec le Christ du peuple. Les gnostiques ne peuvent pas

plus répudier Héliogabale que le christianisme ne peut répudier les gnostiques. Avec Héliogabale une phase du christianisme bourgeois arrivait au pouvoir, mais il n'y démontrait que son incapacité et le vide de sa conscience. Quand les soldats massacrèrent Héliogabale et que le trône échut à Alexandre-Sévère, le monde se réveilla comme d'une orgie de quatre années (222).

Pendant Héliogabale n'était pas venu seulement exprimer au pouvoir l'état extrême de l'esprit bourgeois, entraîné par l'idéalisme; il avait en même temps réalisé la formule suprême de l'économie bourgeoise, telle qu'elle devait s'affirmer après les moyens employés par Septime et par Caracalla. Et c'est ce qui montre qu'Héliogabale ne fut pas un accident, mais qu'il forme le dernier sommet de l'évolution économique.

Sa prostitution universelle, son luxe effréné, qu'était-ce, sinon l'accomplissement de la dernière des illusions de toute société bourgeoise : la diminution de la misère par un arrêt de la population, et le rétablissement de la circulation par une impulsion vigoureuse donnée d'en haut à la dépense et par conséquent à la production! De pareils excès ne laissèrent l'empire qu'appauvri, épuisé de forces et mourant.

Tellement appauvri, qu'Alexandre-Sévère n'eut plus de ressource que dans l'économie pour laisser respirer le monde romain. Pertinax avait réduit une partie des impôts qui saisissaient les produits au passage des fleuves, à l'entrée des ports; Alexandre-Sévère abolit presque entièrement les droits de douane, de péage et d'octroi par terre et par mer, seul moyen efficace, pensait-il, pour rendre au libre échange toute sa puissance. (LAM-PRIDE, *Alexandre-Sévère*, 39.) Il ne laissa subsister que le trentième de ce qu'on payait d'impôts indirects sous Héliogabale. Il fit mieux : comprenant enfin la nécessité d'une reconstitution du travail, il organisa tous les métiers en corps d'état sous des syndics. Il créa des écoles en nombre considérable, même des écoles professionnelles. Il inaugura aussi une véritable politique économique, et résumait les expériences faites par l'empire depuis les Gracques! Quelle médiocre conclusion! Après cet immense drame et cette dépense colossale de forces à la poursuite des solutions les plus gigantesques, aboutir simplement à l'économie, à l'organisation élémentaire du travail, à la modération des désirs et à la pratique des vertus privées! Car Alexandre-Sévère, en même temps qu'un esprit sage et pondéré, était un époux modèle, un philosophe du bon sens, réunissant dans le même sanctuaire et vénérant au même titre les meilleurs empereurs et les âmes les plus hautes : Abraham avec Orphée, Jésus et Alexandre le Grand. Il ne voulait pas d'autres dieux. Il finissait par où l'on aurait dû commencer.

La grande débauche mystique l'avait rendu au sens purement humain ; tant de violences et d'exactions, au sentiment de la paix et du travail. Il était trop tard. Il gouverna treize ans, mais son règne fut perdu pour le monde. Sous son propre règne, les prétoriens massacrèrent ses jurisconsultes ; en Orient, une révolution s'accomplit qui changea le royaume des Parthes en un empire nouveau, celui des Perses, ennemi désormais plus organisé et plus redoutable ; et partout sous ses pieds des mouvements sourds révélaient déjà la présence des barbares alliés aux chrétiens. Le christianisme lui-même semblait s'être disloqué ; et pendant que le gnosticisme paraissait n'avoir plus rien à donner après avoir montré son fonds d'illumination et d'immoralité avec Héliogabale, le christianisme populaire, conscient enfin de son impuissance, se rejetait vers la pure barbarie. La main industrielle d'Alexandre avait eu beau essayer de recoudre point par point la pourpre romaine, au premier effort tout était en lambeaux et le corps social en proie aux vents d'une tempête qui devait durer dix siècles.

La paix romaine désormais n'est plus qu'un mot ; un univers a vécu ; ses derniers moments de sagesse ne sont qu'une ironie de la mort.

Et il en est toujours ainsi. Quand notre vie ne tient plus qu'à un souffle, quand nous allons tomber brisés par la lutte, à notre dernier regard apparaissent tout à coup les deux ou trois règles simples qui nous eussent permis de vivre sans combat. Mais eût-ce été la peine de vivre ?

III

Il n'est pas dans l'histoire, pas plus que dans l'univers, de révolution subite. Quand une révolution paraît se produire et change brusquement la face des choses, elle ne fait que se terminer. C'est que depuis longtemps l'ancien ordre était miné ; il ne s'effondre que pour laisser paraître les éléments qui le détruisaient.

Après Alexandre les prétoriens élevaient à l'empire un Goth, Maximin : C'est que depuis trois règnes les prétoriens sont triés parmi les barbares, et que depuis un siècle il n'y a que les barbares qui soient soldats. Rome, dans son système, devant contenir et exploiter les nations civilisées avec l'aide des soldats, renonce au recrutement chez les peuples à mesure qu'ils se civilisent ; et comme elle a un besoin toujours nouveau d'hommes incultes, mieux appropriés à sa discipline de fer, elle doit sans cesse étendre le cercle des pays soumis à l'incorporation. C'est là une des raisons mères de l'extension progressive de l'État romain, mais une des raisons aussi de sa progressive décadence. Car à force de s'assimiler les éléments barbares, l'empire tombe à leur niveau et Rome ne les prend plus seulement pour

les occuper comme soldats. La dépopulation étant chez elle une suite nécessaire du système économique, elle crée des colonies barbares qu'elle établit dans son propre milieu, et qu'elle emploie comme éléments de reproduction. C'est le système des haras appliqué à l'espèce humaine. Aussi, lorsque Caracalla étend le droit de cité à tout l'empire, il ne fait que se rendre à la vérité des choses. Il eût été difficile, même à Rome, de retrouver des traces indélébiles du sang romain. Les plus vieux municipes avaient vu leurs éléments se renouveler et plusieurs fois. Les nouveaux venus embrassent d'ordinaire les traditions religieuses, civiles et politiques de l'empire et, au bout de deux ou trois générations, ils finissent par avoir quelque chose de l'orgueil des vieux Romains; d'autres cependant gardent des traditions de races étrangères, et c'est ainsi qu'en Orient nous avons vu les idées aborigènes s'amalgamer avec les idées gréco-romaines et au bout de quelques siècles former un ensemble disparate, mais cependant assez fondu pour constituer une civilisation à peu près commune.

L'activité intellectuelle, la puissance industrielle et commerciale de l'Orient avaient été les agents irrésistibles de l'assimilation. Dans l'Occident, au contraire, agricole, militaire, la fusion ne s'était pas accomplie dans les mêmes proportions, et les éléments importés étaient restés plus incultes, plus fondamentalement ennemis de la tradition romaine. Il ne fallut qu'une suite de revers et l'appauvrissement de l'Orient pour que l'on pût constater que là même la transformation ne s'était pas accomplie aussi radicalement qu'on eût pu l'espérer; et lorsque les exactions, les excès eurent, par l'abus du système, désaffectionné les populations et réveillé les vieilles haines contre le nom romain, il se trouva que la majorité de ces populations en apparence civilisées de l'Orient se sentit plus parente des barbares du Nord qu'elle ne l'était de la grande Rome elle-même. Il se trouva que le système romain avait accompli l'homogénéité des éléments barbares, beaucoup plus qu'il n'avait inféodé les barbares à la grandeur romaine.

Le moment précis où cette vérité, trop peu remarquée, se fit jour, c'est lorsque vers la fin du II^e siècle la génération montaniste du christianisme, l'école de la tradition apocalyptique et sociale, se fut emparée, comme nous l'avons vu, des principaux sièges autour d'Alexandrie. Ce monde nouveau, abrupt et borné, commença à se sentir en force; il prit un ton agressif, cette fois non plus seulement contre les chrétiens gnostiques ou ralliés ou contre la religion païenne, comme on avait fait dans les derniers temps d'impuissance, mais on prit de nouveau directement Rome à partie dans le langage du temps. Mais ce n'était plus contre la toute-puissance romaine qu'on se révoltait comme autrefois, attendant un Messie pour délivrer le monde; cette puissance on la voyait périr. On avait mainte-

nant d'autres vues, moins ambitieuses, peut-être, mais plus humaines et plus pratiques. Il ne s'agissait plus d'anéantir le reste de l'univers au profit du petit pays de l'Apocalypse, rêve absurde de la première ignorance, mais on entrevoyait le moment où tous les peuples soumis pourraient se retrouver dans une unité nouvelle, qui ne serait plus l'unité romaine. Et alors, en présence des revers qui frappaient l'empire, sorti de tous les sièges montanistes un bruit uniforme d'imprécations, accusant les dieux romains et les traditions romaines de tous les malheurs qui accablaient les populations. Ces dieux, on ne croyait certes pas à leur existence, et cependant on les prenait à partie comme des êtres véritables, parce que, sous leur couvert, c'est l'organisation romaine qu'on attaquait.

Déjà sous Marc-Aurèle, au moment où les colonies militaires se révoltaient dans le Nord, Meliton, évêque de Sardes, en Asie, s'adressant à l'empereur, avait prononcé une parole bien singulière : « N'oubliez pas, » avait-il dit, « que notre divine religion a commencé de naître parmi les barbares et que c'est d'eux que, sous Auguste, la lumière en est arrivée à vos propres peuples pour le bonheur et la force de l'empire. » (*Divina quam excolemies religio anteo inter barbares insigniter viguit, quæ, cum opud gentes tuas præclaro et eximio Augusti regno floreret*, etc. EUSÈBE, V, 21.) Parole d'une vérité inattendue, qui plaçait, comme je le fais aujourd'hui, l'origine du christianisme avant le Christ et parmi les barbares, mais parole bien caractéristique alors et qui montre chez ces évêques la découverte d'un immense et tout nouvel horizon. Jusqu'alors le christianisme, purement oriental, s'était dans ses deux écoles maîtresses rattaché à deux traditions bien distinctes et bien déterminées. Le courant populaire avait cherché ses origines dans les plus hautes traditions nationales, aussi loin qu'il les pouvait retrouver dans l'Orient même, acceptant tout, jusqu'à l'Inde et jusqu'à la Perse, pourvu que la base toujours agrandie de son évolution restât étrangère et comme supérieure au cercle gréco-romain. La formation bourgeoise, au contraire, née dans le milieu romain, avait écarté et retranché successivement tout ce qui l'éloignait de sa sphère d'action restreinte et, depuis saint Paul jusqu'aux derniers gnostiques, avait élaboré le type d'un Christ de plus en plus identifié aux aspirations et aux besoins d'une civilisation spéciale. Les gnostiques finissaient par une guerre ouverte à Jéhovah, comme à un type inférieur et au représentant de races indignes de la communion des purs et des parfaits enfants de la science. Mais, en somme, ces mouvements antinomiques avaient été jusqu'alors les fonctions jumelles d'un même organisme, bien plutôt que deux mondes vraiment inconciliables et ennemis. Aussi les velléités nationales une fois étouffées, nous avons vu les deux tendances chrétiennes s'incarner définitivement dans les classes, les

couches et les fractions d'un même peuple confondu avec l'univers romain lui-même.

Mais voici que les barbares commencent à remuer dans le Nord. Les chrétiens d'Orient vont-ils prendre contre eux le parti de l'empire? C'est ce qui semblerait probable.

Qu'ont, en effet, de commun les doctrines si longuement élaborées parmi les chrétiens, et qui toutes ont leurs racines, soit dans l'antique Orient, soit dans les traditions grecques; qu'ont de commun ces hautes idées avec les aspirations et les besoins de races nouvelles, incultes, inconnues, ennemies par la race et par le sang? Et cependant le contraire se fait. La masse des chrétiens montanistes et révolutionnaires se sent tout à coup parente de ces hordes éloignées, les Marcomans et les Quades, et dès lors commence un mouvement qui n'achèvera son évolution que lorsque les évêques d'Afrique appelleront à l'aide les Vandales et leur livreront les provinces méridionales, et qu'Alaric s'emparera de Rome en chantant des hymnes à la louange du Christ, et fera mettre en sûreté les vases sacrés des chrétiens entre une double escorte de Romains et de Goths. (OROSE, *Hist.*, VII, 39.) Qu'est-ce à dire, sinon que le christianisme, pris dans sa masse, n'est pas véritablement une doctrine? Il n'est que l'état mental lui-même des classes dépossédées et des peuples inférieurs. Car ces évêques orientaux qui prennent d'abord secrètement, puis ouvertement le parti des barbares, le font non seulement en haine de Rome, mais à mesure que les aspirations des barbares se manifestent, ils y retrouvent leurs propres aspirations et leurs propres idées. Saint Irénée, le premier évêque de Lyon, montaniste, mais d'éducation grecque, s'étonne naïvement de cette similitude: « Les Églises de Germanie, » dit-il, « ne croient pas autrement et n'ont pas d'autres traditions que celles qui sont dans l'Espagne ou dans les Gaules, en Orient ou en Égypte ou en Afrique, ou qui ont leur siège dans les régions de la Méditerranée; mais, comme il n'y a qu'un soleil, la croyance dans l'univers entier est la même que la nôtre. » (IRÉNÉE, I, 10, *contra pæreses.*) Évidemment, il n'y avait pas du temps d'Irénée d'Église proprement dite jusque dans les confins éloignés de la Germanie, mais il trouva chez les barbares du Nord des sentiments semblables aux siens, nés avec l'Apocalypse du nationalisme oriental. Tertullien ressaisit le christianisme à ses origines en l'identifiant à la révolte même des instincts naturels. Quand, sous Dioclétien, les paysans des Gaules se soulevèrent, dans ces Bagaudes on reconnaît des chrétiens, Oelianus et Amandus, leurs chefs, le sont au même titre qu'autrefois Eunus ou Artémion. Ils prennent la couronne et se disent rois et souverains. A ces signes l'univers chrétien les adopte. (EUTROPE.)

Je ne m'appuie pas de quelques textes ; ils n'ont qu'une valeur relative. La preuve directe, c'est qu'en même temps que les agitations des barbares dans le sein même de l'empire commencent à se manifester, non seulement les évêques et les écrivains, mais le peuple chrétien lui-même prend une attitude offensive. Il se sent appuyé.

Depuis Maximin jusqu'à Dioclétien, les empereurs sont à cheval, parcourant sans répit, d'un bout à l'autre et dans tous les sens, leur vaste empire. Si le monde romain pouvait être sauvé par la vertu, c'est eux qui le sauveraient. La fermeté, l'énergie, la simplicité de la république se retrouvent en des hommes tels que Maximin, Decius, Tacite, Probe, Carus. Ils sont bons au peuple, rudes aux soldats, rigides aux riches. Ils refont au monde une discipline à défaut de loi et des mœurs à défaut de prospérité. Les armées les font et les défont, mais les armées sont redevenues une république dans laquelle tout ce qu'il y a d'énergique dans l'empire est entré. Barbares, sans doute et déjà, par la race, mais les derniers des Romains par le caractère et la virilité. Les harangues des empereurs aux troupes sont dignes de Scipion. Les armées élisent leurs empereurs, mais leur obéissent quand ils sont élus. La vie des hommes compte peu, il est vrai, mais on recommence à vivre et à mourir avec dignité.

Mais quelle vertu, quel courage auraient tenu contre le soulèvement continu, l'irruption incessante, non du dehors seulement, mais à l'intérieur, de vingt peuples chrétiens et barbares ensemble, en insurrection permanente contre la loi ? Sous Maximin, les chrétiens se révoltent à Alexandrie. Sous Philippe, ils renversent les idoles et les statues des empereurs ; ils se mettent en révolution à Néo-Césarée. Ceux de leurs évêques qui sont de bons sens, les exhortent eux-mêmes à la modération. (S. CYPRIEN, fol. 4, *act. presbyt. et diacon.*) Les magistrats font le possible pour ne pas sévir. La moindre soumission suffit pour qu'on épargne les coupables. (EUSÈBE, *Hist. eccl.*, VIII, 3.) Le Concile d'Elvire défend qu'on brise les idoles. Rien ne fait. C'est la guerre sociale et nationale ensemble. Et des avocats fanatiques, tels que Tertullien, attisent le feu. C'est Rome, dit-il, ce sont les idoles et les dieux qui sont la cause de toutes les dévastations, de tous les maux, d'un débordement du Tibre comme d'une peste en Égypte. Les populations affolées n'avaient pas besoin de ces sottises furibondes pour tomber à tous les excès. Ce n'est pas qu'une partie du peuple ne soutînt les empereurs et l'ordre ancien. Sous Philippe, c'est contre les chrétiens qu'une partie d'Alexandrie se soulève. (ZOSIME.) La persécution de Decius contre les chrétiens ne sort pas de la volonté de cet empereur.

C'est un philosophe, dit Denys d'Alexandrie, cité par Eusèbe (VI, 41), qui réunit le peuple et commença la persécution, et comme le mouvement

s'étendait, devenait un appel aux armes du vieux monde contre l'anarchie, Decius le soutint, le régularisa, mit dans tout l'empire les chrétiens à la raison d'une façon un peu dure. Il semble que cette fois la leçon fut bonne. Une foule de chrétiens se soumettent. Les églises sont abandonnées. Saint Cyprien lui-même, qui avait fui de Carthage, écrit à ses églises d'être circonspectes, de laisser passer le flot. Après on se retrouvera. Mais cela ne fait pas le compte des fanatiques. Novat, Carthaginois également, se met en rébellion contre l'évêque. Il prêche la rupture définitive entre l'Église et ceux qui se seront soumis, sous quelque prétexte que ce soit, aux ordres des magistrats Felicissimus, diacre à Carthage, se joint à Novat, chasse les tièdes, et Novat lui-même va jusqu'à Rome où il fait élire Novatien, évêque en opposition avec Corneille. C'est un schisme dans toute l'Église, celui des novatiens, nommés les Cathari, les purs, les intransigeants, contre ceux qui, même parmi les montanistes, conservent quelque attache à la civilisation ambiante. Schisme purement politique, comme on le voit, étranger à toutes les anciennes discussions de tradition, de texte et de dogme, et qui montre qu'après les montanistes et les gnostiques, il est né un christianisme entièrement nouveau, le christianisme purement politique.

Pendant les modérés se réunissent. Après la mort de Decius, Cyprien convoque à Carthage un concile qui réconcilie les apostats avec l'Église et réprimande les novatiens. Un nouveau concile a lieu à Rome avec soixante évêques. Il confirme les décisions de Carthage et retranche Novat, Novatien et son parti de l'assemblée des fidèles. Troisième concile à Antioche avec des évêques semi-agnostiques, Denys d'Alexandrie, Firmilien de Cappadoce, Théotiste de Palestine, etc. Mais le peuple reste novatien. (EUSÈBE, VI, 44.) Une foule d'évêques se mettent du côté de Novat : Fabius d'Antioche, Fortuné de Carthage, Martien d'Arles, vingt autres. Les novatiens ont fait à l'Église un noyau résistant insurrectionnel. L'orthodoxie a trouvé son parti révolutionnaire et militant, ses prétoriens et ses mamelucks.

Ce sont les barbares de l'Église, alliés, cette fois, avec les autres barbares. Pendant les temps de calme, ils tonnent contre le luxe, contre la douceur des mœurs, proscrivent les lettres, les arts, toute civilisation, attaquent avec la même furie tout ce qui, prêtres ou laïques, ne vit pas conformément à leur idéal sauvage ; et quand la tempête approche, c'est eux qui provoquent la persécution, irritent la fibre romaine, poussent au massacre, trouvent qu'il n'y a jamais assez de martyrs, de répressions et de sang répandu. On perd quelque peu leurs traces pendant les grands troubles de l'empire ; mais lorsque la grandeur romaine paraît renaître avec

Dioclétien, fatigués d'une trop longue paix, ils rendent nécessaire la dernière, la plus grande persécution que le christianisme ait soufferte. Ils font incendier par deux fois le palais de l'empereur à Nicomédie, et quand l'édit contre les chrétiens est affiché, un des leurs l'arrache publiquement. Lactance les blâme, mais qu'importe ?

Eusèbe constate la situation florissante de l'Église, le nombre énorme des fidèles, la splendeur et la multiplicité des monuments. Grâce à eux tout cela sera abattu, anéanti. Dioclétien profite de la folie de quelques-uns pour exécuter en grand son plan de répression, remplir ses caisses des trésors de l'Église. Ce n'est plus alors le nom de novatiens qu'ils portent ; Donat, un prêtre de Carthage, a repris la politique de Novatien et se met à la tête des intransigeants qui, désormais, garderont le nom de donatistes ; mais c'est toujours la vieille race fanatique de l'Apocalypse qui revit et qui veut nourrir l'humanité de miel sauvage et de sauterelles, en attendant qu'on lui prodigue les intarissables richesses du millénium. Chrétiens étranges que les empereurs, chrétiens eux-mêmes bientôt, doivent combattre. Constantin les réduira par la force (320, 330), Constant les détruira par son préfet Macaire comme des bêtes fauves (347), saint Augustin les anathématise, fait contre eux appel à la force publique, dénonce leurs *Circumcellions*, troupes de fanatiques armés, commandés par des prêtres donatistes, en révolte contre les lois nouvelles et l'établissement officiel chrétien. (S. AUGUST., *Ep.* 204 *ad Dulrit.*) Julien l'Apostat les protège. Ils rentrent de vive force dans leurs églises, brûlent, détruisent, anéantissent tout ce que leurs adversaires ont touché, comme souillé par Satan lui-même. On les retrouve alliés des ariens. Valentinien, Gratien, Théodose font contre eux des lois sévères, enfin Honorius les extermine.

Êtres étonnants après tout, et non sans grandeur. Que serait devenu sans eux le christianisme ? Leurs mœurs sont farouches, leur idéal est borné, ils ne réussissent à suivre aucune des grandes lignes souples et sinueuses de la vie, mais ce ferment de révolte qui était en eux, n'est-il pas le sel et le salpêtre de la terre ? A côté de la foule universelle, molle et féconde comme le fumier, le feu qui consume ces fanatiques ne fait que des cendres, mais de ces cendres renaît perpétuellement l'éternel phénix.

VICTOR ARNOULD

(A suivre.)

LA VIE MENTALE

LÉON DIERX

Parmi les quelques noms de purs poètes qui vivent en notre temps, noms d'artistes soucieux de la dignité de leur art et épris de lyrisme pur, au point de négliger tout art appliqué, toute forme admise d'affabulation, pour se restreindre à la stricte incantation du vers, un des premiers qui viendrait à quiconque serait soucieux de les énumérer, celui de Léon Dierx, s'impose. Dierx est poète au point qu'on ne connaisse de lui pas une ligne de journal, pas même une ligne de prose, pas même les quelques articles ayant trait à la poésie qu'on trouve parmi les œuvres de ses pairs. M. de Hérédia s'est laissé amener à traduire des choses nobles et capitaines, Verlaine a interrompu parfois le travail rythmique pour donner des fantaisies en prose, M. Stéphane Mallarmé a gravé des pages d'esthétique, ces écrivains sont surtout des poètes ; Dierx n'est que poète, absolument poète.

On a généralement classé Dierx parmi les parnassiens ; ce terme générique a quelque valeur quoique de très autorisés l'aient contesté, faisant toucher du doigt les différences qui existent entre un Mendès, un Coppée, un Dierx, pourtant réunis sous la même étiquette par ce qu'ils appellent une confusion de la critique. Pourtant ce n'est pas le hasard qui colligea dans le Parnasse des artistes si différents. Néanmoins dire qu'ils sont unis par une uniformité de technique est inexact, car leurs manières sont très différenciées, et l'observance du Parnasse ne fut en somme que le respect de certaines règles qu'ils ne songèrent pas à discuter. Pourquoi ? Sans doute l'heure n'en était pas encore venue.

A regarder d'un peu plus près, il y a même dans le Parnasse deux gammes générales de technique et de synthèse, trois tendances qui seront clairement résumées par les noms de leurs inspirateurs : Baudelaire, Leconte de Lisle et Théodore de Banville. Les deux tendances dont la paternité s'attribue à Baudelaire et Leconte de Lisle ont entre elles des points de contact, en leur mise en œuvre du vers, en le parti pris de con-

centrer le vers, de régulariser ses coupes, d'en construire, selon l'expression de M. Stéphane Mallarmé, un long mot. Les différences fondamentales sont grandes, puisque Baudelaire est le générateur surtout de Mallarmé, de Charles Cros, de Verlaine et Leconte de Lisle, celui de Dierx et de Hérédia. Ces artistes sont peintres de fresques, leur art participe parfois de la grandeur immobile de certaines de ces pages de pierre et de couleur, et les formes méditatives se sont plués à leur cadence sévère, à notre gré trop sévère, quoiqu'ils aient souvent associé à la poésie l'éloquence, avec ses ressources purement apparentes, l'apostrophe et les longues tirades vocatives.

En face d'eux, bien différente, la formule due à Théodore de Banville, dont Catulle Mendès est actuellement le maître, jouait, jouait trop avec la poésie; les moyens de rime de Banville, l'habileté prestidigitatrice et jongleuse de son vers durent parfois scandaliser les amoureux de la strophe régulière et oratoire. C'est cette divergence sur la façon de parler en vers qui scinde bien net le Parnasse en deux écoles, en somme opposées sur le terrain technique. Il n'y a pas lieu de se prononcer sur la différence d'admiration à accorder à l'une ou l'autre de ces tendances, les nouvelles formes du vers ayant modifié les faces de la question; on pourrait néanmoins dire, qu'au moins jusqu'ici, si paradoxal que cela paraisse, les nouveaux rythmeurs se rattacheraient plutôt à la première de ces tendances. Il est naturel, que percevant des voies nouvelles et doués d'une perception auditive contrastant avec celle de leurs prédécesseurs, ils aillent à l'émancipation de la césure et de la rime, et multiplient les coupes nouvelles qui remplacent l'ancienne cadence; mais à travers ces strophes nouvelles de par l'allitération et les consonances, vit un rappel de formes sévères, tandis que toute la jolie fantaisie de rimes et de coupes de Banville s'est fanée et mourut comme un jeu d'esprit.

Qu'on ne lise pas ici que je veux réduire des poètes tels que Banville ou Mendès à n'avoir été que des virtuoses soucieux de légèreté, j'indique seulement que la partie de leur œuvre lyrique qui déchoit, est justement celle où ils affinèrent à l'excès leur agilité et voulurent surtout faire preuve de prestesse par d'inattendues résolutions d'accords au milieu d'arabesques graciles de dissonances. C'est par le noble souci de se créer des difficultés qu'ils semblent en réalité être plus loin de notre formule, tandis qu'intentionnellement ils en furent beaucoup plus près.

Mais laissons ces distinctions critiques, puisque notre but est surtout ici de parler des poèmes de Dierx, réunis dans leur forme désormais immuable, en une édition plus consciencieusement châtiée encore que les précédentes. Le premier tome seulement en est paru qui contient les *Poèmes* et *Poésies*, et les *Lèvres closes*.

Bernard Lazare, qui a dans ses *Figures contemporaines* parlé de Dierx, comme il convient, a noté ingénieusement que « ce n'est point dans ses poèmes égyptiens, arabes ou bibliques que sa personnalité s'est manifestée, et pour louer Rhamsès ou Hemrik le Veuf, il n'a pas trouvé d'accents nouveaux ; il a fait mieux, il a su exprimer dans des vers inoubliables tout le charme enveloppant, sinueux, profond et captivant de la mélancolie passionnée. Il est dans la poésie contemporaine un triste, grave et voluptueux chanteur, il a compris l'amoureuse et morose beauté de la nature, la plaintive et angoissante douceur des automnes, la tiède tendresse des soirs septembraux ».

En effet, deux sortes de chants alternent dans ces recueils : les poèmes historiques et des pages picturales, d'une élégie naturaliste ; les poèmes historiques ou légendaires ne sont pas toujours sans prestige. La *Chanson de Mahall* est d'une belle terreur avec son étrange lied qui serpente à travers le poème.

Dans l'œil des enfants lisent leurs nourrices,
 Les morts ont aussi parfois leurs caprices.
 Lorsque tu souffrais, je sais une fleur
 Que je te donnais pour que tu guérisses ;
 Son baiser rendait ton sommeil meilleur —
 Mon enfant demande une étrange fleur !
 Il sait des secrets plus vieux que la tombe !
 — La pluie aux grains froids sur mes membres tombe.

Il est impossible aussi de ne point goûter la *Prophétie*, avec sa large et pleine exposition :

Nour-ed Dour, le voyant de l'avenir, un soir,
 Comme il avait coutume, était venu s'asseoir
 Au seuil de son logis, en face du Bosphore.
 Tout au fond d'une extase où l'esprit s'évapore,
 Dans l'ombre, sur un tertre accroupi, fixement
 Il regardait un astre au fond du firmament
 Et parlait haut. — La nuit gravissait les terrasses
 Des jardins de Stamboul qui confondaient leurs masses.

Et la large fin dramatique du récit se concrète en ces vers :

.. Il courut vers la porte,
 L'ouvrit grande et jeta ses armes dans la nuit.
 Ce fut une lumière éteinte dans un bruit.
 Il regarda debout au seuil de la masure,
 Sombre dans la clarté passant par l'embrasure.
 Le ciel, dit-il, est noir encore à l'orient,
 Mais ce poignard jeté, je puis en souriant
 Attendre le matin, le pardon et la gloire.
 Sa poitrine s'emplit d'un orgueil de victoire.
 Comme il se retournait, une main brusquement
 S'appuya sur sa bouche et sur son hurlement.

Lazare est classique, c'est un des plus achevés parmi les poèmes pessimistes et le renoncement y parle la plus belle langue :

Oh! que de fois, à l'heure où l'ombre emplit l'espace,
Loin des vivants, dressant sur le fond d'or du ciel
Ta grande forme aux bras levés vers l'Éternel,
Appelant par son nom l'ange attardé qui passe,

Que de fois l'on te vit dans les gazons épais
Te mouvoir, seul et grave, autour des cimetières,
Enviant tous ces morts qui dans leurs lits de pierres
Un jour s'étaient couchés pour n'en sortir jamais.

Mais ses notes les plus précieuses, Dierx les a dédiées aux paysages lointains de son île natale, aux bonnes retraites des grands bois, et surtout aux yeux des femmes dont le culte remplit ses vers et passe à travers ses meilleures pièces :

Je disais : « Grandes yeux de la femme ! ô clartés
Où l'amour entrevoit un ciel insaisissable,
O regards qui roulez aux bords des cils un sable
Fait de nacre, d'azur et d'or ! Sérénités
Des yeux diamantés.

.

Je répondis : « Tes yeux, Nyssia, tes yeux clairs,
Tes yeux que mon soupir, sans les troubler traverse
Fascinent par l'attrait de leur langueur perverse.
Un magique pouvoir aiguise leurs éclairs
Qui filtrent dans mes chairs.

.

Prunelles, chers écrins aux limpides cristaux,
Quand la frange de jais de vos grands cils s'abaisse
Et sur la joue au loin projette une ombre épaisse,
Je crois voir se fermer sur mille El-Dorados
De funèbres rideaux.

.

Sous l'éternel éclat de tes grands yeux polis,
Mille rêves pareils aux miens, mille pensées
Reluisent. Je crois voir les flammes renversées
Des amours que les bords de ces yeux sous leurs plis
Roulent ensevelis.

.

Ils abondent, d'ailleurs, dans l'œuvre de Dierx, les vers heureux sur la beauté des yeux et leur attirance, leur signification précise comme d'appels vers une source, et d'adhésion à la ferme croyance que des apparences frêles peuvent être de certaines réalités. Les yeux de la fée Hamonde ont relui sur la veille de maint enfant. La fée Hamonde habite

près du Gange ou du Nil, de la Seine ou du Rhin
 un palais souterrain
 Creusé dans les trésors d'une insondable mine
 Et que leur seul éclat de tout temps illumine.
 Le regard de la fée a poli les parois
 Qui sont des métaux purs à rendre fous les rois.

Elle quitte parfois ses retraites, et va à travers les villes et les villages de la terre pour charmer des rêves ou des veilles :

Et quelquefois l'enfant qui sommeillait sans garde,
 Enveloppé d'un songe aux éclats miroitants,
 Ouvre tout plein des yeux qu'elle charme longtemps.
 Et c'est pourquoi malgré tant de ternes spectacles
 Il est au monde encore de brillants réceptacles
 Où l'âme qui s'y cache en vain semble ne voir
 Que l'éblouissement dont elle a le pouvoir.
 C'est pourquoi, parmi nous, quelques femmes plus belles
 Pour enseigner la gloire à nos torpeurs rebelles,
 Montrent ces grands joyaux, ces palais d'éther bleus
 Si lointains, si peuplés, leurs yeux miraculeux.

Le *Soir d'octobre* est probablement le plus beau poème de Dierx. Je pense que seuls les *Yeux de Nyssia* pourraient rivaliser avec cette admirable mélodie du soir, si neuve quand elle parut et dont tant d'imitations n'ont pu détruire la fraîcheur première.

Sûreté d'accent, largeur d'émotion, technique heureusement compliquée, rien ne manque à ces beaux vers :

Un long frisson descend des coteaux aux vallées,
 Des coteaux et des bois, dans la plaine et les champs,
 Le frisson de la nuit passe vers les allées,
 — Oh ! l'angelus du soir dans les soleils couchants.

 Les bois tremblent, la feuille en flocon sec tournoie
 Tournoie et tombe au bord des sentiers désertés.

 Et les bleus horizons roulent comme des flots,
 Roulent comme une mer dont le flot nous embrasse,
 Nous enlace et remplit la gorge de sanglots.

 L'automne avec la pluie et les neiges, demain
 Versera les regrets et l'ennui monotone,
 Le monotone ennui de vivre est en chemin !

Ces vers profonds, d'un accent si vraiment lyrique et d'une sensibilité si juste, suffiraient à la gloire de Léon Dierx, qui doit être grande comme celle de tout serviteur de l'idéal qui strictement s'est conformé à l'observance du rite qu'il a choisi.

LE VERGER FLEURI

Les meilleurs romans de Catulle Mendès, ce sont les plus anciens et les tout nouveaux ; ce n'est pas *Méphistophela* ou *Zohar*, qui fourniront des bases à sa réputation de grand romancier, mais *les Mères Ennemies*, *Pierre le Véridique*, *le Roi Vierge* et *la Maison de la Vieille*. *Le Verger fleuri* n'est pas indigne des bons romans à qui nous attachons ici une valeur plus particulière ; ce n'est pas d'ailleurs un roman, ni même une nouvelle, ni même un conte ; l'anecdote n'y est pas la raison suffisante de l'intérêt ; c'est surtout une juxtaposition de souvenirs d'enfance, de jeunesse, de puberté, traités avec une agilité extrême et une mesure qui arrive à paraître de la parfaite simplicité. C'est une série d'anciennes notations revues à travers les prismes de la mémoire sans trop de déformation, semble-t-il, si difficile qu'il soit de raconter de l'enfance sans y mêler un peu trop de l'accent plus grave de l'homme qu'on est devenu.

La maison du verger fleuri (l'enfance n'est-elle pas, vue de loin par elle-même, un verger fleuri), la maison du verger fleuri n'existe plus : « Elle était peinte en lilas clair, elle avait des persiennes grises. Deux marches étroites montaient à gauche vers la porte, grise aussi. La porte s'ouvrait rarement. A l'une des persiennes, pas tout à fait déployées, — car le soleil est brûlant, même l'hiver, en ce pays méridional — pendait une cage entre les lamelles de bois et la vitre de la croisée ; sur le bord de l'autre fenêtre, entre les vantaux pas rejoints, il y avait presque toujours, dans un vase de porcelaine blanche, un bouquet de bluets ou de lys le printemps ou l'été, de roses artificielles plus tard ; avec les fleurs détachées d'un chapeau, l'habitante de la maison se donnait, dès octobre, l'illusion d'avril ou de juillet ; et devant les deux croisées, entre la façade et la route, quatre pommiers bas, la touffe ronde comme une houppe, faisaient un verger fleuri. L'enfant dont les sensations sont narrées de ce style léger et élégant est un très petit, habillé de velours bleu avec une collerette de dentelles où s'accrochaient des boucles blondes, un habit de velours bleu à pèlerine serré à la taille, une culotte de drap blanc, avec aux genoux des boucles où il y avait des bouffettes bleues ; pour les après-midi de promenade une casquette du même velours que l'habit, érigeant, sur le côté gauche, une queue d'oiseau des îles, en aigrette. « Je devais, ajoute l'auteur, avoir l'air d'un singe de cirque, d'un très joli singe. »

Ses occupations sont de courir, de jouer, d'apprendre sous la direction de M. Firmin, silhouette de bénin maître, médecin sans clientèle préférant la vie calme du précepteur à l'attente des clients ; mais si M. Firmin est chargé de dispenser l'éducation intellectuelle, il ne peut empêcher que bientôt la

fauconnerie, la chasse aux petits oiseaux et autres juvéniles joies soient suffisantes pour la curiosité de l'enfant. Mendès procède par petites anecdotes formant tableau ; nous assistons au départ de l'enfant avec son père. Muni d'un gerfaut dressé, mais pas assez pour ne pas disparaître irrémédiablement dans les airs à la poursuite d'un cerf-volant, il nous montre la terreur du jeune chasseur, lorsqu'un torcol qu'il a pris et maladroitement lâché se précipite sur lui, malgré son exigüité, pour se venger ; c'est par petites touches anecdotiques que nous voyons à ses treize ans l'âme de l'enfant s'éveiller à souffrir sans cause. « Souvent furtivement échappé de la maison, je me hissai dans le cèdre tout à fait jusqu'en haut ; je m'étendais sur les forts rameaux et je restai là, caché, invisible, jusqu'au soir. La cloche du dîner sonnait, je ne bougeais pas ; on m'appelait, je ne répondais point ; mais les pieds au tronc, la nuque à une branche, bercé par le lent roulis de l'arbre, je regardais délicieusement, mélancoliquement aussi, à travers la cime verte, le lent glissement mystérieux des nuages dans le profond du ciel, et l'éclosion des toutes petites étoiles qui clignaient en riant, ou en pleurant, je ne savais pas... »

L'idylle qui suit est simple et tragique ; c'est une petite fille entrevue à une fenêtre ; l'enfant n'en connaît que vaguement les traits ; l'instinct seul les pousse l'un vers l'autre ; c'est la fille d'un marbrier ; ils se voient d'abord, puis se regardent ; enfin, la complicité d'une voisine leur permet de se parler ou plutôt d'être muets à côté l'un de l'autre ; ils sont ignorants, curieux et chastes, ils sont « deux enfants ingénus » qui se tenaient les mains, sans vouloir autre chose, tandis que la nuit douce enveloppait tout d'azur et de caresses d'étoiles, jusqu'à l'heure où commençait de poindre à l'horizon un peu d'aube rose, d'un rose si pâle, ingénu aussi.

Quelle indiscretion cause que Phénice, la jeune fille, meurt, on dit, d'un coup violent que sa mère, mise au courant, lui a donné, et qu'on restreint la liberté du jeune homme exilé dès lors du jardin fleuri qu'il s'était fait de toute une campagne ensoleillée ; au lieu d'un gentil amour plein de fraîcheur et de parfum, c'est la plus simple des débauches qui terminera la crise d'âme de l'enfant, désormais comme les autres, entré comme presque tous dans la vie virile par la porte vulgaire, après les rêves ; alors le verger fleuri n'est plus que de la nature existante, pas même la moitié de ce qu'il était auparavant sous les pas de l'enfant inquiet et émerveillé.

EDDY ET PADDY

Tandis que Mendès nous conte des sensations du Midi, M. Abel Hermant nous donne, avec des dessins de Jacques Blanche, une mélancolique idylle

sise à Jersey. Paddy est un jeune Saxon, dressé pour la vie en plein air, sur les paquebots, dans l'emmêlement des courses d'affaires. Eddy est une petite Jerseyaise rivée à son rocher, à sa petite île. Il serait inutile de chercher dans ce petit livre un écho des mirifiques paysages et des phantasmes de rochers et de mer dont Hugo a cerné les îles anglo-normandes. Jersey apparaît ici comme un jardin calme, parsemé d'hôtels et de villas : c'est l'île de Plaisance. Quand Paddy rencontre Eddy, elle est une toute petite fille et lui un gamin qui doit faire ses études ; le contact permanent les amène à la camaraderie, à l'affection, puis à une sorte d'amour calme et définitif ; ils font ensemble comme un rêve de vie qui s'indique plus qu'il ne s'impose à eux. Quand un jour Paddy est rappelé par son père pour entreprendre ses années d'apprentissage de la vie virile, Eddy reste seule et l'attend ; les nouvelles sont rares de plus en plus. Paddy vogue sur des mers, commerce sur des continents bien éloignés de la petite île, cependant qu'Eddy dépérit. Et les mois, en s'ajoutant les uns aux autres, sont cause qu'Eddy est mariée lorsque Paddy revient de lointain voyage. Ils ne peuvent donc que se rappeler mélancoliquement d'anciens rêves.

L'intérêt du livre est entièrement dans les détails ; des scènes sont ingénieuses. Toute la naissance de l'affection des deux enfants, leur passage des jeux ordinaires aux sensations amoureuses, les sensations de promenade à deux sont détaillées avec finesse et mesure. Partout, comme accrochés, des tableaux descriptifs brefs et jolis.

« Alors ils s'éprouvèrent de la mer ; ils aimèrent à se promener sur les grèves, que le flot déforme et reforme sans cesse, qui n'ont jamais la même étendue, les mêmes lignes, la même physionomie... »

Leurs gestes, si rares, n'étaient que des ébauches de gestes et leurs caresses plus rares encore des indications de caresses ; ils craignaient le baiser et même la pression des mains ; le matin, quand ils se disaient bonjour, le soir quand ils se disaient bonsoir à la porte de leur chambre, ils se tendaient les mains, mais ils les retiraient aussitôt, parfois même avant de s'être touchés, comme font les Orientaux cérémonieux. Ils se plaisaient encore à s'asseoir sur le même siège, mais ils ne s'appuyaient plus l'un contre l'autre et leurs bras ne savaient plus s'entrelacer.

Ils ne voulaient que sentir la subtile tiédeur de leurs corps approchés, mais séparés. Paddy se penchait bien encore, comme s'il allait reposer sa tête contre la poitrine d'Eddy, afin de la regarder de bas en haut et de se donner l'illusion qu'elle fut toujours plus grande que lui ; mais il ne faisait que le simulacre de ce mouvement, sa tête n'osait plus se reposer sur cette poitrine qui n'était plus celle d'un enfant. Lorsqu'ensuite il se redressait, sa joue quelquefois effleurait la joue d'Eddy ; c'était la plus hardie, la plus précieuse de leurs caresses et ils défailaient tous les deux.

STRINDBERG

Nous avons été, en France, si longtemps insouciants des choses étrangères, des littératures qui croissaient variées, diverses, fortes et curieuses par delà nos frontières, que l'attention, en somme, restreinte encore, que nous portons à leur étude, produit l'effet de l'impression d'un engouement total et démesuré. De ce fait que quelques pièces sont traduites et jouées, il semblerait, à ouïr certaines réclamations, qu'il n'y a plus de place en France que pour lire et jouer les Scandinaves, pacifique invasion remplaçant celle des Russes entrés maintenant dans nos mœurs et nos bibliothèques. Il est très certain qu'on pourrait divulguer, par le livre et le théâtre, plus d'étrangers encore, et imprimer et jouer en même temps toutes les œuvres intéressantes de langue française, de poésie française, d'esthétique française; le jour où l'on ne voudra plus s'occuper que d'œuvres marquées au coin de quelque personnalité, fondées sur un système d'art pur et de philosophie élevée, la place sera large pour tout le monde, et il en serait fini du véritable encombrement, celui des bourgeois qui ont adopté le commerce du théâtre, du roman, de tous les feuilletons, de la majorité des fortes chroniques de tête, destinés à former la boulette alimentaire de notre province; ce n'est pas un article de Strindberg, une interview de Tolstoï, un inédit de Morris ou de Nietzsche qui obstruent, ce sont les produits manufacturés aux mêmes maisons, les caducités émises par nombre d'hommes qui furent intéressants lors de notre révolution de 1848, qui inondent les papiers publics; ce sont des pièces ravaudées du passé avec cette prestigieuse facilité à collaborer avec tout le monde qu'on dénomme le tour de main, qui empâtent nos théâtres. Ces flux de médiocrités de racontars gênent encore de vieux maîtres, comme elles les ont toujours gênés. Ce n'est pas Strindberg ou Ibsen qui empêche qu'on ne joue Becque par exemple, ou les jeunes écrivains, ce sont d'oiseux boulevardiers, et les romanciers haïssables sont originaires de France; c'est eux partis ou annulés, qu'on pourrait causer littérature entre soi, d'un bout à l'autre de l'Europe et surtout à Paris connaître de toutes les œuvres; il ne serait même pas déplaisant de reprendre les discussions d'écoles, de ce que les grands marchands appellent des cénacles, de petits cénacles, groupes où s'échangent en général des idées mille fois plus intéressantes que celles qui les hantent, quand ils passent près des lions de l'Institut. Car mieux valent encore des promesses de beau qui peuvent n'être tenues qu'en parties, que l'assurance toujours renouvelée que nous percevons de l'inutilité de ceux que nos aînés sacrèrent hommes de génie, en vertu d'une satisfaction exemplairement facile, et d'un déplorable manque de complexité dans les idées,

mieux vaut encore le trouble admiratif des jeunes gens qui empilent dans leurs affections Strindberg, Ibsen, Björnson, avec les compatriotes qu'ils préfèrent, que l'état stagnant d'un critique dont la dernière joie d'art date des premiers romans de M. Alphonse Daudet, ou des pièces d'Augier, ces constructions ouvrières, solidement aménagées avec une guerre acharnée à tout ornement de luxe et de beauté, qu'on cherche à nous présenter comme des fleurs de notre esprit national; national? pourquoi, depuis quand la parcimonie des architectes de maisons de rapport serait-elle notre marque nationale?

Père n'est pas un chef-d'œuvre, ce n'est pas une œuvre belle d'un bout à l'autre; c'est une curieuse pièce, encore même pas par les situations, la thèse, le sujet; c'est une œuvre curieuse parce qu'elle est écrite par un homme d'une âme exagérée, multiple, sensible, contradictoire. *Père* n'a absolument rien de l'idéal classique, les déductions n'en sont pas nécessaires, le symbole tangible en est excessif; pourtant une haute impression de valeur s'en dégage, justement parce que l'auteur semble, par places, n'être pas un auteur, n'avoir pas visé à être un homme de théâtre, de ceux qui ont des traités de dix pièces échelonnées sur dix années. Il a fait son drame de sa souffrance, d'opinions misogynes qui forment le fonds de sa pensée, de son art, de sa philosophie. Et pour l'admirer, pour se sentir d'accord avec lui aux moments mêmes où l'on assiste à sa pièce (ce qui est la base de l'émotion dramatique), il est parfaitement inutile d'être de son avis; même gynolâtre, pour se servir de son expression propre, on serait empoigné par la sincérité de sa déclamation et le profond de son accent. Sentir ainsi, c'est apporter à l'éthique une irréfragable contribution. C'est apporter au bilan de l'histoire littéraire la preuve absolue qu'en telle année tel homme souffrit de telle façon; c'est ajouter un fait aux faits, un mot à la phrase poétique de notre temps. C'est cela que comprennent clairement ou confusément les jeunes gens qui sourient quand on leur démontre dans ces œuvres des inexpériences professionnelles et des tares d'ordre scripturaire; c'est cette profondeur d'accent qui fait accepter ce Strindberg assez matérialiste, de raisonnement confus dès qu'il diserte, désolamment enclin à croire des Lombroso et autres expérimentateurs, sans autres lumières que lexicographiques pour la formation de mots sans substance, par des idéalistes et des mystiques et des intellectualistes, parce qu'ils sentent à travers les ombres d'un autre chemin un homme de même souffrance et de même passion qui vécut ailleurs.

A ceux qui nous reprochent notre goût pour les littératures exotiques et évoquent, à juste titre, la suprématie encore vivante de notre art en nous reprochant de l'oublier, il faut répondre, non pas seulement en leur faisant

remarquer que ceux-là mêmes qui constituent cette suprématie, depuis Flaubert, Baudelaire, etc., ont été précisément niés toujours ou rabaissés par eux, mais encore ceci :

Qu'en France, depuis nombre d'années, notre hérédité était devenue trop purement littéraire, trop penchée vers un inutile fini de la forme, primant sur toutes autres préoccupations, qu'on était trop passionné d'une belle ordonnance, de la conservation d'une langue appâlie, pour les uns, pour les autres trop soucieux de petits détails néologiques et de courtes notations de sentiments, pour que l'élite des plus jeunes n'ait été, ces derniers dix ans, très saisie par la beauté de ces œuvres fortes, qui ne sont pas des œuvres d'art mais des actes humains.

Une fois bien persuadés que l'art n'est pas un mandarinat, si nous appliquons à des problèmes humains, résolus en notre conscience et par nous, devant nos yeux intellectuels, les ressources de forme que nous donnent notre langue et notre génie national et auxquels nous n'avons jamais cessé d'ajouter, de belles œuvres pourront naître chez nous, et encore une fois, ce ne seront pas les Scandinaves, ni toute autre race qui nous gênera pour les manifester.

Encore faut-il pour cela, que l'incurie générale et l'hostilité inconsciente des masses et de leurs intermédiaires, ne nous forcent pas à les connaître trop tard et d'un seul coup. Car si Ibsen et Wagner prennent trop de place en ce moment, à qui la faute, sinon à ceux qui les écartant, tant qu'ils purent, de la connaissance générale, furent cause qu'il fallut réparer en quelques mois les effets de leur obscurantisme de vingt-cinq ans.

GUSTAVE KAHN

P. S. — A mon grand regret je dois encore remettre au mois prochain le livre de M. Maurras, celui de M. Polti, la très intéressante traduction du prince Sérébriany, et les *Chansons de Bilitis*, poème en prose de M. Pierre Louys dont les mérites demandent à être détaillés.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE ⁽¹⁾

L'Ironique Amour, par M. CAMILLE LEMONNIER. Paris, Dentu. — *Les Miroirs de jeunesse*, par M. LOUIS DELATTRE. Bruxelles, Lacomblez.

Ceux qui voudront se faire une idée des diverses phases par lesquelles a passé le souple et vigoureux talent de M. Lemonnier n'auront désormais qu'à lire *l'Ironique Amour*. On y trouve, en effet, le *rude ouvrier* qui tailla *le Mâle* et *le Mort*, le psychologue cruel qui fit *le Possédé*, le subtil analyste qui disséqua *Claudine Lamour*. On dirait que M. Lemonnier a écrit chaque nouvelle sur un exemplaire différent de son œuvre antérieure et qu'une force secrète est sortie du volume et a influencé sa main. Sa main seulement. Car, s'il est repassé dans des endroits qu'il avait visités antérieurement ce n'a pas été pour se répéter et l'idée fondamentale de son livre n'a guère de racines dans ses autres ouvrages. Si l'on retrouve dans *l'Ironique Amour* le bourgeois, la femme du monde, l'hétaïre et le paysan, des personnages qu'il avait déjà disséqués ailleurs, c'est sous un jour nouveau qu'ils apparaissent. Chaque nouvelle est une petite caricature à la Forain qui met à nu des saletés d'âme qu'on cache avec soin. C'est l'être intime surgissant derrière les trompeuses apparences, le triomphe de l'esprit sur la lettre. Suivant qu'il consulte ses intérêts ou ses passions, — ou qu'il s'appuie sur la morale pour mériter la considération de la galerie, — l'homme présente deux masques à l'observateur. Le premier, on ne l'arrache point, c'est celui qui est collé à l'être intime, c'est le masque de notre âme. C'est sous ce masque-là que M. Lemonnier a cherché l'amour. Il est allé de la grande dame raffinée à la pauvre ouvrière aux sens obtus en passant par la petite bourgeoise perverse, et il les a toutes silhouettées dans des attitudes identiques. L'amour qu'il a vu là n'est pas l'amour des idylles ni des romances, mais un amour de fin de siècle, une passion de gens pourris, qui ne croient plus qu'au sacro-saint argent. Devant ces âmes, M. Lemonnier ne prend pas de férule, il se contente d'en traduire l'odieux à travers le comique. Il y a là du comique gai, du comique triste et du comique

(1) Dans la Chronique littéraire du dernier numéro, p. 753, il faut lire *Leys* au lieu de *De Braekeleer*.

répugnant. A côté de quelques personnages drôles, on en trouve de terriblement odieux, — dans *la Cagnotte* et *la Jungle*, par exemple.

Ces pages d'un réalisme intense alternent avec des contes symboliques. Aux noirs fusains succèdent les fines aquarelles aux couleurs tendres. C'est *la Petite Hyacinthe toute nue*, ou *la Princesse Viola* qui passent devant nos yeux, enveloppées dans leurs songes et vouées aux amours mystiques.

Puis voici que M. Lemonnier, quittant les salons parisiens et les régions du rêve, vient respirer à la campagne. A larges coups de pinceau, il brosse des paysages où les arbres frémissent, où les oiseaux chantent, où bouillonne la vie saine et généreuse de la terre, et là, dans l'eau cristalline d'une rivière, il fait s'ébattre, avec sa nichée, une mère opulente, sorte de déesse de la fécondité qu'on dirait sortie d'un tableau de Jordaens. Pour repousser à ces flamboiements de chair, il donne ensuite *la Maison près d'une rivière*. Cette nouvelle est celle que nous préférons. C'est l'eau-forte du livre. Elle est noire et tragique avec simplicité. Elle tient dignement sa place, dans l'œuvre de M. Lemonnier, à côté du *Mort* et du *Doigt de Dieu*.

* * *

Le critique qui fera l'histoire de la littérature de cette fin de siècle citera certainement M. Louis Delattre comme un phénomène. Alors que la plupart des écrivains, prosateurs et poètes, paraissent plus vieux que leur âge et tout écrasés par le poids d'une expérience séculaire, lui seul a su être jeune naïvement et sincèrement. A dix ans, il ne rêva pas d'avoir une pipe et à vingt ans, s'il lui arriva de s'intéresser à Spinoza, comme tout le monde, il eut le bon esprit de s'en tenir à l'anecdote de l'araignée. M. Delattre, qui aime tant son village, en est, au meilleur sens du mot. C'est un paysan malin et prudent qui se défie des blocs enfarinés. S'il a lu des livres qui peignent la vie en noir, il a promené sur eux un sourire sceptique, il s'est dit en les fermant « qu' tôt papi s' lè s'crire » et il ne les a pas crus. Au lieu de se laisser entraîner par un idéal trompeur dans des fondrières et des marécages, le finaud a enfermé ce feu follet dans une solide lanterne qu'il porte à la main où il veut. Avec elle, il éclaire sa vie. Lorsque l'art lui a offert d'être son compagnon, j'imagine qu'il lui a répondu : « Je le veux bien, mais à la condition que tu régleras ton pas sur le mien, et que nous ne brûlerons pas les étapes de la vie. » Il a roulé l'art comme les paysans du temps passé roulaient le diable lorsque celui-ci offrait de troquer leurs âmes problématiques contre de solides biens matériels. On dit, il est vrai, que le diable se rattrapait quelquefois et finissait par emporter les paysans, corps et âme, dans sa redoutable fournaise. L'art finira-t-il par emporter un beau jour M. Delattre? Nous n'en savons rien et jusqu'à présent rien ne nous autorise à le supposer. Il ne lui a en tout cas pas laissé prendre sa jeunesse. Jusqu'à présent chacun de ses livres a sonné une heure de sa vie.

Lorsqu'il était encore sur les bancs du collège, il a écrit les *Croquis d'écolier*. Un peu plus tard, il publiait les *Contes de mon village*, où il retraçait avec finesse et originalité plusieurs scènes rustiques dont l'accent et la facture annonçaient un poète et un artiste. Maintenant, comme l'art l'invitait à marcher vers la vie sérieuse, il lui a dit : « Un petit moment ; ne nous hâtons pas ; ne brusquons rien ; c'est lorsqu'on quitte les choses qu'elles paraissent le plus belles ; au lieu de projeter les rayons de notre lanterne en avant, dirigeons-les encore une fois en arrière ; faisons jaillir toute la poésie qu'elles contiennent ; pressons-les une dernière fois sur notre cœur et respirons avec avidité leur parfum mourant. » — Et voilà qu'il nous donne les *Miroirs de jeunesse*.

Ah ! nous pouvons nous regarder dans ces miroirs-là ! Ce n'est pas seulement la jeunesse de l'auteur que nous y trouvons, mais notre jeunesse à nous tous avec ses mille petites scènes qui nous ont tour à tour épanoui et contracté le cœur. Nous la voyons à l'heure où nous sommes le mieux à même d'en apprécier les charmes. Qu'on se figure un dernier jour de vacance ou plutôt le dernier jour de la dernière vacance, la veille d'un départ qui correspond à une orientation nouvelle de notre vie. L'âme palpite et le cœur bat à l'idée de toutes les belles choses inconnues qui nous attendent. Notre joie est cependant un peu troublée. Si une nouvelle vie commence, nous sentons qu'elle n'a pu prendre naissance que sur les ruines d'une existence antérieure et, inconsciemment, nous repassons dans les endroits qui nous la rappelle. C'est une dernière visite à des êtres et à des choses qui ont été si intimement liés à nous qu'ils faisaient en quelque sorte partie de notre être et qui désormais ne seront plus pour nous que des étrangers. C'est un salut au matin, un salut un peu ému, mais dont le beau soleil du jour a vite triomphé.

Pour se faire une idée exacte du livre de M. Delattre, il faut se représenter un jeune homme en route pour la vie sérieuse et qui se repose sur la dernière colline d'où s'aperçoit encore son village. Il est assis sur le gazon, les coudes sur les genoux et la tête dans ses mains ; il regarde devant lui et il songe. Un phénomène analogue à celui que Stendhal rapporte au sujet des branches qu'on jette dans les anciennes mines de sel de Saltzbourg se produit alors. Des effluves balsamiques montent de la vallée et se condensent sur son cœur en cristaux éblouissants. Tous les souvenirs, toutes les joies et toutes les émotions de la jeunesse, ou plutôt ce qui en est resté, un parfum concentré, excitant et un peu amer, afflue vers lui comme à l'appel d'un charme.

C'est un charmeur du reste que M. Delattre. Son procédé consiste non pas dans une observation brutale, dans une sorte de saisie violente du monde extérieur, mais dans une fascination semblable à celle de l'oiseleur qui siffle les alouettes pour les faire tomber dans ses filets. Il n'a pas saisi sa jeunesse d'une poigne violente, pour la dépecer, mais il l'a attirée à ses pieds où elle ronronne mollement étendue.

Chez M. Delattre le rêveur domine l'observateur. Le monde extérieur ne l'intéresse que pour autant qu'il stimule sa rêverie. Il n'y a rien d'extraordinaire dans son livre. Les *Miroirs de jeunesse*, nous l'avons dit, sont les miroirs de toutes les jeunesses : une série d'impressions et d'aventures en apparence insignifiantes, mais que l'imagination sait singulièrement amplifier quand on est poète. Une robe « gris perle » surmontée d'une petite tête mutine a passé devant un adolescent et lui a mis du soleil au cœur, elle a disparu et la mélancolie a remplacé la joie ; — un petit cœur étourdi et bon prend pour une affection paternelle la passion d'un brave vieillard qui l'a recueillie et lui martyrise l'âme sans s'en douter en le choisissant pour confident de ses amours ; — un jeune homme aime une jeune fille, et quand il s'aperçoit qu'il l'a conquise, il s'en va en étalant son indifférence, pour le plaisir d'être cruel, pour la joie de souffrir à l'idée qu'on souffre par lui. Voilà quelques-uns des thèmes qui ont servi de bases aux *Miroirs de jeunesse*. L'auteur les a développés simplement ; il ne les a pas poussés au tragique et il n'a point dramatisé. Il laisse les choses dans leur milieu et leur atmosphère. Petits drames et petites comédies, il respire le tout avec le même scepticisme et le même égoïsme d'adolescent. Au moment où vous croyez qu'il va pleurer il sourit. Si cela vous révolte il vous expliquera que, si nous étions plus juste, nous bénirions la souffrance sans laquelle nous n'apprécierons pas le bonheur. « Laissons la joie et le chagrin mordre sur notre cœur et de nos rires et de nos larmes faisons ensuite de beaux contes », telle semble être sa philosophie.

N'allez pas croire maintenant qu'il n'y a rien de sérieux dans son livre. Il sait admirablement, par un trait caractéristique, par une réflexion incidente ou voilée, nous faire sentir avec quelle force le moindre événement de notre vie se rattache à ce qu'il y a de plus sérieux pour nous et nous mettre sur le chemin des grandes réflexions ; seulement, il trouve qu'il est un peu fou de se perdre dans ce chemin-là. S'il y a un Hamlet en lui, c'est plutôt celui de Laforgue que celui de Shakespeare. Il est plus enclin à l'indulgence qu'à l'indignation où à la pitié. Dans la sphère de la vie courante, il a autant d'affection pour celui qui fait souffrir que pour celui qui souffre. Le meilleur de ses sympathies va même à ceux-là. Il comprend que certaines personnes ne font souffrir que parce qu'elles souffrent elles-mêmes. Il devine là des douleurs énigmatiques et des peines mystérieuses auxquelles il ne résiste pas. C'est pourquoi il pleure sur la femme adultère dans les *Bons Aouïterons* et suit partout avec admiration, comme un être extraordinaire et un héros, son égoïste et féroce ami Philippe, de Bruly-de-Pesches.

M. Delattre est, dans toute la force du mot, *un conteur*. Il est capable de nous intéresser avec rien. Ces histoires valent surtout par la façon dont il les présente. Il a le don rare d'être toujours intéressant. Sa plume est une baguette de fée qui rend poétique les choses les plus vulgaires.

Pour ces artistes-là, il ne s'agit pas de faire du style. Aussi M. Delattre

n'en fait pas. Son art est tout spontané. Sa phrase ressemble aux sentiers de sa bonne terre wallonne : elle zigzague et flane au petit bonheur. Elle ressemble aussi à ces fumées qui montent le soir, à la campagne, au-dessus des maisons blanches : elle tourbillonne, elle ébauche des dessins fantasques puis se brise tout à coup. S'il a le laisser-aller de l'improvisateur, il en évite cependant la licence. Chez lui, on trouve plutôt une savante négligence qui sait s'arrêter à point, et quand il le veut son style s'épure, se châtie et quelquefois devient lyrique. Dans les *Miroirs de jeunesse*, on rencontre de nombreux tableaux tracés de main de maître. Le rêveur chez M. Delattre ne nuit pas à l'observateur. Ici aussi, il sait trouver la note juste, le trait caractéristique et animer un portrait d'une vie généreuse. Qu'on lise celui qu'il trace de la crieuse des morts, dans la *Maison au bois*, et l'on aura une impression aussi forte et aussi lugubre de la camarde que celle que nous en donne le traditionnel squelette armé d'une faux. Avec son vieux châte dont la pointe lui tombe sur les sabots, avec sa tabatière à la main, ses cris d'effraie et ses grandes enjambées d'homme, cette femme passe dans le village de Font, comme une semeuse d'épouvante. Elle sent réellement la mort ; elle en colporte les germes et en incruste la peur dans tous les cerveaux.

Dans les *Miroirs de jeunesse*, comme dans les *Contes de mon village*, M. Delattre manifeste un amour immense pour la terre wallonne et spécialement pour l'endroit où s'est écoulée son enfance. Cet amour-là a fait les mêmes progrès que le talent de l'auteur. M. Delattre n'aime pas davantage la nature, mais il l'aime plus poétiquement. A force de la regarder, il y a trouvé mille détails insoupçonnés et dont il a habilement tiré parti. Dans les *Contes de mon village*, il aimait surtout les champs, les prés et les bois parce qu'ils lui rappelaient de belles heures de sa vie. Dans les *Miroirs de jeunesse* il les aime davantage pour eux-mêmes ; ce sont des personnages qui jouent un rôle au même titre que les êtres qu'il crée ; un petit faune laisse passer le bout de son oreille de chèvre et son amour pour la nature s'est haussé jusqu'à la passion panthéistique la plus ardente et la plus folle.

Ceci agrandit considérablement son art et l'empêche de s'étioler sur place. Il a compris d'ailleurs que là où se trouve le bonheur perpétuel, là aussi se trouve l'indolence et la dépression. Quand certains cheveux s'enroulent autour du cœur, le cœur s'étouffe, écrit-il dans la *Maison au bois*, en faisant allusion à l'influence de Bernardine, la belle servante, la savoureuse déesse de la vallée de Font, sur le jeune Fernand Ressaix. M. Delattre semble ainsi avoir répondu par avance à ceux qui craindraient de le voir rester au pied de son clocher, en leur faisant sentir que son clocher sera pour lui ce qu'il est pour Georges Eekhoud, — à qui il offre son œuvre dans une dédicace pleine de grâce et de cœur : — un refuge pour son originalité et une colonne d'où sa pensée irradiera vers des horizons infinis.

HUBERT KRAINS

LE MOIS

Sans distinction d'opinion, la presse tout entière a entamé, ces temps derniers, une campagne ayant pour but d'obtenir la mise en liberté de Jean Grave.

Il est honteux, en effet, de constater que sous un régime qui se réclame du principe de liberté, un penseur, un philosophe, un érudit ait pu être traîné dans les geôles pour avoir exprimé librement une opinion sociologique.

Il est à remarquer, surtout, que Jean Grave a été condamné pour la publication d'un livre qui avait paru trois ans avant et qui, pendant ce laps de temps, avait circulé sans qu'on ait jamais songé à inquiéter l'auteur.

Puis, un jour est venu où ce livre qui, par son prix, sa conception, les idées qu'il contenait, ne pouvait s'adresser qu'à des gens d'études, fut reconnu séditeux par le parquet, qui avait reçu du gouvernement l'ordre de le juger tel.

Jean Grave, dont la grâce était demandée, vient de protester contre les démarches qui étaient faites en sa faveur, et il écrit, à ce sujet, les lignes suivantes à l'un de nos confrères de la *Cocarde* :

« Demander, dit-il, au gouvernement de me gracier après m'avoir enfermé, c'est lui reconnaître le droit de me juger. Je ne lui reconnais ni l'un ni l'autre. Je ne lui ai pas demandé à être condamné, je subis la loi du plus fort, je n'ai rien à solliciter de sa faveur.

« Vous seriez donc bien aimable de ne pas continuer. L'intention vaut le fait, et je vous en suis tout aussi reconnaissant que si ma grâce était obtenue. »

Nous ne pouvons que féliciter le prisonnier de sa détermination : elle est conforme aux sentiments de dignité d'un homme libre qui ne reconnaît pas les jugements de la magistrature au service du pouvoir.

Notre ami et collaborateur Georges Eekhoud fera paraître à la fin du mois un volume de nouvelles; titre : *Mes Communions*. L'auteur du *Cycle patibulaire* et de tant d'œuvres de haute valeur a écrit ce dernier livre pour « exalter toutes les amours et confesser toutes les foies ».

La société *L'Art* a ouvert dernièrement à Bruxelles sa curieuse exposition.

Les objets d'art mis en vente sont rassemblés dans la très artiste demeure habitée jadis par M. Picard.

Cette tentative de réunir dans un milieu harmonique les essais d'art appliqué à la vie domestique est particulièrement intéressante.

Dans son prochain numéro la *Société nouvelle* publiera la suite de l'étude de M. Linet : *Inutilité et dangers de la vaccine*, et de l'étude de MM. F. et M. Pelloutier : *Les Conditions du travail et de la vie ouvrière en France*.

Notes sur l'Angleterre politique et sociale.

« Liberté, Égalité, Fraternité » ont dit les sentimentalistes révolutionnaires français ; l'Anglais, au contraire, raisonneur indépendant et froid, pourrait écrire sur son drapeau : « Liberté, Inégalité, Coopération. »

Analysez dans ses détails, puis résumez en synthèse l'histoire de l'Angleterre, depuis la conquête s'entend, car les temps antérieurs à l'arrivée des Normands n'apparaissent que comme une brume confuse au travers de laquelle le chercheur entrevoit des hommes de races et de mœurs étranges s'entre-tuant. De l'œuvre autoritaire et sanglante d'unification, commencée par Guillaume le Conquérant et poursuivie par ses successeurs, arrivez jusqu'au temps contemporain d'industrialisme et d'expansion commerciale universelles, en passant par la *Magna Charta*, les débuts du Parlement, la guerre de Cent ans et celle des Deux-Roses, la Réforme, la Révolution et l'entrée dans la vie moderne, vous emporterez une impression de virilité brutale et d'indépendance égoïste. Regardez maintenant l'Anglais dans les mille actes de sa vie ; dans la rue, allant droit son chemin, sans égards pour les autres, sans se plaindre non plus des horions qu'il reçoit ; au restaurant, au café, le chapeau éternellement vissé sur la tête ; au théâtre, où il entre en jouant des poings ; à l'atelier, au bureau, où il travaille silencieusement et consciencieusement, quitte, une fois sorti, à livrer bataille au patron dans quelque grève gigantesque ; à sa banque où il asservit le monde ; tandis qu'une flotte incomparable et une armée de volontaires, relativement restreinte mais solide et dont les chefs repoussent toute ferblanterie, apparaissent comme les remparts vivants de cette domination universelle, qui cache en elle, comme l'ancien monde romain, des plaies à nulles autres comparables.

« Rule, Britannia, Britannia rule the waves,

« Britons never shall be slaves ! »

(Commande, Bretagne (1), Bretagne commande aux vagues,
Les Bretons ne seront jamais esclaves.)

(1) Bretagne et Bretons signifient, naturellement ici, Angleterre et Anglais.

Ainsi chantent les fanfares nationales dans les fêtes et dans les *music-halls*.

Jamais esclaves..... sauf de la faim, cette dominatrice, la plus despotique de toutes qui, chaque année, force 300,000 prolétaires à s'expatrier et en jette, l'hiver, 100,000 autres dans la rue, sans pain, sans logis et hurlant : « *We want work to do!* » (Nous demandons du travail.)

La richesse de Carthage, d'une Carthage dix fois plus grande que l'ancienne, avec tout un monde de barbares affamés dans son sein !

La chute fatale de l'oligarchie anglaise, noblesse et bourgeoisie capitaliste, amènera un spectacle inouï.

Ne médisons pas trop cependant de cette race égoïste mais courageuse et opiniâtre, qui, en ce moment, tient l'empire du monde auquel elle a donné sa forme modèle. Ce sont les Anglais qui, rognant les griffes à leur roi, puis lui coupant la tête, ont donné les premiers, au sortir du moyen-âge, l'exemple d'un peuple proclamant la liberté civile. Jusqu'à l'année terrible 1793, les révolutionnaires français, les Sieyès, les Mirabeau, les Brissot et même les Robespierre ne furent que leurs plagiaires. La Constitution anglaise apparaissait à ceux-mêmes qui, relativement novateurs, ne cherchaient pas leurs modèles dans l'ancienne Rome, comme l'idéal des systèmes politiques : un être impersonnel et irresponsable, brillante idole sans puissance effective, deux chambres, représentant, l'une le présent avec ses besoins, l'autre le passé avec ses traditions, chargées de gouverner plus ou moins harmoniquement, un conseil des ministres investi de l'administration effective, la séparation des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire, tel est le mécanisme que l'Angleterre a donné à la bourgeoisie des deux mondes. C'est en ce moment l'esprit d'Albion qui plane sur l'univers.

Si les Anglais, gouvernement, classes et masses, sont rétifs aux emballéments généreux, aux effluves enthousiastes, si, depuis deux siècles, ils n'entreprennent que des guerres de marchands et, lorsqu'ils font du bien, semblent n'agir que par calcul, ils ont cependant donné asile à tous les vaincus qui ne pouvaient mettre en danger leurs intérêts : aux calvinistes, comme aux nobles émigrés, à Charles X comme à Louis-Philippe, aux proscrits de Juin comme à ceux de Décembre, à Victor Hugo comme à Napoléon III, à Mazzini comme à Karl Marx, aux anarchistes comme aux communards. Le développement de la pensée leur doit beaucoup. Leur monarchie n'est qu'une fiction pompeuse et coûteuse à la vérité, mais sans puissance redoutable : Le souverain règne et ne gouverne pas. Le spectacle des institutions politiques de l'Angleterre et de sa vie sociale, faite de contrastes saisissants, de grandeurs et de misères, nous montre la vérité de cet axiome que la liberté et le bien-être d'un peuple ne dépendent pas de son étiquette gouvernementale.

On a dit que Jack Cade ne ressemblait nullement à Jacques Bonhomme, que les Français avaient le sentiment de l'égalité et les Anglais celui de la liberté. Il y a certainement beaucoup de vrai là-dedans, mais à condition d'entendre par Anglais seulement les habitants des quarante comtés qui formaient autrefois l'heptarchie saxonne. Ailleurs, on se trouve en présence d'une race qui, malgré l'unification politique, conserve encore des tendances et des traditions différentes. Les Celtes d'Irlande avaient jadis dans les mœurs une sorte de familiarité démocratique qui n'est point partout disparue, bien qu'à la longue l'oppression impitoyable de leurs vainqueurs lui ait le plus souvent substitué une obséquiosité excessive mais toute de surface. Encore aujourd'hui, les compatriotes d'O'Connell, avec leur esprit souple et prompt, demeurent très différents des flegmatiques Anglais. Les Écossais étaient, il y a deux siècles et demi, les premiers républicains des îles Britanniques : Leur égalitarisme et aussi leur intolérance s'étaient encore avivés au souffle de la Réforme dans laquelle ils s'étaient jetés furieusement. Alors que la vieille Europe croupissait dans l'idolâtrie monarchique, ils faisaient entendre à leurs rois de dures vérités, leur parlaient irrespectueusement et enfin se révoltaient contre eux plus que tout autre peuple. Ce furent leurs presbytériens qui commencèrent la lutte contre l'épiscopat anglican, à leurs yeux trop ressemblant à la hiérarchie romaine, contre Charles I^{er} et le principe monarchique même. Comme, plus tard, les girondins en France, ils déterminèrent l'avènement de la république et déchaînèrent la révolution qu'ils devaient abandonner en route, la trouvant trop débordante. Il y a à noter chez l'Écossais une différence absolue avec l'Anglais dans le mode de raisonnement : L'Anglais procède par induction, s'élève des détails à l'ensemble, du simple au composé et, ne présentant pas *a priori* de plan général, est tolérant pour ceux qui pensent à côté de lui. L'Écossais, au contraire, raisonne par déduction et tire de principes abstraits des applications rigoureuses. Enfin, les Gallois, beaucoup moins frottés que leurs voisins du centre d'éléments saxons, ont conservé jusqu'à ce jour, avec des mœurs et des traditions propres, un esprit d'indépendance qui se traduit surtout dans leurs luttes contre l'église anglicane.

Prenez un ouvrier anglais et mettez-le en présence d'un ministre ou d'un lord ; il sera respectueux, n'omettra pas les qualifications honorifiques dues à son interlocuteur, mais il formulera sa pensée sans crainte et discutera ses intérêts en toute liberté d'esprit.

Sur ce sol britannique réfractaire aux effervescences révolutionnaires, l'idée féconde d'association s'est prodigieusement développée. Les premiers exemples connus de coopération ouvrière remontent à cent dix-sept ans. Ils

furent donnés par des tailleurs de Birmingham qui, étant en grève, ouvrirent un atelier en commun. Les guerres de la Révolution et du premier Empire, et surtout le blocus continental qui jeta une si grande perturbation dans la vie économique du Royaume-Uni, amenèrent les prolétaires appauvris à s'associer pour arriver à vivre. Était-ce à ceux-là que pensait Proudhon lorsqu'il s'écriait : « Le communisme c'est la religion de la misère. » Quoi qu'il en soit, Robert Owen, le célèbre philanthrope communiste, ne devait pas tarder à donner un grand essor à l'idée coopérative. Elle était tombée comme une bonne semence, sur son vrai terrain : en 1852, il y avait en Angleterre cent quarante sociétés de consommation; dix ans plus tard, le nombre des coopératives s'élevait à quatre cent cinquante, nombrant quatre-vingt dix mille membres et disposant d'un capital de quatre cent cinquante mille livres sterling (onze millions deux cent cinquante mille francs). En 1869, les coopérateurs dont le nombre croissait tous les jours, se fédérèrent et résolurent de tenir un congrès annuel dans quelque grande ville de l'Angleterre ou de l'Écosse.

A côté de ces sociétés, le *trade's unionism* suivait une marche parallèle. Ces luttes contre le capital, depuis le premier quart de ce siècle, pour n'avoir point fait parler la poudre, n'en furent pas moins souvent colossales et épiques. L'Angleterre avait subi une transformation économique complète, était devenue le pays industriel par excellence. Tandis que les paysans des *highlands* étaient dépossédés par leurs *landlords*, tous les travailleurs des villes, jadis indépendants, tombaient dans le servage du grand atelier. L'économiste John Wade, qui n'est pourtant pas révolutionnaire, constata que l'avidité des maîtres de fabrique leur avait fait perpétrer des atrocités tout aussi épouvantables que celles des *conquistadores* espagnols dans le nouveau monde. En janvier 1860, le *Daily Telegraph*, le plus grand journal des îles Britanniques, imprimait ces lignes lamentables : « M. Broughton, magistrat de comté, a déclaré, comme *chairman* (1) d'un meeting tenu à la mairie de Nottingham, le 14 janvier 1860, qu'il règne dans la partie de la population de la ville occupée à la fabrication des dentelles, une intensité de misères et de dévouement inconnu au reste du monde civilisé... Vers deux, trois et quatre heures du matin, des enfants de neuf à dix ans sont arrachés de leurs lits malpropres et forcés de travailler jusqu'à dix, onze et douze heures de la nuit. La maigreur les réduit à l'état de squelette, leur taille se rabougrit, les traits de leur visage s'effacent et tout leur être se raidit dans une torpeur telle que l'aspect seul en donne le frisson... Que doit-on penser d'une ville qui organise un meeting public

(1) Président.

pour que le temps de travail quotidien pour les adultes soit réduit à dix-huit heures? »

Les ouvriers anglais organisés en unions ont à maintes reprises fait preuve d'une solidarité et d'une ténacité admirables; aussi, sans avoir recours à la révolte armée, ont-ils bien des fois triomphé. En 1825, à Manchester, les tisserands en grève sacrifiaient sans sourciller, dans leur lutte contre le patronat, deux cent cinquante mille livres (six millions deux cent cinquante mille francs) de salaires; quatre années plus tard, les maçons de la même ville se saignaient à leur tour d'une somme de soixante-dix mille livres (un million sept cent cinquante mille francs). A Preston, en 1854, au cours d'une grève de trente-six semaines, dix-sept mille travailleurs eurent l'abnégation de perdre quatre cent vingt mille livres (dix millions cinq cent mille francs) de salaires. Vers la même époque, les mineurs du pays de Galles sacrifiaient aussi dix-huit millions sept cent cinquante mille francs.

Ces *trade's unions* ou chambres syndicales anglaises sont aujourd'hui répandues sur le pays tout entier dont elles englobent les forces ouvrières. Elles ont une organisation puissante et une discipline sévère, on pourrait même dire militaire, et de fait, dans ce pays peu amoureux du clinquant et de la chevalerie, l'armée industrielle s'annonce comme devant être dans un avenir prochain bien autrement puissante que l'armée militaire. Jusqu'à présent, ces groupements économiques se sont montrés empreints de l'esprit le plus légalitaire, chose peut-être curieuse à constater dans un pays qui a été le berceau de l'Internationale et où se donnent rendez-vous les éléments exotiques les plus révolutionnaires. Pendant bien longtemps les *unions* se sont tenues sur le terrain purement économique, cherchant en principe, par des grèves bien organisées, à obtenir des augmentations de salaires successives et la diminution des heures de travail. Toutefois, le cours des affaires, pendant les dix dernières années, leur donna à penser que la situation industrielle présente, avec ses crises sans cesse renaissantes, résultant d'une production désordonnée et de constantes révolutions dans l'ordre technique, exigeaient une autre tactique.

En 1872, au Congrès quinquennal de Nottingham, où étaient représentés deux cent cinquante mille membres, se fait jour pour la première fois l'idée d'entamer la lutte sur le terrain politique. Les résolutions prises à ce congrès sont dignes d'être notées : on y décida, en effet, la nomination d'une commission spéciale qui serait chargée de suivre de près les discussions parlementaires se rapportant à la question ouvrière et on appuya sur la nécessité de faire entrer à la Chambre des communes des représentants de la classe ouvrière au lieu d'abandonner ses intérêts aux luttes et aux intrigues des conservateurs et des libéraux. Dix ans plus tard, au Congrès de

Manchester, auquel participèrent cent vingt-six sociétés, chiffrant plus de cinq cent vingt mille membres et représentés par cent cinquante délégués, on abordait la question d'un impôt personnel qui eût servi à élever de quatre à vingt-cinq au moins le nombre des députés ouvriers au Parlement. L'année suivante, le Congrès de Nottingham, plus important encore au point de vue numérique que le précédent, proclamait l'indispensable nécessité d'une représentation directe des ouvriers à la seconde Chambre, soit que ces députés fussent payés par leur parti même, soit que le gouvernement se chargeât de les indemniser en leur accordant la dispense des droits électoraux et un traitement. La *Social Democratic Federation*, qui est l'aile la plus avancée du socialisme parlementaire, continue encore aujourd'hui avec beaucoup d'activité, à côté de l'*Independent Labour Party* et des radicaux la campagne en faveur du suffrage universel complet. Un vote à tout homme, un second tour de scrutin aux élections et le paiement des députés, telles sont les revendications qu'elle ne manque pas de formuler à chaque grand meeting.

La création de l'*Independent Labour Party*, ayant ses candidats et sa politique, et celle de la *Social Democratic Federation*, inspirée surtout des idées et des éléments marxistes, sont destinées à disloquer bientôt l'ancien jeu de bascule des partis parlementaires anglais. On sait, que jusqu'à ces dernières années, il n'y en avait à proprement parler que deux, celui des whigs ou libéraux et des tories ou conservateurs, qui se succédaient à tour de rôle. Les tories représentaient surtout l'aristocratie foncière et le *landlordism* ; leur principale forteresse est aujourd'hui la Chambre des lords, qui est peut-être l'assemblée la plus justement méprisée d'Europe pour sa routine réactionnaire et sa paresse. Sur cinq cents membres environ qu'elle compte, une vingtaine à peine assistent aux séances et se montrent capables de quelque travail. Mais qu'une loi tant soit peu progressiste soit votée à la Chambre des communes, comme il est arrivé récemment pour le *home rule* et aussitôt tous ces nobles fainéants, sacrés législateurs de par leur naissance, accourent du fond de leurs châteaux pour faire obstacle à la mesure libérale. Heureusement, cette assemblée d'apparat ne brille pas par le courage et chaque fois qu'elle s'est trouvée en antagonisme avec une force menaçante, soit celle de la couronne, soit celle du peuple, elle a fini par céder plutôt que de risquer son existence. C'est ce qui arriva notamment en 1832, où après avoir fait échec pendant deux années aux tentatives de réforme électorale qui avaient pour elles la Chambre des communes et le roi Guillaume IV, elle finit par se soumettre lorsqu'elle fut menacée d'être réduite à l'impuissance par la création d'un grand nombre de nouveaux pairs. Les whigs, au contraire, ont représenté jusqu'ici la bourgeoisie libé-

rale, enrichie dans le commerce ou l'industrie, bien que les ancêtres des whigs actuels, ceux qui ont le plus contribué à chasser le dernier Stuart, Jacques II, et à compléter la révolution sanglante de 1648 par la révolution constitutionnelle de 1688, aient compté parmi eux d'influents seigneurs.

Les Parlements ou conseils généraux, écrit Blackstone, sont aussi anciens que le royaume même. Comment étaient constitués ces Parlements? Ceci est une autre question qui a été bien discutée parmi les archéologues, principalement le point de savoir si les communes étaient convoquées et, dans ce cas, à quelle époque elles commencèrent à former une assemblée distincte.

La première constitution, on le sait, fut arrachée au roi Jean sans Terre par ses barons révoltés, en l'an 1213 : C'est la *Magna Charta*, dans laquelle ce prince promet de convoquer, toutes les fois que l'état des finances et de l'administration le nécessitera, tous ses archevêques, évêques, abbés, comtes et grands barons, en leur assignant, quarante jours à l'avance, par le shérif et les *bailiffs*, le lieu de réunion. Cette constitution a existé en fait depuis au moins l'année 1266, car il reste des documents de cette époque, relatifs à la convocation, non seulement des seigneurs et des chevaliers, mais aussi des citoyens et bourgeois en un Parlement. L'histoire constitutionnelle n'est que le récit de l'interminable lutte entre le Parlement et la couronne, lutte qui se déroula dans l'assemblée même, partagée ainsi en deux fractions. Sous Henri VIII et la reine Elisabeth, la couronne fut le côté gagnant; sous les Stuarts, au contraire, la victoire fut pour les patriotes et les représentants du peuple et, après la révolution pacifique de 1688, les monarques étant étrangers, ignorants des mœurs et coutumes des Anglais, les whigs surent en profiter pour accroître la puissance du Parlement.

Sous Guillaume III, on entend pour la première fois parler d'un cabinet et des conseils des ministres, mais ce n'est que lorsque le prince de Hanovre arrive sur le trône que se formule réellement la doctrine whig que le souverain règne et ne gouverne pas, que le pouvoir réel repose dans le ministère et plus particulièrement entre les mains du *Premier* ou premier lord de la trésorerie. Sous George I^{er} et George II, l'influence de la couronne décline sensiblement; sous George III, ce fut le contraire : Le but de ce roi était de faire du cabinet l'instrument de sa volonté; « Peu de choses dans notre histoire, » dit Macaulay, « sont plus curieuses que l'origine et le développement de la puissance possédée par le cabinet. A une époque éloignée, les rois d'Angleterre avaient été assistés par un Conseil privé, auquel les lois assignaient un grand nombre de fonctions importantes. Durant plusieurs siècles, ce corps délibéra sur les affaires les plus

« graves et les plus délicates, mais par degrés son caractère changea. Il
 « devint trop grand pour pouvoir travailler encore en secret et avec
 « rapidité; le rang de conseiller privé était souvent donné comme distinc-
 « tion honoraire à des personnes auxquelles rien n'était confié et dont
 « l'opinion n'était jamais demandée. Le souverain, dans les occasions les
 « plus importantes, ne consultait qu'un petit groupe de principaux minis-
 « tres. Les avantages et les désavantages de ce système avaient été de
 « bonne heure indiqués par Bacon avec son jugement et sa sagacité habi-
 « tuelles, mais ce ne fut qu'après la Restauration que le Conseil intérieur a
 « attiré l'attention générale. Durant de nombreuses années, les politiciens
 « continuèrent à regarder le cabinet comme un groupe inconstitutionnel et
 « dangereux; néanmoins, il devint constamment de plus en plus important.
 « A la longue, il attira à lui une grande partie du pouvoir exécutif et arriva
 « à être regardé depuis plusieurs générations comme une partie essentielle
 « de notre politique. Néanmoins, chose étrange à dire, il continue encore
 « à être entièrement ignoré de la loi; les noms des seigneurs et gentlemen
 « qui le composent ne sont jamais officiellement annoncés au public; on
 « ne tient aucun procès-verbal de ses réunions et résolutions et son existence
 « n'a jamais été reconnue par notre Cour de Parlement. »

La Chambre des communes a sur son aristocratique rivale, la Chambre des lords, un avantage réel : Le chef du cabinet lui appartient généralement. Il y a des exceptions et même actuellement lord Rosebery, successeur de M. Gladstone, n'est pas un *Commoner*; aussi sa nomination a-t-elle suscité les clameurs des radicaux. Mais ces exceptions sont si rares qu'elles ne font guère que confirmer la règle. On peut citer la conduite] loyale d'un des chefs du *torysm* anglais, le vainqueur de Waterloo, Wellington, qui, en 1834, invité par le roi à former un nouveau cabinet, répondit : « Ce n'est pas à moi, mais à sir Robert Peel que Votre Majesté doit s'adresser pour former un cabinet et le diriger. Les litiges et aussi la prépondérance sont à la Chambre des communes; le *leader* de cette chambre doit être à la tête du gouvernement. Je servirai sous lui dans tout poste qu'il plaira à Votre Majesté de me confier. »

Ce fut Hobhouse qui, le premier, donna à une fraction le nom d'opposition et Canning accepta cette appellation comme appropriée. Tierney ajouta : « Nous pouvons adopter ce mot, car nous sommes certainement une des branches du gouvernement de Sa Majesté. Bien que nos opposants soient en fonctions, nous sommes au pouvoir : Les mesures sont prises par nous tous, mais les émoluments sont à eux. »

Si les compétitions électorales ne sont pas à Londres plus écœurantes qu'ailleurs, par contre, le spectacle qu'elles offrent dans les *bourgs pourris*

de la Country est bien triste pour la dignité humaine. Depuis l'adoption du *Reform bill*, en 1832, la durée du mandat parlementaire a été fixée à sept ans, mais il est rare que la Chambre des communes ne soit pas dissoute avant la sixième année. Le droit de vote est acquis à tout Anglais qui paie un loyer annuel non inférieur à dix livres sterling. La classe propriétaire est toute privilégiée par cette disposition, car si un homme possède dix maisons dans des bourgs différents, il peut voter à ces dix collèges. La veille de l'élection, chaque candidat prend possession d'une taverne où les consommations sont offertes gratuitement à tout venant. Les votants sont racolés, parés de rubans à la couleur du drapeau arboré devant chaque camp. L'*ale* et les *spirits* agissent sur les consciences et éclairent les intellects : après quoi l'on va voter publiquement et sans carte devant le shérif.

Pendant ce temps, les candidats rivaux, juchés sur des tréteaux ou des tonnes, chauffent par des speeches bien sentis le zèle de leurs futurs administrés. Les huées, les grognements, les sifflets, les hurrahs forment la plus étrange cacophonie et le plus souvent on ne s'en tient pas aux cris : on se bat, les projectiles pleuvent, pendant que les crieurs des factions rivales colportent partout, d'heure en heure, le nombre de voix acquises. Cela dure vingt-quatre heures et se termine par un discours de remerciements du vainqueur, puis, par une saoulerie générale, remplaçant les feux d'artifice et les promenades aux flambeaux.

Autrefois, c'était mieux : le scrutin durait huit jours et le vote rapportait à celui qui le vendait deux ou trois cents guinées. Les plus grandes dames du royaume venaient cajoler pour leur favori les marchands de poissons et les charbonniers enrichis. En pleine rue, la duchesse de Devonshire embrassa pour le compte de Fox un boucher qui lui demanda galamment une étincelle de ses yeux pour allumer sa pipe.

Le *County Council* de Londres est à peu près l'analogue du Conseil municipal parisien, ou plutôt il tient le milieu entre ce dernier et le Conseil général. Les radicaux et les fabiens y sont nombreux. Ces derniers sont des socialistes très doctrinaires et très pacifiques qui comptent parmi eux des publicistes, des pasteurs et des érudits de grande valeur. Néanmoins, malgré toutes les bonnes intentions qu'ils affichent, ils n'ont pas encore réussi à améliorer sensiblement la situation des prolétaires anglais. Il y a à noter l'attraction singulière qui, chaque hiver, porte les sans-travail et les affamés de l'*East End* à se diriger vers Guild Hall, la résidence du lord-maire. Ce dernier personnage, qui est élu tous les ans parmi les *aldermen*, jouit de plus d'apparat que de pouvoir réel : sa juridiction ne s'étend que sur la City, faible partie de la ville moderne, mais qui, à la vérité, est tout l'ancien Londres. Qui sait si l'avenir ne réserve pas à ce premier magistrat

de la métropole anglaise, dont le cortège se déroule au 9 novembre avec un cérémonial archaïque et un clinquant bizarre, le rôle de porte-parole des affamés... à moins qu'il ne soit leur première victime !

Ce n'est pas très loin de là, en marchant vers l'est, qu'on arrive à *Tower hill*, petite butte qui fait face au plus vieux monument de Londres, la Tour, existante, dit-on, au temps de César et plus tard prison d'État. C'est là que, pendant les froides et obscures journées d'hiver, se réunissent les miséreux inoccupés, écoutant les harangues des *social-democrats* et des anarchistes. Quelquefois un drapeau rouge ou noir y flotte avec une inscription révolutionnaire : « Ni Dieu ni Maître. La misère du pauvre vient de sa soumission. » Le plus souvent, ces malheureux se contentent de manifester paisiblement, se bornant à chanter par les rues voisines, *la Marseillaise* et *The Starving Poor of old England* (le Pauvre affamé de la vieille Angleterre). Et cependant leur misère atroce serait de nature à faire perdre patience : combien en est-il dans la situation de la famille Ray, qui vécut trois semaines avec quatre shillings (cinq francs) pour cinq personnes ! Aussi la mort fauche-t-elle terriblement parmi la population infantile. Combien, parmi les *babies* qui grouillent dans les cours et les allées sombres, pourront arriver à l'âge adulte ?

Un jour, la faim et aussi quelques meneurs socialistes les poussant, les sans-travail de *Tower hill* se mirent en marche vers la cathédrale Saint-Paul pour inviter le doyen à vendre ses biens et en distribuer le produit aux pauvres, conformément à l'esprit du christianisme primitif.

Est-il besoin de dire que le doyen fut invisible ?

Les plaies sociales de la vieille Angleterre ont été retracées de main de maître par deux réalistes d'une incontestable puissance : William Hogarth et Charles Dickens. Le premier, tempérament révolutionnaire, s'est attaqué sans souci de caste aux fripons, aux hypocrites et aux sots : il a fait revivre tout un siècle. Pauvre et sans influence, il crayonna et peignit les parias : devenu riche, il vit de près les riches et dirigea contre eux son terrible burin. Dessinateur, graveur, peintre, il fut un moraliste brutal et inflexible, cicatrisant les plaies au fer rouge. Ses dessins et ses tableaux sont d'admirables satires. La férocité était alors partout, mais surtout dans les lois ; il entreprit une croisade contre elle, appuyée bientôt par une pléiade de publicistes, ses amis. Ici, il dessine au milieu du cortège d'une exécution à mort, comme emblème de la magistrature, la *perruque légale* portée par un boucher, l'homme qui symbolise la vocation sanguinaire. Ailleurs il personnifie sous le nom de Thomas Néron un élève de l'école de charité de Saint-Gilles, qu'il représente, d'abord enfant, au milieu d'une troupe de garnements infligeant des tortures à divers animaux. Plus tard, devenu cocher

de fiacre, il exerce sa cruauté sur sa malheureuse haridelle qui tombe éternuée de fatigue et de coups. A côté, se trouvent un berger assommant un agneau, un brasseur faisant passer la roue de son camion sur un enfant, un ânier dont la monture ploie sous le faix. La série se continue : Thomas égorge nuitamment sa maîtresse au coin d'une rue et il est pendu. Mais ce n'est pas tout : Ayant été cruel toute sa vie, Tom sera puni par la cruauté. Il a été détaché du gibet et porté dans une salle de chirurgie dont l'aspect est effroyable : on se croirait bien plutôt dans un antre de sorcières que dans un temple de la science macabre. Là sont des squelettes et, à côté, un chaudron où bouillent des têtes : impassibles, les chirurgiens dépècent le supplicié : l'un enlève un œil, un autre les entrailles, un élève scarifie le pied. Mais le pendu n'était pas mort ; il se ranime une seconde pour expirer dans les tortures sous le scalpel des chirurgiens demeurés indifférents.

Hogarth s'attaque aussi aux combats de coqs, si en vogue dans l'ancien Londres. Il montre les plus hauts seigneurs mêlés aux déguenillés, dans une égalité brutale : le duc d'Albermale, président des pairs d'Angleterre, est là avec des jockeys, des pick-pockets et des preneurs de rats ; un autre lord, muni du grand cordon, porte à cheval sur ses épaules un menuisier et, écrasé sous ce poids, tombe sur un boucher, lequel pousse contre la barrière un *quaker*, dont la perruque va voler sur les coqs.

Hogarth n'épargne personne : il coiffe George II d'un bonnet garni de grelots ; il montre le comte de Peterborough chassé à coups de pied par la Cuzzoni ; dans une mordante satire intitulée : *Cruauté, Superstition et Fanatisme*, il s'attaque à la religion officielle. Il met en scène l'Olympe en déshabillé dans une grange. Ses amis politiques, les whigs, revenus au pouvoir avec Walpole, puis avec William Pitt, corrompus et autoritaires, l'artiste populaire part en campagne contre eux. Enfin, dans *Quatre Scènes d'une élection*, il montre la corruption électorale à l'œuvre, whigs et tories se gorgeant de nourritures et de vins, se huant, se battant et tombant abjects sur le sol rougi par la bataille aussi bien que par l'orgie.

Charles Dickens, qui parut un siècle plus tard, n'a pas fait une guerre moins acharnée à l'hypocrisie et à l'égoïsme ; ce romancier impitoyable a écarté dans *Nicolas Nickleby*, *Monsieur Pickwick* et surtout *Olivier Twist* le voile que la fausse prudence anglicane avait jeté sur la plaie. Le peuple est apparu tel qu'il était.

Alors que l'aristocratique poète Tennyson sera presque oublié, Charles Dickens continuera à vivre dans la mémoire du peuple anglais pour avoir osé parler crûment des souffrances des meurt-de-faim.

C'est peut-être parce que la plèbe ne mange pas toujours, qu'elle met une âpreté farouche à s'enivrer chaque fois qu'elle le peut. Encore a-t-elle

l'excuse des tristes conditions sociales dans lesquelles elle vit : la misère à oublier et la pauvre carcasse à surchauffer afin de pouvoir abattre du travail pour le maître. Mais que dire des nobles lords pleins d'un superbe dédain pour le *mob* (1) et qui ne se font connaître que par leurs orgies grossières, tel le marquis d'Ailesbury, mort il y a quelques mois, et qui fut l'un des plus fameux ivrognes d'un royaume qui en compte, cependant, un nombre incalculable ! Que dire aussi des personnes bien pensantes et pieuses qui partagent également la sainte journée du dimanche entre le chant des cantiques et les libations réitérées dans leur *home* !

L'alcoolisme, qui sévit indistinctement sur les sexes, les âges et les classes, est la grande plaie du pays. Il y a à peu près à Londres dix mille *public houses* qui le samedi soir, en trois heures, reçoivent presque toute la population de la capitale, les mêmes consommateurs ne faisant souvent qu'entrer et sortir. L'ivresse de la bière est lourde, bestiale, triste et, pour la corser, beaucoup font verser par le *barman* du rhum ou du whisky dans leur *ale*. La reine des ivrognesses — on prend sa royauté où on la trouve — est actuellement une sexagénaire du nom de Jane Cakebread qui vient de purger sa deux-cent-soixante-treizième condamnation pour ivresse trop manifeste. Elle ne fait guère que sortir de la prison d'Holloway et y rentrer.

Les sociétés de tempérance, qui comptent un très grand nombre de membres, ont tâché de supprimer ce fléau : elles n'ont même pas pu l'endiguer. Il tient à des causes économiques et morales trop profondes qu'un bouleversement complet des conditions existantes, seul, pourra détruire. Le spectacle qu'offrent les débits de boissons le samedi soir et les *bank holidays* (jours fériés) est tout ce qu'il y a de plus écœurant. Si ce vice se fait remarquer surtout dans la capitale, il est uniformément répandu sur toute la surface du royaume. En Irlande, le zèle des prédicateurs religieux essaya en vain à maintes reprises de le combattre : parfois, touchées jusqu'aux larmes, des populations entières se convertissaient à la sobriété et le lendemain on les retrouvait ivres-mortes.

L'esprit religieux est cependant vivace en Angleterre : toutes les sectes y pullulent. On sait que Henry VIII, despote intelligent, n'abolit la suzeraineté du pape sur l'Eglise anglaise que pour y substituer la sienne propre. L'Eglise de l'État, la *State church*, appelée aussi *High church* ou Haute Eglise, n'est pas populaire. Elle a conservé en partie le rituel et l'esprit de sa rivale romaine et les protestants dévots ou clairvoyants tremblent de la voir un jour se scinder en deux tronçons, dont l'un retournerait au catholicisme pur et simple, tandis que l'autre irait grossir le nombre des

(1) Populace.

dissidents : méthodistes, presbytériens, évangélistes, congrégationalistes, baptistes, salutistes, etc. Depuis la seconde moitié de ce siècle, l'agitation contre les privilèges de l'Église d'État a été aussi vive qu'incessante, notamment en Écosse, où les presbytériens dominent, et dans le pays de Galles. Un des principaux points du programme des radicaux gallois, qui à la vérité vaut ce que valent les programmes électoraux, est même le *disestablishment*, c'est-à-dire la cessation d'entretien d'un culte hostile à la population rurale, dont les deux principaux tyrans sont le *squire* (propriétaire foncier à prétentions de gentilhomme), et le *parson* (curé).

Le congrès des « églises chrétiennes », qui s'est tenu cette année à Grindelwald, a eu une signification très importante : les sectes protestantes, habituellement si exclusives et si jalouses, ont fait cause commune et siégé côte à côte, tandis que des ministres de la Haute Église, envoyés par l'archevêque de Canterbury, chef de l'épiscopat anglais, leur prodiguaient des égards intéressés pour s'efforcer de ramener au bercail anglican ces brebis errantes.

Elle n'a pas toujours été aussi aimable, cette *High church*, dont la haine s'acharna pendant trente-six ans contre Byron mort, auquel elle refusa une place à Westminster abbey, à côté des grands hommes du royaume. Dans l'espoir de fléchir la rancune cléricale, les admirateurs du chantre de *Lara* avaient demandé un monument à Thorwaldsen qui, se mettant à l'œuvre, envoya trois figures. Mais on ne désarme pas ainsi les haines sacrées : le monument fut passé sous silence et enfoui dans les caves de la douane de Londres, d'où on ne le sortit qu'en 1866.

Et cependant, plus égalitaire que la nécropole royale de Saint-Denis, celle de Westminster a reçu, à côté des souverains, ces pompeux inutiles ou nuisibles, des hommes qui ont brillé par leur talent. A côté du restaurateur Monck et de Charles II dort le régicide Milton ; Shakespeare est là, dominant les portraits de Henry V, de Richard III et d'Elisabeth. Johnson, Sheridan, Garrick, M^{me} Pritchard, le physicien Pringle, le compositeur Hændel, l'architecte Taylor font partie de ce salon de la mort dénommé *Poets' corner* (coin des poètes). Le monument même a un aspect mi-catholique, mi-protestant.

L'Armée du Salut, si raillée, qui allie le sentiment religieux à l'amour de l'art, a poussé en Angleterre de fortes racines. C'est que, à côté des déploiements bruyants et souvent grotesques, elle traite, à sa manière naturellement, le malaise économique et social. Dans les *shelters* (refuges) installés par le général Booth, nombre de malheureux trouvent la nourriture et le coucher au plus bas prix de revient. Le général n'y perd pas, car parmi ces meurt-de-faim la plupart restent dans ses ateliers, travaillant pour un

salaire dérisoire. De même, les colonies agricoles qu'il a installées dans la *country* et où la main-d'œuvre est aussi peu coûteuse, font une concurrence mortelle aux petits propriétaires et agriculteurs du voisinage, pour la vente de leurs produits. Il y a là une soupape de sûreté qui rassure les dirigeants; aussi la sympathie et même l'aide matérielle de ceux-ci sont-elles acquises aux salutaires. L'esprit anglais est d'ailleurs un mélange curieux de sens pratique et de mysticisme : on connaît les évolutions de M^{me} Annie Besant qui a abandonné le socialisme pour la théosophie et est revenue de l'Inde adepte renforcée du plus pur brahmanisme; un livre récemment publié sous ce titre sensationnel : *La Révolution anglaise du XX^e siècle*, par M. Henry Lazarus, jette un jour curieux sur l'état psychique des publicistes réformateurs du Royaume-Uni.

L'auteur débute par une critique très juste et très sincère des vieilles plaies sociales. Il montre avec une indignation de bon aloi les misères sans nom contrastant avec les opulences inouïes. Un homme de cœur, devenu, sous le pseudonyme de Carlyle Democritus, généralissime de l'Armée du Salut, organise une révolution ayant pour but la substitution d'un gouvernement du mérite au gouvernement de l'argent et la délivrance du peuple opprimé. Grâce à lui, des exercices militaires sont joints aux exercices spirituels et comme l'armée arrive à compter 25,000 officiers, 200,000 soldats réguliers et 50,000 adhérents répandus dans toute l'Angleterre, la révolution s'opère sans difficulté. On ne touche ni à la vie, ni à la liberté, ni même à l'autorité du roi; on se contente de lui prendre ses bijoux, ce contre quoi il proteste légèrement. Quant aux ministres, banquiers, prêteurs sur gages, usuriers et *publicans*, ils passent un mauvais quart d'heure : Ils sont livrés sommairement à la justice du peuple. La réaction, qui veut relever la tête, est anéantie dans une bataille où les révolutionnaires, dignes des combattants de Fontenoy, refusent de se servir de leurs canons, les ennemis n'en ayant pas. Cromwell était moins chevaleresque à Marston-Moors et à Naseby. Mais le résultat est maigre : Les vainqueurs se bornent à faire élire par les citoyens âgés de plus de vingt-cinq ans un nouveau Parlement qui décrète la journée de huit heures et le minimum de salaire; après quoi le peuple va se coucher parfaitement heureux.

Quand on a vu de près la puissance et l'organisation des masses ouvrières anglaises, qui vont lentement mais ne reculent jamais, lorsqu'on a vu aussi les souffrances et les âpretés brutales des inclassés damnés de l'East End, quand on se rappelle aussi les actes de violence qui, tout récemment, marquaient, à Hull, la grève des *dockers* et dans le pays de Galles celle des mineurs, il est permis de présumer qu'une révolution vraiment prolétarienne en Angleterre serait beaucoup plus mouvementée et moins platonique.

Il faut avoir traversé la métropole anglaise en tous sens, depuis l'aristocratique West End jusqu'à Mil End, depuis Hampstead, retraite pittoresque des poètes et des écrivains, jusqu'aux quartiers affreux de Southwark et d'Old Kent road, pour concevoir la somme de misères et de farouches rancunes qui peut s'accumuler dans cette ville qui, Carthage moderne, a drainé les richesses du monde entier. En dehors des ouvriers réguliers, travaillant un peu moins que dans les autres pays d'Europe et gagnant un peu plus, il y a le désespéré allant de la prison au *shelter*, du *shelter* au *workhouse* et faisant tous les métiers pour ne pas mourir de faim. Ce sont eux qui fournissent les contingents de *blacklegs* ou sarrasins qui, au moment des grèves monstres, pour une somme moyenne d'un shilling par jour, font aux ouvriers unionistes une concurrence mortelle. Elle sera terrible en un jour de soulèvement, cette écume malheureuse et méprisée qui n'écouterait que la voix du ventre. Sa domination sera brutale, mais aussi passagère, comme celle de la tempête.

Quant à l'armée du travail, régulièrement organisée, encadrée et disciplinée, c'est surtout à Hyde Park, un 1^{er} mai, qu'on peut apprécier son nombre et sa force. De tous les points de l'immense ville, cent, cent cinquante, deux cent mille travailleurs convergent vers cet immense Forum, bannières au vent et fanfares jouant. L'enthousiasme n'empêche pas la cacophonie : A côté d'un groupe de musiciens exécutant la révolutionnaire *Marseillaise*, un autre gratifie les auditeurs du *God save the Queen* loyaliste ou d'un air de *music hall*. Des *maréchaux* montés font caracoler leur cheval en serre-file et obligent sous peine d'écrasement les dociles manifestants à garder à peu près leurs rangs et leurs files : C'est bien là le quatrième État qui s'avance ! Douze, quinze, vingt *platforms* sont échelonnées sur une pelouse immense ; chaque organisation un peu importante a la sienne et quelquefois en a plusieurs. Voici celle des fabiens, celle du Club radical de Marylebone, celle des *social-democrats*, ici des *clergymen*, là des orateurs féminins. On aperçoit le profil fin du révérend Hugh Price, parlant au nom de la démocratie et au nom de Dieu, plus loin la figure rasée du docteur Aveling, celle mobile et expressive de sa femme, infatigable orateur et interprète ; Shaw-Maxwell, Hyndman, Burrows sont assis serrés, à l'ombre du drapeau rouge ; mais c'est la silhouette trapue de John Burns, le plus éloquent de ces tribuns, servi par une voix de stentor, qui de loin attire la foule. Des Polonais, des Russes, des Allemands sont mêlés fraternellement aux Anglais ; il y a aussi des délégués français, possibilistes ou collectivistes, qui ont cette particularité de ne pas connaître la langue du pays dans lequel ils sont envoyés. A cinq heures, au son du *bugle*, les résolutions sont mises aux voix et adoptées avec un

enthousiasme qui se manifeste par des hurrahs réitérés. Puis la foule s'écoule et tout rentre dans le calme.

Les femmes d'une certaine culture prennent une part active à la vie publique en Angleterre : on en trouve dans toutes les sectes et dans tous les partis, les unes théosophistes comme M^{me} Besant, les autres politiciennes comme M^{me} Aveling, évangélistes comme la maréchale Booth ou rigoristes comme M^{me} Chant, le *leader* actuel de la campagne contre les tableaux vivants dans les théâtres. Règle générale, la femme et surtout la jeune fille appartenant aux classes aisées, apparaissent plus développées intellectuellement que la femme et la jeune fille française de même caste : peut-être est ce le fruit de la liberté dont jouissent, sans en abuser, les demoiselles britanniques qui, pour ne point ressembler à de jolies poupées, n'en font pas moins plus tard de très sérieuses mères de famille. Au contraire, la femme du prolétaire anglican n'est que trop souvent la femelle malheureuse et écrasée, très inférieure à la compagne vive et proprette des ouvriers français. Il faut que cette race anglaise, qui couvre le monde en dominatrice, soit bien robuste pour avoir résisté au poids séculaire de la misère et de l'alcoolisme.

La *Social Democratic Federation* et d'autres organisations s'agitent pour que le droit de vote dans l'ordre politique soit conféré aux femmes, qui le possèdent déjà partiellement dans l'ordre administratif, par exemple pour les élections des Conseils de paroisse. Quelque opinion que l'on puisse avoir sur les vanités électorales, il n'est que juste de constater que cette revendication du suffrage féminin se poursuit généralement sans les extravagances qui, en d'autres pays, en semblent le corollaire obligé.

L'Anglais est un peuple froid et raisonneur ; même les corps sociaux qui semblent le plus voués à la brutalité inconsciente, tels que la police et l'armée, manifestent parfois une certaine indépendance qui étonne l'étranger du continent. *Boby* (c'est le sobriquet populaire du policeman) n'est pas agressif comme son confrère parisien lequel semble se croire, en vérité, un militaire en ville conquise. Il est plutôt paternel qu'autoritaire avec les ivrognes, les vagabonds et les gamins ; depuis le *bloody sunday* (dimanche sanglant) du 13 novembre 1887, il n'a pas montré d'animosité excessive contre les révolutionnaires. Rien n'est plus curieux que de le voir prendre la tête des démonstrations populaires, même anarchistes, prêt, comme M. Prud'homme, à les combattre si elles dégénéraient en émeute, mais aussi à les protéger contre la foule qui, en Angleterre surtout, est plus royaliste que le roi. Des meetings où les policemen ont discuté les intérêts de leur « corporation » et parfois tenu tête respectueusement à l'autorité, ont prouvé qu'ils se considéraient moins comme des sbires que comme des travailleurs d'un certain genre.

Pour l'armée, composée de volontaires, déclassés, miséreux ou fainéants, que le recruteur racole aux environs de Trafalgar square et de White Hall, « la balayure des villes », selon l'énergique expression du général Napier, elle est cependant la moins abrutié d'Europe par la discipline. Il ne faut pas être exigeant et prétendre que pareil corps arrive à l'intellectualité. Les soldats, payés au minimum un shilling et un penny par jour, sont bien nourris, entraînés à des exercices physiques qui développent leurs muscles, peu surchargés de corvées, se promènent dans les rues et les parcs avec l'allure victorieuse de mirliflores, la culotte collante, la taille cambrée, la badine à la main et la jugulaire passée, non sous le menton, mais au-dessous de la lèvre inférieure, ce qui leur donne un air singulier. Au contraire, les officiers dont l'uniforme, porté d'ailleurs aussi peu que possible, est sévère et sans ferblanterie, demeurent presque invisibles : dans une réunion, rien ne les distinguerait du simple pékin avec lequel ils aiment mieux se confondre que de se pavaner dans des costumes de mascarade. L'appellation civile *Sir* remplace, en général, le servilisme hiérarchique des titres militaires. Les officiers, recrutés dans l'aristocratie, passent leurs congés en voyages et ne dédaignent pas d'étudier. Ayant tenu garnison dans toutes les parties du monde, ils savent parler d'autre chose que du fourniment, de la promotion, des harnais et des fourrages.

Chose digne d'être notée, le penseur profond de l'individualisme moderne, Herbert Spencer, a beaucoup d'admirateurs parmi les officiers supérieurs. D'autres se passionnent pour la théosophie. Alors que l'Europe se ruine en armements et que l'esprit militaire la dévore comme un chancre inguérissable, il n'est pas sans intérêt de signaler pareilles manifestations chez une nation qui, presque sans armée, a su s'assurer la prépondérance dans le monde entier. Vienne le jour où ce minimum de militarisme sera jugé excessif, incompatible avec le nouvel esprit et définitivement enterré !

GAËTANE

L'UNITÉ DE L'ÂME HUMAINE

Voir un objet bouger, se déplacer, s'acheminer vers un but, est un spectacle qui déconcerte l'esprit. L'enfant, qui ignore la pensée, réfléchit déjà cependant lorsqu'il observe avec émerveillement un insecte, habillé d'or ou d'azur, marchant sur le sable, s'enfonçant dans l'inextricable forêt des herbes d'une prairie, s'y frayant des sentiers difficiles, puis gravissant quelque tige frêle qui plie sous son poids et du sommet de laquelle il s'envole tout à coup, porté sur des ailes diaphanes et vibrantes. Devant ce spectacle, l'homme, qui a appris les mots et la pensée, ne réfléchit plus, il revient aux étonnements primitifs, à l'admiration naïve; le mouvement est inexplicable, il procure de l'émotion, il s'élabore dans l'inconnu. D'autre part, l'immobilité épouvante; une statue, par exemple, dans une clairière de parc, près d'un étang à la surface unie, solidifiée en plaque de miroir, reflétant de hauts arbres qu'aucun souffle ne remue, impressionne avec intensité, les oreilles tintent, le cœur bat violemment, les nerfs tremblent. Que craignons-nous? Ces choses qui ne bougent pas? ou qu'au contraire elles ne s'agitent et que d'elles se dégagent des forces et des formes qui vont nous assaillir?

Deux mystères : celui du mouvement; celui de l'immobilité, apparente, il est vrai, purement relative, mais qui nous frappe davantage, qui nous attire malgré l'effroi que nous en ressentons, et qui, au témoignage de notre vie intérieure, nous paraît, en dépit de toute possibilité de constatation, être une fin dernière de l'idéal. Si la pensée, en dehors de ses expressions, est immuable, éternelle, non pas toujours renaissante mais jamais interrompue ou diminuée, n'est-ce pas qu'elle est immobile?

La foule, c'est le mouvement, c'est l'infinie diversité des lignes qui se croisent, se contrarient, se déplacent, se difforment, s'allongent ou se raccourcissent, s'enroulant et se déroulant au caprice de géométries inépuisables; c'est cette autre infinie diversité de couleurs, que modifient les heures, les lumières et les oppositions, qui s'allument, éclatent, puis s'éteignent pour se perdre et se ranimer aussitôt dans une nuance nouvelle, en

un perpétuel feu d'artifice dont chaque lueur diffère de celle qui précède ; c'est encore le bruit, cette dernière infinie diversité de voix, de rires, de chants, de chuchotements, de murmures, de sanglots, chœur confus que dominant, par place, des soli plus stridents, cris d'angoisse ou joies exultantes.

Les gens passent. Ils marchent sans fin et sans nombre, pressés et foulés, entraînés par la vitesse, remués de tourbillons où ils disparaissent dans leur propre masse, ainsi qu'une pierre qui s'enlise, cahotés dans l'inextricable réseau de courants contraires et lentement emportés vers l'horizon par un déplacement général. Très peu sont solitaires, cheminant la tête basse et les épaules écrasées, comme d'inconsolables affligés, ou allant devant eux, le front haut, lumineux, pareils à des insensés. Les autres sont arrangés en groupes, en petites associations soudées les unes aux autres en de vastes communautés. Des liens invisibles les maintiennent rapprochés, phénomènes de génération, parités mystiques, fraternités impulsives. Mais, étrange fatalité du mouvement, chaque seconde de temps qui s'écoule, chaque geste qui remue cette cohue grouillante créent, à la place des formes constatées, il y a un instant, des formes nouvelles, différentes. Les mêmes éléments servent à construire une affolante variété d'aspects. Nulle chose, nul objet, nul être qui se représentent sous un angle égal, dans l'attitude, dans l'expression déjà vues. C'est l'éphémère, c'est l'instantané, c'est ce qui ne peut durer et a à peine le temps d'être. L'amant retrouve-t il jamais sur la bouche de la bien-aimée le même sourire ? Et pris en particulier, puis comparés les uns aux autres, tous ces êtres, même groupés dans les faisceaux compacts des solidarités, apparaissent singulièrement dissemblables. Aucune forme ne se répète. Celles qui s'écartent le plus les unes des autres ne sont pas moins différentes que celles qui s'étreignent amicalement ; au contraire, voici que ces dernières semblent tout à coup plus disparates encore que celles qui au moins se fuient. Il n'en est pas qui soient identiques. Chaque être constitue un type unique, porte son caractère, son génie propre, sans second. On ne peut atteindre le chiffre deux. On compte un, et c'est tout. Le deuxième être n'existe pas, c'est un autre, il faut commencer une nouvelle numération, immédiatement abandonnée, comme la précédente.

Étrange défilé que celui de cette foule dont chaque membre, dont chaque cran répète à jamais le chiffre un ! Le mouvement, qui est la vie, empêche que deux êtres se rencontrent semblables, qu'un seul demeure pareil à lui-même. Nul qui ait son égal ; nul qui soit de nouveau ce qu'il a déjà cessé d'être.

Tous pourtant marchent dans la même direction, vers le même point de

l'occident, sur la même voie. Une même loi mécanique règle ces milliards de contradictions. Si les lèvres, qui sourient ou qui grimacent, dessinent des infinités de sinuosités, c'est tout de même une cause unique, joie ou douleur, qui les déforme et les différencie; la même flamme jaillit de ces yeux innombrables, aux innombrables nuances; les corps se jettent en avant en des milliers d'attitudes diverses sous l'empire d'une même convoitise; une même aspiration habite ces crânes longs ou courts, illumine ces fronts fuyants ou droits; la même volonté se trahit dans des mâchoires proéminentes et dans un menton aigu; le même vice diaprera de rouge des joues apoplectiques ou blémira des faces anémiques; la même vertu se déclarera en gaîté douce, en mélancolie chagrine, en audace ou en timidité; et, suivant les sexes, ce qui se traduit, ici, en brutalité se change, là, en ruse; l'autorité violente et la grâce câline, la fureur qui empourpre ou qui refoule le sang et crée la pâleur, l'énergie d'initiative et la résistance tranquille s'identifient dans leur origine. Les particularités s'effacent, les êtres restent dissemblables, comptant autant d'unités qu'il y a de termes, mais ils s'éclairent subitement d'une lueur intérieure, pareille, dans chacun, de substance sinon de quantité et d'intensité, et qui fait songer à des parcelles de flamme qu'un même foyer aurait communiqué à des milliards de veilleuses de toutes formes, de tous les temps, qui s'y seraient venus allumer. De la multiplicité des êtres se dégage la notion ou l'intuition de quelque chose d'unique et d'unitaire, qui est sans forme, sans limite; qui transparaît à travers les créatures, comme une lumière éclatante à travers les trous d'un rideau; qui, divisé à l'infini, demeure inaltéré dans son intégralité; qui ne peut se modifier, qui est immuable, précédant l'idée et la parole, et qui est l'âme humaine.

A cette vision s'ajoute, alors, l'impression du calme, du silence, de l'immobilité. L'absolu se passe du mouvement.

Cette âme dont, chaque jour, nous doutons dans la réalité, que nous désespérons de discerner dans la matière, que, faute de compréhension ou par lassitude nous refuserions d'écouter, l'art seul en est le sûr révélateur, le truchement, le gardien. Elle rayonne de son œuvre, elle jaillit de lui en lumière mystique, en une pensée muette, constante; mêlée au limon, enfermée dans le marbre dur ou dans l'ordonnance mathématique d'une phrase, elle les anime d'une vie pure et qui ne bouge pas. La statue, le tableau, le poème, la mélodie que conserve l'oreille, sont des immobiles.

L'âme humaine se meut-elle? L'évolution impliquerait chez elle des modifications, des discordances, une absence d'unité, et il semble évident au contraire qu'elle n'a pas varié.

Si loin qu'on se reporte dans l'examen des témoignages d'art qui l'ont

saisie et attestée, à quelque pays, à quelques mœurs, à quelque esthétique qu'on emprunte ces témoignages, partout, et dégagée de ses revêtements immédiats, des modes et des raisons éphémères qui l'ont façonnée en des extériorités particulières, l'âme humaine apparaît identique à elle-même, nue. Elle apparaît : dans l'harmonie des lignes architecturales de l'antiquité, dans la justesse géométrique des proportions, dans les polychromies savantes, dans ce résultat de la rêverie de l'homme qui adapte aux conditions des horizons familiers, l'instinct du beau qui est en lui ; elle apparaît dans la perfection des statues où, pour qu'elles soient plus belles, les divinités descendant de l'Olympe prêtent leurs corps ; elle apparaît durant des siècles, suivant une esthétique commune, sous des apparences analogues où parfois se réveille un génie nouveau, égal des premiers ; elle apparaît dans les têtes convulsives, dans les faces plus pâles encore que la pierre dont elles sont faites, dans les corps tordus, agenouillés, étirés ou grotesquement pansus, dans cette grouillante végétation des cathédrales du moyen-âge ; elle apparaît dans ces douloureuses ou béatement souriantes figures sur fond d'or des peintres primitifs, dans ces lignes raidies de corps émaciés, dans l'abondante richesse des décors et des détails qui les ornent ; elle apparaît dans cette rectification qu'est l'époque de la Renaissance, dans cet art mêlé de raison, étayé de science, dans les titanesques figurations qui en sont sorties, dans les synthèses encyclopédiques formulées en une seule tête parfois, en un regard, en un sourire, en un geste indécis ; elle apparaît encore, l'âme humaine, dans les ombres lumineuses des Hollandais, dans les minuties flamandes, dans les sécheresses de l'art français, depuis ses raideurs conventionnelles et volontairement esclaves du règne du roi-soleil jusqu'à ses jolies mièvreries vibrantes et vivantes du siècle dernier. Et jusqu'à nos jours elle revêtira encore une série de costumes divers, des défroques variées, enflée d'emphase ou étriquée par la sécheresse. Mais partout où elle se montrera, elle apparaît identique à elle-même. Telle on la voit sur le masque énigmatique d'un Vinci, telle on la verrait actuellement dans telle figure d'un de nos peintres vivants qui a su l'exprimer et la faire jaillir. Pourquoi donc aurait-elle changé ? et de l'instant où elle fut, n'a-t-elle pas été tout de suite complète ? Que fait qu'un peu plus de science ait été vulgarisé et répandu, que des droits pseudo-nouveaux aient été localisés sur des objets différents, que la logique en soit à son vingtième ou à son centmillionième chaînon. En quoi ceci pourrait-il modifier l'âme humaine ? Telle, je la vois sur ces figures hébraïques du peuple de Dieu livrées aux servitudes par les colères divines ; telle, je la vois dans le marbre resplendissant de cette Vénus ; telle, je la vois encore sur ce visage italien rêvant de douces amours, au milieu des tueries intestines des petites répu-

bliques rivales ; telle, je la vois dans ces héros de légendes, grands donneurs de coups d'épée et fidèles à la « dame », telle, je la vois dans ces pestiférés, dans ces malandrins, dans ces parias seinés par des générations d'artistes sur les pages, sur les vélins, sur les toiles, sur les revêtements des églises ; et telle, je la vois aujourd'hui sur cette face noire de mineur, sur cette blême figure de bourgeois surmené, sur le visage bilieux de ce contemporain en lutte avec ce qui est et concevant dans l'âcreté des mauvaises pensées, dans la folie meurtrière, dans l'implacabilité contradictoire, l'ère d'une justice future. Telle, elle est partout, dans le passé, aujourd'hui et dans le demain, une et participant à tous les êtres, pareille à une colonne immuable montant à l'idéal, ou comme un cri éternel, poussé une seule fois et qu'on entend toujours.

JULES CASE

VERS

LES PORTS

A HENRY MAUBEL

Toute la mer va vers la ville!

Son port est innombrable et sinistre de croix,
Vergues transversales coupant de grands mâts droits.

Son port est pluvieux de suie à travers brumes
Où le soleil comme un œil rouge et colossal larmoie.

Son port est ameuté de steamers noirs qui fument
Et qui rauquent au fond du soir sans qu'on les voie.

Son port est fourmillant et musculeux de bras
Perdus en un fouillis dédalién d'amarres.

Son port est concassé de chocs et de fracas
Et de marteaux tannant dans l'air leurs tintamarres.

Toute la mer va vers la ville!

Les flots qui voyagent comme les vents,
Les flots légers, les flots vivants,
Pour que la ville en feu l'absorbe et le respire,
Lui rapportent le monde en des navires ;
Les Orients et les Midis tanguent vers elle,
Et les Nords blancs et la folie universelle,
Et tous nombres dont le désir prévoit la somme,
Et tout ce qui se crée sous un front d'homme,
Là-bas, dans l'inconnu des loins talismaniques,
Tend vers elle, cingle vers elle et vers ses luttes :
Elle est la ville en rut des humaines disputes,

Elle est la ville au clair des richesses uniques
 Et les marins naïfs peignent ses caducées
 Sur leur peau rousse et crevassée,
 A l'heure où l'ombre emplit les soirs océaniques.

Toute la mer va vers la ville !

Oh ! les Babels enfin réalisées !
 Et les peuples fondus en la cité commune ;
 Et les langues se dissolvant en une ;
 Et la ville comme une main, les doigts ouverts,
 Se refermant sur l'univers.
 Dites, les docks bondés jusques aux faites
 Et la montagne et le désert et les forêts,
 Et leurs siècles captés comme en des rets !
 Dites, leurs blocs d'éternité, marbres et bois,
 Que l'on achète
 Et que l'on vend au poids.
 Et puis les morts, les morts, les morts
 Qu'il a fallu pour ces conquêtes !

Toute la mer va vers la ville !

La mer soudaine ardente et libre
 Qui tient la terre en équilibre ;
 La mer que domine la loi des multitudes ;
 La mer où les courants tracent les certitudes ;
 La mer — et ses vagues coalisées
 Comme un désir multiple et fou
 Qui renversent des rocs depuis mille ans debout
 Et retombent et s'effacent, égalisées ;
 La mer dont chaque lame ébauche une tendresse
 Ou voile une fureur, la mer plane ou sauvage,
 La mer qui inquiète et angoisse et oppresse
 De l'ivresse de son image.

Toute la mer va vers la ville !

Son port est infini de quais plantés de feux
 Où manœuvrent de grands leviers silencieux.

Son port est hérissé de tours et de grands phares
 Dont la lumière au loin frappe comme des barres.

Son port est ceint de réservoirs où des gorgones
Vers des souterrains noirs crachent de l'eau qui sonne.

Son port est fabuleux de carènes sculptées
Dont les ventres d'argent vers des seins d'or s'exaltent.

Son port est solennel de tempêtes domptées
En ses bassins d'airain, de fer et de basalte.

Toute la mer va vers la ville!

LA MORT

Avec ses larges corbillards
Ornés de plumes majuscules,
La Mort par les brouillards,
La Mort circule.

Drapée en noir et opulente,
Tambours voilés, musiques lentes,
Avec ses larges corbillards
Ornés de pâles lampadaires,
La Mort se pare et s'exagère.

Sous les porches illuminés
Pareils aux nocturnes trésors,
Les gros cercueils écussonnés
— Larmes d'argent et blasons d'or —
Attendent l'heure éclatante des glas
Que les cloches cassent là-bas,
L'heure qui tombe avec des bonds
Et des sanglots sur les maisons,
L'heure qui meurt sur les demeures
Avec des bonds et des sanglots de plomb.

Drapée en noir et opulente,
Au cri des orgues violentes
Qui la célèbrent,
La Mort toute en ténèbres
Règne comme une idole assise
Sous la coupole des églises.

Des feux tordus comme des hydres
 Buissonnent clair autour du catafalque immense
 Où des anges tenant des faux ou des clepsydres,
 Dressent leur véhémence,
 Clairons dardés, vers le néant.
 Le vide en est grandi sous le transept béant ;
 De pâles voix d'enfants tremblants
 A l'infini crient l'agonie
 Par à travers ces ironies,
 Tandis que les hautes murailles
 Montent comme des linceuls blancs
 Autour du bloc formidable et branlant
 De ces coupables funérailles.

Drapée en noir et familière,
 La Mort s'en va le long des rues
 Longues et linéaires.

Drapée en noir comme le soir,
 La vieille Mort agressive et bourrue
 S'en va par les quartiers
 Des boutiques et des métiers,
 En carrosse qui se rehausse
 De gros lambris exorbitants
 Couleur d'usure et d'ancien temps.

Drapée en noir, la Mort
 Cassant entre ses mains le sort
 Des gens méticuleux et réfléchis
 Qui s'exténuent en leurs logis,
 Vainement, à faire fortune,
 La Mort soudaine et importune
 Les range en des cercueils grossiers
 Comme des lots dans un casier.

Et les cloches sonnent péniblement
 Un malheureux enterrement
 Sur le défunt que l'on trimbale
 Par les églises colossales
 Vers un coin d'ombre où quelques cierges,
 Pauvres flammes, brûlent devant la Vierge.

Drapée en noir et besogneuse,
La Mort gagne jusqu'aux faubourgs,
En chariot branlant et lourd,
Avec de vieilles haridelles
Qu'elle flagelle
Chaque matin, vers quels destins ?

Drapée en noir,
La Mort enjambe le trottoir
Et l'égout pâle où se mirent les bornes,
Une à une, qui vont là-bas vers les champs mornes,
Et leste et droite et dédaigneuse
Gagne les escaliers et s'arrête sur les paliers
Où l'on entend pleurer et sangloter,
Derrière la porte entr'ouverte,
Des gens laissant l'espoir tomber inerte.

Et dans la pluie indéfinie
Une pauvre église de banlieue
Très maigrement tinte un adieu
Sur une bière de sapin blanc
Qui se rapproche avec des gens dolents,
Sur les routes, silencieusement.

Telle la Mort journalière et logique
Qui fait son œuvre et la marque de croix
Et d'adieux larges et de voix
Criant vers l'inconnu leurs espoirs liturgiques.

Mais d'autres fois, c'est la Mort grande et sa légende
Avec son aile au loin ramante
Vers les villes de l'épouvante.

Un ciel en fusion plombe la terre moite :
Des tours noires s'étirent droites
Comme des bras dans la terreur des crépuscules,
Les nuits tombent comme épaissies,
Les nuits lourdes, les nuits rancies,
Où dans l'air gras et la chaleur moisie,
Tombereaux pleins, la Mort circule.

Ample et sournoise comme l'ombre
De haut en bas des maisons sombres

On l'écoute glisser muette et haletante.
La peur du jour qui vient, la peur de toute attente,
La peur de l'instant même qui se décoche
Persécute les cœurs, partout,
Et redresse soudain en leur sueur, debout
Ceux qui vers les minuits songent au matin proche.

Les hôpitaux gonflés de maladies
Avec les yeux fiévreux de leurs fenêtres rouges
Fixent le ciel nocturne où rien ne bouge
Ni ne répond aux détresses brandies.

Les égouts roulent des poisons
Dont les acides et les chlores
Couleur de nacre ou de phosphore
Vainement tuent les floraisons.

De gros bourdons résonnent
Pour tout le monde, pour personne.
Les églises ont clos leur seuil
Devant la masse des cercueils.

Comme des bateaux noirs que repousse le havre
La pourriture elle est là-bas
Qu'on numérote en tas
Et la prière même a peur de ces cadavres.

Et l'on entend en galops éperdus
Les morts passer et les foules que l'on transporte
Vers les nécropoles dont les portes
Ni nuit ni jour ne ferment plus.

Drapée de noir et légendaire,
La Mort aligne ainsi,
Infatigable et sans merci,
La ville entière au cimetière.

ÉMILE VERHAEREN

LA SIBÉRIE (1)

« DÉPLACÉ » PAR VOIE ADMINISTRATIVE

Peu de pages de mon journal de Sibérie me rappellent des souvenirs aussi agréables que celles qui relatent nos aventures dans les monts Altaï. Si mon regard tombe sur l'endroit daté « le 5 août, station de l'Altaï », ce pittoresque village de cosaques m'apparaît aussitôt, avec toutes ses particularités. Et lorsque je ferme les yeux, je crois entendre encore le murmure de la source claire qui ruisselle dans la rue, je crois revoir les plaines fleuries se détachant sur un fond de sommets de montagnes couverts de neige, je sens son souffle vivifiant et parfumé. Si un voyage de plaisir nous avait amené en Sibérie, sans aucun doute nous aurions passé tout l'été en ce lieu charmant, car nulle part nous ne pouvions trouver une fraîcheur plus douce. L'air pur et frais des montagnes, l'abondance des fleurs, — j'augmentai mon herbier de plus de mille espèces, — les rivières poissonneuses et les bois pleins de gibier, tout était bien propre à rendre ce lieu

(1) Il y a quelques années une importante revue, *Century Magazine*, envoya un de ses collaborateurs, M. Georges Kennan, en Russie et en Sibérie. Là il put étudier, puis révéler la vie, les souffrances des détenus politiques dans les prisons russes et des exilés en Sibérie.

On connaît peu et mal les épisodes de cette lutte du despotisme contre le développement de l'examen, long martyrologe d'une race qui s'accomplit dans le silence des profondes solitudes de l'empire du nord.

C'est dans l'œuvre de Kennan qu'il faut chercher des documents ; sur ce sujet, le témoignage de ce publiciste entièrement indépendant est de haute valeur. Son livre est édité en anglais et en allemand ; aucune tentative de contester les faits rapportés n'a été faite.

Au moment où celui qui gouverne la Russie affirme sa volonté de maintenir plus restrictif que jamais le despotisme et l'autocratie absolue, régime sous lequel agonise depuis si longtemps tout ce qui est intelligent et généreux dans ce pays slave, la publication du récit de Kennan est particulièrement intéressante ; car depuis le temps (sept à huit ans) où ces choses furent observées, la situation n'a pu que s'aggraver et devenir plus épouvantable.

Les fragments donnés ici du livre *La Sibérie* sont traduits pour la première fois en français.

le plus agréable possible. Une troupe de cavaliers kirghises était toujours prête à nous conduire aux frontières mongoles, au glacier merveilleux de Marka-Kul, ou bien aux ravins encore inexplorés de l'Altaï chinois. L'aimable commandant essaya de nous retenir en nous proposant une série d'intéressantes excursions; mais si grand que fût notre désir de rester, nous étions obligés de partir, car l'été et le temps favorable s'évanouissent très vite et nous voulions atteindre les mines de Kara avant le commencement de l'hiver. Déjà la première semaine du mois d'août était écoulée, et quatre mille kilomètres nous séparaient encore des sources de l'Amour.

Notre but le plus proche était Tomsk, qui est éloigné d'environ 1,200 kilomètres de la station de l'Altaï. Pour atteindre cette ville, il nous fallait refaire une partie du chemin déjà parcouru et aller à Pianojarofs-kaja, le long de l'Irtisch en remontant le courant. Là se bifurque la route; l'un des chemins conduit à Sémipalatinsk, l'autre mène à Tomsk, à travers le district des mines de l'Altaï et par la station de Barnaul. Nous devons ainsi traverser deux colonies d'exilés politiques, l'une près du village cosaque d'Ulbinsk, éloigné de 260 kilomètres de la station de l'Altaï, l'autre dans la petite ville d'Ustj-Kamenogorsk. Nous résolûmes de nous arrêter quelque peu dans chacune d'elles.

Le jeudi 6 août, de grand matin, nous réunîmes nos bagages, nous commandâmes des chevaux de poste, nous déjeunâmes avec le commandant hospitalier au milieu de sa famille, et après avoir pris congé de toutes nos connaissances, nous partîmes de ce beau village montagnard.

Notre voyage à travers la vallée de Bukhtarma, par les arides steppes de l'Irtisch, se fit maintenant en sens inverse du premier, et il se passa de la même façon que le précédent. La différence ne consistait qu'en ce que jadis nous allions d'un désert vers les montagnes, tandis que maintenant nous allions des montagnes vers un désert. Le vendredi après-midi, nous arrivâmes à la colonie de Bukhtarma. L'Irtisch y coupe une chaîne secondaire de l'Altaï, et le chemin se détourne du fleuve pour se diriger vers les montagnes. Il n'y avait pas moyen d'obtenir des chevaux de poste, et le temps ne promettait pas de rester favorable. A cause de la pluie, le chemin vers Alexandrowskaja n'était pas dans le meilleur état, de façon que tout d'abord nous ne parvînmes pas à trouver un paysan prêt à sacrifier ses chevaux en les attelant à notre lourd tarantas, pour le traîner sur le chemin montant et boueux, au milieu d'une nuit obscure et probablement orageuse. Mais enfin, nous découvrîmes, par l'intermédiaire du maître des postes, un homme prêt au voyage; et nous nous mîmes en route avec quatre chevaux. Bientôt nous dûmes reconnaître que mieux aurait valu suivre le

conseil du cocher et de passer la nuit à Bukhtarma. Le chemin était exécrable et nous n'en avions pas encore parcouru la moitié que la nuit tomba et qu'en outre se déclina un épouvantable orage accompagné de tonnerre et d'éclairs. Plus d'une fois nous nous éloignâmes de la voie tracée et notre voiture s'enfonça dans de profondes mares. Elle s'abattit enfin dans un fossé creusé par la pluie. Le cocher fouetta les pauvres chevaux en jurant et en sacrant ; nous allumâmes alors des faisceaux de bois pour éclairer le lieu de notre infortune et nous essayâmes de redresser le tarantas, ce qui nous embourba des pieds à la tête, sans que nos efforts réussissent le moins du monde. Quelques cochers, qui étaient partis peu après nous avec la malle-poste de Bukhtarma et qui avançaient plus aisément avec leurs légers télégas, nous délivrèrent enfin de cette situation fatale, en aidant notre cocher à remettre la voiture sur le chemin. Alors ils continuèrent leur voyage et bientôt ils disparurent.

Nous aussi nous avançons lentement ; mais craignant que cet accident ne se répât et ne nous obligeât à passer la nuit au dehors, je devançai la voiture pendant un certain temps, inspectant le chemin et donnant des indications au cocher au moyen de mon mouchoir. Mais enfin je fus trop fatigué pour signaler plus longtemps les mares d'eau dans cette nuit toute noire et sous cette pluie battante ; je remontai dans le tarantas, je me roulai dans les couvertures mouillées, décidé à nous abandonner au sort.

A peine un quart d'heure s'était-il écoulé que notre voiture versa encore dans un fossé. En tâtant nous explorâmes le lieu, et trouvant que sans aide il nous serait impossible de le quitter, nous résolûmes d'y passer la nuit et d'envoyer entre-temps le cocher à cheval pour nous chercher de l'aide n'importe où.

Il était à peu près onze heures. L'orage s'était calmé, mais la pluie continuait à tomber ; çà et là un éclair perçait la nuit et illuminait pour un instant l'endroit de notre infortune. Tout transis, mouillés jusqu'aux os, fatigués et affamés, nous nous réfugiâmes dans le tarantas embourbé, où du moins nous étions à l'abri de la pluie, et nous attendîmes ainsi jusqu'aux lueurs grises du matin, lorsqu'enfin notre cocher, accompagné d'un cosaque d'Alexandrowskaja, revint avec des lanternes, des bâches, des leviers et d'autres chevaux, et au moyen de tout cela nous parvînmes à redresser notre voiture et à continuer notre chemin. A Alexandrowskaja nous bûmes du thé, nous dormîmes pendant deux heures dans la maison de poste sur le plancher, puis nous continuâmes le voyage avec huit chevaux et trois cochers.

La distance entre Alexandrowskaja et Severnaja est d'environ 30 kilomètres ; pendant le tiers de sa longueur, ce chemin est tracé à travers un

ravin sauvage, par-dessus des monts arides, puis se dirige par un autre ravin profond dans la vallée de l'Ubinsk, qu'il ne quitte plus jusqu'à Ustj-Kamengorsk.

Le mauvais état des routes et aussi le chemin serpentant le long des montagnes ne nous permirent que d'avancer lentement; quoique nous eussions attelé huit chevaux — mais plus tard cinq — nous mêmes cependant dix heures pour arriver à Severnaja. Dans les montagnes, nous quittâmes la voiture et nous cueillîmes des fleurs, dont nous nous amusâmes à parer le tarantas.

Le samedi, dans la soirée, nous traversions rapidement le long et beau ravin qui conduit dans la vallée de l'Ulba, et avant que la nuit ne fût descendue, nous nous reposions déjà dans la maison de poste d'Ubinsk et nous nous régaliions de pain, de lait et de framboises.

Parmi les exilés politiques qui alors se trouvaient à Ulbinsk, on comptait : Alexandre-L. Blok, un jeune auditeur judiciaire de Saratow sur la Wolga; Apollon Karelin, le fils d'un photographe connu à Nischni-Nowgorod; Séverin Grosz, un auditeur judiciaire de la province de Kowno, et le Dr Vitert, un médecin de Varsovie. M^{me} Karelin avait accompagné son époux en Sibérie; les autres étaient — si je ne me trompe — tout seuls.

J'appris déjà leur nom à Sémipalatinsk, ainsi qu'une partie de leur histoire; pour ces raisons, et pour d'autres encore, je voulais faire leur connaissance. Je croyais notamment que les exilés politiques de Sémipalatinsk, qui me firent une impression si favorable, ne pouvaient être, au point de vue de l'intelligence, que des exceptions; je ne pouvais encore me défaire entièrement de l'idée qu'en Sibérie je trouverais des gens plus ou moins conformes à ma première conception des nihilistes.

Nous n'étions pas même depuis une heure dans le village, que déjà deux des exilés, MM. Blok et Grosz, nous rendirent visite. Le premier conquit de suite ma sympathie. Il pouvait avoir environ vingt-cinq ans, était robuste et de taille moyenne, avec des cheveux et des yeux sombres, un visage imberbe, dans lequel se reflétaient de l'intelligence, de la gravité et de l'énergie. Marc-Aurèle a dit quelque part, dans son style nerveux : « Un homme honnête et bon doit ressembler à celui dont émane une forte odeur : tous ceux qui s'approchent de lui le sentent, qu'ils le veulent ou non. » L'honnêteté et la bonté de Blok me semblèrent de cette espèce; je me sentis attiré vers lui, avant même de savoir pourquoi. M. Grosz était un bel homme d'une trentaine d'années, aux yeux bleus et aux traits fins et réguliers. Sa voix était caressante, il parlait vivement et avait coutume d'ouvrir les yeux tout grands dans ses moments d'enthousiasme ou lorsque quelque chose l'intéressait vivement. Tous deux avaient conquis des grades académiques et

connaissaient le français et l'allemand. Le premier lisait aussi de l'anglais et s'intéressait tout particulièrement, ainsi que ses compagnons, à l'économie politique. A les voir, on les aurait pris pour de jeunes professeurs. Dès notre premier et court entretien, j'étais parfaitement convaincu qu'au point de vue de l'intelligence, ils pouvaient avantageusement soutenir la comparaison avec les exilés politiques de Sémipalatinsk, et je comprenais que je devais chercher les sauvages nihilistes de mon imagination dans un coin encore plus reculé de la Sibérie.

Dans la maison de poste, nous causâmes jusqu'à neuf heures, puis nous acceptâmes l'invitation de Blok et nous rendîmes visite aux autres exilés politiques de l'endroit. Tous demeuraient dans des huttes en bois pauvrement installées, que les cosaques indigènes leur louaient; partout se montraient la misère et les privations, qu'ils supportaient néanmoins sans vouloir, par leurs plaintes, faire appel à la pitié. Ils semblaient être en très bonne santé, excepté M^{me} Karelin, qui était maigre, pâle et décharnée, et M. Vitert, un homme très savant, exilé pour la troisième fois; il avait passé dix ans de sa vie tantôt en prison et tantôt en Sibérie, et maintenant semblait ne plus devoir « inquiéter » longtemps le gouvernement russe. Il n'avait que quarante-trois ans, mais il était cassé et ne pouvait plus marcher que très difficilement, en s'appuyant sur un bâton; des rhumatismes qu'il avait gagnés en prison le faisaient souffrir continuellement. La conversation roula, à un moment donné, sur les États-Unis, et à ce propos il m'adressa des questions qui témoignaient d'une connaissance plus que superficielle des situations.

Dans toutes les demeures, je trouvais un pupitre, des livres, des publications telles que, par exemple, la *Revue des Deux-Mondes* et *Russhi Vestnik*. M. Blok possédait aussi une petite bibliothèque de choix; qui contenait, outre des livres russes, des ouvrages anglais, français et allemands, et principalement des écrits d'économie politique, de droit et d'histoire. Il ne me sera pas nécessaire de démontrer longuement que de tels hommes ne sont ni de grossiers fanatiques, ni des « savetiers ignorants et gens de cette espèce », comme un jour un officier russe me les désigna. Si des hommes pareils sont exilés dans un village sibérien isolé, près des frontières mongoles, au lieu d'être utiles à l'État dans son service, eh bien — tant pis pour cet État!

Nous passâmes toute la soirée, ainsi qu'une partie du jour suivant, en compagnie des exilés politiques d'Ulbinsk, et nous aurions bien voulu rester encore si le but de notre voyage, qui n'avait pas été rapproché notablement par notre expédition dans les montagnes, l'avait permis. Le dimanche après-midi, nous continuâmes notre route vers Ustj-Kameno-

gorsk. Blok et Karelin nous accompagnèrent à cheval jusqu'au bateau sur lequel nous devons passer l'Ulba. Nous nous quittâmes fort amicalement, et ils nous prièrent de ne pas les oublier lorsque nous serions retournés « dans un pays plus libre et plus heureux ». Nous passâmes le fleuve. Longtemps encore ils nous regardèrent en nous faisant des signes d'adieu, jusqu'à ce que nous entrâmes dans la forêt qui nous cacha à leurs regards.

Si jamais ces lignes parviennent jusque dans la solitaire maison des exilés politiques d'Ulbinsk, qu'elles leur soient alors une preuve que nous ne les avons point oubliés « dans un pays plus libre et plus heureux », que souvent nous nous souvenons d'eux, pleins de respect et de sympathie !

Le dimanche, vers l'heure du crépuscule, nous arrivâmes à Ustj-Kamenogorsk et nous nous rendîmes à la maison de poste.

Cette petite ville est composée de 600 à 800 maisons en bois, avec environ 5,000 habitants ; elle est située au milieu d'une aride plaine, sur la rive droite de l'Irtisch, près de l'embouchure de l'Ulba. Comme monuments remarquables, elle possède quelques mosquées, des églises russes, une « ostorg », c'est-à-dire une citadelle, haut rempart de terre carré, entouré d'un fossé sec, et qui renferme une prison, une église et quelques bâtiments administratifs.

Les mosquées, les mullahs enturbannés de blanc, les cavaliers orientaux avec leurs bonnets en pointe, les cris pieux des prêtres, les chameaux qui parcourent lentement, solennellement les rues, — tout cela donne à la ville un aspect oriental, comme nous l'avions déjà remarqué à Sémipalatsinsk, et l'on croirait se trouver dans le nord de l'Afrique ou dans le cœur de l'Asie, et non pas en Sibérie.

Pendant que nous prenions le thé dans la maison de poste, nous fûmes surpris par M. Grosz, qui arriva de grand matin. A peine était-il assis que la femme du maître des postes nous dit qu'un officier russe désirait nous parler, et avant même que j'eus le temps de demander à M. Grosz quels étaient ses rapports avec l'autorité locale, l'officier, M. Schaitanoff, entra. Je n'étais pas à mon aise. Je ne connaissais point le nouvel arrivant, je craignais qu'il ne se conduisit envers l'exilé politique, qui était désormais mon hôte, de façon à m'obliger à intervenir énergiquement. Mais tout se passa bien. L'officier de cosaques se montra homme d'éducation et de tact, et quelles que puissent avoir été ses idées en trouvant un exilé politique en notre compagnie, si peu après notre arrivée, il ne se montra ni surpris ni revêché. Lorsque je lui présentai M. Grosz, il s'inclina poliment et après peu d'instants ils s'entretenaient, dans une conversation très animée, de l'élevage d'abeilles et de vers à soie et de la culture du tabac. M. Schaitanoff racontait qu'il avait essayé de planter des mûriers et du tabac dans

es environs d'Ustj-Kamenogorsk, ce qui lui avait assez bien réussi, de façon qu'il espérait pouvoir introduire l'élevage des vers à soie l'année prochaine, et remplacer le mauvais tabac indigène par du meilleur tabac américain.

Après une conversation d'une demi-heure, l'officier s'éloigna et nous rendîmes visite aux exilés politiques de la ville, en compagnie de M. Grosz. Prévenus de notre visite, ils s'étaient rassemblés, au nombre d'une douzaine environ, dans la maison d'un campagnon, qui était située à peu près au milieu de la ville

Il serait impossible, et inutile aussi, de dépeindre exactement tous les exilés politiques dont nous fîmes la connaissance pendant notre voyage en Sibérie ; j'en veux seulement donner une idée générale au lecteur, et établir quelle impression ils me firent. Les exilés à Ustj-Kamenogorsk montraient une plus grande diversité de types et de positions sociales antérieures, que ceux que j'avais déjà rencontrés. Là se trouvait, à l'une des extrémités de l'échelle sociale, un cordonnier campagnard, à l'autre une princesse caucasique, et entre ces deux se trouvaient des médecins, des pharmaciens, des littérateurs, des journalistes, des éditeurs, des étudiants et des propriétaires. La plupart étaient nobles ou appartenaient à une classe privilégiée de la société russe, et quelques hommes et femmes possédaient un degré supérieur de science et d'intelligence. M. Konowaloff fut de ceux que j'appris à mieux connaître ; il comprenait fort bien l'anglais, mais ne le parlait qu'imparfaitement ; six mois après mon départ d'Ustj-Kamenogorsk — ceci soit dit en passant — il se donna la mort ; je connus aussi M. Milinschuck, un Géorgien de Tiflis, aux cheveux sombres, et M. Adam Bialoweski, un littérateur de la province de Pultava. Je considérais celui-ci comme doué tout particulièrement ; il connaissait parfaitement bien l'histoire et la jurisprudence russes, il était entièrement au courant de l'histoire et de la littérature des peuples de l'Europe occidentale. Modéré, exempt de tout préjugé dans ses jugements, et tout en ayant une conception de la vie très fortement teintée de pessimisme, il était résigné dans son triste sort. Très longuement je m'entretins avec lui de l'état social de la Russie, et sa façon, exempte de toute passion, de juger le mouvement révolutionnaire ainsi que les mesures répressives prises par le gouvernement russe, me firent l'impression la plus favorable. Considérer un tel homme comme un « nihiliste » me semblait niais, l'envoyer en Sibérie comme « dangereux pour la société » me semblait encore pis. Dans tout autre pays civilisé du monde, il aurait passé tout au plus pour un partisan du libéralisme le plus modéré.

Cette colonie des exilés politiques à Ustj-Kamenogorsk fut la dernière que nous parvînmes à voir dans le domaine des steppes ; voilà pourquoi je

veux expliquer très brièvement, avant de continuer le récit de notre voyage, ce qu'en Russie on appelle « déplacé par voie administrative ». On entend par là le déplacement, d'une partie dans l'autre de l'empire, de personnes devenues « incommodes », sans observer pour cela les moindres des formalités qui, dans le monde civilisé entier, précèdent tout procès ou toute condamnation. Il n'est pas nécessaire que celui qui est « déplacé administrativement » soit accusé d'un crime ou d'un délit ; il suffit qu'une autorité locale quelconque considère sa présence comme « nuisible à l'ordre social » ; on l'arrête et sous l'approbation du ministre, on l'envoie en Sibérie, où on le met pendant cinq années sous la surveillance de la police. Parfois on ne lui dit pas même le pourquoi de cette mesure, mais alors même qu'il l'apprend, il se trouve sans aide, il est impuissant. Il ne peut solliciter aucune enquête, aucune audience, il ne peut pas exiger d'être mis en présence de ceux qui le déclarèrent « nuisible à l'ordre social », il ne peut pas invoquer le secours de ses amis sans arriver à autre chose que de voir tous ceux-ci frappés du même malheur. Toute communication avec le monde lui a été coupée immédiatement, de sorte que ses plus proches parents ne savent point ce qu'il est devenu.

Pour montrer tout ce qui, en Russie, est déclaré « nuisible à l'ordre social », je veux relater deux faits très caractéristiques, parmi les cas nombreux qui me sont connus. Dans le premier, il s'agit de M. Constantin Stanjukowitsch. Il était fils d'un amiral russe et, comme officier de marine, la plus brillante carrière s'ouvrait devant lui. Il accompagna le grand-duc Alexis dans son voyage en Amérique, mais libéral dans ses convictions, il quitta, à son retour, le service de la marine et se consacra à la littérature.

Alors il écrivit des nouvelles et des pièces de théâtre, qui plurent bien au public, mais non pas au gouvernement. Vers la huitième année, il devint propriétaire et rédacteur de la publication mensuelle connue *Djello*. En été 1884, il fit, avec sa famille, un voyage à l'étranger et revint en automne à Saint-Pétersbourg. Sa femme et ses enfants restèrent à Baden-Baden. Aux frontières russes il fut arrêté, on l'amena à Saint-Pétersbourg et il fut enfermé dans la citadelle de Petropawlowsk. Son épouse ne savait rien de tout cela ; mais ses lettres restant sans réponse, elle télégraphia à la rédaction du *Djello*, et le directeur intérimaire lui répondit alors que M. Stanjukowitsch n'était point arrivé et que lui-même croyait le chef encore à Baden-Baden. Anxieuse, l'épouse hâta de rentrer à Saint-Pétersbourg, où elle ne parvint cependant pas à avoir des nouvelles de son mari ; aucun de ses amis n'avait rien appris de lui depuis deux semaines ; — il avait disparu tout à coup d'une façon mystérieuse. Alors elle suivit le conseil d'un ami et s'adressa au commandant de la gendarmerie, le général Orzhefski, et

celui-ci lui apprit la nouvelle que son mari se trouvait emprisonné dans la citadelle. Auparavant, la police avait intercepté ses lettres et conclu de là qu'il était en correspondance avec un révolutionnaire russe connu, qui vivait en Suisse ; il est vrai que cette correspondance ne contenait rien de grave, il ne s'agissait que de la collaboration au *Djello* ; mais la circonstance qu'un homme aux idées libérales était en relations suivies avec un révolutionnaire en fuite, suffisait à le faire sembler « nuisible à l'ordre social ». Ce ne fut qu'en mai 1885 que, par voie administrative, on l'envoya à Tomsk, dans la Sibérie occidentale, pour une durée de trois ans. Il va de soi que sa revue fut supprimée et que du même coup il fut ruiné. Si le gouvernement russe agit d'une façon si arbitraire envers un homme riche et considéré, comment alors agira-t-il envers les étudiants, les médecins et les petits propriétaires de province, lorsqu'ils paraissent « nuisibles à l'ordre social ! »

Et voici le deuxième cas. En 1879, un jeune médecin très capable, le docteur Belloj, vivait à Iwangorod, dans la province de Tchernigoff. Quoique libéral, il n'appartenait en aucune façon aux agitateurs ni aux révolutionnaires, et ne s'occupait point de politique. Un jour, deux dames lui rendirent visite et lui remirent des lettres de recommandation. De Saint-Pétersbourg, où elles étudiaient la médecine, on les avait envoyées dans la Russie centrale, pour cause de « Neblagouadezhnost », de suspicion politique. Mais elles voulaient néanmoins continuer leurs études pour pouvoir pratiquer plus tard, et prièrent le jeune médecin de leur donner l'enseignement de son art et de leur permettre l'accès de sa bibliothèque. Comme tous deux étaient des « illégales », des personnes qui, sans autorisation, se trouvaient à Iwangorod, il n'aurait fait que son devoir de sujet en livrant à la police les deux dames, qui, pleines de confiance, s'étaient présentées à lui. Il n'en fit rien, mais les présenta à sa femme et pour le reste satisfit leurs désirs. Pendant cette année-là, le parti révolutionnaire en Russie fut particulièrement actif ; les attentats contre les fonctionnaires supérieurs se suivaient, et la police devint plus vigilante, plus méfiante que jamais. Les visites fréquentes des deux dames à la maison du docteur éveillèrent les soupçons, la police se mit à la recherche et découvrit bientôt que l'une des dames avait un faux passeport, que l'autre n'en avait pas du tout, et que toutes deux avaient été renvoyées de Saint-Pétersbourg pour « suspicion politique ». Leur présence sans autorisation à Iwangorod et leurs visites secrètes à M. le docteur Belloj ne semblèrent à la police que conspiration contre l'État, et le 10 mai 1879, les deux dames et le jeune médecin furent arrêtés et envoyés en Sibérie « par voie administrative » ; M. Belloj fut relégué dans les contrées arctiques, au village de Werkhojansk,

dans la province de Jakutsk, situé sous une latitude de 67°20, où les survivants de l'expédition de la *Jeannette* l'ont vu en 1882.

Sa jeune et belle femme attendait un accouchement, il lui était donc impossible d'accompagner son mari en exil. Mais après la naissance de l'enfant, des parents se chargèrent du petit et elle commença un voyage de 10,000 kilomètres pour retrouver son époux. Elle ne possédait point l'argent nécessaire à cette expédition coûteuse; elle fut donc obligée de prier le ministre de l'intérieur de lui permettre d'accompagner le transport d'exilés, ce qui lui fut accordé. Jusqu'à Tomsk, on transporte tous les exilés en chemin de fer ou en bateau à vapeur; à partir de là, les exilés ordinaires doivent marcher, pendant que les exilés politiques voyagent en télégas, qui parcourent environ 95 kilomètres par semaine; tous les trois jours, on fait halte dans une prison d'étape. De cette façon, la pauvre femme n'aurait pu arriver auprès de son mari qu'après un pénible voyage de 16 mois. Mais il n'en devait pas être ainsi! Pendant des semaines entières, l'espoir et l'amour lui donnèrent le courage de supporter sans plainte le cahotement du télégas, la poussière, la chaleur et la pluie, la mauvaise nourriture, les durs lits de camp, l'air empesté et l'incommodité des maisons d'étape, mais enfin ses forces s'épuisèrent. Sous le poids de la douleur et des privations, sans cesse préoccupée du mari et de l'enfant que, pour le suivre, elle avait quitté, son corps et son esprit se brisèrent. Mais elle se tint encore debout, quoiqu'elle montrât des signes de désordre mental. Près d'Irkutsk elle se remit, parla sans cesse de son époux, que bientôt elle espérait revoir. Car, abusée, elle croyait qu'il se trouvait au village de Werkholensk, qui n'est pas fort éloigné d'Irkutsk, tandis qu'il était à Werkhojansk, situé 4500 kilomètres plus loin encore. Et quand elle apprit qu'un long chemin à travers des steppes et des forêts se trouvait encore devant elle, et qu'elle avait encore à voyager toute seule pendant plusieurs mois, en traîneaux attelés de chiens et de rennes, pour atteindre son but, la folie éclata dans toute sa puissance, et quelques mois plus tard elle mourut à l'hôpital d'Irkutsk, sans avoir revu son mari, pour lequel elle avait, par amour, tant souffert.

Je me suis borné à une rapide esquisse de cette épouvantable tragédie. Mais si le lecteur avait, comme moi, entendu raconter cette histoire par des exilés qui faisaient partie du transport, qui avaient vu comment l'esprit de cette femme s'enveloppait de ténèbres et qui l'avaient charitablement soignée, elle résonnerait encore bien plus terriblement à ses oreilles et il s'étonnerait moins de ce que le « déplacement par voie administrative » fait quelques terroristes que de ce que toute la nation ne le devient point.

Je pourrais remplir des pages entières, si je voulais raconter le triste sort de ceux qui, dans les dernières années, furent envoyés en Sibérie, non seu-

lement d'une façon injuste, mais bien souvent sans cause. Le nouvelliste russe connu, Wladimir Korolenko, fut envoyé en 1879 dans la Sibérie orientale, par suite d'une erreur administrative, que le gouvernement reconnut plus tard. Des amis influents réussirent à démontrer cette erreur, et il put retourner avant même d'avoir atteint le lieu où il devait résider. Exaspéré de l'injustice qu'on lui faisait et de toutes les souffrances qu'on lui avait fait endurer, il refusa de prêter le serment d'hommage à Alexandre III, lors de l'avènement de celui-ci au trône (1) et de ce fait il fut envoyé dans la province d'Irkutsk. M. Borodin, un collaborateur connu de la publication *Annuaire patriotique*, fut envoyé à Irkutsk à cause des idées « dangereuses et corruptrices » contenues dans un manuscrit qui fut trouvé chez lui lors d'une perquisition. C'était la copie d'un mémoire sur la situation de la province de Wiatka, qu'il avait envoyé à la rédaction de cette revue, et qui à ce moment n'avait pas encore paru. M. Borodin fut donc envoyé en Sibérie, dans la robe grise ornée du carré jaune des prisonniers, pour avoir écrit un mémoire qui, quatre mois plus tard, fut publié dans la dite publication. Le ministre de l'intérieur l'avait donc exilé parce qu'il possédait un manuscrit « dangereux et corrupteur », dont plus tard la censure à Pétersbourg permit l'impression, le trouvant parfaitement inoffensif.

En 1885, un certain Otschkin, de Moscou, fut déporté par voie administrative, parce que, selon le mandat d'arrêt, il était « soupçonné de poursuivre un but illégal ». Sa faute consistait, en termes non administratifs, en ce qu'il désirait changer de nom. Il n'est jamais parvenu à savoir ce qui, en cette occasion, avait bien pu le rendre suspect.

Un autre exilé que j'appris à connaître, M. J., ne fut déporté que parce qu'il était l'ami d'un certain M. Z., que l'on accusait d'avoir pris part à une conspiration politique. Mais Z. fut jugé innocent par les tribunaux et mis en liberté, pendant que son ami J. fut envoyé en Sibérie par voie administrative.

Autre cas! Un jeune étudiant, nommé Wladimir Sidorski, — je mets un nom de fantaisie, — fut arrêté à Moscou, au lieu d'un M. Victor Sidorski, devenu suspect. Il eut beau protester et déclarer qu'il s'appelait Wladimir et non Victor, — ce fut en vain; la police devait découvrir des « conspirations » et trouver des « suspects », elle n'avait donc pas le temps d'établir l'identité d'un étudiant sans importance. « Il y a toujours quelque chose, se dit-elle, sinon il n'aurait pas été arrêté; le plus sûr sera, en tout cas, de

(1) On exigeait ce serment des exilés politiques. Plus loin, il en est question plus ample-
ment encore. (N. du T.)

l'envoyer en Sibérie. » Et il en fut ainsi. Quand l'officier qui conduisait le transport fit l'appel nominal des exilés, Wladimir se tut, lorsqu'on appela Victor Sidorski. L'officier dit en colère : « Victor Sidorski, pourquoi ne répondez-vous point? » — « Parce que ce n'est pas mon nom; il s'agit d'un tout autre Sidorski. » — « Comment alors vous appelez-vous? » — « Wladimir. » — « C'est la même chose! » dit l'officier tranquillement, biffa de la liste le nom de Victor et y mit celui de Wladimir.

En 1874, un étudiant du nom de Yagor Lazareff, dans une province de la Russie sud-orientale, fut arrêté pour cause de propagande révolutionnaire secrète, tenu en prison pendant quatre ans à Pétersbourg, pour instruire son affaire, et acquitté finalement. Il ne serait pas étonnant qu'un homme, à qui l'on fait tant de mal et d'injustice, se joigne au parti des terroristes; mais M. Lazareff reprit ses études et se tint fort tranquille. Plus tard, il devint avocat et se fixa à Saratow sur la Wolga, sans plus être inquiété par la police.

Mais un jour, c'était en été 1884, un policier se présenta tout à coup chez lui avec l'invitation de venir chez le gouverneur. M. Lazareff, qui connaissait très bien le gouverneur, se rendit tout insouciant chez celui-ci, où il reçut sèchement l'avis que, pour une durée de trois ans, il serait envoyé en Sibérie.

M. Lazareff était terrifié d'épouvante et de surprise. Il se remit enfin et dit : « Excellence, puis-je vous en demander la raison? » — « Je ne la connais point. Je n'ai que l'arrêt du ministre de l'intérieur », fut la réponse.

Ce ne fut que grâce à l'intervention de connaissances influentes à Pétersbourg qu'il obtint un sursis de quinze jours, pour arranger ses affaires. Puis il fut envoyé à Moscou et y resta en prison jusqu'au printemps suivant, car le dernier transport de l'année courante était déjà parti. De là il adressa à la police une requête pour savoir la raison de son arrestation, et il obtint cette réponse laconique : « On vous met sous la surveillance de la police, dans la Sibérie orientale, parce que vous n'avez pas cessé votre agitation criminelle de jadis. » Ainsi donc, il fut envoyé en Sibérie, dans le district du Baïkal, pour ne pas avoir cessé une « agitation criminelle » dont il ne fut jamais coupable, suivant un arrêt du tribunal.

Pendant sa présence dans la prison de Moscou, il se trouvait parmi quelques exilés politiques qui parlaient de leur sort. L'un racontait qu'on avait trouvé chez lui des livres défendus, l'autre qu'il était accusé de propagande révolutionnaire, un troisième avoua avoir fait partie d'une société secrète. Quand ils demandèrent à Lazareff la cause de son arrestation, il répondit qu'il n'en savait rien.

« Vous ne savez pas pourquoi? » lui dit un de ses compagnons d'infortune. « Votre père n'a-t-il pas une vache tachetée? »

— « Possible », répondit-il, « mon père a beaucoup de vaches. »

— « Voyez-vous bien ! » expliqua l'autre avec sarcasme, « en faut-il plus ? Cela suffit à exiler vingt hommes ! »

Le 10 mai 1885, M. Lazareff fut envoyé de Moscou en Sibérie et le 10 octobre, après vingt-deux semaines, il arriva à Tchita, de l'autre côté du Baïkal, où j'appris aussi à le connaître.

La source de toutes les injustices sans précédent, de la rude brutalité et des plus idiots « malentendus » et « erreurs », qui font paraître l'histoire des « déplacements administratifs » l'élucubration d'une imagination infernale, se trouve dans l'absolutisme russe, qui ne connaît aucune limitation de la force exécutive, aucune responsabilité pour des mesures illégales. Envers les exilés politiques, le ministre n'a point de prescriptions légales ; et comme il lui est impossible de tout rechercher, de tout instruire ce qu'on lui apporte à juger, il doit reporter une grande partie de sa puissance irresponsable sur des commissaires de police, des commandants de gendarmerie, des gouverneurs et d'autres employés. Ceux-ci en délèguent encore une partie à leurs subordonnés, dont un grand nombre sont bornés, ignorants ou malveillants. Et de telles gens font des recherches dont dépendent la vie et la liberté des citoyens !

En théorie, tous les cas se rapportant à des délits politiques ou des déplacements administratifs devraient être examinés en dernier ressort par un collège, composé du ministre de l'intérieur comme président, de trois de ses fonctionnaires et de deux fonctionnaires du ministère de la justice. Mais en pratique on néglige tout cela pour la raison très simple que le ministre n'a pas le temps. D'après un journal russe, *Strana*, en 1881 la division impériale de police n'avait examiné pas moins de 1,500 affaires politiques de ce genre. Un grand nombre de ces affaires furent vidées par voie administrative, et si le ministre n'avait voulu accorder qu'au quart de ce nombre l'attention nécessaire pour y voir clair, il n'aurait plus eu le temps pour autre chose. Il signait donc, sans les lire, les pièces qu'on lui présentait.

L'anecdote suivante, que je puis croire vraie pour de bonnes raisons, démontre combien il est facile, en Russie, d'obtenir la signature d'une pièce quelconque par un haut fonctionnaire. Un chef de bureau de l'administration provinciale de Tobolsk se vanta un jour de son influence et gagea avec l'un des employés que le gouverneur lui signerait toute pièce de n'importe quel contenu, à cette seule condition que ce fût un papier estampillé ayant la forme d'un acte. Le pari fut accepté et le chef de bureau le gagna, car ce que le gouverneur avait signé, c'était, écrit dans la forme d'un acte, — le *Pater* !

Le fait que le ministre libéral Loris Melikoff crut nécessaire, à son

entrée en fonctions, en 1880, d'instituer une commission d'enquête pour les déplacements administratifs, montre aussi l'importance des signatures données à la légèreté; cette commission mettrait autant que possible de l'ordre dans les « erreurs », « malentendus » et « irrégularités », contre lesquels les victimes de toutes les parties de l'empire protestaient maintenant pleines d'espoir. On évaluait alors le nombre des « déplacés par voie administrative » et des autres prisonniers politiques à 2,800. Jusqu'au 23 janvier 1881, cette commission, sous la présidence du général Tcherewin, avait examiné 650 cas de prisonniers politiques et elle avait donné ordre de mettre immédiatement en liberté 328 personnes, donc plus de la moitié du nombre d'examinés, et de les renvoyer immédiatement à leur domicile antérieur.

Le seul moyen de mettre fin à cet état de choses serait de retirer l'examen des délits politiques à la police irresponsable, pour le confier à des tribunaux, et de permettre à l'accusé de se défendre. Mais le gouvernement n'en veut rien savoir. La « réunion des nobles » de Moscou envoya une requête exprimant ce désir à la couronne, mais elle resta sans effet, on ne daigna pas même y répondre, si je ne me trompe.

Avant 1882, les prescriptions concernant les exilés politiques en Sibérie n'étaient communiquées de temps en temps au gouverneur qu'au moyen de circulaires secrètes du ministre de l'intérieur. Par suite du changement des personnes et des systèmes au ministère, ces prescriptions devinrent enfin tellement contradictoires, et tant « d'erreurs », de « malentendus » et « d'irrégularités » se glissèrent entre les exilés et les autorités locales, que le 12 mars 1882, le ministre fut obligé d'éditer, avec l'approbation du tzar, de nouvelles prescriptions. J'en ai une copie officielle, que je rapportai de Sibérie, et qui en ce moment se trouve devant moi. Elle est intitulée : « Prescriptions concernant la surveillance par la police. »

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le gouvernement ne considère point la déportation et la surveillance par la police comme des peines infligées pour des délits, mais seulement comme des mesures de prévoyance, pour éviter leur accomplissement. Le premier paragraphe est ainsi conçu : « La surveillance par la police (à laquelle appartient aussi le déplacement par voie administrative) est un moyen d'éviter les crimes contre l'ordre impérial établi; elle peut s'étendre à toute personne dangereuse pour l'ordre social. » — On laisse aux gouverneurs généraux, aux gouverneurs et à la police le soin d'établir qui est « dangereux pour l'ordre social », et ceux-là jugent moins ce que l'on a commis que ce que, d'après eux, on pourrait bien commettre. Une autre conclusion leur serait presque impossible, puisque le but du déplacement administratif repose sur la prudence. Elle

doit éviter le fait en réprimant l'idée. Dans ces conditions, les « prescriptions concernant la surveillance par la police » devraient être intitulées proprement : « Prescriptions concernant les opinions privées » et la police russe ne manque pas de leur prêter ce sens.

Dire que le déplacement administratif n'est pas une peine, mais simplement un moyen préventif, ce n'est là qu'un jeu de mots. Si un exil de cinq années dans la province d'Irkutsk n'est pas une peine, le mot « peine » doit avoir une bien étrange signification dans la jurisprudence russe. Pour des femmes ou des jeunes filles, la déportation en Sibérie équivaut presque toujours à une condamnation à mort.

En 1884, une belle jeune fille, nommée Sophie Nikitina, qui étudiait à Kiew, fut déplacée, par voie administrative, dans une province lointaine de la Sibérie orientale. Pendant le voyage, entre Tomsk et Atchinsk, après avoir parcouru, par un froid très vif, environ 4500 kilomètres, elle fut atteinte par le typhus, qu'elle gagna dans un de ces lieux empestés que l'on appelle maisons d'étape. Aucun médecin n'accompagne le convoi de prisonniers, et sans le moindre souci on entraîne les malades, quels que soient la température et leur état, jusqu'au plus proche hôpital de prison. Entre Tomsk et Irkutsk, sur une distance de plus de 1600 kilomètres, il n'y a que quatre de ces hôpitaux, et il arrive ainsi que l'on traîne souvent les malades pendant deux semaines dans des traîneaux ou des télégas, si entre-temps ils ne meurent pas. Je ne sais point combien de jours M^{lle} Nikitina dut passer en plein air, dans le froid de l'hiver, mais peu après son arrivée à l'hôpital de la prison d'Atchinsk, elle rendit sa jeune âme. — Et cependant, quel apaisement doit avoir ressenti ce pauvre être, agonisant dans une infecte hutte, à 5000 kilomètres de ses parents, en se disant qu'elle ne subissait pas de « peine » pour un crime commis, mais que ce « déplacement » n'était qu'une mesure de prévoyance prise par un gouvernement paternel, pour que jamais elle ne tombât dans la tentation de faire ce qui est « dangereux pour l'ordre social ».

Hélène Machet mourut à Moscou, peu après son retour d'un long exil, et son époux, Grégoire Machet, un littérateur remarquable, fut aussi déporté. Le prince Alexandre Kropotkine, un homme très savant, mathématicien et astronome habile, subit le même sort. C'était parce qu'il était le frère du révolutionnaire russe connu, le prince Pierre Kropotkine. Il passa dix années en Sibérie et se suicida à Tomsk en 1886.

En 1878, Victoria Gukofskaja, une enfant de 14 ans, fut envoyée d'Odessa en Sibérie, et se pendit à Krasnojarsk.

En 1884, un exilé nommé Bochim fut atteint de folie dans le village d'Amga, et tua sa femme et son enfant, puis se frappa lui-même.

Et devant le récit de ces épouvantables tragédies, auxquelles je pourrais encore ajouter bien des faits semblables, le gouvernement russe ose affirmer que le « déplacement » n'est pas une peine!

Si, par ce moyen, on atteignait le résultat cherché, on pourrait encore le comprendre en se plaçant au point de vue d'un gouvernement despotique, mais ce but n'est pas atteint, comme le montre la missive du général major Nicolaï Baranoff, gouverneur de la province d'Archangel, au ministre de l'intérieur. Il dit entre autres :

« Par suite d'expériences antérieures et d'observations personnelles, je suis arrivé à la conviction que le déplacement par voie administrative pour raisons politiques exaspère les caractères au lieu de les améliorer. Le passage d'une vie paisible à une vie de privations, du contact avec le monde à l'isolement, de l'activité à l'inactivité imposée produit un effet tellement fatal, que ces exilés perdent très souvent la raison ou qu'ils se suicident. C'est la conséquence directe de la situation extraordinaire dans laquelle on oblige l'exilé de vivre. Jusqu'ici on ne vit jamais d'exilé, à son retour, se réconcilier avec le gouvernement, et convaincu de ses erreurs, devenir un membre utile à la société, un fidèle sujet du tzar. Par contre, il arrive souvent qu'un homme, exilé par erreur ou par malentendu administratif, devient un politicien dangereux pendant son exil, par suite de l'influence des autres exilés, par suite aussi de son désir de vengeance. Mais si cet homme est un ennemi du gouvernement, son bannissement ne fait qu'envenimer sa haine, c'est-à-dire qu'on en fait un homme vraiment dangereux. »

Jamais un fonctionnaire russe supérieur n'a dit une vérité plus exacte, et je pourrais me contenter de cette franche lettre, pour montrer combien le système d'exil est peu pratique. Mais il faut encore envisager la chose autrement qu'au point de vue pratique, c'est-à-dire au point de vue de la justice, de l'humanité et de la morale, et je le ferai dans la suite. Je n'ai voulu montrer dans ce chapitre que la façon déraisonnable, insouciante et injuste dont on envoie en Sibérie les citoyens russes.

GEORGES KENNAN

(A suivre.)

LA PLÉIADE SHAKESPEARIENNE ⁽¹⁾

I CHRISTOPHE MARLOWE

Le 1^{er} juin 1593, à Depford, alors un petit village situé à environ trois « miles » de Londres, aujourd'hui un des quartiers les plus sordides de la métropole, une rixe de cabaret mettait fin à la vie d'un des contemporains de Shakespeare qui se rapprochèrent le plus du divin poète. J'ai dit déjà (2) quelle gent violente et irrégulière représentait la plupart de ces dramaturges de la période élisabéthienne. Le bon Kit Marlowe, — *Kind Kit Marlowe*— comme l'appelaient ses amis, n'était point le plus rassis et le plus sobre de la bande. Il courtoisait une espèce de souillon, a *drab*, et, à la fin d'une orgie, voulant poignarder son rival, un nommé Francis Archer, un valet d'entremetteur (*bawdy serving man*), qui l'avait irrité, il a le poignet retourné, en sorte que sa propre lame lui entre dans l'œil et dans la cervelle. Il n'avait pas trente ans.

En effet, il avait vu le jour en février 1564, à Canterbury, dans une simple échoppe de cordonnier, celle de son père. Il fut baptisé le 26 du même mois à l'église Saint-Georges le Martyr. A l'école du roi (*King's School*) fondée par Henri VIII et où cinquante garçons de neuf à quinze ans recevaient l'instruction durant cinq années avec un subside de quatre livres par an, il dut se signaler par ses aptitudes et ses progrès rapides car il n'y resta pas le temps ordinaire et nous le trouvons déjà immatriculé, le 17 mars 1580, comme pensionnaire du Benet College, aujourd'hui *Corpus Christi*, à l'Université de Cambridge. Deux ans après (1583) il prit ses grades de bachelier et en 1587 ceux de maître ès arts (3). Dans l'intervalle qui s'écoula entre

(1) Leçons données à l'Université nouvelle de Bruxelles (École libre d'enseignement supérieur, Faculté de philosophie et lettres).

(2) Voir *Au Siècle de Shakespeare*, Paul Lacomblez, éditeur.

(3) La plupart de ces détails biographiques sont empruntés à l'étude par le Rév. Alexandre Dyce, placée en tête de l'œuvre de Marlowe. Routledge, éditeur.

l'obtention de ces deux diplômes, il écrivit probablement la majeure partie de son *Tamerlan*.

Sur ses autres occupations durant ces quatre années on ne peut que se livrer à des conjectures. Le fils du savetier avait probablement dû son instruction supérieure à la munificence d'un des plus grands propriétaires du comté de Kent, Sir Roger Manwood, alors premier baron de l'Echiquier, qui avait sa *mansion* ou sa résidence à Saint-Stephen, près de Canterbury. A la mort de son bienfaiteur, Marlowe composa l'épithaphe latine qui fut gravée sur sa tombe.

Il est probable qu'en faisant entrer le jeune Christophe à l'Université, Sir Roger le destinait à l'Église, mais à cette époque le poète entretenait déjà des convictions athéistes qui faillirent lui faire partager le sort d'un de ses camarades, Francis Ket, brûlé vif en 1589 à Norwich pour hérésie. Ket était chrétien mais non orthodoxe. On croit avec raison que cet hérésiarque exerça une grande influence sur l'esprit de Marlowe. Mais en voulant le détacher de la confession établie pour le convertir à une autre secte chrétienne il ne fit que flatter ses penchants païens et cette tendance à l'incrédulité et à l'athéisme si accusée dans le *Faust* et dans les autres œuvres de Marlowe. N'oublions pas que la Renaissance fut un retour aux mœurs et à l'esprit d'avant le moyen-âge, cela en Angleterre aussi bien qu'en Italie. Un admirable pape comme Léon X peut à peine être considéré comme un pontife chrétien. C'est plutôt un César de la Rome antique. Les artistes et les poètes exprimèrent ces aspirations du renouveau de l'humanité. La Réforme étouffa cet admirable mouvement : sous prétexte de purifier le catholicisme elle remplaça une secte par une autre moins tolérante encore. Ce prétendu progrès fut aussi dérisoire que la fameuse révolution de 1792. La Réforme nous valut l'abominable protestantisme comme la Révolution nous mit sous le joug des bourgeois. Franchement, le luthérien est-il un progrès sur le catholique, et le capitaliste sur le gentilhomme? Espérons qu'après ces deux faux départs, l'humanité fera enfin sa carrière suprême!

Quoi qu'il en soit de ses convictions philosophiques, l'esprit d'indépendance se conciliait chez Marlowe avec une irrésistible vocation d'artiste. Quelques-uns de ses biographes veulent, qu'à l'exemple de Ben Jonson, il ait pris du service et soit allé guerroyer aux Pays-Bas, avec le comte d'Essex, contre les Espagnols. Cette conduite s'accorderait assez logiquement avec son ardent amour de la liberté de conscience. Mais j'incline à croire aussi que les persécutés et les martyrs protestants lui inspirèrent bientôt autant de dégoût que leurs bourreaux espagnols et que, trouvant autant de fanatisme et d'intolérance d'une part que de l'autre, il se hâta de rentrer en Angleterre et d'abandonner l'Action pour la Poésie.

Ce qui est à peu près établi c'est qu'il fit partie à la fois comme acteur et comme auteur dramatique de la troupe du théâtre *The Curtain* (le Rideau) dans le quartier de Shore Ditch. On infère aussi d'un couplet d'une curieuse complainte intitulée *La Tragédie de l'Athée* (*The Atheist Tragedy*), en la possession de M. Collier, que Marlowe se cassa la jambe dans une scène de débauche et que, boiteux, il ne put plus reparaître en scène :

He had also a player beene
Upon the Curtain Stage,
But brake his leg in one lewd scene
When in his early age!

Tamerlan, la première pièce de Marlowe attribuée erronément à une collaboration avec Nash, fut représentée en 1588 ou à la fin de 1587. Tout empathique et boursoufflée qu'elle était, à raison de son vrai souffle dramatique, de son élévation sincèrement poétique, de ce je ne sais quoi, qui révélait un pur génie, cette tragédie révolutionna la scène anglaise. J'ai dit comment le populaire déserta les combats d'animaux des *Parish Gardens*(1) pour venir applaudir *Tamerlan*, le pâtre du pays des Scythes, devenu le conquérant de l'Asie et faisant traîner son char de triomphe par des rois enchaînés.

Cette œuvre jouée en deux journées, une bilogie qui ne comporte pas moins de dix actes, est la première composition dramatique vraiment digne de ce nom représentée en Angleterre. Vingt ans auparavant les comédiens de l'*Inner Temple* avaient joué à Whitehall, devant la reine, une tragédie intitulée *Gorboduc*, œuvre de Thomas Sackville qui fut plus tard comte de Dorset. Cet essai, en dépit d'une intrigue forcée et languissante, d'un dialogue passé à la filière, n'était point dépourvu de mérites. Le principal consistait dans l'adoption du vers blanc et la suppression des rimes. Jusqu'alors les entraves de la rime avaient paralysé les efforts de tous les prédécesseurs de Sackville, triviaux ou pédants rimeurs de mystères et de soties comme on en rencontre au seuil de toutes les littératures dramatiques, en Allemagne comme en Flandre, en France comme en Italie et en Espagne. Avec *Gorboduc* les liens qui captivaient le drame anglais s'étaient relâchés, mais ce n'est que lorsque Marlowe eût montré le parti à tirer du mètre nouveau et eût prouvé la puissance, la variété, la vie qu'il apportait au dialogue scénique que les dernières chaînes furent brisées et que le vers blanc fut définitivement adopté, tant par les contemporains que par les héritiers de l'initiateur, comme le plus noble véhicule de la composition dramatique.

(1) Voir *Au Siècle de Shakespeare*.

Dans le prologue de *Tamerlan*, le jeune novateur s'exprime dédaigneusement sur la condition du théâtre tel qu'il existait avant lui, et surtout sur l'abus des scurrilités et des clowneries :

From jiggig veins of rhyming mother wits
And such conceits as clownage keeps in pay.

Tamerlan, nouvel Attila, ébloui par ses victoires, s'imagine être l'instrument des vengeances de Dieu. Ses discours ronflent, bourrés d'imprécations et de gageures titanesques ; c'est bien le lyrisme grandiloquent d'un soldat de fortune, d'un aventurier ébloui par la réalisation de son rêve, son triomphe s'arrondissant de victoire en victoire comme l'avalanche entassant les neiges éternelles et dévalant avec le fracas du tonnerre. En ses perspectives de carnage et de dévastation, Tamerlan évoque des lacs de sang qu'il traverse à la nage ou sur lesquels il jette des ponts qui sont d'immenses charniers. La mort hagarde qui étreint le cœur sanglant des rois de ses serres rapides et comme une harpie se gorge de leurs jours, n'est plus qu'un faucon docile à son geste et à son commandement

Les beaux esprits, les aristarques de l'époque, le fameux Gabriel Harvey à leur tête, se gaussèrent longtemps de la pittoresque apostrophe du conquérant aux coursiers humains attelés à son char : « Holà, vous haridelles maquignonnées d'Asie ! Comment ne pouvez-vous franchir que vingt milles par jour ? »

A côté de force clinquant et déclamation, des passages admirables se rencontrent déjà dans cette œuvre de jeunesse. Que de vers mélodieux, que d'images neuves et trouvées !

Swinburne admire beaucoup ce *Tamerlan* aux barbares opulences ; il vante « cette truculence titanesque qui chasse comme un simoun à travers l'arène sonore de ses dix actes féroces ».

En dépit du pathos et du phébus qui règnent trop souvent dans le style de l'œuvre, le tout accuse une telle virilité, une telle hardiesse de conception, la beauté de l'idée et de l'expression consomment de si harmonieux mariages, que *Tamerlan* annonce déjà le génie débordant de passion et de juvénile énergie qui signera *Faust* et *Edouard II*.

En feuilletant au hasard ce conquérant poème qui symbolise pour ainsi dire la prise de possession des tréteaux histrioniques d'un art caduc et béat par un Tamerlan de lettres, nous tombons sur des vers d'une concision évocatrice toute moderne ; tel, cet adieu du roi de Perse à son général : « Va, fier Thérédamas, tes paroles sont des épées ! »

Et cette éblouissante déclaration d'amour du fruste Tamerlan à Zénocrate, dans laquelle il lui promet des chars d'ivoire traînés par des cerfs

blancs comme le lait pur, pour lui faire traverser les étangs de glace et escalader les montagnes dont sa chaude beauté fera fondre les couronnes neigeuses !

Et encore cette parole si bellement fanfaronne, cette gasconnade poétique serais-je tenté de dire, du conquérant au général ennemi qu'il veut rallier à sa cause : « Vois comme Jupiter fait s'écrouler les nuages en monceaux d'or, comme s'il entendait se charger désormais de la paie de mes soldats (1) ».

Tamerlan jouit d'une longue popularité. Le rôle principal était rempli par ce célèbre acteur Alleyn, qui incarna tous les personnages principaux de Marlowe. Et lorsqu'il apparaissait en sa tunique à galons dorés et en ses bragues de velours cramoisi, tenant les rênes de son attelage de rois captifs, les groundlings trémoussaient de jubilation.

Faust, écrit peu de temps après *Tamerlan* et inspiré à Marlowe par une légende déjà populaire à cette époque, présente comme arrangement beaucoup de ressemblance avec les mystères, surtout avec ceux racontant l'éternelle lutte du bien contre le mal. Le ton général tient aussi du poème épique. Les alternatives de repentir et de rechute qui s'emparent de l'âme de *Faust* sont décrites d'une façon poignante. Peut-être Marlowe s'est-il mis lui-même en scène et son héros ne fait-il que trahir cette fièvre d'indépendance et cette curiosité de la science défendue qui le tiraillaient et qui faillirent le conduire au bûcher. *Faust* est un type éternel, mais il personifie particulièrement le conflit entre les croyances dogmatiques et la soif de science, de vérité et de justice, cette soif qui est la principale caractéristique de l'époque de Marlowe comme elle altère encore plus ardemment la nôtre.

La sombre mélancolie et le désespoir contenu du Méfistophélès de Marlowe sont peut-être plus impressionnants que la verve caustique et malicieuse de l'esprit du mal dans le *Faust* de Goethe. Quel désespoir infini, quelle conception sublime et grandiose de l'enfer, du dam éternel dans cette plainte de l'ange déchu : « L'enfer dis-tu ? L'enfer est ici-même. Moi qui vis la face de Dieu et qui goûtai aux éternelles joies du Paradis, crois-tu que je ne sois point tourmenté par dix mille enfers, en étant dépouillé de la grâce éternelle (2) ». Pareils accents sont bien au-dessus de la moyenne poétique

(1) See how he (Jove) rains down heaps of gold in showers,
As if he meant to give my soldiers pay !

(2) Why this is hell, nor am I out of it.
Thinkst thou that I, who saw the face of God,
And tasted the eternal joys of heaven,
Am not tormented with ten thousand hells
In being deprived of everlasting bliss !

de l'époque et de l'idée chrétienne de la damnation. Milton devait se les rappeler en mettant ces paroles dans la bouche de Satan : « L'enfer est partout où me portent mes ailes, je suis moi-même l'enfer ! »

Goethe lui-même entretenait une profonde admiration pour cette œuvre. Les affres, les angoisses, l'agonie de *Faust* n'a jamais été rendue d'une façon si dramatique :

« O mon Dieu, je voudrais pleurer, mais le démon retient mes larmes ; oui, ma vie et mon âme ! Oh ! il arrête ma langue ! Je voudrais bien lever les mains, mais voyez, ils les retiennent, Lucifer et Méphistophélès les retiennent... Plus qu'une heure, une pauvre heure à vivre. L'horloge va sonner, le démon va venir, Faust sera damné. Oh je veux sauter jusqu'à mon Dieu ! Qui est-ce qui me tire en arrière ? Regardez, regardez là-haut, où le sang du Christ coule à flots sur le firmament !... Une goutte sauverait mon âme, une demi-goutte. Ah ! mon Christ ! — Ah ne déchire pas mon cœur pour avoir nommé mon Christ ! — Si, si, je l'appellerai. Oh, il y a une demi-heure de passée ; toute l'heure sera bientôt passée. Oh Dieu ! Que Faust vive en enfer, mille années, cent mille années, mais qu'à la fin il soit sauvé !... Oh, l'heure sonne, l'heure sonne. Ah ! que mon âme n'est-elle changée en petites gouttes d'eau pour tomber dans l'océan, et qu'on ne la retrouve jamais ! »

Voilà, comme l'a remarqué Taine, l'homme vivant, agissant, naturel, personnel, non pas le symbole philosophique qu'a fait Goethe, mais l'homme primitif et vrai, l'homme emporté, enflammé, esclave de sa fougue et jouet de ses rêves, tout entier à l'instant présent, pétri de convoitises, de contradictions et de folies, qui, avec des éclats et des tressaillements, avec des cris de volupté et d'angoisse, roule, le sachant, le voulant, sur la pente et les pointes de son précipice.

Ainsi que Goethe, Marlowe tira son drame de la légende populaire, en Allemagne, dont la version la plus célèbre, celle de Vidmann, fut traduite au XVI^e siècle en français par Palma Cayet. Mais combien il a passionné, magnifié, pathétisé la donnée primitive. Il faut lire encore, pour s'en convaincre, la déclaration d'amour du docteur à Hélène : « Est-ce là le visage qui fit appareiller des milliers de vaisseaux et consuma les incommensurables tours d'Ilion ? — Douce Hélène, que ton baiser me rende immortel ! — Tes lèvres aspirent mon âme ; voyez-la s'envoler ! Viens Hélène, viens, rends-moi mon âme. Ici je veux demeurer, car le ciel réside en ces lèvres, et tout est vanité qui n'est pas Hélène. Je serai Paris et par amour pour toi, au lieu de Troie, sera saccagé Wittenberg, et je combattrai le faible Ménélas, et j'arborerai tes couleurs au panache de mon casque... Oui, je blesserai Achille au talon, et reviendrai alors demander un baiser

à Hélène... O tu es plus belle que l'air du soir paré de la beauté de mille étoiles ; plus radieuse es-tu que le flamboyant Jupiter lorsqu'il apparut à Sémélé sans défense, plus adorable que le monarque des cieux bercé dans les bras d'azur de la voluptueuse Aréthuse ; et toi seule seras ma bien-aimée ! »

Soit dit à l'honneur de la foule, malgré les beautés un peu austères et en quelque sorte philosophiques du poème, *Faust* n'obtint pas un succès moindre que *Tamerlan*. Il est vrai que, comme dans toutes les pièces de l'époque, Marlowe avait dû y sacrifier malgré lui aux scurrilités et aux clowneries. Le spectacle devait aussi séduire la masse par ses diableries et ses prestiges fantastiques. Le protagoniste de cette œuvre était encore l'acteur Alleyn. Un couplet d'une chanson contemporaine, *The Knave of Clubs*, nous apprend même que son costume consistait en un surplis avec une croix sur la poitrine (1).

Le Juif de Malte, quoique inférieur à *Faust* et à *Édouard II*, contient toutefois des scènes remarquables, des passages d'une beauté sinistre et véhémement, atroces jusqu'à la frénésie, où hurle, écumant, épileptique, tout le préjugé populaire contre la race d'Israël. Il est même curieux que Marlowe, l'athée et le païen, le blasphémateur de la Trinité, semble épouser dans cette œuvre l'instinctive et fatidique exécration des chrétiens pour les enfants des déicides. L'atmosphère de ce drame fait songer aux cuves d'huile bouillante, aux auto-da-fé, aux caroches et aux san-benito soufflés ! La figure, la température grimaçante et bestialement convulsive du juif Barabas est loin d'avoir la vérité, la puissance du Shylock de Shakespeare. *Le Juif de Malte* flatte les impulsions de la masse, il en caresse les penchants carnassiers, tandis que le juif du *Marchand de Venise*, s'il se montre odieux, cupide et implacable, demeure au moins imposant, logique dans son astuce, terrible mais jamais abominable. Comme je l'ai dit ailleurs, un siècle ou deux auparavant *le Juif de Malte* aurait pu être représenté « par ordre » aux Londoniens pour les préparer au pillage et au massacre des juifs. « Malgré le dessein féroce qu'il poursuit, Shylock reste un homme », a dit Charles Lamb, « ses mobiles, ses sentiments, sa rancune conservent quelque chose d'humain. Sa vengeance semble légitime ou du moins explicable. »

Barabas est une sorte de bête féroce, ensauvagée par les persécutions des chrétiens ; il ne vit plus que pour les représailles ; « il a purgé son cœur de la compassion et de l'amour ».

(1)

The gull gets on a surplis
With a cross upon his breast,
Like Alleyn playing Faustus
In that manner he was drest.

Sa fille Abigaïl a deux prétendants chrétiens et au moyen de lettres supposées il les fait tuer l'un par l'autre. De désespoir elle se fait religieuse et pour se venger il empoisonne sa fille et tout le moustier. Il finit par plonger dans une chaudière rougie où il espérait faire tomber ses ennemis et il meurt hurlant, blasphémant, son seul regret étant de n'avoir pas fait assez de mal.

Le vers du *Juif de Malte* se recommande par une énergie incendiaire, par une force d'expression presque corrosive. Parmi les très belles pages de ce drame, je recommanderai la scène de séduction d'Ithamore, le domestique de Barabas, par la courtisane Bellamira. Il faudrait la traduire tout entière. Savourons ces lyriques protestations d'amour du mâle déjà conquis, déjà réduit à la merci de l'enchanteresse : « Oui, nous nous marierons; mais pour fuir alors ce pays sordide; nous nous embarquerons pour la Grèce, vers l'adorable Grèce, — je serai ton Jason, toi, ma toison d'or, — où des tapis bariolés sont jetés sur les prairies, et où les vignobles de Bacchus recouvrent toute la terre, où les forêts et les bois demeurent toujours parés d'agréable verdure; — je serai ton Adonis, toi, la reine d'amour; — prairies, vergers et jardins de primevères, au lieu de roseaux et de joncs, produisent des cannes à sucre; par le maître des Dieux, tu vivras avec moi dans ces bocages et tu seras mes seules amours! » Mais il faudrait la musique, le rythme, la cadence du vers anglais pour rendre tout le charme de cette citation!

Magré ses défauts, peut-être même à cause de ceux-ci, l'outrance et l'accumulation de l'odieux et du grotesque n'étant point pour déplaire au rude public du *Rideau*, la pièce jouit d'une vogue sans pareille. Et l'acteur Alleyn mettait le comble à la jubilation et à l'ébaudissement du parterre, en affublant Barabas d'un accoutrement d'infamie et en l'affligeant d'un immense faux-nez rouge.

De toutes les pièces de Marlowe, *Edouard II* est peut-être la plus parfaite. Elle soutient même brillamment la comparaison avec le *Richard II* de Shakespeare. L'abdication forcée d'Edouard II est même encore plus pathétique que celle de Richard II. L'action est très intéressante et progresse de scène en scène depuis la première rébellion des barons au retour de Gaveston, le favori du monarque, jusqu'à la mort d'Edouard qui, je le répète, l'emporte en puissance émouvante, en terreur funèbre sur n'importe quelle autre scène du théâtre.

Racontons brièvement ce chef-d'œuvre en en traduisant, çà et là, quelques passages saillants :

« Mon père est mort. Viens, Gaveston, et partage le royaume avec ton plus cher ami. » Gaveston exulte en lisant ce billet d'Edouard II qui le

rappelle à la cour d'où l'ont exilé les intrigues et les pudeurs des hauts barons : « Oh ! s'écrie-t-il, paroles qui me font succomber de délices ! Quelle bénédiction plus grande peut échoir à Gaveston que de vivre le favori d'un roi ! Doux prince, j'accours ; ces lignes, ces lignes de ta main, ces lignes amoureuses m'auraient déterminé à nager depuis la France jusqu'ici... A mes yeux exilés la vue de Londres sera l'Elysée pour une ombre nouvellement venue. Non point que j'aime cette ville ou ses habitants, mais parce qu'elle abrite celui qui m'est si cher. Pourvu que le roi m'ouvre son giron, je puis braver l'inimitié de l'univers entier. Pourquoi les peuples arctiques chériraient-ils la clarté des étoiles, eux que le soleil éclaire jour et nuit ? Barons ou manants, je ne me soucie pas plus de leurs personnes que du souffle qui passe sur mes lèvres et se dissipe ! »

Et voici les plaisirs, les distractions qu'il rêve pour captiver et détenir la faveur royale : « J'aurai de voluptueux poètes, d'aimables esprits, des musiciens qui n'auront qu'à toucher une certaine corde pour faire passer le roi docile par toutes mes volontés ; la musique et la poésie font ses délices, aussi le soir j'organiserai des masques à l'italienne, de tendres discours, des comédies et de vivants tableaux ; et le jour, lorsqu'il se perdra dans ses jardins, mes pages déguisés en nymphes et en sylphides, mes hommes en satyres paissant l'herbe des pelouses, danseront avec leurs pieds fourchus quelque ronde antique ; parfois un aimable enfant sous les traits de Diane, aux cheveux dorant les ondes dans lesquels ils se reflètent (1), ses bras nus ornés de bracelets de perles, des branches d'olivier à la main, baignera dans l'eau d'une fontaine ses formes dont les mortels se délectent les yeux ; et non loin de là, un autre, figurant Actéon, dissimulé derrière les ombrages, sera transformé en cerf par la déesse irritée et chassé par une meute de chiens aboyants, semblera mourir sous leurs morsures. »

A la scène suivante nous assistons à la rentrée de Gaveston chez son roi entouré des farouches et bouillants feudataires. C'est Kent, Lancastre, les deux Mortimer, Warwick et Pembroke. A l'apparition du favori, le jeune Mortimer reproche amèrement au souverain d'avoir manqué à sa promesse solennelle : « En présence de mon oncle, de ce comte ici présent et de moi-même, vous avez juré et nous avons juré à votre père agonisant que celui-ci ne rentrerait jamais dans ce royaume ; et apprenez, mylord, qu'avant de rompre mon serment, je condamnerais plutôt mon glaive trempé pour la confusion de vos ennemis, à dormir dans son fourreau et cela malgré votre détresse ; marche alors qui voudra sous vos bannières ; quant à Mortimer,

(1) Comment traduire en français ces vers exquis :

Sometime a lovely boy in Dian's shape
With hair that gilds the water as it glides.

il accrochera ses armes à la muraille! » Le roi menace le récalcitrant et s'opiniâtre dans son attachement pour le favori. Il bravera, il mettra au défi tous les seigneurs de son royaume, il tiendra tête à son peuple, à son Église, à sa reine. Il n'a d'attachement que pour celui que tous abhorrent et méprisent, il verse devant lui son trésor, jette à ses pieds les dignités, lui donne son sceau, se donne lui-même; et sur une menace de l'évêque de Coventry, crie tout d'un coup : « Jetez bas sa mitre d'or, déchirez son étole, baptisez-le à nouveau dans le ruisseau. » — Arrête, mon frère, intervient le comte de Kent, ne porte pas une main violente sur lui, il se plaindra au Saint-Siège! — Et il irait même se plaindre au siège de l'Enfer, que je serais vengé sur lui de mon exil! dit au contraire Gaveston pour attiser la fureur du roi. Édouard livre le prélat à sa merci. On le dépouille de tous ses biens et dignités au profit de Gaveston et on l'enferme à la tour. Puis, quand la reine négligée et délaissée par son époux, le supplie de se rendre à la raison, aux sages conseils, et de répudier l'ennemi public, son mauvais génie : « Pas de cajoleries, catin française, va-t'en d'ici; Gaveston ne lui parle pas, qu'elle sèche et crève! » La conjuration des mécontents est plus puissante que le roi. Malgré ses protestations, on arrête sous ses yeux, on lui arrache le spoliateur. Il lui faut même signer, la main forcée, son ordre de bannissement. Éperdu d'amour, désespéré, il éclate en imprécations contre l'archevêque de Canterbury, le représentant du pape et, avec Mortimer, l'âme de cette opposition victorieuse à son royal vouloir. Et les adieux déchirants qu'il fait à sa créature : « Toi, loin de ce pays, moi-même en suis exilé! » Inconsolable de son absence, il endort les défiances des lords, il les cajole, il les rapprovoise, tout cela pour qu'ils consentent au rappel de leur ennemi. Le pays est menacé, les possessions anglaises sur le continent sont envahies, le roi de France conquiert la Normandie : « Bagatelles, s'écrie Édouard, nous l'en délogerons quand il nous plaira! » Il ne se préoccupe que de l'arrivée de son favori. Comment se passera la traversée? A-t-il eu un vent favorable?

Les dissentiments qui couvent toujours éclatent à nouveau avec une recrudescence terrible, à peine le puissant protégé du roi a-t-il remis le pied sur le sol anglais. Les haines s'entrechoquent comme des cavaliers dans une bataille. Le duc de Lancastre tire son épée devant le roi pour tuer Gaveston, Mortimer blesse le mignon exécré. La reine, longtemps fidèle à la foi conjugale malgré la froideur et les dédains de son époux, s'est rendue à l'amour de Mortimer.

La guerre civile se déchaîne. Jamais les barons ne souffriront qu'un chien accapare leur prince, et les dépossède de leur rang : « Pour voir sa charogne naufragée sur la côte il n'y a pas un de nous qui ne crevât son cheval. » « Nous le traînerons par les oreilles jusqu'au billot! »

Les partisans de Mortimer et de la reine triomphent. Gaveston est tombé en leur pouvoir ; ils l'ont saisi, ils vont le pendre à une branche, ils refusent de le laisser parler une seule minute au roi qui a dépêché vers eux, pour le réclamer, le comte d'Arundel. En vain le prisonnier les supplie, quand à la fin ils ont consenti ils se repentent ; on dirait de félins jouant avec leur proie et ne la laissant échapper que pour la rejoindre d'un bond et la vautrer sous leurs pattes. Quand le jeu a suffisamment duré, Warwick le reprend de force à ceux qui allaient le conduire au roi et lui tranche la tête dans un fossé. Il faut lire ces alternatives de feinte soumission et de révolte manifeste, il faut entendre hurler et gémir la passion du roi, il faut assister à ces efforts des impulsives et fougueuses natures pour se contraindre, il faut les voir s'effrêner, se débrider l'instant d'après. Ah quel théâtre d'art pur, échappé au contrôle des politiques et des moralistes, nous restituerait cette œuvre prodigieuse !

Écoutez les serments et les imprécations du roi apprenant le massacre de son favori. D'abord il s'agenouille : « Par la terre notre mère commune, par le ciel et les orbis qui l'animent, par ma dextre et le glaive de mon père, et tous les honneurs attachés à la couronne, il me faut autant de têtes et de vies pour sa tête que je possède de manoirs, de châteaux, de villes et de tours ! » Puis, se relevant : « Traître, Warwick ! O traître Mortimer, si je suis roi d'Angleterre je traînerai vos troncs mutilés dans des lacs de sang afin que vous puissiez désaltérer votre soif ; j'y tremperai aussi mon étendard royal pour que sa couleur cruelle proclame à jamais la vengeance que j'ai tirée des assassins de mon Gaveston. »

Après une courte victoire sur les factieux qui lui permet d'immoler quelques-uns des assassins, le roi est battu et fait prisonnier avec les Spencer, par Mortimer et la reine. Ils le forcent à abdiquer au profit de son fils : « La lutte qui se livre en l'âme du monarque est présentée, je le répète, avec une puissance tragique digne de Shakespeare : « Tiens, prends ma couronne, avec la vie d'Édouard. (*Il ôte la couronne.*) Deux rois ne peuvent régner à la fois en Angleterre. Mais arrête, un instant : que je sois encore roi jusqu'au soir. Laisse-moi contempler la couronne étincelante. Accorde cette dernière fête à mes yeux, ce dernier honneur à ma tête... Prolonge ta carrière, ô céleste soleil ; empêche la nuit de posséder cette contrée ; arrêtez-vous, horloges de l'élément ; temps et saisons, reposez-vous, afin qu'Édouard demeure encore roi de la blonde Angleterre ! Mais l'éclat du jour s'évanouit rapidement, et m'avertit que je dois déposer ma précieuse couronne. Créatures inhumaines allaitées aux mamelles des tigres, pourquoi aspirez-vous à la chute de votre souverain ? Pourquoi convoitez-vous mon diadème, et ma vie innocente ? Voyez, monstres, voyez ! Je porterai de nou-

veau ma couronne. (*Il replace la couronne sur sa tête.*) Quoi, ne craignez-vous pas la fureur de votre roi? — O, misérable Édouard, ils se moquent de toi, tu as beau sourciller, ils n'y prennent garde et ne songent qu'à servir un maître nouveau. Cette idée cause mon martyre et je ne trouve de soulagement à cette torture qu'en sentant encore la couronne sur ma tête. O laissez-moi la porter quelque temps encore!

TRUSSEL. — Mylord, le Parlement exige une prompte réponse; dites-nous donc, voulez-vous abdiquer, oui ou non? — LE ROI (*en rage*). Je n'abdiquerai pas, je veux être roi tant que je vivrai. Traîtres, arrière; joignez-vous aux Mortimer; élisez, conspirez, intronisez, faites ce que vous voulez, leur sang et le vôtre scellera ces trahisons! — L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER. Nous rapporterons cette réponse; adieu. (*Il s'éloigne avec Trussel*) — LEICESTER. Rappelez-les, Mylord, et parlez-leur avec bonté; car s'ils s'éloignent, le prince, votre fils, perdra ses droits. — LE ROI. Eh bien, rappelle-les toi-même; je n'ai pas la force de parler. — LEICESTER. Mylord, le roi est prêt à abdiquer. — L'ÉVÊQUE. S'il n'abdique, qu'il choisisse une autre issue. — LE ROI. O, si je le pouvais! Mais le ciel et la terre conspirent pour me rendre misérable. Voici, recevez cette couronne de mes mains. Que dis-je, de mes mains? Non, les innocentes ne se rendront pas coupables d'un crime si noir. Que celui des vôtres, qui est le plus altéré de mon sang et qui voudra s'appeler le meurtrier d'un roi, s'en empare. Quoi, vous êtes émus? Vous me prenez en pitié? Appelez alors Mortimer et Isabelle, dont les yeux changés en acier lanceront des flammes au lieu de verser des larmes; mais non, plutôt que de les voir, prenez, prenez! (*Il leur donne la couronne.*) — Et à présent, doux roi des cieux, inspire-moi le mépris de cette pompe transitoire, et intronise-moi pour l'éternité dans ton ciel! Viens, mort et, de tes doigts, ferme mes yeux, ou si je vis, que ce soit pour m'oublier moi-même! — L'ÉVÊQUE. Mylord... — LE ROI. Ne m'appellez plus ainsi; arrière, hors de ma vue! Ah! pardonnez-moi, le chagrin me rend fou. Ne permettez point que ce Mortimer protège mon fils. Il y a plus de sécurité dans les griffes des tigres que dans les caresses de cet homme. Et portez ceci à la reine, mouillé de pleurs et séché à mes soupirs. (*Il leur remet un mouchoir.*) Si la vue de cet objet ne l'afflige point, renvoyez-le pour le tremper dans mon sang. Recommandez-moi au souvenir de mon fils, et conseillez-lui de mieux gouverner que je ne l'ai fait. Mais pourtant, comment ai-je péché, si ce n'est par trop d'indulgence? — TRUSSEL. Ainsi, nous prenons humblement congé de vous. — LE ROI. Adieu!... La prochaine nouvelle qu'ils m'apporteront sera celle de ma mort; et elle sera la bienvenue! »

Les scènes de la captivité du roi au château de Berkeley, nous montrant

l'infortuné souillé de boue et d'immondices, ce calvaire, finissant par l'horrible spectacle du trop voluptueux monarque, écrasé, étouffé sous des tables par les suppôts de Mortimer, ont été écrites, dirait-on, par le généreux poète pour que la victime se magnifie et s'aureole des sublimes lumières du martyr. Les situations analogues dans Shakespeare n'offrent point semblable *crescendo* de torture physique et de détresse morale. Remarquons encore que jusqu'à la fin Édouard confesse glorieusement ses amours subversives.

Mortimer, assassin d'Édouard II, de complicité avec Isabelle, mené au billot par ordre du jeune Édouard III, dit avec un sourire :

« Il y a un point dans la roue de la fortune, où les hommes n'atteignent que pour rouler la tête en bas la première. Ce point je l'ai touché. Et maintenant qu'il n'y a plus d'échelon pour monter plus haut, pourquoi est-ce que je m'affligerais de ma chute? Adieu, noble reine, ne pleure pas Mortimer, qui méprise le monde, et comme un voyageur s'en va pour découvrir des contrées inconnues. »

Pesez bien ces douloureuses paroles, c'est le cri du cœur et la confession intime de Marlowe, comme aussi celle de Byron et on pourrait dire de toute la poésie anglaise, cette déesse païenne, sortie des océans du Nord comme une Vénus tragique formée par l'écume des tempêtes et des rafales!

Le personnage d'Édouard II a été traité par le poète avec une élévation et une charité admirables, sans déclamation, sans sermonnage, prouvant encore combien était tolérant, généreux et large, ce souffle de renouveau païen au XVI^e siècle, combien, tout particulièrement, l'esprit de Marlowe s'impatientait des entraves et des préjugés de la masse; combien ce hardi et vibrant poète parvenait à magnifier les transgressions et les écarts condamnés par les morales religieuses et les règles générales! La passion anormale d'Édouard II est si sincère et si impérieuse, tellement dévorante que nous en arrivons à l'excuser et à prendre même son parti et celui de Gaveston contre la reine et les barons, surtout que le coupable expie ses faiblesses par une longue agonie d'humiliations suivie d'un supplice épouvantable. On songe, tant cet amour le consume et l'empoisonne, à la tunique de Nessus enveloppant Hercule.

La Fatalité, l'inéluctable Loi, celle qui se rit des lois, plane, comme dans le théâtre antique, au-dessus de ce drame généreux, le plus hardi sorti de la plume de Marlowe et que ce rebelle, cet outrancier piétineur de dogmes et de veules conformités, devait nécessairement écrire.

Gaveston mort, Édouard II fidèle à son instinct reporte son affection défendue sur le jeune Spencer, ou plutôt il ne donne un successeur à l'assassiné que pour jeter un défi à la meute de ses ennemis. Sommé par

les barons de répudier ce nouveau favori, il les brave, il les nargue : « Partez ! Partez au plus vite... Mais non, voyez d'abord comment je divorce avec Spencer. » Et il l'embrasse orgueilleusement.

Et quand celui-ci a été massacré comme l'autre, le roi n'aspire qu'à le rejoindre. La mort le frappe, horrible mais logique, mais expiatoire, et, quoique atrocement prolongée, sans doute plus bénigne que le supplice que lui firent endurer ses maudites amours.

N'était-il point, au sein des cruelles voluptés, son propre justicier et son propre bourreau ? Alors à quoi bon, les censeurs, les juges, les exécuteurs, les vertueux professionnels !

Noble et tragique théâtre que n'apprécieront jamais les consciences pharisiennes ! Théâtre de vie, théâtre de révolte, théâtre de Prométhées rompant toutes les entraves et ravissant tous les Feux, préférant peut-être les caresses lacérantes du vautour aux lècheries des amours domestiques et contrôlées ! La soif de disposer complètement de soi-même !

Et après ces aspirations, ces essors, ces apothéoses, quelles humiliantes rentrées dans le monde et dans la vie ! Et aussi après les gestes épiques, les funèbres repliements de l'être. Après des exploits splendides comme des rêves vécus, les ascétiques rentrées en soi-même, les auscultations morales, les cœurs qui scrutent leurs propres battements, les âmes qui se contractent, — ô combien compatissantes pour l'homme, combien éplorées sur lui ! — dans presque toutes ces pièces d'une époque qui faillit nous arracher aux moisissures, à la crasse et aux asphyxies du moyen-âge couard et cagot. On put croire, un moment ; possible la rentrée au paradis terrestre ! Mais la tristesse, la peur sont invétérées : l'habitude de l'effroi gothique. Déjà le sombre protestantisme guette les mortels émancipés pour les replonger dans des géhennes plus étroites, plus déprimantes encore. Les prostrations succèdent aux frénésies, aux vertiges et aux orgiastiques assouvissements.

Jamais on ne vécut si largement et si profondément qu'à ce déclin du christianisme, mais aussi, jamais dramaturges ne poussèrent plus loin la sonde dans la détresse humaine, jamais on ne chérit, on n'exalta l'homme dans sa chair plastique et dans son âme indomptable, avec une telle intensité et une telle nostalgie de la jeunesse du monde.

GEORGES EEKHOUD

(A suivre.)

LA JOIE

A GEORGETTE LEBLANC

Un soir que je traversais vite une rue un peu écartée, bordée de hauts entrepôts fermés, je vis, la tête appuyée contre un mur, une très jeune fille. Un homme était devant elle, et je voyais le profil de ses lèvres qui se grossissaient pour embrasser l'enfant. Elle ne se débattait pas, ne gémissait pas, mais elle parlait d'une voix un peu tremblante. Elle était devant l'inconnu, ce qu'elle disait m'arrivait comme le son d'une angoisse. Elle énumérait peut-être très maladroitement toutes les choses qui pourraient lui advenir. — « Tu raisonnes trop », dit l'homme.

Ce fut la seule parole que j'entendis clairement, juste en passant devant eux. D'autres personnes surgirent au bout de la rue.

Mais l'accent de la petite me resta longtemps dans l'oreille. Ses « raisonnements » étaient les balbutiements de l'ignorance effrayée et avide à la fois ; de l'ignorance, éternellement consciente de la possibilité d'une réponse joyeuse à ses questions, et éternellement défiante aussi, comme si les plus humbles d'entre nous savaient l'immense labeur que c'est, une lueur entière, un homme entier, une cohésion, une unité qui fait que les choses et les joies n'aient pas de fissure.

« Tu raisonnes trop. » Combien de fois j'entendis ces mots, quand, agitée par des choses que je croyais comprendre, j'articulais avec peine des paroles qui mettaient une distance énorme entre ce que je sentais et ce que je disais.

Après des tentatives presque désespérées pour faire comprendre à d'autres ce qui était mon ardente volonté, si je me retrouvais seule j'avais une crise de souffrance.

Sans savoir ce que je disais, je me criais à moi-même : « Je n'en peux plus, je n'en peux plus ! »

Je me trouvais effroyablement seule à mesure que je montais dans les esprits, à mesure que j'en trouvais de plus hauts.

Je leur parlais, et ils ne savaient ce que je voulais dire ; ils répondaient

aux mots que je disais et non au sens que j'y attachais. Et les mots qui eussent précisé ma pensée, je ne les trouvais pas.

Les seuls êtres qui m'écoutent sont ceux dans lesquels ma pensée tombe de haut, pas de trop haut; ils la regardent, l'acceptent et elle se livre en eux à des dérangements chimiques que je ne puis pas suivre mais que j'entrevois. Tandis que les êtres qui pensent, essaient de me pénétrer et de me faire pénétrer en eux, mais ils ne le peuvent pas. Comme la petite fille adossée au mur, je crois dire les joies, les souffrances, les peurs ou les morceaux de souffrance qui me viennent, et ils disent que je raisonne.

Je crie, je m'emporte dans ma folle volonté d'être entendue, et ils croient encore que je remue quelque chose de compliqué dans mon cerveau. Tandis que c'est moi, moi qui suis là, avec le sanglot qui ne peut pas éclater — toujours l'espoir qu'ils vont comprendre — et qui me reprend comme un ouragan quand je suis seule.

Si je suis si seule au fond de moi est-ce donc parce qu'il y a là quelque chose qui n'a pas encore été exprimé, qui n'a pas encore de nom, qui n'est baptisé par aucune philosophie? Faudra-t-il que je l'extraie de moi-même pour la voir à la lumière, cette chose, faudra-t-il que je m'analyse péniblement en cherchant à « l'expliquer » pour que les esprits me répondent?

Expliquer sa chère pensée, c'est comme disséquer le corps de celui qu'on aurait aimé. Oh! si, quand on est là, bégayant, ratiocinant comme on peut, on rencontrait tout d'un coup les yeux des autres, si on pouvait se trouver un instant dans la même lumière! ce serait une paix. On pourrait s'embrasser sans sentir la chair.

Parfois — rarement — entre femmes, on va loin; dans un salon, à propos d'un livre, d'un être qui passe, entre inconnues, on se retrouve. On est attiré; on s'embrasserait. Les femmes s'embrassent parfois à pleine âme. Mais là, c'est le baiser, trop court, qui fait sentir la borne. Si c'est entre homme et femme qu'on essaie de se comprendre, l'impuissance devient presque complète, on se heurte mutuellement. On s'en va, chacun de son côté, nanti d'une contusion qui passera, comme les coups sur la peau, par toutes les couleurs, et qui laissera en nous des modifications dont nous ne pourrons évaluer les ondulations.

Pourquoi faut-il que ces impressions soient des coups, et qu'on n'ait pas en soi, au moment même, l'élasticité de les faire rebondir?

Pourquoi cette pénétration trop lente ne peut-elle être une joie, pourquoi faut-il qu'elle fasse pleurer?

Serait-ce que nous sommes tous moralement des impuissants?

Qui nous a ôté notre force et cette saine joie qui la met si facilement en œuvre?

Oh ! la joie, la belle joie, quelle puissance ! et comme on a blasphémé en exaltant le sacrifice, en le mettant au-dessus d'elle ! On n'a guère parlé du mot joie dans notre siècle, que comme quelque chose qui se portait vers l'extérieur de notre être, et qui mourait là. On dirait que pour tous ces adorateurs de Moloch que sont les chrétiens, la souffrance seule touche le fond de l'âme. C'est dans la souffrance qu'ils pensent le plus à Dieu ; c'est par la souffrance qu'ils se sanctifient, leur Dieu lui-même est le héros de la souffrance.

La souffrance, qui ne devrait être que l'effort, — l'effort que chacun doit faire pour laisser passer l'expansion des autres et qu'il a le droit de leur demander en échange, — la souffrance qui n'est que le manque de souplesse des hommes et des choses impuissants à s'organiser *uns*, la souffrance qui ne devrait être que l'austère compagne du droit, le tribut que tout homme doit payer à l'harmonisation de toutes les expansions saines, — la souffrance est devenue pour les actuels penseurs, enveloppés, quoi qu'ils fassent, de christianisme, une chose sublime et forte en elle-même. Ils l'adorent, ils la respectent pour elle-même. Ils savent bien qu'ils ont le devoir d'en subir un ou plusieurs coups ; ils ont assez d'instinct de la solidarité pour avoir peur du bonheur, sachant bien que tant qu'il n'y en aura pas pour tous et partout autour d'eux, un mystérieux équilibre se rétablira à leurs dépens dans leur âme même.

Ils sont assez conscients déjà, pour sentir que la pitié est le prolongement impérieux de leur « moi », de leur « moi » qui est social et solidaire sans qu'ils le sachent ; — ils savent qu'il faut respecter la souffrance. — Mais ils n'en sont que là. En fait de religion intime à l'heure qu'il est nous n'allons pas plus loin que ce respect, — glorification de l'endurance ; respect de la douleur en tant qu'instrument, en tant qu'indicatrice des harmonies à réaliser. Notre époque, affamée d'orgueils hautains, se met tout à coup à vouloir comprendre les martyrs ; et cependant, — à part quelques rarissimes courageux, — nul n'a en soi la rayonnante joie qui les faisait mourir sans rien sentir des tortures. Le Dieu antique est mort, aucune joie vivante ne jaillit plus de lui. Il n'a plus que des amants prudents d'esprit, ou aveuglément téméraires, précieusement sentimentaux ou ergoteurs.

Et les hommes et les femmes cherchent à travers les uns les autres à revoir une étincelle de joie. Ils se regardent avec les yeux pleins d'une expression agaçante de questionneurs éternels, et ils ne se rient pas souvent les uns aux autres d'un rire qui rebondisse loin dans leur être. J'entends toujours entre eux un écho de la voix de cette petite qui « raisonnait trop » et pour qui l'avenir ne contenait pas de lumière.

Et pourtant, c'est d'une Religion de joie que nous avons mortellement besoin !

Pour la trouver, l'homme se met à aimer le beau à travers la femme. I. croit qu'il va saisir une joie; elle disparaît avec la sensation extérieure qui devait la sacrer éternelle, elle n'a pas d'écho; obstiné, il se met de nouveau à chercher. La chair, le cerveau, le cœur lui-même mentent à son immense désir exaspéré.

Ce qu'il doit maudire la femme! ce qu'il la maudit, par la voix de tous ces poètes qui la méprisent et dont les imprécations m'apparaissent la confession d'une castration d'âme.

Elle, elle ne maudit pas; elle attend tristement et inquiètement que ce qu'elle sent, arrive.

Oh! pouvoir lui crier à cette chère impuissante : « C'est toi, c'est toi qui dois *savoir!* C'est toi qui recèles indûment et qui étouffes en toi la joie profonde. C'est toi qui peux dire à l'homme : Regarde-moi, je ne finirai jamais, je ne suis pas l'infini, mais j'y mène parce que je l'aime, parce que je le veux, parce que je le sens derrière toutes les incompréhensions, comme dans toutes les lumières, parce que je le sens en toi, à travers toi, surtout, et que mes yeux, mes oreilles, mon cerveau, mon cœur ont toujours soif de tout le nouveau que tu cherches — dans l'art, dans la science, dans la vie — et que je te supplie de m'apporter pour que nous en fassions de petites marches de l'infini que tu mettras sous mes pieds pour me grandir. Je le sens tout autour de moi. Je ne suis heureuse, je ne puis te refléter la vraie joie, que quand je puis rayonner d'un rayon qui ne s'éteint pas aux horizons tangibles. A travers toi, mon pauvre compagnon d'oscillations et de vibrations enfantines, j'ai tendu mon effort vers cet infini.

« Fais que je ne sois pas déçue! Quel que soit son nom, à cet océan sans fin qu'on a appelé Dieu, les bords en sont toujours immédiatement derrière nous. Apprends-moi à le voir dans le prolongement de tout ce qui *est*; j'essaierai de devenir mouvante comme ses flots, toujours divers et toujours identiques; j'essaierai de surprendre le secret profond de leur unité de niveau; et si quelque chose en moi doit se solidifier, j'en ferai une chose nacrée, où le reflet subtil s'éternisera sans se figer. Je ne veux plus me cramponner à des choses mortes où ne résonne plus aucune musique; je ne veux plus avoir d'arbitraires volontés, d'arbitraires jugements, — je veux croire à la solidité, à la fixité immuable des lois qui s'exécutent elles-mêmes, — je veux me laisser porter et retourner dans tous les sens, doucement; je veux refléter toujours ces choses qui ont la douceur de tout ce qui ne finit pas, de tout ce qui n'a ni arrête ni limite.

Apporte-moi les arbres que tu as abattus, j'en ferai des barques, grandes et petites. »

Le monde ne devait être peuplé que des enfants qui naîtraient de cette

joie. Ils seraient forts, ils seraient beaux ; ils apprendraient si facilement à être heureux !

Ce serait enfin la race tant attendue des « enfants de Dieu » nés au milieu des éclairs qui font entrevoir la profondeur de toutes les ombres et les sailles de toutes les réalités. Les enfants de la joie.

Pourquoi y en a-t-il d'autres ? N'est-ce pas le plus impie des blasphèmes de garnir cette vieille terre d'une race d'enfants de la souffrance ? d'enfants trop petits, nés d'un bonheur qui a les contours durement concrets d'un corps, nés d'une joie sans élasticité, sans pouvoir de croissance ?

— N'écoute pas la peur, o femme. Écoute ta joie ; ne crois pas que tu ailles à l'infini en te penchant sur la souffrance. Elle ne t'enseignera que les bornes, et te donnera soif. Va, tu ne l'anéantiras puissamment cette plaie que tu t'essaies depuis si longtemps à guérir, cette plaie que tes mains seules peuvent doucement panser, tu n'apprendras à la soigner que le jour où tu te donneras à travers ta propre joie. Depuis des siècles on t'a dit : Aime et donne, donne tant que tu peux. La loi nouvelle est : « Ne donne que quand tu aimes ; » si le don est fait là où il y a impossibilité d'échange et d'égalité, il élargit la distance entre celui qui donne et celui qui reçoit, il détruit la fraternité possible.

Aime ceux qui te sont proches par le corps et par l'âme ; par eux tu devineras les joies que tu peux échanger avec d'autres, plus éloignés de corps ou d'âme. Ne saute jamais un échelon ; tache d'agrandir ta joie, ne la contrefais jamais, comme ceux qui se font un visage doux quand ils donnent « pour l'amour de Dieu » et non pour l'amour de celui à qui ils donnent.

N'aie pas peur ; en aimant ceux que tu aimes, rien qu'eux, et le plus profondément que tu peux, t'apparaîtront tôt ou tard de plus en plus nombreuses fraternités ; elles surgiront autour de toi presque d'elles-mêmes parce qu'un verre d'eau donné en aimant à ceux qui ont soif répand plus de joie, de lumière et de chaleur dans l'humanité que tout l'or donné sans amour.

Alors tu donneras vraiment ; et la petite cuiller d'eau que tu contiens en toi aura le goût de l'éternel, et ce que tu donneras fortifiera. Ce sera le repos le plus moelleux qui puisse retremper l'âme de l'homme.

C'est toi qui rebâtiras la foi perdue, toi qui as le pouvoir subtil de deviner les mille facettes du désir de grandir et de *se voir grandir*, — toi, qui sais voir l'absolu à travers les yeux humains.

I. WILL

L'ANTÉCHRIST

ESSAI D'UNE CRITIQUE DU CHRISTIANISME (1)

XXIV

Je ne fais que toucher ici le problème de l'*origine* du christianisme. Le premier point pour arriver à la solution de ce problème s'énonce ainsi : On ne peut comprendre le christianisme qu'en le considérant sur le terrain où il a grandi, — il n'est point un mouvement de réaction contre l'instinct sémitique, il en est la conséquence même, une conclusion de plus dans sa terrifiante logique; dans la formule du Sauveur : « Le salut vient des juifs. » — Voici le second point : Le type psychologique du Galiléen est encore reconnaissable; mais ce n'est que dans sa complète dégénérescence (qui est en même temps une mutilation et une surcharge de traits étrangers) qu'il a pu servir, ainsi qu'on l'a utilisé, de type d'un *Sauveur* de l'humanité.

Les juifs sont le peuple le plus remarquable de l'histoire universelle, puisque, placés devant la question de l'être et du non-être, ils ont préféré l'être à tout prix, avec un sentiment de conscience tout à fait inquiétant : ce prix était la falsification radicale de tout ce qui est nature, naturel, réalité, du monde intérieur tout entier, autant que du monde extérieur. Ils se barricadèrent contre toutes les conditions qui *permettaient* jusqu'à présent à un peuple de vivre, ils créèrent une idée contraire aux conditions *naturelles*, — ils ont retourné, l'un après l'autre, la religion, le culte, la morale, l'histoire, la psychologie, pour en faire, d'une façon irrémédiable, le *contraire de ce qui étaient leurs valeurs naturelles*. Nous rencontrons encore une fois le même phénomène, élevé à des proportions indicibles, et malgré cela, ce n'en est qu'une copie : il manque à l'église chrétienne, en comparaison du « peuple des élus », toute prétention à l'originalité. C'est par cela

(1) Suite. Voir le numéro 121 de *la Société nouvelle* (janvier 1895).

même que les juifs sont le peuple le plus fatal de l'histoire universelle : dans leur influence ultérieure, ils ont tellement faussé l'humanité, qu'aujourd'hui encore le chrétien peut sentir d'une façon antijuive, sans se considérer comme la *conséquence extrême du judaïsme*.

Dans ma *Généalogie de la morale* (1) j'ai présenté pour la première fois psychologiquement, l'idée de contraste entre une morale noble et une morale de ressentiment, l'une née d'un *non* à l'égard de l'autre et c'est la morale judéo-chrétienne tout entière. Pour pouvoir dire non en réponse à tout ce qui représente le mouvement ascendant de la vie, à tout ce qui est bien né, la puissance, la beauté, l'affirmation de soi sur la terre, il fallut que l'instinct de ressentiment devenu génie, s'inventât un *autre* monde, d'où cette *affirmation de la vie* nous apparut comme le mal, la chose répréhensible en soi. Psychologiquement parlant, le peuple juif est un peuple de la plus tenace force vitale. Transporté dans des conditions impossibles, il prend parti, librement, par une profonde intelligence de conservation, pour tous les instincts de décadence, non pas puisqu'il était dominé par eux, mais puisqu'il devinait en eux une puissance qui pouvait le faire aboutir contre le « monde ». Les juifs sont l'opposé de tous les décadents : ils ont dû les *représenter* jusqu'à l'illusion, ils ont su se mettre à la tête de tous les mouvements de décadence, avec un *nec plus ultra* du génie de comédien (christianisme de saint Paul), pour en créer quelque chose qui fut plus fort que tout le parti affirmant la vie. Pour la catégorie d'hommes qui, dans le judaïsme et dans le christianisme, aspirent à la puissance pour la catégorie sacerdotale, la décadence n'est qu'un moyen : ces hommes ont un intérêt vital à rendre l'humanité malade et à renverser dans un sens dangereux et calomnieux, la notion de « bien » et de « mal », de « vrai » et de « faux ».

XXV

L'histoire d'Israël est inappréciable comme histoire typique de toute *dénaturation* des valeurs naturelles ; j'indique cinq faits qui montrent cette dénaturation. Primitivement, surtout du temps des rois, Israël se trouvait, à l'égard de toutes choses, dans un rapport *juste*, c'est-à-dire naturel. Son Javeh était l'expression du sentiment de puissance, de la joie en soi, de l'espoir en soi : c'est en lui que l'on espérait la victoire et le salut, avec lui que l'on attendait avec confiance que la nature donne ce que le peuple désire, avant tout de la pluie. Javeh est le dieu d'Israël, donc le dieu de la

(1) Dans le tome VII des œuvres complètes en allemand. La traduction française en est sous presse.

justice, c'est la logique de tout peuple qui possède le pouvoir et qui en a la conscience tranquille. Dans le culte solennel s'expriment ces deux côtés de l'affirmation d'un peuple : il est reconnaissant pour les grandes destinées qui l'élevèrent à la domination, il est reconnaissant pour la régularité dans la succession des saisons et pour tout le bonheur dans l'élevage et l'agriculture. Cet état de choses resta longtemps encore l'idéal, même lorsqu'il prit fin d'une triste manière : l'anarchie à l'intérieur, l'Assyrien à l'extérieur. Mais le peuple garda, comme sa plus haute aspiration, cette vision d'un roi qui est un bon soldat et un juge sévère : avant tout ce prophète type (critique et satyriste du moment) Esaïe. Cependant tous les espoirs restèrent inaccomplis. Le dieu ancien ne *pouvait* plus rien de ce qu'il avait pu jadis. On aurait dû l'abandonner. Qu'arriva-t-il ? On *transforma*, on *dénatura*, la notion de Dieu : c'est à ce prix-là que l'on put le garder. Javeh, le dieu de la « justice », n'est *plus* un avec Israël, l'expression du sentiment de sa dignité nationale : ce n'est plus qu'un dieu, conditionnel... Sa notion devient un instrument dans les mains d'agitateurs sacerdotaux, qui maintenant interprètent tout le bonheur comme une récompense, tout le malheur comme une punition pour la désobéissance envers Dieu, comme un « péché » : cette manière, la plus mensongère de toutes, d'interpréter une prétendue « loi morale » qui renverse, une fois pour toutes, la conception naturelle de « cause » et d'« effet ». Lorsqu'au moyen de la récompense et de la punition, on a chassé du monde la causalité naturelle, on a besoin d'une causalité *contre nature* et maintenant succède tout le reste de ce qui est contraire à la nature. Un Dieu qui *demande*, au lieu d'un Dieu qui conseille, qui est, en somme, l'expression de toute inspiration heureuse du courage et de la confiance en soi... La *morale*, non plus l'expression des conditions de vie et de développement d'un peuple, non plus son instinct vital le plus inférieur, mais une chose abstraite, contraire à la vie, la morale, perversion systématique de la fantaisie, le « mauvais œil » pour toutes choses. Qu'est-ce que la morale juive, qu'est-ce que la morale chrétienne ? Le hasard qui a perdu son innocence ; le malheur souillé par l'idée du péché ; le bien-être un danger, une « tentation » ; le malaise physiologique empoisonné par le ver rongeur de la conscience.

XXVI

La notion de Dieu faussée ; la notion de la morale faussée, la prêtraille juive n'en resta pas là. On ne pouvait pas se servir de toute l'histoire d'Israël : on s'en débarrassa. Les prêtres réalisèrent cette merveille de falsification dont une grande partie de la Bible reste un document : Avec un

mépris sans égal de toute tradition, à l'encontre de toute réalité historique, ils ont transcrit, *dans un sens religieux*, leur propre passé national. Ils en ont créé un mécanisme stupide de salut, de culpabilité à l'égard de Javeh, de châtement, de piété pour Javeh, de récompense. Nous éprouverions beaucoup plus douloureusement ce honteux acte de falsification de l'histoire, si l'interprétation *ecclésiastique* en cours depuis des milliers d'années, ne nous avait pas presque émoussé pour les exigences de la probité *in historicis*. Et les philosophes secondèrent l'Église : le *mensonge* de l'« ordre moral » traverse toute l'évolution de la philosophie jusqu'à la plus moderne. Que signifie l'« ordre moral » ? Qu'il existe, une fois pour toutes, une volonté de Dieu, qui préside tout ce que l'homme doit faire ou ne pas faire ; que la valeur d'un peuple ou d'un individu se mesure selon que l'on obéit plus ou moins à la volonté de Dieu ; que dans les destinées d'un peuple ou d'un individu, la volonté de Dieu se montre dominante, c'est-à-dire qu'elle punit ou récompense, selon le degré d'obéissance. Mise en place de ce pitoyable mensonge, la *réalité* dit : une sorte d'hommes parasites qui ne prospère qu'au dépens de toutes les formations saines de la vie, le *prêtre*, abuse du nom de Dieu : il appelle « règne de Dieu » un état de choses où c'est le prêtre qui fixe les valeurs ; il appelle « volonté de Dieu » les moyens qu'il emploie pour atteindre ou maintenir un tel état de choses ; avec un froid cynisme, il mesure les peuples, les époques, les individus, selon qu'ils ont été utiles ou qu'ils ont résisté à la prépondérance sacerdotale. Voyez-les à l'œuvre : sous les mains des prêtres juifs, la *grande* époque de l'histoire d'Israël devint une époque de décomposition ; l'exil, le long malheur se transforma en une *punition* éternelle pour la grande époque, une époque où le prêtre n'était pas encore. Ils ont fait, selon les besoins, des figures puissantes et très libres de l'histoire d'Israël, de misérables cagots et des hypocrites, ou bien des « impies », ils ont simplifié la psychologie de tous les grands événements jusqu'à la formule idiote « d'obéissance ou de désobéissance envers Dieu ». Un pas de plus : « la volonté de Dieu », c'est-à-dire la condition de conservation pour la puissance du prêtre, doit être connue ; pour atteindre ce but, il faut une « révélation ». Autrement dit : une grande falsification littéraire devient nécessaire, on découvre les « Saintes Écritures », on les rend publiques avec toute la pompe hiérarchique, avec des jeûnes et lamentations à cause du long état de péché. La « volonté de Dieu » était fixée depuis longtemps : tout le malheur consiste en ce que l'on s'est éloigné de l'« Écriture Sainte »... A Moïse déjà, la « volonté de Dieu » s'était manifestée... Qu'est-ce qui était arrivé ? Le prêtre, avec sévérité et pédanterie, avait formulé, une fois pour toutes, les grands et les petits impôts dont on lui était redevable (ne pas oublier les meilleurs mor-

ceux de viande, car le prêtre est un mangeur de beefsteak), *ce qu'il voulait avoir*, ce qui « était la volonté de Dieu »... Dès lors toutes les choses de la vie sont ordonnées de telle façon que le prêtre devient *partout indispensable*. A tous les événements naturels de la vie, la naissance, le mariage, la maladie, la mort, pour ne pas parler du sacrifice (le repas), le parasite apparaît pour les *dénaturer*, pour les « sanctifier » dans sa langue... Car il faut comprendre ceci : toute coutume naturelle, toute institution naturelle, (l'État, la justice, le mariage, les soins à donner aux pauvres et aux malades), toute exigence inspirée par l'instinct de vie, en un mot, tout ce qui a sa valeur *en soi*, est déprécié par principe, rendu contraire à sa valeur, pour qu'après coup une sanction devienne nécessaire ; il est besoin d'une puissance qui confère une valeur, qui partout nie la nature et qui par cela seulement crée une valeur... Le prêtre déprécie, *profane* la nature : c'est à ce seul prix qu'il existe. La désobéissance envers Dieu, c'est-à-dire envers le prêtre, envers « la loi », s'appelle maintenant « le péché », les moyens de se réconcilier avec Dieu sont, comme de juste, des moyens qui assurent encore plus foncièrement la soumission au prêtre : le prêtre seul « rachète »... Vérifiés psychologiquement, dans toute société organisée sacerdotale, les « péchés » deviennent indispensables, ils sont proprement les instruments de la puissance, le prêtre *vit* par les péchés, il a besoin que l'on « pêche »... Dernier axiome : « Dieu pardonne à celui qui fait pénitence », autrement dit : à celui qui se soumet au prêtre.

XXVII

Le christianisme grandit sur un terrain tout à fait faux, où toute nature, toute valeur naturelle, toute réalité avaient contre elles les plus profonds instincts des classes dirigeantes, une forme d'inimitié mortelle contre la réalité qui n'a pas été dépassée depuis lors. Le « peuple élu » qui n'avait gardé, pour toutes choses, que des valeurs de prêtres, des mots de prêtres et qui a séparé de soi, avec une logique implacable comme chose « impie, monde, péché », tout ce qui restait encore de puissance sur la terre, ce peuple créa au bénéfice de ses instincts une dernière formule, conséquente jusqu'à la négation de soi : il renia finalement, *dans le christianisme*, la dernière forme de la réalité, le « peuple sacré », le « peuple des Élus », la réalité *juive* elle-même. Le cas est de tout premier ordre : le petit mouvement insurrectionnel, baptisé au nom de Jésus de Nazareth, est une *répétition* de l'instinct juif, autrement dit, l'instinct sacerdotal qui ne supporte plus la réalité du prêtre, l'invention d'une forme de l'existence encore plus retirée, d'une vision du monde encore plus irréaliste que celle que stipule l'organisation de l'Église. Le christianisme *nie* l'Église.

Je ne vois pas contre qui était dirigée l'insurrection dont Jésus a été interprété, ou mal interprété, comme le promoteur, si cette insurrection n'était pas dirigée contre l'Église juive, Église prise exactement dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot. C'était une insurrection contre « les bons et les justes », contre les « saints d'Israël », contre la hiérarchie de la société, non contre sa corruption, mais contre la caste, le privilège, l'ordre, la formule, le *manque de foi* en les « hommes supérieurs », un *non* prononcé contre tout ce qui était prêtre et théologien. Mais la hiérarchie qui, par ce fait, était mise en question, ne fût-ce que pour un instant, était l'habitation sur pilotis qui seul permettait au peuple juif d'exister au milieu « de l'eau », la possibilité de survivre péniblement atteinte, le *residu* de son existence politique autonome : une attaque contre elle était une attaque contre son plus profond instinct populaire, contre la plus tenace volonté de vivre d'un peuple qu'il y ait jamais eu sur la terre. Ce saint anarchiste qui appelait le plus bas peuple, les réprouvés et les pécheurs, les Tchândála du judaïsme, à la résistance contre l'ordre établi, avec un langage qui, maintenant encore, mènerait en Sibérie, si l'on peut en croire les Évangiles, cet anarchiste était un criminel politique, autant du moins qu'un criminel politique était possible dans une communauté absurdement impolitique. Ceci le conduisit à la croix : l'inscription qui se trouvait sur cette croix en est la preuve. Il mourut pour *ses* péchés, il manque toute raison de prétendre, quoi qu'on l'ait fait assez souvent, qu'il est mort pour les péchés des autres.

XXVIII

Une telle contradiction était-elle un fait de sa conscience, c'est ce que l'on paraît être en droit de se demander — ou ne l'éprouverions-nous pas simplement comme une contradiction. Et c'est ici seulement que nous touchons au problème de la *psychologie du Sauveur*.

— Je reconnais que je lis peu de livres avec autant de difficultés que les évangiles. Ces difficultés sont d'autre ordre que celles qui permirent à la savante curiosité de l'esprit allemand de célébrer ses inoubliables triomphes. Le temps est loin, où, moi aussi, pareil à tout autre jeune savant, je savourais avec la prudente lenteur du philologue raffiné, l'ouvrage de l'incomparable Strauss. J'avais alors vingt ans, maintenant je suis trop sérieux pour cela. Que m'importent les inconséquences de la « tradition » ? Comment peut-on, en général, appeler « tradition » des légendes de saints ! Les histoires de saints sont la littérature la plus équivoque qu'il y ait : Appliquer à elles la méthode scientifique, s'il n'existe pas d'autres documents, me semble condamné de prime-à-bord — simple désœuvrement de savant !...

XXIX

Ce qui me regarde, moi, c'est le type psychologique du Sauveur. Celui-ci *pourrait* être contenu dans les évangiles, malgré les évangiles, quoique mutilé et chargé de traits étrangers : Comme celui de François d'Assise est conservé dans ses légendes, malgré ses légendes. *Non*, la vérité sur ce qu'il a fait, sur ce qu'il a dit, sur la façon dont il est mort : Mais la question de savoir si l'on peut encore se représenter son type, s'il a été « conservé » ? Les essais que je connais, de lire dans les évangiles, même l'*histoire* d'une « âme », me semblent donner la preuve d'une détestable frivolité psychologique. M. Renan, ce pantin *in psychologicis*, a fourni pour l'explication du type de Jésus les deux idées les plus indues que l'on puisse donner : l'idée de *génie* et l'idée de *héros*. Cependant si une chose n'est pas évangélique c'est bien l'idée de héros. Le contraire de toute lutte, de tout sentiment d'être au combat, s'est précisément transformé ici en instinct : L'incapacité de résistance, se transforme en morale (« ne résiste pas au mal », la plus profonde parole des évangiles, en quelque sorte leur clef), la béatitude dans la paix, dans la douceur, dans l'incapacité d'être ennemi. Que signifie la « bonne nouvelle » ? La vie véritable, la vie éternelle est trouvée, on ne la promet pas, elle est là, elle est *en vous* : C'est la vie dans l'amour, dans l'amour sans déduction, sans exclusion, sans distance. Chacun est enfant de Dieu — Jésus n'accapare absolument rien pour lui, en tant qu'enfant de Dieu, chacun est égal à chacun... Faire de Jésus un héros ! — Et quel malentendu est le mot « génie » ! Toute notre notion d'« esprit », cette idée de civilisation, n'a point de sens dans un monde, où vit Jésus. A parler avec la sévérité du physiologiste, un tout autre mot serait bien autrement à sa place... Nous connaissons un état morbide d'irritation du *sens tactile* qui recule devant un attouchement, qui frémit dès qu'il saisit un objet solide. Qu'on réduise un pareil *habitus* à sa dernière conséquence, il deviendra un instinct. De la haine contre toute réalité : Une fuite dans « l'insaisissable », dans « l'incompréhensible », une répugnance contre toute formule, toute notion de temps et d'espace, contre tout ce qui est solide, coutume, institution, Église, être chez soi dans un monde, où aucune sorte de réalité ne touche plus, un monde qui n'est plus qu'« intérieur », un monde « véritable », un monde « éternel »... « Le royaume de Dieu est en vous »...

XXX

La haine instinctive contre la réalité : Suite d'une extrême faculté de souffrir, d'une extrême irritabilité qui, en général, ne veut plus être « touchée », puisqu'elle sent trop vivement tout contact.

L'exclusion instinctive de toute aversion, de toute inimitié, de toutes les frontières et les distances dans le sentiment : Suite d'une extrême faculté de souffrir, d'une extrême irritabilité, qui éprouve toute résistance, toute nécessité de résister, comme un insupportable déplaisir (c'est-à-dire comme *dangereux, déconseillé* par l'instinct de conservation) et qui ne connaît la béatitude (le plaisir) qu'en la non-résistance au mal, à rien et à personne, l'amour, comme unique, comme *dernière* possibilité de vie...

Voilà les deux *réalités physiologiques* sur lesquelles s'est élevée la doctrine de la rédemption. Je les considère comme une étude plus sublime du développement de l'hédonisme sur des bases tout à fait morbides. L'épicurisme, la doctrine de rédemption du paganisme, lui reste proche parent, quoique surchargé d'une forte dose de vitalité grecque et d'énergie nerveuse. Épicure un *décadent typique* : Pour la première fois reconnu comme tel par moi. La crainte de la douleur, même de la douleur infiniment petite, elle ne peut finir autrement que dans une *religion de l'amour*...

XXXI

J'ai donné d'avance ma réponse au problème. La condition pour pouvoir formuler cette réponse était d'admettre que le type du Sauveur ne nous a été gardé que fortement défiguré. Cette défiguration a en elle beaucoup de vraisemblance : Pour plusieurs raisons, un pareil type ne pouvait pas rester entièrement libre d'additions. Il faut que le milieu (1) où agissait cette figure étrange ait laissé sur lui des traces, et plus encore l'histoire, les destinées des premières communautés chrétiennes : Le type a été enrichi rétrospectivement de traits qui ne peuvent être compris que pour des raisons de guerre et de propagande. Ce monde étrange et malade, où nous introduisent les évangiles, un monde comme pris d'un roman russe, où le rebut de la société, les maladies nerveuses et l'imbécillité « enfantine » semblent s'être donné rendez-vous, ce monde doit de toute façon avoir rendu plus *grossier* le type : Les premiers disciples en particulier traduisirent dans leur propre crudité, pour pouvoir en comprendre quelque chose, un être entièrement fait de symboles et de choses insaisissables; pour eux le type n'*existait* qu'après avoir été moulé dans des moules connus... Le prophète, le messie, le juge futur, le maître de morale, le faiseur de miracles, Jean-Baptiste, autant d'occasions de méconnaître le type. Enfin, n'attachons pas trop peu de valeur à la propriété de toute grande vénération, surtout lorsqu'elle est sectaire : Elle

(1) *Milieu*, en français dans le texte.

(N. du T.)

efface chez les êtres vénérés les traits originaux, souvent péniblement étranges, les idiosyncrasies, *elle ne les voit pas elle-même*. Il faut regretter qu'un Dostoïewski n'ait pas vécu dans le voisinage de cet intéressant décadent, je veux dire quelqu'un qui savait ressentir précisément le charme saisissant d'un tel mélange de sublime, de morbide et d'enfantin. Un dernier point de vue : le type, en tant que type de décadence, a pu être, en effet, singulièrement multiple et contradictoire : Une telle possibilité n'est pas à exclure entièrement. Pourtant tout semble en dissuader : C'est dans ce cas-là que la tradition devrait être remarquablement fidèle et objective : Mais nous avons des raisons d'admettre le contraire. Provisoirement, il existe une contradiction béante entre celui qui prêche sur les montagnes, les lacs et les prairies, qui nous apparaît comme un Bouddha sur un terrain très peu indou et si fanatique de l'attaque, ennemi mortel des théologiens et des prêtres que la malice de Renan a glorifié comme « le grand maître en ironie » (1). Je ne doute pas moi-même qu'une grande dose de fiel (et même d'esprit) (2) ne se soit répandu sur le type du maître qu'à travers l'état d'agitation de la propagande chrétienne : Car on connaît abondamment le peu de scrupule des sectaires à s'arranger leur propre *apologie* dans la personne de leur maître. Lorsque la première communauté eut besoin d'un théologien malin et subtil pour juger, quereller et se mettre en colère *contre* des théologiens, elle se *créa* son « Dieu » selon ses besoins, comme aussi elle mit dans sa bouche ces idées tout à fait contraires à l'Évangile dont maintenant elle ne pouvait se passer, « le retour du Christ », « le jugement dernier ».

XXXII

Encore une fois, je m'oppose à ce que l'on inscrive le côté fanatique dans le type du Sauveur : le mot impérial (3) que Renan emploie *annule* à lui seul ce type. La « bonne nouvelle » c'est précisément qu'il n'y a plus de contrastes ; le royaume de Dieu appartient aux enfants ; la foi qui se réveille ici n'est point une foi conquise par des luttes, — elle est là, primordialement, dans l'esprit resté enfantin. Le cas de la puberté retardée et restée à l'état latent dans l'organisme est du moins familier aux physiologistes comme phénomène de dégénérescence. Une telle foi est sans rancune, ne réprimande pas, ne se défend pas : elle ne porte point « l'épée », — elle ne se doute même point en quoi elle pourrait séparer un jour. Elle ne se manifeste point, ni par des miracles, ni par des promesses de récom-

(1) En français dans le texte.

(N. du T.)

(2) *Esprit*, en français dans le texte.

(N. du T.)

(3) *Impérial*, en français dans le texte.

(N. du T.)

penses, ni même par les Écritures : elle est elle-même, à chaque instant, son propre miracle, sa récompense, sa preuve, son « royaume de Dieu ». Cette foi ne se formule pas — elle *vit*, elle se défend des formules. Sans doute le hasard du milieu, de la langue, de l'éducation préalable, détermine un certain cercle de notions : le premier christianisme ne se sert que de notions judéo-sémitiques (le manger et le boire dans la sainte Cène en fait partie, cette idée dont on a si malicieusement abusé, comme de tout ce qui est juif). Mais que l'on se garde d'y voir autre chose qu'un langage de signes, une sémiotique, une occasion de voir des paraboles. Qu'aucune parole ne doit être prise à la lettre, voilà, dès qu'il parle, la condition préalable de cet antiréaliste. Parmi les Indous, il se serait servi des idées de Sankhyam, parmi les Chinois de celles de Laotsé — sans y voir de différence. — Avec quelque tolérance dans l'expression, on pourrait appeler Jésus un « libre esprit », — il ne se soucie point de tout ce qui est fixe : le verbe *tue*, tout ce qui est fixe *tue*. L'idée, *l'expérience* de vie, comme seul il les connaît, répugne chez lui à toute espèce de mot, de formule, de loi, de foi, de dogme. Il ne parle que de ce qu'il y a de plus intérieur : « vie », ou « vérité », ou bien « lumière » sont ses mots pour cette chose intérieure, — tout le reste, toute la réalité, toute la nature, la langue même, n'ont pour lui que la valeur d'un signe, d'un symbole. Il n'est absolument pas permis de se méprendre en cet endroit, si grande que soit la tentation qui se cache dans les préjugés chrétiens, je veux dire ecclésiastiques (1). Un tel symbolisme par excellence, se trouve en dehors de toute religion, de toute notion de culte, de toute science historique et naturelle, de toute sagesse de vie, de toute connaissance, de toute politique, de toute psychologie, de tous les livres, de tout art, — sa « sagesse » est précisément la *pure ignorance* qu'il existe de pareilles choses. La *civilisation* ne lui est pas même connue par ouï-dire, il n'a pas besoin de lutter contre elle, — il ne la nie pas... De même pour *l'État*, de même pour les institutions civiles et l'ordre social, le *travail*, la guerre, il n'a jamais eu de raison de nier le « monde », il ne s'est jamais douté de l'idée ecclésiastique de « monde »... La négation est donc pour lui une chose tout à fait impossible. La dialectique, elle aussi, fait défaut, l'idée qu'une croyance, une « vérité » pourrait être démontrée par des arguments (*ses preuves* sont des « lumières » intérieures, des sensations de plaisir intérieures et des affirmations de soi, — rien que des « preuves vivifiantes »). Une pareille doctrine ne *peut* pas contredire, elle ne comprend pas du tout

(1) Différence entre *chrétien* et *ecclésiastique*. Nietzsche fait un jeu de mots sur *christlich* et *kirchlich*.
(N. du T.)

qu'il y ait d'autres doctrines, qu'il *puisse* y en avoir, elle ne peut pas du tout se représenter un jugement contraire... Partout où elle le rencontre, elle s'attriste de cet « aveuglement » par compassion intérieure — car elle voit la lumière — mais elle ne fait pas d'objections...

XXXIII

Dans toute la psychologie de « l'Évangile » manque l'idée de culpabilité et de châtement, de même l'idée de récompense. Le « péché », tout rapport de distance entre Dieu et l'homme est supprimé, — ceci précisément est le « joyeux message ». La félicité éternelle n'est point promise, elle n'est point liée à des conditions : elle est la *seule* réalité, — le reste n'est que signe pour en parler.

La conséquence d'un pareil état se projette dans une *pratique* nouvelle, proprement la pratique évangélique. Ce n'est pas sa « foi » qui distingue le chrétien : le chrétien agit, il se distingue par une *autre* manière d'agir. Il ne résiste à celui qui est méchant envers lui, ni par des paroles, ni dans son cœur. Il ne fait pas de différence entre les étrangers et les indigènes, entre juifs et non-juifs (« le prochain », exactement le coreligionnaire, le juif). Il ne se fache contre personne, il ne méprise personne. Il ne se montre pas aux tribunaux et ne s'y laisse point mettre à contribution (« ne pas prêter serment »). Dans aucun cas il ne se laisse séparer de sa femme, même pas dans le cas d'infidélité manifeste. Tout cela est au fond un seul axiome, tout cela est la suite d'un instinct.

La vie du Sauveur n'était pas autre chose que *cette pratique*, — sa vie ne fut pas autre chose non plus... Il n'avait plus besoin ni de formules, ni de rites pour les relations avec Dieu — pas même la prière. Il a clos son compte avec tout l'enseignement juif de la repentance et du pardon ; il connaît seul la pratique de la vie qui donne le sentiment d'être « divin », « bienheureux », « évangélique », toujours « enfant de Dieu ». La « repentance », la « prière pour le pardon », ne sont *point* des chemins vers Dieu : la *pratique évangélique seule* mène à Dieu, c'est elle qui est « Dieu ». Ce qui fut détrôné par l'Évangile, c'était le judaïsme des notions de « péché », de pardon des « péchés », de « foi », de « salut par la foi », — toute la *dogmatique* juive était niée dans le « joyeux message ».

L'instinct profond pour la manière dont on doit *vivre*, afin de se sentir « un ciel », afin de se sentir « éternel », tandis qu'avec une autre conduite on ne se sentirait absolument pas « au ciel » : cela seul est la réalité psychologique de la « rédemption ». — Une nouvelle vie et non une foi nouvelle...

XXXIV

Si je comprends quelque chose chez ce grand symboliste, c'est bien le fait qu'il ne prend pour des réalités, pour des vérités, que les *réalités* intérieures, — que le reste, tout ce qui est naturel, tout ce qui a rapport au temps et à l'espace, tout ce qui est historique ne lui apparaissait que comme des signes, des occasions de paraboles. La notion du « fils de l'homme » n'est pas une personne concrète qui fait partie de l'histoire, quelque chose d'individuel, d'unique, mais un fait « éternel », un symbole psychologique délivré de la notion du temps. Ceci est vrai, encore une fois, et dans un sens plus haut, du *Dieu* de ce symboliste type, du « règne de Dieu », du « royaume des cieux », du « fils de Dieu ». Rien n'est moins chrétien que les crudités ecclésiastiques d'un Dieu *personnel*, d'un « règne de Dieu » qui doit venir, d'un « royaume de Dieu » au delà, d'un « fils de Dieu », la *seconde personne* de la trinité. Tout cela est — qu'on me pardonne l'expression — le coup de poing sur l'œil — oh sur quel œil! de l'Évangile : un *cynisme historique* dans l'insulte du symbole... Pourtant on voit clairement — pas tout le monde, j'en conviens — ce qui est indiqué par les signes de « père » et de « fils » : le mot « fils » exprime la *pénétration* dans le sentiment général de transfiguration de toutes choses (la béatitude), le mot « père » ce *sentiment même*, le sentiment d'éternité et d'accomplissement. — J'ai honte de rappeler ce que l'Église a fait de ce symbolisme : n'a-t-elle pas mis une histoire d'Amphitryon au seuil de la foi chrétienne? Et un dogme de « l'immaculée conception » par-dessus le marché? — *Mais ainsi, elle a maculé la conception.* —

Le « royaume des cieux » est un état du cœur, — rien qui viendra « au-dessus de la terre » ou bien « après la mort ». Toute l'idée de la mort naturelle *manque* dans l'Évangile : la mort n'est point un pont, point un passage; elle est absente, puisqu'elle fait partie d'un tout autre monde, apparent, utile seulement en tant que signe. L'« heure de la mort » n'est pas une idée chrétienne — « l'heure », le temps, la vie physique et ses crises, n'existent pas pour le maître de « l'heureux message »... Le « règne de Dieu » n'est pas une chose que l'on attend, il n'a point d'hier et point d'après-demain, il ne vient pas en « mille ans », — il est une expérience de cœur; il est partout, il n'est nulle part...

XXXV

Ce « joyeux messager » mourut comme il avait vécu, comme il avait enseigné, — non *point* pour « sauver les hommes », pour mais montrer comment on doit vivre. La *pratique*, c'est ce qu'il laissa aux hommes : son atti-

tude devant les juges, devant les bourreaux, devant les accusateurs et toute espèce de calomnie et d'outrages — son attitude sur la croix. Il ne résiste pas, il ne défend pas son droit, il ne fait pas un pas pour éloigner de lui la chose extrême, plus encore, il la *provoque*... Et il prie, souffre et aime avec ceux qui lui font du mal .. Ne *point* se défendre, ne *point* se mettre en colère, ne *point* rendre responsable... Mais point non plus résister au mal, — l'aimer...

XXXVI

Nous, les tous premiers, nous autres « esprits libérés », nous possédons les conditions nécessaires à comprendre quelque chose que dix-neuf siècles ont mal interprété, — cet esprit de justice devenu instinct et passion, qui fait la guerre au « saint mensonge » davantage encore qu'à tout autre mensonge... On était indiciblement loin de notre neutralité bienveillante et circonspecte, de cette discipline de l'esprit qui permit seule de deviner des choses si éloignées et si subtiles : avec un égoïsme effronté on voulut, de tous temps, n'y trouver que son *propre* avantage, de la contradiction avec l'Évangile on a édifié l'*Église*...

Quiconque chercherait encore des signes, pour se persuader que derrière le grand théâtre du monde une divinité ironique agite ses doigts, ne trouverait pas un petit argument dans ce *gigantesque point d'interrogation* qu'est le christianisme. L'humanité se met à genoux devant le contraire de ce qui était l'origine, le sens, le *droit* de l'Évangile; elle a sanctifié dans l'idée d'« Église » ce que précisément le « joyeux messager » considérait comme *au-dessous*, comme *derrière* lui. — On cherche en vain une plus grande forme de l'*ironie historique*.

XXXVII

Notre époque est fière de son sens historique : comment a-t-elle pu se laisser persuader de cette insanité, qu'il se trouve au seuil du christianisme une grossière fable de sauveur et de faiseur de miracles, et que tout ce qui est spirituel et symbolique ne s'est développé que plus tard? Bien au contraire : l'histoire du christianisme — depuis la mort sur la croix — est l'histoire d'une graduelle interprétation toujours plus fautive et plus grossière du symbolisme *primitif*. Chaque fois que le christianisme se répandait sur des masses plus compactes et plus grossières qui comprenaient toujours moins les conditions premières dont il était né, il devenait nécessaire de *vulgariser* le christianisme, de le *barbariser*, — il a absorbé en lui des dogmes et des rites de tous les cultes souterrains de l'empire Romain, le non-sens

de toutes les espèces de maladies mentales. La nécessité de rendre la croyance elle-même aussi malade, aussi basse, aussi vulgaire, que les besoins qu'elle devait satisfaire étaient malades, bas et vulgaires, — voilà la nécessité du christianisme. La *barbarie malade* se résume enfin elle-même en puissance, dans l'Église, — et l'Église, cette forme d'inimitié envers toute justice, toute hauteur d'âme, toute discipline de l'esprit, toute humanité libre et bonne. — Les valeurs *chrétiennes* — et les valeurs nobles : nous autres, esprits libérés, nous avons été les premiers à rétablir ce contraste, le plus grand qu'il y ait ! —

XXXVIII

Ici, je n'étouffe pas un soupir. Il y a des jours, où un sentiment me visite, un sentiment plus noir que la plus noire mélancolie — le *mépris des hommes*. Et pour ne point laisser de doute sur ce que je méprise, et *qui* je méprise : c'est l'homme d'aujourd'hui, avec qui je suis fatalement contemporain. L'homme d'aujourd'hui — j'étouffe de son souffle impur... Pareil à tous les clairvoyants, je suis d'une grande tolérance envers le passé, c'est-à-dire que *généreusement* je me contrains moi-même : je passe avec une morne précaution dans ces milliers d'années d'un monde-cabanon qui s'appelle « christianisme », « foi chrétienne », « église chrétienne », — je me garde de rendre l'humanité responsable de ses maladies mentales, mais mon sentiment se retourne, éclate, dès que j'entre dans le temps moderne, dans *notre* temps. Notre temps est un temps qui *sait*... Ce qui, autrefois, n'était que malade, aujourd'hui cela est devenu inconvenant, — aujourd'hui il est inconvenant d'être chrétien. *Et c'est ici que commence mon dégoût.* — Je regarde autour de moi : il n'est plus resté un mot de ce qui autrefois s'appelait « vérité », nous ne supportons plus qu'un prêtre prononce le mot de « vérité », même si ce n'est que des lèvres. Même avec les plus humbles exigences de justice, *l faut* que l'on sache aujourd'hui qu'un théologien, un prêtre, un pape, à chaque phrase qu'il prononce, ne se trompe pas seulement, mais qu'il *ment*, — qu'il ne lui est plus permis de mentir par innocence ou par ignorance. Le prêtre, lui aussi, sait comme n'importe qui, qu'il n'y a plus de « Dieu », plus de « péché », plus de « Sauveur », — que le « libre arbitre », « l'ordre moral » sont des mensonges : le sérieux, la profonde victoire spirituelle sur soi-même ne permettent plus à personne d'être ignorant sur ce point... Toutes les idées de l'Église sont reconnues pour ce qu'elles sont, le plus méchant faux-monnayage qu'il y ait, pour déprécier la nature et les valeurs naturelles ; le prêtre lui-même est reconnu pour ce qu'il est, la plus dangereuse espèce de parasite, la véritable tarentule de la

vie .. Nous savons, notre *conscience* sait aujourd'hui, — ce que valent ces inquiétantes inventions des prêtres et de l'Église, à *quoi elles servaient*, Par ces inventions fut atteint l'état de pollution de l'humanité dont le spectacle peut inspirer l'horreur, — les idées d'« au-delà », « jugement dernier », « immortalité de l'âme », l'« âme » elle-même : ce sont des instruments de torture, des systèmes de cruauté dont les prêtres se servirent pour devenir maîtres, pour rester maîtres... Chacun sait cela : et *quand même tout reste dans l'ancien état de choses*. Où donc est allé le dernier sentiment de pudeur, de dignité devant soi-même, si même nos hommes d'État, une sorte d'hommes généralement très francs, foncièrement anté-christs en action, s'appellent aujourd'hui encore des chrétiens et vont à la sainte Cène... Un jeune (1) prince à la tête de ses régiments, superbe expression de l'égoïsme et de l'orgueil de son peuple, — mais, *sans* aucune pudeur, s'avouant chrétien!... Que nie donc le christianisme? Qu'est le « monde » pour lui? Quand on est soldat, juge, patriote; quand on se défend; quand on tient à son honneur; quand on veut son propre avantage; quand on est *fier*... La pratique de tous les moments, chaque instinct, chaque évaluation devenant *action*, est aujourd'hui antichrétienne; quel *avorton de fausseté* doit être l'homme moderne pour ne *pas avoir honte*, quand même, de s'appeler chrétien!...

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

(Traduit de l'allemand par HENRI ALBERT.)

(A finir.)

(1) *Jeune* a été supprimé dans le texte allemand. On comprendra!... (N. du T.)

Inutilité et dangers de la vaccine ⁽¹⁾.

Peut-on raisonnablement comparer le sexe mâle des armées à l'âge le plus vigoureux, dans le plus parfait état de santé, sous une surveillance sanitaire permanente et minutieuse, à la totalité de la population civile, qui comprend le sexe féminin, les invalides, les vieillards débilités et les enfants en nourrice, avec leur extraordinaire réceptivité morbide! Au surplus, la population civile ne jouit d'aucune surveillance sanitaire. Ne sait-on pas que la morbidité varie avec l'âge et les conditions du milieu dans lequel on vit?

La loi de mortalité selon les groupes d'âges étant aujourd'hui admise par la science médicale, nous n'avons pas à insister sur ce point.

Pour se rendre compte des différences entre ce qui se passe dans l'armée, où tous les sujets sont jeunes, vigoureux, bien soignés, et ce qui a lieu dans la population civile, il faut comparer entre eux les sujets du *même âge*. Mais les vaccinateurs se sachant battus s'ils acceptent cette proposition raisonnable, éludent ce parallèle.

Le professeur A. Vogt, de Berne, a démontré que la variole a régné beaucoup plus chez les soldats allemands de 18 à 30 ans, revaccinés à outrance, que chez les civils allemands de *même âge*!

A Berlin, en 1870, il est mort de variole trois fois autant de soldats que de bourgeois prussiens, à égalité d'âge.

Dans l'armée bavaroise, il y a eu proportionnellement cinq fois autant de mortalité variolique — toujours à âge égal — que chez les civils moins revaccinés de la Bavière.

Le Dr Grosheim accuse chez ses Bavaois 4,991 cas de variole et 297 morts. L'armée immobilisée en Allemagne, loin des désastres de la guerre, n'a compté que 3,472 malades de variole dont 162 morts. Ces chiffres, qui sont au-dessous de la réalité, prouvent que les fatigues excessives développent l'épidémie, chez les sujets même les plus sains et les plus robustes.

(1) Suite. — Voir les nos 114, 115-116, 117, 118 et 119 de *la Société nouvelle*.

Et qui donc prétendra encore, en présence de ces chiffres, que les ravages de la variole dans l'armée allemande revaccinée ont été presque nuls, tandis qu'ils étaient désastreux parmi les troupes françaises ?

D'après le Dr Grosheim, si les Bavares ont eu plus de varioleux que les autres Allemands, c'est qu'ils occupaient des localités plus infectées. Le fait est vrai, et M. de la Palisse lui-même n'eût pas mieux dit; mais à quoi sert donc, ô disciples de Jenner, votre revaccination si elle ne préserve que les sujets vivant dans des localités exemptes de variole ?

Rappelons à ce propos qu'en Bavière, sur 30,742 personnes atteintes de variole en 1871, il y en avait 29,429 vaccinées et beaucoup de revaccinées.

Dans ce pays la vaccination est obligatoire depuis 1807, sous peine d'amende et de prison.

Le Dr Oidtmann, dans sa brochure sur « La variole dans l'armée allemande », démontre que le civil moins revacciné a toujours été, à conditions égales d'âge et de localités, moins éprouvé par les épidémies varioliques, avant et après 1870, que le militaire sévèrement revacciné. Il serait trop long de citer ici tous les faits et tous les chiffres qu'il rapporte d'après les statistiques officielles. Le Dr A. Russel Wallace a fait la même démonstration pour l'armée et la flotte anglaises.

Partout où nous avons pu nous procurer des statistiques officielles — dit à ce propos un savant autrichien, M. le comte A. Zedtwitz — à Wesel, à Lubeck, Bonn, Dusseldorf, nous avons toujours vu les soldats revaccinés atteints en plus grand nombre de la variole que les bourgeois de même âge.

Le Dr Post déclare qu'à Utrecht, dans la dernière épidémie, le premier cas de variole fut signalé chez un artilleur *revacciné* et le second chez une dame deux fois revaccinée. Il y eut 2,384 malades en tout, et parmi eux 95 soldats revaccinés.

Après avoir établi que la méthode jennérienne ne préserve nullement de la variole; qu'elle la propage au lieu de l'enrayer, il nous reste à parler de ses dangers à d'autres points de vue.

Laissez-vous vacciner; si ça ne vous fait pas de bien, ça ne vous fera pas de mal, disent bénévolement certains médocastres.

Grave erreur! La vaccine ne peut en aucun cas faire du bien, et presque toujours, elle fait du mal.

Il est prouvé que le virus-vaccin est le plus actif agent de propagation de toutes les maladies, animales ou humaines, transmissibles par les virus, et pour le démontrer on n'a que l'embarras du choix parmi des milliers de

faits que l'on trouve dans la littérature médicale. Les troubles inévitables causés par l'introduction d'une maladie artificielle dans l'organisme ne peuvent que le débilitier, et amoindrir la résistance vitale aux diverses influences morbides.

Le vaccin ne produit pas seulement par lui-même les maladies dont il transmet le germe, mais il agit comme un *ferment* sur toute l'économie en provoquant les manifestations morbides des affections constitutionnelles ou diathésiques propres au sujet.

Ainsi un scrofuleux qui vivrait dans des conditions ordinaires convenables, et qui aurait vu sa santé se maintenir et s'améliorer progressivement par les seuls soins hygiéniques et par l'évolution régulière de son organisme, présentera des manifestations scrofuleuses plus ou moins graves sous l'influence du travail pathologique que le vaccin provoque dans l'économie des vaccinés. C'est là un fait extrêmement fréquent, aussi bien chez les animaux qu'on inocule suivant la méthode de Pasteur que chez les enfants qu'on vaccine avec la lymphé humaine ou animale.

En un mot, le vaccin fait éclore promptement les maladies latentes, en les aggravant.

Ulcérations diverses, scrofuleuses, phagédéniques, syphilitiques, adénites, lymphangites et engorgements ganglionnaires ; ophthalmies, pustules, abcès, suppurations prolongées, gangrène, érysipèle, phlegmons, septicémie, pyohémie, convulsions, tétanos (1), syphilis, tubercules, caries osseuses, tels sont les principaux accidents qui sont trop souvent la conséquence de l'inoculation de la lymphé vaccinale (matière organique en décomposition, en fermentation, en putréfaction) et de la fièvre d'infection qu'elle provoque. L'un des principaux défenseurs de la loi allemande de vaccination obligatoire, le professeur Bohm, a fait la lugubre énumération des complications pathologiques, et spécialement des affections lymphatiques ou érysipéleuses, qui sont occasionnées par le vaccin, et surtout par le vaccin d'origine animale. (Congrès médical d'Eisenach, 1879).

Ces accidents sont d'ailleurs consignés dans les ouvrages de médecine, en particulier dans le *Manuel des maladies de l'enfance*, des professeurs d'Espine et Picot, de Genève.

Telles sont les dégoûtantes maladies que l'on inflige volontairement aux enfants sous prétexte de les préserver (1) d'une maladie moins grave que celles-là, la variole, qu'ils peuvent fort bien ne jamais avoir, puisqu'elle n'atteint qu'une partie des populations au milieu desquelles elle sévit. Ces

(1) La *Revue Internationale des Sciences médicales* du 31 octobre 1886 relate un cas de tétanos causé par la vaccination.

désastres de la vaccination, les intéressés se sont toujours efforcés de les dissimuler ; le public n'en a eu connaissance, par la presse, que dans certains cas particulièrement graves où ils avaient pris de vastes proportions.

Il y a quatre ans, les vétérinaires de Chicago signalaient une nouvelle maladie grave qu'ils constataient, sur les sujets de l'espèce bovine exportés en Europe, et à laquelle ils donnaient le nom d'actinamycose. J'allai interviewer à ce sujet, pour un journal, l'un des hommes de science les plus autorisés de Paris, afin d'obtenir quelques éclaircissements sur cette bizarre nouveauté. Je lui posai avec insistance la question : « Croyez-vous que cette maladie soit transmissible à l'homme par le vaccin animal ? » — « Certainement, elle peut se transmettre, mais n'en parlez pas, par crainte d'effrayer et de déprécier la vaccine ! »

Les faits de transmission de la syphilis par la vaccination de bras à bras sont aujourd'hui si connus, si courants, que certains professeurs, tels que le Dr Fournier, font des leçons et publient des livres sur la « syphilis vaccinale ». Aucun vaccinateur n'oserait plus les nier.

En 1889, M. Hervieux, désespéré, avouait — malgré lui — à la tribune de l'Académie de médecine, cinq cas de syphilis qui venaient de se produire sur des enfants, inoculés à l'Académie même, avec du vaccin humain.

Cette révélation fit alors grand bruit dans la presse parisienne, mais combien de milliers d'autres cas semblables se produisent journellement à l'insu du public !

Il est à regretter que les parents des victimes n'aient pas eu le courage de traîner le vaccinateur devant les tribunaux pour y répondre de ces cinq homicides par imprudence. En Angleterre, les vaccinomanes sont très souvent cités en justice dans les cas d'accidents consécutifs à la vaccination. Il en est de même en Allemagne ; un cas qui s'était produit dans les environs de Marienwerder donna lieu à une enquête judiciaire et entraîna la condamnation du vaccinateur à une amende de 300 marks.

Nous devons reconnaître qu'en pareille circonstance les tribunaux ont presque toujours donné gain de cause aux victimes. Rappelons à ce propos qu'en 1859, le Dr Gailleton, maire de Lyon, et un autre médecin qui était son collaborateur, ont été ensemble condamnés en correctionnelle, l'un à 100 francs d'amende, l'autre à 50 francs et aux dépens, pour avoir inoculé le virus syphilitique à un enfant de 10 ans, sous prétexte de le guérir de la teigne (1). Que MM. les médocastres se le disent !

(1) Tribunal correctionnel de Lyon ; audiences des 8 et 15 décembre 1859. — Présidence de M. Bryon ; ministère public, M. Roë ; plaident, M^e Le Royer. — Le journal *La Gaule*, de Lyon (février 1888) qui publie ce jugement, ajoute que l'enfant est mort, et qu'il a succombé aux suites de l'opération.

Quelques exemples semblables, mais un peu plus sévères, de temps à autre, leur donneraient à réfléchir et les détermineraient sans doute, à la longue, à rengainer leur lancette infecte.

M. Hervieux ne signala que cinq cas à l'Académie ; mais il est probable que le nombre en était plus considérable.

Ces faits n'ont pas été sans ébranler quelque peu sa foi vaccinale ; il a posé nettement la question en disant lui-même :

Dans ces conditions, je me demande :

1^o S'il faut conserver au vaccin humain la place honorable qu'il occupe dans la prophylaxie de la variole humaine ?

2^o Faut-il placer la vaccine en général assez haut dans l'opinion publique pour que *malgré ses défaillances* (!) elle ne puisse déchoir du rang élevé qu'elle occupe ?

Aussi, il y a près d'un siècle que l'on vaccine routinièrement sans avoir conscience de ce que l'on fait, et l'on en est encore aujourd'hui à se poser ces questions !

Après avoir constaté ces tristes résultats de la vaccination de bras à bras, le Dr Hervieux ajoute :

Il ne faut pas oublier que le vaccin animal (cow-pox de la vache) est facilement putrescible et que dans ces conditions, il a déjà été l'origine de *septicémies mortelles*.

Enfin, le vaccinateur académicien avoue qu'un sujet humain auquel on emprunte du vaccin, quoiqu'il soit parfaitement sain en apparence, peut transmettre la syphilis sans que rien puisse révéler le danger. Et d'autre part, si l'on emploie le vaccin de la vache, on s'expose à d'autres désastres.

Cette séance de l'Académie de médecine (6 août) se termina par une proposition de M. Fournier ainsi formulée : « Les vaccinations académiques ne seront plus faites qu'avec du vaccin animal. » Mais il eut soin d'ajouter, pour atténuer sa proposition, que « le vaccin animal peut acquérir des propriétés septiques *capables d'entraîner la mort* ».

Les académiciens, désarçonnés et confus, renvoyèrent la proposition Fournier à l'examen d'une commission, ce qui équivalait à un enterrement. C'est toujours ainsi que l'on se tire d'affaire en pareil cas ! Mais les cinq enfants vaccinés n'en sont pas moins restés syphilitiques.

L'année 1889 fut vraiment malheureuse pour les vaccinomanes. A peine l'émotion causée par la syphilisation académique s'était-elle apaisée, qu'un autre fait semblable se produisait en août : Dans une ville de l'Oise, tout un pensionnat de jeunes filles (1) fut syphilitisé à la suite d'une revaccination ; on citait de plus la femme d'un juriste éminent, ancien sous-secrétaire

(1) *L'Echo de Paris*, 22 août 1889.

d'État, qui fut en même temps irrémédiablement atteinte par le virus contaminé!

Ces accidents soulevèrent dans la presse un *tolle* général, accompagné de vives appréhensions au sujet des 150,000 réservistes qui allaient être, à ce moment, rappelés sous les drapeaux, et qui devaient être tous revaccinés du 25 au 30 août.

L'indignation du public était à son comble, car on songeait aux désastres que la lancette des vaccinomanes allait encore occasionner dans l'armée. Aussi la revaccination fut-elle dès lors abolie pour les réservistes. Le ministre de la guerre, M. de Freycinet, décida que les réservistes et les territoriaux dont le livret individuel porterait la mention d'une vaccination opérée avec succès, ou qui produiraient à cet effet un certificat vaccinal émanant d'un docteur en médecine, seraient dispensés de l'opération à leur arrivée au corps.

La syphilis vaccinale était alors à l'ordre du jour ; les journalistes scientifiques interviewèrent toutes les sommités médicales ; le Dr Ricord déclara « que le vaccin avait déjà été, à différentes reprises, l'origine de semblables accidents : 11 cas d'infection syphilitique en 1865 ! »

« La contamination opératoire doit être écartée, parce qu'alors même que toutes les précautions antiseptiques n'auraient pas été prises, — ce qui n'était pas à constater, — la multiplicité même du nombre des victimes rendait impossible l'hypothèse d'une contamination par les instruments. La contamination s'est en réalité effectuée par l'enfant vaccinifère, bien que ces vaccinifères *fussent choisis avec un soin scrupuleux.* »

Le Dr Ricord ajoutait :

« C'est là un danger auquel il sera toujours impossible de ne pas être exposé. »

Voilà qui est bien rassurant, et l'on ne doit pas s'étonner des énormes ravages que fait aujourd'hui la syphilis dans les populations les plus vaccinées.

M. Pasteur, interrogé à son tour, émit une opinion conforme à celle du Dr Ricord. Sa principale préoccupation, cependant, était la crainte que ces incidents fussent « de nature à porter atteinte à la *considération (!)* du vaccin... (1) »

Cette pratique infâme fait ainsi chaque année des milliers de victimes. Précédemment, il y avait eu une épidémie de syphilis vaccinale à Villefranche (Aveyron). En 1883, à l'hôpital militaire de Dordrecht (Hollande), 40 soldats devinrent syphilitiques à la suite d'une revaccination opérée par

(1) *Écho de Paris*, 24 août 1889.

le chirurgien militaire Rutgers, le 26 mai. Sept de ces soldats en eurent leur constitution gravement atteinte, trois en moururent. Aux États-Généraux, le député Fabius interpella le gouvernement hollandais sur cette triste affaire; le ministre de la guerre, M. Weitzel, tout en déplorant les faits reconnus exacts, répondit qu'il venait d'adresser aux autorités militaires une circulaire pour expliquer que la vaccination n'était pas obligatoire dans l'armée. Néanmoins on avait jusqu'alors obligatoirement vacciné les recrues! Ce scandale des vaccinateurs eut un grand retentissement dans tous les pays. Le 14 août, à la Chambre des communes, une question fut adressée à ce sujet au gouvernement anglais par M. Arthur O'Connor.

En Belgique, les soldats sont, au point de vue vaccinal, traités d'une façon tout aussi odieuse. Parmi les faits nombreux que la presse a signalés en cette matière, notons celui-ci : Plusieurs hommes de la classe 1882 furent, à la suite de la vaccination, atteints d'un phlegmon au bras et transférés à l'hôpital d'Anvers, d'où ils sortirent estropiés pour être renvoyés dans leurs foyers sans un sou d'indemnité (1). On ne se contente pas de contraindre les hommes à perdre leur temps à jouer au soldat; il faut encore que la vaccination obligatoire les rende invalides.

En 1882, « par ordre ministériel les détenus de la prison de Charleroi furent revaccinés. Un grand nombre d'entre eux furent atteints d'ulcérations de mauvaise nature au bras, et d'accidents produits par la syphilis vaccinale ». Les détails de cette affaire sont consignés dans les bulletins de l'Académie de médecine de Belgique.

Le 30 décembre 1880, 58 jeunes soldats appartenant au 4^e régiment de zouaves à Alger, furent vaccinés avec du vaccin pris à un enfant *très sain*. On découvrit que l'enfant était syphilitique: les 58 soldats le devinrent également, et une trentaine d'entre eux succombèrent à la maladie après des souffrances indescriptibles.

Qu'on ne s'imagine pas que de pareils faits sont rares; ils se produisent couramment, journellement; mais on s'efforce de les tenir cachés, sous prétexte que « c'est une mauvaise affaire pour la vaccine », et quand M. William Tebb, président de la Société antivaccinatrice de Londres, se rendit tout exprès à Alger pour procéder à une enquête sur ce désastre, les autorités militaires et civiles prirent les plus rigoureuses précautions afin de l'empêcher d'obtenir aucun renseignement.

S'il restait aux médecins l'ombre d'une conscience, il n'y aurait, dans tout le corps médical, qu'un immense cri de réprobation contre cette ignoble pratique des vaccinations qui aboutissent à d'aussi effroyables

(1) Journal *La Fronde*, décembre 1883.

catastrophes; mais leur unique souci est, au contraire, de les dissimuler au public!

Dans les archives médicales les cas de syphilis vaccinale sont innombrables. Le Dr Eulenberg (Berlin) a vu se produire 50 cas de syphilis vaccinale par suite du vaccin pris sur un enfant. Le Dr Lotz (Suisse) cite 750 cas de syphilis causés par la vaccine. Le Dr Hutchinson, médecin des hôpitaux de Londres, a vu, entre autres cas, 12 personnes adultes atteintes de syphilis, du fait du vaccin provenant d'un enfant ayant toutes les apparences d'une bonne santé. Le Dr de Mérie (Angleterre) cite le fait de 30 enfants infectés de la même maladie et de la même manière. Le Dr Potts, ex-maire de Sunderland, a eu l'occasion de soigner 6 cas semblables. En 1861 survint le fait dit : « Rivalta », qui fit grand bruit alors. Le vaccin d'un même enfant communiqua la syphilis à 46 autres enfants, dont plusieurs moururent, et ces petits malheureux communiquèrent à leur tour la syphilis à 20 femmes, leurs mères ou nourrices.

D'après le Dr Ancelon : « De quels affreux accidents les vaccinations et revaccinations n'ont-elles pas été suivies! Les vaccinateurs ignorent-ils ce qu'ils vont puiser dans les pustules vaccinales de leurs victimes? Outre le microbe du vaccin, le « fluid lymph » contient les microbes scrofuleux, dartreux, tuberculeux, etc. A-t on oublié la *compagnie d'artillerie syphilitisée* par vaccination sous le second Empire, à Toulouse, et qui se révolta contre les vaccinateurs? Et nos nombreux soldats syphilités naguère, en Afrique, par la lancette vaccinale? »

En 1865, à Lupara, près de Naples, 34 enfants contractèrent la syphilis de la même façon, et la communiquèrent à leur tour.

Voici d'autres chiffres authentiques recueillis en Angleterre, d'après le Dr Ch. Pigeon : En 1850, sur 1,000,000 d'enfants au-dessous d'un an, il en mourait 516 par syphilis. En 1860, époque où la vaccination se généralisa, il en mourait 1121, le double. Enfin, en 1878, quand la vaccine obligatoire fut appliquée avec la plus grande rigueur, la syphilis en emportait 1851, le quadruple!

La vaccine est donc incontestablement la principale cause de l'accroissement des maladies syphilitiques à notre époque, et celles-ci tuent sûrement les enfants, sous le prétexte illusoire de les prémunir d'une affection peu grave. D'après le *Dictionnaire de médecine et de chirurgie*, où Rayer traite de la variole, celle-ci, sans complications (c'est l'immense majorité des cas), se termine presque toujours d'une manière favorable du quinzième au vingtième jour; les cas de variole avec complication mettent trente et un jours, ou davantage, à se guérir.

En vain essayerait-on, pour éviter la syphilisation qui résulte de la

vaccination de bras à bras, d'employer le vaccin animal : il est encore plus dangereux. Le Dr Krantz, médecin en chef de l'armée bavaroise, a déclaré, d'après les rapports des médecins militaires allemands, que le vaccin animal cause infiniment plus d'érysipèles et d'ulcères de mauvaise nature (sans doute syphilitiques) que le vaccin emprunté à l'homme.

Le congrès médical tenu à Vienne en 1873, celui de Bologne en 1874, Jules Guérin, le Dr Proust dans son *Traité d'hygiène*, ont également proscrit le vaccin animal.

Comment pourrait-il en être autrement ? A qui fera-t-on accroire que le vaccin provenant de tels ou tels sujets, veaux, poulains, porcs, élevés dans des conditions hygiéniques généralement mauvaises, exposés aux atteintes des diverses épizooties, dégénérescences, altérations ou infirmités qui affligent les races des animaux domestiques bien plus que celles des animaux sauvages, ne peut transmettre à l'homme aucun germe morbide, aucun élément de maladie organique ou constitutionnelle ?

Si le vaccin recueilli sur un syphilitique produit la syphilis, il va sans dire que celui qui provient d'un scrofuleux, d'un tuberculeux, d'un cancéreux, d'un dartreux, produira l'une ou l'autre de ces maladies ; que le vaccin animal pris sur des veaux d'apparence saine, mais atteints d'une affection transmissible, engendrera une affection quelconque, plus ou moins analogue, par son introduction dans l'organisme humain.

D'après le Dr Depaul, le vaccin le plus pur, le plus transparent, peut transmettre la syphilis. M. Robin a mis en évidence ce fait que le vaccin le plus limpide, le plus frais, renferme toujours des concrétions organiques et des globules du sang.

La vaccine n'a donc servi qu'à transmettre la plupart des maladies de l'espèce bovine à l'homme, qui en avait déjà trop des siennes propres.

Elle tue des milliers d'enfants, ou détruit leur santé. Voici encore, à ce sujet, une série de faits lamentables, communiqués à la Société de médecine publique et d'hygiène professionnelle, à Paris, séance du 24 octobre 1888 :

« M. le docteur Pourquier lit un travail intitulé. « Des accidents cutanés qu'on observe parfois consécutivement à la vaccination animale ». De semblables accidents ont été observés en Allemagne par Protze (d'Elberfeld). En Allemagne, il y eut HUIT CENTS ENFANTS MALADES, qui tous avaient été vaccinés avec les deux mêmes veaux. Il se développait des ulcérations au niveau des pustules ; puis apparaissaient des vésicules qui ressemblaient au phlyctène du pemphigus : celles-ci éclataient et étaient remplacées par des croûtes jaunâtres. Souvent l'ulcération se terminait rapidement ; dans d'autres cas, l'affection cutanée s'irradiait, ou bien franchissait de grands espaces de peau. On avait tous les symptômes de l'impetigo contagiosa.

Quand d'autres enfants, non vaccinés, se mettaient en contact avec ces malades, *il se contaminaient*. La fièvre était légère; il y avait de l'adénite qui suppurait quelquefois. En d'autres endroits, en Allemagne, PLUS DE 1000 SUJETS FURENT ATTEINTS. Les médecins allemands attribuèrent ces accidents à la présence du *Trychophyton tonsurans*; ce serait une dermatose du veau, se transmettant par le vaccin, et se développant avec lui.

« M. le Dr Pourquier a observé des épidémies analogues qui coïncidaient toujours avec des pustules vaccinales des génisses. A la suite de recherches, de cultures bactériologiques, il déclare que ces épidémies seraient dues à la présence d'un micro-organisme; il a en effet trouvé, dans tous ces cas, des micrococci disposés en chaînettes qui, inoculés sur des génisses, ont produit des lésions semblables, tandis que l'inoculation du trychophyton ne donne pas lieu à ces accidents...

« M. le professeur Brouardel rappelle l'histoire d'une épidémie consécutive à la vaccination, dans laquelle un grand nombre d'enfants présentèrent des accidents impétigineux; 16 *enfants vaccinés moururent en 24 heures*. On ne pouvait pas incriminer la génisse, car le vaccin n'avait pas provoqué d'accidents sur trois séries d'enfants; c'est le vaccin pris de la troisième série qui fut TOXIQUE »

Le Dr Oidtmann nous a adressé une collection de photographies représentant des personnes gravement atteintes par des accidents consécutifs à la vaccination. « Dans un village voisin de Linnich, à Rubrich, dit-il, j'avais un choix à faire parmi les enfants dont la vaccine avait compromis la santé. Je photographiai seulement l'enfant Thérèse Porten trois jours avant sa mort, que je prévoyais. L'inflammation, la gangrène, partant des incisions vaccinales, avaient déjà envahi la moitié du corps et attaqué les poumons et le cerveau. La mort, une mort atroce, enleva la pauvre enfant qui était bien portante, florissante de santé, douze jours auparavant. Je demandai au médecin traitant de l'enfant de vouloir bien constater le fait. Mais sur le registre des décès, à côté du nom de l'enfant assassinée par la vaccine, on lit cette mention fantaisiste: « Morte d'inflammation, suite de blessures. »

Ajoutons à cette triste série des victimes de Jenner, d'autres faits identiques, qui se sont produits en juillet-août 1889; ils ont donné lieu à une longue discussion à l'Académie de médecine de Paris, en novembre de la même année; tous les journaux les ayant signalés, il devint heureusement impossible de les dissimuler. Il s'agit des écoles communales de La Motte-aux-Bois (Nord), où une grave épidémie ulcéreuse se déclara, à la suite de vaccinations, sur 43 enfants, qui contaminèrent ensuite leurs parents. On ne put savoir au juste s'il s'agissait d'accidents scrofuleux ou syphilitiques

provoqués par le vaccin : le seul fait certain, c'est que les 43 victimes furent infectées. Dans la troisième séance de cette discussion (3 décembre 1889) le Dr Besnier conclut ainsi :

« Ces explications sont insuffisantes. Le mieux est de reconnaître ce qui est la vérité, à savoir que *nous ignorons les causes* premières de cette épidémie de La Motte-aux-Bois. Nous savons qu'un enfant a servi de vaccinifère, que sa lymphe vaccinale a été recueillie par un instrument, ce qui a produit l'épidémie ; *mais nous ne savons rien de plus* ; il nous est impossible d'aller au delà. »

Et l'on en resta là ! Le premier venu eût pu, évidemment, en dire autant ; néanmoins, on croira que nous exagérons lorsque nous affirmons que les médecins, même académiciens, sont complètement ignorants au sujet de ce dégoûtant procédé qu'ils pratiquent par routine, et qui consiste à empoisonner tous les organismes sains. Quand le mal est fait, quand la lancette a tué des centaines d'enfants ou compromis leur santé, les médocastres se trouvent fort embarrassés de fournir même une explication des faits, et ils se tirent de ce mauvais pas tout simplement en déclarant qu'ils ne savent rien !

La vaccination peut donc engendrer diverses maladies plus dangereuses que la variole — et souvent ces malades sont si bizarres qu'elles déconcertent les cliniciens ; qu'elles restent inexplicables et sans dénomination précise, comme dans le cas précité (1). Sur 500 enfants vaccinés par le

(1) Des bizarreries pathologiques du même genre sont provoquées par les inoculations de M. Pasteur contre la rage, lesquelles viennent de faire encore une victime. M^{me} Peyramont, femme de notre confrère Louis Peyramont, a succombé récemment à une maladie mystérieuse qui était la conséquence d'un accident survenu en janvier dernier. *L'Intransigeant* (11 octobre 1892) dit à ce propos : « Mordue à cette époque par un de ses chiens, reconnu enragé par les professeurs de l'École d'Alfort, M^{me} Peyramont fut aussitôt soumise au déplorable traitement Pasteur, et subit 21 jours d'inoculation. Quelques jours après, il se produisit *autour des endroits mordus une éruption violente* qui, de proche en proche, *finit par gagner tout le corps*. »

« Tous les médecins consultés ne purent qu'*avouer leur incompétence* et leur impuissance, et, après quatre mois de souffrances horribles, M^{me} Peyramont a été emportée, au milieu de la désolation des siens. »

Ainsi, voilà une personne mordue par un chien reconnu enragé. Au lieu de mourir de la rage, comme on pouvait s'y attendre dans le délai ordinaire de l'évolution de l'hydrophobie, elle succombe, au bout de quatre mois, à une maladie déterminée par les inoculations Pasteur ! Cela donne une idée des singuliers phénomènes qu'elles provoquent dans l'organisme, et l'on voit qu'elles ne valent pas mieux que la vaccination jennérienne. Depuis qu'on a institué le traitement, plus de 150 personnes (dont nous avons les noms, avec les dates de leurs décès) sont mortes après avoir subi les inoculations pasteuriennes.

Et quand il s'agit de secourir les victimes de ces procédés homicides, les médecins ne peuvent qu'« avouer leur incompétence ! »

Dr Alba (Berlin), 414 sont devenus malades et 103 sont morts dans l'année.

Le Dr Commenge a décrit une épidémie semblable à celle de La Motte-aux-Bois, qui a sévi dans le 4^e arrondissement de Paris.

Au Conseil municipal de Paris, dans la séance du 17 juillet 1890, le Dr Navarre interpella M. le Directeur de l'enseignement qui venait d'ordonner la revaccination obligatoire, dans les écoles de la ville, de tous les enfants âgés de 10 ans et au-dessus. « J'ai été personnellement appelé, dit le Dr Navarre, à soigner des *cas de lymphangite et d'érysipèle chez des enfants revaccinés*; c'est même là le point de départ de mon enquête ».

La Semaine médicale (août 1889), signale de nombreuses maladies survenues à Wiesbaden, à la suite de vaccinations avec du vaccin animal, le tout si grave qu'on a dû donner l'ordre de cesser ces opérations.

A Wittow (île de Rugen), d'après l'enquête du Dr Walz, plusieurs milliers de personnes furent infectées par la vaccination; il s'agissait d'éruptions cutanées répugnantes, contagieuses et assez dangereuses; l'affaire eut un certain retentissement dans la presse.

On trouve aussi un grand nombre d'observations de maladies et de décès dus aux vaccinations dans l'« *Homöopathische-Monats-Blatter* » de Stuttgart, et dans un travail du Dr Lorinser, médecin de l'hôpital central de Vienne.

Le professeur Hebra, de Vienne, dans son *Traité des maladies de la peau*, n'énumère pas moins de douze cas très graves causés par la vaccination.

Le Dr Epps, de Londres, directeur de l'institut jennérien pendant 25 ans, a été amené à déduire des 120,000 vaccinations pratiquées par lui-même, que « la vaccine modifie l'organisme de façon à le prédisposer aux affections des membranes muqueuses ». Nous pourrions multiplier à l'infini ces témoignages hostiles à la vaccine.

Les antivaccinateurs d'aujourd'hui ne sont autres que d'anciens vaccinateurs honnêtes et sincères (*rara avis*) qui ont préféré renier leur passé, avouer leur erreur, que de continuer à empoisonner l'humanité après avoir constaté les désastreuses conséquences de la vaccination.

Qu'on lise attentivement l'humble confession de l'un d'eux, le Dr Olivier, de Trazegnies (Belgique); on y verra comment il est devenu, et comment tout médecin intelligent et impartial devrait devenir, adversaire de la vaccine.

Voici la déclaration du Dr Olivier (1) :

« J'ai été vacciné, et j'exerce depuis plus de cinquante années les fonc-

(1) *Bulletin de l'Académie de médecine de Belgique.*

tions de vaccinateur dans l'importante commune de Trazegnies. Cependant, il y a longtemps déjà que ma confiance, ma foi classique, dans les vertus et l'innocuité du vaccin est fortement ébranlée, à tel point que je ne vaccine plus qu'avec répugnance, et que j'engage de plus en plus mes clients à s'abstenir de soumettre leurs enfants à cette méthode.

« Je viens de dire que j'ai été vacciné, ce qui ne m'a pas empêché, malgré les cicatrices vaccinales que je porte encore aux bras, d'être *atteint de la variole*, au plus haut degré, à l'âge de 18 ans, dans des circonstances assez curieuses.

« C'était en 1832. On avait fait appel à la bonne volonté des étudiants en médecine de Bruxelles pour prêter leurs soins aux cholériques qui encombraient alors l'hôpital de l'Industrie, que les édiles de notre jeune capitale venaient d'ériger dans le voisinage de la rue de la Madeleine. Je m'étais présenté avec une douzaine de mes condisciples.

« J'exerçais mes fonctions depuis quelques mois, quand je fus pris tout à coup de vomissements et de coliques. On crut à une attaque de choléra. Mais ce fut une variole confluente des plus intenses et des plus graves qui se déclara dès le lendemain. Ce qui fit dire plus tard à l'un des professeurs qui me soignèrent : Si la vaccine ne préserve pas de la variole, elle préserve peut-être du choléra.

« Ce fait ne m'avait pourtant pas ouvert les yeux. J'étais, et je restai, disciple dévoué de Jenner. Mais par la suite, dans ma carrière médicale, je vis les épidémies de petite vérole se succéder si fréquemment, et sévir avec tant d'intensité dans les divers villages dont j'étais le médecin et le vaccinateur habituel, que je me mis à examiner de près la question.

« Je vaccinai à outrance ; je recommandais vivement aux administrations locales, et à mes clients, l'emploi de toutes les mesures de salubrité publique et d'hygiène privée ; je pratiquais dans le pays le plus sain et le mieux situé de la Belgique, sur un plateau très élevé, et néanmoins les épidémies varioliques qui auraient dû s'éteindre et disparaître complètement, selon moi, persistaient, renaissaient sans cesse ; c'est ce qui se passe, par exemple, à Londres, depuis que la vaccine y est obligatoire.

« Mais ce qui acheva d'ébranler ma confiance dans la méthode de Jenner, ce sont les faits particuliers que j'observai.

« Je vis des sujets vaccinés et revaccinés avec succès par moi-même, tantôt avec le vaccin humain, tantôt avec le vaccin animal, *contracter*, plus ou moins de temps après l'opération inoculatoire, *les formes les plus graves de la petite vérole et y succomber* aussi bien que les non-vaccinés, qui étaient fort clair-semés, d'ailleurs, dans ma circonscription. Presque tout le monde étant vacciné, il était évident que le *contingent* assez considérable

des décès, par les épidémies varioliques qui s'y produisaient à d'assez courts intervalles, enlevant chaque fois un grand nombre de malades, *était à peu près exclusivement fourni par des individus vaccinés et revaccinés*, tant jeunes que vieux.

« Sous l'influence de ces observations je continuai à vacciner, mais avec tiédeur, avec moins d'entrain.

« Depuis six à sept années, je n'ai pas vacciné plus de douze enfants; je laisse ce soin à d'autres, et je ferme l'œil sur cette pratique, que je me crois en droit de qualifier de *désastreuse*, puisque depuis que je vaccine de moins en moins dans ma clientèle, je remarque que la variole y devient plus rare et plus bénigne.

« En ce qui concerne les *accidents* consécutifs à la vaccine, j'ai noté des faits nombreux, aussi probants que remarquables, tels que ceux-ci :

« Je fus l'un des premiers à recourir au vaccin de génisse, parce que le vaccin humain, il y a vingt ans, à la suite des réflexions et des observations que j'avais faites et que je viens de relater, me paraissait avoir dégénéré, être devenu impuissant ou même malfaisant. Je l'accusais d'aggraver plutôt que d'atténuer les épidémies de variole.

« En 1868, j'avais fait venir du vaccin de premier choix, extrait directement du pis de la génisse, pour les enfants de M. le notaire V..., de Trazegnies.

« Je vaccinai d'abord l'un de ses petits garçons, âgé de près de trois ans. L'éruption vaccinale fut très belle, un peu plus hâtive que celle du vaccin humain, puisque dès le sixième jour je pus reprendre du virus à cet enfant pour vacciner immédiatement son jeune frère, qui avait dix-huit mois.

« Jusque-là ces enfants avaient été sains, bien portants. C'étaient de vrais miroirs de santé, ainsi que le père et la mère, qui jouissent encore aujourd'hui d'une constitution parfaite. Mais lorsque le mouvement fébrile qui accompagne d'ordinaire l'évolution et la résorption du pus vaccinal se fut manifesté, le plus âgé des enfants eut une éruption générale sur tout le corps, de papules et de petites vésicules, dont quelques-unes présentèrent une suppuration légère, qui se termina par dessiccation. Ce sujet fut très malade pendant plusieurs semaines. Des soins hygiéniques et un régime doux, rafraîchissant, approprié à son âge et à son état, finirent par lui rendre la santé.

« Le second enfant, que j'avais vacciné avec la lymphe du sixième jour, recueillie au bras de son frère, fut atteint d'*accidents des plus graves*, de nature réellement CHARBONNEUSE. Une lymphangite violente envahit le bras, le cou et une partie du tronc. Les ganglions s'engorgèrent. Des abcès, de la gangrène, une fièvre terrible survinrent. Longtemps ce petit malheureux fut en danger de mort.

« Ce n'est que grâce à son excellente constitution et à un traitement rationnel, institué avec le concours d'un de mes confrères, qu'il dut son salut. M. le D^r Lefèvre, de Marchienne-au-Pont, doit se rappeler que je lui fis voir le premier de ces deux sujets, lors d'une visite qu'il me fit accidentellement, à Trazegnies, à cette époque. Le second enfant venait d'être vacciné et n'était pas encore arrivé à la période de résorption vaccinale.

« Il résulte de tout cela qu'arrivé à la fin de ma carrière, je suis devenu l'adversaire convaincu de la méthode de Jenner autant que j'en ai été, jadis, le zélé partisan. »

PH. LINET

(A suivre.)

LE GRAND TRIMARD⁽¹⁾

MOI CONSUL

Jaffa. Tandis qu'on jetait l'ancre, une véritable flottille de barques robustes entoura le paquebot.

La flottille dansait au caprice de la mer houleuse.

Mais les barques évoluaient de manière à approcher le plus près possible des flancs du navire et les bateliers criaient, gesticulaient, s'évertuant à attirer l'attention des passagers groupés à l'avant, de ces bons pèlerins pour Jérusalem qui, voyageurs inexpérimentés et peu calmes, traitaient déjà pour leur transport jusqu'à terre.

Puis, les manœuvres d'ancrage terminées, lorsqu'on eut abaissé l'escalier d'abordage, ce fut, dans toute la violence du mot, un abordage.

L'illusion d'une attaque de corsaires.

Les bateliers en bousculade se ruèrent à l'assaut sur le pont ; ces grands gaillards au teint hâlé, aux costumes clairs, aux jambes nues, se répandent dans toutes les directions, s'emparent de force des bagages, accaparent les passagers, les saisissent par les habits, les entraînent, se les arrachent les uns aux autres. Et les invectives, et les promesses de prendre moins cher que le concurrent, et l'ahurissement des doux pèlerins, l'affolement.

J'ai vu un vénérable pope venu d'Odessa qui maintenait à bras le corps son jeune fils et qui, bon gré mal gré, fut entraîné vers une des barques tandis que sa femme était littéralement portée dans une autre et que dans une troisième sa petite fille congestionnée par la peur poussait de déchirants appels...

Le commandant, accoudé sur la dunette avec quelques privilégiés passagers de première, souriait, très amusé de la scène :

On déchargeait le pauvre monde.

(1) Du livre de M. d'Axa, qui paraîtra prochainement sous ce titre à Bruxelles (Kistemaekers, éditeur), avec *De Maças à Jérusalem* comme sous-titre et des ornements d'Anquetin, Vallotton et Lucien Pissarro.

Je m'étais jeté dans une barque maintenant pleine et que les bateliers après voulaient charger encore. Mais nous étions tellement secoués par les vagues qu'ils se décidèrent à filer.

Cinq rameurs debout voguaient en rythmant les coups des larges avirons sur une sorte de chant guttural qui devenait parfois sauvage comme un cri de détresse quand les lames plus grosses de plus haut nous jetaient aux précipices plus profonds. Nous bondissions, ce pendant que le patron de la barque essayait de nous rançonner : sous prétexte du gros temps, il voulait faire payer double — et tout de suite. Il allait des uns aux autres, très agile. Un faux mouvement eût suffi pour nous faire chavirer tous. Quelques semaines auparavant, vingt-huit personnes s'étaient noyées là — de cette façon — sur la ceinture des récifs.

Jaffa s'annonçait plutôt inhospitalier.

Enfin l'on atteignit la côte escarpée.

Je m'élançai.

J'avais à peine mis pied à terre qu'une dizaine d'hommes m'entourèrent : des Turcs et des Levantins. Ils me sommèrent de les suivre. Où ça ? Je le verrais bien. J'hésitais. Ils m'empoignèrent. Résister eut été puéril. Appeler la police turque ; mais elle était là approbative, prête à donner main-forte. Je marchais au milieu de l'escorte bizarre et nous allions en la pente roide des rues étroites vers la ville haute.

En somme, qu'avais-je à redouter ?

Tout s'expliquerait. Une aventure de plus, et peut-être drôle.

Arrivés devant une grande bâtisse où flottait le drapeau français, on me dit : « C'est ici, venez, c'est l'hôpital. » C'était l'hôpital en effet. Une sœur, évidemment prévenue, me fit les honneurs du parloir où se trouvaient déjà l'aumônier et un missionnaire dominicain coiffé du fez, noble comme un calife en les plis lourds de son costume blanc : Bonjour, firent-ils, et j'attendis, très intrigué dans le silence de cette mise en scène.

Un homme entre en coup de vent, une toque brodée d'or sur l'oreille, un fouet de chien dans la main droite :

— Moi Consul arrêter vous.

Tout cela était fou. Quoi, ce demi-sauvage qui se dandinait bêtement devant moi, ce grotesque représentait la France dans le pays. Notre consul ne parlait pas ma langue... J'étais arrêté en petit-nègre.

Et pourquoi donc étais-je arrêté ? Pourquoi me saisissait-on là, au seuil de Jérusalem ?

L'homme me l'expliqua dans un exotique charabia. Il avait des instruc-

tions. Les consuls des Échelles du Levant avaient tous l'ordre de s'emparer de moi. Ma venue était annoncée. A Port-Saïd, à Alexandrie ou aux provinces barbaresques, ce me serait arrivé de même. On possédait mon signalement. On savait que j'étais condamné pour provocation au meurtre :

— Vous grand méchant, conclut-il.

.

A TRAVERS LES BARREAUX

Au parloir les visiteurs de la première heure se font rares. C'est amusant de venir une fois voir la prison, comme on doit aller sans doute en excursion à la Bastille reconstituée. Une fois, pas deux.

Et puis Sainte-Pélagie est si loin...

Parfois je me demande, sans inquiétude d'ailleurs, si quelque bruit fâcheux circule sur mon compte, si l'on n'a pas découvert quelque action brigande à mon passif, et si le silence des commensaux de jadis provient d'une honnête réserve?

Même pas cela.

Un an et demi, c'est long. C'est une mort.

Et l'on ne va plus au cimetière.

On en sortira cependant assez vivant.

Et sans amertume contre les défaillances de la camaraderie.

C'est un service rendu.

Quelquefois, au boulevard, au hasard des rencontres, aux banalités échangées, presque on s'imaginerait qu'on ne marche pas seul. Elle est salutaire, la petite atteinte d'amour-propre qui vous révèle, en prison, qu'on est si vite oublié. C'est bien. On n'en sera que plus fort. L'isolement répète ceci :

Nous n'existons que par nous-mêmes. Et les autres ne sont rien.

Par ce temps de bon-garçonisme aveulissant, moins on tient de relations dans la gent-de-lettres, mieux cela vaut. Les simagrées confraternelles et franc-maçonniques sont autant de liens.

Brisons-les !

Pour parler clair et sans retenue : connaître le moins de gens possible ! On se sent plus léger, plus sûr.

Au long des mois j'ai tamisé les camarades.

Certaines fidélités éprouvées suffisent. Des amis restent. Et je n'ignore pas combien prenante est la vie, et difficile ; combien accapareuse.

Ajouterai-je que les dernières chasses aux « malfaiteurs » ont parmi ceux que j'aime mis des meilleurs à Mazas ?

C'est ceux-là que je regrette le plus.

Je supporte mieux la détention que ceux qui me connaissent l'auraient pu croire. Ma passion pour la liberté raisonne : suis-je, ici, sensiblement moins libre que dans la vie en ce pays où défense est faite de dire haut sa pensée ? Je réfléchis. Je travaille un peu. Et dans ma cellule où je m'isole, suis-je plus mal, suis-je plus blessé qu'au milieu de la foule inconsciente des 14 juillet et des fêtes russes ?

De l'autre côté des barreaux, c'est aussi comme la prison.

Un mépris montant pour la vanité de ce qu'on appelle aujourd'hui la liberté du citoyen, laisse moins de regrets à entendre sur soi fermer les verrous républicains. Cela n'est que la matérialisation d'un esclavage que peut-être plus intensivement encore, on ressent au spectacle dévoilé qu'impose la vie hors des geôles. L'indépendance n'est plus que par l'esprit : cette indépendance-là on la garde, malgré le geôlier.

Pour la plupart des hommes dans l'engrenage social, la liberté n'est qu'un mot sans objet.

On ne respire pas largement, on végète.

On peine, on mange mal et, moins encore, on pense.

La vie bête ! toujours, partout, étroite, mesquine, laide.

A ma fenêtre donnant obliquement sur la rue j'ai, sur tout un pâté de maisons, la vue indiscrete du diable boiteux.

Comme tout le monde paraît s'ennuyer, peu vivre.

Même ce petit ménage qui tous les soirs, à huit heures, rentre pour dîner, la table bien mise devant les deux géraniums de la croisée.

La nappe est blanche.

Des habitudes posent le pain, le beurrier, la sellière à des places toujours les mêmes.

Le litre de vin sur la petite soucoupe de bois.

Ils sont méticuleux, soucieux aussi, ombrageux, un pli au front ; le mari, employé de commerce sans doute, n'arrivant pas à secouer l'engourdissement de sa journée vide, la femme travaillant douze heures dans un magasin. Comme au travail, devant le couvert bien mis ils sont à l'heure précise. La ponctualité pesée, silencieuse et comme machinale de leur existence leur donne je ne sais quel air automatique parmi l'ordonnance familière

des objets. L'autre soir cependant ils étaient plus animés, quelque chose semblait dérangé dans leur coutumière harmonie sans qu'ils comprissent au juste quoi. Leurs gestes étaient impatients, les regards chercheurs. L'homme s'aperçut le premier :

Sous le litre de vin la petite soucoupe manquait.

On se disputa deux heures.

Et je m'imagine maintenant le commis passant sa journée aux fastidieuses besognes derrière le grillage d'un guichet.

Je suis plus libre derrière mes barreaux.

Par le dégoût on arriverait à l'impassibilité sereine, si des haines vivaces ne se réveillaient à la lecture des journaux domestiqués qui viennent quotidiennement avec les bas commentaires des plumitifs rapporter quelque nouvelle vilénie, dénis de justice, abus de pouvoir, insultes aux vaincus du sort et aux révoltés.

De près, on voudrait voir, il ferait bon montrer les laquais et les maîtres, la véritable association des malfaiteurs :

Chèques, chroniques et fonds secrets...

Et peut-être qu'en le silence forcé les revanches s'aiguisent mieux — pour bientôt.

ZO D'AXA

LES CONDITIONS DU TRAVAIL

ET DE

LA VIE OUVRIÈRE EN FRANCE (1)

IV

LE CHOMAGE ET LA MISÈRE

De même qu'à la pléthore des uns correspond la misère des autres, de même l'excès de travail d'une partie de la population ouvrière réduit l'autre à une inaction mortelle. La colonne IX de notre tableau général n'enregistre, à proprement parler, que les périodes de chômage prévues, régulières, les époques où le marché économique oblige chaque profession à suspendre ses travaux ; elle laisse dans l'ombre le chômage continu que la longue durée de travail exigée de quelques-uns impose à tous les autres. C'est de celui-là que nous allons à présent nous occuper.

A quelles causes le doit-on ? En premier lieu, comme nous venons de le dire, à la prolongation exagérée de la journée. On sait bien pourquoi les industriels s'opposent à une limitation légale du travail ; ils craignent (sans raison d'ailleurs) de ne pouvoir faire subir au salaire une réduction compensatrice, et, par suite, de porter tout le poids de cette réforme. Étant donnés cette crainte et le degré auquel l'organisation sociale actuelle porte l'égoïsme, il paraît logique, sinon justifiable, que le capitaliste hésite à diminuer ses bénéfices au profit d'ouvriers dont il n'a nul souci, qui sont à ses yeux de purs instruments de production et dont le nombre l'assure contre l'éventualité même d'un manque de bras. Mais, ce qu'on ne s'explique pas, c'est que, si les circonstances l'obligent à ralentir sa production, il aime mieux maintenir la durée de la journée de travail et congédier un certain nombre d'ouvriers, désormais soumis à toutes les épreuves de la misère, que de réduire cette journée, conserver tout son personnel et

(1) Suite. — Voir les nos 118, 119 et 120 de *la Société nouvelle*.

alléger, en le répartissant ainsi, le poids d'une crise temporaire. C'est ce que demandaient, par exemple, au mois de juin 1894, les ouvriers des mines de Graissessac, et le refus qu'y opposa la compagnie ne peut être attribué qu'à un antagonisme de caste, à une volonté arrêtée de refuser toute satisfaction à cette classe ouvrière qui menace d'emporter les privilèges des hautes classes, que le capital devine maîtresse de l'avenir et dont il entend abuser jusqu'à l'échéance finale.

La durée du travail n'est cependant pas l'unique cause du chômage. Il y faut joindre, pour les pays à production industrielle intensive, comme la France, l'Angleterre, les États-Unis, l'accroissement immodéré de la main-d'œuvre étrangère, et, pour toutes les nations indistinctement, l'émigration vers les grands centres de la population rurale, peu ou point rémunérée par les travaux agricoles, et séduite par le salaire, très élevé en apparence, réellement inférieur au prix des denrées, que reçoit la population urbaine.

L'immigration étrangère, de ces deux causes la moins importante, mais non la moins dangereuse par les rencontres meurtrières qu'elle détermine et l'antagonisme de race qu'elle perpétue, n'a pas seulement pour les immigrants des résultats chimériques, elle devient funeste à la population indigène tout entière. D'une part, l'affluence d'individus, le plus généralement sans profession et voués à un travail médiocrement rétribué, déprécie pour ainsi dire instantanément le taux de la main-d'œuvre dans la contrée où l'espoir d'un gain rémunérateur les a conduits, car le salaire, très prometteur quand il manque de courtisans, se défend et se refuse dès qu'il possède un cortège. D'autre part, l'accroissement subit de la population en un point donné y augmente le prix des choses nécessaires à l'existence. En sorte que l'immigration, peu profitable aux immigrants, n'a d'autre effet que d'empirer le malaise économique et de nourrir entre les classes ouvrières des différentes nations des haines agréables aux classes dirigeantes.

M. Levasseur, de l'Institut, a écrit : « La cause des immigrations est la difficulté de vivre dans son pays natal ou l'espérance de mieux vivre ailleurs. L'immigrant passe d'une contrée à une autre suivant le niveau des salaires. La grande majorité des immigrants en France sont des ouvriers ou des employés; ils viennent beaucoup plus d'Allemagne, de Belgique, d'Italie, où le travail est peu payé, que d'Angleterre où il est largement rémunéré... (1). C'est une concurrence d'autant plus pénible que

(1) On doit constater que les ouvriers anglais et allemands employés dans les cordonniers parisiennes, loin de travailler à bas prix, exigent et reçoivent un salaire beaucoup plus élevé que celui des ouvriers français. Il en est de même pour les ouvriers fourreurs émigrés du Luxembourg et les céramistes.

la lutte s'engage le plus souvent dans la région des salaires inférieurs, parce que ce sont surtout des manouvriers qui se présentent; elle est vive aussi parmi les commis de magasin et employés de bureaux... Voici, par exemple, quel était à Paris, en 1886, le nombre des Français et celui des étrangers dans plusieurs professions.

Professions.	Français.	Étrangers.	Proportion.
Négociants, employés, etc.	203,149	22,712	9.7 p. c.
Ébénistes	25,812	6,731	20 0 »
Cordonniers	35,139	4,745	11 0 »
Peintres, plâtriers	24,161	3,989	14.0 »
Chapeliers	9,923	2,216	18.0 »
Tanneurs	16,133	1,827	10.0 »

« Il y a encore beaucoup d'étrangers parmi les terrassiers et les balayeurs... L'ouvrier anglais se défend contre la main-d'œuvre étrangère par son habileté professionnelle. Cependant il se trouve, à Londres surtout, beaucoup d'ouvriers russes et allemands, surtout parmi les tailleurs (1). »

Aux États-Unis, la crise causée par l'immigration est particulièrement grave. « A la fin de décembre 1893, la situation en Amérique était normale et l'on y estimait à trois millions le nombre des ouvriers manufacturiers. Sur ce nombre, il y en avait 801,055 sans occupation, c'est-à-dire plus d'un quart. Dans les États de New-York et de New-Jersey, il y avait 223,250 inoccupés; dans l'État de Pensylvanie, il y en avait 151,500. Comme ces 801,055 ouvriers représentent, avec femmes et enfants, deux millions de bouches à nourrir, on peut se faire une idée de la misère qui existe en temps normal. Dans les filatures et le tissage à Philadelphie, il y avait 70,000 ouvriers sans travail à la même époque. Les causes de cette crise sont toujours les mêmes : diminution de travail, augmentation du nombre des travailleurs, et surtout abondance de travailleurs voulant à tout prix gagner un morceau de pain. Le *sweating system*, contre lequel les ouvriers de Londres protestent avec énergie, sévit aux États-Unis plus que partout ailleurs. Dans les grandes villes, les ouvriers de l'habillement et de l'ameublement ne peuvent pas résister à la concurrence des immigrants polonais, russes et allemands. Dans les campagnes, ce sont les irlandais qui font baisser le prix de la main-d'œuvre (2). »

D'après le professeur Mayo Smith, l'État de la Nouvelle-Angleterre est

(1) LEVASSEUR, *la Population française*, t. III.

(2) J. SAINT-CÈRE, *Figaro*, 11 juillet 1894.

envahi chaque année par les Canadiens français, qui s'y emploient à bas prix, y observent la plus grande frugalité, économisent une certaine somme et regagnent ensuite leur pays (1).

On voit que les migrations d'ouvriers s'opèrent invariablement de l'est à l'ouest. Tentés par les salaires industriels de la France, de l'Angleterre et de l'Amérique du Nord, Russes, Polonais, Allemands, Belges, Italiens envahissent ces États, les parcourent pendant vingt ou trente années suivant les fluctuations du prix de la main-d'œuvre, y vivent avec la plus scrupuleuse économie, et, ce temps écoulé, retournent dans leur pays pour y consommer leurs épargnes. Les États-Unis sont surtout le point de mire et le rendez-vous de toutes les nations pauvres. On y rencontre des ouvriers des cinq parties du monde, attirés les uns par le labeur manufacturier, les autres par la richesse agricole et le bas prix des terres, qui, sur certains territoires, mettent l'usinier et le fabricant à la discrétion du travailleur. L'Australie attire également un grand nombre d'étrangers, notamment les Chinois, qui, jouissant d'une sobriété exceptionnelle, s'y emploient au prix le plus réduit, faisant ainsi aux ouvriers indigènes la plus redoutable concurrence.

Quant à l'émigration de la population rurale vers les centres industriels, elle est encore plus considérable que l'immigration étrangère. « Pendant l'intervalle des deux derniers dénombrements, disait il y a quelques mois un chef de bureau du Ministère du commerce (2), les villes de France ont gagné 500,000 habitants, alors que les campagnes en ont perdu 400,000 ». On a constaté, d'autre part, que le nombre des petites communes augmente d'année en année. En 1881, 67 seulement comptaient moins de 50 habitants; il y en a aujourd'hui 92. Telle est, sous la forme la plus brutale, la confirmation du malaise économique. Cent mille Français environ vont chaque année demander aux emplois des villes des satisfactions matérielles que ne peut plus leur procurer le travail agricole. Ces hommes montrent, sans doute, comme nous le disions tout à l'heure, une funeste imprévoyance. Ils ignorent, ou méconnaissent, que la supériorité du salaire payé aux ouvriers de l'industrie sur le gain des ouvriers agricoles est purement fictive, puisque l'un et l'autre se compensent par le prix des subsistances, et que, si le nombre des immigrants dépasse celui des emplois, les inoccupés auraient tout profit à retourner aux champs. Mais, par ailleurs, on ne saurait contester que la condition des ouvriers du sol ne soit au moins aussi pénible que celle des ouvriers industriels et qu'ils n'aient, par suite, une excuse à quitter imprudemment leur profession.

(1) Communication au VII^e Congrès d'hygiène. — *Transactions*, etc., p. 154.

(2) *Petit Parisien*, avril 1894.

Notez que par ouvriers du sol, on n'entend pas seulement les journaliers et les domestiques de ferme, mais aussi les fermiers et même les petits propriétaires, dont beaucoup pourraient envier le sort de certains ouvriers des villes. La statistique de la propriété dans une commune à revenu moyen de la Loire-Inférieure (celle de Bouée, près Savenay) établit que, sur les 636 propriétaires du pays, 525 ont ensemble un revenu foncier de fr. 15,126-06, soit une moyenne d'environ fr. 28-81 chacun ; les 111 autres possèdent fr. 48,542-39 ou fr. 437-31 par tête (1).

La misère sévit tout particulièrement dans les pays vignobles, où la mévente des vins suspend tout travail. Le 15 mars 1894, l'Office du Travail annonçait que, pour remédier dans la mesure possible au chômage dont souffraient les ouvriers agricoles du département du Gard, la municipalité de Vauvert avait ouvert un crédit de 6,000 francs et l'employait à la réfection des chemins ruraux. A Montpellier, la situation était aussi fâcheuse. Malgré une baisse du prix du vin supérieure aux frais d'exploitation, les vigneronns ne pouvaient arriver à écouler leurs produits (2).

Le petit cultivateur boit rarement de son vin ou de son cidre. Il se fabrique d'ordinaire du vin de raisins secs, de la bière avec de l'orge et un peu de houblon, des piquettes de fruits divers. Dans l'arrondissement de Châteaubriant, pays de production cidrière, le récoltant vend son premier jus 18 francs la barrique, le second 12 et même 10 francs, et comme sa récolte ne s'élève annuellement qu'à une vingtaine de barriques (ce qui lui donne un bénéfice brut de 250 à 300 francs), il ne garde pour sa propre consommation que le troisième jus, liquide sans nom dont l'usage ne laisse pas d'être incommodant pendant la saison chaude.

Or, si telle est la condition du fermier, on conçoit ce qu'est celle du journalier, et l'on s'explique que celui-ci troque la charrue et la herse pour la pioche du terrassier, et que celui-là dirige ses enfants vers une profession urbaine à laquelle la périodicité du gain et la régularité de l'avancement donnent une sécurité dont il est privé lui-même. Et c'est ainsi qu'en Angleterre, par exemple, en l'espace de dix années, le nombre des travailleurs agricoles a diminué pour les femmes de 19 et pour les hommes de 173 par 10,000, qu'en France, la population rurale, évaluée en 1846 à 26,700,000 individus, est tombée à 24 millions, tandis que la population urbaine, qui en comptait à la même époque que 8,600,000 personnes environ, s'élève aujourd'hui à plus de 14 millions (3).

(1) *Histoire de Bouée*, par FRASLIN. Savenay, 1888.

(2) *Bulletin de l'Office du travail*, mai 1894.

(3) 75-58 p. c. des indigents secourus à Paris sont originaires de la province, et 1.69 p. c. sont nés à l'étranger.

Les villes ainsi envahies, qu'arrive-t-il ? D'une part, les fils des fermiers et des petits propriétaires, pourvus d'une instruction moyenne dont l'enseignement secondaire classique a fait tous les frais (ce qui leur ferme les carrières scientifiques plus lucratives peut-être que les carrières libérales), se pressent en foule aux concours ouverts pour l'obtention des emplois publics, où la ponctualité compense avantageusement l'intelligence et le savoir ; de l'autre, journaliers et ouvriers encombrant les professions de la dernière catégorie et contribuent pour une forte part à la dépréciation du salaire. Mais, comme le nombre des élus dépasse considérablement dans les deux cas celui des appelés, l'armée des sans-travail ne cesse d'augmenter, sans qu'on sache bien s'il serait possible à l'organisme social actuel de remédier efficacement à cette situation.

I. — L'armée des pauvres, qu'on a déjà qualifiée de cinquième État, mais qui, si la révolution économique tarde à transformer le système social, finira par englober les trois quarts de la population ouvrière, cette armée, disons-nous, se compose donc de deux éléments : le prolétariat intellectuel, comprenant tous ceux que le nombre restreint des emplois conformes à leurs aptitudes et, pour tout dire, leur mépris parfois du travail manuel mettent dans l'impossibilité de gagner le pain quotidien ; le prolétariat manuel qu'alimente surtout l'excessive durée de la journée de travail.

Le 9 juin 1894, le Ministre de l'instruction publique adressait aux recteurs une circulaire, qui peut être considérée comme la déposition la plus éloquente contre le régime économique. Il y a actuellement, disait cette circulaire, 436 candidats aux fonctions de l'enseignement secondaire, et l'on n'en a pu placer que 113, pendant l'année précédente, dans les chaires de premier ordre des collèges. D'ici longtemps, donc, les simples bacheliers ou brevetés devront être totalement exclus des nominations. Tels sont les bienfaits présents d'une des plus importantes réformes partielles réalisées par l'oligarchie bourgeoise. L'État aiguisé des appétits, et, le moment venu de tenir d'implicites engagements, laisse ses convives devant une table vide. C'est, avec la journée de huit heures, la fixation d'un minimum de salaire, la loi sur le travail des enfants et des femmes, un nouvel exemple des maux qu'engendrent fatalement toutes les réformes de détail, et la démonstration qu'il faut la réforme économique intégrale, la seule précisément que ne puisse réaliser la caste régnante.

Mais, si l'élite du prolétariat intellectuel rencontre de tels obstacles, qu'est-ce pour la partie moyenne de la population ? Le nombre moyen des vacances annuelles dans les services de tout genre de la préfecture de la Seine et de la ville de Paris est de 1100, le nombre des candidats inscrits 40.287, celui des demandes par emploi vacant 36. La moyenne annuelle des places vacantes de facteur des postes est de 1,400 ; la moyenne des

demandes régulières est de 30,000 (1), soit 21 candidats par place. Au commencement de 1894, l'administration des postes et des télégraphes, voulant expérimenter les services du personnel féminin, organisa un concours qui devait pourvoir à 400 emplois et qui comprit 5500 concurrentes, 14 par emploi. Un concours ouvert à la même date par l'administration des chemins de fer de l'État belge à Bruxelles compta 6,000 candidats pour 120 places, 500 par place.

Que deviennent ceux de ces individus que le sort n'a point favorisés? Ils se consacrent, en attendant un heureux hasard, aux mille métiers sans nom qu'engendrent les agglomérations urbaines. Les uns se font distributeurs de prospectus ou colporteurs; d'autres, parmi lesquels on remarque surtout les diplômés universitaires, rédigent des réclames commerciales; ceux qui ont une plume exercée et rapide, confectionnent pour fr. 1-50 le mille les bandes-adresses des prospectus.

« Dans la rue de Bièvre, raconte *le Petit Parisien*, en une de ces monographies intéressantes qu'il publie de temps à autre, on remarque, au numéro 11, une maison à la façade vermoulue, dont les lucarnes donnent asile à tous les vents et dont la pluie a pourri le bois et rongé la toiture. Au rez-de-chaussée de cette maison se trouve un établissement bien connu dans le quartier sous le nom de *la Bibine*. Rien ne le distinguerait des maisons voisines, n'était son enseigne qui s'étale en grosses lettres au-dessus de la porte, avec ces mots : Légumes, fr. 0-10

« C'est dans cet établissement que viennent prendre régulièrement leurs repas de pauvres diables, des miséreux, qu'on peut à juste titre appeler les parias de la société parisienne. Les « bandistes » forment la clientèle principale de ce bizarre établissement. Le bandiste est le malheureux qui, dans les maisons de publicité, écrit sur des bandes ou sur des enveloppes les adresses destinées à l'émission des prospectus de tout genre. A ce travail, qui exige une écriture rapide et suffisamment belle, cet employé gagne une somme variant de fr. 1-25 à fr. 1-80 pour mille adresses sur bandes, et de 2 francs pour mille enveloppes. Celui qui abat ses mille adresses par jour et parvient au maximum est presque un phénomène...

« Le bandiste déjeune le matin à la maison de publicité où il travaille avec deux sous de pain et deux sous de râclures qu'il va acheter chez le charcutier voisin. Ces râclures sont les morceaux de saucisson ou de jambon que les charcutiers enlèvent pour rafraîchir leur marchandise. Le soir, les bandistes se rendent tous à *la Bibine*. Cet établissement a ceci de particulier qu'on y boit très peu de vin et d'alcool. La grande consommation qui s'y fait est celle d'une boisson pompeusement qualifiée du nom de bière, et dont

(1) JULES ROCHE, ministre du commerce, Déb. parlem., 1891.

la canette, de la contenance de trois grands verres, n'est vendue que fr. 0-10. Avec la bière, on sert également aux clients, moyennant fr. 0-10, une portion de légumes secs. Le bandiste trouve donc là, à un prix très modique, de quoi apaiser un peu sa faim, le repas complet lui revenant à fr. 0-30 ou fr. 0-40 au plus. Ceux qui sont mariés achètent aux casernes un pain de soldat moyennant fr. 0-20 et prennent chez les bouchers de leur quartier fr. 0-15 ou fr. 0-20 de rognures de viande.

« Parfois, quand le bandiste a fait une forte semaine, il se paie un bon repas dans une pension ouvrière du boulevard de Belleville, de la rue des Francs-Comtois ou de la rue du Départ. Les plats, dans cette dernière, qui est la plus fréquentée, coûtent fr. 0-20 chacun. Cependant, il arrive souvent que le bandiste ne fait qu'un repas par jour, quand il en fait un. On cite comme curiosité ceux qui déjeunent et dînent régulièrement. Dans leur argot, ils appellent ne pas manger : « Sauter la perche. »

« Le bandiste habite presque toujours en meublé, soit dans le quartier des halles, dans les rues de Rambuteau, de La Reynie, Quincampoix, ou bien, dans le quartier Maubert, la rue Maître-Albert. Un hôtel de la rue Saint-Victor n'est habité que par des bandistes. Le prix de la chambre est de fr. 0-50 par nuit ; aussi, ces malheureux se mettent-ils souvent à deux pour louer. Le bandiste n'est même pas assez riche pour se vêtir chez le brocanteur. A la *Bibine* de la rue de Bièvre passent le soir des individus, les fournisseurs réguliers de la clientèle de l'établissement : un chapeau coûte fr. 0-15 ; un paletot ou un pantalon, fr. 0-50 au maximum. Quand il ne peut s'acheter une chemise, le bandiste se contente de coudre à son gilet un col en papier. Lorsque ses moyens le lui permettent, il s'offre, moyennant fr. 0-50, une chemise non repassée chez un marchand de la rue Simon-le-Franc. La rue de Bièvre lui fournit les chaussures. Si le bandiste voit l'un de ses souliers en trop mauvais état, il en achète un autre : il se paie un *orphelin*. Le prix d'un *orphelin* est de fr. 0-20 à fr. 0-25 ; celui d'une paire ne dépasse jamais fr. 0-40. Inutile de parler de chaussettes, le bandiste n'en porte généralement pas. D'ailleurs, il ne remplace ce qui lui sert de vêtement qu'à la dernière extrémité.

« Nous devons ajouter, pour achever ce lamentable tableau, que le bandiste n'a presque jamais de travail en été (il quitte alors Paris et court les châteaux, les fermes, pour y trouver quelque occupation) et qu'en hiver il lui arrive de chômer plusieurs fois par semaine. Bien rares sont ceux qui ont des écritures tous les jours... »

« ... Ce métier est, pour ainsi dire, le refuge de tous les déclassés et des malheureux. Toutes les classes de la société sont à peu près représentées chez les bandistes, depuis l'ouvrier jusqu'au receveur des finances et à l'ancien sous-préfet, en passant par le notaire, l'avoué, le comptable, l'entre-

preneur, l'huissier, l'étudiant qui n'a jamais pu terminer ses études. Il y a là encore des professeurs de toutes catégories, des bacheliers, des licenciés, des gens qui ont perdu de grosses fortunes. La noblesse abonde également dans la carrière... »

L'emploi de bandiste n'est cependant pas accessible à tous les déclassés qui habitent Paris. Cette profession est, à l'égal des mieux rétribuées, soumise à la loi de l'offre et de la demande, et c'est pourquoi d'innombrables jeunes gens des plus instruits ne parviennent même pas à gagner le prix d'un repas dans les établissements du genre de celui de la rue de Bièvre. N'avons-nous pas entendu nous-même un licencié ès lettres, privé de protections, rapporter que les emplois les plus humbles et les plus invraisemblables sont encombrés et offrir à une Revue un travail, d'ailleurs parfait, pour le prix d'un seul repas ?

On se rappelle, sans doute, le procès de cette jeune femme, Marie Idrac, traduite devant les assises de la Seine pour avoir tiré deux coups de revolver sur le fils d'un patron boucher qui lui avait promis le mariage. Marie Idrac était sortie de l'école communale avec son brevet d'institutrice. Elle entra d'abord chez un député dont les jeunes filles furent confiées à ses soins, puis, ce député mort, elle obtint une place d'institutrice-adjointe dans une école publique. Mais elle eut vite assez de ce métier ingrat et sans avenir, et, après avoir vainement sollicité divers emplois dans l'administration des postes et dans celle des téléphones, elle eut, plus heureuse que bien d'autres, la fortune d'entrer chez une couturière.

A peu près à la même époque, les journaux rapportèrent le cas de cet employé d'usine qui, à force de travail, d'économies, de privations, était parvenu à faire obtenir un diplôme à chacun de ses onze enfants. L'aîné, âgé de 29 ans, était licencié ès lettres et professeur. Après lui venaient quatre jeunes filles, toutes les quatre institutrices, puis deux garçons étudiants, le premier, bachelier ès sciences, le second sur le point de le devenir. Enfin, quatre autres enfants se préparaient à imiter leurs aînés et à ajouter leur part aux vingt-trois brevets de tous genres que possédait la famille. Mais, parmi tous ces enfants, deux seulement étaient alors casés, et les autres avaient la plus grande peine à vivre, n'ayant pas l'emploi de leur instruction et de leurs facultés.

Telle est la condition des individus qui, se reposant sur l'engagement social aux termes duquel l'instruction ouvre toutes les portes, se sont munis des diplômes les plus divers. Ils meurent de faim, les basques de leur redingote honorablement garnies de parchemins sans valeur. Voyons, à présent, celle des prolétaires manuels.

FERNAND et MAURICE PELLOUTIER.

(La fin au prochain numéro.)

LETTRES D'AMOUR ⁽¹⁾

LÉGENDES DE L'AUTORITÉ.

I

— Frère, toi qui es plus grand que moi, peux-tu atteindre la grenade qui là, entre ces fleurs de feu, me sourit dans la verdure, les lèvres entr'ouvertes, comme une jeune fille clignotante. Vois, elle est fendue de maturité et d'un rouge de feu sont les lèvres de la blessure qu'elle s'est faite pour me complaire. Je la désire, cette grenade, mon frère! Toi, qui es plus grand que moi, étends ton bras et cueille-la afin que je mange!

— Et le frère fit ainsi, pour que son cadet pût manger.

Et l'aîné s'en alla aux champs et vit une chèvre de montagne qui descendait dans la vallée pour chercher son petit.

— N'as-tu pas vu mon chevreau, demanda-t-elle au lion, toi qui habites la plaine et qui connais, mieux que moi, les chemins dans les champs plats, si fatigants pour moi, car mon sabot est fendu!

— Laisse ton jeune, ton jeune... ton chevreau, ton chevreau, répondit le lion, et viens ici que je te dévore!

Et le lion fit ainsi.

Mais le frère aîné demanda au lion :

— Pourquoi manges-tu la chèvre qui cherchait son petit?

— Tu as entendu comme elle se plaignait de l'inaptitude de ses sabots. N'ai-je pas bien fait en la mangeant? Vois l'*aptitude* de mes griffes. Vois l'*aptitude* de mes crocs. Voilà pourquoi j'ai mangé la chèvre de montagne.

Le jeune homme y songea et regarda ses bras qui étaient longs, forts et robustes. Il les trouva d'une telle aptitude... qu'il se proposa de forcer son frère cadet à le servir.

Et lorsque celui-ci le pria de nouveau de lui cueillir des fruits, il répondit :

1) Suite. Voir les nos 110 et 113 de la *Société Nouvelle*.

— Vois mes bras. N'as-tu pas dit que les tiens n'atteignent pas la grenade? Sers-moi pour que je ne te dévore!

Depuis ce jour le cadet servit son aîné. Mais il ne se réjouit pas de la découverte que celui-ci devait au lion.

Et cela est resté ainsi jusqu'à ce jour.

II

Voltaire a dit : *Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer!* C'est évident. Tout pouvoir émane de Dieu. Qui désire du pouvoir désire Dieu, et qui a besoin de pouvoir, d'autorité, se crée un dieu. Ainsi firent MOÏSE, CONFUCIUS, ZOROASTRE, NUMA, COLOMB, CORTÈS. Ainsi firent tous les démagogues, les devins, les sorciers, les prêtres. Ainsi fait encore aujourd'hui qui veut dominer. Le nombre des dieux est aussi grand que le nombre des désirs. A chaque nouveau désir, un nouveau dieu.

Holloway déifia des docteurs inconnus qui nous ordonnèrent d'acheter ses pilules. « Ainsi dit le Seigneur », dit Moïse, et « ainsi dit le docteur un tel », écrit Holloway. Obéissez et achetez! Et tous deux ajoutèrent : pour que votre âme ne se perde.

Une bonne alla se promener avec les enfants de son maître. Elle reçut l'ordre de les bien surveiller. Mais les enfants étaient désobéissants, ils coururent au loin, si bien qu'elle ne les vit plus et que sa surveillance fut inutile.

Alors elle créa de « rien » un chien noir qui mordrait tout enfant qui ne resterait pas à ses côtés. Les enfants eurent peur de ce chien, devinrent très obéissants et ne s'éloignèrent pas d'elle.

En ses réflexions, elle contemplait le dieu qu'elle avait créé et constata qu'on savait l'utiliser.

Mais les enfants devinrent fous de terreur à cause de ce chien.

Et ils le sont restés jusqu'à ce jour.

III

Un voyageur, chargé d'or et d'argent, s'était armé, par crainte des voleurs. Des serviteurs aussi le suivaient en grand nombre, il y en avait même plus que tous les brigands de la contrée réunis. Il était si bien armé, escorté, que toute une armée n'eût été en état de lui enlever ses richesses.

Quelques brigands qui ignoraient ces détails l'attaquèrent et ils s'en seraient longtemps repentis, s'ils n'avaient mordu la poussière sur-le-champ.

Un brigand, que l'exemple de ses frères avait rendu circonspect, alla consulter un saint ermite, qui savait donner conseil en toutes choses parce qu'il avait longtemps vécu seul en compagnie de deux os de mort et d'une cruche d'eau.

— Que dois-je faire, ô saint homme, pour me rendre maître des trésors de ce voyageur ?

— Le moyen est très simple, répondit le pieux ermite. Jetez-lui sur les épaules le nœud coulant que je vais vous donner, il n'opposera plus alors aucune résistance. Il ordonnera à ses serviteurs de se prosterner jusqu'à terre devant vous et vous donnera ce que vous désirez.

Et il en fut comme le saint homme l'avait prédit. Mais le voyageur et ses compagnons s'en trouvèrent très mal.

Ce nœud coulant s'appelait « Religion » et a gardé sa puissance jusqu'à ce jour.

IV

— O père, dis-moi pourquoi le soleil ne tombe-t-il pas ?

Le père eut honte parce qu'il ne savait pas pourquoi le soleil ne tombe pas, et parce qu'il était honteux il punit son enfant.

L'enfant craignit la colère de son père et ne redemanda plus jamais pourquoi le soleil ne tombe pas, ni d'autres choses qu'il eût désiré connaître.

Cet enfant ne devint jamais homme, bien qu'il vécût six mille ans... non, bien plus longtemps.

Il est resté ignorant et borné jusqu'à ce jour.

V

— Où vas-tu, ô PHILOÏNOS, demanda HUDOR à son ami qu'il rencontrait dans les rues d'Athènes.

— Je cours boire les trois mesures de mauvais vin qui m'attendent chez la plus laide de mes trois maîtresses, dit PHILOÏNOS en titubant.

Car il était ivre.

— Accompagne-moi, tu as assez de vin et trop de maîtresses, à ce que je crains.

— Trois, HUDOR, trois ! Le Maître l'a dit ! *Trois...* a-t-il dit.

— Le maître n'a parlé ni de vin ni d'hétaïres, viens avec moi...

Il a dit : trois... *trois...* TROIS !

Et PHILOÏNOS tomba dans cette soirée pour la troisième fois, et il ne se releva pas.

Et il est resté par terre jusqu'à ce jour.

VI

Pour la première fois un enfant venait de naître. La mère était dans le ravissement et le père le contemplait avec beaucoup d'amour.

— Mais, GÉNIE, dis-moi, restera-t-il toujours aussi petit? demanda la mère. Et tenez, ajouta-t-elle, je ne sais moi-même si je désire cela. Volontiers je le verrais homme, mais il serait regrettable qu'il changeât de façon telle que je ne pourrais plus ni le porter ni le nourrir de mon corps.

— Ton enfant deviendra un homme, dit le GÉNIE. Il cessera de se nourrir de ton corps et un jour il ne sera plus nourri par toi.

— O GÉNIE, s'écria la mère effarée, mon enfant me quittera-t-il? Quand il saura courir, me quittera-t-il?

— Aime ton enfant, dit le GÉNIE, et il ne te quittera pas.

Il en fut ainsi! Et cela dura quelque temps. Mais dans la suite beaucoup d'enfants naquirent et pour un grand nombre de parents, aimer tous ces enfants, c'était difficile.

Alors on trouva un commandement qui remplacerait l'amour, comme bien d'autres commandements. Il est plus facile de prescrire un commandement que d'aimer.

Honore tes père et mère.

Les enfants quittèrent leurs parents dès qu'ils pouvaient marcher.

On ajouta une promesse au commandement :

Afin que tu vives longuement.

Alors quelques enfants restèrent auprès de leurs parents. Mais ils ne restèrent pas comme cette première mère l'avait désiré lorsqu'elle demandait au GÉNIE :

Que dois-je faire pour que mon enfant ne me quitte dès qu'il saura courir?

Et cela est resté ainsi jusqu'à ce jour.

VII

Le premier roi fut un soldat heureux, a dit Voltaire, mais j'ignore si cela est vrai. Il y a autant de chances, voire même plus! — que le premier roi fût quelqu'un fréquentant des ermites, fournisseurs de nœuds coulants. Mais, quoi qu'il en soit, l'histoire suivante est vraie.

KRATÈS était très fort. D'une chiquenaude il renversait des palissades d'arbres et pouvait tuer, d'un seul coup de poing, treize ennemis.

Quand il toussait, des incendies éclataient par la compression de l'air et la lune tremblait lorsqu'il songeait à se mouvoir. Pour tous ces mérites, Kratès fut élu roi.

Et il mourut après avoir régné quelque temps.

Mais le petit KRATÈS, son fils, était rachitique. Cela ne l'empêcha pas de désirer le trône, après son père, qui avait été si fort.

Il s'assit sur une chaise qu'il appela trône, et s'écria : Je suis roi !

— Pourquoi es-tu roi, lui demanda le peuple, encore ignorant et ne comprenant rien au droit d'hérédité.

— Mais parce que ma mère a cohabité une cabane avec le vieux KRATÈS, qui est mort.

En toute vérité, il disait *palais* mais ce n'était qu'une *cabane*.

Le peuple ne comprit rien à cette conclusion et lorsque KRATÈS II disait : *Venez*, tout le monde s'en allait et quand il disait : *Partez*, on accourait. Bref, l'autorité était perdue et KRATÈS II était trop borné pour exprimer sa volonté à rebours.

Dans les journaux de l'opposition de l'époque, on pouvait lire :

« Pourquoi, ô KRATÈS le Second, toi qui es bancal et irréliéchi, pourquoi prends-tu place sur le siège de l'homme qui habitait, il y a vingt ans, une cabane avec la femme qui t'a enfanté. Lève-toi et pars et ne dis pas : *va* ou *viens* comme si tu étais le véritable vieux KRATÈS. Où sont les palissades de chênes que tu as renversées d'une chiquenaude ! La lune ne tremble pas, même lorsque tu songes à fendre l'univers. Tu n'es pas capable d'écraser une puce et nulle part éclate un incendie lorsque tu éternues.

Lève-toi et fais place à un autre qui comprenne toutes ces choses utiles.

Ainsi parla l'opposition.

KRATÈS II aurait probablement dû quitter la chaise qu'il appelait trône, si une vieille nourrice n'avait ainsi parlé au peuple.

— Écoute-moi, ô Peuple, car je fus la nourrice du jeune KRATÈS, lorsqu'il était encore plus petit qu'aujourd'hui. Lorsqu'il vint au monde, le père s'est oint le front avec de l'huile, et tenez, une goutte de cette huile tomba sur la tête de mon nourrisson. Il est donc inutile que d'une chiquenaude il renverse des remparts et inutile aussi que la lune tremble et que sa toux allume des incendies. Je vous dis...

Mais l'éloquente nourrice n'avait pas besoin d'achever. La conclusion était si facile à saisir que tout le peuple — la rédaction de la feuille d'opposition le plus bruyamment — s'écria comme un seul homme :

— *Vive l'oint du Seigneur !*

Et KRATÈS resta assis sur la chaise qu'il appelait trône.

Et il y est resté jusqu'à ce jour.

VIII

THUGATER (1) trayait les vaches de son père et elle trayait bien, car le lait qu'elle rapportait à la maison donnait plus de beurre que le lait que ses frères rapportaient à la maison. Je t'expliquerai comment cela se faisait et fais attention, FANCY, afin que tu le saches.. si un jour tu dois traire. Mais si je te le dis, ce n'est pas pour que tu traies comme THUGATER mais bien pour attirer ton attention sur l'exemple de ses frères, qui faisaient mieux en trayant moins bien. Plus *intelligemment*, du moins.

Avant que les jeunes laboureurs entrent dans les prés; oui, bien avant ce moment, les vaches attendent à la barrière qu'on vienne leur enlever cette abondance qu'elles préparent, à vrai dire, pour leurs veaux. Mais les hommes mangent ces veaux, *parce qu'ils s'y sentent disposés*, et ainsi il se fait qu'il y a trop de lait dans les pis.

Qu'arrive-t-il pendant que les vaches, l'air hébété, attendent à la barrière. Pendant ce repos, la partie la plus légère : crème, graisses, beurre, remonte à la surface et se trouve par conséquent la plus éloignée du pis.

(Pis est du genre masculin, FANCY, je le trouve très sot.)

Celui donc qui traite avec patience et jusqu'au bout, rapporte chez lui du lait gras. Qui se hâte, oublie la crème dans le pis Et tenez, THUGATER ne se pressait pas tandis que ses frères se pressaient, car ils prétendaient qu'ils avaient droit à une autre besogne que celle de traire les vaches de leur père. Mais *elle* ne pensait pas à ce droit.

— Mon père m'a appris à tirer à l'arc, dit un des frères. Je puis vivre de la chasse. Je veux parcourir le monde et travailler pour mon propre compte.

— Il m'apprit à pêcher, dit un second. Je serais bien sot en trayant toujours les vaches d'un autre.

— Il m'a montré comment on fait un canot, s'écria le troisième. J'abattraï un arbre et je m'assiérai dessus, dans l'eau. Je veux savoir ce qu'il y a de l'autre côté du lac.

— J'ai envie de cohabiter avec la blonde GUNE (2) déclara un quatrième, pour que j'aie une maison avec des *thugaters* qui trairont pour mon compte.

Ainsi chaque frère avait un désir, une ambition, une *volonté*. Et leurs réflexions les absorbaient à tel point qu'ils en oubliaient la crème que les vaches gardaient bien à regret et sans profit pour personne.

(1) Le mot néerlandais *dochter* (fille) est en connexion avec le sanscrit *duhitar* (fille), le grec *thygatér* (fille) et la racine indo-germanique *dheugh* (traire). (N. du T.).

(2) *Gyné*, mot grec signifiant femme.

(N. du T.).

Mais THUGATER trayait jusqu'à la dernière goutte.

— Père, dirent enfin les frères, nous *partons*.

— Qui donc traira les vaches? demanda le père.

— Mais, THUGATER!

— Que ferai-je donc lorsqu'elle aussi éprouvera l'envie de naviguer, pêcher, chasser, courir le monde? Que sera-ce donc, lorsqu'il lui viendra à l'idée de cohabiter avec un blond ou un brun pour qu'elle ait sa propre maison avec des accessoires. De vous autres, je puis me passer; d'elle, pas... parce que le lait qu'elle rapporte à la maison est si gras.

Alors les fils, ayant réfléchi, dirent :

— Père, *ne lui apprends rien*. Elle continuera à traire jusqu'à la fin de ses jours. Ne lui montre pas comment une corde tendue lance une flèche : alors elle n'aura pas envie de chasser. Cache-lui que les poissons ont l'habitude de mordre à l'hameçon crochu, lorsqu'il est caché sous quelque appât : elle ne pensera pas à jeter des lignes ou des filets. Ne lui apprends pas comment on creuse un arbre et comment, à l'aide de celui-ci, on se laisse flotter jusqu'à l'autre rive du lac : alors elle n'aura pas envie de voir cette rive. Et ne lui révèle jamais comment, avec du blond ou du brun, elle pourrait avoir sa maison à elle et ses accessoires. Ne lui apprends jamais rien de tout ça, père, car alors elle restera auprès de toi et le lait de tes vaches sera gras!

En attendant... laisse *nous* partir, père, pour que chacun puisse aller où sa volonté le conduira.

Ainsi parlèrent les fils. Mais le père — qui était un homme très prudent — reprit :

— Comment, qui lui empêchera de connaître ce que je ne lui appris pas? Qu'arrivera-t-il, lorsqu'elle verra la mouche flotter sur une branche détachée? Que se passera-t-il, lorsqu'elle verra le fil tendu de son lin reprendre sa longueur primitive, et, par une contraction subite, faire tourner par hasard le fuseau de son rouet? Que fera-t-elle, lorsqu'elle espionnera au bord de la rivière le poisson qui, poursuivant le ver recroquevillé mais le manquant par suite d'un désir mal dirigé, vient s'accrocher aux gaines rugueuses du roseau? Et enfin, qu'arrivera-t-il lorsqu'elle trouvera le nid que les alouettes se font, au mois de mai, dans le trèfle?

Les fils réfléchirent encore, et dirent :

— Tout cela ne lui apprendra rien, père! Elle est trop niaise pour puiser des désirs dans la science. *Nous* aussi nous n'eussions rien su, si tu ne nous avais rien appris.

Mais le père répondit :

— Non, elle n'est pas *niaise*. Je crois qu'elle apprendra d'elle-même ce que

vous autres, hommes, n'auriez *pas* appris sans moi. Niaise, THUGATER ne l'est pas !

Alors les fils réfléchirent encore — cette fois plus profondément — et dirent :

— Père, tu lui diras que pour une jeune fille c'est un péché que de *savoir, comprendre et désirer !*

Cette fois, le père très circonspect fut satisfait.

Il laissa ses fils aller à la pêche, à la chasse, courir le monde, se marier... Il leur laissa tout faire ..

Mais il défendit le *savoir, le comprendre* et le *désirer* à THUGATER, qui, dans sa naïveté, continua à traire jusqu'à sa mort.

Et cela est resté ainsi jusqu'à ce jour.

IX

HASSAN vendait des dattes dans les rues de Damas. Je dis qu'il vendait des dattes, mais à proprement parler il n'en vendait pas, car ses dattes étaient si petites que personne ne voulait les acheter.

Rongé d'envie et de chagrin, il voyait tout le monde favoriser le riche AOULED, dont la natte se trouvait à côté de la sienne. A Damas on vivait sur des nattes, avec de très hauts étages, parce qu'on n'avait pas de toit au-dessus de la tête. Aussi la fortune d'AOULED ne consistait-elle pas en maisons, mais bien en un jardin fertile, si fertile même que les dattes qui y poussaient étaient trois fois plus grandes que les dattes ordinaires. Voilà pourquoi les passants achetaient les dattes d'AOULED et non celles de HASSAN.

Survint dans la ville un derviche qui avait sans doute trop de sagesse et trop peu de nourriture, car il troqua sa science contre des vivres et l'on verra par la suite comment HASSAN gagna à l'échange.

— Donne-moi à manger, lui ordonna le derviche, et je ferai pour toi ce qu'aucun calife ne saurait faire. Je forcerai le peuple à acheter tes dattes, car elles seront plus grandes, bien plus grandes que les fruits d'AOULED. Quelle grosseur ont-ils ?

— Hélas, derviche envoyé par *Allah* — je baise tes pieds — les dattes d'AOULED — qu'*Allah* lui envoie des coliques — sont trois fois plus grosses que les dattes ordinaires. Viens t'asseoir sur ma natte, croise tes jambes, sois béni et apprends-moi à grossir mes dattes et à forcer le peuple à me les acheter.

HASSAN aurait pu demander comment il se faisait qu'un derviche si sage n'avait pas de quoi manger. Mais HASSAN ne chicanait jamais. Il offrit à

son hôte du cuir bouilli, tout ce qui lui restait encore d'une chèvre qu'il avait volée.

Le derviche mangea, se rassasia, et dit :

— Trois fois plus grosses que les dattes ordinaires sont celles de ton voisin... De quelle grosseur veux-tu donc que les tiennes soient, ô HASSAN, fils de je ne sais qui ?

HASSAN réfléchit un instant et dit :

— Qu'*Allah* te donne des enfants et du bétail! Je voudrais que mes dattes fussent trois fois plus grandes que tu ne les peux grossir.

— Fort bien, dit le derviche. Voici un oiseau que je rapportai de l'Extrême-Orient. Dis-lui que chacune de tes dattes est trois fois plus grosse qu'elle ne l'est en réalité.

— Je te souhaite des femmes et des chameaux, ô derviche — qui sens bon comme les olives — mais à quoi me servira-t-il de dire à cet oiseau ce qui n'est pas ?

— Fais comme je te dis, reprit le sage. C'est parce que tu n'es pas à même de me comprendre que je suis derviche.

HASSAN souhaita à l'oiseau de longues plumes et l'appela *Rock*, mais ce n'était pas un *Rock* (1). C'était un petit oiseau — langue bien pendue et démarche sautillante — qui avait quelque ressemblance avec un corbeau.

Le derviche l'avait rapporté d'Indalous (2) où il avait été apporté par des négociants qui étaient venus par mer d'un pays où les gens ressemblent à des nègres, bien qu'il soit loin de l'Afrique. HASSAN l'appela *Rock*, parce qu'il avait remarqué que quelqu'un à qui l'on demande un service, se rengeorge. Et inversement, celui qui a besoin de quelque chose, se fait tout petit. C'était ainsi à Damas.

Hassan se fit petit, et dit :

— Je suis ton esclave, ô oiseau *Rock*. Mon père était un chien... et chacune de mes dattes est plus grande que trois de mes dattes!

— Bon, dit le derviche. Continue ainsi et crains *Allah*!

HASSAN continua sur le même ton. Il craignit *Allah*, et continua de répéter à l'oiseau que ses dattes étaient d'une grosseur incroyable.

La récompense due à la vertu ne se fit pas attendre. Le calife n'avait pas encore fait immoler trois fois les habitantes de son harem, les mères n'avaient pas encore eu le temps d'attifer convenablement leurs filles pour le marché de *Rhoum* (3), HASSAN n'avait encore rencontré de cheveau

(1) *Rock*, oiseau géant de la mythologie orientale.

(2) Indalous : île de Sumatra.

(3) Rhoum : Constantinople.

errant qui lui eût tenu compagnie sur sa natte et fourni sa chair, que déjà l'oiseau cria :

— Mon père est un chien...

Ceci était inutile, mais il répétait ce que HASSAN avait dit.

... Mon père est un chien, ... aie de longues plumes, les dattes de HASSAN BEN...

Je ne sais pas le nom du père de HASSAN et s'il était un chien, ce détail non plus n'a pas d'importance.

— *Les dattes de HASSAN sont trois fois plus grosses qu'elles ne sont !*

A Damas, quelques pédants contestèrent le fait. Mais ils se turent bientôt. Il y avait notamment dans la voix de l'oiseau quelque chose qui faisait vibrer l'air de façon à influencer sur la réfraction des rayons.

Les dattes grossissaient, grossissaient... dans les yeux de tous !

Et l'oiseau ne cessait de crier.

— *Les dattes de HASSAN sont trois fois plus grosses qu'elles ne sont !*

Et elles grossissaient ! On se démantibulait la mâchoire pour y mordre.

AOULED devint très maigre. HASSAN, au contraire, acheta beaucoup de chèvres et de chevreaux et il construisit un toit au-dessus de sa natte.

Il devint très probe et le trouvait honteux, lorsque quelqu'un qui n'avait pas de chevreau, mangeait un des siens.

Cette piété et cette richesse, il les devait au petit oiseau qui, en répétant toujours les mêmes phrases, avait fini par transformer le mensonge en vérité. Chacun trouvait les dattes de HASSAN grosses, chacun était forcé de les acheter, chacun...

A l'exception de HASSAN lui-même, qui, en secret, se pourvoyait chez AOULED, dont il était l'unique client...

Et cela est resté ainsi jusqu'à ce jour.

MULTATULI

(Traduction du hollandais par EMILE-HENRI VAN HEURCK.)

(A suivre.)

LA VIE MENTALE

LE JOURNAL INTIME DE BENJAMIN CONSTANT

Peu d'hommes possédèrent sur la vie, et l'emploi qu'ils feraient de leur existence, des idées moins préconçues que Benjamin Constant. Bien peu tentèrent en moins de temps les routes les plus différentes, les moins logiquement connexes, poussés dans ces variations bien plus par des circonstances adventices, que par des raisonnements ou les nécessités de leur développement. C'est âgé de trente-sept ans que Constant dit : « La meilleure partie de ma vie s'est écoulée; en supposant que la nature me soit favorable, je n'ai plus à parcourir sans infirmités que la moitié du temps que j'ai vécu; ma vie ne m'a laissé que des souvenirs assez confus, je ne m'intéresse guère plus à moi qu'aux autres. Je sais que jusqu'à quatorze ans, objet d'une grande affection de mon père, traité assez sévèrement d'une part, mais excité de l'autre à la vanité il plus exaltée, j'ai vécu remplissant tout ce qui m'entourait d'admiration pour mes facultés précoces, et de défiance pour mon caractère, violent, querelleur et malin. Je n'avais plus de mère. On m'a cru méchant, je n'étais que plein d'amour-propre. De quatorze à seize ans j'ai été dans une université d'Allemagne, beaucoup trop livré à moi-même, ayant de grands succès qui me faisaient tourner la tête, puis faisant d'énormes sottises. De seize à dix-huit ans j'étudiai à Edimbourg, et j'y pris pour la première fois le gout réel de l'étude qu'on avait cherché à m'inspirer jusqu'alors. Mais après un an de vie réglée et passablement heureuse, je me livrai à la passion du jeu et je vécus d'une manière très agitée et je dirai, misérable. J'allai ensuite passer à Paris quelques mois, abandonné à ma propre sagesse, ce qui réussit assez mal. De dix-huit à vingt ans je fus toujours amoureux, quelquefois aimé, souvent maladroit, et me livrant à des violences théâtrales qui devaient bien amuser ceux qui avaient du plaisir à me critiquer. Je retournai alors une seconde fois à Paris, où je connus ce que la jeunesse peut suggérer de folies, avec les tentations qu'offre Paris; cependant je vivais en même temps dans la société des

gens de lettres, et je me distinguais assez. Je partis ensuite pour l'Angleterre. Ce fut alors que je goûtai pour la première fois l'inexprimable bonheur de la solitude. De vingt à vingt-six ans je vécus en Allemagne, menant une vie ennuyeuse mais sans malheur réel, perdant mon temps et mes facultés, et sans une révolution dans ma vie je me serais certainement hébété tout doucement. A vingt-sept ans je fus divorcé d'un premier mariage fait en Allemagne. A vingt-sept ans je commençai un attachement qui devait durer dix ans, puis vinrent les passions politiques.

Aujourd'hui je crois être arrivé à une nouvelle époque, car tout ce que je désire c'est le repos. L'obtiendrai-je? Il paraît toujours facile d'obtenir ce qu'on ne veut pas, mais cette même chose qui paraissait si facile à obtenir, quand on se met à la vouloir, les difficultés se présentent. »

A ces précieuses lignes si fortes de *Tœdium vitæ*, ajoutons ces brèves notes presque contemporaines : « Je range toute la journée mes livres. Cette bibliothèque trimbalée de Genève en Allemagne, de l'Allemagne à Genève, de Paris en Suisse, et puis de la Suisse à Paris, m'a coûté, par ces voyages, plus qu'elle ne vaut, la moitié des livres étant usés par le transport avant d'être coupés. — Cette bibliothèque est bien l'emblème de la vie d'un homme qui n'a jamais su ce qu'il voulait faire de sa vie présente; tâchons au moins d'en bien employer le reste... » Et aussitôt le critique se reprend et continue : « Schlegel donne un cours de philosophie qui est curieux par le soin qu'il prend de ne pas parler de ses propres opinions. »

Ailleurs il écrira : « M^{me} du Deffand disait à M. de Pont de Veyle : « Il y a quarante ans que nous sommes amis; cela ne viendrait-il pas de ce que nous ne nous aimons guère « c'est là mon histoire. »

Tout en se plaignant et s'analysant, se déplaçant, Constant n'en avait pas moins terminé à cette époque son livre sur la religion. Que ce travail n'ait pas suffi à contenter cette activité multiligne, cette mobilité perpétuelle entre les champs divers de la spéculation et de l'action, c'est certain. Constant est avant tout un critique des plus subtils, des plus pénétrants, mais toutes ces belles qualités d'érudit, de démonstrateur, de professeur, ne se peuvent à leur aise déployer que sur de la matière vivante et humaine. Le jour où, laissant là la poussière des croyances, il voulut peindre des êtres, nous eûmes *Adolphe*, ce petit roman un peu essoufflé, mais si net et si concret. Constant arrivait devant l'étude des sensations avec un outillage trop perfectionné, le passé avait trop confisqué de son âme; et cependant quel romancier varié et fécond, analogue à Stendhal, nous eût donné l'auteur de cette silhouette.

« Je dîne chez la duchesse de Courlande, j'y ai une conversation avec Schlegel frères. Je vois maintenant que toute leur doctrine est une chose

purement personnelle qu'ils décorent du nom de philosophie. Ils se déclarent pour le catholicisme, parce que des philosophes protestants se sont moqués d'eux. Ils n'aiment pas les gouvernements où il y a la liberté de la presse, parce que la presse en profite pour écrire contre eux. Ils sont mécontents des princes qui marchent dans le sens des lumières, parce que ces princes ne les affectionnent pas, en quoi certes ils ont bien raison. Et ce qu'il y a de comique c'est que, quand on ne les effarouche pas et qu'ils se mettent à leur aise, ils conviennent naïvement de leurs motifs. C'est ainsi que Schlegel me disait de l'électeur de Bavière en le critiquant : « Il ne me donnait pas de la place chez lui », et sur Berlin : « Jugez, on y écrit tous les jours contre moi. » Henri Heine n'a rien écrit de plus cinglant contre ces personnages, surtout si vous complétez par les lignes suivantes : « Voici un plaisant trait d'amour-propre qui m'a été fourni par Schlegel. Un jour il me lut une épître qu'il avait adressée à un de ses amis. Peu de temps après je lus dans une note que cet ami était mort, j'en parlai à Schlegel qui me répondit : « Oui, il est mort, mais il a eu pourtant le temps de recevoir mon épître avant de mourir. » Comme si la destination de cet ami avait été surtout de lire l'épître de Schlegel et que, l'ayant lue, il pouvait s'en aller en paix. »

De nombreux petits portraits, des crayonnages de notes, persistent à indiquer l'aptitude spéciale de Benjamin Constant vers le roman de caractère, le roman psychologique.

« Je reçois une lettre de M^{me} de Stael. Elle est tout enchantée de ses succès à Rome! Grand bien lui fasse. Elle a fait un sonnet sur la mort de Jésus-Christ qu'elle a lu à l'Académie des Arcades. Il y a vraiment du saltimbanque dans cette conduite. Si ce sonnet parvient en France, ce sera un ridicule nouveau. »

« Je dîne chez M^{me} Récamier, où je rencontre le général Sebastiani. Fort, froid, plein de ces raisonnements généraux que les prétendus machiavélistes du jour adoptent comme des vérités profondes. C'est une école particulière moulée par le *maître* et qui en est une imitation assez exacte. »

« M^{me} Talma est mourante, il n'y a plus aucune ressource. Les prétendus amis s'agitent autour d'elle pour en avoir quelque dépouille, et leur triste calcul se déguise sous un air d'espérance et de confiance en son rétablissement... »

Que conclure de ces phrases et d'autres notations semblables éparses en ce sincère cahier de parfois douloureuses mais toujours franches confidences.

Constant est d'une race cosmopolite : Quand M. de Vogué pensant à Rousseau et probablement à Constant déclare que l'âme française a été longtemps Suisse, il ne fait que proférer une de ces phrases large-

ment incantatrices qui sont le sceau de sa manière, et dont l'intérêt est surtout de sonorité. Benjamin Constant ne représente pas l'âme suisse, pas plus que Rousseau. Nous laisserons hors ces pages, de peur des développements nécessaires, l'analyse d'une âme profonde telle que Rousseau. Mais pour Constant, on peut admettre que la vie pour ainsi dire ambulante de ses ascendants, toujours affectés au service de quelque puissance autre que la Suisse, a pu, pour lui, comme pour d'autres, constituer un esprit bien différent de celui ordinaire aux riverains du Léman. Le rêve de vie de Benjamin Constant se composa de deux images inconciliables irréductibles, et qui le hantèrent alternativement, si ce n'est souvent simultanément. Un Benjamin Constant est le passionné de la petite ville calme, avec les mêmes promenades monotones, les courtes excursions hors la ville et extases pittoresques; un peu l'ambiance du *Werther* de Goethe; la vie dans une petite ville, près d'une forte bibliothèque, l'esprit tendu vers l'érudition et les reconstitutions historiques; l'autre Benjamin Constant aime la foule et les triomphes qu'elle offre, rêve le pouvoir du tribun et du civilisateur, fera des projets de constitution (en cela il tient de près à ses compatriotes). A celui-là qui rêve une gloire immédiate, il faut les applaudissements, la vie en dehors et les passions heureuses, qui prouvent le succès personnel de l'homme encore plus que les victoires d'éloquence. Ces deux faces de son être donnent la raison de l'état hybride où vécut toujours l'auteur d'*Adolphe*.

Si l'on pense alors à cette existence cosmopolite, d'emplois acceptés et fidèlement gardés, mais acceptés partout, qui fut celle de ses ascendants et de leurs similaires, (en admettant que pour eux toute cause était la bonne s'ils l'avaient adoptée une fois et qu'ils la servaient fidèlement,) vie de condottières raisonneurs et de pionniers européens, pour leur intérêt personnel, on ne peut s'étonner que Constant ait couru l'Europe centrale, ne sachant s'il serait chambellan ou tribun, philologue ou ministre, tout, excepté un penseur isolé et ne vivant que par l'écriture de son livre. On serait alors infiniment mieux en posture pour juger le Constant de 1814 et 1815, peu connu, avant cette publication, mal apprécié, en tout cas apprécié selon cette sorte de partialité que laisse à chaque nouveau parti, l'ancien parti périmé qui lui a laissé son levain et ses causes motrices.

Constant politique était à acquérir, comme les anciens de son pays étaient à acquérir comme soldats. Un seul parti lui répugnait, celui de Napoléon; pourquoi? non pas tant à cause des sévices de Napoléon contre M^{me} de Stael, Constant voyait M^{me} de Stael plus en détail et plus sévèrement qu'aucun; non par intérêt personnel, puisqu'il eût pu certainement et à tout moment se rallier fructueusement à l'homme qui a le plus désiré

séduire et rallier; mais les esprits inquiets et agités et lucides en même temps, tels que le sien, ne pouvaient admettre que cette fortune durât; en plus, instinctivement il répugnait à ce pouvoir tout en fanfares, victoires et domination personnelle : Constant pressentait dès longtemps un règne de la bourgeoisie banquière et savante. Cette bourgeoisie n'était pas la veule agrégation de détaillants et de transacteurs qui joue en petit et en pauvre, le Mammon, de nos jours. C'était une force contenue qui aboutissait diversement, mais avec une égale vigueur, dans ces deux corps, l'Institut et le Maréchalat d'Empire. L'Institut actuel, triomphe des coteries, n'est nullement comparable à celui dont se rehaussa le César, les maréchaux d'Empire n'ont plus de similaires puisque les temps sont changés. et que leur carrière est devenue fonction, fonction malheureusement trop durable. Cette bourgeoisie qui avait vaincu la royauté, la Terreur, le socialisme, l'étranger, qui avait consacré ses droits par la présence acclamée d'un sauveur de la société, ne pouvait se prouver sa force qu'en se débarrassant de ce sauveur qui durait trop. Les défaites de Napoléon les confirmèrent en cette idée, qu'ils étaient après les temps troublés à la veille de leur règne. Constant fut avec eux, parce qu'il vit en eux des libéraux, et comme tout est relatif, ils étaient à ce moment-là les libéraux. Il est donc très concevable que Constant, hostile à l'Empire, l'ayant vu tomber avec joie, subit comme un écroulement d'espérance, lorsqu'il dut admettre à la *Restauration* que la monarchie tendrait de toute sa vitalité à étrangler le libéralisme; qu'il ait cru que l'Empire renaissant après l'île d'Elbe, serait terrain de liberté, surtout puisqu'on lui offrait, à lui, politique jusque-là écarté de la scène, prophète inécouté, pamphlétaire inentendu, l'occasion de cristalliser tout son rêve en une constitution. Point n'est besoin pour s'expliquer la participation de Constant à l'acte additionnel d'évoquer la réelle toute-puissance de Mme Récamier; il avait pour se décider seul de persuasives raisons; et ne peut-on admettre que l'indécis, l'irrésolu qu'il fut toujours, qui put combattre Napoléon de loin si longtemps, fut en revanche saisi et charmé par la prodigieuse énergie du vaincu qui revenait.

Cette façon d'envisager les faits me semble possible, et contenant quelque vérité; cette hypothèse d'une vraie séduction de Constant a ceci de militante pour elle, que son âme était vide d'attachement personnel en politique. Ne fut-il pas un de ceux qui rêvèrent de placer sur le trône de France Bernadotte? On savait fort bien que Bernadotte avait enchevêtré d'intrigues les cours des événements de 1814; les moins clairvoyants des historiens de cette époque avaient remarqué son rôle bizarre et ses haltes involontaires loin des grandes armées lorsque se décidaient les choses, en France; on n'avait pas de preuves de ces négociations avec Constant, embauché presque

comme conseiller et publiciste de la nouvelle dynastie, perspective des grands honneurs qui se clôt vite par un simple don de l'Étoile polaire, décoration dont Constant est bien forcé d'être heureux.

Si l'on juge cette tentative de Constant autrement que comme une simple démarche d'ambitieux, il faut admettre qu'il préférerait aux Bourbons un fils de la Révolution qui ne fut pas Bonaparte, et que ce plan ayant échoué, à la première vue des Bourbons à l'œuvre, il était prêt à retourner sur ses pas et à s'appuyer sur quiconque promettrait la liberté; en 1815 Napoléon fut le seul à le faire.

Je vois bien les notes du journal : « Ma nouvelle brochure sur *la liberté des journaux* A DU SUCCÈS, MA CONSIDÉRATION GRANDIT... Je lis mon roman chez M^{me} Laborie; les femmes qui étaient là ont toutes fondu en larmes.... J'ai été présenté à l'empereur Alexandre. Cela s'est bien passé, il a l'air du meilleur des hommes. Sans le soin que prennent les courtisans à mettre de la distance entre lui et le reste du monde, on aurait pleine liberté et pleine confiance. *Il m'a répété la promesse d'un ordre...* Dîner aujourd'hui chez Lacretelle; les éloges ne me manquent pas et au milieu de tout cela, je suis dans l'abandon le plus complet.... Je passe la soirée avec Alexandre qui me témoigne une grande bienveillance, mais l'ordre n'arrive pas... Dîner chez Raynouard; mauvaise disposition des meneurs; peu importe, prenons racine en France et conservons ce que nous avons acquis. »

Évidemment, voici des phrases qui sentent l'intrigue, le désir d'arriver, la fièvre des petites vanités et des satisfactions mesquines; mais à côté, aux mêmes pages, voici des mots de clairvoyant :

« La loi a passé, adieu la Constitution et au diable la France. Quels fous que les gouvernants qui tuent l'opinion qui était pour eux. Allons-nous-en. Je dîne chez Raynouard, et y ai une vive dispute avec Guizot; *le plus petit pouvoir est un grand corrupteur*. Soirée chez Suard. Là tout le monde est de mes amis. La contre-révolution marche bon train. Allons voyager. »

« Je me désintéresse même des patriotes, parce que je n'espère plus rien, pas même l'ordre russe qui n'est jamais venu.

« Ma position me pèse, je ferai demain une tentative décisive. Je dîne chez Fouché, *je suis bien attaqué et j'avoue que je le mérite assez*. Je partirai et un séjour en Allemagne effacera tout. »

Et lorsque Constant, après ce désarroi total, sort de chez l'empereur, chargé d'un projet de constitution, alors qu'il s'attendait à expier durement des attaques antérieures, il dit :

« Je l'ai vu, il m'a fort bien accueilli, et chargé après une longue con-

versation de rédiger un projet de constitution : *C'est un homme étonnant, je dois en convenir. Tout sera fait demain.* Mais cela me fera-t-il arriver et dois-je enfin le désirer? L'avenir est bien sombre, la volonté de Dieu soit faite. »

Il me semble qu'après la lecture de ces lignes, on peut admettre les hypothèses plus haut énoncées, sur les mobiles et la conduite de Benjamin Constant.

Faut-il ajouter que la dernière période de sa vie fut exactement le couronnement en beau de toute cette vie d'inquiétudes et de recherches politiques. Il jouait aux tripots, c'est vrai, mais aussi, touchante est l'anecdote qui le montre venant toujours à la Chambre, en uniforme, pour pouvoir protester contre toute atteinte aux libertés, et monter tant qu'il le fallait, à la tribune, tant à l'improviste que ce soit, vieux, appuyé sur une béquille, mais inlassable adversaire des autoritaires. Ce rôle fut tel que les contemporains en oublièrent toutes les tergiversations passées, et la jeunesse libérale ou bonapartiste ou républicaine acclamait en lui un de ses maîtres. Nous ne pouvons pas être d'un autre avis, que ceux qui virent de près les années réelles et vivantes de sa vie; en tout cas d'avoir été vacillant, irrésolu, ne tache pas cette figure noble de libéral.

* * *

Les temps actuels ont oublié Constant politique, pour ne plus se souvenir que de Constant, romancier et passionnel. *Adolphe* a été le bréviaire d'une série de délicats ardents et avertis; le *Journal intime* plus encore qu'*Adolphe* restera un des documents les plus curieux à consulter sur cette phase historique du développement de l'âme moderne. Constant est classique au temps des romantiques; c'est déjà beaucoup; ce n'est pas un homme, si les choses le dominant, dont l'esprit se plie facilement; tout classique qu'il est, il arbore un goût assez vif pour des romantiques comme Tieck, qu'il voit comme un naturaliste d'une imagination d'une genre très singulier et attachant. « Son tableau, dit-il de l'affection qu'inspirent les animaux, affection mêlée de pitié et d'une sorte de crainte pour les êtres dont la nature nous est si inconnue, a de la nouveauté et de la vérité. » Il fut en somme un classique, peut-être aussi par incapacité de manier une forme nouvelle, peut-être par dégoût de l'emphase, aussi par le culte certain que démontrent sa phrase et ses goûts de composition, pour les beaux causeurs et les rhéteurs familiers de la fin du XVIII^e siècle français; il les aimait comme un classique français, mais aussi comme un Goethe sut goûter un Diderot. A ce point Constant est la tige avec Stendhal du mouvement réaliste qui, traversant le romantisme avec Balzac, aboutit à

M. de Goncourt et aux modernes sentimentaux, les Bourget, les Barrès, les Hervieu; il ont aussi de par sa vie, un type précieux, de l'écrivain amateur, de ceux qui ne firent qu'un livre de leur vie, écrit avec amour, avec un zèle que ne connaissent plus les plus nombreux d'entre les producteurs professionnels; il est à ce titre un exemple.

THÉÂTRE — LE CHARIOT DE TERRE CUITE

C'est avec un réel plaisir que nombre de lettrés ont vu revivre un soir les beaux héros du plus humain des drames hindous, à travers l'adaptation ou plutôt l'imitation heureuse et élégante de M. Victor Barrucand.

Le jeune poète n'a pas voulu se conformer à l'idée de l'Inde sacerdotale et sacrée, telle que la promulguèrent les beaux poèmes de Leconte de Lisle. Il a tenté de nous rendre le caractère tour à tour familier et tragique de cette tragi-comédie où le vieux roi Soudraka nous a montré deux des types éternels et les plus charmants de l'humanité, le juste méconnu et la femme repentante. Tel fut du moins le but du vieux drame.

Ici, il y a sans doute altération. Vasantasena est en somme un peu reléguée dans l'ombre; son caractère un peu indécis et flou; son rôle surtout de prononcer de belles sentences en jolies strophes, mais qui est-elle, quelle est son âge; est-ce une enfant jetée dans une vie malheureuse par la règle oppressive des castes? Est-ce une femme faite qui se reconnaît un jour au miroir d'un amour, et à la voix nette de l'enfance, et se dépouille de ses ornements et de son âme ancienne, en sa maturité consciente de toute la vie? Nous sommes libres d'avoir sur ce point telle idée que nous voudrions, l'auteur ne nous guide pas.

Au vrai, pour lui, le drame a changé de personnage principal. Vasantasena lui est le sujet, malgré lui, des traverses qui montreront sous toutes ses facettes le noble caractère du brahmane Tcharoudatta; et même au-dessus de Tcharoudatta, il y a un héros principal, qui plane sur la pièce, la domine, la noue, la conclut, donne lieu aux meilleurs développements, est traité avec l'apparat le plus soigné; ce héros c'est la catastrophe, le supplice. Habilement, par la marche même de ses scènes, M. Barrucand nous l'a nettement indiqué.

Ce supplice est spécialement celui de l'homme juste qui tombe sous le poids d'une calomnie, sous la vindicte d'un puissant, d'une sentence partie de haut, aidée par l'universelle complaisance des demi-puissants et le lent silence des faibles. Nous savions déjà l'importance qu'attache l'auteur à traiter ce point culminant de son sujet, lorsque Carvilaka, le brahmane déchu, voleur, bon enfant, bon soldat, ami dévoué, s'écrie en entendant

l'édit royal proclamer la proscription d'Aryaka, fils d'un bouvier, uniquement parce qu'une obscure prédiction lui promet quelque jour la couronne, s'écrie : « Je vous dis que cela nous intéresse tous quand un homme est emprisonné pour le bon plaisir du roi... l'homme qui se considère seul, ne connaît pas les grandes joies du dévouement... à moi de soulever les gens de ma famille, de grouper les mécontents et les ambitieux, pour que ce qui doit être s'accomplisse par toutes les voies... »

C'est aussi autour de ce héros, *la catastrophe, le supplice* que gravite la belle scène où le brahmane Tcharoudatta ouvre sa porte et invite à rentrer chez lui, pour le soustraire au danger, le proscrit Aryaka, et le cinquième acte dégagé de toute intrigue autre, est uniquement la mise en scène de la mort ignominieuse et imméritée, de ses préparatifs tout au moins, puisqu'un dénouement heureux a été voulu, qui eût couronné la belle vie du sage et de l'homme noble. Mais nous sommes au théâtre et pour qu'elle se réalise cette objection du bourreau à la rapidité du supplice : « Un homme riche peut racheter le condamné, il peut se faire qu'il naisse un héritier royal, il peut arriver qu'un éléphant brise ses entraves et que le condamné s'échappe; il peut y avoir un changement de roi avec une amnistie plénière » il faut tous les hasards sentimentaux, soit que Vasantasena n'ait pas été tout à fait tuée, et qu'un bon religieux l'ait sauvée; il faut aussi que la révolte d'Aryaka triomphe, que Carvilaka ait tué le roi, et que le règne de la justice commence.

Nous avons fort bien compris ce que voulait dire M. Barrucand et les rappels volontaires de ses phrases expressives ont assuré le bon accueil au thème hindou.

MOLL FLANDERS

La vogue extraordinaire de ce *Robinson Crusoe* et cette singulière fortune qu'il eut de devenir le livre des enfances, par l'habile et captivante affabulation de son symbole, nous a masqué, au moins à la généralité des lecteurs, l'existence de polygraphe fécond et varié (il y a, paraît-il, deux cent soixante-quatre ouvrages) de Daniel de Foe. M. Marcel Schwob, l'excellent et personnel écrivain des *Mimes*, occupe ses loisirs à augmenter chez nous le trésor de la littérature anglaise accessible; il lui a plu, et il fit bien, de nous traduire d'une langue très légère et anecdotique l'histoire de Moll Flanders qui, volée par des Bohémiens, puis abandonnée, fut bien des fois mariée, divorcée, devint voleuse sous l'empire du besoin, comme elle était déjà devenue catin, acquit une habileté extraordinaire dans sa profession, déroba avec la plus haute élégance et jouit du respect ambiant, jusqu'à ce qu'elle fut misérablement arrêtée par la faute de servantes éton-

namment dévouées aux biens de leur maître. Elle fut transportée à Newgate où elle souffrit beaucoup, non tant de la rigueur des justes lois et de la crainte du terrible châtement encouru, que de la haine basse de ses compagnes, filles qui jalousaient son illustration, furieuses d'avoir été beaucoup plus tôt incarcérées, et pour de moindres motifs, surtout pour de moindres bénéfices; mais comme il n'est misérable cachot sans une fente qui lui donne un peu de lumière, elle rencontre à Newgate son cinquième ou sixième époux dont l'histoire est amusante.

C'est vingt ans avant peut-être, qu'ils s'étaient rencontrés dans le Lancashire, où Moll Flanders venait chercher une vie paisible et retirée. Il s'était passé entre eux cette ordinaire comédie, où des gens abusés et qui veulent se donner les aspects du plus parfait desintéressement, se réunissent dans le but d'une excellente affaire, en erreur tous deux. Moll Flanders sent-elle, dans l'illusoire riche qu'elle s'est adjointe, un tempérament un peu analogue au sien propre, (quoiqu'il lui ait caché qu'il est ce qu'on dénomme un gentilhomme de grande route), lui-même sent-il en cette occurrence une pointe de sentiment, le fait est que ces gens s'accordent la plus grande somme de plaisir possible, et se quittent délibérément, presque noblement. Le gentilhomme retourne à la grande route et Moll Flanders vers un commis de banque, en cas et ressource dernière, auquel elle avait un instant préféré le brillant aventurier.

Ces deux êtres se rencontrent, dis-je, à Newgate, et une bizarre idylle se développe dans ces sombres murs; le tout est de n'être pas pendu mais transporté; ils y arrivent facilement; car il est dans les dons de Moll Flanders de susciter toujours autour d'elle des amitiés dévouées et de loyaux services; donc, on les transporte, et voici où interviennent les énormes fatalités.

Un des mariages de Moll Flanders, conclu à Anvers, l'a conduite jadis en Virginie dans des conditions très probables de bonheur et de confort; au bout de peu de temps Moll est forcée de constater que la mère de son mari est également la sienne, et que l'inceste fait le fonds de leur union; Moll a rompu l'union mais non sans en laisser un fils, qui grandit près de sa grand'mère, car le malheureux fermier incestueux a beaucoup baissé à la connaissance de la bizarre aventure qui lui advint. Ce fils, qui se trouve être un honnête homme, a soigneusement fait fructifier un legs que sa grand'mère a laissé pour Moll Flanders, si on la retrouve.

Cette heureuse péripétie cause que, en possession de cette fortune, « ils continuèrent à travailler (elle et le mari du Lancashire) à leur établissement et se gouvernèrent par l'aide et la direction de tels amis qu'ils se firent là et surtout de l'honnête quaker qui se montra pour eux ami fidèle, solide,

généreux ; et ils eurent très bon succès, car ayant un fonds florissant pour débiter et qui s'était accru, ils augmentèrent le nombre de leurs domestiques, bâtirent une belle maison et défrichèrent chaque année une bonne étendue de terre. Ce qui fit qu'un jour ils revinrent en Angleterre en excellent état de fortune pour y passer les années qui leurs restaient dans une pénitence sincère pour la mauvaise vie qu'ils avaient menée ».

Tel est ce très curieux roman, reflet si amusant de la vie du XVIII^e siècle, non sans quelque parenté avec *Manon Lescaut*, dont il n'a pas la tendresse contenue, mais qu'il dépasse en imprévu des silhouettes et mordant des aventures.

Marcel Schwob indique dans sa courte mais précise préface des similitudes entre Cervantès et De Foe, surtout spécieuses. En revanche une très curieuse vue nous démontre l'unité de l'œuvre de Foe, fondée sur le schème d'écrire l'histoire de l'homme aux prises avec les difficultés de vivre. De Foe dit à propos de *Robinson* que son livre est l'allégorie d'une lutte de vingt-huit ans, dans les circonstances les plus errantes, affligeantes et désolées que jamais homme ait traversées. M. Schwob étend ce système d'interprétation, d'une vérité indéniable, puisque c'est Foe qui l'a déclaré, aux autres romans de Foe, *Le Capitaine Singleton*, *Moll Flanders*, etc.

Moll Flanders a pour sujet l'isolement du pauvre dans la fuligineuse cité de Londres, qu'après Foe ont repris Quincey et Dickens et d'autres. Ce livre tient ainsi à un des plus hauts sujets de la littérature ; que devient un seul, ou une seule, dépourvu du moyen d'entente avec la collectivité, c'est-à-dire l'argent, et perdu dans les fourmilières des capitales ?

LE CHEMIN DU PARADIS

M. Charles Maurras est certainement un bon écrivain ; je n'en veux pour preuve que les lignes suivantes explicatives de son titre :

« Vous vous rappelez ce chemin ; il est pauvre, il est nu et triste, souvent pris entre deux murailles et seulement fleuri de joncs et de plantes salines. Il longe les étangs, sur les bords desquels je suis né. Je l'aime chèrement, comme tout ce pays, qui est, je crois, ce que j'ai de meilleur au monde. Terre maigre et dorée où siffle le vent éternel, ses vergers d'oliviers, ses bois de roseaux et de pins voilent à peine ses rochers ; mais le ciel y est magnifique, exquis le dessin des rivages et si gracieuse la lumière que les moindres objets se dessinent dans l'air comme des esprits bienheureux. »

M. Charles Maurras est aussi un polémiste et voici quelques lignes qui notent avec précision son sentiment :

« Le prodigieux épaissement des esprits depuis trois quarts de siècle de

culture barbare amène une sorte de nuit tout à fait comparable à celle qui précéda l'an mil, tant les facultés de frémir et de sentir ont seules prévalu et crû ! Qui cherchera le sens des choses. On ne veut plus qu'en être ému. Il n'est jamais question aujourd'hui que de sentiments. Les femmes si brisées et humiliées par nos mœurs se sont vengées en nous communiquant leur nature. Tout s'est efféminé, depuis l'esprit jusqu'à l'amour. Tout s'est amolli. Incapable de disposer et de promouvoir des idées en harmonieuses séries, on ne songe plus qu'à subir. »

Sur ce point, sur cet autre que les contemporains aiment les idées comme de belles mortes, avec le goût qu'on porterait « à une héroïne telle que la Clélie ou la Ninon », que les idéalistes modernes ne se sont pas attachés « à poursuivre d'une fine et ardente pointe logique, les associations de fantômes, usurpatrices du nom et du rang des Idées », et sur bien d'autres tels que son aversion pour les doctrines néo-chrétiennes et protestantes, et toutes ces inutiles conciliations d'antinomies, où s'usent des cerveaux secondaires, nous serions pleinement de son avis ; les écrivains sont d'ailleurs en général assez d'accord pour voir clairement le vice capital de chaque état de civilisation ; il n'en peut guère autrement, à cause des gênes identiques qu'éprouve tout libre développement ; c'est en pensant à des hypothèses de reconstruction que l'on diverge ; on en peut raisonner, de ces divers plans de salvation du monde, avec assez de sang-froid, car l'heure n'est pas venue qu'on puisse appliquer même les plus élémentaires systèmes de perfectionnement. M. Maurras est surtout frappé de cette idée qu'on développe outrageusement le mal pour en faire jaillir, problématiquement, une espérance de bien ; le mot de Lassalle : « La première chose est de faire comprendre à l'ouvrier allemand qu'il est malheureux », l'offense comme un crime. A son avis il faut laisser l'inférieur vivre son paisible demi-rêve ruminant, « celui-là dont les œuvres toujours répandues sur les choses ne sont rien qu'effets machinaux, liaisons d'habitudes, inertes mouvements et totales occupations. Incliné sur la terre, il est si proche d'elle qu'il s'en distingue à peine avant d'y rentrer à jamais ».

Sans doute, je ne nie pas ; mais la possibilité de laisser des êtres en cet état, s'est enfuie, et bien de par eux-mêmes plus que par des efforts d'hommes politiques ; sans doute on me dira le calme relatif, la vie, en somme, commode quoique pauvre, des pêcheurs de la Méditerranée, des Latins qui ont encore le sens de la hiérarchie, et y trouvent la joie de vivre comme les esclaves, les *Serviteurs* de la nouvelle de M. Maurras ; mais à côté de ces calmes Latins, il faut penser aux usines du Nord, et aussi aux laboureurs de Sicile ; il est peu probable que soit au Nord, soit au Midi, puissent vivre convenablement en l'état actuel de la vie n'importe

quelles populations. Il faut supprimer les protagonistes de ces générations d'épaississement contre lesquels M. Maurras s'élève si justement, les soi-disants économistes, et les transacteurs, les gens de banque, les gens de religions, les gens de caisse et de réglementation paperassière.

C'est le but de toute idée révolutionnaire franchement, et cette besogne est nécessaire; c'est dans l'écorce seulement, dans l'apparence, dans la formule des paroles écrites pour que les politiciens les puissent répéter aux foules électorales que les théoriciens socialistes ont leurs torts graves; et où on ne peut l'imputer aux anarchistes. Encore ne serait-il pas défendable que puisque nous sommes depuis si longtemps dans un malaise, il vaut mieux tout tenter pour en sortir, que d'y languir, et que par conséquent il faut s'approprier de tout son courage à la période douloureuse d'où sortira l'harmonie universelle, non sans tâtonnements, d'ailleurs.

La religion de la souffrance humaine semble également à M. Maurras une erreur grave. Il faut pourtant admettre que le malheur existe en ce moment, en grande quantité, dans nos oppressifs groupements, et qu'il faut dans la mesure du possible l'en exiler, tout à fait est d'une espérance trop entière; mais il se peut passer, sans qu'on puisse arguer que ce sont là chimères, qu'on pourra en éliminer les causes pour ainsi dire politiques et économiques.

La difficulté à raisonner net de ces questions d'avenir, provient de ce que le lacs des tyrannies anonymes, fondées par le capital, le demeurant du féodalisme et la probabilité des grandes guerres, est tellement serré et semble si inextricable, qu'on peut louer de bons esprits de percevoir pour l'espèce une future amélioration plutôt psychique que matérielle; il est fort possible que cela commence ainsi; en vue de cette amélioration M. Maurras nous convie à prendre plus connaissance de notre hérédité latine et romane, à nous attacher au sol, à la région; il nous ouvre les voies païennes. Tout perfectionnement serait le bien-venu, et il en est certes à espérer d'une connaissance plus profonde des idées antiques, mais à la condition qu'on les confronte avec les idées de liberté issues du cosmopolitisme, et que pour ainsi dire on les tisse ensemble; c'est ainsi et non en les opposant les unes aux autres, qu'on pourrait sans doute construire un idéal de vie, peut-être pas satisfaisant, mais suffisant pour qu'on puisse l'amender d'améliorations. Je ne voudrais pas conclure ces quelques lignes, sans signaler non comme thèse, mais comme belles créations littéraires deux contes : *La Reine des nuits* et *la Consolation de Trophime*, ce dernier, à mon sens, la meilleure page du livre, parce que humaine très joliment.

L'ARISTOCRATIE INTELLECTUELLE

M. Bérenger semble vouloir garder du passé tout ce qu'on pourrait garder; il contresignerait sans doute la phrase de M. Mauclair, « il y a une lueur dans la tradition »; le christianisme et la religion lui semblent des parties intégrantes de la vie du peuple. Il y adjoint comme autre force l'Université; les hommes qu'il aime sont les Duruy, les Lavis, les Du Mesnil, les Dumont, les Gréard, les Liard, les Buisson. Il ajoute, il est vrai, « Melancton est un grand pédagogue, c'est de lui, c'est des réformés, que procède notre enseignement, non de Loyola ».

La différence est actuellement un peu vaine, je crois qu'elle a décliné depuis Melancton, et que les pédants de tous les pays sont d'accord.

En revanche, M. Bérenger me prédit une mort avant la lettre. Je ne laisserais qu'un nom, car mes œuvres seraient vides d'humanité et peut-être byzantines; je ne veux point m'emporter là-dessus.

Il est fort probable qu'un homme aussi attentif à tout mouvement contemporain que M. Bérenger reviendra sur cette opinion, comme il me peut arriver de revenir sur cette opinion que j'ai actuellement de lui qu'il est très légèrement informé et qu'il mixture des choses bien différentes sous la même définition.

Je croirais même que M. Bérenger arrivera, malgré les maîtres qu'il s'est donné, et qu'il est bien bon d'accueillir, car quelques-uns de ses chapitres dénotent une valeur personnelle, et des phrases heureuses se présentent dans ses pages; qu'il abandonnera cette voie d'information vague où il se noie, et qu'il laissera à M. Melchior de Vogué la responsabilité de ses phrases célèbres, dont l'une fut à l'égard du symbolisme, de déclarer que des élèves de Jules Laforgue dansaient la bamboula à travers.., à travers de quoi, je n'en sais plus rien; je n'ai de ces phrases qu'un souvenir confus, le soin de retenir M. de Vogué, incombant d'une façon sûre à M. de Wyzewa qui patoise dans les mêmes parois.

Je fais une grande différence entre ces dignitaires du poncif, et des jeunes gens, comme MM. Bérenger et Maurice Pujo, dont les essais nous donnent, à travers des idées qui ne peuvent nous plaire, du moins de sûres promesses de devenir.

LES POÈTES — M. FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

M. Griffin est un dramatisse. Tous les défauts et toutes les qualités de son talent l'amèneront au drame. *Ancéus*, une de ses premières œuvres, est une belle chose. Dans ses recueils de poèmes on ne peut que glaner quelques

beaux vers ou de quelques belles pièces. Ce livre de Παλαυ, dont les lecteurs de *la Société nouvelle* ont lu les deux premiers fragments, j'allais dire, actes, je ne veux point l'analyser puisqu'il leur est plus particulièrement connu. Je dirai donc simplement que mainte strophe est légère et agile, et que M. Griffin a le très louable souci de vouloir que chacune de ses strophes contienne le développement harmonique d'une assertion de poète. Ceci dit, je comprendrai difficilement pourquoi M. Griffin, adepte du vers libre, se prive volontairement des meilleures ressources de la nouvelle prosodie; il émiette pour ainsi dire son vers, il le calcule trop par petits rythmes. Il y gagne certainement l'allure autochtone de ses livres, mais il y perd du charme poétique. Ces réserves faites, ce livre de poète érudit est d'un grand charme. M. Schwob et M. Griffin sont ceux qui excellent à nous ressusciter une Hellade, et en ce cas présent « Corine de Tanagra » est une bien jolie figurine.

Émile Verhaeren appartient à mon collaborateur Krains; il m'est néanmoins impossible de ne pas signaler que le don métaphorique et rythmique de Verhaeren n'a jamais donné exemple plus complet; « l'incendie qui montre des mains d'or qui bout » est d'un poète absolu; ceci dit en passant. Hubert Krains saura vous dire tous les autres mérites du dernier livre de Verhaeren.

Il faut retenir le nom de Paul Fort; car c'est celui d'un jeune poète, nerveux, frissonnant, sincère et qui progresse dans la bonne voie, celle qui consiste à traduire directement ses sensations d'un rythme libre, aussi profondément que possible, sans nul souci de cette sorte d'empesé et de convenu qui déprime les vers les plus francs de cette époque. Des vers diront mieux, en exemple, que l'analyse :

Des beaux rêves si simples de mon matin
Si clairs s'entreluisant, sous la feuillée de mon matin,
... être né page et beau veilleur d'amour
En la gentille cour d'un prince de jadis,
Chanter une princesse follement aimée,
— Au nom si doux que bruit de roses essaimées,
A qui offrir un jour, en lui offrant ma main
Pour la marche à descendre avant le lac d'hymen,
L'odorant coffret d'or sous ses chaînes de lys,
Pleins de bleus hyalins, à anneaux de soleil
Et d'oiselets de Chypre ardents pour embaumer,
A qui donner au son des fifres et des vielles,
Pour notre traversée aux bleus lacs de l'hymen,
Le frêle rosier d'or à tenir en sa main.

Voici un joli paysage mélancolique :

Sous les coteaux d'ombre ourlés d'or
 Les champs s'enrubannent encore
 Un peu
 Et se désenrubannent des rubans des drains
 Qui se décolorent...
 Le vent n'agite plus qu'une écharpe incolore
 Et tout ce jeu soudain
 Jeu sans joie artifice,
 Vain,
 Brochant le mourir vite et triste
 De ce jour de mélancolie
 Et sans joie et sans foi des hommes
 En lin
 Comme d'autres et tant d'autres en somme.

Paul Fort affectionne ce modèle de longue strophe sur laquelle il y aurait beaucoup à dire. M. Griffin, qui l'a adoptée à peu près exclusivement, lui a certes souvent donné une jolie cadence, mais j'en trouve le jeu harmonique plus apparent que réel, et les petits vers d'un mot isolé trop déterminés par le sens du mot et le désir d'un effet que par la couleur de la strophe.

En revanche de jolis vers purement logiques, sans recherche de musique, cette pièce à la mémoire de Jules Laforgue :

Ah, qu'elle existe la moyenne
 Qu'elle me tient surtout moi, moi
 Je me suis cru, un gros tas d'ailes,
 Un gros tas, c'est ça.
 Trop lourd pour le plus haut du ciel
 Et trop d'orgueil pour être en bas.
 Ah qu'on est saoul, qu'on est souffrant,
 Ivre et souffrant, quelle moyenne!
 De là, de là ces semblants d'ailes
 Je les ai crus vrais, pourtant moi.
 Ah ! qu'elle crierait qu'on ne peut pas,
 Ah ! qu'elle me pèse la moyenne,
 Et c'est leur vie et c'est la mienne
 Mais c'est la mienne. —
 Je suis cela, rien que cela,
 Une aile m'échappe parfois
 Dit-il, (un ami bon) mais bah !
 Et va rire au plus haut du ciel
 Sans loi de moi ?
 Est-elle de moi cette si haut.
 C'est la question — est-ce encore moi
 Dieu reprend ce qu'il donne en trop.

Mais ce ne sont pas ces choses surtout qui me semblent donner chez

M. Fort un sûr indice du poète, ce sont des expressions nombreuses et heureuses telle que :

De sa tour en la mer, accoudé sur la nuit,
Majestueusement s'affirme le silence
Et chaque flot de mer où sa clarté se pense
Prend un reflet d'étoile et tout un ciel reluit.

M. Paul Fort d'ailleurs intitule son livre « un dernier cahier d'ébauches » avec un modestie évidemment exagérée ; il est certain qu'il y a là une singulière variété de notes poétiques et de beaux cris.

* * *

Les sonnets et chansons de M. Paul-Harmand Hirsch dénotent une bonne entente de la musique traditionnelle du vers jusqu'à ses plus récentes métamorphoses ; la *Chanson des Vieilles* contient de jolis vers et des expressions bien adéquates.

Les vieux rouets qui filaient en tremblant les vieilles
Marquaient de leur tic-tac chaque pas vers la mort
Et les quenouilles vacillaient comme le sort.

Les lèvres marmottaient de ces tremblantes vieilles,
Cependant jamais plus un mot n'en sortait :
A peine un souffle que le vent emportait.

Les yeux ne regardaient de ces tremblantes vieilles,
Tant leurs vagues sensations disparaissaient,
Tant les calmes surnaturels les embrassaient.

Les rêves sont partis de ces tremblantes vieilles,
On n'entend plus les secs tic-tacs au seuil des portes,
Les rouets sont brisés et les vieilles sont mortes.

* * *

Les Chansons de Bilitis que M. Pierre Louys a entrelacées d'après des modes néo-grecques sont toutes charmantes et la vie simple de Bilitis, née au commencement du sixième siècle avant notre ère, vers les frontières de la Pamphylie, et son amour, qu'elle « cessa de chanter dès qu'il devint malheureux », ses liaisons avec Sapho qu'elle nomme Psapha et qui lui apprit l'art des rythmes, sont d'une très curieuse fantaisie. J'aurai l'occasion d'y revenir.

GUSTAVE KAHN

P.-S. — Je remets en mars l'étude du livre de M. Charles Saunier sur Augustin Dupré, orfèvre, médailleur et graveur général des monnaies, et la traduction du comte Sérébriany de Tolstoï et des livres wagnériens, tous intéressants mais si nombreux.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Les Préraphaélites, par M. OLIVIER-G. DESTRÉE

Les lecteurs de *la Société nouvelle* ont déjà été entretenus à plusieurs reprises du mouvement de renaissance qui s'accomplit dans le domaine des arts industriels. Ils ont eu notamment l'occasion de faire la connaissance de M. William Morris, qui a publié ici d'intéressantes notes sur une question qu'il a contribué plus que tout autre à faire triompher en Angleterre.

Dans une notice qu'il vient de publier, M. Olivier-Georges Destrée fait l'historique de l'école à laquelle appartient M. Morris, et dont les principaux représentants sont Dante-Gabriele Rossetti, Burne-Jones, Watts et Walter Crane.

Chacun sait que ces peintres qui furent en même temps des cerveaux — le premier fut même un grand poète — ne se bornèrent pas à broser des tableaux, mais qu'ils appliquèrent leurs talents à des travaux plus pratiques tels que décorations d'édifices, illustrations de livres, etc.

Les brillants résultats obtenus par eux dans la domaine des arts appliqués et l'heureuse influence qu'ils ont exercée par là sur la popularisation des arts en Angleterre ont fourni à M. Destrée l'idée de les donner comme modèles aux artistes du continent, qui rêvent à leur tour de mettre leurs pensées en harmonie avec les besoins de notre époque.

De l'exemple des préraphaélites, M. Destrée conclut que les arts majeurs et les arts mineurs doivent être pratiqués par les mêmes artistes et, pour dissiper les scrupules de ceux qui craindraient de déchoir en descendant au rang de décorateur, il cite des passages d'une conférence où le critique anglais Ruskin démontre que c'est dans la décoration que la peinture et la sculpture ont produit ce qu'elles ont de plus parfait.

Les exemples cités par M. Ruskin sont frappants et ceux qu'y ajoute M. Destrée ne le sont pas moins. Mais je crois qu'on pourrait opposer aux fresques célèbres des tableaux qui rivaliseraient avec elles — et neutraliser

ainsi l'argument. Les préraphaélites ont fait de la décoration, ils ont réussi, et celui qui réussit dans n'importe quoi a toujours raison. En art, le *Væ victis* passe souvent par-dessus la tête de l'artiste qui échoue pour aller frapper le genre qu'il représente. La poésie, la sculpture et le roman ont été tour à tour déclarés des arts morts. Ils l'ont peut-être été à certains moments, mais rien ne les a jamais empêchés de ressusciter quand un homme de génie leur a insufflé son âme. Il y a quelques années, on écrivait couramment dans les jeunes revues littéraires qu'une pièce de théâtre ne relève pas de l'art, sous prétexte qu'elle ne se prête pas aux virtuosités de style... Maeterlinck est venu, les dramaturges pleuvent et les stylistes sont actuellement regardés de travers!

Dans l'engouement qui se manifeste pour les arts appliqués, il y a une tendance à discréditer le tableau. Je n'écris pas ceci pour M. Destrée, mais pour ceux qui liront son livre et qui pourraient en tirer des conclusions auxquelles l'auteur n'a pas songé.

M. Destrée est, lui, d'une grande réserve. Il n'a guère fait descendre les peintres dont il parle au-dessous de la décoration. En général, il n'établit de comparaisons qu'entre le tableau et la fresque, entre la statue produite par la fantaisie d'un sculpteur et celle qui a été créée pour occuper une place déterminée dans un édifice. On est même en droit de se demander où est l'art mineur là dedans. Est-ce la fresque? Pour ma part, je n'ai jamais rien lu où l'on opposât le plafond de la chapelle sixtine, pour l'amoinrir, à aucun tableau, et les fresques de Puvis de Chavannes et de Leys ont toujours été considérées comme des œuvres d'art de premier ordre. Je ne vois donc pas la portée de la conférence de Ruskin, que je citais tantôt. M. Ruskin me paraît même être inconséquent quand il déclare qu'un sanglier d'argent qui sert de sceau « est loin d'être un aussi noble animal que le sanglier de bronze qui fait jaillir sous ses défenses la fontaine de la place du Marché, à Florence ». — Le but des préraphaélites était au contraire d'ennoblir tous les sangliers!

Et puis, le tableau lui-même, qu'est-il en réalité, sinon une œuvre décorative? On l'achète dans la même intention qu'on commande une fresque. Dans les deux cas, on ne songe qu'à avoir autour de soi des œuvres en harmonie avec nos sentiments et nos pensées.

Art majeur et art mineur, ce sont là des mots sur lesquels il est dangereux de trop appuyer. On ne discute plus si un sonnet vaut un long poème. L'art se trouve partout où il y a beauté, originalité, pensée et poésie. Qu'un sculpteur taille le buste d'un roi ou qu'il cisèle l'anse d'une aiguière, qu'un peintre fixe son rêve sur de la toile ou sur du stuc, cela ne vaut que par le travail, le genre est négligeable. Seulement, lorsqu'on accorde aux choses

secondaires une importance exagérée au détriment des choses de premier ordre, on fausse par excès de zèle des idées qu'on ne voulait que rectifier.

Parmi les arts, les uns parlent surtout à la pensée et les autres plutôt aux sens.

Chez les amateurs, il y a des gens de goût et des gens qui ont l'intelligence de l'art.

Les premiers sont des instinctifs : sans éducation artistique, ils savent apprécier les formes et les couleurs ; les autres, qui ont accoutumé de vivre au-dessus de la vie courante, voient dans une œuvre d'art un tremplin qui les lance dans des régions qu'ils n'ont pas encore atteintes.

C'est avant tout l'intelligence de l'art qu'il faut développer chez le public.

Pour cela il est dangereux de demander que l'artiste s'abaisse jusqu'à lui.

Ce n'est pas l'artiste qui doit descendre, mais le public qui doit s'élever.

Des cas, certes, peuvent se présenter d'artistes suffisamment souples pour travailler tour à tour pour la pensée et pour le bon goût. Mais les deux hommes ne se trouvent pas toujours réunis. Pour rester dans des genres qui sont plutôt de niveau que superposés, un bon peintre de tableaux n'est pas toujours un bon décorateur et vice-versâ. Ainsi Delbecque, qui a peint les magnifiques fresques des Halles d'Ypres, faillit mourir inconnu faute d'un mur à décorer.

D'un autre côté, si des peintres comme Charles De Groux, Mellery et Meunier — dont l'art a un caractère très décoratif — n'ont rien décoré ou peu de chose, il n'y a apparemment pas de leur faute et il est peu probable qu'ils aient considéré l'art décoratif comme inférieur. — Comme il y a eu des monuments à décorer durant leur existence et qu'on les a décorés, on ne peut pas dire non plus que la peinture sur fresque était abandonnée. Nous nous trouvons simplement devant un cas d'ignardise officielle. Contre cela, il n'y a rien à faire. On n'improvise pas les Jules II ni les Laurent de Médicis.

La solution de la question que traite M. Destrée se trouve dans une élévation générale des cœurs et des esprits. Elle sera complète quand on n'achètera plus de tableaux *par vanité*, mais par sympathie pour l'œuvre. Et nous aurons atteint l'idéal quand nous jugerons comme cet Italien qui plaçait ses tableaux dans sa chambre à coucher pour que ses yeux les rencontrassent à son réveil et pour pouvoir ainsi s'abandonner avec tout le recueillement nécessaire aux pensées élevées que lui inspiraient ces œuvres.

Si le peuple anglais a compris Rossetti et Watts, et s'il a permis à leurs talents de s'exercer dans toute leur plénitude, c'est apparemment moins

parce que ces artistes sont descendus jusqu'à lui que parce qu'il était suffisamment préparé pour les apprécier et les goûter.

La chose intéressante à connaître ce sont les phases par lesquelles a passé la culture intellectuelle des Anglais pour que ceux-ci soient parvenus à estimer leurs meilleurs artistes et à écouter leurs avis.

Il est regrettable que M. Destrée soit muet sur ce point. Il est vrai que cela l'aurait fait sortir du cadre de son travail qu'il a voulu maintenir dans les bornes d'une notice. Ce n'est que comme telle que nous avons à la juger. C'est une œuvre documentaire intéressante et précise, particulièrement en ce qui concerne Rossetti. L'auteur a retracé avec une tendre admiration la belle vie de ce double artiste qui fut à la fois un beau peintre et un beau poète. La photographie a popularisé les œuvres du premier; ceux qui ne connaissent pas le second, trouveront dans le livre de M. Destrée une traduction fidèle de quelques-uns de ses meilleurs poèmes et pourront se convaincre que l'écrivain chez Rossetti était au niveau du peintre.

HUBERT KRAINS

REVUE DES LIVRES

L'Ethnographie criminelle, par le Dr A. CORRE. 5 francs. Reinwald, éditeur.
Paris, 1894.

L'œuvre est moins grosse que *Dégénérescence*(1), mais elle est autrement substantielle. A part quelques pages éparses, quelques phrases plutôt, au sujet desquelles nous différons quelque peu avec l'auteur, ce volume nous semble représenter ce qui a été écrit de plus scientifique, de plus philosophique sur le sujet. Nous ne critiquerons point une telle œuvre, car notre critique ne porterait que sur des points de détail, rares même, nous nous bornerons à rappeler la matière dont il traite.

Il s'occupe de la criminalité, modalités et étiologie du crime-délit dans les colonies françaises — un peu dans les colonies anglaises — de l'Afrique, de l'Asie, de l'Océanie et des Antilles. Le sujet est vaste, très vaste, mais l'auteur possédait l'intellectualité pour le traiter.

Ethnographie criminelle est bien conçu, sobrement écrit, avec des réflexions décelant une hauteur de vues, une ampleur d'idées que les lecteurs de *la Société nouvelle* ont déjà pu reconnaître chez Corre. Ce nouveau livre est une preuve de la vigueur mentale, de la santé intellectuelle de ce savant et nous souhaitons, pour la science, qu'il ne se repose point sur ses lauriers. Ce livre doit être en toutes les bibliothèques des hommes de science, des sociologues ; pour tous, en sa lecture, il y aura ample moisson comme hier encore nous le disait un juriste anglais avec qui nous causions de ce livre remarquable.

La Lutte des races. Recherches sociologiques, par M. LOUIS GUMFLOWICZ, traduction de M. CHARLES BAYE. Volume in-8° ; 8 francs. Guillaumin, éditeur. Paris, 1893.

L'auteur a divisé son ouvrage en cinq livres relatifs à la philosophie de l'histoire et de la sociologie, au polygénisme, à la pluralité primitive des langues et des cultes, au processus naturel de l'histoire. Le dernier livre traite de notices historiques sur divers peuples de façon à démontrer la thèse exposée par M. Gumplowicz.

La Lutte des races est écrite en une langue claire, concise, qui fait honneur au traducteur et est éditée avec grand soin. L'ouvrage est intéressant à lire, avec des remarques fines, des observations justes, un esprit d'analyse développé. Mais les conclusions ne nous paraissent pas exactement déduites. Il est des affirmations qui auraient besoin d'une forte démonstration, malheureusement absente.

M. Gumplowicz écrit que le progrès *moral* n'existe pas, que les découvertes ne changent pas l'essence de l'humanité, n'améliorent pas les hommes. Nous pensons qu'il y a là erreur. Certes, les préjugés sont tenaces ; certes, les survivances protohistoriques sont fréquentes ; certes, les modifications cérébrales sont lentes mais elles sont. Il nous semble contraire à la vérité d'affirmer que la masse humaine de 1894 n'est pas supérieure, moralement, intellectuellement, la masse humaine d'il y a trois ou quatre mille ans, d'il y a même cinq cents ans. La masse est traditionnelle mais la tradition se modifie à chaque instant.

La masse humaine tout en étant misonéiste est aussi philonéiste, c'est en son sein que

(1) Voir *la Société nouvelle*, n° CXX, p. 758.

se forment les minorités promotrices qui peu à peu arrivent à modifier les visions de la masse. Alors elle agit à son tour sur l'État, c'est-à-dire sur la minorité gouvernante et oblige celle-ci à se promouvoir. Voilà le processus sociologique et non point le mouvement partant de l'État, du moins d'une façon générale. L'observation des phénomènes sociaux depuis vingt siècles le prouve.

Certes, on lutte contre les *mêmes* préjugés, les *mêmes* erreurs par les *mêmes* prédications; mais il y a une atténuation de ces erreurs, une diminution de leurs partisans et les prédications se modifient de forme, parce qu'elles ont à combattre des modalités différentes, des préjugés.

Il y a progrès *moral*, car tels actes normaux il y a cinq mille ans, il y a cinq cents ans, choquent notre moralité maintenant et n'apparaissent plus parmi nous que comme des survivances qui étonnent. Il y a des preuves de cela dans les ouvrages de Corre, dans les livres de Letourneau, etc.

En résumé, *la Lutte des races* vaut d'être lue, mais la lenteur du progrès moral a conduit son auteur à des déductions d'un pessimisme contraire à la vérité. C'est donc avec un grand esprit critique que le sociologue devra lire cette étude de sociologie.

A. HAMON

LE MOIS

Le titre même de ce petit ouvrage, *Le Bouddhisme éclectique*, nous prouve qu'il s'agit ici du « bouddhisme » de l'auteur. Dans une immense forêt chaque oiseau peut choisir la place de son nid, chaque poète, chaque artiste peut s'arrêter où il lui plaît, sous un arbre isolé dans la clairière, près d'une eau courante ou dans l'épaisseur des fourrés sombres. De même, en ce monde infini d'une évolution religieuse dont nous connaissons l'histoire pendant une centaine de générations et qui n'est point encore terminée, le penseur, désireux de se trouver en harmonie avec d'autres penseurs, cherche dans la foule des ateux celui dont la parole le transporte le plus haut ou le pénètre le plus profondément : il s'unit à lui à travers l'espace et le temps; il devient son frère d'élection, s'il nous répète ses discours, ou mieux encore son fils, s'il reprend l'enseignement de ceux qui revivent en lui, s'il le développe en vérités nouvelles, d'une application directe à la société changeante. Il ne s'agit point pour lui de répéter des sentences et de citer des auteurs, de témoigner d'une érudition solide; ce petit livre signifie autre chose : il nous fait vivre un instant avec les bons, nous retrempe pour la lutte et pour l'amour dans un milieu de noblesse, de grandeur et de large sympathie. Combien nécessaires nous sont ces haltes dans l'âpre existence ! Nous prenons place à côté des sages, nous contemplons leur face auguste, nous entendons leurs paroles harmonieuses, et nous en emportons l'inoubliable écho. Les gens « pratiques » peuvent courir après l'argent, les honneurs ou les applaudissements, tout cela ce n'est pas la vie : elle est tout entière dans la joie de se sentir en harmonie avec l'humanité, la nature et l'ensemble des choses.

Dans un des derniers numéros de la *Nouvelle Revue*, M. H. Sichtenberger relate les théories révolutionnaires de R. Wagner. Partant de l'idée très juste qu'au milieu de la société moderne l'art ne peut vivre ni s'épanouir librement et qu'il faut que l'humanité découvre une base nouvelle, le grand musicien mettait tout son espoir dans la venue prochaine d'un cataclysme universel, d'une révolution générale qui détruirait la société bourgeoise et son art de luxe stéril.

CONFÉRENCES

données par MICHEL BAKOUNINE dans la section centrale du district de Courtelary (de la Fédération romande de l'Association internationale des travailleurs), en mai 1871 (1).

I

Depuis la grande Révolution de 1789-1793, aucun des événements qui lui ont succédé en Europe n'ont eu l'importance et la grandeur de ceux qui se déroulent à nos yeux et dont Paris est aujourd'hui le théâtre.

Deux faits historiques, deux révolutions mémorables avaient constitué ce que nous appelons le monde moderne, le monde de la civilisation bourgeoise. L'une, connue sous le nom de Réformation, au commencement du XVI^e siècle, avait brisé la clef de voûte de l'édifice féodal, la toute-puissance de l'Église; en détruisant cette puissance, elle prépara la ruine du pouvoir indépendant et quasi absolu des seigneurs féodaux qui, bénis et protégés par l'Église comme les rois et souvent même contre les rois, faisaient procéder leurs droits directement de la grâce divine. La Réformation donna, par là même, un essor nouveau à l'émancipation de la classe bourgeoise, lentement préparée à son tour pendant les deux siècles qu'avaient précédé

(1) Bakounine qui, en mars 1871, se trouvait à Locarno et plus tard à Florence, se rendit dans la seconde moitié d'avril de Locarno (où il était rentré) dans le Jura et resta là, surtout à Sonvillier et au Locle, jusqu'après la chute de la Commune, quand il rentra à Locarno. Pendant ce temps, — quoique surtout intéressé dans les événements de Paris et essayant de son mieux de trouver une nouvelle occasion d'action révolutionnaire de sa part et de celle de ses amis, ce qui fut rendu impossible par la défaite de la Commune, — pendant ce temps, il donna trois conférences aux internationalistes des montagnes, à Sonvillier. Le manuscrit original de ces conférences existe encore, quoiqu'il ne m'a pas été accessible jusqu'ici. Mais une copie en fut faite dans ce temps même par un internationaliste jurassien et c'est d'après cette copie, que j'ai lieu de croire tout exacte, que je publie ces conférences qui nous montrent Bakounine comme propagandiste. Malheureusement, une feuille de la copie a été perdue *plus tard*, mais ce passage doit être conservé dans le manuscrit original et j'espère de pouvoir le publier un jour.

(Note de l'éditeur.)

cette révolution religieuse, par le développement successif des libertés communales et par celui du commerce et de l'industrie, qui en avaient été en même temps la condition et la conséquence nécessaires.

De cette révolution sortit une nouvelle puissance, non encore celle de la bourgeoisie, mais celle de l'État, monarchique, constitutionnel et aristocratique en Angleterre, monarchique absolu, nobiliaire, militaire et bureaucratique sur tout le continent de l'Europe, moins deux petites républiques, la Suisse et les Pays Bas.

Laissons, par politesse, ces deux républiques de côté et occupons-nous des monarchies. Examinons les rapports de classes, leur situation politique et sociale après la Réformation.

A tout seigneur tout honneur, commençons donc par celle des prêtres; et sous ce nom de prêtres je n'entends pas seulement ceux de l'Église catholique, mais aussi les ministres protestants, en un mot le bon Dieu tant en gros qu'en détail. Quant aux différences théologiques qui les séparent, elles sont si subtiles et en même temps si absurdes que ce serait une vaine perte de temps que de s'en occuper.

Avant la Réformation, l'Église et les prêtres, le pape en tête, étaient les vrais seigneurs de la terre. D'après la doctrine de l'Église les autorités temporelles de tous les pays, les monarques les plus puissants, les empereurs et les rois n'avaient de droits qu'autant que ces droits avaient été reconnus et consacrés par l'Église. On sait que les deux derniers siècles du moyen-âge furent occupés par la lutte de plus en plus passionnée et triomphante des souverains couronnés contre le Pape, des États contre l'Église. La Réformation mit un terme à cette lutte, en proclamant l'indépendance des États. Le droit souverain fut reconnu comme procédant immédiatement de Dieu, sans l'intervention du pape ni d'aucun autre prêtre, et naturellement, grâce à cette provenance toute céleste, il fut déclaré absolu. C'est ainsi que sur les ruines du despotisme de l'Église fut élevé l'édifice du despotisme monarchique. L'Église, après avoir été le maître, devint la servante de l'État, un instrument de gouvernement entre les mains du monarque.

Elle prit cette attitude non seulement dans les pays protestants où, sans en excepter l'Angleterre et notamment par l'Église anglicane, le monarque fut déclaré le chef de l'Église, mais encore dans tous les pays catholiques, sans en excepter même l'Espagne. La puissance de l'Église romaine, brisée par les coups terribles que lui avait portés la Réformation, ne put se soutenir désormais par elle-même. Pour maintenir son existence elle eut besoin de l'assistance des souverains temporels des États. Mais les souverains, on le sait, ne donnent jamais leur assistance pour rien. Ils n'ont jamais eu d'autre religion sincère, d'autre culte que ceux de leur puissance et de leurs

finances, ces dernières étant en même temps le moyen et le but de la première. Donc, pour acheter la sanction des gouvernements monarchiques, l'Église devait leur prouver qu'elle était capable et désireuse de les servir. Avant la Réformation, elle avait maintes fois soulevé les peuples contre les rois. Après la Réformation, elle devint dans tous les pays, sans' excepter même la Suisse, l'alliée des gouvernements contre les peuples, une sorte de police noire entre les mains des hommes d'État et des classes gouvernantes, se donnant pour mission de prêcher aux masses populaires la résignation, la patience, l'obéissance quand même et le renoncement aux biens et aux jouissances de cette terre, que le peuple, disent-elles, doit abandonner aux heureux et aux puissants de la terre, afin de s'assurer pour lui-même les trésors célestes. Vous savez qu'encore aujourd'hui toutes les Églises chrétiennes, catholiques et protestantes continuent de prêcher dans ce sens. Heureusement elles sont de moins en moins écoutées, et nous pourrions prévoir le moment où elles seront forcées de fermer leurs établissements faute de croyants, ou, ce qui veut dire la même chose, faute de dupes.

Voyons maintenant les transformations qui se sont effectuées dans la classe féodale, dans la noblesse, après la Réformation. Elle était demeurée la propriétaire privilégiée à peu près exclusive de la terre, mais elle avait perdu toute son indépendance politique. Avant la Réformation, elle avait été, comme l'Église, la rivale et l'ennemie de l'État. Après cette révolution elle en devint la servante comme l'Église et comme elle une servante privilégiée. Toutes les fonctions militaires et civiles de l'État, à l'exception des moins importantes, furent occupées par des nobles. Les cours des grands et même des plus petits monarques de l'Europe en furent remplies. Les plus grands seigneurs féodaux, jadis si indépendants et si fiers, devinrent les valets titrés des souverains. Ils perdirent bien leur fierté et leur indépendance, mais ils conservèrent toute leur arrogance; on peut même dire qu'elle s'accrut, l'arrogance étant le vice privilégié des laquais. Bas, rampants, serviles en présence du souverain, ils n'en devinrent que plus insolents vis-à-vis des bourgeois et du peuple, qu'ils continuèrent de piller, non plus en leur propre nom et de par le droit divin, mais avec la permission, au service de leurs maîtres et sous le prétexte du plus grand bien de l'État.

Ce caractère et cette situation particulières de la noblesse se sont presque intégralement conservés, même de nos jours, en Allemagne, pays étrange et qui semble avoir le privilège de rêver les choses les plus belles, les plus nobles, pour ne réaliser que les plus honteuses et les plus infâmes. Preuve les barbaries ignobles, atroces de la dernière guerre et la formation toute récente de cet empire knouto-germanique, qui est incontestablement une

menace contre la liberté de tous les pays de l'Europe, un défi jeté à l'humanité tout entière par le despotisme brutal d'un empereur sergent de ville et de guerre à la fois, et par la stupide insolence de sa canaille nobiliaire.

Par la Réformation, la bourgeoisie s'était vue complètement délivrée de la tyrannie et du pillage des seigneurs féodaux, en tant que bandits ou pillards indépendants et privés, mais elle se vit livrée à une nouvelle tyrannie et à un pillage nouveau désormais régularisés sous le nom d'impôts ordinaires et extraordinaires de l'État, par ces mêmes seigneurs devenus des serviteurs, c'est-à-dire des brigands et des pillards légitimes de l'État. Cette transition du pillage féodal au pillage beaucoup plus régulier et plus systématique de l'État, parut d'abord satisfaire la classe moyenne; il faut en conclure que ce fut d'abord pour elle un vrai allègement de sa situation économique et sociale. Mais l'appétit vient en mangeant, dit le proverbe. Les impôts des États, d'abord assez modestes, augmentèrent chaque année dans une proportion inquiétante, pas aussi formidable cependant que dans les États monarchiques de nos jours. Les guerres, on peut dire incessantes, que ces États devenus absolus se firent sous le prétexte d'équilibre international, depuis la Réformation jusqu'à la Révolution de 1789; la nécessité d'entretenir de grandes armées permanentes, qui désormais étaient devenues la base principale de la conservation des États; le luxe croissant des cours souveraines qui s'étaient transformées en des orgies permanentes et où la canaille nobiliaire et toute la valetaille titrée, chamarrée, venaient mendier des pensions à leurs maîtres; la nécessité de nourrir toute cette foule privilégiée, qui remplissait les plus hautes fonctions dans l'armée, dans la bureaucratie et dans la police, tout cela exigea d'énormes dépenses. Ces dépenses furent payées naturellement avant tout et d'abord par le peuple, mais aussi par la classe bourgeoise qui, jusqu'à la Révolution, fut aussi bien, sinon dans le même degré que le peuple, considérée comme une vache à lait, n'ayant d'autre distinction que d'entretenir le souverain et de nourrir cette foule innombrable de fonctionnaires privilégiés. La Réformation d'ailleurs avait fait perdre à la classe moyenne en liberté peut-être le double de ce qu'elle lui avait donné en sécurité. Avant la Réformation, elle avait été généralement l'alliée et le soutien indispensable des rois dans leurs luttes contre l'Église et contre les seigneurs féodaux, et elle en avait habilement profité pour conquérir un certain degré d'indépendance et de liberté. Mais depuis que l'Église et les seigneurs féodaux s'étaient soumis à l'État, les rois n'ayant plus besoin des services de la classe moyenne, la privèrent peu à peu de toutes les libertés qu'ils lui avaient anciennement octroyées.

Si telle fut la situation de la classe bourgeoise après la Réformation, on

peut s'imaginer quelle dut être celle des masses populaires, des paysans et des ouvriers des villes. Les paysans du centre de l'Europe, en Allemagne, en Hollande, en partie même en Suisse, on le sait, firent au début du XVII^e siècle et de la Réformation un mouvement grandiose pour s'émanciper, au cri de : *Guerre aux châteaux et paix aux chaumières*. Ce mouvement, trahi par la classe bourgeoise et maudit par les chefs du protestantisme bourgeois, Luther et Melanchthon, fut étouffé dans le sang de plusieurs dizaines de milliers de paysans insurgés. Dès lors, les paysans se virent plus que jamais rattachés à la glèbe, serfs de droit, esclaves de fait, et ils le restèrent jusqu'à la Révolution de 1789-1793 en France, jusqu'en 1807 en Prusse et jusqu'en 1848 dans presque tout le reste de l'Allemagne. Dans plusieurs parties du nord de l'Allemagne, et notamment dans le Mecklembourg, le servage existe encore aujourd'hui, alors qu'il a cessé d'exister même en Russie (1).

Le prolétariat des villes ne fut pas beaucoup plus libre que les paysans. Il se divisait en deux catégories, celle des ouvriers qui faisaient partie des corporations, et celle du prolétariat aucunement organisé. La première était liée, garrottée dans ses mouvements et dans sa production par une foule de règlements qui l'asservissaient aux chefs des maîtrises, aux patrons. La seconde, privée de tout droit, était opprimée et exploitée par tout le monde. La plus grande masse des impôts, comme toujours, retombait nécessairement sur le peuple.

Cette ruine et cette oppression générale des masses ouvrières et de la classe bourgeoise en partie, avaient pour prétexte et pour but avérés la grandeur, la puissance, la magnificence de l'État monarchique, nobiliaire, bureaucratique et militaire, État qui dans l'adoration officielle avait pris la place de l'Église et fut proclamé comme une institution divine. Il y eut donc une morale de l'État toute différente ou plutôt même tout opposée à la morale privée des hommes. Dans la morale privée, en tant qu'elle n'est point viciée par les dogmes religieux, il y a un fondement éternel, plus ou moins reconnu, compris, accepté et réalisé dans chaque société humaine. Ce fondement n'est autre que le respect humain, le respect de la dignité humaine, du droit, de la liberté de tous les individus humains. Les respecter, voilà le devoir de chacun; les aimer et les provoquer, voilà la vertu; les violer, au contraire, c'est le crime. La morale de l'État est tout opposée à la morale humaine. L'État se pose lui-même à tous ses sujets

(1) Ceci est inexact : le servage a été aboli aussi en Mecklembourg en 1824. Mais il est incontestable que la position des paysans au Mecklembourg était longtemps la plus pire, la plus rapprochée du servage réel dans toute l'Allemagne et l'est encore aujourd'hui; on n'a qu'à consulter les écrits de Wiggers et d'autres à ce sujet. (N. de l'éditeur.)

comme le but suprême. Servir sa puissance, sa grandeur, par tous les moyens possibles et impossibles, et contrairement même à toutes les lois humaines et au bien de l'humanité, voilà la vertu. Car tout ce qui contribue à la puissance et à l'agrandissement de l'État, c'est le bien ; tout ce qui leur est contraire, fût-ce même l'action la plus vertueuse, la plus noble au point de vue humain, c'est le mal. C'est pourquoi les hommes d'État, les diplomates, les ministres, tous les fonctionnaires de l'État ont toujours usé de crimes, de mensonges et d'infâmes trahisons pour servir l'État. Du moment qu'une action est commise au service de l'État, elle devient une action méritoire. Telle est la morale de l'État ; c'est la négation même de la morale humaine et de l'humanité.

Examinons la contradiction qui réside dans l'idée même de l'État. L'État universel n'ayant jamais pu se réaliser, chaque État est un être restreint, comprenant un territoire limité et un nombre plus ou moins restreint de sujets. L'immense majorité de l'espèce humaine reste donc en dehors de chaque État, et l'humanité tout entière est partagée entre une foule d'États grands, moyens ou petits, dont chacun, malgré qu'il n'embrasse qu'une partie très restreinte de l'espèce humaine, se proclame et se pose comme le représentant de l'humanité tout entière et comme quelque chose d'absolu. Par là même tout ce qui reste en dehors de lui, tous les autres États, avec leurs sujets et la propriété de leurs sujets, sont considérés par chaque État comme privés de toute sanction, de tout droit, et qu'il a par conséquent celui de l'attaquer, de conquérir, de massacrer, de piller autant que ses moyens et ses forces le lui permettent. Vous savez qu'on n'est jamais parvenu à établir un droit international, et on n'a jamais pu le faire précisément, parce qu'au point de vue de l'État, tout ce qui est en dehors de l'État est privé de droit. Aussi suffit-il qu'un État déclare la guerre à un autre pour qu'il permette, que dis-je, pour qu'il commande à ses propres sujets de commettre contre les sujets de l'État ennemi tous les crimes possibles : le meurtre, le viol, le vol, la destruction, l'incendie, le pillage. Et tous ces crimes sont censés être bénis par le Dieu des chrétiens, que chacun des États belligérants considère et proclame son partisan à l'exclusion de l'autre ; ce qui, naturellement, doit mettre dans un fameux embarras ce pauvre bon Dieu, au nom duquel les crimes les plus horribles ont été et continuent d'être commis sur la terre. C'est pourquoi nous sommes les ennemis du bon Dieu et que nous considérons cette fiction, ce fantôme divin, comme l'une des sources principales des maux qui tourmentent les hommes. C'est pourquoi nous sommes également les adversaires passionnés de l'État, de tous les États, parce que, tant qu'il y aura des États, la guerre et les horribles crimes de la guerre, et la

ruine, la misère des peuples, qui en sont les conséquences inévitables, seront permanents.

Tant qu'il y aura des États, les masses populaires, même dans les républiques les plus démocratiques, seront esclaves de fait, car elles ne travailleront pas en vue de leur propre bonheur et de leur propre richesse, mais pour la puissance et la richesse de l'État. Et qu'est-ce que l'État ? On prétend que c'est l'expression et la réalisation de l'utilité, du bien, du droit et de la liberté de tout le monde. Eh bien, ceux qui le prétendent mentent aussi bien que mentent ceux qui prétendent que le bon Dieu est le protecteur de tout le monde. Depuis que la fantaisie d'un être divin s'est formée dans l'imagination des hommes, Dieu, tous les dieux, et parmi eux surtout le dieu des chrétiens a toujours pris le parti des forts et des riches contre les masses ignorantes et misérables. Il a béni par ses prêtres les privilèges les plus révoltants, les oppressions et les exploitations les plus infâmes.

De même l'État n'est autre chose que la garantie de toutes les exploitations au profit d'un petit nombre d'heureux privilégiés et au détriment des masses populaires. Il se sert de la force collective et du travail collectif de tout le monde pour assurer le bonheur, la prospérité et les privilèges de quelques-uns, au détriment du droit humain de tout le monde. C'est un établissement où la minorité joue le rôle du marteau et où la majorité forme l'enclume.

Jusqu'à la grande Révolution la classe bourgeoise, quoique à un moindre degré que les classes populaires, avait fait partie de l'enclume, et c'est à cause de cela qu'elle fut révolutionnaire. — Oui, elle fut bien révolutionnaire ; elle osa se révolter contre toutes les autorités divines et humaines et mit en question Dieu, les rois, le pape. Elle en voulut surtout à la noblesse, qui occupait dans l'État une place qu'elle brûlait d'impatience d'occuper à son tour. Mais non, je ne veux pas être injuste et je ne prétends aucunement que dans ses magnifiques protestations contre la tyrannie divine et humaine elle n'ait été conduite et poussée que par une pensée égoïste. La force des choses, la nature même de son organisation particulière l'avaient poussée instinctivement à s'emparer du pouvoir. Mais comme elle n'avait point encore la conscience de l'abîme qui la sépare réellement des masses ouvrières qu'elle exploite, comme cette conscience ne s'était aucunement réveillée encore au sein du prolétariat lui-même, la bourgeoisie, représentée dans cette lutte contre l'Église et l'État par ses plus nobles esprits et par ses plus grands caractères, crut de bonne foi qu'elle travaillait également pour l'émancipation de tout le monde. — Les deux siècles qui séparèrent les luttes de la Réformation religieuse de celles de la grande Révolution furent l'âge héroïque de la classe bourgeoise.

Devenue puissante par la richesse et par l'intelligence, elle attaqua audacieusement toutes les institutions respectées de l'Église et de l'État. Elle sapa tout d'abord par la littérature et la critique philosophique, plus tard elle renversa tout par la révolte ouverte. C'est elle qui fit la Révolution de 1789-1793. Sans doute, elle ne put la faire qu'en se servant de la force populaire, mais ce fut elle qui organisa cette force et qui la dirigea contre l'Église, contre la royauté et contre la noblesse. Ce fut elle qui pensa et qui prit l'initiative de tous les mouvements que le peuple exécuta ; la bourgeoisie avait foi en elle-même, elle se sentait puissante, parce qu'elle savait que derrière elle, avec elle, il y avait le peuple.

Si l'on compare les géants de la pensée et de l'action qui étaient sortis de la classe bourgeoise au XVIII^e siècle avec les plus grandes célébrités, avec les nains vaniteux célèbres qui la représentent de nos jours, on pourra se convaincre de la décadence, de la chute effroyable qui s'est produite dans cette classe. Au XVIII^e siècle elle était intelligente, audacieuse, héroïque ; aujourd'hui elle se montre lâche et stupide. Alors pleine de foi, elle osait tout et elle pouvait tout ; aujourd'hui, rongée par le doute et démoralisée par sa propre iniquité, qui est encore plus dans sa situation que dans sa volonté, elle nous offre le tableau de la plus honteuse impuissance.

Les événements récents de France ne le prouvent que trop bien. La bourgeoisie se montre tout à fait incapable de sauver la France ; elle a préféré l'invasion des Prussiens à la révolution populaire, qui seule pouvait opérer ce salut. Elle a laissé tomber de ses mains débiles le drapeau des progrès humains, celui de l'émancipation universelle. Et le prolétariat de Paris nous prouve aujourd'hui que les travailleurs sont désormais seuls capables de le porter. Dans une prochaine séance je tâcherai de le démontrer.

II

Je vous ai dit, dans la précédente séance, que deux grands événements historiques ont fondé la puissance de la bourgeoisie : la révolution religieuse du XVI^e siècle, connue sous le nom de la Réformation, et la grande Révolution politique du siècle passé. J'ai ajouté que cette dernière, accomplie certainement par la puissance du bras populaire, avait été initiée et dirigée exclusivement par la classe bourgeoise. Je dois vous prouver aujourd'hui que c'est aussi la classe bourgeoise qui en a profité exclusivement.

Et pourtant le programme de cette révolution, au premier abord, paraît immense. Ne s'est-elle point accomplie au nom de la liberté, de l'égalité, de la fraternité du genre humain, trois mots qui semblent

embrasser tout ce que, dans le présent et dans l'avenir, l'humanité peut seulement vouloir et réaliser? Comment se fait-il donc qu'une révolution qui s'était annoncée d'une manière si large ait abouti misérablement à l'émancipation exclusive, restreinte et privilégiée d'une seule classe, au détriment de ces millions de travailleurs qui se voient aujourd'hui écrasés par la prospérité insolente et inique de cette classe?

Ah! c'est que cette révolution n'a été qu'une révolution politique. Elle avait audacieusement renversé toutes les barrières, toutes les tyrannies politiques, mais elle avait en même temps proclamé sacrées et inviolables les bases économiques de la société, qui ont été la source éternelle, le fondement principal de toutes les iniquités politiques et sociales, de toutes les absurdités religieuses passées et présentes. Elle avait proclamé la liberté de chacun et de tous, ou plutôt elle avait proclamé le droit d'être libre pour chacun et pour tous; mais elle n'avait donné réellement les moyens de réaliser cette liberté et d'en jouir qu'aux propriétaires, aux capitalistes, aux riches.

« La pauvreté c'est l'esclavage! » Voilà les terribles paroles que de sa voix sympathique, partant de l'expérience et du cœur, notre ami Clément nous a répétées plusieurs fois, depuis les quelques jours que j'ai le bonheur de passer au milieu de vous, chers compagnons et amis. Oui, la pauvreté c'est l'esclavage, c'est la nécessité de vendre son travail, et avec son travail sa personne, au capitaliste qui vous donne le moyen de ne point mourir de faim. Il faut avoir vraiment l'esprit intéressé au mensonge de messieurs les bourgeois pour oser parler de la liberté politique des masses ouvrières! Belle liberté que celle qui les assujettit aux caprices du capital, qui les enchaîne à la volonté du capitaliste par la faim. Chers amis, je n'ai pas assurément besoin de vous prouver à vous, qui avez appris à connaître par une longue et dure expérience les misères du travail, que tant que le capital restera d'un côté et le travail de l'autre, le travail sera l'esclave du capital et les travailleurs les sujets de messieurs les bourgeois qui vous donnent par dérision tous les droits politiques, toutes les apparences de la liberté, pour en conserver la réalité exclusivement pour eux-mêmes.

Le droit à la liberté, sans les moyens de la réaliser, n'est qu'un fantôme. Et nous aimons trop la liberté pour nous contenter de son fantôme, nous en voulons la réalité. Mais qui constitue le fond réel et la condition positive de la liberté? C'est le développement intégral et la pleine jouissance de toutes les facultés corporelles, intellectuelles et morales par chacun. C'est par conséquent tous les moyens matériels nécessaires à l'existence humaine de chacun; c'est ensuite l'éducation et l'instruction. Un homme qui meurt d'inanition, qui se trouve écrasé par la misère, qui se meurt

chaque jour de froid et de faim, et qui, en voyant souffrir tous ceux qu'il aime, ne peut venir à leur aide, n'est pas un homme libre, c'est un esclave. Un homme condamné à rester toute sa vie un être brutal, faute d'éducation humaine, un homme privé d'instruction, un ignorant, est nécessairement un esclave, et s'il exerce des droits politiques, vous pouvez être sûrs que d'une manière ou d'une autre, il les exercera toujours contre lui-même, au profit de ses exploiters, de ses maîtres.

La condition négative de la liberté est celle-ci : Aucun homme ne doit obéissance à un autre; il n'est libre qu'à condition que tous ses actes soient déterminés, non par la volonté d'autres hommes, mais par sa volonté et par sa conviction propres. Mais un homme, que la faim oblige de vendre son travail et avec son travail sa personne, au plus bas prix possible, au capitaliste qui daigne l'exploiter, un homme que sa propre brutalité et son ignorance livrent à la merci de ses savants exploiters, sera nécessairement et toujours esclave.

Ce n'est pas tout. La liberté des individus n'est point un fait individuel, c'est un fait, un produit collectif. Aucun homme ne saurait être libre en dehors et sans le concours de toute l'humaine société. Les individualistes ou les faux frères socialistes, que nous avons combattu dans tous les congrès des travailleurs, ont prétendu, avec les moralistes et les économistes bourgeois, que l'homme pouvait être libre, qu'il pouvait être homme en dehors de la société, disant que la société avait été fondée par un contrat libre d'hommes entièrement libres.

Cette théorie, proclamée par J.-J. Rousseau, l'écrivain le plus malfaisant du siècle passé, le sophiste qui a inspiré tous les révolutionnaires bourgeois, cette théorie dénote une ignorance complète tant de la nature que de l'histoire. Ce n'est pas dans le passé ni même dans le présent que nous devons chercher la liberté des masses, c'est dans l'avenir, dans un prochain avenir. C'est dans cette journée de demain que nous devons créer nous-mêmes, par la puissance de notre pensée, de notre volonté, mais aussi par celle de nos bras. Derrière vous, il n'y a jamais eu de libre contrat, il n'y a eu que brutalité, stupidité, indignité et violence, et aujourd'hui encore ce soi-disant contrat s'appelle le pacte de la faim, l'esclavage de la faim pour les masses et l'exploitation de la faim pour les minorités qui nous dévorent et nous oppriment.

La théorie du libre contrat est également fautive au point de vue de la nature. L'homme ne crée pas volontairement la société, il y naît involontairement; il est, par excellence, un animal social. Il ne peut devenir homme, c'est-à-dire un animal pensant, parlant, aimant et voulant qu'en société. Imaginez-vous l'homme, doué par la nature des facultés les plus géniales,

jeté dès son bas âge en dehors de toute société humaine, dans un désert. S'il ne périt pas misérablement, ce qui est le plus probable, il ne sera rien qu'une brute, un singe, privé de parole et de pensée. Car la pensée est inséparable de la parole ; aucun ne peut penser sans paroles. Alors même que parfaitement isolé vous vous trouvez seul avec vous-même, pour penser vous devez faire usage de mots ; vous pouvez bien avoir des imaginations représentatives des choses, mais aussitôt que vous voulez penser une chose, vous devez vous servir de mots, car les mots seuls déterminent la pensée et donnent aux représentations fugitives, aux instincts, le caractère de la pensée. La pensée n'est point avant la parole, ni la parole avant la pensée ; ces deux formes d'un même acte du cerveau humain naissent ensemble, donc point de pensée sans paroles. Mais qu'est-ce que la parole ? C'est la communication, c'est la conversation d'un individu humain avec beaucoup d'autres individus. L'homme animal ne se transforme en être humain, c'est-à-dire pensant, que par cette conversation, que dans cette conversation. Son individualité en tant qu'humaine, sa liberté est donc le produit de la collectivité.

L'homme ne s'émancipe de la pression tyrannique qu'exerce sur chacun la nature extérieure que par le travail collectif, car le travail individuel, impuissant et stérile, ne saurait jamais vaincre la nature. Le travail productif, celui qui a créé toutes les richesses et toute notre civilisation, a été toujours un travail social, collectif. Seulement, jusqu'à présent il a été uniquement exploité par des individus, au détriment des masses ouvrières. De même l'éducation et l'instruction qui développent l'homme, cette éducation et cette instruction dont messieurs les bourgeois sont si fiers et qu'ils versent avec tant de parcimonie sur les masses populaires, sont également des produits de la société tout entière. Le travail, et je dirai même plus, la pensée instinctive du peuple les créent, mais ils ne les ont créés jusqu'ici qu'au profit des individus bourgeois. C'est donc encore une exploitation d'un travail collectif par des individus qui n'y ont aucun droit.

Tout ce qui est humain dans l'homme et, plus que toute autre chose, la liberté, est un produit du travail social, collectif. Être libre dans l'isolement absolu est une absurdité inventée par les théologiens et les métaphysiciens qui ont remplacé la société des hommes par celle de leur fantôme, Dieu. Chacun, disent-ils, se sent libre en présence de Dieu, c'est-à-dire du vide absolu, du néant, c'est donc la liberté du néant, ou bien le néant de la liberté, l'esclavage. Dieu, la fiction de Dieu a été historiquement la source morale ou plutôt immorale de tous les asservissements.

Quant à nous, qui ne voulons ni fantômes, ni néant, mais la réalité humaine vivante, nous reconnaissons que l'homme ne peut se sentir et se

savoir libre, et que, par conséquent, il ne peut réaliser sa liberté qu'au milieu des hommes. Pour être libre, j'ai besoin de me voir entouré et reconnu comme tel par des hommes libres. Je ne suis libre que lorsque ma personnalité, se réfléchissant comme dans autant de miroirs dans la conscience également libre de tous les hommes qui m'entourent, me revient renforcée par la reconnaissance de tout le monde. La liberté de tous, loin d'être une limite à la mienne, comme le prétendent les individualistes, en est au contraire la confirmation, la réalisation et l'extension infinie. Vouloir la liberté et la dignité de tous les hommes, voir et sentir ma propre liberté confirmée, sanctionnée, infiniment étendue par l'assentiment de tout le monde, voilà le bonheur, le paradis humain sur la terre. Mais cette liberté n'est possible que dans l'égalité. S'il y a un être humain plus libre que moi, je deviens forcément son esclave; si je le suis plus que lui, il sera le mien. Donc l'égalité est une condition absolument nécessaire de la liberté.

Les bourgeois révolutionnaires de 1793 ont très bien compris cette nécessité logique. Aussi le mot *Égalité* figure-t-il comme le second terme dans leur formule révolutionnaire : Liberté, égalité, fraternité. Mais quelle égalité? L'égalité devant la loi, égalité des droits politiques, égalité des citoyens dans l'État. Remarquez bien ce terme, l'égalité des citoyens, non celle des hommes; parce que l'État ne reconnaît point les hommes, il ne connaît que les citoyens. Pour lui l'homme n'existe qu'en tant qu'il exerce, ou que, par une pure fiction, il est censé d'exercer les droits politiques. L'homme qui est écrasé par le travail forcé, par la faim, l'homme qui est socialement opprimé et conséquemment exploité, écrasé et qui souffre, n'existe point pour l'État, qui ignore ses souffrances et son esclavage économique et social, sa servitude réelle, qui se cache sous les apparences d'une liberté politique mensongère. C'est donc l'égalité politique, non l'égalité sociale.

Vous savez tous, par expérience, combien cette prétendue égalité politique non fondée sur l'égalité économique et sociale, est trompeuse. Dans un État largement démocratique, par exemple, tous les hommes arrivés à l'âge de la majorité et qui ne se trouvent pas sous le coup d'une condamnation criminelle, ont le droit et, ajoute-t-on, même le devoir d'exercer tous les droits politiques et toutes les fonctions auxquelles peut les appeler la confiance de leurs concitoyens. Le dernier homme du peuple, le plus pauvre, le plus ignorant, peut et doit exercer tous ces droits et toutes ces fonctions. Peut-on s'imaginer une égalité plus large que celle-là? Oui! Il le doit, il le peut légalement, mais en réalité cela lui est impossible. Ce pouvoir n'est que facultatif pour les hommes qui font partie des masses populaires, mais il ne devient, il ne pourra jamais devenir réel pour eux, à moins d'une

transformation radicale des bases économiques de la société, à moins d'une révolution sociale. Ces prétendus droits politiques exercés par le peuple ne sont donc qu'une vaine fiction.

Nous sommes las de toutes les fictions, tant religieuses que politiques ; le peuple est las de se nourrir de fantômes et de fables, cette nourriture n'engraisse pas, aujourd'hui il demande la réalité. Voyons donc ce qu'il y a de réel pour lui dans l'exercice des droits politiques.

Pour remplir consciencieusement les fonctions, et surtout les plus hautes fonctions de l'État, il faut posséder déjà un assez haut degré d'instruction ; le peuple manque absolument de cette instruction. Est-ce sa faute ? Mais c'est la faute des institutions. Le grand devoir de tous les États vraiment démocratiques c'est de répandre à pleines mains l'instruction dans le peuple. Y a-t-il un seul État qui l'ait fait ? Ne parlons pas des États monarchiques, qui ont un intérêt évident de répandre non l'instruction, mais le poison du catéchisme chrétien dans les masses. Parlons des États républicains et démocratiques comme les États-Unis d'Amérique et la Suisse. Certainement, il faut reconnaître que ces deux États ont fait plus que tous les autres pour l'instruction populaire. Mais sont-ils parvenus, malgré toute leur bonne volonté, a-t-il été possible pour eux de donner indistinctement à tous les enfants, qui naissent sur leur territoire, une instruction égale ? Non, c'est impossible. Pour les enfants des bourgeois l'instruction supérieure, pour ceux du peuple seulement l'instruction primaire et dans de rares occasions quelque peu d'instruction secondaire. Pourquoi cette différence ? Par cette simple raison que les hommes du peuple, les travailleurs des campagnes et des villes, n'ont pas le moyen d'entretenir, c'est-à-dire de nourrir, de vêtir, de loger leurs enfants pendant toute la durée de leurs études. Pour se donner une instruction scientifique, il faut étudier jusqu'à l'âge de 21 ans et quelquefois jusqu'à 25 ans. Où sont les ouvriers qui sont en état d'entretenir si longtemps leurs enfants ? Ce sacrifice est au-dessus de leurs forces, parce qu'ils n'ont ni capitaux ni propriété et parce qu'ils vivent du jour au jour de leur salaire, qui suffit à peine à l'entretien d'une nombreuse famille.

Et encore faut-il dire, chers compagnons, que vous, travailleurs des montagnes, ouvriers dans un métier que la production capitaliste, c'est-à-dire l'exploitation des gros capitaux, n'est point encore parvenue à absorber, vous êtes comparativement fort heureux (1). Travaillant par petits groupes

(1) Depuis lors (1871) les ouvriers de l'industrie horlogère du Jura n'ont appris que trop bien ce que c'est que le capitalisme. La concurrence américaine surtout a été cause de périodes de la plus grande crise et dans le Jura même des capitalistes exploités de la pire espèce se sont introduits depuis. On se rappelle que l'exploitation monstrueuse

dans vos ateliers, et souvent travaillant chez vous à la maison, vous gagnez beaucoup plus qu'on ne gagne dans les grands établissements industriels qui emploient des centaines d'ouvriers ; votre travail est intelligent, artistique, il n'abrutit pas comme celui qui se fait par les machines ; votre habileté, votre intelligence comptent pour quelque chose. Et de plus, vous avez beaucoup plus de loisir et de liberté relative ; c'est pourquoi vous êtes plus instruits, plus libres et plus heureux que les autres. — Dans les immenses fabriques établies, dirigées et exploitées par les grands capitaux et dans lesquelles ce sont les machines et non les hommes qui jouent le rôle principal, les ouvriers deviennent nécessairement de misérables esclaves, tellement misérables que le plus souvent ils sont forcés de condamner leurs pauvres petits enfants à travailler 12, 14, 16 heures par jour pour quelques misérables sous ; et ils le font, non par cupidité, mais par nécessité ; sans cela ils ne seraient point capables d'entretenir leur famille.

Voilà l'instruction qu'ils peuvent leur donner. Je ne crois pas devoir perdre plus de paroles pour vous prouver à vous, qui le savez si bien par expérience, qui en êtes déjà si profondément convaincus, que *tant que le peuple travaillera non pour lui-même, mais pour enrichir les détenteurs de la propriété et du capital, l'instruction qu'il pourra donner à ses enfants sera toujours infiniment inférieure à celle des enfants de la classe bourgeoise*. — Et voilà donc une grosse et funeste inégalité sociale, que vous trouverez nécessairement à la base de l'organisation des États. Une masse forcément ignorante et une minorité privilégiée qui, si elle n'est point toujours très intelligente, est au moins comparativement fort instruite. La conclusion est facile à tirer : la minorité instruite gouvernera éternellement les masses ignorantes.

Il ne s'agit pas seulement de l'inégalité naturelle des individus, c'est une inégalité à laquelle nous sommes forcés de nous résigner. L'un a une organisation plus heureuse que l'autre ; l'un naît avec une faculté naturelle d'intelligence et de volonté plus grande que l'autre. Mais je m'empresse d'ajouter : ces différences ne sont pas du tout aussi grandes qu'on veut bien le dire. Même au point de vue naturel les hommes sont à peu près égaux, les qualités et les défauts se compensant à peu près dans chacun. Il n'y a que deux exceptions à cette loi d'égalité naturelle ; ce sont les hommes de génie

d'une de ces firmes (Gygax) provoqua, en 1893, une démonstration ouvrière devant l'usine de cette maison, — ce qui donna aux autorités suisses le prétexte pour poursuivre les anarchistes de Saint-Imier, Alcide Dubois et bon nombre d'autres, qui furent — on peut trouver les détails dans *la Révolte* de 1893 — arrêtés et conduits en prison — par qui ? *par les conseillers municipaux ouvriers* (démocrates-socialistes) *de la localité*, puis, après de longs mois d'arrestation préventive à Bienne, condamnés à la prison.

(N. de l'éditeur.)

et les idiots. Mais les exceptions ne font pas la règle, et en général on peut dire que tous les individus humains se valent et que s'il existe des différences énormes entre les individus dans la société actuelle, elles prennent leur source dans l'inégalité monstrueuse de l'éducation et de l'instruction et non dans la nature.

L'enfant doué des plus grandes facultés, mais né dans une famille pauvre, dans une famille de travailleurs vivant au jour le jour de leur rude travail quotidien, se voit condamné à l'ignorance qui, au lieu de les développer, tue toutes ses facultés naturelles ; il sera le travailleur, le manœuvre, l'entrepreneur et le nourrisseur des bourgeois, qui naturellement sont beaucoup plus bêtes que lui. — L'enfant du bourgeois, au contraire, l'enfant du riche, quelque bête qu'il soit naturellement, recevra l'éducation et l'instruction nécessaires pour développer au possible ses pauvres facultés ; il sera un exploiteur du travail, le maître, le patron, le législateur, le gouverneur, — un monsieur. Tout bête qu'il soit, il fera des lois pour le peuple, contre le peuple, et il gouvernera les masses populaires.

Dans un État démocratique, dira-t-on, le peuple ne choisira que les bons. — Mais comment reconnaîtra-t-il les bons ? — Il n'a ni l'instruction nécessaire pour juger le bon et le mauvais, ni le loisir nécessaire pour apprendre à connaître les hommes qui se proposent à son élection. Ces hommes d'ailleurs vivent dans une société différente de la sienne, ne viennent tirer leur chapeau devant Sa Majesté le Peuple souverain qu'au moment des élections, et une fois élus, ils lui tournent le dos. D'ailleurs, appartenant à la classe privilégiée, à la classe exploitante, quelques excellents qu'ils soient comme membres de leurs familles et de leur société, ils seront toujours mauvais pour le peuple, parce que tout naturellement ils voudront toujours conserver ces privilèges qui constituent la base même de leur existence sociale et qui condamnent le peuple à un éternel esclavage.

Mais pourquoi le peuple n'enverrait-il pas dans les assemblées législatives et dans les gouvernements des hommes à lui, des hommes du peuple ? — D'abord parce que les hommes du peuple, devant vivre du travail de leurs bras, n'ont pas le temps de se vouer exclusivement à la politique et, ne pouvant pas le faire, étant pour la plupart du temps ignorants des questions politiques et économiques qui se traitent dans ces hautes régions, ils seront presque toujours les dupes des avocats et des politiciens bourgeois. Et ensuite, parce qu'il suffira pour la plupart du temps à ces hommes du peuple d'entrer dans le gouvernement, pour devenir des bourgeois à leur tour, quelquefois même plus détestables et plus dédaigneux du peuple, dont-ils sont sortis, que les bourgeois de naissance eux-mêmes. Vous voyez donc bien que l'égalité politique, même dans les États les plus

démocratiques, est un mensonge. Il en est de même de l'égalité juridique, de l'égalité devant la loi. La loi est faite par les bourgeois, pour les bourgeois et elle est exercée par les bourgeois contre le peuple. L'État et la loi qui l'exprime n'existent que pour éterniser l'esclavage du peuple au profit des bourgeois.

D'ailleurs, vous le savez, quand vous vous trouvez lésé dans vos intérêts, dans votre honneur, dans vos droits, et que vous voulez faire un procès, pour le faire vous devez d'abord prouver que vous êtes en état d'en payer les frais, c'est-à-dire que vous devez déposer une somme de... ; et si vous n'êtes pas en état de la déposer, vous ne pouvez pas faire de procès. Mais le peuple, la majorité des travailleurs, ont-ils des sommes à déposer au tribunal? Pour la plupart du temps, non. Donc le riche pourra vous attaquer, vous insulter impunément, car il n'y a point de justice pour le peuple.

Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, tant qu'une minorité quelconque pourra devenir riche, propriétaire, capitaliste, non par le propre travail de chacun, mais par l'héritage, l'égalité politique sera un mensonge. Savez-vous quelle est la vraie définition de la propriété héréditaire? C'est la faculté héréditaire d'exploiter le travail collectif du peuple et d'asservir les masses.

Voilà ce que les plus grands héros de la Révolution de 1793, ni Danton, ni Robespierre, ni Saint-Just, n'avaient point compris. Ils ne voulaient que la liberté et l'égalité politiques, non économiques et sociales. Et c'est pourquoi la liberté et l'égalité fondées par eux ont constitué, assis sur des bases nouvelles, la domination des bourgeois sur le peuple. Ils ont cru masquer cette contradiction en mettant, comme troisième terme de leur formule révolutionnaire, *la fraternité*. Ce fut encore un mensonge. Je vous demande si la fraternité est possible entre les exploités et les exploités, entre les oppresseurs et les opprimés? Comment, je vous ferais suer et souffrir pendant tout un jour, et le soir, quand j'aurais recueilli le fruit de vos souffrances et de votre sueur, en ne vous en laissant qu'une toute petite partie, afin que vous puissiez vivre, c'est-à-dire de nouveau suer et souffrir à mon profit encore demain, le soir je vous dirais : Embrassons-nous, nous sommes des frères! — Telle est la fraternité de la révolution bourgeoise.

Mes chers amis, nous voulons aussi, nous, la noble liberté, la salutaire égalité et la sainte fraternité. Mais nous voulons que ces belles, ces grandes choses cessent d'être des fictions, des mensonges, deviennent une vérité et constituent la réalité. Tel est le sens et le but de ce que nous appelons la révolution sociale.

Elle peut se résumer en peu de mots : Elle veut et nous voulons que

tout homme qui naît sur cette terre puisse devenir un homme dans le sens le plus complet du mot, qu'il n'ait pas seulement le droit, mais tous les moyens nécessaires pour développer toutes ses facultés et d'être libre, heureux, dans l'égalité et par la fraternité. Voilà ce que nous voulons tous et tous nous sommes prêts à mourir pour atteindre ce but.

Je vous demande, amis, une troisième et dernière séance pour vous exposer complètement ma pensée.

(A finir.)

MICHEL BAKOUNINE

MARIE BASHKIRTSEFF

« On pourra me suivre de l'enfance jusqu'à la mort. La vie d'une personne, une vie entière, sans déguisement ni mensonge, est toujours chose grande et intéressante. » C'est ainsi que Marie Bashkirtseff offre au public le journal de sa courte mais précieuse existence. Ce journal ne pouvait être et ne fut publié qu'après sa mort, ce qui présume sa sincérité. Une telle œuvre, ajoute-t-elle, doit être sincère ou n'a pas de raison d'être. Du reste, cela se verra bien que je dis tout.

Elle a su réaliser ce miracle : Faire une œuvre vivante avec sa simple vie, ou osant, en sachant être sincère.

Marie Bashkirtseff mourut à 23 ans, mais elle ne croyait qu'à la vie. On ne saurait penser qu'elle a noté dans ces pages, au jour le jour, tant de pensées heureuses, de rêves et d'espérances enfantines avec l'idée obsédante d'écrire pour la mort. Ce qu'elle voulait, c'est se raconter à elle-même; aussi bien, savait elle trop peu s'oublier pour ne pas nous oublier complètement.

Ce journal, publié par les soins d'A. Theuriet, est une œuvre étrange et complexe, saisissante et vraiment touchante; non pas pourtant une œuvre d'art littéraire. Marie Bashkirtseff était peintre; comme écrivain elle s'ignore; ce n'était qu'une enfant : son style ni ses pensées n'ont rien rénové mais son œuvre a l'originalité délicate de sa personne. Et ce n'est comme elle l'a voulu qu'un document humain, le témoignage d'une vie.

Celui que n'intéresse pas la vie pour elle-même n'aurait que faire de lire ces pages. Cela dure et c'est toujours la même chose, comme les battements mêmes d'un cœur. Mais d'autres ne cesseront de l'écouter comme un mystérieux et fraternel langage :

C'est que cette vie, ardente d'un des plus grands amours de gloire et de beauté qui aient jamais embrasé âme humaine, fut plus belle qu'un rêve; c'est que l'enfant, en la racontant le soir dans la solitude de sa chambre, a su trouver pour la peindre des mots de vérité et d'humanité profondes;

c'est que la souffrance de l'idéal l'a sanctifiée et que la mort jeune y ajoute aujourd'hui son divin prestige.

Marie Bashkirtseff apparaît comme une nature exceptionnelle, très moderne, très réelle et très idéale à la fois. Malgré ses admirables élans de ferveur et d'amour, ce n'est pas une mystique; malgré sa sensibilité si affinée et si rare, ce n'est pas une âme débile, la jeune fille languide et trop rêveuse des romans: J'espère bien, dit-elle, que je ne suis pas cet être neutre, envieux, ignorant, aspirant les mystères et les dépravations par tous les pores.

Bien au contraire, elle ferait plutôt songer à quelque vierge antique. S'il fallait lui trouver des ressemblances à cette chaste mais impérieuse enfant, à qui Rome fut une seconde patrie et qui s'enthousiasmait de ses gloires, c'est là qu'il faudrait les chercher. C'est une fille altière, avec des dehors farouches et froids, ou railleurs, ayant l'air d'assister à sa vie comme une étrangère; mais simple, aimant les choses simples, les lignes sévères et pures, presque dépaycée dans ce Paris « si sec, si savant, si expérimenté, si raffiné » et auquel elle préfère les montagnes, les lacs, les arbres et les mers qui forment le paysage accoutumé de son rêve d'enfance et sont comme les images de son inaltérable pureté. Elle est telle, mais elle est autre aussi, car une âme n'est plus si simple. Ces apparences sont trompeuses: « J'adore tout ce qui est simple, écrit-elle, mais je n'eus jamais de sentiments simples; ces sentiments ne sont possibles que dans le bonheur ou à la campagne. » Au fond de ses yeux tranquilles il y a une âme ardente et tourmentée. Et voici une fille sauvage, capricieuse, fantasque, très sensuelle et toujours agitée, toujours en alarmes, jamais satisfaite. Telle qu'elle se révèle elle est toute autre quelle n'apparaît. Sa gaîté est toute en dehors. « Nous rions beaucoup et je m'ennuie bien. »

Voyez là au Colysée, « debout et muette dans la loge des Vestales, en face de celle de César ». Est-ce le passé seulement qui ressuscite en elle? Elle regarde de ses grands yeux hallucinés et songe. Quelle est votre devise, lui demandet-on un jour? « Rien avant moi, rien après moi, rien en dehors de moi. Celui qui se contente de peu ne voit pas au-dessus de ce qu'il a. » Que veut-elle? Elle ne sait quoi. Elle veut tout. Et sa vie se passe à poursuivre son rêve dans une course haletante et folle, mais où elle se brise.

Elle se cache pour pleurer, comme pour aimer, pour se tourmenter, pour souffrir. Et en cela elle est experte, car elle est d'une susceptibilité toujours en éveil: « Il y a des choses lointaines déjà qui me font sauter et me crispent les mains. Tout cela m'ennuie comme si on coupait du verre. Une foule de choses me choquent par je ne sais quel manque d'art, de grâce particulière, de je ne sais quoi. »

Pas une pensée, pas un sentiment n'est calme ; toute son âme est intense. Le feu sacré est bien caché au vulgaire. Froide au dehors ; elle brûle en dedans.

Au moral elle déconcerte aussi. On la croirait égoïste. « Oui, je passe pour l'être et cependant c'est dans ma nature de vouloir faire le bien de tout le monde. » Envieuse ? « Je n'ai jamais su envier, je regrette de ne pas être ce qu'est un autre. Voilà tout. » Et elle adore ceux qu'elle envie. Peut-être vaniteuse, trop avide de compliments et de louanges, « car ce n'est pas par bonté que je suis bonne, mais pour ne pas me tourmenter la conscience ; en faisant le mal on est trop malheureux ». Et cependant elle réalise tous les héroïsmes et toutes les vertus. Sa bonté pour les humbles gens qui la servent, pour de miséreuses compagnes, pour les pauvres « et tous ces gens-là qui font venir les larmes aux yeux » est touchante.

A la pénétrer bien c'est une enfant délicieusement aimante, candide et naïve, mais d'une exquise pudeur de sentiment, et dont l'amour est d'une qualité trop rare et trop belle pour n'être pas solitaire et sans affinité.

« Ce sont les personnes bienveillantes, dit-elle, qui en général ne savent pas aimer ; mais nulle personne n'est aussi *sensitive* que moi. » Cependant elle déteste d'être *sensible*. « Dans une jeune fille cela frise un tas de choses triviales. — Approfondissons l'amour mais jamais l'homme. — Ne prenons que le plaisir qu'on nous donne et celui que nous donnons. Il ne faut pas se laisser trop voir même à ceux qui nous aiment, il faut s'en aller au beau milieu et laisser des illusions. »

Pour ceux qui l'aiment c'est la plus étrange énigme. « Je n'ai pour ainsi dire pas de sympathie pour vous, lui dit l'un d'eux, tout en vous adorant. Vous êtes belle, mais je crois que vous n'avez pas de cœur. » Non, elle est tout amour. Elle est trop heureuse d'être adorée pour n'en être émue, mais sa réponse est voilée d'un silencieux sourire. « Et je fermai les yeux, c'est ma manière d'être tendre. » — Vous penserez quelquefois à moi ? « Quand j'en aurai le temps », dit-elle. Et puis elle ajoute : « Je suis restée un bon moment rêveuse. Il va me manquer, cet enfant. »

« Depuis qu'il m'a tout dit, je reste les coudes appuyés sur la table et je pense. Je l'aime peut-être. C'est lorsque je suis fatiguée et à moitié endormie que je crois l'aimer... Il m'a parlé de son amour, c'est toujours la même chose, il en parle bien. Je l'écoute en riant du haut de ma froide indifférence et en même temps me laisse prendre la main... Je l'écoute en riant et ses yeux noirs se perdent dans mes yeux gris. Je ne l'aime pas mais son feu me donne chaud. . En m'approchant de la maison je riais moins, j'étais amollie par cette belle nuit et par ce chant d'amour... Ses yeux étaient inquiets, irrités par la fuite des miens, mais si je l'avais regardé en

face j'aurais pleuré. J'étais énervée, confuse. » En rentrant dans sa chambre elle reste les mains sur son visage à tâcher de se comprendre, et puis elle écrit presque froidement : « Non, l'amour n'est qu'un amusement, *une musique pour couvrir les lamentations de mon âme*. Je suis ambitieuse et vaniteuse par-dessus tout. Je n'aime rien que mon art qui, à mes yeux, devrait me donner tous les autres bonheurs. »

Ame contradictoire, réunissant tous les extrêmes, changeante comme les heures, tantôt claire, tantôt sombre : « Il y a des jours où l'on dégage de la clarté, d'autres où l'on est comme une lanterne éteinte. » Il n'est pas aisé de la comprendre dans ses ondoyances, ses imprévus, ses subtilités, de démêler la trame simple des images des impossibilités et des chimères qui sont sa vie. On ne se retrouve pas toujours dans les labyrinthes obscurs de cette âme; le flambeau vacille à chaque instant et ce sont des clartés extraordinaires suivies de longues ombres. Elle-même semble prendre plaisir à nous dérouter, nous avertissant de ne pas chercher « au delà ou en dedans de ce qu'elle dit; qu'il n'y a rien ».

Considérez-la dans ce joli portrait qui orne le volume des correspondances, la joue inclinée sur ses mains jointes et vous regardant franchement de ses beaux yeux sombres. C'est l'énigme d'elle-même qu'elle vous propose, en vous disant qu'elle n'a pas de secrets; avec un vague sourire aux coins des lèvres, en vous disant toute la vérité.

C'est une Slave blonde, les yeux d'un gris sombre, les sourcils fortement tracés, les narines vibrantes et sensuelles, la bouche sérieuse, aux lèvres comme offertes; une physionomie aux traits accentués, volontaire et cependant avec quelque chose d'enfant. Exquisement jolie, mais sans rien de mièvre ni de trop languide; un visage qui respire la volonté et la franchise. Pas bien grande, garçonnière de poitrine comme de cœur, femme des hanches, avec de petites mains légères.

La façon même, disait Louise Breslau, dont ses mains touchent les objets est une beauté.

Cette beauté fut l'image de son âme et la conscience qu'elle en eut une de ses forces. Sa vie peut se résumer dans ses traits de volonté pleins de grâce et dans telles de ses attitudes de volonté ailée. « Le soir, dans la chambre de ma mère, je suis venue de ma manière légère et pleine d'enthousiasme. »

Elle naît d'une ancienne noblesse de Petite-Russie, distinguée autrefois dans les armes. Dans ces grandes plaines grises, dont elle subit inconsciemment la tristesse peut-être, au milieu d'une famille dévouée, empressée à lui plaire, l'enfant s'élève, joue et grandit. Puis, brusquement, c'est l'exode. Elle a dix ans. Sa mère l'emmène avec toute une petite suite et dès lors

commence ce curieux pèlerinage qui la fit enfant de toutes les patries : Vienne, Genève, Rome, Paris, Londres.

Elle a sa cour de gouvernantes qui l'accompagnent Sa mère, sa tante, « ses mères », comme elle les appelle, ne songent qu'à la choyer, à satisfaire tous ses caprices. Dans ce train de princesse de légende voyageant à travers le monde, elle s'initie tôt à la vie. Là surtout, aux doux bords de la Méditerranée, à Nice « où l'air est si vapoureux et si doux qu'on étouffe de joie », elle s'éveille, elle aime. « Je suis faite pour les triomphes et les émotions. » On assiste à l'éblouissement intérieur de cette âme. Ce qu'elle recherche autour d'elle ce ne sont pas « les roches arides, les oliviers pâles, le paysage noir » où sa pensée ne peut rayonner, mais « les montagnes couvertes d'arbres, les plaines cultivées *délicieusement* », c'est-à-dire un prolongement d'elle-même. Elle se regarde aussi et s'admire : « Je marche silencieuse et blanche comme une ombre Je suis jolie; rien n'embellit comme de savoir l'être. Tout le monde me le dit, je suis gentille seulement, parfois jolie. Je suis heureuse. » Heureuse, oui, mais déjà inquiète. On ne sait pas précisément de quoi, elle pas davantage C'est surtout une précipitation de vivre. « Le satin bleu, ces violettes et la lumière qui vient d'en haut, la harpe... pas un bruit, personne. Je ne sais pas pourquoi j'ai si peur de la campagne; je n'en ai pas peur, mais je ne la recherche pas. Enfin, tout cela est ravissant pour se reposer, mais je ne suis pas fatiguée, moi! Je m'ennuie. Ses joues lui brûlent comme du feu. « Vous me volez mon temps, dit-elle à sa maîtresse, je n'ai pas de temps à perdre. — Je suis arrivée à un tel état d'énervement que chaque morceau de musique qui n'est pas un galop me fait pleurer. — On s'étonne de trouver en moi une telle fièvre de vie, je crains que ce soit le présage d'une existence courte. »

Enfant, elle ressemblait ainsi, selon l'expression de Barbey d'Aurevilly, à une espérance et à un pressentiment tout ensemble.

Elle reçoit l'enseignement chrétien et austère de son pays et de son temps. Elle s'en étonne un peu, parfois troublée, sans trop raisonner, d'ailleurs. « Je prie, mais je ne crois pas », écrit-elle encore enfant. Ce qu'il faut à cette païenne, ce n'est pas la tristesse et la mort, mais la vie, le soleil, les vastes plaines « qui vont à son visage » et surtout le bonheur. « Quand je suis fatiguée ou fâchée, je ne suis plus belle Je m'épanouis au bonheur comme les fleurs au soleil. Rien de plus fragile que moi. » Elle a de la vie une conception saine et robuste dont elle ne se cache pas : « Je me suis confessée, mais j'enrage. Un certain volume de péché est aussi nécessaire à l'homme qu'un certain volume d'air pour vivre. Pourquoi les hommes restent-ils attachés à la terre? Si leur conscience était pure ils seraient trop légers et s'envoleraient vers les cieux comme des ballons rouges.

« Un peu de gourmandise, même, est nécessaire comme l'esprit. La nourriture fine et simple entretient la santé et par conséquent la jeunesse, la fraîcheur de la peau et la rondeur des formes, témoin mon corps. Voyez ses mains « si blanches, si fines et à peine roses à l'intérieur ». Elle met à s'aimer une insistance étrange, mais jamais maladive. Elle s'excuse de nous le dire. Ne suis-je pas mon héroïne à moi ? Son héroïne et son idole. Tout s'enroule et s'enguirlande autour de sa frêle existence. Elle s'est faite la raison de tout. Ce que dès l'abord elle a vu de plus beau dans le monde, c'est elle-même et le monde de sa pensée et de son cœur. L'univers, s'écrie-t-elle aussi, c'est moi. C'est en soi qu'il faut réaliser toutes les beautés et c'est jusqu'à son propre rêve qu'il faut s'élever soi-même.

C'est dans les mirages de cette solitude ardente qu'elle connut la gloire. C'est une soif qui dévore, et c'est une beauté nouvelle, avec des rayonnements nouveaux. C'est une aspiration immense de tout son être non plus seulement au bonheur, qui n'est qu'une ombre, mais à une sorte de divinité. « Je suis lasse de mon obscurité, je dessèche d'inaction. Je moisiss dans les ténèbres. Le soleil ! Le soleil ! »

Et désormais commence cette lutte tragique avec elle-même, où l'ambition se mêle à toutes ses actions, contrecarre tous les élans de son cœur, empoisonne toutes les heures de cette vie souriante, qui n'avait qu'à se laisser vivre. Tous les objets de la convoitise se présentent tour à tour devant elle. « Ah ! s'écria-t-elle plus tard, tout ce que j'ai été dans ma tête d'enfant ! » Mais elle se trompe, s'édifie un royaume mensonger et frivole, s'égaré en essayant d'y vivre et finit par s'abîmer dans l'effondrement de ses espérances et sous leurs ruines brûlantes ; mais l'élan et la foi sont superbes.

« Soyez tranquille », écrit-elle, dans son insolente fierté, « je ne vivrai pas pour moisir quelque part dans les vertus domestiques... Les mains oisives et la tête occupée, il doit venir un tas de pensées inutiles, dangereuses. » Et dans un de ces retours de pensée qui lui sont familiers : « Si j'étais heureuse et tranquille je pourrais travailler des mains pour penser à mon bonheur. Non, alors je voudrais y penser les yeux fermés. »

Aristocratique, élevée dans l'élégance et le luxe, elle se fait du monde la plus étrange idée. Elle, dont par un singulier contraste, l'art allait consister à peindre des enfants pauvres, les choses et les gens de la rue parisienne, n'a vu le peuple que par les vitres de son carrosse. A quatorze ans, on lui raconte qu'il y a en Russie des gens qui veulent tout diviser et avoir tout en commun. Quelle horreur ! Quoi ! ils veulent tout anéantir. Plus de civilisation, plus d'art, plus de belles et de grandes choses. Sa stupéfaction infantine est profonde. Le peuple russe est bon, simple, donc il est heureux.

C'est sa logique de petite fille. Elle aime les rois, les princes. Voilà les images de la grandeur vivante. Ne croyez pas que ce soit un esprit de caste. Elle même est républicaine et trop fière. « Je ne puis estimer un homme qui s'incline. — Je ne suis royaliste qu'en me mettant à la place du roi. » Mais un prince vient de mourir, dans une aventure tragique, au loin. Cela ne devrait pas la toucher du tout, elle en convient, il faut remettre les choses en place. Mais, n'est-ce pas un prince *charmant*? Elle en est remuée jusqu'au fond de son être. « Je ne crois jamais avoir pleuré comme je pleure celui qui vient de mourir. » Rêves d'enfant! On conçoit que les alarmes de la vie réelle vont bientôt l'en réveiller en sursaut. « Si je n'avais pas eu de déceptions, dit-elle, je serais devenue un être surnaturel. » Les déceptions et les souffrances ont fait d'elle, selon d'autres lois et mieux peut-être, une âme vraiment humaine.

Mais c'est l'heure de la transformation. Un jour, elle lit ce passage de l'Évangile : Si vous aviez la foi vous diriez à cette montagne : Transporte-toi d'ici là, et elle s'y transporterait, et rien ne vous serait impossible. « A la lecture de ce passage, écrit-elle, je fus comme illuminée. Je me levai, ne me sentant plus ; je joignis les mains, je levai les yeux, j'étais comme en extase. J'étais transformée, j'étais joyeuse, je dormis bien, je me réveillai plus calme. » C'est le touchant et confiant repos dans la tourmente qui se lève. Il lui semble qu'elle n'a plus qu'à vouloir, qu'elle peut tout ; et déjà elle est aguerrie, plus si ombrageuse. Sa conception d'elle-même a grandi. « Je regarde ma vie comme une chose qui m'est étrangère et j'ai mis dans cette vie tout mon bonheur et tout mon orgueil ; — car l'homme se fait lui-même, il est le maître de ses destinées ; le fatalisme est la religion des paresseux. »

Bravement, elle s'est mise au travail, refoulant toutes les vanités et les préjugés de sa classe. Même, elle se plaint de sa fortune, envie ses amies pauvres, en veut à son quartier si propre, si uniforme, où l'on ne voit ni une pauvre, ni un arbre non taillé, ni une rue tortueuse. Levée de grand matin, elle se rend à l'atelier, déjeune à la hâte dans les tavernes de la route : « Une nourriture très simple, pas de voitures, l'omnibus ou les pieds. — A l'atelier tout disparaît, on n'a ni nom, ni famille ; on n'est plus que soi-même et on a l'art devant soi et rien d'autre. On se sent si content, si libre, sifier. » Là, dans sa blouse noire, elle travaille du matin au soir, opiniâtrement. Elle veut arriver et arriver vite. C'est une impatience mortelle. Qu'était-ce que ce labeur? Pour nous, du point de vue où nous le considérons aujourd'hui, un labeur ingrat et stérile et inutile. On a peine à s'en faire une idée. N'est-ce pas un égarement encore? Elle se cherchait où elle n'était pas. Il suffit de dire quelques mots de sa peinture. On en a beaucoup parlé ailleurs, on en a dit les qualités robustes et saines. Rien n'est plus

opposé à un art de jeune fille; sa manière est brutale; ses peintres préférés : Ribeira, Velasquez, Manet, Courbet, Goya, Millet aussi plus lointainement et Bastien Lepage, dont elle subit la grande vogue. Elle va aux sujets « canailles » avec un goût de réalisme qui est de l'époque, mais qui n'en étonne pas moins chez cette aristocrate et cette intellectuelle. On peut voir un de ses tableaux au Luxembourg et les autres dans l'atelier de la rue Hégésippe Moreau, où sa mère les conserve religieusement. Mais, si remarquables que puissent être ces œuvres, qu'y a-t-il réellement là de l'étrange et haute créature révélée par certaines de ses pages ?

Rien ou presque rien. C'est d'un bon peintre, mais c'est tout.

Et pourtant c'est en cela qu'elle a mis toute son âme, et c'est de son insuccès, de ses stériles efforts qu'elle se meurt d'angoisse. L'art lui résiste. Et la voilà tourmentée, haletante, tout en pleurs, ne sachant plus ce qu'elle veut ni ce que le monde veut d'elle. Elle a constamment les yeux fixés sur les foules; celles-ci passent, indifférentes; ont-elles tort ou raison, qu'importe! car quelle misère que cette susceptibilité de l'opinion, qui est au fond de tous ses chagrins, et qui n'a d'excuse que sa candeur.

Et c'est ainsi, que s'étant fait de la vie un tel idéal, elle va butter aux premiers pas contre toutes les misères et toutes les déceptions. Comment être heureuse! C'est une âme qui se ravage et s'épuise et que le premier coup de vent emportera.

Elle n'est pas faite pour vivre; comme une plante transplantée des altitudes dans une vallée malsaine, elle va se faner et périr. « Je ne peux pas vivre Je ne suis pas créée régulièrement. J'ai un tas de choses de trop et un tas qui me manquent et un caractère qui ne peut pas durer. »

Le génie n'est pas qu'une *longue patience*, mais certes les dieux ne se révèlent pas aux impatients; la gloire, en art, n'est pas aux audacieux, comme la fortune. Elle ne savait ni attendre, ni s'ennuyer, faire et refaire sans cesse son ouvrage, avec un opiniâtre espoir. Qui lui en ferait un reproche? Elle travaille avec fièvre et emportement. C'est sa vie. « En peignant je m'imagine tisser mon bonheur », mais ses mains sont impatientes, comme son cœur, brouillent l'ouvrage et le ruinent. Puis elle retombe inerte, découragée. « Je m'ennuie parce que ma vie est toute de travers et que je m'ennuie. » Et ce sont encore des cris et des lamentations. Que faire de cette fiévreuse ouvrière toujours agitée dans le vide. « Cela ne me fait plus rire, cette déveine constante, imperturbable, étonnante... les humiliations ne glissent pas sur mon cœur... Voilà trois ans et qu'ai-je fait? Que sais-je? Rien. Et le coup de foudre, l'éclat, la gloire? » Pourquoi vivre? Elle a déjà voulu se tuer autrefois, en Russie, mais elle a eu peur de l'enfer. C'est égal, si la malchance la poursuit, elle se tuera à 30 ans. C'est le terme qu'elle assigne à sa fortune.

Et cette résolution prise, elle est contente d'être si raisonnable. Elle a commandé à l'orage et s'est apaisée. La voici de nouveau rassérénée; elle est redevenue stoïque et sourit de ses grands chagrins : « La femme qui écrit et celle qui décris font deux. Que me font à moi toutes ces tribulations? »

« Je ne crois pas que j'aime mon art, c'était un moyen, je l'abandonne... vraiment? »

Non, elle y avait mis toute son âme. On ne se reprend plus quand on s'est ainsi donnée. On en meurt. « J'ai commencé mon art par fantaisie, avoue-t-elle, et par ambition, je l'ai continué par vanité et j'ai fini par l'adorer. »

Mais ce qu'elle adore sous ces apparences c'est bien plus l'Art lui-même dans sa beauté créée, « la splendeur étourdissante de la majesté de l'Art », dont elle parle avec des mots de vertige et d'amour : « Je me le figure comme une grande lumière là-bas, très loin, et j'oublie tout le reste et je marcherai les yeux fixés sur cette lumière. » Voyez-la dans les musées, devant les maîtres : « Il ne faut pas qu'il y ait alors des paroles autour de moi. C'est douloureux comme un coup de couteau. On ne pourrait en parler qu'avec quelqu'un qu'on aimerait complètement, sinon cela crée des liens invisibles. On semble avoir commis une mauvaise action ensemble. »

« La beauté complète, dit-elle encore, affranchit de tout. Il faut qu'elle occupe tout votre être et qu'il n'y ait de place pour rien que pour la beauté. » Et le lendemain, redescendue dans la vie, comme au sortir d'un songe, elle resubit les emprises du milieu et la vulgarité ambiante. Avec un tel éblouissement dans les yeux, elle s'évertue à peindre les gens qui passent!

Ainsi, fut-elle une merveilleuse créature affolée de beauté, mais inapte à la créer de ses mains. Sa création, c'est elle. Ce qu'elle donne, c'est elle. Tout ce qui reste de cette âme élue ce sont quelques paroles ardentes, quelques cris angoisseux et profonds et c'est sa souffrance, la dignité de sa vie, la grandeur de ses rêves. Cela seul nous importe et cela suffit à sa gloire.

Lorsque le soir tombait, elle revenait, après ce labeur pénible, brisée et lassée, mais plus heureuse, à ses cahiers et à ses livres, dans sa chambre de jeune fille, tendue de satin bleu, si calme, si idéale « qu'on n'y entrerait qu'à genoux ». Son bureau est là « avec ses deux bougies allumées sous une chaude et douce lumière »; ses livres aimés, étranges livres de jeune fille : Homère, Platon, Epictète, Plutarque, Michelet, Balzac, Kant, Fichte... et ces cahiers, dans lesquels elle consigne les menus événements de sa vie inquiète.

En réalité, ce qu'elle écrit ce ne sont pas là non plus des notations d'art

et d'artiste, telles que celles des Goncourt par exemple, mais de la vie simplement, sans phrases et sans recherche. Nul souci de plaire. Elle ne ruse pas et parle à voix haute et avec une enthousiaste aisance.

« Le laborieux Flaubert a gémi sur ses peines extrêmes. Allez, le mal qu'il s'est donné se sent. Balzac ne s'est jamais plaint de cela et il était toujours enthousiasmé de ce qu'il allait faire. »

« Non, écrit-elle avec une rare clairvoyance : Je ne suis ni peintre, ni sculpteur, ni musicien, ni femme. Chez moi tout se réduit à des sujets d'observation, de réflexion, d'analyse. Je m'examine curieusement et avec des regards ébahis. Une figure, un son, une joie, une douleur sont immédiatement pesés, examinés, vérifiés, classés, notés. Et quand j'ai dit ou écrit je suis satisfaite. »

Son analyse est des plus fines :

« Demander pour un autre c'est une bassesse qui élève; on croit naïvement qu'on est charitable, dévoué. Demander pour moi serait sublime. — Pardonne, le christianisme nous ordonne le pardon. Est-ce possible? On n'est pas maître de sa mémoire, tant qu'on se souvient on n'a pas pardonné. »

C'est écrit dans un style analytique assez pâle et tranquille, mais au moindre souffle de passion, voici que tout change : les phrases se heurtent, se déchaînent. Tout ordre, toute symétrie a disparu : « Je suis incohérente et saccagée comme mes écrits... Je passe ma vie à dire des choses sauvages... mais cela a un accent amer, car cela vient du fond d'un cœur ulcéré. » Elle trouve alors, presque au courant de la plume, sans trop s'en apercevoir, des mots profonds et vrais, des images neuves et colorées, et surtout, d'admirables cris du cœur.

Certaines phrases sont superbes. Il y en a qui brésillent dans les ténèbres comme des torches mal éteintes, d'autres qui roulent pêle-mêle à travers tout, charriant leurs scories et leurs flammes, d'autres qui éclatent comme des notes suraigües de harpes ou « ce son admirable du clairon après de formidables silences » qu'elle a décrit : Voici une chambre mortuaire : « L'air offre un affreux mélange de fleurs de terre et d'encens. Il fait chaud et l'on a fermé les volets. »

Voici une de ses plaintes : « Je voudrais tant voir, écouter, apprendre. Mais je ne sais ni à qui ni comment le demander. Je suis bien seule et je reste là stupide, émerveillée, ne sachant où me jeter et entrevoyant partout des trésors : les histoires, les langues, les sciences, toute la terre enfin; je voudrais apprendre et tout savoir et ma tête éclate et je suis comme enveloppée d'un voile de cendre et de chaos. »

D'autres notes sont charmantes : « Je me souviens de ces délicieux jar-

dins et de mon enfance... Je ferme les yeux et je vois. J'entends dans mes cheveux la brise de la mer, les voix des femmes et les orgues. »

Elle peint surtout par accumulations d'adjectifs, sans symétrie, et par soubresauts de sensations : « Cette majestueuse tristesse (de l'Escorial) est un charme. Le palais s'élève au-dessus d'une campagne brûlée, sombre, houleuse comme une mer. — Là (à Rome) la vie est autre, libre, fantastique, large, folle, languissante, brûlante et douce, comme son soleil, sa campagne. »

Mais le style n'est qu'un accessoire encore. Ce sont les sentiments et les pensées qui font la valeur de ce journal ; c'est le drame de cette existence tourmentée et affolée, et ce mystère étrange de la femme naissant à l'art et à la science, se dégageant de ses langes, apprenant à balbutier nos rêves ; c'est la lutte tragique de sa volonté et de son atavique impuissance. Elle semble encore enveloppée de mille liens ; elle est trop faible, trop chancelante et plus que nous elle a une immense capacité de souffrir.

Il faut assister à cette transformation intérieure qui, de l'enfant gâtée capricieuse et impérieuse, fait une femme toute moderne, notre sœur ; au lent dépouillement d'elle-même et à cette élévation spirituelle de toute son âme, dans l'inquiétude croissante de ses jours.

Un calme et monotone bonheur de vie de famille, avec sa succession de jours uniformes et d'égaux pensées, ne pouvait longtemps satisfaire ce caractère tourmenté. Aussi n'en parle-t-elle que d'une manière âpre et farouche : « Je me ferais bien communalde, rien que pour faire sauter toutes les maisons, les intérieurs de famille. On devrait l'aimer, son intérieur, il n'y a rien de plus doux que de s'y reposer. Mais se reposer éternellement ! » Ce qu'elle envie c'est la liberté de se promener toute seule, d'aller, de venir, de s'asseoir sur les bancs des jardins, d'entrer dans les églises, de se promener le soir dans les vieilles rues.

Sans se poser en revendicatrice de l'égalité des femmes, ce qui n'allait guère à sa fine nature d'artiste, Marie Bashkirtseff pourtant ne cesse de la réclamer avec une rare élévation de pensée. « On a peut-être raison de rire. Les femmes ne seront jamais que des femmes. Mais pourtant, si on les élevait de la même manière que les hommes... Oui, il faut crier et se rendre ridicule pour obtenir cette égalité dans cent ans. »

Ce fut le but inconscient de toute sa vie : égaliser l'homme. Elle en avait les pensers et savait en parler le fier langage :

« Je n'ai jamais compris qu'on pût donner sa vie pour un être aimé, mais je comprends, en revanche, qu'on subisse toutes les tortures et qu'on meure pour un principe, pour la liberté, pour quelque chose qui peut améliorer la condition des hommes. Pour cela je donnerai la dernière goutte de mon

sang. Je le défendrai aussi bien en France qu'en Russie; la patrie ne vient qu'après l'humanité et je suis pour simplifier toutes les questions. »

« Si je ne me fais pas déporter c'est que c'est inutile et que j'ai horreur de l'inutile; » voilà comment elle parle quand elle songe à son pays. « Les anciens régimes sont la négation du progrès et de l'intelligence. Dans les rois ce n'est pas l'homme qui est mauvais, mais la fonction qui est inutile. Mais, ajoute-t-elle, je suis calme, pas nihiliste du tout; seulement, si je croyais à quelque sérieuse menace contre la liberté, je serais la plus furieuse de toutes. »

Sa pensée libre et sage s'enhardit à tout scruter, tout raisonner et cela au milieu de ses plus mortelles angoisses : « L'âme est une pure invention et cela fait tomber, comme les décors dans un incendie de théâtre, toutes nos croyances les plus intimes et les plus chères. — Dieu est-il le Dieu qui écoute? L'Église a amoindri Dieu, dénaturé la religion, ou plutôt a créé une religion compliquée et pleine de charlatanisme, qu'il faut détruire. — Il faut s'agenouiller n'importe où et prier Dieu simplement. Dieu est partout. La religion du Christ, d'après ses paroles, ressemble peu à votre catholicisme et à notre orthodoxie que je m'abstiens de suivre, me bornant aux préceptes du Christ et m'embarrassant peu des allégories, des superstitions, des diverses absurdités introduites dans la religion plus tard par les hommes — Ce n'est pas la lecture de la Bible qui peut faire croire à Dieu; ce n'est qu'un document humain ou tout ce qui y touche est enfantin. Dieu c'est la nature même peut-être. On ne peut croire qu'à un grand mystère, la terre, le ciel, tout, Pan. »

Mais ne demandez pas à cette enfant inquiète une trop rigoureuse unité de pensée : contradictoire elle est toute. « Il faut souffrir pour croire à Dieu, dit-elle; quand on est très heureux on s'en passe. » Aussi, dans ses larmes la retrouve-t-on souvent agenouillée devant Dieu, qu'elle prie quand même pour qu'il l'assiste, mais avec quelles étranges prières de révolte! C'est que la mort approche. Elle vient discrète, insinueuse et chuchotante. L'obsession grandit de cette mort qu'elle ne veut pas, qui vient trop tôt. Elle tourne et retourne cette pensée et la curiosité de la mort la lui rend moins affreuse. « La mort ma touchée du doigt. Je contiens un mystère... C'est nouveau d'abord... » Cependant elle méprise la mort. S'il n'y a rien, c'est tout simple; s'il y a quelque chose, elle se recommande à Dieu. Non! la mort ne lui fait pas peur, « mais l'oubli, ne plus être, n'avoir pas été! Je deviens folle en pensant que je vais mourir dans l'oubli. »

Elle est frappée. Elle s'en aperçoit, ne sait y croire, se révolte, pleure et prie avec des retours de mysticisme et de foi enfantine. Mais « la prière attendrit » et elle se soumet lasse, énervée, triste, dans une détente de tout

son petit être, et puis ne croît plus qu'on puisse mourir ainsi, sa volonté de vivre l'emporte en un bond violent et joyeux :

« Mon corps pleure et crie, mais quelque chose qui est au-dessus de moi se réjouit de tout. J'aime la vie malgré tout; ce n'est pas un passage, une misère, mais la vie; tout ce que nous avons de tout. Car la vie est à nous; elle est tout ce que nous ayons. » Vivre c'est son immortel cri.

Elle travaille avec une ardeur nouvelle. « J'ai honnêtement travaillé toute la semaine, jusqu'à dix heures du soir du samedi, puis je suis rentrée et je me suis mise à pleurer. » Pourquoi pleurer? Elle répond par ce cri sublime : « Pour tout ce que je pleure depuis le commencement du monde, pour tout ce qui me manque et m'a manqué. »

Elle résiste, vaillamment encore, et poursuit son douloureux chemin, sans paraître trop s'affecter aux yeux du monde; le sourire aux lèvres : « Il ne faut pas qu'on me voie pleurer, on croirait que je pleure d'amour. » — « Ici, dit-elle, dans les moments les plus douloureux de la vie, on me voit à l'intérieur; à l'extérieur je suis tout autre. On dirait que je n'ai pas une contrariété et que j'ai l'habitude d'être obéie par les hommes et par les choses. »

Cependant elle languit. On l'entend qui tousse. La mort approche à pas lents et sourds mais sûrs. « J'étouffe... Je suis belle. » C'est la plus difficile des malades. On s'empresse autour d'elle, ce qui la fait enrager. Un jour en wagon, elle consent à s'asseoir du côté où la fenêtre n'ouvre pas. Non! il faut que l'autre fenêtre aussi soit ouverte. Elle s'endort. On referme la fenêtre. Elle se réveille en criant qu'elle va casser les vitres avec ses talons. Rageuse, elle ne mange plus, s'immobilise en ses pensées, les sourcils contractés, avec des regards d'angoisse, des yeux où la fièvre met une extraordinaire flamme. Depuis longtemps ses oreilles bourdonnent; elle devient sourde et cela l'afflige plus que la mort même. Elle se plaint de souffrances indéfinissables entre le cou, l'oreille et la gorge. « C'est comme si l'air devenait du plomb et me tirait la peau du visage vers la terre, et j'ai le feu aux bras. » Les médecins se consultent, prennent des airs graves. On est consterné autour d'elle. Mais elle s'en aperçoit et ricane, affectant un stoïcisme farouche : « Moi, cela m'amuse, je triomphe. »

On la soigne avec d'innombrables prévenances, mais elle laisserait des anges.

« Laissez la mort ne m'effraie pas. Je ne me salirai pas avec de l'iode, je ne boirai pas de l'huile de foie de morue, je ne mettrai pas de flanelle. Qu'importe tout cela? On s'inquiète trop de ma précieuse santé. Toute sensation poussée à l'extrême est une jouissance et je suis en un âge où l'on trouve de l'ivresse même à mourir... Ah! il n'y a de vraies anxiétés, comme de vrais bonheurs, que dans les choses de la gloire. Ce qui est into-

lérable, c'est la malchance, cet art râté et fichu... Je ne puis y toucher du bout de la pensée sans que cela me fasse horriblement mal... Tout ce que j'ai fait jusqu'ici est tourné au poncif, à la romance. C'est banal, maladroit, prétentieux ! » Et elle se remet à peindre des gamins dans une cour. Tandis qu'elle peint, elle rêve à un grand tableau, à la campagne, avec un ciel infini, des herbes et des fleurs sauvages, de l'espace, de l'espace ! car elle est comme étouffée.

Le poumon droit, les bronches sont atteints. Il faut respirer un autre air, voyager. A moitié sourde, dévorée de larmes et d'angoisses et presque mourante, la voici en Espagne, devant ses maîtres. Elle s'approche seule, silencieuse et regarde :

« Je vois ce que je ne voyais pas ; mes yeux s'ouvrent ; je me hisse sur la pointe des pieds et je ne respire pas, de crainte que l'enchantement cesse. On espère enfin toucher à ses rêves. Toutes les facultés sont tendues vers ce but effrayant ! »

Elle s'exalte, oublie tout. Ce sont des jours de fête, de soleil, d'éternelle illusion. Au bord de la mer, en robe blanche, avec des chapeaux blancs, « des chapeaux de femme heureuse », elle revit. « Mes épaules ont un air d'épanouissement qui ne va pas avec la toux. Quand j'allonge le bras il prend un caractère atteint au lieu de l'insolence d'autrefois. C'est même joli, je ne me plains pas. On devient mince sans maigreur et avec je ne sais quoi de langoureux qui va bien... Je suis si rose et fraîche encore. Vous pensez que je veux mourir, fous que vous êtes. J'adore la vie, telle qu'elle est, et les larmes que Dieu m'envoie. »

Enfin, le poumon gauche est attaqué aussi ; elle l'a senti, pour la première fois, dans les catacombes à reliques de Kiew. C'est une douleur entre la clavicule et le sein, « là où les médecins frappent leurs petits coups ». Elle est accablée. « C'est comme si les os allaient percer la chair qui s'en va. » La nuit même, le rêve continue la pensée et elle ne dort jamais sans rêves : « J'ai rêvé qu'on avait mis sur mon lit un cercueil et l'on disait qu'il y avait une jeune fille dedans. Et il resplendissait comme du phosphore dans la nuit. »

Cependant, elle travaille toujours, l'infatigable ouvrière ; et le soir, toute épuisée, à demi endormie, elle entend des harmonies divines lui passer par la tête : « Ça vient, ça passe, on le sent, la mélodie se développe ainsi malgré vous... » Et puis ce sont encore des prières et des pleurs : « Tout à l'heure, je suis tombée à genoux, en sanglotant et en implorant Dieu ; les bras étendus et les yeux fixés devant moi comme si Dieu était là dans la chambre. Il faut y croire ; c'est une chose si commode quand on souffre. Quand on n'a à qui s'adresser, quand on est au bout de tout, il reste Dieu. »

Mais, tandis que les nuages s'accumulent sur sa tête, voici que l'horizon est resté vaguement doux et bleu, comme en ses plus beaux jours. Souvent, à ces heures d'angoisses, revient dans sa pensée l'éblouissant mirage de l'Italie. C'est là son paradis caché. C'est un souvenir mêlé d'amour, de soleil et de mer, parmi l'aurore de sa vie et la prime fleur de ses rêves. Et c'est comme en un chant qu'elle en parle :

« Là le ciel est pur, la mer est bleue. C'est comme quelque chose de très beau pour lequel on n'est pas préparé. Un grand bonheur définitif vers lequel on voudrait aller délivré de tout ennui... O Naples, o Sorrente, divines et belles. Là on respire, là on est bien. O Midi, o Méditerranée, o mon pays aimé qui m'a tant fait souffrir ! O mes premières joies et mes plus gros chagrins ! O mon enfance, mes ambitions, mes grâces ! »

Mais la mort est bien là. C'est la fin. « Je vous l'avais bien dit que je devais mourir. Je sais, que comme tous les autres, je vais à la mort, au néant... J'ai touché aujourd'hui le fond du désespoir. Les larmes m'étouffent, de belles grosses larmes silencieuses, comme une pluie d'été. »

Dans les derniers jours sa résistance faiblit ; les souffrances lui font enfin oublier la vie et l'âme s'ensommeille. Un sentiment très tendre, vague, complexe, mêlé d'art, de pitié, de lassitude, s'est révélé dans son cœur pour son maître mourant. Mais déjà le monde entier n'est plus elle, déjà commence la mystérieuse communion avec les choses dont la vie n'a été que la prière. A mesure que la mort approche « un voile tombe entre moi et le reste de la terre... Tout change d'aspect. On est au-dessus des petites misères avec quelque chose de radieux dans son être ; une divine indulgence envers la vile multitude, qui ignore les causes secrètes, changeantes, ondoyantes et diverses de votre béatitude, plus fragile que la plus fragile des fleurs.

« Je voudrais tout voir, tout avoir, tout embrasser, me confondre avec tout et mourir, puisqu'il le faut, avec extase, pour expérimenter ce dernier mystère, cette fin de tout, ou ce commencement divin. »

Elle veut travailler encore, mais ses forces défaillent. Elle se couche enfin. On transporte son lit au salon, et c'est là que quelques jours après, « enveloppée d'un fouillis de dentelles et de peluches », toute blanche, comme une fiancée, et l'âme candide aussi, triste, mais souriante, elle repose sa tête charmante et expire.

C'était l'automne de l'année 1884.

Maurice Barrès, dans les pages délicates qu'il a consacrées à la mémoire de Marie Bashkirtseff, l'appelle de ce vocable mystique et doux : *Notre Dame qui n'êtes jamais satisfaite*. Et vraiment, sa vie ne fut qu'une « aspiration vers la lumière », inassouvie, mais incessante, mais divine ; et dans

sa tâche ardue, dans cette ascension de tous les jours vers la Beauté, entrevue dans les splendeurs lointaines, elle ne s'est reposée que pour mourir.

Son âme était grande, mais ses forces trop faibles. Elle est retombée brisée. Un mot juste résume toute sa vie : « Je n'ai pas été secondée. » Elle a lutté seule, ne se confiant qu'à elle-même. Là est le secret de son énergie et de son courage ; là aussi est le secret de sa faiblesse. Elle ne demandait rien à personne, à peine à Dieu.

Mais jamais elle ne consentit au destin ; jamais elle ne lui a dit ce *Fiat voluntas* de l'âme qui s'incline. Elle ne connut ni la patience ni la résignation et fut héroïque jusqu'à son dernier jour.

Sans doute, d'autres qui ne la valaient pas, de plus simples femmes, ont mieux compris la vie : L'humilité, qui s'oublie, sait d'un plus touchant regard contempler toutes choses. Sans doute, elle ne sut s'oublier ; en tout, elle se cherchait elle-même et tout ce qui n'était pas fait à sa lumineuse image, semblait obscur pour elle.

Ce sont les inconséquences de cette âme.

Mais ne faut-il pas l'aimer d'avoir été telle et d'avoir résumé dans une brève et splendide existence, et d'une façon si idéale qu'elle semble un symbole ou une légende, une forme de l'héroïsme, une forme sublime de l'amour !

Tour à tour illuminée de tous les rayons qu'elle a traversés dans son voyage terrestre, il semble que pas une grande idée, pas une noble aspiration ne furent étrangères à cette âme. Certes, elle n'a fait qu'effleurer la vie, mais de quelle façon aérienne, légère et douce. Elle ne nous a pas apporté de vérité nouvelle, mais certaines choses, toutes simples, gardent d'avoir été pensées par elle comme une palpitation mystérieuse et chaude, une trace parfumée.

Oui, elle eut ses défaillances, car elle fut humaine ; mais aux hauteurs où elle s'est élevée, tout se purifie et s'éclaire. Pour elle le mal obscurcissait le bonheur, et toute faute était une tâche. La beauté était heureuse et pure, et le bonheur était une beauté.

Après avoir éprouvé la fragilité et le néant de ses trop vains désirs, elle est morte avec ce suprême espoir, et n'est-ce pas le seul véritablement digne de cette âme sainte ? que son souvenir gracieux et puissant ressuscite, en quelque heure de méditation et de paix, comme celle-ci, en nos pensées.

CHARLES VAN LERBERGHE

LA REINE DES MERS⁽¹⁾

(L'ANGLETERRE ANCIENNE ET MODERNE)

I

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL

A toute époque de l'histoire, il y a toujours une race ou un peuple, quelquefois même un homme, qui incarne l'esprit de son temps et s'affirme comme le représentant, bon ou mauvais, de l'humanité tout entière. L'Inde, l'Égypte, la Grèce antique, Rome eurent ce rôle successivement dans l'antiquité, résumant soit sa théocratie, soit sa philosophie, son esthétique ou sa conception sociale, au milieu de la barbarie ambiante. Puis, quand le monde eut grandi, quand les masses aveugles et sourdes se furent peu à peu éveillées, quand les besoins, les goûts et, par suite, les idées se furent enfin modifiés, la brillante idole croula pour laisser se développer les phases d'une vie nouvelle.

Ainsi les communes flamandes et italiennes devinrent à leur tour les foyers de la civilisation du moyen-âge; ainsi, dans les temps plus modernes, l'Espagne tantôt fanatique tantôt chevaleresque, puis la France, tourmentée d'un noble idéal humanitaire, imprimèrent pour un temps aux autres peuples l'empreinte de leur génie.

L'esprit de l'Angleterre plane aujourd'hui sur le monde.

Qu'on s'en félicite ou qu'on le regrette, qu'on soit anglophile ou anglophobe, le fait est incontestable.

C'est l'Angleterre qui a donné à l'Europe entière, moins la Russie et la Turquie, à l'Amérique, à l'Australie, au Japon et à l'Afrique méridionale le modèle de leurs institutions politiques: un chef, deux chambres, un cabinet responsable et la séparation des pouvoirs.

(1) Paraîtra prochainement sous ce titre un ouvrage dont nous commençons aujourd'hui à publier des extraits.

C'est l'Angleterre qui a substitué à l'hégémonie militaire l'hégémonie industrielle et commerciale, incarnant au plus haut point en tant que nation la toute-puissance de ce dieu moderne : l'or.

C'est l'Angleterre qui a créé la bourgeoisie actuelle avec ses traits caractéristiques, son activité d'esprit et ses vices.

Presque sans armée, elle a su, autrement que Napoléon avec ses régiments, modeler le monde à son image. Certes, cela n'aura qu'un temps, il n'est rien d'éternel et déjà la poussée des masses slaves indique l'apparition non éloignée d'un nouveau facteur dans l'évolution humaine. Mais soit que la Carthage moderne tombe devant une rivale victorieuse, soit que, l'époque des duels internationaux étant définitivement passée, elle échappe au cataclysme, simplement transformée, son rôle au cours de ce siècle n'en aura pas moins été immense.

La guerre de Cent ans, les rivalités sanglantes qui remplirent le XVIII^e siècle et le commencement du XIX^e, ont jusqu'à ce jour perpétué chez Français et Anglais les préjugés chauvins les plus aveugles. Il y a encore nombre de Parisiens qui se dépeignent tous les insulaires de la Grande-Bretagne comme des individus uniformément efflanqués, aux longues dents jaunes et porteurs de favoris roux, aussi ridicules au moral qu'au physique. De leur côté, la plupart des Anglais, enclins à un orgueil national excessif, ont quelque peine à se représenter leurs anciens rivaux autrement que comme autant de Gaudissarts.

Tout n'est pas à admirer en Angleterre : nulle part, sauf peut-être aux États-Unis, nation de souche britannique, le contraste entre l'extrême opulence et l'extrême misère n'est aussi révoltant ; le manteau de pourpre qui flotte orgueilleusement sur les épaules du colosse cache des plaies purulentes à nulles autres pareilles. L'État est richissime et cependant le chancre séculaire du paupérisme s'agrandit de jour en jour. Combien ne faut-il pas d'affamés pour créer un Rothschild ?

Le sociologue en quête de contrastes n'a qu'à compléter une promenade dans le West-End, quartier du *high-life*, par une excursion à Petticoat lane : il y verra les deux pôles de la vie sociale et comprendra les revendications qui s'expriment par la dynamite.

La liberté tant vantée dont jouissent les habitants de ce pays monarchique peut, de l'aveu du ministre Asquith, servir de soupe de sûreté ; elle ne constitue pas un préservatif contre les crampes d'estomac. En dépit des efforts déployés par les sociétés charitables, plus nombreuses et plus fortes sur le sol anglais que partout ailleurs, en dépit de l'initiative privée que ne contrarie point à chaque pas, comme en France, l'ingérence officielle, le problème menaçant demeure irrésolu. Plus encore que l'Italie,

qui conserve au moins son soleil vivifiant, l'Angleterre, pour toute une partie de la population, est le pays de la faim.

Tous les hivers, Londres à lui seul jette sur le pavé une moyenne de quatre-vingt-dix mille *sans-travail*, tandis que les « Workhouses », ces bagnes de la bienfaisance, regorgent de *paupers*. Qu'on y ajoute les pauvres honteux, qui grelottent obscurément dans leurs taudis, ceux qui, tant bien que mal besognent un jour ou deux par semaine, ceux qui par suite de démêlés avec la justice, évitent les indiscretions du recensement ou bien glissent, par une pente fatale de la misère, dans la criminalité, puis, en fin de compte, toutes les familles de cette plèbe, et l'on arrivera à un total effrayant d'environ cinq cent mille misérables pour la capitale du Royaume-Uni.

Quelle ombre plus épaisse peut-il y avoir au tableau de la grandeur anglaise ?

Et cependant cette forte race anglo-saxonne, qui a essaimé sur le monde, excitant parfois la haine, souvent la jalousie ou l'admiration, plus rarement la sympathie, mais jamais l'indifférence, possède en elle assez de vigueur et de sens pratique pour résoudre un jour la question poignante. Sa vie nationale en dépend.

Mais ceci est affaire du peuple même, fort par son unanimité et sa masse, non de ses hommes d'État qui, l'a déclaré franchement M. Gladstone, ne peuvent rien y faire.

Le but de ce livre n'est ni de décrier ni de louer de parti pris, mais simplement de montrer l'Angleterre telle qu'elle est, avec ses grandeurs comme avec ses vices, laissant au lecteur le soin de tirer la conclusion.

Toute classification est forcément arbitraire, créée beaucoup plus pour la facilité de la démonstration que répondant à un ordre naturel des choses. Cependant il nous a semblé que le plan le plus logique était de retracer à grands traits le développement antérieur de l'Angleterre, avant d'arriver à son histoire politique et sociale moderne, et aussi d'examiner la race en chacun de ses éléments constitutifs : celtes, saxons, normands, etc. Enfin, Londres, cette ville géante de cinq millions d'habitants, grande trois fois comme Paris, nous a paru mériter une place toute spéciale dans cette étude.

Plus encore que sa rivale française, Londres est la fourmière cosmopolite. Toutes les races du globe s'y donnent rendez-vous, non pour leur plaisir, mais pour leurs affaires. Rôdez dans le triste quartier du Soho, vous y entendrez surtout parler français ou allemand ; les mots anglais semblent y détonner ; Clerkenwell est bondé d'Italiens, joueurs de pianos-orgues ou marchands de glaces pendant l'été, de marrons pendant l'hiver. Plus à l'est

encore dans cette région, qui est l'enfer du prolétariat, juifs russes et polonais bigarrés d'Arméniens foisonnent, tandis que le quartier de Wapping est sillonné d'hommes de toutes couleurs : Malais, Chinois, nègres, Polynésiens, qui se meuvent là comme chez eux.

A l'observateur superficiel, au voyageur d'un jour ou d'un mois, ce qui n'est guère plus, Londres présente seulement l'aspect d'une ville froide et triste, en dépit de la foule immense et affairée, mais taciturne, qui circule dans ses vastes artères. Quand cette foule indigène se fait entendre, on peut reconnaître qu'elle parle trois principales langues : l'anglais grammatical, le jargon abrégé de la rue et le *slang* ou argot, qui délimitent autant de castes.

La pruderie anglicane a longtemps caché au monde, autant qu'elle le pouvait, l'existence des classes inférieures, comme si elle eut vu en elles un vivant reproche à l'injustice sociale. Puis le peuple, — pourquoi le flatter ? — est trop souvent ignorant et sale, sauvage parfois, parce qu'il est malheureux, et le noble lord qui roulait ivre sous sa table, une fois les ladies discrètement retirées, était pris de dégoût devant le loqueteux vomissant sa soulerie à la porte d'une taverne. Cependant, sans cette lie méprisée qui fournissait artisans, marins, soldats, la grandeur anglaise se fût affaïssée d'un seul coup. Hogarth, avec son crayon, Dickens, avec sa plume, révélèrent enfin dans quelques-uns de ses sombres détails l'existence de ce prolétariat.

La marée humaine monte toujours, d'un mouvement profond, irrésistible, arrachant d'heure en heure quelque épave du passé ; l'avenir est incontestablement aux masses, bataillant pour leur émancipation intégrale, à ces fils de parias qui se dépouillent peu à peu des grossièretés ancestrales pour devenir des êtres pensants, aptes à la vie libre. Nous ne désespérons pas de voir le jour où les prostituées de Wapping et les va-nu-pieds de Whitechapel n'existeront plus qu'à l'état de souvenir.

II

L'ANGLETERRE ANCIENNE : CELTIQUE ET SAXONNE

La mer, qui battait les vieilles falaises armoricaines, n'avait pas arrêté l'expansion de cette aventureuse race celtique dont les migrations et les batailles remplirent l'ancien monde.

Peut-être aussi les flots n'avaient-ils pas achevé de ronger complètement l'étroite langue de terre qui s'étendait alors entre les futurs emplacements de Calais et Douvres, lorsque les fils de la Gaule apparurent sur la grande île occidentale, refoulant devant eux les primitifs aborigènes. Tout le sud

et le centre devinrent celtiques, principalement la région qui devait former plus tard la principauté de Galles. La langue et les mégalithes — les *caern* — sont d'une analogie complète avec ceux de la Bretagne druidique.

Certes, les habitants d'alors auraient, plus que les compatriotes de Brennus ou de Vercingétorix, grand'peine à reconnaître leurs descendants. Comme il y a vingt siècles, les riverains de la Seine sont encore les grands parleurs, bruyants dans leurs gaités et leurs colères, au fond bons enfants, qu'ils étaient alors; les montagnards de l'Auvergne sont demeurés âprement courageux et têtus. Au contraire, sur la principale île du Royaume-Uni, le mélange des races et la prédominance des éléments saxons et normands ont altéré presque partout le type primitif. Qu'il y a loin de cet Anglais taciturne, affairé, prosaïque, tenace et brave, mais batailleur seulement par intérêt, au Celte enthousiaste, loquace, mobile et amoureux du bruit qu'est, par exemple, demeuré l'Irlandais!

Les luttes acharnées qui, pendant des siècles, ont bouleversé la Grande-Bretagne, s'expliquent parfaitement : comme dans le creuset d'un chimiste, il y avait antagonisme d'éléments hétérogènes; au fond, la nature n'est qu'un immense laboratoire.

Selon la fable, Albion, fils de Neptune et d'Amphitrite, serait venu fonder un royaume dans cette île, lui léguant son nom. Les habitants lui auraient dû, ajoutent les conteurs de légendes, la connaissance de l'astronomie et des constructions navales. Un nommé Thomas Painter, qui s'est donné la peine d'écrire un livre pour faire concorder l'ethnologie et la Bible, a sérieusement revendiqué pour son pays cette illustre origine, se bornant simplement à dépeindre Neptune de sa divinité pour en faire un personnage biblique. Il est plus présumable que le nom lui a été donné à cause de la blancheur de ses falaises; mais on est chauvin en Angleterre, et une descendance directe du dieu des mers paraît chose toute naturelle à ce peuple qui n'a acquis qu'à la longue sa formidable puissance maritime. Certains chercheurs, jugeant des siècles passés par le leur, ont pareillement dérivé le nom de Londres, en anglais London, du mot composé celtique Lhong-dinas (ville des vaisseaux). A moins d'attribuer aux anciens riverains de la Tamise le don de prophétie, on peut s'étonner qu'ils aient trouvé si juste.

La vérité est que si Hérodote mentionne Albion et les « îles d'Étain », (aujourd'hui groupe des Scilly en face la côte de Cornouailles), et si Aristote donne, le premier, au pays le nom de Bretagne, l'origine de Londres même est perdue dans la nuit des temps.

D'après quelques vieux chroniqueurs, les Troyens, échappés à la destruc-

tion de leur ville, auraient profité de leurs voyages au long cours pour fonder la future capitale de l'Angleterre. Un Brutus, neveu d'Enée, se hasardent-ils à dire, aurait donné à cet embryon de ville située sur la rive nord de la Tamise, le nom de Nouvelle-Troie ou Troynovante, qui ressemble assez à celui de Trinobantes, porté par une peuplade au temps où le plus célèbre des généraux romains apparut près de Deal, dans la région de Kent. Tout cela est, au moins, fort problématique, bien que des liens de parenté aient été plus d'une fois établis entre les anciens habitants de l'Asie mineure et les Celtes européens. L'arrivée de Phrygiens dans une île que connaissaient leurs voisins de Phénicie, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, n'est pas, à tout prendre, plus extraordinaire que l'existence d'une tribu gauloise sur la côte asiatique; seulement, il est certain que l'ignorance populaire, perpétuant les faits historiques sous une forme légendaire, a singulièrement confondu les noms et les dates.

Geoffroy de Montmouth parle d'un roi Belinus, qui aurait fait bâtir une porte (*gate*) au lieu appelé aujourd'hui, d'après lui, Billingsgate. Un de ses descendants, Lud, ordonna la construction d'une autre porte, devenue Ludgate : l'édifice n'est plus, mais le nom est resté, désignant un des quartiers les plus populeux du Londres moderne.

A cette époque reculée, l'agglomération de huttes en terre qui devait, au cours des siècles, devenir la plus grande ville du monde, s'étendait, à l'ouest, jusqu'à Dwrgate ou « porte de l'eau », aujourd'hui Dowgate, et à l'est jusqu'à la région, alors marécageuse, limitée maintenant par Fenchurch street et Lombard street. Au nord, à défaut de remparts, des haies et palissades (*fence*) qui ont donné son nom au quartier de Finsbury, séparait des habitations lacustres d'une vaste forêt où pullulaient les fauves. Au sud, la Tamise se repliait très lentement vers ses limites actuelles, après avoir, aux temps préhistoriques, formé un vaste lac baignant les collines de Greenwich et Camberwell.

Quel était le nom primitif de Londres? La bataille sur ce point est vive autant qu'indécise. Certains archéologues penchent pour Llyn-din (ville du lac), d'autres pour Llhun-dinas (ville dans les bois), les plus fantaisistes pour Lhong dinas (ville des vaisseaux). Les Romains, maîtres de la ville, la nommèrent Londinium, d'où est venue l'appellation moderne; à cette époque, elle n'égalait pas Verulam (Saint-Albans). Sous leur domination, elle crût très considérablement en importance, mais sans atteindre celle de d'Eboracum (York) ou Colonia (Colchester).

Aujourd'hui, le vieux fonds celtique est tenace encore en Irlande, sur divers points de l'Écosse et dans les comtés gallois. Longtemps il a lutté contre les conquérants saxons et normands qui avaient remplacé les

Romains, mais il ne peut plus résister au mouvement d'unification : les dialectes indigènes sont détrônés progressivement par la langue anglaise et, même dans les pays où elle est le plus compacte, comme dans la verte Erin, la population *welsh* se trouve débordée par celle, toujours croissante, de ses vainqueurs.

Faisant face à la côte galloise, dont elle n'est séparée que par un chenal de 180 mètres de largeur, sur lequel est jeté un pont magnifique, se trouve l'île d'Anglesea, l'ancienne Mona, qui fut jadis le centre du druidisme. Ses vastes forêts l'avaient fait alors surnommer « l'île ombragée » ; aujourd'hui, elle n'a plus d'autre végétation que celle de ses splendides jardins, favorisée par un admirable climat. Là, sous les chênes séculaires, siégeaient les druides les plus vénérés et l'océan, qui encerclait leur mystérieuse retraite, ajoutait encore à leur prestige. Aussi, les autres prêtres venaient-ils des Gaules même s'initier respectueusement auprès de ces doyens dont nul ne contestait la suprématie morale. Quand les druides durent fuir la Gaule, chassés par Tibère, ce fut dans l'île Mona qu'ils se réfugièrent.

Lorsque, en l'an 55 avant l'ère chrétienne, César, vainqueur des Armoricaains, entreprit la conquête de cette Grande-Bretagne où ses ennemis trouvaient appui et refuge, il y rencontra la même race qu'il venait d'écraser sur le continent. Mêmes croyances animiques, même vie agricole et pastorale, relevées par des mœurs belliqueuses, même phase de civilisation : manufacture des tissus, travail des métaux, embryonnaire commerce d'importation et d'exportation, principalement l'échange des perles et de l'étain contre les produits des autres peuples.

La vitrification des pierres, opérée en brûlant au-dessus d'elles une grande quantité de bois, était un trait caractéristique dans la construction des habitations ; c'est aussi à peu près par le même procédé que les Bretons fondaient leurs métaux. L'étain, très abondant, qu'ils vendaient autrefois aux marchands espagnols et carthaginois, servit principalement, sous la période romaine, à la fabrication des miroirs.

Bien que les Anglais d'aujourd'hui constituent une race très différente des indigènes l'alors, ils mettent un singulier amour-propre à établir que César dut quitter la Grande-Bretagne plutôt en fugitif qu'en vainqueur. Il est bien difficile de batailler avec conviction sur cette question épineuse au bout d'un si grand nombre de siècles. Quoi qu'il en soit, malgré les efforts successifs de Casivelaunus, Caractacus et la reine Boadicée, l'île britannique tomba presque entièrement sous la domination des maîtres du monde. Seuls, les Pictes et les Calédoniens, peuples de race celtique mélangée, gardèrent dans leurs montagnes du nord une indépendance farouche.

Comme en Gaule, le joug romain fut assez vite accepté par la masse de

la population. Les principaux mécontents étaient seulement les descendants des chefs dépossédés; commerçants et propriétaires, gens d'ordre à travers les âges, se ralliaient avec empressement au pouvoir étranger qui garantissait la paix et faisait aller les affaires. Quant aux prolétaires, ils formaient à peu près deux divisions. Les uns, ceux des villes, s'assimilaient assez facilement aux usages et à la civilisation de leurs vainqueurs, s'abandonnant sans résistance à l'évolution qui les emportait. Les autres, pasteurs, agriculteurs, mariniers, pêcheurs, chasseurs, gens de campagne, demeuraient plus attachés aux légendes du passé, surtout lorsque druides et bardes venaient ranimer les enthousiastes défaillants; cependant, déshérités sous tous les maîtres, ils n'entrevoient pas bien clairement l'avantage d'une lutte impossible contre la puissance romaine; la conception politique leur faisait défaut et, là comme ailleurs, les rivalités des chefs de tribu avaient détruit ou empêché tout fort sentiment national. Depuis la révolte écrasée et la mort de Bôadicée, en l'an 61, jusqu'au V^e siècle, époque à laquelle les Romains abandonnèrent l'île pour défendre l'Italie menacée, il n'y eut guère dans les régions anglaise et galloise d'autres soulèvements que ceux de quelques chefs romains contre le pouvoir impérial : ces coups de théâtre purement politiques n'endiguèrent pas l'infiltration latine dans la langue et les mœurs.

Londres, mais plus encore Eboracum (York) et Colonia (Colchester), devinrent réellement de grandes villes sous l'administration romaine. De larges routes militaires mettaient en communication les neuf *colonies* de la Grande-Bretagne soumise; des centaines de vaisseaux remontaient la Tamise, jusqu'à la future métropole anglaise, chargeant le blé que l'Italie appauvrie demandait alors aux autres pays. En face la gare actuelle de Cannon street, existe encore, dans l'église de Saint-Swithin, la pierre milliaire d'où se comptaient les distances. Cette région si affairée de la cité était alors le « Forum Agricola ». Un grand temple de Diane dominait la hauteur de Ludgate, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui la cathédrale de Saint-Paul. Bishopsgate et toutes les hauteurs qui, au nord, couronnent la métropole, étaient transformés en camps militaires et terrains de manœuvres. Des quais bordaient les deux rives de la Tamise; cependant, le premier pont jeté sur le fleuve ne devait être construit qu'en 994, sous le règne d'Ethelred II.

Tandis que les conquérants romains étaient peu à peu devenus, sinon des amis, du moins des maîtres acceptés, une séparation morale s'était faite entre les Bretons soumis et leurs frères indépendants du nord, Pictes et Calédoniens. Ceux-ci, de souche celtique, — le gaélique, qu'ils parlaient, a les mêmes racines que l'erse, le gallois et le cornique, — étaient cependant

mélangés d'éléments scandinaves qui leur communiquaient leur esprit aventureux et leur humeur guerrière; leurs montagnes glacées et pauvres les protégeaient contre l'avidité romaine. Qu'eût-on pu trouver chez eux? Quelques troupeaux et quelques barques. Mais ils pouvaient trouver chez les autres tout ce qui leur manquait : de là, la fréquence de leurs incursions que n'arrêtaient pas toujours les grandes murailles d'Adrien, d'Antonin et de Sévère.

Chose bizarre, le nom de Scotia, d'où est venu naturellement celui plus moderne de Scotland, — Écosse, — était alors porté par l'Irlande, également habitée par un peuple de race celtique, resté indépendant; la Calédonie s'appelait alors Igbernia, latinisé en Hibernia. Les deux pays ont échangé leur nom : des Scots ayant, au III^e siècle, quitté l'Irlande pour aborder dans la région qui fut plus tard le comté d'Argyle, leur nom s'étendit à leurs voisins, puis à la contrée tout entière.

Les Scots étaient frères des Scythes, cela paraît à peu près démontré. Y-Scot était, remarque Camden, le nom donné aux deux peuples par les anciens Bretons. Au IX^e siècle, Nennius emploie indifféremment pour les mêmes tribus l'appellation de Scythæ et celle de Scoti. En langage celtique, le mot signifie « les errants ».

Protégée par l'océan, l'Irlande échappa au joug romain et continua jusqu'à la conquête anglaise, complétée seulement après la Réforme, à vivre de sa vie nationale. Les légendes mi-fabuleuses mi-historiques qui retracent les invasions successives des Tuatha-de-dananns (fils de la déesse Dana) et des Milésiens sont d'un grand intérêt. Les premiers de ces conquérants, appelés aussi « dieux du jour », connaissaient l'usage des métaux, la musique et d'autres arts; ils défirent les sauvages autochtones, les Firbolgs ou « hommes des cavernes »; mais, à leur tour, ils furent vaincus, il y a environ trente siècles, par les Milésiens d'Espagne. Les Romains jugèrent que cette île ne valait pas la peine et les frais d'une expédition; elle fut, cependant, romanisée plus tard, au V^e siècle, non par un guerrier mais par un prêtre, Patrick, devenu après sa mort le saint patron de l'Irlande. Chez ce peuple enthousiaste et poétique, le catholicisme, avec ses cérémonies pompeuses, devait prendre admirablement; du reste, la vieille croyance druidique offrait plus d'un point de ressemblance avec le nouveau culte et les catéchistes chrétiens étaient trop habiles pour n'en pas tirer parti.

Les Saxons, qui s'établirent en Angleterre après les Romains, respectèrent l'Irlande. Déjà amollis par leur conquête, ils avaient fort à faire de la défendre contre les autres pirates du Nord, qui apparaissaient derrière eux. Puis, les descendants des Celtes, qui n'entendaient pas se soumettre

aux bandes de Hengist et Horsa, s'étaient retirés derrière les montagnes galloises et là, toujours bataillant, ils constituaient, avant même l'océan, un premier rempart à l'Irlande. Leurs *pendagrone*s ou chefs suprêmes, retrouvant parfois l'énergie première des anciens Bretons, firent essayer plus d'un revers aux envahisseurs.

Le personnage presque fabuleux, considéré comme le défenseur de la nationalité celte sur le vieux sol d'outre-Manche, fut Arthur, fils d'Uther et neveu d'Emrys (Ambrosius) Wledig, ou Emrys le chef, qui tous deux avaient opposé, à la tête de leurs sujets, une résistance désespérée aux Saxons. Quelques chroniqueurs lui donnent, cependant, pour père Mouric, chef moins important qu'Uther. Les exploits d'Arthur, ses douze batailles, appartiennent plus à la légende qu'à l'histoire et son nom est conservé par la tradition à nombre de monuments du pays; c'est ainsi que, à l'est de Swansea, un grand dolmen est appelé « la roche d'Arthur » et que, à Caerleon, une enceinte ovale, débris d'un amphithéâtre romain, passe aux yeux des simples, épris de merveilleux, pour la « table d'Arthur », la tant célèbre « table ronde », à laquelle venaient s'asseoir les paladins au retour de leurs expéditions ou de leurs pèlerinages. Arthur, quoique blessé mortellement à la bataille de Camelford, livrée contre son propre neveu, vit toujours, dit la légende, transporté par l'enchanteresse Morgane, au pays des fées, d'où il reviendra sûrement pour, de nouveau, gouverner l'île. Ce qui a donné naissance à ces racontars merveilleux, c'est qu'une lady Morgan, abbesse de Glastonbury et parente du roi, aurait fait secrètement transporter celui-ci auprès d'elle pour soigner ses blessures. Ses soins ayant été infructueux, la mort du champion gallois demeura cachée, non seulement à son peuple, mais, dans les limites du possible, aux Saxons. Nombre de siècles plus tard, Henri II, guidé par les récits d'un barde, découvrit dans le cimetière de l'abbaye, enterré dans le tronc creux d'un chêne, le squelette du héros. Le crâne portait la marque de dix blessures dont une seule avait dû être mortelle. Les restes furent déposés solennellement dans la grande église de Glastonbury.

Ce fut en l'an 597 que le pape Grégoire le Grand envoya le moine Augustin avec quarante de ses confrères prêcher l'Évangile aux conquérants saxons et ranimer la foi des Bretons qui, bien que catéchisés depuis le II^e siècle, avaient fini par se créer une religion bizarre, amalgame du druidisme, du paganisme romain, du christianisme et des superstitions scandinaves. Les restes de monuments des VI^e et VII^e siècles principalement témoignent de cette fusion des croyances; telle grotte consacrée à la fée Viviane s'élève devant les ruines d'une abbaye, jadis elle-même temple de Diane ou de Cérès. Certains bardes, tels que le fameux Taliesin, qui vécut au VI^e siècle,

sont, dans des récits populaires, presque considérés comme des saints protecteurs du pays.

Une légende s'attache au tombeau de ce chantre celte, qui subsiste encore, respecté du temps, à la base du Plylimmon : deux cercles concentriques de pierres entourent l'emplacement sacré et quiconque passe la nuit dans leur enceinte se réveille ou dément ou barde inspiré.

L'invasion saxonne roulait ses vagues lorsque Taliesin, pressentant l'avenir, chantait :

*En ner a folant,
En hiaith a gadwant,
En tir a gallant,
And gwyllt Wallia.*

(Pourtant encore, ils loueront leur créateur
Et pourtant encore conserveront leur langue,
Bien que privés de pays,
Sauf l'inculte Galles.)

Le même devin et un autre au moins aussi illustre, l'enchanteur Merlin, ont, à la vérité, prophétisé que les Celtes règneraient de nouveau sur la Grande-Bretagne; l'avènement de la maison galloise de Tudor parut à quelques-uns vérifier la prédiction.

Dans les noms modernes des jours de la semaine, on retrouve ceux des divinités scandinaves : Tui, le dieu saxon de la guerre, a donné son nom à Tuesday (mardi); Odin ou Woden, le Jupiter du nord, à Wednesday (mercredi); Thor, le maître du tonnerre, à Thursday (jeudi); la belle déesse Friga, à Friday (vendredi); Saturne, seul, représente le paganisme romain dans Saturday (samedi); tandis que le soleil (sun) et la lune (moon) ont aussi leur jour : Sunday (dimanche) et Monday (lundi).

La nomenclature des mois est restée latine.

Le christianisme avait déjà, en Angleterre comme en Gaule, poussé des racines profondes dans la population indigène, lorsque les barbares envahisseurs s'y rallièrent, beaucoup plus, semble-t-il, par politique que par conviction.

En 607, douze cents religieux du grand couvent de Bangor, postés sur une colline près de Deva, — aujourd'hui Chester, — assistaient de leurs prières leurs compatriotes luttant, sous les ordres de Brochmail Yscithroc, contre Ethelfried, devenu maître de la Northumbrie. Le ciel fut sourd à leurs supplications et les païens, tombant sur ces peu redoutables ennemis, les massacrèrent à leur aise. Le chef celte échappa à cet égorgement avec une cinquantaine d'hommes.

Le feu a passé parmi les demeures des hommes ;
Nous avons marché avec nos épées sanglantes
Et le corbeau nous a suivis,

chantaient les guerriers saxons.

Mais une fois la première fougue de la conquête passée, ces sauvages pirates ne demandaient qu'à se transformer en sédentaires citadins et agriculteurs : histoire de presque tous les parvenus, individus ou peuples. Au contraire, les Danois, qui vinrent après eux, ayant une possession beaucoup moins stable quoique étendue, car ils s'établirent sur le littoral irlandais, où les invasions précédentes n'avaient pas mordu, se montrèrent beaucoup plus féroces. Leurs terribles galères au mât desquelles flottait un pavillon rouge ou noir, volaient sur les vagues soulevées par la rame des infatigables *vikings* (1) et, à peine en vue, jetaient l'effroi sur les côtes. On savait ce que signifiait cette apparition : incendie, pillage, dévastation, meurtre des hommes, enlèvement des femmes et des enfants, condamnés à l'esclavage. Aussi, le cor résonnait-il, appelant guerriers et bourgeois aux armes, tandis que des feux allumés au sommet des tours et des collines avertissaient les paysans de fuir dans l'intérieur et que, rassemblés au son des cloches, les frères gris psalmodiaient : « Défends-nous, ô Seigneur, de l'inondation, de l'incendie, de la famine, de la peste et de la colère de l'homme du Nord. »

Aussi, les habitants qui s'étaient habitués au contact des Romains et au voisinage des Saxons, ne purent-ils supporter bien longtemps le contact et le voisinage des Danois et ils trouvèrent, à leur tour, un roi Arthur dans Alfred le Grand. Le règne des trois rois Canute, Harold et Hardicanute, qui interrompit un moment la succession saxonne, n'amena pas la fusion des vainqueurs et des vaincus, pas plus qu'il n'empêcha les indigènes, après la mort du dernier de ces souverains, de revenir à leur monarchie nationale. On eût pu croire que les *Northmen* n'avaient été qu'un simple et sanglant épisode dans l'histoire anglaise, qu'ils étaient définitivement chassés ; c'eût été une erreur, l'ennemi, repoussé au nord et à l'est, devait revenir par le sud ; les *Northmen* de France, descendants des pirates scandinaves, n'allaient pas tarder à arriver.

Longtemps les historiens professionnels n'ont vu dans l'histoire qu'une sèche chronologie de batailles et de mariages royaux, entremêlée de quelques légendes aussi apocryphes qu'édifiantes. Que leur importaient le peuple et sa vie ! Ce n'est guère que depuis une époque relativement rapprochée que l'on étudie rationnellement le passé, analysant l'existence et les

(1) Appellation donnée aux rameurs et qui signifiait « fils de la crique », à cause du grand nombre de baies ou fiords qui dentellent les côtes scandinaves.

mœurs non de quelques privilégiés, mais des masses mêmes. Il est nécessaire de voir autre chose que les deux figures ambitieuses de Guillaume et de Harold pour se rendre compte de ce que fut la conquête normande en Angleterre.

En dépit d'un siècle et demi de vie sédentaire sur la côte neustrienne, les *Northmen* n'avaient encore recouvert leur barbarie première que d'une très mince couche de civilisation chrétienne. Les beaux contes qui ont été faits sur leur transformation morale semblent tout au moins fortement exagérés : le premier acte du chef Rollon, représenté comme un moralisateur, avait été, sitôt mis en possession du duché de Normandie, d'expulser les propriétaires pour donner leurs biens à ses guerriers. Le respect de la propriété fut, à la vérité, prêché sous son gouvernement, mais beaucoup plus à la population dépossédée qu'aux nouveaux possesseurs, le haut clergé s'étant, selon son habitude, tourné du côté des vainqueurs.

Apreté et autocratie, tels étaient, au XI^e siècle, les traits dominants de la noblesse normande, plus une bravoure aventureuse de pillards en quête de butin. L'amour du romanesque ne la décidait pas seul aux grandes aventures : ce n'est que plus tard, la légende intervenant, le temps effaçant les détails pour ne laisser subsister que l'ensemble, qu'on put se représenter ces intrépides coureurs comme d'enthousiastes paladins.

Au contraire, les Saxons d'Angleterre avaient eu le temps de se mélanger aux Celtes romanisés et de subir les influences de l'ambiant, influences très réelles mais qui ne prédominent pas en un jour. Le *Græcia cava cepit ferum victorem* est vrai à toute époque de l'histoire ; six siècles environ écoulés depuis leur arrivée avaient permis aux descendants de Hengist et de Horsa de se transformer : ils avaient donné leur langue au pays mais pris sa religion et la plupart de ses mœurs. Le Witan ou Witenagemôt, « assemblée des sages », limitait le bon plaisir royal ; dès l'an 833, cet embryon de parlement tenait ses séances dans l'église érigée deux siècles auparavant sur l'actuel emplacement de la cathédrale de Saint-Paul.

L'invasion normande, qui devait, bien plus tard, amener l'unification politique, remplaça les franchises politiques naissantes, le Witan, les *gylds* ou associations d'hommes libres, par un absolutisme monarchique que tempéraient seules les turbulences féodales. Le peuple fut écrasé, pressuré, dépossédé sans merci ; le clergé, jusque-là assez national et populaire, s'aristocratisa d'une manière effrayante : le pape avait donné à Guillaume le royaume d'Angleterre, il donna à Henri II celui d'Irlande. Ainsi, ces Celtes jusque-là indépendants furent, malgré leur ardent catholicisme, livrés par les prélats catholiques à une tourbe de conquérants avides pour lesquels la religion n'était qu'un excellent prétexte à pirateries. Ironie de l'histoire, ces vic-

times de la papauté devaient être plus tard les plus acharnés défenseurs du papisme que rejetaient comme un vêtement usé les petits-fils des envahisseurs.

Le pontife romain avait donné deux îles aux princes normands, restait à les conquérir. Ici commence une nouvelle phase de l'histoire d'Angleterre : l'œuvre d'unification, œuvre sanglante traversée, accélérée par la Réforme et la révolution.

III

L'UNIFICATION

Plusieurs siècles s'étaient écoulés depuis la conquête normande.

Mœurs, langue, administration, architecture avaient été profondément modifiés.

Dans les forêts qui, à cette époque, parsemaient le sol, aujourd'hui déboisé, de la grande île, erraient encore des *outlaws*, proscrits ou mal-fauteurs, souvent les deux, la nécessité de vivre poussant insensiblement au brigandage ceux que l'arbitraire royal ou seigneurial avait fait fuir des villes.

Sur les crêtes des collines et principalement dans la région montagneuse de Galle, soumise après des luttes désespérées par Édouard 1^{er}, s'élevaient de massifs châteaux-forts aux murs crénelés, enveloppés de larges fossés. Que de souvenirs lugubres s'attachent à ces repaires de la tyrannie féodale ! L'un des plus disputés par les partis en lutte fut celui de Hawarden, possédé alternativement par le Normand Roger Fitz-Valerine, le prince gallois Llevelyn, démoli, reconstruit, rendu à la postérité de ses anciens maîtres, repris en 1280 par David, frère de Llevelyn, qui s'en empara le dimanche des Rameaux, par une nuit de tempête, et fit mettre à mort sa garnison ; succès précaire qui n'empêcha pas la nationalité galloise de succomber devant la fortune des rois d'Angleterre et David, vaincu, de subir un supplice continué sur son cadavre. Il fut traîné par un cheval au lieu d'exécution, comme traître, et pendu comme assassin ; après quoi le bourreau brûla les entrailles du sacrilège qui avait profané le jour des Rameaux et des lambeaux du cadavre furent envoyés en divers endroits du royaume, le mécréant ayant en divers endroits conspiré contre son suzerain. Heureux temps !

Un autre château, celui de Flint, que Halle appelle « Dolorous Castell », vit la déposition de Richard II. Le malheureux roi y fut trahi non seulement par les hommes, ce qui est tout naturel, mais aussi par son chien. L'histoire n'est pas très longue et mérite d'être contée.

Comme le roi revenait d'Irlande avec une petite suite, il fut joint à Conway par Percy, comte de Northumberland, partisan de son rival à la couronne, le duc de Lancastre. Cette rencontre excita d'abord les soupçons du monarque, soupçons que le fourbe vassal endormit en allant à la messe avec son seigneur et lui jurant fidélité. D'après Percy, le duc banni ne demandait que la réintégration dans ses biens et la nomination d'un parlement. Ainsi abusé, le roi suit le comte, lorsque, arrivé au précipice de Penmain-Rhôs, il aperçoit une troupe nombreuse qui porte déployée la bannière de Percy. Il est trop tard pour se retirer : le comte a saisi la bride du cheval qui porte Richard et en dépit des reproches, des menaces de damnation, il entraîne sa victime vers le château de Flint où, le matin suivant, apparut Bolingbroke, duc de Lancastre, à la tête d'une armée.

La rencontre des deux rivaux fut, au début, plus courtoise qu'hostile : le prétendant tomba à genoux devant son roi, puis la conversation s'engagea sans violence. Ce fut à ce moment que le lévrier Mathe, que caressait Richard, se détourna soudain et pour jamais de celui-ci et alla lécher les mains du duc. « Cousin, dit tristement le monarque prisonnier, « ceci est un grand présage pour vous et un mauvais pour moi : le chien « vous salue comme roi d'Angleterre, que vous serez en ma place ; il vous « suivra et m'oubliera. » La prédiction se réalisa de tous points. Richard ne sortit du *keep* (donjon) que pour être livré aux fils du duc de Gloucester et du comte Arundel et périr, assassiné ou privé de nourriture, dans le château de Pomfret, régicide qui devait préluder à la sanglante guerre des Deux-Roses.

Une fusion s'était faite des langues saxonne et française, les dialectes celtiques continuant cependant à régner dans les Galles, la Cornouailles, l'Irlande et l'Écosse. Même à la cour de ce dernier royaume, le gaélique fut parlé jusqu'au milieu du XI^e siècle.

Le régime, de féodal, s'acheminait rapidement vers l'absolutisme monarchique. La chartre, arrachée au roi Jean sans Terre par ses barons, avait été beaucoup plus profitable aux seigneurs qu'au peuple, mais les temps étaient définitivement à la centralisation du pouvoir et même les hautains seigneurs devaient se courber devant le premier d'entre eux. A plus forte raison en était-il ainsi des parlements qui ne jouissaient plus du pouvoir des Witena-Gemôt.

Ce pouvoir avait été très réel, favorisé d'ailleurs par les rivalités de potentats et aussi les besoins de la défense contre les envahisseurs du nord. Les Witans, qui étaient censés représenter le peuple, possédaient le droit de délibérer sur les lois, de lever des taxes et des troupes, de nommer les prélats aux sièges vacants, voire même d'élire et déposer le roi. C'était le

Parlement teutonique, assez analogue à celui que Charlemagne avait appelé, en France, à siéger deux fois par an. Des titres latins : *maiores natu, sapientes, principes, senatores, primates, optimates, magnates*, etc., s'attachaient à la personne de ces législateurs saxons, au nombre moyen d'une centaine. De qui tenaient-ils leurs prérogatives ? La question n'est pas encore résolue, bien qu'ils ne semblent pas avoir été élus, même indirectement, par la nation.

La conquête normande broya le Witan : pas pour toujours, cependant ; il reparut au bout d'un siècle et demi, débaptisé et amoindri, lorsque Jean sans Terre fut forcé de capituler. Par la grande charte de 1213, le monarque promettait de convoquer, lorsqu'il serait nécessaire, tous archevêques, évêques, abbés, comtes, barons et autres grands vassaux de la couronne. Mais combien précaire et humble devait être jusqu'au XVII^e siècle le rôle de ce Parlement !

L'esprit démocratique existait, au contraire, en Écosse, un esprit démocratique vivace, malgré les trahisures et l'égoïsme des nobles, et éclairé pour l'époque. Le héros de l'indépendance au XIV^e siècle, Wallace, dont le nom signifie « le Welsh », était de moyenne naissance : il n'en devint pas moins, à trente ans, sous le règne purement nominal du roi Jean, « gardien de l'Écosse et chef de ses armées par le consentement de la communauté ».

Vingt ans plus tard (1320), les comtes, barons, libres propriétaires et toute « la communauté d'Écosse » envoyaient au pape, qui avait naturellement pris le parti du roi d'Angleterre, une adresse aussi ferme que respectueuse, affirmant l'inébranlable résolution de se défendre et même d'expulser le souverain écossais s'il pactisait jamais avec l'ennemi. Ce souverain était pourtant Robert Bruce, le vainqueur de Banockburn !

« Aussi longtemps qu'il restera cent hommes de nous, disait ce remarquable document, nous ne serons jamais, par aucun moyen, assujettis à la domination des Anglais. Car nous combattons non pour la gloire, les richesses ou les honneurs, mais seulement pour la liberté, qu'aucun homme de bien ne perdra qu'avec sa vie. »

Ces Écossais, si amoureux de leur indépendance nationale, devaient se montrer d'impitoyables oppresseurs en Irlande.

Dans ce dernier pays, la conquête anglaise, commencée en 1169, sous Henri II, n'était pas, beaucoup s'en fallait, un fait accompli. Entamés sur le littoral par les Danois qui y avaient fondé des villes : Dublin, Waterford, Wexford, les insulaires, malgré leur désunion, leur fractionnement en royaumes rivaux, avaient su contenir les nouveaux envahisseurs dans une étroite bande de terrain, le *Pale*, qui s'allongeait ou se rétrécissait selon les hasards de la guerre. L'émiettement des forces, causé par l'état

féodal avait, de part et d'autre, empêché toute action décisive. Dès leur arrivée sur le sol irlandais, les Jean de Courcy, les Fitz-Gérald, les Burke s'étaient partagé le territoire et y avaient construit une foule de châteaux-forts, puis, au lieu d'achever leur victoire, ils avaient commencé entre eux des luttes acharnées pour la prééminence : fureurs vaniteuses d'une féodalité sans roi ! Ces nouveaux maîtres, qui n'aimaient pas l'Irlande, qui y résidaient le moins possible, laissant à leur départ l'administration de leurs biens à des mercenaires, ne songeaient qu'à pressurer le pays. Ils menaient au milieu de leurs vassaux une existence de monarche, créaient à leur gré des chevaliers, avaient cours de justice et subdivisaient leurs possessions en un nombre infini de tenanciers qui s'acquittaient par le service militaire. Déjà maîtres d'importants fiefs en Angleterre, ces seigneurs eussent pu devenir redoutables à leur souverain pour peu qu'ils se fussent créé des attaches sérieuses dans la population irlandaise. Aussi, pressentant l'axiome « diviser pour régner », les descendants de Guillaume les laissaient-ils volontiers s'user en luttes de toutes sortes.

Mais lorsque, après la terrible guerre des Deux-Roses, la monarchie anglaise eut courbé les grands vassaux, la conquête effective de l'Irlande devint opportune, et lorsque l'île aînée se fut faite de catholique protestante, cette conquête apparut plus qu'opportune, indispensable : on ne pouvait laisser subsister à son flanc une puissance papiste, prête à se faire l'auxiliaire de la réaction.

En politique, il n'y a ni sentimentalité ni justice.

Les préludes de la grande révolution religieuse qui devait emplir le XVI^e siècle, s'étaient manifestés en France, en Allemagne, en Angleterre, en Écosse, non en Irlande. Ce pays, trop en dehors de l'axe européen pour participer aux changements politiques, sociaux et moraux qui s'accomplissaient ailleurs, demeurait inébranlablement attaché à la foi de saint Patrick : il ignorait Jean Huss comme il avait ignoré Wicleff.

Le clergé était tout-puissant en Irlande et ce clergé était romanissime. En 1160, le prélat d'Armagh avait réglé en arbitre suprême la querelle de plusieurs rois indigènes. Les hauts dignitaires ecclésiastiques, comblés de faveurs et de promesses par les rois d'Angleterre, avaient pris leur parti contre celui de leurs compatriotes, mais quand Henri VIII, impatient du joug papal et avide de couronner son pouvoir politique par la possession du pouvoir spirituel, eut porté la main sur les privilèges sacrés, évêques et curés n'eurent qu'un mot à dire pour mettre l'Irlande debout.

L'Irlande et les Galles furent la Vendée de la révolution anglaise.

Être vaincu signifiait perdre sa foi séculaire et ses biens temporels : écraser ou être écrasé, il n'y avait pas de moyen terme. L'Angleterre

presque entière, l'Écosse aux aspirations républicaines et à l'esprit fanatique, intolérant étaient, avec Henri VIII, lassés de la domination de Rome et n'admettaient point que les autres parties du royaume ne le fussent pas aussi. L'Irlande, au contraire, en dehors de l'évolution générale des idées et des intérêts, ne voyait dans la renonciation au catholicisme qu'abomination, trahison, hérésie. Pouvait-elle, en un jour, abdiquer ses mœurs, ses préjugés, ses superstitions poétiques et naïves qui lui étaient chères, faire, en un mot, litière de tout son passé, pour se convertir aux idées nouvelles et inouïes que lui apportaient ses envahisseurs ?

Évidemment non : aussi le duel atteignit-il à ce moment sa phase la plus acharnée et le résultat que quatre siècles de luttes n'avaient jusque-là pu atteindre, fut-il par le fer et le feu obtenu en moins d'un seul.

CHARLES MALATO

(A suivre.)

Un nouveau livre sur l'Anarchie ⁽¹⁾

I

Il faut user d'indulgence à l'égard des écrivains qui combattent l'anarchie : habitués qu'ils sont aux formes politiques régnautes, ils associent nécessairement l'idée d'opinions sociales analogues exprimées par un certain nombre d'hommes à l'idée de parti : aussi parlent-ils d'un parti anarchiste ayant des chefs et un programme. Ce programme ils le forment en prenant de-ci de-là dans des écrits anarchistes des passages concernant les questions économiques — les seules qui les intéressent — et les aspects possibles d'un monde anarchiste. Quant à remonter aux idées primordiales qui ont donné l'élan au mouvement anarchiste, à tâcher de saisir sa signification philosophique ils n'y songent point, ils n'y pourraient même pas songer, car au delà des réalités matérielles de la vie, au delà de la recherche du pain de chaque jour et du plaisir de chaque soir il n'existe rien pour eux ! Ne nous lassons pas de le répéter : si les socialistes ont donné au côté économique des réformes sociales une telle prédominance qu'il semble que là seulement gise à leurs yeux la cause du malaise actuel, les anarchistes, au contraire, et aujourd'hui plus que jamais, s'adressent à l'homme tout entier. Il s'agit de donner une autre direction à la pensée humaine, d'établir la morale sur des bases nouvelles, de répondre à cette primordiale et inéluctable interrogation de l'homme qui réfléchit : « Pourquoi est-ce que je vis ? » Aujourd'hui cette question demeure, pour la majorité, insoluble, et l'homme vit au jour le jour, tâche de se distraire, de tuer le temps et recherche le bonheur. Or, rechercher le bonheur en soi est un non-sens, puisque le bonheur n'est que la conscience d'un rapport, de l'harmonie entre notre être intime et la nature, entre nos idées et nos actions.

Pour les adeptes sincères des religions mourantes les problèmes vitaux

(1) *L'Anarchia e gli anarchici*, par E. SERNICOLI. Milan, Treves, éditeur, octobre 1894.

demeurent clairs et nos institutions sociales ont un sens net. Mais ceux dont la croyance au Dieu chrétien persiste, solide encore, deviennent de plus en plus rares : la foule n'a plus que des croyances vagues, sans liens ; elle ressasse les maximes d'une morale surannée et pour elle sans fondement ; elle obéit à des lois dont elle ne saisit plus la pensée directrice. Elle ne continue à se mouvoir dans la même voie que par force d'inertie et par ignorance aussi de la voie nouvelle ; mais elle ressent au fond douloureusement l'inutilité de ce mouvement qui se prolonge sans que la volonté y participe désormais.

En premier lieu les anarchistes attaquèrent le principe d'autorité. D'où dérive ce principe ? Évidemment de la croyance à l'existence d'une volonté extérieure à l'homme, exerçant une influence sur sa destinée et se manifestant par des signes non directement perceptibles à son intelligence. Les peuples primitifs voyaient dans les phénomènes de la nature l'expression des sentiments d'êtres puissants et mystérieux : s'imposant à la foule superstitieuse en proie à la peur de l'inconnu, des hommes habiles prétendaient avoir le don de communiquer avec ces êtres supérieurs, de comprendre leur langage, de conjurer leur colère : c'étaient les prêtres. Les prêtres — la force intellectuelle — et les guerriers — la force physique — conclurent un accord tacite : ceux-ci s'emparaient du pouvoir par la violence, ceux-là légitimaient le pouvoir aux yeux du peuple. On conçoit aisément dans ces conditions l'existence d'une hiérarchie, la formation de castes bien distinctes : il n'y avait pas entre les hommes cette similitude de structure, cette communication organique dont nous avons pris conscience aujourd'hui. A l'ordre de choses naturel que nous cherchons maintenant à connaître pour en faire la base de notre vie sociale, était substitué un ordre surnaturel : c'était par la grâce d'en haut que l'on naissait maître ou esclave, désigné d'avance pour commander ou pour obéir ; à l'intérêt général, au développement de chaque individualité, on ne songeait même pas ; les oracles ne parlaient qu'au profit des puissants !

L'Église chrétienne ne détruisit point ces fondements de l'ancienne société. Elle admit encore une vérité éternelle, objective, dont l'homme ne pouvait avoir l'intuition directe : de là la nécessité d'interprètes de cette vérité, les prêtres, doués de la grâce. Aussi l'Église considéra-t-elle l'obéissance, laquelle amenait conséquemment la hiérarchie, comme inhérente à l'homme et dérivant d'une volonté divine (1). Et pour leurrer les pauvres, dont la conscience commençait à s'éveiller et qui déjà ne portaient plus le nom d'esclaves, elle leur promit la récompense d'une vie future où « les

(1) Cf. SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*. Pars II 2^o, quæst. CIV.

premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers » ; elle faussa le sens des paroles du Christ ; elle prêcha au peuple : « Mon royaume n'est pas de ce monde », et la vie de ses servants prouva surabondamment qu'ils voulaient, eux, un royaume dans ce monde-ci. Elle le promettait aux infortunés dans le ciel cet illusoire royaume de Dieu où justice serait faite, reconnaissant implicitement par là que la justice ne régnait pas sur la terre, et cependant le Christ avait dit : « Le règne de Dieu est au milieu de vous. »

La Réforme fit un effort vigoureux pour affranchir l'homme ; mais elle laissa subsister la cause première de son asservissement : le Christ demeura pour elle le fils de Dieu et la Bible le livre de la sagesse éternelle : chacun, il est vrai, pouvait l'interpréter à sa guise ; néanmoins l'esprit humain restait emprisonné par cet immuable texte.

Il faut arriver jusqu'à notre siècle pour voir la philosophie détruire définitivement le vieil absolu, montrer que le monde est notre représentation et que s'il existe une volonté épandue dans l'univers elle se trouve également en nous, et c'est en nous seuls que nous pouvons la reconnaître et la comprendre. Dès lors que devient le principe d'autorité ? Sur quoi repose-t-il ? Il ne peut plus être question de « maintenir l'ordre », puisque cet ordre n'est plus révélé à quelques-uns mais peut-être compris par tous. Or, une vérité accessible à l'esprit humain n'a pas besoin de la violence pour s'imposer. On n'a jamais employé de gendarmes pour obliger les gens à croire que la terre tourne ; mais on en a employés pour les empêcher de le croire !

Les anarchistes donc disent à l'homme : Si tu veux savoir en quoi consiste ta vie, regarde en toi-même et autour de toi ; ne lève pas tes yeux au ciel, abaisse-les vers la terre toute fourmillante d'êtres qui vivent comme toi et dont l'organisme a tant de similitudes avec le tien ; aide-toi de la science, et les lois que tu auras reconnues ainsi tu les observeras spontanément ; on n'aura plus besoin de te prêcher que tous les hommes sont frères, tu auras vite observé que les différences qui les distinguent les uns des autres sont bien minimes en comparaison du fond qui leur est commun à tous, et qu'ils ne peuvent se mouvoir dans un même milieu sans s'entraider, sans échanger perpétuellement leurs idées.

La négation de l'autorité entraîne le renversement de l'ancienne morale. Qui prétendra désormais tracer une limite nette entre le bien et le mal ? Jadis on le pouvait tenter : il y avait une loi divine ! Le bien et le mal étaient deux principes adverses — Dieu et le diable — qui se disputaient les âmes. A présent ce ne sont plus que des aspects particuliers que revêtent à nos yeux les actions humaines, aspects variant avec la façon de sentir

de chacun de nous. Il est probable que le concept de bien et de mal disparaîtra totalement : l'individu s'efforcera de développer harmoniquement toutes ses facultés; il sera guidé dans ses actions par son *rythme intime*, — j'emploie cette expression aujourd'hui en vogue à défaut d'une autre plus précise — : il recherchera ce qui sera conforme à ce rythme, évitera ce qui sera en désaccord avec lui. Il réconciliera sans doute ainsi le bien, le beau et le vrai qui, à notre époque, sont souvent ennemis; il les confondra en un principe plus large, plus général.

Avec l'idée du bien sombre l'idée du devoir, et c'est la suprême délivrance de l'homme. Plus d'obligation imposée sans motif compréhensible! Plus de contrainte qui paralyse tout libre effort et n'apporte que le dégoût et la révolte! On cessera de dire aux malheureux astreints à des travaux éreintants et mal rétribués : « Résignez-vous, supportez sans murmurer le sort qui vous a fait naître dans une situation peu fortunée; vous aurez la *joie austère du devoir accompli!* » On cessera de répondre aux enfants qui demandent : « Pourquoi faut-il travailler? — Parce que c'est un devoir », et s'ils insistent, leurs âmes simples ne comprenant pas, « parce qu'il faut gagner sa vie ». Il faut gagner sa vie! C'est en effet la seule réponse sensée que puisse faire l'homme qui accepte l'ordre social actuel! Alors, si vous n'aviez pas cette nécessité pressante de gagner votre vie, vous ne travailleriez pas? — Nous, anarchistes, nous disons : Le travail est l'expression naturelle de l'activité de l'homme; l'homme sain éprouve le besoin et ressent le plaisir de se mouvoir, de mettre en jeu tous ses organes, de déployer ses forces psychiques et corporelles; cela est si vrai que dans notre société ceux qui sont oisifs de par leur situation de fortune se sont créés des occupations factices, ont inventé ce que l'on appelle communément le plaisir, qui n'est qu'un système complexe d'artifices destinés à les défendre de l'ennui d'une existence vide.

Voyez les conséquences de ceci. Le travail était un devoir, une obligation, donc quelque chose de pénible : l'homme y avait été condamné pour expier le péché originel. L'homme travaillait contre le vœu intime de son être et on le récompensait d'avoir fait un effort douloureux. Cette récompense lui appartenait en propre : il fallait empêcher celui qui n'avait pas travaillé de s'en emparer. De là l'idée de propriété et l'emploi de la force pour garantir cette propriété. Pour les anarchistes le travail est naturel à l'homme et ils veulent laisser à l'homme le libre choix de son travail : donc, plus de raison de le récompenser, plus de propriété, plus de violence. Chacun ayant des besoins, ce sont ces besoins qui régleront la consommation : et il me semble qu'il est beaucoup plus facile de déterminer les besoins d'un individu que l'équivalent de son travail en argent! Les besoins étant momen-

tanés et disparaissant aussitôt qu'ils sont satisfaits ne peuvent servir de fondement à la propriété.

Cette négation de la propriété est l'idée anarchiste qui a le plus vivement requis l'attention. La plupart des gens identifient même abusivement anarchie et communisme. Ce qui les étonne le plus, c'est qu'on leur dénie la propriété pleine et entière du produit de leur travail; ils disent : « L'objet que nous avons fabriqué de nos propres mains, sans l'aide de personne, ne nous appartient-il pas exclusivement? » J'irai encore plus loin qu'eux dans cette voie, je prendrai le cas qui semble le plus favorable à leur opinion et je demanderai : « L'idée qui naît dans mon cerveau est-elle à moi seul, ai-je le droit d'en revendiquer la propriété, d'en user à ma guise? » Je réponds : Non! Car cette idée, je n'en ai conscience qu'au moment où elle a pris forme en moi : mais elle s'est développée dans mon cerveau petit à petit, à mon insu; elle est la résultante de mille facteurs, des livres que j'ai lus, des conversations auxquelles j'ai été mêlé, de ce que j'ai observé autour de moi, en un mot de toutes les communications que j'ai eues avec les hommes; certes, j'ai une tournure d'esprit particulière, une façon de combiner les éléments de pensée qui a contribué à la genèse de mon idée; mais cette « tournure d'esprit » qui n'est que l'ensemble des tendances organiques que j'ai apportées en naissant, je l'ai héritée, c'est-à-dire que mes dons naturels à leur tour me rattachent à l'humanité. Je ne vois donc rien qui m'autorise à m'arroger le monopole de mon idée!

Chacun, d'ailleurs, ne ressent-il pas le besoin de communiquer ses idées à autrui? Quand on a créé une œuvre, n'est-on pas heureux de la montrer à des amis, de reconnaître les sentiments qu'elle éveille en eux? Quel est l'homme qui goûterait cette joie d'avare : ses idées, les garder à jamais enfermées dans son âme?

Est-ce à dire que l'on ne puisse rien *posséder*? Nullement! Ce que nous n'admettons pas, c'est que l'on revendique comme un droit immuable la propriété de quoi que ce soit. Ce droit n'a d'autre fondement que le concept de vérité absolue, de volonté divine que j'ai tantôt indiqué. Au sujet de la propriété il y a la même distinction à faire qu'au sujet de la liberté : vous êtes propriétaire des produits de votre travail en ce sens qu'on ne peut pas vous contraindre à vous en dessaisir; de même vous êtes libre, parce qu'il n'est permis à personne de vous forcer à agir de telle ou telle manière. En d'autres termes, aucune pression extérieure ne doit gêner le développement de l'individu. Considérée au point de vue psychologique, la question change d'aspect : Notre œuvre, comme je l'ai montré, se forme par la coopération de tous, elle appartient à tous, chacun peut en tirer profit. Notre liberté, elle est fort relative, puisque nos actions sont déterminées par l'influence

de causes extérieures sur notre moi, lequel s'est formé lui-même peu à peu, grâce aux modifications apportées par nos sensations à nos tendances héréditaires, puisque nous employons tous les mêmes formes de raisonnement, puisque nous acceptons tous, sans même pouvoir en tenter la critique, la même logique, la même mathématique.

C'est pour n'avoir point fait cette distinction que les partis dits libéraux se trouvent totalement impuissants en face de la crise actuelle et vont jusqu'à la nier. Dès qu'ils eurent supprimé des lois tout ce qui autorisait l'esclavage, dès qu'ils eurent assuré à l'homme la liberté corporelle, ils crurent qu'ils avaient accompli leur tâche : ils jetèrent l'individu dans la société, en lui promettant de le garantir contre les voleurs de grand chemin et les sicaires, et il se trouva au milieu d'une lutte acharnée dans laquelle tous entraient inégalement armés, les uns sûrs de la victoire, les autres pressentant leur inévitable défaite. Cet état de choses est peut-être plus douloureux que l'ancien : car l'individu a conscience maintenant de l'œuvre qu'il pourrait accomplir, si tous ses efforts n'étaient pas dépensés en pure perte. De là de nouvelles révoltes auxquelles le *libéral* ne comprend rien ; aussi demeure-t-il dans l'inaction, bousculé par la foule en mouvement autour de lui, risquant chaque jour davantage d'être écrasé.

J'arrête ici ce préambule, trop long déjà, dans lequel j'ai tâché d'exposer de mon mieux quelques-unes des tendances anarchistes les plus importantes ; les anarchistes ne reconnaissant ni dogmes ni chefs, il est clair que les idées sur lesquelles ils se trouvent être d'accord sont d'autant plus solidement établies qu'elles résultent du travail personnel de chacun d'eux. Disons-le franchement : ces idées n'ont pas encore, pour la plupart, atteint un développement complet, une expression précise. C'est ce qui rend difficile la tâche de ceux qui attaquent les anarchistes : il se trouvent en présence de travailleurs sincères, s'efforçant séparément, cherchant une forme sociale en harmonie avec la conception nouvelle de la vie que l'homme s'est assimilée. Que peuvent-ils faire, sinon ignorer — volontairement ou involontairement — la vraie signification du mouvement anarchiste ?

II

Une ignorance totale de la conception que je viens d'esquisser, c'est bien là en effet ce qui dénote dès le début le livre de M. Sernicoli sur l'anarchie. La première partie est consacrée à l'histoire de l'anarchie ou plutôt à l'histoire des origines de la « propagande par le fait » : il y a une nuance !

Pour l'auteur l'anarchie — évidemment — c'est le communisme... ou même

le collectivisme, car il avoue ne pas voir de différence nette entre ces deux termes : il est sans doute de ceux qui pensent que les extrêmes se touchent. Voici le but qu'il attribue à l'anarchie : « Combattre la propriété et combattre la société. » Je l'avais bien dit qu'il restait dans les cerveaux des bourgeois la trace du dieu qu'ils prétendent avoir tué : « la société », celle qui est établie par un ordre d'en haut, absolu, éternel, immuable ! Car que signifierait « combattre la société » si l'on croyait à l'existence de sociétés variant dans le temps et dans l'espace ?

Le premier chapitre nous donne donc un aperçu historique des essais de communisme : mais ce que M. Sernicoli entend par communisme ne ressemble en rien à ce que nous entendons par là aujourd'hui ; les exemples qu'il cite concernent des tyrans, qui, ayant réduit un peuple en servitude, donnaient à chaque habitant une parcelle de terre cultivable à condition de lui payer un tribut annuel : tel Sésostris. Il est étonnant que l'auteur trouve là une épreuve de cette « loi historique constante, que le communisme ou la collectivité des biens ne peut subsister sans l'esclavage » (vol. I, p. 5). Cela ne l'empêche pas de faire deux pages plus loin cet aveu : « Le collectivisme n'ayant jamais été appliqué que dans des pays où régnait le principe de l'esclavage, et les esclaves n'étant pas admis à jouir de la propriété collective, celle-ci restait le bénéfice exclusif d'une caste. » N'insistons pas ! il serait cruel de reprocher un manque de logique à qui écrit dans le feu de l'inspiration !

Suit une énumération rapide des sectes communistes, si rapide qu'elle ne nous apprend rien au sujet de ces sectes, toutes religieuses, ayant vécu à des époques lointaines et dans les contrées les plus diverses. La revue des principaux écrivains qui forgèrent des « utopies sociales » n'est pas plus instructive : nous y trouvons cités pêle-mêle : Lao-Tsen, Platon, Thomas Morus, Campanella, J.-J. Rousseau, etc. Je m'étonne de ne pas trouver Jésus-Christ parmi les utopistes : il a pourtant énoncé quelques propositions subversives attaquant « la propriété et la société », qui ont appelé sur lui la bienveillante attention de l'autorité ; et l'autorité d'alors l'a fait crucifier avec la même conscience du devoir accompli que l'autorité de nos jours l'eût fait guillotiner.

En ce qui concerne le XIX^e siècle (2^e et 3^e chap), l'auteur n'a rien vu du développement philosophique de l'idée anarchiste. Il ne cite qu'un seul philosophe, c'est Fichte, et voici ce qu'il en dit (I, 60) : Fichte « ne reconnaît pas à qui ne travaille pas le droit de posséder et admet que celui qui n'a pas de quoi vivre n'a pas l'obligation de respecter la propriété d'autrui. Ces doctrines et d'autres non moins subversives de l'éminent disciple de Kant restèrent sans application et ne sortirent pas du champ de la spéculation ».

tion pure ». Et c'est tout ! L'on s'étonne un peu d'entendre dire que les idées de Fichte restèrent sans application, lorsqu'on se rappelle qu'il fut l'un des hommes qui contribuèrent le plus au relèvement de la jeune Allemagne et par suite à la défaite de Napoléon en 1813.

Ce sont les écrivains qui ont abordé le côté économique de la question qui occupent seuls M. Sernicoli. Ici au moins il s'agit d'hommes qui ont contribué à la genèse des idées anarchistes, soit à l'époque où socialistes et anarchistes étaient confondus, soit depuis qu'ils se sont séparés. Mais ce n'est point cette genèse qui a requis l'attention de l'auteur : il n'a guère souci d'exposer synthétiquement à ses lecteurs les principales théories sociales surgies dans le cours de ce siècle : il se contente de ramasser les bêtises qui courent la rue, répète à propos de Fourier les plaisanteries rances sur le phalanstère et les attractions passionnelles, résume l'œuvre de Proudhon par la fameuse phrase « la propriété, c'est le vol ». Arrivé à Marx il déclare que son *Capital* est un livre tellement obscur que personne ne l'a compris (I, 64), et trois pages plus loin il reconnaît que les principes de Marx sont exposés avec une « implacable froideur » et une « rigoureuse méthode scientifique ». Autant il est discret et vague quand il doit résumer l'œuvre de ces hommes, autant il est prolix et documenté quand il tient des détails biographiques capables de les discréditer : il nous apprend que Proudhon fit gratuitement ses études au collège — et l'ingrat ne s'est pas souvenu de cette protection précoce que lui a généreusement accordée notre excellente société, — qu'il fut toujours systématiquement adversaire de toute idée en vogue, qu'il aurait crié « Vive le roi » plutôt que de se faire mettre en prison, et qu'il aida à arrêter un assassin et à le livrer à la justice, — lui anarchiste ! Rien ne nous est épargné des amours de Lassalle. Quant à Bakounine, l'auteur insinue tout bonnement que c'était un policier russe !

Vous le voyez, le système de polémique ne diffère point de celui auquel nous ont accoutumés les journaux : ridiculiser l'œuvre par des citations tronquées de passages choisis à dessein, chercher des contradictions entre les idées de l'écrivain et ses actions. De telles contradictions sont inévitables aux époques où l'homme vivant au milieu d'une société vieillie prend conscience de la nécessité d'une nouvelle société : matériellement soumis aux formes légales surannées, il appartient déjà par la pensée à l'avenir. Plus ces contradictions sont flagrantes, plus le déséquilibre entre ce que l'individu veut et ce qu'il peut réaliser est considérable, plus est puissante la tension des esprits, plus est proche la révolution !

Fidèle à sa méthode historique, l'auteur a fait de l'histoire si intéressante de l'*Internationale* (4^e chap.) une suite de faits divers. Quelle fut la portée

de l'Internationale, les causes de sa formation, son influence, le sens de la scission qui se produisit dans son sein, — autant de questions primordiales dont il ne dit mot. Il cite des noms, des dates, découpe des ordres du jour, relate avec soin les violences de langage que produisit la lutte entre les deux fractions de l'Internationale et entremêle le tout de réflexions assez drôles ; il prétend entre autres choses que les « doctrines antisociales » trouvaient de grands obstacles à leurs diffusion en Italie à cause du « bon sens traditionnel de notre peuple » (I, 88) ! On sait que c'est l'Italie qui fournit le plus d'anarchistes.

Sous ces pages incohérentes qui prétendent résumer les origines du mouvement anarchiste actuel, deux vérités transparaissent pourtant : c'est d'abord la sincérité et l'énergie de ces hommes qui ont lutté leur vie durant pour la propagation de leurs idées, sans repos, poursuivis, traqués, n'ayant ni le loisir de mûrir leurs conceptions, ni l'espoir certain d'un succès proche. C'est ensuite les progrès rapides faits par l'anarchie, progrès si évidents que M. Sernicoli lui-même reconnaît que depuis une quinzaine d'années le nombre des anarchistes s'est accru dans la proportion de 1 à 1000. Et il ne comprend pas ce que cela signifie !

III

La seconde partie de l'ouvrage traite de la « propagande par le fait ». Ai-je besoin de noter que, encore une fois, l'auteur s'abstient d'aborder la question que nous annonçait le titre de son livre ? L'anarchie peut exister sans la propagande par le fait, la propagande par le fait pourrait exister sans l'anarchie ; anarchie et propagande par le fait n'ont aujourd'hui qu'un rapport occasionnel. Et M. Sernicoli lui-même en est tellement convaincu qu'il ne fait aucune distinction entre l'assassinat politique et le nouveau moyen de « propagande », trouvant que si l'on tuait les rois alors qu'ils possédaient le pouvoir absolu, il est très naturel que l'on tue à présent de simples électeurs auxquels le bulletin de vote confert une part de la souveraineté (I, 125). En conséquence il met dans le même sac Judith, Brutus, Balthazar Gérard, Caserio, etc.

Semblable confusion me paraît impossible, même abstraction faite de l'impossibilité de séparer nettement l'assassinat politique suscité par une idée de l'assassinat perpétré par motif personnel contre un puissant. Je vois entre l'impulsion qui a mû Brutus par exemple et celle qui a mû Caserio une différence essentielle : Brutus, en tuant César, croyait sauver la liberté de Rome ; il pouvait s'imaginer aisément que la liberté fût enchaînée par l'action d'un homme qui avait tous les pouvoirs en main et que cet homme

mort il ne s'en trouverait plus un autre qui pût avec quelque chance de succès renouveler sa tentative d'usurpation. Caserio, en tuant Sadi Carnot, savait qu'il ne changerait rien à l'ordre social, qu'il faisait périr un bourgeois inoffensif et sans pouvoir, que ce président de république disparu on en nommerait immédiatement un nouveau qui ne vaudrait ni plus ni moins que son prédécesseur et n'aurait pas plus d'autorité que lui. Ce n'était donc pas l'homme que Caserio voulait atteindre mais le président de la république, c'est-à-dire le plus grand bureaucrate de France. Aussi vois-je là un acte symbolique : le président est le symbole visible de l'organisation républicaine française, c'est lui qui est chargé de la représenter dans les fêtes et solennités, de prononcer en son nom les paroles qui lui sont dictées, de s'exhiber revêtu de certains insignes à la foule qui a besoin de se figurer sous une forme tangible les choses abstraites. Donc il est naturel que Caserio, voulant frapper la société et se trouvant en France, ait tué Sadi Carnot.

Remontons maintenant à la cause première des crimes commis dans ces récentes années par des anarchistes. Tout le monde parle aujourd'hui de « propagande par le fait » et s' imagine avoir trouvé le mot de l'énigme. C'est une naïveté ! On ne tue pas par théorie, mais par une théorie on cherche à justifier son assassinat à ses propres yeux. Quel est l'homme qui saurait tuer mathématiquement, comme on démontre un théorème de géométrie, en déduisant d'un principe ses conséquences logiques ? Non ! un crime est un acte de passion qui a sa source dans les sentiments de l'individu. Quel peut être ce sentiment, sinon un sentiment de révolte contre la société, d'indignation à la vue des misères dont personne en particulier n'est responsable, mais auxquelles tous participent ? Voilà le véritable mobile qui porte d'aucuns à se soustraire aux lois, à combattre par la violence les institutions établies ; et ceux qui, réduits au désespoir par la misère, ayant conscience qu'il leur est impossible d'échapper à leur vie de meurt-de-faim s'ils ne savent point s'avilir et ramper, se disent qu'un simple suicide serait stérile et que « quiconque veut mourir ne doit pas mourir seul », ceux-là aussi se redressent et tuent avec ce geste de colère que Tailhade trouve beau ! Qu'importe sur qui tombent leurs coups ! « Je ne frapperai pas un innocent en frappant le premier bourgeois venu », disait Léauthier. Et en effet, non seulement ceux qu'il appelait les bourgeois, mais nous tous n'avons nous pas notre part de responsabilité dans les crimes de la société, en ce sens que nous participons à toute la vie sociale actuelle, et dans ce qu'elle a d'obligatoire, ses lois, et dans ce qu'elle a de facultatif, ses coutumes ?

Au point de vue de la « propagande » je crois que les bombes sont sans

effet. Certains anarchistes prétendent de cette manière faire peur au bourgeois et l'obliger à lâcher plus rapidement le pouvoir. C'est puéril! Certes, les bourgeois s'épouvantent, mais l'épouvante les affole et les rend féroces : ils multiplient les lois d'exception, augmentent les subsides de la police, renforcent l'armée. A quoi bon provoquer ce règne de la terreur ?

Je ne pense pas davantage que la propagande par le fait soit nocive à l'idée anarchiste : il n'y a entre elles comme je l'ai dit qu'un rapport de simultanéité. Les gens qui, réprouvant ces violences, en veulent faire remonter la cause aux conceptions anarchistes, ne réfléchissent pas, et s'ils se séparent de nous, nous n'avons pas à regretter leur perte.

Ces attentats, commis par des personnes affirmant être anarchistes, sont intéressants psychologiquement, en tant que terme dernier d'un processus intime qu'il serait important d'étudier. Il est parfaitement vain de les discuter au point de vue moral comme le fait M. Sernicoli qui déclare condamner l'assassinat politique aussi bien que tout autre assassinat : moi aussi je désapprouve l'assassinat, car je pense qu'une société anarchiste ne pourrait subsister sans l'abolition de la violence ; mais je suis un peu plus logique que l'auteur : je condamne formellement la guerre et la peine de mort qu'il regarde comme très légitimes.

Disons en passant un mot d'une question très connexe, celle du vol : l'auteur y consacre de longues pages (I, 198 et suiv.), accumulant des citations prises dans les journaux et les livres les plus disparates et finit par juger que les « chefs du parti anarchiste » approuvent le vol, tout en n'osant pas l'affirmer ouvertement. Entre l'assassinat et le vol il y a une différence capitale : l'assassinat offense la vie humaine, c'est-à-dire l'élément le plus irréductible de toute forme sociale ; le vol offense la propriété, laquelle n'est qu'une institution passagère dont nous connaissons l'origine et dont nous espérons bientôt voir la fin !

Aussi est-il aisé de définir l'assassinat et impossible de dire où commence le vol : c'est par simple sentiment que nous qualifions une action du nom de vol ; la plupart des vols ne sont pas condamnés par la loi et les bourgeois les pratiquent journellement avec la plus parfaite ingénuité. Le député qui reçoit de l'argent pour soutenir de sa parole des entreprises véreuses est un voleur ; l'homme qui joue à la Bourse est un voleur ; l'employé du ministère qui est payé pour travailler et passe sa journée à tailler des crayons, est un voleur ; l'État italien, qui institue une loterie officielle et tire à lui les sous des pauvres gens naïfs en les leurrant par l'appât de gains impossibles, agit en voleur. Tel est mon sentiment ! Et comme tous ces vols qui se commettent quotidiennement en plein jour non seulement ne sont pas punis par les gouvernements, mais sont même fréquemment patronnés par

eux, je me dis que le principe régnant dans notre société est « la fin justifie les moyens » et que chacun y tâche de gagner le plus d'argent possible en se donnant le moins de peine possible. Dans ces conditions, je m'étonne à bon droit que les bourgeois crient haro! sur un homme comme Pini qui prend, non pas pour s'enrichir, mais pour aider la cause qu'il défend. Cet homme, je le comprends et je l'approuve puisqu'il agit sincèrement et selon sa conscience : car dans l'état de choses actuel chacun à cet égard n'a d'autre juge que sa conscience. Et je vous assure que ce n'est pas la conscience des bourgeois qui est la plus scrupuleuse!

IV

Parlant du nihilisme, M. Sernicoli se contente encore une fois de citer des faits dont sa myopie ne lui permet d'apercevoir que les petits côtés; quant aux rapports qui existent entre ces faits, au lien causal qui les enchaîne, il les ignore, il ne daigne pas s'en occuper. Or, que nous importent ces phénomènes épars s'il n'y a pas de relation entre eux, s'ils ne nous révèlent aucun mouvement de l'âme humaine? Pour quiconque est homme dans la plus haute acception du mot et considère que les plus intenses manifestations de notre âme sont les plus révélatrices, l'histoire du nihilisme est des plus attirantes. Mais pour en comprendre l'esprit, il ne suffit pas d'accumuler des documents pris dans des journaux, il faut lire et méditer les romans russes, car c'est là seulement, comme l'affirme M. Melchior de Vogüé (1), qu'on peut trouver l'histoire de la Russie depuis un demi-siècle. Le nihilisme est en formation chez Gogol; il sévit avec violence au temps de Dostoïevsky et de Tourguénef; Tolstoï en subit l'influence dans sa jeunesse, mais peu à peu il s'en dégage, et prenant pour base l'Évangile cher au peuple russe, élève cette large conception anarchiste qu'il va complétant d'année en année.

La Russie a traversé une crise semblable par sa cause première à celle que traversèrent et traversent encore les autres pays de l'Europe. Cette négation d'une volonté supérieure, d'une vérité objective, qui chez nous s'infiltra petit à petit dans les esprits, se révéla aux Russes brusquement. Les jeunes gens russes que l'on envoyait se perfectionner dans les Universités d'Allemagne y trouvaient une science analytique extrêmement développée, mais sans direction philosophique : l'homme reconnaissait des phénomènes, mais ces phénomènes demeuraient isolés, sans connexion intime avec son être, et il n'avait point de volonté de vivre; Kant avait

(1) *Le Roman russe*, p. 144.

fait table rase des idées anciennes et nul n'avait réédifié une construction philosophique où l'on pût respirer ! L'action de pareils milieux bouleversa ces âmes russes qui avaient gardé quelque chose de la beauté juvénile et barbare des races que la civilisation n'a pas encore complètement flétries. Il en résulta chez ces jeunes gens un désaccord entre le sentiment et l'intelligence : ils voulaient tout soumettre à l'analyse, et les mystères de leur propre organisme qui échappaient à leurs moyens d'investigation, ils les niaient : mais cette portion de l'homme dont leur science faisait abstraction vivait en eux quand même, et ils éprouvaient de l'amour et de la pitié sans le comprendre. De là l'étrange complexité de leurs caractères, les continuels revirements de leur conduite, révélant en eux le combat toujours renouvelé de tendances adverses.

C'est Dostoïevsky surtout qu'il faut lire pour ressentir la souffrance de cette lutte de l'homme avec lui-même, le vertige de ces âmes incertaines et ballottées que la folie gagne peu à peu. Le Raskolnikof de *Crime et Châtiment* tue une vieille usurière sans douter un instant de la légitimité de son action : lui, l'étudiant dont la misère stérilise tous les efforts, il pourrait faire œuvre utile s'il possédait cet argent qui s'accumule improductif dans les mains de la vieille avaro. Pourquoi ne la tuerait-il pas ? Et il la tue, et il n'a point de remords de conscience. Seulement, toute cette partie de son être qu'il ne comprend pas, tous ces sentiments mystérieux enfouis dans le *souterrain* de son âme se révoltent contre son crime : c'est une révolte organique qui fait ses nerfs vibrer, frissonner ses chairs ; il la trouve absurde puisqu'il ne peut l'analyser, mais il est incapable de la dompter, et cet argent qu'il a volé il va l'enterrer et n'y touche pas. Du fond de son cœur jaillissent parfois des effusions d'amour que seules les paroles du Christ peuvent faire concevoir. Aussitôt sa raison lui reproche ses accès de sentimentalisme et son magnifique élan de pitié, soudain, d'un mot ironique il le brise.

Une intelligence portée exclusivement à l'analyse, par suite destructive, une pitié pour les infortunés élevée jusqu'à la religion de la souffrance, un irréductible désaccord entre la raison et le sentiment et par suite l'absence d'une volonté suivie, voilà ce qui caractérise le nihiliste. Poussé par un sauvage besoin de délivrance et ne trouvant au crime aucun obstacle logique, il tue qui représente à ses yeux l'oppression. Ému d'amour pour ceux que la société traite en parias, il se rapproche du peuple : mais entre le peuple et lui, il reste un obstacle à l'entente complète : c'est la science qu'il a été chercher à l'étranger, ce sont les idées éparses qu'il a rapportées et qu'il n'a jamais su réunir autour d'une conception mère. Il s'est passionné pour la délivrance des serfs, mais il ne sait point parler leur langage.

La crise dura de longues années : peu à peu les idées se délinéaient, les esprits devenaient plus aptes à les recevoir, l'on commençait à se faire mieux comprendre du peuple. Enfin le jour vint où il se trouva un homme capable de se faire entendre de tous, qui rassembla les éléments d'une synthèse nouvelle, rétablit l'harmonie entre le sentiment et l'intelligence, rendit à l'homme la volonté de vivre : ce fut Léon Tolstoï qui fit ainsi entrer définitivement le nihilisme dans sa phase de régression.

Tels, brièvement esquissés, apparaissent quelques-uns des traits les plus saillants du nihilisme à quiconque lit — non point dans le seul but de se distraire — les œuvres des romanciers russes. Si M. Sernicoli s'était donné la peine de prêter à ces œuvres un peu d'attention réfléchie, la question se serait éclairée pour lui et il n'aurait pas écrit (I. 155) que « l'anarchie et le nihilisme sont frères jumeaux et que tous deux sortirent du cerveau du *russe mystérieux* » (Bakounine) ; ce qui est une bêtise grossière, car on sait que Bakounine fut condisciple de Tourguénef, ami de Biélinesky et de Herzen et n'a pas plus qu'eux créé le nihilisme dont l'éclosion se préparait depuis de longues années déjà.

JACQUES MESNIL

(A suivre.)

LE PROMENEUR

Conte nocturne.

Notre petite ville de Châteaubrun est du plus simple aspect.

Grâce à son origine agreste, près d'un détour peu fréquenté de l'Indre, elle est restée comme une paysanne parée à se regarder dans l'eau. C'est à peine si son humble toilette de ville, fleurie de quelques jardinets et coiffée d'une flèche dentelée de cathédrale, tremble au miroir du courant jusqu'à l'autre rive. Et le fleuve s'enfuit en plaine vers un horizon de verdure légère où nul orage ne se rassemble jamais.

Des jours de ciel bleu se suivent donc constamment, chez nous, dans une douce température égale. Le brillant du plein air ne nous permet pas cette somptuosité de la tristesse qu'étendent les autres petites villes mortes. Quelques cloîtres par-ci, par-là, manquent vraiment, chez nous, d'austérité dans l'ombrage épars des tilleuls et semblent, plutôt, des auberges de silence pour de béats chercheurs de rêve. Nos rares indigènes, plus rentiers qu'artisans, sillonnent la régularité des rues amusées de soleil ; un paisible murmure de causeries agrémenté ces allées et venues et tel bourdonnerait un heureux vol d'insectes d'herbes dans la torpeur d'une prairie d'été.

Notre cité s'orne ainsi d'un joli sourire d'insouciance qui n'alterne avec rien de songeur ou de troublant ; et le long des heures de lumière jusqu'aux venues ensommeillées des soirs, la vraie caractéristique de Châteaubrun. en ses modernes banalités de constructions et de perspectives, c'est d'être tout bourgeoisement, et, certes, bien absolument « non-étrange ».

Les choses garderaient cette physionomie ingénue même au plus noir de la nuit, n'était que notre concitoyen, M. Prudent-Rollat, se livre, alors, à ses promenades habituelles et que, sur tout son parcours, la prosaïque réalité se mouvemente d'on ne sait quelle invasion de chimères.

Du coup, tout change et le débonnaire Châteaubrun se revêt pour nous de peur et de menaces en d'affreuses lividités. Oui ! le croirait-on, notre concitoyen, M. Prudent-Rollat, tel que s'il était né d'un conte d'Hoff-

mann ou d'Edgard Poe, détient le privilège d'infliger au positivisme local les plus folles transformations nocturnes dans le genre fantastique.

Ils ne le savent que trop bien, ceux d'entre nous qui, par un retard quelconque d'être rentrés chez eux, ont eu l'occasion, parfois, de le voir seulement surgir et passer.

La rencontre, à ces heures insolites, est d'ailleurs inévitable. Les sorties de M. Prudent-Rollat sont constantes de temps immémorial et s'étendent par la ville d'un bout à l'autre. Peut-on douter, à son approche, qu'il évoque et parsème une terreur? N'est-il pas avéré que, devant et derrière lui, le décor des rues, des maisons, du ciel même tourne au sinistre. L'immobilité mal vue des choses prend aussitôt les formes de notre épouvante. Des spectres d'effroi — peut-être les spectres de notre propre effroi — se dressent dans les obscurités. Il s'étale un blémissement d'angoisse sur les teintes blafardes des vitres, reflet deviné sans doute du verdissement de nos faces. La plénitude du silence est heurtée d'incompréhensibles rumeurs dont nos artères battent le rythme. Le feu des étoiles semble une raillerie dans des yeux d'ombres. Le clair de lune est comme une longue pâleur des méfaits de la terre. Et la vague blancheur de l'église, entrevue là-bas, par-dessus les toits obtus, ne souhaiterait-on pas, à tout hasard, de s'y réfugier contre on ne sait quoi d'équivoque et d'oppressif?

C'est vers chaque minuit, l'heure accoutumée, précisément, des sensations hésitantes, que l'on peut voir poindre M. Prudent-Rollat quittant son domicile dont il clôt brusquement la porte.

Sa maison ne présente aucune particularité de structure ni d'ornement. Mais on sait que nul visiteur n'y pénètre jamais, en quelque circonstance que ce soit et qu'il n'y résonne jamais un bruit de parole. Puis on imagine l'insomnie qu'y redoute ce singulier propriétaire et l'on suppose l'inconnu de tourments ou d'obsessions qu'il est censé refermer derrière lui d'un si revêche tour de clef. C'en est assez pour détacher de cet immeuble un effet d'inquiétude que notre stupéfaction propage aux devantures des habitations contiguës exactement semblables. Pourquoi leur insignifiante uniformité superficielle ne serait-elle pas un masque? Qui dit qu'elles n'ont pas, chacune aussi, quelque secret morbide ou furieux qui ne dort plus et qui va profiter du désert de la nuit, tout à l'heure, pour tenter d'aller s'oublier dehors?

Elle commence, à présent, la rôderie noctambule de M. Prudent-Rollat à travers la tristesse soudain énermée et méfiante de Châteaubrun.

Rigide, d'une longue maigreur vêtue de noir, il va d'une allure cadencée et méthodique pendant des suites d'heures. On dirait qu'il veuille errer ainsi jusqu'à la disparition complète d'âme qui vive et jusqu'à ce que

se dramatisent — pour lui seul — absolument seul — les forces d'intimidation que suscite sa présence.

Très riche, du reste, il adopte le semblant de connaître tout notable habitant que le hasard amène sur son trajet : la courtoisie de cet étrange citadin, en de telles occurrences, est d'une correction achevée. Il penche sa grande stature en son étroite redingote de deuil, soulève très haut son haut chapeau noir et prolonge, au passage, un salut dont le calcul de lenteur le distance de tout risque de conversation. La refroidissante solennité de cette stratégie n'est épargnée à personne. On entr'aperçoit, cependant, sa face glacée d'une réverbération lunaire et son regard gris-sombre-sulfureux où se concentre une fixité dure, l'attention d'un œil d'affût, d'une âme de rage dans le masque inerte et morose. Les lèvres minces tordent un sourire incertain où s'inscrit comme l'orgueil d'enfermer des souffrances intransmissibles et non vulgaires. Nul de nous ne s'y trompe : l'évasive politesse de ce narquois gentleman semble accuser du dédain pour nos médiocres félicités de provinciaux et nous considérer comme de petites gens de terre-à-terre incapables d'encourir de vrais malheurs.

Cette constatation, faite dans le désarroi des ténèbres, ne laisse pas que d'être fâcheusement augurale et ce ne sont plus seulement, comme à la soudaine survenue de ce promeneur, les lignes des façades et toitures qui s'agitent sous les suaires du clair-obscur, en transfigurations éplorées ou confuses : C'est du fond de soi-même, à présent, devant la raillerie contenue de cette cérémonieuse révérence, que l'on sent se produire une absurde montée de gêne et de mauvais pressentiments. On devient partie agissante du surnaturel de désolation que le fatidique M. Prudent-Rollat impose aux plus intimes sentiments des êtres.

Il se peut, au surplus, que ce curieux phénomène procède de la prétention que semble afficher notre renfrogné concitoyen de se réserver aristocratiquement des airs de haute tristesse. On s'irrite d'être ainsi classé par lui dans une soi-disant catégorie de créatures inférieures sans idéalité de tourments, de se voir privés des droits de l'homme à la douleur et l'on aime à se croire, séance tenante, des chances égalitaires à l'affliction. En ceci, comme en tout, que diantre ! place à chacun ! Car la résidence de Château-brun a beau nous concéder une existence honnêtement disciplinée et nous promettre une suite de vie peu fertile en aventures, qui nous empêche d'y traîner dès à présent, sous l'hypocrisie obligée de nos bonnes mœurs, des jours d'insatiables désirs et d'y cultiver jusqu'à l'âge avancé de M. Prudent-Rollat le regret des impossibles assouvissements ? Les besoins de diversions ou de perversités germent au cœur de tous, et pour qui donc n'ont-ils pas leurs essais de réalisation et leurs suites, hélas ! implacables de

dégoûts ! Sur quoi, forcément, on copiera, tôt ou tard, ce nébuleux individu ravagé de désespérances ; on rééditera devant les passants effarouchés de la nuit son même rictus infatué du vain orgueil d'avoir souffert...

Telles sont les appréhensions dont on ne peut se défendre à la rencontre de l'affreux noctambule. Et par un sortilège d'imitation involontaire on se prend à refléter son image et ses allures. Penser que l'on ressemble à quelqu'un c'est se voir dans sa vie. On se figure dédoubler le fantôme de M. Prudent-Rollat dans la terreur des rues. On rentre tout imbu, tel que lui, de la haine de soi, dans l'ennui silencieux du logis. On est préventivement le désabusé de cette illusion d'humaine raison d'être dont il représente l'inutile vécu. On étudie d'après ce modèle, d'un œil morne au miroir, le désastreux vieillard que l'on deviendra...

Quelques anciens de la ville rapportent sur le compte de M. Prudent-Rollat des légendes qui seraient de nature à débrouiller l'énigme, à préciser, même, la cause effective de cette déprimante influence. Ceux qui sont au courant de ces commérages se déconcertent plus encore à son approche et se conçoivent ses pareils éventuels en des calamités bien autrement graves, comme celle, par exemple, de survivre comme lui à certaines affections exaspérées, corruptrices, souverainement exaltantes, puis épuisées et brisées sans compensation possible. On se raconte, en effet, les deux femmes longtemps détenues et successivement mortes sous son toit — selon les histoires, ses deux problématiques amantes — les deux dames élancées et blêmes, à toilettes noires qui, jadis, l'escortaient sans cesse dans ses flâneries nocturnes, laissant, de même, sur les pavés une traînée d'effroi et qui, rythmiquement et parallèlement à lui, saluaient en hautaine froideur les gens rencontrés...

Quelle amertume, aussi, que d'avoir perdu, comme lui, la dernière bien-aimée, cette jeune fille si blanche, si tremblante, que lui avait laissée, prétend-on, l'une de ses défuntes maîtresses. Pendant quelques années elle l'avait accompagné, dubitative aussi, suspectée à son tour, aux heures éteintes des étoiles. Quel genre de tendresse méfiante des clartés du ciel avait-il vouée à cette adolescente ? De quelle langueur de fleur d'ombre s'était-elle fanée si vite ? Sous quel pouvoir légitime ou frauduleux avait-il retenu, jusqu'à l'agonie, cette séquestrée qui, dès les premières interrogations du prêtre mortuaire succomba subitement — croit-on savoir — avec des cris égarés de terreur, ou de surprise, ou de répulsion, ou de honte?... et que seul, M. Prudent-Rollat, en ses éternels habits de deuil correct, avait conduite au cimetière?...

Et cette ombrageuse solitude dont il se précautionne à présent, est-elle peuplée de revenantes attendries ou de spectres accusateurs ? Et les croyan-

ces au prêtre entrevu dans ces tragédies n'insinuent-elles pas qu'il gronde des scrupules terribles dans la conscience du délaissé, qu'il s'y tord une volonté de doute contre des attentes d'enfer?...

Sur ces récits plus ou moins fondés et vu les impressions effarées des heures de nuit, il est comme irrésistible de considérer, en M. Prudent-Rollat, l'imitable représentant de délires et d'extravagantes audaces où des circonstances analogues, des traquenards du destin pourraient induire chacun de nous — vous-même, moi-même, n'est-ce pas? — On prémédite les thèses de justification ou de scepticisme qu'une telle âme — la sienne ou la nôtre — doit proposer à quelque esprit de châtement ou de sarcasme cherché dans l'inconnu. On se sent le possibiliste de ce dont M. Prudent-Rollat passe pour avoir été l'expérimentateur. On lui restitue, alors, tout pareil son salut de méprisante inflexibilité. On lui réciproque cette même figure d'attristement lunaire qui craindrait de se laisser voir aux curieux du plein jour.

Car il n'est que trop vraisemblablement promis à chacun de nous ainsi vieilliss, d'affubler d'un cadavre charnel les rêves finissants d'une âme de silence, d'installer dans nos logis le néant provisoire d'un sépulcre à sorties nocturnes et d'échanger, par les rues noires, d'obséqueieuses simagrées d'ombres avec d'autres ombres, comme spécimen d'un vain savoir-vivre nécropolitain et posthume — d'être, somme toute, un mort déjà, un vrai mort survécu de ces hautes passions d'infini qui nous firent vivre « mortellement » certains jours et dont on n'eut pas le courage, hélas! de vouloir effectivement se tuer.

Personne, encore une fois, ne peut éviter, à l'inopinée vision de M. Prudent-Rollat, cet horrible et prophétique soupçon d'avoir à le plagier plus tard corps et âme. Et c'est en vain que notre humble localité de Château-brun revêt le long des jours un aspect de candeur. Nous connaissons l'envers de ces dehors corrects. Nous savons que, comme les autres villes et telle, même, qu'une capitale, elle enferme sa part de l'éternel drame humain qui n'est que mirage, joie cherchée, désespoir atteint, inutilité totale peut-être, toujours énigme et rêve... Nous lui savons des ténèbres d'hallucinations et d'épouvante où l'éveil des consciences propage des ombres qui se terrifient l'une l'autre, entremêlées de lueurs sinistres où nos propres spectres de souffrance ou de remords nous apparaissent possibles sous les traits de M. Prudent-Rollat, le fatal promeneur.

LOUIS MULLEM

LA SIBÉRIE ⁽¹⁾

LA VIE DES DÉPLACÉS PAR VOIE ADMINISTRATIVE

Dans le chapitre précédent, j'ai cité une série de faits pour caractériser ce qu'on appelle en Russie : « le déplacement administratif » des suspects politiques ; je vais tâcher maintenant de montrer fidèlement quelle est la vie de ces hommes dans les contrées où ils subissent leur « exil administratif ». On ne prit l'habitude d'envoyer les citoyens russes « dangereux » en Sibérie, sans entendre leur défense et sans jugement, qu'à la fin du règne d'Alexandre II. Auparavant, on avait bien infligé souvent ces déplacements, mais en 1878 et 1879, quand la lutte entre la police et les terroristes fut à sa période la plus aiguë, ils devinrent la règle générale et par douzaines on transportait en Sibérie les personnes ayant des convictions libérales ou celles qui avaient des relations avec les révolutionnaires. Si l'on trouvait chez un jeune homme des livres défendus ou des numéros du journal *Le Courrier de la Volonté du Peuple*, c'était une raison suffisante pour le reléguer en Sibérie. Un étudiant s'avisait-il, dans un mouvement enthousiaste en faveur du développement de l'instruction populaire, d'ouvrir une école du soir pour ouvriers dans un faubourg de Pétersbourg, on l'internait en Sibérie par voie administrative. La police découvrait-elle que quelques jeunes gens s'assemblaient nuitamment, on les inscrivait sur la liste des « dangereux » et, si la réunion se répétait, le gouvernement prenait des « mesures énergiques pour le maintien de l'ordre social », et emmenait en Sibérie les malheureux qui peut-être ne s'assemblaient que pour lire et discuter les œuvres de Spencer et de Stuart Mill. Il va de soi que l'on exilait les amis et parents des révolutionnaires connus ; longtemps avant l'assassinat du tzar Alexandre II, 600 à 800 jeunes gens de toute condition furent arrêtés et, sans jugement aucun, simplement sur l'ordre du ministre

(1) Suite. — Voir le n° 122 de la *Société nouvelle*.

de l'intérieur, exilés en Sibérie. Vers la fin de 1880, il n'y avait dans la Sibérie occidentale presque pas de commune, si petite qu'elle fût, où ne se rencontraient pas d'exilés politiques ; il y en avait des colonies entières à Tara, à Tjukalinsk, à Ischim, à Jalutorfsk, à Sémipalatinsk, à Kokchetaw, à Akmolinsk, à Kurgan, à Surgut, à Ustj-Kamenogorsk, à Omsk, à Tomsk et à Berezoff.

Alors nulles prescriptions légales concernant la façon de traiter ces personnes n'existaient. Le déplacement par voie administrative était une mesure extraordinaire, dépendant entièrement de l'arbitraire des autorités locales. On pouvait déplacer quelqu'un par voie administrative pour un an, pour dix ans, pour toute sa vie, dans les steppes arides de l'Irtisch ou dans le désert glacé d'Iakutsk. On pouvait le traiter comme fou, comme prisonnier ou forçat, il ne lui était pas permis de faire appel à aucun droit auprès du ministre de l'intérieur ; sa situation était donc pire que celle d'un criminel ordinaire. Celui-ci connaissait du moins la durée de sa peine et savait pourquoi on la lui avait infligée ; ses droits civils étaient définis par la loi et cela le protégeait plus ou moins contre l'arbitraire des fonctionnaires. L'« administratif » n'avait rien de tout cela. Hors la loi, son exil pouvait être prolongé à volonté par les autorités ; il ignorait si les autorités locales n'avaient pas changé les prescriptions qui le concernaient, étant sans droits comme citoyen et sans droits comme prisonnier. La seule limitation du pouvoir des autorités locales était sensée se trouver dans les ordres secrets que le ministre de l'intérieur envoyait de temps en temps. Mais ces ordres étaient la plupart du temps insuffisants et contradictoires, de façon que chaque fonctionnaire n'agissait pas moins entièrement comme il lui plaisait.

Ici l'on obligeait les exilés à se présenter journellement devant la police, de signer le rapport et d'en donner avis personnellement à l'ispravnik ; là ils devaient subir l'inspection la plus humiliante, la plus continue et qui ne s'arrêtait pas même devant la chambre à coucher des femmes. Cet ispravnik leur permettait de gagner quelque chose en donnant des leçons, ou en pratiquant la médecine, cet autre les faisait emprisonner parce qu'ils donnaient des leçons de musique ou avaient prescrit une dose de quinine. Un exilé à Ustj-Kamenogorsk pouvait s'éloigner sans permission à trois ou quatre lieues de distance ; un autre, au contraire, à Ischim, fut envoyé dans un « ulus » (1) de la province d'Iakutsk, parce qu'il était allé dans un bois éloigné d'une centaine de mètres pour y cueillir des framboises. Partout des « irrégularités » et des « malentendus », qui journellement donnaient lieu à des rapports désagréables entre les autorités locales et les exilés.

(1) Huttes isolées de Iakutes.

(N. du T.)

Voilà quel fut l'état des choses jusqu'en 1882, quand le tzar publia des prescriptions légales pour tous les exilés. Je veux donner un aperçu très bref de ces prescriptions et montrer par des exemples choisis quelle fut leur influence sur la vie des exilés en Sibérie.

Ces prescriptions se composent de quarante paragraphes et remplissent cinq pages in-octavo de petit texte. Il est très étonnant que cet écrit, qui se rapporte uniquement à des personnes déplacées par voie administrative, ne renferme nulle part les termes « exil » ni « Sibérie » ; peut-être le rédacteur a-t-il eu honte de les écrire. Dans cette pièce, l'exil n'est désigné que par un seul passage, ainsi conçu :

« Les personnes auxquelles on a désigné des lieux de séjour déterminés, sont placées, en vertu de ces prescriptions, sous la surveillance de la police pendant la durée de leur résidence. »

Ces mots imprécis ne contiennent rien qui dise que ces « résidences déterminées » peuvent très bien se trouver près du pôle nord, à 8,000 kilomètres de Pétersbourg. Quelqu'un ne pensant pas à mal pourrait apprendre cette pièce par cœur sans que l'idée lui vienne qu'elle se rapporte à des hommes et à des femmes que sans jugement on exile dans des « ulus » aux frontières de la Mongolie ou dans les environs du pôle nord. Le rédacteur semble considérer la surveillance par la police comme la chose principale ; ce qu'il appelle, en un charmant euphémisme, « des résidences déterminées », est laissé à l'arrière-plan.

Peut-être le sens moral des Russes se fût-il éveillé, si le rédacteur avait intitulé son ouvrage comme il convenait : « Prescriptions pour régler la conduite des hommes et des femmes qui, sans jugement, sont envoyés en Sibérie par le ministre de l'intérieur. » Car les simples mots « envoyés en Sibérie sans jugement » ne résonnent pas d'une façon très agréable ; la circonlocution « aux personnes dangereuses pour l'ordre social auxquelles peuvent être désignées, par voie administrative, des résidences déterminées » ne contient rien au contraire qui puisse émouvoir des âmes sensibles. Quand on apprend qu'un citoyen russe, qui n'est coupable d'aucun méfait, peut être arrêté par la police et envoyé dans un village sibérien avec l'obligation d'y rester pendant de longues années, on se demande involontairement : « Comment y vivra-t-il ? Comment la loi a-t-elle prévu qu'il puisse satisfaire aux nécessités de l'existence ? Qu'est-ce qui lui est permis ? Qu'est-ce qui lui est défendu ? Comment est-il ordinairement traité ? » Ces « prescriptions » répondent à tout, et puisque ces révélations administratives ont évidemment plus d'importance que les récits des exilés, je veux continuer à citer cette « rédaction », comme les exilés l'appellent souvent par ironie.

« Le maximum de la durée de l'exil sous la surveillance de la police est fixé à cinq ans. » (§ 3.)

Dès qu'un exilé arrive à son lieu de destination, il doit remettre son passe-port et reçoit une pièce établissant son nom, son rang et sa résidence antérieure; on lui annoncera aussi où il lui est permis de résider. Il ne peut point quitter ce « lieu de destination » sans autorisation des autorités et doit annoncer tout changement de domicile à la police 24 heures à l'avance.

Dans des cas pressants, et quand la police y consent, on peut lui accorder de quitter sa résidence à des temps déterminés. Mais s'il veut franchir les frontières du district, il doit avoir l'autorisation du gouverneur, et pour franchir les limites de la province, il lui faut celle du ministre de l'intérieur.

Un exilé, auquel on accorde une telle permission, doit être pourvu d'un passe-port et la route qui sera suivie doit être indiquée d'une façon précise. Le voyage ne peut être interrompu à moins qu'on n'y soit forcé pour cause de maladie, auquel cas il doit en donner immédiatement avis aux autorités. Il est obligé d'annoncer son arrivée à la police de chaque endroit où il passe, et si sa conduite est suspecte, il peut être renvoyé à son domicile en tout temps et de n'importe où. (§§ 9-16.)

A la première sommation, les exilés politiques doivent paraître personnellement devant la police. Celle-ci a le droit d'entrer dans leur domicile à toute heure du jour et de la nuit et d'y effectuer des perquisitions et des confiscations. (§§ 17-19.)

Les exilés ne peuvent remplir des fonctions publiques ni privées; sans approbation particulière du ministre de l'intérieur, ils ne peuvent accepter des emplois de commis et n'être ni fondateurs, ni présidents, ni membres d'associations. (§§ 20-23.)

Les exilés ne peuvent point s'occuper d'instruction, ils ne peuvent enseigner ni les arts ni les métiers à des élèves, ni donner des conférences publiques, ni assister aux réunions de sociétés scientifiques; ils leur est interdit d'organiser des représentations théâtrales et en général toute action en public leur est défendue. Il ne leur est pas permis d'être propriétaires, employés d'établissements photographiques ou lithographiques, d'imprimeries ou de librairies, et en général tout rapport de près ou de loin avec la presse est proscrit; défense leur est faite de tenir des débits de thé ou de grog et de vendre des spiritueux. (§ 24.)

Les exilés ne sont pas admis dans les écoles publiques, ni dans les écoles privées, sans autorisation spéciale du ministre. Hormis eux-mêmes et leurs plus proches parents, ils sont considérés comme incapables de représenter personne en justice; sans ordre distinct du ministre, ils ne peuvent pratiquer ni comme médecin, ni comme accoucheur, ni comme pharmacien, ni comme chimiste. (§§ 25-27.)

Toutes les occupations non défendues dans ce texte sont permises aux exilés ; mais le gouverneur de la province peut empêcher toute occupation qui, d'après lui, pourrait troubler l'ordre social ou la paix.

Le ministre de l'intérieur a le droit d'intercepter les lettres et les télégrammes destinés aux exilés et de mettre sous les yeux de la police les lettres qui leur sont adressées ou qu'ils envoient. (§ 29.)

Toute infraction aux prescriptions contenues dans les §§ 1 à 29 est punie d'un emprisonnement de trois jours à un mois. (§ 32.)

Les exilés politiques indigents reçoivent pour eux et au besoin pour leur famille, quand elle les a volontairement accompagnés, un subside qui leur est retiré si les autorités désapprouvent leur conduite. (§§ 32-37.)

Les exilés politiques sont admis, en cas de maladie, dans les hôpitaux, aux frais du gouvernement. (§ 38.)

Les exilés politiques qui n'ont pas les moyens pour retourner dans leur foyer à la fin de leur exil, reçoivent, d'après l'arrêté impérial du 10 janvier 1884, un subside du gouvernement, du moins si le ministre de l'intérieur n'a pas pris des dispositions spéciales à l'égard de ces personnes. (§ 40.) »

Voilà quelques extraits de la « rédaction » concernant les exilés politiques. J'ai remplacé partout les expressions équivoques telles que « personnes placées sous la surveillance de la police », « indication d'une résidence déterminée », et « résidence », par les termes plus vrais et plus exacts : « exilés politiques », « exil » et « lieu d'exil ».

Quand un exilé, après avoir voyagé d'étape en étape pendant des semaines, pendant des mois, arrive enfin au but indiqué, on l'amène devant la police, qui lui remet une « permission de résidence » et un exemplaire des « prescriptions ». Il est vrai que ses papiers ne disent pas qu'il est un exilé, mais qui peut l'ignorer ? Tout le monde ne l'a-t-il pas vu arriver sous la garde de la police. Les propriétaires ne lui louent une habitation que de mauvaise grâce, et souvent ne lui en louent pas du tout, car ils se disent qu'un exilé politique doit être un homme bien mauvais, dont il est bon de rester éloigné, ou bien ils veulent éviter la désagréable possibilité que la police entre chez eux à toute heure et y fasse peut-être des perquisitions. En outre, on peut encore les obliger de veiller sur le locataire et à paraître comme témoin devant la police, avec laquelle ils préfèrent ne pas entrer en rapport.

Ainsi l'exilé doit aller de maison en maison, fatigué, épuisé, partout regardé d'un œil méfiant. Alors il comprend pourquoi les exilés pour crimes ordinaires appellent le « permis de résidence » un « passe-port de loup ».

Enfin, et souvent par l'intermédiaire d'autres exilés politiques, il trouve une chambrette pauvrement installée; il déballe ses effets et s'en va faire la connaissance de ses voisins. La question la plus importante pour lui est : De quoi vivrai-je ?

Il a laissé en Russie sa femme et son enfant dans une situation qui, jusqu'ici, lui a causé bien des soucis, et voilà que la question de pourvoir à sa propre existence vient s'y ajouter. Que faire ? Il lit les « prescriptions » et y trouve que, suivant le § 33, l'exilé indigent reçoit un « subside » de l'Etat. Ce « subside » monte, d'après ce qu'il apprend bientôt, à six roubles par mois. Il se renseigne plus amplement et apprend encore que cette somme ne suffit pas à payer la moitié de ce qui lui est indispensable; il doit donc chercher à gagner quelque chose. Il sait que dans un village sibérien éloigné du monde entier il ne peut faire valoir ses capacités intellectuelles comme à Pétersbourg ou à Moscou, mais il espère bien trouver quelque part un emploi, puisqu'il ne veut pas être bien difficile. Il a fait des études universitaires, il connaît quelques langues, il est médecin, photographe, littérateur, bon professeur, excellent mathématicien ou, par exemple, musicien, enfin, il croit que même ici il ne lui sera pas trop malaisé d'arriver à gagner au moins de quoi pouvoir subsister. Mais il poursuit la lecture des prescriptions et trouve que, sous peine d'emprisonnement, il lui est défendu de pratiquer comme médecin, professeur, chimiste, photographe, bibliothécaire, commis, etc., que, par conséquent, toute profession qu'il pourrait exercer lui est défendue. Pour gagner son pain comme menuisier ou cordonnier, comme forgeron ou comme charron, l'exercice nécessaire lui manque; faute de capitaux, il lui est impossible d'être marchand, il ne peut pas même se louer comme cocher, car on lui défend de quitter le village. La seule chose qui lui reste, c'est l'agriculture. Les « prescriptions » n'interdisent pas encore de cultiver des navets et des pommes de terre; pas de danger que dans ce terrain il jette des semences révolutionnaires. Mais toutes les terres des environs appartiennent à la communauté et sont entièrement partagées entre les habitants, qui les cultivent; il serait possible de trouver peut-être des champs convenables un peu plus loin, mais on lui défend de quitter le village. Dans cette situation désespérée, exilé en Sibérie est en tout contrarié par les « prescriptions »; la seule chose qui lui reste à faire, c'est de demander au gouverneur ou au ministre qu'il lui soit permis de gagner son pain.

En 1883, les exilés politiques d'Akmolinsk prièrent le gouverneur général Kolpakofski de leur permettre de donner des leçons de musique, puisqu'il leur était impossible de vivre au moyen des secours du gouvernement et qu'aucune autre profession ne leur était ouverte. Cette requête

n'était pas excessive puisqu'il est impossible que les touches d'un piano produissent quelque chose de dangereux pour l'État. Mais M. le gouverneur général était d'un autre avis. Il croyait peut-être que ces leçons auraient pu infuser aux enfants d'Akmolinsk un poison révolutionnaire, ou bien il croyait que la misère et les privations devaient être les meilleurs compagnons de l'exilé politique. En tout cas, la demande ne fut point accordée, sous prétexte que l'enseignement de la musique appartenait aussi à la catégorie des occupations défendues; on ajoutait que si le nécessaire leur faisait défaut, ils pouvaient se louer comme journalier aux Kirghises.

Environ vers la même époque, les « politiques » d'Ustj-Kamenogorsk prièrent ce même gouverneur général de leur concéder un terrain dans les environs du lieu d'exil, pour qu'ils puissent le cultiver. Ils se déclarèrent prêts à l'améliorer, à payer un fermage s'il rapportait quelque chose, et, après leur exil, de le laisser à l'État, sans dédommagement aucun, pour toutes les améliorations qu'ils y auraient apportés. A cette offre avantageuse pour l'État, on répondit encore négativement et l'on ajouta, comme on l'avait déjà fait, qu'ils n'avaient qu'à se louer aux Kirghises.

Je n'ai pas connu personnellement le général Kolpakofski, je ne puis donc donner une appréciation personnelle de son caractère, mais j'ai rencontré le gouverneur d'Akmolinsk et d'après l'impression qu'il me fit, je le crus parfaitement capable de donner une telle réponse à signer à son supérieur. D'ailleurs, dans la Sibérie orientale j'ai eu l'occasion de voir des choses bien plus graves.

On ne suit pas aussi aveuglément les « prescriptions » dans toute la Sibérie; l'autorisation dépend tout entière du bon vouloir des employés. Le général Tseklinski, le gouverneur défunt de la province de Sémipalatinsk, traitait fort humainement et avec beaucoup d'égards les exilés placés sous son autorité; non pas qu'il sympathisât le moins du monde avec leurs idées, mais parce que c'était un homme bien élevé, un fonctionnaire aimable. Je pourrais dire la même chose en faveur de M. Pétukoff, qui était gouverneur de la province de Tomsk au temps où j'y étais. Par contre, dans la province de Tobolsk, on traitait toujours fort durement les exilés politiques et parfois même brutalement. En avril 1888, dix-neuf exilés de la ville de Surgut (dans la province de Tobolsk, sur la rive droite de l'Obi, 1,300 habitants) ont réclamé près du ministre de l'intérieur contre les traitements épouvantables du gouverneur Troynitzky et ont déclaré que leur situation était tellement intolérable qu'ils ne pouvaient l'endurer plus longtemps, quelles que fussent les conséquences de leurs plaintes.

Le fait, que quelques-uns d'entre eux étaient à la fin de leur exil, montre bien l'état désespéré dans lequel se trouvaient les exilés; il ne s'agissait plus

que de supporter un peu plus longtemps encore la douleur et ils étaient libres. Mais comme toute chose la résistance humaine a des limites et ils les avaient atteintes. On peut apprendre par le *Journal de Sibérie* quelle suite on donna à leurs plaintes; cette feuille dit très brièvement que « dix-neuf exilés politiques impudents » furent « éloignés » de Surgut et que le gouverneur exprime ses « remerciements » à l'ispravnik de Surgut et au directeur de police de Tobolsk pour les services rendus à l'occasion de cet « éloignement ».

J'ignore dans quel coin abandonné de la Sibérie on envoya ces dix-neuf malheureux pour expier la témérité d'avoir voulu toucher le cœur du comte Demetrius Tolstoï, ministre de l'intérieur. Peu de « résidences » là-bas qui soient plus lamentables que Surgut. Il y a cependant Berezow sur l'Obi, à 3,450 lieues de Pétersbourg, Turukhansk, une « ville » de trente-deux maisons et 181 habitants près du pôle nord et, enfin, les fameux « ulus » dans la province d'Iakutsk; c'est là que généralement on envoyait ceux qui adressaient des plaintes « insolentes » au ministre de l'intérieur.

L'exilé politique, se trouvant sous l'autorité d'un gouverneur comme celui que j'ai dépeint tantôt, est prié de s'adresser au ministre de l'intérieur. Il n'a pas les moyens nécessaires, les quelques roubles que le gouvernement lui accorde sont insuffisants, et l'on applique les « prescriptions » avec si peu de mesure qu'il lui est impossible de gagner quelque chose. Dans ces conditions, un exilé médecin prie Son Excellence de lui permettre de pratiquer dans le village où il habite et où il n'y a pas de médecin. On croirait que cette requête est non seulement accordée, mais reçue avec plaisir, puisque le nombre des médecins est insuffisant dans le pays, ce que constate un « avis secret » que le gouverneur général de la Sibérie orientale envoya au tzar en 1881; j'en ai une copie en ma possession. Mais M. le ministre est d'un avis tout différent.

En 1883, une société médicale de Twer, une ville près de Moscou, adressa un mémoire au ministre, dans lequel elle appela son attention sur le manque de médecins en Sibérie et sur le nombre considérable de médecins et d'étudiants en médecine qui y vivaient en exil. Et quelle fut la réponse à cette requête aussi intelligente que charitables? La société fut dissoute et deux de ses membres, qui étaient au service de l'État comme médecins d'hôpital, furent déchargés de leurs fonctions. Si déjà ceux qui proposent de permettre la pratique médicale aux exilés sont traités de cette façon, on s'imagine sans peine ce que deviennent les médecins exilés qui osent exercer leur métier sans permission.

En 1880, il y avait à Charkoff un étudiant en chirurgie nommé Niphonte Dolgopoloff. Il avait fait ses études complètes à l'Université de Charkoff et

se proposait de passer son dernier examen, lorsque arriva une bagarre d'étudiants, comme il y en a souvent en Russie. Le tumulte fut plus grave que de coutume, et l'autorité universitaire demanda des secours militaires ; une division de cosaques dispersa la foule surexcitée en faisant le plus large usage de fouets courts. M. Dolgopoloff n'avait pas pris part au tumulte, il se trouvait par hasard dans la rue quand les cosaques fouettèrent la foule ; alors il se sentit indigné et dit à un policier secret : « N'avez-vous pas honte ! C'est une lâcheté scandaleuse de fouetter ainsi des hommes sans défense ! » L'interpellé rapporta l'incident à la police et Dolgopoloff fut arrêté, pour aller voyager en Sibérie par « voie administrative » quelques mois plus tard — sans avoir comparu devant un juge quelconque, évidemment. En 1883, on voulut l'obliger à prêter le serment d'hommage au nouveau tzar, et comme il refusa, on le déplaça : de Kurgan, il fut envoyé à Tjukalinsk. L'ispravnik de ce village, un certain Iljin, était un homme fort brutal, et bientôt Dolgopoloff se mit en désaccord avec lui, parce qu'il n'observait pas scrupuleusement les « prescriptions ». Souvent le généreux jeune homme, qui était un médecin fort capable, ne se sentait pas le courage de renvoyer des malades implorant ses secours. Il n'essayait point de se faire une clientèle, car il pouvait vivre sans elle, mais il lui était impossible de refuser ses soins au paysan qui, tremblant de fièvre, ou atteint d'un mal aux yeux, venait le trouver. L'ispravnik l'apprit ; il fit venir le jeune docteur et, d'un ton bourru, lui montra le § 27 des « prescriptions ». Il lui défendit de donner n'importe quels soins médicaux aux paysans, même gratuitement, et le menaça d'emprisonnement si le fait se représentait. Le Dr Dolgopoloff fit ce qu'il devait bien faire, il obéit, mais ses relations avec l'ispravnik n'en devinrent pas meilleures. En automne 1883, le fils du riche et important bourgmestre de Tjukalinsk, M. Balakhin, blessa sa mère en essayant des armes à feu. Pour retirer la balle, il aurait fallu une opération difficile, que le médecin de la ville, un homme nerveux et peureux, nommé Hull, craignait d'entreprendre. Il conseilla d'appeler le Dr Dolgopoloff qui était un chirurgien fort habile. M. Balakhin courut chez le jeune médecin et implora son secours.

« Je n'ose pas, » dit celui-ci.

— « Mais il s'agit d'une vie humaine ! » s'écria le bourgmestre.

— « Je n'ose pas. Je suis en très mauvaises relations avec l'ispravnik, j'ai déjà eu des difficultés à propos de pratique médicale non autorisée, et il me l'a défendue sous menace de punition. »

— « On vous a exilé en Sibérie à cause de vos sentiments humanitaires, et maintenant vous ne voulez point sauver une vie humaine de peur d'une punition ? » dit Balakhin au désespoir.

— « Si vous me prenez ainsi, il faut bien que je fasse ce que vous demandez, quelles qu'en soient les conséquences », répondit le jeune docteur, et ensemble ils se rendirent chez la blessée. L'inspection de la blessure lui assura qu'il n'y avait aucun danger imminent; il pria donc le bourgmestre de demander par voie télégraphique au gouverneur Lissagorski, de Tobolsk, s'il permettait que le médecin exilé fit une opération que le médecin de la ville n'osait pas entreprendre. Une heure après, on répondit que l'affaire n'était point de la compétence du gouverneur, que le bourgmestre devait s'adresser à la division médicale du ministère de l'intérieur.

— « Vous voyez ce que vaut une vie humaine pour vos supérieurs », dit le Dr Dolgopoloff avec amertume. Il fit l'opération, lia une artère blessée et la dame fut hors de tout danger.

Le lendemain, le jeune médecin fut arrêté et mis en prison; alors un long procès commença, dont les documents portent le titre suivant, dans les archives judiciaires de Tobolsk :

« Extraction non autorisée d'une balle de la jambe de M^{me} Balakhin, épouse du bourgmestre de Tjukalinsk, par l'exilé administratif Niphonte Dolgopoloff. »

Cet événement fit grand bruit dans la petite ville; journellement les habitants allaient prendre des nouvelles du docteur Dolgopoloff — car il avait été immédiatement atteint du typhus en prison — et ils lui apportaient des fleurs et des aliments.

Ces témoignages de sympathie firent peur à l'ispravnik; il fit transporter le malade dans la demeure de celui-ci, mais en même temps il fit savoir au gouverneur que l'exilé Niphonte Dolgopoloff, accusé d'un délit, exerçait une influence très dangereuse sur la population; que les habitants lui apportaient des fleurs et des aliments dans sa prison et qu'il était à craindre qu'ils l'aideraient dans sa fuite. Dans ces conditions, il lui devenait presque impossible, à lui, ispravnik, d'être responsable de cet exilé; il pria donc Son Excellence d'envoyer Dolgopoloff à Surgut ou dans une autre partie de la province, où la surveillance était plus aisée. Il ne disait en aucune façon que le docteur avait le typhus ni qu'il était gravement malade. Par télégramme, le gouverneur ordonna d'envoyer le prisonnier sans retard à Surgut. L'ispravnik remit l'ordre à l'officier commandant le transport des exilés, et le pria d'exécuter cet ordre. Mais l'officier refusa, disant qu'il lui était sévèrement défendu de prendre les exilés malades que les autorités locales voudraient lui confier. Le malade pouvait mourir en chemin, et c'était lui, l'officier, qu'on rendrait responsable. Mais l'ispravnik voulait à tout prix éloigner Dolgopoloff, qu'il haïssait plus que jamais. Avec une charrette et quelques policiers il se rendit chez le malade pour le trans-

porter. Le Dr Dolgopoloff était au lit ; il était si faible qu'il pouvait à peine bouger. Sa femme s'opposa à ce transport barbare : on lui lia les pieds et les mains. Revêtu seulement d'une chemise de nuit, le malade fut porté au dehors sur un drap de lit et mis sur la charrette. Et cela se passa le 24 octobre 1883, par un temps des plus rudes. Il est probable que Dolgopoloff n'aurait pas supporté ce voyage, si un spectateur n'avait, par pitié, ôté son paletot de fourrures pour en couvrir le malade. Dans cet état il fut conduit à Ischim, une petite ville à 200 kilomètres de distance, où se trouvaient alors onze exilés politiques, parmi lesquels Machet, le novelliste russe connu. Quelques-uns d'entre eux étaient personnellement liés avec le Dr Dolgopoloff, mais tous savaient son histoire. Quand ils virent l'état dans lequel il se trouvait, ils se rendirent chez l'ispravnik de leur ville et déclarèrent que par tous les moyens ils tâcheraient d'empêcher que le malade fût transporté plus loin encore. Ils le firent examiner ensuite par le médecin de la ville et prièrent l'ispravnik de prendre officiellement note de son état ; puis ils demandèrent à Lissagorski, le gouverneur de Tobolsk, s'il autorisait l'ispravnik de Tjukalinsk de transporter sur une charrette et dans cette saison, un homme gravement malade et revêtu seulement d'une chemise de nuit. Instruit de l'état des choses, le gouverneur télégraphia à l'ispravnik d'Ischim que le jeune médecin pouvait être soigné à l'hôpital de cette ville ; il suspendit aussi l'ordre de le transporter à Surgut.

A Ischim on racontait que le gouverneur avait profité de l'occasion pour se faire donner 500 roubles par l'ispravnik de Tjukalinsk, en récompense de ce qu'il ne le punissait pas pour cette violation de la loi. Je ne sais pas ce qu'il en est, mais je sais qu'on admettait généralement que M. le gouverneur vendait les emplois publics au plus offrant ; la vente prenait la forme d'une partie de jeu de cartes, dans lequel on devait laisser gagner par le gouverneur la somme convenue. Pendant ma présence en Sibérie, on examinait ainsi l'affaire de dix ispravniks accusés ; les enquêtes se prolongeaient à l'infini, pour des raisons qu'eux-mêmes et leurs supérieurs connaissaient le mieux. Je ne doute point qu'en ce moment encore ils occupent leurs fonctions.

Jusqu'à sa guérison, le Dr Dolgopoloff resta à l'hôpital d'Ischim, puis il fut transporté autre part. Il vint plus tard dans la province Sémpalatinsk, où sa condition était beaucoup plus douce et où, comme je l'appris il n'y a pas longtemps, il s'occupait de recherches anthropologiques sur les Kirghises (1).

(1) Le *Journal de Sibérie*, paraissant à Tomsk, publia le récit fidèle du conflit entre le Dr Dolgopoloff et l'ispravnik de Tjukalinsk. L'édition hebdomadaire du *Times* de Londres, du 11 janvier 1884, le reprit. Mais la censure ne permit point à la feuille russe

J'ai relaté ce fait d'une façon si détaillée, non seulement parce qu'il caractérise la manière dont on traite en Russie « les gens dans lesquels on ne peut avoir confiance », mais aussi parce qu'il explique pourquoi les exilés de Surgut, dont je parlais plus haut, se risquent à réclamer près du ministre de l'intérieur. L'un d'eux, Léon Iwanoff, fut littéralement tué par la cruauté et l'indifférence des fonctionnaires, et les deux autres eurent le corps brisé par la torture ; ils se nommaient eux-mêmes « les maudits ». Comme plus tard ils furent envoyés dans une contrée plus misérable encore, à cause de leur « insolence », il est probable qu'aujourd'hui ils ne vivent plus et qu'ils ont trouvé le terme de leurs souffrances.

Lorsque l'exilé est parvenu à se dégager du pénible souci de pourvoir à son existence, alors seulement il sent toute l'humiliation de la surveillance par la police et du contrôle exercé sur les lettres. Les policiers qui le gardent sont souvent des gens vulgaires ayant des antécédents criminels. Plus d'un de ces directeurs de police, et bien de ces secrétaires de police sont des bandits, qui furent envoyés en Sibérie pour un crime quelconque, et qui, après leur exil passé dans les travaux forcés, entrent au service de la police sous un autre nom. Les initiales d'environ vingt de ces forçats en uniforme de policier et leur résidence furent publiées par les journaux libéraux de la Sibérie. C'est à de telles canailles que l'on confie, dans maint endroit en Sibérie, l'honneur, la santé et la vie de beaucoup d'exilés intelligents des deux sexes ; il n'est donc pas étonnant que ceux-ci soient souvent insultés et traités brutalement. Je connais personnellement maint policier en Sibérie, par exemple, le directeur de police de Minusinsk, que je n'aimerais guère à rencontrer la nuit, sans avoir mon revolver sous la main. Même dans la ville de Tomsk, qui est relativement bien administrée, l'histoire de la police aurait à enregistrer les plus brutaux et les plus scandaleux actes autoritaires. Arrestations et emprisonnements d'innocents, corruption, prestation de faux serments, pratique de la torture, flagellation jusqu'à la mort de femmes enceintes, et autres choses plus atroces encore.

Le *Journal provincial de Tomsk*, une feuille officielle, racontait que pendant sa première visite aux prisons, le nouveau gouverneur de cette province reçut trois cents réclamations pour arrestations injustes ; deux cents furent trouvées fondées et les réclamants mis en liberté. L'autorité des *ispravniks* et des autres directeurs de police est si grande en Sibérie que les paysans emploient ce diction : « Dieu dans le ciel et Koch à Okhotsk ! » Outre Dieu, le paysan et les exilés savent combien il y a de

la remarque qu'il s'agissait d'un exilé politique. L'affaire fit donc moins de bruit qu'elle n'en aurait dû faire. Plusieurs circonstances de ce fait sont publiées ici pour la première fois.

« Koch » — même quand ils s'appellent autrement — en Sibérie. Il est évident que la surveillance est exercée d'une façon très différente, mais un extrait d'une lettre d'un exilé politique publiée dans le *Courrier judiciaire*, l'organe de la société juridique de Moscou, nous apprend quelle forme peut affecter cette surveillance. Le voici :

« On nous surveille sans prendre aucun égard. Chaque policier tâche de surpasser l'autre en vigilance. Plusieurs fois par jour ils entrent chez nous, pour voir si nous sommes présents et si personne n'est avec nous. Ils se promènent toujours devant nos maisons, regardent par les fenêtres et écoutent aux portes. La nuit, ils épient nos demeures et obligent nos patrons et nos voisins d'observer toutes nos actions pour les leur rapporter. »

Une jeune dame envoyée à Tunka, un village aux frontières mongoles, me raconta qu'il n'était pas rare qu'en rentrant d'une promenade ou d'une visite, elle trouve un policier dormant sur son lit. La crainte des insultes et de choses pire encore a obligé la plupart des dames exilées d'habiter une même maison avec leurs compagnons de douleur masculins. Il n'est pas possible de faire autrement ! Parmi les exilés politiques, il y a des jeunes filles de 16 à 20 ans, des jeunes femmes dont le mari se trouve dans une autre partie de la Sibérie ou doit travailler dans les mines. Il leur est impossible de demeurer seules dans des conditions où le premier vaurien venu, pourvu qu'il porte l'uniforme de policier, peut entrer dans leur chambre à toute heure du jour et de la nuit. Le contrôle de leur correspondance, plus encore que cette surveillance, irrite les exilés et fait leur désespoir. Ils ne peuvent envoyer de lettre sans l'avoir préalablement soumise à l'approbation de l'*ispravnik*. Celui-ci peut l'envoyer définitivement au destinataire, la détruire ou la communiquer au ministre de l'intérieur. Il reçoit les lettres destinées aux exilés, les ouvre, les lit, barre ce qui lui semble suspect, puis les fait remettre quand cela lui convient. S'il veut punir un exilé qui ne lui plaît pas ou qui s'est conduit d'une façon « insolente », il garde ses lettres et le laisse, durant des mois, sans nouvelles de sa femme et de ses enfants, qui, peut-être, sont restés là-bas en Russie sans moyens de vivre. L'*ispravnik* de Tara, dans la province de Tobolsk, avait coutume de lire les lettres arrivées pour les exilés devant ses connaissances, dans un club ; ils avisaient ensemble quels passages il fallait rendre illisibles. Maint exilé n'apprit quelque chose de ses propres lettres que dans la rue, par des gens auxquels l'*ispravnik* les avait montrées. Que doit avoir ressenti l'un de ces pauvres exilés en apprenant que les paroles d'amour et de consolation, que sa chère épouse écrivit en soupirant et en pleurant, avaient été rendues publiques par l'*ispravnik* dans le cercle de ses compagnons d'orgie !

Un exilé apprend-il par hasard qu'une lettre est arrivée pour lui, cela ne

veut pas toujours dire encore qu'il reçoit cette lettre. Après que le brutal l'a lue devant ses amis, il soupçonne parfois qu'elle contient une écriture secrète quelconque et que le plus sûr sera de ne pas la remettre. J'ai vu de ces lettres, enfin données à des exilés, et qui avaient été exposées au feu ou traitées par des matières chimiques par les fonctionnaires soupçonneux, parce qu'ils croyaient qu'elles contenaient des communications écrites avec de « l'encre sympathique ».

Souvent aussi, l'exilé est appelé au bureau de police et doit subir un interrogatoire minutieux à propos du contenu d'une lettre qu'il n'a pas encore vue.

Ce dont l'exilé politique fait aussi un grief capital, c'est la situation indéterminé qui lui est faite par les « prescriptions ». Il n'est ni un citoyen protégé par les lois, ni un criminel auquel on a retiré les droits civils ; il a toutes les obligations du citoyen, mais ne jouit pas de cette protection que l'on accorde même aux criminels ; en somme, il est livré à l'arbitraire le plus absolu.

En 1881, un exilé adressa le mémoire suivant au Sénat russe, qui est le tribunal suprême. La situation des exilés en Sibérie y est exposée. Sans doute, l'auteur n'a pas cru un seul instant que sa situation en serait améliorée ; il aura très bien su, au contraire, qu'il expierait cette « insolence ».

A cette époque il devait prêter le serment d'hommage au nouveau tzar, et à cette occasion il donna cours à ses sentiments dans ce mémoire satirique. Je ne connais pas moi-même la personne en question, et je crois inutile d'expliquer de quelle façon je me suis procuré cette pièce. Mais je puis en garantir l'exactitude et aussi celle de la réponse qu'on y fit.

Kurgan, province de Tobolsk, Sibérie occidentale,
le 31 mars 1881.

AU SÉNAT DE L'EMPIRE RUSSE!

Le 28 mars 1881, le soussigné, déplacé par voie administrative, reçut l'ordre, de la part de l'autorité policière de la ville de Kurgan, de paraître au bureau de police, pour y prêter le serment d'hommage au tzar de Russie actuellement régnant, Alexandre Alexandrowitch. Cet ordre me semble en contradiction avec le manifeste impérial du 1^{er} mars 1881, où l'on fait remarquer, à propos du serment d'hommage exigé des paysans, que les paysans sont devenus des citoyens libres par suite de la suppression du servage, et qu'ils sont donc soumis aux lois applicables aux citoyens libres. Je respecte entièrement ces paroles et je considère comme justes non

seulement cette conséquence, mais encore toutes les déductions logiques qui s'en suivent. L'une de ces dernières est que, si les paysans russes, ou d'autres Russes, n'étaient pas des citoyens libres et n'étaient point soumis aux lois de l'Empire, ils n'auraient pas reçu l'ordre de prêter le serment d'hommage, car le manifeste impérial du 1^{er} mars n'exige ce serment que des citoyens soumis aux lois de l'État. Je me demande : « Que suis-je? Un citoyen libre? » Mon père comptait parmi la noblesse héréditaire de l'Empire et ma mère était son épouse légale; la loi russe me donne par conséquent le rang de mon père et en même temps les droits d'un Russe libre. En cette qualité, la loi me garantit, comme droits principaux, la liberté personnelle pour autant que je ne sois jugé coupable d'un méfait, ainsi que la protection pour ma famille et pour ma propriété. Et néanmoins je suis privé de liberté, ma vie de famille est détruite, ma propriété a été confisquée par la troisième section (1), et l'on m'a défendu toute occupation pour laquelle je me sentis capable. Je ne puis pas sortir du domaine de la ville de Kurgan, 4,800 kilomètres me séparent de ma famille et je ne puis pas lui adresser de lettre qui ne soit d'abord lue et approuvée par des étrangers. Ces faits démontrent que je ne suis ni gentilhomme, ni citoyen libre.

M'a-t-on vraiment retiré tous les droits civils et suis-je réellement envoyé en Sibérie comme un condamné? En parcourant les lois applicables aux condamnés, je reconnais que ces prescriptions concordent aussi avec ma situation, hormis une seule : un condamné peut espérer de regagner petit à petit une partie de ses droits perdus, on peut lui donner le droit de se mouvoir dans les limites de sa province et aussi de toute la Sibérie; quant à moi, je ne puis au contraire rien espérer, je suis exilé à Kurgan pour un temps indéterminé. Il est donc clair que je ne suis pas un condamné, et je ne le suis vraiment pas, car aucun tribunal ne m'a jugé. Mais alors, que suis-je? Si je ne suis ni un Russe libre, ni un criminel condamné, il faut bien que je sois exclu du droit russe? Alors je suis, sans aucun doute, un étranger? Non, je ne suis pas même cela! Car en libre étranger, j'aurais le droit de quitter la Russie et dans tout État je serais certainement considéré comme un citoyen juste et fidèle. Mais cela m'est défendu, il faut donc que je sois un prisonnier de guerre! Mais où donc est ma patrie? Quelle est la nation à laquelle j'appartiens et dans quelle guerre m'a-t-on fait prisonnier? Je ne trouve pas de réponse à toutes ces questions. Le sort d'un prisonnier de guerre est insupportable, et voilà cinq années que je dois le supporter!

(1) La troisième section de la chancellerie du tzar était jadis la police impériale. La chancellerie fut dissoute et la police se trouve maintenant sous les ordres du ministre de l'intérieur.

Je prie respectueusement le Sénat russe de vouloir me reconnaître comme sujet russe, de me déclarer un Russe libre, ayant droit à la protection de la loi. Une fois en possession de cette protection, je veux bien me charger des devoirs qui en résultent. Mais si le Sénat russe ne veut point me reconnaître comme sujet russe, qu'il me permette au moins de quitter la Russie et de me chercher autre part une patrie!

Je crois que le serment d'hommage n'impose pas seulement des devoirs, mais confère aussi certains droits. Exiger le serment, c'est donc reconnaître et octroyer ces droits. N'en est-il pas ainsi? J'attends une réponse. Si le Sénat russe, le tribunal suprême en Russie, me démontre que je me trompe, que j'ai les devoirs d'un Russe libre mais que je n'en ai pas les droits, il faut que je me considère comme prisonnier de guerre.

WASILLI SIDORATSKI

RÉPONSE

Après avoir pris connaissance de cette requête, le 4 juin 1881, le Sénat russe décide comme suit :

Considérant que cette requête ne porte point le titre suprême (1) et n'est pas conforme à la formule prescrite par le vol. X, II^e partie, § 205 du code de l'an 1876, cette requête est renvoyée sans qu'il lui soit donné suite. Un ukase, concernant cette conclusion, est remis à l'administration provinciale de Tobolsk.

Le Secrétaire général,
N. BRUD... (illisible)

Le Secrétaire adjoint,
BARON BUCKSCHWEDEN

Je n'ai jamais appris quelles furent, pour M. Sidoratski, les conséquences de cette lettre; je ne sais pas même s'il vit encore; mais j'espère toutefois que, de ce côté ou de l'autre de la tombe, il ait enfin trouvé une patrie.

GEORGES KENNAN

(1) C'est-à-dire qu'elle n'est pas adressée au tzar.

Images de Regret et d'Espérance.

I

La Demeure dans la forêt.

La porte est enfin close où le vent s'engouffrait
Et je n'entendrai plus, au fond du corridor,
Le long mugissement de l'antique forêt
Dont la plainte soufflait sur la veilleuse d'or ;

La double croix de fer qui garde la serrure
A scellé les battants de son empreinte forte :
La Haine ni l'Amour ne passeront la porte
Et ne viendront ternir ma belle lampe pure ;

J'ai tordu dans mes doigts la lourde clef d'airain
Qui savait le secret magique pour ouvrir.
Et maintenant dans le recueillement serein
J'écoute mes pensers monotones mourir ;

Devant les chenets mon grand lévrier s'allonge,
A mes pieds, sur l'épais tapis de pâles roses :
J'entends le vent mugir sur les fenêtres closes,
Et mon rêve vacille et ma veilleuse songe.

II

La Brise du soir.

La brise meurt parmi le secret vert des ifs,
Le grand soleil s'éteint derrière les massifs,
La grande nuit descend poser ses mains nocturnes
Sur le désespoir de mon âme taciturne...

Et je reviens parmi les jardins et les parcs,
 Comme un chevalier fort qui relèverait l'arc,
 Poursuivre de ma flèche en feu les corbeaux tristes!
 Mon bouclier baissé qu'adorne l'améthyste
 Épouvante les noirs oiseaux du nouveau deuil
 Que le glaive a cloués par l'aile sur mon seuil
 Et j'avance ravi de ma victoire heureuse
 Dans les chemins que jonche un ciel de tubéreuses

III

Le Mascaron d'airain.

Une tête grimace que le feu forgea,
 En bronze sur la margelle du puits d'automne,
 Une tête d'airain que nul regard n'étonne
 Et vers qui, du puits noir, une étoile émergea!

Une face effrayante de gorgone où l'or
 Des dents et le cristal des yeux et des prunelles,
 Pour avoir reflété l'herbe de la margelle,
 Gardent le souvenir d'inavoués trésors!

Oh! celle qui viendra vers ce puits de malheur,
 Ses jeunes seins offerts sous le tissu des voiles
 A la satiété de la chimère en pleurs,
 Oh! celle qui viendra pour cueillir cette étoile!

Je baiserais l'éclat de son front adoré,
 Je vêtirai son corps du lin de la victoire,
 J'entourerai ses seins des boucliers d'ivoire
 Et prenant l'astre d'or, je l'en couronnerai...

IV

Les Arbres d'automne.

Semblables aux berceaux des brillantes forêts,
 L'érable pourpre et le buis vert et le cyprès
 Cachent le tombeau pur où le printemps sommeille
 Sous la pourpre et le sang et la mort de la treille!

Le sycomore pâle et le tremble argenté
 Dans l'agonie et la lumière de l'été
 Ornent de leur feuillage un socle en marbre rose
 Parmi la fanaison des calmes lauriers-roses;
 La stèle vive où le lierre s'est enroulé,
 La coupe pure où les pleurs des cieux ont coulé
 S'effritent, emportant, comme le vent sa plainte
 Le dernier souvenir de l'épithaphe éteinte
 Et le cippe de pierre élevé sur l'amour
 Est l'aire où vient veiller le rêve du vautour...

V

Les Asphodèles.

Les asphodèles s'échevellent par les prés,
 Les genêts d'or scintillent de vives lumières,
 Les flèches ont meurtri le flanc des tourterelles
 Et leur sang rouge teint la gloire des bruyères;
 Et mes pensers blessés tombent sur les étangs
 Parmi l'éclat candide des nénufars blancs...
 Les asphodèles bleus se penchent sous la brise;
 Le soir descend. Voici... je viens de l'incertain,
 Je suis le voyageur déçu de la surprise
 Et je vais vers le rêve où vit l'or du matin...

VI

Les Grappes.

Le soleil de l'automne agonise et les grappes,
 Les grappes des ceps d'or que les rayons d'or frappent,
 Les grappes de la vie
 Et les grappes d'espoir
 Penchent l'allégorie
 De leur sang généreux et de leur vin noir.
 Sous le soleil couchant du soir;

Du sang sur les pavois,
 Des voix

Qui s'enfiert à la brise heureuse
Et la vigne vierge et la vigne féconde
Que les rayons font blondes
Sous les flèches que darde un ciel torride en feu ;

Et puis des feuilles d'acanthés
Et des thyrses de flammes aux mains des bacchantes
Et des paniers de lierre aux mains du dieu
Et des cistes d'ivoire aux doigts de ceux
Qui sonnent des appels aux flûtes haletantes !

Et la terre rougie au meurtre des ceps lourds
Et des grappes et des feuillages de velours,
Et la terre qui boit le sang de ses enfants
Saigné par les blessures des grands côteaux blancs ;

Et ma détresse et ma tristesse
Qui meurent de la mort des vignes de l'ivresse !

EDMOND PILON

Inutilité et dangers de la vaccine ⁽¹⁾.

De tous les pays affluent d'ailleurs les preuves des méfaits du vaccin ; nous ne pouvons consigner ici même la centième partie de celles que nous avons sous les yeux, car cet article atteindrait des proportions démesurées ; bornons-nous donc à signaler encore quelques opinions médicales et quelques faits concluants. C'est d'abord le professeur Kranichfeld, de Berlin, encore un ancien vaccinateur, dont le cri de regrets et d'indignation mérite d'être noté : « J'ai vacciné moi-même mes quatorze enfants, mais aujourd'hui, après avoir vu ce que vaut la vaccine, je résisterai à toutes les volontés et à la loi. » Le Dr Donald Kennedy (Massachusetts), dans son *Traité des maladies de la peau*, relate qu'il a soigné une foule de maladies graves consécutives aux vaccinations, soit quelques jours, soit quelques mois après l'inoculation du vaccin, et il ajoute : « Si je décrivais tous les cas de maladies du sang que j'ai eu à traiter à la suite de la vaccine, et si je pouvais vous faire voir toutes les souffrances que ces malheureux ont endurées pendant des mois et des années, le cœur vous ferait mal. Pour l'amour de Dieu, si vous aimez vos enfants, ne les faites pas vacciner ! »

En 1883, un comité officiel de trente médecins anglais fut nommé pour procéder à une enquête sur les résultats de la vaccination. Il se réunit à Exeter Hall (Londres) sous la présidence du Dr C.-R. Drysdale, doyen des médecins du *Metropolitan Free Hospital*, le 15 février 1883. Le Dr Makuna, médecin en chef de l'hôpital des varioleux de Londres, expliqua le but de l'enquête, nécessitée par l'opposition des antivaccinateurs, devenue de plus en plus vive et énergique depuis que la loi d'obligation vaccinale avait été votée par le Parlement.

L'opposition, dit-il, a été renouvelée avec un redoublement de force, surtout ici en Angleterre. Nous voyons, en effet, à Londres, une *Société pour l'abolition de la vaccination obligatoire*, et cette société a de nombreuses ramifications dans tout le pays. Elle ne laisse passer aucune occasion d'inculquer au peuple sa manière de voir ; elle distribue

(1) Suite et fin.— Voir les nos 114, 115-116, 117, 118, 119 et 122 de la *Société nouvelle*.

par millions des traités et des circulaires ; elle tient des assemblées publiques dans chaque ville, et elle attaque la loi d'obligation partout, au Parlement, dans la presse, dans des conférences publiques. Les antivaccinateurs ont eu des congrès internationaux. Ils ont forcé le gouvernement à faire faire des enquêtes publiques dans les cas de préjudice à la santé ou de décès attribués à la vaccine. L'agitation qu'ils ont provoquée a amené des émeutes. Des hommes se sont rendus ensemble de ville en ville pour battre la loi en brèche. Les villes de Keighley et de Leicester se sont, en fait, affranchies de la loi. Il y a deux jours à peine qu'un membre du corps médical a été traîné devant les tribunaux pour répondre à l'accusation d'*homicide par imprudence*, à cause d'un décès occasionné par la vaccination.

Donc, il fallait une enquête, et les médecins officiels espéraient que tous les témoignages recueillis seraient si unanimes et si concluants en faveur de la vaccination qu'ils feraient ainsi renaître la confiance du public et mettraient fin à toute opposition (1). Le comité envoya un questionnaire aux médecins du pays, dont un grand nombre étaient des vaccinateurs publics, des officiers de santé, des spécialistes pour la vaccination.

Trois cent quatre-vingt-quatre médecins ou chirurgiens, en Irlande et dans la Grande-Bretagne, envoyèrent des réponses à la circulaire officielle. Or, 242 déclarent avoir été témoins de cas où la vaccination avait causé des accidents ; parmi eux, 94 reconnaissent que ces accidents étaient graves, et 33 parlent de cas mortels !

En analysant les réponses, on trouve que ces médecins signalent plus de 40 MALADIES DIFFÉRENTES dues aux effets du vaccin, humain ou animal !

On peut donc affirmer qu'actuellement l'humanité ne souffre d'aucun fléau plus désastreux que la vaccination — car les épidémies mêmes n'atteignent qu'une partie de la population, tandis que la vaccination s'attaque à tout le monde. Selon le Dr Garth Wilkinson, praticien distingué de Londres, la vaccine est une puissante cause de la carie des os et des dents. Le Dr Minck, de Guernesey, ayant vacciné une femme bien portante, trois semaines après tout le corps de celle-ci enfla ; des ulcères, jusqu'au nombre de 26 à la fois, se formèrent sur les bras, les jambes, le cou et restèrent incurables, des os lui sortirent de l'oreille et elle perdit complètement l'usage des deux coudes et des doigts de la main droite.

Le Dr Forbs Laurie (Angleterre) a fréquemment constaté, consécutivement aux vaccinations, toutes sortes de maladies de la peau, la paralysie, la consommation, la mort.

Le Dr Walz, de Francfort-sur-Oder, conseiller d'État, ayant avancé, d'après ses propres observations, que la vaccine occasionnait souvent la mort, il s'ensuivit une enquête qui prouva l'exactitude de son assertion.

(1) WILLIAM TEBB, *Comment la variole a été supprimée en Irlande.*

Dans le village de Tzschatzchnow, sur 120 vaccinés pour la première fois, 90 devinrent sérieusement malades, et 8 d'entre eux moururent dans l'espace de six semaines.

Le D^r Collins, médecin vaccinateur à Londres, — dont nous avons déjà parlé — après avoir vacciné pendant vingt-cinq ans plus de 100,000 enfants, a fini par déclarer que non seulement ils n'étaient pas exempts de la variole, mais qu'ils étaient, en outre, plus sujets que les non-vaccinés à la scarlatine, à la rougeole, ainsi qu'à différentes maladies zymotiques, et qu'un grand nombre d'entre eux étaient atteints de diverses affections chroniques qui pouvaient aller jusqu'à la mort par consommation. Il termine ce lamentable aveu par ces mots :

« Si je vous racontais l'histoire du tiers des victimes de nos vaccinations, votre sang se glacerait dans vos veines. »

Le D^r Hitchman, ci-devant vaccinateur de Liverpool, dit : « Je suis convaincu que des centaines d'enfants ont été tués par la vaccination. » L'application plus sévère de la loi de vaccination obligatoire en Angleterre, depuis quelques années, a eu pour conséquence, dit le D^r Ch. Pigeon, d'accroître la mortalité annuelle des enfants vaccinés âgés de plus d'un an. Le seul fait des vaccinations pratiquées plus sévèrement en Angleterre a eu pour résultat 26,000 décès en plus chaque année, ainsi que le constatent les statistiques officielles.

Voilà donc 26,000 enfants tués annuellement par la loi anglaise.

A quel chiffre monstrueux ne doit pas s'élever la totalité de la boucherie vaccinale humaine dans toutes les contrées où sévit obligatoirement cette néfaste pratique !

Alexandre de Humboldt n'avait-il pas raison de s'écrier que la vaccine est la plus puissante cause de dégénérescence de l'espèce humaine ?

Déjà John Hunter, contemporain de Jenner, avait dit « que le virus animal lorsqu'il est inoculé, qu'il vienne de l'homme, de la vache ou de l'âne, est le poison le plus dangereux qui existe par suite de son assimilation à notre organisme. Et Sir James Paget, chirurgien de la Reine, affirme « que le virus-vaccin établit dans le sang un état morbide permanent ».

Le D^r Copland, dans son *Dictionnaire de médecine*, dit « que la vaccination favorise et *communiqué* les affections scrofuleuses ».

Le professeur Ennemoser, médecin éminent d'Allemagne, disait : « Il n'y a pas d'erreur plus grande dans le monde que la vaccination. »

Le D^r H. Caron, de Paris, écrivait au D^r Chaplin, de Londres : « Il y a longtemps que je refuse positivement de vacciner, et je regarde la vaccination comme une moquerie. »

Le D^r Longstaff, médecin distingué d'Édimbourg, dit que la vaccination est une fraude monstrueuse.

Le Dr Joseph Hermann, médecin en chef de l'hôpital de Vienne, dit que de 1858 à 1864, la plupart des variolés traités par lui étaient des vaccinés; que la vaccination est une erreur de la médecine, et qu'elle ne repose sur aucune base scientifique.

Le Dr Pearce, dans son *Essai sur la vaccination* (1871), dit : « Cette pratique, au lieu de diminuer la variole, la favorise, ainsi que les maladies de poitrine, telles que la consommation tuberculeuse, etc. »

D'après les Drs Ballard, Collins, Pearce et autres (*The Weekly Return of the Registrar General*), la syphilis, le cancer, les scrofules et autres maladies dégoûtantes ont été transmises par la vaccination; à Londres, depuis le 1^{er} janvier 1872 jusqu'au 26 août 1874, 1,074 enfants au-dessous de 5 ans sont morts de la syphilis, à la suite de la vaccination, et il y en a des milliers dont la constitution a été contaminée par la vaccination.

Le Dr Josef Hamernick, professeur à l'Université de Prague, dit « qu'il s'est déclaré il y a quelques années de terribles cas de syphilis causés par la vaccination; que le même vaccinateur public en avait infecté tout un canton, et que ces différents cas avaient été faussement enregistrés comme épidémiques. Au commencement de 1872, ajoute-t-il, un accident semblable au précédent est survenu dans les environs de Meinik, et un grand nombre d'enfants furent atteints de syphilis, et plusieurs en moururent ».

Le Dr Nicholls, dans son traité : *Esoteric Anthropology*, dit (p. 186) :

« La syphilis, les scrofules, et probablement toutes les maladies qui sont le résultat de l'empoisonnement du sang, peuvent être communiquées par la vaccination. — La vaccination, au lieu d'être une protection contre la variole, la propage, et il n'est jamais prudent de prendre un virus animal (le vaccin) pour se l'inoculer. On court le risque de contracter les maladies propres au corps qui a fourni cette matière virulente. Il n'y a aucun doute que des milliers d'enfants ont été empoisonnés par la vaccination. »

Le Dr Carl Hartman, de Drontheim (Norwège) a rencontré des cas d'érysipèle graves, consécutifs à la vaccination, et des cas de syphilis vaccinale.

Dans la maison des enfants trouvés, à Saint-Pétersbourg, où 5 à 7,000 nouveaux nés sont reçus annuellement, on ne comptait, dans les deux années 1864 et 1866, pas moins de 246 vaccinés qui étaient atteints d'érysipèle vaccinal, lequel en tuait 108. De 1869 à 1871, cette maladie a été constatée chez 275 enfants, dont 92 en sont morts.

Le Dr Grégory, médecin de l'hôpital des varioleux de Londres, a dit : « J'ai la conviction que la lymphé vaccinale était le produit de la consommation tuberculeuse, porte avec elle le germe de maladies tuberculeuses, scrofuleuses, et transmet les maladies contagieuses. »

De l'avis du Dr Bartlett, professeur à l'Université de New-York, « sur 203 décès de personnes vaccinées, 133 ont été causés par la consommation, 70 par différentes maladies, et sur 95 de non-vaccinés, 30 seulement de consommation et 65 de différentes maladies. » Déjà en 1853, le *Medical Times and Gazette* constatait « que la consommation s'est beaucoup accrue depuis l'introduction de la vaccination ».

On sait que les Drs Hébra et Ricord, déjà cités, admettent la possibilité de la transmission des maladies virulentes, syphilitiques, scrofuleuses, par le virus-vaccin. Les Drs Cerioli, Depaul, Trousseau, Devergne, avaient depuis longtemps reconnu le fait de cette transmission en ce qui concerne la syphilis. Au cours de nos recherches dans les archives médicales, nous trouvons encore un certain nombre de praticiens expérimentés qui, sans signaler d'accidents dus à la vaccination, déclarent nettement que la vertu préservatrice qu'on lui attribue est purement imaginaire. C'est le Dr Pratt, chirurgien de Durham, qui écrit : « Il n'y a aucune preuve que la vaccination protège contre la variole; je suis convaincu que cette opération artificielle de vacciner et revacciner, a contribué beaucoup à augmenter le nombre des variolés parmi les vaccinés lors de l'épidémie de 1871, et que ce sont ces derniers qui ont été les premières victimes, et ont le plus souffert des ravages de la variole durant l'épidémie. »

Le Dr Leander Josef Keller dit que, d'après sa longue expérience, le plus grand nombre des variolés sont vaccinés; que la revaccination pas plus que la vaccination ne protège contre la variole, ni n'en diminue la mortalité. Le Dr Skelton, chirurgien d'Edimbourg et de Londres, déclare que la vaccination est une folie, une pratique insensée, et qu'après avoir pris naissance dans l'imagination de Jenner, elle gagna celle de quelques médecins ainsi que celle des grands de la cour, et finit par devenir populaire; et qu'aujourd'hui l'humanité recueille la récompense de sa crédulité, mais non en voyant disparaître la variole qui, au contraire, s'accroît rapidement, malgré les promesses des partisans fanatiques de la vaccination.

Le Dr Alfred Hill déclare qu'à Birmingham, l'une des villes les mieux vaccinées de l'Angleterre, « depuis novembre 1871, le total des cas de variole a été de 7,706, dont 6,795 étaient vaccinés, 830 non vaccinés, 81 douteux, et il y a eu 1,270 décès » (*Daily News*, août 1875). En 1871, la variole a exercé ses ravages à Hambourg sur une population de 338,974 habitants; 3,647 personnes qui avaient été vaccinées ont succombé à l'épidémie. Le Dr Stramm, chirurgien de l'état-major de l'armée prussienne, condamne formellement la vaccination en disant : « J'ai été vacciné et revacciné deux fois, avec succès chaque fois. Durant la dernière épidémie de variole (1871) j'ai contracté la maladie sous ses formes les plus graves, alors que j'accomplissais les devoirs de ma profession. »

Dans le canton de Berne, en 1870, il y eut 558 variolés dans les sept districts où l'on ne comptait que 2,674 vaccinés sur 3,944 enfants âgés d'un an; tandis que dans les huit districts les mieux vaccinés, comptant 3,771 vaccinations sur 3,482 enfants d'un an, il y eut 1,110 cas de variole. C'est-à-dire 225 p. c. de plus chez les vaccinés à outrance, dit le Dr E. Haughton.

On ne nous a d'ailleurs pas attendu pour constater les déplorables résultats de la pratique jennérienne; ils ont été remarqués dès l'origine. Le Dr Rowley, membre de l'Université d'Oxford, faisait connaître en 1805 que, sur 504 cas de vaccination, 75 personnes moururent des suites de cette opération, et que presque tous les autres vaccinés contractèrent la variole.

Le chapitre des accidents les plus graves, consécutifs à l'inoculation du vaccin, est inépuisable. Le Dr Debersaques, dans le *Journal des accouchements*, de Liège (1889), signalait ceux-ci :

« Tout médecin a constaté, à la suite de l'inoculation vaccinale, des érysipèles plus ou moins étendus, des lymphangites, des adénites; le bras devient douloureux, gonflé et rouge; souvent menacé de phlegmons. Pour ma part, j'ai vu des *lymphangites sérieuses*, que des enveloppements humides n'amènèrent à résolution qu'après plusieurs jours. J'ai vu des *inflammations* se terminer par production de petites plaques *gangréneuses*. Je me rappelle avoir donné mes soins — étant étudiant encore — à un enfant chez qui l'inoculation vaccinale avait produit trois *ulcérations étendues* et fort douloureuses, dont l'une atteignait la grandeur d'un pièce d'un franc; tout le bras était endolori, chaud et œdématié, et l'enfant est resté pendant plusieurs jours sans pouvoir en faire usage. Je dois à la vérité de dire que chez les parents de l'enfant, les soins hygiéniques, et même la propreté la plus élémentaire, étaient chose inconnue.

« L'affection érysipélateuse a pu prendre dans certains cas un caractère menaçant pour l'existence. La mort même a été parfois la conséquence de la pratique de la vaccination. Nous trouvons mentionnées des complications de cette haute gravité dans l'annuaire de Schmidt, dans l'étude du Dr Farland, publiée en 1873. »

Et, après de tels aveux, les disciples de Jenner concluent qu'il faut vacciner et revacciner avec acharnement. Mais quand un décès survient dans ces conditions, ils ont soin d'en dissimuler la cause véritable; ils écrivent dans leurs certificats, ou dans les bulletins mortuaires officiels — ainsi qu'on l'a fréquemment constaté en Allemagne et en Angleterre — de fausses déclarations telles que : « Mort d'inflammations, suites de blessures. » Le mensonge ne leur coûte rien quand il s'agit d'innocenter la vaccine.

En Bohême, au mois de juin 1889, rapporte un organe médical alle-

mand (1), un médecin avait vacciné un jeune enfant très sain avec du vaccin animal. On reprit du vaccin à cet enfant, et 30 enfants ayant été soumis à l'inoculation au moyen de ce produit, furent atteints, tous sans exception, de l'impétigo contagieux, maladie cutanée répugnante. Les accidents de ce genre sont extrêmement fréquents, ainsi que le démontre un vaillant journal de Trieste, le *Mattino*, qui a embrassé la cause des antivaccinateurs et qui relate chaque jour les faits contraires à la vaccine qui lui sont communiqués de tous côtés par ses lecteurs.

La vaccine joue un rôle désastreux, dans les pays chauds, au point de vue de la propagation de la *lèpre*, ainsi que nous l'écrivait dernièrement, avec preuves à l'appui, le Dr Charles-E. Taylor, de l'île Saint-Thomas (Danish West-Indies), qui a entrepris, dans ces contrées lointaines, une active campagne contre la vaccination. C'est là que les pénalités judiciaires sont à la fois les plus cruelles et les plus ruineuses pour les non-vaccinés. L'amende, pour chaque enfant non vacciné, est de fr. 2-50 par semaine ou 125 francs par an. Elle est imposée d'année en année jusqu'à ce que l'enfant soit vacciné, avec le choix, pour les parents, de l'emprisonnement dans une forteresse. Ces lourdes amendes sont payées par une foule de braves gens, qui ont le courage de résister à la loi ; la population, composée de blancs et de créoles fort intelligents et instruits, se montre très hostile à la vaccine, qu'elle déteste ; elle supplie en vain, par pétitions, le roi de Danemark, de supprimer l'obligation vaccinale. L'administration ne croît guère à Jenner et à sa triste invention. Le gouverneur Anderson exprime l'opinion que l'immunité de la variole dont le peuple de Saint-Thomas a joui pendant bien des années est due entièrement à des améliorations sanitaires, et à un système rigoureux de surveillance de police. Ce système, dit-il, n'a pas seulement éloigné la variole, mais aussi la fièvre jaune et le choléra, qui avaient été autrefois si cruels dans l'île. Le chef de police confirme cette assertion, et tous les fonctionnaires sont du même avis, ce qui nous prouve une fois de plus que la salubrité est un préservatif complet.

Dans les Indes occidentales anglaises, la propagation de la *lèpre* par la vaccination est un fait indéniable, d'après le témoignage des médecins de ces colonies, de ceux de Norwège et des îles Huwarun ; c'est aussi l'opinion des surintendants médicaux des asiles de lépreux, et des médecins autorisés tels que le Dr Tilbury Fox, sir Erasmus Wilson, le Dr Gavin Milroy, le professeur W.-T. Gardner, de Glasgow (2), le Dr Edward

(1) *Allgemeine Med. Zeitung* du 10 décembre 1889.

(2) *British Medical Journal*, juin 1887.

Arning, d'Honolulu; le Dr A.-M. Brown, le Dr Hall Bakewell, le Dr Bechtings, et d'autres. Grâce aux progrès de la vaccination, rendue obligatoire, la lèpre augmente dans des proportions effroyables aux Indes occidentales, et atteint maintenant toutes les classes de la société.

Le Dr B.-J. Bechtings, qui a consacré vingt-sept ans à l'étude de cette affection dans les Indes, dans l'Amérique du Sud et les îles Sandwich, écrivait, en janvier 1889, qu'il considère que l'augmentation de la lèpre est due à la lancette des vaccinateurs, qui la transmettent de bras à bras. Il a souvent été consulté par des parents dont les familles étaient entièrement exemptes de cette maladie avant qu'un des enfants ait été vacciné. Le surintendant médical de l'hôpital des lépreux à Mahaica (Guyane anglaise), le Dr C.-F. Caster, dans son rapport au chirurgien général (1887) publié à Georgetown, dit : « Une des causes très probables de communication de la lèpre, c'est la vaccine. » Et il ajoute : « On devrait faire connaître partout, dans les pays où la lèpre est endémique, comme chez nous, *qu'elle se propage par la vaccine.* » — Le Dr Robert Francis Black, praticien bien connu à Trinidad, cite trois cas distincts de *vaccine-lèpre* qu'il a vus, et il assure que de telles maladies sont fréquentes. Il a envoyé les détails de ces cas, en juillet 1887, au gouverneur sir William Robinson, et à un pathologiste bien connu en Écosse, afin d'attirer l'attention publique sur ce sujet, et de faire cesser le mal. Le Dr Black considère que la loi de vaccination obligatoire, qui expose les citoyens à de tels dangers, est une infamie.

Mais là ne s'arrêtent pas les bienfaits dont nous sommes redevables à Jenner, ce grand sauveur de l'humanité; avec la syphilis et la lèpre, la vaccination nous gratifie encore, et surtout, de la tuberculose, qu'elle répand d'une façon désastreuse, ce qui s'explique aisément quand on sait combien la tuberculose est commune dans l'espèce bovine. M. Henning estime que cette espèce animale contient 5 sujets tuberculeux sur 100; mais dans certaines parties de la Saxe, selon Wolff, il y en a au moins 20 p. c.; dans quelques contrées de la Hollande, on en trouve de 19 à 22 p. c. Le Dr Schwébisch écrivait à ce propos dans *la France* (1) : Aux États-Unis les commissions instituées à propos des épidémies de péripneumonie, ont démontré que *le nombre des bovidés tuberculeux s'élevait dans certaines provinces jusqu'à 25 et 50 p. c.*, et qu'il en mourait ainsi chaque année, dans les provinces unies d'Amérique, la proportion énorme de 5 à 600,000. A Paris, et dans toutes les grandes villes où l'encombrement est considérable, une très grande partie des vaches, par suite de manque d'air et de bonne nourriture, sont atteintes de tuberculose, et quand on songe que

(1) *La France*, 22 septembre 1890.

tout leur lait est spécialement destiné à l'alimentation des malades ou des enfants en bas âge, on ne peut songer sans frémir à *quel point la contagion peut atteindre*.

« On a constaté que, dans certaines contrées, *plus la tuberculose est développée chez les animaux, plus aussi elle l'est chez l'homme*.

« Or, je le répète, il y a *danger absolu à consommer la viande* des animaux tuberculeux; les expériences ne sont plus à faire et les preuves de ce que j'avance existent à l'infini : il suffit de nourrir des animaux avec de la viande crue provenant de sujets tuberculeux, pour faire, dans presque tous les cas, éclore chez eux la maladie. M. Nocard a bien démontré que la viande des animaux abattus perd sa virulence après cinq jours et que la cuisson tue le bacille si elle est portée pendant vingt minutes à la température de 70 degrés, point de coagulation de l'albumine, mais est-on bien sûr que la viande à cuire a atteint cette température dans ses parties centrales?

« On a proposé comme moyen terme de permettre la consommation des animaux gras malades et de rejeter la chair de ceux qui sont maigres, comme ayant des lésions plus avancées; mais il est évident que cette proposition n'est guère sérieuse; l'absorption serait moindre évidemment, mais ce serait encore trop. Je sais bien que la tuberculose dans ce dernier cas peut être restée tout à fait locale chez ces derniers animaux, mais je me range tout à fait de l'avis de M. Arloing, le savant rapporteur sur cette très intéressante question : *Tout animal ayant un foyer tuberculeux est sous le coup d'une généralisation possible, et nous ne savons pas si cette généralisation n'était pas en train de se faire au moment où l'animal a été abattu*.

« Nous approuvons donc sans réserve cette proposition votée au Congrès : Il y lieu d'éliminer de la consommation de l'homme et des animaux les viandes provenant d'animaux tuberculeux mammifères et oiseaux, quel que soit le degré de la tuberculose et quelles que soient les qualités apparentes de la viande. » Je sais bien que cela ne fait pas l'affaire des propriétaires d'animaux malades, mais l'intérêt général avant tout. »

Quand les médecins et les vétérinaires s'accordent à considérer comme si dangereux le lait et la viande des bovidés tuberculeux, peut-on un seul instant admettre que le virus-vaccin pris sur ces mêmes animaux malades ne transmet pas infailliblement à l'homme la tuberculose? Comment! un simple verre de lait traversant nos voies digestives suffirait à nous rendre tuberculeux, et l'on prétendrait qu'un virus qui contient le germe de la tuberculose nous laisserait indemnes lorsqu'il est introduit directement dans notre sang!

Les vaccinomanes intéressés qui osent nier la propagation de la tuber-

culose par le vaccin devant une telle évidence, font donc preuve d'une mauvaise foi si révoltante que nous perdriions notre temps à discuter avec eux.

Nous devons au D^r Collins, de l'hôpital Saint-Bartholomé de Londres, une remarquable étude sur la transmission des tubercules au moyen de la vaccination. Ce savant médecin s'exprime ainsi :

« Presque tous les ouvrages des antivaccinateurs, depuis Squirrell jusqu'à présent, et quelques-uns des auteurs classiques les plus sincères, laissent soupçonner que la tuberculose peut être communiquée ou aggravée par la vaccination. On peut définir la scrofule ou l'affection tuberculeuse : une maladie généralement contagieuse caractérisée par le développement d'éléments microscopiques, qui résultent d'une inflammation asthénique tendant à une dégénérescence caseuse. Ce n'est pas une maladie spécifique; elle peut se communiquer par l'inoculation et se produire par des moyens artificiels. La croyance à la nature contagieuse des tubercules a gagné rapidement du terrain pendant les vingt dernières années; elle est même plus généralement admise sur le continent qu'ici. Buhl fut le premier à émettre cette idée dont l'exactitude fut vérifiée par Villemin, Klebs et Burdon Sanderson; leurs expériences eurent pour résultat de démontrer que le développement des affections tuberculeuses n'est point dû à un spécifique existant dans les substances inoculées, mais qu'il est le produit de différentes inflammations.

« En 1880, Cohuheim déclarait que l'on reconnaît la présence du tubercule lorsque, introduisant un produit morbide dans le corps d'un lapin ou d'un cochon d'Inde, l'affection tuberculeuse se montre dans l'animal. Cependant Nilson Fix avait précédemment démontré que la lympe de la vaccine introduite dans le corps d'un cochon d'Inde fait naître la maladie tuberculeuse chez l'animal. L'expérience fut répétée quatre fois avec le même succès. Après la mort on trouva dans quelques organes le tubercule aussi typique que dans les animaux auxquels on avait inoculé la matière tuberculeuse elle-même. On a aussi communiqué la scrofule aux poules par la vaccination; si le témoignage de Cohuheim est vrai, on doit en déduire inévitablement que la lympe vaccinale est de nature tuberculeuse. La conclusion est aussi frappante que logique, mais elle paraît moins surprenante quand on songe à la source originelle du vaccin et que l'on comprend son mode de propagation. L'homme n'est pas le seul animal sujet à l'affection tuberculeuse; le cheval et la vache ont aussi leurs scrofules. — Le farcin, la morve, les eaux aux jambes, sont des affections scrofuleuses communes chez le cheval. La vache a également des engorgements lymphatiques, des abcès des poumons et autres produits de nature inflammatoire plus ou moins asthéniques ten-

dant à l'état caséeux et eux scrofules, aux tubercules. Le vaccin tiré de ces animaux est aussi un produit de nature inflammatoire, tendant à l'état caséeux, avec ou sans suppuration, selon les cas »

Le Dr Creighton, dans un écrit remarquable, montre que les scrofules bovines peuvent être inoculées à l'homme au moyen de la lympe, d'où, à fortiori, il est permis de croire qu'elles peuvent être communiquées par la lympe inflammatoire extraite d'une vésicule vaccinale. Si l'on nous demandait une démonstration, nous l'avons sous la main : M. Toussaint vaccina une vache dans un cas de scrofulose avancée avec de la lympe absolument pure. Les vésicules se formèrent progressivement d'une façon normale, et avec la lympe tirée de ces vésicules il vaccina différents animaux, qui tous devinrent scrofuleux. La signification de ses expériences, disait le *Medical Times*, ne saurait être trop mise en lumière, car elles semblent démontrer que *les dangers du vaccin animal sont plus grands que ceux du vaccin humain* pour la production et la propagation des maladies scrofuleuses. Et pourtant on sait que le vaccin humain est souvent repris sur des enfants scrofuleux !

Quand les vaccinateurs se voient forcés de reconnaître les désastres de la vaccination de bras à bras, ils objectent qu'on peut aisément ol-vier à ces inconvénients en n'employant que du pur vaccin de vache. Or, celui-ci nous expose à contracter toutes les maladies animales transmissibles par la vaccination !

En présence de tels dangers si nettement démontrés, on se demande quels arguments pourraient encore invoquer les vaccinomanes en faveur de leur méthode? Il ne leur en reste aucun, sans doute, mais cela ne leur causera nul embarras, car même après avoir avoué les accidents vaccinaux les plus horribles, ils concluent invariablement qu'il faut vacciner et revacciner sans trêve; c'est chez eux une monomanie contre laquelle la raison et les preuves scientifiques demeurent impuissantes.

La statistique établit que les décès d'enfants, par suite des maladies de la peau, des scrofules, des affections méésentériques, se sont accrus à mesure que l'on propageait les vaccinations. La tuberculose a causé à Paris, en 1883, 11,438 décès sur 57,024, et il n'y a rien de surprenant à ce que les pays très vaccinés soient de plus en plus ravagés par cette terrible maladie dont on inocule le germe, dès l'enfance, à un si grand nombre de sujets.

La vaccine est une superstition honteuse et désastreuse qui n'a que trop duré, et qu'il importe de supprimer, dans l'intérêt de la santé publique. Par quoi la remplacerez-vous? nous demandent ses partisans. Une telle question équivaut à nous demander par quoi nous remplacerions le phylloxera, la peste ou le choléra.

On ne remplace pas un mal : on se contente de le supprimer ! Croit-on que les mesures d'hygiène et la médecine préventive, auxquelles nous sommes redevables de l'amélioration qui s'est produite au point de vue variolique, ne soient pas préférables à l'infection de tous les organismes par une matière putride ?

Si autrefois l'on voyait un si grand nombre de figures cicatrisées par la variole, si la mortalité variolique était énorme, c'est que les varioleux succombaient infailliblement au traitement du médecin, et non à la maladie.

Pour constater combien cette assertion est irréfutable, il suffit de se reporter aux auteurs médicaux français du XVIII^e siècle : le NOUVEAU TRAITÉ DE LA PETITE VÉROLE, avec les moyens nécessaires et faciles pour aller au devant de cette maladie, par M. Wagret, médecin du Roy, etc... (1718) et le TRAITÉ D'HYGIÈNE d'E. Tourtelle. La lecture de ces ouvrages donne une idée de ce qu'était la médecine il y a un siècle et demi, et de la façon tout à fait extravagante dont on traitait les varioleux à cette époque.

« On tenait les varioleux en chambres closes, sans renouveler l'air, mais en laissant la lumière du jour pénétrer comme à l'ordinaire ; on les accablait de couvertures, de boissons sudorifiques et de drogues excitantes ; telles que des *excréments de brebis et des cendres de crapaud étouffé au four*, délayés dans de l'alcool, pour faire sortir la maladie, etc... Et les malades mouraient comme des mouches arséniquées, et ceux qui survivaient en étaient quittes pour une figure d'écumoire toujours, et la perte de la vue bien souvent. » Sydenham nous apprend que « les grands de la terre, nobles, princesses, rois, étaient plus violemment frappés par la petite vérole que les pauvres diables, parce que les premiers étaient soignés par des médecins, suivant les règles de l'art de ce temps-là, tandis que les seconds, abandonnés à la nature dans des réduits obscurs, sans excitants d'aucune sorte, guérissaient plus facilement et étaient moins grêlés ».

Il va sans dire qu'on n'avait alors aucune notion de l'art de guérir, et que les prétendus moyens curatifs dont on usait produisaient l'effet tout contraire. Un traitement aussi barbare que celui qu'on infligeait aux varioleux (1) eût suffi à faire passer de vie à trépas même des individus exempts

(1) Les malheureux atteints d'autres maladies étaient traités d'une façon plus déplorable encore. En ce qui concerne les syphilitiques, il n'y a qu'un siècle que la fustigation préalable à tout remède ne leur est plus appliquée. A Edimbourg « Sa Majesté (Jacques IV) ordonna expressément à toutes personnes domiciliées dans l'intérieur du bourg, lesquelles sont infectées où ont été infectées et non guéries de ladite peste contagieuse appelée grandgor (grosse vérole), de partir et d'aller hors la ville et de se réunir

de toute variole et absolument sains. Si maintenant on meurt moins de la variole, s'il y a moins de figures transformées en écumaires, c'est que la thérapeutique a réalisé quelques progrès et que l'on soigne mieux les malades. Quand les vaccinateurs répètent, d'après Bernouilli et Duvillard, que la vaccine allongea de trois ans la moyenne de la vie humaine chez les vaccinés, il n'y a donc pas là qu'un mensonge de plus à leur actif, car ce que la vaccine a fait mourir d'individus en leur transmettant la syphilis, la tuberculose et d'autres maladies, est incalculable.

Mais un traitement rationnel a atténué les dangers de la variole, et diminué la mortalité causée par cette maladie. On a recommandé divers moyens de prévenir les cicatrices qui résultent si souvent de la petite vérole. Par exemple, on a conseillé d'imiter les Indiens dans l'habitude qu'ils ont de placer leurs varioleux dans l'obscurité complète — car c'est surtout l'action de la lumière sur les pustules qui produit les cicatrices — et d'enduire leur corps de substances grasses, telles qu'une pâte qu'ils font avec les feuilles du margousier ou de l'huile extraite des graines de cet arbre.

On est parvenu en Europe, dit le Dr Alex. Boggs, à l'aide de cette double préservation de l'influence de la lumière et du contact de l'air, obtenue par des substances onctueuses, non seulement à faire avorter les pustules et à empêcher ainsi la face d'être marquée, mais aussi à amoindrir et même à annuler l'intensité de la fièvre secondaire toujours si redoutable dans cette affection. En ces derniers temps, ajoute le Dr Boggs, un médecin de Kingston (Canada) a employé avec succès l'application de l'acide phénique à la figure, adoptant en même temps la méthode de la soustraction de la lumière dans la chambre du malade, et un traitement général réclamé dans chaque cas. Voici la manière dont ce médecin a employé ce phénol :

Acide phénique	2 drachmes.
Suif de mouton	2 onces.
Noir de fumée	9 s.

Une couche épaisse de cet onguent étendue sur la ouate noire est appliquée sur la figure, en ayant la précaution de faire des ouvertures pour les yeux, les narines et la bouche. Ce masque est renouvelé tous les deux jours,

sur la grève de Leith à dix heures avant midi. Là, elles trouveront des bateaux préparés pour elles et destinés à les transporter à Inche, où elles resteront *jusqu'à ce que Dieu ait pourvu à leur rétablissement*. Ceux qui se soustrairaient à la présente ordonnance seront *marqués à la joue avec un fer rouge*, afin qu'on puisse les reconnaître dans l'avenir. »

↳ Tel était l'art de guérir au bon vieux temps !

et le visage lavé avec de l'eau tiède et du savon ; puis le corps entier est plongé dans une solution tiède d'acide phénique. Avec quelques modifications, dit le Dr Boggs, j'ai employé moi-même cette médication et avec des résultats satisfaisants. Le masque que j'emploie est de velours ou de soie noire, que je crois préférable à la ouate, en ce que cette dernière augmente la chaleur fébrile éprouvée par les malades. « Sur le corps aussi j'emploie le glycérolé phénique, mais pas avant que les pustules soient bien développées ; par ce moyen la démangeaison et le travail de suppuration sont amoindris, la fièvre secondaire (la fièvre de suppuration) est moins intense ou tout à fait nulle, et le malade est à peine, ou pas du tout, marqué. »

Telle est, en effet, la vérité. Voilà comment la rareté des visages grêlés, la réduction de la mortalité variolique à notre époque, sont des bienfaits de la vaccine ! Ajoutez à cela qu'après la terrible épidémie de variole qui a ravagé l'Europe en 1870-1871, l'Allemagne, l'Angleterre, la France, la Hollande et la plupart des autres pays ont pris des mesures d'hygiène très sévères, et adopté de nouvelles lois de police sanitaire rigoureuses. Mais comme il faut malgré tout maintenir le prestige de la vaccine, on met à son compte les résultats ainsi obtenus, alors qu'elle a eu, au contraire, le grave inconvénient de détourner l'attention de l'hygiène publique, en procurant une fausse sécurité.

On ne saurait trop le répéter : elle n'a jamais protégé qui que ce soit, et a fait énormément de mal sans faire aucun bien. Que nous importe l'opinion contraire de gens dont la stupidité ne mérite que le mépris ? Neuf individus sur dix se dispensent de penser, et se bornent à rabâcher des formules toutes faites, sur la foi de prétendues autorités.

A notre avis, chacun doit tout examiner, tout juger par lui-même. Nous croyons, avec Claude Bernard, que « quand on rencontre un fait en opposition avec une théorie régnante, il faut accepter le fait et abandonner la théorie, lors même que soutenue par de grands noms, elle serait généralement adoptée ». L'auteur de *la Science expérimentale*, qui a toujours blâmé le charlatanisme des vaccinomanes actuels, dit encore dans ce savant ouvrage : « Les moyens qui neutralisent les ferments ou les virus n'ont jamais réussi en médecine, parce que, pour cela, il faudrait changer les propriétés du sang à tel point que la vie ne serait plus possible. »

Il y a non pas un fait en opposition avec la croyance à la vaccine, mais des milliers, des centaines de mille faits attentivement observés et recueillis. Par contre ses partisans n'ont jamais pu citer un seul fait positif démontrant l'efficacité de ce procédé : leur préjugé ne repose que sur des constatations négatives, et ils ferment systématiquement les yeux sur les inno-

brables faits qui leur donnent tort, ou s'efforcent de les dénaturer à leur profit.

Leur croyance est, non une conviction scientifique raisonnée, mais une simple foi superstitieuse analogue à celle du paysan qui suspend des médailles bénites dans ses étables pour préserver le bétail du typhus. Le typhus n'est pas venu : *donc*, la médaille a été efficace.

Admirez cette rigoureuse méthode de raisonnement et cette logique qui laisse loin derrière elle Port-Royal !

N'est-elle pas absurde en principe, et contraire à nos connaissances physiologiques, l'idée de préserver d'une maladie à l'aide d'une vaccination ? Vous inoculez un virus : combien de temps séjournera-t-il dans le corps et y exercera-t-il son action protectrice ? Il n'y restera pas longtemps, car nos éléments organiques se renouvellent sans cesse ; le mouvement de circulation vitale, d'assimilation et d'excrétion ne s'arrête point. On ne sait jamais à quel moment précis on cesse d'être protégé et les vaccinomanes eux-mêmes ignorent la durée de la prétendue immunité que confère leur drogue.

Il faudrait donc, chaque matin au saut du lit, consacrer quelques heures à se faire revacciner contre toutes les maladies et, pour trouver le loisir de se livrer à cet agréable exercice, n'avoir pas d'autre occupation.

Il est temps, croyons-nous, de déboulonner la colonne qu'un siècle de foi et de crédulité a élevée à Jenner, et nous serions heureux que ce modeste exposé des travaux des antivaccinateurs contribuât à détruire une superstition dégradante pour la science contemporaine.

PH. LINET

L'ANTÉCHRIST

ESSAI D'UNE CRITIQUE DU CHRISTIANISME (1)

XXXIX

Je reviens sur mes pas, je raconte la véritable histoire du christianisme. Le mot « christianisme » déjà est un malentendu ; au fond il n'y a eu qu'un seul chrétien, et il est mort sur la croix. L'« Évangile » est mort sur la croix. Ce qui, depuis ce moment, est appelé « évangile », était déjà le contraire de ce que le Christ avait vécu : un « mauvais message », un *dysangelium*. Il est faux jusqu'au non-sens de voir en une « foi », par exemple, la foi au salut par le Christ, le signe distinctif du chrétien : Ce n'est que la *pratique* chrétienne, la vie que *vécut* celui qui mourut en croix, qui est chrétien... De nos jours encore une vie *pareille* est possible à *certains* hommes, *nécessaire* même : le christianisme véritable et primitif sera possible à toutes les époques... *Non* une foi différente, mais un faire différent, ne *pas faire* certaines choses, surtout, une autre vie... Les états de conscience, une foi quelconque, par exemple, croire vrai une chose — tout psychologue le sait — tout cela est complètement indifférent et de cinquième ordre, en comparaison de la valeur des instincts : pour parler plus exactement, toute notion de causalité spirituelle est fausse. Réduire le fait d'être chrétien, le christianisme à un fait de croyance, à une simple phénoménalité de conscience, c'est ce qui s'appelle nier le christianisme. *De fait il n'y a pas eu de chrétiens du tout*. Le « chrétien », ce qui depuis deux mille ans s'appelle chrétien, n'est qu'un malentendu psychologique. A y regarder de plus près, *malgré* la « foi », les instincts seuls régnaient en lui — et quels *instincts* ! — La « foi » ne fut de tous temps, par exemple chez Luther, qu'un manteau, un prétexte, un *voile*, cachant le jeu des instincts, un *aveuglement* rusé sur le règne de *certains* instincts .. La « foi », je l'ai déjà appelée la véritable *prudence* chrétienne ; on a toujours *parlé* de

(1) Suite. Voir les numéros 121 et 122 de *la Société nouvelle* (janvier et février 1895).

« foi », on a toujours *agi* par instinct... Dans le monde des représentations, chez le chrétien rien ne paraît qui touche à la réalité : nous reconnaissons, par contre, dans la haine instinctive *contre* toute réalité, l'élément impulsif, le seul élément impulsif dans les racines du christianisme. Qu'est-ce qui s'ensuit? Que *in psychologisis* l'erreur est également radicale, c'est-à-dire déterminante pour les êtres, c'est-à-dire *substance*. Qu'on enlève ici une seule idée, une seule réalité, et tout le christianisme roule dans le néant. Regardé de haut, ce fait, le plus étrange de tous, reste une religion non seulement motivée par des erreurs, mais inventive et même géniale seulement dans des erreurs dangereuses pour la vie et le cœur — *un spectacle pour les dieux* — pour ces divinités qui sont en même temps des philosophes et que j'ai rencontrées, par exemple, dans ces célèbres dialogues de Naxos. Au moment où le *dégoût* les quitte (et nous quitte nous !) ils deviennent reconnaissants pour le spectacle du chrétien : la petite étoile, misérablement petite, qui s'appelle la Terre, mérite peut-être seule, à cause de ce curieux cas, un regard divin, un intérêt divin .. Mais ne mésestimons pas le chrétien : le chrétien faux *jusqu'à l'innocence*, est bien au-dessus du singe ; en ce qui concerne le chrétien, la théorie de descendance devient une pure amabilité...

XL

Le sort de l'Évangile se décida au moment de la mort, il était suspendu à la « croix ». Ce fut la mort, cette mort inattendue et ignominieuse, la croix qui généralement était réservée à la canaille (1), cet épouvantable paradoxe seul amena les disciples devant le véritable problème : « *Qui était-ce? qu'était cela?* » On ne comprend que trop bien le sentiment ému et offensé jusqu'au fond de l'être, l'appréhension qu'une pareille mort puisse être la *réfutation* de leur cause, le terrible point d'interrogation : « Pour-quoi en est-il ainsi? » Là tout *devait* être nécessaire, avoir un sens, une raison, une raison supérieure ; l'amour d'un disciple ne connaît pas le hasard. Ce n'est que maintenant que s'ouvrit l'abîme : « Qui est-ce qui l'a tué? qui était son ennemi naturel? » Cette question surgit comme un éclair. Réponse : Le judaïsme *régnant*, sa classe dirigeante. Depuis lors on se trouva en révolte *contre* l'ordre, on interpréta postérieurement Jésus comme *un révolté contre l'ordre* établi. Jusqu'ici ce trait guerrier et négatif *manquait* à son image ; plus encore, il en était la négation. Il est évident que la petite communauté n'a *pas* compris l'essentiel, l'exemple donné de cette façon de mourir, la liberté, la supériorité *sur* toute idée de ressentiment :

(1) *Canaille*, en français dans le texte.

(N. du T.)

cela prouve combien peu elle le comprenait ! Par sa mort Jésus ne pouvait rien vouloir d'autre, en soi, que de donner la *preuve* la plus éclatante de sa doctrine... Mais ses disciples étaient loin de *pardoner* cette mort, ce qui eût été évangélique au plus haut degré ; ou même de *s'offrir* à une pareille mort en une douce et sereine tranquillité d'âme. C'est le sentiment le moins évangélique, la *vengeance*, qui reprit le dessus. Il était impossible que cette cause fût jugée par cette mort ; on avait besoin de « récompense », de « jugement » (et pourtant qu'est-ce qui peut être plus contraire à l'Évangile que la « récompense », la « punition », le « jugement ! ») L'attente populaire d'un messie revint encore une fois au premier plan ; un moment historique fut considéré : le « royaume de Dieu » descend sur la terre pour juger ses ennemis. Mais c'est là la cause même du malentendu : le « royaume de Dieu » comme acte final, comme promesse ! L'Évangile avait précisément été l'existence, l'accomplissement, la *réalité* de ce « royaume ». Une telle mort, ce fut là le « royaume de Dieu ». Maintenant on inscrit dans le type du maître tout ce mépris et cette amertume contre les pharisiens et les théologiens, et par là on *fit* de lui un pharisien et un théologien ! D'autre part, la vénération sauvage de ces âmes dévoyées ne supporta plus le droit de chacun à être enfant de Dieu, ce droit que Jésus avait enseigné : leur vengeance était d'*élever* Jésus d'une façon détournée, de le détacher d'eux-mêmes, tout comme autrefois les juifs, par haine de leurs ennemis, s'étaient séparé de leur Dieu pour l'élever dans les hauteurs. Le Dieu unique, le Fils unique : tous les deux étaient des productions du *ressentiment* !

XLI

— Et dès lors est apparu un problème absurde, « comment Dieu *pouvait-il* permettre cela ? » La raison troublée de la petite communauté y trouva une réponse d'une absurdité vraiment terrible : Dieu donna son fils pour le pardon des péchés, en *sacrifice*. Ah, comme tout à coup c'en fut fini de l'Évangile ! Le *sacrifice expiatoire*, et cela sous sa forme la plus répugnante, la plus barbare, le sacrifice de l'*innocent* pour les fautes des pécheurs ! Quel paganisme épouvantable ! — Jésus n'avait-il pas supprimé lui-même l'idée de « péché » ? — N'avait-il pas nié l'abîme entre Dieu et l'homme, *vécu* cette unité entre Dieu et l'homme, *son* « joyeux message » ?... Et ce n'était *pas* un privilège ! — Dès lors s'introduit pas à pas dans le type du Sauveur : la doctrine du jugement et du retour, la doctrine de la mort comme sacrifice, la doctrine de l'*ascension*, qui escamote toute idée de « salut », toute la seule et unique réalité de l'Évangile — en faveur d'un état *après* la mort. . Saint Paul a rendu logique cette conception — impu-

deur de conception! — avec cette insolence rabbinique qui lui est propre en toutes choses : « Si Christ n'est pas ressuscité des morts, notre foi est vaine ». — Et d'un seul coup l'Évangile devint la plus digne de mépris des irréalisables promesses, l'*impudente* doctrine de l'immortalité personnelle... Saint Paul, dans son enseignement, en faisait lui-même encore une récompense!...

XLII

On voit ce qui prenait fin par la mort sur la croix : un élan nouveau, tout à fait prime-sautier vers un mouvement d'apaisement bouddhique, vers le *bonheur sur terre* non seulement promis, mais réalisé. Car — je l'ai déjà relevé — ceci reste la différence essentielle entre les deux religions de décadence : le bouddhisme ne promet pas, mais tient, le christianisme promet tout, mais ne *tient rien*. — Le « joyeux message » fut suivi de près par le *pire* de tous : celui de saint Paul. En saint Paul s'incorpore un type de contraste au « joyeux messager », le génie dans la haine, dans la vision de la haine, dans l'implacable logique de la haine. Combien de choses ce « dysandeliste » n'a-t-il pas sacrifiées à la haine! Avant tout le Sauveur : il le cloua à sa croix. La vie, l'exemple, l'enseignement, la mort, le sens et le droit de tout l'Évangile — rien n'existait plus que ce qu'entendait dans sa haine ce faux monnayeur, rien que ce qui pouvait lui être utile. *Plus de réalité, plus de vérité* historique!... Et encore une fois l'instinct sacerdotal du Juif commit le même grand crime envers l'histoire — il effaça simplement l'hier et l'avant-hier du christianisme, il *s'inventa* une histoire du premier christianisme. Plus encore : Saint Paul faussa à nouveau l'histoire d'Israël pour la faire apparaître comme la préface de ses actes : tous les prophètes ont parlé de son « sauveur »... L'Église faussa plus tard même l'histoire de l'humanité pour en faire le prélude du christianisme... Le type du sauveur, la doctrine, la pratique, la mort, le sens de la mort, même l'après la mort — rien ne resta intact, rien ne garda plus de sa ressemblance avec la réalité. Saint Paul déplaça tout simplement le centre de gravité de toute l'existence, derrière cette existence — dans le « mensonge » de Jésus « ressuscité ». Au fond il ne pouvait pas se servir du tout de la *vie* du Sauveur, — il avait besoin de la *mort* sur la croix et d'une chose encore. Croire à la sincérité d'un saint Paul qui avait sa patrie au siège principal du rationalisme stoïcien, quand, avec une hallucination, il s'appropriait une *preuve* de la survivance du sauveur, ou même croire au récit *qu'il* avait eu une hallucination, serait une véritable *niaiserie* (1)

(1) *Niaiserie*, en français dans le texte.

(N. du T.)

de la part d'un psychologue : Saint Paul voulut le but, *donc* il voulait aussi les moyens .. Ce qu'il ne croyait pas lui-même, les niais chez qui il jeta sa doctrine, le crurent. — *Son* besoin était la *puissance* ; avec saint Paul le prêtre voulut encore une fois le pouvoir, — il ne pouvait se servir que d'idées d'enseignements, de symboles, pour tyranniser des foules, pour former des troupeaux. Qu'est-ce que Mahomet emprunta plus tard au christianisme? L'invention de saint Paul, son moyen de tyrannie sacerdotale, de former des troupeaux : la foi en l'immortalité — c'est-à-dire, *la doctrine du « jugement »*.

XLIII

Quand on ne place pas le centre de gravité de la vie *dans* la vie, mais dans « l'au-delà » — *dans le néant*, — on a enlevé à la vie son centre de gravité. Le grand mensonge de l'immortalité personnelle détruit toute raison, toute nature dans l'instinct — tout ce qui est dans les instincts est bienfaisant, vital, tout ce qui promet l'avenir, maintenant éveille la méfiance. Vivre de manière à ne plus avoir de *raison* de vivre, *cela* devient maintenant la raison de la vie. A quoi bon de l'esprit public, a quoi bon encore de la reconnaissance pour les origines et les ancêtres, à quoi bon collaborer, avoir confiance, s'occuper du bien général et l'encourager?... Autant de « tentations », autant de déviations du « chemin droit » — « *une seule chose est nécessaire* »... Que chacun soit « âme immortelle » et de rang égal avec chacun, que, dans l'ensemble des êtres, le « salut » de *chacun* puisse revendiquer une importance éternelle, que de petits cagots, des toqués aux trois quarts aient le droit de se figurer que pour eux les lois de la nature soient sans cesse *enfrentées*, — une telle gradation de tous les égoïsmes, jusqu'à l'infini, jusqu'à *l'impertinent* ne peut pas être marquée d'assez de mépris. Et pourtant le christianisme doit sa *victoire* à cette pitoyable flatterie de de la vanité personnelle, — par là il a attiré à lui tout ce qui est manqué, basement révolté, tous ceux qui n'ont pas en leur part le rebut et l'écume de l'humanité. Le « salut de l'âme », autrement dit : « le monde tourne autour de moi... » Le poison de la doctrine « des droits *égaux* pour tous » — ce poison le christianisme l'a semé par principe ; le christianisme a détruit notre bonheur sur la terre... Accorder l'immortalité à Pierre et à Paul fut jusqu'à présent l'attentat le plus énorme, le plus méchant contre l'humanité *noble*. — Et n'estimons pas à une trop faible valeur la fatalité qui du christianisme s'est glissée jusque dans la politique! Personne aujourd'hui n'a plus l'audace des privilèges, des droits de domination, du sentiment de respect envers soi et son prochain — du *pathos de la distance*. Notre politique est *malade* de ce manque de courage! L'aristocratie de

sentiment a été le plus souterrainement miné par le mensonge de l'égalité des âmes, et si la foi en les « droits du plus grand nombre » fait des révolutions, et *fera* des révolutions, c'est, n'en doutons pas, le christianisme, ce sont les appréciations chrétiennes qui transforment toute révolution en sang et en crime! Le christianisme est une insurrection de tout ce qui rampe, contre ce qui est élevé : l'évangile des « petits » *rend* petit.

XLIV

— Les évangiles sont d'inappréciables documents en faveur de la corruption déjà constante, *dans le sein* des premières communautés. Ce que plus tard saint Paul mena à bien avec le cynisme logique du rabbin, n'était pourtant qu'un phénomène de décomposition qui commença à la mort du Sauveur. — On ne peut pas les lire avec assez de précautions ces évangiles ; ils ont leur difficulté derrière chaque mot. J'avoue, et on m'en saura gré, que par cela même ils sont pour le psychologue un plaisir de premier ordre, — le *contraste* de toute corruption naïve, le raffinement par excellence, la maîtrise dans la corruption psychologique. Les évangiles doivent être pris à part. La Bible en général ne supporte pas de comparaisons. On est entre juifs : *premier* point de vue pour ne pas entièrement perdre le fil. Cette dissimulation de soi sous une « chose sainte » tout à fait géniale, jamais atteinte ailleurs même de loin, dans les livres et les hommes, ce faux-monnayage de paroles et de gestes devenu un *art*, n'est pas le hasard d'un don individuel, d'une quelconque nature d'exception. Ici il faut de la *race*. Dans le christianisme, l'art de mentir saintement, tout le judaïsme, un apprentissage des plus sérieux et une technique de plusieurs siècles, en arrive à la dernière perfection. Le chrétien, cet *ultima ratio* du mensonge, est le juif, toujours juif, encore juif, triplement juif... La volonté de n'employer par principe que des idées, des symboles, des attitudes démontrées par la pratique du prêtre, le refus instinctif de toute *autre* pratique, de toute autre perspective de valeur et de nécessité — ce n'est pas seulement tradition, mais *hérédité* : c'est par cette hérédité seule qu'agit la nature. Toute l'humanité, même les meilleurs cerveaux des meilleures époques — (un seul excepté qui peut être n'était qu'un monstre) s'est laissé tromper. On a lu l'Évangile comme le *livre de l'innocence* : pas le moindre signe qui indique avec quelle maîtrise la comédie a été jouée. — Pourtant, si nous les *vorions*, ne fût-ce qu'en passant, tous ces singuliers cagots, ces saints artificiels, c'en serait fait d'eux, — et puisque je ne lis pas un mot sans voir des attitudes, *pour moi c'en est fait d'eux*... Ils ont une certaine façon de lever les yeux que je ne puis supporter. — Heureusement que pour la plupart des gens, les livres

ne sont que de la *littérature*. Il ne faut pas se laisser éconduire : « Ne jugez point ! » disent-ils, mais ils envoient en enfer tout ce qui se trouve sur leur chemin. En laissant juger Dieu, ils jugent eux-mêmes ; en glorifiant Dieu, ils se glorifient eux-mêmes ; en *exigeant* la vertu dont il sont capables — plus encore, celle dont ils ont besoin pour se maintenir, — ils se donnent la grande apparence de lutter pour la vertu, l'apparence d'un combat pour le règne de la vertu. « Nous vivons, nous mourons, nous nous sacrifions *pour le bien* », (la « vérité », la « lumière », le « royaume de Dieu ») : en réalité ils font ce qu'il ne peuvent s'empêcher de faire. En faisant les humbles comme des sournois, assis dans des coins, vivant dans l'ombre comme des ombres, ils s'en font un *devoir* : l'humilité de vie leur apparaît comme un devoir, elle est une preuve de plus de leur piété. Ah ! cette sorte de mensonge humble, chaste, apitoyé ! « La vertu elle-même doit rendre témoignage pour nous... » Qu'on lise les évangiles comme des livres de séduction par la *morale* : la morale est accaparée par ces petites gens, elles savent ce qu'il en est de la morale ! L'humanité se laisse le mieux *mener par le bout du nez* par la morale ! — En réalité, *l'infatuité* consciente de se sentir *choisi*, joue à la modestie : on s'est placé, *soi*, la « communauté », les « bons et les justes », une fois pour toutes, d'un côté, de celui de la « vérité » — et le reste, « le monde », de l'autre... C'était la plus dangereuse folie des grandeurs qu'il y ait jamais eue sur la terre : de petits avortons de cagots et de menteurs ont accaparé peu à peu les idées de « Dieu », de « vérité », de « lumière », d'« esprit », d'« amour », de « sagesse », de « vie », en quelque sorte comme si c'était le synonyme de leur propre être, pour éloigner et délimiter le monde ; de petits juifs au superlatif, mûrs pour toute sorte de petites maisons, retournèrent les voleurs *d'après eux-mêmes*, comme si le chrétien était le sens, le sel, la mesure et le *dernier jugement* de tout le reste... C'est ainsi que devint possible l'existence fatale d'une sorte de folie des grandeurs voisine, de même race, la folie *juive* : dès que s'ouvrit l'abîme entre juifs et chrétiens circoncis, il ne resta plus de choix pour ces derniers, il leur fallut employer contre les juifs eux-mêmes, les mêmes procédés de conservation de soi que l'instinct juif leur conseillait, tandis que les juifs ne les avaient employés jusque-là que contre les gentils. Le chrétien n'est qu'un juif de « confession plus libre ».

XLV

— Je donne quelques exemples de ce que ces petites gens s'étaient mis dans la tête, de ce qu'ils ont *mis dans la bouche* de leur maître : rien que des confessions de « belles âmes ».

« Et s'il y a quelque part des gens qui ne vous reçoivent, ni ne vous écoutent, retirez-vous de là et secouez la poussière de vos pieds, afin que cela leur serve de témoignage. Je vous le dis en vérité : au jour du jugement Sodome et Gomorrhe seront traitées moins rigoureusement que cette ville-là. » (MARC, VI, 11.)

« Mais, si quelqu'un scandalisait un de ces petits qui croient, il vaudrait mieux pour lui qu'on mît autour de son cou une meule de moulin et qu'on le jetât dans la mer. » (MARC, IX, 42.) — Comme c'est évangélique!...

« Et si ton œil est pour toi une occasion de chute, arrache-le; mieux vaut pour toi entrer dans le royaume de Dieu n'ayant qu'un œil, que d'avoir deux yeux et d'être jeté dans la géhenne où leur ver ne meurt point et où le feu ne s'éteint point. » (MARC, IX, 47.) — Ce n'est point précisément l'œil qui est en question...

« Je vous le dis en vérité, quelques-uns de ceux qui sont ici ne mourront point, qu'ils n'aient vu le royaume de Dieu venir avec puissance. » (MARC, IX, 1.) — Bien menti, lion...

« Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. *Car...* » (*Remarque d'un psychologue.* La morale chrétienne est réfutée par ses « *car* » : ses « *raisons* » refutent, — cela est chrétien). (MARC, VIII, 34)

« Ne jugez point, *afin que* vous ne soyez point jugés .. On vous mesurera avec la mesure dont *vous* vous serez servi ». (MATTHIEU, VII, 1.) — Quelle conception de justice, d'un juge « *intègre* »!...

« Si vous aimez ceux qui vous aiment, *quelle récompense méritez-vous?* Les publicains aussi n'agissent-ils pas de même? Et si vous saluez seulement vos frères, *que faites-vous d'extraordinaire?* Les païens aussi n'agissent-ils pas de même? » (MATTHIEU, VI, 45.) — Principe de l'« *amour chrétien* » : il veut en fin de compte être bien *payé*...

« Mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre père ne vous pardonnera pas non plus vos offenses. » (MATTHIEU, VI, 15.) Très compromettant pour « *le père* » en question ..

« Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice; et toutes ces choses vous seront données par-dessus. » (MATTHIEU, VI, 33.) Toutes ces choses : c'est-à-dire nourriture, vêtements, toutes les nécessités de la vie. Une *erreur*, pour s'exprimer discrètement .. Immédiatement après Dieu apparaît comme tailleur, du moins dans certains cas ..

« Réjouissez-vous en ce jour-là et tressaillez d'allégresse, parce que votre récompense sera grande dans le ciel; car c'est ainsi que leurs pères traitaient les prophètes. » (LUC, VI, 23.) *Impudente* raccaille! Elle se compare déjà aux prophètes...

« Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous? Si quelqu'un détruit le temple de Dieu, Dieu le détruira; car le temple de Dieu est saint, et c'est ce que vous êtes. » (SAINT PAUL, I, *Corinthiens*, III, 16). — C'est ce que l'on ne peut pas assez mépriser...

« Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde? Et si c'est par vous que le monde est jugé, êtes-vous indignes de rendre les moindres jugements? » (SAINT PAUL, I, *Corinthiens*, VI, 2.) Malheureusement, ce n'est pas seulement la parole d'un fou enfermé... Cet épouvantable imposteur continue mot à mot : « Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges? Et nous ne jugerions pas, à plus forte raison, les choses de cette vie?... »

« Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse du monde? Car puisque le monde, avec sa sagesse, n'a point connu Dieu dans la sagesse de Dieu, il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication... Parmi vous qui avez été appelés, il n'y a ni beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles. Mais Dieu a choisi les choses folles du monde, pour confondre les sages; Dieu a choisi les choses faibles du monde, pour confondre les forts; et Dieu a choisi les choses viles du monde et celles qu'on méprise, celles qui ne sont rien, pour réduire au néant celles qui sont, afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu. » (SAINT PAUL, I, *Corinthiens*, I, 20 et suiv.). — Pour *comprendre* ce passage, un témoignage de tout premier ordre pour la psychologie de toute morale de Tchândâla, qu'on lise la première partie de ma *Généalogie de la morale* : pour la première fois, j'y ai mis en lumière le contraste entre une morale *noble* et une morale de Tchândâla, née de ressentiment et de vengeance impuissante. Saint Paul était le plus grand des apôtres de la vengeance...

XLVI

— *Qu'est-ce qui s'ensuit?* Qu'on fait bien de mettre des gants, quand on lit le Nouveau Testament. Le voisinage de tant de malpropreté y oblige presque. Nous fréquenterions des « premiers chrétiens » tout aussi peu que des juifs polonais : ce n'est pas qu'on ait même besoin de leur reprocher la moindre des choses .. Tous les deux ne sentent pas bon. — J'ai cherché en vain dans l'Évangile ne fût-ce qu'un seul trait sympathique; rien ne s'y trouve qui soit libre, bon, ouvert, loyal. L'humanité n'y a pas encore fait son premier commencement, — les instincts de *propreté* manquent... Il n'y a que de mauvais instincts dans le Nouveau Testament, il n'y a pas même le courage de ces mauvais instincts. Tout y est lâcheté, yeux fermés,

duperie volontaire. N'importe quel livre devient propre quand on vient de lire le Nouveau Testament : pour donner un exemple, j'ai lu avec ravissement, immédiatement après saint Paul, ce charmant et insolent moqueur qu'est Pétrone, Pétrone dont on pourrait dire ce que Boccace écrivait sur César Borgia au duc de Parme : *è tutto festo* — immortellement bien portant, immortellement gai et bien réussi... C'est que ces petits cagots se trompent dans l'essentiel. Ils attaquent, mais tout ce qui est attaqué par eux, en devient *distingué*. Un « premier chrétien » ne souille *pas* celui qu'il attaque... Au contraire : c'est un honneur d'avoir contre soi des « premiers chrétiens ». On ne lit pas le Nouveau Testament sans une préférence pour tout ce qui y est maltraité, — sans parler de « la sagesse de ce monde » qu'un impudent agitateur essaie inutilement de mettre à néant par de « vains discours »... Mais même les pharisiens et les scribes gagnent à avoir de pareils ennemis : ils ont bien dû valoir quelque chose pour être haïs d'une façon si malhonnête. Hypocrisie — c'est là un reproche que les « premiers chrétiens » *osaient* faire! — En fin de compte, ils étaient les *privilegiés* : cela suffit, la haine de Tchândâla n'a pas besoin de plus de raisons. Le « premier chrétien » — je crains que ce soit aussi le « dernier chrétien » — *je vivrai peut-être assez longtemps pour le voir encore* — est rebelle par ses bas instincts contre tout ce qui est privilégié, — il vit, il combat toujours pour des « droits égaux!... » A y regarder de plus près, il n'a pas de choix. Si l'on veut être soi-même « élu de Dieu », ou bien « temple de Dieu », ou bien « juger des anges » — tout *autre* principe de choix, par exemple d'après la droiture, d'après l'esprit, la virilité et la fierté, d'après la beauté et la liberté de cœur, tout autre principe devient simplement le « monde », — le *mal* en soi... Morale : Chaque parole dans la bouche d'un « premier chrétien » est un mensonge, chacun de ses actes, une fausseté instinctive, — toutes ses valeurs, tous ses buts sont honteux, mais ce qu'il hait, qui il hait a de la *valeur*... Le chrétien, le prêtre chrétien surtout est un *criterium pour la valeur des choses*. Faut-il encore que je dise que dans tout le Nouveau Testament il ne paraît qu'une *seule* figure qu'il faille honorer? Pilate, le gouverneur romain. Prendre au sérieux une querelle de juifs, c'est ce à quoi il ne peut pas se décider. Un juif de plus ou de moins — qu'importe?... La noble ironie d'un Romain devant qui l'on fait un impudent abus du mot « vérité », a enrichi le Nouveau Testament du seul mot qui *ait de la valeur*, — qui est sa critique, son *anéantissement* même : « Qu'est-ce que la vérité! »

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

(Traduit de l'allemand par HENRI ALBERT.)

(A finir.)

LA VIE MENTALE

NAPOLÉON III INTIME

Le livre de M. Fernand Giraudeau eût été, certes, impossible il y a peu d'années; au moins eût-il provoqué les plus violentes colères. Il est à croire que quelques personnes eussent excusé son inopportunité en faveur de la fidélité qu'il témoigne à un régime déchu, mais le plus grand nombre eût violemment pris à partie l'écrivain, comme coupable de tentative de réhabilitation envers le plus détesté des chefs de pouvoir. Aujourd'hui la chose passe sans protestation; bien plutôt elle est favorablement envisagée, et M. Giraudeau peut à son aise afficher ses sympathies pour l'homme que fut Napoléon III concurremment à la défense historique qu'en doit donner M. Emile Ollivier.

D'où vient ce changement; d'une justice plus grande, d'une critique plus profonde des événements? nullement; d'un courant de sympathie pour les idées impérialistes? encore moins; les partisans de l'empire, très raréfiés, sont groupés parmi les ralliés un peu pêle-mêle avec ceux de l'orléanisme; mais les choses ont changé. De même que le parti conservateur n'alléguera plus bientôt que deux nuances, celle de l'Encyclique aux ouvriers, ou socialisme religieux et d'État, et celle de la défense du capital ou plutôt des capitaux groupés autour du monopole, les partis progressistes ont oublié l'empire et ne voient plus de très près les malheurs qu'il a causés, occupés qu'ils sont à garer le pays des calamités dont le menacent l'incurie, l'obstination et l'inintelligence de la bourgeoisie.

En face des deux partis conservateurs groupés plus haut, il n'existe que le parti, insuffisamment représenté au Parlement et en nombre et en qualité des socialistes de toutes nuances et le parti également insuffisamment représenté, en qualité, des radicaux. Et entre ces groupes adverses qui signifient les premiers, une réaction vers l'autorité centrale, légiférante, centralisatrice, aussi militaire que civile, avec le rêve au fond, comme d'une dictature bourgeoise, d'un bon stathoudérat, aidé d'une administration des tra-

vaux publics qui tenterait d'occuper autant que possible les bras des ouvriers, et les seconds, les partis de gauche, également épris de centralisation et de législation, (mais l'impulsion là, émanant du peuple informant ses mandataires de ses besoins), il n'y a que le parti gouvernemental, qui demeure effaré, peu sûr de ses devoirs, d'accord en principe avec les partis de droite sur la nécessité de ce qu'ils dénomment la défense sociale, mais simulant de même un accord d'orientation avec les gauches, quant aux moyens de gouvernement, par peur uniquement du suffrage universel, légalement leur maître. Nous négligeons naturellement les petites sectes issues d'ambitions personnelles, et parfois d'une logique médiocre, ces groupes étant destinés à être noyés dans le courant triomphateur, lorsqu'il y en aura un de bien précisé; la plus bruyante d'ailleurs est uniquement fondée sur une erreur de mots.

Dans ces conditions, le parti républicain est scindé entre ses deux groupes principaux de républicains progressistes, et de républicains, nous pouvons dire, réactionnaires. Il est impossible de concevoir au fond des sectateurs de l'esprit nouveau les mêmes individus que ceux qui luttaient avant 1870 pour l'abolition du régime personnel. Nous ne sommes pas de ceux qui admettraient volontiers que des réflexions philosophiques les ont conduit à l'admission de la liberté religieuse. Leurs façons d'agir n'y encouragent pas. Ces hommes d'État, habitués par l'horizon restreint de leur temps à négliger les idées et considérer comme facteur premier de l'État la matière électorale, se bornent à vouloir s'assurer le concours des masses autrefois monarchistes, en se ralliant eux-mêmes, et sans divergence, au corps de leurs idées sur la morale, le bon ordre et la finance, encouragés qu'ils sont par la faiblesse d'influence des prétendants de titre monarchique.

Leur expérience de gouvernement ayant avorté, comme on sait, où l'on sait, avec le scandale connu, ils désirent abandonner les choses en sauvant le mot; les partis de droite abandonnant le mot pour sauver les choses, l'alliance des réactions était fatale. D'ailleurs, parmi les rangs de cet état-major décimé par l'opinion générale, il ne reste guère plus de ceux qui ont combattu l'Empire en souffrant de sa pression autoritaire; pour les demeurants de ce groupe, l'Empire leur a plutôt rendu le service du beau rôle de l'opposition, qu'ils firent sans grand éclat, et sans trop savoir quel était exactement leur rêve de république idéale. Par conséquent, dans tous ces rangs divers de la droite, ralliée ou républicaine, et chez leurs commettants, la haine de l'Empire a fort diminué, la chose est devenue lointaine.

A plus forte raison, cet oubli de fait chez les plus jeunes générations, qui voyant autour de la routine, de l'immobilité, de l'antilibéralisme, des masses

compactes, n'ont plus à perdre de temps à détester le souvenir de l'Empire : il y aurait à haïr plus près. Parmi l'élite des partis de progrès, on se rend de plus en plus compte (service rendu par les théoriciens anarchistes, les Reclus, les Kropotkine, etc...) que les questions de personnes signifient peu de chose, que le déterminisme des événements pèse sur ces cerveaux médiocres qui furent aux affaires d'une façon absolue, qu'aucun de ces républicains de gouvernement qui sombrèrent dans des marchandages, n'était de taille intellectuelle à refuser les aubaines; ils n'ont pas dilapidé parce qu'ils étaient au pouvoir, mais parce qu'ils représentaient l'âme supérieure de la bourgeoisie; toutes les hautes facultés de la bourgeoisie sont bandées vers le gain et ce qu'ils appellent la position. Ses représentants suivirent cette éthique; ils voulurent être toujours de plus gros messieurs, le prouver aux autres et à eux-mêmes, par l'influence, la possibilité de vivre beaucoup de plaisirs et ce qui est, parmi eux, le signe intégral de la valeur, par la richesse.

Établir une différenciation mentale entre les bourgeois de l'Empire et ceux de la République, ne serait curieux que dans le détail. Les mêmes appétits se donnèrent carrière lors de l'installation au pouvoir, la désagrégation des consciences fut absolument la même. Par conséquent le régime autrefois renversé ne paraît pas, à des impartiaux, beaucoup plus mauvais que celui qui règne.

Une monarchie qui eût succédé à l'Empire, eût également renforcé la défense nationale, démocratisé l'instruction, fait des emprunts, eût été illogique, tyrannique, sans pardon pour le faible et sans merci pour le pauvre; de ce raisonnement, que changer les étiquettes, si l'on ne peut curer le moral des individus, est inutile, est né un découragement de la haine personnelle, pour des unités qui ne blessent pas par un contact immédiat, et de ceci procède qu'on peut maintenant librement juger Napoléon III survenu en sauveur de la société, après l'oppressive et mitraillante monarchie de Juillet, la république avortée dès le principe de 1848, avant notre actuel état de choses.

Si quelqu'un fut jamais à bon droit fataliste, ce fut Napoléon III.

Les erreurs des autres furent son seul piédestal : ces erreurs, on pourrait dire qu'il n'y en eut que deux principales; celle de la Restauration qui fut : d'être, sans discernement, cléricale, ce pourquoi la bourgeoisie la brisa; l'erreur de la monarchie de Juillet fut de gouverner absolument d'après les vœux de la bourgeoisie triomphatrice; « faire des affaires, grouper des capitaux, augmenter la production »; les dix attentats et les annuelles émeutes envers lesquelles M. Thiers put dès le principe déployer ses talents

militaires, ne sont que les symptômes de la maladie capitaliste qui nous ronge encore. Il n'est jusqu'aux périodes glorieuses de la monarchie de juillet qui ne complètent sa forme absolue de médiocratie; l'on connaît dans la Kermesse de *Faust* « je ne sais rien de mieux, les dimanches et fêtes, que de parler de guerres et de combats, pendant que bien loin, dans la Turquie, les peuples s'assomment entre eux ». Les guerres d'Algérie donnaient à notre Rente française cette joie esthétique. Ce fut de surdité à tout mouvement généreux et parce qu'elle était maniée par des gens d'affaires déliés que cette monarchie sombra.

Il n'est pas téméraire de dire que ce fut la même cause qui fit échouer la noble tentative républicaine de 1848, et qu'aux journées de juin la république était blessée à mort par ses plus sages défenseurs. Instaurée pour régler des questions sociales, elle y renonça d'emblée. Les douloureuses convulsions de Saint-Merry, de la rue des Prouvaires, des Cordeliers de Lyon tendaient à autre chose qu'à des bouleversements politiques et au simple droit de suffrage.

Il serait puéril de contester que l'acclamation du suffrage accueillit l'empire. Il y avait en ce moment, régnaient un peu partout, un dégoût du parlementarisme qui n'a guère de similaire que celui qu'il provoque de nos jours. Les plus hautes intelligences de la France d'alors protestèrent vivement et s'exilèrent. Chose bien compréhensible, car s'ils avaient assez des parleurs insuffisants de l'Assemblée, de ces ministères catholiques, des Falloux gérant la République pour y réinstaller le plus tôt possible la monarchie renvoyée, ils n'avaient nullement le goût d'une restauration césarienne, et l'avenir devait leur donner cruellement raison.

M. Giraudeau, qui note de traits précis l'hostilité de la population contre l'Assemblée et ses membres, oublie parfaitement de nous dire que cette impopularité des délibérants provenait uniquement de leurs opinions monarchiques. Il tient d'ailleurs à ne pas nous le dire. D'ailleurs, la faute d'avoir réuni cette chambre bâtarde incombait au suffrage universel, inexpérimenté et mangeur d'hommes, très capricant dans ses volitions.

L'Empire pouvait instaurer le socialisme d'État; les partis populaires font en somme assez bon marché de l'étiquette gouvernementale. En étudiant avec soin les besoins des masses, y satisfaisant, développant en elles des idéaux pour en approcher pratiquement le plus possible, ce gouvernement pouvait durer tout en satisfaisant à la part de gloriole, nécessaire à l'Empire, et même au pays: l'annulation des traités de 1815. Il faut même remarquer que tout ce temps Napoléon III fut suivi par l'opinion, lorsqu'il s'agit d'humilier Nicolas, et d'exclure l'Autriche de l'Italie. Forcément Napoléon devait accorder à ces choses une importance exagérée; d'ail-

leurs qu'il le voulût ou non la réaction contre le règne pacifique de Louis-Philippe l'entraînait. Quoique ces guerres aient été des plus inutiles parmi les massacres, on doit penser qu'elles étaient à peu près inévitables, telle situation admise.

Mais il faut noter qu'aussitôt la surprise du coup d'État calmée, l'Empire avait été repris par la bourgeoisie et la force quiète du clergé; c'était la question romaine, c'était l'enrichissez-vous de Baroque. Dépouvé de rêve généreux, devenu un gouvernement d'affaires, l'Empire devait décliner et tomber.

M. Giraudeau s'ingénie à nous démontrer que c'est l'opposition qui empêcha l'Empire d'être prêt à la guerre, que toutes les bonnes volontés du souverain furent maîtrisées par M. Thiers et M. Jules Favre. Il est pourtant bien difficile d'admettre que ce fut la minorité qui ait eu entre ses mains la puissance légiférante; la vérité est que depuis 1852 jusqu'à la fin, l'Empire fit tout pour se concilier l'applaudissement de la classe moyenne, qui voulait le calme, peu d'impôts, pas de réformes, et prohibait la montée vers l'aisance du quatrième État.

D'où il résulte que l'Empire, pouvoir populaire, militaire, personnel et absolu, par définition, fut perpétuellement, en fait, un pouvoir cauteleux, avare (sauf pour les entreprises industrielles), peureux de mécontenter l'épargne, et dur aux petites gens, sur lesquels seuls il pouvait s'appuyer; ce qui n'empêchait pas la bourgeoisie de fronder et de regretter la monarchie de Juillet, de s'étaler en la personne de l'inquiet M. Thiers, Cassandre toujours inutile, parce que tardif; les visions d'avenir de M. Thiers ont toujours été problématiques et son rôle de fondateur de la République un peu imposé par les hommes et aussi les circonstances. Mais ce n'est pas ici la question. Il suffira d'indiquer qu'on ne peut guère le concevoir comme le bon sens de l'Empire, comme on ne peut admettre que ce gouvernement ne se soit pas tenu en garde contre ses ennemis extérieurs, uniquement à cause de l'opposition. Le pouvoir des classes moyennes (sauf leur expansion de la révolution, lors de leur naissance à la domination sociale) a toujours été funeste; leurs petits intérêts empêchent ces gens de voir clair, et leurs mandataires ne sont choisis que parmi des êtres qui ne conçoivent que de petits intérêts. Les électeurs s'en fient à cette mitoyenneté intellectuelle de leurs élus, pour être sûrs que la discussion des idées élevées n'entravera jamais celle des intérêts locaux.

Une opinion émise implique, que si l'Empire tomba sous l'ennemi extérieur, c'est que, état social plus avancé, en formation, donc momentanément désagrégé, il rencontra en face de lui un corps féodal encore parfaitement dur et contondant. Cette objection n'est que spécieuse. Le désarroi de

l'Empire, en prenant à la lettre les textes de M. Giraudeau, proviendrait de ce que l'empereur agissait, non d'après sa pensée, mais d'après l'opinion. Il aurait tout prévu, mais sa volonté se serait heurtée à l'opposition d'abord, puis à des comités, à tout le monde; M. Giraudeau n'est pas loin de nous dire que sous l'Empire tout le monde régnait, sauf Napoléon.

C'est évidemment la plus dure critique (parmi les sérieuses) qui ait été faite de ce régime. Si les oppositions diverses ont eu conscience instantanément de ce que l'État n'avait pas de chef, il n'y a point à s'étonner qu'elles aient tenu à remplacer au plus tôt ce simulacre de pouvoir par une effective direction dans un sens déterminé.

Le livre de M. Giraudeau aura au moins le mérite d'avoir prouvé cela, comme il a aussi le don de faire sérieusement réfléchir sur des circonstances très présentes, l'invalidité des chambres et le danger de l'indécision, parmi les chefs de l'État.

Toute une partie, la meilleure, en ce sens qu'elle ne triture aucun fait politique, nous conte d'attachante façon la jeunesse de Napoléon, sa vie, près de la reine Hortense, sa correspondance avec son père, et les temps d'épreuves sous la monarchie de Juillet; c'est de beaucoup la meilleure.

Par la suite, quand il s'agit de la vie privée de Napoléon, M. Giraudeau rectifie quelques légendes, avec raison. Il est aussi inexact d'accumuler sur ce vaincu toutes les sottises et les accusations de lâcheté personnelle qui ont germé dans la cervelle des républicains du lendemain que de ne pas lui reprocher de n'avoir jamais, une fois au pouvoir, su fermement ce qu'il voulait et, une fois une détermination prise, l'accomplir logiquement.

ROMANS EXOTIQUES

La Faim de M. Knut Hamsun est un roman déjà ancien de six ans dans sa langue originale; et M. Hamsun est encore un jeune écrivain; on ne peut donc en bonne justice formuler sur lui aucune appréciation générale; il faut s'en tenir à son livre tel qu'il nous le donne.

L'on connaît, parmi les premières pages de *Crime et Châtiment*, celles qui sont consacrées à dépeindre la misère de Raskolnikoff; on dirait que M. Hamsun les a reprises pour les développer, et emprunté ce type de l'étudiant-écrivain pauvre pour en tirer toutes les complications, sauf que son personnage n'est jamais gâté par l'infortune, et que c'est le plus doux et le plus fier des affamés; nulle velléité de crime. Au contraire, les moindres générosités le touchent jusqu'aux larmes. Sa solution, pour échapper à la noire misère de l'homme qui n'a que sa plume pour vivre, sera de s'engager

aux plus maigres conditions, à bord d'un bateau marchand ; la décision ne manque nullement de fierté.

L'analyse des affres de la faim, et des modifications intellectuelles que subit sous cette terrible emprise le malheureux homme de lettres, ne manque pas de saveur ; mais il semble y voir parfois, à côté de l'influence de Dostoïewsky, celle de Vallès, que les Scandinaves ne doivent pas ignorer, j'en ai quelques indices. Tel qu'il est, le livre de M. Hamsun est intéressant comme marque de ce que font ou firent, il y a quelques années, parmi les jeunes écrivains du Nord, ceux qui furent surtout épris de naturalisme. Je crois me souvenir d'une violente attaque de M. Hamsun contre Ibsen. En effet, les buts sont entièrement différents ; mais cette dernière note d'art, celle des jeunes, purement naturaliste et pamphlétaire, est beaucoup moins faite pour nous intéresser que le symbolisme d'Ibsen, quelques justes réserves qu'il soit nécessaire d'apporter à la générale admiration.

M. Strindberg publie *le Plaidoyer d'un fou*, révision française de M. Loiseau, révision et non traduction. M. Henri Albert, à qui nous devons une excellente étude bien documentée sur M. Strindberg, nous dit : « *Le Plaidoyer d'un fou* a été écrit par Strindberg en français, pour se justifier vis-à-vis des parents de sa première femme. Il ne s'est décidé à le publier que pour empêcher d'autres personnes de mettre en roman ses aventures conjugales. C'est un plaidoyer au vrai sens du mot, une justification pour faire taire le bruit de sa folie que fit courir sa femme, et sa défense tourne ainsi en véritable acte d'accusation, etc .. » Ce que nous connaissons en français de l'œuvre du romancier suédois, au moins *Père et Créanciers*, n'a pas non plus d'autre but. J'ai cité la phrase de M. Albert parce que cette permanence du même sujet, et ces violentes histoires privées, installées devant le public juge, entraîneraient pour le lecteur français une fâcheuse impression envers l'auteur, mais nous ne sommes pas assez au courant des mœurs de ces Nordis pour avoir une opinion sur le plus ou moins d'opportunité de ces défenses personnelles. On conçoit qu'un homme ne veuille pas être enfermé comme fou ; ses pièces et ses plaidoyers furent-ils nécessaires à ce qu'il restât libre, nous n'en savons rien. C'est en vue de dissimuler l'âcreté de cette situation, que dans une préface l'auteur déclare avoir raconté la vie d'un de ses amis. A la page suivante, il se reprend et déclare alors qu'il écrit ceci, parce qu'un de ses collègues allait en faire un ; roman quelque part il se déclare portraicturé et bafoué par Ibsen dans *le Canard sauvage* ; il y serait le photographe Hjalmar, photographe « parce que réaliste ».

En tout cas, que ce livre soit un pamphlet, une défense, que *le Canard sauvage* vise ou non M. Strindberg, tout cela n'ajoute ni ne retranche un

iota à la valeur de son livre. Un naturaliste ordinaire eût raconté cette histoire avec quelques noms heureusement transparents et l'intercalation de quelques épisodes parasites ; lui, il parle très net et écrit très direct, voilà tout.

Il ne faut pas lui refuser de la puissance et le don de tenir l'intérêt dans un récit très terre-à-terre par la savante juxtaposition des détails principaux ; mais esthétiquement son livre n'apporte aucune révélation.

Le Comte Serebriany du comte Tolstoï, dont M. Goldschmann nous donne une agréable traduction, nous attire vers une toute autre formule d'art, celle de l'évocation historique. Seul, un critique spécial pourrait nous donner une idée totale de la valeur du livre, les qualités de forme constituant le majeur attrait de ce genre de romans. Il est évident, néanmoins, qu'aux qualités jolies du roman d'aventure, et à une exactitude historique, l'auteur d'*Ivan le Terrible* joint une belle évocation de caractères. Peut-être *le Comte Serebriany* est-il trop sans faiblesses, et poussé excessivement au héros parfait, mais le tzar Ivan et aussi les hardis aventuriers des bois sont tracés de main de maître. Le genre lui-même, d'ailleurs, retrouve pour nous autres, lassés de réalisme, une partie du grand charme dont il jouit près de nos prédécesseurs romantiques. Il est à souhaiter après le glorieux précédent de Cinq-Mars, que notre chronique nationale trouve aussi ses illustrateurs.

M. Daniel Harcoland, dont on commence à traduire les œuvres, était, il y a peu de temps, aussi parfaitement inconnu que possible. On n'en sait pas beaucoup plus à l'heure qu'il est ; son traducteur nous apprend seulement qu'il naquit en 1858, aux États-Unis.

Le monodrame intitulé *Les Personnages de l'Individu*, est fort curieux de simplicité ; c'est sec et même parfois rêche, mais de jolies choses sont éparses dans les dialogues du jeune homme et du vieillard, qui sont, au gré de l'auteur, le même homme, ou deux faces du même homme, au même moment, lorsqu'il s'agit de choisir entre les illusions de la vie ambiante et empiétante, et le loisir de façonner soi-même son futur fantôme. Les titres des autres œuvres de M. Harcoland : *Le Mal de Beauté*, *le Costume Suprême*, *le Don de divinité*, *la Tour de solitude*, *la Leçon de dramaturgie* offrent de l'inconnu, et aussi une singulière affinité avec des projets brièvement annoncés, il y a peu de temps, par M. Maurice Maeterlinck. Nous devons attendre pour avoir de M. Daniel Harcoland une idée très nette, qu'il nous soit davantage dévoilé.

A CATULLE MENDES

Après lecture de la « Grive des Vignes ».

Catulle est duc du rondel, il est le roi du triolet,
 sa rime abracadabrante réjouit l'écho de Paris
 en ballades, jeux et tercets.
 Il a drapé Sarah de jolis madrigaux en Pracrit
 et grâce à lui Sarcey s'envole,
 propitiatoire hyperbole
 et délicat ange du cinq, au ciel, sur les ailes d'Hannelé.

Il dit l'aube de la Roquette
 et la réserve à des pantins
 beaucoup plus beaux que ceux que guette
 l'ordinaire des argousins. —
 Aussi fait-il double ballade
 en faisant double prédiction :
 Il met au panier à salade
 les maîtres des évictions.

Et puis il a dit qu'à Mazas
 les hôtes ne sont pas frelons
 et qu'à l'insigne comédie,
 on voyait trop Bornier selon
 les reliques d'âme de Corneille. —
 Mais on enlève au sel d'oseille
 le Roland de la Comédie,
 comme l'on prend par l'oreille
 Thomas,
 Vase d'ambrosie.

Aussi, il faut au rimeur
 qui sait flageller les mœurs
 des temps peu dignes,
 un large toast pour déclarer
 qu'on a gai, vu gaiement passer,
 par les pampres de la vallée,
 la grive des vignes.

JEAN LORRAIN

Sous ce titre très simple, *Sensations et Souvenirs*, Jean Lorrain, entre quelques pages d'enfance poétisée et un récit d'excursion à Bâle, enclôt une série de contes d'une acuité et même d'une hyperesthésie du sens littéraire, qu'il attribue modestement et bénévolement aux subtiles puissances de l'éther.

Ces contes mystérieux, hoffmannesques, avec des rappels d'Andersen et de tout ce que la littérature a prêté de grâce frigide et de blancheur d'hermine aux Septentrions, font jaillir du hagard, du fantastique, des impressions de possession et d'envoûtement, du décor le plus ordinaire de la vie, des maisons bizarres où les portes battent sur de sombres escaliers, des hôtels qui environnent la gare Saint-Lazare, et du mystère que ces gîtes recèlent à travers leur banalité ouverte à toutes occasions, les plus simples comme les plus exceptionnelles, des trains de banlieue dans les heures sombres; et les dessous en sont l'atmosphère de crime qui circule à travers le Paris du soir, à travers cette louche vie des choses, les visions exacerbées des névrosés.

Ainsi Allitof (*la Main gantée*) quitte Paris « pour échapper à une obsession de ressemblance animale se dégageant de tout visage humain, misérable garçon contraint à fuir dans le Midi devant un Paris peuplé d'hommes à gueules de fauves et de femmes à profil de volailles ».

Serge dit (*le Possédé*) : « Ce n'est pas d'aujourd'hui, tu le sais, que je suis visionnaire. Quand j'étais un misérable damné de l'éther, tu m'as vu, en deux ans, changer trois fois d'appartement pour échapper à la persécution de mes rêves; je peuplais littéralement les chambres de fantômes; ils étaient en moi et dès que je me trouvais seul dans quelque pièce close l'atmosphère ambiante, toute grouillante de larves, comme une goutte d'eau vue au microscope l'est de microbes et d'infusoires, laissait transparaître à mes yeux d'épouvantables faces d'ombres. C'était l'époque où je ne pouvais promener mes regards dans la solitude de mon cabinet de travail sans voir surgir d'équivoques pieds nus au ras des portières, ou d'étranges mains pâles dans l'intervalle des rideaux; l'affreuse époque enfin où l'air que je respirais était empoisonné par d'horribles présences, et où je me mourais exténué par d'incessantes luttes contre l'inconnu, à demi fou d'angoisse au milieu de blêmes rampements d'ombre et d'innombrables frôlements. »

Le Crime inconnu, au moyen des artifices les plus simples, de quelques aspects de l'ivresse, affectant le remords et la folie, d'un adroit maniement

des différenciations de l'être humain, sous les costumes de carnaval, produit un intense effet de terreur.

A côté de ces tensions vers le cauchemar, les contes nous dépeignent « une lointaine et populeuse ville de Norvège, toute retentissante de claquements de fouets de conducteurs de traîneaux ; les gamins emmitoufflés y patinaient tout le long du jour sur la grande place et dans les rues étroites des faubourgs, si étroites que les pauvres gens des mansardes allaient se visiter par des ponts de planches jetés d'une maison à l'autre, la neige floconnait en silence six mois de l'année sur douze, mouchetant le ciel gris comme d'une vivante hermine ».

L'aïeule du conte dépeint la Reine des neiges « debout dans la rougeur immense d'un éternel palais vide ; son traîneau, comme un point au milieu des nuées, filait rapide au-dessus des villes, des détroits et des mers ; de grands vols de cigognes s'effariaient devant lui, et les matelots de quart, accoudés au bastingage, s'étaient signés plus d'une fois en voyant passer à travers les fines voilures l'éperon rigide et blanc du traîneau royal.

Mais à mon choix la *Légende des trois princesses* et le conte du *Bohémien* sont les plus vivaces de ces fleurs de fantaisie, les meilleurs ornements de ce livre très artistique et un peu précieux.

HENRI DE RÉGNIER

Le *Trèfle noir* est un excellent livre d'une fort belle et d'une fort nette prose. Cette forme, un peu composite, car elle évoque à certains détours de phrase un Chateaubriand des *Mémoires d'outre-tombe* ou un Villiers des bonnes pages de *l'Ève future*, ne laisse pas d'avoir intrinsèquement une grande valeur ; des gestes sont admirablement traduits dans une sobre simplicité et si l'on n'y trouve que rarement les longs plis de la grande période, le but d'ériger comme en tableau une vision de sentiment se trouve atteint comme par un ensemble de touches légères, de petites phrases déterminées, avec un arrière-son profond ; cette forme, à mon avis trop classique, qui sacrifie trop son ordonnance générale à la pureté de chacun de ses éléments, produit néanmoins un effet de beauté.

Voici un fragment d'un paysage mélancolique et régulier, comme un jardin de Versailles dont le château eût été détruit et figé comme d'un perpétuel hiver.

« Trois allées d'eau irradiaient d'une pièce centrale en octogone et au bout de chacune d'elles, assez loin une fontaine, parmi divers artifices d'architecture et d'hydraulique, s'animait d'une figure différente. L'une représentait un homme qui riait en versant une amphore de bronze, l'autre

une femme qui, en pleurant, emplissait un cratère d'or. La fontaine du milieu était la plus belle. Une nappe d'onde débordant d'une vasque, d'où naissait debout une statue hermaphrodite.

Aux tablettes du buffet de porphyre des masques alternatifs de tritons et de sirènes crachaient par la bouffissure de leurs bouches convulsives, une suffocante gorgée de cristal. Parfois, quand la fontaine s'était tue et que les marbres énigmatiques embaumaient de leur triple nudité le bosquet d'arbres silencieux, on voyait, sur le bord de la vasque égouttante, se poser, pour y boire, une colombe.

Autour de l'octogone du bassin, des statues de bronze alternaient avec des ifs équarris en pyramides et des cyprès taillés en obélisques. Leur reflet se métallisait dans une eau calme où celui des statues semblait se dissoudre à demi, se fondre en une sorte d'aspect d'outre-vie, moins leur image que leur ombre, car toute eau est un peu magique; on ne sait pas ce qui peut y dormir.

De grands poissons erraient là mélancoliquement lents et presque végétatifs, si vieux que des mousses oxydaient leur bronze spongieux, ils se veloutaient de vétusté et glissaient dans l'eau lourde, onctueux et graves.

Hermas et Hermotime les regardaient parfois, en silence, s'engourdir vers le soir tout à fait et s'incorporer à l'eau où ils n'étaient plus qu'une stupeur opaque et vague. Le jardin devenait plus beau encore, à ces heures dégénérescentes, en sa solitude composée. »

C'est en ce paysage que Hermas rencontre Hertulie. « Elle venait lentement à lui en souriant, peut-être parce qu'elle tenait à la main un bel iris mauve à longue tige. La fleur et elle se ressemblaient très mystérieusement par une même sveltesse épanouie, par un accord apparié de grâce languissante et délicate. Sa robe rose et blanche, tout à l'heure jaune et verte, à cause des reflets des arbres et de l'eau, la parait d'un atour naïf et précieux. »

Hertulie aime Hermotime. l'ami d'Hermas, mais Hermotime, qui est surtout épris de l'amour (qui lui semble une force si supérieure qu'il craint, en en revêtant le masque, de le faire grimacer), s'est exilé, pour rencontrer les sages et se grandir; des messages mystérieux préviennent seuls la triste Hertulie, une flèche, une gourde en étain, une clef. Et quand elle en va demander le sens mystérieux à Hermas, le Bel-en-soi-dormant qui « habite seul une maison isolée, au bout du vieux jardin, non loin d'immenses étangs, à l'endroit où le parc devenait forêt », elle se trouve dans un décor de beauté à la fois sereine, triste et fatidique que des miroirs, et n'entend qu'un bizarre concert de flûtes plein de conseils de renoncement. Hertulie autour

de soi (dans une salle de miroirs), « se vit jusqu'au fond d'un songe où elle perdait le sentiment d'avoir produit tant de fantômes identiques à sa pâleur; elle s'y sentait dispersée à jamais, et à force de se voir ainsi, ailleurs tout autour d'elle, elle s'y morcela au point que dissoute en ses propres reflets, exorcisée d'elle-même par cette surprenante magie, où elle s'imaginait indéfiniment impersonnelle, ses genoux fléchirent, et elle s'affaissa doucement sur le parquet, inanimée, tandis que dans la chambre solitaire au-dessus des yeux clos de sa face pâle, les miroirs en leur cadre d'or, d'écaïlle et d'ébène, continuèrent à échanger entre eux les miroirs de leurs réciproques vacuités ».

Alors Hermas écrit à Hermotime de revenir, et en leur jardin sur la tombe en marbre noir d'Hertulie qui fut l'idylle « et l'aurore de la vraie science et le printemps de la sagesse » ils échangeront des propos, « eux qui portent à jamais le visage de leur destinée ».

Que la femme est de la beauté dispersée rehaussée des éléments de beauté de la nature, que l'homme est un amas concentré de rêve et de force vers l'intégralité de la pensée, et que les amours doivent rompre en laissant chez les contractants comme un automne splendide et mélancolique, tel est, sans doute, le sens de ce conte.

Hermagore est un pêcheur que le bienfait d'un inconnu enrichit, mais quand il veut cultiver un champ il échoue; un vol vis-à-vis de l'étranger qui lui acheta de nombre de pièces d'or sa barque, lui permet de réaliser des ambitions, d'être aimé, de devenir roi. Mais à cette heure de triomphe l'étranger reparait et lui montre son ombre, elle est bigarrée et difforme; la honte le prend, il retourne à son ancien champ et y meurt. Lorsqu'on y trouve son squelette, un étranger s'approche, baise l'ivoire du masque et meurt.

Le souvenir de William Wilson, le conte de Poe, hante involontairement, à lecture de cette belle paraphrase de maint drame de conscience, rehaussé de phrases comme celle-ci : « La reine l'aima (Hermagore) et comme il y a dans les destins des contagions mystérieuses, il devint roi, celui pour qui on régnait, étant mort, idiot et béat, dans le pavillon solitaire où il se traînait en bavant sur les dalles. La sépulture du défunt consacre l'avènement de l'usurpateur; quelques têtes coupées consolidèrent l'aventure. L'arrogance du parvenu fit croire à sa prédestination. On se prosterna devant lui, il s'ennuya »

Le troisième conte, *Les Funérailles d'Hermocrate*, est celui qui me plaît le plus, comme matière, mais le moins par l'exécution. Il y faut excepter un testament, c'est celui d'un haut seigneur de conquête et de guerre qui avoue franchement à son fils n'avoir gardé de souvenir précis devant toute sa vie,

que de menus détails de couleur. Ce conte pourrait s'appeler le vide des statues. Notons-y un joli passage.

« Il faisait alors grand jour. Hans ouvrit les fenêtres, je lui rendis l'écrit singulier qu'il renferma en silence dans la cassette d'or; des bouffées d'air frais entrèrent. Une des deux roses qui s'épanouissaient dans une fiole de cristal se défleurit, je pris l'autre, et m'approchant du lit, où rigide et les mains nouées gisait le vieux duc, je mis la fleur entre ses doigts, pour qu'il emportât au moins dans la mort l'hiéroglyphe éphémère et furtif de sa condescendante hypocrisie. »

Ces trois contes concluent non pas au néant de l'amour, de l'agitation ambitieuse et de la puissance, mais considèrent que de belles entités ne sont qu'appau et mirages. Et puisque j'ai signalé les tares mémoriales (légères certainement) qui déparent ce livre, il faut que je loue encore la largeur du ton, comme d'un tranquille adagio, et la sereine plastique des visions. Le *Trèfle noir* est un beau livre.

Je regrette de ne pouvoir dire autant de bien d'*Aréthuse*, le dernier recueil de vers de M. de Régnier. C'est trop souvent pâle, parfois incertain. Le rythme général de ses *Flûtes d'avril et de septembre* m'en plaît peu, ainsi que le léger décor païen qui les orne. Je goûte plus le drame de *l'Homme et la Sirène*, point culminant du livre, en cette idée jolie, cette affabulation nouvelle du mythe de la Sirène, belle et innocive tant qu'on la voit en éclat radieux de la nature, terrible quand on la veut astreindre à être la compagne; les tercets des tisseuses, qui sont comme le chœur antique de ce drame, sont d'une jolie musique; mais les propos des deux protagonistes sont un peu longs et peut-être sans relief suffisant; mais je ne veux pas m'appesantir plus longtemps sur cette défaillance d'un bon poète, si largement réparée, d'ailleurs, par le *Trèfle noir*.

LES POÈTES

Le Victorieux de M. Ferdinand Hérold ne manque ni de grâce majestueuse ni de jolies sonorités par les strophes, peut-être de coupes non assez variées, qui enserrent les propos de ses personnages. Yehl, le conquérant qui chevauche de victoire en victoire, à la tête de ses compagnons, pour qui le but de la vie est l'action immédiate, la conquête, s'est arrêté au château de la reine Irène, et pour la première fois a rencontré là les aubes de la passion. Irène lui dit :

O toi qui apparus, soleil vainqueur des neiges,
Parmi l'orgueilleux et splendide cortège
Des cavaliers hautains et des buccinateurs,
Irène te salue et t'accueille, seigneur,

En son humble palais qu'illustrera ta gloire.
 Le jour, seigneur, où tu foulas ce territoire
 Que de soudaines fleurs réjouirent au loin,
 Le jour de bonheur et de lumière où tu viens
 Me trouver au repos de la claire terrasse,
 Le jour où je te vois surgir, moi qui suis lasse
 Peut-être de vivre, solitaire et cachée,
 Le jour où j'ai vu resplendir ta chevauchée
 Sera pour moi le jour béni entre les jours.
 J'entends de radieuses voix chanter autour
 Du palais, des voix qui passent et te célèbrent.
 Irène te salue, ô chasseur des ténèbres,
 O seigneur qui m'éveillera les belles heures,
 O maître, sois le bienvenu dans ma demeure.

Et Yehl répond :

Renie, j'ai parcouru les mers et les contrées,
 Et pour moi, nulle puissance ne fut sacrée :
 Partout sur les créneaux des burgs, sur les remparts
 Des villes ont flotté mes larges étendards,
 Et partout j'ai semé l'effroi et la déroute;
 Et les hommes timides et tremblants écoutent
 Si le galop de mon cheval n'approche point.
 Femme, dès que le lourd glaive brille à mon poing,
 Mes ennemis déjà suppliants se prosternent
 Avec des larmes de terreur en leurs yeux ternes ;
 Les prés et les forêts et les fleuves s'effarent
 Sitôt que retentit ma royale fanfare,
 Je passe triomphal et grand, et vers le ciel
 Le cri des peuples a clamé le nom de Yehl.

Mais le héros, le tueur, comme il s'appelle aussi, ne sortira pas indemne de cette Capoue sentimentale. Déjà son séjour s'y prolonge et ses hommes d'armes s'en plaignent. Il les rejoint enfin, et sa nature violente reparaît, dans des ordres cruels concernant les captives qui suivent de force ses armées. Irène, qui est venue le retrouver parmi ses tentes, ne reconnaît plus dans ce soldat farouche l'hôte simplement fier de son château. Elle refuse d'être sa compagne.

Non Yehl, je n'irai pas vers tes victoires.
 Laisse-moi retourner en mon palais si calme.
 Tu as paru parmi des lueurs sanglantes
 Et tes torches fument, mornes et noires.
 Ici pleurent tous les arbres,
 Ici les femmes sont dolentes,
 Et c'est de l'âpre hiver que tu clames la victoire.

Le départ d'Irène, sans ébranler les résolutions d'Yehl, qui sont de reconquérir encore des territoires, de demeurer le chef d'armée, lui a cependant,

de tristesse imposée, communiqué un peu de douceur, et les captives qu'on allait égorger reçoivent leur grâce; une aurore de paix s'élève; si bien qu'à l'acte III Yehl revient au château d'Irène, non plus en soldat vainqueur, mais en pèlerin. Le règne de la grâce a commencé, et comme les anciens soldats de Yehl, sous la conduite d'un de ses anciens lieutenants, se dirigent vers le château, Yehl, Irène et les suivantes, suivis de tous les pauvres et les mendiants qui se sont réfugiés au manoir, vont à la rencontre de l'armée victorieuse, sans autres armes que les prières et les paroles, pour leur chanter « l'hymne victorieux de l'éternel amour ».

Ce poème dramatique de belle ordonnance, et parfois joliment rythmé, se qualifie de drame; il est peu probable qu'il vaille surtout par des qualités scéniques; la lenteur du geste poétique, l'abondance de la strophe, qui en sont la meilleure qualité littéraire, le paralyserait vis-à-vis du théâtre, qui se meut dans l'action, mais rien ne nous empêche de le considérer comme un poème dramatique et à ce titre de l'estimer.

L'Archipel en fleurs de M. Adolphe Retté est préfacé de claironnantes déclarations; l'auteur a voulu apporter à son tour les notions qu'il a discernées comme adéquates à son tempérament, parmi celles qui furent le plus souvent émises pour défendre la liberté du vers, à la date de son émancipation. Ce n'est pas un avis de technicien qu'il apporte, et je le regrette, car je ne trouve pas inutiles, bien au contraire, les notations de M. Albert Mockel et les travaux de détail de M. Robert de Souza sur ce sujet. Le point principal de la liberté du vers étant conquis, c'est-à-dire admis par l'élite des nouveaux poètes, même ceux qui tiennent par toutes leurs fibres d'éducation à l'ancienne métrique, ce sont peut-être les études de détail qui seraient les plus intéressantes : non pas en vue d'une prosodie nouvelle ayant pour but de donner des moyens de fabrication des strophes, mais pour nous rendre mieux compte des ressources que nous autres avons ajouté à la langue poétique par nos recherches et nos vers; aussi ne retiendrai-je des opinions de M. Retté que cette assertion sans arguments, que nombre d'anciens poètes préférèrent à tout autre le rythme de l'alexandrin, parce que ce vers le plus long de tous autorisés leur permettait la plus grande marge possible de liberté.

Il me semble que ce fut moins simple que cela, et que c'est surtout nos tragiques qui déterminèrent l'usage de l'alexandrin, considéré comme le plus oratoire de nos vers; notre ancienne poésie étant douée de ce caractère grandiloquent et raisonneur, crut devoir se servir du rythme le plus large qu'elle connaissait de préférence pour tout sujet qui leur semblait un peu majestueux; mais en somme, la chose est de peu d'importance. Quelle que soit la force d'habitude qui rallia à l'alexandrin notre poésie du XVII^e et du XVIII^e siècle

et la plupart de nos lyriques romantiques, ce n'était qu'une force d'habitude sans aucune raison esthétique ou philologique.

Puis M. Retté, passant à un autre ordre d'idées, imagine un primitif épris de poésie (il a raison, la poésie n'est pas seulement question de mandarinat et de haute culture; la culture y est absolument nécessaire, mais moins encore que la sensibilité native et fortement réceptive) et conseille à cet intuitif de se garder des écoles avec soin: rien de mieux; on n'érige rien qu'en parfaite indépendance; il n'y a pas de maîtres, pourrait-on dire (à une certaine hauteur d'art), il n'y a que des devanciers; mais si l'intuitif conçu n'avait lu que la préface de M. Retté, il serait imbu des idées les plus fausses sur notre état de civilisation poétique. Est-il sûr, par exemple, que les symbolistes soient dangereux; on pourrait augurer des lignes qui leur sont départies qu'ils se livrent à des chasses d'intellectuels et d'intuitifs pour les pervertir. Il est probable que M. Retté (si c'est son avis) peut conseiller à son intuitif élève idéal de ne pas se heurter à eux; c'est la chose la plus simple du monde. Il le peut avertir de ne point consulter sur soi-même ces *maints symbolistes*.

Il est hors de doute que si le jeune homme dont on projette la futurition se borne à ne point chercher les dangereuses personnes dont il est question, il n'en pourra éprouver aucun dommage, pas plus que des *catholiques*, des *romans*, de ceux qui sont *déférents à l'alexandrin* et de ceux qui *veulent que l'on ne dépasse pas douze syllabes* et lui dirait qu'il est une *exception à ne pas suivre*.

Ces réserves faites, je crois que M. Retté a raison sur des points, d'ailleurs déjà depuis longtemps éclaircis; il renforce simplement les arguments par la solidité de sa croyance; il me semblerait aussi que ces réserves, toutes élégances et outrances oratoires posées, il ne serait pas loin de les partager. Ainsi nanti de conseils, le jeune poète intuitif et vraiment doué n'aura qu'à s'applaudir d'écouter ses avertissements; personnes n'y contredira, de même que tout le monde sera sans doute heureux si M. Retté, absolument dégagé de toute tradition ou entraves de doctrine, ne cadrant pas avec l'essor poétique qui lui est propre, tente de toutes ses forces à nous donner des œuvres libres émanées d'un esprit libre, usant librement d'un moyen personnel d'expression.

Les poèmes inclus sous ce titre *L'Archipel en fleurs*, sont en général, sauf quelques pièces de circonstance, d'une langue correcte et sonore; la sagesse du ton, l'usage très fréquent de l'alexandrin ne laissent pas d'un peu surprendre après l'allure batailleuse de la préface; et d'ailleurs qu'il importe. Voici quelques vers agréables, d'une sorte de pantoum :

Vous êtes une église aux voûtes de silence,
Pleines d'encens mourants et de cierges éteints,
Je suis vers votre seuil un sanglant pèlerin,
Amoureux du calice et de la pénitence.

Vous êtes un pays paré de fleurs magiques,
Déjà bleuis où la lune alanguit ses pâleurs,
Je suis un roi banni dont l'ennui nostalgique
Vous poursuit follement en des philtres menteurs...

ou dans une chanson pour Hecate une strophe élégante :

Toi qui passes, toi qui pleures,
Belle aux yeux de nuit d'été,
Entends tinter l'heure.
Celle-là mène où nous avons été
Moi le triste, toi l'amante,
Toi l'ingrate, moi l'amant,
Tous deux l'enfance méchante
A cause d'une chimère
Naguère.

Et je préférerais encore, malgré ses quelques taches et d'indéniables réminiscences de Baudelaire, Rimbaud, etc. à quelques places, l'*Epilogue* dont voici quelques phrases lyriques, en paysage d'île :

D'autres flambaient en rouges phares,
Les erreurs et les voluptés y brandissaient des torches.
Hagards, aux claquements des sombres étendards,
Des ascètes déments prophétisaient sous les porches,
Puis des femmes passaient, pâles comme des saintes,
Tentantes comme des aventures.
Il s'élevait lorsqu'elles dénouaient leur ceinture
Un arôme d'airelle et de jacinthe.

.
Or ce passé s'endort aux plis morts de nos voiles,
Des aigles revoltés planent et nous appellent.
Hautain, vêtu de feu, de colère et d'étoiles,
L'avenir nous promet des victoires nouvelles;
L'océan nous ennuie ainsi qu'une prison
Et nos vaisseaux vieilliss pourrissent sur la grève,
Car nous avons oui, parmi l'ombre et les rêves,
La forêt bruissante au fond de l'horizon.

M. ABEL HERMANT

M. Abel Hermant se rattache à l'esthétique réaliste, mais il la rend plus complexe par un esprit tourné vers les recherches psychologiques du XVIII^e siècle, et le monde actuel lui apparaît comme une foire bigarrée où abonde l'exception ; ce sont des nuances de complexités qu'il s'attache à rendre.

Le *Disciple aimé* conte et analyse une des bizarres aberrations du sens de l'amour, l'amour intellectualiste chez des adolescents, dont l'un est déjà un homme presque, maté sous le piétisme et surexcité par les sens. De ce sujet, M. Bonnetain a extrait cette grosse pâtée de *Charlot s'amuse*. M. Hermant au contraire nous monographie, en détails tout mentaux, tragiques de par leur accumulation et leur dénouement, les affres de Jean-Baptiste Merminod. Il a curieusement mêlé à son sujet des paysages de Suisse et de Nice, de vivantes physionomies de Yankees et de Suisses français, et tiré œuvre d'art de cette exceptionnelle matière; ce livre ne s'apparente nullement au livre de M. Bonnetain que j'indiquai plus haut, mais non comme rapprochement, au contraire comme contraste absolu; c'est une contribution à l'étude des sensations d'un certain âge, utile à voir non loin des *Précoces* de Dostoïewsky, toute proportion gardée.

LES LIVRES D'ART

Un curieux travail de M. Charles Saunier nous renseigne sur Augustin Dupré, orfèvre, médailleur et graveur général des monnaies qui florissait à la fin du XVIII^e siècle et surtout durant la Révolution et l'Empire. D'excellentes reproductions nous permettent d'apprécier l'incontestable valeur de Dupré, un médaillon de David d'Angers nous donne un excellent portrait du maître médailleur.

« La médaille, nous dit M. Roty dans la préface, n'est plus l'objet de curiosité banale que l'on ne regardait que la loupe à la main. C'est désormais un bas-relief de métal. Les maîtres d'autrefois l'avaient compris. » Et sans doute, dans notre actuelle renaissance des arts de détail (selon l'expression actuelle mais inexacte des arts industriels), il serait dangereux de négliger cette forme d'art si simple, de dimensions si peu encombrantes et déjà si illustrée de chefs-d'œuvre; quoi de plus renseignant sur le romantisme que les admirables médaillons de David d'Angers, cette série de profils suggestive comme une série de mémoires d'un Saint-Simon artiste. Dupré n'est pas tout à fait de cette importance, mais sa part est belle. Voici comme la délimite excellemment M. Ch. Saunier. « Augustin Dupré, simple ouvrier orfèvre, puis graveur en médaille, arrivait à peine à la notoriété quand la Révolution éclata. Nul plus que cet affranchi de la veille, à qui le régime nouveau allait assurer les honneurs, la fortune, la célébrité, n'était apte à la glorifier, à la commenter dans de symboliques compositions. Esprit ingénieux et enthousiaste, très français, assez épris d'antique pour vouloir la véritable pureté, mais non gêné par cette fausse éducation qui retarde l'éclosion de la personnalité, la dévore, ainsi qu'il arriva pour

Louis David, l'observateur profond de la mort de Marat, de la cérémonie du sacre, des portraits, qui cependant perdit tant de temps à peindre une antiquité conventionnelle, Augustin Dupré, avec ses facultés d'invention, son sentiment de l'élégance, son respect de la vérité, devait être le plus parfait interprète des idées ambiantes ; il allait les traduire en revêtant d'amabilité le symbolisme révolutionnaire. Quoi de plus parfaitement élégant, en effet, que le génie des lois de la monnaie de 1791, que le profil de la liberté du sou de l'an IV. »

Les reproductions des monnaies et des médaillons, ainsi que la valeur des dessins et bas-reliefs exposés au Musée Carnavalet démontrent que M. Saunier ne s'abuse pas sur la valeur du personnage dont il a reconstruit avec soin la vie privée et officielle.

GUSTAVE KAHN

P.-S. — Nous devons encore signaler une belle publication de MM. Riotor et Leofanti ; des planches très fouillées et un texte bref et net nous y intéressent aux enfers bouddhiques, d'après les façons de voir des gens d'Indo-Chine. M. Brun, sous ce titre *L'Alouette*, a donné une jolie monographie de la légende de cet oiseau. M. de Venancourt, sous ce titre *Le Devoir suprême* (un peu trop Desjardins), groupe des vers élégants. Les *Souvenirs de la comtesse Tascher de la Pagerie* contiennent quelques notes qui seront précieuses sur des fêtes du second Empire.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Lettres de Richard Wagner à Auguste Roeckel, traduites par MAURICE KUFFERATH. Chez Breitkopf et Härtel. — *Quinze Lettres de Richard Wagner*, accompagnées de souvenirs et d'éclaircissements par ÉLIZA WILLE, née SLOMAN, traduites de l'allemand par AUGUSTA STAPS. Chez M^{me} V^e Monnom.

Des écrivains recherchent dans la correspondance de Wagner de quoi éclairer intimement son œuvre. Ils veulent provoquer les sympathies intellectuelles en fixant les éclats fugitifs de son être, lueurs de passion et de pensée mêlées qui illuminèrent les sentiers où il passa. Ces pages s'accablent dans le recueillement d'après sa vie. Elles achemineront à la voie plus large de ses livres ceux qui voudront s'initier à sa conception; disons-le surtout pour les nouveaux venus qui sentiront peut-être bien mieux que nous ce que cette conception implique de beauté.

En même temps que les *Lettres à Auguste Roeckel* traduites par Maurice Kufferath paraissaient les *Lettres à M^{me} Élixa Wille* traduites par M^{lle} Staps avec les notes dont M^{me} Wille les avait encadrées dans la *Deutsche Rundschau*. Les lettres au révolutionnaire de 1849 qui passa treize années dans la prison de Waldheim et les lettres à l'amie dont la foi et l'enthousiasme déferents réconfortaient le poète pendant son exil, nous offrent des aspects de la pensée et de la sensibilité de l'homme qui alimentait de souffrances aiguës, puis de joies soudaines sa faculté créatrice.

Les lettres à Roeckel, fragments d'une autobiographie de la pensée de Wagner, donnent des commentaires passionnés de certains motifs poétiques de la Tétralogie. En écrivant à son ami captif Wagner lui disait sa peine d'avoir à abattre tous les vieux murs théoriques qui barraient la route à son âme exaltée. Pour ce travail de rénovation humaine, c'est en soi qu'il faut qu'on soit libre : voyez Siegfried.

Pour celui qui a ces intentions essentielles, la liberté politique est relative. Ici l'on songe à la Neuvième Symphonie, à cette ode à la joie d'être

libre dont, malgré le commentaire de Wagner, certains biographes ont parlé avec des pensées si médiocres.

Dans ces lettres, Wagner affirme la valeur de l'intuition et que les sentiments seuls non les idées nous appartiennent en propre. C'est du choc des passions que jaillit la clarté qui trace la voie devant nous. Une force mystérieuse, irrésistible porte un créateur au delà des régions que lui avait assignées sa volonté réfléchie. « L'œuvre d'art, dit-il, n'est comprise que d'après le point de vue propre à chacun et l'auteur lui-même se trouve devant cette œuvre comme devant une énigme ».

Cela étonnera ceux qui croient que Wagner a conçu ses drames ensuite de ses théories esthétiques.

S'il a *expliqué* l'œuvre d'art de l'avenir c'était, à la vérité, pour dégager sa conception.

Ceux qui savent d'abord positivement où ils vont n'arrivent nulle part.

Les lettres à M^{me} Éliza Wille, espacées au milieu de détails historiques, racontent une phase la plus douloureuse peut-être de son existence. On y voit le jaillissement de sa sensibilité au choc des événements extérieurs. Sa féminité y éclate en menus gestes nerveux et, par une multiplicité de détails vifs, d'entailles vives elles esquissent, à la sanguine, une silhouette psychique complexe de souffrances, tourmentée, désespérée, pressentante pourtant de quelque chose qui arrivera, quelque chose de providentiel, moins encore pour l'artiste que pour tous ceux qui vivront de son œuvre. Cet « immense bonheur » il l'annonce enfin, dans un transport de tout son être, à l'amie qui, seule, n'a jamais douté de lui et c'est l'avènement du jeune roi dont il écrit : « Il est malheureusement si beau, si intelligent, si ardent et si grand que je crains que sa vie s'évanouisse dans ce monde vulgaire comme un rêve fugitif et divin ! »

Ces lettres couronnent la période de lutte que M^{me} Wille relate. Ce sont les pages capitales du recueil que M^{lle} Staps a transcrit avec une fidélité religieuse et une délicatesse rare pour en donner une version nette avec toute la saveur de vie.

Elles aideront à faire voir et admirer le prince miraculeux, chaste et doux missionnaire de beauté, par lequel apparut en son intégralité l'œuvre nouvelle. En les lisant, on devine quels émerveillements et quels agenouillements de gratitude ceux du siècle prochain auront pour lui.

H. M.

REVUE DES LIVRES

De la Commune à l'Anarchie, par CHARLES MALATO. Volume in-18; fr. 3.50.
Stock, éditeur. Paris, 1894.

Ce volume d'un collaborateur de *la Société nouvelle* est tout de souvenirs, d'impressions, de descriptions. Le style en est alerte, l'intérêt très vif; ici, en cette revue, les lecteurs purent en juger par des études sur la Nouvelle-Calédonie dont un abrégé se trouve en ce livre.

De la Commune à l'Anarchie commence à bord du *Var* où M. Malato jeune homme accompagnait son père déporté. Il conte la vie à la Nouvelle-Calédonie, puis le retour en France et sa vie à Paris se mêlant au mouvement socialiste, allant enfin à l'anarchie.

Ce volume intéressant comme un roman étant un livre de souvenirs sera lu avec fruit par les sociologues, les psychologues. Il y a là des notations intéressantes sur les délinquants politiques, sur les fonctionnaires, les missionnaires, les officiers de marine, les gardes-chiourmes, les industriels néo-calédoniens, les politiciens. L'ethnographe aura profit à lire ce livre car M. Malato l'a semé d'observations fines sur les Canaques. En résumé, un bon livre qu'on lit avec plaisir et que le penseur ouvre pour y puiser des documents.

Les Révoltés scandinaves, par MAURICE BIGEON. Volume in-18; fr. 3.50. Savine, éditeur.
Paris, 1894

Sous ce titre, M. Bigeon, qui vécut en Scandinavie, nous conte l'histoire anecdotique et aussi critique de quelques littérateurs scandinaves. C'est Brandes et Lie, Grieg et Sinding, Björnson et Strindberg, Bang et Garbörg; enfin Ibsen.

La lecture de ce volume est attrayante par son style vif, par les anecdotes, par ses remarques piquantes, par la critique comparative de ces littérateurs et dramaturges et instructive car elle initie au mouvement littéraire de cette Scandinavie qui semble, pour la seconde moitié de ce siècle, avoir produit le dramaturge le plus puissant, Strindberg, et un éminent penseur, Ibsen. La pièce *Les Créanciers*, que l'Œuvre représenta, est un réel chef-d'œuvre qui l'emporte par l'action, par l'analyse psychologique sur les pièces d'Ibsen, même ses meilleures.

Un ouvrage comme *les Révoltés scandinaves* ne s'analyse pas; on le lit pour connaître les milieux où vivent ces littérateurs, pour connaître leur essence, car il s'en faut de beaucoup que tous aient été traduits en français. Ibsen, Björnson et Strindberg eurent seuls cet honneur et encore d'une façon incomplète.

Vérités et Paradoxes, par FRÉDÉRIC PASSY. Volume in-18 de 275 pages.
Ch. Delagrave, éditeur. Paris, 1894.

M. Frédéric Passy est membre de l'Institut et ce titre suffit pour faire vendre ses livres, heureusement pour lui, d'ailleurs, car, pour le contenu, point ne vaut la peine de le connaître. *Vérités et Paradoxes* ne contient point de vérités et les paradoxes qu'il renferme sont plus ennuyeux que ceux de M. J. Simon, car ce dernier sauve de l'ennui par le style.

Quelques appréciations justes apparaissent — *apparent rari nantes*. — toutefois dans ce fatras de lieux communs ressassés tous les jours par l'école manchestérienne qui se meurt, qui est morte. M. Frédéric Passy a été, il n'est plus; et ce n'est pas *Vérités et Paradoxes* qui le ressuscitera, encore qu'il veuille traiter des questions sociales les plus brûlantes. Trois heures de lecture inutile...

Feuilles de route aux États-Unis, par LÉO CLARETIE. Vol. in-18, fr. 3-50.
E. Dentu, éditeur, Paris 1894.

M. Léo Claretie, célèbre par son oncle M. J. Claretie (de l'Académie française), a voyagé en Amérique et il nous rapporte les feuilles de route qui ne sont pas sans intérêt. Le style en est quelconque mais quelques remarques montrent un observateur sagace et des tendances à généraliser. Le souci de ne pas ennuyer — être sérieux c'est ennuyer — a sans doute obligé l'auteur à nous conter peu des mœurs de ces pays et à s'en tenir surtout à des descriptions des beautés naturelles.

Quoi qu'il en soit, *Feuilles de route* se lit aisément et fait agréablement passer une heure, quelques lignes même poussent à penser, ce qui est toujours bon.

A. HAMON

LE MOIS

M. Octave Mirbeau a consacré un article dans le *Journal* de Paris au livre de M. G. Kennan, *La Sibérie*, dont la *Société nouvelle* vient de publier la première traduction française. Il relate les faits cités, note « toutes les atrocités et les barbares violences contre la personne humaine commises dans ces sombres pays de deuil et de souffrance, aux frontières desquels sur des poteaux noirs on pourrait clouer l'inscription dantesque ».

Il s'est trouvé un écrivain qui essaye de réfuter les assertions de M. Kennan, rapportées par M. Mirbeau. La chose a peu d'importance, les dires de M. Kennan étant irréfutables. Mais cependant elle ne doit pas passer inaperçue, car il s'agit ici d'une cause humanitaire. M. Nicolas Notovitch n'a d'autre argument à présenter que de mettre en suspicion la bonne foi de l'auteur de *la Sibérie*. Il écrit les mots calomnie, mensonges, et accuse M. Kennan d'avoir défiguré la vérité pour obtenir un succès pécuniaire. Il aurait mieux valu apporter des preuves de l'inexactitude des faits. Dans l'article de M. Notovitch il n'y en a pas une seule, on ne trouve que de vagues et générales affirmations nullement démontrées. Il rapporte que l'œuvre de Kennan a été réfutée mais ne dit ni où ni comment cela fut fait. Il trouve du reste très juste que la déportation administrative soit appliquée aux nihilistes et connaît si peu le mouvement révolutionnaire russe qu'il ajoute qu'un jugement dans des cas semblables serait une réclame dont profiteraient les doctrines anarchistes !

Enfin, voici comment M. Notovitch parle des gendarmes russes :

« Enfin, le gendarme russe n'est pas cet être féroce que représentent les journaux anti-russes. Il est chargé de veiller à la sécurité de cette grande famille qu'on nomme l'Etat. C'est une haute mission et l'on exige de ceux qui sont appelés à la remplir un ensemble de qualités dont beaucoup de leurs insulteurs seraient embarrassés de justifier, une honnêteté sans tâche, une bravoure sans défaillance, un dévouement sans bornes à Dieu et au souverain, un esprit de justice sans transaction douteuse, une énergie de tous les instants. »

Cette citation nous dispense de continuer à discuter les assertions de celui qui a écrit ces lignes.

Du reste, une raison plus haute que les questions de faits indique que la relation de l'auteur de *la Sibérie* est exacte et véridique. Un pouvoir autocratique, un despotisme absolu comme celui que subit la Russie doit, pour se maintenir, briser toute tentative d'examen, anéantir tous ceux qui pensent librement. C'est la loi même de sa vie. Toute l'histoire est là pour le prouver.

La Russie traverse la terrible période de lutte contre le despotisme absolu. Depuis vingt ans tout ce qu'il y a de généreux et de noble en ce pays a souffert et combattu pour la cause de la liberté. Les statistiques officielles ont donné les chiffres terrifiants du nombre de déportés en Sibérie. Ceux-là sont des martyrs qui se sacrifient pour la grande cause de la définitive émancipation des hommes. On peut réclamer pour eux l'admiration et de la pitié fraternelle.

Il existe, en Russie, des groupements sociaux dans lesquels le communisme règne depuis des siècles.

Une des plus intéressantes est peut-être une collectivité fondée à Tamir, dans le voisinage de la Mongolie, par des paysans russes émigrés vers la fin du XVIII^e siècle.

Cette colonie compte actuellement 310 âmes, et possède environ 5,000 hectares de propriétés, sans compter d'immenses forêts, où chaque membre de la communauté a le droit de défricher et de cultiver un lopin de terre, qui lui est attribué par la communauté, et d'après un plan donné.

Pendant quarante ans, le concessionnaire ou ses héritiers jouissent de ce coin, après quoi il passe à la collectivité, comme la terre cultivée depuis longtemps, et qui comprend environ 1,400 hectares.

Cette terre est partagée entre tous les membres de la commune qui l'exploitent pendant une certaine période de temps. Au bout de cette période, il est procédé à un nouveau partage.

Le dernier qui a été fait remonte à 1887; il doit durer jusqu'en 1902.

Les paysans exploitent leur propre terre, et n'ont jamais l'idée d'empiéter sur celle du voisin. Ils font ordinairement les moissons, chacun pour son compte; quelquefois aussi ils s'associent pour ces travaux et partagent le produit.

Pour les prairies ils coupent les foins ensemble, et partagent le produit d'après le nombre de parts dont jouissent les faucheurs.

Ceux qui transforment en prairies des terrains incultes en jouissent à titre exclusif pendant quarante ans, comme pour les bois défrichés, et les abandonnent ensuite à la collectivité.

Les pâturages sont libres; les habitants y envoient leurs bestiaux qui sont gardés par un pâtre, aux frais de la commune.

Cependant le communisme n'est pas absolu à Tamir. Chaque participant a une propriété qui lui appartient exclusivement.

C'est une métairie, appelée *ousab'da*, composée d'une maisonnette, d'un jardinet et d'une écurie.

Lorsque le partage a lieu, *l'ousab'da* en est exclu.

Mais le propriétaire de *l'ousab'da* a le droit de la vendre, sans autorisation, à un membre de la communauté, tandis qu'il n'a le droit ni de vendre ni de mettre en gage les biens sujets au partage.

Les contributions se paient suivant l'étendue du terrain; ceux qui refusent de les payer sont dépossédés de leur part.

Enfin, ceux qui, pour une raison quelconque, ne peuvent cultiver leurs terres, les perdent également au profit de la commune; ils sont dès lors dispensés d'impôts, et reçoivent un hectare de terrain, qu'on estime suffisant pour leur nourriture.

Telle est, en gros, l'organisation de cette société collectiviste.

REVUES ANGLAISES. — Dans la *Century* de janvier 1895 (Fisher Unwin, Paternoster Square, London) la suite d'une intéressante *Vie de Bonaparte* (William-M. Sloane) et des notes curieuses sur *les Fêtes dans les collèges de femmes*, en Amérique. En outre, articles sur Canton, la guerre de Sécession, etc., etc. Le numéro de février contient la continuation de la *Vie de Bonaparte* (à citer deux curieuses gravures reproduisant les portraits de Julie Clary, femme de Joseph Bonaparte, et de Joseph Bonaparte lui-même; le portrait de celui-ci, spécialement, est notable comme délicatesse de fond en noir et blanc). L'auteur de cette *Vie de Bonaparte*, M. William-M. Sloane, fournit encore à la revue toute une série de lettres intéressantes de l'écrivain américain Oliver Wendell Holmes. Des articles sur George Inness, la vie à New-York, la guerre de Sécession, un poème de Sir Edwin Arnold, la continuation d'un roman de F.-Marion Crawford et des nouvelles diverses complètent ce numéro.

Dans la *New Review* (W. Heinemann) du mois de février un très délicat souvenir donné à Christina Rossetti, la sœur de Dante-Gabriel et de William-Michael Rossetti, récemment décédée à Londres. Miss Alice Meynell restreint un peu trop, nous semble-t-il, les éloges dus à l'esprit exquis dont les lettres anglaises doivent déplorer la perte. M. Marcel Schwob collabore en français à la revue par un article sur un autre esprit disparu: le romancier R.-L. Stevensen, dont la *Société nouvelle* donnera un fragment dans un de ses prochains numéros.

Une poésie de Katharine Tynan: *The Gardener* (le jardinier) et des articles divers figurent encore au sommaire. A citer des *Impressions sur l'Inde* (en continuation) par C.-F. Keary.

LA DERNIÈRE CRISE

Les événements sociaux, leur cause étant déterminée, observées dans leur enchaînement, peuvent-ils dire avec certitude si nous sommes enfin parvenus à l'ultime négation de ce qui, jusqu'à présent, a été considéré comme base de l'ordre? Dans l'affirmative, n'est-il pas absolument indispensable de découvrir et vulgariser le principe dont l'application donnerait, à la société, la paix à laquelle elle aspire?

Le présent travail a pour objet de répondre à ces interrogations.

* * *

En étudiant avec attention les sociétés depuis leur apparition dans l'histoire, on ne tarde pas à apercevoir que le défaut radical dont leurs constitutions ont été constamment entachées a toujours consisté, et se trouve encore dans l'incapacité d'établir le droit, l'autorité, sur une base aussi inébranlable que le raisonnement destiné à l'exprimer.

Cette tare originelle, inaperçue des masses, avait été vaguement soupçonnée par quelques-uns; les intelligents, les inquiets d'alors, on disait : les élus de la Providence; nous dirions : les élus de la nécessité; à eux l'apanage de la supériorité intellectuelle, à eux aussi la mission de sauvegarder les groupes placés sous leur protectorat.

Dès que ces hommes exceptionnels se montrent, l'indication est précise et impérieuse. Il y a, d'un côté, quelques individus dont le génie se mesure à la portée de leurs prévisions; ce sont les législateurs, ils commandent; de l'autre, un nombre immense, ceux qui de par leur état de minorité intellectuelle sont imprévoyants et destinés à l'asservissement.

Tels sont, restreints à leur extrême simplicité, les éléments primordiaux des anciennes organisations. Ils ne sont pas le résultat d'une imagination plus ou moins fantaisiste, ni conçus sous la préoccupation d'en faire le point de départ d'une thèse quelconque. Non, ils sont inhérents à toute société en voie de formation, comme est l'ignorance de l'enfant qui vient de naître.

L'histoire, surtout à l'époque de sa naïveté primitive, quand elle n'était pas obscurcie par l'esprit de système, en mentionnant l'esclavage comme existant antérieurement au récit qu'elle en fait, atteste l'exactitude de notre assertion.

Toutes les législations anciennes sont d'accord sur ce point. Elles ne décrètent point l'esclavage, elles le trouvent tout établi ; elles ne font que le régulariser, car il *est* avant elles.

Or, l'esclavage n'est autre chose que la coexistence des éléments précédemment exposés, lesquels eux-mêmes expriment l'ignorance générale du critérium incontestable et incontesté du bien et du mal.

Ces données admises, parcourez l'exode des sociétés depuis les temps qui nous sont connus ; toujours vous apercevrez au fond des événements la lutte de la pensée opprimée contre la pensée qui opprime ; depuis le serf voulant se détacher de la glèbe, jusqu'au prolétaire essayant de se débarrasser des étreintes du capital et de l'anonymat ; lutte à peine interrompue par d'apparentes accalmies qui sont plutôt des armistices pour enterrer les victimes et se préparer à de nouveaux combats.

On a fait remonter, nous le savons, l'origine de la servitude à la guerre ; quand on dit au prisonnier abattu : Je te laisse la vie mais tu seras ma chose, c'est un contrat, léonin si l'on veut, mais un pacte qui devait, sous peine de déchéance, être justifié en légalisant la force.

La suprématie du père sur la famille a aussi été invoquée comme la première apparition de l'esclavage dans la société et les documents à l'appui de cette thèse ne font pas défaut.

Ces théories ne disent-elles pas qu'en l'absence d'une règle morale définitivement formulée, l'emploi de la force, dissimulée ou non, est indispensable comme l'établissement de l'esclavage, et cela durant toutes les époques où cette même force, au lieu de dominer le droit, n'est pas à son service.

Parvenus à une époque où l'on ne peut plus rien promettre ni rien espérer, il est temps d'abandonner tous les moyens termes, les transactions, les palliatifs, proposés comme remède ; il est temps de reconnaître que jamais la société n'a eu de base immuable et qu'il faut la chercher en dehors des voies suivies jusqu'ici.

La société ainsi placée entre une foi défunte et la science qui est à naître, traverse la phase la plus tourmentée qui fut jamais.

La force brutale, instable par essence, considérée comme seule maîtresse souveraine, fait incessamment passer les hommes du despotisme à l'anarchie, et de l'anarchie au despotisme.

Pour éviter ce résultat, on doit le prévoir.

Prévoir, c'est voir avant ; c'est voir dans l'avenir.

On ne saurait voir dans l'avenir sans voir dans le présent.

Le présent, c'est l'anarchie dans les idées en attendant qu'elle s'affirme dans les faits et envahisse le monde.

Dans cet ordre d'idées et obligés de nous incliner devant les faits accomplis, nous pouvons dire : C'est à l'anarchie elle-même qu'il faut demander l'extinction de l'anarchie.

* * *

Il y a un demi-siècle, Michel Chevalier écrivait : « Un fait est certain, la constitution sociale est en question chez nous et par nous elle l'est dans le monde. »

Cette constatation avait une importance bien plus considérable qu'on ne le supposait. Elle signifiait : Quand l'idée s'est échappée pour toujours des mains de l'inquisiteur, vouloir empêcher sa marche à travers les peuples et, chemin faisant, abattre tous les pactes sociaux basés sur des hypothèses, est une tentative irréalisable.

L'affirmation du célèbre publiciste fut à peine remarquée, ou du moins la généralité ne lui donna point l'attention qu'elle méritait ; depuis lors, les événements sont venus la souligner de façon à éclater aux yeux des moins clairvoyants. La guerre est déclarée. Michel Chevalier disait vrai : « La constitution sociale est en question dans le monde. »

Lutte étrange et sans précédent, dans laquelle s'engloutissent les questions de partis et de nationalités et où les efforts des combattants convergent inévitablement vers un même résultat : la destruction de l'ordre actuel sans pouvoir encore préciser ce qui le remplacera.

Comment en serait-il autrement dans l'état de démence où les esprits sont plongés par l'absence de toute foi, de toute loi, de toute autorité ? Où trouver un auditoire attentif dans un pareil milieu ?

Demander aux masses ignorantes et faméliques d'examiner, d'étudier, serait ajouter l'insulte au malheur ; une ironie sans excuse. S'adresser aux détenteurs du pouvoir ? Mais absorbés par le soin de conserver l'apparence d'ordre qui nous reste et par l'exaltation qui accompagne la répression par la force, ils ne possèdent point le calme et la sénérité voulues pour aborder avec fruit l'étude de la crise actuelle.

En dehors de ces catégories et de quelques attardés sans influence, croyant toujours à une restauration de la foi religieuse définitivement ruinée comme valeur sociale, que peut-il rester, si ce n'est ceux dont l'intelligence, l'énergie et le dévouement ont rompu avec un passé dont le retour ne pourrait désormais amener que des catastrophes.

Ils n'accepteront pas d'emblée, cela va sans dire, une théorie nouvelle, mais ils ne la repoussent pas non plus.

Ils diront les premiers ce que la société entière répétera un jour : *Je ne sais pas*; ce qui signifie : J'examine. Or, l'examen sans parti pris conduit à la solution recherchée.

Nous nous adressons de préférence à ces hommes. Ils ne sont pas nombreux, nous le savons, mais la vaniteuse ignorance aux abois dans le fouillis d'antinomies dont nous avons le lamentable spectacle, nous dit assez qu'ils sont appelés à constituer dans un prochain avenir le véritable foyer scientifique qui rayonnera sur le globe; alors la puissance du nombre s'inclinera devant la puissance de l'idée.

* * *

Durant les époques où la vie collective dépendait de la soumission à une croyance religieuse, le mécanisme gouvernemental fonctionnait à l'aide d'organes rudimentaires; d'un côté quelques chefs, dont l'intelligence n'avait pas été entravée et qui par ce seul fait ayant aperçu la fragilité du dogme sur lequel reposait leur autorité, en avaient interdit la discussion; de l'autre, la foule immense qui croyait et s'inclinait. Scepticisme en haut, crédulité en bas; les deux points extrêmes de la hiérarchie par la force, la seule possible du reste en ces temps reculés, mais destinée de par la loi inéluctable des développements de l'intelligence à être transformée par le doute en une anarchie universelle.

La décadence de la société payenne nous donne la préface de cette situation, quand à Rome on en était arrivé à rire des dieux et de la morale.

Rome alors c'était le monde, par elle le monde des gouvernants était contaminé. L'unité qu'elle avait fondée sur les autels et par les armes, s'émiettait en un doute mortel et le colosse s'affaissait dans l'ignominie.

« L'économie politique, » dit Blanqui (*Histoire de l'Économie politique*), « ne se charge point d'expliquer les longues saturnales de l'empire pendant cette période d'infamie et de décrépitude. Qui pourrait se faire une idée exacte d'un tel mouvement de décomposition, compliquée par l'esclavage, par l'invasion, par le mélange des races, des langues, des coutumes, des vices, sorte de chaos social où la science s'arrête. Quelle organisation politique aurait pu résister aux extravagances de monstres tels que Commode, Caracalla, Héliogabale? Quand de semblables êtres paraissent sur la terre ils ne peuvent y figurer que comme élément de dissolution et quelque lumière nouvelle ne saurait tarder à sortir de la nuit qu'ils ont faite .. Il s'introduisait chaque jour, » dit le même écrivain, « quelque chose de moins asiatique dans le gouvernement financier et dans les habitudes de l'empire. Les eunuques, les espions, les fonctionnaires de la domesticité se multipliaient outre mesure, et avec eux les

« bassesses, les délations, le favoritisme. Ce fut alors que les barbares
 « répandus sur les bords de la mer Noire, aux bouches du Danube et sur
 « plusieurs autres frontières commencèrent à reconnaître les parties vulné-
 « rables de l'empire et à préparer la grande invasion qui devait changer la
 « face du monde.

« L'Église chrétienne, » dit Blanqui, « rencontra les barbares en route
 « pour la conquête du monde payen et elle s'offrit à eux pour auxiliaire.
 « Elle fut acceptée. Elle avait une organisation toute faite, une hiérarchie
 « constituée, des sympathies déjà vieilles dans le cœur des peuples et elle
 « apparut comme un arbitre intelligent au milieu des cohortes barbares qui
 « ne savaient procéder que par le fer et le feu. Le désordre avait bien pu se
 « concilier avec l'invasion, il n'aurait jamais pu subsister avec un établis-
 « sement régulier. »

Ce passage est du plus haut intérêt; l'analogie de la décomposition romaine avec la nôtre est frappante; avec une observation toutefois très importante; c'est que tandis qu'à l'époque décrite par Blanqui on entrevoyait déjà les premières lueurs du christianisme, notre XIX^e siècle ne soupçonne même pas l'existence de la seule autorité qui pourrait l'empêcher d'entrer tout entier dans l'enfer social vers lequel il se précipite.

La différence valait la peine d'être notée; sans elle, l'évolution humanitaire est incompréhensible.

Sur quelle base allait se fonder « l'établissement régulier » dont parle Blanqui? La réponse se produit sans effort, toujours la même pour tous les temps, sous toutes les latitudes : une règle commune des actions dont l'accomplissement soit assuré au moyen d'une sanction tenue pour tout à fait inévitable.

Cette garantie suprême de l'ordre public, le scepticisme avéré des gouvernants payens l'avait ruinée en la ridiculisant, et pourtant, toujours indispensable, elle devait renaître. Ce fut l'œuvre du christianisme qui devint ainsi, dans la reconstruction sociale, l'élément spirituel, tandis que les barbares en étaient l'instrument temporel.

Nous verrons tout à l'heure comment l'un de ces éléments, sous peine d'avortement de cette reconstitution, devait avoir une prééminence sur l'autre.

A la chute de l'empire, l'immoralité, à son comble chez les gouvernants, ne l'était pas chez les gouvernés; sous ce rapport, un espace considérable était laissé. Il restait suffisamment de naïveté chez l'esclave pour y greffer une foi nouvelle qui devait durer bien des siècles encore, grâce au dogme si consolant de la fraternité universelle sur la terre et de la félicité infinie dans les cieux; car telle était la promesse de la foi chrétienne.

Pour se rendre compte de la puissance développée à l'aide d'un semblable programme, il faut se représenter la situation de l'opprimé au déclin de l'empire.

L'esclave dont on n'avait jamais entendu la voix, ne comptait pas, l'âme lui était refusée ; il n'avait ni famille, ni lendemain, ni survivance ; dans la multitude des divinités dont l'Olympe était peuplée, il n'y en avait pas pour lui. On le tenait pour une espèce de valeur, non la plus élevée, une chose, enfin, pas davantage.

Pareille situation atteste à l'évidence, et la faiblesse intellectuelle de l'esclave, et la facilité relative avec laquelle on a pu lui faire accepter un dogme qui lui enseignait la résignation en ce monde et l'assurait du bonheur au delà en lui disant : Il n'y a qu'un seul Dieu, le même pour vos maîtres et pour vous, devant lui tous vous êtes égaux.

Si les chefs du pouvoir déchu avaient perdu leur aptitude au commandement, les esclaves, vu leur état de minorité, avaient conservé des dispositions à l'obéissance, surtout si le devoir qui leur était prescrit était souligné de promesses dont la nouvelle révélation était prodigieuse. La transition était tout indiquée. Toutefois, la gestation fut longue et l'enfantement douloureux.

Entre la civilisation payenne virtuellement ruinée et l'intronisation définitive du christianisme, il s'est écoulé une période troublée dont Sismonde de Sismondi donne une esquisse dans son *Histoire de l'Empire romain*. « L'Empire romain, » dit-il, « était atteint, au V^e siècle, d'une faiblesse incurable. Le Nord versait sur lui des flots de guerriers. Des extrémités de la Scandinavie jusqu'aux frontières de la Chine, des nations toujours nouvelles arrivaient, se pressaient, se renversaient et marquaient leur passage par de sanglants débris. Les calamités éprouvées par l'espèce humaine à cette époque passent, pour l'étendue des ravages, pour le nombre des victimes, pour l'intensité des souffrances, tout ce qu'un autre siècle peut présenter de malheurs à notre imagination effrayée. On n'ose calculer les millions et les millions d'hommes qui périrent avant de compléter la chute de l'empire. »

La portée sociale de ces événements a souvent échappé à la sagacité des publicistes, mais on peut aujourd'hui, avec le développement d'examen où nous sommes parvenus, leur assigner la place qu'ils doivent occuper dans la genèse des sociétés.

Les récits de l'histoire confirment, du reste, le raisonnement à cet égard et disent : Toujours une croyance a dû employer la violence pour se substi-

tuer à celle qu'elle devait remplacer. Et la substitution, tout en durant des siècles, n'a jamais été complète; elle ne peut l'être tant que se maintiendra l'ignorance sociale sur la réalité du droit; la dernière venue apporte inmanquablement dans son bagage des débris du passé. La révélation chrétienne en est l'indéniable attestation.

C'est qu'un dogme, devenu socialement impuissant, n'en conserve pas moins ses partisans irréductibles dont il faut étouffer la voix et empêcher la protestation; c'est qu'une foi religieuse s'impose surtout par l'éducation domestique, alors aux mains du clergé exclusivement, lequel ne soupçonnant pas la constitution finale de l'ordre, n'avait pu se débarrasser des anciennes erreurs qu'en les remplaçant par des nouvelles sous des formes mieux appropriées aux circonstances et aux besoins.

Les luttes intestines furent ardentes au sein de la primitive Église; les controverses dont le dogme fondamental faisait l'objet, étaient une menace de dissolution; les conciles n'y faisaient rien; l'anarchie se montrait. Ce n'est qu'en s'unissant sous l'infailibilité de son souverain pontife que la religion nouvelle acquit la stabilité dont au début elle était dépourvue.

Alors, la civilisation qui venait d'éclorre se montra dans tout son éclat, la société avait trouvé sa base, le pouvoir temporel obéissait au pouvoir spirituel; l'empire chrétien avait les royaumes pour provinces et la voix du chef religieux dominait toutes les questions et tous les peuples.

Dans ces conditions, la société a évité la mort aussi longtemps que les rois, premiers révolutionnaires, ne s'élevèrent point contre l'autorité du chef spirituel.

En dehors de ces protestants royaux escomptant déjà l'avenir, il en existait encore appartenant au passé. Le polythéisme, en s'écroulant sous l'examen, n'avait pas entraîné l'examen dans sa chute. Il persistait, surtout chez ceux qui l'avaient employé au renversement de l'ancienne organisation; et c'est lui qui se présentait devant le dogme nouveau.

Dès longtemps les intelligences supérieures avaient prévu cet obstacle. « Il est facile de concevoir, » dit le père Didon dans son ouvrage intitulé *Jésus-Christ*, préface, page XXI, « quels dangers la parole des apôtres devait « courir en présence d'esprits qui, au lieu de la recevoir comme des enfants, « suivant la volonté de Jésus, ne songeaient qu'à l'interpréter selon leurs « opinions. Saint Paul, le fondateur de presque toutes les Églises d'Asie « mineure, avait prophétisé le péril et mis en garde les chefs des commu- « nautés contre ces maîtres qui viendraient corrompre la foi. De son « vivant, il les avait déjà vus à l'œuvre et il signalait leur perversité et « dénonçait leur science mensongère. »

Puis, à propos de saint Jean et de l'Évangile, connu sous son nom, le même auteur, dans le même ouvrage, préface, page XXIII, ajoute : « Il fut « prié par tous les évêques d'Asie mineure, d'élever sa grande voix pour « confondre les négations naissantes dont la notion de Jésus-Christ était « l'objet et qui se sont multipliées pendant six siècles, toujours vaincues par « le témoignage du quatrième Évangile. »

La tendance examinatrice est ancienne, son âge est celui de la société qui l'exprime. Lâchée sans frein elle eût abouti promptement à une dissolution ; l'hypothèse est inadmissible ; on a dû lui opposer des obstacles dont l'énumération est l'histoire de l'humanité jusqu'à nous. En la parcourant attentivement on arrive aisément à constater que la règle des actions destinée à empêcher l'anarchie d'éclater doit être d'autant mieux combinée que l'examen qui la surveille est plus redoutable à cause de l'accumulation des connaissances.

La négation se heurtait cette fois à la révélation religieuse, la mieux conçue qui ait jamais été promulguée, à la condition de posséder un organisme assez solide et suffisamment préservé des atteintes de l'incrédulité.

Le christianisme répondait à ces exigences par l'unité de son principe, il s'adressait au monde entier, la flexibilité de son pouvoir interpréteur pouvait s'appliquer aux puissants comme aux humbles en toute circonstance.

Les barbares durent s'apercevoir de la supériorité de la révélation nouvelle ; elle leur devint bientôt indispensable pour installer leurs nationalités sur les débris de l'empire déchu. Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant dans cette rencontre des envahisseurs et du christianisme, celui-ci disant à l'autre : Je régnerai, vous gouvernerez, j'ordonnerai, vous obéirez.

Le pacte se réalisa ; les rois défenseurs et soutiens de l'autel furent en même temps les protégés du souverain pontife et une féodalité nobiliaire, corrolaire de cet accord, fut intronisée.

Une société reposant sur de pareilles bases semble inattaquable ; cependant elle contenait en elle le germe de sa dislocation, comme toutes les institutions qui n'ont d'autre fondement qu'une hypothèse invérifiable.

Nous devons revenir en l'amplifiant sur la comparaison déjà faite entre la civilisation romaine et la nôtre sous le rapport de la corruption.

Rome ne connaissait pas la presse et tant que ce véhicule de la pensée n'est pas devenu indestructible, il est toujours possible au despotisme de tenir l'examen en laisse, de le museler et d'élever un nouvel édifice basé sur une foi nouvelle. La négation n'avait pas achevé son œuvre, elle n'était pas encore arrivée comme aujourd'hui à son point extrême ; dispensée de parcourir des siècles avant de s'apercevoir des défauts de l'organisation

sociale et pouvant à première vue, avant toute expérience, repousser les tentatives de réforme qui n'ont pas l'incontestabilité pour point de départ.

Cette remarque n'aura pas, nous le savons, l'assentiment des partisans de la méthode expérimentale employée en toute circonstance.

Si cependant cette méthode est indispensable dans l'ordre physique où il faut de toute nécessité subordonner le raisonnement au fait bien avéré, il est également vrai qu'appliquée à l'ordre social elle fait dépendre le droit du fait, c'est-à-dire la justice de la force. Les événements douloureux auxquels nous assistons ne sont autre chose que des protestations contre la prééminence de la force

La société de droit divin, avons-nous dit, celle où le pouvoir temporel est soumis au pouvoir spirituel, portait en elle la cause de sa dislocation. Dès lors cette cause se développe dans des conditions elles-mêmes inhérentes à l'extension des intelligences. Chaque fait attestant la vitalité intellectuelle est un pas de plus vers l'anarchie, à moins de découvrir enfin l'immuable principe de l'ordre moral.

Un pouvoir qui dépossédait les rois et distribuait les empires ne pouvait manquer d'engendrer la révolte. Aussi la suprématie religieuse ne fut-elle qu'une accalmie entre les bouleversements qui allaient se succéder à des intervalles de plus en plus rapprochés. Les chefs temporels furent les premiers à donner le signal de la protestation, en mettant en doute, sinon le principe même de l'autorité divine, du moins l'infailibilité de celui qui l'exerçait.

Dès ce moment l'unité religieuse était entamée et sa chute certaine. En vain l'Église revendiquait la grande mission qui fut sa raison d'être : Protéger les opprimés et les appeler à la communion générale ; la révolution faisait par les rois son entrée sur la scène sociale.

Le bruit de la lutte entre le spirituel et le temporel qui, au début, ne dépassait guère l'enceinte des cloîtres et les murs des palais, finit par acquérir un retentissement en rapport avec une atmosphère devenue par la presse plus étendue et plus communicative.

Il n'est d'invention viable que par le besoin qu'on en éprouve.

Le besoin développe l'intelligence ; celle-ci en se développant engendre de nouveaux besoins qui à leur tour surexcitent l'intelligence.

En suivant le cours de ces influences réciproques on aboutit logiquement à l'époque où les connaissances sont en tel nombre et leur utilisation assez ressentie, pour rendre indispensable l'invention d'un nouveau propulseur. Ce propulseur est la *presse*. Présentée plus ou moins longtemps avant le XV^e siècle, elle se serait éteinte avec son inventeur ; mais quand le besoin lui a donné la vie elle est indestructible aussi longtemps que dure ce besoin.

L'établissement de l'imprimerie marque une date inoubliable, elle permet, disons plus, elle exige la division des temps écoulés jusqu'à nous en deux phases : La première, durant laquelle l'analyse publique, la critique du dogme régnant doit être empêchée ; la seconde, où le pouvoir ne possède plus les moyens d'empêcher efficacement cette analyse et où rien de ce qui a été affirmé pour conserver la foi religieuse ne peut plus être employé.

Selon qu'une société se trouve dans l'une ou l'autre de ces périodes elle est en époque de compressibilité ou d'incompressibilité sociale de l'examen ; distinction nécessaire, si l'on veut remonter avec certitude à la véritable cause de l'agitation contemporaine.

A sa naissance, la presse fut accaparée par les rois et les papes ; ils l'employèrent dans les querelles du trône contre l'autel, ignorant la puissance expansive de ce multiplicateur de l'idée, destiné à porter un jour, dans les plus humbles bourgades, la négation de toute morale, de toute autorité.

Sous cette double protection, l'imprimerie fit ses premiers pas dans le domaine public ; elle n'en devait plus sortir. Les discussions, restées jusque-là dans l'ésotérisme, allaient être mises à la portée d'un plus grand nombre et bientôt de tous.

Discuter une foi, c'est la détruire ; une incurable blessure était faite à la croyance religieuse, alors dominante. Tous les efforts tentés pour la guérison n'ont pas abouti ; le mal s'est aggravé en s'étendant à tout le corps social.

Sans doute, cette négation n'est pas arrivée d'un seul bond au point où nous la voyons aujourd'hui ; mais sous l'impulsion d'une presse indestructible, on ne saurait le contester, elle doit inévitablement envahir entièrement le genre humain.

C'est surtout à partir de l'installation de la presse que les étapes vers l'anarchie se raccourcissent.

Après la protestation des rois contre les papes, est venue la révolte des seigneurs contre les rois et enfin la chute de la prééminence spirituelle, et le triomphe du bourgeoisisme sur la féodalité nobiliaire. Tout cela en quelques siècles.

En 1789, quand le bourgeoisisme montrait officiellement sa prépondé-

rance, des esprits sérieux avaient déjà aperçu son vice constitutionnel et prédit sa courte existence.

Depuis lors cent années ont passé, une vie d'homme à peine a suffi pour étaler à tous les yeux l'impuissance d'un régime se résumant en une immoralité croissant dans les consciences avec l'acquisition des connaissances et, dans l'ordre économique, en une misère se développant avec l'augmentation des richesses.

Pareille situation est le prélude de la phase la plus redoutable que la société aura jamais à traverser : celle où la possibilité de découvrir la base morale du droit est formellement niée, où toute hypothèse dans ce sens est interdite, celle enfin où l'on voudrait imposer comme un axiome la suppression de toute espèce d'autorité comme étant un obstacle à l'établissement d'une nouvelle civilisation. C'est la négation finale, l'esprit n'en conçoit pas de plus radicale.

Le parcours, avant d'arriver à ce point culminant de l'ignorance, est franchi par les représentants de la féodalité financière. Nous en sommes à la dernière et pénible démonstration expérimentale, la seule qui puisse s'imposer à la vaniteuse ignorance, de l'impossibilité où se trouve la société de pouvoir vivre dénuée de base morale.

Chateaubriand, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, rapporte d'après Hérodote, que « les Psylles, nation de l'ancienne Afrique, avaient pris les « armes contre le vent du midi ; un tourbillon s'éleva et engloutit ces braves. « Les Nasamoniens s'emparèrent de leur pays abandonné ».

La même remarque est reproduite en d'autres termes par M. Chevalier : « Notre intelligence, » dit-il, « doit courber son orgueil devant les « nécessités sociales ; lorsqu'elle s'entête à nier les faits, parce qu'elle ne les « comprend pas, les faits s'imposent brutalement à elle. »

La génération actuelle percevra-t-elle la signification des faits contemporains ?

.

Le bourgeoisisme issu de la négation du lien religieux, étale lui-même devant les prolétaires son certificat d'origine ; il les invite à l'imiter en lui montrant un paradis plus rapproché et moins idéal que celui des anciens croyants ; mensonge ou erreur, mais ne conduisant pas moins les mécontents à l'horreur de toute autorité, paralysant les intelligences et poussant les uns à une rébellion sans trêve et les autres à la répression sans merci. Les nouveaux dirigeants n'ont pas songé qu'en détrônant le droit divin, ils devaient le remplacer avantageusement et non préparer des déceptions, en suscitant des appétits auxquels on n'avait pas la certitude de donner satisfaction.

La force acquise dans la lutte, continue sa marche et clame le dernier mot des dernières résolutions brutales : La suppression de toute autorité.

De fait les tendances actuelles convergent toutes directement ou indirectement vers cette suppression ; on les trouve résumées chez les savants comme chez les illettrés en une brève devise : *Post mortem nihil* (après la mort rien) ; car telle est la conclusion d'une doctrine qui fait dépendre l'intelligence et sa source de l'organisme, prend l'apparence pour la réalité et dit à la jeunesse qui l'écoute : « Un Australien diffère plus d'un Caucasien qu'un cheval d'un âne. La race australienne est plus près des singes que de la race caucasienne. L'intelligence est relative au volume cérébral. L'intelligence de l'ouistiti est en rapport avec le développement de son cerveau. La même chose existe entre les différentes races d'hommes. J'approche cet aimant de ce circuit. A-t-il le sentiment ? Oui sans doute. »

On pourrait multiplier les citations en les puisant dans les écrits les plus récents ; aucune d'elles il est vrai ne conteste précisément l'existence d'un élément intellectuel, mais, ce qui revient au même, toutes la font dériver des organismes, c'est-à-dire de la matière, de la force et sous une apparence scientifique, affirment le matérialisme comme une vérité indiscutable.

Dans les faits, là où les résultats de la théorie précédemment exposée sont plus immédiatement tangibles, la conclusion est plus directe encore.

L'économie politique expliquant le mécanisme de la production et de la distribution des richesses, se résume en disant : « Chaque année, au sein de la nation la plus prospère, une partie de la population est destinée à mourir de misère. » Conséquence rigoureusement exacte sous le régime actuel, mais éminemment révolutionnaire, quand elle est entendue par ceux qui en sont les victimes.

Jamais une société n'a pu être fondée sur une négation exclusivement ; il ne saurait y avoir le moindre doute à cet égard.

Chaque fois qu'une civilisation s'est présentée à la place d'une autre, elle a dû, pour se faire admettre, apporter des espérances et des promesses. C'était comme un don de joyeuse entrée, tout son dogme, son affirmation.

Il suffit, pour vérifier cette remarque, de se rappeler comment s'est opéré le remplacement du polythéisme par le christianisme, comment aussi le bourgeoisisme, subissant sa loi inéluctable, a dû transformer la céleste devise : La foi, l'espérance et la charité, en la tirade laïque : Liberté, égalité, fraternité, promesse irréalisable sous un régime qui consacre la dépendance du grand nombre et le dualisme entre l'intérêt général et l'intérêt particulier. Inutile et dernière tentative pour ajourner l'échéance révolutionnaire inévitable dans les conditions actuelles de la société.

On s'imagine généralement qu'il en est d'une organisation sociale comme d'un monument dont la disparition s'effectue avec plus de rapidité que son édification. En science sociale c'est une erreur ; on ne renverse qu'en remplaçant.

Depuis leur origine les sociétés n'ont pas trouvé la règle immuable de l'ordre. Cet état des intelligences nous l'appelons : *Ignorance sociale sur la réalité du droit*. Durant cette période d'ignorance, ni la désagrégation d'un système, ni la reconstruction qui le remplace, ne peuvent être complètes par le motif bien simple qu'étant donné cette même ignorance, une erreur est inévitablement remplacée par une autre erreur. La mutation indiquée par la chute d'une civilisation, n'est en fin de compte qu'un changement de forme, une croyance nouvelle ; au fond l'erreur ancienne persiste, elle a pris un nouveau nom et subsiste aussi longtemps que l'examen ne l'a pas renversée. Les événements actuels nous donnent la mesure de la puissance de cet examen.

La prédominance de la foi religieuse a disparu ; le règne de la foi irréligieuse a atteint son terme. Nous ne *croisons plus, nous ne savons pas* ; l'anarchie apparaît ; son dernier mot adressé aux novateurs sera : « Approchez, mais le hart au col. »

Anarchie ! Ce mot, tout incompris qu'il est, se trouve sur toutes les lèvres, il exprime la plus grave des préoccupations. La négation a-t-elle jamais trouvé un champ plus débarrassé d'obstacles ? Les anciennes religions dans leurs conquêtes, aux plus beaux temps de leur zèle prosélytique, escortées de promesses et de menaces dirigées par des intelligences exceptionnelles, ont-elles jamais atteint une rapidité d'expansion comparable à celle du mouvement désordonné du XIX^e siècle ?

Ceux qui ont regardé au delà du foyer domestique, au delà des frontières de leur pays, ceux-là seuls qui ont vu l'homme dans l'humanité, ont pu, en indiquant à coup sûr la phase rouge dans laquelle nous entrons, jalonner le dernier stade de la pensée en marche vers la rédemption définitive.

Cette dernière étape est l'anarchie dont l'étude s'impose aujourd'hui comme le plus rigoureux des devoirs.

Anarchie ! Un mot à l'aide duquel, semble-t-il, on voudrait légitimer tous les crimes, toutes les répressions, toutes les vengeances et tous les dévouements, indication certaine de l'ignorance où l'on se trouve de déterminer exactement en quoi elle consiste.

L'anarchie est l'absence d'autorité.

Elle serait à la vie sociale ce que serait la privation d'atmosphère à la vie physique : la mort.

Qu'est-ce que l'autorité? Question capitale résumant le problème tout entier.

L'autorité est la sanction qui assure l'accomplissement de la règle des actions.

Elle doit être inévitable ou considérée comme telle, même pour la force ou la ruse; c'est là son caractère essentiel; alors elle accompagne partout et toujours l'homme qui croit ou qui sait que ses actes les plus dissimulés, comme ses pensées les plus secrètes, doivent infailliblement recevoir leur récompense ou leur châtement.

Une pareille sanction ne saurait s'exercer, si, comme le dit le matérialisme, tout finit avec la désagrégation de l'organisme. Ce serait la souveraineté de la force dénuée de tout prétexte; la royauté du bourreau; sanction trop souvent esquivée ou dominée par la ruse et la force pour ne pas montrer que l'inévitabilité n'est pas son essence.

Jamais autorité n'a pu se maintenir sur une base aussi chancelante; elle devait trouver son point d'appui en dehors du monde tangible, là où la force brutale ne pouvait l'atteindre, et la sanction ultra terrestre en vint à s'imposer à tous les peuples et dans tous les temps, depuis le fétichisme le plus rudimentaire jusqu'aux révélations les plus raffinées, comme une condition d'existence qui n'a jamais pu être impunément éludée. Le bourgeoisisme lui-même, pourtant sorti de la négation de toute vie future, a dû néanmoins la respecter, du moins en apparence. Pour tenter la prolongation de son éphémère existence il aurait voulu conserver une « religion pour le peuple »; si parfois il entraînait la foule en place de grève, toujours il la ramenait à Notre-Dame, tenant large ouvert le chemin de Rome, d'où le prolétaire revenait docilement réintégrer les ergastules de la féodalité financière.

Répudier la révélation sur laquelle l'autorité avait été fondée et faire appel à son concours pour maintenir les masses dans l'obéissance, était une indéniable antinomie. Or, en théorie sociale toute contradiction amène fatalement l'anarchie dans les faits; on ne tardera guère à s'en apercevoir.

A peine le régime nouveau était-il officiellement inauguré que, n'osant pas directement heurter la foi religieuse qui avait toujours présidé à la destinée des peuples, il tenta de la reléguer à part en préconisant la conception irréalisable de la séparation de l'Église et de l'État.

Les antinomies sociales ont atteint de nos jours leur maximum d'intensité par l'affirmation de la « souveraineté du peuple » exprimée par le vote universel.

Au risque d'aller à l'encontre de beaucoup d'espérances et de convoitises, nous devons signaler le suffrage universel, employé à la détermination du droit et à la confection des lois, comme l'institution la plus antisociale des temps modernes. N'est-ce pas folie en effet de vouloir décider à la majorité des voix si deux et deux feront trois, quatre ou cinq. Ainsi procède-t-on cependant lorsqu'il s'agit de déterminer le bien ou le mal. Les générations à venir auront pitié de l'ignorance de notre temps.

N'attribuons pas cette absurdité à tels ou tels individus; son postulat remonte plus loin. Elle est à l'état latent, quand deux êtres susceptibles de liberté se trouvent en contact et veulent formuler la convention destinée à régler leurs rapports.

Toute assemblée ayant la prétention de déterminer ce qui est bien, ce qui est mal, est un foyer d'anarchie appelé à faire explosion un peu plus tard, un peu plus tôt, selon les aspirations de ceux qui les composent, et les influences du moment. Les conciles, les alliances de rois, les parlements de nobles, les réunions de bourgeois ou de prolétaires, vus à l'œuvre, sont comme les degrés d'un thermomètre nous annonçant à bref délai la conflagration générale.

« L'expérience de 1830, » écrivait E. de Girardin, « n'a servi de rien à l'épreuve de 1848. La leçon de 1848 ne demeurera pas moins infructueuse. Pourquoi? Parce qu'au lieu de rechercher, sans passions, les causes vraies du triomphe des révolutions, on préfère, on trouve plus habile de débiter des phrases creuses contre l'anarchie. *S'unir contre l'anarchie*, voilà bien de ces mots qui prouvent que ceux qui les ont tracés écrivent sans réflexion et sans idées. On conjure l'anarchie, on ne *s'unit* pas contre elle. On fait cesser le désordre, on *ne s'unit* pas contre lui, pas plus qu'on ne *s'unit* contre la foudre tombant de la nue, ou contre la chaudière d'une machine à feu brisant ses parois. C'est une question de *savoir*, ce n'est pas une question de nombre. »

« L'insurrection, si vous le préférez l'anarchie, » dit le même écrivain, « est un effet, elle n'est pas une cause. La véritable cause c'est la présomption de notre ignorance qui ne sait qu'accuser toujours, observer jamais. »

Ces lignes, publiées il y a bientôt un demi-siècle, semblent écrites d'hier tant elles s'appliquent à la situation actuelle.

Cessons donc d'anathématiser l'anarchie, l'anarchisme et les anarchistes. Tout au plus pourrait-on reprocher à ceux-ci de vouloir détruire une organisation sans présenter les moyens de la remplacer et encore ceux qui formuleraient ce reproche devraient-ils être à même de présenter une organisation pouvant braver toutes les critiques.

Quand la bourgeoisie fut suffisamment dégagée des entraves de la féodalité territoriale, elle s'affirma officiellement; s'emparant du pouvoir elle inaugura le règne du *bourgeoisisme*.

Ce régime eut son dogme basé sur un matérialisme plus ou moins avéré dont ses écrivains, j'allais dire ses évangélistes, codifièrent les lois sous l'appellation bien connue d'*Économie politique*.

L'économie politique une fois écrite, sa mise en pratique montra aux aveugles les plus obstinés, qu'elle avait pour résultat un bouleversement économique, où le mien et le tien dépendent du caprice de passions sans frein et de la force individuelle.

Dans ces circonstances, la critique s'est avancée élevant une voix accusatrice; la voici maintenant à même de mettre en pleine évidence le danger public d'une pseudo science se condamnant du reste elle-même, par sa propre conclusion : L'augmentation incessante et fatale de la misère du grand nombre. Conséquence logique, la sanction religieuse une fois écartée; mais aussi quel plus dangereux appel à la révolte, quand sortie de l'ésotérisme où elle avait été un moment confinée, les faméliques apprirent leur condamnation définitive.

Le matérialisme, dont l'aspect chaotique de la société moderne est l'image, a rétréci l'horizon intellectuel en limitant l'éternelle essence de la pensée à un organisme particulier et sa durée à une existence terrestre.

Dans un champ aussi restreint, l'espérance, mirage à l'aide duquel on avait si longtemps conduit les peuples, perdait son utilité sociale. D'un coup d'œil le prolétaire, au début de sa vie, a pu en apercevoir le cours et la fin : Une damnation sans appel.

Cependant la nouvelle féodalité avait besoin d'une autorité suffisante pour appuyer ses installations; on crut la trouver sans sortir de l'ordre temporel. L'erreur était énorme; les résultats ont été désastreux.

Le bourgeoisisme sorti des ruines du droit divin n'a pas remplacé l'autorité qu'il avait renversée. Il est donc foncièrement révolutionnaire et a dû subir la loi de son origine. Aussi les mesures qu'il a prises et celles qu'il emploie tous les jours sont autant d'attentats à l'organisation qu'il voudrait conserver. Les conservateurs de nos jours en sont réduits à l'application de ravaudages sur un canevas en décomposition, car on ne peut appeler autrement les essais qui surgissent tous les jours dans un but de sauvetage de l'ordre.

Dès longtemps l'anarchie s'est trouvée dans les idées de quelques-uns; la

voici aujourd'hui se révélant à tous et publiquement par des attentats dont les auteurs ne dissimulent pas toujours le but.

Il s'agit de l'effondrement général ; la menace est formelle, déjà elle s'exécute ; les gouvernants le savent et projettent de se liguier contre le fléau. Dans ce but l'alliance des antipathies patriotiques est une chimère, et une contradiction dans les termes. En être réduit à la seule force pour vaincre c'est s'avouer vaincu.

Si les détenteurs du pouvoir ne tenaient les yeux aussi obstinément fermés, ils verraient que jamais la force, sans un droit accepté, n'a pu être la base d'une cohésion sociale quelconque et, convaincus de l'inutilité ou plutôt du danger d'un pareil moyen, ils chercheraient dans une autre voie que celle tracée par un aveugle matérialisme.

L'être qui n'est pas exclusivement un automate, l'être susceptible de volonté, de liberté, ne se courbe pas sciemment devant la violence quand il sait ou quand il croit que c'est la violence qui ordonne ; il proteste et la protestation, même silencieuse, individuelle, est le germe de la révolte.

Les législateurs sous le règne du droit divin concevaient l'ordre public d'une manière toute différente des modernes. Pour eux la sanction du droit, dont l'interprétation leur était dévolue, se trouvait placée là où la force elle-même ne pouvait l'atteindre ni l'éviter. Eux aussi n'avaient en dernière analyse que la force à leur disposition, mais ils l'avaient dissimulée sous une loi qui la faisait accepter par les masses sans trop de difficultés puisque maîtres des consciences comme ils l'étaient de la propriété, ils possédaient le monopole des développements de l'intelligence et par cela même exerçaient le despotisme essentiellement conservateur de l'époque.

Les bouleversements, les catastrophes, les effondrements de civilisation dont le souvenir nous est resté, indiquent à ne pouvoir s'y méprendre la route ensanglantée suivie par les sociétés depuis le despotisme dans son intégralité primitive jusqu'au chaos anarchique du XIX^e siècle. Ce qui faisait primitivement l'objet du monopole despotique est tombé peu à peu dans le domaine général ; tel manouvrier de notre époque en sait davantage que tel savant du XIV^e siècle. Chacun croit tout savoir, alors qu'en fait de règle d'action son ignorance est complète et, comme l'homme ne veut obéir qu'à lui-même, il obéit en réalité à des passions sans frein, à des désirs sans limites ; au lieu de céder à la puissance de la moralité, il s'incline, sans le savoir, devant la morale de la force.

Le temps est arrivé où il est urgent de se persuader de l'inutilité de leurs trop facilement découverts et de promesses toujours déçues. Il ne suffit plus de représenter la justice au frontispice des monuments sous une figure allégorique tenant la balance d'une main et le glaive de l'autre. Le

sceptique en la regardant dit tout haut ce que jadis il pensait tout bas : cette balance est celle des marchands, elle incline sans cesse sous le glaive qui pèse sur elle.

Puisque l'unique moyen d'utiliser la force a toujours été de la subordonner à un principe.

Puisque le principe reposait sur une foi religieuse.

Puisque cette foi est tombée sans espoir de résurrection devant une critique impitoyable, n'est-il pas manifeste pour ceux qui ne sont pas atteints d'une incurable cécité, que la répression brutale, sans légitimation, ne rétablira pas l'ordre entamé par l'anarchie ?

Les prémisses, on le voit, sont fournies par la situation; il serait puéril de les nier; la conclusion formelle est à la portée des intelligences ordinaires; elle permet de voir l'interminable série de contradictions et d'impossibilités, conséquences inéluctables d'un principe suranné. La société est comme un navire dépourvu de boussole et de gouvernail sur une mer démontée.

Eh bien, malgré cette évidence, les maîtres du jour n'ont étudié ni tenté rien de sérieux pour se soustraire à l'obligation d'employer exclusivement la force ouverte pour maintenir l'ordre. On dirait qu'effrayés de la course vertigineuse de l'examen négateur vers le désordre général, ils voudraient le retenir et le ramener à son enfance comme sous le règne du droit divin quand le despotisme était une condition d'existence.

Est-ce possible? Non, parce qu'il faudrait isoler les peuples en supprimant les communications qui les tiennent en contact; suppression impliquant l'entente entre tous les chefs pour anéantir la presse, la vapeur, la poudre à canon, la boussole, les voies ferrées, les machines, les arts, les sciences, l'industrie et jusqu'à l'électricité qui relie les continents avec l'instantanéité de la pensée. L'hypothèse est insensée; néanmoins, elle montre combien est devenu impraticable le gouvernement des sociétés par la seule force ouverte et le retour à une organisation atteinte d'une irrémédiable caducité.

* * *

Les négations sociales ont eu leurs écoles; l'histoire des différentes philosophies l'atteste; l'absence d'autorité, l'anarchie devait avoir la sienne; résumée dans *l'anarchisme* et appuyée par les *anarchistes* essayant de la mettre en pratique.

Ce n'est pas trop de l'ignorance vaniteuse en fait d'ordre moral, montrant sa pauvre et impuissante nudité, ce n'est pas trop, disons-nous, pour expliquer comment une théorie (si on peut lui donner ce titre) essentielle-

ment subversive a pu se présenter à l'abri d'une codification et escortée de partisans irréductibles comme les martyrs, croyants religieux des âges éteints.

Qu'on le veuille ou non, nous voici contraints par la puissance des événements de compter avec l'anarchie, c'est-à-dire d'en faire l'étude afin d'en tirer les enseignements qu'elle comporte, étude inabordable si l'on prend l'effet pour la cause, en persistant à considérer les anarchistes comme les auteurs du malaise, alors qu'ils ne pourraient exister sans l'anarchie dont ils sont sortis.

A l'inverse de ce qui a été dit jusqu'à présent, considérons l'anarchie comme une plainte, une protestation, et, à certains égards, comme nous le verrons tout à l'heure, comme une espérance; peut-être à l'aide de cette double hypothèse, soumise, cela va sans dire, à une vérification, peut-être arriverons-nous à découvrir, dans la crise générale, l'indication pour en sortir.

* * *

Durant la phase où il est possible à un être humain de disposer de son semblable comme d'une chose, aussi longtemps que les développements de l'intelligence peuvent être monopolisés par quelques-uns au détriment des autres, le despotisme existe et la société est en état d'esclavage.

La loi inexorable du despotisme est d'absorber le produit du travail de l'esclave.

La protestation, selon les époques, revêt des aspects qui sont autant de jalons indiquant sans erreur possible, la route suivie par la tendance anarchique depuis l'esclavage primitif, domestique, quand l'esclave est attaché à la personne, jusqu'à l'esclavage moderne, où le prolétaire, esclave politique, dépend d'un maître insaisissable : l'anonymat.

Le travail est l'intelligence en exercice; selon qu'elle est étendue, le résultat peut être plus ou moins considérable.

Les connaissances des premiers esclaves étaient très bornées, leurs désirs fort restreints, l'œuvre sortant d'intelligences aussi rudimentaires s'en ressentait; d'un minime rapport, elle devint bientôt insuffisante à l'entretien des chefs à qui la suprématie intellectuelle imposait des exigences plus nombreuses. Le déficit existait; pour le combler il n'y avait qu'un moyen : développer l'aptitude de l'esclave, c'est-à-dire agrandir le champ de ses connaissances, un appel à l'examen, un appel à la révolte.

Pour la première fois, l'esclave vit sa chaîne, il murmura d'abord, puis devint menaçant, c'était sa première protestation. Il comptait, l'ergastule supprimée, être libre en respirant l'air des champs; c'était sa première

espérance. Il devint à la vérité libre de la chaîne, il ne l'était pas de la glèbe.

Ainsi s'accomplit la transition de l'esclavage domestique au servage. Il en fut de même du passage de l'affranchissement du prolétariat moderne en traversant le vasselage et les corporations.

Le raisonnement se refuse à considérer chacune des dénominations successives de l'esclavage comme le signe d'une amélioration de l'état de ceux qui y sont soumis. La légende qui attribuait à la générosité de chefs des concessions dans ce but n'a plus aucun crédit. On le sait maintenant.

Les maîtres ont été contraints, pour se maintenir et conserver l'ordre, d'exciter l'intelligence du manouvrier, afin de retirer de son travail un plus grand profit. Mais si les besoins augmentaient chez l'esclave, les moyens de les satisfaire étaient loin de suivre la même progression ; ainsi le serf était plus malheureux que l'esclave primitif ; l'affranchi plus malheureux que le serf et que le prolétaire moderne résume toutes les souffrances réunies de ses infortunés ancêtres.

Parvenu à cette acuité, le mal est intolérable ; la convoitise chez les prolétaires a remplacé l'espérance, la révolte est en permanence ; la vouloir étouffer par la force c'est l'attiser ; essayer de nouvelles promesses pour la calmer, serait perdre de vue que le ciel est fermé et l'espérance reléguée sur la terre, là où les échéances sont rapprochées, au point, comme dit Lamennais, « que bientôt les gouvernants combineront le matin les moyens d'arriver jusqu'au soir. »

La fragilité de l'ordre, l'imminence d'un effondrement plus ou moins prochain n'inquiètent pas tous les hommes mais quelques-uns seulement ; la plupart le disent : « La situation durera bien encore autant que nous » et à l'abri de l'égoïsme matériel le mal poursuit son envahissement jusqu'à ce que l'anxiété du lendemain qui tourmentait quelques individus seulement s'étende à tous les gouvernants et les mette dans l'obligation d'établir un ordre plus qu'apparent.

En attendant, la doctrine anarchiste, invincible quand elle expose les vices de l'organisation présente, est d'une extrême faiblesse, pour ne pas dire d'une nullité absolue, dès qu'il s'agit d'établir sur une base indestructible la société future ; aussi ses zéloteurs, malgré leur radicalisme, ont tenu compte de l'impossibilité de baser un pacte social sur une simple négation ; ils ont subi la loi commune à toute théorie qui n'a pas la certitude pour elle, ils aspirent à remplacer cette théorie par une autre se trouvant dans des conditions analogues. Ils ont *promis*, oubliant que désormais, en théorie

sociale, il faut *savoir* et non *espérer*. Le calculateur n'espère pas que tel chiffre ajouté à tel autre donnera tel résultat : il le sait. Il faut maintenant non plus promettre, mais affirmer au moyen d'une démonstration défiant toute analyse.

L'anarchie a pris naissance avec la première société ; le scepticisme en a fait un dogme, il appartenait à la propagande irrésistible de l'examen de l'infiltrer dans les masses au point de rendre tout gouvernement impossible.

Toutes les conceptions d'ordre social sortant d'un pareil milieu étant, d'après la donnée matérialiste elle-même, dépourvues de sanction, n'ont aucune signification, si ce n'est de montrer la pensée cherchant, une fois encore, à briser le cercle infernal où elle est enfermée par une doctrine qui borne la limite de l'essence intellectuelle à l'éphémère durée d'une existence organique.

Toujours aveuglés par le même préjugé, les anarchistes modernes, à l'exemple des réformateurs les mieux intentionnés, ont recherché dans l'organisation économique exclusivement, le remède à la situation troublée de notre temps. Inutile tentative, car elle laisse comme auparavant la pensée esclave des lois d'ordre purement matériel, des lois de la force brutale exclusivement ; projet impraticable en ce qu'il exigerait des expériences qui, en fait d'ordre public, sont, on l'a souvent dit, toujours des catastrophes.

Toutefois les propositions de l'anarchisme appellent l'attention, surtout quand, parmi ses défenseurs, il se trouve des hommes dont la notoriété, sous le rapport de l'érudition et de la probité et du dévouement, ne saurait être contestée sans parti pris. Aussi bien ces hommes ne refusent pas la discussion, au contraire, ils la provoquent. Que disent-ils au fond ?

« Quant on veut réfuter un auteur, deux choses sont nécessaires, » dit Lamennais : « la première de savoir ce qu'il dit, la seconde de savoir ce qu'on dit soi-même. »

Le grand écrivain, avec la prescience du génie, connaissait la portée de son observation dans un milieu où, arrêté dans des idées préconçues, on n'entend pas son interlocuteur et on ne se comprend pas soi-même.

Il en est encore ainsi de l'anarchie. L'an dernier, quand les bombes éclataient dans les établissements publics, quand la répression s'exerçait sans merci, un correspondant du *Figaro* écrivait ceci : « Tout le monde parle de l'anarchie et de ses théories sans les connaître, et je demande aux courriéristes de nous donner en dix lignes environ la définition de l'anarchisme et au *Figaro* de vouloir bien primer cette question. DD. »

Le journal mit la question au concours et offrit une prime à la meilleure définition. Les réponses affluèrent de tous les pays, émanant de tous les rangs de la société, mais on est contraint de le reconnaître, aucune d'elles,

n'eut la précision indispensable en pareille matière. Ceux qui voudront relire le numéro du *Figaro* du 3 avril 1894 seront de notre avis à cet égard.

Et néanmoins cette anarchie si peu connue, si peu étudiée a laissé sur la société moderne l'empreinte ineffaçable de son invincibilité soulignée tous les jours par des antinomies et des injustices ressenties par les intelligences les moins cultivées.

Mais on ne se repose pas sur des ruines; il faut s'abriter, édifier; déclarons le sans détour, nous nous trouvons dans l'impossibilité complète, malgré toute l'attention portée sur ce point, de découvrir et déterminer nettement sur quelle base l'anarchisme fonderait le nouvel édifice

Et tout d'abord, l'anarchisme a-t-il fait la distinction entre l'*autorité* et le *gouvernement*? La chose en valait pourtant bien la peine.

« *Tout appartient à tous,* » dit l'anarchisme; ou bien c'est là le communisme absolu, une absurdité trop évidente pour avoir jamais été préconisée ouvertement par personne; ou bien, c'est un communisme relatif ou plutôt un collectivisme, qui, pour trouver place dans une théorie sérieuse, doit distinguer scientifiquement ce qui appartient aux individus de ce qui revient à la collectivité. L'anarchisme est muet sur ce point.

La formule « *Tout est à tous* » entraîne une autre tout aussi injustifiable; la voici: « *La mise au tas de toutes les denrées et la distribution selon les besoins de chacun. La prise au tas, de ce qui est en abondance, le rationnement pour les objets dont la production est restreinte et rationnement selon les besoins, donnant la préférence aux enfants et aux vieillards, aux faibles enfin.* »

Que d'erreurs et de contradictions, d'impossibilités, de lacunes dans ce bienveillant énoncé.

Les promoteurs de « *la mise au tas* » ont dû supposer pour la réalisation de cette théorie qu'il suffirait de l'honnêteté chez chacun des membres du groupe. Erreur des plus dangereuses, car si chacun pour rester honnête suit les prescriptions de sa conscience et si la conscience relativement à la détermination du bien et du mal n'est pas la même pour tous, on aboutirait à une conflagration générale.

Puis, comment, par qui, selon quelle règle se fera « *le rationnement des objets dont la production est restreinte* »? Alors que toute autorité et par conséquent toute règle est répudiée, où, ce qui revient au même, chacun n'a pour guide que sa conscience individuelle et qu'il n'y a pas de conscience commune?

L'homme arrivant en société s'est distingué de ce qui n'est pas lui et

abstraction faite de justice ou d'injustice, implicitement ou formellement il a dit : Ici est le mien, là est le tien. C'était sa première notion de la propriété.

L'appropriation primitive subissant les nécessités de l'ordre public a présenté des modalités diverses, mais son essence, sous peine de négation radicale de raisonnement, de la liberté, du moi enfin, est éternelle, indestructible.

Quand l'homme s'affirme, il raisonne, il travaille ; travailler c'est produire ; il ne travaillerait s'il ne raisonnait ; il serait sa propre négation s'il n'avait l'assurance de pouvoir disposer du résultat de son œuvre. Dans cette assurance réside précisément ce que nous appelons : l'excitation au travail ; et la théorie de « la mise au tas » n'en tient pas compte.

Il était cependant bien facile de constater l'indispensabilité de ce stimulant et l'accroissement de sa puissance parallèlement à l'extension de l'intelligence que ces développements aient été dirigés par les uns vers le maintien d'un monopole, base du despotisme, et par d'autres vers l'émancipation humanitaire.

Pour fragiles que paraissent les affirmations des anarchistes, elles ne peuvent être victorieusement réfutées qu'en admettant l'hypothèse, sauf à la vérifier ensuite, de la sanction ultra-vitale. La société moderne repousse cette sanction avec horreur : elle ne saurait donc rien reprocher aux anarchistes.

Quand il s'agit d'organisation sociale on ne démolit qu'en édifiant. La nomenclature des révélations religieuses et des systèmes gouvernementaux parus jusqu'à nous, en apporte le témoignage irrécusable.

Pour édifier, il faut une règle et par conséquent la sanction qui la maintient.

La seule sanction désormais admissible comme inévitable est la sanction extra-terrestre, démontrée incontestablement, de manière à ce que chacun en soit aussi convaincu qu'il l'est de sa propre existence.

De ce point de vue, la prétendue science moderne, en professant le matérialisme, en répudiant toute sanction, s'est interdit la réfutation des théories subversives en vogue aujourd'hui. Il en est de même des révolutionnaires vis-à-vis des conservateurs, car leurs projets de rénovation ne résistent pas à l'analyse. On aboutit de la sorte au nihilisme dans toute la plénitude de l'expression.

Mais comme la société ne peut rester un instant dans le vide, il est fait appel à la force. Alors la lutte s'engage entre un despotisme d'autant plus atroce qu'il attribue ses défaites antérieures à une modération relative, et la révolution d'autant plus agressive que l'oppression est plus impitoyable.

Dans ces conflits, alternatives de despotismes et d'anarchies, les utopies de tous genres s'entre-détruisent et les vanités finissent par se courber devant les ruines amoncelées par elles. Alors il apparaît clairement ce qui était toujours resté dans l'ombre : Que la question d'ordre de vie sociale ne se trouve pas entre les conservateurs et les révolutionnaires, mais exclusivement entre ceux qui affirment la sanction ultra-terrestre nécessaire à la vie sociale, et ceux qui déclarent la possibilité d'exister pour la société qui ne serait pas basée sur une sanction religieuse socialement commune à tous les hommes.

Lorsque cette reconnaissance pourra être proclamée *urbi et orbi*, la question sociale sera bien près d'être résolue et avec elle toutes les questions qui s'y rattachent.

Nos successeurs ne seront plus ignorants, leur intelligence ne sera plus obstruée par les préjugés qui nous aveuglent. Ils auront pitié de la société, un mot leur dira la raison des souffrances qu'elle a renfermées; ce mot leur dira tout : *Elle expiait*.

Nous nous résumons :

L'anarchie ne procède ni d'un homme ni d'un parti; elle est le résultat de l'examen devenu incompressible en présence de l'ignorance sociale sur l'immutabilité du droit.

La société contemporaine, l'organisation bourgeoise, la féodalité financière est virtuellement morte, tuée par la négation dont elle a fait son point de départ.

Cette négation a épuisé tous les artifices, tous les sophismes qui pouvaient dissimuler son caractère dissolvant; elle est en aveu; elle se montre aujourd'hui sans voile et sans prétexte aux yeux de tous. Elle annonce son triomphe et sa fin; l'anarchisme l'a traduite en formules irréfutables par la soi-disant science de notre temps.

Dans ces circonstances, et en l'absence d'autorité par défaut de sanction efficace, la vie collective ne saurait se maintenir, et la sanction extra-terrestre, seule désormais capable de servir de base à l'autorité, devient une nécessité inéluctable.

Il est donc permis d'affirmer que toute pensée, tout travail, toute recherche, toute manifestation du verbe enfin qui n'aura pas pour objectif l'établissement de la sanction religieuse ne servira qu'à augmenter l'intensité de l'anarchie.

JULES BROUEZ

CONFÉRENCES

données par MICHEL BAKOUNINE dans la section centrale du district de Courtelary (de la Fédération romande de l'Association internationale des travailleurs), en mai 1871 (1).

III

Chers compagnons! Je vous ai dit la dernière fois comment la bourgeoisie, sans en avoir complètement conscience elle-même, mais en partie aussi et pour le quart sciemment, s'est servie du bras puissant du peuple pendant la grande Révolution de 1789-1793 pour asseoir sur les ruines du monde féodal sa propre puissance. Désormais elle est devenue la classe dominante. C'est bien à tort qu'on s'imagine que ce furent la noblesse émigrée et les prêtres qui firent le coup d'État réactionnaire de thermidor, qui renversa et tua Robespierre et Saint-Just et qui guillotina et déporta une foule de leurs partisans. Sans doute beaucoup de membres de ces deux corps déchus prirent une part active à l'intrigue, heureux de voir tomber ceux qui les avaient fait trembler et coupé la tête sans pitié à tant des leurs. Mais à eux seuls ils n'eussent pu rien faire. Dépossédés de leurs biens, ils avaient été réduits à l'impuissance. Ce fut cette partie de la classe bourgeoise qui s'était enrichie par l'achat des biens nationaux, par les fournitures de la guerre et par le maniement des fonds publics, profitant de la misère publique et de la banqueroute elle-même pour grossir leur poche, ce furent eux, ces vertueux représentants de la moralité et de l'ordre public, qui furent les principaux instigateurs de cette réaction. Ils furent chaudement et puissamment soutenus par la masse des boutiquiers, race éternellement malfaisante et lâche, qui trompe le peuple en détail, en lui vendant ses marchandises fraudulees et qui a toute l'ignorance du peuple, sans en avoir le grand cœur, toute la vanité de l'aristocratie bourgeoise, sans en avoir les poches pleines; lâche pendant la révolution, elle devient féroce

(1) Suite et fin. Voir le n° 123 de *la Société nouvelle*.

dans la réaction. Pour elle toutes ces idées, qui font palpiter le cœur des masses, les grands principes, les grands intérêts de l'humanité n'existent pas. Elle ignore même le patriotisme, et n'en connaît que la vanité ou les fanfaronnades. Aucun sentiment qui puisse l'arracher aux préoccupations mercantiles, aux misérables soucis du jour au jour. Tout le monde a vu et les hommes de tous les partis nous ont confirmé que, pendant ce terrible siège de Paris, pendant que le peuple se battait, et que la classe des riches préparait la trahison qui livra Paris aux Prussiens, pendant que le prolétariat généreux, les femmes et les enfants du peuple étaient à demi affamés, les boutiquiers n'ont eu qu'un seul souci, celui de vendre leurs marchandises, leurs denrées, les objets les plus nécessaires à la subsistance du peuple au plus haut prix possible.

Les boutiquiers de toutes les villes de France ont fait la même chose. Dans les villes envahies par les Prussiens, ils ont ouvert les portes aux Prussiens; dans les villes non envahies, ils se préparaient à les ouvrir; ils paralysèrent la défense nationale, et partout, où ils purent, ils s'opposèrent au soulèvement et à l'armement populaires, qui seuls pouvaient sauver la France. Les boutiquiers dans les villes aussi bien que les paysans dans les campagnes, constituent aujourd'hui l'armée de la réaction. Les paysans pourront et devront être convertis à la révolution, mais le boutiquier jamais. Pendant la grande Révolution la bourgeoisie s'était divisée en deux catégories; l'une, constituant l'infime minorité, était la bourgeoisie révolutionnaire, connue sous le nom générique des jacobins. Il ne faut pas confondre les jacobins d'aujourd'hui avec ceux de 1793. Ceux d'aujourd'hui ne sont que des pâles fantômes et de ridicules avortons, des caricatures des héros du siècle passé. Les jacobins de 1793 étaient de grands hommes, ils avaient le feu sacré, le culte de la justice, de la liberté et de l'égalité. Ce ne fut pas leur faute, s'ils ne comprirent pas mieux certains mots qui résument encore aujourd'hui toutes nos aspirations. Ils n'en considérèrent que la face politique, non le sens économique et social. Mais je le répète, ce ne fut pas leur faute, comme ce n'est pas notre mérite à nous de les comprendre aujourd'hui. C'est la faute et c'est le mérite du temps. L'humanité se développe lentement, trop lentement hélas! et ce n'est que par une succession d'erreurs, de fautes et de cruelles expériences surtout, qui en sont toujours la conséquence nécessaire, que les hommes conquièrent la vérité. Les jacobins de 1793 furent des hommes de bonne foi, des hommes inspirés par l'idée, dévoués à l'idée. Ils furent des héros! S'ils ne l'avaient pas été, ils n'eussent point accompli les grands actes de la révolution. Nous pouvons et nous devons combattre les erreurs théoriques des Danton, des Robespierre, des Saint-Just, mais tout en combattant leurs idées fausses,

étroites, exclusivement bourgeoises en économie sociale, nous devons nous incliner devant leur puissance révolutionnaire. Ce furent les derniers héros de la classe bourgeoise, autrefois si féconde en héros.

En dehors de cette minorité héroïque, il y avait la grande masse de la bourgeoisie matériellement exploitante, et pour laquelle les idées, les grands principes de la Révolution n'étaient que des mots, qui n'avaient de valeur et de sens qu'autant que les bourgeois pouvaient s'en servir pour remplir leurs poches si larges et si respectables. Une fois que les plus riches et par conséquent aussi les plus influents d'entre eux, eurent suffisamment rempli les leurs au bruit et moyen de la Révolution, ils trouvèrent que la Révolution avait duré trop longtemps, qu'il était temps d'en finir et de rétablir le règne de la loi et de l'ordre public. Ils renversèrent le Comité de Salut public, tuèrent Robespierre, Saint-Just et leurs amis et établirent le Directoire, qui fut une vraie incarnation de la dépravation bourgeoise à la fin du siècle passé, le triomphe et le règne de l'or, acquis et aggloméré dans les poches de quelques millions d'individus par le vol.

Mais la France, qui n'avait pas encore eu le temps de se comprendre et qui était encore toute palpitante des grands faits de la Révolution, ne put supporter longtemps ce régime. Il y eut deux protestations, l'une manquée, l'autre triomphante; la première, si elle avait réussi, aurait sauvé la France et le monde. Le triomphe de la seconde inaugura le despotisme des rois et l'esclavage des peuples. Je veux parler de l'insurrection de Babeuf et de l'usurpation du premier Bonaparte.

L'insurrection de Babeuf fut la dernière tentative révolutionnaire du siècle passé. Babeuf et ses amis avaient été plus ou moins des amis de Robespierre et de Saint-Just. Ce furent des jacobins socialistes. Ils avaient eu le culte de l'égalité, même au détriment de la liberté. Leur plan fut très simple : ce fut celui d'exproprier tous les propriétaires et tous les détenteurs d'instruments de travail et d'autres capitaux au profit de l'État républicain, démocratique et social, de sorte que l'État, devenant le seul propriétaire de toutes les richesses, tant mobilières qu'immobilières, devenait de la sorte l'unique employeur, l'unique patron de la société; muni en même temps de la toute-puissance politique, il s'emparait exclusivement de l'éducation et de l'instruction égales pour tous les enfants et forçait tous les individus majeurs de travailler et de vivre selon l'égalité et la justice. Toute autonomie communale, toute initiative individuelle, toute liberté en un mot, disparaissait, écrasés par ce pouvoir formidable, la société tout entière ne devait plus représenter que le tableau d'une uniformité monotone et forcée; le gouvernement était élu par le suffrage universel, mais une fois élu et tant qu'il restait en fonction, il exerçait sur tous les membres de la société un pouvoir absolu.

La théorie de l'égalité forcément établie par la puissance de l'État n'a pas été inventée par Babeuf. Les premiers fondements de cette théorie avaient été jetés par Platon, plusieurs siècles avant Jésus-Christ, dans sa *République*, ouvrage dans lequel ce grand penseur de l'antiquité essaya d'esquisser le tableau d'une société égalitaire. Les premiers chrétiens exercèrent incontestablement un communisme pratique dans leurs associations persécutées par toute la société officielle. Enfin, au début même de la Révolution religieuse, dans le premier quart du XVI^e siècle, en Allemagne, Thomas Munzer et ses disciples firent une première tentative d'établir l'égalité sociale sur un pied très large. La conspiration de Babeuf fut la seconde manifestation pratique de l'idée égalitaire dans les masses. Toutes ces tentatives, sans en excepter cette dernière, durent échouer pour deux raisons : d'abord parce que les masses ne s'étaient point suffisamment développées pour en rendre la réalisation possible; et ensuite et surtout parce que dans tous ces systèmes l'égalité s'alliait à la puissance, à l'autorité de l'État et que par conséquent elle excluait la liberté. Et nous le savons, l'égalité n'est possible qu'avec et par la liberté, non pas cette liberté exclusive des bourgeois, qui est fondée sur l'esclavage des masses et qui n'est pas la liberté mais le privilège, mais par cette liberté universelle des êtres humains, qui élève chacun à la dignité de l'homme. Mais nous savons aussi que cette liberté n'est possible que dans l'égalité. Révolte non seulement théorique, mais pratique contre toutes les institutions et contre tous les rapports sociaux créés par l'égalité, puis établissement de l'égalité économique et sociale par la liberté de tout le monde. Voilà notre programme actuel, celui qui doit triompher malgré les Bismarck, les Napoléon, les Thiers, et malgré tous les cosaques de mon auguste empereur, le tzar de toutes les Russies.

La conspiration de Babeuf avait réuni dans son sein tout ce qui, après les exécutions et les déportations du coup d'État réactionnaire de thermidor, il était resté de citoyens dévoués à la Révolution à Paris, et nécessairement beaucoup d'ouvriers. Elle échoua; beaucoup furent guillotins, mais plusieurs eurent le bonheur d'échapper, entre autres le citoyen Buonarotti, un homme de fer, un caractère antique, tellement respectable, qu'il sût se faire respecter par les hommes des partis les plus opposés. — Il était longtemps en Belgique, où il devint le principal fondateur de la société secrète des carbonari-communistes — et qui, dans un livre devenu très rare aujourd'hui, a raconté cette lugubre histoire, cette dernière protestation héroïque de la Révolution contre la réaction, connue sous le nom de la conspiration de Babeuf.

L'autre protestation de la société contre la corruption bourgeoise, qui

s'était emparée du pouvoir sous le nom de Directoire, fut, comme je l'ai déjà dit, l'usurpation du premier Bonaparte. Cette histoire, mille fois plus lugubre encore, est connue de vous tous. Ce fut la première inauguration du régime infâme et brutal du sabre, le premier soufflet imprimé au début de ce siècle par un parvenu insolent sur la joue de l'humanité. Napoléon I^{er} devint le héros de tous les despotes, en même temps que militairement il en fut la terreur. Lui vaincu, il leur laissa son funeste héritage, son infâme principe ; le mépris de l'humanité et son oppression par le sabre.

Je ne vous parlerai pas de la Restauration. Ce fut une tentative ridicule de rendre la vie et le pouvoir politique à deux corps taris et déchus : la noblesse et les prêtres. Il n'y eut sous la Restauration que ceci de remarquable, qu'attaquée, menacée dans ce pouvoir, qu'elle avait cru avoir conquis pour toujours, la bourgeoisie était devenue quasi révolutionnaire. Ennemie de l'ordre public aussitôt que cet ordre public n'est pas le sien, c'est-à-dire aussitôt qu'il établit et garantit d'autres intérêts que les siens, elle conspire de nouveau. MM. Guizot, Périer, Thiers et tant d'autres, qui sous Louis-Philippe se distinguèrent les plus fanatiques partisans et défenseurs d'un gouvernement oppressif, corrupteur, mais bourgeois et par conséquent parfait à leurs yeux, toutes ces âmes damnées de la réaction bourgeoise, conspirèrent sous la Restauration. Ils triomphèrent en juillet 1830 et le règne du libéralisme bourgeois fut inauguré.

C'est depuis 1830 que date vraiment la domination exclusive des intérêts et de la politique bourgeoise en Europe ; surtout en France, en Angleterre, en Belgique, en Hollande et en Suisse. Dans les autres pays tels que l'Allemagne, le Danemark, la Suède, l'Italie, l'Espagne et le Portugal, les intérêts bourgeois l'avaient bien emporté sur tous les autres, mais non le gouvernement politique des bourgeois. Je ne vous parle pas de ce grand et misérable empire de toutes les Russies, qui reste encore soumis au despotisme absolu des tzars, et qui n'a proprement pas de classe politique intermédiaire, point de corps politique bourgeois et où il y a en effet que le monde officiel, une organisation militaire, policière et bureaucratique, pour remplir les caprices du tzar, d'un côté, et de l'autre le peuple, des dizaines de millions dévorés par le tzar et ses fonctionnaires. En Russie la révolution viendra directement du peuple, comme je l'ai amplement démontré dans un assez long discours, que j'ai prononcé, il y a quelques années, à Berne (1). Je ne vous parle pas aussi de cette malheureuse et héroïque

(1) Voir les *Annales du Congrès de Berne* de la Ligue de la Paix et de la Liberté (septembre 1868) et la brochure : *Discours prononcés au Congrès de la Paix et de la Liberté*, à Berne, 1868, par MM. MROCYKOWSKI et BAKOUNINE. Genève, 1869, in-8°. Impr. Czerniecki, pp. 5-23.

(Note de l'Éd.)

Pologne, qui se débat, toujours étouffée de nouveau, mais jamais morte, sous la serre de trois aigles infâmes : celui de l'empire de Russie, de l'empire d'Autriche et du nouvel empire d'Allemagne, représenté par la Prusse. En Pologne comme en Russie, il n'y a proprement pas de classe moyenne; il y a d'un côté la noblesse, bureaucratie héréditaire, esclave du tzar de Russie, ci-devant dominante et aujourd'hui désorganisée et déchue en Pologne, et de l'autre côté, il y a le paysan asservi, dévoré, écrasé, non plus par la noblesse, qui en a perdu le pouvoir, mais par l'État, par ses fonctionnaires innombrables, par le tzar. Je ne vous parlerai plus non plus des petits pays de la Suède et du Danemark, qui ne sont devenus réellement constitutionnels que depuis 1848 et qui sont restés plus ou moins en arrière du développement général de l'Europe, ni de l'Espagne et du Portugal, où le mouvement industriel et la politique bourgeoise ont été paralysés si longtemps par la double puissance du clergé et de l'armée. Cependant je dois observer que l'Espagne, qui nous paraissait si arriérée, nous présente aujourd'hui une des plus magnifiques organisations de l'Internationale, qui existent dans le monde.

Je m'arrêterai un instant sur l'Allemagne. L'Allemagne depuis 1830 nous a présenté et continue de nous présenter le tableau étrange d'un pays, où les intérêts de la bourgeoisie prédominent, mais où la puissance politique n'appartient pas à la bourgeoisie, mais à la monarchie absolue sous un masque de constitutionalisme, militairement et bureaucratiquement organisé et servi exclusivement par des nobles.

C'est en France, en Angleterre, en Belgique surtout, qu'il faut étudier le règne de la bourgeoisie. Depuis l'unification de l'Italie sous le sceptre de Victor-Emmanuel on peut l'étudier aussi en Italie. Mais nulle part il ne s'est aussi pleinement caractérisé comme en France; aussi est-ce dans ce pays que nous le considérerons principalement. — Depuis 1830, le principe bourgeois a eu pleine liberté de s'y manifester dans la littérature, dans la politique et dans l'économie sociale. On peut le résumer par un seul mot : *l'individualisme*. — J'entends par individualisme cette tendance, qui, considérant toute la société, la masse des individus, comme des indifférents, des rivaux, des concurrents, comme des ennemis naturels, en un mot, avec lesquels chacun est bien forcé de vivre, mais qui obstruant la voie à chacun, pousse l'individu à conquérir et à établir son propre bien-être, sa prospérité, son bonheur malgré tout le monde, au détriment et sur le dos de tous les autres. C'est une course au clocher, un sauve-qui-peut général où chacun cherche à parvenir le premier. Malheur à ceux qui s'arrêtent, ils sont devancés. Malheur à ceux qui lassés de fatigue tombent en chemin, ils sont de suite écrasés ! La concurrence n'a point de cœur,

n'a point de pitié, malheur aux vaincus! Dans cette lutte nécessairement beaucoup de crimes doivent se commettre, toute cette lutte fratricide n'est qu'un crime continu contre la solidarité humaine, qui est la base unique de toute morale. L'État, qui, dit-on, est le représentant et le vindicateur de la justice, n'empêche pas la perpétration de ces crimes, il les perpétue et les légalise au contraire. Ce qu'il représente, ce qu'il défend, ce n'est pas la justice humaine, c'est la justice juridique, qui n'est rien autre chose que la consécration du triomphe des forts sur les faibles, des riches sur les pauvres. L'État n'exige qu'une chose : C'est que tous ces crimes soient accomplis légalement. Je puis vous ruiner, vous écraser, vous tuer, mais je dois le faire en observant les lois. Autrement je suis déclaré criminel et traité comme tel. Tel est le sens du principe de ce mot : individualisme.

Maintenant, voyons comment ce principe s'est manifesté dans la littérature, dans cette littérature créée par les Victor Hugo, les Balzac, les Jules Janin et tant d'autres auteurs de livres et d'articles de journaux bourgeois, qui depuis 1830 ont inondé l'Europe, portant la dépravation et réveillant l'égoïsme dans les cœurs des jeunes gens des deux sexes et malheureusement même du peuple. Prenez tel roman que vous voulez ; à côté des grands et faux sentiments, des belles phrases, que trouvez-vous ? Toujours la même chose. Un jeune homme est pauvre, obscur, méconnu, il est dévoré de toutes sortes d'ambitions et d'appétits. Il voudrait habiter un palais, manger des truffes, boire du champagne, rouler en carrosse et coucher avec quelque belle marquise. Il y parvient à force d'efforts héroïques et d'aventures extraordinaires, tandis que tous les autres succombent — Voilà le héros, c'est l'individualisme pur.

Voyons la politique, comment s'y exprime le principe ? Les masses, dit-on, ont besoin d'être menées, gouvernées ; elles sont incapables de se passer de gouvernement, comme aussi elles sont incapables de se gouverner par elles-mêmes. Qui les gouvernera ? Il n'y a plus de privilège de classe. Tout le monde a le droit de monter aux plus hautes positions et fonctions sociales. Mais pour y parvenir il faut être intelligent, habile ; il faut être fort et heureux ; il faut savoir et pouvoir l'emporter sur tous les rivaux. Voilà encore une course au clocher ; ce seront les individus forts et habiles qui gouverneront, qui tondront les masses.

Considérons maintenant ce même principe dans la question économique, qui au fond est la principale, on pourrait dire l'unique question. Les économistes bourgeois nous disent qu'ils sont les partisans d'une liberté illimitée des individus et que la concurrence est la condition de cette liberté. Mais voyons quelle est cette liberté ? Et d'abord une première question : Est-ce le travail séparé, isolé, qui a produit et qui continue de produire

toutes ces richesses merveilleuses dont se glorifie notre siècle? Nous savons bien que non. Le travail isolé des individus serait à peine capable de nourrir et de vêtir un petit peuple de sauvages; une grande nation ne devient riche et ne peut subsister que par le travail collectif, solidairement organisé. Le travail, la production des richesses étant collective, il semblerait logiquement que la jouissance de ces richesses devrait l'être aussi. Eh bien, voilà ce que ne veut pas, ce que repousse avec haine l'économie bourgeoise. Elle veut la jouissance isolée des individus, mais de quels individus? Seront-ce tous? Oh non! Elle veut la jouissance des forts, des intelligents, des habiles, des heureux. Ah! oui, des heureux surtout. Car dans son organisation sociale et conformément à cette loi d'héritage qui en est le fondement principal, il naît une minorité d'individus plus ou moins riches, heureux, et des milliers d'êtres humains déshérités, malheureux. Puis la société bourgeoise dit à tous ces individus : Luttez, disputez-vous le prix, le bien-être, la richesse, la puissance politique, les vainqueurs seront heureux. Y a-t-il au moins égalité dans cette lutte fratricide? Non pas; les uns, le petit nombre, tous armés de pied en cap, forts de leur instruction et de leur richesse héritée, tandis que les millions d'hommes du peuple se présentent sur l'arène presque nus, avec leur ignorance et leur misère également héritées. Quel est le résultat nécessaire de cette concurrence soi-disante libre? Le peuple succombe, la bourgeoisie triomphe et le prolétariat enchaîné est forcé de travailler comme un forçat pour son éternel vainqueur, le bourgeois.

Le bourgeois est muni principalement d'une arme contre laquelle le prolétariat restera toujours sans possibilité de défense, tant que cette arme — le capital — qui est devenue désormais, dans tous les pays civilisés, l'agent principal de la production industrielle, tant que ce nourrisseur du travail sera tourné contre lui.

Le capital, tel qu'il est constitué et approprié aujourd'hui, n'écrase pas seulement le prolétariat, il assomme, exproprie et réduit une immense quantité de bourgeois. La cause de ce phénomène est que la classe moyenne et bourgeoise ne comprend pas assez, qu'elle ignore, est pourtant toute simple : grâce à la concurrence, grâce à cette lutte à mort, qui, grâce à la liberté conquise par le peuple au profit des bourgeois, règne aujourd'hui dans le commerce et dans l'industrie, tous les fabricants sont forcés de vendre leurs produits, ou plutôt les produits des travailleurs qu'ils emploient, qu'ils exploitent, au plus bas prix possible. Vous le savez par expérience, les produits chers se voient de plus en plus exclus du marché aujourd'hui par les produits à bon marché, alors même que ces derniers sont beaucoup moins parfaits que les premiers. Voilà donc une première

conséquence funeste de cette concurrence, de cette lutte intestine dans la production bourgeoise. Elle tend nécessairement à remplacer les bons produits par des produits médiocres, les travailleurs habiles par des travailleurs médiocres, elle diminue en même temps la qualité des producteurs et des produits.

Dans cette concurrence, dans cette lutte au plus bas prix, les gros capitaux doivent nécessairement écraser les petits capitaux, les gros bourgeois doivent ruiner les petits bourgeois. Car une immense fabrique peut naturellement confectionner ses produits et les donner à meilleur marché qu'une fabrique petite ou moyenne. 100,000 francs sont plus que 10,000 francs, mais 100,000 francs employés en fabrique donneront 20, 30 p. c.; tandis que les 10,000 francs employés de la même manière ne donneront que 10 p. c. Le grand fabricant économise sur le bâtiment, sur les matières premières, sur les machines; employant beaucoup plus de travailleurs que le petit ou le moyen fabricant, il économise aussi, car il gagne par une meilleure organisation et par une plus grande division du travail. En un mot, avec 100,000 francs concentrés en ses mains et employés à l'établissement et à l'organisation d'une fabrication unique, il produit beaucoup plus que dix fabricants employant chacun 10,000 francs, de manière que si chacun de ces derniers réalise sur les 10,000 francs, qu'il emploie, un bénéfice net de 2,000 francs, par exemple, le fabricant qui établit et organise une grande fabrique qui lui coûte 100,000 francs, gagne sur chaque 10,000 francs 5 ou 6,000 francs. Produisant proportionnellement beaucoup plus, il peut naturellement vendre ses produits beaucoup meilleur marché, que les petits ou moyens fabricants, mais en les vendant meilleur marché il force également les petits ou moyens fabricants à rabaisser leur prix, sans quoi leurs produits ne seraient point..... (1)

... impérial, furent naturellement écartés, comprimés. Mais tous les autres, ceux qui, laissant les balivernes politiques du peuple, s'appliquèrent exclusivement, sérieusement, à la grande affaire de la bourgeoisie — l'exploitation du peuple, furent puissamment encouragés et protégés; on leur donna même, pour sauver leur honneur, toutes les apparences de la liberté; n'exista-t-il pas sous l'Empire une assemblée législative élue régulièrement par le suffrage universel. Tout alla donc bien selon les vœux de la

(1) Ici il manque dans la copie du manuscrit de Bakounine, que j'ai seule pu utiliser, 4 pages (in fol.), c'est-à-dire juste autant de pages que ce qui suit jusqu'à la fin. Un jour cette lacune pourra être comblée d'après le manuscrit original qui existe encore, mais qui ne m'a pas été accessible jusqu'ici. (N. de l'Éd.)

bourgeoisie ; il n'y eut qu'un seul point noir : c'était l'ambition conquérante du souverain, qui entraînait la France forcément dans des dépenses ruineuses et finit par anéantir son antique puissance. Mais ce point noir n'était pas un accident, c'était une nécessité du système. Un régime despotique, absolu, alors même qu'il a les apparences de la liberté, doit nécessairement s'appuyer sur une puissante armée et toute grande armée permanente rend tôt ou tard la guerre extérieure nécessaire, parce que la hiérarchie militaire a pour inspiration principale l'ambition ; tout lieutenant veut être colonel, et tout colonel veut devenir général ; quant aux soldats systématiquement démoralisés dans la caserne, ils rêvent des nobles plaisirs de la guerre : le massacre, le pillage, le vol, le viol, — preuve : les exploits de l'armée prussienne en France. Eh bien, si toutes ces nobles passions, savamment, systématiquement nourries dans le cœur des officiers et des soldats, restent longtemps sans satisfaction aucune, elles aigrissent et poussent l'armée au mécontentement et du mécontentement à la révolte ; donc il devient nécessaire de faire la guerre. Toutes les expéditions et les guerres entreprises par Napoléon III n'ont donc point été des caprices personnels, comme le prétendent aujourd'hui messieurs les bourgeois, ce fut une nécessité du système impérial, despotique qu'ils avaient fondé eux-mêmes par crainte de la révolution sociale. Ce sont les classes privilégiées, c'est le haut et le bas clergé, c'est la noblesse déchue, c'est enfin et surtout cette respectable, honnête et vertueuse bourgeoisie, qui, mieux que toutes les autres classes et plus que Napoléon III lui-même, est la cause de tous les horribles malheurs qui viennent de frapper la France.

Et vous l'avez tous vu, compagnons, pour défendre cette malheureuse France, il ne s'est trouvé dans tout le pays qu'une seule masse, la masse des ouvriers des villes, celle précisément qui a été trahie et livrée par la bourgeoisie à l'Empire et sacrifiée par l'Empire à l'exploitation bourgeoise. Dans tout le pays, il n'y eut que les généreux travailleurs des fabriques et des villes, qui voulurent le soulèvement populaire pour le salut de la France. Les travailleurs des campagnes, les paysans, démoralisés, abrutis par l'éducation religieuse qu'on leur avait donnée à partir du premier Napoléon jusqu'à ce jour, ont pris le parti des Prussiens et de la réaction contre la France. On aurait pu les révolutionner ; dans une brochure que beaucoup d'entre vous ont lue, intitulée : *Lettres à un Français* (1), j'ai exposé les moyens dont il fallait faire usage pour les entraîner dans la Révolution. Mais pour le faire il faut d'abord que les villes se soulèvent et s'organisent révolutionnairement. Les ouvriers l'ont voulu ; ils le tentèrent même dans beaucoup de villes du midi de la France, à Lyon, à Marseille, à Montpellier,

(1) *Lettres à un Français sur la crise actuelle. Septembre 1870.* (Neuchâtel, 43 pp. in-8°.)
(N. de l'Ed.)

à Saint-Étienne, à Toulouse. Partout ils furent comprimés et paralysés par les bourgeois *radicaux* au nom de la République. Oui, c'est au nom même de la République, que les bourgeois devenus républicains par la crainte du peuple, c'est au nom de la République, que Gambetta, ce vieux pécheur Jules Favre, Thiers, cet infâme renard, et tous ces Picard, Ferry, Jules Simon, Pelletan et tant d'autres, c'est au nom de la République qu'ils ont assassiné la République et la France.

La bourgeoisie est jugée. Elle qui est la classe la plus riche et la plus nombreuse de la France, — en exceptant la masse populaire sans doute, — si elle avait voulu, elle aurait pu sauver la France. Pour cela elle aurait dû sacrifier son argent, sa vie et s'appuyer franchement sur le prolétariat, comme le firent ses ancêtres, les bourgeois de 1793. Eh bien, elle ne voulut sacrifier ni son argent ni sa vie et elle préféra la conquête de la France par les Prussiens à son salut par la révolution populaire.

La question entre les ouvriers des villes et la bourgeoisie fut assez nettement posée; les ouvriers ont dit : Nous ferons plutôt sauter les maisons que de livrer les villes aux Prussiens; les bourgeois répondirent : Nous ouvrirons plutôt la porte de nos villes aux Prussiens que de faire du désordre public, et nous voulons conserver nos chères maisons à tout prix, dussions-nous même lécher les bottes de messieurs les Prussiens.

Et remarquez que ce sont aujourd'hui ces mêmes bourgeois, qui osent insulter la Commune de Paris, cette noble Commune, qui sauva l'honneur de la France et, espérons-le, la liberté du monde en même temps; ce sont ces mêmes bourgeois, qui l'insultent aujourd'hui au nom de quoi? — au nom du *patriotisme!*

Vraiment, ces bourgeois ont un front d'airain! Ils sont arrivés à un degré d'infamie, qui leur a fait perdre jusqu'au dernier sentiment de pudeur; ils ignorent la honte; avant d'être morts, ils sont déjà complètement pourris. Et ce n'est pas seulement en France que la bourgeoisie est pourrie, moralement et intellectuellement anéantie; elle l'est de même partout en Europe, et dans tous les pays de l'Europe seul le prolétariat a conservé le feu sacré, lui seul porte aujourd'hui le drapeau de l'humanité.

Quelle est sa devise, sa morale, son principe? La solidarité. Tous pour chacun et chacun par tous et pour tous. C'est le principe de notre grande Association internationale qui, franchissant les frontières des États et par là même détruisant les États, tend à unir les travailleurs du monde humain en une seule famille humaine, sur la base du travail également obligatoire pour tous et au nom de la liberté de chacun et de tous. Cette solidarité, dans l'économie sociale, s'appelle travail et propriété collectifs; en politique, elle s'appelle destruction des États et la liberté de chacun par la liberté de tous.

Oui, vous les ouvriers, solidairement avec vos frères les travailleurs du

monde entier, vous héritez seuls aujourd'hui de la grande mission de l'émancipation de l'humanité. Vous avez un cohéritier, travailleur comme vous, quoique à d'autres conditions que vous : c'est le paysan. Mais le paysan n'a pas encore la conscience de la grande mission populaire ; il a été empoisonné, il est encore empoisonné par les prêtres et sert contre lui-même d'instrument à la réaction. Vous devez l'instruire, vous devez le sauver malgré lui en l'entraînant, en lui expliquant ce que c'est que la révolution sociale.

Dans ce moment, et surtout au commencement, les ouvriers de l'industrie ne doivent, ne peuvent compter que sur eux-mêmes. Mais ils seront tout-puissants s'ils le veulent ; seulement ils doivent le vouloir sérieusement. Et pour réaliser ce vouloir, ils n'ont que deux moyens : c'est en établissant d'abord dans leurs groupes et ensuite entre tous les groupes une vraie solidarité fraternelle, non seulement en paroles, mais en action, pas seulement pour les jours de fêtes, de discours et de boisson, mais dans leur vie quotidienne. Chaque membre de l'Internationale doit pouvoir sentir, doit être pratiquement convaincu que tous les autres membres sont ses frères. L'autre moyen, c'est l'organisation révolutionnaire, l'organisation par l'action. Si les soulèvements populaires de Lyon, de Marseille et des autres villes de France ont échoué, c'est parce qu'il n'y avait aucune organisation. Je puis en parler avec pleine connaissance de cause, puisque j'y ai été et que j'en ai souffert (1). Et si la Commune de Paris se tient si vaillamment aujourd'hui, c'est que pendant tout le siège les ouvriers se sont sérieusement organisés. Ce n'est pas sans raison que les journaux bourgeois accusent l'Internationale d'avoir produit ce magnifique soulèvement de Paris. Oui, disons-le avec fierté, ce sont nos frères les internationaux qui, par leur travail persévérant, ont organisé le peuple de Paris et rendu terrible la Commune de Paris.

Soyons donc bons frères et organisons-nous. Ne croyez pas que nous soyons à la fin de la Révolution, nous sommes à son commencement. La Révolution est désormais à l'ordre du jour pour beaucoup de dizaines d'années. Elle viendra nous trouver tôt ou tard ; préparons-nous donc, purifions-nous, devenons moins discoureurs, moins crieurs, moins phraseurs, moins buveurs, moins noceurs. Serrons nos rangs et préparons-nous dignement à cette lutte, qui doit sauver tous les peuples et émanciper finalement l'humanité. Vive la Révolution sociale ! Vive la Commune de Paris !

MICHEL BAKOUNINE

(1) Bakounine était à Lyon du 11 au 29 septembre et à Marseille, depuis lors jusqu'aux derniers jours d'octobre 1870. Voir le récit de son séjour et de son départ de Marseille, publié par Ch. Alerini, dans le *Bulletin de la Fédération jurassienne* du 1^{er} octobre 1876.

(N. de l'Ed.)

OCTAVE PIRMEZ

Avec de la fortune, il est facile d'écrire des livres. On dit qu'il a payé à Bancel son premier ouvrage. Ce livre était bien écrit, mais depuis il a, paraît-il, écrit des *drôleries*. On ne comprend point comment sa mère, femme intelligente, ne l'empêche pas de se livrer au ridicule : faute d'occupations sérieuses, son esprit s'est perdu dans les nuages. (UN INDUSTRIEL.)

Parmi les quelques écrivains qui se manifestèrent en Belgique pendant les cinquante premières années de notre indépendance, deux hommes seulement se sont affirmés par une originalité incontestable. De Coster, en Flandre, et Pirmez, en Wallonie, ont collé l'oreille contre la terre natale et ont écouté, avec amour, battre le sol belge à travers leur propre cœur. Leurs deux œuvres contiennent l'essence même de nos qualités patriales. C'est en eux que la littérature belge a pris conscience d'elle-même. Ils figurent au début de notre renaissance littéraire comme les deux pierres sur lesquelles sont venues, depuis, s'asseoir les œuvres de nos meilleurs écrivains.

Les ouvrages de De Coster étaient si flamands que les critiques français ne croyaient pas qu'ils pussent jamais être appréciés à leur vraie valeur chez eux.

On peut dire de même que si les livres de Pirmez ne firent qu'un bruit modeste dans le monde intellectuel, c'est à la prédominance des qualités wallonnes qu'il faut l'attribuer.

Ce qui caractérise surtout les œuvres de De Coster, c'est leur archaïsme et leur forte coloration.

Ce qui distingue particulièrement les œuvres de Pirmez, c'est le sentimentalisme, et une sensibilité extrême.

L'un et l'autre, par l'isolement où ils vécurent, semblent s'être abandonnés instinctivement à leur tempérament. Une vie plus élargie, la fréquentation de milieux traversés par de multiples courants d'idées, les

auraient vraisemblablement fortifiés et rendus plus compréhensibles aux lecteurs de tous pays. Faute d'encouragements, ils restèrent chez eux ; leurs pensées et leurs sentiments se concentrèrent sur les seuls amis qui comprennent toutes nos blessures, qui écoutent et accueillent toutes nos confidences.

De Coster et Pirmez se livrèrent aux choses qui les entouraient. La Flandre gothique et sensuelle s'est imprimée dans le cerveau du premier, et l'âme de l'autre s'est moulée sur les paysages romantiques du sud de la Belgique. La Flandre avait une tradition artistique. De Coster la suivit naturellement et il s'appliqua à faire produire à ses livres des effets poétiques analogues à ceux qui se dégagent d'un tableau.

Pirmez, lui, n'avait aucune tradition artistique à suivre ; le passé de sa région ne se perpétuait pas dans des monuments et des chefs-d'œuvre. Il n'avait pour confident que la nature toute nue. Il n'eut pour amis que des paysages. Sans vouloir rechercher si c'est lui ou Amiel qui a dit le premier qu'un paysage est un état d'âme, remarquons qu'il a écrit « que tout paysage a son type en nous, qu'il est un symbole et qu'il semble parfois que chacun des âges de notre vie peut se formuler en un paysage qui en reflète l'esprit ». Je ne pense pas qu'un Flamand écrive jamais rien de semblable. Ses campagnes plantureuses et colorées parlent trop à ses sens pour qu'il s'oublie devant elles en réflexions psychologiques ; d'un autre côté, son passé, représenté par les superbes et puissantes tours de ses églises, de ses hôtels-de-ville et de ses halles, est trop vivant aussi pour que son évocation l'incite à la mélancolie. Pour voir un symbole dans un paysage, il faut que celui-ci agisse à la façon d'un excitant qui disparaît après avoir provoqué une espèce d'hallucination. Il faut qu'il soit le point de départ d'une idée ou d'un rêve. Et quel pays mieux que la Wallonie est propre à nous faire rentrer en nous-mêmes ! Là où elle est plane et nue, sa monotonie nous détache insensiblement d'elle et nous laisse seul ; là où elle est ondulée et gracieuse, sa beauté a quelque chose de langoureux qui attendrit ; et là où les rochers dressent leurs fronts sourcilleux et où résonne en tout temps le bruit des haches meurtrières, elle nous empoigne, nous remue et nous effraye comme un drame muet. C'est toujours par l'âme qu'elle nous prend. D'un autre côté, si le poète, pour qui la terre n'est pas une simple forme de la matière, mais le témoin et le confident de milliers et de milliers d'hommes qui nous ont précédés dans la vie, l'interroge sur le passé, il n'en obtient pas de réponse. La terre flamande, elle, montre orgueilleusement à ses enfants ses tours superbes au pied desquelles elle a l'air d'être étendue comme une louve et de continuer à les alimenter de sa sève généreuse. La terre wallonne ne montre que de temps à autre un château en pierre grise,

propre et neuf, bâti sur *ce qui fut* le castel d'un seigneur du moyen-âge; parfois, un simple pan de mur, dernier vestige d'un château-fort ou d'un cloître; le plus souvent elle ne montre rien. Elle apparaît comme un beau cimetière où plane l'âme d'un monde héroïque que plus rien de matériel n'évoque. Cette terre, qui touche surtout le cœur et l'âme, ne raconte le passé qu'à l'imagination.

Elle met donc en vibration toutes nos fibres les plus subtiles. Elle ouvre devant l'esprit un monde romanesque et pur et rend le spectacle de la réalité douloureux, surtout quand nous la retrouvons sous un aspect purement utilitaire et vénal. Le poète, dont les regards quittent ces belles rivières que hantent encore mille visions de légende pour se porter sur des usines enfumées où un peuple d'ouvriers s'exténue à façonner la matière et qui se dit que toute l'âme contemporaine est emprisonnée dans ces bagnes, n'éprouve plus que de l'horreur pour la société moderne et il se renfonce dans le rêve. Il se jette dans le passé ou il s'élance vers l'avenir. Il se met à dévider des souvenirs ou à ébaucher des plans. L'artiste wallon est surtout spéculatif. C'est en Wallonie que le mouvement symbolique, qui a réagi contre le naturalisme, a trouvé ses plus fervents adeptes. C'est là également que le vers libre et le poème en prose ont été cultivés avec le plus de ferveur. Chose curieuse, Pirmez, qui a vécu isolé, qu'on ne peut accuser d'avoir subi l'influence d'aucune mode littéraire, a fait lui-même des poèmes en prose. C'est par là qu'il a débuté. Il semble donc qu'il existe chez les Wallons un penchant naturel à aller vers les formes les plus ténues et les plus souples, celles qui sont le plus propres à se mouler, sans les briser, sur les idées subtiles et vaporeuses, et à idéaliser avec le plus de puissance. La pratique de cette vie éthérise l'âme à l'excès. Elle engendre une noblesse de caractère un peu malade, qui rend insupportable les petites misères de la vie courante. Cette sensibilité, Pirmez l'a possédée au suprême degré. Nul plus que lui n'a souffert de l'impossibilité de s'adapter à son milieu. Cette sensibilité est à la base de son art et c'est elle qui lui a fait cette atmosphère de tristesse à travers laquelle il nous apparaît. Tout semble du reste avoir concouru pour en protéger le développement et faire de Pirmez un clavier d'une infinie délicatesse.

Il a reçu une éducation aristocratique. Son enfance n'a pas baigné dans la rude atmosphère de son siècle, et son âme a dû se tourner naturellement vers les choses nobles et graves sous l'influence de sa mère, une femme d'esprit et de cœur élevés, lettrée elle-même, non pas à la façon de nos mondaines pour qui toute la littérature tient entre les platitudes de Georges Ohnet et les gravelures de Mendès, mais douée d'une conception assez haute des choses intellectuelles pour s'appliquer à commenter les moralistes et les écrivains religieux.

Au collège, s'il rencontre des condisciples désagréables, il se tient à l'écart et ne les fréquente point. Lorsqu'il est obligé de ce mêler à eux, il use d'innocents stratagèmes pour échapper à cette corvée. Il raconte qu'il se laissait tomber de ses échasses pour se blesser, afin de n'être pas forcé de donner le bras, pendant la promenade, à des compagnons qu'on lui imposait. S'il rencontre des êtres antipathiques, il ne voit là que des exceptions; il est trop peu prévenu pour généraliser et découvrir dans des cas isolés la méchanceté humaine permanente et irréductible. Il semble du reste que quelqu'un veillait pour protéger ses illusions. Pendant son séjour au collège, il ne fut même pas victime d'une de ces injustices que la plupart des enfants ont connues et qui consistent à faire payer par l'un la faute de l'autre et dont la logique enfantine tire des conclusions si terribles pour le développement du caractère. Un jour, il fut puni pour une faute qu'il n'avait point commise. « La révolution que cela produisit en moi, écrit-il, fut indescriptible. » Heureusement, on s'aperçut de l'erreur, et à partir de ce moment il fut traité avec bienveillance. Cet incident ne laissa pas d'amertume dans son cœur.

Il ne fut du reste pas soumis longtemps à la discipline du collège. Il revint continuer ses études sous le toit paternel, guidé par un précepteur qui paraît avoir été pour lui plutôt un ami qu'un maître et avec lequel il lisait les poètes latins à l'ombre des bois.

Un détail qu'il rapporte au sujet de son départ du collège achève de peindre son âme d'enfant : « A la veille de quitter l'établissement, raconte-t-il, je me procurai de pieuses images pour les donner en souvenir de moi aux condisciples que je chérissais le plus et qui, je dois l'avouer, ne me connaissaient guère. Je les chérissais trop pour oser le leur dire, je ne leur remis point mes images, réfléchissant qu'il serait ridicule qu'on se souvînt de moi, et peut-être aussi, fus-je empêché par la prévision d'une indifférence qui n'était que trop réelle. » A côté de sa noblesse de caractère, voici son instinctif besoin d'affection, et son extraordinaire timidité qui s'effarouche à l'idée du moindre ridicule.

Pirmez avait ainsi laissé se développer en lui des qualités qui étaient en opposition complète avec les mœurs de son temps. Il était donc aussi peu préparé que possible à vivre, comme il devait le faire, dans un pays industriel, à une époque où l'industrie était la reine du monde, une reine barbare qui s'était amputé le cœur, comme les amazones se brûlent le sein, pour lancer leurs flèches avec plus de sûreté et étendre avec certitude leur domination. Si dans son enfance, il s'était aperçu, dans ses rapports avec ses camarades, que les cœurs et les esprits n'étaient pas tournés du même côté que son cœur et son esprit, il n'avait toutefois pas poussé l'expérience à

fond et il lui restait des illusions. Le jour où il voulut se mêler à cette société vers laquelle sa soif d'affection le poussait, la déception fut terrible. Sa délicatesse ne rencontra que de la brutalité; son amour de la justice, le droit du plus fort; son désir d'affection, une défiance extrême vis-à-vis du sentiment. Du premier coup d'œil, il perça jusqu'au tréfonds, de son regard aigu de poète, ces hommes dont un ministre français avait si bien formulé le cri de guerre : Enrichissez-vous! Le monde était transformé en une vaste machine à produire de l'or. On ne connaissait plus que les biens matériels. On n'appréciait plus que les choses utiles. Ce cri de barbare « Enrichissez-vous » avait un douloureux écho : « Malheur à ceux qui songent! » Pirmez fut un de ces songeurs. Il connut le martyre des âmes éprises d'idéal à une époque où l'homme avait fait son dieu de la matière et son œuvre est, tout autant qu'une œuvre de morale, l'histoire d'un poète au XIX^e siècle et l'histoire d'un poète belge, ce qui est complet.

Dès les premières pages des *Feuillées*, il caractérise son temps par une image saisissante et qui traduit bien toute l'étendue de sa déception devant la vie : « Une hydre s'avance qui doit bientôt dévorer tous les hommes de sentiment : cette hydre, c'est le chiffre. » Dans la simplicité de son âme, il s'attendait à trouver dans la société une fée splendide, et il voit se dresser un monstre devant lui. L'homme dont il s'était fait une si haute idée lui apparaît dans sa navrante réalité, tortueux et lâche, rongé par des vices mesquins, apportant dans la lutte pour l'existence des procédés de bête sournoise. Le commerce avait gâté son âme, l'argent avait durci son cœur, l'habitude de tordre la vérité et la justice par des raisonnements subtils avait déformé son caractère. Une âme droite et ingénue lui était odieuse; elle constituait pour lui un reproche vivant. Quand il en rencontrait une, il était sans pitié. Il se conduisait comme un rustre qui trouve une fleur, la ramasse en souriant et en murmurant « la belle fleur », tout en écrasant froidement ses pétales délicats entre ses doigts patauds. Car il ne la frappait pas brutalement — ce qui aurait au moins été courageux — mais il la blessait dans ses endroits sensibles, la froissait dans sa pudeur et la meurtrissait en décriant ce qu'elle aimait. La chose que Pirmez se plaint surtout de ne pas trouver chez les hommes c'est *le tact* qu'il définit *une qualité supérieure du sentiment*. Le tact était remplacé par la politesse, qui en est l'hypocrisie. Derrière ce bouclier en peau de crocodile, on immolait tous les sentiments. Il ne s'agissait pas de cacher tout à fait la joie que causaient les douleurs d'autrui, mais il fallait que sous les fausses larmes versées l'intéressé pût découvrir le plaisir que provoquaient ses peines. Des âmes comme celle de Pirmez voyaient à travers ce double masque : « Il y a des gens, écrit-il, qui ne vous interrogent que pour glisser

un regard indiscret dans vos plus secrètes douleurs. — Il y a des compassions qui révoltent parce qu'on les sent dictées par un sentiment d'orgueil. — Quelques-uns ne parlent des malheureux que pour les plaindre en les humiliant. — Beaucoup croient se grandir en mortifiant ceux auxquels ils s'adressent. » Parfois ses découvertes lui arrachent des remarques qui sont de l'essence de persiflage : « Les rusés ont un grand respect pour les faiseurs de tours. »

Cette expérience de la vie, que Pirmez acquit en peu de temps, lui meurtrit profondément le cœur et faucha ses illusions. Si elle ne le jeta pas dans un désespoir à la Léopardi, c'est qu'il y avait en lui un panthéiste qui ne pouvait regarder la nature sans sentir battre la vie universelle dans toutes ses veines. D'un autre côté, il était croyant, et il s'appuya, pour contempler les hommes, sur la principale vertu de la religion : la résignation. A ses facultés d'analyste qui lui montraient l'âme humaine comme une chose hideuse, il donna pour contrepoids le ravissement des poètes et des religieux. « C'est en s'élevant, écrit-il, et non en approfondissant, qu'on approche du ciel. » Pour s'élever, il s'isola. Il fut un poète ermite. Dans son romantique château d'Acoz, il vécut seul, les yeux tournés au dedans de lui pour regarder fleurir des sentiments désormais sans objet. Il cultiva amoureusement la douleur qui était le fond de son être et se grisa toute sa vie de son amère volupté. Une végétation sauvage et folle de sentiments multiples frissonna dans son cœur, et quand il écoutait, le soir, appuyé sur sa table de travail, la langoureuse musique des feuilles, une autre musique, plus suave et plus triste, s'éveillait en lui, elle s'enlaçait à la première et toute son âme montait vers le ciel dans une aspiration infinie. Il connut ainsi la volupté des désirs sans limites, des souffrances indéterminées, des amours inapaisés. Il les incorpora dans d'artistiques descriptions, dans de petits poèmes en prose, où il s'efforçait de faire tenir, outre la forme et la couleur des paysages, la vie de ceux-ci et le rayonnement de sa propre âme au-dehors. Ces poèmes en prose n'ont point paru. Quelques-uns seulement ont été intercalés dans les *Lettres à José*. En allant vers la sagesse, l'écrivain condamna des œuvres qui n'avaient qu'un caractère poétique.

L'art, pour lui, ne méritait d'estime véritable que s'il était l'écrin d'une pensée noble. Il commença de réaliser cet idéal dans les *Feuillées*. Ici, le philosophe et le moraliste sont au premier plan. Ils n'effacèrent toutefois pas le poète. Si les *Feuillées* nous font réfléchir, elles nous bercent aussi. On sent qu'elles ont été, sinon toujours écrites, au moins polies et perfectionnées, le soir, dans la solitude d'une chambre poétique, au bruit du vent dans les feuillages. Elles ont en elles ce mélange de sérénité et d'inquiétude que présentent les nuits d'hiver à la campagne. Pir-

mez semblé, en effet, avoir apporté toutes ses observations et toutes ses remarques devant la nature et les avoir méditées sous son influence. Elle a été son régulateur et sa seule Muse. Elle a empêché le moraliste d'être sec et l'homme impressionnable d'écrire comme son tempérament l'y portait sous l'unique influence de ses nerfs. Par son indifférence pour le contingent et le passager elle l'a élevé jusqu'au beau permanent. Elle lui a dit : « Éprends-toi seulement de ce qui demeure ; quelques idées seules restent éternellement vraies, quelques sentiments ne changent pas. Ces idées et ces sentiments cependant réchauffés par ton esprit et par ton cœur sont encore assez riches pour te causer des joies inédites. Abîme-toi dans mon sein. En t'absorbant, je t'élèverai et, seule, je t'enseignerai le fond des choses. »

Un de ses livres surtout nous le montre abîmé dans le sein de la nature : *Les Jours de solitude*. Dans ses pérégrinations le long du Rhin et en Italie, il n'a vécu que par elle. On la retrouve à la base de tous ses sentiments et de toutes ses pensées. Elle est l'unique inspiratrice et l'unique confidente des conversations de cette âme avec elle-même. C'est là surtout que nous voyons combien elle le faisait vivre prodigieusement et délicieusement. Chaque paysage, chaque monument historique évoque pour lui des mondes disparus, en éveillant le désir de les revivre. Sa pensée se perd avec délice dans ses résurrections : « Je ne suis pas venu en Italie, écrit-il, pour raconter et décrire, mais pour rêver hautement au milieu du plus enivrant pays. » Et l'on sent, en effet, que tout l'enivre. Il a des ailes à l'âme. Il pousse des cris d'amour superbes : « Cher enfant, ne parle jamais des lèvres, parle de la poitrine, parle du cœur et alors on t'aimera, seule chose au monde que tu doives ambitionner ! » Dans les *Jours de solitude*, dans ce beau livre dont chaque chapitre est un poème, lui aussi a parlé du cœur, et son cœur, dans son infinie aspiration vers la vie, a descélé les mains froides de la mort dont il s'était fait une ferrière pour son front désabusé et il s'est laissé voguer vers les espérances les plus consolantes : « Si le berceau doit sortir de la ruine, et si, par le balancement perpétuel de la matière, la vie se déplace plutôt qu'elle ne s'épand, ne devons-nous point garder l'espoir que l'humanité s'épure au grand filtre des siècles. »

S'épurer, pour lui, tout est là. L'homme supérieur ne doit pas prétendre à autre chose. S'il trouve le monde mauvais, il ne doit voir dans les travers de l'humanité qu'une chose accidentelle et guérissable. La foule avance, mais comme tout ce qui est énorme et lourd, elle est souvent entraînée par sa propre masse et elle dévie de son chemin. Seuls, quelques êtres exceptionnels — Platon, Aristote, saint Augustin, Marc-Aurèle,

Pascal, etc. — se dressent comme des phares sur la route véritable et c'est à leur lumière que les hommes égarés se retrouvent. Si nous voulons être utiles à nos semblables tout en donnant le but le plus noble à notre vie, tâchons de nous approcher autant que possible de ces hommes-types. S'il n'est pas en notre pouvoir de nous élever aussi haut qu'eux, si nous ne pouvons devenir un de ces rares sommets qui jalonnent la route de l'humanité, contentons-nous d'être le modeste poteau indicateur qui, aux heures de débâcle, pourra servir de guide aux mortels affolés et les aidera à se diriger vers les penseurs et les sages et à retrouver le chemin de la bonté, de la justice et de la vérité.

C'est dans cet esprit que Pirmez a écrit ses *Heures de Philosophie*. Si l'on ne rencontre point dans ce livre de ces pensées qui semblent tombées d'une bouche d'airain et qui peuvent servir éternellement d'objet à la méditation des hommes, on y trouve, en revanche, un admirable code de dignité et de noblesse. Les *Heures de Philosophie* sont l'œuvre la plus harmonique et la plus pondérée de Pirmez, celle où il se montre *le plus près* de ce calme, de cette terre de résignation qu'il considérait comme le but auquel la volonté doit conduire les âmes orageuses pour les enlever aux affres du doute et aux angoisses des désirs irréalisables.

Nous avons souligné « le plus près » pour une raison essentielle. Dans ses lettres, Pirmez s'est plaint d'avoir été assimilé aux moralistes français des XVII^e et XVIII^e siècles ; il aurait trouvé plus naturel qu'on le comparât aux pères de l'Église et aux philosophes grecs et latins.

L'auteur des *Heures de Philosophie* ne ressemble, en effet, ni à La Bruyère, ni à La Rochefoucauld, ni à Chamfort, ni à Vauvenargues. Ceux-ci sont avant tout des pessimistes. Le résultat de leurs observations a été de faire d'eux des stoïques passifs. S'ils ne sont pas heureux de découvrir le mal, du moins celui-ci les laisse-t-il indifférents. Ils le voient à l'état permanent tandis que, pour Pirmez, il n'est qu'un résultat des circonstances. L'étude de Pirmez entretient malgré tout l'espérance et mène à l'indulgence et à la pitié, tandis que celle des autres (La Rochefoucauld notamment se faisait gloire d'être inaccessible à la pitié) conduit plutôt au mépris de l'humanité.

Il ne serait peut-être pas plus juste non plus, cependant, de dire que Pirmez ressemble aux pères de l'Église ou aux philosophes de l'antiquité. Des penseurs religieux, il ne possède, en effet, ni la douceur et la sérénité infinie des uns, ni la grandeur sauvage des autres ; on ne trouve pas davantage chez lui la sagesse froide d'un Marc-Aurèle.

Pirmez est, ce qui vaut mieux, un homme de notre siècle, et cela constitue sa véritable originalité. Quelle qu'ait été sa bonne volonté, il n'est jamais

arrivé à ce détachement héroïque où toutes nos facultés se font équilibre et d'où l'on regarde la vie comme du haut d'un piédestal. Toute son existence a été une bataille pour arriver à cette sérénité qu'il n'a jamais atteinte d'une façon absolue. C'est qu'il avait les nerfs délicats de notre époque et que ses nerfs n'ont jamais pu s'habituer au contact du monde grossier au milieu duquel il était forcé de vivre. Lorsque, après ses heures de contemplation, il abaissait les yeux sur les hommes, la révolte s'emparait de lui. Nul mieux que lui n'a vu l'homme du XIX^e siècle dans ce qu'il a de faux et de mesquin. Nul plus que lui n'en a souffert. C'est à l'aide de ses nerfs qu'il a sondé le monde ; ceux-ci l'ont fait aboutir à des remarques qui éclairent d'une lumière admirable les points par lesquels pêche surtout la société moderne.

Ainsi chez ces hommes où il rencontrait une si grande défiance pour le cœur, il trouvait, par contre, une admiration énorme pour l'intelligence. Mais que valait cette admiration ? Pour l'apprécier il fallait voir de quelle essence était l'intelligence à laquelle elle s'adressait. Or, cette intelligence n'était pas celle qui élève l'esprit et lui fait joindre l'âme dans des régions purifiées, mais une petite intelligence tortueuse, roubiarde et pot-au-feu qui se mettait servilement aux ordres des appétits matériels. La concurrence industrielle et commerciale se manifeste sous la forme d'une lutte, mais elle se révèle souvent aussi comme un jeu où la plupart des dés sont pipés. Les esprits subtils et rusés sont donc les privilégiés. « Il ne faut pas être profond observateur, écrit Pirmez, pour s'apercevoir qu'il règne dans la foule à demi civilisée une sourde hostilité pour le cœur et une admiration stupide pour l'intelligence subtile, sœur de la ruse et de l'intrigue. »

L'enseignement au XIX^e siècle a subi le sort du reste. On lui a baissé le front vers la terre au lieu de le lui élever le plus haut possible. Lui aussi n'était bon que dompté, transformé en serviteur du ventre. Il s'agissait avant tout de s'assimiler rapidement les connaissances accumulées par des siècles de penseurs. Le tout était de faire fructifier à son profit le travail des autres. Sauf pour l'invention — chose utile — on ne pouvait plus s'aventurer dans les terres inconnues. Sur les murs de tous les salons, on lisait les mêmes mots : « Défense de penser ! » Et cet homme brutal, qui n'avait aucun respect pour le cœur, qui se faisait un malin et cruel plaisir de le blesser dans ses endroits sensibles, ne souffrait pas qu'on touchât à son esprit. La moindre atteinte portée aux quelques idées terre à terre qui croussaient dans son cerveau était considérée comme la pire inconvenance. Elle entraînait la mise au ban, l'excommunication. Le tact qui n'existait pas dans les choses du cœur, devait exister dans les choses de l'esprit.

Mais si on ne pouvait pas penser, que pouvait-on faire dans les salons ?
Réciter !

Cette situation avait fait éclore des perroquets. Les cerveaux étaient devenus des réceptacles, des bazars, des musées des antiques qui renfermaient des choses plus ou moins précieuses, mais qui se ressemblaient toutes par un même point : elles étaient mortes ! L'ignorance peut être éblouie par les virtuoses de la mémoire et prendre pour un penseur ce qui n'est qu'un porte-voix. Mais quand on voit la méprise commise par les gens qui se trouvent au sommet de la société et qui prétendent à sa direction, le spectacle a quelque chose de profondément décourageant, car il est la caractéristique d'une faiblesse d'esprit et jette un doute terrible dans la pensée de ceux qui voudraient croire que l'homme arrivera à discerner par lui-même le vrai du faux et à atteindre à un degré de compréhension où l'on s'entendrait unanimement sur les choses essentielles de la vie. Cette confusion exaspérait Pirmez, qui y revient à plusieurs reprises, notamment dans ses *Heures de Philosophie* : « Il est des hommes porte-sciences ; on s'aperçoit bientôt que leurs richesses sont à leurs ancêtres. — Quelle intelligence ! s'écrie l'ignorant. C'est qu'il vient d'entendre un étudiant lui faire en trois minutes l'histoire du genre humain. Il s'imagine que le jeune savant a tiré son discours de son propre fonds : il ne sait point qu'il récite les dernières pages d'une revue scientifique. » Notre auteur se rencontrait là avec Hello qui, lui aussi, a fouaillé, de sa phrase enflammée, l'érudit stérile qu'il accuse « de ne s'occuper que des morts, non pas même pour les ensevelir, mais plutôt pour les déterrer ».

Par mille remarques semblables, Pirmez détruisait l'homme que sa charité et son amour auraient voulu trouver parfait. S'il a vécu dans la solitude par amour de la retraite, il l'a fait un peu aussi pour n'avoir pas sans cesse devant lui un monde dont le spectacle le poussait à des réflexions tumultueuses qui le torturaient d'autant plus que le penseur, chez lui, avait quelquefois d'étranges timidités. C'est ainsi qu'il tremblait de faire le mal en voulant faire le bien. « La recherche des misères à soulager, écrit-il, n'enfante en moi que trouble et chagrins. » Si sa raison trouvait une certaine classe d'hommes coupables, son cœur voulait simplement la voir inconsciente. Si, lorsqu'il se plaçait au point de vue de la Justice et de la Vérité absolues, il condamnait les méchants, il lisait ensuite Montaigne qui lui enseignait la tolérance. Le doute le suppliciait et pour trouver une sérénité sans laquelle sa vie n'aurait été qu'une longue torture, il s'en rapportait à la religion qu'il acceptait telle qu'elle était comprise à cette époque. Elle aussi semblait voir la Bible à travers l'œuvre sceptique de Montaigne. Elle considérait la société de ce temps avec ses défauts comme quelque chose de suffisamment parfait

pour se croire obligée de s'en contenter. Elle couvrait cette société de son égide tout en offrant à côté un refuge pour les esprits inquiets, les âmes blessées et les résignés. Pirmez entra dans ce refuge et s'y trouva bien.

Dans les audaces et dans la résignation du solitaire d'Acoz, on sent une peur, la peur de *l'abîme* qui se creuse aux pieds des penseurs, et qui affola Pascal. Il l'a vu cependant, ou plutôt il l'a deviné, il l'a deviné dans le lointain, mais il a fait tout ce qu'il a pu pour ne pas en approcher. S'il manifeste dans ses œuvres une telle défiance pour la logique, c'est qu'il savait que la logique, ce jeu de chaînons qui relient les idées les unes aux autres et les mènent à une conclusion par une ligne droite, l'aurait conduit directement au gouffre qui l'épouvantait. La présence du gouffre, même à une distance qui écarte tout péril, est déjà suffisamment angoissante; l'idée que nous n'avons que quelques pas à faire pour y tomber est, par elle-même, suffisamment terrible pour que nous n'ayons pas besoin de le voir pour nous affoler. Si nos yeux ne le voient pas, notre imagination se penche dessus. Celle de Pirmez a souvent rôdé sur ses bords. Il a pu se rendre compte de ce qu'il peut y avoir d'épouvantable pour celui qui y tombe. Non seulement il a pu se figurer ce drame, mais il a été le témoin du martyr d'un être qu'il aimait et qui, lui, y est roulé.

Pirmez avait un frère qui, aux fortes qualités de cœur et d'esprit de l'auteur des *Heures de Philosophie*, ajoutait la logique, cette logique redoutable dont ce dernier avait si peur. Rémo suivit le chemin de droiture et de probité d'Octave. Mais lui ne se réfugia nulle part. Il alla où la logique le conduisit, c'est-à-dire directement de la pensée à l'action. Il ne crut pas que l'homme doit se borner à fournir un bel exemple à ses semblables; d'après lui, il devait attaquer l'erreur et le mal partout où il les trouvait. Il appliqua sa logique inflexible à ses croyances religieuses. Il vit la différence qu'il y avait entre la religion enseignée et la religion pratiquée. Il vit comment l'homme avait tordu la religion pour lui faire prendre le chemin des intérêts. Il vit comment la plupart des prêtres, entrés peu à peu dans ce chemin facile, y avaient entraîné toute l'Église, qui s'y trouvait si bien qu'elle en avait perdu toute préoccupation d'apostolat. La religion mettait une entrave à ses désirs de justice et de vérité. Il s'en éloigna. « S'il est une hypocrisie odieuse, écrivait-il, c'est celle de la religiosité. » Comme les principaux esprits de son temps, il s'éprit des sciences d'observation. Il ne fit non plus que les traverser. Rémo n'était pas un de ces hommes qui s'enferment comme des rats dans une science ou dans une philosophie. Il les voyait surtout dans leur application. Il en extrayait la quintessence, la pesait comme un peu de farine dans sa main et se demandait quel viatique cela apportait aux hommes.

Lorsqu'il crut avoir trouvé ce viatique, il s'aperçut qu'il ne suffisait pas

d'en proclamer l'excellence pour le faire prendre par la foule. Lui aussi avait trop étudié et trop réfléchi pour pouvoir encore agir. Au peu d'empressement que l'homme mettait à accepter son viatique, il se demanda s'il était permis de tant espérer de lui. Il se trouva dans la position d'un réformateur venu trop tôt. Il eut le temps d'examiner cette société qu'il voulait transformer et l'analyse est fatale aux hommes d'action. Il vit qu'elle n'est pas une machine formée de quelques grandes pièces et régie par quelques lois générales, mais une masse formidable composée d'une infinité de petits rouages, eux-mêmes très compliqués et divers. Pour agir efficacement il faut améliorer et se concilier ceux-ci, car si l'on opère brutalement sur l'ensemble, on risque de mettre simplement en haut ce qui était en bas. Et alors, à quoi bon guérir une plaie, si la guérison de cette plaie doit produire une déchirure à côté?

Si la science a reculé les ténèbres, la psychologie les a multipliés. La science montrait à Remo un chemin de perfection, mais la psychologie lui démontrait que dans ce chemin-là, il n'est pas possible de faire tenir l'homme. C'était la déception des déceptions. Après avoir brisé son vieil idéal, il lui restait au moins un dieu : l'homme indéfiniment perfectible. Mais voici que lui aussi s'écroulait sous ses yeux. Et Remo restait devant cet effondrement comme une statue muette au sein des ténèbres. Sa volonté aboutissait à l'impuissance. Pour avoir trop vu, trop médité et trop compris, il était condamné à ne rien faire. Son cerveau, gonflé de beaux rêves, éclata et il se trouva dans la nuit avec quelques flammèches mourantes à ses pieds!

Son désespoir fut celui des grandes âmes : un désespoir silencieux. « Il recommandait de ne pas divulguer son chagrin, dit Pirmez, parce qu'on n'y voudrait voir que son impuissance à être heureux, que la compassion est sœur du mépris et qu'il faut se garder de réjouir l'envie. » — Sur son rocher, les mains et les pieds rivés à la froide pierre, Remo se laissa ainsi, sans une plainte, dévorer le cœur par le vautour, non par l'ordinaire vautour de passage, mais par un vautour sorti de son propre esprit et dont les coups de bec lui étaient d'autant plus cruels.

Pirmez a décrit ce supplice avec une éloquence pathétique. Sa grande âme tendre a gravi douleureusement, une à une, toutes les marches du calvaire de son frère; tous les clous qui lui ont percé les chairs, toutes les épines qui lui ont déchiré le front, il les a plantés dans son cœur et dans son esprit. Mais la pitié et l'amour y sonnent cependant encore plus haut que l'angoisse, à la fin surtout.

Quand les chaînes qui retiennent Remo à son rocher n'enlacent plus que des membres inertes, quand le vautour s'est envolé, Pirmez vient, comme

le bon Samaritain de la parabole, détacher les liens qui immobilisaient les pieds et les mains du supplicié, et il l'emporte dans sa retraite, dans le calme de ses bois, au milieu de la vie sereine et toujours égale de la nature, et là, sous des flots de larmes brûlantes, il essaye de réchauffer la pauvre âme du martyr à travers la mort. Le spectacle d'Orphée sanglotant sur le tombeau d'Eurydice en appelant l'amante perdue et inoubliable est infiniment poignant, certes. Une vague douceur se mêle cependant à la tristesse qu'il cause. On devine que l'âme d'Eurydice se réjouit à ces appels passionnés, qu'elle s'éveille et qu'elle passe au travers de la pierre froide pour venir s'enlacer, frémissante et radieuse, à l'âme qui l'évoque. Cette consolation n'existe pas quand le mort est, comme Remo, un Prométhée. A l'invocation de Pirmez, on sent que rien ne sort du tombeau; on entend seulement une voix sépulcrale et lasse, qui répond du sein de la terre : « A quoi bon m'éveiller, frère? Le sommeil est si doux à mon front fatigué et à mon cœur meurtri! Si je remontais à la lumière, je ne pourrais rester auprès de toi, je le sens. Mon âme irait de nouveau se mêler à ces milliers de malheureux que j'ai tant aimés et qui ne me connaissent pas; leur indifférence me tuerait une seconde fois et je rentrerais dans ma tombe après n'avoir encore rencontré là-haut que misère et désolation! » Toutes les angoisses de cette situation, Pirmez les a fixées en quelques pages où la tristesse, la tendresse et le lyrisme s'enlacent et se pénètrent pour former un chant de douleur qui évoque par sa pureté, par sa fraîcheur et par son écrasement infini quelque *dies iræ* entonné le jour des morts, dans une pauvre église de village, par un adolescent qui n'aurait pour tout inspirateur et pour tout guide qu'une âme à la fois très simple et très amoureuse.

Ces pages — les dernières de Remo — comptent parmi les plus belles qu'ait écrites Pirmez. C'est là qu'il s'est abandonné le plus complètement à l'intensité de ses sentiments. Ailleurs, il s'est plutôt appliqué à contenir ceux-ci. Par dignité il s'interdisait, en général, tout violent épanchement de cœur. Il voulait qu'on sentît battre celui-ci au fond de ses phrases, mais ne souffrait guère qu'il se montrât à travers des déchirures de style. Sa phrase est sculpturale. Elle n'est toutefois ni aride ni froide. Il a sur les moralistes cette supériorité que la beauté le préoccupait autant que la précision. On dirait d'un sculpteur allemand qui serait parvenu à unir la rêverie germanique aux qualités de la statuaire grecque et dont l'œuvre, pure et continue, laisserait filtrer par tous ses pores un pénétrant parfum de mélancolie.

Pirmez, qui se défiait de sa pensée, se défiait aussi de son tempérament artistique. De même qu'il avait, dans la religion, un refuge pour le moraliste, l'artiste avait pris son point d'appui chez les grands maîtres. Quand il

mesurait leurs œuvres et qu'il se jugeait, il s'épouvantait de sa faiblesse. Il sentait que presque tout a été dit, et il se demandait souvent si le sentiment qui le poussait à créer une belle œuvre n'était pas de la vanité. Il comprenait la supériorité du silence sur une œuvre médiocre. Il se reproche quelque part de *n'avoir pas été assez grand pour n'être rien*. L'écrivain sur lequel il eut le plus souvent les yeux fixés est Chateaubriand. Et cela est naturel. Le mélancolique et le chrétien qu'il était ne pouvait prendre d'autres modèles, en ce siècle, que le gigantesque mélancolique du Génie du christianisme. L'influence de Chateaubriand sur sa prose est manifeste. Lorsqu'il n'est pas possédé par son sujet, lorsqu'il n'est pas uniquement préoccupé de fixer une idée dans tout son relief, lorsqu'il veut communiquer une impression par un artifice de style, Pirmez emploie les procédés de Chateaubriand. Sa phrase a le nombre, le rythme et l'ampleur de celle de Chateaubriand. Cela se révèle surtout dans la description et notamment dans certains passages des *Jours de solitude*. C'est ainsi qu'il écrit :

« Tantôt, j'observais la mer ténébreuse, çà et là éclairée de la clarté fugitive d'une lame se brisant à un écueil ; tantôt, je contemplais la grande paix du ciel semé d'étoiles, mais le plus souvent mes regards se portaient sur les phares allumés au fond des anses ou au sommet des promontoires, et décrivant un cercle immense de feux rouges qui allaient se perdant à l'horizon. »

Et ailleurs :

« Des buffles, l'œil en feu, traînent un long char de bois rempli d'herbages. Un bouvier taciturne s'efforce de les maîtriser ; il les guide vers une fontaine antique où des pâtres, drapés dans leurs manteaux bleus, s'appuient avec gravité. »

De même, on trouve dans le *ton* des premières pages de Remo quelque chose qui fait surgir dans le lointain le souvenir de René. Pirmez semble être parti du maître qu'il avait en particulière admiration. Inutile de dire qu'il n'y a rien là qui puisse être taxé d'imitation. Ce n'est qu'un effet de son excessive défiance vis-à-vis de lui-même. Il commence son livre comme un homme plein de doutes et qui a besoin d'approbation. C'est pour lui une façon inconsciente de mesurer ses forces. Son originalité ne se dégage que peu à peu mais pour éclater nettement au cœur de l'œuvre et se continuer, sans défaillance, jusqu'à la fin.

Cette timidité de Pirmez, qui commençait son dernier livre avec des hésitations de débutant, il faut l'attribuer à son extrême probité sans doute, à l'idée qu'il se faisait de la grandeur de l'art et de la faiblesse de ses forces, mais il faut l'imputer aussi au peu d'encouragement qu'il rencontra dans sa patrie, à ce qu'il fut incompris, moins encore dans son art peut-être que dans son propre tempérament. Des fantaisies et des exigences de

poète, ce sont des choses qu'il faut soigneusement cacher en Belgique; cela y est aussi ridicule que le sentiment. Dans sa jeunesse, il fut seul. A part l'approbation d'un frère que des idées divergentes sur les choses essentielles de la vie devaient bientôt un peu séparer, il n'eut aucun encouragement. Quand des sympathies lui sont venues, il était déjà tard. La principale et la plus longue fut celle de Siret. Mais Siret paraît surtout avoir apprécié en lui l'homme qui écrivait dans *un style clair* et dont les œuvres avaient *un caractère moral* plutôt que l'artiste original et fantaisiste. « Le poète n'est grand que par l'une ou l'autre sauvagerie de sentiment », disait l'auteur des *Jours de solitude*. Quand cette sauvagerie de sentiment se manifeste chez Pirmez, Siret se retire comme s'il avait vu le diable. Ce placide commissaire d'arrondissement, dont la plume n'a jamais filé que du macaroni, s'est emparé par deux fois du crayon de Daumier, et il l'a manié les deux fois avec autant d'art qu'aurait pu en déployer le noir caricaturiste de Robert Macaire. Ça été pour faire son propre portrait. Siret est tout entier dans ces deux anecdotes qu'il raconte :

Dans des chenils placés à l'entrée de la cour du château d'Acoz, Pirmez avait des chiens, des renards et des sangliers; dans une cage en fer, des éperviers. Un jour, Siret, qu'intriguait cette collection de bêtes féroces, demande à son ami :

— A quoi bon, *ces animaux* ?

— A m'enseigner la fierté, répondit le poète.

Ailleurs, il rapporte que Pirmez avait envoyé à son fils un hibou et un hérisson. Il voulait aussi envoyer un jeune sanglier, dit Siret, *mais nous déclinâmes l'offre*.

Une autre affection qui fut précieuse à Pirmez, ce fut celle de M. José de Copin. Selon son désir, les lettres qu'il a adressées à celui-ci ont été publiées après la mort de leur auteur. Ce n'est toutefois pas encore là qu'on trouvera tout Pirmez. Alfred de Vigny a dit que le ton d'une lettre trahit tout autant le caractère de la personne à laquelle on écrit que celui de la personne qui écrit, notre première préoccupation étant de plaire, de nous concilier ou de ne pas froisser notre correspondant. Cette remarque se vérifie dans ces lettres de Pirmez. Ce qu'on y trouve, c'est José de Copin, c'est-à-dire la partie du tempérament de Pirmez par laquelle il était attaché à son ami. José de Copin est un conteur idyllique, une espèce de *poet-farmer*, qui semble avoir toujours écrit la fenêtre ouverte sur un coin de campagne. C'est leur amour commun de la nature qui fut la base de l'amitié de ces deux écrivains et, dans sa correspondance, Pirmez a toujours eu soin de mettre son hautbois d'accord avec la flûte champêtre de José de Copin.

Le véritable confident a donc manqué à l'auteur des *Heures de Philo-*

sophie, j'entends le confident qui ne se borne pas à parler au cœur, mais qui remue aussi l'intelligence. On en a la preuve dans les lettres à M. Émile Van Arenbergh. Ici les noms d'écrivains défilent, les appréciations et les remarques affluent ; Pirmez se jette avidement sur tous les hameçons que lui lance son jeune correspondant dans le pêle-mêle de lectures à bâtons rompus et sous l'impression un peu irréfléchie des premiers enthousiasmes.

On sent par là qu'il y avait chez Pirmez un autre homme que celui qui s'est peint en sage dans une monographie adressée à Siret et dans une lettre écrite à José de Copin.

Cet homme-là, c'était l'artiste.

Et l'artiste, il faut le chercher dans le tumulte de ses œuvres et dans les quelques lettres adressées aux jeunes écrivains belges dont l'admiration alla d'emblée vers lui. Car Pirmez a eu ceci de différent avec De Coster, qu'il ne connut pas, selon l'expression de M. Camille Lemonnier, *l'absolu de la déréliction*. Il assista au lever de sa gloire. Ce bonheur fut court. Au moment où un radieux soleil littéraire se levait sur la Belgique, lui glissait dans la nuit, dans cette nuit éternelle qui l'avait si souvent hanté et qui lui avait fait écrire des pages si mélancoliques.

Depuis qu'il est mort, sa réputation n'a fait que s'étendre. Il jouit maintenant d'une célébrité discrète et pure comme le fut sa vie et comme l'est son œuvre. Il a sa place, avec les grands moralistes, dans une région élevée où la foule ne fréquente guère. A côté de leurs figures réfléchies, sa tête se détache, par la vertu de la poésie, avec une grâce juvénile, avec une grâce d'enfant. Parmi les statues aux traits reposés du stoïcisme, son buste, à lui, élève vers le ciel un beau front songeur et triste et qui semble encore frémir au souffle de mille rêves.

HUBERT KRAINS

L'Aristocratie intellectuelle

*Conférence prononcée le 5 mars au Salon de la « Libre Esthétique »
à Bruxelles, et le 6 mars au « Cercle artistique » d'Anvers.*

MESDAMES, MESSIEURS,

Nous ne savons pas bien où commencent et expirent les choses visibles ; ainsi aucune liberté ni aucune dépendance ne nous apparaissent vraiment démontrables dans l'univers, et nous vivons sur un treillage imaginaire de géométries et d'orientations, de proportions et d'analogies dont nous suivons les constructions, mais dont nous n'apercevons que les pôles. Ils peuvent, ces pôles, nous paraître disposés par le hasard ; mais une seconde de méditation suffit pour que nous nous souvenions des routes secrètes qui les rejoignent sous nos pas, et c'est l'instant grave où la fatalité se confronte à notre conscience.

Une loi de beauté permane, qui domine tout ce qui a vie, fusionne en secret les événements et les concerte à ses fins ; et si cette contrainte admirable n'était point, la vie non plus ne serait point. Les hommes, comme les astres éteints, ont leur rayonnement en dedans, ils sont régis par une mutualité nécessaire, dont le sentiment immortel est comme un feu primitif et interne ; et on l'a appelé *conscience*.

L'originalité d'un homme, c'est ce qui résulte en lui de la connaissance qu'il prit des autres, et sans comparaison possible il n'y aurait point de personnalité. Avoir conscience de soi, c'est connaître à quel point l'on se situe dans les figures eurythmiques qui sont le dessin des événements : et nous ne le connaissons qu'en étudiant les analogies.

Comme il y a concordance et sympathie entre un angle et un rectangle, une ellipse et un cercle, de même il y a concordance et sympathie entre les hommes par la structure et l'association de leurs âmes. Ce qu'on appelle aimer un auteur, c'est conformer son âme à la sienne. Au fond, on ne lit jamais un livre pour la première fois, si on l'aime : on le retrouve, *on le*

savait, et la confrontation de l'âme à l'âme est au-dessus des conditions du temps. L'auteur et le lecteur peuvent être distants dans les siècles : mais la présence de la mort ou de l'oubli ne fait qu'assister, sans la troubler, à la contemplation paisible de leurs deux spiritualités : et un livre est ainsi le prélude d'un cortège idéal d'analogies et d'amour.

Affinité, sympathie, faculté de s'absorber, — l'homme, Mesdames et Messieurs, ne sait rien d'autre. Il semble que nous passions les uns devant les autres comme les aiguilles d'une horloge devant les heures, nous croisant et nous éloignant, mais nous naissons spirituellement du même centre, et nous nous orientons vers les divers stades de la destinée avec le même idéal, qui est de nous réaliser nous-mêmes aussi absolument que possible.

Nous réaliser nous-mêmes ! Que ce mot : réalisation, n'attriste point une assemblée d'artistes, d'hommes dont le martyre intellectuel est d'avoir tenté vainement d'imiter, avec de la matière, tout leur rêve ! Car nous n'aurons point, Messieurs, de plus haut honneur que de souffrir cela et nous n'aimerons personne plus chèrement que ceux qui l'ont voulu souffrir.

Réaliser ! Les œuvres des hommes sont diverses : il est des ouvriers d'âme qui cisèlent la charité dans le silence. Il en est qui construisent des cathédrales de prières ; il en est qui détournent en leur âme les sources claires de l'amour, et qui ruissellent par tout leur cœur et tous leurs sens un profitable déluge de vie. Il est des ouvriers de la dernière heure qui réalisent pour l'aube des heures futures : et d'autres se penchent au-dessus des puits obscurs où scintille la somnolence dorée du souvenir, et d'autres projettent sur le présent les grandes ombres prophétiques des temps que nous ne pouvons point deviner encore. Mais à tous ces ouvriers l'honneur est semblable : car le rêve ne serait qu'un sommeil de l'âme, s'il ne s'attestait point dans la matière, et il n'y a point de probité plus haute que celle de l'homme qui prouve, dans cette matière maniée et domptée, qu'il n'avait pas eu trop peur de son âme pour lui demander compte d'un beau secret.

Parmi les hommes, certains sont saisis par les circonstances. Ils contiennent la vie, la transmettent, et l'aboutissement de leurs générations obscures est un jour l'être surhumain et anormal, le génie. Ils s'orientent tous selon la loi inoubliable de la beauté, mais ils ne comprennent pas les analogies qu'ils représentent. Ils sont comme les lignes des grandes figures géométriques dont je vous parlais, et c'est grâce à leur concours invisible que nous pouvons apercevoir les points lumineux de constellations qui scintillent au-dessus des siècles, ces fulgurations du génie dont nous pourrions dresser la carte idéale, où les étoiles s'appelleraient Delacroix, Schumann,

Edgar Poe, sur le fond obscur de la vie journalière ! Par leur consentement à l'humilité, ils assurent à quelques-uns la possibilité d'être exceptionnels. Ils sont les préparateurs de la beauté : et la récompense immanente de leur concours universel, c'est d'y assister et d'en jouir. On les appelle la foule ; on leur donne des livres, on leur ouvre des portes comme celles-ci ; et s'ils souffrent, c'est au cœur des artistes que s'en réfugie la plus sincère pitié, car le renoncement du peuple est la dette de gloire de ceux qui créent.

Mais les résultats, Messieurs, c'est l'ornement des murailles de musées, c'est la matière, dominatrice du corps de l'homme, contrainte à se figer selon son âme : et si cette réalité n'était point, rien ne serait.

A ce bouquet d'âmes solitaires et essentielles où vient se concentrer l'arôme d'une époque, le temps et les conditions normales de la vie n'apportent point un support ordinaire. Dans la mentalité des artistes, les événements interviennent pour une autre fin que pour la foule ; et leurs conséquences morales commencent à s'en modifier progressivement.

La société, Messieurs, n'a de tous temps concerné que les personnes physiques. Et ses divers systèmes sont demeurés sans prise sur l'esprit. Si son empire a voulu s'étendre jusqu'à la pensée même de l'individu, et si des hommes passionnés de régularité et de fonctionnement civique ont tenté de construire aussi une société morale et d'organiser les croyances, les consciences des autres hommes ne s'y sont point toutes pliées. Des morales réglées ont suffi aux foules. Et il faut croire que leurs actes simples et semblables, commandés par des éventualités monotones, accomplis dans des cadres fixes, et recommencés mille et mille fois, pouvaient s'exécuter sur le modèle d'une croyance, d'une religion ou d'une loi, pourvu qu'elles fussent assez judicieuses. Le bonheur des simples tient peut-être dans quelques persuasions adroites, et il y a peut-être une indemnité à leur besoin de penser comme à leur besoin de vivre. Mais les âmes solitaires et essentielles n'acceptèrent pas cette indemnité monnayée : elles voulurent chercher elles-mêmes dans l'univers l'or brut de la foi inconnue et nouvelle, le frapper à leur propre, à leur inimitable effigie. Elles n'acceptèrent pas, car il faut bien qu'en face des hommes qui proposent et des hommes qui disposent, il y ait ceux dont le regard est énigmatique, et qui refusent éternellement ce qu'ils n'ont point eux-mêmes découvert.

Ceux-là, Messieurs, c'est vous-mêmes. Et ces œuvres inusitées et spéciales qui nous entourent ne sont que les signes que vous n'avez pas accepté l'espérance ou l'obligation des autres, et que vous êtes demeurés des hommes libres.

Je ne sais pas s'il y a un devoir moral fixe, et si le vieux Emmanuel Kant a eu raison de le prétendre, et si ses disciples abâtardis le prônent sans hypocrisie aux dociles jeunesses de leurs universités. Je ne sais pas cela, ni si un homme peut oser réglementer les mouvements de la conscience des autres, ou connaître la sienne une seule minute, ou dire : Ceci est bien et ceci est mal, il faut faire ceci, il ne faut pas faire cela. Je ne sais pas si un homme peut oser juger un autre, et mesurer d'un regard l'abîme d'une pensée d'enfant sans être criminel ou fou. Mais je sais bien que s'il est décrété par l'universalité des foules, ce devoir moral, pourtant vous ne l'accepterez pas, nous ne l'accepterons pas ! Car enfin nous ne pouvons ici ni être rois ni être sujets, notre royaume n'est pas de ce monde, nous n'avons pas de date pour vivre et mourir, et ce qui est fait pour tout le monde, même si c'est très bien et très sage, *cela ne nous regarde pas !*

Du fait seul d'une pensée spéciale, Messieurs, l'artiste s'évade du conventionnel, répudie le règlement, s'aristocratise.

Il y a dans la vie moderne un enseignement d'une beauté cachée. Et cet enseignement sortira du reproche même que votre désir de magnificence vous poussait à lui faire.

« La vie moderne se ternit et devient uniforme, disent certains. L'utile y prédomine, le style s'y compromet, la couleur et l'éclat décoratif s'y atténuent. Grise ou noire apparaît l'existence des villes. Les palais et les costumes ne revêtent plus du luxe primitif l'homme puissant ou supérieur. L'individu se confond avec l'individu. Ils se coudoient, d'apparence identique, dans les rues fourmillantes et hurlantes. Nous dont l'art avait pour essence de *représenter*, que représenterons-nous, conformément à la beauté de la chair et des étoffes, dans cette humanité mécanique et monotone, qui semble abdiquer la richesse plastique d'autrefois et montra, par ses vêtements étroits et sombres, une mélancolique déchéance, le deuil de quelque chose de princier qui faisait notre raison d'être ? » Eh bien ! C'est là même que s'atteste à une réflexion plus stricte, Messieurs, la conquête morale de la modernité. L'individu extérieur s'y confond en effet. La seule beauté, celle de l'âme, ne se distrait plus aux décors, ne s'abandonne plus aux fêtes de la chair et des pierreries. Elle se réfugie dans le visage, elle s'idéalise, elle transparait dans la simplicité même de l'allure. L'homme à la cervelle vide et à l'âme nulle ne peut plus recourir aux apparences du costume ; il faut qu'il se trahisse, et Titien et Velasquez et Rubens eux-mêmes, avec leurs pourpres héroïques et leurs satins fleuris, ne pourraient plus en parer la misère morale d'une magnificence véridique ! Il ne peut plus être sauvé,

il est laid ; et cette laideur, il ne faut pas la chercher sur son vêtement universel et habituel, où nul détail ne peut nous récréer : c'est à son visage que vont les regards, c'est là que nous déchiffrons sans trouble l'hieroglyphe de sa nullité.

Une beauté plus intérieure est née avec l'effacement de la personne physique. L'homme moderne, vêtu de noir, avec ses yeux graves où meurent des orients de méditation et de silence, ah ! Messieurs, la belle forme d'humanité ! A la païenne beauté plastique, réglant sur ses canons les perfections de la couleur et de la ligne, s'est substituée la beauté spécialement psychique que les peintres ont précisée d'un admirable mot : ils voulaient désigner cet éclat qui jaillit de la physionomie des êtres, qui en révèle l'intimité et le sens vital, ils l'ont appelée la beauté de *caractère*, ils ont cherché *le caractère*. Ce jour-là ils se sont rapprochés de la vérité, et j'en vois témoigner ici de purs et complets exemples.

Il y a, Messieurs, quelque chose de mystérieux dans les mots et ce mystère est tout l'art d'écrire. Ce n'est pas sans raison que ce mot de caractère s'est trouvé sur les lèvres des meilleurs d'entre vous pour désigner l'objet essentiel de leurs recherches d'art. Il fallait que ce mot, signifiant l'aspect et la pensée tout ensemble, devînt le grand mot d'art dans une époque où, par l'uniformité du costume, l'aspect de l'homme et sa pensée se sont plus intimement unis. Dans les rues où l'industrie tumultueusement triomphe et où le passant, qu'il soit génie ou tête banale, traîne en silence et sans majesté, le long des murs et des vitrines, sa gloire ou sa servitude insoupçonnables et secrètes, dans ces rues où l'homme n'est plus qu'une tache sombre, où le milliardaire et le bourgeois, le grand seigneur et l'employé sont matériellement presque indistincts — seule l'expression du visage et la beauté sincère et impossible à travestir de la face humaine, seul le caractère signifie et prévaut.

Les maîtres anciens peignaient dans la gloire de leurs bijoux et de leurs broderies les aristocraties de leur âge. Mais l'aristocratie est devenue intérieure, et c'est aux prunelles lucides, à l'attitude spéciale du songeur qu'un Whistler, saisissant la vraie beauté du caractère et du moderne, demande le secret de la noblesse d'un Mallarmé ou d'un Carlyle !

* * *

Messieurs, à morale au-dessus de la foule, à pureté de race au-dessus des blasons, il faut un aspect au-dessus du regard du banal, il faut un mystère.

Une aristocratie intellectuelle et abstraite règne sur le temps, et ses membres, édifiant en leur âme les palais que l'égalité sociale ne permet plus réels, sont, dans la vie et dans les cités, de simples promeneurs abritant leur exist-

tence visible sous le plus restreint confort, presque l'indispensable. Là, il ne faut pas qu'ils soient riches; cela ne leur importe point. Leurs royaumes sont plus authentiques que la fortune, et quelque coquetterie se décèle à leur extérieur sans faste. Ils semblent des rois déguisés; leur aspect ne dépasse pas la simplicité élégante et stricte du visiteur de villes étrangères. Mais comme si le sombre manteau du passant, entr'ouvert soudain, révélait la scintillation princière de décorations et d'insignes d'empires, ainsi leur parole dévoile leur âme un instant et on les a soudain reconnus.

Ces aristocrates, où chacune de vos œuvres, Messieurs, vous compte, ce sont les détenteurs occultes de la supériorité humaine dans leur siècle. Ils disent le dernier mot des événements. Ils échappent à tout contrôle, car leurs livres ou leurs tableaux sont les contrôles mêmes du temps. Ils satisfont à la nécessité matérielle de l'état social, et en cela l'uniformité moderne les aide. Ils donnent, grâce à elle, le moins de prise possible au pouvoir temporel. Passants, ils se confondent dans l'obéissance de la foule, et ils n'y laissent presque rien. Ils s'y dissimulent avec facilité: ce sont d'adroits conjurés, leur costume grisâtre les fait négligeables, leur vie restreinte est tolérée sans grande peine. Les bribes de leur esprit suffisent à les faire vivre. Et ils acquièrent pour un modeste impôt le droit de regarder en face la justice instituée, la morale courante qui sont tout pour la foule, et de leur dire la parole éternelle du penseur qu'on ne dévie point: « Femme, qu'y a-t-il de commun entre toi et moi? »

Ils ont enfin trouvé dans cette transaction avec la mode la sûre intégrité, le pouvoir de se tourner tout entiers vers le rêve, de borner le monde à l'individu pensant — l'impunité, dirais-je presque. Car n'est-ce pas un crime dans l'histoire de la médiocrité, être supérieurs? Ils rappellent, par leur féodalité abstraite, les périodes où le prélat et le duc détenaient la puissance sur les esprits et les corps. Il y a en eux du prêtre et du porte-sceptre; certains en ont révélé dans leur nom même la séculaire grandeur, ainsi Villiers de l'Isle-Adam; et d'autres ont célébré une messe intellectuelle, officié sublimement sur l'autel de l'art et de l'individualisme absolu, ainsi Richard Wagner. Mais à défaut de ces prestiges exceptionnels et visibles, tous peuvent désigner leur couronne ou servir la communion avec l'idéal. Ils réincarnent l'ancien fantôme double de la chrétienté armé de la croix et du glaive, qu'on croyait mort sous le piétinement démocratique, et qui n'était qu'endormi!

* * *

Ces aristocrates intellectuels, que je n'hésite pas à mettre au-dessus de la loi — hors la loi, voulez-vous? — et à considérer sans ironie comme les maîtres légitimes de l'Europe et du monde moral, Messieurs, il en est

quelques-uns parmi vous, et vous nommez en même temps que moi les autres.

Ne vous sont-ils point familiers? Et si mille hautaines raisons de sympathie et de désir de tout ce qui est noble ne vous en avaient point approchés, en ce pays d'art dévoué et libre par excellence, vos seules traditions d'hospitalité vous feraient souvenir que Stéphane Mallarmé et Paul Verlaine furent vos hôtes. Ils l'étaient dès longtemps dans vos âmes, puisque vous les aviez lus. Ils sont tous deux, aujourd'hui, des aînés : ils sont comme les porte-oriflammes de cette croisade première du milieu du siècle, où Flaubert, Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam révélèrent en face d'Emerson, de Carlyle et de Poe la renaissance au XIX^e siècle de l'aristocratie primitive. C'est près d'eux qu'il faut placer avec notre Manet votre génial et admirable Félicien Rops; et c'est aussi à leurs côtés que figureront pour compléter nos juges d'honneur un Gustave Moreau ou un Puvis de Chavannes.

Mais plus près encore de nous, Messieurs, le dénombrement de l'aristocratie intellectuelle n'est-il point multiple?

Je ne puis prononcer aucun nom avec plus de sincère admiration, avec une amitié plus profonde, que celui de ce Maurice Maeterlinck qui retrouva pour l'honneur de votre race, l'âme nostalgique de Hans Memling au ciel de la métaphysique et du songe, et dota cette langue française, où vous comptez en lui un maître, des plus purs et éclatants préludes philosophiques qu'un grand poète ait voulu lui donner. Et c'est aussi un nom qui vous est cher, celui de ce mystérieux et parfait Henri de Régnier, qui, l'année dernière, vous décrivait ce *Bosquet de Psyché* où pénétrèrent seuls ceux qui atteignirent comme lui à l'absolue pureté de l'esprit.

Vous avez su quelles facultés idéologiques, quel génie tourmenté et sagace tout ensemble se décèle aux écrits d'André Gide, ce frère en beauté de votre délicat, triste et exquis Henry Maubel. L'intelligence séduisante et complexement hautaine d'un Maurice Barrès ne vous a point échappé. La puissance tragique et l'inépuisable féerie des romans de Paul Adam vous ont frappés. Vous avez retrouvé en lui ces qualités prime-sautières et énergiques, ces passionnés et révoltés sursauts que nous savions à votre Georges Eekhoud. Et c'est simultanément, puisque son âpre et fécond talent se jouait d'enthousiasmer nos deux pays à la fois, que nous avons salué la maîtrise de Camille Lemonnier.

Deux pays? Etaient-ce deux pays en vérité, et qu'est-ce que des frontières pour l'aristocratie du rêve? Messieurs, elle possède tout! Sont-ils, pour notre admiration, de là-bas ou d'ici, Constantin Meunier ou Henry de Groux, Eugène Demolder ou Marcel Schwob, Francis Vielé-Griffin l'hellénique, ou cet ingénu, mélodieux et admirable Max Elskamp, ou Emile

Verhaeren, le flamboyant et convulsé visionnaire des contrées fantomatiques? Sont-ce pour nous deux pays, ou un seul, ces régions intellectuelles où du milieu de l'art et des songes les voix éloquentes et grandes d'un Elisée Reclus ou d'un Edmond Picard, d'un Victor Arnould ou d'un Jean Grave se sont élevées pour nous parler des déshérités et de la justice universelle?

Non, Messieurs, il n'y a pas là de dualité, je ne puis l'y sentir en moi-même, ici, en vous parlant. Je n'ai rien quitté de ce qui m'est cher et habituel. Quelqu'un (1) a dit avec noblesse : « Le mot étranger n'a aucun sens. » Je n'en veux pour preuve, s'il en fallait une encore, s'il en eût fallu jamais, que cette exposition où, plus fortement que ma parole, les œuvres de quelques-uns de mes meilleurs camarades apportent la visible bienvenue, en un fraternel voisinage, aux admirables et enthousiastes œuvres de vos amis.

Nulle part, mieux qu'en des fêtes d'art comme celle-ci, l'aristocratie intellectuelle ne rencontre l'apparat essentiel de ses cortèges : et ces alliances que tout l'effort des politiques n'évolue, à travers le temps, qu'avec lenteur, d'un jeu souriant et merveilleux, le décret de la pensée libérée au-dessus des sociétés les réalise.

* * *

Quelque chose sort de tout cela, Messieurs. L'idée, où je voudrais en terminant vous convier, que cette force pure sauvegarde seule, à l'heure présente, le droit à l'aristocratie que les foules enhardies et montantes contestent et envahissent de plus en plus. Il faudrait la centraliser et la défendre.

Mon dessein se forma dès longtemps d'élire, pour rêver cela tout haut, une assemblée souveraine et spéciale, en une patrie d'art choisie, comme est la vôtre. Et il se fortifie à voir s'unir ainsi l'art de l'Angleterre, l'art de l'Allemagne, l'art de la Hollande, l'art de la France, auxquels le vôtre, en plus du territoire intermédiaire, tient lieu de sceau. Et je me demande si la nullité intellectuelle du mot *étranger* ne trouverait point, par une association plus absolue, un consentement salubre des aristocrates vivants.

Oui, j'aimerais que, suivant votre belle initiative qui crée en Belgique le rendez-vous de l'art libre international, un échange de livres et d'œuvres, une fraternisation de salons et de conférences, fissent naître des amitiés là où n'étaient que des estime, créassent par les lettres ou les voyages, en de constants et dévoués rapports, une association d'intelligences, une centralisation défensive de ce qu'il y a de plus pur dans l'Europe présente! Et que

(1) Joséphin Péladan.

de Londres à Paris, et d'Amsterdam à Munich et à Bruxelles, et plus loin encore, et de partout surgît la plus honorable des rébellions, la conspiration la plus altière, celle des nobles contre les rustres, celle des abstraits contre les concrets, celle des intelligences contre la sottise ! Que l'aristocratie se prouvât violemment vivante en créant une vaste affinité intellectuelle entre les compréhensifs, par-dessus les montagnes et la mer, en rejetant par, tout l'art officiel, en déclarant, par un plébiscite de l'esprit humain dans son essence, l'isolement de l'artiste nécessaire et pleinement légitime au milieu de la société ! Et que son indifférence à la morale courante, aux haines de partis et aux guerres de races se décrétât enfin universellement libre !

Et cette protestation des détenteurs de la supériorité humaine redresserait pour si longtemps et triomphalement la féodalité pensante contre l'ignominie du siècle, que je ne puis que vous souhaiter, Messieurs, en remerciement et en adieu, le spectacle du plus beau des rêves, le pacifique et lumineux triomphe de la spiritualité — coalisée et victorieuse enfin pour éternellement — des races latines.

CAMILLE MAUCLAIR

Un nouveau livre sur l'Anarchie ⁽¹⁾

V

M. Sernicoli a consacré près de cent cinquante pages à l'énumération « des délits anarchistes » de 1881 à 1894. Ce serait un travail fastidieux et vain de vérifier l'exactitude des faits qu'il relate. Je dois avouer que je suis porté à douter de cette exactitude quand je vois de quelle manière sont racontés les événements dont j'ai gardé un souvenir précis. Voici à titre de curiosité le passage (I, 272-273) concernant les « très graves désordres » advenus en Belgique en mars-avril 1886.

« Le mouvement anarchiste débuta par une commémoration faite à Liège, le 18 mars, en l'honneur de la Commune de Paris!

« Cette commémoration fut comme l'étincelle qui mit le feu aux poudres. A Liège, on saccagea les cafés et les boutiques d'orfèvrerie. Dans les environs de Charleroi les ouvriers incendièrent une verrerie modèle, propriété du sieur Baudoux, et le palais de cet industriel. La grève des houilleurs vint s'adjoindre aux autres causes de désordre, et la petite et prospère Belgique aurait sûrement été entraînée dans le tourbillon de la révolution si ses excellentes institutions politiques, je parle de celles d'alors, ne lui avaient permis d'opposer une résistance énergique au torrent révolutionnaire. L'armée belge fut mobilisée presque tout entière, mais plus encore que l'armée fut alors efficace l'action des autorités communales et de la garde civique. C'était une guerre de classes et la classe qui organisait des bandes d'assassins et d'incendiaires trouvait partout, rangée en bataille, sous l'uniforme de la garde civique, la classe attaquée qui combattait *pro aris et focis*, et les bourgmestres et les échevins qui ne voyaient pas comme les maires français un électeur dans chaque révolté, firent tous énergiquement

(1) Suite et fin. — Voir le n° 123 de la *Société nouvelle*.

leur devoir, si bien que, en un peu plus d'un mois, l'ordre fut rétabli. »

Ceci atteint les limites extrêmes du grotesque. Il n'y a pas une des phrases de ce paragraphe qui ne soit erronée, à commencer par celle qui appelle « mouvement anarchiste » les troubles de 1886. Mais la plus belle découverte qu'ait fait l'auteur est celle de l'héroïsme de la garde civique. On se souvient peut-être à ce sujet de certain épisode comique dont on fait des gorges chaudes aujourd'hui encore à Liège : un garde civique, placé la nuit en sentinelle à un endroit réputé dangereux, s'effraya de quelque ombre qui passait et lâcha le coup de fusil qui devait avertir ses compagnons, réunis à quelque distance de là, de l'approche de *l'ennemi*. Le détachement de gardes civiques entendit le signal, mais n'osa pas intervenir craignant de se trouver en présence d'un nombre écrasant de grévistes. Le chef téléphona à Liège pour que l'on envoyât des renforts, et peu s'en fallût qu'on ne mît sur pied toute la force armée que contenait la ville, parce que l'un des héroïques défenseurs des droits de la bourgeoisie avait eu une hallucination !

En sus de ses écarts d'imagination, M. Sernicoli présente la manie d'attribuer systématiquement aux anarchistes toutes les explosions qui se produisent : dans bien des cas il ne se donne même pas la peine de fournir la moindre présomption en faveur de son hypothèse.

La seule chose intéressante dans cette énumération d'attentats plus ou moins anarchistes, c'est la mention des moyens honnêtes que les gouvernements emploient pour combattre le « péril social » : les deux principaux sont la provocation au crime et la délation. L'auteur en parle à plusieurs reprises dans son livre, trouvant tout naturel l'emploi des agents provocateurs (II, 186) et la dépense de sommes énormes votées par les parlements pour les entretenir.

VI

« La physiologie de l'anarchie et des anarchistes », tel est le titre de la troisième partie de l'ouvrage, laquelle débute par un chapitre consacré au délinquant politique et contenant des considérations analogues à celles déjà signalées à propos de la propagande par le fait. Je laisse au lecteur le soin de noter que M. Sernicoli continue à ne pas entrer au cœur de la question. Il disserte longuement sur la responsabilité des criminels politiques et finit par conclure qu'ils ne sont « ni absolument sains d'esprit ni absolument aliénés » (II, 28) ; bref, ce sont des « déséquilibrés ». En voulez-vous la preuve ? Kropotkine raconte que dans les prisons de Sibérie neuf de ses compagnons devinrent fous grâce aux mauvais traitements qu'on leur avait fait subir ; aussitôt l'auteur en conclut que ces neuf hommes

étaient prédisposés à la folie et prononce d'un ton doctoral (II, 29) : « Aujourd'hui nul homme... ne peut répéter ce que l'on disait communément autrefois : Tel événement, telle circonstance ont fait devenir fou un tel. Aujourd'hui il faut dire : Un tel est devenu fou parce qu'il portait dans son propre organisme le germe de la folie, germe dont le développement peut être favorisé par des circonstances spéciales, lesquelles du reste ne pourraient en aucune manière agir sur un organisme bien équilibré. » Ainsi je suppose que l'on réédite certain supplice du moyen âge qui consistait à laisser tomber incessamment une goutte d'eau du haut de la voûte d'un souterrain sur le même point du crâne d'un prisonnier étroitement enchaîné; ne croyez-vous pas qu'un tel supplice rendrait inmanquablement fou, je ne dis pas M. Sernicoli, mais même l'homme le moins disposé par nature à la folie ?

Bien qu'ils offrent des « lacunes plus ou moins profondes », ces propagandistes par le fait ont, de l'aveu même de l'auteur, un bon nombre de qualités : ils sont sobres, honnêtes, intelligents, montrent de l'enthousiasme, un grand sentiment de solidarité, de la bonté d'âme, possèdent « une rare trempe de volonté » ; ils sont généreux et humains comme Ravachol, bons pères comme Vaillant, bons fils comme Henry. Enfin ils éprouvent de la sympathie pour toutes les misères et souffrent des souffrances qu'ils voient autour d'eux ; ce dernier trait de caractère l'auteur le dénomme un « sentimentalisme pathologique ».

Que si, possédant tant de vertus, ces braves gens commettent des crimes, il faut en accuser le mysticisme. M. Sernicoli l'affirme ; malheureusement il n'a, me semble-t-il, qu'une notion très vague de la signification de ce mot ; pour lui (II, 6) le mysticisme « n'est au fond qu'une tendance instinctive et morbide à s'exagérer les choses de la religion, de la politique ou de l'ordre social au point d'en avoir la raison troublée et d'arriver à des déterminations si étranges et si pathologiques que jamais un esprit bien équilibré ne pourrait les concevoir ».

C'est seulement au dixième chapitre de son livre que l'auteur quitte la propagande par le fait et se décide enfin à parler de « l'anarchie et des partis subversifs ». Les partis subversifs ce sont les socialistes : et je constate avec plaisir que l'on continue à les dénommer ainsi : ils ont eu beau mettre de l'eau dans leur vin, devenir opportunistes et députés, les bourgeois s'obstinent à les considérer comme des incendiaires, sans s'apercevoir que le meilleur moyen de les rendre inoffensifs est de les apprivoiser dans les ménageries parlementaires.

Pour M. Sernicoli toutes les luttes historiques, quel que soit le terrain idéologique sur lequel elles se développent, « ne sont en réalité que l'expression plus ou moins nette de la lutte entre les différentes classes sociales »,

et il prétend être en ceci d'accord avec Marx (1). Examiner l'anarchie à ce point de vue c'est s'exposer à n'y rien comprendre : l'anarchie repousse toute distinction de classes. J'ai examiné au début de cette étude quelle fut l'origine des classes : la croyance à une volonté supérieure qui ne se révélait qu'à certains hommes, les prêtres; l'alliance de ceux-ci avec les guerriers qui s'étaient emparés du pouvoir par la violence. Les classes finirent par être considérées comme différentes les unes des autres par essence : la notion d'humanité était perdue. Encore aujourd'hui les prêtres se croient distingués par la grâce, une partie de la noblesse a gardé ses préjugés de naissance; l'esprit de caste amoindri, dégénéré se trahit enfin chez le bourgeois par le ridicule amour des titres et des décorations.

Ce ne sont plus là que les traces dernières d'une conception désormais morte. En réalité, il n'y a plus de classes, pas même économiquement parlant, car nous sommes tous à divers degrés oppresseurs et opprimés; une séparation nette entre le capital et le travail est impossible, l'individu qui se sert d'argent concourant par cela même à la formation du capital (2). Tout électeur exerce l'oppression puisqu'il participe à la nomination du gouvernement, d'autre part il est opprimé, car il doit payer les impôts, prêter le service militaire, etc.

Pour l'anarchiste, il ne peut y avoir de distinction entre les hommes : quiconque travaille sincèrement et selon ses moyens au développement de l'idée anarchiste, quelle que soit sa situation sociale momentanée, est pour lui un ami. Aussi trouve-t-on des anarchistes à tous les degrés de la soi-disant échelle sociale; et chacun concourt, dans le cercle de son activité, à l'élaboration de la synthèse nouvelle.

Ayant constaté une fois de plus que M. Sernicoli a pris un faux point de départ, je me bornerai à examiner dans les chapitres X et XI quelques passages qui traduisent les bêtises les plus généralement répétées au sujet de l'anarchie.

C'est d'abord l'affirmation que l'anarchie reconduira l'homme à l'état sauvage (II, 63). Les considérations par lesquelles débute cet article sont une réfutation suffisante de cette proposition : nous avons vu que l'homme ne peut arriver à l'anarchie que par une connaissance de plus en

(1) C'est tronquer, me semble-t-il, la pensée de Marx. Celui-ci dit, en parlant de Ricardo qui finit par se rendre compte de l'opposition des intérêts de classe : « Il conçut naïvement cette opposition comme une loi naturelle à la société (*gesellschaftliches Naturgesetz*). » Ailleurs il écrit que la mission historique du prolétariat est « le renversement du processus de production capitaliste et en dernier lieu la suppression des classes ». Voir *Der Produktionsprozess des Kapitals. Nachwort zur 2^{ten} Auflage*.

(2) Cf. MARX, *op. cit.*, p. 128 et suiv.

plus profonde de lui-même, par la conscience de plus en plus complète du fonctionnement de son organisme; un développement proportionnel de la science favorisera donc l'avènement d'une société où les seules lois seront celles reconnues spontanément par l'individu, ce qui est précisément le contraire d'un état « où la lutte pour la vie ne soit réglée par aucune norme ».

Dans le même ordre d'idées, nous trouvons ici la phrase si souvent entendue : Pour que l'anarchie fût possible, il faudrait que l'homme fût naturellement bon. C'est mal poser le problème. J'ai déjà dit ce qu'il fallait penser de ces idées de bien et de mal. A l'origine, l'homme n'était ni bon ni mauvais, ce concept lui était parfaitement étranger : il obéissait à ses besoins, à ses instincts, à ses désirs et ne connaissait à leur satisfaction que des limites matérielles. Ce qu'il faut donc demander, c'est s'il est naturel aux hommes de s'entraider, de s'aimer les uns les autres. Nous ne pouvons répondre d'une manière absolue à cette question Ici, certaines gens me citeraient évidemment « les lois de la lutte pour l'existence » afin de me démontrer que la rivalité entre les hommes est inévitable. Mais les théories de Darwin, pour qui les comprend, tendent précisément à prouver l'opinion contraire (1) : cette lutte violente pour la vie n'existe guère entre individus d'une même espèce que quand ces individus se trouvent resserrés dans un lieu d'habitat qui ne fournit pas suffisamment de nourriture pour subvenir aux besoins de tous. C'est surtout pour la conservation des espèces douées de faibles moyens de défense et mal armées contre les intempéries que l'entente entre les individus qui les composent est indispensable. Or, peu d'animaux sont à cet égard plus mal dotés que l'homme : il ne jouit pas d'une grande force musculaire, il n'est pas rapide à la course, aucun de ses sens n'est très développé, il ne possède pas de pelage qui le défende contre le froid, enfin ses capacités reproductrices sont faibles et son temps de gestation long. Il a son intelligence, me dira-t-on. Certes ! mais cette intelligence, qui à l'origine était sans doute assez rudimentaire, pouvait-elle suffire à contre-balancer tant de causes de destruction, si l'individu demeurait isolé ? Je ne le pense pas. Les conditions mêmes de la lutte pour l'existence ont donc dû donner naissance à l'assistance mutuelle des individus, à la sociabilité.

Mais sans même recourir à cette hypothèse sur la genèse de nos sentiments, nous pouvons réfuter directement l'objection rappelée : ainsi l'a fait Tolstoï dont je me contente de rappeler textuellement les paroles (*Le Salut est en vous*, p. 253) :

(1) Voir entre autres *la Descendance de l'homme*. Première partie, chap. III.

« ... D'après les défenseurs de l'État, sans le pouvoir gouvernemental, les mauvais violenteraient les bons et les domineraient; tandis qu'aujourd'hui il permet aux bons de maîtriser les méchants.

« Mais, en l'affirmant, les défenseurs de l'ordre de choses actuel décident d'avance l'indiscutabilité du principe qu'ils veulent prouver. En disant que sans le pouvoir gouvernemental les méchants domineraient les bons, ils considèrent comme démontré que les bons sont ceux qui aujourd'hui sont au pouvoir et les méchants sont ceux qui se soumettent. Mais c'est justement ce qu'il faudrait prouver...

« Pour acquérir le pouvoir et le conserver, il faut aimer le pouvoir. Et l'ambition ne s'accorde pas avec la bonté, mais, au contraire, avec l'orgueil, la ruse, la cruauté.

« Sans l'exaltation de soi-même et l'humiliation d'autrui, sans l'hypocrisie et la fourberie, sans les prisons, les forteresses, les exécutions, les assassinats, aucun pouvoir ne peut naître ni se maintenir...

« Dominer veut dire violenter, violenter veut dire faire ce que ne veut pas celui sur lequel est commise la violence et certes ce que ne voudrait pas supporter celui qui la commet; par conséquent être au pouvoir veut dire faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit, c'est-à-dire faire du mal.

« Se soumettre veut dire préférer la patience à la violence, et préférer la patience à la violence veut dire être bon ou moins méchant que ceux qui font aux autres ce qu'ils ne voudraient pas qu'on leur fit.

« Par conséquent, selon toutes probabilités, ce ne sont pas les meilleurs mais les pires qui ont toujours été au pouvoir et qui y sont encore. »

Pour connaître les « vues économiques, politiques et sociales de l'anarchie », M. Sernicoli a interviewé, par écrit, quelques personnes : il nous relate la lettre d'un de ses amis, « anarchiste dilettante » (II, 84 et suiv.). Un anarchiste dilettante ! Le chansonnier qui a inventé « l'anarchiste possibiliste » n'a rien trouvé de pareil ! Était-il bien nécessaire que nous eussions une fois de plus la preuve que M. Sernicoli ignore totalement la signification de l'anarchie ? L'anarchie et le dilettantisme sont *res inter se repugnantes*. Le dilettantisme a été créé par des rentiers qui ne savaient que faire de de leurs inépuisables loisirs : ils ont pris la sensation agréable comme but suprême de leur vie et se sont efforcés d'y apporter tous les raffinements possibles. Aussi traitent-ils l'art comme la cuisine et parlent-ils de la beauté d'un tableau aussi aimablement que de la saveur d'une sauce ; entre une dissertation sur le goût des havanes et la lecture de quelques pages d'un roman de Bourget, ils laisseront volontiers tomber de leurs lèvres deux, trois phrases sur l'aspect des questions sociales.

Le dilettantisme est la seule fleur qu'ait portée la société bourgeoise, mais une fleur stérile!

Nous ne nous étonnerons donc pas d'entendre cet anarchiste dilettante qui regarde les événements de loin, en homme désintéressé, déclarer qu'il repousse la loi uniquement parce qu'il ne trouve aucun moyen pratique de l'établir sans qu'elle le gêne; qu'il n'en croit pas moins à la nécessité de légiférer contre les propagandistes par le fait; que la propriété devrait être chose sacrée; que l'avènement du communisme est impossible et n'amènerait du reste que la misère universelle; enfin que pour lui le plus sublime mot de science politique est le « après moi le déluge » de Louis XV!

Pauvre M. Sernicoli! Vous êtes bien mal renseigné! Votre anarchiste dilettante qui s'intitule lui-même « un penseur égoïste » est le plus bourgeois des bourgeois. Vous pouvez lui tendre la main, vous êtes aussi anarchiste que lui.

N'ayant pas trouvé dans la lettre de son ami de renseignements précis sur les vues sociales de l'anarchie, M. Sernicoli cherche à s'éclairer par les écrits de Grave, de Malato, etc. Il est de ceux qui demandent aux propagateurs des idées nouvelles de leur expliquer jusque dans ses plus minutieux détails le fonctionnement de la société par eux rêvée : c'est demander l'impossible. Quiconque prétendrait avoir dans sa poche le plan de l'humanité à venir, je le traiterais à bon droit de menteur. Tout ce que l'anarchiste peut faire est de montrer que, même en se bornant aux éléments de connaissance actuels, une modification de l'ordre social dans le sens qu'il indique est possible. Croyez-vous que les philosophes français du XVIII^e siècle avaient la moindre idée des maux qui allaient résulter de la conformation même de la société qu'ils préparaient? J'ai entendu des personnes, qui semblent ordinairement douées de raison, demander : « Comment organisera-t-on le service des chemins de fer dans une société anarchiste? » La forme seule de la question est nouvelle; la préoccupation qu'elle trahit est vieille de bien des siècles, et nous la retrouverions aisément dans les paroles des pharisiens. C'est en pensant à ces pharisiens que le Christ disait : « Ne prenez donc point souci de savoir ce que vous mangerez, ce que vous boirez ou de quoi vous vous couvrirez... Cherchez d'abord le règne de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. »

Je le répète, les anarchistes ne forment point un parti et comme ils ne tiennent pas à se faire élire ils n'ont pas besoin de rédiger de programme.

Ils cherchent à débarrasser l'homme de l'oppression extérieure, à lui rendre la conscience de lui-même, à lui permettre de développer librement son individualité : ils croient que là est la vérité, et ils jugent qu'en présence de la réalisation de cette vérité l'interruption momentanée du service

des chemins de fer serait un bien petit inconvénient. Ils ignorent — autant que tout homme au monde — dans quel laps de temps leurs idées pourront être appliquées. C'est une question dont ils n'ont point à se préoccuper, car eux ils ne prennent pas pour devise : Après moi le déluge!

VII

Nous voici au point délicat : l'antipatriotisme des anarchistes ! C'est ici que M. Sernicoli sent le danger le plus proche et élève le plus désespérément la voix. Il débute ainsi (II, 122) : « L'amour de la patrie semble naître avec l'homme; les nomades eux-mêmes, bien qu'ils n'eussent pas de résidence fixe, considéraient comme patrie l'immense extension de terrain qu'ils parcouraient, et, quand la lutte pour l'existence les forçait à fixer leur demeure en des terres différentes de celles où ils étaient nés, ils en conservaient, au fond du cœur, un souvenir doux et triste à la fois. » Cette phrase prouve précisément le contraire de ce que l'auteur croit démontrer. Autant est naturel à l'homme l'amour du lieu où il est né et a longtemps vécu, où il a ses parents et ses amis, de la terre dont les aspects familiers se sont imprégnés en lui, autant serait absurde et contraire à tout sentiment humain l'amour pour un morceau de terrain dont les limites ont été tracées sur la carte par un congrès de diplomates et dont les habitants sont soumis à un même système de gouvernement. Aussi le patriotisme au sens moderne du mot n'existe-t-il pas.

L'exemple de la Belgique est à cet égard frappant : voilà un petit pays où les moyens de communication sont si nombreux que les rapports entre les habitants de toutes les provinces sont constants. Si l'esprit patriotique existait réellement rien ne serait plus aisé que de l'y développer. Or, qu'arrive-t-il ? Le patriotisme même apparent y est nul. Et cela se conçoit : on y a parqué dans les mêmes frontières deux peuples essentiellement différents de caractère et d'aspirations, l'un germain, l'autre latin : l'un agriculteur, l'autre industriel ; l'un habitant les plaines, l'autre habitant les montagnes. Le contraste est complet ; comment inspirer l'amour d'une imaginaire entité, la Belgique, à ces deux races qui ne se comprennent même pas ? Et partout c'est la même chose : ferez-vous aimer la Russie aux Polonais ? Les Alsaciens sont-ils allemands ou français ? Devaient-ils crier : « Vive Napoléon ! » en 1869, et « Vive Guillaume ! » en 1871 ? Et en Italie même, que de différences entre les Siciliens et les Lombards ! Comment les soumettre aux mêmes normes ? Comment leur inspirer l'amour d'une commune patrie qui ne se manifeste à eux qu'en leur imposant le service militaire et en les pressurant d'impôts ? Aussi dans les pays où le service militaire n'est pas

personnel, tous les parents qui ont quelque argent disponible le sacrifient-ils pour sauver leurs fils de la caserne ; dans les pays de service obligatoire les jeunes gens intelligents tâchent d'échapper par tous les moyens à la conscription, ils se cultivent quelque infirmité ou même s'exilent : et cela se passe également en Italie, n'en déplaise à M. Sernicoli.

Non! le patriotisme n'existe pas chez l'homme sain! Il serait aussi absurde de le considérer comme naturel à l'homme que de regarder les effets de l'alcool sur notre organisme comme un processus physiologique normal! Car les manifestations patriotiques ne sont que des ivresses provoquées artificiellement. Elles ne se produisent que dans les foules excitées par leur propre tumulte et par l'attente du spectacle promis. Rétrospectivement elles paraissent ridicules, incompréhensibles. Voyez, pour citer le plus récent exemple, les fêtes franco-russes : ne détermine-t-on pas l'enthousiasme dans de telles circonstances avec les mêmes moyens qui servent à déterminer la gaieté les jours de carnaval? Je défie de trouver où que ce soit une expression du patriotisme assez claire, assez sensée pour rendre perceptibles à notre esprit les caractères distinctifs d'un tel sentiment. Parmi les innombrables chansons patriotiques, pas une ne donne à l'analyse un résidu appréciable. Pas plus M. Sernicoli que tout autre ne peut nous aider à découvrir le mot de l'énigme : la phrase citée tantôt prouve précisément qu'il ne peut comme nous concevoir que l'amour du lieu natal. Quant à son patriotisme, il ne produit que des élans lyriques dans le goût de celui-ci (II, 152) : « Faites un peu ce que vous voulez de tout le reste, mais unissez-vous à nous toujours, en tout cas, pour empêcher que le sol où reposent les os de nos mères et de nos martyrs ne soit pas dans l'avenir foulé aux pieds par le brigand étranger. » J'avoue ne pas comprendre. Si M. Sernicoli disait : Tâchons de ne pas être gouvernés par des étrangers parce qu'ils connaissent moins nos intérêts que nous-mêmes, je saisis sa pensée... « Les os de nos martyrs! » Quels martyrs? Les morts de la guerre pour l'indépendance de l'Italie? S'ils se relevaient ils trouveraient l'Italie plus esclave que jamais! Giordano Bruno ou Savonarole? Quels rapports y a-t-il entre eux et Crispi? Ne sont-ils pas bien davantage les ancêtres des anarchistes? « Le brigand étranger, » *il predone straniero!* Mais il n'est brigand que parce que vous le traitez en brigand! Sinon, puisqu'il aime lui aussi son lieu natal, il n'aurait aucune raison de venir envahir votre pays!

Tant que des phrases comme « Dieu protège la France » étaient inscrites ailleurs que sur les pièces de cent sous, le patriotisme était admissible : c'était une émanation du Tout-Puissant. Mais aujourd'hui quel fondement lui reste-t-il? Aucun! Aussi est-on obligé, pour le maintenir en nous, de nous le présenter dès notre enfance comme évident, nécessaire, prescrit par

la loi morale, de nous empêcher à tout prix d'y réfléchir, de le discuter. Il est remarquable que les gens chargés d'entretenir les sentiments patriotiques s'imaginent réellement que ces sentiments existent en eux et ne s'aperçoivent pas que les gouvernements les emploient par nécessité vitale : car sans le patriotisme les gouvernements ne pourraient subsister. Tolstoï a longuement insisté sur cette vérité que l'armée est la seule force qui maintienne la société dans sa forme actuelle et M. Sernicoli reconnaît expressément l'exactitude de cette affirmation (II, 148). Je recueille précieusement cet aveu car il implique ceci : la société présente ne se maintient que par la violence et les armées ne sont nullement destinées à défendre les peuples contre les attaques des peuples étrangers, mais à défendre les gouvernements contre les peuples qui deviennent conscients de l'oppression qu'ils subissent (1).

Il en est de l'idée de patriotisme comme des idées d'autorité, de propriété, etc. Elles appartiennent à un ordre de croyances passé. Nous ne les acceptons que tant que nous ne les analysons pas : dès que nous entendons la parole humaine on nous les donne pour des axiômes qui ne sont pas plus démontrables que les axiomes de géométrie : ce sont les dogmes, les articles de foi de la société bourgeoise. Et ce dogme du patriotisme est le plus profondément miné dans l'opinion publique parce que c'est celui dont l'absurdité apparaît en premier lieu évidente, même aux esprits pour qui réfléchir est un effort pénible!

VIII

L'auteur résume en un projet de loi inédit les remèdes qu'il préconise pour combattre l'anarchie.

Ce projet, qui contient beaucoup de dispositions analogues à celles des lois d'exception votées en France et en Italie, a ceci d'original qu'il rétablit l'exil à l'usage des délinquants qui auraient été portés au délit par leurs principes sociaux (II, 273).

Les considérants de cette mesure nouvelle sont dignes d'être exposés.

Déjà dans un chapitre précédent (II, 49) l'auteur combattait une opinion exprimée par Lombroso, à savoir qu'il faut user d'indulgence envers les

(1) Tolstoï a traité à fond la question du patriotisme, principalement dans *le Salut est en vous* et dans *l'Esprit chrétien et le Patriotisme*. Il a parfaitement vu que c'était là le point le plus faible de la société bourgeoise. Aussi M. Sernicoli, qui a senti le danger, n'expose aucune des idées de Tolstoï et n'essaye pas de le réfuter. Il se contente d'appeler une œuvre de fou « qui prouve combien notre siècle est dégénéré » *le Salut est en vous*, — un des livres les plus solides et les plus irréfutables qui aient paru de longtemps — et d'accoler au nom de Tolstoï les épithètes les plus variées : il l'intitule conte, littérateur, savetier, pleurnichard, fou, écrivain pernicieux, sans même s'apercevoir de la contradiction existant entre ces deux derniers termes.

anarchistes parce qu'ils sont poussés au crime par des motifs altruistes. C'est précisément pour cette raison que M. Sernicoli veut se montrer plus sévère à leur égard. Ils sont plus dangereux, dit-il, donc nous devons les punir davantage, puisque la seule base de notre droit criminel est la défense de la société.

Analysons de près cette proposition de l'auteur, et acceptons un moment, quelque vague qu'il soit, son principe de la défense sociale.

Voici deux individus : l'un est violent, colérique, dominé par ses passions, incapable de se réfréner; l'autre est doux, bon, paisible, compatissant à toutes les souffrances, mais il est convaincu qu'il hâtera la fin de notre état social et des misères qui lui sont inhérentes en lançant des bombes pour terroriser les gouvernants.

Lequel de ces deux hommes est le plus dangereux? Le second, répond l'auteur, parce qu'il est permis de croire que les passions se calmeront avec l'âge, tandis que les conséquences logiques d'un principe demeurent constantes. En admettant même qu'il soit ici question des conséquences d'un principe, — ce qui n'est pas puisqu'il ne s'agit que d'un moyen de propagande indépendant du principe, — le raisonnement de M. Sernicoli est faux : car s'il y a quelque chose d'irréductible dans la nature humaine, ce sont les manières de se manifester des sentiments, les instincts organiques, toutes les tendances inconscientes. L'homme abandonne aisément une théorie, mais que d'efforts de volonté ne lui faut-il pas pour se contenir, s'il est d'un caractère emporté, pour demeurer calme, s'il est irritable?

J'arrive donc à une conclusion opposée à celle de l'auteur. Et mon opinion se confirme encore si je considère la question à un point de vue plus général. L'homme en proie aux passions est dangereux, quelle que soit la forme de la société au sein de laquelle il vit; il met en péril l'existence de l'individu considéré indépendamment du milieu social. Le propagandiste par le fait au contraire n'atteint que l'homme social participant à certaines institutions : ces institutions modifiées, il ne songera plus à attenter à la vie de personne. Donc ce que M. Sernicoli entend par « défense sociale » c'est la défense de l'ordre social actuel ou mieux de la forme actuelle de gouvernement : car il ne parle point de défendre l'ensemble des citoyens soumis à notre ordre social; au contraire, il veut soustraire la justice à toute influence de l'opinion publique, il préconise la suppression des jurys, il veut condamner les criminels politiques plus sévèrement que les autres parce que le peuple a plus d'indulgence à leur égard.

Cette hypocrite formule de la défense sociale, le texte même des lois la dément. La loi d'exception votée par la Chambre italienne sur les délits commis au moyen des matières explosibles, comme des peines qui sont en

proportion ascendante selon que la bombe a détruit un édifice quelconque ou un édifice public, a blessé ou a tué des personnes. Or, je vous le demande, qui prétendra que le propagandiste soit plus dangereux pour la société parce que au moment de l'explosion il s'est trouvé qu'il y eût des gens à proximité, et que le hasard a fait que l'un ou l'autre d'entre eux reçût des blessures susceptibles de déterminer la mort? Pourquoi infliger 15 à 20 ans de réclusion si les blessures ont été guéries, 20 à 24, si elles ont été suivies de mort? Pourquoi? Parce que le vrai principe de la justice telle qu'on la pratique dans les tribunaux c'est œil pour œil, dent pour dent! Cinq ans de plus de votre vie pour payer la vie que vous avez détruite! C'est pour M. Sernicoli seulement que cela se nomme « défense sociale »!

Le rétablissement de cette peine surannée, l'exil, est un simple trait d'esprit de l'auteur; les anarchistes trouvent l'organisation sociale de leur pays mauvaise? qu'ils aillent vivre ailleurs! Secrètement M. Sernicoli espère que toutes les nations dites civilisées prendront des mesures semblables et que l'on se verra contraint de déposer les anarchistes sur quelque lointaine terre, aussi insalubre et aussi pestilentielle que possible.

Une autre disposition originale du projet de loi de l'auteur est celle qui majore la peine quand le délit a été commis à l'occasion d'une grève. Elle se fonde sur des considérants analogues, tirés du principe de la défense sociale que nous venons d'examiner. L'auteur affirme de plus que les grèves n'ont pas la misère des ouvriers pour cause, et revenant sur les troubles qui eurent lieu en Belgique en 1886, il prétend que les ouvriers verriers y gagnaient jusqu'à 24,000 francs par an! Sans même relever l'exagération manifeste du chiffre, je rappellerai que seuls les souffleurs reçoivent un salaire considérable, et cela uniquement parce que leur métier est si épuisant qu'il tue un homme en peu d'années; quant aux autres ouvriers verriers, leur situation n'est nullement enviable: si M. Sernicoli s'était donné la peine de visiter une verrerie il aurait senti quelle atmosphère torride il y règne, et il aurait constaté que les hommes qui vivent là ne sont ni aussi gras ni aussi florissants que des bourgeois!

En ce qui concerne les anarchistes qui développent et propagent leurs idées sans songer aucunement à user de la violence, l'auteur déclare que sa « conscience de vieux libéral » lui interdit de préconiser des mesures qui tendraient à restreindre la liberté de conscience. Cependant il est bien convaincu que ce sont ces anarchistes-là qui compromettent le plus gravement son ordre social. Aussi cherche-t-il un moyen détourné de les atteindre, et voici ce qu'il trouve enfin: Nous vous permettons, leur dit-il, de penser comme vous l'entendez et d'exposer vos théories; seulement, nous qui sommes au pouvoir, nous refusons de vous employer et de vous payer

puisque vous repoussez l'ordre social dont nous sommes les représentants : donc nous révoquons tous les instituteurs, tous les professeurs d'université, tous les employés de l'État qui expriment leur sympathie pour les idées socialistes ou anarchistes (II, 287 et suiv.).

Ceci caractérise de la façon la plus nette les « vieux libéraux ». Nous les entendons journellement autour de nous faire des raisonnements semblables. Ils se demandent de quoi l'ouvrier se plaint : N'est-il pas libre d'aller et venir, de travailler ou de chômer à son gré, d'accepter ou de refuser les conditions du travail qu'on lui propose ? Certes ! Seulement, les vieux libéraux, qui sont en excellents rapports avec le gouvernement, savent bien que l'ouvrier ne trouvera nulle part des conditions assez avantageuses pour lui permettre d'échapper à la misère, et que s'il ne veut pas accepter celles qu'on lui offre il n'aura que la liberté de mourir de faim.

Les dernières pages du livre de M. Sernicoli nous permettent de compléter la psychologie du vieux libéral. Le vieux libéral est adversaire de toute intervention de l'État dans les questions sociales : que l'État se borne au rôle de gendarme, de « marchand de sûreté », qu'il cesse de faire des lois nouvelles, qu'il ne se mêle plus des questions qui ne le concernent pas, qu'il n'exige plus de diplômes des jeunes gens qui veulent exercer la profession d'avocat ou de médecin. « Que l'on songe, conclut l'auteur, que toute loi abolie est une liberté donnée, que toute liberté donnée est un moyen offert à quelque citoyen de gagner sa vie, est une recrue soustraite à la grande armée de l'anarchie et du désordre social. » (II, 286.) Je déduis la conséquence dernière de ce principe et j'obtiens ceci : Supprimons donc toutes les lois, nous aurons acquis toutes les libertés et les anarchistes ne feront plus parler d'eux puisqu'ils auront obtenu ce qu'ils réclament.

Si l'on développe l'idée mère du vieux libéralisme, c'est bien là le terme dernier auquel on doit aboutir. Le vieux libéral ne croit plus à Dieu, à l'existence d'une vérité supérieure objective qui justifie l'autorité et soumette l'homme à de rigides règles de morale. Il s'est moqué de la religion : les liens qui rattachaient l'homme au ciel sont brisés. Pour lui l'individu naît isolé, sans rapports intimes avec d'autres êtres, et doué d'une volonté libre : il n'a d'autres mobiles que des mobiles égoïstes, il est livré à toutes les violences de cette lutte acharnée que l'on appelle aujourd'hui « libre concurrence ». De là le laisser faire, le laisser passer ; de là, pour les esprits impitoyablement logiques, la suppression de toute loi. En face de cette conséquence dernière le vieux libéral recule : car à ses yeux la suppression de toute loi ne peut produire que le désordre. Il ne voit pas comme nous ces liens organiques qui rattachent tous les êtres, il ne sent pas cette cohésion de l'humanité que nous sentons.

Il ne peut échapper au dilemme, et la vie n'a pas de raison d'être pour lui. Il s'accroche au moment présent, à la sensation passagère qui lui échappe quand il croit la saisir. Quand les partis révolutionnaires apparaissent, il ne comprend pas, il s'effraie, il a peur de la mort. Il clame que l'ordre social est compromis, il fait appel aux efforts de tous les conservateurs ; il s'écrie : « En face du péril commun il ne devrait plus y avoir de partis politiques, il ne devrait plus y avoir de dissensions internationales. » (II, 291.) Il conjure tous les gouvernements de s'unir... S'unir, soit ! mais pour défendre quoi ? Sa foi ? il n'en a plus ! ses idées ? elles sont négatives ! Ce ne sont donc que ses jouissances ! Il est instructif de le voir, dans son affolement, se rapprocher de ces catholiques mêmes qu'il a combattus à outrance, qu'il a insultés stupidement, et humblement mendier leur secours. Qu'il mendie ! ils sont encore en état de lui faire l'aumône, car, tout blessé à mort qu'il est, le catholicisme est moins malade que le vieux libéralisme !

IX

Le livre de M. Sernicoli est de ceux que font du bien aux idées qu'ils attaquent. La nullité des arguments invoqués et la malveillance évidente de la polémique préviennent le lecteur en faveur des anarchistes. Puis de cet amas de pages incohérentes se dégage l'impression que l'auteur a par instant conscience de défendre une cause perdue d'avance. Il fait parfois appel à l'opinion publique : mais ce n'est dans sa bouche qu'une simple formule. Les mesures qu'il propose tendent à empêcher cette opinion publique de se faire entendre, et il est d'avis qu'il ne faut accorder à l'ouvrier qu'un salaire qui suffise à peine à le nourrir (I, 89, 90) afin de l'empêcher de s'éclairer sur sa situation sociale.

A leurs heures de lucidité nos adversaires sentent bien que ce ne sont pas les bombes, que ce ne sont même pas les écrits de quelques hommes qui mettent en péril leurs gouvernements, mais qu'il se passe maintenant quelque chose de terrible et d'inévitable qu'aucun effort humain ne peut empêcher : la vie se retire peu à peu de la société bourgeoise. Tout ce que l'état patronne est par cela même frappé de stérilité. Les parlements n'offrent plus que le spectacle lamentable et grotesque de gens s'accusant mutuellement de turpitudes, et discutant des heures durant des questions qui depuis longtemps ne sont plus à l'ordre du jour pour tout esprit sensé. La science est par essence internationale et les universités tendent de plus en plus à se libérer de tout programme fixe. En art les protections officielles n'ont jamais été accordées qu'aux pleutres ; les gouvernements sont demeurés dans une ignorance absolue du mouvement artistique du siècle. La carrière

militaire ne tente plus guère que les fainéants et les incapables. Tout ce qu'il y a de fort, de jeune, d'intelligent dans une nation s'éloigne de la bureaucratie, cet essentiel mécanisme de nos États, et répugne à s'enrôler dans ces administrations où le talent personnel est réputé inutile et même dangereux. D'autre part, le nombre de ceux qui embrassent les professions qui les mettent en relation directe avec le public augmente considérablement : c'est de ce côté que se dirigent les hommes les plus intelligents, les esprits les plus libres.

Si même il était possible de faire disparaître tous les anarchistes, si même on anéantissait les idées en tuant les hommes, ce lent et sûr mouvement de reflux n'en continuerait pas moins à s'accomplir, et le gouvernement ne serait bientôt plus constitué que par quelques crétins, serviteurs de quelques tyrans.

Nous avons conscience d'être portés par le courant, nous savons que nous exprimons les plus intimes désirs de l'homme ; c'est grâce à cet accord entre nos conceptions et nos tendances organiques que nous avons récupéré cette joie de travailler, cette joie de vivre que les représentants de la société qui meurt n'ont jamais connue : le bonheur dont ils avaient fait erronément le but de leurs efforts, nous l'avons trouvé sans le chercher, il est né spontanément de l'harmonie rétablie en notre âme. Les aspirations qui s'élèvent confusément en nous et autour de nous se précisent chaque jour davantage. Nous avons la certitude de suivre la vraie route, de participer à la formation des idées qui doivent triompher. Ces idées, nous leur sacrifierons sans peine notre vie, car c'est d'elles que nous la tenons, c'est en elles qu'elle s'immortalisera. En un mot nous avons reconquis la foi, celle-là même qui soulève les montagnes.

JACQUES MESNIL

A JOUR FERMANT ¹⁾

I

Le soir d'hiver a pressuré les maigres vignes de lumière
et les grandes nues d'écarlate
les grands fantômes ourlés de halos d'or
sont broyés par la brume vorace
et broyés par un lourd silence hyémal de nord
comme douces chansons d'Aquitaine
étouffées sous des rafales de clameurs noires.

Les bêtes des bois ululent par le silence
la faune de proie bondit pour ses requêtes ;
l'eau des petites anses s'engourdit près des barques
et le sagittaire inconnu bande l'arc
mince et blafard de la lune malade
et les oiselets craintifs cachent leurs têtes loin des hasards.

La route qui serpente à la ravine
s'emplit de frissons lourds, de râles sourds
des pas glissent, des heurts butent aux racines
et l'inconnu de la nature se lève lourd
en peurs pour l'enfant timide
en coups battants du marteau de fièvre sous le serre tête
des égotants, en volonté pour les poignards
des rôdeurs rauques de la nuit et du silence.

Soir de caverne et de décembre.
Les paquebots dans la mer de boue grise
mugissent vers le fanal d'or et d'ambre.

(1) *Des Limbes de lumière*, à paraître chez Deman, avec ornementation de Georges Lemmen.

Les trains dévorent la campagne en fuite
 en appels de vapeur, comme du fonds de transes
 inconnues, et de matière mal réduite.
 C'est le soir d'hiver de froid rigide et terreur dense.

II

Par des senteurs de cale et de caque
 et des buées froides et opaques
 le long des quais où les steamboats en partance
 sont pris de noir sauf les feux pâles
 où se chauffe, fantôme, un cuisinier noir
 le port s'endort et ses docks s'enseulent.
 Seul vit le gin aux étroites cantines
 sous son souffle les images se déterminent
 qui dicteront le rêve du soir au pauvre hère
 que balance, pour toute vie, le souffle marchand de la mer.

Autour des fiasques et des pintes de grès
 dans la fumée des fortes pipes, le bouge
 s'emplit de la vie invisible de l'image
 et bien loin du départ de demain et des agrès.
 Le somnolent près du poêle rouge
 rêve le faubourg vers où partent ses messages.
 Le songe de l'enfant qui traîne sur les ports
 son costume, déjà de marin, sous des sabords
 identiques, à ceux-là qui bordent le rivage
 et de la femme, lasse déjà des coups de l'âge
 passent, en rapides effluves sur les visages
 par la lourde buée de querelles et d'orages.

Et Jonathan regarde John Bull.
 Et le Flamand des galiotes pansues
 regarde le pêcheur des dunes de France.
 Et clos dans l'ignorance des langues, comme en cellules,
 ils boivent avant qu'un heurt malencontreux
 d'un plus ivre, sur un autre, engendre la dispute
 déesse morne des lieux de joie des malheureux.
 Cependant sont entrés des chanteurs ambulants
 et les vieux lieds du nord entonnés par ces gens

vêtus des piteuses défroques de l'exil
font passer sur leur songe épais d'idées en loques
des rades d'Avalon et des délices dans les îles.

III

L'étrange visiteur déployant son manteau
qui recouvrait un maigre corps
dit d'une voix cassée de ventriloque :
La fleur de la caresse est tombée d'un coup de couteau
bizarre destin des fleurs de joie par les ordures
immanentes en ces lieux perdus pour le bourreau.

C'est un bref destin, sous les poings,
de toutes ces âmes en fêlures
le sentier tors de la rade à la ville
est plein d'embûches, indélébiles
car ce n'est point ce qui les cause, l'infortune
d'un passant qui choit, dont s'encolère l'âme dure
mais la fatalité de ces lieux sombres et sans étoiles.

Et vous, marchands, qui voyez sous les bâches
des larges entrepôts
les tonnes de harengs et des amas de peaux
et dormez tranquilles sur vos sacs d'écus
je vous crois coupables de dormir près de la hache
que forge vos grands désirs de pots plein d'or
extrait de la durée des songes tristes des matelots
si longtemps tristes qu'ils sortent ensemble de leurs poches
et l'argent des plaisirs et le couteau de la mort.

IV

La tempête est plus funèbre sous ce ciel bas
où les arbres se tordent vers la terre intérieure
pour fuir les torsions brutales des autans.
Le vent a des courroux plus sensibles qu'ailleurs
et dans nulle lande de malheur ici-bas
ne tonne plus fort la colère rythmique des océans.

Le vent s'engouffre dans les petites rues des bourgades
 et décroche les battants de porte des églises
 dont le toit d'ardoise s'émiette. Des cavalcades
 de bétail apeuré s'enfuient en meuglements.
 Les coups sourds de la mort battent les bêtes
 affolées dans leurs pressoirs de mort trop étroits
 et le hasard tueur prélève son accise
 sur l'avarice humaine, aux mugissements de triomphe du vent.

C'est sur la campagne alourdie
 le spectre unique de la peur
 triomphatrice, le pied sur les labeurs
 annulés de son coup de grâce
 et c'est l'heure où la survie
 foule hagarde et tressillante, envahit
 du remords, hommage aux crimes inconnus
 les yeux des durs paysans
 courbés en peureuses prières
 sous la colère de l'élément puissant.

Et la vie d'antan se lamente
 sous la présence de ses victimes
 à travers la voix de l'autan
 sur les pauvres âmes en dol des vivants.

V

Trois paillasses joyeux entrent dans le hall morne :
 J'ai compté tout le jour au long des bordereaux
 des sommes et des sommes, ainsi l'argent des hommes
 me passe sous les yeux et par les mains.
 Demain, je recommence les comptes prestigieux
 aujourd'hui, je serai gai, car il reste des sous des sommes.

Et l'autre : J'ai rogné tout le jour des salaires
 imputant l'amende et les frais ;
 le pauvre et le prospère
 passent sous ma coupe exigeante.
 Je suis le desservant de la Thémis austère
 mais je ris aujourd'hui de gaité folle
 car les fleurs de la rigueur ont déployé toutes leurs corolles.

Et l'autre : Le moyen de plaire et puis de vivre
 est de mêler parmi les gouttes de l'eau
 d'âcres poisons qui font voir clair par le givre
 réel des fenêtres, et tapisser de joyaux
 les humbles mansardes, où règne la gêne et la souffrance
 j'ai trouvé mieux que ceux qui me devancent
 et ma joie d'aujourd'hui provient de leur bombance
 à tous loqueteux et souffreteux du vivre.

VI

LA FACE DE CIRCÉ

Hola ho, vers la fin proche, cinglez au nord
 aux îles de la neige où seules vivent les chèvres
 et se rabougrit le vétuste humain chasseur de grèbes
 et de pingouins; hola ho, vers le désordre des pôles blancs
 vers le maigre lichen et ses conquistadors
 vêtus de peaux et sourds, aux bras trop longs
 ces gens des plèbes.

A travers le mur oblique de la neige
 et le jeu de ses flocons
 qui feignent encore quelque arabesque
 aux confins du monde presque
 pour jouir, avant la vue vide du néant
 encore quelque peu de la fresque du monde
 celle que vîmes et vécûmes si bons
 et si las après la fièvre !

Vaisseaux des Atlantides, capitanes en chansons
 galères qui furent galères
 yoles des villettes en chansons.
 parades de barquettes, aux quais près la rivière
 Appareillez.

Un même train morne mène les lourdes semauques
 et les grossiers chalands des armateurs et des négociants
 vers le givre définitif! O ferrures mal assemblées
 et bois traîtres de trop jeunes cépées
 au comptoir de la mort, au marchand
 d'éternel whisky, de rhum et d'arack!

Et laissez
 les pâles qui devisent de votre mort en jouant aux dés
 le long des digues.

Abandonnez
 dès l'heure frissante du départ les espérées
 qui dansent la gigue
 car vous allez
 vers où c'est l'arcade
 et le propos et le repos
 et l'accolade.

Non celle du retour, mais de l'arrivée.
 Vois-tu les pampres pâles des vignes de destinée
 non celle du retour trop hâté
 cependant que grève l'âtre
 non celle des arrivées fêtées
 par des enfants commettant des gestes de théâtre
 mais la suprême arrivée
 vers le port illuminé
 des lucioles qu'avez émises
 vous, vous-mêmes les âmes transmises
 par la marâtre hérédité.

Alors Circé.

Vos ors, vos fièvres et vos courroux
 et votre mieux sous vos paupières
 et votre cœur rouge aux lèvres de vos plaies

votre vœu de terriens dont le cou
 plie sous les doigts de la première
 qui vous incurve sous ses pieds

votre hymne conquis malgré les périples
 votre hymne cassé à votre bouche édentée
 votre vœu triple
 de richesse, de hasard, de beauté.

Ah morts avant l'heure, laissez
 les vêtements illusoires
 et votre gloire de faire croire
 car ici se dévoile l'image de Circé.

La face de Circé est face de vérité
la vérité qu'avez créée
dans vos synodes,
celle que vos pas désespérés
sous les ciels rouges ont proclamée
aux coins de vos exodes.

Et pardonnez bien à Circé
d'être à travers ce miroir blanc
des temps appesantis et lents
à vos âmes, miroir de beauté.

Les caresses câlines aux promesses d'aurore
oubliez-les
car le masque est sur ma face encore
de vos doigts de fer, lié
comme chansons de lyre, aux dents de l'apparence
oubliez ;
le fard que vous essuieriez
c'est le vrai des apparences.

Car je suis la mort pâle, en robes de décembre
et l'hiver de vos cœurs a su meurtrir mes rides
de cicatrices éternelles.
Vos zèles de mourants seraient battus des ailes
de l'ange triomphal des éternelles cendres
maître de la foi vraie au néant
dont la voix vous appelait des océans
pour que vos âmes lasses aux havres viennent se rendre.
Je suis l'inconsolée des temps de la substance.
Accourez et mourez.

Et des enfants pâles rechanteront l'antienne
ils appareilleront vers les gloires anciennes
d'un beau vol de voiles sur la mer.
Le courant sait rendre des squelettes crispés
avec dans les doigts des pièces de monnaie
d'une effigie si trouble qu'on en tremble
à regarder la face auguste qui assemble
les faces entrevues aux limbes de lumière
si belle et si féline en caresse d'aurore.

GUSTAVE KAHN

ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

La Psychologie de l'Anarchiste-socialiste ⁽¹⁾

« Quel but vous êtes-vous proposé ! — Eh ! mon dieu le même qu'on se propose en écrivant toute histoire : Trouver le vrai ».

E. RENAN

Comme tous les hommes, les anarchistes-socialistes possèdent des tendances diverses. Parmi elles, il en est qui sont communes à tous les anarchistes. Nous les avons déterminées. Ce sont ces tendances communes — leur ensemble est spécial à l'individu qualifié anarchiste-socialiste — qui prédominent en la cérébralité de l'être, le différenciant des autres individus.

Ces tendances particulières subordonnent à elles toutes autres tendances ; elles provoquent l'atrophie de ces dernières ou en empêchent le développement. Par leur aggrégat, elles sont réellement créatrices de l'« état d'âme » anarchiste-socialiste.

Chez l'anarchiste existe donc une harmonie mentale résultante de l'équilibre, non pas par suite de l'égalité des tendances, mais à cause de la subordination des tendances à quelques-unes d'entre elles. Celles-ci que nous connaissons l'emportent sur les autres et tracent à l'individu la voie à suivre. Il y a unité dans la vie de l'Anarchiste dont la fin est réellement l'expansion de ce qu'il dénomme Vérité, de ce qu'il estime être le Juste, le Bien, le Beau.

Les *Unifiés* sont « ceux en qui l'harmonie résulte non pas de l'équilibre

(1) Cette étude forme partie des conclusions d'un livre, *Psychologie de l'anarchiste-socialiste*, qui paraîtra en avril prochain chez l'éditeur parisien Stock.

Nous n'avons, en écrivant cette œuvre scientifique, aucune intention apologique ou incriminatrice, nous sommes guidés par le seul souci de la vérité ; nous n'improvisions ni n'approuvons, nous constatons.

des tendances à peu près égales en force, mais bien de la subordination de l'ensemble des tendances à l'une ou à quelques-unes d'entre elles. Celles-ci font l'unité de la personne et ne laissent guère aux autres tendances que l'activité nécessaire à l'entretien de la vie et à la conservation de la santé lorsque même elles n'entraînent pas la ruine de l'esprit et la mort de l'organisme par la rupture de l'harmonie indispensable (1). »

Il ressort de là que l'anarchiste-socialiste est du type *unifié* ; les tendances communes, par notre analyse déterminées, forment un système prédominant sur les autres tendances individuelles et caractérisant l'anarchiste-socialiste.

Dans la mentalité anarchiste se rencontrent : esprit d'examen, amour du moi, sens de la logique, curiosité de connaître. De là résulte que l'Anarchiste-socialiste participe du type *Réfléchi*. Avec M. Paulhan, nous entendons ainsi désigner les individus qui ont l'esprit attentif, qui examinent leurs sentiments, leurs désirs, leurs actes, leurs qualités, leurs pensées.

L'anarchiste, nous l'avons démontré, est un observateur des phénomènes sociaux. Il les réunit en son cerveau, les compare et en tire des conclusions. C'est un analyste de ses sentiments, de ses pensées, de ses désirs. Innombrables sont les « pourquoi » qu'il se pose à lui-même. Il passe au crible de la raison tous ses sentiments, toutes ses sensations. C'est donc justement que nous le classons parmi les « Réfléchis », « les maîtres d'eux-mêmes ». Même lorsque, propagandiste par la violence, l'anarchiste agit criminellement, il est encore un « réfléchi », un « maître de soi ».

« Lorsqu'on examine ses pensées et ses désirs, ses qualités quelles qu'elles soient, il arrive que l'on s'y complaît. Lorsque l'on s'y complaît, on n'est pas loin de se plaire à les mettre en relief et parfois désirer que les autres prennent goût à les admirer (2) ».

Cette juste remarque le serait encore si l'on écrivait : « *On n'est pas loin de désirer que les autres les partagent.* » L'Anarchiste-socialiste est, nous le savons, affecté de prosélytisme ; il veut que les autres partagent ses idées qui, pour lui, représentent le Vrai, le Juste, le Beau, le Bien. Elles ne sont ainsi représentatrices pour lui de la Vérité, de la Beauté, du Bien que parce l'anarchiste examine ses idées, scrute ses sensations, analyse ses sentiments ; parce qu'il est, en un mot, un raisonnant, un « réfléchi ».

En la mentalité anarchiste-socialiste, nous avons décelé la présence de l'esprit d'opposition, modalité de l'esprit de révolte. Aussi est-il du type *contrariant*. Toutefois, on remarque aisément que, grâce à la curiosité de connaître, l'opposition n'est pas recherchée pour elle-même. L'anarchiste ne

(1) FR. PAULHAN, *les Caractères*, p. 22. Paris, 1894, Félix Alcan, éditeur.

(2) FR. PAULHAN, p. 34, *loc. cit.*

contredit pas pour l'unique plaisir de contredire. Certes, en contredisant il jouit mais cette jouissance n'est pas son but. Il a pour fin dans sa contradiction de s'éclairer, d'accroître ses connaissances. Il veut atteindre à la vérité et, pour ce, il examine le pour et le contre, soutenant l'un ou l'autre suivant son interlocuteur. Chemin faisant, la contradiction, par elle-même, lui a donné une jouissance qui s'intensifie progressivement par son accession à ce qu'il juge la vérité et qui atteint son maximum de perfection quand il a réalisé sa fin finale: l'expansion de l'Idée.

Généralement, l'anarchiste n'est pas ballotté entre deux croyances contradictoires. Il est arrivé à la certitude bien que, toujours, il examine les phénomènes pour infirmer ou confirmer cette certitude. Puisque affecté du sens de la logique, il ne peut être flottant entre deux idées opposées; une fois qu'il a atteint ce qu'il estime la vérité, il s'y arrête, il s'y fixe.

L'anarchiste-socialiste n'est pas un inquiet, un hésitant. Il sait ou croit savoir ce qu'il veut et il le veut fortement. Il a des passions vives mais peu mobiles. Il a de la *fixité* dans les idées, les opinions. Il est devenu anarchiste-socialiste à la suite d'une série de délibérations comme l'ont montré les extraits confessionnels que nous avons donné, comme on le verra dans un ultérieur chapitre sur la genèse de l'anarchiste. Il a longuement élaboré ses idées; il a délibéré son opinion. Il est plus convaincu que croyant. Il n'arrive pas à la conviction par la foi, mais il atteint à la foi par la conviction.

Cette fixité dans les idées n'implique point l'invariabilité de l'individu. Cela signifie seulement que l'anarchiste n'est pas en proie à une permanente lutte de ses tendances. Il ne se produit point chez lui une variation continue des tendances dominantes.

Quand l'anarchiste cesse d'être anarchiste, cela résulte d'une infinité de causes, — notables plus ou moins, — génitrices d'une délibération. C'est cette délibération — résultante nouvelle — qui provoque le non-anarchisme de l'individu. Par *fixité*, *fixé*, j'entends donc dire : que l'anarchiste-socialiste n'est pas hésitant sans cesse entre des tendances ou des groupes de tendances; qu'il n'est pas constamment en proie à des désirs opposés : qu'il ne subit pas l'alternative domination de tendances contraires.

L'anarchiste-socialiste est doué d'« amour du moi », d'« amour d'autrui » et de « curiosité de connaître ». Aussi s'intéresse-t-il à beaucoup de choses, à tout même. Il n'est aucun phénomène naturel, social qui n'attire et ne retienne son attention. Il veut savoir plus qu'il ne sait; il veut faire progresser son moi; il veut qu'autrui perfectionne son moi. Avec Térentius, il dit :

Homo sum : humani nihil a me alienum puto.

De cet intérêt pour tout ce qui est résulte l'*ampleur* du caractère.

« L'ampleur du caractère suppose un grand nombre de tendances, d'émotions, de sentiments, de croyances, d'idées... Les grands sentiments généraux ou abstraits indiqueront en général un caractère plus large ou tout au moins l'ampleur relative de ces sentiments mêmes (1). » On le voit : l'anarchiste possède un caractère ample, large.

Quel caractère peut avoir plus d'ampleur que celui de l'homme, qui à tout s'intéresse; qui éprouve des émotions fréquentes — l'anarchiste jouit d'une grande sensibilité —; qui pour patrie a le monde entier; qui considère tous les hommes — n'importe leur origine — comme ses frères?

Au dire de l'auteur de *les Caractères*, l'antipatriotisme naît *ou* de sentiment froissé *ou* d'une réaction contre les excès d'un patriotisme inintelligent *ou* d'idées générales « très élevées, un peu prématurées seulement ». M. Paulhan admet l'alternative en cette génération. Il erre. Les causes efficientes de l'antipatriotisme sont l'aggrégat des causes précédemment énumérées : froissements de sentiments, réaction contre le chauvinisme, idées générales. Ces causes s'ajoutent, entre elles se composent et leur résultante est : l'antipatriotisme.

Chez l'anarchiste-socialiste les idées générales prédominent. Pour origine cette prédominance reconnaît l'existence des qualités mentales, « sens de la logique, curiosité de connaître ». Il élabore son antipatriotisme, il le délibère, le raisonne. De ses personnels froissements, il infère les froissements d'autrui. Du particulier, il conclut au général. Dans cette généralisation les griefs personnels s'effacent parce que lointains, et n'apparaissent plus visiblement que les idées générales, abstraites. Alors elles subordonnent les autres causes, terre à terre, qui ont jeté l'individu dans la voie conduisant à l'antipatriotisme.

L'amour de l'universalité des hommes est aussi une preuve de la prédominance des idées générales dans l'« état d'âme » spécial aux individus que nous étudions. De par son « altruisme » joint à son « prosélytisme », l'anarchiste est un *humanitaire*, ce type peu actuel au dire de M. Paulhan qui semble le considérer comme le type de demain. Cette catholicité dans l'altruisme, incluant fatalement l'antipatriotisme, lequel exige l'antimilitarisme — toutes tendances qui sont chez l'anarchiste et qui confirment la caractéristique « sens de la logique » — dénote une réelle *ampleur* de caractère.

Il ne peut être ici question de l'ampleur des tendances considérées individuellement, c'est-à-dire de la complexité de chacune d'elles prise en parti-

(1) FR. PAULHAN, pp. 72, 73, *loc. cit.*

culier. Cette ampleur varie avec chaque individu. Or, ici nous traitons de la mentalité collective constituante du type anarchiste-socialiste et non de la cérébralité individuelle de chaque anarchiste.

Au sens psychologique, M. Paulhan définit ainsi la *pureté* : Absence dans un désir, dans une passion de tout élément discordant, de tout élément hétérogène (1). Étant donnée cette définition, l'anarchiste possède la *pureté* de caractère. Sa cérébration est si homogène que généralement l'analyse la plus précise n'y décèlera point de discordance. Sous l'influence des milieux les qualités psychiques se développent. Par leur développement ces tendances caractéristiques de l'anarchiste-socialiste empêchent celui des autres tendances hétérogènes, nuisibles. Elles les atrophiaient ou tout au moins les cèlent sous une épaisse couche de gangue. L'homogénéisation s'accomplit. Il y a lutte entre tendances diverses, élimination des plus faibles par les plus fortes; il se produit une sélection et bientôt la mentalité anarchiste est fixée. Tout élément tendant à produire l'hétérogénéisation a été éliminé. Plus n'existe d'élément discordant. L'anarchiste-socialiste tend vers sa fin : la diffusion de l'idée. Cet « esprit de prosélytisme » hyperexcité chez beaucoup, exagéré chez tous est l'indéniable preuve de la *pureté* du caractère chez l'anarchiste.

Considérons maintenant l'intensité des tendances, — j'entends le développement de chacune des tendances —, nous observons alors que l'anarchiste-socialiste est un *passionné*. Souvent au cours de cette étude nous avons noté l'exacerbation des qualités psychiques. Elles sont, quasi toujours, développées au-dessus de la moyenne; j'entends que chez les autres hommes elles sont parvenues à un degré moindre de développement.

Les tendances particulièrement « outrées » sont : l'esprit de révolté; l'altruisme; l'amour de la liberté; l'esprit de prosélytisme.

La grande intensité de ces tendances reconnaît pour causes une vive sensibilité, une émotivité telle que la réaction est toujours rapide, quelquefois violente.

L'anarchiste-socialiste est un *passionné*. D'apparence calme, d'air froid, d'attitude indifférente quelquefois, il n'en est pas moins *ardent*. Tel était Proudhon, nous apprend l'auteur de *les Caractères*. Il est « maître de soi » même quand pour une part il appartient au type *impulsif* comme Ravachol, Vaillant, Henry, Pallas. Son calme, son indifférence, sa froideur sont de surface et résultent d'une considérable tension d'esprit (2). D'aucunes

(1) P. 78, *loc. cit.*

(2) Quelques faits ne seront point de trop.

En 1894, lors des arrestations en masse des anarchistes, l'un d'eux, M. X...fut gravement insulté par un juge d'instruction qui, connaissant son caractère, voulait le faire

fois cette tension d'esprit ne suffit pas à contenir la passion. Une explosion subite a lieu. Alors la passion irrupte violemment. Toutes digues sont rompues, de même un torrent. Alors parfois sont agis des actes criminels. Il y a, chez l'anarchiste-socialiste, — c'est-à-dire dans le groupe des tendances psychiques spécifiques de l'anarchiste, — lutte continue entre la tendance à l'action passionnée et la tendance à l'inhibition par réflexion, raisonnement. D'un côté agit la réflexion, de l'autre, la sensibilité. L'action est la résultante de ces deux forces. Suivant que l'emporte la sensibilité ou la réflexion, l'action sera violente, irréfléchie ou réfléchie, longuement délibérée. Jamais l'inhibition est telle qu'il n'y ait aucune action, car jamais la sensibilité n'est annihilée par la faculté de raisonnement.

En somme, l'anarchiste-socialiste appartient au type *passionné*; il est doué d'une grande intensité de sentiments.

« Cette intensité s'accompagne souvent de la non-satisfaction des désirs non seulement parce que la satisfaction la diminue ou la fait disparaître, mais parce qu'une passion très violente ne peut guère être pleinement satisfaite » (1). Tel est le plus souvent le cas chez les anarchistes, ce qu'explique leur appétit de prosélytisme. Ils cherchent toujours à satisfaire leur passion de façon à éprouver le maximum de jouissance et ils n'y parviennent jamais. La non-satisfaction de ses désirs ne jette point l'anarchiste dans le dégoût, ne le conduit pas à l'ennui, ne le mène pas au suicide *direct*. Il a la foi sur la conviction basée, qu'un jour ses désirs se réaliseront. Aussi cette foi l'empêche d'arriver à l'ennui, au dégoût, à la misanthropie, au suicide.

Cependant il arrive que la non-satisfaction *rapide* des désirs conduit quelques-uns au suicide indirect. Ils sont dégoûtés de la vie et la veulent quitter, mais encore en cet ultime acte, ils veulent propager. Il leur faut aider à la réalisation de leur idéal et leur suicide doit œuvrer en ce sens. Alors ils agissent et, pour se tuer, ils tuent autrui. (Nous nous proposons de développer l'explication de cette genèse de l'acte de violence en un livre sur les anarchistes criminels, contribution à la criminologie politique.)

« mettre hors de ses gonds ». M. X... eut la volonté de rester calme, mais il paya cette tension d'esprit d'une véritable crise de colère quand il fut sorti du cabinet du juge. Une détente s'était produite

Un autre, Fénéon, littérateur et artiste d'une haute intelligence, garda dans les affres du secret, en cellule, une sérénité, une impavidité qui, par toutes les gazettes, furent notées. En même temps elles observaient que cette indifférence était une attitude car elle cérait un cœur chaud; une forte sympathie se dépensant aisément pour ses amis, une sensibilité exquise perceptible en ses critiques d'art si originales. De par sa volonté puissante, Fénéon dominait sa sensibilité, inhibait sa passion; aucune détente extérieure n'avait lieu, la volonté était maîtresse.

(1) FR. PAULHAN, *loc. cit.* pp. 84, 85.

Passionné, l'anarchiste affronte avec insouciance les ennuis de toutes sortes que lui cause inévitablement son zèle prosélytique. Que lui importent la misère, la prison, le bagne, la mort ! De cette ardeur dérivent des qualités secondaires : esprit d'entreprise, audace, énergie, vaillance,

La propagande, sous ses multiples formes, est par excellence la révélatrice de ces caractères entreprenants, audacieux, énergiques, vaillants (1).

Par la possession des qualités « sentiment de justice, altruisme, sens de la logique » l'anarchiste-socialiste se place parmi les *constants* et les *tenaces*.

Il est constant parce que, étant *certain* de posséder la vérité, il s'y tient d'une façon opiniâtre. Il est tenace parce que son attachement à ses idées repose sur une base solide : amour d'autrui, sentiment de justice, sens de la logique.

Les tendances de l'anarchiste-socialiste sont persistantes. Sa ténacité même dégénérerait vite en de l'entêtement irréfléchi si son philonéisme ne venait contre-balancer cette tendance.

Ténacité et constance sont modalités passives de la persistance des tendances ; la persévérance en est la forme active. La persévérance ne se lasse pas ; elle tend vers un but déterminé à force de patience et sans souci de la longueur du temps. Elle signifie : action continue — que rien n'interrompt — pour la réalisation de ce but.

L'anarchiste-socialiste est un *persévérant*. Il a un idéal et cet idéal il veut le réaliser ; il tend sans cesse d'une façon continue à le rendre réel. Chacun de ses actes, chacune de ses pensées tend, pour ainsi dire, à cette réalisation de son rêve. Et cependant il sait qu'il ne pourra la voir, qu'il n'en jouira point. Comme Jésus il pourrait dire : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Et il persévère vers la fin rêvée ! Aux milieux variés dans lesquels il vit, sur lesquels il agit, il adapte ses moyens de propagande. C'est un persévérant parce que c'est un ardent de prosélytisme.

Cette ténacité dans les opinions, cette persévérance dans un idéal et dans

(1) Voir le chap. IX. — A chaque instant cette audace, cette énergie se révèle souvent avec grand bruit. Lors du tirage au sort à Saint-Etienne, M. Chapoton crie : « Le patriotisme est le dernier refuge d'un bandit ! Vivent les peuples frères ! » A Grenoble, M. Murmain en un interrogatoire de la Cour d'assises déclare que le drapeau tricolore cache un amoncellement de cadavres. En correctionnelle, à Marseille, un autre crie : Vive l'Anarchie ! ce qui lui vaut un mois de prison. A Saint-Denis, dans la salle même de la mairie, un conscrit refuse de tirer au sort et crie : « Vive l'Anarchie ! A bas la patrie ! » Nous rappellerons l'affichage sur les murs de Paris du placard *Armées coloniales* par les anarchistes E. Mursch et J. Sluys ; l'affaire Dardare, Leveillé, Decamp à Clichy. A Saint-Ouen, sur les murs, en lettres d'un mètre de hauteur, les anarchistes écrivent : A bas l'autorité ! A bas la police ! (Voir *France sociale et politique*, année 1891, pp. 165, 166, 217, 219, 225, 226, 244.) On remplirait des volumes avec des faits analogues.

sa réalisation se constate facilement à la lecture des fastes judiciaires relatifs aux anarchistes. A chaque instant ils disent devant les juges : « Vous pouvez nous condamner. Nous ne changerons pas d'opinion. Nous sommes et nous resterons anarchistes (1). »

Cette ténacité, cette persévérance, cette réflexion, cette maîtrise de soi qui, nous l'avons montré, se rencontrent dans l'« âme » anarchiste, font que l'anarchiste est un *volontaire*. Comme il a pour le moi un amour profond et que permanemment il cherche à le perfectionner, il tend sans cesse à cultiver sa volonté. Il s'éduque pour être volontaire.

Etant donné son amour du nouveau et sa curiosité de connaître, l'Anarchiste-socialiste possède une intelligence *souple*.

Par souplesse des systèmes psychiques, M. Paulhan entend « leur facilité plus ou moins grande à se transformer, à absorber de nouveaux éléments et à s'adapter aux circonstances sans se déformer ou se dissoudre ». Souplesse est synonyme de plasticité. L'anarchiste a l'intelligence plastique, quelquefois même trop plastique. Ne lui arrive-t-il point d'accepter pour bonnes des idées rien que parce qu'elles sont nouvelles? Ne s'assimile-t-il pas mal des idées parfois trop rapidement absorbées?

La réalisation de son idéal est le but qu'il poursuit; grâce à son appétit de prosélytisme, sans cesse il y pense; grâce à son altruisme, sans cesse il cherche à le trouver meilleur, cet idéal. Mais de la résulte que les obstacles à la réalisation lui échappent. Il voit le but et point les moyens d'y arriver. Il accepte les moyens qu'on lui propose sans y appliquer son esprit de critique; il se les assimile rapidement mais mal parce que le but, l'idéal à réaliser et bientôt réalisé — il en a la foi — a obnubilé pour une part son intellect, parce qu'en outre il possède une imagination vive, bien que tempérée par la raison, et l'amour des principes abstraits, — nous le verrons plus loin.

Son intelligence est souple; son caractère est raide, entier, inflexible, fier, rude quelquefois. Ainsi était Proudhon avec sa franchise dépourvue d'artifice.

L'anarchiste-socialiste est *inflexible* parce que sa mentalité est caractérisée par l'esprit de critique, le sentiment de justice, le sens de la logique, le zèle prosélytique. Il a la certitude de connaître la vérité; il a la volonté de la répandre. Aussi rien ne le fera céder, rien ne le fera plier: ni la misère, ni les objurgations craintives des siens, ni la prison, ni le bagne, ni la mort. *Il sera inflexible*. Plus les poursuites et les peines qui l'attein-

(1) Voir la *France sociale et politique*, années 1890, 1891, 1892, 1893; ces deux dernières années en préparation.

dront seront violentes, plus il persévérera dans son opinion, plus il s'ancrera dans ses idées, plus il sera convaincu de connaître la vérité. « Les grandes choses dans un peuple, a dit Renan, se font d'ordinaire par la minorité. » L'anarchiste-socialiste a la certitude que cet aphorisme est exact et cela le confirme en ses idées, en son idéal. *Il reste inflexible.*

L'anarchiste-socialiste est *fier* parce que dans sa mentalité existent l'amour du moi, l'amour d'autrui, la curiosité de connaître.

L'anarchiste-socialiste est un *impressionnable*, car l'analyse psychique nous a révélé sa vive sensibilité. Son émotivité est inhibée par la réflexion. Permanemment l'individu surveille ses impressions. Il prend garde à ce que sa réaction soit rationnelle et non impulsive. Son raisonnement refrène sa passion. Raison et sensibilité s'équilibrent chez lui. Cette pondération ne le conduit point à l'indifférence. Encore que flegmatique, il entre facilement en activité dès qu'il subit un choc. Et à chaque instant, il subit ce choc car ses sentiments, son idéal sont lésés par tous les phénomènes sociaux. Il est impressionnable parce qu'il est affecté de prosélytisme, d'altruisme, d'esprit de révolte, du sentiment de justice.

Grâce à sa curiosité de connaître, l'anarchiste-socialiste participe du type *intellectuel*. Cependant il n'étudie pas pour la joie d'étudier, mais afin de diffuser la bonne parole. C'est là la chose qui importe à l'anarchiste. Son intellectualisme est fortement mitigé par son prosélytisme.

Il a plus de facultés critiques que de facultés créatrices. Il raisonne plus qu'il n'imagine. L'analyse psychologique nous a montré, en effet, l'existence, dans « l'âme » anarchiste-socialiste, des caractères : esprit critique, sens de la logique. L'imagination, malgré cette subordination, n'est pas annihilée car nous avons révélé dans la mentalité anarchiste les facultés : esprit d'innovation, philonéisme.

Nous avons vu que l'anarchiste-socialiste était un passionné. Par ce côté de sa nature psychique, il appartient au type *affectif* en usant de la terminologie de M. Paulhan. « Les affectifs, dit ce psychologue, ont horreur d'une conduite rationnelle ; ils opposent volontiers les impulsions du sentiment à la « froide raison ».

Généralement l'anarchiste-socialiste n'a pas horreur de la raison. Il se pique volontiers de n'agir que rationnellement. Son affectivité est donc tempérée par sa réflexivité. Il vit autant par « le cœur » que par le cerveau ; ces deux vies cardiaque et cérébrale sont chez lui harmoniques. Par son affectivité, il réagit rapidement ; par sa réflexivité sa réaction est inhibée dans sa rapidité en même temps que les moyens de réagir lui sont découverts.

L'anarchiste-socialiste est évidemment un *orgueilleux*. Il aime en effet son Moi, il a des convictions fortes ; il croit posséder la vérité.

Fatalement l'orgueil conduit à l'ambition. Donc l'anarchiste-socialiste est un *ambitieux*. D'espèce particulière est son ambition car interviennent les facteurs psychiques : Amour d'autrui, amour de la liberté. Il ne veut pas dominer, il veut convaincre. Il préfère l'influence à la domination ; son prosélytisme si zélé en est une preuve.

Chez l'anarchiste-socialiste, l'amour de la célébrité, de la gloire ne s'allie pas à l'ambition, à l'orgueil, comme il en est assez fréquemment chez les hommes. Cette alliance n'existe pas parce que, en la cérébralité anarchiste, se trouve l'esprit de prosélytisme. Ce que par-dessus tout il ambitionne, c'est la diffusion de ses idées. N'avons nous pas noté que l'anarchiste aimait à garder l'anonyme (1). Il le fait non pour fuir les responsabilités, non par crainte d'une pénalité quelconque ; grâce à sa passion de propagande, il affronte avec indifférence, souventes fois avec plaisir, les peines les plus grièves.

Non, s'il garde l'anonyme c'est qu'il lui est loisible de propager davantage. Libre, il peut remplir encore sa mission prosélytique. En outre, par amour de la liberté, il tient à se préserver des individus ; ne voulant point de maître, il ne veut être le maître de personne. Pour ce, il importe que la doctrine ne soit pas symbolisée en des individualités, il faut qu'elle soit élaborée par des anonymes. L'amour de la liberté prédomine l'amour du Moi qui logiquement devrait pousser l'individu à aimer la gloire.

L'anarchiste-socialiste aime cependant la gloire pour ses idées. Il voudrait sa doctrine par tous approuvée, suivie. Il jouit quand un acte, une pensée, un phénomène quelconque appelle l'attention publique sur l'idée qu'il a fait sienne. Il est glorieux pour l'idée, point pour son nom à lui.

Cet état d'âme, assez rare, ne se rencontre que chez les passionnés pour une idée. Chez les premiers chrétiens, par exemple, on le retrouvera. Toutefois, quand on scrute l'« âme » anarchiste-socialiste, on constate la présence d'un certain amour-propre, d'un certain orgueil pour *soi*. Il gît comme entouré d'une épaisse gangue générée par l'intensité du prosélytisme, de l'altruisme, de l'amour de la liberté qui sont dans les mentalités anarchistes. L'anonymat des journaux est plus apparent que réel ; les noms des écrivains en sont connus et il en résulte une notoriété, quelquefois une célébrité qui agréablement chatouille l'orgueil pour *soi* existant chez tous les hommes. Il est effacé ce personnel orgueil mais il est. Ainsi me fut répété ce propos d'un anarchiste, après l'adoption de certaines lois spéciales.

« Hein ! disait-il, riant et ironique, c'est pour nous qu'ils ont légiféré ! C'est même à cause de moi seul. »

(1) *La Révolte*, *le Père Peinard* étaient anonymes de même que *Freedom*, *De Fakkel*, *Der Anarchist*, *El Despertar*, *La Liberté*, *La Anarchia*, *Sempre Avanti*, etc., etc.

Il percevait en le ton, encore plus qu'en les paroles, l'orgueil pour soi qui en fait existe chez *tous* les hommes à un degré plus ou moindre de développement. Dans la mentalité anarchiste-socialiste, il est en somme infime, si on le compare à l'orgueil pour les idées, à l'ambition d'influencer intellectuellement les hommes.

Si par cynisme on entend l'indifférence au blâme ou à l'approbation d'autrui, l'anarchiste-socialiste est un *cynique*. Il brave les idées reçues ; est insoucieux des convenances ; affronte les lois. Il affirme son idée et confesse sa foi. Voilà la raison de son mépris des coutumes mondaines, des règles de toute nature. Ce genre de cynisme suppose l'orgueil de l'individu et encore plus l'intensité des sentiments comme l'a observé M. Paulhan. Cette ardeur dans la passion ne permet pas à des considérations quelconques d'arrêter l'expansion de ces sentiments, de ces idées. L'anarchiste est *cynique* parce qu'il a l'esprit critique, une vive sensibilité, l'appétit du prosélytisme.

Comme tous les initiateurs, les révolutionnaires, les meneurs de peuples, l'anarchiste-socialiste est affecté de l'amour des principes abstraits.

Chez certains hommes, la passion sociale désintéressée l'emporte sur les considérations personnelles et sur les intérêts des groupes sociaux (1). Proudhon aurait sacrifié la France elle-même si la civilisation et la libre pensée l'avaient exigé (2).

Ce sacrifice de la patrie, de la famille, de l'individu même pour l'idée est caractéristique de toute « âme » anarchiste-socialiste. Tout anarchiste-socialiste est comme Proudhon. Dans les conversations de l'atelier ou du salon, dans les déclarations des prétoires, dans les articles des journaux, dans les études des revues, l'anarchiste ne manque point d'affirmer qu'à l'idée, si besoin était, il ferait, indifférent ou joyeux, le sacrifice de sa patrie, de sa famille, de son individu. Et cette affirmation voit sa réalité prouvée par des faits. Pour leur idée qu'ils estiment être la vérité combien ont subi de la prison ; ont fui le clocher natal — et en fait ils l'aiment — ; ont rompu d'amicales et anciennes relations ; ont brisé avec des personnes aimées ; ont refusé des places, des honneurs, de l'argent ! Comme les chrétiens d'antan, ils préfèrent, aux jouissances mondaines, aux richesses, la joie intime de connaître la vérité et de la confesser. Naturellement, suivant chaque individu, le sacrifice varie en intensité. Tous, cependant, témoignent de leur foi. Par suite, plus ou moins à son idée, chacun jette en holocauste ses amitiés pour les siens, ses désirs ambitieux et glorieux pour soi, ses amours du foyer natal, de la patrie.

(1) PAULHAN, *loc. cit.*

(2) *Correspondance de Proudhon*, VI, 155, citée par M. PAULHAN.

Toutefois, leur appétence du martyre, effet de leur émotivité et de leur passion prosélytique, est pondérée par leur réflexivité, effet de leur sens de la logique, de leur esprit critique. Le plus souvent l'anarchiste élabore longuement sa pensée. Il agit après délibération. Il a envisagé les conséquences de l'expression de sa pensée et il n'agit que s'il a jugé les résultats probables pour l'idée adéquats, aux désavantages certains pour son individu. Son sacrifice est raisonné, réfléchi.

La passion sociale désintéressée — j'entends désintéressée de mobiles vulgairement qualifiés bas (1) — prédomine puissamment dans la cérébralité anarchiste. Passionné social, affecté d'amour pour les principes abstraits — n'aime-t-il point l'humanité plus pour ce qu'elle devrait être (ce qu'elle sera) que pour ce qu'elle est ? (2), — il est ainsi en vertu de sa vive sensibilité, de son esprit de critique, de son intense prosélytisme, de son sentiment de justice, de son sens de la logique.

Si l'anarchiste-socialiste ardemment désire l'amélioration générale de la société, souhaite le bien-être pour tous, appète avec force vers un infini progrès, il ne symbolise point cette appétence en un individu comme font par exemple les césariens, les royalistes, comme l'ont fait les boulangistes à un récent moment de notre histoire. Sa passion sociale est *pure* en ce sens qu'il ne s'y allie point de passions parasitiques, parfois intensificatrices, parfois diminutives de la passion sociale.

L'anarchiste-socialiste ne symbolise même pas son amour du perfectionne-

(1) Je me trouve dans la nécessité d'user de la terminologie commune. Au point de vue psychologique, la bassesse ou l'élévation des sentiments, des idées, des mobiles n'importe en rien. Cela n'a de valeur qu'au point de vue moral. Cette qualification de « bas » n'implique donc aucune idée réprobative ou approbative. Je n'écris ni une apologie ni une diatribe ; j'examine avec la sérénité de l'homme de science l'état psychique de l'anarchiste-socialiste. Les mobiles communément désignés comme bas, sont : amour des richesses, du pouvoir pour ses avantages matériels, des places et fonctions, de la gloire pour ses avantages matériels, etc

Si, en moraliste, on considère les individus affectés de la passion sociale désintéressée, on constate que ces individus ont un caractère moral élevé, supérieur à celui des individus dont la passion sociale est intéressée. Cette constatation se prouverait facilement par l'analyse des phénomènes historiques. Les hommes ont toujours regardé les passionnés sociaux par mobiles élevés comme meilleurs, plus grands que les passionnés sociaux par mobiles bas.

Cette supériorité ou infériorité des mobiles n'ont, nous le répétons, aucune importance psychologique, car en fin d'analyse : *Tout homme agit pour jouir.*

Tout acte, toute pensée a pour unique fin la jouissance ou la moindre peine, ce qui est une modalité de la jouissance. Ce n'est point le lieu de refaire ici la démonstration de cette vérité, déjà prouvée magistralement par un savant que la science a malheureusement trop tôt perdu. Nous voulons parler de M. Guyau. Le curieux lira fructueusement l'œuvre de ce normalien et particulièrement son *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction.*

(2) Pensée d'Émile d'Henry citée dans *la Libre parole*, 25 mai 1894.

ment social en un Dieu. A lui se peut appliquer cette parole de M. Paulhan (1) : « L'amour de la perfection, l'amour du vrai, du beau et du bien, de tout ce qui constitue pour les croyants les attributs intellectuels et moraux de Dieu subsiste, mais sans leur attribution à une même personne. Ils gardent leur forme abstraite. »

Et le philosophe ajoute que ceux qui ont un tel amour pour ces idées abstraites constituent le type des saints laïques et athées.

Pour posséder son ardent amour du juste, du vrai, du beau, du bien — selon ses conceptions — l'anarchiste n'a nul besoin de symbole parce que la sensibilité et la réflexivité s'équilibrent en son encéphale. Cette non-nécessité de symboliser sa passion, il la doit à la combinaison de ces caractéristiques psychiques : esprit d'examen, amour de la liberté, sensibilité, sens de la logique, curiosité de connaître.

« Peu de choses sont plus choquées en nous, par notre faute ou celle des autres, que nos tendances instinctives pour le vrai, le bien, le beau. Le réel s'oppose cruellement à l'idéal et en s'opposant à lui il le fait comprendre, l'impose et dans une certaine mesure le crée. La réflexion se fait et la tendance consciente se forme, se développe, vit de sa vie propre et tend à devenir la règle et le moteur de la conduite. Et si une fois nous connaissons la portée de la tendance et l'universalité de son objet, si nous le considérons comme un principe général, comme un des fondements de l'ordre universel, une des formes de la vie morale du monde, nous avons en somme l'amour de Dieu sans la personne de Dieu; chez les rêveurs ou les sensitifs une sorte de mysticisme sans Dieu peut très bien naître et grandir. Au fond, la philosophie ainsi comprise ne différera pas essentiellement de la religion, les mots mêmes peuvent en être conservés et nous avons toute la série des états d'âmes qui vont du mysticisme catholique à l'adoration du protestant ou du déiste, à l'ivresse du panthéiste pour qui Dieu est la substance infinie en qui nous vivons et même à l'émotion de l'athée pour qui « Dieu » se réduit à un ensemble de lois morales, à un idéal non réalisé et qui ne le sera sans doute jamais. Et l'idée de Dieu ne varie pas beaucoup plus du déiste à l'athée que du catholique au déiste, parmi les panthéistes même il en est qui penchent plus d'un côté, d'autres qui tombent de l'autre. »

Ainsi parle M. Paulhan (2) et il exprime une vérité. Chez l'anarchiste-socialiste souventes fois elle se vérifie. La philosophie incline à la religion a noté, avec raison, M. Daniel Saurin. Panthéiste ou athée, l'anarchiste a pour son idéal une sorte de culte. Son amour pour ce qu'il conçoit comme vérité est réellement religieux. L'anarchiste-socialiste a une religion mais elle est sans rite; elle est purement intellectuelle et son objet est sa concep-

(1) *Loc. cit.*, pp. 192, 193.

(2) *Loc. cit.*, p. 192.

tion du Vrai, du Juste, du Beau. Comme le catholique ardent, comme le calviniste farouche, comme tous les sectateurs d'une quelconque religion, l'anarchiste a la foi, une foi invincible en la réalisation future, lointaine ou proche, d'un état social nouveau où l'humanité jouira d'un grand bonheur. Pour l'anarchiste, l'Idée est Dieu.

Sa philosophie incline à la religion, ne s'en différencie pour ainsi dire point. C'est avec raison que M. Aurélien Scholl a pu dire : L'anarchie est une religion. Il en est ainsi parce que la cérébralité de l'anarchiste-socialiste renferme les facteurs : altruisme, amour de la liberté, prosélytisme.

Indifférent aux détails de la vie matérielle, à l'argent, à la bonne chère, au confort, au luxe, l'anarchiste-socialiste concentre son activité sur un point. Ce point, c'est ce qu'il conçoit comme la vérité, le bien. Son activité est grande, car il est ardent et passionné. Il appartient au type d'unifiés avec prédominance de la passion sociale.

Il possède une personnalité robuste, car il aime et cultive son moi. Il n'est pas un pâle reflet de son milieu ; il n'est pas une insignifiante poupée.

Alors que la masse des hommes réfléchit les opinions d'une minorité comme les miroirs réfléchissent les images, l'anarchiste pense par lui-même. Il absorbe des idées, des phénomènes et il se les assimile ; il en nourrit son intellect ; il se crée une intellectualité comme on se crée un corps avec des aliments.

En résumé, l'anarchiste-socialiste, de par sa mentalité prédéterminée, est un unifié, maître de soi, réfléchi, contrariant. Il a de la fixité dans ses idées, de l'ampleur dans son caractère, de la pureté dans ses tendances, de la souplesse dans son intelligence. Il est ardent dans ses entreprises, audacieux, énergique, persévérant dans son but, inflexible dans ses opinions dont il est fier, très impressionnable, aussi affectif qu'intellectuel, plus critique que créateur, orgueilleux et ambitieux d'influencer les hommes. Chez lui, la dominante est la passion sociale. Sa fin caractéristique par excellence est le prosélytisme pour amener l'humanité à établir ce qu'il conçoit comme l'Idéal social.

A. HAMON

NOTA. — Les pages précédentes donnent le *type* psychique de l'anarchiste-socialiste ; c'est, comme pour tous autres types, une idéale moyenne qui ne correspond exactement à aucun anarchiste en particulier mais correspond exactement à tous les anarchistes-socialistes pris collectivement. Chaque individu anarchiste-socialiste participe dans ce type, c'est-à-dire qu'il a les tendances dont nous avons parlé. Elles s'y trouvent à des degrés différents de développement et subissent des déformations variées suivant les autres tendances psychiques particulières aux individus.

LES CONDITIONS DU TRAVAIL

ET DE

LA VIE OUVRIÈRE EN FRANCE (1)

IV

LE CHOMAGE ET LA MISÈRE (suite)

II. — Ce qu'il importe de constater dès le début de ce paragraphe, c'est que la crise économique, qui épargne dans une certaine mesure les industries de luxe, paraît surtout frapper les objets de première consommation. On en jugera par ce tableau des faillites déclarées en France pendant l'année 1891 et à Paris, pendant l'année 1892 :

Nature des industries.	Pour 100 faillites	
	(1891)	(1892)
Alimentation	33	36
Habillement	16	10
Aubergistes, logeurs	10	5.53
Bâtiments	5	5.9
Métaux	4	6.27
Bois	4	3.0
Luxe	4	7.2
Industries textiles.	3	0.61
Transports	3	7.26
Cuirs.	3	2.09
Banquiers, agents d'affaires	2	3.5
Libraires	»	2.33
Produits chimiques	»	4.61
Céramique	»	0.92
Ameublement	3	4.18

(1) Suite et fin. — Voir les nos 118, 119, 120 et 122 de la *Société nouvelle*.

Le nombre absolu des faillites fut en 1891, pour toute la France, de 7,754, et pour Paris, en 1892, de 1,625. On voit que, dans les deux cas, l'alimentation, puis l'habillement, sont les plus atteints.

Si, au lieu d'observer le rapport des faillites de chaque industrie au total des faillites, on observe ce rapport au nombre des établissements, il y a lieu, sauf pour l'alimentation et l'habillement, qui conservent toujours le premier rang, d'invertir l'ordre indiqué par le tableau qui précède. L'industrie textile, par exemple, l'emporte alors de beaucoup sur les industries de luxe, et cela non seulement en France, mais dans la plupart des États européens.

Au mois de juin 1894, l'Office du Travail donnait sur cette industrie en France des détails qui montrent à la fois les causes et la gravité de la crise qu'elle subit. Les manufactures étaient assez actives à Lille, à Roubaix et à Tourcoing, où l'outillage se transformait et augmentait; mais, les prix de vente ne s'étant pas élevés comme ceux de la matière première, les salaires y étaient demeurés généralement stationnaires. En quelques endroits ils avaient faibli. A Fourmies, la situation était moins bonne encore. Dans un certain nombre de filatures, la durée du travail avait été réduite. On constatait la disparition croissante des petits ateliers. A Épinal, le nombre des broches et des métiers était en augmentation, mais le taux des salaires n'avait pas varié. Les métiers à la main d'Amiens et des environs étaient sans ouvrage.

Les filatures de laine de Sedan étaient également atteintes; la baisse des prix de vente y avait déterminé concurremment la baisse des salaires et le renvoi de nombreux ouvriers. Quant à l'industrie de la soie, partout, excepté à Lyon, elle paraissait traverser une période difficile. A Saint-Étienne, l'assistance publique était obligée de venir en aide aux ouvriers rubaniers.

Un mois plus tard, le *Bulletin de l'Office du Travail* (1), complétant ces renseignements, disait: « Le groupe (des industries textiles) le plus atteint est celui du tissage à la main qui, dans la plupart des régions, a la plus grande difficulté à subsister à côté du tissage mécanique. Non seulement les ouvriers sans travail sont en forte proportion, mais ceux qui ont du travail en ont peu et leur revenu s'affaiblit de plus en plus. »

De Londres, on signalait la disparition d'une grande filature de Macclesfield, victime elle aussi de la crise de l'industrie textile.

Les professions du bâtiment étaient également dans une situation très difficile. « Pour ces professions, a remarqué Audiganne (2), la question du

(1) Juillet 1894, p. 322.

(2) *Mémoires d'un ouvrier de Paris*, p. 162.

plus ou du moins entre les hivers ordinaires et les hivers exceptionnels présente une extrême gravité. Supposez une ou deux semaines de chômage en dehors de la règle habituelle, et vous avez, dans des spécialités comme celles dont il s'agit, qui n'emploient que des hommes et où la moyenne du gain journalier est relativement élevée, une réduction considérable sur la somme générale des salaires. » Or, au mois de juin 1894, le chômage dans ces diverses professions frappait plus du tiers des ouvriers. La proportion des inoccupés, de 42 p. c. en avril, était en mai de 40 p. c. et en juin (l'époque la plus favorable pour la construction) de 25.4 p. c. Les couvreurs, plombiers et zingueurs comptaient 40 p. c. d'inoccupés à Paris, les maçons 30 p. c.; cependant, les uns et les autres n'estimaient l'année courante que *très peu inférieure* à l'année précédente, ce qui peint l'intensité et, pour ainsi dire, l'acclimatement de la misère.

Parmi les boulangers de la Seine, l'un des syndicats comptait 70 p. c. de chômeurs. Le nombre des patrons avait diminué et plusieurs des maisons existantes avaient réduit le taux habituel des salaires. L'emploi exagéré d'apprentis et l'action des bureaux de placement étaient indiqués comme les principaux obstacles au relèvement de cette industrie. Les charcutiers, dont 60 p. c. étaient privés d'ouvrage, attribuaient cette situation à l'élévation du prix du porc et à la concurrence des saindoux d'Amérique (1).

En province, où le nombre des industries est, comparativement au chiffre de la population, plus restreint qu'à Paris, et où, par conséquent, la quantité de production se rapproche plus du taux de la consommation, la crise était un peu moins sensible. Néanmoins, toutes les professions, et des contrées les plus diverses, s'accordaient à considérer leur situation comme très pénible.

Les ouvriers boulangers comptaient, pendant les mois d'avril et mai 1894, 11 p. c. de chômeurs à Bayonne, 13 p. c. en Seine-et-Oise, 20 p. c. dans l'Aube, 27 p. c. dans les Alpes-Maritimes, 13 p. c. dans le Var, 16 p. c. dans la Gironde, 30 p. c. dans la Charente-Inférieure, 20 p. c. dans la Loire-Inférieure, 25 p. c. en Algérie.

(1) Rapport de M. BOMPARD, conseiller municipal de Paris, sur l'*Assistance publique*, mai 1894. — Le tableau comparatif de la contribution de la ville de Paris au budget de l'Assistance publique et du mouvement de sa population complète ce document :

ANNÉES.	CONTRIBUTION.	POPULATION.
1850	6 millions	1,053,262
1870	10 —	—
1892	18 —	2,386,232

La contribution a donc triplé tandis que la population n'a que doublé. Or, d'après les documents fournis par l'Assistance publique, cette augmentation est insuffisante puisque, actuellement (automne 1894), plus de 4,000 vieillards, *admissibles d'urgence*, attendent leur hospitalisation depuis plusieurs années.

Les ouvriers marbriers du département du Nord comptaient à la fin de mai 40 p. c. d'inoccupés. Les patrons avaient imposé de plus une réduction du salaire. Les marbriers de Cousolre attribuaient ce chômage excessif à la concurrence des étrangers. Parmi les repasseurs et remonteurs d'horlogerie de Besançon, 65 p. c. étaient sans travail. Les tailleurs de pierres en comptaient 15 p. c. à Clermont-Ferrand et 10 p. c. dans la Charente-Inférieure. 60 p. c. des cordonniers de Lyon étaient inoccupés par intermittence. La situation des industries du cuir était généralement considérée comme mauvaise et les syndicats ouvriers en rapportaient la cause à la fois à la transformation de l'outillage pour la cordonnerie et à la diminution des exportations pour la ganterie. Parmi les ouvriers occupés, beaucoup avaient dû subir une réduction de travail d'une journée ou deux par semaine.

Les chapeliers de Valence avaient 20 p. c. de chômeurs, les cardeurs de Vienne 14 p. c., les ouvriers en crin de Marseille 35 p. c., les bûcherons du Loiret 20 p. c. Dans les industries métallurgiques, le chômage était également considérable. Le nombre des ouvriers inoccupés était évalué à 11 p. c. chez les mouleurs en fonte, 5 p. c. chez les chaudronniers en fer, 5,5 p. c. chez les ouvriers de la métallurgie et de la construction mécanique, 10 p. c. chez les ouvriers de fabrications diverses. Ceux-ci se plaignaient de l'absence de grands travaux, d'une production supérieure à la consommation et de la crise générale des affaires.

Quelles sont les conséquences de cette situation ? C'est ce dont le bilan de la misère à Paris donnera l'idée, si l'accumulation des chiffres n'effraye pas trop le lecteur. De 1886 à 1891, la population parisienne a augmenté de 4.01 p. c. ; de 1887 à 1893, le nombre des indigents s'est élevé de 23.10 p. c. Les crédits afférents aux secours à domicile ont été portés, depuis 1874 jusqu'à 1894, de 3.994.000 francs à 9.863.000 francs, c'est-à-dire qu'ils ont presque triplé ; cependant la moyenne des secours par tête, qui était de fr. 10-34 en 1887, est tombée en 1892 à fr. 8-74 (1). Telle est, en quelques mots, la situation générale de la dernière catégorie des classes pauvres de Paris.

En poussant plus loin l'examen du paupérisme dont souffre la capitale, on arrive à des découvertes qui, pour avoir été longuement et minutieusement préparées par toutes nos observations antérieures, n'en sont pas moins de nature à frapper même les esprits les plus familiarisés avec les problèmes du travail et de la misère. Voyons, par exemple, quel a été le nombre des individus hospitalisés depuis 1890 jusqu'à la fin de l'hiver de 1893. En 1890,

(1) *Bull. de l'Off. du Tr.*, 1894, pp. 273 et 324.

l'Hospitalité de nuit (œuvre d'assistance privée) reçut dans les quatre maisons qu'elle possède à Paris 91,311 hommes, 2,043 femmes et 568 enfants, au total : 93,922 personnes. Dans ce nombre, il y avait 31,000 journaliers, 12,000 confiseurs, 8,000 forgerons, 7,000 maçons, etc.

Pendant le seul mois de juillet 1890, un des asiles municipaux reçut 2,164 individus dont 662 ouvriers du sol et 320 du fer. En décembre de la même année, la Société philanthropique distribua 350,000 portions, soit 80,000 de plus que pendant la période correspondante de 1889, et environ 11,600 par jour. Enfin, pendant toute l'année 1890, il fut distribué dans le XVIII^e arrondissement 2,000,000 de portions à un sou, plus de 5,000 par jour. Du 1^{er} au 17 février suivant (1891) l'ensemble des asiles de nuit établis à Paris reçut 67,503 personnes.

Si l'on distingue par professions les 165,000 personnes hospitalisées à Paris pendant l'année 1893, on trouve : pour l'agriculture et les forêts, 2,700 ; pour les produits alimentaires, 8,600 ; pour les industries du métal, 8,400 ; pour le travail des pierres et des terres, 10,300 ; pour l'industrie des cuirs et peaux, 4,810 ; pour les textiles, 6,300 ; pour le bois et la tableterie, 8,360 ; pour les industries sidérurgiques, 15,120 ; pour le transport, 2,800 ; pour la manutention et le commerce, 17,500 ; pour les professions libérales, 860 ; pour les gens de service, 2,600 ; pour les journaliers, 39,000, etc.

On voit la part importante que les manœuvres-journaliers, c'est-à-dire les gens sans métier, prennent dans le mouvement des asiles de nuit ; ils représentent plus du quart du nombre total des hospitalisés.

Voyons maintenant en quelques mots ce qu'est le paupérisme à l'étranger. Le recensement décennal anglais qui nous a déjà fourni plusieurs renseignements, constate qu'en Angleterre les ouvriers et ouvrières sont expulsés de l'atelier dès l'âge de 45 ans. Ainsi, pendant la période 1881-91, le nombre des ouvriers de 45 à 65 ans s'est abaissé de 105 et celui des ouvrières de 111 par 10,000. A la fin de 1891, le quantum des ouvriers des deux sexes ayant dépassé cet âge n'était plus que de 230 pour les femmes et de 785 pour les hommes par 10,000.

On a calculé, d'autre part, que plus du tiers (40 p. c.) des ouvriers anglais qui ont atteint 65 ans sont obligés de recourir à l'Assistance publique. D'après une statistique publiée à la fin de 1892, il y avait à Londres 1,292,737 individus privés de toute ressource ; 2,166,503 gagnant le strict nécessaire. Un quart seulement de la population était donc, en proportions diverses, à l'abri du besoin.

Les 19,613 individus que secourait en 1892 l'Assistance publique de Berlin comprenaient entre autres 11,492 veuves, la plupart au-dessus de 60 ans, et 601 employés, instituteurs, artistes, hommes de lettres. — En Autriche,

la misère a fait également des progrès considérables. En 1873, on comptait dans tout l'empire 1 pauvre par 724 habitants; en 1881, on en comptait 1 par 622, soit 14 p. c. de plus. Le nombre des individus arrêtés à Vienne pour vagabondage avait été en 1872 de 24,000; en 1892, il fut de 26,662, en augmentation de 9-9 p. c.

Il est facile à présent d'imaginer quels résultats détermine cet état de misère. Représentez-vous un malheureux, privé de toute ressource, sans asile, grelottant, et dites s'il est possible de lui inculquer le respect de la propriété, à cet homme qui, suivant l'expression d'Auguste Luchet (1), « mange son pain de pierre sur les marches d'un inutile édifice qui a coûté un million! » On a décrit récemment (2) quelques-uns des bouges où gisent les mendiants de Paris. Voici le Château-Rouge. « Lorsqu'on est au milieu de la première salle, on aperçoit à gauche un grand trou noir; c'est l'entrée de la chambre des morts, ainsi nommée parce que ceux qui s'y couchent, moyennant fr. 0,15, y dorment dans une complète obscurité, étendus par terre (sur un sol humide), dans une attitude de gens morts. Enfin, il y a un dortoir au premier étage de l'établissement; mais c'est le salon des richards qui peuvent payer fr. 0,20 pour y être admis et y dormir sans être dérangés à chaque instant, comme en bas, de 8 heures du soir jusqu'à 2 heures du matin, moment du réveil. »

Supposez maintenant un de ces individus enfiellé contre un état social où tant de gens se tuent au service d'une poignée de satisfaits et condamnez-le, si vous l'osez, le jour où, déposant ce germe d'honneur, qui ne lève même pas toujours dans les cerveaux à l'abri des tentations et qu'on sème dans la classe pauvre pour lui faire supporter patiemment sa misère, il disputera de haute lutte sa subsistance!

Est-ce par inconscience, est-ce par indifférence que les hautes classes conservent leur égoïste quiétude devant le flot croissant des pauvres hères? Les poursuites correctionnelles pour vagabondage et mendicité se sont élevées en 1888 à 23 p. c., en 1892 (dans le département de la Seine) à 48 p. c. du total des délits. Sur les 87,000 personnes passées au Dépôt cette dernière année, 50,000 étaient inculpées de vagabondage. Aucune n'avait de casier judiciaire, mais toutes étaient sans travail, sans ressources, sans domicile (3). La même statistique accuse pour l'année 1893 le passage au Dépôt : pour vagabondage, de 12,754 hommes et 1,521 femmes, au total 14,275 arrestations, 34 p. c. du total des délits de tous genres; pour mendicité, de 4,465 hommes et 1,381 femmes, 5,846 arrestations, 13.7 p. c., ensemble 47 p. c., proportion égale à celle de l'année précédente.

(1) *Le Nom de famille*, Paris, 1847.

(2) Rapport de M. G. BERRY, sur la mendicité, janvier 1894.

(3) *Petit Journal*, 8 mars 1893.

Et combien de gens dont on ne connaît la détresse que par leur suicide ! On écrirait un volume à reproduire uniquement les drames de la misère vécus en un an sur le théâtre social. « Drames dernièrement, écrit M. Léon Millot (1), boulevard Ornano, rue des Nonnains-d'Hyères, avenue de Saint-Ouen. Hier la série continuait. Une mère et son fils mouraient volontairement rue Notre-Dame-de-Lorette. Pour être plus sûrs d'abandonner à jamais leur vie de souffrances et de misère, ils avaient combiné l'asphyxie et le poison, ajouté le réchaud de charbon au flacon de laudanum. Quand le commissaire, accompagné du serrurier traditionnel, eut pénétré dans le petit logement, les deux désespérés avaient définitivement liquidé leur compte avec la société. Ils étaient morts en plein jour, au soleil de midi, après avoir passé leur matinée à régler leur entrée dans les ténèbres. Un mot laissé sur une table disait la désespérance finale, la fatigue d'une lutte sans issue. Le fils avait perdu il y a trois ans l'emploi qui le faisait vivre; la gêne, puis la misère, chaque jour plus âpre, étaient venues. Ils devaient six termes, on leur avait donné congé, et, pièce à pièce, tout ce qui pouvait être engagé ou vendu avait pris le chemin du Mont-de-Piété ou des brocanteurs... »

Le 11 février 1894, les journaux publiaient cette lettre : « ... Nous en avons assez de traîner ainsi notre pitoyable vie de misère. Depuis le temps que nous sommes sans travail, ma pauvre vieille femme et moi, nous avons trop souffert de toutes ces privations, de toutes ces humiliations : ce n'est pas avec les 3 francs par semaine que nous donne l'Assistance publique que nous pouvons vivre... » Le signataire de cette lettre, nommé Forestier, avait 72 ans, sa femme, 68. Le frère de celui-là s'était suicidé, il y a quelques années, dans des conditions identiques.

Vous souvient-il de ce Villisse, que la Cour d'assises de la Seine condamna le 8 février 1894, à cinq ans de réclusion pour avoir, au cours des fêtes franco russes, tiré sur la foule qui stationnait devant le Cercle militaire plusieurs coups de feu, qui, d'ailleurs, n'atteignirent personne. Enfant naturel recueilli par l'Assistance publique, Villisse avait été placé par les soins de cette administration chez des fermiers qui firent de sa jeunesse un rude esclavage. En 1862, au sortir du service militaire, il se maria et entra comme ouvrier dans les ateliers de la Compagnie d'Orléans. Il y fit quelques économies et la vie commençait à lui sourire quand la guerre arriva.

Il partit, après avoir envoyé sa femme dans le Berry où elle avait une bicoque. Quand il revint, la campagne terminée, il apprit que, pendant qu'il se battait à la frontière, sa femme avait été violée et qu'on avait dû

(1) *Justice*, 15 avril 1894.

l'enfermer dans une maison de folles (où elle vit encore, reléguée dans un quartier d'incurables). Quant à leur maisonnette du Berry, les Prussiens l'avaient brûlée.

Malgré son chagrin, Villisse se remit patiemment au travail. Ouvrier sobre et laborieux, il n'avait, au dire de ses contremaîtres de la Compagnie d'Orléans, qu'un défaut : une irritabilité extrême, que ses camarades d'atelier se plaisaient d'ailleurs à surexciter. Mais il fallait bien travailler. Villisse, veuf sans l'être, avait un enfant à élever. Hélas ! de bonne heure le petit tourna mal. Il roula de condamnations en condamnations et finit par être envoyé pour meurtre aux travaux forcés à perpétuité. Ce n'était pas assez d'épreuves. A la suite d'une grève, Villisse perdit sa place, et il chô-mait depuis six mois lorsque commencèrent les fêtes franco-russes. On comprend qu'exaspéré de voir gaspiller l'argent quand tant de malheureux meurent de faim, sur le point d'être chassé de son logis, « une chambre rangée et proprette d'ouvrier honnête », ainsi que la décrit le commissaire de police, Villisse devint subitement fou et tira plusieurs coups de revolver sur la foule qui encomrait l'avenue de l'Opéra. « Si j'avais eu du travail, dit-il à l'audience de la Cour d'assises, je n'aurais pas agi ainsi. Je n'ai de haine pour personne; mais j'en avais assez. J'allais être poussé au ruisseau, moi qui ai toujours travaillé. Je ne méritais pas tant de malheurs. » A quoi le président Caze répondit : « Sans doute, vous avez eu des chagrins; mais il ne faut jamais se vanter (!) d'avoir épuisé les misères humaines. Les plus triomphants ici-bas sont souvent les plus malheureux. C'est entendu que le monde est mauvais, qu'il est mal fait, que tous n'y sont pas à leur place, et que la justice n'est pas partout. Nous-mêmes, malgré nos efforts, nous ne pouvons pas toujours nous flatter de la faire triompher absolument. » Villisse n'aurait-il pas pu demander à son tour si les victimes de cette inégalité sont, par le fait seul qu'elle existe, obligés de la subir sans protestation?...

Ainsi va la société vers la désagrégation finale. Les riches y jouissent en paix de la dîme prélevée sur le labeur populaire; les timides,

Pauvres volontés qui sont mortes
Sans même avoir donné

.....
Ce que peuvent les âmes fortes... (1);

s'en évadent, pour n'être pas condamnés à violer des traditions d'honneur qui sont aujourd'hui la suprême garantie des parasites du fonds social, les autres, enfin, suivant l'exemple qui leur vient d'en haut et professant le dédain pour la mésestime en laquelle tient le vagabond cette société qui

(1) ÉTIENNE EVELINE, *Art social*, 1894.

porte le chapeau aux flibustiers de la finance, s'essaient à vivre le plus commodément possible des reliefs du festin et multiplient leurs efforts pour soustraire la satisfaction de leurs appétits aux coups de la loi, gardienne jalouse des prérogatives bourgeoises. Et nous avons ainsi le spectacle d'une ardente bataille où chacun dispute sa vie sans souci de piétiner son voisin, où l'adresse est une vertu et l'honneur, un trébuchet.

V

CONCLUSIONS SOMMAIRES

Dans une chambre peu meublée mais propre, et qu'égaient les étoffes claires, un enfant est sur le point de naître. Contente de son modeste intérieur et fière surtout de n'avoir point de dettes, la jeune mère a retardé le plus possible son départ de l'atelier de couture. Depuis huit jours seulement elle reste au logis, occupant ses loisirs à de menus travaux. Les douleurs l'ont prise ce matin, au réveil, et comme les voisines expérimentées ont assuré que sa délivrance n'aurait pas lieu avant le milieu du jour, son mari, pour ne pas perdre un temps précieux, s'est rendu comme d'habitude à l'atelier, qu'il ne quittera qu'à midi. Il besognera peu, sans doute, pendant cette matinée, il oubliera souvent de conduire son outil pour conter à ses camarades l'événement qui le préoccupe et les rêves qu'il caresse; mais il aura gagné deux francs cinquante, et ces deux francs cinquante, c'est la nourriture d'une journée tout entière.

L'enfant né, qui l'allaitera? Là-dessus le débat est clos depuis longtemps. L'ouvrière se résoudra bien, si la nécessité l'y oblige, à mettre son second enfant en nourrice; mais elle garde jalousement le fruit de sa première maternité, comme si, bien qu'ayant toutes raisons de regarder l'avenir avec confiance, elle y discernait les malheurs qu'il prépare. Elle allaitera l'enfant le matin, avant de se rendre à l'atelier, à midi, le soir, et la voisine, quelque femme d'âge qui vit seule, le surveillera le reste du jour. C'est là la période la plus heureuse de la vie ouvrière. Si nul accident, nulle catastrophe n'apporte fortuitement le trouble dans le ménage, le contentement, la paix et l'ordre y règnent et l'ouvrier se tient à l'écart des agitations politiques. Mais combien dure ce calme? Cinq ou six années suffisent pour produire dans cet intérieur une révolution fatale et sans remède. La mère a d'autres enfants, et à leur suite survient la gêne. Une dette se creuse, et dans l'effort incessant à la combler, la surveillance inquiète exercée naguère sur le premier-né se relâche insensiblement. La femme prolonge sa journée jusqu'à huit heures, l'homme jusqu'à neuf ou dix

heures : la vie de famille d'autrefois disparaît. L'enfant vit surtout dans le ruisseau, avec les gamins du voisinage ; il y contracte des habitudes mauvaises, et ce n'est pas sans une douloureuse surprise qu'on entend parfois sortir de sa bouche les paroles les plus grossières. Comment, harassés de fatigue, inquiets de cette misère prochaine, qu'ils redoutent encore, jusqu'à ce que l'accoutumance la leur fasse envisager et supporter comme le lot naturel du prolétaire, les parents auraient-ils le temps et la liberté d'esprit nécessaires pour donner à l'enfant les soins matériels et moraux ? Et c'est alors que l'infortuné court le plus grand risque de verser dans le vice, sans qu'on ait le droit de lui en faire un crime.

Douze ans... C'est l'âge où l'enfant quitte l'école pour commencer son apprentissage. Par quel prodige parviendra-t-il à s'initier aux secrets de sa profession ? Ce n'est pas un apprenti que s'est adjoint le chef d'équipe, c'est un commissionnaire, dont on utilise la force naissante à conduire ou à porter de lourds fardeaux, et qui perd en courses la plus grande partie de ses journées. Tant bien que mal, entre deux sorties, il apprend à river une pièce ou à l'ajuster ; mais s'il n'est pas doué de quelque intelligence, que sera-t-il jamais, qu'un ouvrier de second ordre, apte seulement aux besognes toutes faites ? A midi, il déjeune de pommes de terre ou de mauvaise charcuterie, et s'il a pu cacher à ses parents la rétribution d'une course exceptionnelle, il termine son repas par une « goutte », prise, par crainte des remontrances ou des sarcasmes, dans un bar où ne fréquentent point ses compagnons d'atelier. Car, et c'est une remarque essentielle à faire, c'est surtout de treize à dix-huit ou vingt ans que l'ouvrier hante l'estaminet. Il n'y est point attiré, sans doute, par le goût des boissons ; souvent même il laisse demi-pleine la mesure d'alcool qu'il s'est fait servir ; ce qui l'y attire, c'est la manie d'imitation des enfants, le besoin de se persuader qu'il a atteint l'âge d'homme, et que, comme l'homme, il peut absorber des liqueurs fortes. Mais si, par malheur, il contracte la passion de l'ivrognerie, le voilà perdu, car la caserne l'appelle pour achever sa ruine, et, rentré dans la vie civile, il lui restera bien peu de force pour s'affranchir d'habitudes funestes. N'oublions pas, toutefois, que pour la plupart de ces jeunes gens la période de vingt-cinq à trente ans est salubre. Familiarisés déjà avec les difficultés de l'existence, connaissant le prix des choses, fiancés et bientôt mariés, le cabaret, naguère encore une habitude, n'est plus pour eux qu'une distraction passagère, à quoi ils préfèrent encore, l'été, la joie des courses à travers champs.

Si, depuis son départ de la caserne jusqu'à son mariage, le jeune ouvrier a pu réaliser quelques économies, s'il est surtout intelligent et habile, les premières années du ménage seront heureuses. Mais viennent les enfants,

et il faut d'abord restreindre les dépenses : plus de mets recherchés le dimanche, plus de promenades coûteuses ; puis, ces privations elles-mêmes deviennent insuffisantes, et la dette commence. Les épreuves s'ajoutent aux épreuves. Des enfants, l'un a eu la rougeole, le second des convulsions, le troisième quelque autre des affections du premier âge. La mère souffre de douleurs gastriques ; le père a été frappé d'une fluxion de poitrine. D'année en année le prix des vivres augmente et le loyer devient plus considérable. Les modestes bijoux acquis pendant les premiers temps du mariage s'en vont au Mont-de-piété, les *reconnaisances* chez le prêteur sur gages. L'atelier, où l'homme travaillait depuis quinze ans, périclité, le salaire diminue, le patron vend un établissement ruineux : c'est le chômage, un chômage parfois bien long, suivant l'âge de l'ouvrier et le métier qu'il exerce.

Dès lors, quelle sera la vieillesse de ces pauvres gens ? Leurs enfants leur viennent en aide, il est vrai, mais en quelle mesure ! Le garçon gagne 1 franc ou fr. 1-25, la fille fr. 0-50 ou fr. 0-75. Aussi, jusqu'à leur dernière heure, ils traîneront pesamment leur existence, l'homme écarté des ateliers parce qu'il ne peut plus fournir un travail rémunérateur, la femme courbée sur des travaux de couture, payés à la tâche, qui seront l'unique ressource du ménage lorsqu'à leur tour les enfants se seront mariés.

Ce tableau de l'existence ouvrière est-il complet ? Sont-ce là toutes les misères auxquelles la société condamne ceux de ses membres qui, faute de ce levier nécessaire : l'argent, ne peuvent tirer parti d'une force et d'une intelligence au moins égales à celles du commun des hommes ? Ne manque-t-il rien à ce dénombrement des douleurs qui affligent l'ouvrier ? Hélas ! que de pages il faudrait encore pour achever son martyrologe ! Et comme, à mesure qu'on pénètre son existence, on s'étonne de son courage à supporter le malheur, de sa patience à en secouer le joug ! Combien sont-ils ceux qui rêvent de bouleversements soudains où s'anéantirait le vieux monde, à côté de ceux qui, calmes et longanimes, attendent d'on ne sait quelle chimérique évolution, d'une nouvelle nuit du 4 août peut-être, la transformation sociale si chèrement caressée ?

Pourtant, à intervalles de plus en plus rapprochés, éclatent entre le capital et le travail d'effrayants conflits, d'où celui-ci, s'il en sort vaincu, emporte du moins la conscience, chaque fois plus précise, de sa force ; de jour en jour croissent en nombre et en étendue les revendications du prolétariat, et le moment semble proche, plus qu'il ne l'a jamais paru, où toute compression des classes populaires, toute résistance à leurs impérieux désirs seront enfin devenues impossibles. A mille symptômes, sur la signification

desquels les clairvoyants ne se méprennent plus, à mille secousses intenses et profondes qui l'ébranlent et le désagrègent, il ne paraît plus douteux que l'organisme économique actuel n'en soit à vivre ses dernières heures, et certaines gens (parasites dont la désertion annonce la perte prochaine du navire) ont orienté déjà leur voile au souffle nouveau.

On s'est demandé quelquefois si la condition des peuples inférieurs n'est pas préférable à celle des classes pauvres des pays civilisés, si les pasteurs du Chili et du Brésil, par exemple, ou les indigènes d'Afrique, libres et certains de subsister à condition d'être agiles et robustes, ne sont pas plus heureux que les ouvriers d'Europe, dont la vie est subordonnée aux caprices de l'échange, c'est-à-dire à l'intérêt que peut avoir le producteur à augmenter ou à diminuer sa production, suivant les besoins du marché? Eh bien, si paradoxale que paraisse cette interrogation, si contraire aux idées reçues, on ne saurait, dans les circonstances actuelles, s'imposer trop de réflexion avant d'y répondre. « Non, dit un économiste (1), d'ailleurs superficiel, il n'est pas vrai que le Pawnie ou le Delaware, qui ne veut rien au delà de sa cabane de branchages, soit l'égal du Français, de l'Italien, incapables de vivre hors des confortables habitations de Paris ou des palais de marbre de Gênes ou de Venise? » Il semble, n'est-ce pas, que le Français, l'Italien, dont parle notre auteur, soient des puissants de Paris et de Venise? Nullement, ils appartiennent à l'élément pauvre de ces orgueilleuses cités, et n'est-ce pas dès lors une insultante ironie que de croire l'ouvrier d'Europe fier d'habiter des capitales aux princières demeures, lui condamné à vivre au fond des plus sordides quartiers, en de repoussants logis privés d'air et de lumière?

Étrangers à nos besoins et à nos ambitions, les primitifs regardent la vie comme un voyage, qu'il faut accomplir dans les meilleures conditions d'agrément et de repos, et, pourvu qu'ils subsistent, peu leur importe la richesse. Ils paraissent ainsi comprendre que le véritable bonheur existe en soi et qu'on l'amointrit et le gâte en le puisant dans le malheur des autres.

Tout leur appartient : la terre et le feu, l'air et l'eau.

A leur domaine ils ne sentent point les limites que trace au monde civilisé la rapidité des communications.

Quelques heures d'une chasse heureuse les pourvoient en abondance ; l'arbre leur donne ses fruits et son bois, la terre ses sources et ses pâturages : en faut-il davantage pour couler une paisible existence?

Mais combien diffère le sort du prolétaire européen ou américain?

(1) VICTOR MODESTE, *Du Paupérisme en France*. Guillaumin, édit., 1858.

Celui-ci, privé du nécessaire quand sous ses yeux flamboie le luxe, occupé à travailler les bois précieux, à ouvrir l'or et l'argent, à sertir les gemmes fulgurantes quand il ne possède qu'un lit de misère où la fatigue l'endort d'un sommeil animal, réduit à tisser les plus soyeuses et les plus fines étoffes quand sa compagne peut à peine se vêtir, n'éprouve-t-il pas mille souffrances physiques et morales inconnues à ses frères du continent noir ? Les contrastes, dit M. Paul Bourget (1), entre l'affreuse réalité de certaines détreesses et l'inutile insanité de certains luxes n'expliquent-ils pas, mieux que les plus éloquents théories, pourquoi la rage de détruire simplement la société s'empare, à de certaines heures, de certaines têtes ?

Est-ce à dire que nous faisons le procès à la civilisation ? Non, certes. Le progrès est un fleuve dont on peut détourner, mais non arrêter le cours, et de même que le fleuve fertilise les contrées qu'il traverse, de même le progrès, loin d'être un obstacle à l'harmonie et au bonheur, en est le germe naturel. La civilisation, c'est l'homme subjuguant les forces mécaniques pour en faire les auxiliaires de sa vie et goûter le repos que lui ont mérité des milliers de siècles de labeur ; c'est la nature astreinte à produire en abondance toutes ses richesses pour les dispenser également entre tous ceux à qui elle a donné l'existence. Mais, comme les mauvais génies, suivant la légende indienne, tarissent parfois les sources pour rappeler à l'homme qu'il est l'esclave des dieux, comme le judaïsme a proclamé la tare originelle pour expliquer et justifier les inégalités de ce monde, de même la ploutocratie, détournant le cours du progrès, s'est emparée des forces qu'il anime et des intelligences qu'il éveille pour décupler ses propres jouissances aux dépens de l'existence du commun troupeau.

On connaît cette légende de l'esclavage rapportée par Lamennais : « Il y eut autrefois un homme méchant et maudit du ciel. Et cet homme était fort, et il haïssait le travail, de sorte qu'il se dit : Comment ferai-je ? Si je ne travaille point, je mourrai, et le travail m'est insupportable. Alors il lui entra une pensée dans le cœur. Il s'en alla de nuit, et saisit quelques-uns de ses frères pendant qu'ils dormaient et les chargea de chaînes. Car, disait-il, je les forcerai avec les verges et le fouet à travailler pour moi, et je mangerai le fruit de leur travail. Et il fit ce qu'il avait pensé, et d'autres, voyant cela, en firent autant, et il n'y eut plus de frères : il y eut des maîtres et des esclaves. » C'est là le problème social. Au lieu de servir à payer tous les hommes des fatigues qu'avaient coûtées leur enfantement, les forces mécaniques n'ont fait qu'accroître la puissance et l'oisiveté des forts en mettant à leur merci la vie des faibles, et les uns ont frustré les autres des richesses conquises sur la nature pour les contraindre à passer

(1) PAUL BOURGET, *Outre-Mer*, VI. — *Figaro*, 24 novembre 1894.

sous le joug. Faut-il en accuser la civilisation? Assurément non, pas plus que la locomotive d'avoir broyé l'imprudent tombé sous ses roues ou la foudre d'avoir frappé le chêne aux séculaires frondaisons.

Quelle est donc, au total, la véritable cause du désordre économique dont souffre le corps social? Qu'est-ce qui produit les longues journées de travail, les petits salaires, les accidents, le chômage, la misère, l'alcoolisme, la mort hâtive et misérable? C'est l'accaparement de la richesse, c'est-à-dire des produits naturels ou manufacturés, par les valeurs d'échange; en termes plus simples, c'est l'accaparement de la fortune elle-même, puisqu'en état capitaliste l'argent c'est le produit. « On comprend, avons-nous dit ailleurs (1), que le numéraire, s'il bornait son rôle à celui de valeur d'échange strictement représentative de la valeur des produits échangés, se répartirait également et fatalement entre tous les individus qui produisent et qui consomment, et ce serait la solution de la question sociale. » Mais il ne se borne pas à ce modeste rôle, il se prête aussi merveilleusement à la spéculation. Concentré dans les mains habiles, il donne à ses possesseurs une puissance supérieure même, parce que nul ne la conteste, à celle des plus redoutés conquérants. Qu'arrive-t-il alors? Les journaux le rapportent.

« Je me souviens, écrit l'un d'eux (2), d'avoir parlé naguère d'un monstrueux cas d'abus de la propriété qui s'était produit dans l'ouest des États-Unis. Un milliardaire, propriétaire de territoires grands comme la France, habités et cultivés par une nombreuse population de locataires, de métayers, de fermiers, avait jugé bon, en un jour de caprice, d'expulser tout ce monde et de laisser ses terres en friche. On devine ce qu'avait été cet exode, qui réduisait des milliers d'hommes à la misère. Mais le propriétaire était dans son droit, et il fallut subir cet accès de folie. Voici un autre fait qui s'est passé il y a très peu de jours dans un pays proche du nôtre, en Suisse. Les Chemins de fer du nord-est ont un capital divisé en 120,000 actions. Or, sur ce chiffre 70,000 appartiennent à un seul possesseur, un certain M. Guyer Zeller, qui se trouve ainsi maître absolu de la majorité et, par conséquent, de la ligne. Ce personnage, qu'on dit inféodé à une bande de banquiers allemands, vient, à l'assemblée générale des actionnaires, de faire une véritable révolution, chassant les administrateurs, les remplaçant tous par ses créatures, s'emparant de la direction complète et absolue, sans que les protestations de la minorité (5,000 actions) aient pu prévaloir contre ce despotisme capitaliste. Ça été comme une subite révélation de la dangereuse puissance du capital. Jusqu'ici il était de mode de traiter de chimériques les craintes de quelques-uns sur les conséquences d'une main-mise

(1) *L'Art social*, publié par M. G. de La Salle, janvier 1894, p. 15.

(2) *Le Radical*, juillet 1894.

du capital sur les forces vives d'une nation. Eh bien ! les Suisses voient à la merci d'un seul homme toutes leurs communications avec le nord-est, avec l'Allemagne et avec l'Autriche... »

Quelques mois auparavant M. Paul Degouy (1) avait commenté en termes pareils cette autre manifestation du *jus utendi et abutendi* concédé au propriétaire : « C'est vraiment épouvantable tout ce qu'on nous raconte sur la situation des paysans en Andalousie. Ce n'est même plus la lutte pour la vie. C'est la lutte contre la faim, contre la mort. Les boulangers des campagnes attendent la nuit pour distribuer en secret le pain à leurs clients, dans la crainte que leurs envois ne soient pillés en route. Les ouvriers agricoles se nourrissent d'herbes, de racines et de fruits sauvages. Et l'on a vu des mères donner des décoctions de pavot à boire à leurs enfants, afin de stupéfier ces petits êtres et les empêcher de demander du pain ! Et cependant, où peut-on rencontrer une population plus laborieuse et des terres plus fertiles ? La vérité, c'est qu'en Andalousie il y aurait à manger pour tout le monde, si la population avait le droit d'y travailler. Malheureusement, la petite propriété n'y existe pour ainsi dire pas, et les grands propriétaires, voulant réagir, disent-ils, contre l'avisement des prix, s'entêtent à laisser leur domaine en friche. Un seul d'entre eux, le duc de Oscona, eut la généreuse idée, il y a une dizaine d'années, de partager une partie de ses immenses propriétés entre ses « ranchos ». Mais la noblesse terrienne se coalisa contre ce novateur ; le gouvernement prit ombrage d'un projet qui devait donner le droit de vote à de nombreux ouvriers, et le duc de Oscona, catéchisé de toutes parts, hésitant, malade, renonça à ses projets. Il est mort depuis. Et les ranchos meurent de faim... »

Ajoutons à ces formes de l'égoïsme capitaliste la transformation des propriétés foncières anglaises en territoires de chasse, et l'on aura un suffisant aperçu de la prépondérance que possède la fortune dans notre état social. Elle peut à son gré activer ou tarir la source économique, ruiner les peuples ou les mettre à la tête du monde, consolider les gouvernements ou les jeter dans la poussière, donner ou ôter la vie, sans avoir rien à débattre avec les lois que ses courtisans ont façonnées à son usage. Le pire, c'est qu'à un pareil mal il n'y a plus de remède transitoire, tant est devenue vive la bataille des intérêts. Au souvenir des luttes qu'il a dû lui-même soutenir pour acquérir fortune et puissance, l'homme brûle, dès qu'il se sent fort, de venger les injures et les souffrances passées, et il en punit, non point ceux qui le molestèrent, mais ses anciens compagnons d'infortune restés sur le chemin. Le glaive devient son droit, la richesse son but, l'oppression son moyen. Comme le Pelage, il s'écrie : « Mes biens me tiennent lieu de tout.

(1) *La Justice*, 15 avril 1894.

Avec ces armes je laboure, je moissonne, je foule le vin au pressoir. Elles m'attirent mille démonstrations de respect de la part du public. Chacun m'appelle son seigneur. »

Aussi, quelle inflexible cruauté montre-t-il quand il s'agit de défendre l'« ordre social » ! Le sang ruisselle aux carrefours, le soleil éclaire d'horribles scènes de carnage. Pressés et confondus, les bataillons ennemis se dévorent, plus cruels que les panthères aux prises avec un troupeau de rhinocéros. Des cris déchirent l'air ; la vie s'écoule goutte à goutte des corps informes et pantelants que le vainqueur foule aux pieds. La fureur triomphe du droit et la cruauté de l'intelligence. Le père est couché auprès de son fils ; les vaincus, les morts et les mourants sont entassés, noyés dans le sang ou étouffés sous la poussière. Les cris de haine, les murmures de colère, les gémissements, les sanglots se mêlent et forment des sons confus, inarticulés, qui montent jusqu'au ciel et portent dans les cœurs la terreur et la compassion.

Mais quoi, répond une vaine science, c'est l'effet d'une concurrence commune aux trois règnes de la nature, fatale, par conséquent, et à laquelle nul ne peut se soustraire. Il faut donc s'y résigner et appliquer toutes ses ressources à la rendre moins insupportable. Un instant. S'il est vrai que la vie doit être fatalement un champ de bataille et l'homme un loup pour l'homme, pourquoi réprochez-vous, d'une part, la révolte de la victime quand vous admirez les coups du victimaire, et comment osez-vous, d'autre part, proclamer la supériorité de l'intelligence sur l'instinct ? Ou la destinée de l'homme est, en effet, de conquérir de haute lutte son existence, et il n'y a plus de droit, plus de justice, l'insurrection seule échappe au naufrage de toutes les conceptions philosophiques. Il n'est même plus permis de considérer comme un principe la raison de défense sociale, car il n'est pas plus justifiable à l'oppression d'asservir l'opprimé qu'à l'opprimé de résister à l'oppresseur. La force demeure donc l'arbitre unique des spéculations et des hypothèses. Ou bien les facultés intellectuelles départies à la famille humaine, et qui ne permettent qu'à elle, notez-le, d'aider au travail de la nature, de reproduire ce qu'elle consomme, l'exemptent de subir cette loi, et alors chacun de ses membres doit recevoir une part égale des fruits dont la maturation est son œuvre. Pour notre part, nous concevons un État meilleur, qui ne prétende point à « discipliner » le progrès et qui laisse chaque bras, chaque cerveau, mettre au service des autres bras et des autres cerveaux, pour en recevoir le même office, toutes leurs ressources et toutes leurs forces. Et nous ne savons s'il faut admirer plus que cet État ne gouverne pas déjà le monde que de l'entendre encore qualifier d'utopique.

Chaque fois qu'une controverse s'établit entre les adeptes de la société

nouvelle et les sectateurs de la société ancienne, ceux-ci ne manquent point de dire : Le fondement de la société actuelle, et qui la préservera de tous périls, c'est l'intérêt qu'ont les hommes à s'y disputer la prééminence, car l'intérêt est la source même du progrès. L'obstacle à l'établissement du communisme, au contraire, ou à sa durée, si l'événement lui permet de s'essayer à vivre, c'est ou ce sera l'absence de ce mobile. Il est dans la nature de l'homme d'éviter toute peine qui restera sans récompense, et une société réduite à compter pour se maintenir sur les dévouements est une société morte.

Qui le conteste? Oui, l'homme est bien imparfait, tant l'ont perverti les institutions issues du christianisme, pour ne faire le bien, ne se dévouer, ne se sacrifier qu'en vue du bonheur d'autrui. Mais qui songe à le lui demander? La société communiste? Quoi! ne voyez-vous donc pas le mobile qu'elle offre à l'effort individuel? N'est-ce donc pas un intérêt bien puissant que celui qui subordonne la durée et la quantité du travail personnel et partant la somme des joies morales et matérielles au développement, pour ainsi dire, sans mesure du travail mécanique? Et l'esprit de parti, la haine des conceptions neuves, la terreur de la dépossession aveuglent-ils donc sur la fertilité inventive du savoir au point qu'on conteste l'approche du temps où seules, avec une « intelligence » mille fois supérieure aux intelligences individuelles, parce qu'elle les résumera toutes, les forces naturelles aideront l'homme depuis son berceau jusqu'à sa tombe? Prenez telle matière qu'il vous plaira, suivez-en les métamorphoses depuis l'heure où la terre l'a produite, et dites s'il devrait jamais être besoin des bras de l'homme pour la façonner à sa destination suprême. La vapeur peut abattre l'arbre, le débiter, en sculpter les parcelles, les ajuster, enduire le meuble des vernis les plus délicats, le sécher et le transporter; elle sème le blé, le moissonne, le bat, l'engrange et le moule; elle foule le raisin, l'entonne et le met au cellier; elle soulève des navires et clôt sans la briser la fiole du cristal le plus fragile. Point de nerfs qui précipitent ses mouvements, point de lassitudes soudaines qui les suspendent. Rapidité, régularité, mesure, force, douceur: elle possède un ensemble de qualités qu'aucun homme ne pourrait réunir, mais que l'humanité, dont elle est l'œuvre, a le droit d'utiliser pour son bien-être. Reine du monde, en un mot, elle en doit devenir la maîtresse et la souveraine régulatrice. Il ne s'agit donc plus que de savoir lequel est le plus puissant: du mobile qui pousse l'homme à souhaiter la richesse uniquement parce qu'il sera seul à la posséder, ou de celui qui l'inciterait à accroître la somme de son propre bonheur, sans se plaindre si cet accroissement devait profiter à tous.

FERNAND et MAURICE PELLOUTIER

SAINT FRIDOLIN ⁽¹⁾

Comme saint Nicolas cheminait ainsi dans les espaces, il vit venir à sa rencontre celui qui était destiné à devenir son confident, c'est-à-dire le grand saint Fridolin.

Fridolin était un long saint maigre, dont la large moustache et la barbiche brunes le faisaient ressembler à quelque escrimeur du temps passé. Il portait des cheveux bouclés et luisants, couleur d'ébène et marchait vêtu d'un long manteau jaune.

Ce saint bizarre portait toujours une flûte dans la poche de son habit, et l'on assure que le seigneur l'avait appelé au paradis non pas parce qu'il avait eu une vie parfaite et bien chrétienne, mais à cause de cet instrument, dont il tirait des sons délicieux, et aussi pour la façon absolument remarquable dont-il peignait les masques.

En effet, Fridolin avait été, pendant sa vie sur terre, à la fois peintre et musicien. Il habitait au bord de la mer une maison où l'on rassemblait et où l'on vendait aux enfants les coquillages qui viennent échouer sur le sable ou que les pêcheurs ramassent en leurs filets. Les coquillages ont de belles couleurs nacrées ; ce sont les fleurs de l'océan. Mais en même temps qu'ils recueillent tous les reflets du ciel dans la mer, ils conservent dans leurs replis le doux bruit des flots.

Sont-ce ces beaux compagnons, aux capricieux volutes, qui ont inspiré à Fridolin le goût des arts qui charment l'oreille et les yeux ? Je ne sais, mais dès sa jeunesse il se mit à peindre des coquilles. Il les peignait noyées dans des rayons de soleil, et à ces modèles favoris il ajouta bientôt les élégants poissons qu'apportent les pêcheurs, les fruits des vergers voisins et aussi quelques porcelaines de pays exotiques que les navires débarquaient au port de sa ville.

En même temps qu'il reproduisait ainsi sur la toile tous ces objets familiers et charmants, Fridolin s'exerçait aussi à jouer de la flûte et il devint

(1) Extrait d'un livre en préparation : *Histoire authentique du grand saint Nicolas*, écrit pour les enfants.

un instrumentiste subtil et plein de fantaisie. A toute heure du jour il faisait de la musique, interrompant une promenade pour donner quelque concert au coin des rues. Que de fillettes ont dansé à ces accords sautillants ! Des valse tournaient sous les doigts agiles du flûtiste dès qu'il avait embouché le bec de son flageolet ; des rythmes frétilants bondissaient de son jeu et donnaient à ses auditeurs de fringantes envies de se prendre la taille et de baller en rond.

Les villes de Zélande se rappelleront toujours la visite que leur firent saint Fridolin et le comte d'Yperdamme, son plus fidèle ami et le compagnon de ses vagabondages à travers les beaux pays. Ils erraient dans cette superbe région, magnifiquement vêtus, comme d'ordinaire, le cœur plein de douce fainéantise et l'âme éparse parmi les arbres et les clochers. Rêveurs convaincus, ils interrompaient leurs contemplations pour s'arrêter aux auberges des routes, où ils donnaient des aubades aux cabaretières. Ils avaient bonne mine ; on les écoutait volontiers ; et lorsqu'ils entraient dans les villes, tandis que le comte, oubliant la morgue à laquelle ses titres lui donnaient droit, dansait devant les Zélandais émerveillés, Fridolin, grave comme un juge qui va rendre une sentence ou bien moqueur comme un satyre, jouait des airs de danse. Un soir, pour prix de leurs joyeux ébats, on leur servit dans une hôtellerie une couple de poulets dodus et rôtis à point qu'ils engloutirent dans leurs estomacs en vidant force chopines. La patronne et ses filles les contemplèrent longtemps avec admiration, tandis que la nuit tombait et que la lune, rouge comme un bouclier de cuivre, se montrait au coin de la fenêtre, jalouse des deux voyageurs, elle qui n'avait à se mettre sous la dent que les brouillards de la côte.

Mais Fridolin ne se contentait pas de jouer de la flûte et de peindre des coquillages, des huîtres ou des soucoupes japonaises ; il s'occupait aussi de faire de belles gravures, où l'on voyait des cathédrales, des cortèges, des diableries et des moulins à vent. Il faisait montre d'une imagination extraordinaire dans les combats et les fêtes de diables, et il représentait ceux-ci en des attitudes comiques et parfois si damnables que vraiment personne ne se fût douté alors que c'était là l'œuvre d'un futur saint.

Mais, je le répète, ce qui lui permit d'être compté parmi les saints personnages, c'est sa manière de peindre des masques. Nul ne le faisait mieux que lui et sa mission au ciel fut de diriger la confection des objets de carnaval destinés aux fêtes terrestres par la bonté du grand saint Nicolas. Nous verrons quelles merveilles il exécuta ainsi, quel peuple de masques bizarres et bariolés il fit surgir de beaux décors, dignes de peintres tels que Rubens ou Véronèse, mais, en attendant que nos yeux soient enchantés par ce spectacle, disons qu'il fut remis à Fridolin, comme emblème de ses pou-

voirs, un sceptre au-dessus duquel s'entre-croisaient des mirlitons et auquel pendaient des figures de carton aux yeux vides.

C'est muni de ce sceptre que Fridolin se rendit à la rencontre de saint Nicolas, qui cheminait avec l'ange, comme nous l'avons dit, dans les routes pleines de clartés et où les aurores succédaient aux crépuscules sans qu'il fit jamais nuit.

L'ange, habitué aux horizons célestes, avait aperçu de loin Fridolin et les deux petits chiens jaunes dont il se faisait toujours accompagner.

La rencontre eut lieu dans une belle nuée. Aux horizons les espaces étagaient comme des chaînes de montagnes bleues.

Fridolin se trouvait très intimidé : Il était ébloui par l'or qui couvrait saint Nicolas et par la majesté sublime de son nouveau maître.

— Monsieur, balbutia-t-il dans sa moustache, je n'ai pu me rendre plus vite au devant de vous parce que j'avais chez moi quelques amis.

— Mon très cher Fridolin, interrompit familièrement saint Nicolas, l'ange, mon compagnon, m'a servi de bon guide, et je vous suis déjà très reconnaissant d'avoir bien voulu vous rendre jusqu'ici, alors que vous hébergiez sans doute des hôtes d'importance.

— C'était d'anciens compagnons de ma vie, dont Valère des Merveilles, le jeune et galant jardinier commis aux soins de vos roses.

— Ce nom m'est bien connu, dit saint Nicolas

Continuant à converser de la sorte, ils se remirent à marcher, l'ange, modestement, se tenant un peu derrière eux et se baissant de temps à autre pour caresser les chiens jaunes de Fridolin.

Les couleurs variées de l'espace donnaient maintenant aux divins promeneurs l'illusion d'un chemin semé d'herbes et de marguerites qui se déroulait sous leurs pas. A droite et à gauche, on eût dit qu'il y avait des vergers pleins de pommes rouges. Des nuages très lointains simulaient des villes entières, faites de feu et entourées de tours et crénaux.

Saint Nicolas s'informait auprès de Fridolin de sa situation nouvelle, demandant le nom des anges qui travaillaient pour lui, la longueur des voyages qu'ils devaient faire ensemble et mille autres choses pareilles. Fridolin, empressé, répondait de son mieux à toutes ces questions. Puis ils parlèrent de la terre, et Fridolin se plaignit de l'ingratitude des hommes et de la noirceur d'âme de certains peintres, ses anciens confrères.

— Oubliez toutes ces misères, lui dit saint Nicolas ; maintenant la gloire des saints vous auréole. Voici combien de temps que vous êtes au paradis ?
Mille ans, dit Fridolin.

A cet instant, on entendit des cris dans l'espace, des cris très vifs, mais en même temps d'une extraordinaire douceur.

— Quels sont ces jolis cris ? dit saint Nicolas.

— Ce sont les oiseaux du paradis, dit l'ange.

— Nous approchons du ciel, ajouta Fridolin. Voici la dernière auberge de la route.

Et il montra du doigt une de ces jolies maisonnettes, rieuses avec leurs rideaux blancs, bâties en nuages et en or, où l'on trouvait du miel, de l'ambroisie et du vin, et qui, à de longues distances, se dressaient aux côtés de la route.

Fridolin eût bien voulu s'y arrêter un peu, mais Nicolas lui dit :

— Vraiment le chant des oiseaux du paradis est délicieux. Il me semble, quand je l'écoute, qu'il pleut autour de moi des diamants et des fleurs.

Ces oiseaux étaient tout petits et portaient de longues plumes dont les nuances brillantes et variées faisaient un véritable feu d'artifice de pierreries quand ils s'entre-croisaient dans l'espace. Ils étaient rapides, et leur regard était aussi vif que leur vol. Certains possédaient des crêtes rouges, d'autres étalaient des queues d'argent. Rien n'était charmant comme la musique de leurs cris, aussi scintillante que leur parure.

L'un d'eux vint se poser sur la crosse de saint Nicolas et chanta si merveilleusement que le saint fut transporté de la plus grande admiration.

— Est-il sublime, le mignon, murmurait-il, quelle magique boîte à musique ! Son bec ouvert me paraît plein de rubis, tant ses trilles sont magnifiques !

Alors Fridolin tira sa flûte de sa poche et improvisa un accompagnement au chant de l'oisillon céleste.

O le joli duo du saint et de l'oiseau ! C'était à qui détaillerait les notes les plus argentines, à qui ferait vibrer les sons les plus délicats ! Les longs doigts de Fridolin s'agitaient avec frénésie sur les trous de sa flûte ; il pliait le corps en arrière, par instants, pour reprendre haleine, tandis que le chanteur ailé agitait ses ailes et sa crête et dressait, aux phrases aiguës, les plumes de son gosier sans pareil.

Lorsque le concert fut fini, saint Nicolas et l'ange applaudirent. Les deux chiens jaunes de Fridolin qui s'étaient tenus à l'écart, par jalousie, et ensuite parce que les chiens n'aiment pas la musique, revinrent près de leur maître.

Puis les voyageurs reprirent leur marche interrompue et arrivèrent aux bords d'une plage prodigieuse, où une barque les attendait.

EUGÈNE DEMOLDER

LA VIE MENTALE

THÉÂTRES

J'ai toujours ressenti un goût très vif pour l'œuvre de M. Léon Hennique, pour son labeur d'artiste probe, tenace, curieux et attentif ; parmi ceux de l'heure présente, aucun ne vérifie avec autant de soin l'authenticité, l'originalité et le rare de ses sujets. Si l'on parcourt la liste déjà nombreuse de ses livres, de ses pièces (en élaguant quelques nouvelles qui ressentirent un peu trop vivement l'influence médanaise), on se rend compte que tout nouvel effort de l'auteur a démontré chez lui un progrès des *Hauts Faits* de M. de Ponthau jusqu'à la *Mort du duc d'Enghien*, depuis la *Dévouée* jusqu'à *Un Caractère*, l'œuvre à mon sens la meilleure, la plus complète d'Hennique, celle qui le représente le plus et le mieux. Hennique est d'ailleurs surtout et incontestablement un romancier.

Les Deux Patries, son dernier drame, n'a pas obtenu le succès qu'il méritait, et vers lequel il semblait s'élancer. Il y avait eu un certain ensemble de louanges parmi la presse officieuse de la bourgeoisie. On avait fort loué le dernier tableau, fortement déplié les beautés du rôle de la jeune aveugle éprise du fantôme de Napoléon ; les augures dont la fonction sociale est d'indiquer tout de suite, si une pièce fera ou ne fera pas d'argent, s'étaient montrés pleins de petits termes approbatifs. Ils se sont trompés, peut-être comme toujours, et l'auteur a retiré son drame, parce qu'il eût languï devant des salles mal bourrées.

La faute en est fort, non à la façon, en somme suffisante sans plus dont l'œuvre est montée, mais à ses dimensions trop restreintes, les assistants se morfondant en d'interminables entr'actes. Si Hennique avait fait précéder son drame d'une reprise du *Duc d'Enghien*, le sort eût été probablement différent. Son idée d'ailleurs (en plus de l'avantage d'intéresser le public tout un soir plein) eût jailli jusqu'à l'évidence et de sorte énergique.

Cette idée, quelle est-elle ? Il me semble que la voici :

Les préoccupations ensemble réalistes et très intellectuelles d'Hennique

ont dû l'amener à chercher un terrain d'action pour le drame historique, à égale distance du drame de rêve dont les romantiques surent extraire leur formule, du théâtre shakespearien et de l'ancien drame pseudo-historique, chroniquai pourrait-on dire, dont les prototypes sont dans Dumas le père et nombre d'élèves plus ou moins heureux. Le moyen d'écrire une œuvre qui ne dut rien aux merveilles shakespeariennes et ne put présenter le moindre rapport avec les tentatives du drame de boulevard, c'était d'opérer avec les ressources et les entraves aussi de la vraie reconstitution historique. Évoquer non plus des âmes générales, mais localiser leur instinct d'existence, de traits brefs et significatifs, fut le but. Or, rien n'est aussi tentant à instaurer sur la scène que l'épopée impériale, d'abord parce que le terrain est infiniment plus vierge que les périodes précédentes (car il faut compter pour moins que rien les panoramas parlés qu'on a fait défiler devant des spectateurs ou les sottes légendes qu'on leur conte avec fièvre). Napoléon n'a été entrevu, en dehors de l'histoire, que par Hugo en incantateur, et par Tolstoï, dont il faut néanmoins constater que la vision est influencée par ses anciennes idées de patriote et ses théories sociales. Il y avait donc terrain neuf, ce qui devait séduire infiniment Léon Hennique. Son système inauguré avec le *Duc d'Enghien* est de présenter un fonds exact d'information et de psychologie, sous forme de tableaux très suggestifs notifiés avec la plus grande sobriété. Jusqu'ici l'auteur ne nous a pas présenté Napoléon lui-même ; a-t-il hésité encore devant la difficulté d'installer dignement son personnage, qu'il nous faut, naturellement, pour le théâtre, épique et légendaire, car l'auteur dramatique doit voir en Napoléon l'homme de force, de prestige, de mouvement, l'homme de la gloire la plus brillante, entre l'obscurité et le martyr, et non point discuter le plus ou moins d'opportunité de ses actes, ni son influence, à notre point de vue, sur les développements de la patrie. A-t-il craint de ressembler, même de bien loin, aux affaires vagues où l'on exhibe les bottes à l'écuyère et la redingote grise ? Se réserve-t-il pour une autre œuvre qui compléterait les précédentes ? En tout cas, actuellement *la Mort du duc d'Enghien* et *les Deux Patries* se correspondent comme le commencement et la fin d'une légende. Leur unité à chacune de ces pièces et le lien qui les unit c'est que Napoléon y est présent et absent, remplissant tout, nécessitant tout, n'apparaissant pas. Peut-être est-ce le plan d'Hennique, et il y faudrait voir une grande habileté à tourner le point difficile, c'est-à-dire ne pas mettre en scène un figurant, débitant des mots historiques un instant, puis filant se déshabiller pour être prêt à un autre mot historique en costume différent.

C'est pourquoi les deux pièces étant très parentes, l'une racontant l'époque de toute-puissance, l'autre l'époque de la fêlure définitive, leur

construction étant parallèle, leur réunion formant ensemble un tout, il nous semble que leur réunion, le même soir, sur l'affiche, eût épargné à Hennique le léger ennui de retirer sa pièce, tuée par la longueur des entr'actes.

Le drame en lui-même a quelques défauts. L'essentiel c'est de n'avoir pas abordé assez vigoureusement le fonds même du sujet. Évidemment Hennique a pensé à Bernadotte. Il l'indique d'ailleurs d'une belle phrase, au nœud même de son drame. Pourquoi ne pas alors indiquer fortement le personnage de son choix ? le dénouement, soit les intrigues de Bernadotte vers le trône, n'eût peut-être pas manqué, manié comme il l'eût été, d'intérêt. On m'objectera que Hennique a pu également penser à Murat, ou à Soult qui rêva la couronne des Algarves, mais il ne l'indique pas. En prenant l'œuvre telle qu'elle est, en sa volonté d'entrelacer un épisode difficile d'amour à une question de devoir politique, peut-être la passion de la reine pour son mari, n'est-elle pas suffisamment déterminée. On pourrait à certains moments croire qu'elle ne fait que subir un époux choisi par l'empereur ; j'adresserai aussi quelques critiques au rôle un peu long, de la jeune fille aveugle éprise de l'empereur. Je n'en chicane pas la vérité, cela exista. Il y eut d'ailleurs à cette époque un renouveau d'admiration et d'amour pour les souverains ; Tolstoï s'appesantit, dans la *Guerre et la Paix*, sur la dévotion un peu mystique et très tendre que portent à Alexandre les plus jeunes de ses personnages. La vérité du cas de l'aveugle est des plus probables ; ce qu'elle dit est bien dit ; pourtant il y eut quelque longueur à la voir ; mais n'est-ce peut-être pas la faute de l'auteur. Ces critiques légères formulées, il faut louer comme il convient, c'est-à-dire, très chaudement, le vigoureux premier tableau, et surtout le très bel épisode final, et la tenue durant toute la pièce du rôle du maréchal, et de son père, le vieux républicain, qui n'a pas voulu partager les honneurs, et vient participer à la débâcle. Toutes les silhouettes d'hommes, d'ailleurs, Français ou Allemands, sont parfaitement tracés et d'une vie autant que faire se peut éloignée de la convention. Je pense qu'on rejouera quelque jour les *Deux Patries* et que leurs belles qualités leur assureront le juste succès.

A l'Œuvre la représentation de Maeterlinck eut le tort de n'être pas, pour son théâtre, définitive. J'eusse préféré de beaucoup qu'on tentât *Alladine et Palomides*, ou *Tintagiles*, je n'hésite guère d'ailleurs à mettre ces deux drames bien au-dessus d'*Intérieur*. C'est dans les sombres poèmes légendaires, pleins de beaux dialogues et de saisissantes mises en scène, que s'épand le plus heureusement le talent de Maeterlinck. Des œuvres comme l'*Intruse* et *Intérieur*, me paraissent le côté le plus faible de son

œuvre, au moins en matière d'art théâtral. L'effet que produisait la tristesse qui rôde autour de la maison éclairée est fort compromis par la longueur de cet acte, longueur qui ne se remarque pas à la lecture du livre ; à la scène il semble qu'on a attendu trop longtemps, quelque explosion de lyrisme ou de douleur qui devrait terminer le dialogue angoissant qui s'égrène autour de la maison.

La restitution de la pièce de Collé est d'une initiative assez heureuse quoiqu'il y ait beaucoup mieux dans le même sens, et le même genre, à la même période.

On attendait avec impatience les *Pieds nickelés* ; on se demandait si les précieuses qualités d'humour qu'apporte Tristan Bernard dans la composition de ses courtes fantaisies, en général si habilement brèves, si techniquement et rythmiquement amusantes, et presque toujours significatives et suggestives se retrouverait dans une œuvre de théâtre ; il semblait que oui, puisque le théâtre est art de combinaison, et que cette habileté dans la disposition des faits et des phrases est la caractéristique principale du jeune auteur. L'épreuve a parfaitement réussi. La pièce est d'un style sobre, très fournie, d'impression et d'attitudes très complète, sans que rien languisse. Il faut bien admettre la convention qui fait que tous ceux qui seront drôles dans la circonstance présente, doivent venir voir Alain Lambert, mais c'est facile ; la simplicité même du procédé, vaut mieux que les adroites préparations si vantées. Il est démontré, maintenant, que Tristan Bernard écrira de bonnes comédies, gaies vraiment et sans boursoffure ; de combien d'hommes de théâtre en pourrait-on dire autant à cette date ?

EN ROUTE

On explique généralement la vie littéraire d'Huysmans, en disant qu'il fut un médanais, puisque le souci de l'idéalité vint le tirer du marécage, et qu'alors le romancier commença le long chemin qui part de l'amour des littératures rares et momentanément disgraciées jusqu'au sentiment évidemment le plus disgracié qui soit aujourd'hui, l'Amour de Dieu. Il y a peut-être dans cette façon de partager cette vie en deux parties, l'une, de travail, dans les vases et l'autre, de divination, sur des cimes, une énorme erreur. Huysmans n'a jamais été naturaliste ; s'il s'apparia un moment avec d'autres hommes de talent à Emile Zola, c'est qu'il le percevait en poète, qu'il ne pouvait à travers la *Fortune des Rougon*, et la *Faute de l'abbé Mouret*, se méfier du chantre de *Lourdes* ; il a évidemment goûté l'*Assommoir* et *Pot-Bouille*, et en somme, à cela, il y a de fortes et solides raisons ; le vrai sans doute, c'est qu'Huysmans aperçut le naturalisme en poète, à

travers des mirages d'illusion ; il y crut trouver une source de double poésie ; c'était sa voie de chercher dans la vie cette source double d'émotion, il le faisait déjà, et lorsqu'il perçut très nettement sa voie, en même temps que la divergence, entre lui et le médanisme, il continua sa route, c'est-à-dire, il continua de faire ce qu'il a toujours fait, soit d'alterner la création de livres comme *Un Dilemme*, avec celle de livres comme *A Rebours*, ou *Là-Bas*. La nature de Huysmans et l'intérêt qu'il nécessite proviennent de ce parallélisme de ses habitudes d'âme et d'art.

Car Huysmans est un poète (d'une nature il est vrai, un peu spéciale) et la meilleure preuve de cette qualité de poète est son don, en même temps qu'il sait saisir les grands aspects des choses, d'en connaître les menues faces, non seulement à fond, mais hostilement, agressivement, en homme qui s'en trouve plus que gêné. Cette irritabilité de la sensation, c'est le sceau de Heine, aussi de Banville, pour n'en noter que de très récents. Huysmans a ce don, qui est en somme une souffrance, de saut brusque d'un pôle à l'autre de l'idée, du tragique au comique, mais ce qui n'est que comique par exemple pour le bon vaudevilliste ou l'auteur de comédies tempérées, devient pour le poète, caricatural et grotesque. Ataviquement il se trouvait près de comprendre ces tendances ; il a la vision des vieux Flamands, des peintres hollandais plutôt, son organisation de poète possède à son service un métier surtout de peintre. On évoquerait Jordaens si Huysmans était moins anguleux, et même la grande mémoire de Jean Steen, si Huysmans était moins tourmenté. Au temps d'*En Ménage*, certaines phrases franchement comiques, des attitudes nettement cocasses comme celle de Desableau eussent davantage légitimé ces rapprochements. Maintenant, dans son originale et personnelle allure, il évoque surtout un Van Heemskerck ou un Jérôme Bosch, dans leurs prodigieuses débauches d'interprétation de la forme humaine, et dans ses belles pages recueillies aux architectures ouvragées, c'est à certains Mabuse calmes et architecturaux qu'il renvoie la pensée. Ces comparaisons sont forcément vagues, puisqu'elles veulent atteindre un fonds d'âme à travers des techniques d'un autre âge, aussi résumons qu'Huysmans en ses deux faces d'ironiste et d'homme ému devant le rare évoque un sérieux peintre flamand tenace et illuminé, paroxyste également dans le sévère et le drôle ; c'est cette double aptitude qui lui dicta le morne apitoiement d'*En Rade*, et le cruel *Dilemme*, traduction de deux faces connexes des choses.

En Route, *Là-Bas*, sont-ils, comme on l'a dit, des livres de foi catholique ? *Là-Bas* semblait plutôt, dans son enroulement de silhouettes et de menus faits autour du roman de Gilles de Rais, une tentative curieuse de la mise en milieu d'un roman de reconstitution, remplaçant l'étude du

milieu même de Flaubert, son grand vocalisme impersonnel, par l'antithèse absolue, c'est-à-dire, la recherche de tout ce qui pourra éclairer ce sujet reconstitué par la personnalité même et les entours de l'écrivain qui reconstitue; tentative curieuse une fois réalisée déjà par Gérard de Nerval, au moment des *Faux-Sauniers*;

En Route s'apparente d'exécution avec *A Rebours* par la façon large d'explorer les entours du sujet, d'y raccorder tous les éclaircissements possibles sur les décors d'une conversion, c'est surtout un roman d'esthétique chrétienne, la description des sensations visuelles et auditives d'un homme qui n'incarne nullement Paris dans ses boulevards, et dirige son périple parmi toute la série des églises peu connues et des couvents ignorés, aussi d'un homme étonné et enchanté de rencontrer et de raconter des âmes simples, des forces nerveuses tendues vers le bonheur sous les espèces d'une joyeuse et monotone tranquillité. Aussi ses affections qui se bornent, pour les églises de Paris sauf quelques décors rendus d'admiration, au plainchant, se concentrent hors Paris, sur une Trappe, sur un séjour presque anachronique de moines ouvriers. Sans doute en ce cas, lorsque Huysmans nous dépeint la beauté des prières à la Trappe, il est saisi par la ferveur religieuse; toute ferveur, tout souffle, hors la vie plate, qui sait ainsi transformer des êtres est beau, et même communicatif. J'ai déjà dégagé, à propos de Verlaine ou de Poictevin, que la qualité de leur enthousiasme est belle par cet enthousiasme même, qu'il importe peu que ce mysticisme soit religieux pourvu qu'il existe, qu'il pourrait déployer ses extraordinaires acuités, dans un sens de pitié sociale, de solidarité cherchée, de socialisme athée, sans en être nullement diminué dans son expansion réelle et sa traduction littéraire. Sans doute Huysmans est dans le même cas; mais voilà! pour arriver à la foi sociale, en l'homme libéré, affranchi, et guéri purement par de simples conclusions morales, il faut traverser une épouvantable sequelle de politiciens, de politiquailleries, de rapports, de traités, de monographies comiques. Alors l'écrivain recule, trouve la route de cette foi grossière, et pense qu'il n'en rapporterait qu'un *Dilemme*. Tandis qu'en maniant des idées religieuses, on aperçoit au fond les belles éthiques des sainte Thérèse, les sommets de Montsalvat, on entend les chanteurs de Saint-Gervais et les mélopées ressuscitées, ce qui vaut mieux que d'écouter M. Goblet ou de réfuter M. Yves Guyot. Les églises, même restaurées, même fanées par ce que Huysmans a traîné au jour sous le nom de bondieuserie, d'art de Saint-Sulpice, terme esthétique qui enveloppe les plâtres peints du commerce, et tant de toiles peintes, dont le mauvais goût classique des bureaux a flétri les murs des chapelles, sont plus décoratives que des gares et des parlements.

Pourtant, si l'instinct atavique qui rend à Huysmans le goût de l'idée de Dieu plus facile, nous donne les belles pages émues d'*En Route*, « à la chapelle de la Trappe par exemple » l'autre instinct atavique, celui qui a créé Jérôme Bosch, se montre bien souvent, d'abord timide, puis il grandira ; et sans doute nous aurons, un jour encore, quelque livre d'ironiste âpre et puissant, comme Huysmans les sait faire, sur le mysticisme.

Et la note nouvelle en montre déjà.

« C'était pendant la première semaine de novembre, la semaine où se célèbre l'octave des morts. Durtal entra le soir à huit heures à Saint-Sulpice. Il fréquentait volontiers cette église, parce que la maîtrise y est exercée, et qu'il pouvait, loin des foules, s'y trier en paix. L'horreur de cette nef, voûtée de pesants berceaux, disparaissait avec la nuit. Les bas côtés étaient souvent déserts, les lampes peu nombreuses éclairaient mal ; l'on pouvait se fouiller l'âme, sans être vu, on était chez soi....

Montsabré, Didon, ces Coquelin d'église....

Il faut un clergé dont l'étiage concorde avec le niveau des fidèles, et certes, la Providence, y a vigilement pourvu. »

Ces passages se juxtaposent aux phrases d'une beauté lyrique, que lui fournit le plain-chant.

« Ces voix d'enfants, tendues jusqu'à éclater, ces voix claires et acérées, mettaient dans la ténèbre du chant des blancheurs d'aube ; alliant leurs sons de pure mousseline aux timbres retentissants des bronzes, forant avec le jet, comme en vif-argent de leurs eaux, les cataractes sombres des gros chantres, elles aiguillaient les plaintes, renforçaient jusqu'à l'amertume, le sel ardent des pleurs, mais elles insinuaient aussi une sorte de caresse tutélaire, de fraîcheur balsamique, d'onde lustrale ; elles allumaient dans l'ombre, cette brève clarté que tintent au petit jour les angelus ; elles évoquaient en dépassant les prophéties du texte, la compatissante image de la Vierge passant aux pâles lueurs de leurs sons dans la nuit de cette prose. »

Les belles périodes, si fortement construites, si précises et rares d'un vocabulaire neuf et frais ne manquent pas parmi ce long roman.

« Et c'est là le miracle de la liturgie, le pouvoir de son verbe, le prodige toujours renaissant des paroles créées par des temps révolus, des oraisons apprêtées par des siècles morts. Tout a passé, rien de ce qui fut surélevé dans les âges abolis ne subsiste. Et ces proses demeurées intactes, créées par des voix indifférentes et projetées de cœurs nuls, intercèdent, gémissent, implorant, efficacement quand même, par leurs forces virtuelles, leurs vertus talismaniques, par leur inaliénable beauté, par la certitude de leur foi. Et c'est le moyen âge qui nous les légua pour sauver s'il se peut l'âme du muffle moderne, du muffle mort. »

En rapprochant ces phrases d'autres que je ne puis à mon regret citer, car elles sont excellentes et pleines d'aperçus, on a la certitude, que ce catholicisme est fondé absolument sur le mépris du contemporain. Sans doute, ces proses et ces musiques sont admirables, comparables aux belles œuvres des primitifs, mais parce que toute cette période de temps crut à fond, et fut sincère. Le Vinci, qui dut croire très faiblement, mais qui était aussi sincère dans son art, n'a pas moins de beauté qu'un primitif, et Gluck tient bien auprès des musiciens de la liturgie, c'est affaire d'émotion puissante et libératrice. N'est-ce pas une émotion de ce genre qui dicte la fresque suivante, elle est superbe.

« Il avait visité les églises, pendant cette semaine ! elles s'ouvraient ainsi que des palais dévastés, ainsi que des cimetières ravagés de Dieu. Elles étaient sinistres avec leurs images voilées, leur crucifix enveloppé d'un losange violet, leurs orgues muettes. La foule s'écoulait, affairée, sans bruit, marchait par terre sur l'immense croix que dessinent la grande allée et les deux bras du transept, et entrée par les plaies que figurent les portes, elle remontait jusqu'à l'autel, là où devait poser la tête ensanglantée du Christ, et elle baisait avidement à genoux, le crucifix qui barrait la place du menton, au bas des marches. Et cette foule, devenait elle-même, en se coulant dans ce moule crucial de l'église, une énorme croix, vivante et grouillante, silencieuse et sombre. »

Mais ces églises de Paris, il semble « que Dieu fut toujours sorti, qu'il ne rentrât que pour tenir sa promesse de paraître au moment de la consécration, et qu'aussitôt après il se retirât, méprisant de ces édifices qui n'avaient pas été créés expressément pour lui, puisque par la bassesse de leurs formes, ils pouvaient servir aux usages les plus profanes, puisque surtout, ils ne lui apportaient point, à défaut de la sainteté, le seul don qui pût lui plaire, ce don de l'art qu'il a lui-même prêté à l'homme, et qui lui permet de se mirer dans la reconstitution abrégée de son œuvre, de se réjouir devant l'éclosion de cette flore, dont il a semé les germes, dans les âmes qu'il a triées avec soin, dans les âmes qu'il a, après celles de ses saints, vraiment élues. »

A Saint-Germain des Prés le clergé est d'une laideur spéciale, inquiétante et la maîtrise y est vraiment infime, à Saint-Thomas fleurissent les aboîments et les fions-fions, à Sainte-Clotilde, c'est un bal d'airs profanes, un sabbat mondain mais dans une chapelle à vêpres « l'atmosphère devenait extraordinaire. Positivement, le brasier des âmes tiédissait la glace de cette pièce, c'étaient les vêpres des pauvres, des vêpres intimes, en plainchant de campagne, suivies par les fidèles avec une ferveur religieuse dans un recueillement de silence inoui ».

Une Notre Dame des Victoires, aussi, insoupçonnée, montre un va-et-vient de pèlerins assoiffés de foi, et Durtal a cette impression : « Et puis, j'ai cette impression bizarre que la Vierge, attirée, retenue par tant de foi, ne fait que séjourner dans les autres églises, qu'elle n'y va qu'en visite, tandis qu'elle est installée à demeure, qu'elle réside réellement à Notre-Dame. »

Néanmoins, malgré la possibilité de quelques églises ou chapelles à Paris, c'est à la Trappe que Durtal veut se recueillir et chercher la foi. Il y a là de parfaites silhouettes, un oblat, M. Bruno, un excellent au cœur simple qui semble sortir d'une vie des saints. Toute la vie monotone de la prière est détaillée d'un grand art, la quiétude des âmes ambiantes, et leur ferveur aiguillonne à tel point l'âme inquiète de Durtal, qu'il en oublie la banalité des architectures où il vit. C'est la vie en Dieu, c'est le groupement sans dissonnances des priants qui le saisit, et calme les troubles qu'il a d'abord soulevés. Durtal s'est trouvé, à son arrivée, sorti du bruit de Paris, souffrir le trop de calme, il repartira inquiet, et nerveux devant l'avenir.

« Ah, se disait-il, j'ai vécu vingt années en dix jours dans ce couvent, et je sors de là, la cervelle défaite et le cœur en charpie, je suis à jamais fichu. Paris et Notre-Dame de l'Atre m'ont rejeté à tour de rôle comme une épave et me voici condamné à vivre dépouillé, car je suis trop homme de lettres pour faire un moine, et je suis déjà trop moine pour rester parmi les gens de lettres. »

C'est déclarer explicitement l'insuffisance dans notre vie, de la foi religieuse pour exhauiser l'âme perpétuellement, jusqu'à l'idée du salut, quel est le vrai philtre. Huysmans ne conclut pas, son roman d'esthétique et de curiosité chrétienne s'arrête sur une fin découragée, telle est la solution qu'il nous donne.

Et c'est celle d'un très beau livre et le plus curieux, car jamais forme plus vive, plus nette, plus saillante, plus corporelle ne s'attaqua à l'abstrait de la musique et de la contemplation.

LA MÊLÉE SOCIALE

Au banquet Goncourt, lorsqu'après le toast régulier, authentiqué du ministre, Clémenceau se leva pour parler, on sentit confusément qu'il était fort à sa place, et l'on n'attendit même pas de lui un discours politique, mais plutôt un discours idéologique. Il était à sa place au banquet Goncourt, pour bien des raisons. D'abord, ils ont eu le même portraitiste ; je dis cela sans la moindre ironie ; cela prouve qu'il y a déjà bien des années, dix au moins, Clémenceau avait goûté et compris l'impressionnisme

à l'heure même où notre attachant gouvernement se bornait à ne pas défendre officiellement aux peintres de cette gamme d'art de travailler ; pourvu qu'ils ne troublassent pas la voie publique, cela pouvait se tolérer. Il est fort probable que s'il eût été au pouvoir, à ce temps-là, il eût admis cette peinture dans les musées, qu'il eût accepté parmi les richesses littéraires du pays des œuvres concordantes avec cette note d'art, du Goncourt, par exemple. Il eût été même peut-être en cette voie plus loin que le bon arrêt du vrai but, mais cela ne vaut-il pas mieux que d'encourager invinciblement la même pompe à sornettes, qui débite couramment à l'Institut, et si l'aide de l'État eût englobé avec de belles œuvres quelques autres, on eût été certain, que ce n'eût pas été, comme au même temps, les plus régulièrement vides, les bourses plates les plus avérées de notre richesse intellectuelle.

Il était à sa place aussi, parce qu'il s'est trouvé une organisation électorale assez stupide, pour que Clémenceau ne fût plus du Parlement. Je n'entreprends pas ici une étude de sa vie politique. A-t-il toujours eu raison, jamais tort. Je n'en sais rien. Le fait est qu'il est baroque qu'un monsieur qui a joué des années un rôle prépondérant dans un parlement, en soit exclus parce qu'on a corrompu une des quatre cents circonscriptions électorales, une surtout de celles qu'on achète à prix fort ; ce fut cette fois-là très fort, d'après les chiffres connus ; ce serait plus fort après addition des autres chiffres. En tous cas, Clémenceau qui fut si longtemps l'élu du suffrage universel, a eu l'honneur de ne plus être député, dans un département qui envoie au Sénat M. Magnier (Edmond). Pour élever la question au-dessus de la mince représentation du Var, il faut bien convenir que Clémenceau aurait droit à son siège, de rigueur, par son utilité au Parlement, où seul il avait le secret de discours brefs et démonstratifs ; le ministère tombait ; d'accord : tant qu'on en avait que de ridicules, où est l'inconvénient.

Le dégoût, l'ennui absolu que l'on ressent des parlementaires n'empêche pas qu'il nous faut dans cet ensemble de faiblesses délibératives quelques hommes d'action et de pensée, au moins vigoureux dans l'expression de leur conviction quelle que soit sa valeur. Clémenceau était un de ceux-là ; tant pis pour le Parlement. Donc Clémenceau bénéficia à nos yeux, de tout le prix qui s'attache à un homme écarté violemment de la vie politique, car on n'en n'écarte que l'élite, les plus médiocres y nagent de naissance et de tradition.

De plus Clémenceau, saut quelques clarifications trop grandes, phrases de tribun autrefois nécessaires, mais dont il a eu encore ce jour-là le pli, fut excellent, et ce que je veux démontrer parut l'un de nous. Céard le lui dit en bons termes.

**

N'est-ce pas un écrivain celui qui écrit de cette langue nette « M. François Coppée a parlé de la charité sous la Coupole. Je n'ai pas l'honneur de connaître M. François Coppée. Tous ses amis s'accordent à dire que sa conversation est étincelante. Sa prose est plus banale. Cependant je la préfère à ses vers parce qu'elle est mieux rythmée.

Il a donc parlé de la charité pour dire quoi ? Qu'il y avait des pauvres et qu'il fallait les soulager. »

Ou bien : « Il y a dans le *Testament du comte de Paris* un mot qui vaut la peine d'être relevé parce qu'il exprime bien le sentiment de la bourgeoisie française. La religion doit fournir à « ceux qui souffrent un motif de résignation dans l'espoir de la vie future ». Parcourez Paris et la France, de l'hôtel du faubourg Saint-Germain — *dernier asile des sentiments bourgeois* — à la plaine Monceau, on vous tiendra le même langage.

Je pourrais citer à l'infini les compréhensifs articles sur les grèves des États-Unis, toute une psychologie du coxeysme très possible ; l'émouvante silhouette des troubles de Pullman-City où Clémenceau aperçoit le danger de l'émeute brutale et justifiée, génératrice d'inutiles ravages, et le devoir de l'État, de tous, de nous tous, de pacifier l'émeute en rendant justice aux droits communs. « Pour l'enseignement du gouvernement et des peuples, l'Exposition de Chicago continue. Seulement, ce n'est plus l'exhibition convenue, arrangée, méthodique, où dans une galerie bien ordonnée des ouvriers très brossés font mouvoir une machine bien astiquée qui produit, pour l'ébahissement général, des chapeaux, des bottes et du *corned beef*. C'est l'exposition spontanée, naturelle de la vie industrielle en action. C'est ce qu'on n'a garde de montrer dans les Worlds-Fairs. C'est l'imprévu culbutant le prévu. C'est la chaudière qui éclate, c'est l'usine qui saute, c'est l'explosion des forces mal réglées trop longtemps contenues qui déchire l'acier et fait de ses fragments enflammés projetés au hasard d'effroyables agents de mort et de destruction. »

Il y a encore dans *la Mêlée sociale* d'autres choses : quelques notes dédaigneuses — pas assez — pour l'épanouissement profondément végétal, tel d'un artichaut gigantesque et imprévu, de M. Yves Guyot. Clémenceau eût pu être très dur, il a été sobre de détail ; imitons-le jusqu'à nouvel ordre. Le fauteur des phrases françaises les plus ridicules des siècles, l'inaugurateur fameux a le temps d'attendre. Galliffet en a peut-être moins ; quelques rappels de son rôle dans la semaine sanglante ne sont pas dans *la Mêlée sociale* pour nous déplaire. Il faut convenir, et tous ceux qui liront *la Mêlée sociale* en conviendront, qu'il y a dans tous ces articles une sorte

d'énergie dans la clarté qui pour ces petits pamphlets qui sont lettre au lecteur est une haute qualité, et aussi sont-ils bien soulignés que leur ensemble forme une série bien informée sur l'âme même de la vie de cette dernière année.

Les articles de Clémenceau sur les anarchistes ne sont pas ses meilleurs, peut-être un peu doux vis-à-vis de la masse gouvernementale; il les voit dangereux, et en avertit ceux du pouvoir; il est opportun de répéter à la suite de ce jugement, que seul de ceux qui avaient chance de succès, Clémenceau demanda, inutilement c'est vrai, mais fortement, la grâce de Vaillant, ce qui donne à ses articles leur vrai sens.

Ces articles sont-ils donc parfaits, la préface en est donc parfaite ? sans doute non.

Clémenceau nous démontre avec force preuves, que depuis que l'humanité vit, elle est une école de meurtres et d'anthropophagie; le destin humain, il le perçoit d'après Darwin, en lutte pour la vie, en sélection, non pas naturelle mais en sélection par ruse. Que cela ait été vrai, rien de plus vrai, mais on n'a pas à en conclure une loi. Cela a été, l'humanité consciente doit vouloir que ce ne soit plus, même au prix de quelques vraies croisades. Le désarmement et la décapitalisation par la force auront certainement lieu; car les sages n'auront à leur disposition que la force pour dompter les forces qui sont maîtres du monde. Mais ce vieux système du docteur Goudron et du professeur Plume cédera un jour devant la force des pacifiques.

Il est vrai qu'ils y auront de singuliers masques, les sages ! ils risqueraient de ressembler à nos grands hommes de la révolution; mais s'ils évitent le Bonaparte, le Hohenzollern, le Romanov futur, après avoir aboli les actuels, quelle fondation durable. Ce sera l'ère splendide des moutons enrégés, ère utile s'ils ne se laissent pas dévorer parce que Clémenceau appelle l'armée de réserve de Paris.

La *Mélée sociale* est uniquement une collection d'articles; j'ai cru montrer qu'en volume leur série tenait bien debout il est donc possible de faire de bon journalisme, et ceci m'amène à une question que soulève, dans la *Nouvelle Revue*, notre ami Jules Case; mes lecteurs savent quelle valeur j'attache aux œuvres de ce haut esprit.

La presse contemporaine, dit Case, est née le 1^{er} juillet 1836, elle a soixante ans en ce moment où elle meurt. La date de sa naissance coïncide avec le duel Carrel-Girardin; Girardin qui fondait la nouvelle presse, a tué Carrel qui représentait l'ancien journalisme. La presse eut sa période glorieuse durant la Restauration; les rédactions des *Débats*, du *National*, du *Globe*, marquent l'apogée de la presse conçue comme une rectification

de l'état des choses, l'organe de lutte contre un pouvoir oppressif. Elle obéissait à cette définition de Benjamin Constant : « Les journaux doivent être le livre de ceux qui n'ont pas, le livre que tout le monde lit d'un bout à l'autre ; chaque homme en France depuis le mendiant sans asile, jusqu'au roi dans son palais, ayant des droits que la loi consacre et protège, » mais pour que la presse pût remplir cette noble tâche, il eût fallu qu'elle fût bon marché. Or, le pouvoir n'ayant nulle envie d'encourager son adversaire née, l'écrasait sous le timbre. L'acheteur, c'est-à-dire, la bourgeoisie qui soutenait la presse contre la Restauration, n'avait nulle envie de la soutenir contre la monarchie de juillet, son miroir. Ce fut alors que Girardin arriva les mains pleines de boniments et de promesses, inventa le feuilleton, loua les écrivains fantaisistes et battit la presse doctrinaire qui mourut de langueur. Ses ressources à Girardin, le feuilleton et l'annonce.

Que devint le feuilleton, la chronique, toute la parure légère de la littérature. « La littérature fut chargée des embellissements et des attractions. Elle fit l'étalage, le bariola, l'égaya de variétés, pavoisa chaque matin. Ce furent des fleurs et des fleurs : la discrète violette et la rose sanglante, l'entêtante tubéreuse et la naïve pâquerette sans parfum. La littérature, elle, fut déclarée libre, on la pria de l'être, de s'épanouir suivant ses fantaisies, au gré des inspirations les plus discordantes, sous les nombreux soleils de toutes les philosophies. Une unique condition lui était imposée : arrêter le passant, lui faire signe, le séduire d'un coup d'œil, le forcer à entrer. Elle se tint sur le pas de la porte en toilettes gracieuses, voyantes, la jupe plutôt courte, et elle fit son office avec joie, car on la paya royalement. Le feuilleton fit merveille, traitant des lettres, du théâtre, d'art, signés des noms illustres qu'aimaient les intellectuels et la jeunesse d'alors. Les variétés et les chroniques plurent infiniment, et la nuit où avait sombré la morne doctrine, s'éclaira tout à coup, un astre se leva, le roman était né, tout de suite en pleine gloire, multicolore, éblouissant. Il toucha le public, le pénétra, le révolutionna. A cette foule paisible, menacée par la graisse et l'indifférence, il fut salutaire. Il ouvrit sur elle et fit pleuvoir les écluses des passions, qui fouettent, rappellent la vie. Grâce à lui, on vit, on pleura, on eut peur, on rêva. Il exalta jusqu'à l'héroïsme les cœurs morts. Il versa du feu dans les veines flasques. Il perdit bien quelques âmes, mais il en sauva d'autres aussi. Le génie et le talent des écrivains semèrent leur manne quotidienne, leurs drogues et leurs épices, qui parfois choquaient, mais dont on avait faim. »

La décadence de la presse eut sa source, selon Case, dans cette nécessité de payer cher l'écrivain, le timbre et de vendre le journal à perte.

L'annonce devint une ressource, mais une ressource trop bien maniée. On

cite comme un fait presque fabuleux, le cas de Louis Blanc refusant une annonce parce qu'on ne pouvait lui garantir l'excellence du produit. Evidemment nos actuels directeurs de journaux n'en sont plus là. Puis on alla plus loin, on vendit du silence, puis on menaça les fortunes irrégulières, et il exista des cas comme les cas les plus récents. Alors s'en va l'indépendance de l'écrivain; on pourrait en écrire fort long, sur cette décadence absolue de la presse actuelle, qui, sauf quelques rares exceptions, remplaça la bibliographie et la critique d'art, par la réclame, mais à quoi bon! tout le monde le sait, et personne ne croit plus aux louanges ou aux blâmes du journalisme; ensuite vint le journal à manchettes, avec le culte de la fausse nouvelle qu'on vend aux boursiers, etc..

Evidemment cette presse forcée à un bon marché toujours plus considérable sombre, les sources de revenus se tarissent; les fonds secrets disparaissent, et les affaires qui rémunèrent le concours grassement ou le silence, n'ont plus confiance dans l'utilité d'une réclame ou du silence. Une nouvelle presse va naître sur les ruines de l'ancienne. Que sera-t-elle. Case désire qu'elle soit probe et beaucoup d'entre nous le souhaite.

Des questions de doctrine vont d'ailleurs se poser urgentes. Les socialistes et les anarchistes ont assez de choses à dire, pour que le populaire lise des feuilles nouvelles qui lui expliqueront le sens des mots qui symbolisent le meilleur devenir, et les éclaireront sur les moyens de lutter contre la bourgeoisie. La littérature sans doute ne perdra rien, si au lieu de se découper en minces tranches dans les journaux, elle retrouve les magazines et les revues qui sont, pour elle, le lieu naturel d'expansion.

GUSTAVE KAHN

P.-S. — Je dois remettre au numéro suivant le *Grand Trimard* de M. Zo d'Axa. *Passé le détroit*, un joli livre sur l'Angleterre de M. Gabriel Mourey, une curieuse publication sur Bakounine, l'*Ami inconnu* de M. Léon Riotor, un curieux volume de M. de Bonnières, *Mylord Hylandt*, le *Roman d'une fée* de M. Henri Belliot, et des volumes de vers de M. Elskamp, Barbusse et Olivier de Gourcuff.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Libre, par Alfred Dumesnil. Paris, Lemerre.

Simple, profond et doux, comme fut son auteur, ce livre, le plus modeste qui se puisse imaginer, nous semble, en son genre, une des belles productions du siècle. Certes, aucun n'a été plus réfléchi, aucun n'a été plus sincère :

« Moi aussi, j'étais souffrant et malheureux. Moi aussi j'étais l'esclave des accidents et des hasards. Mais je trouvai la paix dans la liberté. Volontiers, je vous dirai mon secret. »

Fils de sa mère, comme tant d'autres hommes distingués, Alfred Dumesnil avait fait de fortes études classiques, avait étudié le droit, puis voyagé en Allemagne et en Italie, pour y boire à des sources vives de l'art et de la science. En son temps il marchait dans l'avant-garde de la jeunesse française. Après avoir été le fervent disciple de Michelet et de Quinet, il devint leur ami, gendre de l'un, suppléant de l'autre.

Il salua d'une frémissante joie la Révolution de 1848. Ses enthousiasmes furent profonds, sa bonne volonté fut absolue. Le moment était venu pour la bourgeoisie française de faire de la déclaration des Droits de l'Homme une vérité, le moment d'appliquer la formule de *Liberté, Égalité, Fraternité*, qu'elle inscrivait sur les monuments publics. Elle devait faire quelque chose pour la partie du peuple la plus nombreuse et la plus pauvre, devait prendre en main l'organisation du travail tant attendue. Et tout d'un coup, elle renia promesses et serments, se retourna violemment contre le peuple qui la suivait, et fit les massacres de Juin. Quoique blessé au cœur, le jeune homme voulut espérer, espérer encore. Mais après les autres massacres — ceux de Décembre — et après les fureurs de la réaction à nouveau déchaînée, il fut évident que le pays légal ne voulait plus le progrès. Vers quelle étoile regarder maintenant ?

En même temps que les malheurs publics, des malheurs privés avaient mis le jeune homme à bas. Dans ses relations privées, il eut des méconve-

nues stupéfiantes, des chagrins plus amers qu'on ne saurait dire. Lui-même était de faible constitution, se croyait condamné à mourir jeune.

Bien entendu qu'après le coup d'État, Dumesnil n'était plus professeur au Collège de France. Aucun éditeur, aucun journal, aucune revue n'eût voulu de ses travaux. Il était classé parmi les suspects, rangé parmi les proscrits à l'intérieur. Tout lui manquait à la fois. Pour un autre, c'eût été le moment de désespérer, de maudire le jour où il naquit, de blasphémer et de crier : Vertu, tu n'es qu'un nom !

Autre fut Dumesnil. Il était fort de sa sincérité, fort de sa conscience et de sa foi. Les Stoïciens eussent — dit de son âme qu'elle était issue de l'empyrée, et qu'à cette étincelle d'éternité on eût pu rallumer les flambeaux du monde. — « Quand même tous renieraient la vérité, pensait-il, quand même tous diraient qu'ils ne l'ont jamais connue, moi je lui ferai toujours un autel de mon cœur. J'aimerai toujours la Justice !

Réfugié en son âme, asile sacré, il se développa en haute raison, en force consciencieuse et sereine. Il s'y ressaisit tout entier, découvrit qu'il était lui-même un monde. Il n'avait pu se faire si humble qu'il n'eût reconquis l'univers en lui-même. En dernière analyse, c'était parce qu'il s'était fait si petit, parce qu'il avait jeté par-dessus bord toutes mesquineries et futilités, toute orgueilleuse vanité, qu'il avait abordé aux rives du « pays immuable ».

Bien plus, il y gagna, ou crut y gagner davantage, à savoir la démonstration de l'immortalité de l'âme. Quand il se fut réduit à n'être qu'une molécule du grand Tout, cette molécule, de par la science moderne, se trouva douée de la permanence des forces, d'une indéfectible énergie. — Puisque la matière est indestructible, s'écriait-il, comment l'âme ou la raison de la matière, serait-elle vouée à la destruction ? — Là aussi, il rencontrait des trésors, parce que, s'étant dépouillé de tout ce qui n'est qu'accessoire, il s'était résigné à n'avoir que le strict minimum de l'humaine existence, à ce minimum, il s'était tenu résolument. « Quoiqu'il advienne, je ne veux pas sortir de la vérité. Que m'importe le reste ? »

Ayant reconquis la possession de son âme, il advint qu'il reconquit aussi le bonheur de la vie.

Il s'était retiré dans une vallée normande, en une vieille maison avec un grand jardin, un modeste verger et un petit pré. Il lui fallait la campagne pour la santé de ses enfants et pour la sienne. Devenu trop pauvre pour habiter Paris, il piocha la terre, planta des choux et des pommes de terre pour s'en nourrir. De mois en mois, d'année en année, à force de bon sens et de patience, peu à peu les santés se raffermirent. La faveur du public revenait aux œuvres de Lamartine dont Dumesnil était l'éditeur.

A peine sortait-il de ses terribles embarras personnels, qu'il entra dans le mouvement coopératif, car en homme de cœur et d'intelligence qu'il était, il avait toujours suivi de près la question sociale, et dans une de ses associations il perdit une somme énorme, relativement à ses ressources ; il la perdit avec une bonne grâce et une générosité qui émut celui qui lui en portait la nouvelle.

Entre-temps, son jardin devenait un ornement de la contrée ; il trouva « les plantes sans terre », acquit un nom parmi les horticulteurs. C'était une famille de bon accueil, c'était la maison des amis, et qui s'ouvrait facilement aux amis des amis, et aussi à des convalescents, à des éclopés de la vie. Maints visiteurs français et étrangers, mains artistes, savants ou écrivains, se sont émerveillés au spectacle des coteaux, de la forêt, de l'Andelle déroulant ses anneaux d'argent dans les verdoyants pâturages, ont écouté le murmure du ruisseau, ont regardé les arbres se mirer dans l'étang, ont admiré les fleurs du jardin, si variées, si nombreuses, et pourtant exquis ; plus belles là, ou semblant plus belles qu'ailleurs, dès que le jardinier les montrait. Quand s'ouvriraient devant vous les portes de l'enclos, on laissait de l'autre côté ses inquiétudes, ses rancunes et ses amertumes. On entrait en un lieu qu'on savait sûr, sous un ciel plus bleu, en un climat moral plus doux. C'était comme une île qu'habitaient l'ingénieuse bonté, la paix souriante, l'intelligente simplicité. Nul n'a goûté « l'hospitalité de Vascoeuil » sans en avoir gardé un souvenir attendri, et n'en parle, sinon comme de l'une des meilleures, des rares et belles choses qu'il ait vues au monde. Vraiment, Dumesnil fut un maître en ce qu'il appelait souvent « l'art de la vie ». Après avoir été admirable dans le malheur noblement traversé, il fut plus étonnant encore en un bonheur dont il sut jouir sans égoïsme, et pour le plus grand bonheur d'autrui.

Rarement vit-on individualité mieux équilibrée, organisation plus riche et multiple que celle de ce mystique et légiste, de cet expert en affaires, mieux expert encore en peinture et en musique. Tout ce qui tenait à la science, à l'art et à la nature était de son ressort ; il travailla l'histoire et son jardin. Pourtant, il ne fut jamais superficiel, car son regard allait d'emblée au fond des choses. En son noble esprit, tenaient incessante conversation, Epictète avec A. Kempis, Rabelais, Vauvenargues et Palissy, Rembrandt et Beethoven.

Voici donc la pensée qu'il médita pendant près d'un demi-siècle, voici le secret de son cœur. En ce livre, auquel il donna le nom de *Libre*, car il se sentait affranchi des doutes, des craintes et des incertitudes, ce que nous admirons surtout, c'est la grande assise : les chapitres du « Refuge en soi ». Réfugié en son âme, cet homme y trouve la haute raison, la bonté, la sim-

plicité, les promesses du développement infini dont il se sentait capable. — Cet homme jouit-il aujourd'hui de l'éternelle vie qu'il nous promet à tous ? — Je l'ignore, mais je sais qu'il la vivait déjà au milieu de nous, cette vie qu'éclairaient l'éternelle justice, l'immortelle vérité.

ELIE RECLUS

Mes Communions, par M. GEORGES EEKHOU. Bruxelles, Kistemaeckers.

Après la publication du *Cycle patibulaire*, on put se demander, tant il y avait de force et de violence dans cette œuvre, si M. Georges Eekhoud n'avait pas poussé là un de ces cris pour l'émission desquels l'artiste épuise son énergie et se brise la voix. Les amis de l'auteur peuvent se rassurer. *Mes Communions* nous le montrent, non seulement avec la même âme héroïque et exaspérée, mais avec la poitrine élargie et plus de souplesse dans les membres. C'est maintenant devenu un jeu pour lui de cingler en ligne droite vers tous les points orageux de la vie. Le temps, qui efface tant de talents, durcit et fortifie continuellement le sien. A l'heure actuelle, peu d'écrivains nous donnent au même point que lui le spectacle d'un artiste terrassant avec autant de crânerie les difficultés de son métier. Georges Eekhoud ne surprend pas sa chimère, mais il l'empoigne, la violente et la force à se plier à ses caprices. Quand nous l'évoquons par delà son œuvre, ce n'est pas derrière un bureau, en littérateur indolent qu'il apparaît, mais sous l'aspect d'un athlète râblé, au torse fumant et dont le corps semble craquer sous la poussée d'une vie impétueuse. S'il est très moderne par le cerveau, il semble, par la force de ses sentiments, appartenir à un autre âge. A cette heure, où un scepticisme sénile a tout envahi, où l'on fait de la littérature en ayant l'air de n'y pas croire, il apparaît, lui, comme un des derniers croyants. Il a non seulement la foi dans son art, mais ses personnages mêmes ne sont pas des créations artificielles qui se meuvent en dehors de lui : Ce sont des êtres auxquels il communique sa vie et dont il épouse les joies et les douleurs avec un enthousiasme ou une abnégation chevaleresques. Par l'énergie, il appartient à l'école des Stendhal et des Barbey d'Aurevilly, mais s'il fallait lui trouver des ancêtres pour son amour de la vie et sa façon de la comprendre, il faudrait s'enfoncer plus avant dans le passé et remonter vers le nord. Ce n'est qu'au XVI^e siècle, en Angleterre, chez les contemporains de Shakespeare, qu'on trouve des âmes aussi bouillonnantes que la sienne. Ben Jonson, Massinger, Christophe Marlowe, qui périt dans une rixe, frappé par son propre poignard que son adversaire « lui fit entrer dans l'œil et dans la cervelle », l'âpre et dur Webster, voilà ses vrais ancêtres intellectuels.

Si Georges Eekhoud s'applique depuis quelque temps à mettre ces écrivains en lumière, ce n'est pas à une passion de critique qu'il obéit. Consciemment ou non, il fait œuvre de piété filiale. Dans les études qu'il leur a consacrées, il y a une chaleur et un enthousiasme qui décèlent la joie d'un homme qui se retrouve une famille dans le passé. La société anglaise au XVI^e siècle devait correspondre assez exactement à l'idéal que l'auteur de *Mes Communions* se fait de l'existence. Il y avait là une harmonie parfaite entre les corps et les âmes. Les uns et les autres étaient de forte trempe, sains de la bonne santé populaire; ils avaient de violents appétits avec l'énergie et la volonté nécessaires pour poursuivre l'assouvissement des plus exigeantes fringales. Nul doute qu'Eekhoud n'eût fait élection de cette époque, si la destinée laissait aux artistes la faculté de choisir, pour y vivre, le temps le mieux en rapport avec leur nature.

L'action prédominait là sur le rêve. Les meilleurs esprits de ce temps concevaient l'existence comme un beau drame. Aussi leurs grands écrivains sont-ils des dramaturges. Pour eux, l'idéal artistique consistait dans le drame, conduit pour ainsi dire militairement, plutôt que dans des virtuosités de forme et dans des habiletés de composition. De même les œuvres d'Eekhoud nous requièrent surtout par leur caractère dramatique. C'est un des dramaturges les plus accomplis de la nouvelle. Ses œuvres ont le relief violent des drames de Webster. L'un et l'autre taillent dans la vie à larges coups d'épée. Chez eux, l'idée va toujours droit au but et dans le dénouement elle frappe comme une balle.

Chez eux également, nulle souplesse. Nulle inclination vers les formes d'art qui exaltent l'immobilité. S'ils excursionnent dans le Midi, ce n'est pas la Grèce avec son art serein qui les attire, mais quelquefois l'Italie. Dans l'Italie ce n'est pas non plus Rome, la fille de la Grèce, qui les séduit, mais la patrie des Médicis et des Borgia, le pays de Benvenuto Cellini. Webster a écrit la *Duchesse de Malfi*; Beaumont et Fletcher font un drame des aventures de Bellario; Eekhoud tire une nouvelle de cette histoire et traduit *Cavaleria rusticana*, un court récit essentiellement italien. On retrouve là l'amour des extrêmes qui fleurit dans le nord comme dans le midi et qui, à travers la diversité des climats, rapproche l'homme du nord de l'homme du midi par la trempe des âmes et la passion de la vie.

Aimer la vie d'un amour frénétique et en jouir autant qu'on peut ne suffit cependant pas pour exciter l'intérêt et l'admiration. Il faut que l'homme soit au-dessus de la vie. Il faut qu'à côté de l'amour de la vie, il ait le mépris de la vie. Et c'est ce que nous trouvons chez les écrivains précités. Si leurs héros sont beaux, c'est moins peut-être par la ténacité avec laquelle ils veulent les choses en la possession desquelles ils ont placé leur bonheur que

par la crânerie avec laquelle ils suppriment leur existence quand elle ne leur donne pas ce bonheur.

Dans deux des premières nouvelles de *Mes Communions*, nous trouvons de magnifiques spécimens de cet art héroïque. *L'Honneur de Luttrath* et *le Coq rouge* sont deux petits drames où se meuvent des personnages cornéliens.

La différence qui sépare Eekhoud des dramaturges anglais du XVI^e siècle consiste dans leur façon de comprendre l'homme. Pour ceux-ci, c'est un acteur plus ou moins beau ; pour Eekhoud, c'est en outre un être infiniment malheureux qui, quelque fortement qu'il étreigne son idéal, ne parviendra jamais à éteindre les désirs qui le consomment. Il y a entre eux toute la différence que trois siècles de luttes, de misère et d'espérances déçues peuvent établir entre deux cœurs et deux cerveaux. La littérature d'Eekhoud est une littérature haletante et toute pétrie de tendresse fiévreuse. Il crée autour de ses héros une étouffante atmosphère de mansuétude et de charité. Il les magnifie et parfois même les béatifie. Ainsi la tragique histoire du *Coq rouge* finit comme une légende : Le retour de Rik dans le village où il a éprouvé mille tribulations s'accomplit avec autant de solennité que l'arrivée d'un saint dont l'âme lumineuse se répandrait autour de lui. Nul plus que l'auteur de *Mes Communions*, du reste, n'excelle à créer une atmosphère autour de ses personnages, à faire jaillir d'un milieu une sorte de fluide magnétique. Le peintre, chez lui, ne se borne pas à représenter ses modèles par de simples lignes et ses paysages par des couleurs, il fixe également l'électricité qui se dégage des uns et le parfum qui monte des autres. C'est surtout dans ses descriptions de paysages misérables que sa supériorité éclate sous ce rapport. On connaît les magnifiques peintures qu'il a faites de la Campine. Dans *Mes Communions*, on trouvera sur les banlieues, notamment, des pages qui hypnotisent. Il a vu les banlieues sous un jour très personnel. Huysmans en a traduit le côté ennuyeux, il les a respirées comme une fleur malsaine dont le parfum suggère le dégoût de toute chose ; Eekhoud en a admirablement saisi le caractère triste, languide et souffrant, il a découvert tout ce qui les apparie aux malheureux. Sous sa plume, la banlieue devient une sorte de montagne des Oliviers qu'on ne peut contempler sans penser aux larmes que les hommes ont répandues sur la terre depuis le commencement des temps.

Partout, nous le voyons ainsi épouser avec une puissance extraordinaire l'âme des êtres et des choses : dans la *Petite Servante*, — où son âme se détend comme dans une salutaire crise de larmes ; dans *Burch Mitsu* ; dans *Chardonnerette* ; dans *Appol et Broucard* ; dans la *Dernière Lettre du matelot*. En général, il n'a pas l'air de faire œuvre de littérateur. Nul arti-

fice chez lui. C'est ainsi que Burch Mitsu l'emporte dans le tourbillon de sa vie. Nous oublions que nous lisons un livre pour assister à l'odyssée de ce modeste et vaillant pêcheur comme à un drame réel. Par la simplicité de son existence, par sa fidélité à sa terre et aux siens, par son énergie et son abnégation, ce pauvre Flamand, ce fils obscur de la vieille Kerlingalande est beau comme un héros antique.

Les naturalistes n'ont étudié le bas peuple que par amour de l'encanaillement et pour nous montrer, dans l'homme, l'irréremédiable misère de l'homme. Eekhoud, au contraire, a vu au fond du cœur des misérables la souffrance humaine dans ce qu'elle a de plus pathétique. Ils contiennent, en effet, en puissance, lorsqu'ils n'ont subi aucune oppression, lorsqu'ils se sont révoltés contre la main qui a voulu les enchaîner, tout ce qui fait la grandeur de l'homme. Par là, son œuvre suggère des réflexions qui débordent de la littérature pour se transformer en pensées essentielles sur la vie. Quand nous sortons de la lecture de *Mes Communions* et que nous jetons un regard autour de nous, nous comprenons que notre éducation tend à éliminer les âmes fortes et résolues. Par la façon dont nous l'entendons, le progrès nous mène vers un idéal neutre où les hommes, à force d'arrondir leurs angles, feront de la société une chose insipide, et de la vie une chose monotone qu'il sera préférable de ne pas vivre. Tous les efforts des éducateurs actuels vont à fabriquer des âmes souples, c'est-à-dire des âmes pusillanimes et basses. Un Burch Mitsu et une Chardonnerette valent plus et mieux que cent hommes et cent femmes du monde. On sent qu'il suffirait de les polir, en conservant intact le fond de leur nature, pour en faire des êtres admirables. Il y a chez eux une volonté, une énergie et surtout un mépris de la mort qui les égalent aux plus nobles héros. Chardonnerette notamment est belle, belle comme la déesse même de la misère insoumise. On peut aussi la considérer comme la muse d'Eekhoud. Elle symbolise son art. Bien plus que la grasse Flamande de Jordaens, elle réalise son idéal de beauté. On ne peut mieux comparer son œuvre qu'à cette petite femme qui ne montre pas de chairs inutiles, qui a des bras fuselés et une poitrine maigre, mais qui est tout nerfs et tout feu et dont le cœur déborde de sentiments frénétiques.

Chardonnerette est une des plus éclatantes nouvelles d'Eekhoud, la plus éclatante du présent volume après *Appol et Brouscard* où toutes les forces de son talent se sont unies pour créer une œuvre parfaite. Dans cette nouvelle il n'y a pas un trou, pas une lacune, pas une superfétation. Dès les premières lignes, nous sommes empoignés et notre admiration ne cesse d'aller en croissant jusqu'au dénouement, dont la froide horreur nous frappe en pleine poitrine, comme le coup de stylet qui étend raide morte la malfaisante sirène qui provoqua le meurtre d'Appol par son ami.

Presque tous les héros d'Eekhoud sont des êtres faits pour la jungle, pour les vastes espaces. Il faut plus d'air à leur poitrine qu'à la nôtre. Quand ils sont enfermés dans notre société pot-au-feu et toute mangée de petits vices, ils tournent sur place comme des tigres captifs. Ils jugent le monde avec l'âpre verbe des prophètes. La colère les enlève et les anathèmes tombent de leur bouche comme des charbons enflammés. Tel Léonce de Mauxgavres dans *Une Mauvaise Rencontre*, tel Bernard Vital, qui meurent comme Samson en faisant écrouler le temple qui contient leurs frères méprisables.

Dans ces nouvelles, l'auteur donne la mesure de ses colères et de ses haines. Tout de suite après, il nous donne la mesure de son amour. Dans *la Dernière Lettre du matelot*, on peut apprécier toute l'étendue de ses facultés affectives. Ici, les êtres et les choses ne paraissent plus qu'un prolongement de son cœur. Nulle part, la communion entre Eekhoud et ses personnages n'est aussi complète que dans *la Dernière Lettre du matelot*. Il semble qu'il ait rassemblé tous les sentiments qu'il avait répandus sur la petite servante, sur Burch Mitsu, sur Chardonnerette, pour les concentrer sur le brave marin Frans Selderslag, qui navigue au bout du monde, au pays de la fièvre jaune. Dans une pauvre lettre, fruste et naïve, il trouve le cœur tout entier du matelot, qu'il n'a jamais vu, — un cœur si sympathique qu'il ne cessera plus de battre contre le sien et que toutes ses émotions et toutes ses douleurs retentiront dans sa poitrine, jusqu'à la souffrance dernière, jusqu'à l'affre suprême de l'agonie. De Frans Selderslag, il a véritablement fait la chair de sa chair et l'âme de son âme.

Lorsqu'on comprend l'existence de cette manière, la vie donne tour à tour des émotions et des joies qui nous attachent indissolublement à elle. Le supplice suprême pour un être de la trempe de Georges Eekhoud doit être le calme, même le calme de l'extase, même le calme céleste. Lorsqu'on aime l'homme avec cette puissance, on ne peut désirer qu'une chose, rester un homme. Cela se lit entre toutes les lignes des histoires que nous avons citées. Mais l'affirmation n'en vient qu'à la fin. Dans une très intense et très suggestive nouvelle qui arrive comme le couronnement logique d'une œuvre d'une remarquable unité et d'un intérêt savamment gradué, Eekhoud affirme son désir de ne jamais connaître autre chose que les amours, les joies et les souffrances humaines. Dans *le Stryge*, il imagine que la mort l'a délivré de ses entraves terrestres et qu'il comparaît devant Dieu. Il adresse une prière au maître suprême. Seulement, ce n'est pas le ciel qu'il demande, la tranquillité et la béatitude éternelles, mais la faveur de revenir en ce monde, de reprendre son boulet de forçat et de le traîner à côté de ses frères d'élection jusqu'à la consommation des siècles. C'est là la forme la plus sublime sous laquelle

on puisse concevoir la charité. Elle suppose un cœur si vaste, une douleur si stoïquement acceptée qu'elle grandit l'homme qui l'éprouve jusqu'à des proportions gigantesques. — La pitié d'Eekhoud ne se contente pas de verser des larmes dans la poussière, c'est une pitié qui, plus que l'orgueil, porte la tête haute et le front découvert et qui proclame la force et la grandeur de l'homme avec un accent que la littérature n'a plus l'habitude de nous faire entendre.

HUBERT KRAINS

P.-S. — Prochainement, comptes rendus des *Villages illusoires*, par M. E. Verhaeren; des *Ames de couleur*, par M. Henri Maubel; d'*En symbole vers l'apostolat*, par M. Max Elskamp; d'*Hélie*, par M. Léon Paschal; des *Cheveux*, par M. Léon Tricot.

LE MOIS

A l'Académie de Médecine de Paris, le Dr Lagneau, le célèbre démographe, a lu un très curieux mémoire qui fait suite à ses recherches sur les conséquences démographiques qu'ont eues pour la France les guerres depuis un siècle. A toutes les époques, sous tous les régimes, on a évité de faire connaître le nombre exact des victimes que fait la guerre. Aussi ne peut-on évaluer la mortalité militaire que très imparfaitement.

Sous la Révolution et l'Empire. — De 1791 à 1799, sous la première République, on appela à l'armée 2,080,000 hommes; les pertes furent évaluées à 700,000 hommes par les uns, à plus du double par les autres. De 1799 à 1815, sous le Consulat et l'Empire, alors qu'on ne renvoyait guère dans leurs foyers que les hommes devenus incapables de servir, alors, comme le disait le général Foy, qu'on entraînait au service pour n'en plus sortir vivant, les pertes durent être bien plus considérables encore. Des 3,153,000 hommes ayant servi sous Napoléon, on estime qu'il en est tombé un million sur le champ de bataille ou pendant la désastreuse retraite de Moscou, et qu'il en est mort davantage encore dans les hôpitaux, de blessures ou de maladies.

Sous le second Empire. — Sur les 309,268 hommes ayant pris part à la campagne de Crimée, les pertes se seraient élevées, d'après Chenu, à 95,615 hommes, dont 10,240 tués sur le champ de bataille, et 85,375 morts dans les ambulances et hôpitaux. On n'a pas publié les nombres des soldats décédés au Mexique, en Cochinchine, etc.

La guerre depuis 1870. — Quant à la guerre de 1870-1871, que l'Empire légua à la République, durant laquelle on paraît avoir appelé à l'armée près de 1,000,000 d'hommes, la mortalité fut énorme. Pour les dernières expéditions du Tonkin, de Madagascar, du Soudan, il n'y a pas de statistique publiée. Mais la mortalité a été considérable.

La natalité est profondément modifiée par la guerre.

A la suite des guerres de la République, les naissances qui, en 1782, étaient au nombre de 975,705 ne furent plus en 1800 qu'au nombre de 903,688. Aussi la population subit-elle une diminution annuelle de 0,1 sur 1,000 pendant les dix dernières années de l'Empire.

La race s'en va. La guerre a encore d'autres conséquences désastreuses; l'armée se recrutant de préférence parmi les hommes grands et valides, ceux qu'elle laisse sont petits et peu valides et leurs fils sont comme eux.

La dernière publication officielle du mouvement de la population a montré combien les appréhensions du docteur Lagneau sont fondées, et combien il est urgent pour l'avenir des pays de renoncer définitivement à toute idée belliqueuse.

Dans un numéro de l'an dernier de la *Deutsche Worte*, M. F.-W. Heifen étudie la misère sociale en Autriche et donne des chiffres qui constituent un terrible acte d'accusation contre l'organisation de la société actuelle.

La moyenne de vie d'un riche est de 50 ans, celle d'un pauvre de Berlin 30 ans. A Vienne selon les arrondissements habités par les pauvres ou les riches, la mortalité varie complètement. Dans le premier, sur 10,000 habitants, le nombre des décédés en 1891 était de 114, dans le dixième de 349. Entre 1881-1891, sur 68,083 habitants de l'arrondissement, le

nombre des décédés était de 8,162 (11.99 p. c.), dans le dixième, sur 68,798, il s'élevait à 17,599 (28,49 p. c.). Sur 100 enfants 32 meurent ordinairement avant l'âge d'un an dans les quartiers pauvres.

Quant aux remèdes, voici la statistique des condamnations de 1874 à 1889 : On a jugé et condamné en Autriche 7,687,988 individus. Ajoutons qu'il y en avait 366,333 en 1874 et 576,144 en 1889, soit une augmentation de 86.7 p. c. du chiffre des criminels.

Parmi les condamnés pour toutes sortes de crimes, il y avait en

	1885.	1886.	1887.	1888.	1889.
Pauvres	88.8 p. c.	89.3 p. c.	89.8 p. c.	90.2 p. c.	90.5 p. c.
Ayant petite fortune	10.9 »	10.1 »	9.8 »	9.5 »	9.1 »
Dans une situation aisée . . .	0.5 »	0.6 »	0.4 »	0.5 »	0.4 »

La statistique des vols prouve que 95 p. c. des prévenus se recrutent parmi les pauvres. En Autriche on a condamné, en 1874, 333 enfants de 11 à 14 ans; en 1889 leur nombre est de 614, presque le double.

M. A. Fabre publie dans *le Devoir* de Guise une intéressante étude sur Owen et ses tentatives de transformations sociales.

Owen attachait une importance primordiale à l'éducation et la considérait comme le plus grave des devoirs à accomplir par les hommes.

« Il considérait les adultes comme les propriétaires du monde, dont le devoir était d'accueillir les nouveaux arrivants selon les lois de la plus généreuse hospitalité. Il considérait les enfants comme des petits hôtes auxquels il fallait souhaiter la bienvenue avec courtoisie et tendresse, auxquels il fallait offrir la sagesse et l'amour, qu'il fallait charmer avec des chants et des fleurs, de manière à ce que ces petits fussent heureux et fiers d'être venus dans un monde qui leur donnait le bonheur, ne leur demandant en retour que la bonté. »

Le système d'enseignement organisé par Owen à New-Lanark donnait des résultats merveilleux grâce au plaisir que les enfants éprouvaient à s'instruire mutuellement.

Ce qu'Owen a fait pour l'instruction montre combien il était favorable à l'éducation de la jeunesse mais il était également convaincu que pour rendre cette œuvre effective il fallait préserver les enfants de tout mauvais exemple et les mettre à l'abri des influences contraires de la rue ou du foyer. Par éducation il faut entendre, dit-il, l'instruction de toute espèce que nous recevons dès notre première enfance jusqu'à ce que notre caractère soit généralement fixé. L'étude approfondie de ce sujet nous montre que dans une très forte mesure l'enseignement de la jeunesse est la source primordiale du bien et du mal, de la misère et du bonheur qui sont notre lot dans le monde.

« Examinons », continue-t-il, « ces différences physiques et mentales qui distinguent les habitants des différentes régions de la terre. Sont-elles dues à l'hérédité, où sont-elles inhérentes aux pays dans lesquels nous sommes nés? Ni l'un ni l'autre évidemment. Ces différences tiennent entièrement et exclusivement à cette éducation que j'ai décrite. L'homme devient un sauvage féroce ou un cannibale; ou un être bienveillant et extrêmement civilisé suivant les circonstances au milieu desquelles il a été placé dès sa naissance. »

Poursuivant et illustrant son sujet, Robert Owen ajoute : « Si l'on échangeait dès sa naissance un égal nombre d'enfants entre la société des Amis (Quakers) et la population de Saint-Gilles (1), à Londres les enfants des Quakers deviendraient en grandissant capables de toute espèce de crime et en tout semblables aux gens parmi lesquels on les aurait placés; tandis que les enfants des criminels mis dans le groupe des Quakers deviendraient, à l'exemple de ceux-ci, tempérés, bons et moraux.

(1) C'était alors le quartier le plus misérable de Londres.

« Ce serait peine perdue », conclut-il, « d'instruire la minorité si elle doit passer la plus grande partie de son temps au sein d'une majorité ignorante et vicieuse; les mœurs et les habitudes de cette majorité contrecarreraient ce qui aurait été accompli pour un petit nombre seulement. »

M^{lle} Louise Derscheid a donné cet hiver, à Bruxelles, une série d'auditions de musique de chambre particulièrement intéressantes, tant par les œuvres jouées que par la façon artiste dont elles furent interprétées. Des séances ont été consacrées à Beethoven et à Brahms.

Dans la dernière qui a eu lieu le 28 mars elle a fait entendre, avec MM. Colyns et Ed. Jacob, le trio en *sol mineur* de Smetana, le trio en *ré mineur* d'Arensky, et avec la collaboration de M. Poncelet, le superbe trio de Vincent d'Indy pour piano, clarinette et violoncelle.

L'œuvre du compositeur tchèque, dit un de nos confrères, n'a rien de spécialement remarquable; assez laborieuse de facture, alourdie de développements touffus auxquels l'unité fait défaut, elle puise le meilleur de son mérite dans le caractère mélodieux des thèmes, imprégnés d'une saveur populaire et locale souvent caractéristique.

Arensky, un des nouveaux venus de l'école russe, est fort apprécié en Allemagne et en Autriche, où son trio a eu grand succès.

Composition vigoureuse, d'une inspiration très élevée; timbres délicats, sonorité pleine et profonde; l'idée se développe et s'élargit avec rectitude et sûreté.

Le thème générateur est exposé largement dans l'*allegretto moderato*; il a de la noblesse et de l'élan; la forme très classique de cette première partie s'assouplit dans le *scherzo*, spirituel et délicat, curieux de rythmes et de timbres; mais l'*élégie* surtout a une profonde élévation de pensée.

REVUES ÉTRANGÈRES. — *Century Magazine* (Fisher Unwin, Paternosters Square, London, numéro de mars). Ce numéro contient deux articles qui intéressent spécialement les lecteurs de *la Société nouvelle*. L'un s'occupe d'Eugène Ysaye qui achève une « tournée » triomphale en Amérique (portrait dessiné par Eric Pape); l'autre, plus développé, s'occupe de Jean Carriès, le sculpteur-potier dont on put voir des œuvres extrêmement originales à l'un des premiers salons des XX. L'on sait que Jean Carriès vient de mourir (en juillet 1894) à l'âge de 38 ans, après une vie d'héroïque labeur. Une exposition complète de ses œuvres doit être organisée à Paris et le gouvernement français, probablement, s'en rendra acquéreur et les réunira dans une salle spéciale dédiée à l'auteur. On y placera le seul portrait que l'on possède de lui, l'admirable et suggestif portrait peint par son amie Louise Breslau et qui représente le sculpteur à l'âge de 32 ans. L'article dont nous parlons est accompagné de nombreuses reproductions d'œuvres de Jean Carriès : son buste, un portrait-buste de Franz Hals, un buste de soldat, la tête de Charles 1^{er} d'Angleterre qui se trouve au Musée du Luxembourg, un portrait-buste de Jules Breton, une tête de novice et un buste ravissant de Hollandaise.

Outre ces deux articles le *Century Magazine* contient la continuation de *la Vie de Napoléon* (avec un charmant profil de Joséphine), la continuation des romans de MM. Benton Harrison et Marien Crawford et des articles divers sur Helmholtz, sur Pieter de Hooch, etc.

La *New Review* avec laquelle *la Société nouvelle* a échangé ses numéros est dirigée par un des principaux écrivains de l'Angleterre, M.-E. Henley, de concert avec l'un de ses plus intelligents éditeurs, W. Heinemann. W.-E. Henley commença d'acquérir sa réputation lorsqu'il publia en 1888 son *Book of verses* absolument original comme conception et comme forme.

La Société nouvelle publiera dans sa prochaine livraison la fin de *l'Antechrist* de Nietzsche et deux chapitres de la *Sibérie* de Kennan.

SCIENCE SOCIALE⁽¹⁾

(Pages inédites).

FANATISME RELIGIEUX

Déclaration sociale de la reconnaissance de l'existence d'un être suprême, de l'immortalité de l'âme et de la nécessité de la théophilanthropie.

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, la puissance anthropomorphique de Dieu resta socialement incontestée. Notre examen ne doit donc commencer qu'après cette époque.

Lorsque, sur la fin du XVIII^e siècle, le protestantisme religieux préparant l'avènement du protestantisme politique eut établi le panthéisme au sein de la science, les bourgeois refusèrent d'abandonner plus longtemps aux nobles la presque totalité de l'exploitation du peuple. Les nobles, ainsi qu'il en est toujours aux époques de transition, ne voulurent point consentir à ce que les bénéfices de l'exploitation fussent partagés également, fraternellement, librement entre eux et les bourgeois. De là la querelle entre les nobles et les bourgeois relativement à l'égalité, la fraternité, la liberté relatives à l'exploitation du peuple. C'est comme résultat de cette querelle, sourde d'abord, que vint à éclater la Révolution de 1789.

La Révolution de 1789 particulièrement considérée fut donc le résultat d'une querelle, d'une anarchie latente existant depuis un certain temps au sein de la société. Cette observation particulière peut être généralisée et il est possible de dire :

Que toute révolution n'est que l'explosion d'une anarchie latente ; et que par conséquent toute révolution est une anarchie patente.

Si maintenant toute révolution est nécessairement une anarchie patente, une révolution ne peut cesser que par le rétablissement d'un ordre quelconque. Voyons comment toute révolution doit finir.

(1) Extrait du XVIII^e volume de la *Science sociale* qui paraîtra prochainement. Voir nos 110 et 111 de la *Société nouvelle*.

Il n'y a que deux ordres possible :

L'un relatif à un raisonnement contestable appuyé par la force, et ce premier genre d'ordre se rapporte exclusivement à l'époque de non-existence du libre-examen ;

L'autre est relatif au raisonnement incontestable, également appuyé par la force.

Ce qui définitivement revient à dire :

Que, pour aussi longtemps que le raisonnement incontestable n'est point trouvé, et que ce raisonnement n'est point rendu socialement perceptible à chacun pour que toute force soit soumise au raisonnement ; l'ordre est exclusif à la force.

Mais cette force sera-t-elle relative à un principe, ou à plusieurs individus, ou à un seul individu ?

En époque de libre-examen et en l'absence du raisonnement incontestable, l'ordre ne peut être relatif à un principe ; et d'ailleurs cette explication est inutile puisqu'il s'agit d'une époque où l'ordre est exclusivement relatif à la force.

Reste donc à examiner si cette force sera relative à tous les individus, à plusieurs, ou à un seul.

Cette force ne peut être relative à tous, car tous ne peuvent être unis que par un principe commun ; et en époque de libre-examen et d'absence de raisonnement incontestable rendu socialement perceptible à chacun, il ne peut y avoir de principe commun.

La force sociale peut seulement être relative à plusieurs lorsque, pour les individus composant cette aristocratie, il existe un raisonnement commun, basé sur un principe commun, et lorsque le principe et le raisonnement ne sont point rationnellement incontestables, que le libre examen n'existe point et qu'il y a en outre un intérêt relatif à l'exploitation suffisant pour empêcher tout protestantisme au sein des aristocraties.

Mais ces conditions avaient cessé d'exister à l'époque de 1789.

Cette révolution, comme toute révolution postérieure, devait donc finir non par la force d'un principe, non par la force de tous les individus, non par la force de plusieurs, mais par la force d'un seul.

Maintenant :

Tout despotisme exclusivement relatif à un individu est nécessairement éphémère. Les individus capables de résister à l'anarchie en l'absence de tout principe sont bien rares. Puis ils sont mortels. Et l'anarchie prolongée, c'est la destruction de la société, contre laquelle destruction toutes les forces individuelles luttent nécessairement.

En dehors du raisonnement incontestable, de la vérité sociale absolue,

et pendant l'époque de libre-examen, il doit donc exister, entre l'anarchie et le despotisme d'un individu, un état intermédiaire qui ne soit ni patemment despotique, ni patemment anarchique, ni relatif à un principe puisqu'il n'y a plus de principe, ni relatif à une aristocratie puisque toute hiérarchie est détruite.

Cet état intermédiaire existe effectivement. Il est composé d'un despotisme larvé de soumission aux majorités, et d'une anarchie larvée du mensonge de tranquillité sur l'avenir. Cet état, intermittence des paroxysmes relatifs à l'établissement de la prétendue société bourgeoise, ainsi qu'à ses transitions à la société réelle, a été parfaitement caractérisé par l'expression de *halte dans la boue*.

L'anarchie de 1789, point de départ et base de la société bourgeoise en Europe, devait donc finir par le despotisme d'un seul avant d'arriver à un de ces états intermédiaires devenus inévitables après cette époque.

C'est dans l'étude des différentes anarchies, des individus qui les anéantissent, et des états intermédiaires qui leur succèdent inévitablement, que nous allons trouver les rapports aux déclarations sociales données sous les différentes formes : de reconnaissance d'existence de Dieu, d'immatérialité de l'âme, et de nécessité de théophilanthropie.

Il doit être inutile d'affirmer que la Révolution de 1789 fut une anarchie. C'était la destruction du critérium relatif au droit divin jusqu'alors incontesté, et l'établissement du critérium des majorités dont l'essence est la contestabilité.

Étudions l'homme qui, en l'absence de tout principe, et par sa seule force intellectuelle, force qui, dès lors, devait être exclusivement relative aux passions, aux sophismes, parvint à anéantir cette anarchie.

Robespierre résume en lui le XVIII^e siècle. Protestantisme ; fanatisme relatif à l'établissement d'un prétendu droit naturel dont chacun doit croire que l'expression se rapporte essentiellement à sa propre opinion ; désir d'ordre dérivant du désordre existant au sein de l'opinion ; nécessité de croire que l'expression du droit naturel, c'est-à-dire sa propre opinion, est la seule base qu'il soit possible de donner à l'existence de l'ordre ; nécessité de recourir à la force pour vaincre, soit les méchants, c'est-à-dire ceux qui ne pensent pas comme nous, soit ceux que l'on déclare ignorants par cela seul qu'ils n'ont point notre opinion ; si à ces caractères, relatifs au XVIII^e siècle, nous joignons des passions vives, de l'éloquence, une probité stoïque, un dévouement de martyr, et les circonstances anarchiques, nous aurons Robespierre.

A défaut de principe, l'échafaud règne sur la France. L'échafaud est l'une des trois bases temporaires du système bourgeois.

Mais le glaive de l'échafaud s'ébrèche en raison des efforts auxquels il doit résister pour assurer l'existence de l'ordre au milieu d'une fermentation de désordre continuellement croissante.

Robespierre, instruit par l'expérience, reconnut que bientôt il allait se trouver désarmé en présence des passions qu'il avait irritées et déchaînées, qu'il n'y avait qu'un principe, et non point un homme, qui pût servir de base à l'existence de l'ordre. Il proclama la reconnaissance sociale de l'existence de l'être suprême, de l'immatérialité de l'âme et de la nécessité de la théophilanthropie.

Il oublia :

Qu'un être suprême suppose des êtres qui ne sont pas lui ; que cet être ne peut être infini ; qu'il n'est dès lors qu'un Jupiter tonnant, un anthropomorphe, une idole.

Que l'immatérialité de l'âme, en époque de libre-examen, ne se déclare point mais se prouve ; et qu'une déclaration en dehors d'une démonstration ne peut anéantir l'état de la science qui, en dehors d'une révélation et de cette démonstration, est essentiellement matérialiste.

Que la nécessité de la théophilanthropie est à la vérité une nécessité sociale, mais n'est une nécessité intellectuelle pour les individus que du moment que l'immatérialité de l'âme est crue ou démontrée ; et que, dans le cas contraire, c'est l'athéisme et la misanthropie qui sont eux-mêmes des nécessités.

Aussi Robespierre succomba, et à sa mort commença le premier état intermédiaire, halte dans la boue, caractérisé par l'égoïsme, l'hypocrisie, la corruption et la lâcheté.

Quelques extraits des discours de Robespierre mettront en évidence ce que nous venons d'avancer.

Après Robespierre, il y eut nécessairement état intermédiaire.

A cette époque, l'intelligence des prolétaires n'était point développée au point de vouloir renverser la tyrannie bourgeoise, la plus oppressive des tyrannies. Ce n'était donc point encore les forces du progrès révolutionnaire qui tendaient à faire éclater l'anarchie latente ; c'était au contraire les forces contre-révolutionnaires ou rétrogrades qui préparaient l'explosion.

L'expérience, en effet, dut bientôt faire ressentir empiriquement, aux gouvernants bourgeois, qu'en époque d'absence de principe vrai et d'existence de libre-examen, le gouvernement de plusieurs, surtout exercé en dehors de toute caste, est absolument impossible. Les gouvernants bourgeois arrivèrent donc nécessairement à désirer une dictature. Mais incapables de trouver le dictateur parmi eux, parce qu'aucun ne se sentait capable de braver les pressions populaires, tous, en attendant la catastrophe

qui devait se produire, se livraient aux vices inhérents à cet état de transition. Aussi sous le Directoire y eut-il, comme actuellement, égoïsme, hypocrisie, corruption et lâcheté.

Le 18 brumaire, l'anarchie patente, résultat de l'anarchie latente, existant depuis la mort de Robespierre, vint à éclater. Mais le héros de l'Italie dirigeait l'explosion et, mécanicien habile, il ne laissa ouverte la soupape explosive que le temps nécessaire pour se rendre maître de la force qu'il avait à vaincre. Aussi l'anarchie ne fit-elle qu'apparaître et disparaître ; et l'ordre par le despotisme d'un seul ; seul ordre possible en dehors de la vérité pendant l'époque de libre-examen, lui succéda immédiatement.

Napoléon reconnut empiriquement que, dans l'état des connaissances, il y avait impossibilité absolue d'établir le lien religieux : soit sur la science, soit sur un sentiment révélateur prétendu inné, prétendu naturel. Et comme il savait, ainsi que Robespierre, qu'en dehors d'une influence sur les actions secrètes il n'y a point d'ordre social possible ; et mieux que Robespierre, qu'en dehors de la vérité réelle le lien religieux ne peut se baser que sur des vérités illusoire, des préjugés ; il devait haïr ceux qui tendent à détruire les préjugés, bases de ce lien. De là, et sa haine contre les idéologues, matérialistes par essence, ou conduisant, sans le savoir, au matérialisme ; et son essai de rétablissement du critérium relatif à la révélation chrétienne, révélation en laquelle il ne croyait pas plus qu'en toute autre.

Mais en même temps qu'il cherchait à rétablir l'autorité du christianisme pour la faire servir de base à la science politique, il était obligé, d'une part, pour se soustraire aux conséquences d'un principe qui exige que le trône soit soumis à l'autel, lorsque le trône et l'autel ne sont point unis, de protester en idéologue contre l'interprète de cette autorité devenue incapable de servir de base à l'existence de l'ordre ; tandis que d'une autre part, et pour échapper aux tendances anarchiques du critérium des majorités, il devait protester contre les sophismes des idéologues afin de maintenir sa propre autorité, elle-même devenue nécessaire à l'existence de l'ordre.

C'est, dit-on, le climat de la Russie qui a renversé Napoléon. Erreur. La Russie et l'Europe, et le monde lui auraient été soumis, que la chute, immédiatement, eût suivi la victoire. En époque de libre-examen, la vérité peut régner sur le monde, mais jamais un homme.

Comparons les dictateurs qui anéantirent les deux premières anarchies, résultat de la transition bourgeoise : l'une relative au 14 septembre 1789, l'autre au 18 brumaire.

Si Robespierre résumait en lui le XVIII^e siècle, Napoléon, en lui seul, résumait les héros de l'antiquité. Tous les deux protestants contre toute autorité qui n'était point la leur, tous les deux despotes pour imposer ce

qu'ils croyaient être le bien, ils ne différaient, sous le rapport du pouvoir, que par l'espèce de glaive sur lequel ils faisaient reposer leur droit.

Robespierre ne prévint point son élévation au pouvoir. Il y fut porté par son génie et les circonstances.

Napoléon prévint la nécessité de son élévation. Il fut porté au pouvoir, non seulement par son génie, non seulement par des circonstances indépendantes de lui-même, mais aussi par sa volonté et par des circonstances qu'il fit naître.

Robespierre, au milieu des échafauds, avait horreur des dictatures militaires qu'il appelait *despotismes*.

Napoléon, au milieu des champs de bataille et d'un bien plus grand nombre de cadavres, avait horreur des dictatures populaires qu'il appelait *anarchies*.

Robespierre, dépourvu de génie militaire, et par conséquent de vues politiques extra-nationales, puisque aussi longtemps que la force brutale domine, c'est le génie militaire qui est nécessairement le plus élevé, Robespierre ne pouvait s'appuyer que sur les bourreaux de la société nationale. Il succomba sous la haine que cette espèce de bourreau inspire, et sa mémoire est restée en exécration vis-à-vis du vulgaire.

Napoléon, doué de génie militaire et, par conséquent, de vues plus élevées, s'appuya sur les bourreaux de la société générale. Il succomba sous la haine aveugle de ceux qui dirigeaient d'autres bourreaux de même espèce. Mais sa mémoire est restée en honneur comme l'espèce de glaive dont il se servait.

Relativement aux intentions, à la probité, nous ne dirons point relativement au génie, il n'y a aucune différence entre les deux dictateurs. Le jugement actuel qui les sépare, sous ces rapports, est aussi injuste que le jugement qui distingue les deux espèces de glaives qu'ils ont employés. En effet, les bourreaux de chaque société nationale croient au moins que la force doit être soumise au droit, tandis que les bourreaux de la société générale croient que la force constitue le droit.

Si maintenant nous passons au mérite réel, au mérite moral, nous dirons :

Napoléon savait qu'il était l'idole du peuple et qu'il serait l'admiration de la postérité ; tandis que Robespierre n'avait pour lui que le témoignage de sa conscience.

Il est donc possible de conclure :

Que, sous le rapport de pureté d'intention, de probité, il y avait égalité entre les deux despotes ;

Qu'il y avait plus de génie chez Napoléon ;

Mais que sous le rapport, connu par Robespierre, de vouer sa mémoire à un demi-siècle de réaction haineuse, il y avait chez ce dernier supériorité de dévouement.

Louis XVIII vint commencer une nouvelle ère d'anarchie latente : d'égoïsme, d'hypocrisie, de corruption et de lâcheté. Ce nouvel état intermédiaire fut un équilibre entre des bourgeois qui voulaient conserver, des nobles qui voulaient restaurer et des prolétaires qui commençaient à vouloir renverser nobles et bourgeois. Les nobles s'appuyèrent sur le clergé, les bourgeois sur les prolétaires ; l'équilibre fut rompu et l'anarchie patente de 1830 fut la remise en vigueur de l'anarchie de 1789.

Comme le 18 brumaire, et au contraire du 14 septembre, le 27 juillet fut le résultat d'une prévision, d'une conspiration dirigée par un homme, et comme l'anarchie patente du 18 brumaire, celle du 27 juillet eut à peine quelques jours d'existence. Mais l'anarchie du 18 brumaire avait été établie et détruite en dehors de tout égoïsme matériel, tandis que celle du 27 juillet eut cet égoïsme pour but exclusif.

Nous avons dit que le despotisme destructeur de l'anarchie du 14 septembre eut pour base le glaive du bourreau, et que le despotisme destructeur de l'anarchie du 18 brumaire avait eu pour base le glaive du soldat. Ces deux bases étant usées, il ne restait au destructeur de l'anarchie de juillet que la corruption pour appuyer son despotisme. Car en dehors des principes, le despotisme s'appuie exclusivement : sur des bourreaux, sur des baïonnettes ou sur la corruption.

Aussi longtemps que l'instigateur et le destructeur de l'anarchie de 1830, le restaurateur de l'ordre par l'hypocrisie et la corruption, peut conserver le pouvoir en maintenant l'égoïsme au sein de la classe riche et la lâcheté au sein de la classe pauvre, l'espèce d'ordre, inhérent à cet ensemble de vices, peut subsister. Mais du moment que la corruption devient insuffisante pour que les corrupteurs puissent payer ceux qui demandent à être maintenus corrompus, l'égoïsme des riches passe au sein des classes pauvres, la lâcheté des pauvres au sein des classes riches ; et l'impossibilité d'exister plus longtemps au milieu d'une pareille halte dans la boue, cause une anarchie générale.

Voyons maintenant quels sont les rapports des différentes déclarations sociales d'existence d'être suprême, d'immatérialité de l'âme et de nécessité de théophilanthropie, avec les différents despotismes destructeurs des anarchies relatives à l'égoïsme, l'hypocrisie, la corruption et la lâcheté.

Robespierre seul fut sincère dans sa déclaration. Seul il croyait en ce qu'il énonçait. En opposition avec ceux qui l'ont précédé et lui ont succédé, il ne voulait pas qu'il y eût une religion dont les savants pourraient se

moquer, et que le peuple seul devait respecter. Mais ce qu'il voulait était alors impossible, parce que l'état de la science n'était point à cette hauteur, et qu'au contraire, elle niait et nie encore ce que son empirisme avançait.

Le concordat de Napoléon, quant aux résultats politiques, était conforme à la déclaration de Robespierre. Il était, en outre, plus en harmonie avec les anciens préjugés. Mais, plus complètement encore en désharmonie avec la science, il fut également incapable de servir de base à l'existence de l'ordre.

La déclaration de la charte de 1830 énonçant que la religion catholique est la religion de la majorité est tout aussi hypocrite que la déclaration du concordat, et également en désharmonie avec l'état des connaissances, du moment qu'elle suppose l'existence d'un lien religieux.

Quant à la nécessité de la théophilanthropie, elle fut implicitement déclarée par Robespierre et explicitement par les despotismes qui lui ont succédé. Car la théophilanthropie n'est autre que l'amour de Dieu et des hommes que toutes les révélations possibles ont donné comme base à la société. Seulement, en époque de libre-examen et en dehors de la vérité absolue, la science énonce que l'amour de Dieu et des hommes, c'est-à-dire le dévouement, ne peut être que le partage des sots.

Toutes ces déclarations sociales conduisent donc à l'anarchie. Non par ce qu'elles supposent, mais parce qu'elles sont opposées à ce qui est l'expression de la science ; et qu'en époque de libre-examen, toute déclaration sociale qui se trouve en opposition avec l'état de la science, conduit à l'anarchie en raison directe de sa propre importance.

C'est l'empirisme d'une anarchie prochaine et générale qui conduit aux tentatives de rétablissement d'un despotisme quelconque.

Tentatives de rétablissement d'un catholicisme.

Parallèlement à Napoléon qui sentait la nécessité d'un catholicisme quelconque, et qui essayait d'en établir un par les armes, marchait un autre système tendant à établir un catholicisme par la diplomatie. Alexandre le Grand fut le type du premier système, la fédération grecque, le type du second.

Certes si la presse n'avait existé, Napoléon eût triomphé comme Alexandre. Comme Alexandre, il aurait établi son catholicisme. Et cette unité de domination, formée de sang et de cadavres, eût disparu de même après sa mort. Mais la presse existait ; le nouvel Alexandre fut vaincu ; et la diplomatie triompha.

La diplomatie victorieuse voulut consacrer la durée de son existence ; et à cet effet elle essaya de se donner une base religieuse en se nommant *Sainte Alliance*.

Sainte! Au nom de qui?

Au nom de Dieu? La science des nations formant cette alliance prétendue sainte dit que Dieu est une fiction politique.

Au nom de Jésus?

Les sectateurs des meurtriers de Jésus, et les successeurs de Mahomet font implicitement partie de cette alliance.

Au nom du catholicisme chrétien?

Ses membres, sans en excepter un seul, protestent contre les décisions de l'interprète du Christ.

L'épithète d'*anarchique* est la seule qui doive être donnée à un pareil catholicisme.

Voyons maintenant si, en dehors de la vérité absolue, un catholicisme quelconque est actuellement possible.

Tout catholicisme est intellectuel, même celui des armes qui se rapporte à l'intelligence d'un individu; même celui d'un corps formant toujours individualité intelligente par l'élection.

Toute communauté formant individualité intellectuelle est exclusivement relative au raisonnement.

Tout raisonnement base d'une communauté formant individualité est essentiellement relatif à un critérium commun :

Commun comme rendu incontesté par la seule force d'une intelligence, abstraction faite de vérité; lorsque le libre-examen n'existe point nécessairement;

Commun comme incontestable sentimentalement vis-à-vis de chacun, et comme rendu rationnellement et socialement incontestable vis-à-vis de tous, lorsque le *libre-examen* est devenu une nécessité sociale.

Le libre-examen existe et il est devenu une nécessité sociale.

Il n'y a donc plus de catholicisme possible que basé sur un critérium commun, comme incontestable sentimentalement vis-à-vis de chacun, et comme rendu rationnellement et socialement incontestable vis-à-vis de tous. C'est-à-dire qu'il n'y a plus de catholicisme possible en dehors de la vérité absolue.

Examinons quelques-uns des essais qui se font à cet égard.

Depuis l'essai de catholicisme par les armes, essai que la lâcheté de l'époque a pour ainsi dire répudié; depuis la tentative de catholicisme par la diplomatie, tentative qui dure encore, mais dont l'expérience sociale commence à faire sentir l'irrationalité; d'autres essais également irrationnels ont été tentés. Le saint-simonisme, le fouriérisme prétendu socialisme sont des exemples se rattachant à une immatérialité hypothétique. Des savants ont ensuite prétendu : que la politique ne devait nullement se

séparer de la positivité; que c'était s'en séparer que de rattacher cette science à une hypothèse; que la science de l'association, véritable catholicisme, devait se baser exclusivement sur la matière; et que par conséquent le catholicisme philosophique devait se nommer *Physique sociale*. Inutile d'ajouter que ce n'est point des académies littéraires qui ne s'occupent que de formes ou de bagatelles que cette noble expression est sortie; mais bien des académies scientifiques qui prétendent s'occuper exclusivement de positivité, de réalité.

Les catholicismes prétendus intellectuels de Saint-Simon et de Fourier, ainsi que le catholicisme franchement matériel des académies savantes, n'ont pas encore trouvé de gouvernement qui voulût mettre leurs théories en pratique, ainsi qu'il en avait été pour le catholicisme prétendu naturel ou théophilanthropique. Mais au milieu de l'anarchie intellectuelle qui se développe, il est bien difficile de déterminer où la folie sociale doit trouver des bornes.

Nous n'avons point à énoncer et moins encore à discuter les mille spécialités différentes prétendues catholiques. Il en est cependant trois qui aujourd'hui — demain peut-être en sera-t-il autrement — paraissent réunir le plus de partisans, parmi la faible minorité de ceux qui s'occupent, nous ne dirons point de catholicisme, cette expression est au-dessus de la portée du vulgaire exceptionnel, mais nous dirons d'intérêts sociaux.

La première de ces spécialités catholiques est le néo-christianisme.

La seconde le néo-napoléonisme.

La troisième a un nom aussi vague que ses copréendants à la domination générale; elle se nomme *République*.

Faire du christianisme social en dehors de la foi en la divinité du Christ est aussi extra-rationnel que de faire du napoléonisme social en dehors de la foi dans la direction personnelle de Napoléon. De part et d'autre il y a foi utopique. Or, dès qu'il y a foi, il ne s'agit plus de raisonnement; et sous ce point de vue nous nous trouvons dispensés de discuter deux hypothèses qui se placent ainsi en dehors de notre domaine. Que notre mépris n'aille point cependant jusqu'à faire croire que ces espèces de catholicisme ne sont que les rêves d'êtres ignorés. Tout ce qu'il y a de plus illustre dans la société et ne s'avoue ni ultramontain, ni corruptionniste, se trouve presque exclusivement réparti entre ces deux croyances: puisqu'une grande partie des républicains appartient au néo-christianisme.

Quant au catholicisme républicain, considéré en dehors des deux autres, il est, si la chose est possible, plus extraordinaire encore. Les deux autres ont au moins une espèce de symbole: les uns, l'Évangile plus ou moins travesti; les autres, les constitutions de l'Empire plus ou moins travesties. Les

républicains n'ont absolument rien que le prétendu droit naturel que chacun formule à sa manière. Aussi essayez de mettre deux républicains d'accord sur une formule pratique quelconque ; jamais vous n'en viendrez à bout. Les néo-chrétiens diront : Aimez-vous. Les néo-napoléoniens diront : Battez-vous. Les républicains n'ont même rien à dire.

Nous le répétons : en époque de libre-examen et en dehors de la vérité sociale absolue, tout catholicisme est impossible.

Nous avons déjà dit que c'est pour remédier à l'anarchie résultant de l'impossibilité de mettre en pratique un catholicisme théorique quelconque, que s'établissent les religions dites nationales. C'est l'effet pratique de ces religions sur l'existence de l'ordre que nous allons examiner.

Religions dites nationales.

Les religions dites nationales ou les schismes sont aux nations ce que le protestantisme ou l'hérésie est aux individus. Toute autre distinction entre schismatique et hérétique est imaginaire ou plutôt logomachique. Ce n'est point non plus par intérêt pour une religion quelconque que les schismes ont lieu. L'intérêt religieux n'est jamais qu'un prétexte en société illusoire. C'est toujours de l'intérêt des prêtres, des nobles, de l'exploitation du peuple enfin, qu'il s'agit. Ce sont là les seules causes réelles de tout schisme.

Avant l'invention de la presse, les schismatiques finissaient ordinairement par rentrer dans le giron de l'Église. Quelque temps suffisait pour calmer les passions, et faire comprendre aux exploiters le besoin de l'unité. Entretiens l'éducation inculquait que les schismatiques devaient être évités avec plus de soin encore que les pestiférés. Et au moyen de ce cordon sanitaire, les dangers des religions nationales disparaissaient jusqu'au moment où le triomphe des schismatiques sur les orthodoxes les rendit eux-mêmes orthodoxes, ou que le triomphe de la prétendue orthodoxie eût anéanti l'hétérodoxie. En dehors de l'incontestabilité, il ne peut y avoir en effet que la force qui soit orthodoxe.

La presse rendit le protestantisme permanent et développa des schismes innombrables. Huss, Luther, Calvin parurent et une foule de religions nationales s'établirent. Au commencement du XIX^e siècle les royautés très chrétienne, catholique, très fidèle, et même apostolique, étaient déjà toutes plus ou moins schismatiques.

Le culte de la raison, la théophilanthropie, furent aussi des essais de religions nationales. Dans ces essais une seule chose doit étonner. C'est que des hommes assez instruits pour reconnaître que toute société est essentiellement basée sur une autorité extra-terrestre aient pu s'imaginer qu'en dehors

d'une révélation ou de l'incontestabilité, ils pourraient établir un lien religieux quelconque. Dans la vie domestique, des tentatives analogues ne se pardonneraient point à un enfant de cinq ans. Elles feraient assurer, avec une immense probabilité, qu'un pareil enfant sera toujours un idiot.

Napoléon avait trop de génie pour tomber dans une pareille erreur. Il voulut rétablir la révélation, mais sans se soumettre à l'ultramontanisme, ou plutôt en le dominant. Relativement à l'impossibilité de réussir, la faute était la même que celle des théophilanthropes. Mais celle du consul ne tendait qu'au despotisme, tandis que celle des prétendus philosophes conduisait à l'anarchie. Or, entre le despotisme et l'anarchie, c'est toujours en faveur du premier que le génie se décide : lorsque l'anarchie n'est point considérée comme devant nécessairement être employée pour arriver à l'ordre réel. Napoléon devait donc succomber. Il succomba. Et l'ultramontanisme fut pour beaucoup dans sa chute. Les Bourbons de la branche aînée voulurent continuer le rétablissement de la révélation, en se soumettant eux à l'ultramontanisme. Ils succombèrent. Et le protestantisme fut tout dans leur chute.

L'anarchie reconnue inhérente aux religions nationales, en raison directe de l'extension de la presse, fit adopter les religions de majorités. C'était tomber de Carybde en Scylla.

Religions dites de majorités.

En 1840, un journal destiné à propager les principes prétendus démocratiques résolut, avant de paraître, de réunir ses nombreux rédacteurs pour savoir si l'unité de doctrine, annoncée comme devant caractériser le journal, soutiendrait l'existence de Dieu. En conséquence cette existence fut mise au scrutin ; et Dieu l'emporta d'une voix. Selon nous, il est impossible de mieux peindre l'illusion des religions de majorité. En voyant de pareilles idées proposées sérieusement pour servir de base à la société, que faut-il admirer le plus : ou des révélationnistes qui croient qu'en présence du libre-examen, la société peut se baser sur des illusions ; ou des matérialistes qui croient que la société peut se baser sur le vide ? Nous laissons à nos lecteurs le soin de résoudre ce problème.

Saint-simonisme (1). Fourierisme.

Fourier était un homme de génie, c'est-à-dire, un homme capable non seulement de comprendre ce qui déjà se trouve découvert, partage de tout

(1) Le passage relatif au saint-simonisme manque dans le manuscrit.

homme normal ; mais encore d'employer les découvertes existantes pour en produire de nouvelles.

Fourier appliqua son génie à ce que le raisonnement peut avoir de plus noble. Il voulut étendre la sphère des connaissances jusqu'au point de reconnaître le système social réel, comme reposant uniquement sur la base qui seule peut être commune à l'humanité.

Pour juger un système, en le supposant même bien coordonné, c'est au principe sur lequel il se trouve établi qu'il faut s'adresser. Et si l'exposition du système est bien faite, c'est de prime-abord que ce principe doit se présenter.

Voici la première phrase du *Nouveau Monde* de Fourier :

— « L'attraction passionnée est l'impulsion donnée par la nature antérieurement à la réflexion et *persistante* malgré l'opposition de la raison, du devoir de préjugé, etc. »

Laissons de côté l'*et cætera* ; laissons également de côté les oppositions de devoir, de préjugé, toujours exclusivement relatives à des raisonnements *bons* ou *mauvais* ; et nous aurons pour principe, base du système de Fourier :

L'attraction passionnée est l'impulsion donnée par la *nature* antérieurement à la réflexion, et persistante malgré l'opposition de la raison.

C'est en effet sur cette base, et l'auteur l'affirme en mille endroits de son ouvrage, que le système phalanstérien, ce système destiné à régénérer le monde, doit se trouver établi.

Ce système par essence est donc opposé à la raison.

Dès ce moment, vouloir le combattre rationnellement devient également irrationnel.

Mais comment est-il possible qu'un homme de génie ait pu consentir à raisonner contre la raison, à déraisonner pour ainsi dire par système ?

Nous répondrons : par cela même qu'il était homme de génie et qu'il a voulu arriver à un point que ses propres connaissances ne lui permettaient point d'atteindre.

Cette attribution de la folie, donnée pour ainsi dire comme caractéristique du génie, va blesser beaucoup d'individus de notre époque qui se refusent à ramper au sein de la foule, et prétendent néanmoins se trouver exempts de toute espèce d'aliénation mentale. A cet égard, qu'ils aient la bonté de se consoler. Depuis que l'humanité existe, il n'est pas un seul génie auquel un reproche de folie ne puisse être adressé, et cela doit être aussi longtemps que l'incontestabilité n'a point d'existence sociale. Aristote a régné trois mille ans sur le monde. Est-il préférable à Fourier lorsqu'il refuse une âme aux esclaves ? C'est cependant sur cette base que la

politique d'Aristote se trouve établie, et cette politique est le résumé des travaux qui ont fait sa gloire. D'où provient la différence que le public établit entre ces deux hommes de génie ? C'est qu'Aristote a prêché le despotisme à une époque où le despotisme était seul capable de servir de base à la conservation de l'humanité, tandis que Fourier a prêché l'anarchie en croyant prêcher l'ordre à une époque où le despotisme était lui-même devenu incompatible avec l'existence de l'ordre. C'est, en outre, que nous adorons les folies des anciens, sagesse pour leur époque, quelque absurdes qu'elles soient devenues pour la nôtre ; tandis que nous méprisons toute irrationalité chez les modernes, du moment qu'elle n'est point celle qui nous fait également déraisonner.

Fourier s'élevant au-dessus des préjugés de son époque reconnut que depuis l'origine humaine la société est établie précisément à contre-sens de ce qu'elle doit être pour être bien relativement à tous. Il reconnut également qu'un raisonnement quelconque a toujours servi de base à la société. Mais il fut incapable de reconnaître qu'il y a raisonnement illusoire et raisonnement réel. De là son antipathie pour le raisonnement. De là, sa chute nécessaire dans le scepticisme ou l'erreur.

Remarquons, en effet, qu'il n'y a que le sot qui puisse douter dans la pratique : puisque douter c'est ne point agir moralement et que nécessairement celui qui n'est point idiot agit moralement. Remarquons encore qu'il n'y a que l'esclave qui puisse pratiquer sans réfléchir et que, par conséquent, plus un homme a de génie et de noblesse, plus il lui est impossible, lorsqu'il est question de pratique, c'est-à-dire non plus de vivre ou d'agir physiologiquement, mais de vivre ou d'agir psychologiquement, de rester plongé dans l'enfer du doute. Nous verrons alors que Fourier devait vouloir sortir de cet enfer, et que du moment qu'il restait privé de guide réel, il devait tomber dans l'erreur.

Fourier voulait un guide réel, un critérium de vérité. Où le prendre ? Relativement à la recherche de la vérité, il n'y a de critérium que raison et passion. Fourier avait condamné la raison. Il devait choisir les passions. Quoi de plus simple ? N'est-ce pas ainsi du reste, et beaucoup avec moins de bonne foi, que les révélateurs ont agi ?

Certes, si cet homme de génie avait voulu faire usage de la réflexion qu'il condamnait, il aurait facilement reconnu : que pour l'homme non privé de raisonnement ou insensé, toute passion est le point de départ d'un raisonnement quelconque, bon ou mauvais, par cela seul qu'elle est relative à un être capable de raisonnement ; que l'action, c'est-à-dire la conclusion de ce raisonnement est relative à une argumentation illusoire ou pouvant être illusoire aussi longtemps qu'elle n'a point été ramenée à un critérium de

vérité, et que du moment qu'elle y a été ramenée, sa conclusion, immédiatement, devient le complément d'un raisonnement réel.

Telle fut la cause inévitable de l'erreur de Fourier. Mais il ne faut point que ses égarements fassent méconnaître son génie. Si cet homme se fût trouvé sur le bon chemin, où n'eût-il pas été capable d'arriver? Il suffit d'étudier ses ouvrages pour admirer le talent avec lequel il a pu soutenir théoriquement une thèse qui serait incapable de résister au moindre essai d'application.

Mais ce n'est point ici que nous avons à discuter les théories sociales de Fourier; si d'ailleurs des théories qui se trouvent systématiquement établies en opposition avec la raison peuvent être susceptibles de discussion. Dans ce paragraphe, c'est des influences religieuses qu'il s'agit exclusivement. Ici donc nous dirons seulement que c'est surtout par ses critiques sociales que Fourier se met au-dessus de ceux qui l'ont précédé. Nul n'a vu, mieux que lui, nul n'a vu aussi bien que lui, que l'ancienne société était devenue impossible et qu'elle devait être changée radicalement. A la vérité, tous les philosophes anciens et modernes ont reconnu des vices sociaux, mais ils ont cru que ces vices étaient inhérents à la nature humaine. Fourier a pressenti le premier que ces vices n'étaient inhérents qu'aux individus, que la société pouvait avoir une existence irréprochable, et c'est dans ce pressentiment énoncé que se révèle son génie.

Fourier, comme la science actuelle, comme le vulgaire lui-même, est panthéiste sans le savoir, c'est-à-dire que pour lui il n'y a que du plus ou du moins dans la série des êtres. Pour lui, il y a succession de vies, mais les actions ne sont point liées au bien-être et au mal-être des vies postérieures, ce qui anéantit droit, devoir et sanction. Il reconnaît un Dieu, mais ce Dieu est anthropomorphe comme tous ceux qui ont été inventés depuis l'origine sociale, et il est d'ailleurs un rouage inutile, puisque la règle d'action est exclusivement relative aux passions et que, de plus, il n'y a point de sanction. Quant à la morale fouriériste, la voici en quelques lignes :

— « Toute théorie de devoir, de morale et de chaîne intellectuelle ne conduirait qu'à s'abuser sur les ressorts et les fins de l'attraction. »

(*Nouveau Monde*. P. 62.)

« Il est bon de faire remarquer que les méthodes employées par la morale sont toujours à contre-sens des vues de la nature. C'est la *principale* thèse à démontrer dans un traité de l'attraction passionnée. Car la morale et l'attraction sont les deux antipathiques.

(*Id.* P. 164.)

« La nature, dans l'état sociétaire (c'est l'état relatif à l'attraction pas-

sionnée), oppose quatre digues à l'excès de population ; ce sont : 1^o la vigueur de la femme ; 2^o le régime gastro-sophique ; 3^o les mœurs phanérogames ; 4^o l'exercice intégral.

« 3^o *Mœurs phanérogames*. Le libre-amour, la pluralité d'amans, est évidemment un obstacle à la fécondité : on en voit la preuve chez les courtisanes qui sont bien rarement fécondées. Il en est à peine un dixième qui procréé, tandis qu'une fille ou femme fidèle est trop facile à la conception... Or, les harmoniens auront (au bout d'un siècle seulement) beaucoup de femmes adonnées à la pluralité d'hommes, *par vertu corporative et utile à la société* : les bacchantes, bayadères, faquinesses et autres corporations chargées du service des armées et des caravansérails, seront nécessairement phanérogames. Ce sera de leur part un acte de dévouement dont l'Etat recueillera de grands avantages. Ce genre de mœurs, par son extension aux DEUX TIERS DES FEMMES, sera un troisième et très puissant moyen de stérilité. »

(*Id.* P. 399.)

« En harmonie sociétaire, ces mœurs ne régneront que par le consentement unanime, sans intervention de *morale*, ni de *lois*, ni de *châtiments*. »

(*Id.* P. 479.)

« Il faut élever l'homme au bonheur des animaux. »

(*Industrie.* P. 428.)

— Mais voilà plus de citations qu'il n'est nécessaire d'en donner ; il est évident qu'une pareille théorie, si jamais elle pouvait être réalisée, conduirait à la plus effroyable anarchie. Au premier essai elle tomberait immédiatement, vis-à-vis de tout être qui ne se trouve point lui-même complètement dépourvu de raison, dans le mépris auquel l'a condamnée son propre mépris de la raison.

COLINS

LA SCIENCE MODERNE

Essai de critique.

Παντι λογῷ λογος ἴσος ἀντικείμεται.

L'homme hasardant cette idée que la science moderne laisse quelque chose à désirer s'expose à passer pour un défenseur attardé du récit biblique dit par Ingersoll *L'Histoire de la côte d'Adam*, mais, controversé à part, admettant même que la science affranchit de la superstition, nous initie à une plus exacte conception du monde physique et moral, on peut constater la rareté de données vraiment positives et l'insuffisance, pour ne pas dire la fausseté de certaines de ses méthodes. Après cinquante glorieuses années d'essor scientifique, on était en droit de compter sur la conquête définitive. Il n'en est rien. L'histoire de la fameuse côte n'est pas encore remplacée. Nous croyons qu'il faut s'en prendre à notre tendance d'isoler les facultés intellectuelles et logiques des facultés émotionnelles et instinctives. La science a fait fausse route pour avoir étudié la nature par le côté purement intellectuel.

Le sentiment et l'intelligence étant inséparables, il faut toujours tenir compte des conditions mentales de son époque et, pour l'avoir négligé, la science moderne est tombée en confusion et contradiction.

La science procède comme l'école. Placée en face de l'incommensurable unité de la nature, elle ne peut l'aborder qu'en isolant certains détails de tout le reste. En procédant ainsi elle répond à la question par la question, infirme ses conclusions d'avance; la supposition qu'un objet puisse être isolé étant fausse, fausse sera la déduction. Voilà le vice radical de ces enquêtes. Les théories de la science sont comme les paysages de montagnes. Changez le point de vue, la perspective change aussi.

Un exemple me fera mieux comprendre : il s'agit de l'espèce. — Je vois un chien pour la première fois, c'est un terrier; surviennent un second et un troisième, puis un quatrième : je me fais d'après eux une idée du chien; — plus tard on me montre un lévrier, un épagneul, un boule-dogue, ma

conception première en est profondément modifiée, puis quand j'ai fait connaissance avec tous les chiens civilisés, j'apprends qu'il y a des chiens sauvages et je m'enquiers de leurs mœurs aussi bien que de celles des loups et des renards. J'étudie les races, mais à force de les étudier, l'idée d'espèces d'abord bien nette à mon esprit se désagrège à la façon d'un bloc de glace immergé dans l'eau. D'un fait unique on parle savamment, on classe aisément quelques individualités locales, mais pour peu qu'on étende le champ de ses observations, tout est à recommencer. La nature ne connaissant pas l'espèce, mon travail ne prouvait que mon ignorance et dénonçait l'arbitraire de ma méthode.

Autre exemple pris à l'astronomie. On dit que la lune décrit une ellipse, assertion assez vague. Certaines perturbations causées par le soleil font dévier considérablement le tracé de l'ellipse. Le fait est que la lune se meut suivant une ellipse, mais l'instant d'après elle en suit une autre. On pourrait donc définir sa marche comme une courbe irrégulière ressemblant plus ou moins à une ellipse. Ensuite on s'aperçoit que la lune tournant autour de la terre, celle-ci se meut autour du soleil. Donc la marche de la lune ne rappelle en rien une ellipse. Et le soleil se dirige vers des étoiles fixes lesquelles se meuvent aussi. Quelle est donc l'orbite de la lune? On sait seulement qu'elle a quelque rapport avec la position et le volume de la terre y compris les marées de l'océan, avec la position et le volume du soleil, ceux des planètes et des comètes, aussi nombreuses soient-elles, ceux des anneaux météoriques et enfin des étoiles. Il serait impossible de le décrire aussi bien pour une période d'un jour que pour des millions d'années pendant lesquelles la terre, le soleil et les autres corps modifieraient leurs positions relatives. On n'a donc pas la moindre idée de ce que doit être l'orbite de la lune. Le mot lui-même cesse d'avoir une signification déterminée. Sans doute, en se mettant d'accord pour négliger les perturbations produites par le soleil, comme, de fait, on ne tient aucun compte des perturbations produites par les planètes et autres corps célestes, de même qu'en se mettant d'accord pour ignorer le mouvement de la terre et celui du soleil à travers l'espace ainsi que le mouvement d'un centre probable de tout le système, on *peut dire* que la lune décrit une ellipse, quoiqu'il n'en soit nullement ainsi. La lune ne décrit pas une ellipse, pas même « relativement à la terre », ne l'a pas fait et ne le fera jamais. Pitoyable chose d'élaguer partie des phénomènes d'un univers dont la science se plaît à proclamer *l'unité*.

On objecte que, mathématiquement, une ellipse idéale peut être décrite dans les conditions dites plus haut. A quoi je répons que la preuve mathématique, quelque pouvoir qu'elle exerce sur l'esprit humain (dans la phase actuelle de son développement), serait passible de la même objection : elle

n'arguerait pas de faits réels mais de l'hypothèse mentale et erronée que deux corps seulement agiraient l'un sur l'autre, et s'autorisant de la loi de gravitation (celle-là même qu'il s'agit de démontrer), elle en déduirait la formule de l'ellipse. Mais conclure de ce raisonnement que l'ellipse est un fait réel et que les corps célestes se meuvent en décrivant des ellipses, c'est faire un saut dans les ténèbres. On insiste pourtant : « Grâce à cette hypothèse, nous prévoyons les éclipses. » Or, Stuart Mill explique dans sa *Logic* que la réalisation d'une prophétie ne prouve nullement l'infailibilité de la théorie, mais seulement que la théorie était suffisante pour cette prophétie.

Il fut un temps où le soleil était un dieu monté dans un char de feu, où la terre était le centre de l'univers. Dans ce temps-là les hommes prédisaient en toute certitude que le soleil les éclairerait le lendemain, prédisaient même l'heure de son lever. Cependant leurs théories n'étaient pas plus justes pour cela. Quand Adams et Leverrier prédisaient l'apparition de Neptune en un certain point du ciel, leurs calculs se fondaient sur le mouvement des planètes connues, ce qui ne prouve pas que la grande généralisation de ces mouvements, dite la loi de gravitation, soit juste : elle suffisait à cette découverte, serait insuffisante à la solution d'autres grands problèmes. Tycho-Brahé, un excellent astronome, annonçait les éclipses presque aussi sûrement que nous, en supposant que les corps célestes se meuvent d'après la théorie de l'épicycle. Il définissait le mouvement de la lune autour de la terre une combinaison fixe du cycle et de l'épicycle. Kepler introduisit la conception de l'ellipse. Plus tard la notion du périégée et autres déviations obligèrent d'abandonner l'ellipse et d'adopter l'hypothèse d'une course sans fin qui ressemblerait à une ellipse en un point donné, se maintenant à une distance moyenne, fixe, de la terre, mais ne revenant pas sur elle-même et ne représentant pas une figure déterminée. Enfin les recherches de G. Darwin ont écarté la théorie d'une distance moyenne fixe, introduit l'hypothèse d'une spirale s'élargissant indéfiniment. Ces théories ne se ressemblent guère, mais si on avait à calculer une ellipse pour l'année prochaine, on pourrait indifféremment employer l'une d'elles. Le problème est si vaste qu'à peine l'effleure-t-on par des prédictions à quelques années de distance.

Donc, en ce qui concerne soit l'orbite de la lune, soit tous autres phénomènes, nos connaissances seront absolues ou relatives. Nous ne pouvons connaître l'orbite réelle et quant à l'orbite relative, on ne la définit pas plus qu'on ne définit l'espèce. La nature ne s'isole pas d'elle-même et notre tort est de vouloir procéder autrement qu'elle.

Autre exemple : La loi formulée par Boyle de la compressibilité des gaz pose en principe que, la température restant constante, le volume d'une

quantité donnée de gaz est inversement proportionnel à la pression. Cette loi passa longtemps pour la constatation d'un fait. Un examen approfondi montre pourtant qu'elle n'est exacte qu'avec de nombreuses restrictions. Comme l'ellipse en astronomie, c'est une hypothèse commode, et rien de plus. L'air se comporte généralement suivant cette loi supposée, ou à peu près. Mais d'autres gaz, tels que l'acide carbonique et l'hydrogène, s'en écartent considérablement et en des directions souvent opposées. On a trouvé entre autres différences que plus un gaz se rapproche du point de liquéfaction, plus il s'écarte de cette loi prétendue. On en conclut qu'elle ne convient qu'à des gaz *parfaits*. Cette théorie d'un gaz parfait impliquait la présomption qu'à mesure que les gaz s'éloignent de la liquéfaction, ils atteignent graduellement un état définitif sans altération de leurs propriétés, au moins pour longtemps. Mais on découvrit un état ultra-gazeux de la matière. Or, le passage de l'état liquide à l'état ultra-gazeux se poursuit constamment en passant par toutes les modifications de liquéfaction et de condensation et tous les degrés de perfection et d'imperfection de l'état gazeux jusqu'à l'extrême raréfaction du quatrième état. La loi de Boyle ne serait donc applicable qu'à un seul degré de cette longue échelle ascendante, point purement métaphysique. Mais on ne connaît pas de gaz qui se maintienne à un point fixe. Tout ce que l'on peut dire c'est que parmi les modifications produites par les différents degrés de pression, une seule confirmerait la loi de Boyle s'il était possible de maintenir un gaz à l'état fixe. Cette loi n'est donc que métaphysique, résultat ingénieux d'observations superficielles ou tout ou moins incomplètes.

Ainsi la méthode scientifique formule une loi ou un axiome fondé sur un simple détail. Mais quand les faits se multiplient, il faut l'abandonner. Conrad Gessner et autres zoologistes classèrent d'abord les animaux par le nombre de leurs cornes ! L'économie politique donnait à l'activité sociale le pivot de l'offre et de la demande. Quand on croyait la terre plate, il y avait un haut et un bas. Mais avec le temps, il devint impossible de classer les animaux par leurs cornes ; les mots : monter, descendre perdirent leur signification quand on sut que la terre était ronde. S'imaginant alors que la terre était le centre de l'univers, on décida que tous les corps gravitaient vers la terre. Plus tard on découvrit que la terre n'est pas le centre de l'univers et que les satellites de Jupiter, par exemple, ne sont pas attirés vers le centre de la terre. Alors on eut recours à la loi de la gravitation universelle qui ne semble exacte qu'à notre ignorance (1).

(1) On ignore généralement combien peu considérable est la force de gravitation. On a calculé (*Encyclop. Britan.*, art. *Gravitation*) que deux corps pesant chacun 415,000 tonnes et placés à un mille de distance, n'exercent l'un sur l'autre qu'une force d'attraction

Mais on dit ces lois exactes *relativement* et que les modifications qu'elles subissent successivement nous rapprochent de l'entière vérité promise à notre patience. Mais la nature est *une*. En isolant les phénomènes que nous voulons étudier, nous infirmons d'avance les conclusions. Si tous les faits relatifs à une enquête nous étaient connus, sauf deux ou trois, la vérité ne tarderait pas à se faire jour; mais dans notre enquête sur les phénomènes de la nature, le contraire a lieu : on connaît deux ou trois faits, on en ignore des millions. Il est plus facile de mesurer un mur que la distance de l'étoile polaire. Les théories de la science indiquent l'orientation de l'esprit humain mais ne déterminent pas ses limites; comme le mirage, au désert, ces limites reculent toujours. Dans le cas de la gravitation, la loi du carré inverse des distances peut paraître exacte dans la limite des observations sur les mouvements étudiés à de grandes distances.

Les expériences de Cavendish et de Shehallien montrent que cette loi ne s'éloigne guère de la formule ci-dessus tant qu'il ne s'agit que des distances terrestres, mais ce que l'on nomme les forces moléculaires lui ferait subir de grandes modifications pour les petites distances. Comme la loi de Boyle, celle de Newton est probablement métaphysique — vraie dans une certaine mesure et sous certaines réserves — mais si l'on étend ces observations à d'autres régions de l'espace, la loi du carré inverse ne semble plus exacte, même approximativement, et la loi de la cinquième puissance inverse paraît mieux appropriée pour les petites distances moléculaires ».

L'examen des théories fondamentales de la science ne démontre pas leur rigoureuse exactitude. Voyez, en physique, le désordre dans la théorie des atomes. Voyez l'insuffisance de la théorie darwinienne sur la survivance des plus aptes, l'effondrement de certaines lois chères à l'astronomie, telles que la stabilité des orbites lunaire et planétaire; voyez les révolutions dans les conceptions géologiques, les difficultés insurmontables que rencontre la théorie des ondulations lumineuses, l'abandon définitif de la théorie de la valeur sur laquelle on fondait l'économie politique. Il n'y a pas plus de théories indiscutables qu'il n'y a de plaques blindées à toute épreuve. Étant donnés des boulets, on trouve facilement des plaques qu'ils ne pourront traverser, mais étant données des plaques il y aura toujours des boulets pour les mettre en pièces.

J'ai pris quelques exemples en astronomie, que l'on envisage comme la plus exacte des sciences, quoiqu'il soit étrange que l'étude des corps célestes, les plus éloignés et les plus difficiles à observer, passe pour la plus exacte des

d'un demi-kilogramme. Si ces corps se trouvaient à la distance de notre lune, leur attraction ne serait que de $1/14,000,000,000^e$ de kilo, force si insignifiante qu'une légère variation de cette loi resterait longtemps inaperçue.

sciences. L'astronomie serait donc une science d'autant plus parfaite que nous la connaissons moins? Situés sur un imperceptible point de l'espace, ne pouvant prendre d'observations que durant de courtes périodes qui, comparées à l'éternelle fuite des astres, comptent à peine comme un instant bientôt évanoui, nous ressemblons à des taupes qui étudieraient un tracé de chemins de fer et la marche des locomotives. Le très petit arc d'un immense cercle est pris facilement pour une ligne droite : nous contentons en astronomie de solutions faciles qu'une expérience plus sûre ferait rejeter. Un homme pourrait voyager longtemps sur une prétendue ligne droite sans découvrir qu'elle est courbe, et plus longtemps sur la courbe sans voir si c'est une ellipse, une spirale, une parabole ou toute autre figure. Et l'on fait passer l'astronomie pour une science exacte (1).

De sorte que l'astronomie passe pour être une science exacte parce que ses phénomènes appartiennent à un domaine si vaste que nous n'en observons qu'une infinitésimale partie et que notre ignorance nous permet d'être affirmatifs. On dit de la physique et de la chimie qu'elles sont des sciences quasi-exactes parce que leurs phénomènes sont d'une minutie telle que nous négligeons tous les détails pour ne nous attacher qu'à certains effets généraux. Si l'on traite par l'ammoniaque une solution de sulfate de cuivre, il se forme un précipité vert flocculent, et l'on ne peut se figurer la variété de mouvements et de combinaisons moléculaires mis en action par les deux fluides. Nul doute qu'ils ne soient très complexes, mais, entre tous, un seul apparaît et les chimistes le présentent comme le plus important. La chimie traite de faits pris au hasard ou plus facilement observables et le petit nombre qu'il en retient permet au chimiste de les classer, de les généraliser à son aise, au risque de voir ses classifications tomber à vau-l'eau, s'il étendait son champ d'observation; on pourrait en dire autant du magnétisme, de la lumière, de la chaleur et de toute science physique.

Mais si l'astronomie (et la géologie) sont à de telles distances dans l'espace et dans le temps qu'on n'en peut connaître que de vagues contours, si la chimie et la physique traitent d'éléments tellement subtils qu'on n'en saisit

(1) Écoutons Maxwell étudiant la *théorie* de la chaleur : « Dans notre enquête sur la chaleur, nous avons commencé par l'étude des corps solides qui se laissent manier aisément. Puis nous avons passé aux liquides qu'il est facile d'étudier en des vases ouverts; ensuite on aborde les gaz invisibles et qu'il faut garder en vases clos. Mais dès qu'ils formulent leurs conclusions, les scientifiques parlent d'abord des gaz, vu la plus grande simplicité apparente de leurs lois, puis des liquides dont les lois plus complexes sont moins connues et nous exposent enfin leurs maigres découvertes sur la constitution des corps solides, préférant s'occuper des gaz que l'on connaît moins et dont les lois sont probablement plus simples que celles des liquides et des solides parce que de ce côté on peut imaginer des lois difficiles à démentir.

pas les effets généraux, il est un autre objet d'observation mieux accessible à notre entendement, l'étude des rapports de l'homme avec la société, leur histoire, leur développement, celui des animaux et des plantes, les lois de la vie, c'est-à-dire la biologie, la sociologie, l'histoire, la psychologie, etc. Ce sont les sciences que l'homme connaît le mieux et dont les faits lui sont plus familiers. Contre une observation sur la constitution et la conduite des astres ou des solutions chimiques, il y en a des millions sur les mœurs de nos semblables et des milliers sur celles des animaux et des plantes. N'est-il pas remarquable que l'esprit humain soit dans cette sphère moins dogmatique qu'en toute autre, ce qui ferait croire que la science est d'autant plus absolue, d'autant plus tranchante dans ses affirmations qu'elle ignore davantage.

On répond que les phénomènes relatifs aux êtres vivants sont plus complexes que ceux de l'astronomie ou de la physique et que l'homme a beau en savoir mille fois davantage sur les mœurs de ses semblables que sur la vie des astres, le problème est trop ardu, mais où prend-on que les phénomènes astronomiques soient plus simples que les phénomènes vitaux? N'avons-nous pas vu, à propos du seul mouvement de la lune, que ce problème est insoluble si l'on tient compte de tous les éléments qu'il comporte et que cette question se complique de mille autres?

La nature est une, sans doute, mais vu les étroites limites de notre milieu, nous nous intéressons davantage à ce qui nous entoure immédiatement. Dans l'humanité, nous regardons la nature en face, nos yeux la pénètrent et nous la trouvons profonde et admirable au delà de toute imagination. Ce que nous y apprenons est ce qu'il y a de plus digne d'être appris. Mais la science ne nous laisse entrevoir que le bord de sa robe.

Ainsi la science conclut des phénomènes aux lois, des détails tangibles et sensibles elle passe à des généralisations intangibles et indéterminées. Elle abandonne le terrain ferme de la réalité pour les régions brumeuses des abstractions. Tout objet est en relation avec les autres objets, n'existe même qu'en vertu de cette relation. Donc il possède une infinité d'attributs. Or, l'esprit est impuissant à les concevoir tous, et pour étudier l'objet il est obligé de l'aborder par quelque attribut, de l'isoler de tous autres; il procède par élimination (ce que nous appelons la méthode d'ignorance volontaire). On pourrait croire que c'est lâcher la proie pour l'ombre; mais ce que l'on saisit ainsi est léger, maniable, facile à transporter et représente une valeur, réelle en effet, mais pour un temps et sous certaines conditions comme le papier-monnaie. Seulement il y a danger qu'on ne confonde le signe avec la chose.

Notre expérience est faite de sensations : on sent le poids des corps, on les voit tomber, on sent le froid, le chaud, la lumière, l'obscurité, etc. Mais nos sensations sont plus ou moins localisées, personnelles, variables. Il faut donc leur trouver un rapport commun, indépendant des appréciations individuelles, qui ne soit pas indifférent à l'action du froid, du chaud, de la lumière, de l'obscurité ni à la gravitation. Et pour y parvenir, on a recours à la méthode décrite ci-dessus. Rien de plus juste, mais ici commence le procédé scientifique. On oublie que ces rapports communs sont de pures abstractions, on leur assigne une existence propre, ils deviennent « la cause » tandis que les phénomènes réels sont rejetés au second plan comme « résultats ». En termes vulgaires, c'est mettre la charrue avant les bœufs. Ainsi, s'apercevant que nombre de corps de diverses formes, propriétés et dimensions tendent à tomber sur la terre s'ils ne sont maintenus, on érige en principe cet attribut commun sous le nom d'« attraction ou gravitation », bientôt transformé en « gravitation universelle », c'est-à-dire agissant sur tous les corps dans la nature. Et diverses substances, telles que l'eau, l'air, le bois, etc., nous transmettant la sensation dite son et ayant la vibration pour élément commun, on s'empresse de créer à cette vibration une existence à part en la désignant comme origine du son. Mais quoi qu'on fasse pour séparer l'homme de son ombre, l'ombre ne se sépare pas du corps, et quoi qu'on pense de l'attraction et de la vibration considérées en elles-mêmes, il est impossible de se les représenter indépendamment des phénomènes dont-elles sont le rapport commun.

Cette méthode doit aboutir à l'absurde. En effet, isoler des corps qui tombent la chute elle-même et généraliser cette abstraction jusqu'à lui faire produire la loi de la gravitation; avancer que tout atome dans l'univers attire tout autre atome avec une force proportionnée à sa masse et inversement proportionnelle au carré des distances, qu'est-ce que cela veut bien dire? Quel sens l'esprit humain peut-il bien donner à des mots qui se contredisent, tels que masse, attraction et force? C'est une loi qui défie toute intelligence. Newton qui l'a découverte déclare qu'aucun esprit philosophique ne saurait admettre que des corps agissent ainsi l'un sur l'autre sans une intervention quelconque. Et combien de savants pensent aujourd'hui qu'une intervention matérielle ne servirait qu'à rendre cette loi plus inintelligible encore, tandis qu'une intervention immatérielle, ou de quatrième dimension ainsi qu'on l'appelle, l'enlèverait au domaine de l'analyse scientifique. Si cette loi du carré inverse de la distance, qui est celle de la matière radiante, est aussi celle de la gravitation, il faudrait en conclure que la distribution de la force se produirait sans la moindre déperdition. La gravitation serait donc un phénomène unique en son genre, d'autant

plus qu'on la suppose instantanée, malgré l'infini des distances, sans obstacle ni délais, quels que soient le nombre et la nature des corps. — Abstraction métaphysique que cette généralisation extravagante de phénomènes incomplètement compris. Spectre du Brocken réfléchissant sur le fond de la nature les illusions de l'observateur.

On en peut dire autant de la théorie des ondulations lumineuses. L'étude des propriétés communes de divers corps colorés et brillants a conduit la science à généraliser ces phénomènes et à les supposer tous en état de vibration, vibration d'une nature si délicate qu'elle ne peut être perçue directement à la manière du son. Hypothèse défendable en tant qu'hypothèse momentanément utile. Mais la science va plus loin, octroie cet attribut à tous les corps visibles, le doue d'une existence réelle, indépendante des corps et le donne comme cause de leur visibilité.

Et comme il faut un terme commun et universel à cette vibration commune et universelle, tout comme il fallait à Newton un moyen terme pour l'attraction universelle, on a trouvé l'éther ondulatoire dont un pouce carré doit subir la pression de 8.5 millions de kilogs, doit être assez ténu et subtil pour que l'air circule librement au travers, assez puissant pour que ses vibrations agissent sur les corps les plus solides jusqu'à les faire éclater, pénètrent le verre et autres substances résistantes, tandis que le liège et autres matières poreuses échappent à son action. Éther ondulatoire, gravitation instantanée et intransmissible, en personnifiant ces abstractions (1), en matérialisant ces concepts (2), la science dresse un autel, y installe un fétiche, puis pieusement ferme les yeux à l'instar de la religion qu'elle railait autrefois.

La théorie des atomes, autre exemple de la méthode d'ignorance voulue : l'attribut commun aux corps solides est la résistance. Cette résistance que l'on nomme masse n'étant appréciable que par le mouvement, masse et mouvement se combinent en un concept unique, l'atome, auquel on prête une existence propre et par lequel on explique tous les phénomènes naturels, procédé qu'il suffit de mentionner pour en démontrer l'absurdité. Se représente-t-on cet atome qui n'a ni couleur, ni odeur, ni chaleur, ni vie, ni goût, ni intelligence, qui n'a que la masse et le mouvement, qui est à la fois résistant et élastique, flexible et non flexible, ayant une forme et n'en ayant pas, susceptible d'affinités et restant insensible? Pour tel philosophe l'atome est une matière passive, inactive mais résistante; pour tel autre c'est un centre de force indépendant de la matière, pour un troi-

(1) J.-S. MILL.

(2) Voir l'excellent ouvrage de STELLO : *Concepts de la Physique moderne*.

sième un mouvement circulaire imprimé à la matière; pour tous un objet dépourvu de sens et pour nous un non-sens (1).

Ainsi de tout. L'esprit humain s'égarant en une infinité de tangentes, se perd en des régions où règne l'abstraction, ce qui n'est pas pour nous étonner. Nous en sommes encore à poursuivre et à saisir des ombres, mais du moins ne devrait-on pas les prendre pour des réalités et confondre des termes incompatibles. L'atome du physicien n'est pas celui du chimiste, l'éther sert de véhicule à la lumière et non à la gravitation, et le milieu de l'électricité ne serait pas celui des autres forces.

Les faits qui se passent sous nos yeux sont d'ordinaire relatés de tant de manières d'après des impressions personnelles et contradictoires que la science s'efforce de ne recueillir que des données impartiales, indépendantes des témoignage des sens. Mais c'est précisément ce qui la condamne à l'insuccès. Car si d'une part le phénomène ne peut être étudié que par la méthode d'élimination ou d'ignorance voulue, d'autre part il est impossible de connaître quoi que ce soit et d'en rendre compte sans le témoignage des sens. Si l'on dit : Il fait froid, l'assertion paraît vague : qui est-ce qui éprouve cette impression? Est-ce vous, nous, l'ours polaire ou le thermomètre? La science intervient et dit gravement : La température est de 30 degrés Fahrenheit. Cela semble exact. Mais qu'est-ce que la température? Je lis dans la *Théorie de la chaleur*, par Clerk Maxwell, que la « température d'un corps est une quantité qui indique combien ce corps est chaud ou froid ». C'est comme si l'on disait : « La couleur d'un corps est une quantité qui indique à quel point il peut être bleu, rouge ou jaune. Cela ne dit pas grand'chose. Plus loin Maxwell montre le but de sa définition : « En nous servant du mot température, nous acquérons la conviction qu'il est possible non seulement de sentir, mais aussi de *mesurer* la chaleur d'un corps. » Cela signifie que, sans recourir aux sensations, on peut acquérir la connaissance exacte du chaud et du froid absolus, de cet insaisissable phénomène qu'on nomme la température. En disant : Il fait froid, on exprime son impression personnelle, tandis que la science prétend s'occuper d'un phénomène impersonnel parfaitement et définitivement mesurable. Quel est-il donc? Qu'est-ce que la température? Dites, le savez-vous?

(1) Voir comme dernière production du genre la description que fait Sir William Thomson de la molécule d'Helmholz (Une masse compacte reliée par d'impondérables ressorts à une coquille impondérable qu'ils renferment, ou bien plusieurs coquilles enfermées les unes dans les autres et reliées par des ressorts à une masse beaucoup plus dense que l'éther qui en forme le noyau.) L'existence de cette fantasmagorique molécule n'est rien moins que prouvée, mais on la donne comme pouvant expliquer certains phénomènes obscurs, tels que la diffusion de la lumière, etc.

Peut-être l'expression 30 degrés Fahrenheit nous l'expliquera-t-elle? L'inconnue que nous cherchons, c'est trente degrés. Qu'est-ce donc qu'un degré? Lorsque, se défiant des sensations, les savants cherchèrent à expliquer la théorie de la chaleur dans l'expansion des liquides, par exemple dans les tubes thermométriques, on crut assez longtemps qu'ils indiquaient la température d'une manière satisfaisante. Mais on comprit enfin que le degré — Fahrenheit, Réaumur, n'importe lequel — est chose fort arbitraire, tout autre (1) au haut de l'échelle qu'au commencement et que l'échelle elle-même n'a pas de point de départ. Il fallut chercher ailleurs. On parla du thermomètre à air, du zéro absolu, de températures absolues et on espéra qu'on parviendrait à mesurer le degré par la dilatation de l'air et autres gaz. Mais ce nouveau thermomètre ne réussit pas plus que les autres; aucun gaz n'étant théoriquement parfait — on abandonna le zéro absolu pour se tourner vers la dynamique. On annonça que le degré pourrait enfin se mesurer en termes empruntés à la force mécanique et Joule déclara à Manchester, que la force produite par l'eau tombant de 772 pieds de hauteur élève sa température d'un degré Fahrenheit (2).

Mesurer la température par le volume et la vitesse, le degré en lançant une pierre, la chaleur du corps humain par la chute d'une cheminée de fabrique, la question ne peut ainsi se résoudre, surtout si de la théorie on passe à la pratique où se multiplient les impossibilités : prendre en considération l'imperfection des gaz et d'autres corps, la chaleur latente et la chaleur spécifique, la nature indécise de la chaleur à expérimenter, et les diverses valeurs attribuées au degré lui-même, tout cela rend la conclusion d'autant plus précaire que les équations générales concernant le Fahrenheit et autres températures à échelle thermo-dynamique, déjà pratiquement inutiles, ne sont après tout qu'approximatives (3).

Cependant, pour parachever cette théorie, on a introduit la conception des atomes flottants ou des molécules et nombre de généralisations déduites de considérations dynamiques, ce qui était inévitable en prenant pour point de

(1) Le fait seul que les degrés du thermomètre se divisent en espaces égaux prouve qu'ils doivent varier relativement au volume total du liquide répandu dans l'intérieur du tube.

(2) Observation qui d'après ce qui a été dit ne peut se produire qu'à un seul point de l'échelle.

(3) Je ne prétends pas m'élever ici contre l'usage de thermomètres ou autres instruments pratiquement utiles, ce sont choses qui ressortent du domaine de la science (peut-être son réel et légitime domaine). Mais il en est du thermomètre comme des cas de prévisions, dont nous avons parlé : l'obtention de certains résultats pratiques ne prouvant rien en faveur de la méthode de généralisation qui comporte ces résultats; on peut se servir du thermomètre sans même employer le mot « température ».

départ une théorie mécanique ; — or, d'après ce que nous savons de la méthode, l'insuccès aussi était inévitable. Qu'il nous suffise de dire que la théorie moléculaire de la chaleur ne s'accorde pas avec les faits. Elle devrait être strictement juste et généralement applicable, ce qui n'a lieu qu'en des cas extrêmement rares. Cet échec de la théorie provient en partie de ce qu'on l'a obtenue à l'aide de la méthode de statistique, mais, d'un autre côté, s'il fallait observer et poursuivre le mouvement particulier à chaque molécule, ce serait aborder une étude autrement compliquée que les plus formidables problèmes de l'astronomie et infiniment renchéris sur les difficultés avec lesquelles on se débat à propos de la « température ».

En dépit donc de ses théories de la force et des atomes, la science doit reconnaître qu'elle n'a pu encore donner de signification exacte au mot température : elle devait fatalement échouer par cela seul qu'elle cherchait une solution indépendante des sensations.

Il en est ainsi d'autres généralisations de la science. Plus on y réfléchit, plus il semble difficile de donner un sens intelligible, par exemple à la « loi » de la conservation de la force, à la « loi » de la survivance du plus apte. Le seul mot plus apte résoud la question, et la loi de la conservation de la force n'est qu'une atténuation de la loi déjà bien atténuée de la gravitation. Les éléments chimiques mêmes ne sont que l'expression de concepts ne retenant que trois ou quatre attributs des corps qu'ils sont sensés représenter et leur caractère élémentaire est purement fictif. Il est sans doute aussi absurde de parler de carbone pur ou d'or pur que d'un singe ou d'un chien pur. Il n'existe rien de pareil, et on ne peut le faire qu'arbitrairement, grâce à la méthode d'ignorance voulue.

Toujours à la recherche de la stricte exactitude, la science ne cesse d'éliminer tout ce qui dans les phénomènes lui paraît humain et personnel dans l'espoir de découvrir quelque élément irréductible, invariable, absolu, et rejette les termes du langage courant, tels que bleu, rouge, lumière, obscurité, lourd, léger, chaud, froid, concorde, discorde, santé, vitalité, tort, raison, etc., négligeant comme trop personnel quand il s'agit du son par exemple tout ce qui peut être expliqué par l'ouïe et par l'oreille et s'en rapportant de préférence aux mesures de longueur ou autres, au nombre de vibrations, etc. Chaque science est pour ainsi dire réduite à sa plus simple expression. La morale est devenue question d'utilité et d'expérience héréditaire. L'économie politique est appréciée en dehors de toute idée de justice entre les hommes, de charité, d'affection et de solidarité. On l'a fondée sur le facteur le moins humain qu'on ait pu découvrir, sur l'intérêt personnel dont on a cependant frustré la biologie en lui déniait la force de personnalité dans les plantes, dans les animaux et dans l'homme et en

essayant de réduire la science à une question d'affinités chimiques et cellulaires : protoplasme, endosmose, etc... Bientôt les affinités chimiques et les merveilleux phénomènes physiques se transforment en atomes flottants et les atomes flottants aussi bien que les mondes en lois de dynamique avec lesquelles l'écolier jongle sur le papier. Ainsi l'idée formulée par Auguste Comte d'une grande échelle des sciences s'élevant de la plus simple à la plus complexe est tacitement appliquée par les savants modernes. Ils expliquent chacun des degrés de cette échelle par celui qui lui est inférieur : le bleu de l'azur par les vibrations, les vibrations par les atomes flottants, ce qui est humain par ce qui est au-dessous de l'humanité, délaissant le règne animal et le règne végétal pour la physique et la chimie et celles-ci pour la mécanique qui est à leurs yeux une science exacte, un fondement sur lequel ils pourront appuyer leurs théories et découvrir enfin ce qu'est l'humanité. C'était là le rêve de la science moderne : rêve menteur ; ce n'est pas en s'abstrayant de l'humanité qu'on apprend à la connaître. La masse et le mouvement que dans ce système on donne comme de réelles entités et comme générateurs de tous phénomènes ne sont que l'ultime abstraction de l'expérience des sens et le plus creux de tous les concepts. Essayer de donner une explication matérielle de l'univers, c'est rendre compte des phénomènes par les attributs que nous croyons leur être communs, distinguer les hommes d'après leurs chaussures. On peut par ce procédé trouver une formule exacte mais elle sera dépourvue de sens commun.

La méthode scientifique, y compris le système de classification de Comte considéré comme moyen d'expliquer l'homme par la mécanique, se meut en un cercle vicieux. Prenant pour point d'appui tout ce qu'on peut imaginer de plus simple, de plus exact, de plus absolu, on prétend de degré en degré remonter jusqu'à l'homme. C'est pourtant le contraire qui a lieu. Le point d'appui, c'est toujours l'homme, quoique ce soit avec ses conceptions les moins personnelles, la pesanteur, le mouvement, qu'on cherche à tout interpréter. En réalité, la science n'a jamais pu s'abstraire de l'humanité ni trouver en dehors d'elle de *locus standi*, quelques efforts que, depuis trois siècles, elle fasse pour en sortir. Les faits humains lui paraissent trop vagues, trop variables, trop incertains, trop peu constants pour servir de base à ses investigations. Les sensations intimes, telles que le besoin de justice, le sentiment du devoir, des conventions sociales, sont écartées comme étant facilement modifiables et trop individuelles, de même que les sensations extérieures et corporelles, le sens de la vue, de l'ouïe, de l'odorat et du goût ; il lui faut quelque chose de plus impersonnel : elle croit le trouver dans l'attribut qui nous est commun avec les animaux inférieurs, l'effort

musculaire, c'est-à-dire la force et son abstraction, masse ou matière, extrême limite qu'elle puisse atteindre pour s'abstraire de l'humanité qui lui fait horreur. Peines perdues, la vie palpite encore dans la matière qui n'est pas immuable. Rien ne l'est dans la nature; mais la science ne saurait aller plus loin : qu'elle y reste!

Peut-être qu'un jour où, comme le Grand Empereur du conte d'Anderson, la science, revêtue des brillants oripeaux (qui ont cela de particulier que les savants seuls les voient), viendra se présenter à l'admiration des hommes, quelque naïf enfant s'écriera qu'il ne voit rien du tout et qu'alors au milieu de la confusion générale on s'apercevra que l'enfant a raison.

EDWARD CARPENTER

NOTE. — « Je crains de n'avoir qu'imparfaitement réussi à exprimer ma sérieuse conviction que devant un rigoureux examen logique la toute-puissance des lois ne paraîtrait plus qu'une hypothèse injustifiée, l'unité de la nature une expression ambiguë, l'exactitude de nos déductions scientifiques une illusion relative. »

(STANLEY JEVONS, *Principes de science*, p. IX.)

LA REINE DES MERS⁽¹⁾

(L'ANGLETERRE ANCIENNE ET MODERNE)

III

L'UNIFICATION (*suite*).

Le Barbe-Bleue anglais, Henri VIII, saisit les biens monastiques et exige le *serment de suprématie religieuse* : l'Irlande s'indigne et menace le *Pale*, réduit à un rayon de moins de huit lieues autour de Dublin. La lutte, qui était assoupie, reprend pour devenir terrible sous Elisabeth : le favori de la grande reine, d'Essex, parti avec une armée de vingt mille hommes, échoue contre les bandes de paysans que leurs nobles suivent plutôt qu'ils ne les guident. Il faut à la souveraine protestante près de dix années et quatre-vingt-six millions de francs, somme énorme à cette époque, pour imposer aux rebelles le gouvernement de l'Angleterre, mais non son culte.

« Peut-être, a dit très justement Gustave de Beaumont (2), eût-on dû prévoir que les Irlandais, tandis qu'on les assujettissait aux lois civiles et politiques, garderaient leurs croyances religieuses et leur culte ; car c'est une disposition naturelle à l'homme, quand il subit une violence matérielle, de se réfugier dans son âme et de s'y proclamer libre, dans le temps même que ses bras sont chargés de fers. »

Quoiqu'elle eût déjà perdu en grande partie ses forêts, soit sous la hache du défricheur, soit sous le souffle des cyclones, la verte Erin était encore belle avec ses fraîches vallées entrecoupées de ruisseaux et de grands lacs. Son sol fertile, aux élégants reliefs, aussi riche en produits agricoles qu'en minéraux utiles, offrait, malgré la brume de son ciel, un aspect, sinon

(1) Suite. — Voir le n° 123 de la *Société nouvelle*.

(2) *L'Irlande sociale, politique et religieuse*, par GUSTAVE DE BEAUMONT.

riant, du moins plein de charme poétique. L'Irlande était encore la première fleur de la terre, la première perle des mers :

*First flower of the earth,
First gem of the sea.*

Après que l'armée d'Elisabeth y eut passé, tout changea.

« Le pays, dit un écrivain du temps, qui auparavant était riche, fertile, « très peuplé, chargé d'abondants pâturages, de moissons, de bestiaux, est « maintenant désert et stérile; il ne produit plus aucun fruit, plus de blés « dans les champs; plus de bestiaux dans les pâturages; plus d'oiseaux « dans les airs; plus de poissons dans les rivières; en un mot, la malédiction du ciel est si grande sur ce pays que qui le parcourrait d'un « bout à l'autre, rencontrerait à peine un homme, une femme ou un « enfant. »

Ce fut pis encore sous les Stuarts.

Il convient d'en finir avec la légende menteuse qui, s'attachant à cette famille fourbe et sanguinaire entre toutes, en a fait non seulement des martyrs mais presque des saints.

Elle eut, à la vérité, un malheur originel qui entraîna ses crimes et leur expiation : ce fut d'arriver trop tard, après ce moyen-âge qu'elle eût voulu ressusciter et dont elle n'avait pas le courage de se réclamer. Tour à tour dupant, persécutant, cajolant les deux partis ennemis et s'attirant le mépris de l'un et de l'autre, les Stuarts ne furent franchement ni catholiques ni protestants, ni absolutistes ni constitutionnalistes. Sauf peut-être le dernier d'entre eux, Jacques II qui, s'appuyant sur le juge-bourreau Jeffreys, joua le tout pour le tout.

Nous avons retracé dans une autre étude (1) la lutte terrible qui s'engagea entre l'Angleterre et l'Irlande et qui ne finit, ou plutôt ne sembla finir que lorsque celle-ci, épuisée, râlant, s'abattit sous le talon de Cromwell.

La duplicité des Stuarts, plus encore que les armes républicaines, avait provoqué la ruine du malheureux pays qui, cependant, trente ans plus tard, eut encore la générosité de verser, en pure perte, son sang pour Jacques II, chassé par ses sujets britanniques. Le dernier soulèvement eut lieu en 1798 et fut suivi d'une invasion française, qui eût dû l'accompagner pour être fructueuse. Un nombre dérisoire de soldats républicains, sous le commandement du général Humbert, ne débarquèrent guère que pour capituler devant des forces écrasantes; le patriote Wolf Tone, instigateur

(1) *Les Analogies de l'histoire : Irlande et Vendée. Voir la Société Nouvelle, nos 95-96.*

de l'expédition, fut condamné à mort, fusillé et l'Irlande, une fois de plus, dut se soumettre à la fortune de l'Angleterre. Celle-ci, avec la bonne foi inhérente à tous les gouvernements, se hâta d'annuler les concessions libérales qu'elle avait octroyées au moment du danger : le parlement local fut supprimé. De tous les maux que subit alors l'Irlande, la disparition de cette assemblée vénale (1) était sans doute le moindre.

Après la conquête effective de l'île catholique, en 1649, ç'avait été le tour de la presbytérienne Écosse, livrée cinquante-huit ans plus tard à l'ennemi séculaire par la trahison du duc de Hamilton et de toute la noblesse. Cette aristocratie, redoutant l'avènement d'une république théocratique sur le modèle de celle de Genève, acclamait la reine Anne comme une sauvegarde. Par l'acte d'union, promulgué au commencement de l'année 1707, il n'y eut qu'un seul royaume de John O'Groats au cap Land's End. Cris de fureur, tempêtes au parlement d'Edimbourg, bouillonnements populaires, protestations unanimes des épiscopaliens, presbytériens, jacobites, williamites, tout fut vain. Deux ans après, le républicain Andrew Fletcher, apôtre de la fédération, ennemi de l'incorporation, quitta pour toujours la vieille Calédonie.

Comme l'Irlande, l'Écosse eut, cependant, ses révoltes : langue, mœurs, impôts, tout ce qui lui venait d'Angleterre lui semblait odieux. Il lui manqua de trouver, au lieu d'un prétendant, membre de cette famille méprisée des Stuarts, un simple citoyen comme Wallace ; peut-être alors le mouvement insurrectionnel qui, en 1745, se termina par le désastre de Culloden, eût-il changé les choses.

Le XVIII^e siècle vit cette unification, jusqu'alors si précaire, définitivement accomplie. Désormais l'Angleterre, déjà victorieuse de l'Espagne, sous Elisabeth, et de la Hollande sous Cromwell, pourra s'attaquer aux colonies françaises, couvrir l'Océan de ses flottes et devenir la reine des mers.

Le monde contemporain bourgeois, mercantile et libéral va commencer à vivre.

IV

LA REINE DES MERS

Le Français dit un « loup de mer » et l'Anglais un « chien de mer », — *sea dog*. Il a aussi une expression pittoresque, « salt », pour désigner l'homme pénétré, *salé* jusqu'aux os par les brises et les vagues de l'océan.

(1) Sur les 118 députés qui, le 26 mai 1800, votèrent, contre 73, leur suicide, 76 étaient pensionnaires de l'État ou fonctionnaires publics.

Mais le nom populaire du marin anglais est « Jack Tar », — Jacques Goudron.

C'est dans Wapping (les étrangers disent et écrivent à tort *le* Wapping) qu'on rencontre Jack Tar au débarqué. Il est là chez lui, dans son royaume.

Le quartier qui, à partir de la vieille Tour de Londres, longe, à l'est, la rive gauche de la Tamise et les docks, a une physionomie toute spéciale. Ou plutôt une âme spéciale, car c'est à l'intérieur de ces maisons naines, à l'entrée sordide, de ces pubs (1) encombrés de Vénus en guenilles, de ces cercles chrétiens à l'aspect respectable où les marins de toutes nationalités peuvent gratuitement se reposer, lire, écrire et entendre la parole sacrée, qu'il faut voir ces agents actifs de l'hégémonie anglaise.

Leurs amours avec des prostituées, qui les aiment fidèlement jusqu'à épuisement de la solde ou du congé, ont des brutalités de bêtes fauves, mêlées de naïvetés parfois touchantes. Souvent, au milieu de la nuit, des juréments furieux proférés en anglais, en français, en hollandais, en italien, des bruits d'assommade, de meubles brisés éveillent les échos et, comme à un signal, d'autres bruits semblables répondent.

Très calme, Bobby, le policeman, continue sa ronde avec un sourire. Ce n'est rien : quelque navigateur échauffé qui se passe un caprice ou une hétaïre indélicate qui a voulu profiter de la soulerie de son client pour le rançonner. Ailleurs qu'au Parlement la discussion du budget peut bien faire crever des orages !

Le même Jack Tar, si bruyant dans les bouges, parfois d'un chauvinisme arrogant dans les pubs fréquentés par des confrères étrangers, est d'une tenue décente dans les clubs chrétiens et, au temple, le dimanche, édifie les fidèles qu'il scandalisait la veille.

Il sait qu'il est, avec le jockey, le héros national, le personnage populaire, et qu'il se doit à sa situation.

Cette préférence marquée pour la marine date de longtemps ; elle fut surtout exclusive depuis la fin du XVI^e siècle jusqu'au XVIII^e. Et elle se comprend : cette marine avait battu les flottes rivales, fait triompher la suprématie britannique. Les armées de terre, participant à toutes les commotions qui agitaient le pays, n'avaient encore remporté leurs plus éclatantes victoires, celles de Marston Moors, Dumbar, Worcester, Naseby, que sur des compatriotes.

Bien que sa première grande victoire remportée en mer, celle de l'Écluse, date de 1340, ce fut seulement après la Réforme que l'Angleterre s'annonça comme puissance navale.

(1) Abréviation populaire de « public house », débit de boissons.

C'est qu'une flotte de guerre ne suffit pas à établir la prépondérance maritime d'un peuple; il faut en plus que les goûts, les habitudes et les besoins aient tourné les regards de ce peuple vers la mer, la lui aient fait épouser comme le doge de Venise épousait l'Adriatique; il faut que ce peuple ait jeté une parcelle de lui-même au delà de ses frontières, qu'il ait relié ses intérêts à ceux des pays d'outre-mer. Le canon, malgré sa grosse voix, n'est que le chien de garde du trafiquant.

La navigation à la rame, usitée dans la Méditerranée depuis l'antiquité jusqu'à une époque relativement récente, était impossible dans l'Océan ou, du moins, n'y pouvait avoir lieu que d'une façon exceptionnelle et peu sûre. La violence des tempêtes, la rareté des abris imposaient la construction de navires d'un type différent des galères latines. Les pirates du nord unissaient généralement la rame à la voile : peu à peu, la première fut éliminée; on arrivera à la nef ou vaisseau rond.

Cette rudesse de l'Océan fit de l'Anglais un hardi marin, la tempête fut son école; en même temps, elle le forçait à donner à son navire une forme et une solidité inconnues aux galères génoises, espagnoles ou turques.

La découverte de l'Amérique d'abord, du cap de Bonne-Espérance ensuite, avait porté un coup mortel aux républiques marchandes de l'Italie, dont les flottes, auparavant, couvraient la Méditerranée. L'Espagne sembla hériter du sceptre de Neptune, échappé aux mains de Gênes et de Venise.

Mais cela ne dura qu'un moment : les nobles hidalgos n'avaient l'étoffe ni de colonisateurs ni de navigateurs; la seule classe de population qui, dans la péninsule, eût pu s'occuper avec succès de commerce maritime, organiser l'exploitation du nouveau monde, les Maures et les Juifs, était vouée à l'extermination par un gouvernement imbécile. Les Basques, aussi aventureux marins que hardis montagnards, étaient suspects pour leur esprit d'indépendance et tenus à l'écart, évincés. Avec leur bravoure romanesque, accompagnée d'un fanatisme implacable, les Espagnols ne surent que s'appauvrir par l'or et frayer la voie à leurs pratiques rivaux.

La bataille de l'Ecluse, gagnée par les Anglais grâce à l'appoint des Flamands, n'offre qu'un choc confus de nefs et de galères. La marine marchande se développa beaucoup plus que la marine royale qui, sous Elisabeth, ne comptait encore que trente-quatre bâtiments — quelques historiens disent trente-six — de forme et de dimensions très variées; le plus fort, jaugeant 1,100 tonnes, portait cinq cents hommes et quarante-deux canons. Pour subjuguier l'île protestante qui avait osé donner secours aux Pays-Bas, Philippe II rassembla cent trente navires, à bord desquels montèrent vingt mille soldats. Réduit à ses propres forces, l'Etat eût été perdu.

Mais, à côté de l'Etat, il y avait la nation. Celle-ci, dédaignée par le pouvoir, sauf en temps de crise, se trouva debout sans attendre l'appel de la reine : elle ne voulait pas voir s'allumer chez elle les bûchers de l'Inquisition.

Les villes furent autorisées, invitées à fréter et à équiper des vaisseaux pour leur défense, début de l'idée volontariale, appliquée depuis aux forces de terre et qui tend à l'être de nouveau, aujourd'hui, aux forces navales. La bourgeoisie montra sa puissance naissante, les marchands de Londres fournissant à eux seuls trente navires et dix mille hommes, exemple qui fut imité. En peu de temps, cent quatre-vingt-un bâtiments, à la vérité de type et de tonnage très différents, montés par plus de dix-sept mille marins, firent à l'Angleterre un de ces remparts flottants de bois et de toile qui, jadis, sauverent Athènes.

Quant à l'*Armada*, qui allait bientôt perdre son titre présomptueux d'invincible, elle naviguait avec un ordre et une lenteur majestueuses, comme à la parade, suivie de navires chargés de courtisanes. Pour ne pas attirer le courroux céleste sur une expédition destinée à terrasser l'hérésie, on n'avait pas admis ces femmes sur les vaisseaux de guerre, comme c'était l'habitude alors ; habitude qui, certes, n'était pas sans créer quelques conflits parmi les rudes équipages aux mœurs violentes, mais qui, du moins, ne condamnait pas ceux-ci aux amours unisexuelles.

Du reste, les Espagnols croyaient n'avoir qu'à paraître. Selon Pedro de Valdes et d'autres prisonniers emmenés en Angleterre après leur défaite, ils s'attendaient à voir la moitié du royaume se soulever en leur faveur et quinze mille catholiques leur ouvrir les portes de la Cité. Ni officiers compétents, ni pilotes, ni munitions, ni vivres : la flotte qui, d'après l'ordre de Philippe II, eût dû s'approvisionner pour six mois, se trouva, dès le début des hostilités, manquer de tout.

Les deux chefs anglais et espagnol représentaient bien les peuples aux prises.

Le premier, Francis Drake, — car on ne peut compter l'amiral purement titulaire lord Howard d'Effingham, — était un marin accompli, actif, vigilant, doublé d'un hardi pirate, un vrai « sea-dog », précédemment couvert de gloire par sa chasse aux gallions et l'incendie d'une centaine de bâtiments dans la baie de Cadix. Anobli par une souveraine hardie et trop menacée pour conserver beaucoup de préjugés, il eût fort probablement, à une époque plus formaliste, été pendu à quelque grande vergue. Il n'en était pas moins l'homme de la situation.

Au contraire, le duc de Medina Sidonia, élevé par la mort du marquis de

Santa-Cruz, vrai marin celui-là, au commandement de l'Armada, était grand seigneur jusqu'au bout des ongles, ferventissime catholique, brave guerrier sans doute, mais aussi ignorant de la mer que déplorable administrateur.

Ce choc était à la fois celui de deux nations et de deux époques : l'Angleterre moderne en sortit victorieuse.

Les éléments avaient combattu pour elle, ce qui accrédi-ta peut-être la légende que le ciel s'était manifesté en sa faveur en envoyant saint Georges, armé et monté, planer dans les nuages au-dessus des combattants. Le terrible croissant que formaient les vaisseaux espagnols fut troué, canonné, incendié : les flots achevèrent l'œuvre de l'artillerie et des brûlots. De cette Armada qui devait tout subjugu-er, cinquante-trois vaisseaux, qui doublèrent l'île par le nord et l'est, plutôt que de repasser par le détroit, revirent les côtes espagnoles. Quelques-uns, irrésistiblement emportés hors de leur route, allèrent s'éventrer contre les rochers norvégiens ; d'autres furent dispersés au nord, à l'est, à l'ouest de l'Ecosse, un peu partout : butin immense pour les naufrageurs et pour la couronne. Les équipages jetés sur le littoral irlandais furent impitoyablement massacrés : on craignait que leur présence ne provoquât une insurrection de l'île catholique.

Les guerres religieuses n'ont-elles pas toujours été les plus impitoyables ?

Cette bataille dans la Manche, tout comme celles livrées à Crécy et à Poitiers, vit une révolution de la tactique : la rapidité de mouvements et l'audace individuelle eurent raison de la force massive et lente. Immobilisée comme un chevalier du vieux temps sous son armure, la flotte espagnole, traversée, rompue à chaque instant par les agiles bâtiments anglais, qu'elle ne pouvait ni encercler dans son croissant ni arrêter, périt presque sans riposter.

A cette époque, où le monde s'éveillait de la longue nuit du moyen-âge, il commençait à se créer une nation singulière, en dehors de toutes les nations.

C'était la masse flottante et sans cesse accrue des aventuriers de la mer. Anglais, Ecossais, Irlandais, Scandinaves, Hollandais, Normands, Bretons, Basques, Portugais, tous les peuples tournés à l'ouest vers l'Atlantique. Français et Anglais y dominèrent au XVII^e siècle. Pêcheurs et trafiquants au début, ils devinrent, après la conquête du nouveau monde, pirates et guerriers. L'ennemi, ou plutôt la proie, était surtout l'Espagne, allourdie par son or, ce qui n'empêchait les écumeurs espagnols de combattre Sa Majesté Catholique sous le pavillon noir à tête de mort. Cette collectivité cosmopolite, barbare, héroïque, fractionnée en mille groupements parfois unis, plus souvent rivaux, parlait toutes les langues et se riait

de toutes les lois autres que celles qu'il lui plaisait de se donner. Ses navires répandaient le long des côtes américaines le même effroi que, jadis, portaient sur le littoral anglais les galères des vikings ; de l'île de la Tortue, leur quartier général, ils apparaissaient soudainement sur les points les plus divers de la mer des Antilles. Ils semblaient avoir non des voiles mais des ailes : de là le nom de flibustiers (*flying boat*, bateau volant) donné à leur équipage, concurremment avec celui de boucaniers, d'étymologie indienne.

La conquête de l'Amérique et la traînée d'or qui, partant du Mexique et du Pérou, aboutissait à l'Espagne, avait fait surgir cette meute avide de chiens de mer.

La distance était-elle bien appréciable entre pirates et officiers de la marine royale ? Il est permis d'en douter absolument. Hawkins, parent de Drake, fait chevalier avec lui, après la défaite de l'Armada, avait, le premier, établi la traite de la chair noire ; un siècle plus tard, pour avoir pris et pillé Panama tant à son profit qu'à celui de son souverain, Henry Morgan, chef des boucaniers, fut élevé à la même dignité et nommé gouverneur-député de la Jamaïque, devenue le grand marché aux esclaves. Le gouvernement anglais, aux débuts de sa lutte avec l'Espagne, encouragea ces auxiliaires qu'il devait désavouer plus tard, quand ils seraient devenus trop compromettants et surtout trop conservateurs du butin conquis.

Une autre association, non plus de pirates mais de pêcheurs, qui choisirent pour chefs, ou plutôt pour arbitres, leurs compagnons anglais, valut à la Grande-Bretagne, dès 1583, l'île de Terre-Neuve, la plus ancienne de ses colonies, l'Etat ne tardant pas à substituer son autorité à celle de ses nationaux et à revendiquer comme un droit permanent ce qui n'avait été qu'une convention volontaire.

En même temps que l'Angleterre commençait à prendre possession de l'Océan, un grand changement se faisait en elle.

Jusqu'alors, elle avait dépendu de l'étranger pour toutes les branches d'industrie. Malgré ses mines, si appréciées dans l'antiquité, elle recherchait la meilleure qualité de fer en Scandinavie ; elle manufacturait un peu de verre, mais celui destiné à ses églises et ses châteaux lui arrivait presque entièrement de Normandie ; pour les draps et les toiles, elle dépendait des Pays-Bas ; le sel, si important dans l'économie du moyen-âge, lui venait du sud-ouest de la France ; les articles de luxe, les soies et les belles armes lui étaient envoyés d'Italie. Elle n'exportait guère que quelques peaux aux tanneries flamandes, possédait à peine quelques tisseries à Norfolk et dans la région environnante. Même l'art de faire des briques était perdu depuis les Romains : il ne devait revivre qu'à la fin du XV^e siècle.

Les Flamands commencèrent la grandeur industrielle et commerciale de

l'Angleterre. Au moyen-âge, ils en avaient reçu des secours contre la France et, de leur côté, avaient contribué à la victoire de l'Ecluse ; quand le fanatisme espagnol les eut poussés à la révolte, ils trouvèrent sans cesse sur le sol britannique appui ou refuge. Ils s'acquittèrent en communiquant leur activité au pays et en y multipliant les manufactures d'étoffes qui, peu à peu, couvrirent tout le comté de Lancastre.

La révocation de l'Edit de Nantes devait compléter cette œuvre en donnant à la Grande-Bretagne non plus les patients ouvriers flamands, mais les travailleurs artistes de France, les fins tisseurs de soie. Londres, déjà un entrepôt, devint une immense fabrique.

Désormais l'Angleterre pouvait commencer à prendre des colonies : elle avait de quoi leur exporter.

Sous la république, sa puissance navale s'affirme, éclipse celle des autres nations : la Jamaïque est prise aux Espagnols et peuplée d'esclaves blancs, les catholiques d'Irlande, vendus par Cromwell aux planteurs. Vente affreuse, certes, mais non plus que celle des nègres qu'on y expédie aussi par milliers : égalité dans la servitude ! Puis, c'est avec l'alliée de la veille, la Hollande, hésitante entre le Stuart et le Protecteur, que la lutte s'engage, lutte à l'honneur du pavillon britannique. La marine de la jeune république comptait cent cinquante voiles : sous Charles I^{er}, elle n'en avait pas la moitié.

L'administration sévère de Cromwell portait ses fruits : les favoris, jadis nommés à des commandements sans avoir jamais vu la mer et qu'on devait doubler d'hommes du métier, étaient impitoyablement éliminés ; la solde mensuelle du marin était élevée de 19 à 24 shillings ; la hache, qui n'avait pas respecté le roi, ne respecta pas non plus ses domaines, jusqu'alors sacrés, et leurs arbres donnèrent des vaisseaux à Blake, qui les conduisit à la victoire.

Comme au temps d'Elisabeth, la flotte marchande était alors l'auxiliaire de la flotte militaire. Des officiers passaient de l'une à l'autre et se montraient également entendus au trafic et à la manœuvre. Jusqu'au commencement du XVIII^e siècle, des capitaines et lieutenants utilisèrent fructueusement leurs congés en offrant leurs services aux armateurs ; peu de temps auparavant, de simples *skippers*, patrons marchands, étaient encore nommés à des commandements sur les vaisseaux de guerre.

La restauration monarchique ne rétablit pas l'accord entre Anglais et Hollandais, désormais rivaux pour la possession de la mer. Il faut lire dans les mémoires du temps les doléances des marchands d'Amsterdam sur les pirateries incessamment commises, non plus seulement par des boucaniers, mais par les officiers et marins du roi. A la vérité, ceux-ci en usent avec le

plus grand sans-gêne ; par exemple, en mars 1661, ils paraissent avec cinq navires devant le cap Vert et défendent à la compagnie hollandaise d'y continuer le commerce ; après quoi, ils descendent sur Rio-Gambie et délogent garnisons, marchands, colons. C'est par ce sans-gêne autant que par leur courageuse opiniâtreté que les Anglais ont établi leur domination sur le monde.

Contre cette hégémonie, les Hollandais, qui avaient illuminé à la mort de Cromwell, en criant « Le diable n'est plus ! » se révoltent et, après des alternatives de revers et de succès, infligent à leurs rivaux cette honte d'aller brûler leurs bâtiments dans la Tamise, faisant, pour la première et dernière fois, entendre aux bourgeois de Londres le bruit du canon.

Les subsides votés par la Chambre des communes à l'occasion de ce conflit maritime avaient été dilapidés par les favoris. On s'amusait ferme à la cour du gai Charles II ; pendant ce temps, des officiers non payés mouraient de faim, leurs équipages se révoltaient. Selon Bonrepaux, la marine anglaise était alors tombée dans un pitoyable état de délabrement, très inférieure à la marine française, bien que le budget fût à peu près le même, quatre cent mille livres. Mais l'esprit national était toujours vivant et lorsque, chassé par le mépris public beaucoup plus que par les troupes de Guillaume d'Orange, le dernier Stuart disparut, l'Angleterre redevint en quelques années la grande puissance maritime, prête à livrer à la France sur l'Océan le même combat mortel qu'elle lui avait livré trois siècles auparavant.

La première bataille, celle de Béziers, est favorable aux marins français commandés par Tourville ; la seconde, celle de Barfleury, indécise ; la troisième voit, à la Hogue, la fortune anglaise l'emporter : douze vaisseaux du roi-soleil sont incendiés presque sans résistance. Dès lors, l'organisation de la marine britannique se solidifie, se centralise de plus en plus ; une séparation complète s'effectue d'avec les navires marchands, qui peuvent toujours s'armer pour la course mais non plus coopérer aux mouvements des flottes régulières. Pour reléguer à l'écart ces alliés de la veille, les raisons ne manquent pas : ils sont indisciplinés, ignorants de la guerre, lents à la manœuvre, prompts à la fuite. C'est la France qui, depuis le désastre de la Hogue, substitue sur les océans les coups de main des corsaires au choc des escadres. Jean Bart, Duguay-Trouin, du Casse, Cassard, Forbin, Vié, tous s'efforcent de ruiner le commerce anglais.

Cette guerre des deux peuples cause la destruction des boucaniers dont les gouvernements rivaux se servaient, tout en les désavouant. — Être l'allié de ces pirates, fi donc ! mais diriger leurs déprédations sur le voisin, à la bonne heure ! c'est de la morale d'État. En 1670, la même année où le

flibustier Morgan s'emparait de Panama, capture dont il devait être récompensé par des honneurs officiels, le roi d'Angleterre concluait avec l'Espagne un traité pour la suppression de la boucanerie. Traité inexécuté pendant vingt ans, mais quand, unis au gouverneur français de Saint-Domingue, les terribles aventuriers de la mer se furent attaqués à la Jamaïque comme à une simple colonie espagnole, la rupture entre les exploiters commerciaux de Londres et les exploiters à main armée de l'océan devint définitive. Une prime de 200 livres fut, à la fin, offerte à tout flibustier qui livrerait son capitaine.

Puis, on a du patriotisme dans tous les états : les boucaniers se divisèrent en parti français et parti anglais : ils s'exterminèrent.

Le 4 août 1704 est une date célèbre dans les fastes britanniques : ce jour-là, l'amiral Rooke, par un coup de main des plus habiles, se rend maître de la forteresse de Gibraltar, dérisoirement gardée par cent cinquante soldats espagnols.

Désormais, Albion ne règne plus seulement sur l'Atlantique ; elle tient faction devant la Méditerranée, rien ne l'en délogera. Un siècle et demi plus tard, quand, reprenant l'œuvre des Pharaons, les travailleurs du continent européen et les fellahs, guidés par un ingénieur français, auront ouvert aux flots captifs une issue vers la mer Rouge, elle étendra sa large main sur Chypre, puis sur l'Egypte, faisant de la mer gréco-latine un lac anglais.

Le traité d'Utrecht donne à la reine Anne d'importants établissements en Amérique : Terre-Neuve, un moment perdu, le territoire de la baie d'Hudson, la Nouvelle-Ecosse, hors-d'œuvre qui ne feront qu'aviver l'appétit de l'ogre marin. Celui-ci, tout en restant en communication avec son élément, flairer le vent qui lui vient de l'intérieur des terres, des forêts et des grands lacs, regarde droit devant lui, vers le Canada.

Pendant un demi-siècle, John Bull ne perd point de vue ce but ; tous ses pas l'en rapprochent. En même temps, le nouveau monde se remplit de colons travailleurs, d'exilés volontaires aux opinions puritaines et égalitaires, qui préparent l'avènement de la grande république nord-américaine.

On a dit, si souvent qu'on n'ose plus le répéter, que l'Anglais est le peuple le plus colonisateur du monde : c'est vrai et le grand élément de son succès est, autant que sa ténacité courageuse, l'absence ou l'effacement de cette bureaucratie tracassière, orgueilleuse et inepte, chère au gouvernement français, plus chère encore à ses contribuables. Aux pays de souche saxonne, l'individu ne se laisse point écraser par l'État. Quelle différence entre la vie robuste des colonies britanniques, aussitôt émancipées politiquement que créées, rattachées à la métropole par un lien nominal qu'elles ne songent pas à rompre parce qu'il ne les blesse point, et l'étiqne colonie française.

dévorée par les sauterelles administratives, militarisée, disciplinée comme une geôle et ployant sous l'autocratie de satrapes grotesques !

Mais tout en rendant justice aux qualités vigoureuses et pratiques des pionniers anglais, on ne saurait trop flétrir la barbarie avec laquelle ils ont presque toujours dépossédé et exterminé les races superbement qualifiées d'inférieures, insulte qui permet de leur prendre le sol et la vie.

L'Australie, la Tasmanie, la Nouvelle-Zélande sont prospères aujourd'hui, l'Afrique anglaise le sera demain ; mais que sont devenus les Canaques australiens, les Tasmaniens, les Maoris ? Que seront devenus demain Cafres et Fellahs ?

Pour faire de l'Amérique une nouvelle Europe, les conquérants vouèrent à la mort des populations entières : les fières tribus indiennes fondirent, ne laissant subsister que quelques débris dégénérés par les vices d'importation étrangère.

Ces tribus, affirme-t-on avec preuves à l'appui, n'avaient pas les mœurs débonnaires des bergers virgiliens. C'est entendu. Mais quels étaient les plus féroces de ces sauvages ou des gouvernements : français, qui leur payait une prime de cinquante francs pour la chevelure d'un Anglais, anglais qui leur donnait cent francs pour un *scalp* français ?

Puissent, au seuil du XX^e siècle, les nations dites civilisées comprendre enfin que le droit d'aïnesse vis-à-vis des autres groupements ethniques ne confère pas le droit à l'assassinat !

En même temps que le Canada, les Anglais arrachaient à leurs éternels rivaux les Indes orientales.

L'initiative privée des marchands de Londres avait commencé la conquête de ce pays. Cédant à leurs instances, malgré la crainte de nouvelles complications avec l'Espagne, Elisabeth accordait, dès 1601, une charte de quinze années à leur compagnie. Celle-ci fréta cinq navires, montés par quatre cent quarante marins et, pendant un siècle et demi, les opérations se bornèrent au trafic, parfois à la piraterie : tel le commodore Henry Middleton qui, s'étant brouillé avec le gouverneur de Surat, arrêta dans la mer Rouge tous les vaisseaux indiens et s'empara de leurs cargaisons, donnant en échange des marchandises européennes qu'on ne lui demandait pas.

En 1744 commença la grande lutte des compagnies française et anglaise, rivalité de marchands qui ensanglanta la plus belle partie de l'Asie et prépara l'asservissement politique de trois cents millions d'hommes. Pendant un demi-siècle les Hindous, entraînés dans le conflit dont ils étaient l'enjeu, assistèrent les Européens sur les champs de bataille, forgeant eux-mêmes leurs propres chaînes.

Il serait cependant bien injuste de méconnaître que, malgré les brutalités inhérentes à toute conquête armée, malgré les violences de ses soldats et les rapines de ses administrateurs, dont d'aucuns, comme Warren Hastings, furent des monstres, l'Angleterre a fait plus, en un siècle, que tous les conquérants macédoniens, mahométans et portugais en deux mille ans pour éveiller de son sommeil et faire participer au mouvement général des peuples le pays dont la civilisation semble avoir été la plus ancienne du monde. L'âme nationale et religieuse des Hindous fut plus d'une fois déchirée, des répressions féroces punirent les révoltes et l'humanité flétrira éternellement les monstres galonnés qui, en 1857, firent attacher les cipayes vaincus à la gueule des canons ; mais, à côté de cela, d'autres Anglais importèrent des idées et des besoins d'instruction, de presse libre, d'étude, d'examen, de discussion, de communications et d'échange d'idées. Chose appréciable, les femmes hindoues commencent à s'émanciper. L'administration actuelle, malgré ses vices, ne doit faire aucunement regretter la vieille tyrannie des marajahs ni souhaiter l'invasion des armées du tzar.

Sur mer, l'Angleterre triomphait. L'Océan, un moment soumis par les Hollandais, puis par les Français, semblait avoir reconnu enfin ses vrais maîtres. Chez les nations latines et catholiques, la foi séculaire semblait avoir tué le génie naturel : l'autorité monarchique, consolidée par cette foi, écrasait liberté d'allures et initiative : individus et collectivités n'agissaient plus qu'à la dérive. Que fût devenu le corps social sans l'action des philosophes qui, élite encore noyée dans la masse, jetaient au vent les semences d'une révolution régénératrice ?

Raides et gourmées, douées cependant de cet esprit de recherche et d'activité que proscriit la tyrannie romaine, les nations protestantes triomphent à ce moment : la Prusse s'élève aux dépens de la catholique Autriche, l'Angleterre commence à rêver l'exploitation du monde.

Celui-ci, depuis Colomb, n'avait cessé de s'élargir de plus en plus. Voici que Dampier, jadis pirate, révèle l'Océanie occidentale ; Anson, bien qu'homme de guerre, circumnavigue en explorateur pendant trois ans et neuf mois ; Byron, Wallis, Carteret explorent les mers australes ; enfin paraît Cook qui éclipsa tous ses compatriotes découvreurs de terres et chercheurs d'îles.

Par lui, le Pacifique est traversé dans sa largeur. Ses deux navires, *Endeavour* et *Resolution*, apparaissent aux populations indigènes comme des villes flottantes, habitées par des esprits et recélant des tonnerres. Pauvres insulaires, heureux malgré votre barbare ignorance, les jours de votre race sont comptés ! La dépopulation des primitifs Australiens et des fiers Maoris commence ; Taïti croit se civiliser et se syphilise ; les indigènes

de Nouvelle-Calédonie et ceux des Nouvelles-Hébrides, non malmenés cette fois, ne seront pas longtemps aussi heureux. Enfin, le grand navigateur est tué par les Canaques d'Hawaï qui, découverts par lui, l'avaient d'abord pris pour un dieu. Mais désormais la cinquième partie du monde est connue, il n'y a plus qu'à l'exploiter : commerçants, missionnaires, administrateurs et convicts envahissent l'Océanie.

En France tout était rongé, vermoulu ; marine et armée s'émiettaient, s'en allaient dans la débâcle générale de la monarchie : la guerre de Sept ans coûtait au pays cent treize bâtiments de guerre, dont plus de quarante vaisseaux de soixante à quatre-vingt-quatre canons. Suffren et, après lui, quelques hardis corsaires, Surcouf, Lhermitte, Lemême, devaient, à peu près seuls, vers la fin du siècle, tenir tête aux escadres britanniques.

La révolte de l'Amérique, la constitution des États-Unis, la Révolution française, l'avènement napoléonien ne purent détruire ni même affaiblir sérieusement cette hégémonie. A la vérité, les moyens employés n'étaient pas toujours très scrupuleux : telle la saisie, sans déclaration de guerre préalable, de trois cents navires marchands français (1755). D'autre part, la férocité du chauvinisme obligeait les chefs d'escadre à faire triompher le pavillon britannique sous peine de châtement implacable ; les spéculateurs de la Cité, qui opéraient loin des champs de bataille, se montraient particulièrement indignés lorsqu'une défaillance devant l'ennemi mettait en danger leurs intérêts financiers. Pour n'avoir pas su vaincre La Galissonnière devant Port-Mahon, l'amiral Byng fut condamné à mort et fusillé comme traître.

On a fait la légende de Fontenoy : « Tirez les premiers, Messieurs les Français, » — « Après vous, Messieurs les Anglais », et l'on a voulu y voir assaut de courtoisie. Les professionnels anglais rient bien de cette méprise : la politesse était tout simplement une ruse de guerre. Avec les mousquets à tir lent et sans précision, il était avantageux de réserver son feu jusqu'à ce que l'adversaire, ayant exécuté le sien, fût arrivé à bout portant. Sous l'apparence d'une politesse raffinée, les pratiques officiers anglais cherchaient tout simplement à faire commettre une faute à leurs ennemis.

De la chevalerie ? Ah bien oui ! on ne s'était jamais tant exécré. De cette période surtout, 1744-1815, s'accroît le sentiment de haine des deux peuples, se fortifient les préjugés et les légendes absurdes créées par les guerres antérieures. Jusqu'alors, les provinces françaises baignées à l'ouest par l'Atlantique, sujettes aux incursions des Anglais, avaient seules bien craint et détesté ceux-ci ; les autres provinces, vivant de leur vie locale, ne participaient guère à cette apathie : elle se généralisa à mesure que la centralisation monarchique fit tomber les vieilles barrières féodales. Puis, la

passion religieuse vint s'ajouter : papistes et schismatiques, même dans les instants de trêve, s'entre-regardèrent avec horreur.

Tandis qu'en France, sous le règne du Grand Roi, la réaction absolutiste et cléricale se faisait odieuse, féroce, en Angleterre, le protestant alarmé voyait partout la main du catholique indigène ou étranger. Tous les fléaux mystérieux, comme la peste et le grand incendie de Londres, tous les crimes dont les auteurs demeuraient inconnus, lui étaient attribués. Haine qui persista après le changement des institutions : les Français, qualifiés de papistes au XVII^e siècle, le furent d'athées à la fin du XVIII^e, l'exécration restait la même.

On sait comment se recrutaient alors, sinon en temps normal, du moins en cas de besoin pressant, l'armée et la marine anglaises : par la *presse*. Les populations du littoral et même des grandes villes étaient mises en coupe, séquestrées, poussées de force au régiment ou à bord des navires, obligées bon gré mal gré de se transformer en héros. Les prisons, parfois, étaient vidées : pendant les guerres contre le premier empire, trois régiments furent formés ainsi de condamnés, graciés à condition de marcher immédiatement à l'ennemi. Que pouvaient être de pareilles recrues, troquant la corruption de la prison civile pour celle du bagne militaire? On peut se l'imaginer. Aussi certains corps reçurent-ils des surnoms caractéristiques : les « Saints-Garçons » qui, en Espagne, pillaient de préférence les couvents et vendaient leurs Bibles pour boire, le « régiment du Diable » et celui des « Dos d'acier », parce que l'épiderme dorsal des soldats avait, paraît-il, acquis la dureté du métal sous les flagellations disciplinaires administrées par le prévôt. Le bourgeois londonien, tout en glorifiant ses guerriers, les craignait et il n'y a pas longtemps que l'entrée dans les lieux publics fréquentés par les civils était rigoureusement interdite aux militaires de toutes armes.

Ce qu'étaient les abordages, les massacres à l'arme blanche, les assommades à coups de hache, le déménagement de ces fauves humains hurlants et fous furieux, se déchirant avec les dents comme des tigres lorsque les armes leur échappaient, l'esprit refuse de s'y arrêter. La guerre moderne, si horrible soit-elle, n'a rien qui puisse donner idée de ces égorgements corps à corps que les chauvins ont le triste courage de vouer à l'admiration publique.

Aujourd'hui, dans les armées de terre qui se fusillent sans se voir, sans le décor grisant qui mettait des fumées de sang au cerveau, le combattant est plutôt un automate qu'un cannibale ; puis l'hypocrite civilisation, qui n'a pas osé supprimer la guerre, a cherché, du moins, à l'atténuer. Mais, dans les flottes du siècle dernier, cette atténuation n'existait pas, et les équi-

pages, gens de toutes sortes, arrachés par la presse, aux mœurs obscènes et brutales, n'étaient que trop dans un milieu propre à en faire des héros, c'est-à-dire des bandits.

Cet état moral ne pesait pas seulement sur les équipages : il réagissait sur les officiers. Le magnanime Turenne, adoré de ses soldats, avait bien fait mettre à feu et à sang le Palatinat ; Nelson, le plus grand marin de l'Angleterre, se montra atroce dans la lutte soutenue de concert avec les brigands sanfédistes du cardinal Ruffo contre la jeune république parthénopéenne. La vue des Napolitains pendus aux vergues de ses navires, comme l'amiral Caracciolo, semblait pimenter ses amours avec la Hamilton, digne favorite et amante d'une goule couronnée (1).

Drake, l'amiral-pirate vainqueur de l'Armada ; Rodney, qui pilla l'île Saint-Eustache ; Hood, célèbre par l'incendie du port et des vaisseaux de Toulon, avaient été les dignes précurseurs de Nelson, gens intrépides, habiles, expérimentés et peu enclins à la sentimentalité. Leur philanthropie ne pouvait d'ailleurs s'étendre logiquement qu'à leurs marins, nécessaires à gagner des victoires.

Aussi on commence à prendre soin de ceux-ci ; le scorbut et le typhus qui, jusqu'à cette époque, décimaient les équipages, sont enrayés par les réformes sanitaires qu'impose Nelson : installation d'un hôpital isolé à bord des grands navires, interdiction du lavage à grande eau dans les batteries basses et les faux-ponts, aération, au moins une fois par semaine, des hamacs et couvertures, obligation pour les matelots de porter de la laine sur la peau dès qu'ils étaient atteints d'une indisposition, propreté minutieuse des moindres recoins du navire. Toute cette viande humaine appartient à une seule ogresse, la guerre : la maladie ne doit pas la lui voler.

Ces prescriptions hygiéniques étaient accompagnées d'un rigoureux apprentissage militaire, d'exercices répétés de tir et de branle-bas de combat. Chose assez bizarre, les Anglais qui, dans leur guerre avec les Etats-Unis, en 1812, furent presque toujours battus sur mer à cause de l'infériorité de leurs canonniers, remportèrent leurs victoires du 13 prairial, de Groix, du cap Noli, d'Aboukir et de Trafalgar, sans compter les rencontres de moindre importance, en grande partie à cause de la supériorité de leur tir sur le tir français, dirigé beaucoup trop haut. Un seul exemple : Au bout de deux heures de combat, le navire français baissait pavillon devant le *Crescent*, de même force, ayant trente-trois tués et quarante-huit blessés. Le bâtiment anglais n'avait ni un blessé ni un boulet dans sa coque !

C'est que la Révolution française, qui fit tant de grandes choses et qui,

(1) La reine Caroline de Naples.

même dans la triste science des batailles, suscita des génies plutôt champions qu'opresseurs de l'humanité, hors de comparaison avec les professionnels endurcis, avides soudards, du premier Empire, n'eut pas une influence heureuse sur la marine. Ce corps, comme celui de la cavalerie, a toujours été l'arme préférée des hautains aristocrates au sang bleu. Aussi, sous l'ancienne monarchie, l'ignorance et la brutalité des équipages, principalement bretons, étaient-elles épouvantables, soigneusement entretenues par leurs officiers, qui voulaient avoir de bonnes machines à tuer. Ces officiers étaient, sauf de très rares exceptions, des personnages doubles, raffinés à l'extérieur par leurs contacts intermittents avec la cour, terriblement animalisés au fond par leur contact avec les bêtes fauves qu'ils commandaient, les considérant, bien entendu, comme d'une autre nature qu'eux mais, par cette loi d'universel réagissement, subissant quand même quelque chose de leur ambiant.

Aussi, lorsque la lutte s'ouvrit entre l'ancien régime et le nouveau, les officiers de navire, fidèles soutiens du premier, émigrèrent-ils en masse.

L'avènement démocratique qui suivit ne valut pas grand chose.

Toutes ces bêtes de somme et de guerre, éduquées à coups de garcette, se précipitèrent vers la liberté ou, du moins, ce qui paraissait tel, en aveugles furieux. Pouvait-il en être autrement ? Se dépouille-t-on en un jour, surtout dans les professions violentes, des brutalités éducationnelles, souvent ataviques ? Liberté, égalité, disait-on à ces êtres déviés par les brutalités hiérarchiques ; ils comprirent logiquement : « Ote-toi de là que je m'y mette. »

Et ce fut dès lors une compétition furieuse et déclamatoire pour les grades à décrocher. Les plus incapables furent les plus bruyants ; tandis que de vieux comptes se payaient, revanches inséparables de toute révolution, que des hommes sincèrement dévoués aux idées nouvelles restaient dans le rang ou y entraient, prêts à mourir pour elles, les ambitieux s'élevaient de toutes parts aux fonctions subalternes, quelquefois même à des commandements qu'ils étaient incapables de remplir. « Homme nul, sujet de risée pour son état-major et son équipage », écrivait Villaret-Joyeuse, notant un de ses commandants de vaisseau. Les simples matelots manquaient et les maîtres fourmillaient.

Les équipages demeuraient en général supérieurs à ces cadres présumptueux et ignares. Mais Nelson n'eut qu'à se présenter pour tout balayer.

La paix d'Amiens trouve l'Angleterre à la tête de 130 à 140 bons vaisseaux de ligne ; la France n'en possédait que 47, presque tous délabrés. En dix ans, cette dernière puissance avait perdu, tant par les luttes que par les

naufages, 57 vaisseaux de ligne, 102 frégates, 150 navires de guerre plus petits et 2,000 corsaires ou bâtiments de commerce, le tout représentant un chiffre d'environ 70,000 marins. Dans le même laps de temps, sa rivale avait perdu 28 vaisseaux, 43 frégates, 80 bâtiments de guerre de moindre dimension et 2,000 navires marchands ; mais comme la plupart des croiseurs compris dans ces chiffres avaient péri par suite de naufrages et que leurs équipages s'étaient en grande partie sauvés, la réduction du personnel maritime était infiniment moindre qu'en France.

Une révolution est presque toujours contagieuse : les *Tars* qui combattaient avec tant d'entrain les *Mathurins* français, se sentirent soudainement entraînés sinon par leurs idées, du moins par leur exemple et, à deux reprises, les flottes de Portsmouth et de la Tamise furent en insurrection. La vie du bord était faite si dure aux simples matelots ! Peut-être aussi, la *presse* avait-elle été trop aveugle. Sans doute, ce soulèvement, qui ne fut pas apaisé sans peine, contribua-t-il largement aux mesures d'améliorations matérielles innovées peu après. Tant il est vrai que les opprimés ne se font guère concéder quelque avantage que par la protestation violente.

Après la mort de Nelson, les amiraux anglais s'endorment quelque peu sur leurs lauriers et les navires anglais, de 1812 à 1814, sont souvent battus par la jeune marine américaine. Mais quelques combats ne sont pas suffisants pour changer l'âme d'un peuple : en dehors des tueries que célébrera la postérité aveugle, il faut voir à l'œuvre les forces agissantes de la masse, autrement fécondes que les forces officielles. Au commencement de l'année 1798, la Grande-Bretagne possédait onze mille six cent six navires marchands.

Tout l'océan étant désormais libre de flottes rivales, l'Angleterre commerciale s'y jette : ce siècle sera celui de la grande industrie, de l'exportation et de l'échange. En dépit de leurs panaches, les chefs d'escadre ne sont que les serviteurs du capitaliste. C'est pour assurer à celui-ci l'exploitation de la Méditerranée que Neale attaque Alger, que Codrington foudroie les vaisseaux musulmans à Navarin et que Napier bombarde le littoral égyptosyrien ; c'est pour forcer la Chine à s'empoisonner d'opium qu'Elliot fait tomber les défenses de Canton et, pour ouvrir aux usiniers de Londres le débouché du Parana, Hotham mitraille les Argentins.

Aussi, au fur et à mesure que le canon anglais parle sur mer, les docks de Londres s'élargissent-ils, prenant une superficie capable de contenir les richesses et les flottes du monde. Le Commercial dock, qui existait dès 1660, est continué maintenant par ceux de Londres, des Indes occidentales, des Indes orientales, de Sainte-Catherine, de Victoria, de Millwall. Londres, à l'est, n'est plus qu'un immense entrepôt.

Bristol, Southampton, Hull, Great Grimsby, Cardiff, Newport, Newcastle, Leith, Sunderland, Dundee, Cork avaient en même temps bâti leurs docks ; Glasgow possédait les siens dès 1662, mais que dire de ceux qui, à l'embouchure de la Mersey, ont fait de Liverpool une ville commerciale incomparable ?

Ce développement prodigieux s'est accompli en même temps que la vapeur a révolutionné la navigation. Pendant que les glorieux tueurs d'hommes se massacraient, un inconnu a eu l'idée de regarder l'eau bouillir et la face du monde a été transformée.

CHARLES MALATO

(A suivre.)

LA SIBÉRIE ⁽¹⁾

LE « COMMANDEMENT LIBRE »

Je voulais mieux connaître la vie des prisonniers, condamnés aux travaux forcés pour délits politiques. Nous pouvions rencontrer dans d'autres parties de la Sibérie des criminels ordinaires, des assassins, des voleurs et des faussaires condamnés aux travaux forcés ; mais les *katorzhniki* politiques ne se trouvaient que dans le district de Kara, dans les prisons et dans les huttes de bois du « commandement libre ». Il nous importait avant tout de nous en procurer l'accès, et nous espérions réussir, car nous n'étions plus les voyageurs timides et inexpérimentés qui croyaient atteindre complètement leur but au moyen de lettres de recommandation et de permis officiels et qui, sans cela, n'osaient rien entreprendre. Durant une demi-année, nous avons appris et vu assez pour savoir comment il faut s'y prendre avec des policiers et des gendarmes soupçonneux, et nous complétions cette expérience par maint conseil utile que nous donnaient les exilés politiques.

Pour le moment, il me semblait que le mieux serait de nous créer le plus de relations possibles avec des personnages officiels, de nous renseigner sur les affaires de l'endroit par des questions et des investigations prudentes, en ne faisant paraître aucune préoccupation particulière pour les prisonniers politiques, et d'attendre jusqu'à ce que le hasard servît nos desseins. Tout d'abord, nous rendîmes donc visite à la prison des condamnés ordinaires et aux mines d'or, nous causâmes amicalement avec les fonctionnaires et surtout avec le major Potuloff et sa belle femme. En peu de temps, je m'aperçus qu'il serait bien inutile de solliciter la permission d'entrer en relations avec les condamnés politiques, mais que nous n'y parviendrions qu'en secret. La situation de ceux-ci ne m'était pas entièrement inconnue. Par leurs noms et leur sort, je connaissais la plupart des condamnés ; j'avais même une lettre de recommandation adressée à l'une d'eux, à M^{lle} Natalie Armfeldt ; je

(1) Suite. Voir les nos 122 et 123 de la *Société nouvelle*.

possédais aussi un plan du lieu, où se trouvait marqué la hutte qu'elle habitait avec sa mère au « commandement libre ». Mais une visite secrète était impossible dans ce nid bourré de cosaques et de gendarmes, où chaque mouvement que fait un étranger est observé, et où l'on vient le regarder comme s'il était une bête curieuse. Il y avait encore un autre obstacle à nos desseins. Le major Potuloff ne nous quittait jamais! Dès le moment où nous étions chez lui, il se consacra tout à nous en négligeant le reste; il restait chez lui quand nous ne quitions pas la maison, il sortait avec nous quand nous en montrions le désir. Je n'avais qu'à regarder mon chapeau et mon paletot, pour qu'immédiatement il disait : « Vous voulez sortir? Je vais vous accompagner. » Il ne nous restait évidemment qu'à faire bonne mine et à accepter cette offre. Il ne voulait pas, sans doute, que nous recherchions des choses qu'il préférait soustraire à nos regards. Je comprenais fort bien sa situation et je n'aimais guère que notre présence lui causât des ennuis, mais dans l'intérêt de notre cause, je devais moi-même tâcher de l'éloigner, pour autant que cela pouvait se faire d'une façon honnête et polie. Je savais fort bien que pour nous, ses hôtes, ces deux choses étaient difficilement conciliables, et cela rendait notre situation très désagréable. Et pourtant il nous aurait été impossible d'atteindre notre but autrement! Si nous lui avions dit tout simplement que nous désirions rendre visite aux habitants du « commandement libre », il nous l'aurait sans doute déconseillé positivement et il ne nous aurait plus été possible d'entreprendre cette visite sans qu'il le sût; je résolus donc d'accomplir mon projet avant qu'il ne pût m'en empêcher en quelque façon. Il est évident que cela devait se faire de manière à ne pas attirer des désagréments à notre aimable hôte et à ne faire atteindre que nous par les conséquences de la découverte de ces visites. Renoncer à mes projets m'était du reste impossible : après tout, cette hospitalité, qui était devenue l'obstacle principal, nous avait été offerte!

J'attendais donc une occasion favorable pour exécuter mon dessein, qui rencontra d'abord une foule de difficultés. Deux jours après notre arrivée dans le district de Kara, nous reçûmes la visite du commandant de gendarmerie Nikolin. Il avait appris notre arrivée et voulait probablement savoir par lui-même ce qui, en réalité, nous avait amenés. Quoiqu'il ne me fit pas une impression sympathique, j'étais étonné cependant de la froideur blessante avec laquelle le major l'accueillit chez lui. Je vis aisément que les deux hommes ne se tenaient pas en grande amitié et je me mis à réfléchir pour quelle cause grave le commandant se laissait traiter d'une façon que tout autre aurait prise pour un soufflet. Mais les officiers de gendarmerie russes peuvent supporter beaucoup, quand il s'agit d'atteindre un but!

Le commandant Nikolin voulait nous connaître personnellement et voilà pourquoi le froid accueil du major ne l'empêchait point de paraître joyeux comme un jour de mai. Je ne pensais pouvoir mieux faire qu'en montrant bonne mine aussi, pour autant que cela ne blessait point notre hôte ; je me disais que, surtout dans ces conditions-ci, cela flatterait tout particulièrement le commandant et le disposerait en notre faveur. Plus tard je crus m'apercevoir que je ne m'étais pas trompé. Nikolin devait trouver notre accueil amical très agréable ; avant de partir, il me serra cordialement la main et exprima l'espoir de nous revoir au plus tôt. Il ne se hasarda point à nous inviter directement, en présence du major, et nous aussi nous évitâmes de fixer une visite, quoique nous voulions la rendre aussitôt qu'il nous serait possible d'échapper à notre éternel compagnon. Par délicatesse ou par malice, le major Potuloff évita de dire le moindre mot au sujet du commandant, après que celui-ci se fut retiré. Plus tard j'appris, par des conversations avec les autres officiers, que les deux hommes étaient ennemis et que le commandant était haï et méprisé comme dénonciateur et espion par tous les officiers de la garnison.

« Il signale tous nos faits et gestes à Saint-Pétersbourg, me dit un officier, mais je m'en soucie fort peu et je ne le crains point. Pendant les trois dernières années, nous avons eu déjà, l'un après l'autre, quatre ou cinq officiers de gendarmerie commandant les prisonniers politiques, mais celui-ci vaut moins encore que les autres. »

De tels avis aggravaient évidemment notre position ; je savais que, si nous entrions en rapport avec les condamnés politiques, Nikolin l'apprendrait de suite, que plus que probablement il le signalerait aussitôt à Saint-Pétersbourg et exploiterait la chose pour nuire à son ennemi, le major Potuloff. J'aurais donc mal agi, de cette façon, envers celui qui nous donnait l'hospitalité. Mais les conséquences pouvaient être plus graves encore. On m'avait dit que le commandant de gendarmerie était ennemi de l'institution du « commandement libre », et qu'il avait tenté plusieurs fois de la faire supprimer ; mes relations secrètes avec ses habitants auraient pu lui servir d'arme pour la combattre, il aurait été capable d'écrire au ministre de l'intérieur : « Le gouvernement veut priver la partie la plus dangereuse des condamnés de toutes relations sociales ; cela m'est impossible quand les condamnés politiques demeurent en « commandement libre » et peuvent y recevoir la visite de voyageurs étrangers. Plus que jamais on voyage en Sibérie, et le district de Kara n'est plus du tout aussi isolé que jadis. Lorsque même des officiers impériaux, comme le major Potuloff, par exemple, facilitent aux voyageurs étrangers les relations avec les prisonniers politiques, le gouvernement doit renoncer à vouloir isoler ceux-ci, ou bien

supprimer le « commandement libre » comme dangereux et enfermer de nouveau les criminels dans les prisons. »

On devine aisément les conséquences d'un tel avis. Ma visite secrète n'aurait pas seulement nui au major Potuloff, mais encore à ceux qui demeuraient en « commandement libre » : et j'aurais été la cause qu'ils auraient dû retourner en prison. — Cette idée que je pourrais bien contribuer à alourdir le malheur de ces pauvres gens, au lieu de l'alléger, me fit passer une affreuse nuit d'insomnie, pendant laquelle je considérai la chose sous tous ses aspects, et toujours je fus forcé de revenir à ma conclusion première : que je *devais* faire la connaissance des prisonniers politiques du district de Kara, et que cela n'était possible que par le moyen que j'avais imaginé d'abord. Il s'agissait donc d'attendre le moment favorable pour me soustraire à l'attention du major aussi aimable que prêt à nous surveiller.

Cinq jours s'écoulèrent sans que je réussis à quitter une seule fois la maison tout seul. Le sixième jour enfin une occasion s'offrit : Potuloff devait se rendre à Ustj-Kara, pour y ouvrir une enquête à propos d'un incendie qui, peu avant, avait détruit un magasin de farine appartenant au gouvernement.

L'histoire de cet incendie démontre du reste la démoralisation et la corruption des fonctionnaires russes, ce qui, en Sibérie, est plus caractéristique que n'importe où. Au moment qu'il fut détruit, le magasin aurait dû contenir 20,000 puds de farine, mais après l'incendie on s'aperçut qu'il y en avait à peine 20, et ceux-ci appartenaient encore à un particulier, qui les avait déposés dans le magasin vide. On ne trouva nulle trace des 20,000 puds, et il fut démontré que la farine avait été volée et que le feu avait été mis au bâtiment pour cacher le vol. Quelques mois après nous apprîmes que la maison du major Potuloff, où se trouvaient tous les actes de l'enquête de cette affaire, était tout à coup devenue la proie des flammes : il est hors de doute que les incendiaires étaient ceux qui avaient de bonnes raisons pour détruire ces papiers.

Une heure à peine après le départ du major, je me mis en route pour aller trouver les prisonniers politiques du « commandement libre » ; entre la doublure et l'étoffe de ma pelisse, je cachai quelques présents qui leur étaient destinés, ainsi que les papiers et les notes que j'avais sur moi.

Il était deux heures de l'après-midi. Le major Potuloff avait dit qu'il ne rentrerait que le lendemain, dans l'après-midi. Pendant vingt-quatre heures, je serais donc sans surveillance, et je voulus en profiter pour le mieux. Je résolus d'aller trouver avant tout le commandant Nikolin, pour renforcer la bonne opinion qu'il pouvait avoir de nous. Le soir, je me rendrais alors directement de sa demeure chez M^{lle} Armfeldt. Je me disais que Nikolin

serait flatté de voir que j'employais ma première heure disponible à lui rendre visite, et que ma visite à cette demoiselle serait moins remarquée lorsque les gens me verraient sortir de la maison du commandant. Ils croiraient peut-être que je le faisais avec l'assentiment de celui-ci, et qu'il était donc inutile de le lui signaler.

Le commandant Nikolin, un homme d'une cinquantaine d'années, tout chauve, la barbe grise et abondante, les lèvres minces et serrées, et dont les traits conservaient une expression froide, était l'un des plus rusés et des plus expérimentés officiers de gendarmerie ; il avait appris son métier sous les ordres du général Murawieff, « le bourreau de la Pologne », et était au service depuis trente ans.

Lui aussi possédait ces manières flatteuses et polies que l'on trouve d'ordinaire chez les officiers de gendarmerie russes, — ce qui n'empêchait pas que la mauvaise impression qu'il me fit dès notre première rencontre fut encore renforcée. Quoiqu'il fit tout son possible pour paraître aimable, quoiqu'il me reçût cordialement, son regard conservait quelque chose de louche, qui révélait bien son vrai caractère sous toutes ses belles paroles et ses sourires. Pour autant que je croyais m'y connaître, il me semblait n'avoir qu'un seul faible : la vanité de l'importance et de la gravité de sa mission actuelle. Il était très fier d'occuper un poste où il commandait la prison la plus importante de la Sibérie et où il avait pour seul supérieur le ministre de l'intérieur à Saint-Pétersbourg, avec lequel il était en communication directe, — un honneur qui, pour lui, équivalait à celui d'être en relation avec le tzar même. Je tâchai de profiter de cette vanité pour le mieux disposer en notre faveur. Je m'excusai de ne pas lui avoir rendu visite plus tôt : les situations actuelles m'en avaient, hélas ! empêché. Il s'inclina et dit qu'il savait bien apprécier la situation dans laquelle je me trouvais, puis il m'invita à prendre une tasse de thé.

On apporta un samovar fumant, on remplit les tasses, on alluma les cigarettes et une conversation très animée s'engagea.

Je racontai très couramment quelques-unes de nos aventures en Sibérie et n'oubliai point de mentionner que j'étais membre de la Société de géographie aux Etats-Unis ; je lui dis mes relations antérieures avec la compagnie des télégraphes russo-américaine, ma vie nomade au Kamtchatka, mes rapports avec M. Wlangalli, le secrétaire du ministère des affaires étrangères à Saint-Pétersbourg, ceci pour lui faire savoir que je voyageais en Sibérie avec la permission et les recommandations des plus hautes autorités russes.

Il semblait m'écouter avec plaisir et j'avais bientôt fini de lui raconter toute ma vie. Il me demanda si j'avais l'intention de publier mon voyage en Sibérie ; je répondis affirmativement en lui disant que j'appartenais à la

rédaction du *Century Magazine* ; je lui dis qu'antérieurement, j'avais déjà publié un livre sur la Sibérie, ce qui l'intéressa beaucoup. Je l'invitai à nous rendre visite et à venir regarder les esquisses de mon ami Frost, et enfin, j'appris encore qu'il ne savait point l'anglais, qu'il n'était donc pas en état de lire mes articles. Il exprima l'opinion qu'ils pourraient bien être traduits un jour en russe. Je confirmai cette possibilité en disant que mon premier livre avait été traduit deux fois en russe. Je ne sais vraiment ce que je radotai encore ; il est en tout cas certain qu'avec personne au monde je n'avais encore autant parlé de moi-même et de mes propres affaires qu'avec ce commandant de gendarmerie.

Mon affabilité et ma façon ouverte de parler me semblèrent avoir l'effet désiré : il devint plus loquace, remplit plusieurs fois ma tasse et quand il s'aperçut que je ne savais pas seulement raconter mais aussi écouter, il me détailla son histoire, me parla de son avancement, de ses distinctions, me dit quand il aurait droit à la pension et rappela avec orgueil que dans toute la Sibérie il était le seul officier du rang de commandant qui fût en rapport direct avec le ministre de l'intérieur. Au cours de cette conversation, il en vint à parler du système d'exil, et je n'eus pas mince raison de m'étonner quand il se mit à dire tout le mal possible des prisons d'étape, et qu'il trouva la vie des déportés pendant le transport très misérable ; il en vint jusqu'à condamner entièrement le système d'exil.

Il est évident que je ne m'étais pas attendu à de pareilles déclarations, surtout en ce lieu-là. Mais je me dis aussitôt que tout cela pouvait bien être une ruse, que par de telles paroles il voulait peut-être savoir mon opinion. Je continuai cependant la conversation, sans laisser entendre comme j'étais bien renseigné sous ce rapport, et je ne manquai point de mentionner expressément le petit nombre de prisons un peu convenables que j'avais vues. Je parlai de la nouvelle prison à Werkhin-Udinsk et je la donnai comme preuve que le gouvernement s'occupait d'améliorer les maisons d'arrêt en Sibérie.

Il se mit tout à coup à parler des prisonniers politiques du district de Kara. Il assura qu'ils se trouvaient dans une bien meilleure situation qu'on ne le croyait généralement. Ils habitaient de grandes cellules bien éclairées, n'étaient point forcés de travailler, avaient des livres pour se récréer, pouvaient recevoir de l'argent, et enfin, après quelque temps, ils venaient habiter en « commandement libre », où ils avaient leur maison à eux, avec un petit jardin.

J'avouai être fort étonné d'un traitement aussi doux, et je demandai si les prisonniers politiques ne devaient pas travailler dans les mines d'or

— « Point du tout ! répondit-il. Ils se trouvent dans des salles commodes, y lisent ou étudient, et c'est tout. »

— « Et peuvent-ils correspondre avec leurs parents et leurs connaissances de la Russie d'Europe? » demandai-je.

— « Pourquoi pas? Depuis que je suis ici, j'ai veillé tout particulièrement à ce qu'ils puissent écrire sans obstacle. Vous comprenez que je lis les lettres ou les cartes postales qu'ils veulent envoyer, mais ils peuvent écrire tant qu'ils veulent. »

— « Chez nous, en Amérique, répondis-je, on croit que les criminels politiques en Sibérie doivent souvent, enchaînés aux charrettes, travailler dans les mines, où ils passent leur vie dans la plus profonde misère. »

Il me regarda et esquissa un sourire contrefait, puis il dit :

« Jadis, j'avais les mêmes idées et j'étais fort étonné en trouvant ici une situation si favorable. Si maintenant vous pouviez jeter un coup d'œil dans les cellules, vous y verriez les prisonniers assis devant une grande table, occupés à lire ou à écrire, et vous croiriez voir une salle de bibliothèque. »

Je remarquai que ce spectacle me réjouirait, que ce serait vraiment un intéressant sujet pour un article, et je lui demandai s'il voulait me permettre de visiter la prison.

« Je ne suis pas autorisé à vous accorder cela, répondit-il en hésitant, mais vous pouvez voir quelques livres, si vous voulez. Il y en a même en anglais. »

Il appela un soldat et lui commanda de rapporter de la prison quelques livres anglais ou des journaux.

Le soldat revint bientôt avec un volume des poésies de Shelley et un numéro du journal humoristique *Punch*, de Londres. Le commandant me les tendit avec un sourire vainqueur, puis il continua :

« Il n'y a pas longtemps, ils organisèrent même une représentation théâtrale dans l'une des cellules, et pendant quelque temps ils publièrent aussi un journal autographié. »

Puis il apporta ses livres, pour me montrer combien d'argent les prisonniers avaient reçu de leurs connaissances dans le courant de l'année. D'après ses calculs, la somme totale était de 6044 roubles (1).

« Les prisonniers peuvent-ils disposer librement de ces fonds? » demandai-je alors.

(1) Lorsqu'en retournant je repassai par Irkoutsk, je fis la connaissance d'un fonctionnaire de la division des comptes, et comme il avait toutes les pièces à sa disposition, je lui demandai quelles sommes les prisonniers du district de Kara avaient reçues de leurs connaissances pendant les dix premiers mois de l'année 1885. Il consulta les documents et me dit que le total se montait à environ 700 roubles. Le commandant Nikolin m'avait donc montré de faux chiffres, pour me faire croire que les prisonniers politiques avaient les moyens de vivre dans une aisance relative. Je ne doute aucunement que les chiffres donnés par le fonctionnaire soient exacts.

— « Ils le peuvent, mais ne reçoivent pas l'argent : ils indiquent comment il faut l'employer. Et l'on remplit leurs désirs, du moins quand il ne s'agit point d'objets qui, suivant les prescriptions, sont défendus. »

J'appris ces renseignements avec un joyeux étonnement ; j'étais tout ravi par l'image flatteuse que le commandant de gendarmerie suscita devant mes yeux : les prisonniers heureux et joyeux, assis dans de belles salles, lisant le *Punch* pour se divertir, éditant toutes les semaines un journal et jouant de la comédie quand ils sont de bonne humeur. Puis je m'emportai parce que les prisonniers récompensent tant de bonté et de douceur de la part de ce gouvernement paternel par tant d'ingratitude et de lâche révolte.

« Vous ne sauriez vous imaginer, me dit Nikolin, comme ces prisonniers sont rusés et quels stratagèmes ils savent inventer pour faire entrer ou sortir secrètement des lettres. Comment vous y prendriez-vous, par exemple, si vous deviez visiter minutieusement un prisonnier politique? »

— « Je le ferais déshabiller complètement et je ferais fouiller tous ses vêtements. »

— « Et puis? »

— « Pour le moment, je ne sais pas ce que je devrais faire encore, » répondis-je.

— « Iriez-vous regarder dans ses oreilles? »

— « Non ; je n'y pensais pas. »

— « Et dans sa bouche? »

— « Non. »

— « Fouilleriez-vous les dents creuses? »

Je dus avouer que je ne serais jamais venu à l'idée de supposer des lettres dans une dent creuse.

— « Eh bien! voyez, dit-il en souriant ; j'ai retiré de minces morceaux de papier des oreilles et de la bouche des prisonniers, j'ai trouvé une dose de poison cachée dans une dent creuse. Ah! dit-il en se frottant les mains, ces individus sont malins, mais ils ne me tromperont point ! »

Je m'effrayai, je me rappelai tout à coup que j'avais caché dans ma pelisse mainte chose non destinée aux regards du commandant. Je l'avais déposée dans l'antichambre et l'officier soupçonneux, qui inspectait même des dents cariées, avait peut-être fait fouiller aussi mon habit. Je n'étais plus du tout à mon aise ; dès que l'on ouvrait la porte, je regardais involontairement si l'on n'apportait pas le contenu de mon paletot. Mais par bonheur tous ces soucis furent vains.

Le commandant Nikolin me parla longtemps encore de la vie et des occupations des prisonniers politiques du district de Kara. Une partie de ce

qu'il avançait était vraie; mais il savait tant parer cette vérité qu'il me l'aurait probablement fait accroire entièrement, si j'avais été le voyageur naïf qu'il me croyait.

C'était une étrange comédie qui se jouait entre nous!

Je connaissais la prison des « politiques » presque aussi bien que le commandant lui-même; parmi les papiers que je portais dans ma ceinture se trouvait un plan très exact de la prison et une liste de tous les prisonniers. J'aurais pu décrire à Nikolin chaque objet qui se trouvait dans les cellules; je savais ce que les condamnés recevaient comme nourriture et habillements et comment ils passaient leur temps; je savais aussi que quatre prisonniers étaient enchaînés aux charrettes, que plusieurs d'entre eux étaient devenus fous de douleurs et de misère, — je savais tout ce qui s'était passé là depuis les cinq dernières années et je savais réduire à sa véritable signification tout ce que Nikolin avançait. Néanmoins j'écoutais attentivement, feignant des sentiments qui m'étaient complètement étrangers et je me donnais l'air d'un voyageur naïf et crédule qui ne sait rien cacher et qui n'a rien à cacher, qui est tout étonné de ce que les prisonniers ne doivent pas peiner, enchaînés aux charrettes, et qui se réjouit de ce qu'ils ont pour chef un officier aimable et généreux, dont la bonté les soigne.

Je n'ai jamais su quelle opinion le commandant Nikolin s'était formé de moi, mais je crois que j'ai réussi à donner le change à l'officier de gendarmerie le plus rusé et le plus soupçonneux de toute la Sibérie orientale; et même, s'il n'en était pas ainsi, il n'est point parvenu, du moins, à sonder mes opinions.

Au point de vue de la morale, ma façon d'agir n'est peut-être pas très louable, mais je ne pouvais pas faire autrement, je mettais tout en jeu. J'avais parmi mes bagages et même sur moi un grand nombre d'écrits révolutionnaires, des plans de prisons, des copies de documents officiels, des lettres de condamnés politiques, une bonne douzaine de carnets pleins de notes; non seulement un grand nombre d'exilés politiques, mais encore beaucoup de fonctionnaires intelligents auraient pu être compromis par leur contenu. Si j'avais éveillé des soupçons, on aurait fouillé mes effets: non seulement tous mes matériaux péniblement rassemblés auraient été perdus, mais on les aurait employés dans un but tout opposé au mien, et tous ces gens en auraient cruellement souffert. Que ces circonstances excusent ma peu franche conduite: de ma sécurité dépendait l'existence de beaucoup d'hommes.

Vers le soir, je quittai le commandant Nikolin et je me rendis chez M^{lle} Armfeldt, dont la chaumière se trouvait entre la prison des condamnés politiques et la maison du major Potuloff.

Je connaissais à peu près la vie de M^{lle} Armfeldt. C'était la fille d'un général russe connu et la sœur de M^{me} Fedschenko, écrivain appréciée et femme d'un célèbre savant russe. La famille était riche, noble et avait d'importantes relations; la demoiselle et sa mère étaient aussi des amies du comte Leo Tolstoï. Elle parlait le français, l'allemand et l'anglais, elle dessinait et peignait; en somme, c'était une dame d'une haute culture intellectuelle.

Le 11 février 1879, elle fut arrêtée dans une association révolutionnaire secrète à Kiew. La police surprit l'assemblée pendant la nuit; les hommes résistèrent et tirèrent des coups de revolver sur les policiers et les gendarmes; ceux-ci répondirent par des coups de feu et de part et d'autre il y eut des morts et des blessés. Les membres du cercle furent enfin arrêtés. M^{lle} Armfeldt fut condamnée à quatorze ans et dix mois de travaux forcés, à la perte de ses droits civils et, après avoir subi les travaux forcés, à rester exilée en Sibérie à perpétuité, — pour avoir fait partie d'une association révolutionnaire et pour s'être révoltée contre la « force légale, » — ce qu'elle n'avait pas fait.

Il faisait déjà noir lorsque j'atteignis la petite chaumière blanchie qui, d'après mon plan, devait être sa demeure. Je frappai; une jeune personne ouvrit la massive porte en bois.

« Est-ce ici que demeure M^{lle} Armfeldt? » demandai-je.

— « C'est moi-même, » répondit-elle.

— « Je me nomme Georges Kennan et je suis un voyageur américain. Je viens en Sibérie pour y apprendre à connaître le système d'exil. Je fis la connaissance d'un grand nombre de vos amis et je vous apporte une lettre de M^{me} X. »

Elle me regarda un moment avec un étonnement silencieux, puis elle se remit et m'invita à entrer. Je passai par une petite place obscure et j'arrivai dans une chambrette sans véritable plancher, mais dont le sol était recouvert de bois non raboté. Les murs pauvrement blanchis, dans lesquels étaient percées deux étroites fenêtres, étaient faits de la même matière. L'ameublement consistait en une table de bois fort rustique et nue, trois chaises de bois et un lit étroit avec une couverture de laine grise. En outre, des deux côtés de la porte il y avait des planches sur lesquelles se trouvaient des ustensiles de cuisine: des assiettes, des tasses, des couteaux, des fourchettes et une théière; puis il y avait encore un panier et un coffre en bois sous le lit. Malgré la pauvreté évidente, la plus complète propreté régnait dans la chambre. J'ôtai mon pardessus et j'étais prêt à en retirer la lettre, quand elle me prit par le bras et dit: « Attendez plutôt! Je vais d'abord fermer les volets et mettre les verrous. D'une main tremblante elle alluma

la lumière et s'en alla vite fermer les volets. Après qu'elle fut rentrée et qu'elle eut poussé le verrou de la porte, elle me dit : « Vous n'êtes pas habitué à l'atmosphère de terreur dans laquelle nous vivons. On aurait facilement pu voir par la fenêtre que vous me donniez cette lettre. »

Elle prit le papier et le considéra un moment sans l'ouvrir, car son visage conservait encore l'expression de stupéfaction que ma soudaine apparition lui avait causée. Elle dit enfin : « Comment êtes-vous parvenu jusqu'ici ? »

Je lui répondis que j'étais venu de Stratinsk.

— « Mais qui vous en donna l'autorisation ? »

— « Je n'ai pas d'autorisation. Je suis ici depuis une semaine, mais je n'ai pas plus tôt trouvé l'occasion de vous rendre visite. »

Puis je lui racontai que j'étais venu en Sibérie pour me renseigner sur la vie des exilés politiques et je lui dis brièvement ce que j'en avais déjà vu. Après qu'elle se fut lentement remise de son étonnement, elle me dit en anglais :

« Excusez-moi si je vous regarde avec tant d'étonnement, si je ne vous ai pas reçu avec plus de cordialité ; mais votre visite me semble un rêve. Je suis si émue que je ne sais ni ce que je dis ni ce que je fais. Vous êtes le premier étranger que je voie, votre apparition soudaine me fait un effet si extraordinaire que je n'en puis revenir. Livingstone doit avoir ressenti quelque chose d'analogue lorsqu'en Afrique il rencontra tout à coup Stanley. Qu'est-ce qui vous fit prendre la remarquable résolution de venir étudier le système d'exil en Sibérie ?

Pendant que je répondais à ses questions, une faible voix, qui venait de derrière le poêle, demanda : « Qui est là, Natalie ? Avec qui parles-tu ? »

— « C'est un voyageur américain, mère, qui a réussi à nous trouver près des mines de Kara. »

M^{me} Armfeldt, qui dormait derrière le poêle lorsque j'entrai, fut réveillée par notre conversation, se leva et vint me saluer. C'était une femme maigre, à l'aspect maladif, qui semblait avoir soixante ans et dont la noble figure portait les traces de tous les soucis, de toutes les privations qu'elle devait endurer. Ses yeux cerclés et ses paupières rougies indiquaient qu'elle avait passé dans les larmes plus d'une nuit d'insomnie. Un sentiment de mélancolie et de profonde pitié s'empara de moi ; jamais je n'avais vu exprimé aussi clairement sur une figure humaine la douleur inconsolable.

Je restai là pendant une demi-heure, puis je partis avec la promesse de revenir dans la soirée. M^{lle} Armfeldt me fit remarquer que je trouverais alors chez elle les autres prisonniers politiques du « commandement libre ».

Très ému, je me dépêchai vers la maison, où l'on m'attendait au souper.

M^{me} Potuloff me considéra de temps en temps d'un regard inquisiteur, comme si elle voulut savoir ce que j'avais fait pendant tout cet après-midi, mais elle ne me questionna point et m'épargna de la sorte le désagrément de devoir inventer un prétexte.

Vers sept heures, je rentrai dans la chaumière de M^{lle} Armfeldt et j'y trouvai un prisonnier politique nommé Kurtejeff, ainsi qu'une jeune fille très svelte appelée Kolenkina. Maintes fois on m'avait parlé de cette dernière ; c'était l'une de ces révolutionnaires qui furent envoyées dans le district de Kara comme complices de la conspiration contre la vie du général Mezzentscheff. J'étais surpris de voir en cette révolutionnaire une très jeune femme, une fillette presque ; antérieurement déjà j'avais fait la même observation dans des cas analogues. Il est remarquable que toutes ces femmes, mêlées aux terribles événements de Pétersbourg, de Moscou, de Kiew et d'Odessa dans les quinze dernières années, et qui firent preuve d'une force d'âme et une énergie comme on en trouve rarement chez des hommes, dans des circonstances pareilles, sont de jeunes et délicates créatures de 18 à 20 ans, que l'on croirait être des pensionnaires d'un institut de jeunes filles, tant leur air est empreint de candeur et de timidité.

L'un après l'autre apparurent tous les prisonniers du « commandement libre ». Ils s'annonçaient en frappant doucement aux volets, après quoi M^{lle} Armfeldt se rendait à la porte et prudemment demandait le nom du visiteur avant d'ouvrir.

La chambrette à demi obscure, le silence anxieux, les coups mystérieux sur les volets, la conversation chuchotante et pourtant animée qui s'engagea entre ces hommes et ces femmes blêmes, qui me regardaient comme si j'étais venu du royaume des esprits, tout cela me fit une impression étrange et inoubliable.

Rien dans cette chambre ne rappelait le monde extérieur. Et lorsqu'alors les prisonniers me racontaient les histoires terrifiantes de douleurs, de brutalités, de folie et de suicide qui se passaient dans le district de Kara, il me semblait que j'avais passé cette porte obscure sur laquelle le Dante lisait les effroyables paroles : *Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate.*

Il pouvait être neuf heures, je venais de prendre mon carnet pour y inscrire plusieurs notes, quand on frappa violemment aux volets. M^{lle} Kolenkina chuchota : « Les gendarmes ! Ne les laissez pas entrer ! Dites-leur qui de nous est ici, ils s'en contenteront peut-être. »

Un profond silence régna, mon cœur battait plus vite, pendant que M^{lle} Armfeldt ouvrit la porte et dit aux gendarmes, avec une assurance feinte : « Nous sommes tous ici : ma mère, moi, Kurtejeff, Kolenkina, et elle dit les noms des autres, ce que je n'entendis plus distinctement.

Après quelques pourparlers, les gendarmes s'éloignèrent. M^{lle} Armfeldt referma la porte et dit en souriant : « Ils s'en sont contentés et n'ont pas insisté pour entrer. » Puis, se tournant vers moi, elle ajouta en anglais : « Trois fois par jour, les gendarmes viennent voir si nous n'avons pas pris la fuite. Ils le font maintenant plus pour la forme, ils n'entrent pas toujours. »

On continua l'entretien.

Pendant plus de deux heures j'écoutai leurs récits et je répondis, autant que possible, à leurs questions précipitées sur l'état des choses en Russie et sur les progrès du mouvement révolutionnaire. Pendant la conversation, un homme, qui ne m'avait pas été présenté et que jusqu'alors je n'avais pas remarqué, attira tout à coup mon attention. Il pouvait avoir une trentaine d'années, son visage était pâle et sans expression ; assis devant moi sur un escabeau, il me regardait constamment de grands yeux bleus, appuyant sa tête sur ses genoux et l'entourant de ses mains et de ses bras. Pendant la pause qui se fit, il se mit à me parler d'une façon atone, très lentement : « Nous... avons... ici... notre... propre... cimetière... Voulez... vous... le... voir ? »

Ce qu'il dit et la façon dont il le dit me firent une impression telle, que je ne trouvai rien à lui répondre. Mais je me souvins que ce devait être un de ces malheureux qui ont perdu l'esprit. Et cette étrange question, qui me fit apparaître plus clairement la folie et la mort en même temps, me fit sembler plus effroyable encore tout ce que j'avais entendu là et augmenta singulièrement l'émotion qui s'était emparée de moi.

Ce ne fut qu'après minuit que je pris congé des prisonniers politiques et je courus vers la maison.

L'air froid du dehors même ne parvenait pas à calmer mon sang fiévreux. Tout dormait déjà, excepté Frost, qui, plein d'angoisse, attendait mon retour. Je me jetai sur le lit et tâchai de dormir, mais tout ce que j'avais vu et entendu m'avait trop puissamment remué, pour que j'eusse pu trouver du repos. Vers le matin seulement je m'endormis.

GEORGES KENNAN

(A suivre.)

LES RITS FUNÉRAIRES ⁽¹⁾

I

Le cadavre, et celui de l'homme plus qu'aucun autre, passe pour la plus impure de toutes les impuretés.

On est mis en quarantaine pour l'avoir touché ou simplement approché. Un mort de la famille souille davantage qu'un mort étranger, souille en proportion du degré de parenté. En Phénicie, au temps de Lucien, la maison du décès devait être évitée pendant un mois entier, et l'individu qui avait vu le corps se tenait à l'écart pendant une entière journée. Josias, un roi jahviste d'Israël, ne put imaginer plus cruelle insulte à Baal et Astarté que de vider dans leur sanctuaire et sur la pelouse aux entours, les ossements de leurs adorateurs. Les Japonais et en général tous les Bouddhistes ont semblables idées. Chez les Malgaches, nos contemporains, les membres de la dynastie royale ne sauraient assister aux derniers moments que de parent ou d'intime. Encore aujourd'hui, toucher un mort n'est pas loisible au cohen, c'est-à-dire à l'Israélite issu de prêtre ou de lévite. Au sacrificeur, le Pentateuque interdisait de prendre le deuil pour autres personnes que mère, père, fils, fille et frère. Quant à la sœur, il fallait qu'elle fût morte encore vierge. Les Orientaux prétendent que pareil objet salit jusqu'aux routes. Les Birmans s'opposent à ce qu'un convoi funèbre traverse le village : qu'il fasse un détour ! Les Persans n'admettent pas non plus qu'un cercueil soit porté à travers leur ville : « Que telles choses sortent de chez nous, mais n'y entrent pas ! » — Les Maoris éteignaient le feu de leurs foyers quand passait un de ces cortèges. « Un tisserand de nos chrétiens mourut à Tinevelly, raconte un missionnaire de l'Inde. Ses coreligionnaires le voulaient transporter à Palamacotta, où ils ont un cimetière. Mais les Palamacottais alléguèrent que la mortaille leur souillerait temple et quartier. Le magistrat anglais ordonna de passer outre. Les habitants ayant

(1) Troisième conférence à l'École des Libres Études, sur la *Formation des Religions*.

accueilli le cortège à coups de pierres, l'autorité répondit à coups de fusil, et force resta au gouvernement, mais il se tint pour renseigné.

On dit le mort impur parce qu'on le tient pour dangereux. Il passe pour méchant et rancunier, on suppose qu'il se vengera sur autrui du malheur qui l'a frappé. Le frère qui vient de mourir en veut à son frère vivant, prétend-on, le père trahit son fils, la mère empoisonne sa fille. Ceux qui les approchent, ils les assassinent, soit de propos délibéré, soit pour avoir des compagnons d'infortune, soit parce qu'ils ne peuvent faire autrement, et que sans le savoir et sans le vouloir, ils exhalent fièvres, varioles et pestes. En mainte épidémie, ne vit-on pas une première victime en infester une deuxième, le virus se communiquer à une troisième, jusqu'à ce que des cadavres jonchassent la plaine par multitudes, jusqu'à la destruction de populations entières et d'armées nombreuses ?

Défiez-vous, défiez-vous ! Le ci-devant semble incapable de se défendre, même de se mouvoir, il ne bouge ni pied ni patte, et n'en reste que plus terrible ; le sournois tue en sourdine. La mort, la hideuse mort, se cache sous cette forme glacée. A travers ces yeux ternes et vitreux vous regarde l'œil funeste... Défiez-vous, défiez-vous !

Pour que cet œil ne maléficie pas les vivants, les parents surveilleront l'agonie et fermeront au bon moment les regards qui s'éteignent. Les Tchouvaches, avant que leur ami n'ait poussé le dernier soupir, l'enlèvent de la couchette, l'empaquettent dans un coin, lui tournent la figure contre la paroi : « Là, mon bon, tu ne troubleras personne ! ».

Mainte population couvre d'un masque le visage des morts : ainsi les Aléoutes et aussi les Uskoks de la Carniole. Dans les funérailles pompeuses, les Romains produisaient la mort avec un masque de cire coulé sur le visage. En outre, Auguste, empereur et souverain pontife, fit tendre un tapis devant les restes d'Agrippa, dont il prononçait l'éloge funèbre. Nombre de ces masques ont été découverts en ces derniers temps, — ainsi à Mycènes, celui d'Agamemnon peut-être, — ainsi dans la Russie méridionale, à Kertch, à Olbia, — et aussi en Thrace, — dans l'île de Chypre, — en Phénicie, — en Babylonie. On exposait les empereurs mexicains, et aussi les rois des Chichimèques, avec une feuille d'or leur moulant le visage, et on leur mettait une émeraude aux lèvres.

Quand le mort reste à visage découvert, ses visiteurs se cachent volontiers les yeux derrière des voiles, ou des planchettes, qui ne laissent voir que le bout des pieds. Au retour du cimetière, les Niassis s'enferment dans l'obscurité pendant quatre jours.

Il faut obstruer les ouvertures du cadavre, et plus particulièrement la

bouche et les narines. « Puisque la Mort est là-dedans, qu'elle y reste ! disent les Cayavavas et les Itouanas de l'Amérique du Sud. Les Voigtlandais d'Allemagne sont assez de cet avis. Les Bukits de Bornéo collent des pièces d'argent sur les yeux, les lèvres et les oreilles du défunt. Quand un brahme passe de vie à trépas, le maître ès cérémonies répète une prière devant chaque ouverture du corps, la purifie avec du beurre, et la baise.

Lorsque s'annoncent les derniers moments du Roayna, Indien de la Pampa del Sacramento, les femmes lui ferment yeux et bouche, l'entortillent dans son hamac, pèsent sur lui de tout leur poids, jusqu'à ce qu'il lâche le dernier souffle. Sans tarder, elles éteignent les lumières, font fumer les tisons. L'âme agacée bat en retraite sur les toits dont on la déloge en infectant d'immondices la porte et les alentours du gourbi; dégoûtée, renfrognée, elle abandonne alors les lieux que naguère elle appelait siens. Pour pratique qu'il puisse être, le procédé ne sent guère son gentilhomme. Elevés à la même école, les Hidatias font cramer des mocassins devant la tente, jusqu'à ce que la place devienne intenable. Les Conibos saccagent tout ce que possédait le défunt, brisent les poteries, brûlent les meubles, éparpillent les cendres du foyer, sapent ses arbres. Les Kouriles, les Kamtschadales, les Tchouvaches déchirent les manteaux et castans, — malheur à qui s'approprierait quelque harde ! De l'Aïno décédé, on incendie aussitôt la demeure. Nombre d'Africains de la côte occidentale démolissent la cahute jusqu'aux fondements, mettent le feu aux poutres, aux meubles, au toit de la paillote, — l'éviction est complète. Bétail égorgé après le propriétaire, chiens et chevaux empalés, esclaves et serviteurs pendus ou étouffés, amis et compagnons massacrés, épouses et concubines brûlées vives, — nous en pourrions citer des exemples jusqu'au dégoût, jusqu'à la nausée. Le mort s'en va, accompagné de tout ce qui lui appartenait, vivant ou inanimé. Rien n'est distrait de son avoir, il emporte tout ce qu'il peut réclamer : « les bons comptes font les bons amis. »

Plutôt que de s'engager en computations de doit et avoir, nombre de sauvages, parmi lesquels les Andamènes, repoussent toute responsabilité, laissent le mort régler lui-même ses affaires de succession, s'en vont ailleurs, ne reviendront de quelques mois. Les Campas abandonnent la hutte que la Mort a touchée de son aile noire, vont s'établir ici ou là ; les Yumas pourront revenir dans le voisinage, mais jamais ne se fixeront plus au même endroit. Les Bochimans réduisent en cendres la tente et disparaissent pour une ou deux années. Les Ouanika mettent la demeure en flammes, dévastent les cultures, quittent l'endroit hanté désormais. Les Montagnais du Labrador prennent la chose moins tragiquement : ils sautent et dansent à l'entour de

la maisonnette, cognent sur les parois : Ouste ! Ouste ! — Pas plus loin qu'en Hongrie, à Neu-Sohl, les choses se passent en douceur. On amuse l'âme du mort par le tintinement d'une clochette, ferlin-ferline ; la clochette guide l'esprit désemparé, le guide du lit à la porte, de la porte à l'église, puis le pousse au cimetière, gentiment, toujours gentiment. Dans la capitale de Siam, c'est en faisant parler la coulevrine que l'on expulse les démons impurs, à la fête de la Purification.

II

Puisque les morts sont malfaisants, il faudra se bien garder de les offenser ; puisqu'ils se plaisent à tuer, il y aura lieu de leur sacrifier des victimes. On débattrà la quotité du tribut à payer, sachant, hélas ! qu'il ne manquera pas d'être onéreux. Si on ne lésine pas sur l'article hommages et démonstrations, on réussira, sans doute, à transformer ces ennemis en protecteurs. On flattera ces envieux, on caressera ces êtres jaloux, on les invoquera comme divinités secourables. Les affreuses Erinnyes, on les qualifiera d'Euménides, on sacrifiera aux Furies, en les titrant de « Bienveillantes Déesses ». La naïveté de ces grands enfants se complique de ruse et de malignité. « Pour que ces morts ne nous dévorent pas, nous leur servirons moutons et chèvres, vaches et veaux. Nous les gorgerons de sang, nous les empâterons si abondamment qu'ils s'affaleront dans la torpeur des digestions. Les honneurs dont ils jouiront ne manqueront pas de les rendre inoffensifs. En belle pompe nous les installerons dans une forteresse aménagée en sanctuaire. La prison reluira de métaux précieux, marbres et porphyres, les géoliers fonctionneront en prêtres et sacerdotes. On les verra, ces dieux, siéger, graves et imposants, au milieu du peuple agenouillé, mais nous saurons que sous la dalmatique aux bandes or et pourpre, ils ont la main gauche enchaînée au sceptre de justice, et la main droite rivée au foudre à six pointes. Et comme l'obscurité qui tombe de la coupole n'y suffirait peut-être pas, nous les aveuglerons, nos bondieux, par d'épaisses fumées d'encens. Tous les douze mois, nous les sortirons du somptueux sépulcre pour les montrer à la foule des fidèles, les porter en procession, augustes et muets, au milieu du fracas des trompettes, du sifflement des fifres et du roulement des tambours. Une armée de lances leur fera cortège, des surveillants mitrés et vêtus de pourpre les mèneront où nous voudrons qu'ils aillent, puis les réintégreront dans le cachot aux lambris dorés et vernissés.

C'est ainsi que naquirent la Religion et l'Hypocrisie, sa jumelle. La crainte et la lâcheté se déguisèrent en tendresse et en sollicitude, pour finalement se transformer en exploitation. Ce fut parce que les morts passaient

pour méchants et redoutables qu'on en fit des Dieux. Et ces Dieux, on les machina bientôt en instruments de domination et de fourberie. Le secret des mystères d'Isis,

« Osiris est un dieu noir »

secret terrible, qui sans doute n'était révélé aux initiés qu'après de longues épreuves, lesquelles émoussaient la sensibilité, énervaient la droiture, mais que finissaient par deviner ceux qui en étaient capables, — quelle angoisse, quel désespoir il portait dans les âmes droites et les cœurs sincères !

Toutefois, n'oublions pas un instant que si, en dernière analyse, tel dogme se trouve être une infecte mixture d'égoïsme et de lâcheté, d'autre part, dans les âmes bien nées, il suscitera d'admirables élans et des martyres parfois sublimes.

Curieuse chimie que celle qui fonctionne dans le laboratoire de l'âme humaine ! Quoi de plus dissemblable que l'amour et la haine ! Pourtant, l'amour se déguisera en haine, la haine en amour ; même s'y tromperont. Quoi de plus répugnant que l'égoïsme extrême, quoi de plus admirable que le dévouement ? A certaine profondeur, ils se confondent. En certaines conjonctures, les électricités de nom contraire se substituent l'une à l'autre et l'on ne sait encore ni le pourquoi, ni le comment. Et nous voilà ramenés à la formule antique et toujours nouvelle de l'identité des contraires.

III

La convention qu'il ne faut plus prononcer le nom du décédé, nous pouvons la qualifier d'universelle, puisque nous la trouvons chez les Aïnos de Extrême Orient, chez les Madécasses de la grande île africaine, en Silésie, chez les Peaux-Rouges et ailleurs. La coutume est si répandue et si strictement observée qu'elle a contribué à la différenciation des langues.

Dire ce nom redouté à moins d'invocation spéciale et de solennelle circonstance, serait manquer de respect à la divinité nouvelle, dont on provoquerait l'ire, en la mandant, sans nécessité, dans notre frivole et profane existence. L'entendant résonner, le défunt se croirait appelé et se hâterait d'accourir, — mais comme accourent la Fièvre et la Peste. Il se vengerait si l'on paraissait insensible au coup qui l'a frappé, à cette perte de la vie dont si fort il se désole. Mais il ne serait pas moins dangereux de le regretter sincèrement ; votre douleur lui donnerait trop de facilité pour revenir.

« Toute larme qui tombe sur le refroidi coûtera la vie à quelque chrétien », vous dit le Bavaïois. Et le Zoulou, auquel on annonce le décès d'un parent ou bon compagnon, égorgera un veau « pour se purifier du chagrin ». En effet, un deuil sincère souille son homme, met le mort en sympathie

dangereuse avec les vivants. Entre eux et nous, il faut couper les communications trop faciles.

La Peur, se déguisant en respect, explique maints autres usages, moins arbitraires qu'on pense. Ainsi l'on vous dit que pendant le grand deuil, et tout au moins jusqu'à l'enterrement, il faut couvrir les glaces d'un voile, ou les retourner contre la paroi. — Pourquoi? — On répond que les miroirs égaient trop l'appartement, se prêtent trop à la vanité des allants et venants. — Soit! Mais ajoutons que les glaces sont des fenêtres ouvrant sur un monde fantastique, celui des formes sans substance et des apparitions immatérielles. Tel s'y mirait complaisamment, quand il constata soudain qu'un fantôme le regardait par-dessus l'épaule. Il frissonna en se voyant contemplé par une figure sévère et attristée.

IV

Ce corps pourrissant et dégageant d'immondes effluves, il faut l'éloigner au plus tôt, soit qu'on le jette au fleuve ou dans un marais, qu'on l'apporte dans la forêt ou la brousse, qu'on le brûle, que l'on creuse un trou dans la terre ou dans le sable; ce qui est encore le moyen le plus expéditif et le plus pratique de s'en débarrasser.

Nombreuses et variées sont les précautions prises à la levée des restes. Des Chinois, des Inuits groenlandais, des Siamois, des montagnards de l'Inde, des Bochimans — et combien d'autres! — croient expédient de passer le cadavre par une ouverture exprès, pratiquée à travers toit ou paroi; mais plusieurs estiment que la fenêtre pourra suffire. Interrogés sur le pourquoi, les braves gens vous disent bien haut que c'est pour faire au défunt un plus grand honneur. Mais ils vous avouent tout bas qu'ils ont voulu dépister la Mort, et que s'il lui prenait la fantaisie de repasser, elle trouverait visage de pierre, figure de bois.

Souvent, on accompagne le cortège d'un vacarme de sifflets, gongs et tambourins, de lances et épées que l'on brandit vivement: c'est pour intimider la démonaille qui accourt de tous les points de l'horizon pour faire connaissance avec le nouvel arrivant et peut-être lui faire une réception désagréable; surtout s'il arrivait après midi sonné; ce qui serait contraire aux convenances macabres; du moins chez les Slovénes. D'après une légende talmudique, l'Ange de la mort suit le convoi, en main l'épée nue, avec permission de s'en servir. Ce qu'il ferait assez volontiers, frappant de préférence sur les femmes, sempiternelles pécheresses, filles de l'Eve qui dans le monde introduisit mort et péché.

Fréquente était, est encore la pratique de peinturlurer le visage pâle avec du vermillon. A cela, double avantage : le barbouillé sera flatté de montrer sur sa personne la couleur officielle des dieux, il sera moins répugnant à voir et ne regardera pas le monde avec son mauvais œil.

Dans les cas ordinaires, les populations chrétiennes se contentent d'asperger leurs défunts avec de l'eau bénite, de les pourvoir de crucifix, agnus dei et médailles miraculeuses. Ces précautions ne suffiraient pas aux Carinthiens, qui lient le corps, de la tête aux pieds, l'entortillent d'un fil en trois places importantes, noué à des bougies rouges, disposées en croix. Quand le cercueil passe la porte, ils le secouent vivement, de-ci de-là, par trois fois, puis, avec des palmes bénites, barricadent l'entrée derrière eux. — Avant de charger la charrette, les Esthes font résonner la bière sous trois vigoureux coups de botte ; geste irrévérencieux que nous interprétons ainsi : « Un tel, nous ne vous connaissons plus. Tenez-vous-le pour dit ! » Une pratique encore fréquente dans l'Europe centrale est de charger la tombe de pierres lourdes : — Si elles étaient légères, explique-t-on avec plus de politesse que de bonne foi, l'âme s'agiterait et se troublerait, ne voudrait pas rester en place. Ce qui nous rappelle que dans le poème arabe d'Antar, la mère avise les fossoyeurs qu'ils ne sauraient, sur le corps du héros amonceler rocaille trop grosse ou trop pesante. Les Tchérémisses enferment la tombe entre de hautes palissades que son prisonnier ne pourra franchir, espère-t-on. Des Tchouvaches boulonnent soigneusement le cercueil, y clouent une traverse, laquelle immobilisera les bras. Telle horde australienne replie le squelette sur lui-même avant de le déposer dans l'arbre creux, son futur sanctuaire. Telles autres lui brûlent les ongles ou lui tranchent pouces et orteils. Quantités de tribus et populations, parmi lesquelles les anciens Béni-Israël et les Chibchas de Cundinamarca, mettaient au cadavre de vraies poucettes.

S'ils se défient particulièrement d'un mort, les Achantis lui enfoncent un couteau dans la gorge. Les Abipons lui arrachaient cœur et langue. Les Thuringiens d'autrefois lui coupaient le cou, pratique simple et expéditive, très approuvée. Les nègres de Kouka, près le lac Tzadé, usent encore du procédé, mais à les en croire, dans une intention purement décorative : les têtes sont placées en haut du monument : celles des femmes dans une marmite, celles des hommes en une paille tressée.

V

Tout le temps que dure l'ensevelissement, le Norvégien tient attelé à rebours le cheval qui apportera le corps. Les montagnards français des

Vosges, des Hautes et des Basses-Alpes brûlent en un carrefour du cimetière, ou en une croisée de routes, la paille du lit et celle de la charrette mortuaire ; en même temps que la fumée, l'âme montera au ciel, prétend-on dans la Basse-Autriche. Les Franc-Comtois et les Morvandots n'ignorent point que si l'on faisait litière avec la paille sur laquelle un chrétien a rendu l'âme, le bétail ne tarderait pas à crever.

La cérémonie terminée, chez les Todas des Nilghéris, les Javanais et mainte misérable population chinoise, c'est un sauve-qui-peut, l'assistance s'enfuit, s'éparpillant soudain. En maint canton bavarois, sitôt la civière déchargée, les chevaux repartent à toute vitesse, comme si l'ennemi était aux trousses. On détale sans regarder ni se retourner. Compliciter sa fuite de tours, détours et zig-zags, précaution recommandée, afin de dépister les poursuites. Des Peaux-Rouges, des Croates jettent des cailloux derrière eux. Raisonnant mieux leur affaire, les Tchouvaches et leurs voisins font rougir des cailloux au foyer, et les jettent derrière le cercueil, au moment du départ pour l'inhumation. Les Araucans du Chili suivaient avec un sac de cendres chaudes qu'ils déversaient sur la route, afin que le revenant s'y brûlât les pieds. Les bons Argoviens envoient ou envoyaient après le cercueil un ou plusieurs selles d'eau. Les Juifs se contentent de jeter derrière leur dos des touffes d'herbe ou quelque branchille. Chez les Indiens Odjibéouais un des parents se dévoue, tenant en main un rameau feuillu, il protège la retraite, fait le geste de chasser des mouches importunes. Les Kamtchadales traversent un cercle magique de rameaux entrelacés. Les Guinéens, les Congolais, les Maravers du Mouata Cazembé barrent le chemin du retour avec des fagots d'épines, des bambous en palissades. Avec le tranchant de la hache, les Wotiaks de Sibérie tracent un sillon à travers le sentier du cimetière.

Il importe qu'un cours d'eau sépare le village et la cité des morts. Le défunt ayant été logé bel et bien, suivant les règles, on tient à lui ôter le désir et les moyens de quitter sa dernière demeure : — « Ici, tu es bien, restes-y. Nous sommes bons amis, mais chacun chez soi. Quand on voudra se revoir, on te préviendra. En attendant, ne reviens que si on t'appelle ! »

VI

De retour au logis, il s'agit de se débarrasser des effluves suspects qui se sont attachés à la peau et aux vêtements. Les bains ordinaires sont tout indiqués et fréquemment employés, mais de doctes autorités leur préfèrent les aspersiones d'eau bénite. L'eau bénite semblerait un détersif anodin aux Mazdéens, qui recommandent l'urine de vache et, si possible, l'urine que les

parents du mort ont laissée dans leur vase de nuit. Mentionnons à ce propos qu'ils avaient purifié le chemin du convoi en y faisant passer un chien blanc à oreilles fauves, ou mieux encore un chien fauve de la variété dite « quatz' yeux », lequel, dès qu'il aperçoit l'esprit immonde, prend la forme d'une mouche et s'envole dans la direction du nord. Quant aux paysans russes, ils prétendent qu'aucune eau n'y suffit, et sitôt rentrés de la triste cérémonie, ils vont au foyer, prennent des charbons ardents qu'ils jettent en arrière, par-dessus la tête, en marmottant une formule d'exécration. Les deuillants chinois se mettent en devoir de traverser des tas de paille enflammée, mais les Mongols y trouvent à redire : « Maladroits qui désacrez le feu. Faites plutôt comme nous : marchez sur des pierres surchauffées ! »

Les fossoyeurs ont peine à se nettoyer. Chez les Cafres, les aspersion d'eau n'y suffiraient pas ; les deuillants sont obligés de se laver dans leur propre sang ; à cet effet, ils s'incivent sur toute la longueur du pouce et de l'index, s'inoculent une puissante décoction d'herbes pilées.

Quant à la désinfection des veuves, il y faut toutes les herbes de la Saint-Jean. Mais les veufs s'en tirent aisément ; sans doute, parce qu'ils se consolent beaucoup plus vite. L'étiquette du veuvage institue de surprenantes inégalités entre les ex-conjoints. A ne s'en rapporter qu'au cérémonial prescrit on croirait que les flèches, par le chagrin décochées, n'atteindraient le veuf qu'à fleur de peau, mais traverseraient les chairs de la veuve et lèseraient les organes vitaux.

VII

« Le roi est mort, Vive le Roi ! » — Le maître de la maison est parti pour ne plus revenir, mais il a laissé un héritier, lequel ne doit pas prendre en main les rênes d'un gouvernement amoindri.

Si la chose n'a pas été faite à l'heure même du décès, il est indispensable qu'au retour du cimetière notification officielle du changement de règne soit faite à tous et à un chacun, afin que nul n'en ignore.

— « Mettez-vous en garde ! » — La grande nouvelle est proclamée à l'étable, où l'on fait lever les vaches, le taureau, les bœufs, les veaux : Mort le patron ! On tracasse les chevaux, on les change de ratelier : Mort le patron ! On donne de la gaulle sur le dos des moutons et des porcs : Mort le patron ! Au jardin, dans le verger, on secoue les arbres fruitiers, et tout d'abord ceux que le défunt avait plantés de sa main : Mort le patron ! Il faut déplacer la maie, déplacer les barriques de bière ou de vin, les boucauts de vinaigre, les tonneaux de choucroûte : Mort le patron ! Mort le patron ! Il ne faut pas oublier les semences au grenier, autrement « elles garderaient le

deuil », ou germeraient mal, donneraient un épi rare, une farine mal nourissante. Sans le branle-bas général, tout croupirait, raterait, mécherrait, dit-on dans l'Allemagne méridionale.

Telle veuve de forgeron — une forte femme — mettait immédiatement la maisonnée en branle, les apprentis au soufflet, les compagnons à l'enclume ; péle-mêle la maîtresse nouvelle jetait outils et ferraille : Mort le patron, mort, mort !

En Egypte, les tapis sont vergetés, les coussins et divans, tous meubles tournés sens dessus dessous. En Styrie, on recommande de remonter vivement les montres et les pendules, sinon elles oublieraient de marcher.

Tant il est vrai que la saine pratique des choses n'admet pas que les regrets soient trop profonds. La vie courante nous enseigne : Gardez-vous de vous croire indispensables ! Mais nous avons regret à quitter la vie, il nous semble que notre départ fera un grand vide. Nous nous prenons pour le centre du monde, et ne pouvons faire autrement, puisque de notre œil partent les rayons qui se dirigent vers l'horizon et le limitent. Il semble que les objets se déplacent quand nous ne faisons que marcher et tourner la tête. Comme il nous est difficile d'admettre sans protestation l'idée que tous et toutes se tireront d'affaire sans nous !

Et cependant, il devrait être consolant de penser que nous ne sommes, après tout, qu'une fourmi dans la grande fourmilière humaine. Et quand nous n'en pourrons plus, ce ne sera pas même une fourmi de moins, puisque notre place, aussitôt, sera prise par une fourmi jeune et ardente, par une fourmi pressée de fournir sa carrière !

ÉLIE RECLUS



LA PLÉIADE SHAKESPEARIENNE

I

CHRISTOPHE MARLOWE (1)

Après *Edouard II*, sa pièce la plus dramatique, Marlowe écrit une adaptation à la scène d'un épisode de l'*Enéide* : *Didon, reine de Carthage*. Nous y retrouvons surtout le Marlowe lyrique, au verbe imagé et exalté. Il semble que Marlowe et les trois ou quatre poètes Greene, Peele, Lodge et Nash, précurseurs, avec lui, du grand Will, éprouvent d'abord le ravissement d'une jeunesse géniale, souvent candide jusqu'à la maladresse. Ils se complaisent en une extase lyrique ; ils se soucient peu de créer et d'approfondir des caractères, de relier des événements ; tout leur est prétexte à poétiques métaphores, à épanchements, à enthousiasmes. Ils chantent, pour le plaisir de chanter. Eblouis, sur le seuil d'un éden païen ils aspirent la vie, leur poitrine se dilate et ils se préparent à l'action par des odes exaltées. Marlowe goûte aussi la joie de l'inventeur. Comme je l'ai dit déjà, le premier il a introduit le vers blanc dans la poésie, et cette forme offre tant de ressources à un génie de sa nature, qu'il se livre à une véritable débauche d'amplifications inspirées et fougueuses ; qu'il s'enivre de la musique du merveilleux instrument sur lequel il ne cesse d'improviser ses chants.

Comme *Tamerlan*, et même comme *Faust*, la tragédie de *Didon, reine de Carthage* est bien plutôt un poème épique, ou un mystère dialogué, qu'une véritable tragédie comme l'est son *Edouard II* ou *Edouard I^{er}* de George Peele.

Ne prenons, par exemple, que la première scène, entre Jupiter et Ganymède :

JUPITER. Viens, gentil Ganymède, viens jouer avec moi ; je t'aime à la folie, n'en déplaîse à Junon.

(1) Suite et fin. — Voir le n^o 122 de *la Société nouvelle*.

GANYMÈDE. Votre amour si précieux ne parvient pourtant pas à me défendre contre ses emportements. Aujourd'hui encore, tandis que je remplissais vos coupes, ayant eu le malheur de répandre du nectar sur la nappe sacrée, elle me porta un tel coup que le sang coula de mes oreilles.

JUPITER. Comment? Ose-t-elle frapper le favori de mes pensées? Par l'âme de Saturne et cette chevelure, épouvante de la terre, qu'il me suffit de secouer trois fois pour ébranler les monuments de la nature, s'il lui arrive encore de t'affliger, ne fût-ce que par un regard sourcilieux, je jure de la suspendre comme un météore entre le ciel et la terre et de lui attacher les pieds et les mains avec des entraves d'or comme elle fut punie autrefois pour le mal fait à Hercule!

GANYMÈDE. Ah s'il m'était donné d'assister à ce joli spectacle! Combien je rirais avec le frère d'Hélène, et exciterais aussi les autres dieux à prendre leur part de ce divertissement! Tendre Jupiter, si jamais je plus à tes regards, ou si je te parus beau, emmuré dans tes ailes d'aigle (1), accorde cette faveur à ma beauté immortelle et je veux passer toute ma vie dans tes bras divins!

JUPITER. Que pourrais-je refuser à ta jeunesse, ô mon doux lutin, dont le visage procure tant de plaisir à mes yeux que souvent, exalté par les ardents rayons de ta beauté, j'ai fait reculer les chevaux de la nuit qui s'avisent de te soustraire à mes regards. Assieds-toi sur mes genoux, et commande, prononce sur toute chose, je soumets l'orgueilleux Destin à ton contrôle; à toi de couper même le fil des temps: car tous les dieux ne sont-ils pas à tes ordres, et la terre et les cieux, les esclaves de tes délices? Vulcain dansera, pour exciter ton rire; et mes neuf filles chanteront quand tu seras triste; je veux ravir à l'oiseau de Junon son plumage ocellé pour t'en faire des éventails qui rafraîchiront ton visage, et les cygnes de Vénus répandront leur duvet argenté sur ta couche pour en adoucir encore les songes; Hermès ne portera plus son vol aux quatre coins du monde, si ta fantaisie convoite ses ailes agiles, et tu n'aurais qu'à dire « Leur couleur me plaît » pour que je lui arrache toutes ses plumes, comme je lui arrache celle-ci. (*Il enlève une plume aux ailes d'Hermès*). Regarde ceci, mon petit amour, ces bijoux étincelants que ma Junon portait le jour de son mariage, accroche-les à ton col, mon doux amour, et pare tes bras et tes épaules des trésors dérobés pour toi.

Il paraîtrait que Thomas Nash acheva la pièce interrompue par la mort tragique de Marlowe. Des critiques se sont ingéniés à faire dans cette œuvre la part de ce qui revient à Marlowe et à son collaborateur, mais la

(1) « Wall'd in with eagle's wings! » Quelle image énergique et saisissante. Se rappeler le Titien de la National Gallery : *L'Enlèvement de Ganyède*.

communion du génie, la similitude du talent est grande en ces esprits fougueux, débridés et parfois si délicieusement extatiques, si grande même qu'il est difficile de démêler dans leurs écrits ce qui leur appartient en propre et ce qui leur fut fourni par collaboration. Ainsi la trilogie de *Henri VI*, qui avec la série antérieure de *Richard II*, des deux *Henri IV* et de *Henri V*, et avec *Richard III*, son sublime couronnement, fait partie de l'œuvre de Shakespeare, aurait été écrite par Robert Greene et Christophe Marlowe.

M. Swinburne estime comme presque certain que la majeure partie des scènes capitales appartient à Marlowe et qu'il est le principal auteur des deuxième et troisième parties publiées d'abord sous ce titre : « La Querelle entre les deux fameuses maisons d'York et de Lancastre. » Après avoir relu *Edouard II*, nous inclinons à partager la conviction de Swinburne et à nous expliquer les récriminations de Robert Greene, à la fin du *Groatsworth of Wit, bought with a million of repentance*, dans une sorte de confession et de testament littéraire qu'il adresse à ses amis Marlowe, Lodge et Peele et où il appelle Shakespeare « une corneille parée des plumes du paon, un factotum, un accapareur de la scène ». A *Shake-scene*, écrit-il en commentant ce que nous appellerions aujourd'hui un calembour par à peu près. Et dans le même ouvrage, il tourne contre Shakespeare, en le dénaturant, un vers de la 3^e partie de *Henri VI* (scène IV) :

O tiger's heart wrapped in a players hyde.
(O cœur de tigre enveloppé dans la peau d'un comédien.)

J'ai touché un mot de Robert Greene, dans mon volume d'introduction à l'étude de la pléiade shakespearienne (1). C'est le moment de nous arrêter à ce poète, non parce qu'il représente une figure d'avant-plan mais parce que sa vie, une de celles sur lesquelles on possède le plus de détails biographiques, nous permettra, par reflets, d'éclairer les points obscurs et mystérieux de celle de Christophe Marlowe, son inséparable partenaire et son compagnon intime.

Robert Greene était né à Norwich, vers 1550, « de parents estimés et connus de leurs voisins pour leur gravité et leur vie honnête » (2). Il prit ses grades de bachelier au collège Saint-Jean de Cambridge en 1578 et de maître ès arts à Clarehall en 1583 ; en 1588 il fut incorporé à Oxford. En tête de plusieurs de ses ouvrages il s'intitule pompeusement *Utriusque Academiae in artibus magister*.

(1) *Au Siècle de Shakespeare*, par GEORGES ECKHOUD. Paul Lacomblez, Bruxelles.

(2) I need not make long discourse of my parents, who for their gravity and honest life is well known and esteemed amongst their neighbours. (*The Repentance of Robert Greene*.)

Dans l'intervalle qui s'écoula entre la collation de son premier grade et celle du second, il visita l'Espagne, l'Italie et d'autres pays du continent. Dans deux de ses romans autobiographiques, *A Notable Coosnage* paru en 1851 et *The Repentance of Robert Greene*, un écrit posthume, il fait pour ainsi dire sa confession. Il ne s'y cache pas d'avoir mené une vie de débauche très précoce : « Étant à l'Université de Cambridge, je compagnonnai avec des lurons aussi dissolus que moi-même, avec qui je flétris la fleur de ma jeunesse; ceux-ci m'engagèrent à voyager en Italie et en Espagne où je vis et pratiquai des vilénies trop abominables pour être racontées. Ainsi, sur leurs conseils et au moyen d'adroites inventions, je soutirai force pécune à mon père et à mes amis ; ma mère surtout me fournit si largement cette « huile des anges » que je devins enclin par là aux pires expédients et méfaits. M'étant acoquiné avec de notables bravaches, des viveurs et des libertins avérés qui ne faisaient que des études superficielles, je contractai bientôt leurs habitudes, si bien qu'à mon retour en Angleterre je me plongeai dans la même vie de paresse et de dissipation, me prélassant dans des costumes de soie, n'éprouvant de goût pour aucun travail, ne me sentant aucune vocation, jusqu'à ce que je finis tout de même par subir mon examen de maître ès arts. »

Il paraîtrait que malgré ses goûts dissolus et ses orageuses caravanes, à son retour en Angleterre, Robert Greene entra dans les ordres. D'après les manuscrits de la collection Lansdowne, en 1576, notre poète était un des chapelains de la reine, et il obtint une cure à Walkington dans le diocèse d'York. Octavius Gilchrist, un de ses biographes, veut qu'en 1584 il ait été vicaire à Tollesburg en Essex. Il aurait donné sa démission l'an d'après. Un passage d'un autre livre, le *Planetomachix*, nous révèle que Greene étudia aussi la médecine.

Qu'il ait été prêtre ou carabin, qu'il ait tâté successivement des deux carrières, dans tous les cas il ne tarda pas à les abandonner l'une et l'autre pour se jeter dans le monde des acteurs et des écrivains, et, pour finir, par monter sur les planches et par composer lui-même des pièces de théâtre, des romans et des poèmes. Comment s'accomplit cet avatar, à la suite de quelles circonstances Greene renonça-t-il aux ordres ou à la faculté? Ses biographes restent muets sur ce point, et lui-même, qui s'est assez complaisamment mis en scène dans *Never too late* et dans *A Groatworth of Wit*, ne nous parle point du temps qu'il fut ecclésiastique ou homme de l'art.

Il résulte de l'importante part d'autobiographie que contiennent les deux romans précités, que Greene se maria de fort bonne heure.

La plupart des aventures de Francesco dans *Never too late* étant les siennes, nous apprenons que devenu très amoureux d'une jeune fille, il

l'enlève et l'épouse contre le gré des parents de celle-ci. Mais il ne tarde pas à l'abandonner pour Infida, une courtisane rencontrée en voyage, et qui le retient loin de ses foyers. Sa femme ayant appris la vérité lui écrivit une longue et touchante lettre pour le rappeler auprès d'elle et du fils qu'elle lui avait donné. Cette tendre épître fut sur le point de le ramener au bercail mais les séductions de la courtisane prévalurent contre le sentiment du devoir. Lorsque après des prodigalités il s'est ruiné pour sa maîtresse, comme la plupart de ses pareilles, loin de lui en garder quelque reconnaissance et de l'aimer en raison de ces sacrifices et de ces folles preuves d'attachement, la courtisane lui battit froid et finit par le mettre à la porte, par le rejeter loin d'elle. Dénué, à bout de ressources, trop honteux, se croyant trop avili pour retourner auprès de sa compagne, le hasard le fait tomber sur une bande de comédiens qui le persuadent d'écrire des comédies, des drames et des pastorales en lui promettant de larges profits. Sa première comédie réussit et après ce début il écrit d'autres pièces qui lui rapportent de plus en plus d'honneur et de guinées. Avertie de l'opulence nouvelle de Francesco, sa vénale maîtresse essaie de se remettre avec lui, mais il ne se laisse plus prendre à ses avances et à ses coquetteries. Entre-temps Isabella, sa femme, est exposée, nouvelle Pénélope, aux poursuites de nombreux séducteurs. L'un, un personnage notable et despotique, une sorte de shérif ou d'alderman, spéculé sur la misère dans laquelle l'a plongée l'abandon de son époux, pour l'obliger de se prostituer à lui. Mais la pire détresse ne parvient à la réduire à cette ignominie, et lorsque, furieux, il veut la prendre de force, elle lui résiste victorieusement. Il la menace de sa vengeance; il publiera partout qu'il l'a possédée. Pour toute réponse elle lui crache au visage. Arrêtée à la suite d'une plainte déposée par le séducteur, elle va être condamnée à la prison, sur le faux témoignage d'un jeune homme suborné par le misérable, lorsque, pris de remords, le parjure revient sur sa déposition et s'accuse d'avoir calomnié l'innocente.

Francesco, apprenant les malheurs, les vertus et la sublime constance de sa femme, s'empresse de retourner auprès d'elle et d'implorer un pardon qu'elle n'est que trop heureuse de lui accorder.

Il y a sans doute beaucoup de fiction dans ce récit, mais les caractères de Robert Greene et de sa femme correspondent parfaitement à ceux de Francesco et d'Isabelle.

Dans le *Groatsworth of Wit* l'auteur se peint sous un jour plus défavorable encore : Roberto, le personnage principal, déshérité en partie au profit de son frère Luciano que son père lui préférerait, a pris ce frère en haine et pour le perdre il abandonne momentanément ses études, il se fait son mauvais conseiller, son compagnon de débauches, il l'entraîne dans

une vie d'oisiveté et de dissipation. Il le livre à une courtisane Lamilia dont il se flatte d'être aimé lui-même, et qui deviendra sa complice, l'instrument de sa vengeance, qui achèvera de ruiner et de déshonorer le faible Luciano. Mais Lamilia, au lieu de dépouiller Luciano au profit de Roberto, révèle à celui-ci la conjuration tramée par son frère. Luciano chasse le fourbe. Comme le Francesco de *Never too late*, privé de ressources Roberto s'abouche avec des comédiens qui l'engagent à se faire auteur dramatique. Luciano n'a pas tardé à se faire ruiner par Lamilia. Roberto, que ses succès dramatiques ont remis à flot, affecte une certaine magnanimité, et recueille ostensiblement le viveur décaqué, mais c'est pour s'en moquer, pour en faire son souffre-douleur, une sorte de pierre sur laquelle il aigüise son esprit.

Si Roberto et Francesco sont des portraits de Robert Greene, ce sont des portraits poussés fortement au noir, où les faiblesses et les frasques s'exagèrent en scélératesses et en crimes. Toutefois il serait difficile de dire où s'arrête la confession et où commence la fantaisie. Est-il arrivé à Robert Greene, l'auteur dramatique, comme à son Roberto de ne pas remplir ses engagements vis-à-vis des entrepreneurs de spectacles ou de dépenser des avances qu'on lui faisait sur ses ouvrages? On sait qu'il vendit et toucha deux fois le prix de sa tragédie *History of Orlando furioso*. Il composait aussi des poésies graveleuses pour l'amusement des libertins. Ses ennemis, à commencer par Gabriel Harvey, dont je parlerai plus longuement par la suite, n'ont pas manqué de dénoncer ces indécitesses ou ces tares dans leurs virulents pamphlets.

Ainsi, comme Roberto, il fit longtemps sa compagnie habituelle de tricheurs, d'aigrefins, de pipeurs de dés, de filous, d'escrocs, de malandrins de toute espèce qui lui apprennent leurs trucs, leurs ruses, leurs tours de gobelet, leurs impostures. On peut douter qu'il les ait mis en pratique. Peut-être a-t-il uniquement frayé avec cette engeance par nécessité d'artiste, par besoin d'observation, histoire de se livrer à des études de mœurs. Plus tard, dans un de ces accès de repentir, de conversion et d'amendement que nous rencontrons chez d'autres irréguliers de la poésie, Villon par exemple, et, plus près de nous, Paul Verlaine, il divulguera toutes les recettes de ses anciens camarades dans des livres pittoresques et argotiques, véritables traités de vol et de filouterie. Son érudition en ces matières est telle qu'il ne lui faut pas moins de six volumes pour les traiter à fond. Les *conny-catchers* et *cross-biters*, comme il les appelle, menacèrent plusieurs fois de lui faire expier ses indiscretions.

Il eut encore un commerce plus compromettant, auquel il est fait allusion très transparente dans le *Groatsworth of Wit* : « La fin igno-

minieuse de ses compagnons, justement châtiés pour leurs méfaits, n'éveilla aucune contrition dans l'âme de Roberto. Un de ces vauriens, le frère d'une prostituée qu'il entretenait, fut pendu à un arbre, aussi rond qu'une balle (*as round as a ball*). »

L'image un peu forcée par laquelle finit cette phrase cache un calembour sur le nom d'un personnage authentique. *Ball* désigne le célèbre Cutting-Ball, ribaud, tape-dur et coupe-jarret, qui commandait à une bande de ruffians apostés pour défendre le poète lorsqu'il était menacé par les sbires. Ce Cutting-Ball fut en effet accroché au gibier de Tyburn. Greene avait fait sa concubine de la sœur de ce drôle. Nous voilà loin de la belle Infida ou de la glorieuse Lamilia ! De cette gueuse il eut un fils, baptisé Fortunatus Greene, mais que Gabriel Harvey appelle plus justement Infortunatus Greene, et qui ne vécut qu'un an après son père.

La femme légitime de Greene apparaît dans ces autobiographies sous des traits délicieux, et comme un des modèles d'abnégation qui ont pu inspirer les personnages d'Imogène et d'Hermione à Shakespeare, d'Ordella, d'Euphrasie et Aspatia à Beaumont et Fletcher, de Penthea et de Catherine à Ford. Son dévouement, sa constance, sa résignation, sa tendresse poussée jusqu'au sacrifice rendent vraisemblables ces créatures du rêve.

Le portrait suave que l'auteur trace de cette compagne délaissée, les vertus dont-il la revêt, trahissent chez lui une vénération, un attachement respectueux pour un être dont il se sentait indigne, et vers lequel il ne cessait sans doute de se reporter au sein même de l'ignominie comme vers une créature céleste avec laquelle on ne communique plus que par la prière.

Dans les romans où Greene la met en scène, il raconte qu'elle tenta différentes fois de l'arracher à ce monde de larrons, de truands et d'artistes agités dans lequel il se débattait comme dans un volontaire purgatoire. Mais ainsi qu'il l'avoue dans son *Groatsworth*, il poussa la lâcheté et la félonie jusqu'à livrer les épîtres affligées et pourtant balsamiques et absolvantes de sa femme à la risée et aux lazzis de ses indignes compagnons. Sans doute ne commettait-il ces profanations que lorsque l'ivresse dénaturait et calomniait son être, et adressait-il au réveil de ces orgies abominables le plus brûlant des actes de contrition à l'image de cette sœur des anges.

Il mourut des suites d'une indigestion de harengs salés et de vin du Rhin, dans la boutique d'un savetier près de Dow-Gate. A cette débauche suprême avaient participé Thomas Nash, le pamphlétaire, et aussi un certain William Monox, dont Nash nous apprend qu'il trafiquait toujours au côté une imposante rapière. Sans doute était-ce un drôle de l'espèce de Cutting-Ball ou de ce Francis Archer mêlé à la fin tragique de Marlowe,

Greene languit encore un mois. L'hydropisie lui gonflait le ventre. A ceux qui l'approchaient il mendiait un penny pour acheter un pot de malvoisie. Ses amis, même Nash, son convive de la dernière et fatale bamboche, l'avaient abandonné, effarouchés, quelque peu timorés qu'ils fussent cependant, par cette crevaison sordide. Il est probable que Marlowe, jeté par les imprévus et les remous de la noce perpétuelle dans un autre quartier de la ville, en train déjà de courtiser cette *drab* de Deptford dont il devait disputer les faveurs au digne Archer, apprit à la fois la maladie et le trépas de son absolu camarade. Tel que nous nous le représentons et qu'il ressort de son œuvre et aussi des allusions furtives faites à son caractère, des quatre effrénés viveurs ce fut le vrai caractère, le penseur, le révolté tout d'une pièce, un farouche mais un convaincu, un passionné sans calculs, le cœur loyal et affectif, qui n'aurait eu garde d'abandonner dans la détresse l'ami le plus déchu. Malgré ses excès et sa conduite orageuse il garde sa belle et généreuse allure, tandis que Greene présente des côtés pusillanimes, des alternatives de bravache et de moraliste, des accès de repentir qui n'aboutit pas, de contrition préteuse et geignarde, et que George Peele, lui, professe un déplaisant cynisme.

Trois femmes assistèrent « Poor Robin », c'est ainsi que les contemporains appelaient familièrement Greene, dans ses derniers moments : sa maîtresse, la sœur de Cutting-Ball; une mistress Appleby, sur laquelle nous manquons de détails, et la cordonnière mistress Isam. A la vérité cette dernière fut seule à le soigner. Les deux autres se rencontraient plutôt au chevet du malade pour se chamailler, ou, affriandées par cette curiosité des mouches charbonneuses, bourdonnantes berceuses des prochaines charognes. Je ne sais pourquoi, mais je suis tenté de représenter ces deux infirmières sous les traits de ces macabres veilleuses de work-houses et d'asiles, ivrognesses cupides, tenant de la Parque et de la Furie, et que Dickens évoque dans plusieurs de ses romans.

Au témoignage de mistress Isam, la fille Ball était aussi couverte de vermine que son pitoyable amant et elle aurait été infectée par une « nuisance » moins appétissante encore. Pendant ses derniers jours, Greene, n'ayant plus de chemises de rechange, empruntait celle du savetier, tandis que son hôtesse lessivait la sienne. Il avait vendu sa défroque, son pourpoint, sa culotte et jusqu'à son épée. Les derniers jours il s'abstenait de jurer et récitait force prières et litanies.

Sa femme, qu'il n'avait plus vue depuis six ans, s'étant informée avec sollicitude de lui, il témoigna le désir de lui dire adieu, mais ses moments terrestres étaient comptés et il n'eut que le temps de lui écrire une touchante lettre de repentir et de contrition. Il remit aussi, pour elle, le

billet suivant aux Isam : « Chère épouse, si jamais il régna quelque sympathie ou amitié entre toi et moi, veuille bien payer au porteur (mon hôte) le montant de ma créance : je lui dois dix livres et sans lui j'aurais péri dans la rue! Oublie et pardonne les torts que j'ai eus envers toi. Et que le Dieu tout-puissant prenne pitié de notre âme! Adieu jusqu'à notre rencontre au ciel; car tu ne me verras plus jamais sur la terre. Ce 2 septembre 1592. Ecrit par ton mari expirant. ROBERT GREENE. »

Le lendemain l'auteur de *Pandosto* était mort. En attendant que sa veuve les désintéressât, les Isam prirent à leur charge les frais de ses funérailles, 4 shillings pour son linceul, 6 shillings et 4 pence pour son inhumation au nouveau cimetière près de Bedlam.

A en croire un de ses contemporains, Greene avait un physique agréable, le visage et le corps bien proportionnés. Il portait les cheveux longs. Vêtu d'un costume un peu sévère et de coupe cléricale, il marchait, en s'appuyant sur une longue canne « pointue comme un clocher », dit le contemporain en question.

Comédien, il avait eu pour maître le célèbre Tarleton, aussi remarquable dans la tragédie que dans la comédie. Harvey reproche même à Greene de *tarletoniser* à outrance, et d'improviser d'une nasillarde voix de cornemuse (*his piper by extemporizing*).

Les excès de Greene, je le répète, ont été partagés par ses amis Nash, Peele et Marlowe. Lodge seul, un autre auteur dramatique de leur clan, paraît s'être abstenu de cette vie de ripaille et de beuverie perpétuelle. On se les représente tantôt vêtus de soie, l'escarcelle pleine; tantôt loqueteux, dépenaillés comme les pauvres de Bedlam. L'argent que leur rapportaient leurs pièces ou les pageants composés pour célébrer tel événement de la cour ou de la Cité, ils le dépensaient en sack, en posset et en chapons gras dans les tavernes et rôtisseries, ou ils le partageaient avec des ribaudes de l'espèce de Mary Ambree, Long Meg of Westminster ou Roaring Girl. Heureux encore lorsqu'ils ne recouraient point, comme nous l'avons vu par les autobiographies de Greene, au vol et à l'escroquerie, pour se remettre à flot. Sous ce rapport, George Peele dépassa peut-être les autres en gredinerie effrontée. A telle enseigne qu'un livre entier, les *Merry Jestes of George Peele*, est consacré au récit de ses prouesses et mystifications. De son temps, il était même plus populaire comme voleur que comme poète. Il défraie non seulement la chronique et les complaints des *ballad mongers*, mais même le théâtre. Auteur dramatique, il fut mis à la scène en sa qualité de larron, sous le nom de George Pie Board, dans une pièce intitulée *The Widow of Watling Street*. A travers les anecdotes dont il est le héros, il le dispute en verve et en humour à notre Uilenspiegel, mais

aussi en cynisme et en corruption à un Mandrin. Ainsi on raconte qu'étant à Bristol, il profite du passage d'une troupe de comédiens pour obtenir du magistrat la permission de donner une représentation extraordinaire. Le soir venu, après avoir dit le prologue, il se retire derrière le rideau, gagne la rue, saute à cheval et file à bride abattue vers Londres, lesté de tout l'argent des spectateurs qui attendaient avec impatience la suite de la pièce.

Peele gîtait sur le Bankside près de Blackfriars et tenait ses principales assises bachiques à l'hôtellerie du *Cheval blanc*, un endroit fréquenté par la racaille la plus excentrique. Il était marié et ses biographes rapportent que sa fille, une enfant de dix ans, l'aidait dans ses équipées de détrousseur.

Le Groatsworth of Wit de Greene finit par une sorte de testament dans lequel, à la veille de sa mort, l'auteur adjure ses amis de changer de vie. Mais ni ses conseils, ni l'exemple de sa mort lamentable ne les corrigèrent. Marlowe périssait l'année suivante de la façon que l'on sait. On ignore la date et les circonstances de la fin de George Peele : « Ce personnage, écrit Antony Wood, avait atteint l'âge mûr à la fin du règne d'Élisabeth, mais quant à dire à quelle époque et à quel endroit il mourut, je ne le pourrais, car de nos jours comme de tout temps la plupart des poètes meurent pauvres et par conséquent obscurément, de sorte qu'il est fort difficile de les accompagner jusqu'à leur tombe. »

Le grand ennemi de ces poètes débridés, de ces bohèmes comme on dit aujourd'hui, fut le grave et compassé Gabriel Harvey, auquel j'ai déjà plusieurs fois fait allusion dans le cours de cette étude. La différence des conditions et surtout l'antithèse des existences avait évidemment engendré une antipathie entre cet académique et ces irréguliers.

Gabriel Harvey, d'extraction très infime, fils d'un pauvre cordier de Saffron Walden, était parvenu à force d'entregent plutôt que de mérite à une position considérée. Il s'était même faulilé dans l'intimité des poètes appartenant à la caste aristocratique, notamment dans celle d'Edmond Spenser. Il paraît avoir ajouté à beaucoup d'autres faiblesses et ridicules celui de rougir de son humble origine. Il aurait donc été de ces parvenus d'autant plus arrogants et despotiques qu'ils sont partis de très bas. Poète médiocre, ses seuls titres à une immortalité relative seront l'amitié — assez mal placée — de Spenser et ses violents démêlés avec Nash, le défenseur de Greene. Mais de son temps, il jouissait d'une grande célébrité. Il passait pour un helléniste accompli et un rimeur assez élégant. Somme toute, il aura été un de ces rhétoriciens à esprit de censeur et de pion, dont chaque époque littéraire présente des spécimens plus ou moins influents et qui, inventeurs et créateurs médiocres, artistes très contestables, tout au plus adroits pasticheurs, régissent ce qu'ils continuent à appeler le Parnasse (avec la plus majuscule

des majuscules), éblouissent les cancre et les amateurs timorés, flattent les routines sous prétexte de perfection, exaltent la médiocrité, et donnent tour à tour du nanan ou de la fêrule aux scribaillons assez naïfs pour reconnaître leur suprématie et leur pontificat. Engeance à cabales malfaisantes mais qui, heureusement, concourt plutôt à hâter la glorification et l'avènement des vrais poètes qu'elle prétend éclipser et étouffer.

Gabriel Harvey se distinguait par des vêtements d'une grande magnificence, des manteaux drapés à la vénitienne, qu'il portait avec le superbe d'un « magnifico » des bords du Grand Canal. Il avait deux frères, aussi rusés et intrigants que lui, dont l'un, Richard, était devenu prêtre, et l'autre, John, médecin

A trois ils s'occupèrent d'astrologie. Se croyant arrivés à une science infallible, ils s'aventurèrent à prédire avec grand éclat, en indiquant le jour et même l'heure, l'apparition de terribles tremblements de terre. A l'heure même du jour fixé, même à tous les jours qui suivirent, il n'y eut pas l'ombre d'oscillations de la croûte terrestre. Aussi le théâtre, la cour et la ville de se gausser prodigalement des trois pompeux sorciers.

Antérieurement à cette déconvenue Gabriel s'était permis d'égratigner le petit groupe de poètes dont faisaient partie Marlowe, Peele, Lodge et Greene; aussi nos amis s'empressèrent-ils de profiter de l'occasion pour régler son compte au solennel pédant, leur bête noire, et en huit lignes caustiques de son *Quip for an upstart Courtier* Robert Greene se gaussa de la progéniture du cordier de Saffron-Walden.

Gabriel Harvey ne bougea plus, mais couvant sa rancune, il attendit pour se venger la mort misérable de son exécuteur. Mais alors il débonda sa poche à fiel avec une véhémence, un acharnement extrême. Dans *Four Letters and certain sonnets* il se complut avec une cruauté d'hyène profanant une sépulture à rapporter les circonstances déplorables et les causes du trépas de Greene, enchérissant sur les confessions assez explicites et suffisamment édifiantes du poète, rappelant ses vices, ses liaisons scandaleuses, ses escales prolongées dans les quartiers mal famés du Bankside, de Shoreditch et de Southwark. Dans ce pamphlet il l'appelle tour à tour jouet de Londres, singe d'Euphuès, prince des gueux, roi du théâtre de carton.

Thomas Nash se chargea de la défense du mort, et il le fit avec d'autant plus de verve et de virulence, qu'il avait un peu négligé Robert Greene après la fameuse orgie qui eut pour conséquence le trépas de son ami. Les traits plaisants abondent dans cette diatribe. Ainsi, pour donner une idée de la vanité et de l'arrogance de Gabriel Harvey, Nash raconte qu'il publia un libelle contre le chien du collège qui s'était permis de relever sa queue en passant devant lui. Ailleurs le pamphlétaire raille la maigreur de son

ennemi, en contant qu'un jour celui-ci était en train d'attiser son feu en soufflant dessus lorsque le tirant d'air l'emporta avec une bouffée de fumée par la cheminée; Harvey serait même resté suspendu parmi les nuages comme un grain de poussière ou une goutte de pluie, si le grillage fermant le capuchon de la cheminée ne l'avait arrêté dans son essor involontaire. Nash menace aussi Harvey, qui s'est permis de se moquer de l'hommage posthume rendu à Greene par mistress Isam, d'une maîtresse correction que lui infligera la savetière, une virago capable de ne faire qu'une bouchée du fétu que représente Harvey. Le style du pédant est plus lourd, plus massif que sa personne. Nash ayant voulu peser une de ses lettres dans la balance d'un revendeur de ferrailles trouva qu'elle contre-balançait une caque de harengs et trois fromages de Hollande. Tel est le ton de *Have with you to Saffron-Walden*. Harvey riposta mais pour s'attirer une dégelée plus meurtrière encore de la part de son redoutable adversaire. La querelle s'envenima au point que l'archevêque de Canterbury dut intervenir. Il fit saisir et brûler les livres des deux antagonistes et en interdit la réimpression. Nash avait eu le dernier mot dans cette misérable querelle de plume.

Lorsqu'on s'attache aux particularités de leur vie, surtout en les comparant à l'existence de l'écrivain d'aujourd'hui, on s'étonne que des viveurs passionnés et orageux comme Greene, Peele et Marlowe aient trouvé le temps d'écrire. On est encore plus surpris et confondu par la splendeur idéale, l'essor suave et lumineux de leur poésie. Dans leurs poèmes, quand ils se piquent de noblesse et de spiritualité, ils rivalisent avec les plus lyriques des grands seigneurs, à la fois hommes d'épée et de plume, tels que sir Philip Sidney, l'auteur de l'*Arcadie* et de la *Défense de la poésie* et de ce chevaleresque et exalté Edmond Spenser, le poète de la *Reine des Fées*, presque imprégné de mélancolie moderne, sylphe des humides frondaisons de l'Angleterre, frère jumeau à travers trois siècles de cet autre adorable visionnaire de toutes les grâces, Shelley. Et l'afféterie, la préciosité nerveuse de John Lily, l'auteur d'*Euphuès*, ce subtil intoxicateur de toute la poésie du grand siècle anglais, ce distillateur du philtre bizarre qui a grisé les damoiseaux, les *fast youths* de la cour d'Elisabeth, mais aussi corsé jusqu'au sublime, exacerbé jusqu'à l'inspiration divine, la fièvre verbale de Shakespeare — s'exhalent chez eux en un flux, en un arôme d'une sensibilité à la fois aiguë et caressante, frénétique et morbide.

Robert Greene a beau composer des romans et des pièces de théâtre, c'est avant tout un chanteur, un lyrique. Le meilleur de son œuvre consiste dans les délicieux poèmes éparpillés et jetés dans ses récits : *Never too late*, *The Groatworth*, *Menaphon*, *Melicertes*.

« Ses lèvres sont des roses toutes trempées dans la rosée, ou pareilles à

la pourpre de la fleur du narcisse ; ses yeux, ces beaux yeux, ressemblent au pures clartés qui animent le soleil ou égayent le jour ; ses joues sont comme des lis épanouis plongés dans le vin, ou comme des grains de belles grenades trempés dans le lait, ou comme des fils de vierge dans des réseaux de soie cramoisie, ou comme des nuages splendides au coucher du soleil... Quel besoin de comparer là où la beauté surpasse toute ressemblance ? Celui qui va prendre dans les choses inanimées ses pensées d'amour dépare leur pompe et leur plus grande gloire et ne monte dans le ciel de l'amour qu'avec des ailes appesanties ! »

Qui s'exprime ainsi ? Greene le débauché à velléités sermonneuses, Greene le coquin, ami de Cutting-Ball et le dénonciateur des « outlaws » de sa trempe !

Peele, l'escroc, le mystificateur, le dispute en souffle et en éloquence extatique avec le protégé de mistress Isam. *David et Bethsabé* est une œuvre dramatique aussi maladroite que possible, dont le moindre Pailleron ferait des gorges chaudes, mais on oublie les personnages flottants et comme embryonnaires et l'absurdité des situations pour n'écouter que le poète qui en fait l'âme et l'atmosphère. Ainsi, à la fin de ce drame, Absalon, suspendu par les cheveux à un arbre, profite de sa situation critique pour récriminer en une longue tirade. Vous riez. Ecoutez cette lamentation, vous oublierez le ridicule de la scène : « Quel ange courroucé, à l'affût dans ces ombrages, a pesé sa main cruelle sur ma chevelure, et tient mon corps suspendu ainsi entre ciel et terre ? Absalon ne compte-t-il plus un soldat fidèle qui puisse dénouer cette boucle de malheur ou blesser l'arbre qui captive son maître ? O Dieu, contemple la gloire de ton œuvre, le fruit le plus exquis produit par la nature, suspendu comme une branche pourrie, à cet arbre, voué à la cognée et au feu ! Puisque tu me refuses tout secours ordinaire pour affranchir mon corps de ce lien mortel, permets que ma beauté communique à ces plantes inanimées le pouvoir et la vertu de me dégager de ce fléau, et opère quelque prodige afin d'empêcher la mort de celui dont la vie fut ton plus merveilleux miracle ! »

Le délicieux *Passionate Shepherd*, une poésie fugitive de Marlowe, fut longtemps attribué à Shakespeare. En lisant cette pastorale, le chef-d'œuvre d'un genre qui, depuis les anciens, n'est supportable qu'en anglais et que les béleries des d'Urfé, des Racan et des Deshouillères ont calomnié, — on a peine à se représenter le ruffian aviné, aux prises avec Archer, le varlet de ribaude. Pour gagner sa maîtresse le berger lui parle des plaisirs et des spectacles qui les attendent. « Chaque matin chez moi les pâtres viendront danser autour de toi, et tous deux, assis sur une roche, nous contemple-

rons de loin les troupeaux qui broutent l'herbe et les rivières étroites qui tombent et bruissent parmi des chants d'oiseaux. »

Cette antithèse entre l'art et la vie des Renaissants n'existe qu'en apparence. L'œuvre éthérée se farcit de crudités et de gravelures, tout comme leur conduite licencieuse et farouche s'enlumine, s'irradie d'actions héroïques et de hautaines révoltes. Sous ses dehors de libertin, Marlowe cache une âme de libertaire. Ses blasphèmes ne sont pas des éructations d'ivrogne; son impiété est raisonnée, l'audacieux panthéisme, même le paganisme de ses plus belles compositions, *Faust*, *Edouard II*, *Didon*, s'accorde avec ses convictions philosophiques, son impatience de tout joug. Il ne se cache pas de son esprit subversif avec des personnages de rang social et de conduite moins débridée que les Nash et les Greene, qui l'honorent de leur amitié, tels que sir Thomas Walsingham de Chislehurst, le dédicataire de *Hero et Léandre*, le comte de Nottingham, lord amiral d'Angleterre, qui l'attacha comme dramaturge à sa troupe de comédie et qui le présenta à sir Walter Raleigh.

Un très curieux document est parvenu jusqu'à nous. C'est la note contenant une série d'articles formant la profession de foi athéiste du poète. Un certain Richard Bames ou Banes, ennemi personnel de Marlowe, la remit au lord-keeper, sir John Pickering. Le fait que le dénonciateur fut pendu peu de temps après à Tyburn, le 6 décembre 1594, enlève beaucoup de valeur à ses allégations. Toutefois le fond devait en être vrai, et concorde avec tout ce qu'on sait des mœurs et de la conduite de l'auteur de *Faust*. Dans ce *credo* à rebours Marlowe se déclare incrédule, il nie Dieu et le Christ, il blasphème la Trinité, il prétend que Moïse est un imposteur, que le Christ est plus digne de mort que Barrabas. Toutefois, en Renaissant, en artiste ébloui par le catholicisme païen des pontifes de Rome, il proclame la supériorité du papisme sur la Réforme. Si lui, Marlowe, entreprenait de fonder une nouvelle religion, il la ferait meilleure. Sans doute cette religion serait-elle un retour, mais harmonié avec les exigences et les aspirations nouvelles, au culte du grand Pan et de la Nature infinie. Non seulement il se met au ban de toute église, mais il se met encore hors la loi et hors la morale consacrée. S'il attende à la loi ce n'est point comme Greene et Peele pour satisfaire ses vices, c'est plutôt par protestation contre l'autorité, contre les restrictions apportées à la liberté individuelle. Ici encore il nous paraît un précurseur des anarchistes d'aujourd'hui qui justifient, dans certaines circonstances, le vol, l'assassinat, et tant d'autres écarts taxés de crimes.

Si l'on en croit Bames, le poète se serait même appliqué à faire de la fausse monnaie. Il avait été initié dans ces pratiques par un certain Poole,

prisonnier de droit commun à Newgate, très adroit dans l'art d'allier les métaux. A l'exemple de ce contrefacteur Marlowe se serait mis à fabriquer des couronnes, des pistoles et des shillings.

Dans l'édition de l'œuvre de Marlowe que j'ai consultée pour cette étude, un ou plusieurs des articles du catéchisme athéiste de Marlowe ont été remplacés par des astérisques, sans doute comme étant trop énormes pour le lecteur anglais tel que l'ont tartuffé trois siècles de protestantisme.

La complainte en vingt-quatre couplets que l'audacieux révolutionnaire inspira après sa mort tragique à quelque *ballad monger* lui reproche principalement ses attaques contre la religion. Le rimeur populaire l'appelle un Tamerlan blasphémateur et rapproche sa fin, sa damnation de celle de son *Faust*.

Marlowe ne se contenta pas de se détacher avec éclat des conventions sociales et religieuses.

Il fit de la propagande antireligieuse et libertaire. Ainsi il convertit à ses idées un certain Cholmley. Dans son ardeur révolutionnaire il lut même une conférence athée devant sir Walter Raleigh.

Des poursuites allaient être dirigées contre Marlowe et ses amis, on le recherchait pour l'arrêter quand la tragédie de Deptford lui épargna sans doute le bûcher qui dévora son ami Ket.

Toutefois la mort du principal incriminé ne met point fin aux poursuites. Une commission spéciale est nommée pour examiner les charges pesant contre les autres accusés. Cholmley fut mis en prison, mais Raleigh parvint à se disculper.

Siècle étrange, siècle exubérant ! Quelles que soient les convictions et même les écarts, les faiblesses, ou ce que d'autres appelleront les crimes de Christophe Marlowe, ils n'entamèrent en rien la loyauté de son caractère, et à en juger par les témoignages écrits de ses plus illustres contemporains, ils ne lui aliénèrent ni l'admiration ni les sympathies des poètes, ses frères et ses rivaux.

Dans son ineffable comédie *Comme il vous plaira*, Shakespeare commente un vers de la traduction d'*Hero et Léandre* par Marlowe, et achevée par Georges Chapman, avec une sorte de regret affectueux, de tribut payé à la mémoire de son précurseur :

*Dead shepherd ! Now I find thy saw of might,
« Who ever lov'd that lov'd not at first sights. »*

Berger défunt ! A présent je sens la vérité de ta vision :
« Il n'a jamais aimé, celui qui n'aima dès le premier regard ! »

George Peele l'apostrophe en ces termes : « Malheureux dans ta fin... le favori des muses, digne de raconter les passions des âmes occultes » (*un-*

happy in thy end... the muses darling... fit to write passions for the souls below).

Drayton et Chapman expriment tout leur enthousiasme pour ses ouvrages ; et, bien des années après sa mort, Heywood trace ce distique empli de ferveur et de camaraderie :

*Marlo renowned for his rare art and wit
Could ne'er attain beyond the name of Kit.*

(Marlowe renommé pour son art et son esprit d'élite,
Ne se fit jamais un plus grand nom que celui de Kit.)

Le bon Kit Marlowe ! Kind Kit Marlowe ! Ces trois mots le portraicturent à grands traits à la postérité. Ils évoquent le poète fougueux mais sincère, mais sublime, l'homme païen et libre, le superbe révolté, l'impulsif d'une renaissance si brillante mais si courte qui allait être suivie d'une révolution protestante et hypocrite et d'une restauration vicieuse, contre lesquelles la *Joyeuse Angleterre* d'autrefois, *Merry England*, n'a point encore prévalu !

GEORGES EEKHOUD

L'ANTÉCHRIST

ESSAI D'UNE CRITIQUE DU CHRISTIANISME (1)

XLVII

— Que nous ne retrouvions Dieu, ni dans l'histoire, ni dans la nature, ni derrière la nature, ce n'est pas ce qui nous sépare — mais que nous n'ayons pas le sentiment du divin pour ce qui est honoré comme Dieu, mais que pour nous cela soit pitoyable, absurde, nuisible, non seulement une erreur mais un *attentat à la vie*... Nous nions Dieu en tant que Dieu... Si l'on nous *démontrait* ce Dieu des chrétiens, nous saurions y croire encore moins. — En formule : *deus qualem Paulus creavit, dei negatio*. — Une religion comme le christianisme, qui ne touche à la réalité par aucun point, qui s'évanouit, dès qu'en un point quelconque la réalité entre dans ses droits, une telle religion sera, à bon droit, l'ennemie mortelle de la « sagesse du monde », je veux dire de la *science* — elle approuvera tous les moyens pour empoisonner, calomnier, *décrier* la discipline de l'esprit, la pureté et la sévérité dans les affaires de conscience de l'esprit, la noble froideur, la noble liberté de l'esprit. La « foi » en tant qu'impératif est le *veto* contre la science, — en pratique le mensonge à tous prix... Saint Paul *comprit* que le mensonge — que la « foi » était nécessaire : et l'Eglise plus tard recomprit saint Paul. — Ce « Dieu » que saint Paul s'est inventé, un Dieu qui « met à néant la sagesse du monde (dans un sens plus étroit les deux grands adversaires de toute superstition, la philologie et la médecine) » n'est en réalité qu'une *décision* résolue de saint Paul à appeler « Dieu » sa propre volonté, *thora*, cela est archi juif. Saint Paul vint mettre à néant la « sagesse du monde » : ses ennemis sont les *bons* philologues et les médecins de l'école alexandrine — c'est à eux qu'il fait la guerre. En effet, on n'est pas philologue et médecin, sans être en même temps *antéchrist*. C'est

(1) Suite. Voir les numéros 121, 122 et 123 de la *Société nouvelle* (janvier février et mars 1895).

que comme philologue on regarde *derrière* les « livres saints », comme médecin *derrière* la décrépitude physiologique du chrétien-type. Le médecin dit « incurable », le philologue « charlatanisme »...

XLVIII

A-t-on en somme compris la célèbre histoire qui se trouve au commencement de la Bible, — l'histoire de la panique de Dieu devant la *science*?... On ne l'a pas comprise. Ce livre de prêtre *par excellence* (1) commence, comme il convient, avec la grande difficulté intérieure du prêtre : *il n'a qu'un seul grand danger*, donc « Dieu » n'a qu'un seul grand danger.

Le Dieu ancien, tout à fait « esprit », tout à fait grand prêtre, perfection tout entière, se promène dans son jardin : cependant il s'ennuie. Contre l'ennui, les Dieux mêmes luttent en vain. Que fait-il ? Il invente l'homme, — l'homme est divertissant... Mais voici, l'homme aussi s'ennuie. La pitié de Dieu pour la seule peine qui caractérisa tous les paradis ne connaît pas de bornes : aussitôt il créa encore d'autres *animaux*. *Première* méprise de Dieu : l'homme ne sut pas se divertir non plus des animaux, — il régna sur eux, il ne voulut même pas être « animal ». — Donc Dieu créa la femme. Et en effet l'ennui cessa, — et bien d'autres choses encore ! La femme fut la *seconde* méprise de Dieu. — « Par essence toute femme est un serpent, Hera » — c'est ce que sait chaque prêtre : « c'est de la femme que vient *tout* le mal dans le monde » — c'est ce que sait également chaque prêtre. « *Donc la science* aussi vient d'elle »... Ce n'est que par la femme que l'homme a mangé de l'arbre de la connaissance. — Qu'arriva-t-il ? Le Dieu ancien fut pris d'une panique. L'homme lui-même était devenu sa *plus grande* méprise, il s'était créé un rival, la science rend *égal à Dieu*, c'en est fini des prêtres et des Dieux, si l'homme devient scientifique ! — *Morale* : la science est la chose défendue en soi, — elle seule est défendue. La science est le *premier* péché, le germe de tout péché, le péché originel. *Cela seul est la morale*. — « Tu ne connaîtras point » : — le reste s'ensuit. — La panique de Dieu ne l'empêche pas d'être *rusé*. Comment se *défend*-on contre la science ? Ce fut longtemps son plus grand problème. Réponse : Que l'homme sorte du paradis. Le bonheur, l'oisiveté évoquent des pensées, — toutes les pensées sont de mauvaises pensées... L'homme ne *doit* pas penser. — Et le « prêtre en soi » invente la peine, la mort, le danger mortel de la grossesse, toutes sortes de misères, la vieillesse, le souci, la *maladie* avant tout, — rien que des moyens de lutte avec la science ! La misère ne *per-*

(1) *Par excellence*, en français dans le texte.

(N. du T.).

met pas à l'homme de penser. Et malgré tout ! ô épouvante ! l'œuvre de la connaissance se dresse gigantesque, sonnant le glas du crépuscule des Dieux. — Qu'y faire ? — Le Dieu ancien invente la guerre, il sépare les peuples, il fait que les hommes s'anéantissent réciproquement (— les prêtres ont toujours eu besoin de la guerre...). La guerre est, entre autres, un grand trouble-fête de la science ! — Incroyable ! la connaissance, l'émancipation du joug sacerdotal augmentent malgré les guerres. — Et le Dieu ancien prend une dernière décision : « L'homme devint scientifique, — cela ne sert de rien, il faut le noyer ! »...

XLIX

— On m'a compris. Le commencement de la Bible contient *toute* la psychologie du prêtre. — Le prêtre ne connaît qu'un seul grand danger : la science, la notion saine de cause et d'effet. Mais la science ne prospère en général qui sous de bonnes conditions, il faut avoir le temps, il faut avoir de l'esprit *de reste* pour « connaître »... « *Donc* il faut rendre l'homme malheureux », ce fut de tous temps la logique du prêtre. — On devine ce qui, conformément à cette logique, est entré dans le monde : — le « péché »... l'idée de culpabilité et de punition, tout l'« ordre moral » a été inventé *contre* la science, — contre la délivrance de l'homme des mains du prêtre... L'homme ne doit *pas* sortir, il doit regarder en lui-même ; il ne doit pas voir les choses avec raison et prudence pour apprendre, il ne doit pas voir du tout : il doit *souffrir*... Et il *doit* souffrir de façon à avoir toujours besoin du prêtre. — A bas les médecins ! *On a besoin d'un sauveur*. — L'idée de faute et de punition, y compris la doctrine de la « grâce », du « salut » et du « pardon » — rien que des mensonges sans aucune réalité psychologique, inventés pour détruire chez l'homme le *sens des causes* : ils sont un attentat contre l'idée d'effet et de cause ! — Et ce n'est *point* un attentat avec le poing, le couteau, la franchise dans la haine et l'amour. Non, les instincts les plus lâches, les plus rusés, les plus bas sont en jeu. Un *attentat* de prêtre. Un attentat de *parasite* ! Le vampirisme de sangsues pâles et souterraines !... Si les conséquences naturelles d'un acte ne sont plus « naturelles », mais si l'on se les figure provoquées par des fantômes de superstition, par « Dieu », des « esprits », des « âmes », comme conséquences « morales », récompense, peine, avertissement, moyen d'éducation, c'est que la condition première de la connaissance est détruite, — *c'est que l'on a commis le plus grand crime contre l'humanité*. — Le péché, encore une fois, cette forme de pollution de l'humanité *par excellence*, a été inventé pour rendre impossible la science, la culture, toute élévation, toute noblesse de l'humanité ; le prêtre *règne* par l'invention du péché. —

L

— Je ne puis me dispenser ici d'une psychologie de la « foi » et des « croyants », au profit même des « croyants ». Si aujourd'hui encore il y en a qui ignorent à quel point il est *indécent* d'être « croyant » — *ou bien* que c'est un signe de *décadence*, de volonté de vie brisée —, demain déjà ils le sauront. Ma voix atteint même ceux qui entendent mal. — Il semble exister entre chrétiens, si je n'ai mal compris, une sorte de critérium de vérité que l'on appelle « preuve de la force ». « La foi sauve; donc elle est vraie. » — On pourrait d'abord objecter ici que le salut à venir n'est pas prouvé, mais seulement *promis* : le salut est lié à la condition de « foi », — on *doit* être sauvé, — puisque l'on croit. Mais comment démontrerait-on ce que le prêtre promet au croyant comme l'« au-delà » qui échappe à tout contrôle? La prétendue « preuve de la force » n'est donc au fond de nouveau qu'une foi en la réalisation de l'effet qui promet la foi. En formule : « Je crois que la foi sauve; — *donc* elle est vraie. » — Mais ceci nous conduit déjà au bout. Ce « donc » serait l'absurdité même, transformée en critérium de vérité. — Admettons pourtant, avec un peu de déférence, que le salut à venir est démontré par la foi (— *non* seulement prouvé, *non* seulement promis de la bouche suspecte d'un prêtre) : Le salut — à parler d'une façon plus technique, le *plaisir* — serait-il jamais une preuve de la vérité? Si peu que, quand des sensations de plaisir se mêlent de répondre à la question « qu'est-ce qui est vrai? », nous avons presque la contre-preuve et en tous les cas la plus grande méfiance de la « vérité ». La preuve du « plaisir » est une preuve *de* « plaisir », — rien de plus; comment saurait-on vraiment que des jugements *vrais* causent un plus grand plaisir que des jugements faux, et que, conformément à une harmonie préétablie, ils entraîneraient nécessairement derrière eux des sensations de plaisir? — L'expérience de tous les esprits sérieux et profonds enseigne le *contraire*. On a dû conquérir par la lutte chaque parcelle de vérité, on a dû sacrifier tout ce qui tient à nous, tout ce qu'aimait notre amour et notre confiance en la vie. Il faut de la grandeur d'âme : Le service de la vérité est le plus dur service. Qu'est-ce qui s'appelle donc être loyal dans les choses de l'esprit? Être sévère pour son cœur, mépriser les « beaux sentiments », se faire une question de conscience de chaque *oui* et *non*! — — — La foi sauve : *donc* elle ment...

LI

Que la foi sauve dans certaines circonstances, que la béatitude ne fait pas encore une idée *vraie* d'une idée fixe, que la foi ne déplace pas de montagnes, mais qu'elle en *place* souvent, là où il n'y en a point : une visite

rapide dans une *maison d'aliénés* le prouvera suffisamment. Cependant pas à un prêtre : car celui-ci nie par instinct que la maladie soit maladie, que la maison d'aliénés soit maison d'aliénés. Le christianisme a *besoin* de la maladie, à peu près comme l'hellénisme a besoin d'un excédent de santé ; *rendre* malade, voilà la véritable pensée de derrière la tête de tout le système de salut de l'Église. Et l'Église elle-même, n'est-elle pas la maison d'aliénés catholique comme dernier idéal ? — La terre tout entière une maison d'aliénés ? — L'homme religieux comme le veut l'Église est un *décadent*-type ; l'époque où une crise religieuse s'empare d'un peuple est chaque fois marquée par une épidémie de maladie nerveuse ; le « monde intérieur » d'un homme religieux ressemble à s'y méprendre au « monde intérieur » d'un homme surmené et épuisé ; les états « supérieurs » que le christianisme a mis au-dessus de l'humanité, comme valeur de toutes les valeurs, — sont des formes épileptoïdes, — l'Église n'a canonisé que des déments, ou de grands imposteurs *in majorem dei honorem*... Je me suis une fois permis de considérer tout le *training* de béatitude et de plaisir chrétiens (qu'aujourd'hui on étudie le mieux en Angleterre) comme une *folie circulaire* (1), méthodiquement produite, sur un terrain déjà foncièrement morbide, préparé d'avance. Personne n'a le libre choix de devenir chrétien : on n'est pas « converti » au christianisme, il faut être assez malade pour cela... Nous autres, qui avons le *courage* de la santé et aussi du mépris, combien *nous* avons le droit de mépriser une religion qui enseigne à se méprendre sur le corps ! qui ne veut pas se débarrasser de la superstition de l'âme ! qui fait un « mérite » de la nourriture insuffisante ! qui combat dans la santé une sorte d'ennemi, de démon, de tentation ! qui s'était persuadé que l'on peut porter une « âme accomplie » dans un corps cadavéreux et qui a encore eu besoin de se créer une nouvelle idée de la « perfection », un être pâle, maladif, idiotement fanatique, la « sainteté » — la sainteté qui n'est elle-même que le symptôme d'un corps appauvri, énérvé, incurablement corrompu !... Le mouvement chrétien, en tant que mouvement européen, est de prime abord un mouvement d'ensemble des éléments de rebut et de déchet de toutes espèces — (ce sont eux qui cherchent la puissance dans le christianisme). Il n'exprime *point* la dégénérescence d'une race, mais il est un conglomérat et une agrégation des formes de décadence de partout, accumulés et se cherchant réciproquement. Ce n'est pas comme on croit la corruption de l'antiquité, de l'antiquité *noble*, qui rendit possible le christianisme : On ne peut pas contredire assez violemment l'idiotisme savant qui, aujourd'hui encore, maintient un pareil fait. A l'époque où les

(1) *Folie circulaire*, en français dans le texte.

(N. du T.)

couches de Tchândâla malades et perverses se christianisèrent dans tout l'empire romain, le *type contraire*, la distinction existait précisément dans sa forme la plus belle et la plus mûre. Le grand nombre devint maître; le démocratisme des instincts chrétiens fut victorieux... Le christianisme n'était pas « national », il n'était pas soumis aux conditions d'une race, il s'adressait à toutes les variétés de déshérités de la vie, il avait partout ses alliés. Le christianisme a incorporé la *rancune* (1) instinctive des malades *contre* les bien portants, *contre* la santé. Tout ce qui est droit, fier, superbe, la beauté avant tout lui fait mal aux oreilles et aux yeux. Je rappelle encore une fois l'inappréciable parole de saint Paul : « Dieu a choisi ce qui est *faible* devant le monde, ce qui est *insensé* devant le monde, ce qui est *ignoble* et *méprisé* » : ce fut là la formule, *in hoc signo*, la décadence fut victorieuse. *Dieu sur la croix*, ne comprend-on toujours pas la terrible arrière-pensée qu'il y a derrière ce symbole? Tout ce qui souffre, tout ce qui est suspendu à la croix est divin... Nous tous, nous sommes suspendus à la croix, donc nous sommes divins... Nous seuls, nous sommes divins... Le christianisme fut une victoire, une opinion *distinguée* périt par lui, le christianisme fut jusqu'à présent le plus grand malheur de l'humanité.—

LII

Le christianisme se trouve aussi en contradiction avec toute droiture *intellectuelle*, la raison malade lui est seule raison chrétienne, il prend parti pour tout ce qui manque d'intelligence, il prononce l'anathème contre l'esprit, contre la *superbia* de l'esprit bien portant. Puisque la maladie fait partie de l'essence du christianisme, il faut aussi que l'état-type chrétien, « la foi », soit une forme morbide, il *faut* que tous les chemins droits, loyaux, scientifiques qui mènent à la connaissance soient rejetés par l'Église comme chemins *défendus*. Le doute déjà est un péché... Le manque complet de propreté psychologique chez le prêtre — qui se révèle dans le regard — est une suite de la décadence; qu'on observe les femmes hystériques d'une part, et les enfants rachitiques d'autre part, et l'on verra régulièrement que la fausseté par instinct, le plaisir de mentir pour mentir, l'incapacité de regarder et de marcher droit sont des symptômes de décadence. La « foi », c'est ne point *vouloir* savoir ce qui est vrai. Le piétiste, le prêtre des deux sexes est faux *puisqu'il* est malade : son instinct *exige* que la vérité n'entre nulle part dans ses droits. « Ce qui rend malade est *bon* ; ce qui déborde de la plénitude de la puissance est mauvais » : ainsi pense le

(1) *Rancune*, en français dans le texte.

(N. du T.)

croyant. C'est à la *restriction du mensonge* que je reconnais les théologiens prédestinés. Un autre signe distinctif des théologiens est leur *incapacité philologique*. J'entends ici par philologie, dans un sens très général, l'art de bien lire, de savoir distinguer les faits sans les fausser par des interprétations, *sans* perdre, dans le désir de comprendre, la précaution, la patience et la finesse. La philologie comme *ephexis* dans l'interprétation, qu'il s'agisse de livres ou de nouvelles de journaux, de destinées ou de faits météorologiques, pour ne point parler du « salut de l'âme ». La façon dont un théologien, que ce soit à Berlin ou à Rome, explique une « parole de la Bible » ou bien un événement quelconque, par exemple la victoire de l'armée nationale sous la lumière des psaumes de David, est toujours tellement téméraire qu'il fait grimper au mur les philologues. Et comment devra-t-il donc s'y prendre, quand des piétistes et d'autres vaches du pays de Souabe font de leur misérable existence quotidienne et sédentaire une manifestation du « doigt de Dieu », un miracle de « grâce », de « providence », de « conviction de salut » ! Le plus petit effort de pensée, disons de *bienséance*, devrait pourtant convaincre ces interprètes de l'enfantillage et de l'indignité d'un tel abus de la dextérité divine. S'ils ne possédaient qu'une toute petite dose de piété, un Dieu qui guérit à temps d'un gros rhume ou qui fait entrer dans une voiture au moment où il pleut à verse, un Dieu aussi absurde devrait être supprimé même s'il existait. Ce Dieu domestique, facteur, marchand de calendriers, on finit par en faire l'expression du plus bête de tous les hasards. La « Providence divine », comme aujourd'hui encore l'admet un tiers des citoyens de l'« Allemagne cultivée », serait un argument contre Dieu, plus puissant qu'on ne pourrait se le figurer. Et en tous les cas elle est un argument contre les Allemands !...

LIII

— Il est si peu vrai qu'un martyr puisse prouver la vérité d'une chose que je voudrais affirmer qu'un martyr n'a jamais rien eu à voir avec la vérité. Dans l'allure que prend un martyr pour jeter sa conviction à la tête du monde, s'exprime un degré si inférieur de probité intellectuelle, une telle incapacité à résoudre la question de « vérité », qu'on n'a jamais besoin de réfuter un martyr. La vérité n'est pas une chose que les uns possèdent et que les autres ne possèdent pas : il n'y a que des paysans et des apôtres de paysans, dans le genre de Luther, qui puissent penser ainsi de la vérité. On peut être certain que, selon le degré de conscience dans les choses de l'esprit, la modestie sur ce point deviendra toujours plus grande. Savoir dans cinq ou six choses et refuser d'une main légère de savoir ailleurs... la

« vérité », comme l'entend le prophète, le sectaire, le libre-penseur, le socialiste, l'homme d'église, est une preuve absolue que l'éducation de l'esprit et la victoire sur soi-même, nécessaires pour trouver une vérité, même des plus petites, manquent encore totalement. — Les supplices des martyrs, pour le dire en passant, ont été un grand malheur dans l'histoire : ils ont *séduit*... Conclure comme font tous les faibles d'esprit, y compris les femmes et le peuple, qu'une cause qui peut mener au martyr (ou même qui provoque une épidémie de sacrifices, comme le premier christianisme) ait quelque valeur, — conclure ainsi empêche le libre examen, l'esprit d'examen et de précaution. Le martyr *nuit* à la vérité... Aujourd'hui encore, il n'est besoin que d'une certaine crudité dans la persécution pour créer à des sectaires quelconques un nom honorable. Comment ! une cause peut gagner en valeur si quelqu'un lui sacrifie sa vie. Une erreur qui devient plus honorable est une erreur qui possède un charme de séduction de plus : croyez-vous, messieurs les théologiens, que nous vous donnerons occasion de faire les martyrs pour vos mensonges ? — On réfute une chose en en démontrant les points faibles avec égard, — c'est ainsi que l'on réfute aussi les théologiens... Ce fut la bêtise historique de tous les persécuteurs, de donner à la cause adverse l'apparence de l'honorabilité, — de lui accorder la fascination du martyr... La femme se met aujourd'hui encore à genoux devant une erreur, puisqu'on lui a dit que quelqu'un est mort sur la croix pour cette erreur. *La croix est-elle donc un argument ?* — — Mais sur toutes ces choses un seul a dit le mot dont on aurait eu besoin depuis des milliers d'années — *Zarathustra*.

Ils inscrivent des signes de sang sur le chemin qu'ils ont parcouru, et leur folie enseignait que l'on prouve des vérités avec du sang.

Mais le sang est le plus mauvais témoin de la vérité ; le sang empoisonne la doctrine la plus pure, pour créer la présomption et la haine des cœurs.

Et quand quelqu'un traverse le feu pour sa doctrine, — qu'est-ce que cela prouve ? C'est bien davantage, vraiment, quand du propre incendie naît la propre doctrine.

LIV

Qu'on ne se laisse point égarer : les grands esprits sont des sceptiques. Zarathustra est un sceptique. La force et la *liberté* issues de la vigueur et de la plénitude de l'esprit, se démontrent par le scepticisme. Pour tout ce qui regarde le principe de valeur ou de non-valeur, les hommes de conviction n'entrent pas du tout en ligne de compte. Les convictions sont des prisons. Elles ne voient pas assez loin, elles ne voient pas *au-dessous* de soi ; mais

pour pouvoir parler de valeur et de non-valeur, il faut voir cinq cents convictions *au-dessous* de soi, — *derrière* soi... Un esprit qui veut quelque chose de grand, qui veut aussi les moyens pour y parvenir, est nécessairement un sceptique. L'indépendance de toutes espèces de convictions fait partie de la force, *savoir* regarder librement!... La grande passion du sceptique, le fond et la puissance de son être, plus éclairé et plus despotique encore qu'il ne l'est lui-même, met toute son intelligence à son service; elle éloigne toute hésitation; elle donne le courage des moyens impies; elle *permet* des convictions dans certaines circonstances. La conviction en tant que *moyen* : il y a beaucoup de choses que l'on n'atteint qu'avec conviction. La grande passion a besoin de convictions, elle use des convictions, elle ne se soumet pas à elles, — elle se sait souveraine. — Au contraire, le besoin de foi, de quelque chose d'indépendant du oui et du non, le *carlylisme*, si je puis ainsi dire, est un besoin de la *faiblesse*. L'homme de foi, le « croyant » de toutes espèces, est nécessairement un homme dépendant, — quelqu'un qui ne se considère pas comme but, qui ne peut en général pas faire partir de lui des buts. Le « croyant » ne s'appartient pas, il ne peut être que moyen, il doit être *consommé*, il a besoin de quelqu'un qui le consomme. Son instinct rend le plus grand honneur à une morale de sacrifice : tout le persuade de cette morale, sa prudence, son expérience, sa vanité. Toute espèce de foi en une chose est elle-même une sorte de sacrifice, d'éloignement de soi. Si l'on songe combien est nécessaire pour la plupart un régulateur qui les lie et les immobilise du dehors, que la contrainte, dans un sens plus élevé l'esclavage, est la seule et dernière condition qui permette de prospérer aux hommes de volonté faible, surtout à la femme : on comprendra aussi la conviction, la « foi ». L'homme de conviction a son épine dorsale dans la foi. Ne *point* voir beaucoup de choses, n'être indépendant sur aucun point, être « parti » toujours, avoir partout une optique sévère et nécessaire — cela seul explique pourquoi, en général, une telle sorte d'hommes existe. Mais cela fait qu'elle est le contraire, l'*antagoniste*, de la véracité, — de la vérité... Le croyant n'a pas la liberté d'avoir une conscience pour la question de « vrai » et de « faux » : *ici* la probité serait sa perte. La dépendance pathologique de son optique fait du fanatique un convaincu — Savonarole, Luther, Rousseau, Robespierre, Saint-Simon — le type contraire des esprits forts et libérés. Mais la grande attitude de ces esprits *malades*, de ces épileptiques des idées, agit sur les masses, — les fanatiques sont pittoresques, l'humanité préfère voir des attitudes que d'entendre des *raisons*...

LV

— Un pas de plus dans la psychologie de la conviction, de la « foi ». Il y a longtemps déjà que j'ai fait remarquer que les convictions sont peut-être des ennemis plus dangereux de la vérité que les mensonges (*Humain, trop humain*; I, Aph. 483). Ici je voudrais poser la question définitive : Existe-t-il en général une antithèse entre le mensonge et la conviction? — Tout le monde le croit, mais que ne croit pas tout le monde? — Toute conviction a son histoire, ses formes premières, ses tentatives et ses méprises : elle *devient* conviction, après ne l'avoir point été pendant longtemps et sans qu'elle puisse le rester. Comment? sous cette forme embryonnaire de la conviction, ne pourrait-il y avoir un mensonge! — Quelquefois il n'est besoin que d'un changement de personne : chez le fils devient conviction ce qui chez le père était encore mensonge. — J'appelle mensonge ne point vouloir voir certaines choses que l'on voit, ne point vouloir voir quelque chose comme on le voit : il importe peu, si oui ou non, le mensonge a eu lieu devant des témoins. Le mensonge le plus fréquent est celui qu'on se fait à soi-même; mentir aux autres n'est, relativement, qu'une exception. — Mais *ne point* vouloir voir ce qu'on voit, ne point vouloir voir *comme on voit*, ceci est condition première pour tous ceux qui sont « parti » dans n'importe quel sens. Les historiens allemands, par exemple, sont persuadés que l'empire romain était le despotisme, que les Germains ont apporté l'esprit de liberté dans le monde : quelle différence y a-t-il entre cette conviction et un mensonge? Peut-on s'étonner encore que, par instinct, tous les partis, y compris les historiens allemands, se servent du grand mot de morale, — que la morale *continue à exister* presque uniquement puisque l'homme de parti en a besoin à tout instant? — « Ceci est *notre* conviction : nous la reconnaissons devant tout le monde, nous vivons et nous mourons pour elle; — que l'on respecte avant tout celui qui a des convictions! » — C'est ce que j'ai entendu, même de la bouche des antisémites. Au contraire, Messieurs, en mentant par principe, un antisémite n'en devient pas plus décent. Les prêtres qui dans ces sortes de choses sont beaucoup plus fins, ont très bien compris la contradiction qui se trouve dans l'idée de conviction, c'est-à-dire dans une habitude de mentir par principe, dans un but précis. Ils ont emprunté aux Juifs la prudence d'introduire dans ce cas l'idée de « Dieu », de « volonté de Dieu », de « révélation divine ». Kant lui aussi avec son impératif catégorique se trouvait sur le même chemin : ici, sa raison devint *pratique*. — Il y a des questions où l'homme ne peut pas décider du vrai ou du faux; toutes les questions supérieures, tous les problèmes de valeur supérieure se trouvent par delà la raison humaine... Comprendre les frontières

de la raison, — cela seul est la véritable philosophie... A quoi bon *Dieu* donna-t-il à l'homme la révélation? Comment, Dieu aurait-il fait quelque chose de superflu? L'homme ne *peut* pas savoir par lui-même ce qui est bien ou mal, c'est pourquoi Dieu lui enseigna sa volonté... Morale : le « prêtre » ne ment *pas*, — la question de « vrai » et de « faux » dans les choses dont parlent les prêtres ne permet pas du tout le mensonge. Car pour mentir il faudrait pouvoir décider *ce* qui est vrai. Mais c'est ce que l'homme ne *peut* pas ; ce qui fait que le prêtre n'est que le porte-voix de Dieu. — Un pareil syllogisme de prêtre n'est pas absolument le propre d'un juif et d'un chrétien ; le droit au mensonge et la *prudence* de la « révélation » appartiennent au type du prêtre, aux prêtres décadents tout aussi bien qu'aux prêtres païens — (païens sont tous ceux qui disent oui à la vie, pour qui « Dieu » est le mot pour le grand oui à l'égard de toutes choses). — La « loi », la « volonté de Dieu », le « livre sacré », l'« inspiration » — des mots qui ne désignent que les conditions nécessaires au pouvoir du prêtre, pour maintenir le pouvoir du prêtre, — ces idées se trouvent au fond de toutes les organisations sacerdotales, de tous les gouvernements ecclésiastiques et philosophiques. Le « saint mensonge » — commun à Confucius, au Livre de Manou, à Mahomet et à l'Église chrétienne — : ce mensonge se retrouve chez Platon. « La Vérité est là » : cela signifie partout, *le prêtre ment...*

LVI

— En dernier lieu, il importe de savoir à quelle *fin* l'on ment. J'objecte contre le christianisme qu'il lui manque les buts « sacrés ». Il n'y a que des fins mauvaises : empoisonnement, calomnie, négation de la vie, mépris du corps, dégradation et avilissement de l'homme par l'idée du péché, — *par conséquent* ces moyens sont également mauvais. — C'est avec un sentiment opposé que je lis la Loi de *Manou*. Un livre incomparablement spirituel et supérieur ; le *nommer* d'une seule haleine avec la Bible serait un péché contre l'*esprit*. On devine de suite : il a une philosophie véritable derrière lui et non pas seulement un mélange nauséabond de rabinisme et de superstition. Il donne quelque chose à mordre même aux psychologues les plus délicats. N'oublions pas l'essentiel ; ce qui le distingue de toute espèce de bible : les castes supérieures, les philosophes et les guerriers s'en servent pour dominer la foule ; partout des valeurs nobles, un sentiment de perfection, une affirmation de la vie, un triomphal bien-être, — le *soleil* luit sur le livre tout entier. — Toutes choses que le christianisme couvre de sa vulgarité inépuisable, par exemple la conception, la femme, le mariage, deviennent ici sérieuses et sont traitées avec respect, amour et confiance. Com-

ment peut-on mettre entre les mains des enfants et des femmes un livre qui contient ces paroles abjectes : « Toutefois pour éviter l'impudicité que chacun ait sa femme, et que chaque femme ait son mari...car il vaut mieux se marier que de brûler » ? Et a-t-on le droit d'être chrétien tant que la création des hommes est christianisée, c'est-à-dire *souillée* par l'idée de l'immaculée *conception*... je ne connais pas de livres où il est dit autant de choses douces et bonnes à la femme que dans la Loi de Manou ; ces vieilles barbes et ces saints avaient une façon d'être aimables envers les femmes qui n'a peut-être pas été dépassée depuis : « La bouche d'une femme, y est-il dit, le sein d'une jeune fille, la prière d'un enfant, la fumée du sacrifice sont toujours purs. » Ailleurs : « Il n'y a rien de plus pur que la lumière du soleil, l'ombre d'une vache, l'air, l'eau, le feu et l'haleine d'une jeune fille. » Et ailleurs, — peut-être aussi un saint mensonge — : « Toutes les ouvertures du corps au-dessus du nombril sont pures, toutes celles qui sont au-dessous sont impures ; mais chez la jeune fille le corps tout entier est pur. »

LVII

On surprend en flagrant délit l'*irréligiosité* des moyens chrétiens, si l'on mesure les *but*s chrétiens avec les buts de la Loi de Manou, — si l'on éclaire d'une lumière très vive la grande contradiction de ces deux buts. Le critique du christianisme ne peut pas s'épargner de rendre méprisable le christianisme. — Une loi comme celle de Manou s'élabore comme tous les bons codes : elle résume la pratique, la prudence et la morale expérimentale de quelques milliers d'années, elle conclut, elle ne crée plus rien. Les conditions premières pour une codification de son espèce seraient de se convaincre que les moyens pour créer de l'autorité à une *vérité* lentement et difficilement acquise sont tout différents de ceux par lesquels on aurait démontré cette vérité. Un code ne raconte jamais dans sa préface l'utilité, la raison, la casuistique de ses lois : cela lui ferait perdre son ton impératif, le « tu dois » — première condition pour se faire obéir. C'est là que se trouve exactement le problème. En un certain point du développement d'un peuple, son livre le plus circonspect, celui qui aperçoit le mieux le passé et l'avenir déclare arrêter la pratique d'après laquelle on doit vivre, c'est-à-dire, d'après laquelle on *peut* vivre. Son but est de récolter aussi richement et aussi complètement que possible, les expériences du temps mauvais. Ce qu'il faut donc éviter surtout, c'est de continuer à faire des expériences, de continuer à l'infini l'état instable de l'étude, de l'examen, du choix, de la critique des valeurs. On y oppose un double mur : d'une part, la révélation, c'est-à-dire l'affirmation que la raison de ces lois n'est pas

d'origine humaine, qu'elle n'a pas été cherchée et trouvée lentement avec des méprises, qu'elle est d'origine divine, entière, parfaite, sans histoire, qu'elle est un présent, un miracle rapporté... D'autre part, la tradition, c'est-à-dire l'affirmation que la loi a existé de temps immémorial, que ce serait un manque de respect, un crime envers les ancêtres que de la mettre en doute. L'autorité de la loi est fondée sur ces deux thèses : Dieu l'a donné, les ancêtres l'ont *vécue*. — La raison supérieure de cette procédure se découvre dans l'intention d'éloigner pas à pas la conscience de la vie reconnue juste (c'est-à-dire démontrée par une expérience énorme et soigneusement passée au crible : c'est ainsi que l'on atteint ce complet automatisme de l'instinct) — condition première de toute maîtrise, de toute perfection dans l'art de la vie. Dresser un code dans le genre de celui de Manou, c'est accorder dès lors à un peuple le droit d'être maître, de devenir parfait, — d'ambitionner le plus sublime art de la vie. *Pour ce, il faut le rendre inconscient* : c'est le but de tous les saints mensonges. — *L'ordre des castes*, la loi supérieure et dominante, n'est que la sanction d'un ordre naturel, d'une loi naturelle de premier rang qu'aucune volonté arbitraire, nulle idée moderne ne saurait renverser. Dans toute société saine on distingue trois types psychologiques gravitant différemment, mais soumis l'un à l'autre, dont chacun a sa propre hygiène, son propre domaine de travail, son propre sentiment de perfection et de maîtrise. C'est la nature et non Manou qui sépare les hommes de prépondérance intellectuelle et ceux de prépondérance musculaire et de tempéraments forts et ceux qui ne se distinguent par aucune prépondérance, les troisièmes, les médiocres — les derniers sont le grand nombre, les premiers, le choix. La caste supérieure — c'est celle du *plus petit nombre* — étant la plus parfaite, a aussi le droit du plus petit nombre : il faut donc qu'elle représente le bonheur, la beauté, la bonté sur la terre. Seuls les hommes les plus intellectuels ont le droit de la beauté, de l'aspiration au beau, eux seuls sont bonté et non point faiblesse. *Pulchrum est paucorum hominum* ; la prérogative est à ce qui est bon. Rien ne leur est moins permis que des manières laides, un regard pessimiste, un œil qui *enlaidit*, — ou même l'indignation sur l'aspect général des choses. L'indignation est la prérogative du Tchândâla : le pessimisme de même. « Le monde est parfait — ainsi parle l'instinct des plus intellectuels, l'instinct affirmatif — : l'imperfection, tout ce qui est au-dessous de nous, la distance, le pathos de la distance, le Tchândâla lui-même, fait encore partie de cette perfection. » Les intellectuels qui sont *les plus forts*, trouvent leur bonheur où d'autres périraient : dans le labyrinthe, dans la dureté envers soi-même et les autres dans la tentation ; leur joie c'est de se vaincre soi-même : chez eux l'ascétisme devient nature, besoin, instinct. La

tâche difficile leur est prérogative, jouer avec des fardeaux qui écrasent les autres leur est un *délassement*... La connaissance — c'est une des formes de l'ascétisme. — Ils sont la classe d'hommes la plus honorable et cela n'exclut pas qu'ils soient en même temps la plus joyeuse et la plus aimable. Ils règnent, non parce qu'ils veulent, mais puisqu'ils *sont* ; ils n'ont point la liberté d'être les seconds. — Les *seconds*, ce sont les gardiens du droit, les administrateurs de l'ordre et de la sûreté, ce sont les nobles guerriers, c'est avant tout *le roi*, la formule supérieure du guerrier, du juge, du soutien de la loi. Les seconds : c'est l'exécutive des intellectuels, ce qui leur est plus proche, ce qui les décharge de tout ce qui est *grossier* dans le travail de régner, — leur suite, leur main droite, ce sont leurs meilleurs élèves. — En tout cela, encore une fois, il n'est rien d'arbitraire, rien de factice : ce qui est *autre*, est artificiel — c'est alors la nature qui a été profanée... L'ordre des castes, *le règlement des rangs* ne formule que les règles supérieures de la vie même ; la séparation des trois types est nécessaire pour conserver la société, pour rendre possible les types supérieurs, — *l'inégalité* des droits est la première condition pour l'existence des droits. — Un droit est un privilège. Dans sa façon d'être chacun a aussi son privilège. N'estimons pas trop bas les privilèges des *médiocres*. A mesure que la vie s'élève, elle devient plus dure, — le froid augmente, la responsabilité augmente. Une haute culture est une pyramide, elle ne peut se dresser que sur un large terrain, elle a besoin, comme condition première, d'une médiocrité sagement et fortement consolidée. Le métier, le commerce, l'agriculture, la *science*, la plus grande partie de l'art, en un mot, toutes les occupations quotidiennes ne s'accordent absolument qu'avec une certaine moyenne dans le pouvoir et dans le vouloir ; de telles choses seraient déplacées chez les êtres d'exception, l'instinct nécessaire serait en contradiction tant avec l'aristocratie qu'avec l'anarchisme. Pour être une utilité publique, un rouage, une fonction, il faut y être prédestiné : ce n'est *point* la société, l'espèce de bonheur dont la plupart sont seule capables, qui fait de ce grand nombre des machines intelligentes. Pour le médiocre, être médiocre est un bonheur ; la maîtrise en une seule chose, la spécialisation lui est un instinct naturel. Il serait tout à fait indigne d'un esprit profond de voir une objection dans la médiocrité même. Elle est la première nécessité pour qu'il puisse y avoir des exceptions : une haute culture dépend d'elle. Si l'homme d'exception traite précisément le médiocre avec plus de douceur que lui-même et ses *égaux*, ce n'est pas seulement politesse de cœur, — c'est tout simplement son *devoir*... Qui est-ce que je hais le mieux parmi la racaille d'aujourd'hui ? La racaille socialiste, les apôtres de Tchândâla qui minent l'instinct, le plaisir, le sentiment de contentement de l'ouvrier à petite exis-

tence, — qui le rendent envieux, qui lui enseignent la vengeance... L'injustice ne se trouve jamais dans les droits inégaux, elle se trouve dans la prétention à des droits « égaux ».. Qu'est-ce qui est *mauvais*? Je l'ai déjà dit : Tout ce qui a son origine dans la faiblesse, l'envie, *la vengeance*. — L'anarchiste et le chrétien sont d'une même origine...

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

(Traduit de l'allemand par HENRI ALBERT.)

(A *finir*.)

L'ÉMEUTE EN SICILE

I

LA CAUSE. — PRÉSENT ET PASSÉ.

En 1860, quand le concours du peuple fut nécessaire à l'œuvre de l'unification de l'Italie, le gouvernement italien ou, pour mieux dire, piémontais, promit aux Siciliens avec la liberté, qui devait être le résultat de l'indépendance nationale, le bien-être et la paix, et leur demanda en échange un soulèvement. Le peuple, qui était fort misérable, ne se fit pas prier et quand Garibaldi débarqua à Marsala il le trouva prêt à le recevoir. D'un bout à l'autre de la Sicile, ce fut un cri de joie, la délivrance! Ceux qui étaient honteusement exploités par les petits et les gros feudataires du pays, prêtèrent foi aux promesses du gouvernement italien et espèrent que, chassés les Bourbons, une époque de bien-être et de paix allait commencer. Mais les Bourbons partis, les administrateurs placés par eux au gouvernement de la Sicile furent remplacés par d'autres qui n'étaient pas moins incapables ou voleurs que leurs prédécesseurs et le peuple se trouva avoir changé de maître mais pas d'esclavage. En bien des cas, sous le régime de la monarchie libérale, « *s'entourant d'institutions républicaines,* » il eut à regretter la tyrannie de Ferdinand et de François II.

Mais si, dans les années qui succédèrent à 1860 — et pendant lesquelles la situation de la Sicile alla toujours empirant — le gouvernement eut l'excuse qu'on faisait alors comme on pouvait, que les affaires de l'unité, Rome, le plébiscite de Venise, etc., l'empêchaient de s'occuper de choses de moindre importance, telles que la bonne ou mauvaise administration d'une province, la construction des chemins de fer, des canaux, des routes, cette cause, que le ministre Ricasoli fit valoir lors de l'insurrection de 1866, ne peut plus être avancée aujourd'hui. Du reste, déjà en 1866 la faute des troubles retombait toute sur le gouvernement qui n'avait pas tenu ses promesses, et le correspondant florentin du journal *La Gazzetta di Milano*

écrivait (septembre 1866) : « Hier soir, je me suis trouvé avec des membres influents de la Chambre et du Sénat, mais aucun n'eut un mot d'excuse pour le gouvernement. »

En effet, comment excuser un gouvernement qui avait laissé subsister en Sicile toutes les causes de la misère, de la souffrance, qui lui avaient allié le peuple six ans avant et avaient provoqué la révolte contre les Bourbons ? Comment excuser un gouvernement qui laissait se perpétuer les abus, les malversations qui avaient rendu haïssables les ministres et le règne de François II ?

On était justement sévère alors, que devrait-ce être aujourd'hui ; aujourd'hui que l'on peut reprocher au gouvernement d'avoir eu vingt-huit ans devant lui et de ne s'en être servi que pour des tripotages financiers, tandis que dans l'Italie tout entière, et en Sicile plus que partout, le peuple voyait sa misère se faire de jour en jour plus grande ?

La *Gazzetta di Milano* (septembre 1866), après l'émeute de Palerme, disait ceci : « Ici la tranquillité des gens dépend beaucoup, entièrement même, de l'œuvre du gouvernement ; ici, on demande un gouvernement actif, prévoyant, éclairé, qui sache sauvegarder les intérêts et pourvoir aux innombrables misères, qu'il peut faire disparaître avec les immenses ressources qu'offre le pays. »

Depuis lors, qu'a-t-il fait, le gouvernement ? Rien, absolument rien, si ce n'est dilapider la richesse nationale dans les armements ; si ce n'est appauvrir, de plus en plus, l'Italie avec les impôts toujours plus lourds, si ce n'est porter le coup de grâce à l'agriculture italienne en général, et sicilienne en particulier, avec la dénonciation du traité de commerce avec la France ?

Sidney Sonnino, dans son livre *Les Paysans en Sicile en 1876-77*, — c'est-à-dire dix ans après que le peuple, par sa révolte, s'était rappelé au souvenir du gouvernement, — Sidney Sonnino constatait qu'il y avait sur mille femmes 48 prostituées dans la province de Palerme, 36 dans celle de Messine, 30 à Girgenti et « l'Enquête agraire » dans sa « relation sur la Sicile » constatait que le mal allait augmentant. Il ne faut pas s'imaginer que l'ignorance dans laquelle vivent les paysans de la Sicile (car Colajanni, dans sa brochure *La Criminalité en Sicile* constate qu'il y a, dans les provinces les mieux favorisées et dans l'intérieur des villes, 65,61 illettrés sur 100) soit la cause de l'abrutissement moral d'où, en plusieurs autres pays, dépend la prostitution ; non, bien autres en sont les causes, car Sonnino (*op. cit.*) constate que « malgré la promiscuité et les privations sexuelles auxquelles sont condamnées les femmes des Siciliens qui travaillent les champs, et ne reviennent à la maison qu'une fois par semaine et quelquefois seulement tous les quinze jours, leur moralité est assez grande ». Quelle est donc la cause d'une

si énorme prostitution ? La cause est la même qui poussa les paysans à la révolte de 1866, qui les a poussés à la dernière émeute : la faim ! La misère atroce, la misère noire ; la misère qui fait commettre les crimes qui donnent à Palerme, à Messine et à Catane — selon une étude faite par Colajanni — la première place dans la statistique du crime. Toutes les manifestations de la misère se retrouvent en Sicile à l'état le plus aigu : elles existaient avant la fuite des Bourbons, elles durent encore aujourd'hui et se sont faites, même, de plus en plus poignantes.

Depuis les mendiants qui, en 1882, étaient au nombre de 20,000, dans la province de Palerme, et qui étaient montés à 27,000 en 1888 (IACINI), aux suicidés, aux criminels, aux brigands, — les légendaires brigands, qui sont, quelquefois, des distributeurs de justice beaucoup plus équitables que ne le sont bien des juges italiens, — depuis les enfants des Solfatares (*Carusi*) brisés, vieilliss avant l'âge, prostitués aux vices sauvages de leurs entrepreneurs, et dont un poète italien a dit que ce sont des enfants

... auxquels la destinée
Avare n'a concédé ni joujoux ni baisers (1),

aux femmes des marinières et des pêcheurs de corail que Canestrini avait cru être *des forcats*, ces pauvres femmes brûlées par le soleil et le hâle de la mer, enlaidies par les souffrances, toujours affamées, déguenillées, fanées dès la première jeunesse, on retrouve toujours identique, toujours terrible, toujours la même cette cause des révoltes siciliennes : la misère, la misère et encore une fois la misère.

Voici encore, à titre de simple renseignement, ce que dit, à propos des ouvriers de Sicile, un écrivain catholique (LAVALLÉE, *Les Classes ouvrières en Europe*) : « Dans les districts peu peuplés de la Sicile, où il n'y a aucun village, l'ouvrier des champs habite souvent une hutte conique en roseaux sans autre mobilier qu'une couche de paille et quelques ustensiles pour boire et faire la cuisine. De même, les ouvriers des mines, quand ils se trouvent trop loin des villages, ne remontent à la surface, après avoir travaillé tout le jour dans les entrailles de la terre, que pour passer leurs nuits dans des trous ou dans des cavernes creusées au flanc de la montagne et plus semblables à des repaires de bêtes féroces qu'à des habitations d'êtres humains. » Ah ! mais, pensera-t-on, cela n'est pas toujours, cela est exceptionnel ; la femme, les enfants ne demeurent pas dans cette hutte ou dans cette caverne : tout près de la ville il y a la maison, le *home*, comme disent les

(1)

... *fanciulli a cui l'avara*
Sorte non concedè ninnolio baci.

(RAPISARDI, *Giustizia*. II^a.)

Anglais, où habite la famille, le sanctuaire des joies et des vertus domestiques : il y a le *coin du feu* et la bûche qui flambe dans l'âtre, faisant cuire le repas pour toute la famille, il y a le cellier où le baril de vin attend les jours de fête pour répandre une douce gaieté et, dans la chambre à coucher, près du lit des parents, le berceau dont les rideaux tirés abritent le sommeil du petit. Ah ! la douce paix de la maison que le paysan retrouve quand il revient du travail !

Le beau rêve !

« Lorsque l'on s'approche de la ville — il n'y a pas de villages ici — il faut passer au milieu d'une longue file de maisons basses, adossées l'une à l'autre, sans fenêtres, avec une seule ouverture, celle de la porte d'entrée, dans laquelle s'ouvre parfois un guichet : ce sont les demeures des paysans. Elles sont composées d'une seule pièce qui sert de cuisine, de chambre à coucher, de magasin, de cave, d'étable. Vous y verrez entrer et sortir dans la rue boueuse les femmes, les enfants, les cochons, les chiens, les poules ; tout cela vit ensemble en bonne et mauvaise harmonie. » (SONNINO, *op. cit.*) Voici où va finir le beau rêve de la douce maisonnette, quand ce n'est pas pire, quand ce n'est pas « une caverne creusée dans le rocher et fermée par un mur dans lequel s'ouvre la porte ». (DAMIANI, *Inchiesta Agricola.*) Il est vrai que le paysan sicilien est propriétaire du taudis dont nous venons de parler et où il vit avec la famille, la basse-cour et l'âne, quand il en a un, ce qui permet au gouvernement de lui faire payer les impôts du *fuocatico*, de richesse mobilière, d'occupation du sol, etc. et de l'exproprier pour la somme de fr. 1-20 ou fr. 1-37 et même de mettre à l'encan des villages entiers. — Damiani constate que, de 1873 à 1882, on expropria 13,713 fonds de paysans pour une dette collective de 748,356 fr., c'est-à-dire que chacun de ces paysans s'était rendu débiteur envers l'Etat de la somme dérisoire — car il s'agit du domicile vendu pour impôts non payés — de fr. 54-42.

Mais cela se passait il y a douze ans ; peut être que, depuis ce temps-là, le gouvernement s'en est occupé ; la situation doit avoir changé ; on améliore tant de choses, et si vite, en notre époque de vapeur et d'électricité. Voyons :

« En toute l'île, la maison du paysan est un espace de 25 mètres carrés. Il n'y a pas de parquet ni de carrelage. Souvent, une seule ouverture sert de porte, de fenêtre et de tuyau de cheminée. Dans la circonscription de Modica, l'habitation est une grotte humide. » (Préfet de Messine, *Relation officielle au Ministre de l'Intérieur*, 1893.)

Nous sommes étonnés quand les voyageurs qui reviennent du Nord nous décrivent les huttes des Lapons et des Esquimaux. Nous les avons nos Esquimaux : ce sont les Siciliens !

Mais ne nous laissons pas dominer par le sentiment, — tant condamné à notre époque féroce-ment égoïste, — continuons, impassibles, à citer des faits sans laisser déborder en un écrit contre le gouvernement italien toute la colère et toute la pitié qui nous étrennent le cœur! Continuons, car la série des douleurs n'est pas terminée.

Quand le pauvre paysan n'a rien pour manger, que dans le sombre taudis les enfants ont les yeux luisants de fièvre, la femme a des frissons de faiblesse et que l'homme sent, par la faim, les muscles de son estomac se relâcher et lui peser dans la poitrine, alors l'agent du fisc se présente et réclame le paiement des impôts. Et, comme on ne peut pas payer les impôts quand la famine visite le village et la consommation ronge les organes, devant la femme en larmes et l'homme qui, par fierté, avale ses sanglots, alors, comme dernièrement à Chiaromonte, « l'agent du fisc saisit les manteaux troués et rapiécés des hommes, arrache de la paillasse la mince couverture qui en cachait la misère plus qu'elle n'abritait du froid, enlève du foyer la marmite en fer et vend tout cela. » (*Secolo*, novembre 1893.) Il vend tout cela parce que les impôts pour maintenir une grande armée et une grande flotte doivent être payés!

Or, quand une population se trouve réduite à de telles conditions et qu'elle subit de semblables infamies, peut-on lui imputer à crime de réagir contre un tel état de choses? Peut-on, a-t-on le droit de dire qu'en se révoltant le peuple sicilien a eu tort? Certainement non, et il n'est nul besoin d'être révolutionnaire pour affirmer que le peuple a le droit et même le devoir de recourir aux armes quand il n'a pas d'autres moyens de sauvegarder son existence et d'améliorer son sort.

Et depuis la venue des Français en Italie, depuis 1815, le peuple sicilien a été de plus en plus malheureux. Il en est arrivé à être divisé en deux classes, « l'une de propriétaires très riches — proportionnellement aux conditions du pays, — l'autre qui comprend toute la population des paysans qui, ne possédant rien, sont misérables au point de vivre au jour le jour et de dépendre absolument des propriétaires pour pouvoir gagner leur pain ». (FRANCHETTI, *La Sicilia*.) Or, les plus audacieux de ces paysans se font *gabellotti* et *campieri*; c'est-à-dire qu'il s'est créé une classe entre les deux, qui ne vit que de spoliations, de rapines, d'usure, qui exploite le paysan des fruits de son travail et en même temps l'opprime, faisant semblant de le protéger. Je m'explique.

Le *gabellotto* est une espèce d'entrepreneur. Généralement, il était un *Mafioso* ou un client de la *Mafia* (sorte d'association de malfaiteurs qui s'était imposée à tout le pays, surtout depuis qu'un commissaire de police de Palerme, *Albanesi*, en avait été le chef). Depuis que la *Mafia* n'existe

plus, du moins comme association organisée, le *gabellotto* fait le métier commode d'usurier et sur les terrains qu'il loue au propriétaire, il fait travailler les journaliers qu'il paye et qu'il nourrit le moins et le plus mal qu'il peut. Le *campiere* est un autre type qui tend à disparaître, mais qui pour le moment est encore, en Sicile, assez fort pour imposer souvent sa loi. Ces *campieri* sont les chiens de garde des propriétaires du sol et quelquefois des *gabellotti*. Armés de fusils, chargés de la garde autour des champs (d'où leur nom de *campieri*), ne dépendant que du *signorotto* (seigneur) qui les emploie, et souvent lui faisant la loi, ils jouissent de la plus grande impunité possible et imaginable. Les paysans sont sous leur dépendance et, outre une infinité de droits qu'ils payent aux propriétaires, — droits aussi haïssables que ceux payés par les paysans français à leurs seigneurs avant la Révolution, — ils sont obligés de leur payer celui de *garde* et quelques autres petits droits qui ne sont autre chose que d'infâmes escroqueries.

Avec le *gabellotto*, voilà une des grandes plaies de l'île et, en même temps, une cause permanente de misère et de révolte.

À côté d'eux et aussi coupables qu'eux, il y a les maires du pays et les administrations communales. Celles-ci, exploitant la misère, la perpétuant, poussant, par la *camorra*, tous les petits capitaux à s'accumuler en peu de mains, provoquent, chez les paysans de Sicile, ces éclats de colère qui faisaient écrire à Villari (*Rassegna settimanale*) : « Vous avez obligé l'ouvrier à aller à l'école, vous lui avez fait lire livres et journaux, il se sent aujourd'hui homme comme vous, il discute, il raisonne, il veut être écouté. Et lorsqu'il se trouve vis-à-vis d'un capital impersonnel qui n'écoute pas, ne sent pas, ne raisonne pas, aveuglé par la passion, il cesse d'être un homme et commence à devenir un fauve. Les municipalités de Sicile ne sont pas les endroits où l'on administre la richesse, la production, la vie du peuple et l'entretien du pays, mais bien les antres où va s'engouffrer toute la richesse de l'île pour aller se diviser après dans les coffres-forts de quelques privilégiés, généralement marchands et usuriers. »

Les constructions d'utilité publique sont un admirable moyen de voler le peuple. En veut-on une preuve ?

Dernièrement, au tribunal de guerre de Palerme, on discutait le cas des paysans de Lercara qui s'étaient révoltés. Un officier des carabinieri, Arnaudi Louis, après avoir déclaré que les conditions des laboureurs étaient des plus lamentables, que les vols et les fraudes commises par la municipalité étaient en grande partie la cause de la misère et de l'exaspération des paysans, en vint à parler du cimetière que la municipalité avait fait construire et qui avait coûté 30,000 francs. C'était, dit-il, de l'avis d'un témoin interrogé aussi par la commission d'enquête, une porcherie (*por-*

cile) ; il était si mal construit qu'il fallut dépenser encore 15,000 francs pour le rendre utilisable et on l'entretenait de telle façon qu'on voyait les squelettes et les os des cadavres à fleur de terre. (*Processo pei fatti di Lercara. — Deposizione Arnaudi.*) Il faut noter que celui qui parlait ainsi était un témoin de l'accusation, militaire, déposant devant un conseil de guerre à la charge des paysans contre lesquels il s'était battu !

Il est tout naturel qu'un peuple qui se trouve dans ces conditions-là se révolte un jour ou l'autre, et il ne faut pas s'étonner si les paysans ont brûlé les archives, les municipalités et les octrois. Ils savaient que c'était de là que partaient les ordres d'expropriation, que c'était là que se complotaient toutes les malversations et les fraudes dont ils étaient victimes. Ils savaient qu'il n'y avait aucun moyen de réagir sauf la force et ils l'ont employée.

Ce qui assurait l'impunité aux maires et aux secrétaires communaux, c'était l'impossibilité où étaient les administrés — et on pourrait dire aussi bien les volés — de faire parvenir leurs doléances au préfet de la province ou au ministre. Les maires, élus par leur clientèle, organisaient la conspiration du silence autour de ceux qui auraient osé se plaindre et, pour les gêneurs, il y avait toujours une bonne carabine qui, pour la première fois, tirait *a chiacchierata* (avis bénévole) et dont la balle vous enlevait le chapeau ou vous passait à un centimètre de distance de la tête ; ou bien qui pouvait vous planter une balle entre les deux épaules ou dans le bas-ventre si, au premier avertissement, vous ne vous étiez pas prudemment tenu coi.

Voilà les conditions générales des paysans de toute la Sicile et surtout des provinces de Messine et de Palerme, qui se sont révoltés et qui avaient bien raison de le faire.

Maintenant, il y a un côté économique qui est spécial aux provinces où la révolte a eu lieu. Nous voulons parler des contrats du travail des paysans et de leur méthode de nourriture et de vie.

Depuis la révolution de 1866 jusqu'à nos jours, rien dans la situation des Siciliens n'a changé : ce sont encore les mêmes contrats, c'est toujours la même méthode de spoliation.

Les travailleurs de la terre en Sicile se divisent en deux classes : les ouvriers à la semaine et à la journée et les ouvriers pour l'année (*annaruoli*). Ces derniers sont les plus heureux. Généralement ils reçoivent en arrhes une moitié de leur paye dès le commencement de leur année ; ils sont logés et nourris. Bien mal, il est vrai (car le pain qu'ils mangent — fait de son et de balayures de la grange après la battue et appelé *solame* — souleva un cri d'indignation quand le député de Catane, Colajanni, le présenta au parlement italien), bien mal, mais enfin la nourriture de tous les jours et le

lit de toutes les nuits sont assurés. Mais les ouvriers à la journée ou à la semaine sont bien plus malheureux que les nègres qui travaillaient dans les plantations américaines avant l'abolition de la traite. Il sont payés en moyenne trois *tari* par jour (un *tari* vaut fr. 0.42 1/3). De ces trois *tari*, deux leur sont payés en argent, l'autre en nature. Souvent un potage de fèves et légumes ou un quart de litre de vin leur sont taxés un *tari*. Quelquefois, souvent même, sous l'influence de mauvaises récoltes, de diminution de travail, de surabondance de produits sur le marché, les salaires subissent des diminutions épouvantables. Dernièrement, à cause de la misère produite par la dénonciation du traité de commerce franco-italien, le salaire était descendu à 2 *tari* (fr. 0.84) et même, à Alcamo e Sciacca, à 1 1/2 *tari* (fr. 0.63). Le paysan est donc toujours à la merci du propriétaire du sol lequel peut, selon son bon plaisir, le faire vivoter ou l'obliger à crever de faim ou se faire brigand. En dehors même de la bonne ou mauvaise volonté du propriétaire du sol, le paysan sicilien est aussi à la merci du temps, car il lui faut aller si loin de la ville pour travailler, que, quand il pleut le matin, la journée entière est perdue pour lui.

Et les paysans qui louent la terre et la travaillent pour leur compte sont-ils plus heureux? Puisque ce sont des faits qui constituent l'histoire, citons des faits :

Dans le journal *Giustizia Sociale*, octobre 1893, voici ce qu'écrivait un rédacteur, l'avocat Salvioli :

« Tous les jours, en Sicile, ce sont d'entières phalanges d'ouvriers qui tombent dans le prolétariat. Ils y sont poussés par le système d'exploitation auquel sont soumis, par les *gabellotti*, les travailleurs des champs. Vous n'ignorez pas, par exemple, comment, dans la culture du blé, le paysan fait le labourage, la semaille, le sarclage, le transport sur l'aire, la battue en grange et qu'ensuite il n'obtient qu'une seule partie des quatre en lesquelles est divisée la récolte. Trois vont au patron. » Et Garibaldi Bosco, dans une brochure, *I Fasci dei Lavoratori*, ajoute : « Le paysan paye sur sa part la semence, le droit de garde, le droit de moisson, d'évaluation, le droit de *sfrido*, le droit de *cuccia*, le droit du *coq* et autres moins importants mais tout aussi onéreux qu'il appelle, dans une phrase très expressive, « *droits* de SAINTE BARBARE ».

Or, après avoir payé tous ces droits, après avoir fait les dépenses pour travailler la terre, le laboureur doit vivre et payer les impôts. Il ne travaille que pour engraisser les autres car pour lui « il ne se nourrit que très frugalement de pain, d'un peu de potage de légumes verts, peu et mal assaisonnés, repas accompagnés quelquefois d'un peu de vin. Il ne mange de la viande que quand il peut s'en procurer, par fraude, d'animaux morts de

maladie ». (Préfet de Messine, *Relation*, etc.) (1). « Le poisson et la pâte assaisonnée de tomates sont une rareté pour les paysans siciliens ; un mets qu'on ne goûte que les jours de fête : la viande pour eux est un mythe. » (*Secolo*, 1^{er} janvier 1894.) Comme « après avoir travaillé leur champ les paysans arrivent à la fin de l'automne sans avoir de quoi se nourrir l'hiver, ils sont obligés de chercher au patron ou à l'usurier un peu de blé pour vivre jusqu'à la moisson prochaine. » (SONNINO, *op. cit.*) Le paysan est alors forcé de subir les conditions qu'on lui impose, car il n'a rien pour parer aux besoins plus impérieux de la vie. Il est pris, littéralement pris à la gorge. Il obtient alors, en prêt, une certaine quantité de blé qu'il rend à la récolte, en y ajoutant un intérêt — oh ! ne vous effarouchez pas, lecteurs — un tout petit intérêt : quatre mesures (*tumuli*) pour une unité qui en contient seize (*Salma*) ; ce qui fait 25 % pour six mois et, quelquefois même, plus. Maintenant, il s'est introduit une légère fraude qui vient augmenter les *petits bénéfiques* du prêteur. La voici. Quand le paysan emprunte, on fait le calcul en argent ; le blé qui lui est remis par le propriétaire (lisez usurier) est calculé au taux le plus haut ; tandis que, quand il restitue, on le lui calcule au taux du marché courant, qui est généralement bas, car, étant l'époque de la moisson, la présence de beaucoup de blé sur le marché en fait baisser le prix. Du reste, la *camorra* des *gabellotti*, des propriétaires et des gros négociants est toujours là pour abaisser le plus possible la valeur de la main-d'œuvre du paysan.

Toujours pauvre, en lutte continuelle contre la misère et la faim, le paysan de Sicile n'a qu'une seule ressource : le vol, la maraude, et Colajanni constate (*La Delinquenza in Sicilia*) que, dans pareils délits contre la propriété, Palerme et Messine tiennent, avec Girgenti, toujours la première place.

Il est vrai qu'il y a, en Sicile, les œuvres de bienfaisance (*Opere Pie*), mais « les vieux se souviennent qu'au temps des Bourbons les œuvres de bienfaisance avaient un patrimoine qui donnait un demi-million de rente, qu'on employait sur place (à Catane, par exemple). Mais l'Italie libre est venue, on a promis un quart des biens vendus aux municipalités et Castrogiovanni n'a eu, l'année passée, que 6,000 francs », une misère ! (*Secolo*, 4 février 1894). Et la haine des populations siciliennes contre le gouvernement, haine profonde dont sont seuls capables les Siciliens, indomptables et fiers, a éclaté hier se manifestant en révoltes partielles, qui ne sont que les escarmouches de la grande bataille sociale qui se prépare de nouveau là-bas.

Le 1^{er} janvier 1894, dans un article de fond, le *Secolo* disait « du gouver-

(1) Nous disons vin, mais il faut noter que ce vin est fait en jetant de l'eau sur les raisins desquels on a déjà extrait le vin proprement dit. En Italie la boisson que boivent les Siciliens et en général tous les paysans s'appelle *Acquarella*.

nement, on ne parle que pour se plaindre des impôts très graves ». Et puisque les impôts restent et que même, selon l'avis du ministre des finances, il faut les augmenter encore de 400 millions d'impôts nouveaux, puisque la misère reste telle qu'elle était avant l'émeute, celle-ci, bientôt, aura son épilogue dans une révolution radicale et violente.

En 1860, le gouvernement avait promis le bien-être et plusieurs des personnes arrêtées lors des émeutes de Valguarnera (décembre 1893) ont déclaré que, quand ils travaillent, ils vivent de pain, — de ce pain que Colajanni montra au Parlement — quand ils ne travaillent pas se nourrissent d'herbe et, en été, de cactus.

En 1860, le gouvernement avait promis aux Siciliens l'amélioration de leur sort et, en 1894, (dans son discours d'ouverture de l'année juridique) le commandeur Sighele, procureur général à Palerme, disait « que les paysans siciliens sont tenus dans un état SEMI-BARBARE ; que malgré leur coopération aux luttes pour l'indépendance de la patrie et pour la liberté, ILS SONT RESTÉS DANS LA CONDITION DE SERFS ET D'OPPRIMÉS ».

Le gouvernement, par l'aveu même de ceux qui le défendent et en sont les soutiens, a manqué à toutes ses promesses : Que pouvait faire, que devait faire, le prolétaire sicilien ? Une seule chose et il l'a faite : se révolter. « Les faits de Lercara, de Valguarnera, de Giardinello, de Pietrapersia — a dit Louis Marchi, président du *Fascio de Catania* — sont l'effet d'une même cause : la misère. Le peuple ne peut plus payer les impôts. Depuis 1860, il a patienté ; maintenant il ne peut plus attendre et il se révolte ».

Vainement, Crispi, dans des conversations particulières et à la tribune du parlement italien, a affirmé que la révolte était due aux socialisme, aux meneurs qui ont trompé le peuple, à l'or français, aux excitations d'un manifeste très signé (*firmatissimo*). Vainement il a essayé de faire revivre la calomnie qu'on répandit sur les révoltés de Palerme en 1866, quand on ne voulut voir en eux que les soldats payés par les moines avec l'argent anglais. La révolte s'est faite aux cris « A BAS LES IMPÔTS ! » On y a ajouté souvent, il est vrai, le cri de « Vive le socialisme ! » mais cela ne prouve qu'une seule chose : c'est que le peuple commence à voir de quel côté il faut qu'il se tourne pour trouver la solution du problème : mais la cause principale — et nous pouvons dire unique — de la révolte, on la retrouve dans toutes les déclarations des personnes arrêtées, comme elle était dans le cri de tous les rebelles, comme on peut la voir dans leurs taudis, la découvrir sur les loques qui les couvrent, la lire sur leurs figures émaciées : c'est la misère, la misère horrible, dégradante, noire : LA FAIM !

ANTOINE AGRESTI

(A suivre.)

LA VIE MENTALE

GASPARD DE LA NUIT — LE POÈME EN PROSE

Une heureuse initiative du *Mercure de France* met à la portée de tous les lettrés le livre unique de Louis Bertrand, le seul texte de lui qui nous soit demeuré, *Gaspard de la Nuit*. Comment ce livre célèbre, ultra-vanté, resta-t-il aussi longtemps un bibelot rare de librairie chère, nul ne le sait. Et pourtant on en parla souvent ; le *Gaspard de la Nuit* était l'exemple absolu de la routine éditoriale, on en parlait souvent, jamais sérieusement. Enfin, c'est fait, et le livre existe, car ces dernières années il n'existait pas, car un livre ne vit pas quand il est d'une trop coûteuse curiosité, et que seules quelques rares bibliothèques le possèdent.

A bien des points ce petit livre est précieux ; d'abord de la mort prématurée de Bertrand, ensuite de la perte de ses autres livres, peu nombreux évidemment, mais manuscrits ayant eu corps. C'est la seule note que nous lègue un cerveau reconnu doué et multiforme.

Il est précieux par sa valeur propre, la multiplicité de son décor, le fini de quelques-unes de ses phrases, la netteté présentative d'une anecdote et d'un milieu que Bertrand posséda, parmi les romantiques, le premier à un tel degré.

Il est curieux encore pour l'histoire du poème en prose, branche de notre littérature issue de la fatigue du vers, du vers régulier et mécanique, et qui tend à disparaître devant les progrès du vers libre.

Ce n'est pas Bertrand qui créa de toutes pièces le poème en prose. Il en existait au XVIII^e siècle. J'ai publié, dans des inédits de Casanova, le texte le plus ancien de ce genre que je connaisse. Je ne le crois pas non plus inventé par Casanova. Il en faudrait chercher l'origine parmi les littérateurs de second ordre, qui pullulèrent vers la seconde moitié du XVIII^e siècle. Quelque inconnu s'aperçut le premier de cette forme qui resta jusqu'à Bertrand un divertissement, sans doute.

Pourquoi s'en servit-il et ne fit-il que peu de vers ? Pourquoi adapta-t-il

sa vision à cette sorte de courts poèmes, ou plutôt de courtes visions en quelques phrases burinées ; par dégoût du vers de son temps trop cadencé et strict ; c'est peu probable. L'aurore du romantisme apportait, en contraste de la poésie de l'empire, tant de si belles trouvailles que peu d'esprits durent se rebeller et la trouver dès lors insuffisante ; ce ne fut point non plus comme Baudelaire, pour trouver une forme musicale intermédiaire entre la prose et la poésie. Bertrand n'a pas de musique en sa phrase, purement plastique. On pourrait chercher, et dire que le mélange de grotesque et de tragique que voulait réaliser Bertrand ne convenait point au vers de son temps ; on trouverait immédiatement chez Victor Hugo la preuve du contraire. Il est probable que Bertrand, que nous ne pouvons juger comme poète du vers, faute de pièces, se chercha en ce temps où la première nécessité de la littérature était (marque heureuse des temps vraiment classiques) l'originalité, se chercha un coin de terroir. Sainte-Beuve écrivait de son ton de précieuse, que Baudelaire s'était construit aux confins de la littérature un kiosque ou plutôt une yourte, indiquant ainsi fort nettement combien lui et ceux de sa filière, ceux de la muse pedestre, comprennent peu la poésie fondamentale, pure et complète. On pourrait un peu continuer sa phrase en l'appliquant à Bertrand qui se construisit lui, pour lui l'errant des quais et des bibliothèques, comme un musée plein de rares estampes disposées dans des salles parées de riches vitraux. *Le Gaspard de la Nuit* est d'un lettré antiquaire, aussi d'un amateur de gravures se passionnant non pour la beauté du trait, mais pour la suggestion qu'apportent par le remuage des cartons, les anecdotes brusquement rapprochées de milieux et de temps disparates ; c'est d'un amateur d'art, non pour la beauté des lignes, mais pour leur imprévu et leur caractère ; c'est un amateur par curiosité, et par ennui de la même place trop connue.

A côté de Bertrand l'histoire du poème en prose dénombre Nerval, qui rythma le joli songe des gnomes de la Bohême galante ; mais ce fut chez lui hors-d'œuvre passager comme d'ailleurs le vers. L'imagination psychologiquement épique de Gérard ne se pliait à aucune forme autre que le récit avec toutes ses miraculeuses diaprures.

Baudelaire qui survint en ce genre, songea aussi et surtout à conter des anecdotes et présenter brièvement des tableaux. Son livre de poèmes en prose semble comme un roman autobiographique dont sont élaguées toutes inutilités, tout lien trop vague à force d'être trop précis, toute figuration inutile d'une vie ambiante ; c'est à la promenade, à la terrasse des cafés, dans l'ennui de la chambre, par l'angoisse du crépuscule, un monologue ; une voix un peu enrouée dérange ses méditations ; les parfums, la musique les halent, au contraire, le long de ce fleuve de rêve, sans incidents et chemin

faisant ce grand esprit sensible, cet être qui inventa chez nous la mélancolie des choses en soi, le frisson du sanglot, du jet d'eau, des yeux de femme, des luxes et des bonheurs lointains, trouva dans quelque soir mélancolique, et sans doute saturé comme lui, de souffrance, le magnifique et terrible cantique des « Bienfaits de la lune ». Pourquoi est-il unique, isolé dans son œuvre, ce beau poème chantant ? Sans doute, les pieds liés par le respect d'une certaine norme, Baudelaire s'arrête là, comme il s'arrêta devant la forme sacro-sainte d'un vers dont il sentait peut-être déjà l'insuffisance. Peut-on dire d'ailleurs de ceux dont la vie est abrégée, qu'ils hésitèrent devant une innovation ; peut-être, quand vint les prendre le silence, préparaient-ils les choses que nous découvrons dans leurs œuvres avoir été seulement esquissées. Le livre de Baudelaire posait net la question du poème en prose. Il y en avait de deux sortes. L'un musical et dépassant la poésie, l'autre anecdotique et la précisant, ciselant des menuités, des acuités, des images de sensation qu'on ne voulait point parer de gemmes surchargeantes ; ces deux tentatives issues de la monotonie du vers.

Quelques esprits entrèrent dans cette voie. Il faut dire Mendès et Mallarmé. Mallarmé usa surtout de la seconde forme mais en la dotant d'un recul dans le temps, d'une précision dans le vague voulu du décor qui fut à ces heures sa marque (1). Mendès plus tard, je crois, reprenant le genre, y rechercha et y trouva de la musique ; mais non pénétrante et profonde comme dans les « Bienfaits de la lune », plutôt agile, narquoise souvent, ce furent scherzos et allegrettos. Puis d'autres essais suivirent, parmi lesquels il ne faut omettre Charles Cros, dont quelques pages de cette gamme sont d'une admirable préciosité, M. de Lyvron, ces deux-ci se rattachant au poème en prose plastique, et M. Cazalis, plus porté vers des notations musicales.

Ce sont poèmes en prose aussi, quoique peu épris de cadence, que les *Illuminations* de Rimbaud. Enfin le vers libre vint offrir ses richesses musicales, qui dépassaient celles du poème en prose bien rythmique, et Verlaine, dans *Jadis et Naguère*, contant en son rythme léger des anecdotes, détruisit un peu l'autre gamme, celle du *Galant Tireur* ou de *Padre Pugnaccio* (2).

(1) Il faut ajouter qu'il y a dans la construction de la *Tentation de saint Antoine* de Flaubert des fragments de poèmes en prose. Il y en eut certainement davantage dans la première version comme le prouve le fragment de Smahr (dans *les Champs et les Grèves*) L'*Ahasverus* de Quinet contient des strophes qui sont intentionnellement des poèmes en prose, mais intentionnellement, pas plus, car le très beau livre de Quinet est dépourvu de toute la musique ou plastique qui constitue le poème en prose.

(2) Il serait tout à fait injuste de ne pas signaler quelques jeunes efforts vers le rajeunissement de cette forme, entre tous ceux de M. Paul Fort.

Ce bref résumé d'une histoire du poème en prose, qui n'a point encore été faite et qui tentera sans doute un jour quelque critique, nous a entraîné bien loin de Bertrand; aussi loin que les dernières formes raffinées, musicales, allitérées le sont de son premier schéma, si bref, si strict, si lapidaire.

Gaspard de la Nuit a bien un peu vieilli; non de forme, aucunement; mais parce que le décor médiéval dont il sertit à chaque page une facette nous est devenu bien étranger. On a reproché à quelques nouveaux écrivains quelque retour au moins extérieur à ce décor, un maniement qu'on trouva excessif de chevaliers, de casques et d'épées. Ce n'est plus la même chose. Il fut commode, pour donner une réalité plus complète au personnage intérieur que l'on voulut dépeindre, de figer son extériorité en cette allure simple et plus hiératique que les costumes d'érudition détaillée. Ce fut pour simplifier l'homme agissant au point de vue de l'homme pensant, d'accord avec cette théorie du symbolisme qui est (que tels adeptes le sachent ou non) d'augmenter les recherches sur la psychologie intérieure du personnage en élaguant comme inutiles, et nulles vis-à-vis de son être intime, les allures ordinaires de la vie, que nous eûmes l'occasion de montrer l'homme en son effigie la plus nue, dans le plus simple et le plus général des décors, la rade, la ville, le temple, la terrasse.

Les romantiques, bien au contraire, las de la prétendue psychologie de leurs devanciers, songèrent surtout à profiter de toutes les ressources de l'extériorisation, des gestes de l'homme, de ses terreurs, de son décor. Et comme celui de leur temps, sauf à certains comme Gautier et Nerval, leur semblait gris, ils remontèrent aux quelques fragments pittoresques, imbriqués encore dans la France de la Restauration, aux églises et par là au moyen-âge, en ses formes d'aventures, de foi, de sorcellerie, de supplices et d'âmes fortes capables de grands crimes. On peut dire aussi que ce n'est pas inutilement que les pères de ceux qui furent les écrivains romantiques avaient sillonné l'Europe en soldats; il en demeura à leurs enfants, il s'en imposa à leurs cadets l'amour de l'exotisme, des paysages autres et des grandes scènes jouées dans le lointain. C'est surtout à l'aube du romantisme que cela est vrai, que ces deux ordres de recherches furent en honneur.

Bertrand, qui est justement de cette heure où le romantisme, dégagé des tentatives néo-classiques, se précisait, est à sa façon une manière de microcosme du romantisme en sa première exubérance. Sa table des matières est comme un catalogue des sujets que plusieurs de ceux qui

vécurent aimèrent traiter. Voici la Hollande qui les attira tant, dont Gautier fut tant préoccupé, Harlem « et le canal où l'eau bleue tremble, et l'église où le vitrage d'or flamboie et le stoël où sèche le linge au soleil et les toits verts de houblon » ; voici déjà un Breughel : « Ce qu'il voit encore, ce sont des soudards qui dans le parc empanaché de gigantesques ramées, sur de larges pelouses d'émeraude, criblent de coups d'arquebuse un oiseau de bois fiché à la pointe d'un mai. » Un souvenir des beaux défilés de Rembrandt ou de Van der Helst, en ces lignes : « Mais le chevalier Melchior avait développé un parchemin authentiqué des armes de l'empire. Ordre, lut-il, d'arrêter le boucher Isaac Van Heck, pour être l'assassin, pendu, lui, pourceau d'Israël, entre deux pourceaux de Flandre. »

« Trente hallebardiers se détachèrent à pas lourds et cliquetants de l'ombre du corridor. — Feu de vos hallebardes, leur ricana le boucher Isaac. Et il se précipita d'une fenêtre dans le Rhin. »

Si vous voulez voir en lui des traces de Jean Steen, voyez « l'insoucieux bourgmestre qui caresse de la main son menton double, et l'amoureux fleuriste qui maigrit l'œil attaché à une tulipe, et la bohémienne qui se pâme sur sa mandoline, et le vieillard qui joue du Rommelpot et l'enfant qui gonfle une vessie ».

« Et les buveurs qui fument dans l'estaminet borgne, et la servante de l'hôtellerie qui attache à la fenêtre un faisan mort. »

Avec cette attirante Hollande, ce qui capte le plus les romantiques ce sont le vieux Paris, les routes près des donjons, et surtout l'Espagne et l'Italie, une Italie et une Espagne de chimères, vraie comme la forêt des Ardennes, vaine comme la Navarre où Biron et Longueville déclament leur amour en versets.

Nous lestrouverons dans Bertrand : un vieux Paris, avec « des turlupins qui courent joyeusement vers la place du marché, d'où le vent chassait des étincelles de paille et une odeur de roussi, » avec des cloches : « les cloches fêlées carillonnaient là-haut, dans les tours de Saint-Eustache le Gothique — Dindon, dindon, dormez donc, dindon » des places publiques où autour des feux de brandons s'acoquinent les gueux de nuit, les gens de guet et les procureurs ; et passe le raffiné.

« Mes crocs aiguisés en pointe ressemblent à la queue de la Tarasque, mon linge est aussi blanc qu'une nappe de cabaret » et mon pourpoint n'est pas plus vieux que les tapisseries de la couronne...

N'est-ce pas la Marion Delorme au bras du duc de Longueville. Trois bichons la suivent en jappant, elle a de beaux diamants dans les yeux, la jeune courtisane. Il a de beaux rubis sur le nez, le vieux courtisan.

Et le raffiné se pavanait le poing sur sa hanche, coudoyant les prome-

neurs et souriant aux promeneuses Il n'avait pas de quoi dîner ; il achète un bouquet de violettes. »

Tout ce vieux Paris sent son Callot et aussi son Abraham Bosse et se clôt sur ces calmes eaux-fortes si sereines, la *Messe de minuit* et le *Bibliophile* ; la *Messe de minuit* surtout est une des plus jolies pages de Bertrand ; à côté d'elle plaçons les *Reîtres*, les *Grandes Compagnies* ; celle-ci tragique comme une ballade allemande, mais d'une concision et d'une sobriété toute particulière à Louis Bertrand.

Son Espagne et son Italie, c'est la Picaresque et la Romaine des petits abbés, celle des chansons de Musset, celle de la Camargo du même. L'Espagne plus colorée en détail mais moins creusée que celle de Clara Guzul. Des Andalouses au pas de leurs mules supplient les Notre-Dame ; les bandits causent dans les halliers sous la main de la loi ; les dépouilles du justicier sont partagées et serviront plus tard aux bons compères pour acheter des geôliers quelques adoucissements avant le garrot. En Italie, le diable se tapit dans la manche de Padre Pugnaccio, il était déjà venu à Rome voir le pape, avec Faust. Voici le petit poème, l'un des plus réussis, sinon le plus parmi ces fantaisies :

« Padre Pugnaccio, le crâne hors du capuce, montait les escaliers du dôme de Saint-Pierre, entre deux dévotes enveloppées de mantilles, et l'on entendait les cloches et les anges se quereller dans la nue.

L'une des dévotes, c'était la tante, récitait un *ave* sur chaque grain de son rosaire, et l'autre, c'était la nièce, lorgnait du coin de l'œil un joli officier des gardes du pape.

Le moine marmottait à la vieille femme « Dotez mon couvent ». Et l'officier glissait à la jeune fille un billet doux musqué.

La pécheresse essuyait quelques larmes ; l'ingénue rougissait de plaisir ; le moine calculait mille piastres à douze pour cent d'intérêt et l'officier retroussait sa moustache dans un miroir de poche.

Et le diable tapi dans la grande manche de Padre Pugnaccio ricana comme Polichinelle. »

Il y a encore bien d'autres choses dans ce petit livre, il y a des frissons de nuit, ces déformations d'images si chères à Gautier, quand il écrivait *Onuphrius*. Il y a des notes calmes et reposées : « Ma chaumière aurait l'éché la feuillée de bois pour parasol, et l'automne, pour jardin, au bord de la fenêtre, quelque mousse qui enchâsse les perles de la pluie, et quelque giroflée qui fleurit l'amande. » Il y a ce que Bertrand pensait du destin de son livre : « Il aura subi le sort de tout ce qui meurt, après avoir une matinée peut-être amusé la cour et la ville qui s'amuse de peu de chose », mais que plus tard l'ouvre un bibliophile, « sa curiosité délivrera le frère

essaim de mes esprits qu'auront emprisonné si longtemps des fermaux de vermeil dans une geôle de parchemin.

Et ce sera pour lui une trouvaille non moins précieuse que l'est pour nous celle de quelque légende en lettres gothiques, écussonnée d'une licorne ou de deux cigognes. »

Que fût devenu Bertrand, s'il eut vécu. Ses proses nous donnent l'idée d'un artiste sobre, consciencieux, sincère, érudit. Sa préface accentue encore l'idée qu'on peut se faire de sa science du décor et de son habileté de le manier. De plus, elle nous le révèle humoriste preste à dresser une silhouette, paré de philosophies. Chose rare parmi les débuts des romantiques, Bertrand est exempt d'emphase et n'utilise guère les procédés de vieille rhétorique dont Hugo ne se débarrasse que fort tard et même jamais complètement. Je pense qu'il eût fait bonne figure avec Gautier, avec Nerval, avec ces sages du romantisme, et en même temps ses plus robustes créateurs.

PASSÉ LE DÉTROIT

Passé le Détroit, de M. Gabriel Mourey, nous traduit des sensations d'Angleterre sinon relatives, au moins très franches, et rendues en leurs détails d'une forme experte. Le livre se compose de deux parties : 1° des descriptions de la vie ; 2° des études d'art. Les descriptions de vie sont alertes : « Les rues de Londres, les nuits de samedi, les rues à boutiques de victuailles resplendissent de lumière et de foule. Jusqu'à plus de minuit, à cause du repos du lendemain, c'est un marché ouvert qui envahit la chaussée de petites charrettes gorgées de fruits, de viandes, d'un tas d'objets disparates, ustensiles de cuisine, vieux outils, tout un bric-à-brac d'arrière-boutique de faubourg ; la circulation des voitures s'interrompt ; les bars sont envahis ; tout le monde marche au milieu de la rue. Des revendeurs, des brocanteurs offrent à prix dérisoires des chaussures et des vêtements, des chapeaux, des livres, de la vaisselle, l'étal des boucheries épouvante ; l'horreur des charniers s'en dégage, l'odeur fade de la viande fraîche sous l'éclat bruyant du gaz qui fulgure en herses serre le cœur ; là, sur une table de marbre, des pyramides de lapins égorgés s'entassent ; les milliers d'yeux noirs jaillis semblent des clous de jais... c'est le triomphe du fonctionnement vital, inférieur de toute l'humanité formidable de la métropole. On pense à des repas de sauvages, de brutes sanguinaires... » Le Londres de M. Mourey n'est pas toujours aussi gigantesque, des silhouettes bien modernes hantant sa vision de Londres et le nom de M. Arthur Meyer

voisine avec celui de Rossetti. D'ailleurs, si ce Londres ou ce Buckingham sont habilement traités, j'ai hâte de passer à la seconde et plus importante partie du livre, à l'étude d'art consacrée aux préraphaélites.

Quoique ces notes ne soient pas suffisamment munies de considérations générales, mettant en sa place dans l'histoire de l'art le mouvement préraphaélite, elles viennent à leur heure, car il manquait au lecteur français quelque chose qui lui donnât un tableau général de ce mouvement d'art, autre chose que les essais antérieurs, incomplets toujours, qu'ils fussent bienveillants ou malveillants. Ce mouvement est apparemment double, soit composé de peintres et de poètes ; en réalité il est très simple et cela en est la beauté. « De toutes les influences extérieures que nous subîmes depuis vingt-cinq ans, celle de l'Angleterre apparaît la plus manifeste » ; ceci est inexact, car au contraire les poètes et les peintres préraphaélites n'ont eu aucune influence directe, chez nous ; ils ont marqué peu de cerveaux et n'ont modifié la ligne d'art que de quelques plasticiens ; — ce qui est vrai c'est que de ce mouvement mal connu on ne retint d'abord que ceci ; qu'une très large tentative d'art intégral venait d'être tentée, avec succès. La beauté du mouvement préraphaélite n'est pas tout d'avoir fourni telle belle ou pâle effigie, telle belle strophe, mais surtout d'avoir donné cet exemple d'un groupe d'hommes voulant à tout prix échapper à la vie ambiante, pour créer des moments de beauté pour toutes les lignes de l'art ; c'est cela leur recherche (plus ou moins heureuse quant aux résultats) d'orner de façon harmonieuse toute une maison, depuis la large toile qui en sera la parure, jusqu'au papier-garde d'un livre qu'on prend le soir, du marteau de porte jusqu'à la plinthe des hauts étages qui est leur gloire la plus pure. Ils voulurent montrer que la proportion des lignes et l'harmonie des couleurs sont causes efficientes et physiques du bonheur et du malheur. Et là, guidés par les sûrs instincts du contraste, eux poètes-peintres perdus dans la cité grossière, ils collaborèrent au progrès humain. Ce n'était pas sans doute la première fois qu'on affirmait cette idée ; nulle part elle n'est exprimée plus sérieusement, plus complètement qu'aux époques du style Louis XV. Enlacer le monde de grâce universelle vaut de chercher à le séduire par une présence perpétuelle de sévère beauté, mais ce dernier exemple était bien oublié et le courant à remonter ardu.

M. Mourey sera peut-être étonné de me voir, en somme, attacher beaucoup plus d'importance aux intentions des préraphaélites qu'à leur bel effort. Mais je ne vois point d'autres reflets de leur existence, chez nous. Je ne vois qu'ainsi les traces de cette immense influence. Ce ne sont pas les quelques mauvaises toiles qui signalent leur passage dans notre rayon, quelques œuvres de poésie trop nettement calquées d'un Tennyson plutôt

que d'un Rossetti qui infirment ce que je dis là. D'ailleurs, je penserai de même que l'influence wagnérienne chez nous fut surtout de nous montrer un homme ayant été courageusement tout au bout de son rêve, si éloigné qu'il *parût* être de celui de ses contemporains. Le Temple du Graal c'est celui de la Volonté, et le Graal c'est peut-être le futur théâtre. Wagner pour nous c'est Bayreuth, c'est la preuve de puissance, la preuve de séduction, de moralisation des élites, ou moins des minorités riches, par l'art, la preuve qu'elle sont déplaçables, que peut-être de grandes œuvres pourront de nouveau trouver les grands publics ; c'est là que se traduit l'influence de Wagner réelle, et non dans tel ou tel musicien sans formule personnelle et le rayon de beauté qui s'échappe de l'œuvre artiste, ou des préraphaélites ou de Wagner, n'est sensible, je crois, réellement, qu'à ceux qui voient leurs périodes d'art bien closes et peuvent, de par là, les classer et rechercher plus loin qu'eux.

Les silhouettes des artistes que donne M. Mourey sont amusantes. J'ai goûté son Swinburne, et surtout son William Morris ; et un trop bref Watts, un Walter Crane juste.

MYLORD HYLANDT

C'est une bien autre Angleterre que nous dépeint M. Robert de Bonnières ; c'est celle qui fonde des colonies pour y répandre le commerce et la foi, qui envoie d'immenses steamers chargés de bibles, sur tous les coins un peu empreints encore d'hérésie ou de fétichisme, c'est l'Angleterre gradualiste, où rayonne la pairie, bien au-dessus de la banque, si supérieure au commun des mortels. Lord Hylandt est, au début du livre, un grand seigneur religieux, pétri dans l'idée de Dieu, nourri dans l'idée de pairie, soutenu dans l'existence par des désirs de propagande religieuse, même à main armée. La silhouette du lord est bien tracée ; ce sont d'ailleurs ces petits côtés un peu satyriques du livre qui sont les meilleurs, comme en général dans les autres livres de M. de Bonnières. Or, ce lord empreint de Dieu, rencontre au lit de mort d'un missionnaire, d'une sorte de Livingstone et dans les conversations d'un roi nègre, son chemin de Damas ; mais au lieu d'y voir, dans une lumière étincelante, son dieu, ce qu'il y aperçoit c'est le culte de la charité et de la solidarité humaine ; et de ce jour le terrible et hautain lord est un homme bon et compatissant. M. de Bonnières lui donne raison, nous aussi. Il y a longtemps que le problème était posé et résolu. Ajoutons qu'il n'avait jamais été posé dans ce milieu, et que si le livre ne remplit pas (ce que nous ignorons) son titre d'histoire véritable, c'est en tous les cas une histoire des plus probables et sans doute prophétique.

LE FRISSON DE PARIS

Comment la princesse Badisteano traverse la vie, attachée d'abord uniquement à son frère, lequel est trop beau et de façons trop acceptantes jusqu'à ce que le coup de foudre la renverse, à la vue d'un cycliste qui est le roi de la jeunesse dorée, et fils d'entrepreneur, en ce cas ayant dû traiter avec le marquis d'Effiat pour être reçu dans le très grand monde et au club tenu par Charley, comment ces amours et amitiés de la princesse d'origine roumaine sont contrariés par un mariage de la dite dame avec un jeune duc français, voilà l'essentiel du roman. Des finesses intéressantes y sont tissées. La princesse Hélène Badisteano ressemble trait pour trait à la Samori, jeune danseuse aimée de l'ami intime du duc de Mercœur, époux de la princesse Hélène. Cette ressemblance gêne horriblement le duc de Mercœur, et la pensée que la physionomie de sa femme et celle de la danseuse ont pour fonds une sorte de mobilité scénique, que toutes les deux elles sont un peu trop belles le fait souffrir. Et pourtant, quand la danseuse doit quitter l'ami, avec lequel elle vivait simplement et bourgeoisement, elle se tue, tandis que Mercœur a comme dernière vision de sa femme, qu'il est resté longtemps sans revoir, après procès et scandales, un élan de celle-ci vers un vieux ténor réduit à parler, de vétusté. Les silhouettes heureuses ne manquent pas : Montréal, l'ancien *raffiné* devenu, par alliance, une des garanties du trône, de l'autel et de la morale, mais que fait taire à volonté Catherine Beaujeu qui l'a fort nourri et logé, des clubmen pauvres et ambitieux, canailles pour garder les apparences de la vie riche et élégante, et un magnifique Chincholle.

GUSTAVE KAHN

Je dois remettre au mois prochain le poète Barbusse et le très intéressant poème de Charles-Henry Hirsch, *Priscilla*, et le Bakounine nouvellement publié par la librairie Stock.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Ames de Couleur, par M. HENRY MAUBEL. Édition du « Réveil ». — *Hélie*, par M. LÉON PASCAL. — *Les Cheveux*, par M. LÉON TRICOT. Liège, Miot et Jamar.

Les *Ames de couleur* pourraient, comme toutes les œuvres de M. Maubel d'ailleurs, s'intituler « Journal d'une âme ». Dans tous ses livres, en effet, l'auteur se raconte. Son héros principal, c'est toujours lui-même. M. Maubel est un observateur subtil à qui rien de la vie matérielle et sentimentale n'échappe. C'est aussi un observateur timide qui sent les choses d'une façon trop délicate — et jusqu'à un certain point trop enfantine et trop naïve — pour oser exprimer publiquement ses sentiments. Il appartient à cette catégorie d'êtres qui passent silencieusement et avec une apparente indifférence au milieu des foules, de leurs plaisirs, de leurs joies, de leurs souffrances, et qui pourtant ont tout vu, tout senti, qui se sont plongés jusqu'au cœur dans ces plaisirs, ces joies ou ces souffrances. Ils jouissent et souffrent de tout cela, mais à leur manière. Leur âme est un clavier qui vibre au contact du monde, mais avec des raffinements que le monde ne soupçonne pas. Je croirais bien que M. Maubel ne jouit véritablement de sa journée que le soir, fenêtres et portes closes, lorsqu'il peut suivre tous ses actes sans craintes et sans distractions. Il les voit alors avec des yeux de rêve. Il les voit tels qu'il voudrait les avoir vécus. Car le rêve a ceci de particulier chez lui qu'il est plutôt transformateur que créateur. Il met de la poussière d'or sur la vie réelle, il étouffe les bruits durs ou discordants, il diaphanéise les êtres et les choses. L'auteur des *Ames de couleur* rêve plus par le cœur que par l'esprit. A travers la réserve de ses phrases, on sent un amour très vif de la vie, un besoin d'affections plus tangibles que des affections d'êtres immatériels et même de la volupté et de l'épicurisme. C'est un sentimental et un sensualiste délicat teinté de mysticisme. Christian, son frère spirituel, et qui n'est que M. Maubel lui-même vu dans la glace que lui présente la Chimère, vit plus dans la réalité que dans le rêve. Mad et Miette, ses deux amantes immatérielles, ne sont que deux fantômes à travers lesquels

il aime d'un amour réel. Ce sont deux statuettes sur lesquelles il se livre à des incantations amoureuses, deux vierges à l'horizon de son amour où ses passions vont se cristalliser et s'épurer. Il transporte la vie réelle dans le rêve pour pouvoir mordre sur ce qu'il y a de meilleur en elle. Ses descriptions notamment sont tout imprégnées de volupté. C'est un dégustateur de paysages. Quelques-uns de ceux qu'il peint dans les *Ames de couleur* sont caressants comme de la soie ou du velours. D'autres ont le piquant des boissons fines. D'autres donnent le vertige, comme des gouffres. Citons notamment la description d'un carrousel où Christian est hypnotisé par le tournoiement fou d'un kaléidoscope d'or, de flammes et de musique.

Ce sont ces pages-là, les pages descriptives, que nous préférons. L'auteur, du reste, y est plus personnel que dans les conversations qu'il prête à ses personnages. Ici, il n'a pas toujours su se garer suffisamment de Maeterlinck. Nous comprenons l'attrance que M. Maeterlinck doit avoir pour M. Maubel. Mais Maeterlinck est lui aussi un gouffre sur lequel il est dangereux pour un écrivain d'aller se pencher. Il vaut mieux l'admirer de loin. Il a inventé pour ses personnages une manière de conversation qui est chez lui ce qu'est l'antithèse chez Hugo. M. Maubel ne s'est pas assez défié de cela et ses héros parlent quelquefois comme ceux de Maeterlinck. Le péché, certes, est véniel. Mais pour des œuvres ciselées — et les *Ames de Couleur* sont de celles-là — la critique a le droit d'employer la loupe. Ici, elle a même d'autant plus de raison de le faire que M. Maubel possède une personnalité suffisamment accusée pour n'avoir pas besoin d'emprunter des gestes à n'importe lequel de ses pairs.

Hélie est un adolescent passionné qui abandonne une ville perdue au fond d'une vallée, obscure pour gravir une route qui mène vers des forêts et des rochers mystérieux. Au début de son voyage, il rencontre la belle Ayglande dont il se fait aimer. Mais à peine a-t-il goûté les premières joies de l'amour qu'il en découvre toute la vanité. Un vieillard aveugle — un poète — qui vient à passer en chantant, lui relève le front, attise par ses mélodies le feu mourant de son cœur et Hélie, reprenant son chemin, va chercher vers les forêts obscures un idéal moins illusoire que l'amour, tandis qu'Ayglande, désespérée, se suicide en se précipitant du haut d'un roc. Cependant les ronces déchirent le corps d'Hélie, les pierres lui meurtrissent les pieds ; à mesure qu'il avance, les objets s'acharnent contre lui comme une meute enragée. Plus il monte et plus la douleur l'écrase. A la fin, vaincu, il dégringole, et aux gens de la vallée qui viennent au devant

de lui « pour savoir quel dieu règne sur les cimes », il montre avec tristesse son cœur vide. A ce moment passe un convoi funèbre. C'est le cadavre d'Ayglande qu'on emporte. La lumière se fait en lui. Il comprend qu'il est allé chercher le bonheur trop haut, que l'homme doit le découvrir dans l'humiliation, dans la résignation, dans le contentement que procure le spectacle des êtres que nous rendons heureux, et il prêche la fraternité.

M. Paschal s'est chargé, dans une note placée à la fin de son œuvre, d'en révéler le caractère allégorique. « Hélie est l'humanité entière qui gravit les siècles. — Ainsi jadis Stendhal et Musset, éblouis par les fastes épiques de leur enfance, rêvèrent une vie frémissante, puis s'enivrèrent dans les langueurs et les frénésies de l'amour. Puis des penseurs voulurent créer une philosophie idéaliste sans réussir qu'à témoigner de la vanité de leur tentative. De ces rêves abattus il demeura un accablement, et comme Hélie, interpellé par la foule, les poètes répondirent par des sanglots et des blasphèmes. Puis une génération nouvelle proclama que la morale individuelle devait s'effacer devant la morale sociale et qu'une ère de charité devait surgir réparatrice de toutes les souffrances. »

Le sujet, comme on le voit, ne manque pas d'envergure. Il est peut-être un peu colossal pour un débutant. Un Shakespeare ou un Goethe, seuls, pourraient en supporter le faix avec aisance. Aussi ne s'étonnerait-on pas si nous disions qu'il a écrasé M. Paschal. Nous ne le dirons pas parce que M. Paschal a eu le bon esprit de ne pas rester en dessous. Il a fait un bond de côté. Il a silhouetté son œuvre au lieu de s'éténuer à la réaliser. Au lieu d'y mettre de la force, il y a mis de la grâce. Si nous ne trouvons pas dans *Hélie* le dramaturge et le penseur que le sujet réclamait (et la jeunesse de M. Paschal en excuse l'absence), nous rencontrons un artiste qui a tracé plusieurs scènes — notamment les scènes d'amour — avec une poésie captivante. Il convient également de louer l'auteur de son style pur, imagé et chaud.

Dans l'œuvre d'un débutant, c'est d'ailleurs moins le sujet pris en lui-même qu'il importe de considérer que les qualités révélées par l'auteur à l'occasion de cette œuvre. C'est également ce que nous nous contenterons de voir chez M. Léon Tricot. Les sujets des contes qu'il publie sont en général assez minces, mais il les a écrits avec un brio qu'on rencontre de moins en moins chez les jeunes. L'auteur des *Cheveux* n'est pas une âme lasse, on ne trouve pas de soupirs au bout de toutes ses phrases; c'est au contraire un ardent que la vie requiert et transporte. Il se rue sur elle avec frénésie, mord à ses joies et à ses passions. Son livre est un recueil de

petites histoires passionnelles écrites d'une plume mordante, furetante et coupante et qui révèle des qualités intéressantes d'observateur et des dons merveilleux d'expression. Voici, à titre d'exemple, la description d'un paysage de nuit, que traverse l'héroïne du premier conte :

« Devant elle, en larges nappes d'obscurités ci et là semées d'étoiles, la campagne dormait, infinie... Des arbres, au lointain, trouaient, en gestes brusques de bras détendus, l'ombre sereine... Comme d'une croisée aux ténus rideaux d'arc-en-ciel — pâles plutôt, — elle eut la vision soudaine d'un pays de songe et de merveilles. Des plaines, à perte de vue, s'alan-guissaient, bris d'excessives et aveuglement torturantes féeries, voilées de crêpe : de bleues, de mauves, de grises, — amoncellements hypnotiseurs d'ocre et de cendre, où sous des écrasements de vagues et indécisés ténèbres, s'évanouissaient des harmonies stellaires, en pleurs d'archet, en effeuille-ment douloureux — combien profondément mystérieux ! — de pétales de fleurs funéraires Une chanson, comme issue d'une invisible âme très douce, s'éternisait dans du silence. A certain moment, — repos court de l'énigme, — tout se précisa fébrilement. Elle vit des assombrissements de forêts étranges, où croissait, en débauches de teintes, toute la flore adorablement colossale des grandes corolles vénéneuses. Des massifs noirs aux vastes épouvantes surgissaient de recoins ignorés, — tandis qu'au ciel, à présent clair, flamboyant des flammes lunaires éparpillées, érubesçait, en symphonies ardentes, l'astre aux longs jets de lumière, — irradiantes caravanes de rayonnements et de splendeurs... »

Le psychologue, bien qu'il soit plus superficiel que le descripteur, a, lui aussi, ses côtés attachants. Dans *Celle qui passe*, notamment, il a traduit des états d'âme avec un sentiment et une acuité de vision pleins de promesses.

HUBERT KRAINS

Prochainement, comptes rendus des *Villages illusoires*, par M. Verhaeren ; d'*En Symbole vers l'Apostolat*, par M. Elskamp ; de *Vers l'âme*, par M. Remouchamps ; des *Disciples de Saïs*, par Novalis (traduction de M. Maeterlinck) ; de *Par les Chemins*, par M. Paul Arden ; des *Estuaires d'ombre*, par M. Fontainas, etc.

REVUE DES LIVRES

M. Witte et les Finances russes, par E. DE CYON. Vol. in-8°; 5 francs. Paris, 1895.

Ce volume fit quelque peu de bruit, bien que la presse russophile s'abstint et pour cause d'en parler. C'est une attaque très vive contre le ministre actuel des finances de S. M. le Tzar. La riposte a été autant vive et l'auteur M. de Cyon a été de belle façon déshabillé par M. Witte qui ne s'est nullement lavé des formelles accusations de l'ancien directeur du *Gaulois*.

Le livre dont nous parlons est d'une lecture très aride et quelque peu ardue. Il est tout hérissé de chiffres car M. de Cyon dissèque les budgets, les emprunts russes. Les roubles-or, papier, crédit, les francs et les livres sterling papillottent devant les yeux des lecteurs qui relisent et enfin voient. Oh! ce qu'ils voient n'est rien moins qu'agréable pour eux s'ils sont propriétaires de valeurs russes. En effet, M. De Cyon démontre d'après des documents officiels que les finances russes sont dans un état déplorable et que les porteurs de valeurs russes sont destinés à perdre leur argent. M. De Cyon, qui fut autrefois chargé des intérêts financiers de la Russie en France, démontre aussi non moins clairement que S. E. M. Witte agiote pour son propre compte et celui de ses amis.

Il y a dans ce livre d'un juif des notes bien suggestives pour les antijuifs; Drumont qui en a parlé n'a pas mis en lumière ce qui concerne les rapports de Rothschild et de S. M. le Tzar dont M. De Cyon parle trop peu, mais suffisamment pour faire comprendre qu'il aurait pu en dire bien plus.

Malgré son aridité, il faut lire ce livre pour comprendre le fonctionnement de certains organes de la société capitaliste, voir les relations des financiers et de la presse, saisir les beautés de l'autocratie dont l'auteur est un ardent défenseur.

M. Witte et les Finances russes est un ouvrage indispensable au sociologue et au criminologue qui veut connaître la criminalité occulte et au financier qui veut faire des affaires en Russie et par suite connaître les fonctionnaires qu'il a besoin d'acheter.

Almanach de la Question sociale, année 1895, sous la direction de P. ARGYRIADÈS. Vol. in 8°; 1,50 francs. Paris, 1895.

C'est un livre de propagande auquel ont collaboré toutes les nuances du socialisme. Les «Sozial-Demokrat» sont représentés par Bebel, Guesde, Brissac; les socialistes politiques et parlementaires par Berthelot, Millerand, Fournière, Jaurès; les blanquistes parlementaristes par Vaillant, Landrin; les socialistes libertaires plus ou moins anarchistes par Ajalbert, Domela-Nieuwenhuis, Mirbeau, Louise Michel, de Lasalle, Marianne; les allemanistes par J.-B. Clément, Allemane, etc.

A ces socialistes se joignent d'autres qui le sont fort peu mais dont le fragment publié est imprégné de socialisme; il y a du Rochefort, du Zola, du Magalhaes Lima, etc.

L'Almanach d'Argyriadès est bien fait; semé de portraits et de vers, contenant des sta-

tistiques et des nouvelles, des articles de critique sociale et des maximes, l'*Almanach de la Question sociale* est un livre d'une lecture facile. Il récrée et instruit ; il propage la bonne parole et œuvre bellement. On souhaite que dans la vie et dans la lutte contre le capitalisme l'union entre les diverses écoles du socialisme se fasse comme elle s'est faite pour ce livre.

L'Anarchie passive et le comte Léon Tolstoï, par MARIE DE MANACÉINE.
Vol. in-8° ; 2 francs. Félix Alcan, éditeur. Paris, 1895.

Dans la *Société nouvelle* nous rendîmes compte lors de son apparition chez l'éditeur Perrin du livre de Tolstoï, *Le Salut est en vous*. Pour nous cet ouvrage était un chef-d'œuvre de logique et de raison. M^{me} de Manacéine ne partage point cette manière de voir. Pour le dire, elle a publié le petit volume dont nous parlons. En le recevant, je le trouvais accompagné d'une bibliographie toute faite qui nous apprend que M^{me} de Manacéine est célèbre dans sa patrie et connue en France. On y lit cet éloge que pour l'instruction de nos lecteurs nous reproduisons :

« M^{me} Marie de Manacéine, femme de foi, femme de science, ne se contente pas, dans son nouvel ouvrage : *L'Anarchie passive et le comte Tolstoï*, de combattre Tolstoï avec ses propres armes, en démontrant qu'il a mal interprété l'Évangile : à la lumière de la conscience humaine et s'appuyant sur les données les mieux établies de la physiologie, de la biologie, de la sociologie, elle réfute avec autorité les doctrines antisociales qui se font jour dans le *Salut est en vous*. Mais M^{me} Marie de Manacéine n'a pas écrit seulement un livre de clairvoyante critique : cette réfutation de l'anarchie est encore et surtout la sincère profession de foi d'un esprit haut et profond, qui, après une carrière scientifique et littéraire de trente ans et davantage, formule ses plus intimes vues sur les questions fondamentales de notre temps — de tous les temps — et ouvre sur la science, sur la religion, sur la vie des aperçus souvent ingénieux et toujours personnels. »

Ainsi s'exprime sur elle-même M^{me} de Manacéine, mais ce n'est nullement la vérité. *L'Anarchie passive et le comte Léon Tolstoï* est un livre mal fait, plein d'illogismes, sans ingéniosité dans les aperçus, écrit sans sincérité et quelque peu grossier envers Tolstoï. Nous ne voulons pas relever toutes les incorrections de raisonnement que M^{me} de Manacéine a entassées dans son opuscule, cela n'en vaut pas la peine. Si cette dame célèbre fait de la physiologie comme elle fait de la sociologie, ses cours doivent être curieux, mais pas très instructifs. Souhaitons qu'elle ne fatigue plus le papier de ses réfutations insanes ; en tout cas ce n'est pas encore la science (?) de M^{me} de Manacéine qui détruira la doctrine de Tolstoï.

Le Socialisme devant le bon sens, par JULES LETAINTURIER. Brochure in-8° ; fr. 1-50.
Félix Alcan, éditeur. Paris, 1894.

Petit volume dans lequel l'auteur s'est proposé d'examiner si, à travers les programmes socialistes et parmi toutes les revendications formulées, il ne serait pas possible de s'arrêter à un programme définitif, à une série de revendications qui pourraient être facilement admises par tous.

M. Letainturier est sincère et assez impartial, mais il voit les choses petitement et il arrive au sujet de la famille, de la propriété et du travail à un programme presque semblable à celui des radicaux. Il est certain que la réalisation du programme de M. Letainturier serait une amélioration sur ce qui est, mais bien légère en vérité et nous

ne pensons point que les socialistes soient convaincus par l'auteur et se rallient à son socialisme édulcoré. En somme, brochure insignifiante qui n'aura pas grande influence sur le mouvement social.

En Plein faubourg, par HENRY LEYRET. Volume in-18; fr. 3-50.
G. Charpentier et Fasquelle, éditeurs. Paris, 1895.

M. Henry Leyret fut autrefois attaché au cabinet du ministre Waldeck-Rousseau; il abandonna l'officielle carrière et fut, avec Camille de Sainte-Croix, à la *Révolution* qui vécut peu. Depuis, pour vivre, il écrivit en des feuilles bourgeoises et eut l'ingénieuse, très ingénieuse idée de s'établir marchand de vin dans un faubourg parisien, à Belleville. Il resta là cinq mois à servir l'ouvrier et à l'étudier. Il nota et écrivit quelques articles que l'ancien *Figaro* — j'entends celui de Magnard — publia, heureux de cette aubaine. Ces articles réunis et accrus forment un volume que nous avons lu avec tout l'intérêt d'un roman et que nous relirons pour notre personnelle instruction.

Aucune critique à faire à ce volume, qui décèle chez son auteur un aiguisé esprit d'observation, une sereine tendance philosophique. Quelques pages sont écourtées, quelques traits sont seulement esquissés, cela se perçoit, mais qu'on se souvienne que ce fut écrit en l'an de terreur 1894, après la mort de Carnot. Il fallait se taire sur certains sujets. Souhaitons que M. Leyret nous donne bientôt le complément de cette œuvre indispensable à l'homme politique, au sociologue, au psychologue, au romancier et en général à tous ceux qui s'intéressent aux phénomènes sociaux.

En plein faubourg est divisé en trois parties : le Repos (estaminets, alcoolisme, misère, plaisirs, l'amour, les femmes); le Travail (les patrons, les salaires, les syndicats); l'Avenir (la politique, les réunions publiques...). Nous ne voulons rien dire de plus, car nous espérons et nous souhaitons que tous nos lecteurs liront ce livre.

L'Épiscopat sous le joug, par GUY DE PIERREFEU. Volume in-18; fr. 3-50.
Dentu, éditeur. Paris, 1894.

M. Daniel Auschitzky, en littérature Guy de Pierrefeu, est un ancien secrétaire de M. Naquet qui s'est adonné aux questions religieuses. Il publia l'année dernière un volume qui fit grand bruit et suscita foule de polémiques. *L'Épiscopat sous le joug* comprend une préface de M. E. Turquet qui n'a pas grande valeur, une pièce en trois chapitres qui en a encore moins et enfin une série de documents sur les évêques qui ont eux beaucoup de valeur. Le volume se termine par quelques notations sur les polémiques qui suivirent la publication de ce volume.

Fort intéressant pour l'étude psychique et sociale du clergé et aussi des dirigeants dans tout ce qui concerne la partie documentaire.

Les Abîmes, les Eaux souterraines, les Cavernes, les Sources, la Spéléologie, par E.-A. MARTEL. Un magnifique volume grand in-4° de 580 pages accompagné de 4 phototypies, 16 planches hors texte, 100 gravures d'après des photographies et des dessins de G. Vuillier, L. de Launay et E. Rupin et 200 cartes, plans et coupes; 20 francs. Ch. Delagrave, éditeur. Paris, 1894.

M. E.-A. Martel relate des explorations souterraines effectuées de 1888 à 1893 en France, Belgique, Autriche et Grèce, non seulement par lui, mais encore par divers autres savants français ou étrangers. Le sujet de ce beau livre — l'impression, les des-

sins, les cartes, le papier sont bien soignés — est l'étude de la spéléologie, c'est-à-dire l'étude des eaux souterraines, cavernes, sources, abîmes. Bien des explorations souterraines avaient déjà eu lieu, on s'y occupait toutefois surtout de paléontologie ou étude des fossiles; mais toute une catégorie de cavités était restée jusqu'ici vierge, ou à peu près, d'explorations : les abîmes, ces puits naturels qui, sous des noms variés, percent les plateaux calcaires, ces gouffres d'où les vieilles femmes prétendent voir sortir parfois le feu de l'enfer et qui, ouverts, vastes et dangereux, en pleins champs ou au bord des routes semblent sinistrement préparés pour les accidents, les suicides et les crimes. C'est là ce que l'auteur a tenté, et c'est à quoi il a réussi, en faisant appel aux ressources les plus perfectionnées de l'industrie moderne, et surtout à la bonne volonté, à l'endurance et aux capacités de nombreux collaborateurs. Ces explorations détaillées, avec de minutieux renseignements de topographie, géologie, température, atmosphère, hydrologie, etc., forment ce volume qui contient plus de trois cents illustrations, cartes, plans, gravures, etc. *Les Abîmes* est donc à la fois un livre de luxe et un livre de science. A ce dernier égard il sera fructueusement — nécessairement même — lu par les géologues, les paléontologues, les géographes, les hydrologues, etc.

L'Évolution littéraire dans les diverses races humaines, par CH. LETOURNEAU.
Volume in-8° ; 8 francs. L. Bataille. Paris, 1894.

M. Letourneau continue son utile et très intéressante série de l'étude de l'évolution sociale (mariage et famille, propriété, politique, juridique, religieuse, morale) par un volume sur l'évolution littéraire. Cet ouvrage est autant attrayant que les précédents et autant instructif.

Ce n'est pas une histoire complète de la littérature, c'est l'indication des phases principales par lesquelles elle a passé, de sa genèse fort lointaine, époque où elle n'avait ni écriture, ni même des mots pour se manifester. Letourneau prouve que la littérature se rattache étroitement à l'anthropologie, et aussi que la littérature est intimement liée au milieu social. « Partout, écrit justement l'auteur, les manifestations littéraires suivent pas à pas et rigoureusement les métamorphoses progressives ou régressives de l'état social. . Ainsi rapprochée des phases sociales qui l'inspirent et la dominent, la littérature éclaire la psychologie des peuples et des races; son étude devient un puissant moyen d'investigation sociologique. »

Le plan de ce livre est le même que celui des précédents : Les origines d'abord avec l'esthétique animale, suit la littérature dans les races nègres, puis dans les races jaunes, dans les races blanches; vient enfin une rapide vision du passé, du présent et de l'avenir de la littérature.

Du présent, Letourneau écrit : « Actuellement la littérature non seulement de la France mais de l'Europe, ressemble à la société politique contemporaine; elle s'est à peu près débarrassée du joug-antique, mais ne sait pas du tout où elle va... Ce serait une époque de décadence si l'on ne sentait poindre un grand mouvement de transformation sociale et par suite littéraire. » Pour l'avenir, Letourneau voit une littérature plus altruiste, chantant l'aide mutuelle.

En somme, volume que, avec les précédents du même auteur, nous aimerions à voir lire par tout le monde, car il montre la véritable histoire de l'humanité.

A. HAMON

LE MOIS

Les électeurs du canton de Berne avaient à se prononcer le 5 février sur le maintien ou la suppression de la vaccine obligatoire.

La suppression a été décidée.

L'obligation de se faire vacciner existait à Berne depuis 1849, mais de tout temps elle a eu de nombreux adversaires.

Le Grand Conseil était justement occupé d'élaborer une nouvelle loi sur la vaccination dans laquelle le principe de l'obligation était encore une fois consacré. Les adversaires n'ont pas voulu attendre que la loi fût adoptée par le Grand Conseil. C'est là un fait important car on sait quels sont les résultats désastreux apportés par la méthode vaccino-itaire.

La revue américaine *The Forum* donne des renseignements instructifs sur la situation des bibliothèques dans le nouveau monde.

En Angleterre la première bibliothèque publique n'a été ouverte qu'en 1852 et le nombre de ces établissements s'élève aujourd'hui à 165 seulement. Dans le seul État de Massachusetts, aux États-Unis, sur 521 villes que compte cette section du pays, 248 possèdent des bibliothèques publiques. Il existe en outre dans les États 23,000 bibliothèques scolaires souvent très bien pourvues et dont les catalogues renferment un total de 45 millions de volumes.

Dans les bibliothèques scolaires les élèves peuvent venir lire dans leurs heures libres ; le prêt des ouvrages est aussi généralement pratique.

Jean Grave va faire reparaitre, sous le titre *Les Temps nouveaux*, la revue anarchiste dont la publication fut suspendue à la suite des événements que l'on connaît.

Son directeur a fait, dans une interview, les déclarations suivantes :

« C'est une lutte d'idées que nous entreprenons. Aujourd'hui, la trouée est faite ; beaucoup d'esprits, que la violence pouvait effrayer, sentent combien sont justes les critiques formulées par ceux que l'on a appelés les philosophes de l'individualisme.

« Dans les *Temps nouveaux*, nos collaborateurs signeront leurs articles comme autrefois dans le supplément, mais à la différence de la *Révolution*, où tout était anonyme.

« Cette modification n'est pas seulement qu'extérieure ; elle marque une évolution par le journal même. L'anonymat d'autrefois forçait la *Révolution* à avoir une doctrine tranchée, à être un peu sectaire, un peu intransigeante devant les événements qui provoquaient bien des opinions diverses.

« Désormais, les écrivains qui nous ont promis leur collaboration, n'engagent qu'eux-mêmes, et l'on verra, ce qui n'est jamais un mal, des différences de sentiment peut-être sensibles chez des personnes qui paraissent avoir une nature d'esprit assez semblable. »

LES GROUPES D'HABITATIONS. — Depuis quelques années, on se préoccupe beaucoup aux États-Unis des difficultés toujours croissantes que les maîtresses de maison éprouvent avec leurs domestiques. La situation est devenue tellement intolérable, qu'elle a fait naître la question des groupes d'habitations, question traitée au Congrès de la propriété foncière à l'exposition de Chicago.

Des groupes d'habitation seraient construits de telle sorte que plusieurs familles pussent avoir, dans le même groupe, des logements absolument séparés et indépendants, mais ayant une cuisine commune et un calorifère commun. On aurait ainsi réduit au minimum la main-d'œuvre domestique. Le cuisinier, chargé de l'alimentation d'un groupe, pourrait avoir des appointements considérables, sans demander un prix exagéré à chaque famille faisant partie du groupe ; on serait en droit d'espérer une nourriture convenable à un prix modéré.

Quant au mécanisme de ce bienheureux phalanstère, voici comment il fonctionnerait : A l'heure du repas une sonnerie électrique avertirait la famille que les plats sont à point ; la maîtresse de la maison répondrait par une autre sonnerie qu'on va se mettre à table ; un monte-charge, probablement électrique, apporterait la nourriture tenue au chaud ou au froid dans des récipients en métal poli dont les doubles parois renfermeraient de l'eau chaude ou de la glace ; suivant la fortune de la famille, les membres de la famille eux-mêmes, ou les domestiques, prendraient dans le monte-charge les récipients de métal poli et les déposeraient, soit sur la table, soit sur des trépieds à roulettes permettant de les faire circuler autour de la table sans fatigue et sans se lever.

Les *Nouveaux Concerts* ont fait entendre dernièrement à Bruxelles dans deux séances M. Willem Kes et son intéressant orchestre. Quelques œuvres de grande valeur ont été jouées par les musiciens hollandais. La *Symphonie pastorale*, la *Symphonie héroïque*, des fragments du *Tannhäuser*, de *Parsifal*, des *Maîtres*, l'*Idylle* et le *Camp de Wallenstein*. L'orchestre du *Concertgebouw* a des qualités de rythme, d'ensemble et de sonorité qui donnent une grande clarté aux œuvres interprétées.

Les *Nouveaux Concerts* termineront leur première année d'exercice qui a été d'un très haut attrait artistique par un concert donné le 26 mai et dirigé par Vincent d'Indy. Cette audition sera entièrement consacrée à la musique française contemporaine.

HISTOIRE SOCIALE DE L'ÉGLISE⁽¹⁾

TROISIÈME PÉRIODE

LA POLITIQUE IMPÉRIALE

II^e et III^e siècles (fin)

IV

La force militaire qui avait fait Rome venait d'essayer de la sauver. Elle avait réussi en partie. Pendant un siècle, depuis Maximin, tous les peuples armés, englobés dans l'unité romaine, avaient l'un après l'autre usurpé l'hégémonie, pour tenter de raffermir l'Empire chancelant, et chacun y avait apporté son énergie et ses vertus. De là sur le trône les grands hommes de guerre qui tour à tour représentent toutes les races de l'univers. Rome recueillait les fruits de sa large politique. Au lieu d'étouffer partout l'esprit national, elle n'avait fait que le neutraliser par une liberté grandiose offrant aux dieux, aux lois et aux mœurs des vaincus une concurrence majestueuse avec les dieux, les lois et les grandeurs de Rome. Pendant longtemps le principe des guerres entre Rome et les annexés n'avait pas été dans l'impatience des vaincus à se soustraire au joug des Romains : les Romains, au contraire, devaient réprimer par les armes l'ambition des vaincus de se décorer du titre de citoyen romain et de participer à la communion de la Ville sacrée. Enfin, cette communion leur avait été octroyée à tous et tous, en somme, dans leurs éléments militaires, s'en étaient montrés dignes. Jusqu'au dernier moment personne ne veut la sécession : tous ne se mesurent à Rome et ne se combattent entre eux que pour tenter de reprendre la succession romaine entière. Qu'on ne s'arrête pas à ces luttes après la mort de chaque empereur, où les généraux ne semblent se disputer que les dépouilles avilies de l'univers. Ces guerres entre les légions, qui

(1) Suite. Voir la *Société nouvelle*, nos 48, 49, 115-116, 117, 118, 120 et 121.

préparent à chaque empereur nouveau comme un bain de sang, sont au contraire des rivalités de races, se croyant chacune digne de l'Empire. Ces guerres, qui ne sont plus intestines, car elles embrassent le monde, sont les témoignages d'une vitalité terrible, car la terre est domptée, mais la passion guerrière n'est pas éteinte; elle grandit avec l'ambition de races jusque-là réputées inférieures. Qu'importent vingt généraux qui sous Valérien et Gallien surgissent ensemble, semblent mettre l'univers en lambeaux? Ce n'est pas contre le nom romain qu'ils se lèvent, mais en l'honneur du nom romain : le drapeau de tous est le même, et du moment qu'il flotte à Rome entre les mains du vainqueur, tout s'apaise jusqu'aux confins de l'Empire et le monde rentre dans cette unité majestueuse, la seule qu'il ait connue depuis qu'il existe. Après toutes ces secousses et quelques faiblesses, Aurélien, Tacite, Probe, Carus, Dioclétien refont et retrouvent le grand Empire presque aussi étendu que sous Trajan. Cependant, par l'effort de tous ces peuples, un immense changement s'est fait. Rome seule manque désormais à l'Empire romain. Vingt peuples ont eu l'illusion de reconstruire l'unité romaine, et c'est le monde barbare qui s'est constitué. Et lorsque Constantin parvient au trône, il n'est plus que l'empereur d'une fédération de nations indépendantes et rivales.

Cette unité qui manque, il songe à la refaire, mais où la trouver? De système économique, il n'en existait plus. Nous l'avons vu se détraquer pièce par pièce. L'Empire qui était l'axe et les bourgeois qui étaient les dents, comme une meule énorme avaient tout broyé, réduit en poudre. Maintenant l'Empire était à sec et les bourgeois étaient à vide. De tous côtés ils manquaient à l'impôt, et Constantin, dans sa vaste souveraineté, un moment se trouva sans ressources. Le peuple n'y avait rien gagné. Il se confondait avec les esclaves : c'est pour cela que le niveau de l'esclavage paraît s'élever; en réalité, c'est le niveau du peuple qui baisse; illusion d'optique. D'un autre côté, pendant un siècle le gouvernement militaire, l'administration civile avait péri. Plus un seul jurisconsulte depuis Alexandre-Sévère. L'État n'était plus, comme autrefois, un ensemble de services publics : il n'était plus qu'une vaste administration policière, prête à se plier aux volontés des empereurs. Plus d'aristocratie d'aucune sorte, plus aucune classe constituée. Plus même aucun corps d'élite parmi les armées. Avec Maxence, ce qui restait du régime des prétoriens avait péri. C'est ce qui permet de dire à Montesquieu que Constantin le premier put changer le gouvernement de l'Empire en un pur despotisme. C'était la table rase de l'ancien monde.

Et dans le monde nouveau, chrétien et barbare, que d'anarchie et de faiblesse! Tout l'Orient plein de séditions. Constantin lui-même, sous Dioclétien, avait mis le siège pendant huit mois devant la seconde capitale

de l'Empire, Alexandrie, tombée aux mains d'un insurgé, Achillée. Il avait fallu détruire en grande partie Alexandrie. D'autres villes, rasées. Le peuple polythéiste en guerre contre le peuple chrétien et les chrétiens se déchirant entre eux. Pas un point de dogme, de discipline ou de rite qui fût encore arrêté. Le vieux monde avait vécu sur des intérêts suivis et sur des forces permanentes. Il n'y avait plus d'intérêts systématisés et Constantin avait peur de ce qui restait de forces. Il ôta les légions qui se trouvaient aux frontières, et se voyant déjà dans un empire barbare, il crut n'avoir plus à se défendre contres les barbares du dehors. C'était la dernière borne abattue devant la confusion universelle.

Une ressource restait. Dans presque toutes les villes s'était constituée une autorité nouvelle, contestée sans doute, mais effective pour une partie de la population, l'autorité des évêques. En guerre entre eux, ils formaient des groupes séparés qui obéissaient à des impulsions souvent peu avouables. L'ambition, les rivalités, les haines déterminaient pour une large part les fluctuations incessantes de leurs conciles et de leurs idées. Beaucoup d'entre eux avaient acquis des situations économiques enviables, par des moyens cachés, car ils se reprochaient entre eux leur luxe et les procédés par lesquels ils se le procuraient. Mais ils exerçaient chacun sur le peuple qui les suivait une autorité considérable. Constantin pouvait-il refaire l'unité de l'Empire avec ces éléments nouveaux ?

C'était une entreprise singulière tout antiromaine, je dirai antigouvernementale. Un gouvernement est fait pour sauvegarder des droits tangibles et pour défendre des intérêts réels. Ces évêques n'avaient qu'une influence d'opinion. Et des opinions diverses, surtout philosophiques et religieuses, peuvent caractériser le mouvement des partis, — encore ne font-elles que masquer le mobile réel des actions collectives, — mais un gouvernement doit avoir des bases autre part que dans l'insaisissable jeu des vents et des idées ; et qu'y avait-il de plus flottant que l'opinion chrétienne ? A défaut d'intérêts durables et de droits limités, comment gouverner avec des rêves ? Comment les ramener eux-mêmes à l'unité et à la discipline, puisqu'ils devaient garantir l'unité et la discipline de l'Empire !

« Je me suis d'abord proposé, écrit Constantin, de réunir les esprits de tous les peuples dans une même croyance au sujet de la divinité. Je me persuadais que, si j'étais assez heureux pour porter les hommes à adorer tous le même Dieu, ce changement de religion amènerait les plus heureux résultats dans le gouvernement de l'Empire. »

« Ayez tous, dit-il encore, la même pensée et la même foi touchant l'unité de Dieu et l'étendue de sa providence. Si, en disputant avec peut-être trop de subtilité sur des questions vaines et inutiles, vous ne vous

accordez pas les uns avec les autres, que chacun retienne son sentiment dans le secret de son cœur. »

Voilà bien le problème posé. Refaire l'unité de l'Empire au moyen de l'idée de Dieu et assurer à cette idée une puissance effective suffisante pour faire taire, par le sentiment des nécessités politiques, toutes les opinions divergentes. Mais comment donner à une idée pure, devenue le symbole de l'unité, une réalité objecte suffisante pour que ce système de gouvernement eût sa sanction et pût contraindre les récalcitrants? Il n'y avait pour cela d'autre moyen que de constituer une autorité spirituelle, capable de ramener tous les esprits au même principe, mais se mettant elle-même au service de l'Empire.

C'était là une création bien inattendue. Une autorité spirituelle réglant gouvernementalement, au nom d'une idée pure, le monde des esprits! Ni les Grecs, ni les vieux Romains n'eussent pu concevoir une pareille utopie. Sans doute le crime d'opinion paraît chez les Grecs. Socrate, Anaxagore, Eschyle sont condamnés. Mais ce n'est pas pour avoir manqué à un absolu intellectuel, à un être idéal et chimérique, mais pour avoir porté atteinte aux institutions de la patrie, dont les dieux n'étaient que l'accessoire et le décor. La patrie elle-même était un ensemble bien déterminé d'intérêts et de droits, ayant ses racines dans le sol, si bien que la nation entière, poussée sur un terrain particulier, constituait une formation organique et complète qui avait le devoir d'étouffer en elle-même les germes morbides et destructeurs.

Mais maintenant qu'il n'y avait plus nulle part ni intérêts permanents, ni droits acquis et respectés; maintenant que depuis un siècle l'autorité n'était que le dé jeté par la main d'un soldat, roulant bruyamment et au hasard, pour se fixer un moment et recommencer aussitôt d'être pris et jeté; maintenant que tout était à vau-l'eau, comment imaginer que ce monde déraciné irait se raffermir et se rasseoir par la vertu d'une conception qui n'était même que divine, c'est-à-dire sans réalité terrestre? Et comment se proposer un pareil plan avec des peuples déjà barbares! Brutes anarchiques, ne pouvant attacher aucune importance à l'idée supra-sensible, extra-humaine d'un être infini, d'un dieu souverain. Ah! s'il s'était agi d'intelligences cultivées, on eût compris qu'elles se réunissent autour d'une idée pure: mais des barbares et des ignorants! Et d'un autre côté, pour ceux qui n'étaient pas des barbares, pour ces chrétiens si fiers, si exaltés, qu'on avait vus courir au martyre, avec le mépris de la vie, sacrifiant le monde et eux-mêmes à la confession de ce qu'ils jugeaient vrai, comment imaginer qu'ils mettraient ce haut idéal au service d'un empire contre lequel, depuis trois siècles, ils luttaient sans trêve! Tant de vertus, d'abnégation et d'héroïsme; une doc-

trine qui avait mis des siècles à s'élaborer, des intelligences qui prétendaient avoir vaincu tous les philosophes ; des âmes qui sortaient triomphantes de vingt persécutions, tout cela servirait à Constantin d'instrument et de marche-pied ! Oui, le plan de Constantin de refaire l'unité de l'Empire au moyen de l'idée du dieu unique, devait se trouver pris, d'un côté entre une infinité de peuples trop ignorants et trop nouveaux pour s'élever jusqu'à la conception d'une idée régulatrice et souveraine, et d'autre part entre une foule d'intelligences trop pures pour rabaisser l'idée de leur Dieu jusqu'au service d'un empereur.

Et cependant le plan de Constantin réussit ! Il est vrai qu'il n'y eut pas un seul dieu, mais qu'il y en eut deux : l'un, celui des intelligences plus libres, des âmes plus hautes et plus fières, l'autre, celui des ignorants et des barbares. Le dieu des âmes fut le dieu-Christ, consubstantiel au Père — le dieu des barbares fut le dieu des ariens, maître unique du monde, pur absolu. Mais entre ces deux concepts les liens de parenté ne sont-ils pas assez intimes pour qu'il soit permis de dire, lorsqu'on les voit, pendant de longs siècles, présider alternativement ou conjointement aux destinées de l'univers, que le plan grandiose de Constantin réussit, et qu'il rendit son unité non seulement à l'Empire romain, mais presque à l'espèce humaine ? Et chose qui paraît encore plus incompréhensible, la conception la plus humaine, celle du Christ semblable et identique au Père, c'est-à-dire celle de l'homme élevé jusqu'à la divinité sera la conception des intelligences les plus hautes et les plus fières, tandis que la conception la plus ardue, la plus abstraite, celle du dieu supérieur qui ne veut rien avoir d'humain, sera le symbole des peuples barbares ou des politiques de l'empire déchu ! Comment expliquer tout cela ?

En 321, Constantin convoqua le concile de Nicée, le premier universel, œcuménique, du christianisme, et lui imposa une doctrine et une discipline. La doctrine fut la divinisation définitive du Christ rendu identique à dieu même, consubstantiel avec lui ; la discipline fut la défense aux prêtres de conserver des concubines appelées « femmes introduites » et par conséquent l'épuration et la constitution à un degré moral supérieur du clergé.

Mais le concile était à peine terminé, que dans tout l'univers chrétien s'accomplit un déchirement qui désormais rangeait tant de sectes diverses et de groupes informes en deux camps principaux : celui des consubstantialistes et celui des ariens ; et les disputes qui en naquirent embrasèrent le monde pendant trois siècles et firent couler des fleuves de sang. Nous n'avons plus besoin de nous occuper des opinions personnelles de Constantin. Il ne comprit d'abord rien à ce qui se passait. Il voulut essayer de ramener Arius à l'opinion du concile, puis il fut lui-même, contre son propre

concile, de l'opinion d'Arius... Il devenait évident qu'avec ses plans prétendus, il n'avait été que l'instrument d'une nécessité aveugle. Il avait cru travailler pour lui-même, pour l'unité de l'Empire, pour la paix universelle. Il n'avait été que l'agent de fatalités supérieures qui avaient réalisé ce qu'il croyait son plan, c'est-à-dire le retour du monde en Dieu, mais pour en faire sortir un déchirement immense, des guerres sans fin, une barbarie universelle et la dislocation de l'Empire. Maintenant le vent des tempêtes va souffler pendant dix siècles, sans presque d'accalmie, et ces insensés de l'Empire n'auront pour se garantir que quelques lambeaux de pourpre. Jusqu'à Constantin, l'Empire avait duré par le respect qu'il gardait lui-même de son principe, de sa force et de sa raison d'être. Tant de peuples épars et de destinées si diverses avaient communié dans le nom romain, symbole d'institutions réelles et de destinées terrestres ; Constantin avait voulu consacrer sur les lèvres de l'humanité une communion nouvelle, mystique, extra-terrestre, et voilà qu'il livrait le monde à l'on ne sait quel inconnu monstrueux qui allait emporter cette pauvre terre, habituée à la douce chaleur antique, vers des espaces infinis, inaccessibles, d'une dureté, d'un froid si rigoureux, que pendant des siècles pas une fleur ne s'ouvrira plus dans l'intelligence humaine. Ainsi la trilogie allait être complète. Ce devait être la mystérieuse destinée du christianisme d'être pour l'Empire la révélation de sa prochaine mort, comme il avait été pour les esclaves la révélation de leur impuissance, et pour les classes supérieures la démonstration de leur incapacité politique et intellectuelle. Tour à tour, esclaves, bourgeois et empereurs devenaient chrétiens, quand ils désespéraient, et la coupe de fiel que la légende fait offrir au Christ par un soldat romain, le christianisme la tendait successivement à tout ce qui fut la société antique. Elle ne mourut enfin qu'après avoir vidé le breuvage d'amertume.

Mais c'est en reconnaissant la signification du christianisme pour chacune des classes qui l'embrassèrent en désespérant, que nous découvrons pourquoi l'Empire lui aussi finit par s'y abandonner, et comment il se fait qu'il eut des destinées chrétiennes, alors que le moment était venu pour lui de ne plus avoir de destinées.

V

Dans le sein du christianisme, l'évolution, le procès positif des idées, en tant qu'elles étaient l'expression du double mouvement des classes populaire et bourgeoise, s'étaient arrêtés dans le milieu du III^e siècle. Le montanisme, le gnosticisme avaient été la manifestation suprême des deux éléments que nous avons vus dès le commencement collaborer antagoniquement à la constitution de l'organisme chrétien. La double évolution s'était

arrêtée, lorsque peuple et bourgeois avaient péri ensemble, dans la désorganisation croissante de l'Empire. Sous le règne de Décius il n'y avait plus eu dans le christianisme élaboration d'idées, mais seulement constitution de groupes politiques, les novatiens, puis les donatistes, créations accidentelles répondant à des situations transitoires. Constantin essaya, il est vrai, de reconstituer la classe bourgeoise par les décurions, *curiales*, et même une sorte d'aristocratie par la création de titres nobiliaires attachés aux fonctions administratives et militaires de l'Empire, mais ce n'était là qu'une création éphémère. On ne reconstitue pas arbitrairement des classes disparues. Les décurions formaient si peu une classe répondant à une nécessité objective, que Constantin même dut déjà imposer des peines sévères à ceux qui refusaient ces fonctions prétendûment honorifiques, mais dont le seul but était de faire rentrer les impôts qui de toutes parts manquaient. Quant aux titres nobiliaires, ils n'acquirent quelque signification que dans le monde entièrement barbare, et de longues années après Constantin. En somme, il n'y avait donc dans l'Empire que l'empereur et un néant d'hommes. C'est ce néant qui s'objectiva et se révéla à lui-même dans la conception du dieu absolu, vide comme le néant lui-même. Ceux qui avaient une pensée et un cœur songèrent au moins à faire entrer quelque chose dans ce vide absolu, c'était leur Christ ; et, les malheureux ! le rendirent identique et consubstantiel au vide absolu lui-même ! Et c'est ainsi que le monde se trouva partagé entre deux néants, les consubstantialistes et les ariens, dénominations couvrant non plus deux classes, non plus même deux peuples, mais deux fractions flottantes du même tout inorganique. La querelle entre les consubstantialistes et les ariens cessera lorsque, vers le VIII^e siècle, les nouveaux peuples barbares commenceront à se constituer. Jusque-là tous à tour de rôle se taillent leurs religions dans l'arianisme. L'humanité avait trouvé la formule magique qui conviait tous les peuples à la danse des morts. Wisigoths, Vandales, Suèves, Ostrogoths, Bourguignons et Lombards tour à tour et jusqu'à la fin du VII^e siècle, embrassent, défendent l'arianisme, et quand tous ces peuples tombent l'un sur l'autre épuisés, les Arabes se lèvent et Mahomet fait de l'arianisme la religion d'une couche de barbares plus nouvelle et plus résistante.

Qu'importe que les Arabes se soudent plus tard à la philosophie des Grecs et à la science des Ptolémées d'Égypte ? Leur cri jusqu'à Ali, leur quatrième calife, est un cri d'extermination au nom de l'arianisme contre l'homme-dieu, contre le seul principe réel et humain introduit dans l'absolu divin. Voilà la chaîne de barbarie dont le premier anneau fut soulevé par Constantin. Quant à la chaîne de civilisation qui tient, dit-on, à cet empereur, que dire de cette autre forme du néant, l'empire byzantin, fondé par lui

et qui tomba à son tour devant les disciples de Mahomet, devant le grand néant de la Haute-Asie venant absorber des formes moins complètes du Nirvâna déposé en germe, nous l'avons vu, dans le christianisme naissant. Ce monde byzantin, ce mélange artificiel de police et de religion, de mysticisme et d'ordure, cet énervement systématique, cette corruption raisonnée, ce jésuitisme douze siècles avant Loyola, cet étrange ensemble de raffinement et d'ignorance crasse, ce monde de courtisanes, de prêtres et de cuistres, qu'était-ce sinon le pendant exact du néant des barbares ? L'empire byzantin vécut mille ans sans apporter au monde une vérité, une invention, un livre, une œuvre d'art, lorsque cependant les collections, les manuscrits, les souvenirs de l'ancienne Rome et de la grande Athènes étaient réunis à Constantinople. Mais là aussi, comme chez les barbares, dieu seul régnait, il n'y avait de liens entre les hommes que ceux de l'ordre surnaturel, et le monde ne fut jamais plus épouvantablement corrompu, vil et lâche que lorsqu'ainsi dans la ruine des institutions humaines, il ne lui restait plus que dieu. Jérôme, saint Jean Chrysostome, Augustin, Salvien nous dénoncent cet océan de débauches, de vices et de crimes. C'était l'image même de l'infini antihumain.

Quelque chose cependant résistait encore, au milieu de cette agitation d'éléments anarchiques, quelque chose gardait un reste de la dignité du vieux monde ! C'étaient quelques gouttes de l'ancien sang romain, indélébiles au fond de cet océan fétide, et quelques débris de la société païenne. Au IV^e siècle le mépris pour le christianisme redevient le sentiment dominant chez ce qu'il y a d'esprits cultivés. Les écrivains païens de la fin du IV^e siècle ne parlent pas plus des chrétiens que ne l'avaient fait Sénèque ou Tacite ; et quand Julien, le neveu de Constantin, rêva de reconstituer à la fois l'Empire et l'antique philosophie, pendant ses deux années de règne, il semble presque que le monde romain allait revivre. Lorsque Théodose renversa enfin les temples des vieux dieux, des émeutes éclatèrent partout, une entre autres terrible à Alexandrie. Le peuple et les philosophes, retranchés dans le temple de Sérapis, résistèrent pendant deux jours aux troupes impériales. Sérapis, le vieux dieu national, faisait alliance avec les divinités de l'Olympe. Mais Théodose a le dessus ; la main d'un soldat ose toucher l'épaule d'Aphrodite et le bâton d'un moine thérapeute brise le front de Jupiter. Les vieux temples sont renversés ; en même temps les barbares accourent et l'Empire s'écroule, non sans un reste de grandeur cependant. Alaric était aux portes de Rome. Elle allait tomber. A ce moment, dans la conscience romaine se réveilla tout à coup le souvenir des anciens dieux et des grandes destinées qu'ils avaient partagées avec la ville sacrée. A bout de ressources, dit l'historien Zosime, le Sénat monta au Capitole et y observa,

aussi bien que dans les places et les marchés, les cérémonies selon l'ancienne coutume. Innocent, alors évêque et maître de la ville, laissa faire. Son Dieu était avec Alaric.

VI

L'histoire des ariens et des anti-ariens appartient à une étude suivante, à celle qui s'occupera du christianisme des barbares. C'est là que nous verrons les significations particulières de ces divisions et les raisons spéciales qui firent pencher les empereurs et les peuples tantôt vers l'arianisme, tantôt vers le concile de Nicée. Mais avec Constantin l'évolution chrétienne a cessé d'appartenir au milieu gréco-romain ; c'est un monde nouveau qui commence. Au IV^e siècle, il est vrai, sur le tronc déraciné de l'Empire on peut voir fleurir encore quelques germes de l'ancienne civilisation, et même se former les rudiments d'une civilisation et même d'un art chrétiens, mais ces bourgeons tardifs ou prématurés n'arrivèrent point à éclosion, et l'Empire, ballotté et flottant, n'appartient plus désormais qu'à l'océan qui le porte, à l'océan des barbares. -

Le monde des hommes est fini, celui des âmes va naître. Qu'ont encore d'humain, au sens antique du mot, ces cénobites qu'on voit bientôt de toutes parts se détacher de la vie commune pour aller enfouir au désert des visions mystérieuses et des espérances infinies ? Des moines, des vierges se réunissent en troupes et fondent non des monastères seulement, mais des villes énormes d'où le mariage est proscrit et qui sont la négation de toute société vivante. L'une de ces villes compte jusqu'à cent mille âmes, car cette fois ce sont bien des âmes seulement, des souffles sans nom et sans forme qui s'agitent un moment et s'éteignent sans laisser de traces. La personnalité humaine est vaincue ; avec elle disparaît le cortège entier des besoins, des intérêts et des souffrances. C'est le suicide. Le principe même de la mort s'affirme en face d'une société qui se décompose : ainsi cette courtisane qui ne pouvait plus se regarder au miroir sans y voir apparaître sa tête décharnée et son squelette dépouillé de formes. Le spectre de l'humanité est venu s'asseoir au banquet de la vie.

FIN DE LA TROISIÈME PÉRIODE DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

LE CHRISTIANISME ET LES BARBARES

I

Nous avons vu la pensée chrétienne, étroite et particulariste au début, s'étendre et se compléter graduellement, à mesure que des éléments nouveaux s'incorporaient à la société gréco-romaine et lui apportaient des parts toujours plus grandes de besoins à satisfaire et d'aspirations inassouvies. Une bourgade de l'Asie-Mineure avait donné le branle ; elle avait passionnément exprimé sa volonté de participer à la vie jusque-là réservée aux seuls maîtres du monde, aux fils de la Louve. Et successivement toutes les classes sociales, tous les peuples de l'Empire avaient été touchés du même désir impérieux et désordonné. Qu'ils fussent encore barbares et doués pour leur malheur de toutes les énergies de vivre, sans pouvoir les contenir, ou qu'à demi-civilisés, une jouissance hâtive, incomplète ou précaire leur donnât le sentiment d'une sécurité plus grande et d'un contentement plus parfait vers lesquels leurs efforts désormais étaient bandés, toute l'humanité, que Rome victorieuse avait sacrifiée, ou que la Grèce rayonnante avait méprisée, s'était retrouvée dans un même besoin d'être et l'expression mentale de cette universelle revendication avait été le christianisme. Un, par conséquent, dans le fond toujours identique à lui-même, variable par les formes que revêtaient tant d'appétits divers et de natures opposées. Mais toujours, lorsqu'une formule nouvelle venait s'ajouter à la pantographie chrétienne, ou que les anciennes formules se trouvaient élargies, nous avons pu constater que ces transformations dans le mythe chrétien correspondaient à des mouvements réels et tangibles accomplis dans les populations et dans les couches du monde romain ; si bien que les formules nouvelles n'étaient que la représentation typique d'éléments nouveaux prenant place au soleil de l'Empire. C'est ainsi que la figure du Christ, de personnage local qu'elle était d'abord, s'était successivement agrandie jusqu'à devenir, au IV^e siècle, une abstraction de l'humanité même, où venaient se confondre toutes les caractéristiques antérieures de races, de classes ou d'écoles. Mais du moment que le type résumant le christianisme arrivait à ce degré de généralité définitive, il n'était plus au fond que le calque, le double et la contre-épreuve de cette autre abstraction de l'humanité appelée Dieu, d'une origine corollaire à celle du Christ et qui s'était agrandie et

universalisée en concurrence et en opposition avec le Christ lui-même. Car l'idée de Dieu elle aussi avait été d'abord locale et nationale. Le Jéhovah des Juifs n'était pas plus universel que le Dieu de Platon ou le Brahma des Hindous. Mais deux siècles d'élaboration gnostique, à force de pousser le concept de la divinité de plus en plus vers l'abstraction, avaient fini par lui donner le caractère de l'absolu, comme l'avait maintenant la figure du Christ où s'étaient successivement incarnés les besoins les plus généraux de l'humanité. Et quoique l'idée de Dieu eût toujours été le signe de ce qui dans l'homme paraissait plus permanent, plus inébranlable et plus souverain, tandis que l'idée du Christ répondait à des notions plus variables et plus contingentes, du moment où ces deux concepts étaient parvenus historiquement et logiquement au même degré de généralité, il était impossible que ne se fit pas sentir la nécessité d'une identification définitive entre Dieu et le Christ. Seulement, comme je viens de le dire, cette identification n'était pas seulement logique, elle était également et surtout historique. C'est parce que tous les peuples et toutes les classes, qui avaient travaillé pendant trois siècles à prendre conscience d'eux-mêmes, se trouvaient enfin parvenus à une sorte d'unité et de confusion universelles, où toutes les anciennes formes politiques et sociales avaient péri; c'est parce que le monde ancien et le barbare avaient été pêle-mêle ramenés à l'égalité de la misère et du chaos, c'est pour cela qu'ils avaient trouvé dans ces vagues abstractions à la fois la représentation de leur propre état et de la négation de tout ordre organisé et limité. Et alors dut s'accomplir et s'accomplit, en effet, un double phénomène mental et politique : d'un côté la découverte de l'identité parfaite existant entre l'idée de Dieu et l'idée du Christ, de l'autre, la nécessité de remettre désormais la défense et la garde de cette conception supérieure à la seule puissance encore debout au milieu de la confusion universelle, à la puissance impériale réunissant le monde sous un sceptre unique. Telle est la signification du concile de Nicée proclamant la consubstantialité du Père et du Fils sous la garantie des empereurs. C'était le couronnement même de l'évolution chrétienne dans le monde gréco-romain, telle que pas à pas nous avons pu la suivre.

Mais ce dernier degré était à peine atteint qu'un mouvement inverse allait se produire qui devait ruiner l'unité mentale laborieusement acquise. Si l'Empire avait eu des forces stables, qu'une solide organisation eût pu lier dans toutes leurs parties, le monde se serait reposé pendant quelque temps dans la formule unitaire achetée au prix d'une civilisation engloutie. Malheureusement tant d'éléments divers et inférieurs n'avaient eu de force ascensionnelle qu'aussi longtemps qu'ils avaient eu un objectif : l'organisme romain à détruire. Mais maintenant que les nouveaux venus avaient enfin

brisé tout ce qui paraissait arrêter leur expansion, du monde qu'ils avaient conquis ils ne savaient que faire. Ils devaient succomber à leur propre impuissance, ou devant des couches plus barbares et plus ignorantes encore qu'ils n'étaient eux-mêmes, jusqu'à ce que tout fût couvert d'une alluvion chaotique et inerte. Il n'en surgira un monde nouveau que lorsqu'un nouveau principe d'organisation se sera formé. Ce n'est pas, en effet, à des accidents terribles, à la venue inopinée de hordes inconnues, comme on le dit communément, que l'organisme chrétien-impérial, déjà viable en apparence, dut sa chute et son anéantissement si rapides. Il n'y a pas d'accidents qui soient capables de faire dévier la marche d'un univers; ou plutôt les accidents qui surviennent sont toujours dans les données générales de ce qui peut et doit arriver. Ce monde christianisé allait périr, et au bout de peu d'années, parce que tout simplement il n'avait en lui aucune énergie vitale, le christianisme n'ayant été, comme je l'ai montré, qu'une négation toujours grandie de la domination romaine, celle-ci positive, organique et formelle. Dès le IV^e siècle, et avant aucune invasion soudaine et considérable, l'univers chrétien se défait de lui-même et se désagrège aussi naturellement qu'il s'était formé. Toutes les lumières que le christianisme avait allumées dans le ciel qu'il avait déroulé sur l'humanité nouvelle, s'éteignent d'elles-mêmes l'une après l'autre; et si nous descendons pour des siècles dans les ténèbres barbares, c'est que les vagues clartés chrétiennes s'étaient d'elles-mêmes éclipsées.

II

Une nécessité politique et sociale porta le premier coup. Depuis longtemps l'Italie épuisée et en partie dépeuplée de ses agents actifs, agriculteurs et artisans, ne suffisait plus à sa propre subsistance, et les provinces orientales, seules productrices et enrichies par le libre échange, retenaient de plus en plus pour elles mêmes les éléments qu'elles créaient. Il fallut que l'Empire se décidât à aller aux sources de la vie, et Constantinople fut fondée avec un siège impérial. Elle fut bientôt le centre matériel de l'Empire, et là où sont les richesses va la souveraineté politique. Rome descendit au second rang. C'est en vain que Julien essaya de restaurer la puissance romaine par l'évocation des souvenirs de sa grandeur. Ces fantômes ne pouvaient plus rendre la vie à une morte. Il lui eût fallu autre chose que des dieux pour combattre un Dieu; l'axe du monde était déplacée. Mais les populations de l'Orient n'étaient pas accoutumées aux nécessités gouvernementales. L'habitude de la soumission et des séditions, qui en étaient le corollaire, les avaient rendues à la fois vaines et indisciplinées.

Le gouvernement oriental dut immédiatement adopter une politique administrative et policière, incompatible avec le développement de quelque énergie dans ces populations appelées à rétablir les forces de l'Empire. Les préoccupations intellectuelles étaient tout entières à la religion. Il fallut simplifier la religion pour simplifier le gouvernement, tenir étroitement le clergé dans les mains du pouvoir, et combattre jour par jour toute innovation philosophique ou religieuse afin d'étouffer dans le germe l'agitation des esprits. L'application de la raison d'État au génie religieux, jusqu'alors assez libre, eut bientôt fait le triage des idées qui pouvaient servir ou desservir le gouvernement. Le résultat fut une sorte de protestantisme, écartant volontairement tout ce qui était imagination ou sentiment, pour s'en tenir aux formules les plus précises et les plus simples. Rien de plus gouvernemental que le formalisme. Aussi les empereurs orientaux se font ariens. Nous les verrons iconoclastes et ennemis des moines.

Voilà donc dès le premier jour et pour la moitié de l'Empire, le concile de Nicée détruit dans sa formule et dans son esprit. S'il avait proclamé l'identité consubstantielle du Fils et du Père, et essayé de résumer en une seule proposition l'unité spirituelle du christianisme, il avait en même temps et logiquement constitué l'autorité qui devait imposer aux esprits la conception supérieure grâce à laquelle on comptait mettre fin aux controverses sans nombre qui divisaient les chrétiens. Cette autorité nouvelle était le clergé qu'une discipline plus étroite, prescrite par le concile, devait ramener lui-même à l'unité, si bien que l'action théologique à laquelle on comptait soumettre ce monde confus et demi-barbare, trouverait dans le clergé son instrument propre et souverain. Depuis un siècle déjà la séparation s'était établie entre le corps des prêtres et le peuple laïque. L'action toute-puissante que le clergé allait exercer avec l'appui des empereurs romains le mettrait définitivement hors de pair, lui assurerait la prédominance sur les corps politiques divisés et inconsistants, et le grand vol ouvert à la théologie lui permettrait de pétrir les esprits pendant des siècles à son moule, et cela sans concurrence possible. Cet avenir de la puissance ecclésiastique, Athanase, le directeur spirituel du concile, l'avait entrevu, car en même temps qu'il faisait adopter par les évêques et par Constantin la constitution nouvelle, il songeait déjà à former une armée tout entière dépendante des autorités spirituelles, l'armée des moines, non plus seulement isolés et se livrant à des contemplations vaines, mais organisés en cohortes et assurant aux évêques l'unité d'impulsion dont ils avaient besoin.

C'est cette organisation naissante, ce monde théocratique en formation que les empereurs orientaux écrasaient en germe par la répudiation du concile

de Nicée. Le christianisme se résumait dès lors pour eux dans l'affirmation de la divinité sans forme et sans figure, qui n'était plus qu'une abstraction aux mains du pouvoir; et en dehors de cette sorte de rationalisme de la religion, en rapport direct avec les préceptes d'autorité et de soumission, ils n'avaient plus devant eux que le travail individuel des esprits, auquel ils étaient certains de mettre bon ordre par l'administration et par la police. L'indépendance du clergé étant anéantie, la théologie elle-même était frappée de mort, car la théologie n'est à proprement parler que la forme que revêt l'esprit collectif d'un clergé indépendant.

Et comme à cette époque le monde presque barbare n'avait plus aucune aptitude aux travaux élevés de l'intelligence pas plus qu'à la pratique sérieuse des affaires ou de la politique, l'empire d'Orient ne devenait plus qu'un État de fait, aussi étranger aux sociétés anciennes qu'il était incapable de comprendre les forces vivaces qui pouvaient se développer dans le sein de races encore neuves. Etrange existence que celle de cet empire sans destinées, et qui montre combien il faut peu de chose aux agglomérations humaines pour durer. Plus aucun principe supérieur dans la politique, aucune dignité, aucune grandeur, et cependant la vie ou du moins les apparences de la vie. Un peuple ne voyant plus dans les choses que leur utilité immédiate et dans le gouvernement que la garantie de l'ordre matériel. Nulle distraction pour les esprits que la mode, le jeu, les distinctions frivoles. Ce n'est plus même un peuple, mais un ensemble de coteries qui n'admettent point qu'il existe quelque chose en dehors d'elles, et qui elles-mêmes n'ont d'autre mobile que la vanité. Tout le temps, dépensé en luttes mondaines, en factions d'un jour, en intrigues politiques et religieuses, et les derniers du peuple prenant parti, tout fiers de se montrer au courant des subtilités chères aux désœuvrés. Il y a des émeutes sur un mot d'ordre, des tourbillons rapides de colère populaire à propos d'un dogme peu compris ou d'un évêque peu aimé. Mais tout cela sans consistance et n'ébranlant un moment le pouvoir que pour le rétablir aussitôt sur les bases anciennes.

Ce n'est pas que le sang ne coulât pas, on le répandait avec une légèreté étonnante, mais la vie humaine n'avait plus de prix, et l'on eût dit que cette innombrable quantité d'êtres humains avait au fond conscience de n'être que des fantoches.

Fantoches cependant qui résistèrent, là où des populations plus sérieuses et plus fortes succombaient, ou pour mieux dire qui surnagèrent sur les événements. C'est là que la politique était bien un compromis perpétuel, glissant, sans s'accrocher jamais, au milieu des hommes et des principes. Vis-à-vis des barbares surtout cette incroyable souplesse de la politique orientale réalisait des prodiges. Au fond on ne croyait plus

qu'au hasard; on laissait couler les choses et s'écouler les peuples, sans autre préoccupation que de maintenir intact le point unique où s'appuyait l'autorité des empereurs. Quand les migrations paraissent, on les accueille, on traite avec elles, on leur abandonne successivement toutes les parties de l'Empire, puis on oppose les anciennes aux nouvelles, essayant de s'incorporer les peuples à mesure qu'ils se sont établis, pour s'en faire un rempart contre les nouveaux arrivants. C'était au fond la politique que depuis longtemps Rome avait suivie, mais avec une instabilité croissante. Grâce à ces tempéraments avait pu s'accomplir la lente transformation des populations occidentales, à peine indiquée par les historiens avant les dernières et formidables invasions. Mais Rome avait des traditions et des principes de gouvernement auxquels elle entendait plier les nouveaux arrivants. De là la belle et longue série de ses empereurs-soldats. Elle devait finir par succomber à des secousses répétées et sa chute devait être retentissante. Constantinople, au contraire, sans passé, sans orgueil, chrétienne, c'est-à-dire barbare, trouvait dans son infériorité même le secret de sa durée et devait jusqu'au XIV^e siècle se diriger et se maintenir au milieu d'un océan de peuples incultes, parce qu'en somme et malgré un vernis de civilisation, elle n'avait jamais cessé d'être à leur niveau.

La thèse que j'expose, et d'après laquelle le christianisme n'est que l'état naturel de l'esprit chez les peuples étrangers à la civilisation gréco-romaine, trouve ainsi une démonstration sans réplique. L'empire occidental succombe et se voit insensiblement remplacé par la papauté chrétienne, qui s'entend avec les barbares et se confond avec eux. L'empire oriental exclusivement chrétien peut, pendant mille ans, traiter d'égal à égal avec les nations les plus arriérées venues du fond de l'Asie, les recevoir, les absorber, les christianiser en un tour de main, et soumettre toutes ces hordes à l'autorité impériale. Pourquoi? Parce que tous ces peuples inorganiques retrouvent dans le christianisme, doublé d'une autorité absolue et rudimentaire, la forme spontanée de leurs propres aspirations et de leur propre état mental.

Les dernières découvertes de la science établissent d'une façon désormais inattaquable la corrélation intime qui existe entre les mythes les plus spécialement chrétiens et ceux que depuis les temps les plus reculés professaient les classes populaires de la Haute-Asie et de l'Hindoustan. La trinité hindoue et la religion des brahmanes paraît elle-même une formation postérieure, tandis qu'une figure semblable à celle du Christ, avec la légende qui lui est propre, se retrouve, dès la première antiquité, comme la création spontanée de l'imagination populaire chez les Indo-Germains. Une pareille corrélation s'explique si l'on admet que le christianisme n'est point, comme

on le prétend, un progrès sur les idées gréco-romaines et une évolution nouvelle de ces civilisations, mais au contraire qu'il est une réaction fondamentale empruntée à l'humanité primitive et un retour à la première ignorance.

C'est pour cela que les empereurs orientaux, pour se maintenir au milieu des barbares, crurent bien faire encore en ramenant le christianisme à sa forme la plus simple, l'arianisme, forme si adéquate à ces intelligences que nous la retrouverons au VII^e siècle chez les Musulmans, sortis également et directement de l'Asie. C'est pour cela également que dans l'occident, nous allons voir tomber successivement et d'elles-mêmes, comme des créations factices, toutes les conceptions empruntées par le christianisme à la culture antique, et la religion des nouveaux peuples ne reprendre son évolution propre que lorsque la nuit sera descendue sur toutes les idées nées en antagonisme et en concurrence avec la civilisation gréco-romaine.

VICTOR ARNOULD

(A suivre.)

Légendes galloises et corniques.

Une des parties les plus intéressantes de la grande île britannique est, sans contredit, celle qui s'étend à l'ouest, en face l'Irlande, dont elle n'est séparée que par un bras de mer. C'est l'ancienne principauté de Galles et la péninsule cornique. L'aspect des côtes, les mœurs et le langage des habitants, tout y rappelle l'Armorique. La température y est douce, mais le ciel est chargé de brume et il y pleut souvent; en s'éloignant du littoral, on pénètre dans des vallées d'une grâce sauvage, couvertes l'été d'une riche verdure. Les lacs y abondent et aussi les sommets consacrés par l'histoire ou la légende. Le plus élevé, le Snowdon, appelé dans la langue indigène « mont de l'Awen » ou de la Muse, atteint à peu près 1000 yards, moins d'un kilomètre de hauteur. Il doit s'écrouler au jour du jugement dernier. Les autres sommets, bien que fort majestueux, ont une hauteur beaucoup moindre.

Les habitants, qui aujourd'hui peuvent être au nombre d'à peu près deux millions, ont conservé, du moins en dehors des grands centres, des usages très particuliers. Les plus bizarres sont peut-être ceux relatifs aux mariages et aux enterrements.

Les négociations matrimoniales des paysans s'entament au lit. C'était, du moins, l'usage général dans la classe pauvre et, en dépit du *cant* britannique, cet usage, très répandu pendant la première moitié de ce siècle, subsiste encore dans certaines localités très reculées. De vieux paysans, très rigoristes sur le chapitre de la religion et de la morale, nous en ont parlé comme de la chose la plus naturelle du monde. Les jeunes hommes quittaient leur travail le samedi soir et faisaient souvent plusieurs milles à pied pour aller trouver leur préférée qui les attendait. Sans s'attarder beaucoup en conversations avec les autres personnes de la maison, le couple se retirait dans la chambre à coucher et causait très platoniquement, assure-t-on, entre les couvertures. Ces rapprochements inoffensifs peuvent paraître

étranges au lecteur français, bien que, pour d'autres motifs, ils aient aussi lieu en Russie, dans les campagnes.

Une des raisons qui impose de la retenue aux futurs fiancés, était leur manque de fortune, car cet usage singulier était limité aux classes pauvres et la jeune fille qu'une faiblesse eût rendue mère avant l'époque légitime n'eût plus pu se marier ; sa position avec un enfant serait devenue des plus dures.

Cette coutume, foncièrement galloise, se restreint de jour en jour et, sans doute, dans quelques années, aura entièrement disparu. Il va sans dire que la population bourgeoise et citadine, de plus en plus anglicisée, n'est pas très sympathique à ce mode de pourparlers matrimoniaux.

Au moment du mariage, un ami du couple fait office de *Gwahadder* : il avertit les voisins et amis de venir à la cérémonie avec de l'argent ou des cadeaux pour les époux. Si ceux-ci sont aisés, l'invitation se fait par lettre ; s'ils sont pauvres, elle est verbale. Cette coutume, appelée *Pwrs a Gwregis*, était encore très en vogue dans la première moitié de ce siècle ; aujourd'hui, comme toutes les choses du bon vieux temps, elle tend à disparaître. Le bizarre était que celui qui eût refusé aurait pu être poursuivi ; mais, comme le récipiendaire d'aujourd'hui était l'offrant de demain et que, d'ailleurs, le sentiment de réciprocité était très vivace chez cette population celtique, il était rare qu'on en vînt là. Il est à noter que d'ingénieux Gallois, avides ou gênés, ont, bien des fois, simulé un mariage pour avoir des présents.

A ces occasions, les plus riches voisins ou amis apportaient leur tribut d'objets utiles, destinés à monter le ménage des nouveaux époux, ou de grosses pièces blanches. Les plus pauvres, lorsqu'ils ne pouvaient offrir la somme modeste d'un shilling, présentaient des produits en nature, par exemple du poisson qu'ils avaient pu attraper sans bourse délier. On apportait aussi du pain, du fromage, de la bière, et un festin, souvent modeste mais toujours gai, avait lieu.

Ces mœurs étaient propres à la fois au pays de Galles et aux Cornouailles. Il en était de même pour celles relatives aux enterrements.

Ces tristes cérémonies réunissaient plus de monde encore que les mariages. Sur le cercueil, du pain, du fromage et de l'ale étaient placés pour quelques personnes pauvres de même sexe que le mort, qui avaient cueilli des fleurs et des herbes afin de les mettre dans la bière. N'était-ce pas un usage touchant ? Cela fait, tous les assistants s'agenouillaient et le ministre, s'il était là, — car sa présence à la maison mortuaire était facultative, — récitait le *Pater*. A chaque *cross-way* ou chemin de traverse on s'arrêtait, la même cérémonie recommençait jusqu'à ce qu'on fût arrivé jusqu'à l'église. Entre

temps, on chantait des psaumes et des hymnes. Cet usage s'est beaucoup plus conservé que celui relatif aux négociations matrimoniales et nous avons assisté à nombre de cérémonies mortuaires de ce genre, notamment aux environs de Bala et de Dolgelly, dans le comté de Merioneth : la ferveur de l'homme d'église n'était certainement pas plus grande que celle des autres assistants. Parmi les femmes, on en voyait bon nombre portant encore la vieille coiffure disgracieuse, un chapeau d'homme posé sur leur cape.

Autrefois, chaque personne du cortège mortuaire faisait son offrande d'argent au clergyman; quelquefois, lorsque celui-ci n'avait pas su s'attirer le respect de ses ouailles, les dons étaient déposés sur le cercueil à la porte du décédé, puis distribués aux parents pauvres. En général, les offrandes étaient faites dans l'église, mais elles étaient remises par les clergymen les moins avides aux familles des défunts lorsqu'elles restaient sans soutien et dans le dénûment.

On sait que les Gallois n'aiment pas beaucoup l'église établie ou anglicane. C'est dans ce pays que les populations rurales, grugées par le *parson* ou curé presque autant que par le *squire* ou gentilhomme campagnard, réclament avec le plus d'insistance la séparation de l'Église et de l'État.

Comme leurs cousins les Bretons de France, auxquels ils ressemblent tant, les Gallois sont d'enthousiastes mystiques, plus dialecticiens, cependant; ils appartiennent en immense majorité aux sectes dissidentes, principalement à celles des congrégationalistes, méthodistes et baptistes. Enfin, comme en Bretagne, l'instruction est des plus ariérées.

Gallois et Cornishmen qui, jusqu'au XIII^e siècle, défendirent courageusement leur indépendance contre les rois anglo-normands, prirent cependant parti contre la grande révolution du XVII^e siècle; ils se déclarèrent pour le parti des cavaliers, après en avoir humblement demandé la permission à leurs chefs. On les voyait, disent les chroniques du temps, escalader à la course les flancs escarpés des montagnes et s'y rendre maîtres, l'épée à la main, des batteries de l'armée parlementaire. Ce furent, en quelque sorte, les Vendéens de la révolution anglaise.

N'est-ce pas là une bizarrerie historique?

Pour soumettre ces intrépides montagnards, le roi Edouard I^{er} avait eu recours à d'autres montagnards, les Basques, qu'il fit venir à grands frais. D'après une tradition persistante, qui nous a été confirmée sur place, il aurait ordonné la mise à mort de tous les bardes de la région. L'habitude de ces respectables personnages de ne guère parler qu'en vers ne semble pas justifier pareille cruauté, et Platon, qui voulait bannir les poètes de sa république, ne serait sans doute pas allé si loin. Il est vrai que les chants inspirés avaient beaucoup d'empire sur les Gallois, population d'un mysti-

cisme poétique comme celle des Bretons français, et les encourageaient dans leurs luttes contre les envahisseurs.

Gray a fait parler ainsi un de ses bardes :

« Que la ruine soit sur toi, impitoyable roi,
 « Que la confusion s'attache à tes bannières ;
 « Et, bien que fouettées par l'aile rouge de la conquête,
 « Elles raillent l'air en restant inertes.
 « Ni le heaume, ni les mailles du haubert,
 « Ni même tes aptitudes, tyran, ne réussiront
 « A sauver ton âme des craintes nocturnes
 « De la malédiction cambrienne, des larmes cambriennes ! »
 Tels furent les sons qui, sur l'orgueil
 Du premier Edouard répandirent une sauvage terreur,
 Comme en bas de la côte escarpée du Snowdon,
 Il conduisait, par une marche pénible, sa longue armée.
 Le fort Gloucester demeura muet et frappé d'effroi :
 « Aux armes ! » cria Mortimer, et il abaissa sa lance tremblante.

* * *

Sur un roc dont le hautain sommet
 Domine le vieux torrent écumeux de Conway,
 Drapé dans le sombre costume de Ero,
 L'œil hagard, le poète se tenait,
 Sa barbe et ses cheveux blancs flottant,
 Faisant vibrer l'air troublé comme un météore
 Et, avec une main de maître et le feu d'un prophète,
 Il exprima les profonds chagrins de sa lyre :
 « Vois ! comme chaque chêne géant et chaque grotte déserte
 « Soupirent, répondant au mugissement du torrent au-dessous !
 « Au-dessus de toi, ô roi ! ils agitent leurs cent bras,
 « T'envoyant en sourd murmure leur désir de revanche.
 « Plus de paroles, depuis le jour fatal de la Cambrie,
 « N'accompagnent la harpe du noble Hoel ou le chant du doux Llewellyn.

* * *

.....
 « Tisser la trame et tisser la chaîne,
 « La descendance de la race d'Edouard
 « Permet de retracer amplement
 « Les caractères de l'enfer.
 « Marquez l'année et marquez la nuit,
 « Où la Severn effrayée répétera
 « Les cris de mort qui résonnent parmi les toits de Berkley,
 « Cri d'un roi agonisant (1) !
 « Louve de France (2), aux infatigables crocs,

(1) Edouard II.

(2) Isabelle, femme d'Edouard II, qu'elle fit assassiner.

« Déchirant les entrailles de ton compagnon,
 « De toi naît celui qui sur ton pays exerce
 « La malédiction du ciel (1). Quelles terreurs l'accompagne !
 « L'épouvante et la fuite prennent place sur son char
 « Et derrière les chagrins et la solitude.

.....

« Edouard, lo ! a un destin inattendu
 « (Ourdissons la trame, le fil est tissé).
 « La moitié de ton cœur nous consacrons
 « (La trame est ourdie, l'ouvrage est fait).
 « Demeure, oh demeure ! ainsi abandonné
 « Ne me laisse pas impitoyablement ici gémir.
 « Là-bas dans l'étendue brillante éclairée par le soleil couchant,
 « Ils s'effacent, s'évanouissent à mes yeux.
 « Mais, oh ! quelle scène solennelle sur le sommet du Snowdon.
 « Ils descendent lentement, revêtus de tuniques brillantes !
 « Visions de gloire, épargnez ma vue éblouie
 « N'accablez pas mon âme, âges à naître !
 « Nous ne pleurons plus notre Arthur si longtemps perdu !
 « Salut à vous tous, vrais rois de la race bretonne !

C'est dans les Galles et les Cornouailles qu'on voit le plus de gens diffé-
 rant complètement du type anglais : individus à cheveux noirs, teint mat,
 tête courte et large.

Bien que, jusqu'en 1893, le socialisme soit demeuré inconnu à ce pays, il
 y eut au cours de cette année-là une grève ou plutôt une guerre du charbon
 (*coal-war*), qui remua tout le Royaume-Uni. Elle éclata au mois d'août et
 prit bientôt une tournure des plus révolutionnaires, surtout quand les
 propriétaires de mines écossais du Carmarthenshire eurent fait venir
 nombre de leurs compatriotes pour prendre la place des grévistes. A Trim-
 ble la mine de Great-Mountain fut attaquée et la police rossée. Toute une
 rue où vivaient, dans un *lodging-house* modèle, trente familles écossaises,
 fut saccagée, le mobilier haché ou jeté par les fenêtres. Ceux des habitants
 qui avaient pu s'enfuir passèrent la nuit dans les bois voisins ; un certain
 nombre se barricadèrent dans les caves. La police, débordée et houspillée,
 était absolument impuissante. Quand des renforts arrivèrent, les grévistes
 étaient partis saccager Bryngwill-house, résidence du directeur de la mine.
 Le lendemain, des centaines d'ouvriers, partis de la vallée d'Amman, atta-
 quèrent les puits et il fallut appeler les dragons pour leur tenir tête. A Hoy-
 land Silkstone, à Beidwell, à Rockingham, des mineurs se levèrent, chassant
 les *black legs* ou sarrazins et détruisant les bureaux. Ces émeutes conti-
 nuèrent jusqu'à la fusillade de Featherstone, le Fourmies anglais.

(1) Edouard III, vainqueur des Français.

Une des plus intéressantes régions galloises est le Glamorganshire, qui contient nombre de mégalithes et de restants de l'art celtique. « Peu de gens, a dit M. Romilly Allen, semblent concevoir que, bien des centaines d'années avant que l'Angleterre possédât une école de peinture, on ne manquait pas de réels artistes dans ce pays, hommes dont nous pouvons bien être fiers et dont il reste heureusement de nombreux travaux. » Il y a lieu de remarquer que, dans ce comté et en général dans toutes les Galles du Sud, l'art n'était pas seulement celtique, mais possédait nombre de caractéristiques locales. Dans cette région, on rencontre de nombreuses pierres, portant gravée la croix celtique et marquant la transition des *Meini hirion* jusqu'à la croix chrétienne ; une des plus belles se trouve à un mille et demi de Cardiff, dans la cour de l'église de Slandough. Elle n'a pas moins de neuf pieds de hauteur.

Voici quelques-unes des fameuses *triades* bretonnes, chantées par les bardes antiques et qui s'appliquaient à toute l'île mais que nous avons surtout retrouvées dans les régions galloise et cornique :

« Quels sont les trois grands traîtres de l'île de Bretagne ?

« Le premier fut Mandubrantius, le fils de Belli le Grand ; ce fut lui qui engagea Jules César et les guerriers de Rome à venir en cette île ; ce fut lui qui causa l'invasion des étrangers. Lui et ses hommes se firent les guides des Romains et ils en reçurent chaque année une somme d'or et d'argent. C'est pour cela que les habitants de cette île furent contraints de payer en tribut annuel aux Romains 3,000 pièces d'argent jusqu'au temps d'Orvain, le fils de Maxime, qui refusa de se soumettre au tribut. Sous prétexte de compensation, les guerriers de Rome emmenèrent de l'île de Bretagne la plupart des hommes capables de porter les armes et les conduisirent en Arabie et dans d'autres contrées éloignées d'où jamais ils ne revinrent. Les Romains, qui étaient en Bretagne, se dirigèrent sur l'Italie, ne laissant derrière eux que les femmes et les petits enfants ; c'est pourquoi les Bretons furent si faibles que, par défaut d'hommes et de forces, il leur fut impossible de s'opposer à la conquête de leur pays. Vortigern fut le second traître. Il massacra Constantin le Saint, par la violence et l'injustice s'empara de la couronne et, le premier, engagea les guerriers saxons à venir dans l'île comme alliés. Il épousa Alis Rowen, la fille d'Hengist, et donna la couronne de Bretagne au fils qu'il eut d'elle et dont le nom était Gotta. De là, les rois de Londres sont appelés « enfants d'Alis ». C'est ainsi que par Vortigern les Cambriens perdirent avec leurs terres leur rang et leur couronne en I.hoegrie.

« Le troisième traître fut Medrawd, fils de Lhen et petit-fils de Cynvarch ; car lorsque son oncle Arthur marcha contre l'empereur de Rome,

« laissant le gouvernement de l'île à ses soins, Medrawd ôta la couronne à Arthur par usurpation et séduction, s'alliant pour se l'assurer aux Saxons. C'est ainsi que les Cambriens perdirent la couronne de Lhoegrie et la souveraineté de l'île de Bretagne. »

Quelle est la part de l'histoire et celle de la légende dans ces triades, souvent analogues aux récits héroïques du cycle carlovingien ? Il serait bien difficile de le dire. Même à notre époque moderne d'informations rapides et contrôlées, les faits n'arrivent-ils pas à la connaissance publique le plus souvent défigurés ? Pourrait-on affirmer réellement que l'histoire entière n'est pas une vaste fable, moins poétique et moins belle que l'autre ?

Voici quelques autres triades, dues à la traduction de Robert et sans doute peu connues :

« Quels sont les trois noms donnés à la terre des Bretons ? Avant qu'elle fût habitée on l'appelait le « Vert-Espace entouré des eaux de l'Océan ». Puis, quand elle fut habitée, on la nomma « île de miel » ; lorsque le peuple eut été formé en société par Prydain, fils d'Aedd le Grand, elle fut appelée « île de Prydain » (origine peut-être du nom Bretagne). Et sur elle personne n'a droit que la tribu des Cambriens, car, les premiers, ils en prirent possession ; et, avant ce temps-là il n'y eut aucun homme vivant, mais elle était pleine d'ours, de crocodiles, de loups et de bisons. »

Cette autre montre bien l'esprit aventureux et voyageur des anciens Celtes :

« Voici les trois disparitions de l'île de Bretagne : la première est celle de Gavran et ses hommes, lesquels s'en furent à la recherche des vertes îles des inondations : jamais on n'entendit parler d'eux. La seconde, fut celle de Merddin (Merlin), le barde d'Emrys et ses neuf bardes qui allèrent en mer dans une maison de verre : la place où ils allèrent est inconnue. La troisième fut celle de Madog, fils d'Owain, roi des Galles du Nord, qui alla en mer avec trois cents personnes dans dix vaisseaux : la place où ils allèrent est inconnue. »

Bien que, évidemment, la triade suivante contienne encore une grande part de légende, elle se rattache davantage à des faits réels :

« Voici les trois expéditions combinées qui partent de l'île de Bretagne : La première partit avec Ur, fils d'Erin, le puissant guerrier de Scandinavie ; il vint en cette île du temps de Gadiol, fils d'Erin, et obtint secours à condition qu'il ne tirerait de chaque principale forteresse plus d'hommes qu'il n'en présenterait. A la première, il vint seul avec son valet Mathata Vawr : il obtint deux hommes, quatre de la seconde, huit de la troisième, seize de la suivante et ainsi de toutes en proportion jusqu'à ce qu'enfin le nombre ne pût être fourni par toute l'île. Il emmena

« soixante-trois mille hommes, ne pouvant obtenir dans toute l'île un plus grand nombre d'hommes capables d'aller à la guerre : les vieillards et les enfants restèrent seuls dans l'île. Ur, le fils d'Erin, le puissant guerrier, fut le plus habile recruteur qui eut jamais existé. Ce fut par inadvertance que la tribu des Cambriens lui donna cette permission stipulée irrévocablement. Les Coraniens saisirent cette occasion d'envahir l'île sans difficulté. Aucun des hommes qui partirent ne retourna, aucun de leurs fils ni de leurs descendants. Ils firent voile pour une expédition belliqueuse jusque dans les mers de Grèce et, s'y fixant dans les pays des Galas (1) et d'Avène, ils y sont restés jusqu'à ce jour et sont devenus Grecs.

« La deuxième expédition combinée fut conduite par Caswallawn fils de Bell et petit-fils de Monagan, et par Gwenwynwyn et Gwanar, les fils de Lliaws, fils de Nwyre et Arcanrod, fille de Bell, leur mère. Ils descendirent de l'extrémité de la pente Galedin et Siluria et des tribus combinées des Boulognèse et leur nombre était de soixante et un mille. Ils marchèrent avec leur oncle Caswallawn après les césariens vers le pays des Gaulois de l'Armorique, lesquels descendaient de la première race des Cambriens. Et aucun d'eux, aucun de leurs fils ne retourna dans cette île, car ils se fixèrent dans la Gascogne, parmi les Césariens, où ils sont à présent. C'était pour se venger de cette expédition que les Césariens vinrent la première fois dans cette île.

« La troisième expédition combinée fut conduite hors de cette île par Ellen, puissant dans les combats, et Cynan, son frère, seigneur de Meiriadog en Armorique, où ils obtinrent terres, pouvoir et souveraineté de l'empereur Maxime, pour le soutenir contre les Romains et aucun d'eux ne revint ; mais ils restèrent là et dans Ystre Gyvaelwg, où ils formèrent une communauté. Par suite de cette expédition, les hommes armés de la tribu des Cambriens diminuèrent tellement que les Pictes irlandais les envahirent. Voilà pourquoi Vortigern fut forcé d'appeler les Saxons pour repousser cette invasion. Les Saxons, voyant la faiblesse des Cambriens, tournèrent leurs armes perfidement contre eux et, s'alliant aux Pictes irlandais et à d'autres traîtres, ils prirent possession du pays des Cambriens ainsi que de leurs privilèges et de leur couronne.

« Ces trois expéditions combinées sont nommées « les trois grandes présomptions des Cambriens » et aussi « les trois armées d'argent » parce qu'elles emportèrent de l'île tout l'or et l'argent qu'elles purent obtenir par la fraude, par l'artifice et par l'injustice, outre ce qu'elles acquièrent par droit et par consentement. Elles furent aussi nommées « les trois

(1) Evidemment la Galatie.

« armements irréflechis », vu qu'elles affaiblirent l'île au point de permettre
 « les trois grandes invasions, savoir : l'invasion des Coraniens, celle des
 « Césariens et celle des Saxons. »

Elle reparaît souvent dans les triades et les légendes celtiques la mélancolique phrase « et aucun d'eux ne revint ».

Tout, légendes, coutumes, langue, caractère, aspect physique du pays et des habitants rappelle absolument la Bretagne française. Du reste, les relations ont été fréquentes entre les deux pays. Au VII^e siècle, sous le règne de Cadwalladers, celui-ci étant tombé malade, la guerre étrangère et civile, puis la peste et la famine ravagèrent le pays : Les vivants, dit l'historien Jeffrey de Monmouth, ne suffisaient pas à enterrer les morts. Fuyant leur pays ainsi désolé, les Bretons, sauf un petit nombre qui se réfugièrent dans les Galles et la Cornouaille, firent voile avec leur souveraine pour l'Armorique, où le roi Alan les reçut bien.

Le voyage manqua naturellement de gaieté : en mer, les Bretons psalmodiaient lugubrement : « Tu nous a livrés, ô Dieu ! comme la brebis destinée à être mangée et tu nous a dispersés parmi les païens. »

A cette plainte rythmée Cadwalladers ajoutait cette autre, que la tradition a conservée :

« Malheur à nous, pêcheurs, pour nos criantes impiétés avec lesquelles
 « nous n'avons cessé de provoquer Dieu, tandis que nous avons du
 « temps pour le repentir. En conséquence, la revanche de sa puissance
 « pèse sur nous et nous extirpe de notre sol natal, ce que ni les Romains
 « du vieux temps, ni les Scots ou les Pictes, ni même les traîtres saxons, avec
 « toute leur ruse, n'avaient été capables de faire. Mais c'est en vain que
 « nous leur avons si souvent repris notre pays, puisque ce n'était pas la
 « volonté de Dieu que nous en gardions toujours le gouvernement. Celui
 « qui est le vrai juge, quand il vit que nous ne nous arracherions par
 « aucun moyen à notre méchancheté et qu'aucun pouvoir humain ne pou-
 « vait expulser notre race, a voulu châtier lui-même notre folie et a tourné
 « contre nous sa colère, par laquelle nous avons été chassés en foule de
 « notre contrée natale. Retournez donc, vous Romains, retournez Scots et
 « Pictes, retournez Embrons et Saxons. Voyez, la Bretagne vous est ouverte,
 « étant maintenant par la colère de Dieu rendue et désolée, ce que jamais
 « vous ne fûtes à même de faire. Ce n'est pas votre valeur qui nous expulse,
 « mais la puissance du roi suprême, que nous ne cessâmes jamais de
 « provoquer. »

On voit que la tournure mystique et religieuse chez les Bretons l'Angleterre et chez ceux de France était absolument la même ; la forme jactatoire est la même aussi.

Cadwalladers devint un saint. Comme, au bout d'un certain nombre d'années, la peste avait cessé, ce monarque exilé volontairement songea à retourner dans son pays pour y reprendre le gouvernement. Il avait déjà demandé à Alan de l'aider et celui-ci préparait une flotte, lorsque la voix d'un ange commanda à Cadwalladers de renoncer à son entreprise et d'aller vers le pape Sergius, à Rome, où, après avoir fait pénitence, il deviendrait un saint. L'envoyé céleste ajouta, peut-être pour le consoler, que la foi des Bretons leur ferait recouvrer la possession de leur île (Dieu était ici d'accord avec les prophéties du barde enchanteur Merlin), mais que les temps n'étaient pas encore venus. Les reliques des saints, cachées de peur qu'elles ne fussent profanées par les Saxons, et perdues, seraient aussi retrouvées et elles aideraient puissamment à la reprise du royaume. Cadwalladers alors prévint Alan qui fit consulter toutes sortes d'ouvrages prophétiques et n'y trouvant rien que de concordant avec les déclarations de son hôte, conclut lui aussi qu'il fallait se soumettre à la volonté nettement exprimée de Dieu. Cadwalladers alla donc à Rome, où il fut confirmé par le pape Sergius et, une maladie soudaine l'ayant saisi, il partit pour les gloires célestes le douzième jour des calendes de mai de l'année 689. Conformément à la promesse qui lui avait été faite, il fut, après sa mort, mis au rang des saints.

Vers la même époque vivait Winifride qui, elle aussi, devint une sainte et dont l'histoire est au moins aussi intéressante, en tous cas plus merveilleuse encore.

Elle était fille de Thewith, petit prince gallois, qui gouvernait la région où est aujourd'hui Holywell; sa mère Wenlon, sœur de saint Beuno, descendait d'une ancienne famille du Montgomeryshire. Beuno, devenu moine, se retira à Clynnog où il bâtit une église et fonda un couvent; sa réputation et son influence ne tardèrent pas à s'étendre et, comme il avait obtenu de son beau-frère un emplacement pour y édifier une autre église, sa pieuse nièce voulut absolument aller vivre auprès de lui. Cela ne faisait que médiocrement l'affaire du prince païen Caradoc, fils du roi Alan, qui était éperdument amoureux de Winifride. Celle-ci, fuyant devant sa recherche, après lui avoir déclaré qu'elle lui préférait un céleste époux, le mécréant, exaspéré, surprit l'inhumaine au moment où se célébrait la messe, et, d'un coup d'épée bien appliqué, lui fit voler la tête par-dessus les épaules. Ce manque choquant de galanterie fut sur le champ puni par le ciel : le sol s'entrouvrit et engloutit Caradoc. Ce n'eût pas été suffisant : Hidgen, dans son *Polychronicon*, déclare que les descendants du meurtrier, pour expier ce crime qu'ils n'avaient pas commis, furent frappés de punitions et de maladies horribles qu'ils ne purent racheter que par une visite au puits sacré de Holywenn ou aux restes de la sainte, déposés à Salop.

Le ciel ne se borna pas à manifester sa puissance par le châtiment : Beuno, aux cris du peuple témoin du forfait, interrompt le sacrifice qu'il célébrait; il alla ramasser la tête de sa nièce qui avait roulé à quelque distance du corps, faisant naître du sol une source merveilleuse, et, allant la rajuster au-dessus des épaules, couvrit le tout d'un voile. Après quoi, il reprit sans s'émouvoir la sainte cérémonie; quand elle fut terminée, il alla s'agenouiller auprès du corps, dit une prière et retira le voile: Winifridese leva, éveillée comme d'un sommeil ordinaire et la tête parfaitement solide. La seule marque qui subsistât de sa décollation était un mince cercle blanchâtre autour du cou : elle le conserva toute sa vie qui dura encore quinze ans selon quelques chroniqueurs et beaucoup plus longtemps selon d'autres. Il va sans dire qu'elle prit définitivement le voile, devint abbesse, sainte, opéra des miracles de son vivant et encore plus après sa mort. La source que sa tête avait fait jaillir du sol auprès de l'église, devint une piscine miraculeuse qui rendit la guérison à nombre d'infirmités et la foi à nombre d'hérétiques. Les pères jésuites qui dirigent cette exploitation en retirent de fort beaux bénéfices et l'administrateur actuel, le père Beauclerck, concède, avec les médecins, que ces eaux possèdent par elles-mêmes des qualités curatives : de la sorte, si les infirmes ne s'y baignent pas par dévotion, ils s'y baignent par foi en la médecine. Les bords de la source se revêtirent d'une mousse répandant une bonne odeur et la vallée, appelée auparavant à cause de sa sécheresse *Sych naut*, perdit son nom. Les pierres tachées de sang commémoraient annuellement le fait en prenant des couleurs inconnues. On y voyait naturellement un miracle mais d'impies botanistes ont démontré que c'était simplement une végétation de l'espèce *Jungermannia* qu'on trouve également au saint puits de Ffynnon Llandeniolen (Carnarvonshire) et de l'espèce *Byssus*, adhérente aux pierres comme un fin velours et que Linnée appelle *Bissus Jolythus* (ou violette odorante).

L'anniversaire de la première mort de sainte Winifride est célébré chaque année le 22 juin, celui de la translation de ses restes à l'abbaye de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, le 3 novembre; mais, en dehors de ces deux dates, il y a de nombreux pèlerinages, et nous en avons vus en plein hiver qui comptaient des milliers de participants. Tous ceux-ci semblaient animés, hommes et femmes, de la foi la plus vive et cependant, nous a-t-on affirmé, tous n'étaient pas catholiques.

C'est que, en effet, malgré l'éloignement des protestants pour ces cérémonies qu'ils considèrent, en général, comme entachées d'idolâtrie, sainte Winifride, qui vécut neuf siècles avant les démêlés des anglicans avec l'Église romaine, est une gloire locale. Elle ne peut décemment être rendue responsable des corruptions papales et les pèlerinages célébrés en son hon-

neur font aller le commerce. Or, chez les Gallois, comme chez leurs voisins de l'Angleterre centrale, *business is business* (les affaires sont les affaires).

Un saint personnage qui eut aussi bien des tribulations, non de son vivant, mais après sa mort, fut saint Cutbert ou Cubert qui vivait un siècle auparavant dans la même région. Fils de parents saxo-bretons, il fut élevé au monastère de Bangor, devint abbé, puis évêque de Landisfarne dans l'île située en face de la côte de Northumberland. Après sa mort, les Danois, qui faisaient rage sur toutes les côtes d'Angleterre et d'Irlande, ravagèrent aussi l'île. Alors, vers l'an 800, les moines et l'évêque se sauvèrent en Northumberland, emportant le squelette de saint Cutbert, avec lequel, pendant la vie de douze évêques titulaires de Landisfarne, ils errèrent dans la région, jusqu'à ce que l'un de ces évêques, Aldwyn, obtint en 890 du roi Alfred la permission d'établir son église épiscopale à Durham.

Ce bâtiment fut après lui terminé par ses moines, qui le consacrèrent à Dieu au nom de saint Cutbert et y enterrèrent ses reliques, heureuses sans doute de trouver enfin un lieu de repos. Désormais, leurs chefs spirituels s'intitulèrent évêques, non plus de Landisfarne, mais de Durham.

Le pays n'avait d'ailleurs pas attendu Winifride et Cutbert pour donner naissance à de vieux propagateurs du christianisme. Vers l'an 350 de notre ère, vivait, dans la Cornouaille, Cuby, fils du roi, duc ou comte Salomon. Il manifesta de bonne heure une vive admiration pour les écrits de saint Hilaire de Poitiers et un zèle orthodoxe qui lui fit combattre vigoureusement l'hérésie arienne, infestant à ce moment l'Église britannique. Cette hérésie, on le sait, prétendait qu'une personne de la Trinité était supérieure aux deux autres et, par là, faisant trois dieux au lieu d'un seul, ramenait au polythéisme. Cuby, après avoir écrit au saint pour mieux s'éclairer et reçu l'invitation d'aller en Gaule auprès de lui, devint son disciple, fut ordonné prêtre et, rendu déjà célèbre par ses prédications, partit dans les Galles du Nord, à l'instigation d'Hilaire, pour convertir ses aveugles compatriotes. Ce fut alors une iconoclastie en règle : les Gallois, animés d'un saint zèle, brisèrent les images et les autels de Jupiter, Mars, Apollon, Minerve, pour en élever bientôt d'autres aux demi-dieux du christianisme. Capgrave, qui compila sa vie, dit que Cuby opéra ces miracles qui sont le privilège de tout catéchiseur choisi par la providence : il guérit les aveugles, les lépreux, les sourds et exorcisa les possédés. De plus, il semble avoir été en Irlande avant saint Patrick et y avoir même construit une église. Trait méritoire, après la mort de son père, il refusa, dit-on, d'hériter de sa fortune et de son pouvoir sur les Cornouailles, se consacrant entièrement à la prédication de l'Évangile.

Voici quelques proverbes corniques qui méritent d'être cités :

An lavar goth ewe lavar gwir.
 (Le vieux dire est un vrai dire.)
Ne weden nevera doaḡ vas a tavaḡ re hir.
 (Jamais bien ne viendra d'une langue trop tongue.)
Bes den heb tavaḡ a gollas e dir.
 (Mais un homme sans une langue perdra sa terre.)

Un tour d'esprit naturellement poétique, non moins que le peu de développement de l'instruction, favorisa dans les Cornouailles et le pays de Galles le culte du passé, des traditions et des vieilles légendes. Dans ces légendes, le géant Treagle joue un grand rôle; son action se fait remarquer dans une foule de choses fantastiques et, bien souvent, ceux qui invoquent pieusement l'esprit de Dieu adressent en même temps leurs vœux secrets à Treagle. Pour ses méfaits, ce géant est condamné à vider l'insondable étang de Dosmary avec un coquillage troué. Singulière analogie avec le tonneau des Danaïdes! Avant l'existence de la Loe-bar, Helston était, dit-on, un port : Treagle, en jetant son sac de sable entre Helston et la mer, y a créé cette barre : mouvement qui ne manque pas de grandeur! Les échos de la Loe gémissent-ils dans les tempêtes? ce sont les gémissements de Treagle.

Dans la paroisse de Paul, on remarque un roc appelé en langue cornique Merlyn-car ou roc de Merlin. Ce fut là que le légendaire enchanteur prédit, dans la langue indigène, la destruction de l'église de Paul ainsi que de Penzance et Newlyn, longtemps avant qu'ils existassent :

Aga fyth tyer war an meyne Merlin
Ara neb fyth Leskey, Paul, Penzance hag Newlyn.
 (Là débarqueront, sur la pierre Merlin,
 Ceux qui brûleront Paul, Penzance et Newlyn.)

Et les Espagnols se chargèrent de réaliser la prédiction.

Les lacs auxquels s'attachent des légendes sont nombreux; l'un des plus grands est le lac Llynafeddan, dans le Brecknockshire. Selon la tradition, il est dû à un jugement du ciel sur les descendants à la neuvième génération d'un homme qui en avait tué et volé un autre pour épouser sa maîtresse. La famille était rassemblée à une fête, lorsqu'un tremblement engloutit eux, leur maison et les alentours pour y substituer un lac. Des gens même cultivés ont cru qu'il y avait eu là autrefois une ville et Camden s'est assez naïvement imaginé que cette ville pouvait être Loventium.

Il y a aussi une tradition s'attachant à un lac — peut-être le même — du Brecknockshire. Dans la ville qu'il recouvre, le roi du pays avait un jour envoyé un serviteur auquel on refusa l'hospitalité. Entrant alors dans une maison déserte, il y trouva un enfant au berceau, pleurant, et y oublia

son gant. Le lendemain il retrouva l'enfant et le gant qui flottaient : la ville avait disparu.

La mer aussi a envahi sur la côte galloise et cornique des régions jadis habitées. Au delà des deux caps Cornwall et Land's End, l'archipel des Scilly est le seul débris visible d'une ancienne péninsule. D'après la légende, une campagne, comprenant une quarantaine de villages et encore connue sous le nom de Lionesse et de Lelothsw, s'étendait entre la Cornouaille et les îles. Une ancienne famille porte sur son blason un cheval sortant des eaux en mémoire d'un de ses ancêtres que la vitesse de son coursier aurait sauvé de l'inondation.

Là encore la vraie cause du cataclysme aurait été la colère du ciel.

L'esprit de ce singulier pays semble pénétrer non seulement ses habitants bipèdes mais même le bétail. Celui-ci, d'après les paysans et même d'après les historiens, ressemble à ses maîtres. Loin de se montrer docile comme l'honnête bétail des autres parties de l'Angleterre, il affiche des allures tout à fait indépendantes. Il serait en outre doué d'une sorte d'intuition et de pressentiment à peine inférieurs à ceux de l'enchanteur Merlin lui-même. C'est ainsi que les brebis du Glamorganshire, amenés dans le Bucknockshire, *sentent* le vent du sud quand il souffle et, comme si elles reconnaissent leur air natal, méditent une évasion. On est obligé de surveiller attentivement les pauvres captives. On voit souvent celles-ci monter sur les sommets les plus élevés, tourner la tête et renifler le vent ; puis, après quelques moments d'immobilité et, sans doute, de réflexion, après s'être orientées, elles partent en courant et franchissant tous les obstacles, ne s'arrêtent que de retour à leur ancienne demeure.

Peut-être des éleveurs indéclicats ont-ils encouragé ces remarquables prédispositions.

Le Brecknockshire ne fut pas très heureux au moyen-âge. Un de ses plus cruels tyrans fut Mahel, seigneur de Brecknock, qui, persécutant l'évêque David, le força de s'exiler en Angleterre. Cette inhumanité ne lui porta pas bonheur : comme Mahel était reçu par Walter Clefford au château de Brendlais, le feu s'y mit et une pierre, se détachant de la tour principale, lui tomba sur la tête. En cet état fâcheux, le tyranneau se sentit pris de remords : il envoya des messagers pour rappeler l'évêque et mourut peu après, en s'écriant : « O mon père et haut prêtre ! Votre saint a pris la plus « cruelle vengeance de moi, n'attendant pas la conversion d'un pécheur « mais hâtant sa mort et sa chute. »

Ce méchant personnage, qui vivait au XII^e siècle, eut pour successeur non immédiat Guillaume de Breos, d'origine étrangère et, par cela même, ennemi des Gallois qui le lui rendaient bien. Il ne tarda pas à se révéler comme un

monstre de cruauté, émule de Macbeth, auquel il ne manqua pour passer comme celui-ci à la postérité que le génie d'un Shakespeare. Il invita dans son château le chef gallois Sitsyllt ap Dwnfall avec son fils et, au milieu du festin, leur demanda de jurer solennellement qu'ils ne porteraient plus d'armes sur eux. Les invités, qui avaient déjà eu quelques démêlés préalables avec leur hôte, se sentirent défiants et refusèrent. Guillaume les fit alors assassiner et envoya au château de Sitsyllt ses gens qui enlevèrent la châtelaine Gwladis, tuèrent ses autres fils et brûlèrent l'habitation. Telles étaient les mœurs idylliques au bon vieux temps féodal ! En 1196, un autre Gallois, qui avait le malheur de lui porter ombrage, Trehaern Vychan, venant avec confiance causer avec lui, fut saisi par son ordre, attaché à la queue d'un cheval et traîné dans les rues de Brecknock jusqu'à l'échafaud où il fut décapité, puis suspendu par les pieds. Des cruautés analogues emplissaient, à ce moment, toutes les régions de la grande île : c'est ainsi que s'effectuait la conquête normande. Comme son devancier Mahel, Guillaume de Breos porta la peine de ses barbaries : il se brouilla avec Jean sans Terre, qui ne valait pas mieux que lui, et, exilé, mourut de misère à Paris. Sa femme Maud périt au château de Windsor, privée de nourriture par l'ordre du roi.

Un autre Guillaume de Breos, qui vint plus tard, finit aussi d'une façon tragique. Reçu par le prince Llevellyn, il séduisit sa femme. Le mari outragé fut charitablement instruit de son malheur, mais seulement après le départ de l'amant. La dissimulation est une vertu princière : Llevellyn réinvita Guillaume pour Pâques et, quand son hôte fut revenu, il lui reprocha ouvertement son indélicatesse, après quoi il le fit pendre sur une colline voisine de son château, près d'Aber, dans le Carnarvonshire. Un barde, sur ces entrefaites, rencontra la princesse adultère qui n'était encore informée de rien et, comme les bardes avaient le monopole de parler en vers, il lui adressa, paraît-il, ironiquement le distique suivant :

*Diccyn Doccyn, wraig Llevellyn,
Beth a roed am veled Gwilym !*

(Dis donc, femme de Llevellyn,
Que donnerais-tu pour voir ton Gwilym (Guillaume) ?

La princesse coupable eût pu s'étonner de voir le secret de ses amours dévoilé, mais elle pensa sans doute qu'un barde avait des privilèges spéciaux et, sans s'étonner outre mesure, elle lui répondit également en vers :

*Cymru a Lloegr a Llevellyn,
A rown y gydam veled Gwilym.*

(Galles et l'Angleterre et Llevellyn,
Tout je donnerais pour voir mon Gwilym.)

Là-dessus le barde eut le mauvais goût de lui montrer l'arbre auquel était pendu son amant.

Le nom de Thaliessin, si célèbre dans les légendes galloises et corniques, n'a pas été seulement celui d'un individu. Il signifiait « front radieux » et avait été, dans la mythologie celtique, donné au soleil : il devint plus tard celui de son grand prêtre. Mais, parmi les augustes personnages qui le portèrent, aucun ne laissa un souvenir aussi populairement vivace que celui du barde du VI^e siècle.

Le dieu suprême des Celtes de la Grande-Bretagne était Diana, le dieu inconnu. Il avait pour représentant sur la terre le grand Hu ou Ar-bras, autrement Cadwalcade, le premier des druides.

Hu, devenu dieu de la guerre, vainqueur des géants et des ténèbres, régulateur des eaux, initiateur de l'agriculture et roi des bardes, a pour magique ceinture l'arc-en-ciel. Son char resplendissant, composé des rayons du soleil, est guidé par cinq génies. Une vache sainte le suit partout. Il a pour épouse l'enchanteresse Ked ou Ceridguen qui lui a donné trois enfants : Mor-vran (le corbeau des mers, guide des navigateurs), la charmante Creizviou (milieu de l'œuf, symbole de la vie) et l'affreux Avag-du (le castor noir).

Ce dernier, ayant percé la digue qui soutient le grand lac, le monde est inondé. Tout périt, excepté un homme et une femme, Douyman et Douymeck, sauvés dans un vaisseau sans voile, où ils emportent un couple de chaque espèce animale : bizarre répétition du déluge de Noé et du Deucalion ! Pour tirer la terre de l'abîme, Hu dut y atteler deux bœufs. Ces animaux périrent dans le terrible effort. Les yeux de l'un sortent, l'autre refuse de manger et se laisse mourir.

Cependant, Hu, ayant réussi à remettre le globe en bon ordre, donne des lois aux humains, — peut-être ne fut-ce pas ce qu'il fit de mieux ! — et leur enseigne l'agriculture, ce qui était sans doute une compensation.

L'allégorie suivante, relative au soleil, mérite d'être contée.

Ked voulut préparer, pour donner à son fils Avag-du l'inspiration et la science, l'eau enchantée du vase Azeuladour (eau du sacrifice). Le livre de Pherylt lui indiquait tous les rites mystérieux qu'elle devait suivre à cet effet. La femme de Hu se rendit dans la terre du repos, où se trouvait la ville du juste. Là, elle s'adressa au petit Gouyon, fils du héraut de Lanvair, le gardien du temple. Elle le chargea de surveiller la préparation du breuvage, que l'aveugle Morda dut faire bouillir sans interruption pendant un an et un jour, tâche fastidieuse s'il en fut.

Ked, qui décidément n'était pas une femme ordinaire, étudiait les livres astronomiques et observait les corps célestes pendant que l'opération se poursuivait. L'année allait se terminer, lorsque, du liquide bouillonnant, il

tomba trois gouttes sur le doigt de Gouyon qui, brûlé, le porta instinctivement à sa bouche. Aussitôt il découvre l'avenir, voit qu'il a à craindre les pièges de l'enchanteresse et, bravement, s'enfuit à toutes jambes. Sauf ces trois gouttes, toute l'eau était empoisonnée; de lui-même le vase se renverse et se brise. Exaspérée, Ked poursuit le fugitif et, alors, commencent une lutte à la course et une série de transformations analogues à certaine histoire des *Mille et une Nuits*. Pour courir plus rapidement, Gouyon se change en lièvre; Ked se fait aussitôt levrette et le pourchasse jusqu'au bord d'une rivière. Acculé, Gouyon s'y jette, se transformant du même coup en poisson; Ked, alors, devient loutre; elle va saisir sa proie, quand celle-ci, soudain se change en oiseau et bat des ailes au-dessus de sa tête. Sans perdre un moment, l'enchanteresse prend la forme d'un épervier. Gouyon, palpitant, à bout de ressources, se laisse tomber sur un tas de froment et ne présente plus l'aspect que d'un grain de blé mais, déjà, Ked est une poule noire et l'avale.

Aussitôt, elle devient enceinte et Hu, son mari, scandalisé, jure de tuer l'enfant qui naîtra. Mais lorsque celui-ci, au bout des neuf mois réglementaires, fait son apparition, il est si beau que Hu ne peut se résoudre à exécuter sa menace.

Alors la mythologie celtique se montre, là encore, quelque peu parente de la mythologie judaïque. Hu conseille à sa femme de déposer son nouveau-né dans un berceau couvert de peaux, qu'elle lancera à la mer, fait qui s'accomplit un 29 avril.

Or, en ce temps-là, le prince Gouydno possédait près du rivage un réservoir qui, tous les soirs du 1^{er} mai, donnait cent livres de poisson. Comme Elfin, fils unique de Gouydno, était l'homme le plus malchanceux du monde, de malins conseillers avaient engagé son père à le charger de l'épuisement du réservoir.

Elfin, cette fois, n'y trouva rien et comme, plein de mélancolie, il allait s'en retourner, il aperçut, arrêté sur une écluse, le berceau qui contenait l'enfant. Un des gardiens qui se trouvaient là, alla le prendre, souleva la peau et, apercevant l'enfant, s'écria : « Vois, Thaliessin ! quel front radieux ! » — « Front radieux sera son nom », répond Elfin qui, saisissant l'enfant et le plaçant sur son cheval, l'emmène avec lui. Tout à coup, le nouveau-né, avec une précocité admirable, entonne tout un poème, rempli de consolations et d'éloges pour Elfin, auquel il prédit une grande renommée. L'enfant est présenté à Gouydno qui, ravi, demande si c'est bien un être matériel ou un esprit. L'enfant lui répond par une nouvelle chanson où il déclare avoir vécu dans tous les âges et s'identifie avec le soleil. Gouydno, de plus en plus étonné, sollicite un autre chant. Il lui est donné

satisfaction. « L'eau donne le bonheur. Il faut penser à son Dieu ; il faut « prier son Dieu, parce qu'on ne saurait compter les bienfaits qui en décou- « lent. Je suis né trois fois. Je sais comment il faut étudier pour arriver à « connaître. Il est triste que les hommes ne veuillent point prendre la peine « de chercher toutes les sciences dont la source est dans mon sein, car je « sais tout ce qui fut et tout ce qui sera. » Ainsi chanta le Moïse celte.

Du reste, tous les peuples de religion druidique se rapprochaient beaucoup plus par les croyances allégoriques des monothéistes juifs que des grands peuples païens, fait qui, sans doute, fut une des raisons pour lesquelles le christianisme, ce judaïsme réformé, put facilement prendre racine chez eux.

Et il y a encore bien d'autres traditions poétiques, bien d'autres légendes fabuleuses qu'on redit à la veillée dans les villages du littoral gallois, le soir, quand le vent souffle en tempête et quand, sur la grève, les flots viennent pleurer les vieux âges disparus.

GAËTANE

VERS

L'AME DE LA VILLE

Les toits semblent perdus
Et les clochers et les pignons fondus
Par ces matins fuligineux et rouges
Où feux à feux des signaux bougent.

Une courbe de viaduc énorme
Longe les quais mornes et uniformes :
Un train s'ébranle immense et las.

Au loin, derrière un mur, là-bas,
Un steamer rauque avec un bruit de corne.

Et par les quais uniformes et mornes
Et par les ponts et par les rues
Se bousculent en leurs cohues
Sur des écrans de brumes crues
Des ombres et des ombres.

Un air de soufre et de naphte s'exhale,
Un soleil flasque et pourrissant s'étale ;
L'esprit soudainement s'effare
Vers l'impossible et le bizarre.
Vivants ou morts, voit-il encor
Ce qui se meut en ces décors
Où devant lui, sur les places, s'élève
Le dressement tout en brouillard
D'un tombeau d'or et de linceuls blafards
Pour il ne sait quel géant rêve.

Oh! les siècles et les siècles sur cette ville,
 Grande de son passé
 Sans cesse ardent — et traversé,
 Comme à cette heure, de fantômes!
 Oh! les siècles et les siècles sur elle,
 Avec leur vie infatigable et criminelle
 Battant depuis quels temps
 Chaque demeure et chaque pierre
 De désirs fous et de colères carnassières!

Quelques huttes d'abord et quelques prêtres.
 L'asile à tous, l'église et ses fenêtres
 Laisant filtrer la lumière du dogme sûr
 Et sa naïveté vers les cerveaux obscurs.
 Donjons dentés, clochers massifs, palais barbares,
 Croix des papes dont le monde s'empare,
 Moines, abbés, barons, serfs et vilains,
 Mitres d'orfroï, casques d'argent, vestes de lin,
 Luttés d'instincts, loin des luttés de l'âme,
 Entres voisins, pour l'orgueil vain d'une oriflamme.
 Haines de sceptre à sceptre et monarques faillis
 Sur leur fausse monnaie ouvrant leurs fleurs de lys,
 Taillant le bloc de leur justice à coups de glaive
 Et la dressant et l'imposant : terrible et brève.

Puis l'ébauche lente à naître de la cité :
 Forces que l'on veut dans le droit seul planter,
 Ongles du peuple et mâchoires de rois,
 Mufles crispés dans l'ombre et souterrains abois
 Vers on ne sait quel idéal au fond des nues,
 Tocsins brassant, le soir, des rages inconnues,
 Textes de délivrance et de salut, debout
 Dans l'atmosphère énorme où la révolte bout,
 Livres dont les pages soudain intelligibles
 Brûlent de vérité comme jadis, les Bibles,
 Hommes divins et clairs — tels des monuments d'or
 D'où les événements sortent armés et forts —
 Vouloirs nets et nouveaux, consciences nouvelles
 Et l'espoir fou dans toutes les cervelles,
 Malgré les échafauds, malgré les incendies,
 Et les têtes en sang au bout des poings brandies.

Elle a mille ans la ville,
 La ville âpre et profonde;
 Et sans cesse, malgré l'assaut des jours,
 Et les peuples minant son orgueil lourd,
 Elle résiste à l'usure du monde.
 Quel brasier, ses cœurs; quel orage, ses nerfs!
 Quels nœuds de volontés serrés en son mystère!
 Victorieuse, elle absorbe la terre,
 Vaincue, elle est le deuil de l'univers,
 Toujours, en son triomphe ou ses défaites,
 Elle est géante, et son cri sonne et son nom luit,
 Et la clarté que fait sa face dans la nuit
 Rayonne au loin, jusqu'aux planètes!

O les siècles et les siècles sur elle!

Son âme, en ces matins hagards,
 Circule en chaque atome
 De vapeur lourde et de voiles épars;
 Son âme énorme et vague ainsi que ses grands dômes
 Qui s'estompent dans le brouillard;
 Son âme éclore en chacune des ombres
 Qui traversent ses quartiers sombres
 Avec une ardeur neuve au bout de leur pensée;
 Son âme formidable et convulsée;
 Son âme où le passé ébauche
 Avec le présent net l'avenir encor gauche.

O ce monde de fièvre et d'incassable essor
 Rué, à poumons lourds et haletants,
 Vers on ne sait quels buts inquiétants?
 Monde soumis à des lois d'or,
 A des lois fixes, qu'il ignore,
 Mais qu'il faut qu'il exhume
 Comme un astre du fond des brumes.
 Monde fervent, têtue, tragique et blême
 Qui met sa vie et son âme dans l'effort même
 Qu'il projette, le jour, la nuit,
 A chaque heure, vers l'infini.

O les siècles et les siècles sur cette ville!

Le rêve ancien est mort et le nouveau se forge.
 Il est fumant dans la pensée et la sueur
 Des bras, beaux de travail, des fronts, beaux de lueurs,
 Et la ville l'entend sourdre au fond des gorges
 De ceux qui le portent en eux
 Et le veulent crier et sangloter aux cieux.

Et de partout on vient vers elle,
 Les uns des bourgs et les autres des champs,
 Depuis toujours, du fond des loins,
 Et les routes éternelles sont les témoins
 De ces marches à travers temps
 Qui se rythment comme le sang
 Et s'avivent vers elle, continues.

Le rêve! il est là-haut, dans ces fumées
 Qu'elle renvoie envenimées
 Autour d'elle, vers l'horizon;
 Même dans l'attente et dans l'ennui
 Il est là-haut, qui domine, les nuits,
 Pareil à ces buissons
 De pierres d'or en des couronnes noires
 Qui s'allument, évocatoires.

Et qu'importent les maux et les heures démentes,
 Et les cuves de vice où la ville fermente,
 Et la sagesse et la raison prostituées,
 Et même la folie et sa force tuées,
 Si quelque jour, du fond des brouillards et des voiles,
 Surgit un nouveau Christ, en lumière sculpté,
 Qui lève en ses deux mains l'humanité
 Vers un brusque horizon de nouvelles étoiles.

LES USINES

Se regardant avec les yeux crevés de leurs fenêtres
 Et se mirant dans l'eau de poix et de salpêtre
 D'un canal droit, tirant sa barre à l'infini,
 Face à face, le long des quais, à l'infini,
 Par à travers les faubourgs lourds
 Et la misère en guenilles de ces faubourgs
 Ronflent la nuit, le jour, les fours et les fabriques.

Rectangles de granit, cubes de briques
Et leurs murs noirs durant des lieues
Immensément par les banlieues ;
Et sur leurs toits, dans le brouillard, aiguillonnées
De fers et de paratonnerres,
Les cheminées.

Et les hangars uniformes qui fument
Et les préaux où des hommes, le torse au clair
Et les bras nus, brassent et ameument d'éclairs
Et de tridents ardents, les poix et les bitumes ;
Et de la suie et du charbon et de la mort
Et des âmes et des corps que l'on tord
En des sous-sols plus sourds que des Avernes ;
Et des files, toujours les mêmes, de lanternes
Menant l'égout des abattoirs vers les casernes.

Se regardant de leurs yeux mornes et symétriques
Par la banlieue, à l'infini,
Ronflent le jour, la nuit,
Les usines et les fabriques.

Oh les quartiers rouillés de pluie et leurs grand'rues !
Et les femmes haves apparues
Et les squares où s'ouvre en des caries
De platras blanc et de scories
Une flore pâle et pourrie.

Aux carrefours, porte ouverte, les bars :
Étains, cuivres, miroirs hagards,
Dressoirs d'ébène et flacons fols
D'où luit l'alcool
Et son éclair vers les trottoirs.
Et des pintes qui tout à coup rayonnent
Sur le comptoir, en pyramides de couronnes ;
Et des gens soûls, debout,
Dont les larges langues lappent sans phrases
Les ailes d'or et du whisky couleur topaze.

Par à travers les faubourgs lourds
Et la misère en pleurs de ces faubourgs

Et les troubles et mornes voisinages
 Et les haines s'entre-croisant de gens à gens
 Et de ménages à ménages,
 Et le vol même entre indigents,
 Grondent au fond des cours, toujours,
 Les continus ronflements sourds
 Des usines et des fabriques symétriques.

Ici : entre des murs de fer et pierre
 Soudainement se lève, altière,
 La force en rut de la matière :
 Des mâchoires d'acier mordent et fument ;
 De grands marteaux monumentaux
 Broient des blocs d'or sur des enclumes
 Et dans un coin s'illuminent les fontes
 En brasiers tors et effrénés qu'on dompte.

Là-bas : les doigts méticuleux des métiers prestes
 A bruits menus, à petits gestes,
 Tissent des draps avec des fils qui vibrent
 Légers et fins comme des fibres.
 Au long d'un hall de verre et fer,
 Des bandes de cuir transversales
 Courent de l'un à l'autre bout des salles
 Et les volants larges et violents
 Tournent pareils aux ailes dans le vent
 Des moulins fous sous les rafales ;
 Un jour de cour avare et ras
 Frôle, par à travers les carreaux gras
 Et humides d'un soupirail,
 Chaque travail ;
 Automatiques et minutieux
 Des ouvriers silencieux
 Règlent le mouvement
 D'universel tictaquement
 Qui fermente de fièvre et de folie
 Et déchiquette, avec ses dents d'entêtement,
 La parole humaine abolie.

Plus loin : un vacarme tonnante de chocs
 Monte de l'ombre et s'érige par blocs ;

Et tout à coup, cassant l'élan des violences,
Des murs de bruit semblent tomber
Et se taire dans une mare de silence
Tandis que les appels exacerbés
Des sifflets crus et des signaux
Hurlent toujours vers les fanaux,
Dressant leurs feux sauvages
En buissons d'or vers les nuages.

Et tout autour, ainsi qu'une ceinture
Là-bas, de nocturnes architectures,
Voici les docks, les ports, les ponts, les phares
Et les gares folles de tintamarres ;
Et plus lointains encor des toits d'autres usines
Et des cuves et des forges, et des cuisines
Formidables de naphte et de résines
Dont les meutes de feu et de lueurs grandies
Mordent parfois le ciel à coups d'abois et d'incendies.

Au long du vieux canal à l'infini,
Par à travers l'immensité de la misère
Des chemins noirs et des routes de pierre,
Les nuits, les jours, toujours,
Ronflent les continus battements sourds
Dans les faubourgs
Des fabriques et des usines symétriques.

L'aube s'essuie
A leurs carrés de suie ;
Midi et son soleil hagard
Comme un aveugle erre par leurs brouillards ;
Seule, lorsque la semaine, le soir,
Laisse sa nuit dans leurs ténèbres choir,
Le han du colossal effort cesse, en arrêt
Comme un marteau sur une enclume,
Et l'ombre, au loin, sur la ville, paraît
De la brume d'or qui s'allume.

ÉMILE VERHAEREN

L'ÉMEUTE EN SICILE⁽¹⁾

II

L'ÉMEUTE

Que l'on nous permette de citer en entier une page du livre de S. Merlino, *L'Italie telle qu'elle est* : « En 1820 le peuple s'insurge : la plèbe « s'empresse de jeter dans les flammes les registres des impôts. Mêmes « scènes avec meurtre des propriétaires se produisirent dans plusieurs com- « munes de l'île. En 1848 le peuple sicilien agit de même. En 1860 la ville « de Bronte, près de Messine, se soulève et massacre les principaux « seigneurs. A Biancavilla le peuple paraissait décidé, dit un écrivain con- « temporain, à en finir avec toute personne aisée et honnête. A Francavilla « on produisait une lettre et ceux qui savaient en lire l'adresse étaient cen- « sés être seigneurs et tués. A Trescatagine et autres petites localités, près « de San Filippo d'Agira Castiglione, à Noto et en d'autres endroits, « on tira des rançons des seigneurs. A Tarsa, province de Messine, la plèbe, « se soulevant, réclama les biens communaux. Le 25 avril 1861, la popu- « lace armée fraternisa avec la garde nationale, parcourut le pays et tua « cinq propriétaires et le capitaine de la garde nationale.

« A Alcamo les mêmes scènes se produisirent. Le gouvernement italien « entra en possession du pouvoir avec force promesses de bien-être. Il n'a « pas fait honneur à sa traite. Le peuple la protesta en 1866. La campagne « envoya de gros contingents à la révolte de Palerme. » Depuis lors, la révolte a toujours été latente en Sicile.

De temps en temps arrivait sur le continent la nouvelle que dans quelque endroit de l'île les paysans s'étaient révoltés. Mais aussitôt le récit de la rébellion était suivi par celui de la pacification, pacification obtenue par la troupe, à grands renforts de coups de sabres, de baïonnettes et de

(1) Suite. — Voir le n° 125 de la *Société nouvelle*.

fusils. Le silence se rétablissait vite, on oubliait les morts, les blessés ; cela passait comme un *fait divers* et une douce illusion de *statu quo* berçait le gouvernement italien et la bourgeoisie sicilienne. Mais le livre des révoltes était constamment ouvert et quoique les Siciliens se soient presque toujours tenus à l'écart de l'agitation révolutionnaire, ils n'ont pas été moins prêts à la révolte dès qu'il leur a semblé que l'occasion était favorable.

Le dernier mouvement, s'inspirant des idées socialistes, conçu dans une pensée révolutionnaire, a surpris tout le monde. Et en effet il y avait de quoi.

Tandis que, dans toute l'Europe, l'Internationale d'abord, et ensuite le parti socialiste, légalitaire et antiparlementaire, englobaient en associations, fédérations ou groupes la grande majorité des ouvriers pensants et provoquaient la Commune en France, l'insurrection de Carthagène en Espagne, les mouvements et les bandes armées de 1874, 1877, 1878 dans l'Italie continentale, la Sicile paraissait vouloir rester étrangère à toute cette agitation. Non pas que rien, absolument rien ne s'y fit, mais ce qui s'y faisait était si peu que cela ne servait qu'à démontrer l'apathie qu'avaient les Siciliens pour les théories socialistes. Une section de l'Internationale qui se fonda à Palerme et ensuite quelques groupes anarchiques — qui vivaient d'une vie étique, publiant de temps en temps quelque journal ou quelque brochure — c'était tout ce que la Sicile donnait au développement des idées nouvelles et au champ de bataille pour le bien-être et la liberté.

Mais, à défaut d'un véritable courant d'idées révolutionnaires, il y avait le caractère énergique, fier, indomptable des Siciliens, ennemis de toute tyrannie, mettant leur confiance beaucoup plus dans leur carabine que dans toutes les lois, les codes, les promesses et les règlements du gouvernement.

La propagande révolutionnaire marchait donc cahin-caha en Sicile, quand, à Catane, en 1891, se forma la première de ces associations qui devaient, trois ans plus tard, être une puissance assez sérieuse dans l'île pour obliger la bourgeoisie à compter avec elles ; le « FASCIO ». Il serait trop long et peut-être même oiseux de parler ici du programme et des méthodes d'organisation et de propagande de ces associations. Nous dirons seulement, pour que les lecteurs puissent comprendre l'influence prise par les idées socialistes sur les paysans, qu'à côté du programme abstrait, théorique qui était le même que celui du parti socialiste des travailleurs italiens, c'est-à-dire le programme de l'école marxiste, il y avait un programme pratique d'application immédiate et dont les paysans siciliens ressentaient continuellement les bienfaits. En effet, les paysans ont été à même de constater que là où il avait le *Fascio*, leurs conditions économiques s'amélioraient sensiblement ; les patrons étaient forcés de céder aux réclamations des

ouvriers, les *campieri* étaient moins canailles, les *gabbellotti* moins exigeants ; d'autre part, la coopérative leur fournissait des vivres meilleurs et à meilleur marché, le médecin ne coûtait rien, les médicaments subissaient une diminution de 25 p. c. ; on contrôlait l'administration communale ; à la carabine des arrogants, on opposait la force et l'autorité de toute une organisation. Là où les paysans en étaient arrivés à avoir voix dans le conseil municipal, ils se trouvaient tout de suite plus honnêtement administrés. C'était tout naturel que les paysans s'enthousiasmassent pour cette idée et cette lutte qui, leur procurant des avantages immédiats, leur donnait aussi l'espoir de devenir demain les maîtres de leur outillage, de la terre qu'ils travaillent et de ses produits.

On peut donc dire que si la misère a été la cause matérielle de la révolte, le socialisme en a été l'agent moral. Certes — malgré qu'ils fussent révolutionnaires — ce ne sont pas les *Fasci* qui ont provoqué l'émeute, — ils se sentaient encore trop faibles : la révolte les a surpris, les a entraînés et, malgré eux, ils ont dû agir. Il est indiscutable que les présidents et les affiliés aux *Fasci* ont fait tout ce qu'il leur était possible pour contenir l'ardeur des populations : mais s'il y avait des endroits où l'association ouvrière pouvait servir de *souape de sûreté*, il y avait d'autres endroits où, soit par l'égoïsme des propriétaires, soit à cause de l'arrogance des commissaires de police, le *Fascio* était impuissant et c'est en ces endroits-là que la révolte s'est produite, violente, terrible, farouche, telle qu'elle devait se produire dans un pays où l'on rongé le frein depuis vingt-huit ans, où l'on est las de promesses toujours renouvelées, jamais tenues, où l'on n'a qu'à choisir entre la mort par la faim et la mort par le plomb.

On a crié *Vive le socialisme ! et A bas les impôts et les octrois !*

VIVE LE SOCIALISME : parce que — et non à tort — pour le paysan de Sicile, le socialisme signifie être un peu mieux ; parce qu'il est l'espérance qui luit au milieu des nuages sombres qui couvrent l'horizon.

A BAS LES IMPÔTS ET LES OCTROIS : parce que ce sont les impôts qui frappent les pauvres plus durement que les riches : parce que c'est au nom des impôts que le propriétaire réduit le personnel et diminue la paye, que le *gabbellotto* prête moins et veut un intérêt plus grand, parce que, en un mot, les impôts et les octrois paraissent aux paysans être la cause de leur grande misère.

Nous avons entendu des révolutionnaires désavouer les révoltés de Sicile parce qu'ils avaient crié : *Vive le roi ! Vive la reine !* et nous avons lu, dans presque tous les journaux révolutionnaires italiens, d'amères critiques sur les titres des *Fasci* et leur attitude pendant l'émeute.

Que ces camarades nous permettent d'élever la voix en faveur des

vaincus. Il nous plaît d'être les avocats de ceux que la main des puissants écrase, et les paysans siciliens auraient-ils vraiment mal fait que nous trouverions encore des paroles pour les défendre et les excuser.

D'abord, il faut noter que toute révolte, toute émeute est composée d'éléments dissemblables. Tout ce qui est fatigué de l'état de choses pendant lequel elle se produit s'y associe et y apporte ses idées, ses tendances et son but. De cela le cri de quelques-uns, combattants exaspérés mais inconscients, de quelques autres convaincus, de tous tendant à un même objectif : *Vive le roi ! Vive le socialisme ! A bas les impôts !*

Ensuite, il est nécessaire, étudiant le dernier mouvement sicilien, de ne pas oublier qu'il y a en Sicile un grand nombre de prêtres bien pauvres. Les desservants des églises de la campagne sicilienne sont — sauf peu d'exceptions — tout aussi pauvres que leurs paroissiens. Toujours en contact avec la misère, ayant toujours sous les yeux le spectacle des souffrances qu'endurent les paysans et leurs familles, ne pouvant y apporter aucun soulagement ni remède, ils se sentent entraînés à aimer ces fortes natures et ces victimes de la rapacité capitaliste ; ils se sentent vraiment apôtres de charité et de paix. Alors, il se forme souvent en eux un étrange amalgame de socialisme et d'Évangile, de soumission et de révolte et le *Fascio* socialiste qui porte le titre de *Notre-Dame des douleurs* est fondé. Et il ne sont pas rares, ces prêtres révolutionnaires et mystiques en même temps : il y en a beaucoup en Sicile et en Italie où les paysans sont pauvres et où les prêtres sont pauvres aussi et apportent aux malheureux la parole d'espoir qui les console, la charité et l'amour.

On a paru surpris et on a crié *au péril clérical* quand on a vu Dom Urso mêlé au procès de Giuffrida ; quand on a su que quelques prêtres avaient béni la bannière du *Fascio* de leur paroisse. A-t-on donc oublié Ugo Bassi ? A-t-on donc oublié le curé de Lentino qui prêcha la révolution, quand la bande armée des internationalistes de Bénévento envahit le pays ? A-t-on donc oublié que les paysans de Sicile ne sont traités et aimés comme hommes que par les prêtres et les socialistes ? Voilà donc le secret du nom de quelques *Fasci*, nom qui du reste n'est pas un grand mal car le programme est identique pour tous : *Prise de possession de la terre et des instruments de travail par les producteurs : possession des produits par les travailleurs*. Et comme identique pour tous était le but, également identique pour tous a été le cri de revendication : VIVE LE SOCIALISME ET A BAS LES IMPOTS !

Et maintenant, examinons les faits.

Si on devait procéder par ordre de date, le premier fait qui se produisit en Sicile fut l'émeute de Partinico ; mais, pour avoir une exacte physio-

nomie de l'émeute, nous avons groupé ces faits selon le leur importance et leur gravité. Nous avons été poussé à agir ainsi parce que le premier, étant tout aussi violent que le dernier, nous en pouvons conclure que le peuple ne se fatigua pas de la lutte ou l'abandonna parce qu'il la crut stérile mais bien parce que, devant l'inaction du continent, il était impossible de continuer une lutte devenue désormais trop inégale.

Il faudrait remonter bien d'années en arrière pour étudier à fond la situation et avoir la filière des faits qui se sont produits dernièrement, mais comme il nous semble que l'émeute elle-même est le corollaire de toutes les révoltes partielles qui ont éclaté auparavant, ça et là, dans l'île, nous négligeons les faits précédents : nous négligeons même Caltavuturo (janvier 1893), où la barbarie des rétablisseurs *de l'ordre* arriva jusqu'à tuer à coups de revolver, après la fusillade, un blessé (Mascarella) qui se traînait chez lui, — et Serradifalco (mars 1893), où la troupe fit feu sur la foule pour l'empêcher d'aller voter et tua des femmes et des enfants : nous négligeons cela et nous relaterons seulement les faits qui, s'enchaînant, nous diront l'état d'âme des paysans siciliens, nous donneront, pour ainsi dire, la psychologie de l'émeute.

PARTINICO. — Le 9 novembre, le peuple s'ameuta. — Depuis plusieurs jours, l'agitation dans le pays n'avait fait qu'augmenter. On en voulait aux gardes de l'octroi et on exigeait l'abolition des impôts. — Depuis les affaires de Saint-Joseph-Jato (mai 1893), c'était la première fois que le peuple semblait si menaçant. Quand les gardes de l'octroi (*Guardie daziarie*) voulurent empêcher la manifestation, le peuple s'exaspéra complètement et aux cris de *Vive le socialisme, à bas les impôts*, il brûla les postes de l'octroi. Les gardes s'étaient réfugiés à la mairie et là, aidés par les gendarmes, essayèrent de résister, mais les portes furent enfoncées et la foule furieuse, chassant devant elle les agents de l'autorité, pilla la mairie. Impuissant à calmer, par la force, la population en fureur, épouvanté de ce qui pouvait encore arriver, le commissaire de police, Saladini, essaya d'un autre moyen et promit l'abolition des impôts et de l'octroi. Le peuple, qui pensa avoir atteint son but, se calma ; mais quand, le 23, Saladini fut destitué pour avoir fait cette promesse et qu'on essaya de rétablir les postes de l'octroi, le peuple se souleva de nouveau, brûla les postes nouvellement placés et ne se retira que devant plusieurs décharges de la troupe accourue pour prêter main forte aux gendarmes et aux gardes.

CASTELVETRANO. L'agitation et les nouvelles des conflits arrivés un peu partout dans la province avaient créé une grande effervescence à Castelvetro. Le gouvernement, qui venait de proclamer l'état de siège, ne voulut pas être moins ÉNERGIQUE que le duc de Modène d'infâme mémoire et comme

celui-ci avait fait bombarder la maison de **Ciro Menotti**, le gouvernement de **Crispi** fit bombarder **Castelvetrano**. Pendant une heure, quatre canons apprirent aux paysans, qui avaient brûlé les postes de l'octroi, qu'on doit toujours payer les impôts sans rien dire, sans se fâcher, sans manifester, même quand ils sont trop lourds.

GIARDINELLO. La révolte fut causée par l'effronté népotisme du maire et par l'exigence immorale du percepteur des contributions lequel prétendait avoir les faveurs des femmes des contribuables quand ceux-ci ne pouvaient pas payer les impôts. Le président du *Fascio* avait démontré au maire qu'il fallait abolir certaines charges inutiles, entre autres une de sous-secrétaire de la mairie, occupée par le neveu du maire lui-même. — Comme transaction, le maire avait proposé qu'on donnât à son neveu une autre place, aux appointements annuels de 700 francs. Les choses en étaient là quand le maire, rompant les pourparlers, ne voulut plus rien entendre et exigea que son neveu gardât la place de sous-secrétaire. Le peuple se fâcha, descendit dans la rue et cria, comme partout et toujours : *A bas les impôts! Vive le socialisme!* Ayant pu saisir le percepteur il lui coupa la tête, qui fut portée triomphalement à travers le pays, au bout d'une fourche, avec les portraits du roi et de la reine. Il dévasta et saccagea la mairie, brûla les postes de l'octroi et quand la troupe arriva elle fut reçue par une nuée de pierres et par les cris : *Vive le Roi, vive le socialisme, à bas les impôts*. La troupe fit feu et huit morts et vingt-quatre blessés restèrent sur le terrain.

VALGUARNERA. — Les révoltés eurent ici plus de tactique que partout ailleurs. Il est vrai que la révolte durait déjà depuis plus d'un mois et le peuple avait eu le temps de faire son apprentissage. — Dès le matin (26 décembre) le peuple coupa les fils télégraphiques, empêchant ainsi qu'on appelât la troupe. Ensuite il courut le pays, criant *A bas les taxes* et brulant les postes de l'octroi, la mairie, le tribunal de simple police, le casino des nobles. N'oubliant pas les détenus, il alla à la prison et leur ouvrit les portes. Dans la bagarre le juge de paix fut blessé et il resta ainsi, au milieu de la rue, presque deux heures, jusqu'à l'arrivée de la troupe qui chargea le peuple à la baïonnette mais, repoussée, fit feu, et le peuple dut abandonner la partie laissant beaucoup de blessés sur le terrain. Il est à remarquer un fait bien intéressant : Pendant le saccage — car le peuple pilla les maisons de beaucoup de propriétaires — les maisons de ceux qui étaient connus comme n'étant pas méchants furent épargnés. Devant une maison il s'était engagé une discussion s'il fallait ou non la dévaster. Sur la déclaration d'un paysan qui affirma que le propriétaire qui habitait cette maison n'était pas mauvais, le peuple passa outre.

SALEMI. — Ici se passa le dernier fait important de l'émeute. Le 4 janvier 1894 le peuple descendit sur la place en criant *A bas les octrois! Vive le socialisme!* La troupe était loin et les révoltés, après avoir mis en fuite les gendarmes et les gardes de l'octroi, restèrent pendant neuf heures maîtres de la ville. Après avoir brûlé les postes de l'octroi, l'office notarial, l'archive, la mairie, les rebelles saccagèrent la banque, enlevant six mille francs du coffre-fort; ils pillèrent aussi les bureaux du trésor, le casino et plusieurs maisons de propriétaires. Quand la troupe arriva, elle fut reçue à coups de pierres et dut se retirer devant l'énergique résistance des paysans; ce ne fut qu'après être revenue avec un considérable renfort de gendarmes et après deux salves qu'elle put tenir le pays.

MARINEO. — C'est l'épisode le plus sanglant de toute l'émeute. La troupe tirant sur le peuple fit trente morts et plus de soixante blessés. Le peuple courait le pays poussant les mêmes cris que partout ailleurs et brûlant les octrois. La troupe essaya de s'y opposer mais elle n'y réussit pas et le peuple l'ayant chassée du pays, abattit les poteaux télégraphiques, coupa les fils et donna un premier assaut à la mairie. La nuit étant venue, il parut se calmer; mais le lendemain il attaqua de nouveau la mairie et quand la troupe arriva pour rétablir l'ordre il s'engagea une terrible fusillade qui obligea le peuple à se retirer.

GIBELLINA. — Le 29 décembre, le peuple se souleva en criant *A bas les impôts!* Se trouvant en face des gardes de l'octroi qui voulaient l'empêcher de brûler les postes, il les mit en fuite et incendia l'octroi. Dans la bataille contre les gardes, ayant pu saisir le juge de paix, les révoltés le tuèrent et ils en auraient fait autant du commissaire de police, détesté par le peuple à cause de sa canaillerie, s'il n'avait pu se sauver dans le bureau du télégraphe. Ensuite le peuple se mit à pourchasser les gendarmes qui purent se réfugier dans la mairie — sauf un. Celui-ci, se voyant perdu, se tourna vers la foule et cria : *Faites de moi ce que vous voulez, je me mets dans vos mains.* Le peuple le laissa libre d'aller où bon lui semblait.

Qu'on nous permette d'interrompre un instant le récit des faits pour faire une observation. Bien souvent nous avons entendu affirmer que la révolution anti-autoritaire ne se fera jamais parce que le peuple, obéissant à ses passions, ne juge pas et se laisse entraîner à des actes qu'il regrette après, et qui révèlent toute la sauvagerie dont il est encore imbu. Eh bien! nous nions cela! Non seulement le peuple sait toujours ce qu'il fait et se laisse toujours guider par la raison : mais même il est toujours généreux dans sa façon d'agir. Le fait que nous venons de relater, uni à celui de Valguarnera où, dans le doute, le peuple ne saccagea pas la maison du proprié-

taire, et à celui de Giardinello où le peuple, avant de l'exécuter, jugea le percepteur des impôts, sont de nouveaux actes à ajouter à la liste de ceux que l'histoire enregistra pour combattre la théorie de l'incapacité et de la sauvagerie de la masse qui se révolte.

Reprenons notre récit.

MONREALE. — Le 16, le maire Rocco Balsamo ouvrait la séance du conseil municipal et prononçait un discours très énergique dans lequel il blâmait fortement la conduite du préfet de Palerme et du président du conseil et ministre de l'intérieur, Crispi. Le lendemain, 17, il reçut de la préfecture sa démission. Le conseil municipal, se rendant solidaire avec lui, quitta la séance et démissionna. Le peuple, en apprenant cela, se fâcha et, malgré l'intervention de Balsamo qui prêchait le calme, assaillit les postes de l'octroi et les brûla. La marchandise qui venait du dehors ne paya plus de droits et le peuple la receva en criant *Vive le socialisme!*

Après avoir ainsi ouvert les postes, il courut à la caserne des gendarmes pour délivrer les prisonniers, mais il ne le put pas, car, chargé par la troupe, il dut battre en retraite, laissant plusieurs blessés dans la bagarre. Quatre jours après, quand on essaya de rétablir les postes, le peuple manifesta d'une façon si menaçante qu'il fallut y renoncer.

LERCARA. — Le 25, le peuple protesta contre les impôts, brûlant les postes de l'octroi et criant *Vive le socialisme!* Les gardes essayèrent de s'y opposer mais le peuple les obligea à s'enfuir. Quand la troupe arriva, on l'accueillit à coups de fusils. Il y eut bataille et du côté de la foule il y eut six morts et une trentaine de blessés.

PIETRAPERSIA. — Le 1^{er} janvier les adhérents du *Fascio* firent une démonstration contre les impôts. On criait *Vive le socialisme!* et *A bas les impôts!* Un maréchal des logis des gendarmes essaya de disperser la manifestation et, malgré qu'il fût aidé par ses soldats, il ne le put et devant la furie du peuple il dut se retirer avec les siens et aller s'enfermer dans la caserne. Le peuple courut alors le pays, incendia la mairie, le cadastre, les bureaux de l'enregistrement, des contributions, le tribunal de simple police et le casino. La troupe, aussitôt arrivée dans le pays, se rencontrant avec une bande de manifestants fit feu tout de suite, tua cinq paysans et blessa beaucoup de femmes. Mais, malgré ses pertes, le peuple résista et la troupe dut abandonner le pays pour revenir plus tard avec des renforts. Dans cet intervalle le peuple coupa les fils télégraphiques, brûla tous les casiers judiciaires et saccagea les maisons de beaucoup de riches.

SANTA-CATERINA VILLARMOsa. Le peuple fit comme partout. Il commença pour aller au local du *Fascio* demander le drapeau. L'ayant obtenu il parcourut le pays en criant *Vive le socialisme, à bas les octrois.* La

troupe, accourue en toute hâte, essaya de disperser la manifestation : le peuple résista et tout en se battant contre les soldats il brûla l'octroi.

MISILMERI. — Ici, après avoir brûlé l'octroi, le peuple brûla aussi la mairie : quand la troupe arriva il la reçut à coups de pierres et de fusils et n'abandonna la place qu'après que trois décharges successives eurent fait dans ses rangs plusieurs morts et beaucoup de blessés.

Voilà les faits principaux, ceux où il y a eu lutte contre la troupe et dans lesquels le peuple a eu des morts et des blessés. Maintenant suivent, à peine notés, les faits de moindre importance, ceux où la troupe est arrivée trop tard, même pour se battre, et ceux qui, par leur caractère pacifique, n'ont pas nécessité que la troupe intervienne pour faire *rentrer dans l'ordre* les manifestants.

Le 24 novembre 1893, à Terrasini, le peuple brûla les postes de l'octroi. Le 19 décembre, à Rocca, il en fit autant ; du 20 au 31 décembre à Rocca-difalco, à Portanova, à Pietratagliata, à Aderno, à Palma, à Barrafranca, à Mazzara, à Valla, à Altavilla tous les postes de l'octroi furent brûlés et partout les manifestants crièrent *Vive le socialisme, à bas les impôts* ; quelquefois, devant la troupe, l'empêchant ainsi de tirer, la foule cria aussi : *Vive le roi*.

Du 1^{er} au 5 janvier 1894 la foule brûla les postes de l'octroi et la mairie à Campobello ; à Mazzara, répétant les manifestations du 31 décembre, essayant de délivrer les prisonniers, elle brûla la caserne des carabinieri, les bureaux des contributions et la mairie ; à Terasini, Marineo, Camporeale, Montechiaro, Ragusa, Lionforte, Naro, Calatafimi elle fit des manifestations pacifiques : toutefois après en avoir fait en quelques contrées, comme à Terasini et Marineo, de bien mouvementées.

Les cris qui dominèrent partout, vraie manifestation de la volonté populaire, ce furent *A bas les impôts ; à bas les octrois et Vive le socialisme*.

Or, devant la volonté du peuple si nettement formulée que fit-il, le ministre Crispi ?

Comme il n'avait rien fait pour la Sicile lors de son premier ministère ; comme rien n'avait été fait, pour ce pauvre pays, par ses prédécesseurs ni ses successeurs ; Crispi, revenu au pouvoir, ne sut rien faire et ne fit rien. Si, toutefois, il fit quelque chose. Il envoya en Sicile, comme commissaire extraordinaire, le commandateur Sensales — ancien policier des Bourbons — avec le mandat secret de dissoudre les associations ouvrières à tendances socialistes, les *Fasci*, et les généraux Baldissera, d'abord, Morra de Lavriano ensuite, celui-ci avec mission de proclamer l'état de siège, d'instituer des conseils de guerre, d'étouffer dans le sang le cri de colère arraché aux Siciliens par leur longue, par leur affreuse misère. Toute la presse

indépendante s'éleva contre ce système de bâillonnement du peuple : toute la presse cria contre cette méthode de *pacification* qui était la plus féroce des provocations, mais Crispi fut sourd à toute voix de justice et d'équité. Les Siciliens — coupables d'avoir faim — se soulevaient, il fallait les faire taire et il le fit, brutalement et cruellement, comme du reste il était facile de s'attendre que cela fût fait par l'homme dont le manque de jugement et l'orgueil sans mesure sont des plus néfastes à l'Italie.

Sensales, arrivé en Sicile, parut s'occuper de la misérable situation des paysans : il s'intéressa aux ouvriers des solfatares et beaucoup crurent qu'il était arrivé pour apporter le calme et en même temps faire cesser les abus qui désolaient l'île. Les socialistes, il est vrai, n'étaient pas dupes de son jeu et Garibaldi Bosco le lui écrivit sans ménagements : « Pareil au voleur, qui avant de perpétrer son délit, étudie la maison et les habitudes du locataire, pour pouvoir faire sûrement son coup, ainsi le gouvernement vous envoie pour rechercher, non pas l'essence des *Fasci* et leur but — mais pour trouver le moyen de perpétrer cet attentat en droit public : violer notre liberté d'association. » Mais la plus grande partie des habitants crurent que vraiment le gouvernement allait s'intéresser à eux. Ils furent bien désillusionnés le jour que le décret de dissolution des *Fasci* parut. Ce fut un cri de colère dans toute l'île, mais l'état de siège était prononcé ; il fallait subir la loi du plus fort et les *Fasci*, l'un après l'autre, presque toujours pacifiquement, quelquefois à coups de fusils, furent dissous.

Aujourd'hui le silence est fait !

Pénible, sinistre et farouche silence de vaincus qui étouffent la plainte et le sanglot dans leur poitrine et songent à la vengeance.

Pénible et douloureux silence, puisque le gouvernement l'a obtenu en semant le désespoir et la mort au milieu de populations qui ne demandaient, après tout, qu'à vivre plus humainement.

Ah ! que les fidèles du gouvernement ne clament pas qu'il fallait que les Siciliens attendissent et que peu à peu on aurait pourvu à leur situation. Non ! Les Siciliens ont attendu vingt-huit ans et avant ils en avaient déjà attendu trente-six. C'est assez ! Leur situation est la même aujourd'hui qu'il y a soixante ans : la faute de la révolte et le sang répandu doivent retomber sur ceux qui ont tripoté dans toutes les affaires louches de ces dernières années ; sur ceux qui se sont enrichis aux ministères et aux emplois publiques au détriment du peuple, de la richesse et de la tranquillité du pays.

Le procès contre Giuffrida et autres prouva, malgré les dénégations des accusés, qu'il y avait entre eux une entente pour arracher la Sicile aux Verrés de l'ère moderne. Si nous étions patriotes, nous dirions que c'était

faire là une œuvre éminemment patriotique : nous sommes internationalistes et révolutionnaires et nous déplorons seulement que les socialistes italiens n'aient pas compris l'importance du mouvement qui a éclaté en Sicile, qu'ils se soient limités à de platoniques vœux, à des discussions de principes, à des chicanes de chapelle, permettant ainsi au gouvernement, par leur coupable inaction, d'assembler tout un corps d'armée en Sicile et de la dompter.

Sauf aux anarchistes de la Lunigiana, les paysans siciliens peuvent dire aux socialistes du continent, anarchistes et non : VOUS NOUS AVEZ ABANDONNÉS AU MOMENT DU DANGER : VOUS ÊTES DES FAUX FRÈRES !

Le mot est dur mais il est juste et vrai.

ANTOINE AGRESTI

(A suivre.)

L'INCONNAISSABLE

L'étoffe dont le monde est fait est-elle inconnaissable, comme certains philosophes le prétendent et comme le répète aujourd'hui la grande foule des perroquets brevetés des universités? La nature des choses est-elle impénétrable à jamais? La force motrice de l'Univers est-elle une inconnue qui ne sera jamais résolue; un X éternel placé à perpétuité devant la curiosité de l'homme? Existe-t-il réellement des choses inconnaissables, des modes de l'être inaccessibles à la raison, qui la dépassent de telle sorte qu'elle ne puisse les concevoir, les comprendre, sinon les imaginer? Y aurait-il réellement contradiction entre la loi logique de l'entendement et la loi physique qui gouverne le monde?

Auguste Comte, qui l'a prétendu, et qui a le premier vulgarisé, sinon émis ce dogme négatif de toute science complète, a déclaré inconnaissable tout ce qu'il n'a pas connu, et même des choses que de son temps on pouvait connaître.

Il déclarait oiseux de s'occuper de la nature du son, qui n'a plus de secrets pour nous; de la nature de la lumière et de la chaleur, dont la théorie n'est pas entièrement définitive, mais dont la nature dynamique ne peut plus être mise en doute par personne.

Par haine pour Arago, qu'il détestait, Auguste Comte déclarait vaines toutes les spéculations sur la nature des étoiles. Cependant Herschell vivait, jaugeait le ciel, constatait la constitution de la voie lactée et le mouvement du soleil vers un point déterminé de l'espace; Argelander supputait déjà la durée probable de sa révolution. Tous les astronomes, ses contemporains, reconnaissaient l'identité de nature des étoiles les plus lointaines et de notre soleil. Aujourd'hui, grâce à l'analyse spectrale, nous pouvons dire quelle est la constitution chimique de leur enveloppe lumineuse et son état physique, solide ou gazeux. Nous avons reconnu entre elles des systèmes, obéissant, comme le nôtre, à la loi de la gravitation; nous avons mesuré l'étendue de leur mouvement propre, ou tout au moins sa projection sur la sphère sidé-

rale. Nous savons enfin avec quelle vitesse notre soleil se déplace sur la tangente d'une courbe dont nous n'ignorons plus que le plan et le rayon.

Grâce à la photographie, une carte du ciel est en ce moment dressée où, de siècle en siècle, les étoiles les plus lointaines inscriront elles-mêmes les projections de leurs mouvements. Elles nous révéleront ainsi leurs groupements, les courbes qu'elles décrivent, soit les unes autour des autres, soit, par groupes, autour d'un centre commun, sous un angle donné relativement à l'équateur de notre univers visible, c'est-à-dire au plan moyen de cet immense anneau lactaire dont les blancheurs confuses sont pavées d'étoiles, qui toutes sont des soleils autour desquels gravitent des mondes obscurs.

Au delà de cet univers, vers ses pôles, l'esprit humain pénètre jusque dans d'autres univers, non moins vastes, dont les reflets ne sont plus que des nuées lumineuses, et dont les moindres parcelles, comme les masses totales, obéissent aux mêmes lois que la légère fumée de nos foyers, que la poussière cométaire ou que nos planètes autour de leur soleil.

Tout cela Auguste Comte le déclarait inconnaissable. Il déclarait oiseux de s'occuper de ce qui dépassait les limites de notre système solaire.

De même, il déclarait inconnaissable les origines de l'homme, celles de toutes les formes de la vie. Cependant il était contemporain de Lamarck, dont Darwin n'a fait que confirmer la théorie évolutive.

Il déclarait à jamais inconnaissable la formation des races humaines et insoluble le dilemme du polygénisme ou du monogénisme de leur origine, de même que l'origine des langues qu'elles parlent. Aujourd'hui nous pouvons ajouter à l'histoire légendaire de l'humanité tous les chapitres d'histoire révélés par l'épigraphe. Nous savons mieux l'histoire de l'Égypte, celle des empires de l'Euphrate, celle des Grecs et des Romains que ne la surent jamais Hérodote et Tite-Live; nous suivons l'évolution de l'humanité à travers les trois âges archéologiques du fer, du bronze, de la pierre polie, jusqu'au temps où furent trouvés les premiers procédés métallurgiques, où fut créé le premier troupeau, où la sélection intelligente de l'homme transforma en blé une herbe folle des prairies.

Guidés par les affinités des langues, nous suivons pas à pas à travers l'Europe et l'Asie les migrations et l'expansion des premières races pastorales et agricoles; nous pouvons énumérer le nombre des centres distincts d'où ont rayonné tous les systèmes linguistiques irréductibles et affirmer le polygénisme des langues.

Remontant plus haut encore, nous pouvons décrire les mœurs, les coutumes et l'organisation anatomique d'une humanité, déjà industrielle et artiste, qui sur ses instruments, ses outils, ses armes de corne, d'ivoire ou de pierre, s'exerçait déjà, dans les cavernes où elle vivait, à reproduire les for-

mes du renne, de l'aurochs, de l'élan, du mammoth qu'elle chassait avec l'arc, le javelot, le harpon, la hache de pierre et dont elle cousait la peau avec des aiguilles d'os pour s'en faire des vêtements.

Nous retrouvons les ancêtres ou les rivaux de ces familles sédentaires campés, par troupes nombreuses, dans nos vallées fluviales alors élargies, avec trois espèces, aujourd'hui éteintes, d'éléphants, autant de rhinocéros, deux espèces d'hippopotames, dont ils ont fait leur nourriture; avec l'hyène, l'ours et le grand tigre quaternaire contre lesquels ils ont dû se défendre avec leurs coups de poing de silex taillés.

Nous constatons la présence de cette humanité quaternaire, non pas seulement en Europe, mais en Asie, en Afrique, en Amérique. Partout nous la retrouvons identique à elle-même, avec les mêmes mœurs, les mêmes outils, au milieu de la même faune, comme si elle avait eu le temps de faire le tour du globe, comme le fait aujourd'hui notre civilisation moderne, armée de ses machines à vapeur et de ses engins électriques.

Nous suivons l'homme bien plus loin encore, jusque dans la période tertiaire, où, faible et encore de petite taille, il habitait par troupes au bord des lacs, connaissant déjà le feu, sachant l'entretenir, sinon l'allumer, et s'en servant pour faire éclater les silex qu'il s'exerçait déjà maladroitement à tailler.

L'induction logique aidant l'observation des faits, et l'embryologie éclairant l'anatomie, nous pouvons affirmer, avec certitude, que l'homme tertiaire et les autres anthropoïdes, ses contemporains et alors ses rivaux, procèdent d'une ou plusieurs formes de mammifères amphibies, à trente-deux dents, trente-deux vertèbres et sans queue, dont les quatre membres, inégalement allongés et grêles, étaient terminés par quatre extrémités palmées et déjà préhensiles; que ces êtres ambigus, grands nageurs, vivaient par troupes sur les côtes de la mer, comme les phoques, dont ils avaient presque la tête, rampant sur les grèves sur les quatre pieds, comme nos jeunes enfants marchent, ou grim pant sur les rochers, à l'aide de leurs doigts onguiculés et préhensiles. Ils y vivaient de mollusques, de crustacés, d'oursins, de poissons, faisant leur grand régal des œufs de reptiles enfouis dans le sable ou des œufs des premiers oiseaux nichés dans les crevasses des falaises.

Nous pouvons même affirmer que, si ce mammifère amphibie, ayant déjà presque forme humaine, n'était plus hermaphrodite, comme l'ont été ses ancêtres, du moins le mâle contribuait-il encore, avec la femelle, à la lactation des petits, comme l'atteste l'existence des mamelles, actuellement atrophiées, de l'homme.

Enfin, dans l'évolution de l'embryon humain nous suivons l'évolution

ancestrale de cet amphibie, déjà semi-humain, à travers une suite de types organiques de plus en plus inférieurs, jusqu'à la cellule germinative de l'œuf, commencement identique de toutes les organisations vivantes, animales et végétales, prototype et forme élémentaire dont toutes les autres sont issues, par une suite de transformations successives, qui font du monde vivant un seul arbre, immensément ramifié, dont les branches ascendantes représentent le règne animal et dont les racines souterraines figurent le règne végétal.

Tout cela nous le savons avec toute certitude. Quelles que puissent être les lacunes de détail que nous présentent les séries diverses des deux règnes, nous sommes aussi certains qu'elles ont été reliées entre elles par d'autres séries disparues, qu'en regardant le feuillage d'un grand chêne nous le sommes que chaque feuille est portée par un rameau, qui se rattache à une branche, elle-même reliée au tronc ; bien que dans l'enchevêtrement des feuilles, des rameaux et des branches notre œil n'en puisse suivre les bifurcations successives.

Voilà les origines humaines qu'Auguste Comte a ignorées et a déclarées inconnaissables. Il est à croire que, de même, tous les autres *problèmes qu'on* prétend insolubles seront résolus.

Il n'y a d'inconnaissable pour la raison que ce qui n'existe pas. Il n'y a rien d'incompréhensible que le contradictoire qui est impossible.

Ce qui n'a pas d'existence, ne peut être objet de science. Ce que la science ne saura jamais, ce sont toutes les folles visions de l'imagination humaine, cherchant à imaginer ce qu'elle ne sait pas encore ; ce sont les rêves fantastiques du sommeil pris durant le jour pour des réalités ; ce sont toutes les erreurs enfantées par le mensonge, exploiteur de la crédulité.

D'où viennent ces doutes qu'on entretient sur la puissance géniale de l'esprit humain ? pourquoi serait-il donc condamné à ne jamais appréhender et connaître la nature des choses et l'enchaînement de leurs causes, jusqu'à la cause perpétuelle et permanente qui est leur *substratum* ? Chacun des progrès de la science la simplifie en classant les faits sous des lois de plus en plus larges. N'y a-t-il pas lieu de croire que la loi de ces lois, celle qui sera leur principe commun, sera aussi la simplification suprême de la science ; puisqu'elle montrera tous les faits se déduisant d'un fait premier universel, évident comme un axiome ?

Ces doutes sur la puissance de la raison, ces limites négatives qu'on lui suppose, tout cela repose sur une argumentation fautive de Kant, sur le système factice de son idéalisme subjectif qui, mettant en doute la réalité objective et existentielle, bien qu'insubstantielle de l'espace et du temps, comme lois et conditions de l'être, pour en faire seulement les conditions

et les lois de la connaissance, a ébranlé par là, d'un coup, toutes les bases de la certitude rationnelle.

Si le temps et l'espace ne sont que de pures formes de notre sensibilité, si leurs concepts ne répondent pas à des réalités hors de nous, c'est tout l'édifice des évidences mathématiques qui s'écroule, entraînant l'irréalité, non seulement phénoménale, mais substantielle et nouménale du monde.

Si le temps et l'espace ne sont que des formes de notre entendement et non les formes premières, nécessaires et réelles des choses, si la connaissance que nous en avons, comme coexistantes dans l'espace et successives dans la durée, n'est pas adéquate à leur réalité, si nous ne sommes pas nous-mêmes dans le temps et l'espace et conditionnés par eux, nous ne sommes pas et rien n'existe. Avec la réalité de l'espace et de ses lois toute extériorité synchronique disparaît ; toute pluralité d'êtres devient impossible ; toute idée de mouvement est contradictoire ; tout se confond dans un néant inéteu et immobile. Et si, avec la réalité de l'espace, disparaît la réalité de la durée, ce néant immobile et inéteu n'est jamais, puisqu'il ne dure pas. Nous devenons quelque chose de moins qu'un rêve qui se rêve ; car le rêve exige encore une succession d'images dans le temps. Tout s'écroule, tout s'anéantit dans l'absurdité des contradictions logiques enchaînées où la raison sombre dans la folie. L'existence humaine devient ce cauchemar affreux dont le disciple logique de Kant, Schopenhauer, cherchait le moyen de nous délivrer par *le non vouloir être*, qui ne serait encore qu'un rêve du néant substitué au rêve de l'être.

Telle est l'impasse ontologique où Kant a engagé l'esprit moderne, en croyant supprimer la métaphysique. Toute la philosophie allemande s'y est enfermée après lui, à sa suite, sans trouver la porte pour en sortir. Les idées de Kant, importées en France par Cousin, Tissot, Renouvier, Barni et tant d'autres, sont venues obscurcir, pendant tout le dernier siècle, la clarté de l'esprit latin.

Quel a été le but de Kant qui, en somme, n'a fait que développer l'idéalisme de Berkeley et le scepticisme de Hume ? Son but, comme le leur, c'était de sauver Dieu, dont le concept, comme cause première, était devenu non seulement inutile, mais contradictoire à la notion objective du monde, tel qu'il était déjà connu. « Je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse » disait Laplace, venant d'écrire le système du monde. Galilée, en déplaçant le centre du monde, avait détruit le point de vue anthropocentrique de l'école socratique. Newton, en formulant la loi de la gravitation universelle et la loi d'égalité entre l'action et la réaction ; Leibnitz, en démontrant la perpétuité de la force vive, avaient fait du monde une machine se suffisant à elle-même, où un Dieu ne pouvait plus que jeter le désordre par son action personnelle.

Pour que ce Dieu restât possible, que son existence fût compatible avec le monde, il fallait réduire le monde à l'état d'apparence phénoménale, de *natura naturata* sans réalité; en faire le rêve de Dieu en *Dieu*, seule réalité, seule substance, seule entité, seule *natura naturans*, se donnant à lui-même le spectacle d'un monde n'existant qu'en lui-même, comme une récréation de sa solitude, comme un drame éternel joué pour lui, par lui, devant lui par des acteurs qui n'existent que dans sa pensée. C'était revenir à la vision en Dieu de Malebranche.

Voilà pourquoi l'idéalisme de Kant a été adopté avec tant d'enthousiasme et défendu avec tant de ferveur, non seulement par toutes les Églises, dont l'orthodoxie menacée était forcée de faire des concessions, mais par tous les déistes, amateurs d'à-peu-près, qui des anciens dogmes ne conservaient plus que le concept métaphysique d'un Dieu, cause première et providence du monde. Voilà comment les idées de Kant devinrent le fondement de toute la nouvelle théologie allemande, comme la dernière ressource des théologiens catholiques, pour ébranler dans les esprits, séduits par les évidences de la science, la certitude de ses bases rationnelles et mathématiques. Car, l'espace enlevé, il n'y a plus de géométrie, plus de science de l'étendue, plus de multiplicité numérique; et le temps supprimé, il n'y a plus de mouvement, il n'y a plus de mécanique. Il ne peut plus être réellement vrai qu'une masse tombe sur une autre masse en raison directe de leur produit et inverse du carré de leurs distances; puisqu'il n'y a plus ni distance ni durée et que toute vitesse devient le rapport d'un zéro d'espace à un zéro de temps.

La certitude, l'évidence des relations mathématiques, voilà la grande pierre d'achoppement des vieux dogmes religieux. Aussi leurs défenseurs font-ils leur possible pour ébranler ces piliers solides de la science moderne. Encore aujourd'hui, des Allemands, imbus d'idéalisme kantiste, s'efforcent d'ébranler les principes de la géométrie d'Euclide par des sophismes captieux. A l'espace euclidien, à trois dimensions qui, à les entendre, serait plat, ils veulent substituer un espace à n dimensions, rond ou courbe. Il est difficile de les entendre, car un espace plat n'est qu'un plan engendré par la révolution d'une droite. Supposant cette droite infinie, ce plan sera infini dans une infinité de dimensions perpendiculaires deux à deux. La révolution de ce plan autour d'une des droites qu'il contient, donnera l'infini en volume ayant un nombre infini de dimensions infinies, perpendiculaires trois à trois.

Peuvent-ils donc concevoir plus de trois droites réciproquement perpendiculaires? Ces nouveaux géomètres prétendent bien prouver, en dépit d'Euclide, que par un point on peut faire passer plusieurs parallèles à une

droite. Toutes ces nouveautés, fondées sur des généralisations sophistiques de l'analyse, et sur la confusion des lois de l'espace objectif avec les lois de la perspective, ont pour résultat et pour but de jeter le trouble dans les esprits, en sapant les fondements de la certitude rationnelle, au profit de ceux qui tentent de ramener l'homme, par le scepticisme, au *credo quia absurdum* de la foi aveugle et docile.

Il faut le reconnaître et le dire hautement, toute cette campagne entreprise et menée sourdement, mais avec persévérance, pour faire croire à l'infirmité radicale de l'esprit humain, à l'impuissance de la raison pour découvrir la vérité, à l'inconnaissabilité de l'essence des choses est une tactique nouvelle de la vieille théocratie, pour ressaisir le monde qui lui échappe. N'ayant plus le pouvoir d'obliger personne à croire ses prétendus dogmes révélés, elle travaille à ruiner la foi dans la raison, à détruire les bases de l'évidence, à ébranler les conditions et les lois de la certitude.

Comme à toute époque Dieu a été la somme des ignorances de l'homme, qu'il a constamment diminué de tout ce que celui-ci a appris ; que chez les esprits cultivés, son domaine est réduit de nos jours aux dernières inconnues de l'induction scientifique, aux hypothèses explicatives, non démontrées encore, des lois déjà démontrées ; ceux qui, en tous temps, ont vécu aux dépens des dieux, du respect et de la crainte qu'ils inspiraient, ceux qui ont profité des holocaustes qu'on leur offrait et qui ont gouverné le monde en leur nom s'efforcent de diminuer la quantité à soustraire de ces Dieux, primitivement égaux au tout, pour en augmenter le reste. Ils proclament ce reste inconnaissable, pour l'empêcher d'être connu. S'ils accusent la science de faire banqueroute, c'est comme ces escrocs qui crient au voleur pour dépister la police.

Comment ose-t-on accuser la science de faire banqueroute à la fin d'un siècle où elle a renouvelé la face du monde et créé une humanité nouvelle ; où elle a élargi l'astronomie jusqu'à l'infini, créé la géologie, refait l'histoire, ressuscité les humanités disparues ; où elle a donné à l'homme ces esclaves puissants et dociles qui sont la vapeur, l'air comprimé, l'électricité ; où elle est arrivée à transmettre la pensée par le télégraphe, la parole par le téléphone, à enregistrer le chant par le phonographe ?

On l'accuse de faire banqueroute parce qu'elle ignore encore quelque chose, qu'il lui reste encore quelque découverte à faire, et qu'elle n'a pu encore se débarrasser de quelques erreurs antiques qui obstruent sa route. Mais la science est toute jeune encore. Née en Grèce, où elle a balbutié ses premiers mots, elle a été aussitôt emmaillottée dans les langes de l'Église où elle a dormi quinze siècles, paralysée, anesthésiée, en état de somnambulisme cataleptique, sous l'étreinte d'une théocratie qui prétendait en faire sa

servante : *Ancilla theologiæ*. Elle s'est réveillée il y a à peine trois siècles, avec Bacon, Kopernic, Galilée, Newton, Leibnitz et depuis ce temps elle a grandi comme une géante, brisant ou usant tous les obstacles mis à sa croissance, bravant les bûchers des Giordano Bruno et des Vanini dont les cendres étaient à peines froides ou s'exilant dans les pays où elle trouvait un peu plus de liberté.

On est frappé du rôle effacé des nations restées catholiques à cette époque de la renaissance de la science. Bacon et Newton étaient Anglais, Leibnitz Allemand, Kopernic Polonais. Seul Galilée a osé parler en Italie et l'on sait ce qu'il lui en a coûté. Gassendi n'a pu traduire Epicure qu'en l'accommodant à la sauce théologique. Descartes et Spinoza ont été demander la sécurité en Hollande, en Suède ; au siècle suivant nos savants cherchèrent un asile en Prusse et Voltaire se faisait horloger au pays de Gex, en dehors de la frontière française, pour pouvoir écrire son dictionnaire philosophique et prendre la défense du chevalier de la Barre. L'Encyclopédie enfin devait chercher des éditeurs en Suisse pour éviter d'être brûlée par la main du bourreau.

Et ce sont aujourd'hui ceux-là qui ont tout fait pour étouffer la science dans l'œuf et pour l'empêcher de grandir qui l'accusent de faire banqueroute.

D'où est partie cette thèse de la banqueroute de la science ? M. Brunetière l'a rapportée de Rome et M. Zola, de Lourdes ; mais depuis longtemps elle est enseignée dans les séminaires, elle fait le fond de l'enseignement dans les universités catholiques. C'est un des lieux communs de la littérature des sacristies, le fond des librairies du quartier Saint-Sulpice, la thèse des prédicateurs dans leurs chaires. On citerait des kyrielles d'auteurs, inconnus des profanes, mais qui ont un public parmi les lecteurs de *l'Univers* ou de *la Croix*, qui ne font que les commenter. Ce sont les bacheliers sortis des universités catholiques qui la répandent parmi nos jeunes générations, la soutiennent dans les petits cénacles littéraires, parmi les étudiants de lettres et ceux du droit ; car elle n'a point de chances de succès près des étudiants en sciences. Ceux-là savent bien que ce n'est pas la science qui fait faillite à l'homme.

Les vrais banqueroutiers sont ceux-là qui, toujours ennemis de la vérité et de la lumière intellectuelle, inquiets de tous les progrès de l'esprit qui rendent l'homme plus libre, exploitent l'ignorance humaine, ont de tous temps mis le Paradis en action et signé des lettres de change payables dans l'éternité aux égoïstes, crédules et effrayés, qui ont cru faire de bons placements en prêtant aux dieux à fonds perdus en ce monde pour en être remboursés au centuple dans l'autre.

C'est là l'éternelle banque du Mississipi, le *Panomone* énorme dont la ban-

queroute, perpétuellement frauduleuse, a pu, à l'abri des lois, pomper, aspirer, engloutir sans cesse les économies de l'humanité, escompter ses vices et trafiquer de ses vertus.

Elle est bien commode aussi cette doctrine de l'inconnaissable pour les gens qui n'aiment point à se compromettre; qui ne veulent contredire et contrarier personne; qui veulent garder des amis dans tous les partis, toutes les Eglises; pouvoir dire aux uns : « Je suis oiseau, voyez mes ailes », aux autres : « Je suis souris, voyez mes pieds ». Cette doctrine de l'inconnaissable, appelée en France *positivisme*, parce qu'elle ne veut rien dire de positif sur toutes les questions embarrassantes ou compromettantes, a reçu, en Angleterre, le joli nom grec d'*agnosticisme* : ceux qui avouent ou prétendent ne pas savoir. Ce sont pourtant des savants qui l'ont mise à la mode et dont plus d'un a été hardi; car un de ses promoteurs fut Lyell, le premier des savants anglais qui osa se déclarer en faveur de la doctrine de Darwin. Mais justement, cet agnosticisme le mettait à même d'échapper aux dernières conséquences logiques du système, d'arrêter le fil de ses déductions juste au point où il se serait brouillé avec le *kant* anglais. C'est grâce à cet agnosticisme de son ami Lyell, que Darwin lui-même, tout en finissant par confesser explicitement dans sa *Généalogie de l'homme* (*Descent of man*) sa conviction de l'origine animale de notre espèce, a pu cependant continuer à se dire croyant en Dieu et même chrétien; et, sans scandaliser l'Eglise anglicane, être solennellement enterré à Westminster-Abbey dans le Panthéon anglais. Pourtant, si l'on eut serré de près les doctrines du savant, il n'eût pas été difficile d'en montrer les contradictions avec les actes de foi du gentleman qui voulait rester *a respectable man* pour ses compatriotes de la Chambre haute et *gentleman like* pour la gentry anglicane.

J'ai connu aussi, en Suisse, comme en France du reste, et il y en a peut-être un peu partout, de ces savants qui, mettant leur science dans un des hémisphères de leur cerveau et leur foi chrétienne dans l'autre, élevaient entre les deux une cloison étanche qui, rompant entre eux toute communication, devait ainsi empêcher toute conscience des importunes contradictions qui pouvaient naître de cette dualité cérébrale. Le professeur dans sa chaire n'était que savant, il n'était que savant quand il écrivait dans son cabinet de travail; l'homme, rentré dans la famille ou devenu citoyen dans la cité, prêchait la religion d'État et soutenait ses représentants comme la sauvegarde de l'ordre public.

Toutefois la communication entre le cerveau du savant et le cerveau de l'homme politique pratique n'était pas si bien fermée, que ce dernier ne pût arrêter le savant, juste au point où celui-ci aurait pu compromettre celui-là. Le savant, au delà de certaines déductions logiques, au delà de

certaines lois de fait, aux conséquences en apparence indifférentes, devenait agnostique, déclarait ne pas savoir, et se taisait. Lorsqu'un fait trop éloquent, trop clair se produisait dans le domaine scientifique, il le tournait, le retournait, le pétrissait en tous sens pour lui trouver des côté doux, susceptibles d'interprétations diverses. Que d'encre a ainsi été versée dans les trente dernières années par les savants officiels et religieux de tous les pays pour trouver des objections à la théorie darwinienne! Que d'hypothèses ingénieuses et biscornues ils ont imaginées pour expliquer le mélange des silex taillés de main d'homme avec les ossements des animaux de l'époque quaternaire, qui, défonçant la chronologie biblique, enfonçait l'origine de l'homme à travers la succession des âges géologiques dans une antiquité se chiffrant par des milliers de siècles.

Presque tous aujourd'hui ont dû rendre les armes. L'hémisphère scientifique de leur cerveau a dû s'avouer convaincu que toutes les races vivantes ne descendent pas des trois fils de Noé; qu'aucun déluge total n'a détruit la vie sur la terre, à l'exception de ceux qui étaient enfermés dans un coffre, (Arche veut dire coffre, c'est le mot *naos* des Égyptiens.) : qu'Adam et Ève ont appartenu à une espèce de mammifère ou même de reptile hermaphrodite, peu différent de la grenouille ou du crapaud, qui l'un et l'autre n'ont point de queue; et que si tous les hommes en sont descendus, c'est concurremment avec les singes, également dépourvus d'appendice caudal. C'est toutefois une consolation pour eux de pouvoir constater ce fait que l'appendice caudal qui existe chez l'embryon humain a été résorbé de très bonne heure chez les ancêtres de l'homme qui doit peut-être à cette résorption le développement hâtif de son cerveau, en vertu de la loi darwinienne du balancement de croissance.

Maintenant la plupart des savants, anglais, suisses, allemands et même français de la génération actuelle ne songent plus à contester tout cela, et à rejeter l'origine de l'homme dans l'incognoscible; les Églises mêmes en prennent leur parti, sauf le pape, qui, récemment, caressait la science de sa blanche main, trouvant que celle de M. Brunetière avait été trop rude et qu'en voulant défendre le plat, il avait mis les pieds dedans. Mais il réservait la question des origines, celles des causes premières comme matières essentiellement religieuses dont les conciles seuls ont le droit de connaître et de décider. En effet, l'Église ne peut abandonner le terrain du paradis terrestre aux savants, sans compromettre tout l'édifice de ses dogmes. Sans paradis terrestre, point de chute, sans chute point de rédemption. Toute la révélation s'écroule comme un château de cartes. L'Église catholique tiendra donc bon là-dessus tant qu'elle le pourra. C'est une question pour elle de vie ou de mort. Même chez les protestants, individuellement plus libres

d'interpréter la Bible à leur guise, la parcelle de christianisme qui peut survivre au dogme de la chute originelle, est réduite par la doctrine de l'évolution à une dose homœopathique de foi, diluée dans une rivière de science⁽¹⁾.

Si les dogmes chrétiens sont emportés logiquement par le nouveau dogme de l'origine de l'homme, la foi déiste y résiste. A condition de ne pas y regarder de trop près et de ne pas soulever la question de l'origine du mal et de la loi de souffrance qui régit toute l'animalité, elle peut s'accommoder avec Darwin. Mais le déisme, pour conserver son Dieu, cause première et premier moteur immobile d'Aristote, se défend sur le terrain de l'inconnaissabilité de la matière et de la force, ces dernières inconnues de la science physique.

Ces derniers problèmes seront résolus comme les autres et le seront prochainement. A l'étonnement des agnostiques et pour la confusion des positivistes, la solution sera simple, accessible à toutes les intelligences : la génération prochaine verra des écoliers de dix ans bien rire de la naïveté de leurs pères, qui, d'un air si grave et si profond, ont déclaré le mystère insondable.

S'il reste encore quelques inconnues sur les derniers sommets de la science, s'il y a encore des hypothèses douteuses, d'autres certainement fausses; si sur certaines questions de détail la discussion reste ouverte; il n'en existe pas moins dès aujourd'hui une catholicité de la science ou, d'un bout du monde à l'autre bout, de Chicago à Paris, de Londres au Japon et du Thibet à Rome, en dépit des papes et des Lamas, tout le monde est d'accord sur certains groupes de faits et sur les lois qui les régissent. Cette magnifique unité mentale qui a été l'idéal de toutes les orthodoxies, mais qu'elles n'ont jamais pu réaliser, s'est établie d'elle-même en vertu de l'identité des lois qui régissent le monde physique. Elle s'est établie sans violence ni coercition, sans conciles ni papes, par l'adhésion libre des esprits convaincus par l'évidence des choses.

Evidemment il reste des problèmes à résoudre. Et des vérités d'hier sont des erreurs aujourd'hui. Personne ne croit plus, parmi les physiciens, à l'attraction à distance de la matière pour la matière, que Newton lui-même a reconnue impossible; mais personne ne doute de l'universalité de la loi de gravitation, dont l'attraction n'est qu'une explication hypothétique. Qu'importe que l'hypothèse de Laplace sur la formation de notre système solaire ne soit pas vraie; ce qui reste certain c'est que les systèmes stellaires se forment et se détruisent, commencent et finissent, dans un Univers qui

(1) Voyez *Open-court*, Weekly Journal devoted to the Religion of science. Chicago-Illinois, U. S. Editor Paul Carus.

reste éternellement équilibré, et dans lequel la quantité de substance et de force reste constante. Nos théories chimiques, nos théories sur la lumière et la chaleur sont incomplètes ou fausses ; la théorie cinématique des gaz est certainement un roman conçu dans l'imagination d'un mathématicien allemand : cela n'empêche pas que les lois expérimentales de la chimie et de la physique soient des vérités désormais acquises à l'humanité, qu'elles soient vraies dans tous les mondes, comme dans le nôtre, et que toutes les thèses contradictoires à ces vérités acquises soient des erreurs également démontrées qui seraient des erreurs dans la Lune ou dans Jupiter, dans Sirius ou dans Wega comme chez nous.

A côté du système logique de ses affirmations, la science a donc un système logique de négations également évidentes et démontrées. C'est ce système de vérités négatives qui tue les anciens dogmes, renverse les vieilles croyances traditionnelles, démontre que l'esprit humain a été de tous temps la dupe docile de toutes les théocraties et de tous les sacerdoxes qui se sont attribué le droit de gouverner au nom des dieux.

Dès aujourd'hui il existe un ensemble de vérités certaines, un système de la science, révélé à l'homme par le lent travail de sa raison s'exerçant librement, qui détruit par leur base toutes les orthodoxies théocratiques et n'en laisse rien subsister.

Dès aujourd'hui il n'est donc pas vrai que l'esprit de l'homme n'ait à choisir qu'entre le « peut-être ! » de Rabelais et le « que sais-je ? » de Montaigne. Ce sont là désormais des raisons de lettrés qui, ayant perdu le meilleur de leur jeunesse à étudier le grec et le latin, à pâlir sur Virgile et à rougir sur Ovide ou Properce, sans avoir jamais réussi à lire Tacite ou à traduire Homère, se croient le droit de parler de la faillite de la science qu'ils n'ont connue que dans ces guide-ânes qu'on nomme les manuels du baccalauréat.

Il est certain que ni les discours de Platon, le furieux ennemi de Démocrite qui brûlait ses ouvrages ; ni les enseignements de Socrate, qui trouvait Anaxagore impertinent de s'occuper des causes physiques du monde et de ne rien dire de ses causes finales ; ni les entretiens de Cicéron à Tusculum sur les dieux, l'âme et le reste, n'apprendront jamais rien à personne sur le *substratum* de l'univers.

Si les Ioniens, de Thalès à Démocrite, semblent avoir eu à ce sujet des notions plus claires, leurs écrits sont malheureusement perdus et nous n'en savons quelque chose que par ces mêmes Athéniens qui ne les ont pas compris ; et surtout par Aristote qui eut le malheur d'avoir Platon pour maître. Si le hasard des choses eut voulu faire naître Démocrite à Athènes et lui donner Aristote pour disciple au lieu d'en faire son adversaire, depuis

plus de vingt siècles nous saurions peut-être ce que c'est que la matière, ou du moins, aurions-nous à cet égard des notions vagues mais exactes.

Au contraire, la providence qui, dit-on, conduit le monde, et qui semble si souvent s'amuser à l'égarer, a fait gâter par Epicure les conceptions géniales de Démocrite. Comme Epicure, vulgarisé par Lucrèce, a seul été transmis intact à nos savants de la renaissance, Bacon, Galilée, Gassendi, Newton, l'atome épicurien embarrasse aujourd'hui encore nos sciences physiques en des contradictions insolubles ; de sorte que pour en sortir il faudra retourner l'hypothèse d'Epicure, comme Kopernic a retourné le système de Ptolémée. Du reste, tous les progrès de la science moderne ont consisté à retourner des hypothèses anciennes, nées les premières dans l'esprit humain, condamné à ne voir jamais les choses que du point de vue anthropocentrique, naturellement toujours faux par quelque endroit, en vertu d'illusions optiques inévitables. Nos sensations, sources de nos concepts, ne nous trompent point, elles sont vraies, toujours vraies ; mais leur complexité défie l'analyse du jugement. Nos sens se sont développés et perfectionnés pour répondre à nos besoins physiologiques, aux conditions de notre vie animale ou sociale ; ils ne sont nullement des instruments d'observation scientifique. Les premières hypothèses, les premières inductions que l'esprit humain a tirées de ses observations sensibles ont dû fatalement être fausses. Elles nous ont montré l'envers des choses. Il faut les retourner pour en voir l'endroit. « Quand une chose est susceptible de deux explications, disait Fontenelle, c'est toujours la fausse qu'on adopte la première. »

Pour découvrir ce qu'est la matière, il suffit peut-être de retourner les idées que nous en avons.

CLÉMENCE ROYER

(*A suivre.*)

WALTER PATER ⁽¹⁾

Peu d'événements récents ont davantage surpris et peiné les sincères amis de l'art littéraire que la mort, en pleine maturité, de Walter Pater. Et ce qui ajouta, peut-on dire, à la très naturelle tristesse que devait causer une telle perte, ce fut l'étrange inexactitude, surtout comme détails, qui se fit jour dans presque toutes les notices parues à l'occasion de sa mort. Dans la plupart, il est vrai, se manifestait le sincère désir de rendre hommage à l'écrivain le plus exquis, le plus respectueux de son art et le plus original qu'il y ait eu en ces temps-ci ; mais il manquait surtout des données certaines sur les premières années de Pater et sur son développement intellectuel. Walter Pater était de ceux qui n'ont jamais tenté l'amateur d'« interview », qui n'ont jamais entretenu de leur personne la presse. Sa réputation ne fera point naufrage par l'indolence d'un éditeur ou l'insouciance d'un reporter. Elle est établie solidement sur le respect qui se hausse encore vers l'excellence, la pureté, la distinction dans l'art d'écrire. A mesure que s'écouleront les années, ses admirateurs seront plus nombreux pour soutenir sa renommée. Un « essai » très subtil et très pénétrant de M. Lionel Johnson (dans la *Fortnightly Review* de septembre dernier) a déjà montré la voie à ceux qui se donneront pour objet spécial de déterminer l'influence de Pater sur son époque ainsi que les mérites caractéristiques de son style. Dans les quelques pages qui suivent je vais tâcher d'exposer avec certitude et continuité les faits qui ont constitué la vie, si peu remplie d'événements, de l'auteur de *Marius* et que l'on a singulièrement travestis au moment de sa mort. Pour la préparation de cette esquisse, j'ai obtenu l'encouragement et l'assistance de quelques membres de sa famille, sans la coopération desquels je n'aurais pu entreprendre ma tâche.

(1) D'après un article paru dans la *Contemporary Review* du mois de décembre 1894.

I

Un intérêt très considérable s'attache à l'origine de la famille Pater. Elle était d'origine hollandaise, ses ancêtres immédiats ayant passé la mer — pense-t-on — avec Guillaume d'Orange. On disait — et notre ami se plaisait à le croire — que le peintre de la cour, Jean-Baptiste Pater, l'élève de Watteau, appartenait à cette famille. Si le fait est vrai, Jean-Baptiste Pater devait appartenir à une branche collatérale, car, lorsque le créateur de tant d'exquises « fêtes champêtres » peignait en Flandre — il mourut en 1736 — les Pater d'Angleterre étaient déjà établis à Olney, dans le Buckinghamshire, où ils vécurent pendant tout le XVIII^e siècle. Réservés et timides, ayant conservé beaucoup de leurs coutumes hollandaises, tels ils se sont perpétués en souvenir dans les traditions de la famille, se liant peu avec les gens de leur voisinage et maintenant intact, pendant plusieurs générations, ce principe curieux que les fils étaient élevés dans la religion catholique tandis que les filles, invariablement, l'étaient dans la religion anglicane. Le père de Walter Pater abandonna l'église romaine avant son mariage, sans adopter aucune autre forme de foi, et ses deux fils furent les premiers dans la famille Pater qui ne furent pas élevés dans la religion catholique.

Vers la fin du XVIII^e siècle, le poète Cowper fut le concitoyen et l'ami des émigrants hollandais installés à Olney et la famille Pater conserva longtemps quelques-uns de ses poèmes en manuscrits. Le fils du Pater qui avait connu Cowper quitta la maison du Buckinghamshire et partit pour l'Amérique. Il se fixa à New-York et noua principalement des relations avec la colonie hollandaise de cette ville; c'est là que vint au monde son fils, Richard-Glode Pater, le père de notre auteur. La famille s'en retourna vers l'Angleterre au commencement du présent siècle et elle s'établit à Shadwell, sur les bords de la Tamise, entre Wapping et Stepney, pays très sale aujourd'hui, mais dans ce temps-là considéré comme ravissant séjour pour la vie de campagne. C'est à Shadwell que vécut, après la mort de son père, Richard-Glode Pater, exerçant la profession de médecin; il donnait principalement ses soins aux pauvres gens de l'East-End, qu'il se refusait à quitter pour des clients plus distingués et bénévolement se dépouillait de son patrimoine en leur faveur.

C'est dans la maison de Shadwell que Richard-Glode Pater installa sa femme; elle s'appelait Maria Hill. De leur mariage naquirent quatre enfants, dont deux fils; Walter était le second. Le fils aîné, William-Thomson Pater, continua d'exercer la même profession que son père et devint directeur d'un important asile d'aliénés. Il mourut célibataire le

24 avril 1887, âgé de cinquante-deux ans, « après une vie heureuse et bien remplie », ainsi que le dit son frère. Chez William-Thomson Pater, à l'exception d'un désir marqué de s'entourer de jolies choses, il n'y a pas trace de goûts intellectuels très caractéristiques comme chez son frère. Celui-ci naquit à Shadwell le 4 août 1839 et reçut les noms de Walter-Horatio, par délicatesse envers un cousin, qui lui survit.

Richard-Glode Pater mourut si tôt que son second fils se rappela fort peu de sa vie. La mère et la grand'mère quittèrent la maison de Shadwell et allèrent demeurer avec une sœur de la première à Enfield, où les enfants furent élevés. Dans Chase-Side, un coin très retiré, ils prirent une maison, qui, depuis, a été démolie; avec cette maison ils avaient la possession d'un grand jardin où les enfants trouvaient mille délices. Ce serait une erreur de voir dans le « portrait imaginaire » intitulé *L'Enfant dans la Maison* une précise description des lieux où Walter Pater vécut ses premières années. Il y est, à peine, question de l'existence à Enfield; seul, « le cri dans l'escalier » annonçant la mort du père de Florian Deleal est un souvenir du décès, non pas de son père, mais de sa grand'mère, qui fut ainsi annoncé à la famille. Si *l'Enfant dans la Maison* présente la description d'un endroit déterminé, ce ne peut être que de Fish-Hall, près de Hadlow, dans le Kent, la résidence de sa cousine et marraine Mrs. Walter-H. May; cette demeure, dont une partie était très vieille, était la résidence favorite des petits Pater pendant leurs vacances et pour Walter un lieu de romanesque mystère.

Tandis qu'il ne faut voir dans *l'Enfant dans la Maison* qu'une très vague description physique des lieux où Walter Pater vécut enfant, il y a beaucoup de souvenirs réels dans *Emerald Uthwart* (une « nouvelle » qui n'a pas encore été publiée sous la forme du livre). Les premiers éléments d'éducation lui furent donnés chez le principal de l'école primaire d'Enfield; mais la crise primordiale dans la vie de Pater fut son entrée à King's School de Canterbury, lorsqu'il eut atteint ses quatorze ans. « La vieille cité ecclésiastique » où se rend Emerald, c'est Canterbury, très rigoureusement décrite, et les particularités énumérées dans *Emerald Uthwart* — « les curiosités des « Précincts »; « la sombre entrée »; « les riches blasons du cloître aux pierres noircies et s'effritant »; « les grands espaces emplis de ruines où s'élevait l'ancien monastère qui fournit des matériaux aux demeures des chanoines » construites *ab hoc et ab hac* — toutes ces particularités de Canterbury furent celles qui frappèrent immédiatement l'esprit du timide et sensitif petit garçon et qui lui restèrent pendant toute sa vie comme l'origine de ses esthétiques plaisirs.

Il paraît probable que cette partie de *Emerald Uthwart* peut être

considérée, au total, comme une stricte autobiographie. Pater fut heureux à King's School, malgré sa complète indifférence pour les jeux en plein air. Dans ses premières années à l'école, il fut très paresseux et très retardataire; à partir de sa sixième année d'études, seulement, ses facultés parurent s'éveiller. On se souvient de lui comme d'un élève bien vu de ses condisciples et, à mesure que s'avancèrent les années, ses capacités se manifestèrent indubitablement de façon à inspirer le respect. Le jour de ses funérailles le Recteur de Keble prêcha dans la cathédrale de Canterbury et il put rappeler, en mots touchants, avec quelle fierté l'école l'avait toujours apprécié comme une de ses gloires et combien, de son côté, Pater témoignait d'attachement pour elle. Dès le début, et avant même de faire ses classes, Walter était considéré comme « l'intelligence » de la famille Pater; non pas qu'il fût précoce, mais il était toujours méditatif et sérieux, et désigné d'emblée pour la vie intellectuelle. Il est intéressant de noter que, sans aucune influence extérieure, et tandis qu'il se trouvait encore à Enfield, toutes ses pensées étaient dirigées vers l'Église. Ce qu'il aimait le mieux, c'était d'organiser quelque jeu ressemblant à une solennelle procession, où il remplissait le rôle d'évêque ou de cardinal. Dès le moment où il songea à l'avenir, sa décision fut qu'il deviendrait un clergyman; non pas — c'est assez curieux — un prêtre de la religion de ses pères, mais un prêtre du rituel anglican. Jamais, — on peut le dire ici, — dans tout le cours de sa vie, même vers la fin de celle-ci, lorsque ses pensées s'en revinrent de plus en plus vers les préoccupations théologiques, Walter Pater n'eut la moindre inclination vers Rome. Cependant il est très probable que l'influence héritée de ses ancêtres si obstinément attachés à la foi catholique fut quelque peu prédominante dans sa préoccupation passionnée de l'emblème, de la pompe, des chants, de la couleur en matière de cérémonies religieuses. Ces tendances avaient été déjà fortement accentuées alors qu'il était encore tout petit et qu'il n'était pas encore parti pour Canterbury, à la suite d'une visite faite à un jeune ami qui habitait à Hursley. Là il avait attiré l'attention de Keble, qui se promena et causa beaucoup avec lui et qui l'encouragea dans ses aspirations religieuses. Pater garda, toute sa vie, un souvenir très intense de ce saint homme, bien qu'il n'eut plus jamais l'occasion de le revoir.

Peu de temps avant de quitter l'école, alors qu'il entra dans sa vingtième année, Pater lut *Peintres modernes* et brusquement s'enthousiasma pour Ruskin. Le monde de l'art lui était maintenant ouvert pour la première fois. Il est nécessaire, à ce point de notre travail, de réfuter une légende très répandue à l'époque de la mort de Pater, d'après laquelle le très remarquable *Essai sur Winckelmann* aurait été écrit et même

imprimé pendant son séjour comme élève à Canterbury. C'est là une affirmation absurde; ce ne fut pas avant bien des années plus tard que Pater connut l'existence même du critique allemand et son « essai » fut composé et publié bien après son séjour à Brasenose en qualité de « fellow ». Il est vraiment singulier qu'il ne fit — du moins d'après ce qu'on sait — aucune tentative littéraire soit pendant son séjour à l'école soit lorsqu'il était étudiant, car ses premiers « essais » sont aussi mûris de style que leur auteur était mûri d'années. Pater n'eut pas à faire un douloureux apprentissage dans l'art d'écrire ou, s'il souffrit, du moins il ne confia jamais à personne ses douleurs. Il ne pratiqua point son art avant d'en avoir maîtrisé toutes les secrètes difficultés.

Le 11 juin 1858 il entra au Queen's College d'Oxford, en qualité d'étudiant, avec une bourse de Canterbury; et quatre ans après, dans le courant du terme de Saint-Michael de 1862, il obtint son diplôme — un diplôme de seconde classe seulement — en « Litterae humaniores ». De ces années d'étudiant il n'y a pas grand'chose à remémorer. Dans les salles nues, dans le « quadrangle » obscur à l'arrière de son collège, Pater travaillait calmement et discrètement, nouant des relations avec un fort petit nombre d'amis, très timide et très silencieux, peu remarqué parmi la vie bruyante qui agitait Oxford il y a trente-cinq ans. Il était élève de M. W.-W. Capes, maintenant recteur à Liphook, alors économiste et professeur au Queen's College, et, parmi les très rares esprits qui devinèrent chez Pater l'homme qu'il deviendrait plus tard, était son tout premier ami, M. Ingram Bywater, maintenant « Regius professor » de grec. On ne peut déterminer, pendant ces années d'études, que l'esprit de Pater — une semence germant avec lenteur dans l'obscurité — montrât beaucoup de propension vers la littérature pure ou vers l'art plastique. Il était principalement attiré par l'étude de la logique et de la métaphysique, à quoi il employait le peu de loisirs que lui laissait son laborieux travail classique. Il paraît douteux que des souvenirs soient restés écrits, de ces années silencieuses, même parmi les amis avec qui il les passa. Jamais Pater ne tint de « journal »; rarement il écrivait des lettres et à cette époque il n'était pas un sujet d'observations bien saillant. Cependant quelqu'un qui voyait loin avait remarqué la particulière originalité du tempérament de Pater. Ayant dans le cours ordinaire de ses études soumis quelque travail à Jowett, cet observateur très aigu avait été frappé de la puissance qu'il y avait en son auteur et s'était offert très généreusement à le seconder. L'offre fut acceptée avec reconnaissance et Pater décrivait souvent avec quelle émouvante satisfaction ou, bien plus, avec quelle surprise, il s'entendit un jour dire par Jowett, au moment de prendre congé de lui: « Je pense que vous avez un esprit qui deviendra éminent. » Par malheur, quel-

ques années plus tard, il y eut complet désaccord entre Jowett et Pater. Mais il plaît de rappeler qu'à la fin de leur vie tous les deux se rapprochèrent et que Jowett fut l'un des premiers à féliciter cordialement Pater pour son livre *Platon et le Platonisme*.

En 1862, n'ayant pas obtenu le grade qu'il voulait, Pater, maintenant âgé de vingt-trois ans, s'installa dans High street à Oxford et prit des élèves. M. T.-H.-S. Escott, dans ses amusants souvenirs d'Oxford, raconte qu'il fut l'un de ceux-ci. Un autre élève, à une date postérieure, fut M. Charles-Lancelot Shadwell, maintenant « fellow » d'Oriel, qui devait devenir l'ami le plus intime de Pater et le dépositaire-éditeur de ses manuscrits. Mais la vocation de Pater ne s'était pas encore manifestée; il lisait beaucoup, méditait profondément, mais n'était pas encore porté à créer. Le temps passe; en 1864, Pater est élu « fellow » de Brasenose College et va y résider. Ce changement dans son existence matérielle modifie son état d'esprit. Il devient plus largement humain, étudie de plus près la poésie, se crée plus d'amitiés et soigne plus assidûment la floraison de celles-ci. Enfin, en 1866, âgé de 27 ans, il se résigne à écrire et à publier un petit « essai », une note ou fragment sur Coleridge. Nous pouvons lire ce début d'un nouvel écrivain, aujourd'hui, dans le volume intitulé *Appréciations*. Nous y trouverons peu du charme particulier qui distingue le Pater de la maturité. Il ne s'intéresse qu'à la métaphysique de Coleridge, au critique de la pensée; que ce philosophe fut en même temps un poète exquis, il paraît ne pas s'en apercevoir, il oublie positivement de le mentionner. Au point de vue du style, ce petit « essai » est correct mais froid, sans rien d'extraordinaire, avec peu d'indications de cette harmonieuse félicité qui allait se développer chez son auteur.

Considérable est le changement lorsque nous rencontrons de nouveau Walter Pater. Il était sorti de l'école avec une tendance à juger toutes choses au point de vue allemand. L'enseignement de Jowett et de T.-H. Green avait renforcé cette tendance, mais M. Capes l'avertit du danger que présentait une exagération dans cette voie et s'était efforcé, d'abord avec peu de succès, de l'attirer vers la lucidité et la joie de la littérature française. Les études philosophiques de Pater lui avaient fait connaître, cela va de soi, Goethe, dont l'influence était considérable dans l'enseignement d'Oxford à cette époque-là; elle fut profonde sur son esprit et sur sa façon de considérer la vie intellectuelle. Il était naturel qu'un être aussi délicatement sensible au symbole extérieur que l'était Pater fût bien préparé par sa connaissance intime de Goethe à subir l'influence d'un homme qui était le maître de Goethe lui-même en un certain sens; ce fut donc d'un esprit au plus haut point inflammable que s'approcha cette torche qu'était vraiment

la Vie de Winckelmann par Otto Jahn (*Biographische Aufsätze*). Tout dans le caractère et la vie de l'Allemand célèbre qui avait restauré la pensée hellénique était de nature à fasciner Pater qui semblait, en passant par Ruskin, Goethe et Hegel, s'être dirigé vers son exact prototype, vers la seule personnalité parmi les disparus qui fût complètement d'accord avec la sienne propre. Pater aussi, parmi les collines de sable sans fin d'un spirituel Brandenburg, avait tendu des bras désirants vers la beauté idéale, révélée en des formes physiques pour la délectation des sens, mais pénétrée d'harmonieuse pensée. La vision trouble et fiévreuse, l'esthétique bigarrée et peut-être trop abondamment décorée de Ruskin était devenue insupportable pour Pater — elle n'était pour lui ni assez simple ni assez sensuelle. Winckelmann était le maître qu'il lui fallait, celui qui pouvait « toucher ces marbres païens avec des mains intactes, sans aucun sentiment de honte ou de perdition » ; celui qui pouvait « vivre avec sérénité dans le monde de la forme exquise mais abstraite et sans couleur » et c'est en étudiant Winckelmann qu'il devint un littérateur.

Son fameux *Essai sur Winckelmann* fut le résultat de cet enthousiasme. Il fut publié dans la *Westminster Review* du mois de janvier 1867 ; l'auteur avait alors vingt-huit ans. A partir de ce moment, les progrès de Pater, quoique lents, ne s'interrompent point. M. John Morley, prenant en 1867 l'éditoriale direction de la *Fortnightly Review*, appela immédiatement pour se grouper autour de lui les jeunes intelligences les plus brillantes de l'époque. Walter Pater, sans hâte excessive, répondit à cet appel. En 1868, créant un qualificatif qui depuis est tombé dans le discrédit et même est devenu ridicule, il publia un essai sur « la Poésie esthétique », dans lequel les premières œuvres de M. William Morris étaient promptement et judicieusement analysées. Vint alors la série dont le charme particulier demeure encore maintenant si puissant, les admirables et si caractéristiques « Notes sur Léonard de Vinci » en novembre 1869 ; le « Fragment sur Sandro Botticelli » en août 1870 ; le « Pic della Mirandula, en octobre et le « Michel Angelo » en novembre 1871. En 1873 la plupart de ces « Essais » et aussi plusieurs autres furent réunis dans le mémorable volume originellement intitulé *Studies in the History of the Renaissance*.

A partir de cette époque commence pour Pater une certaine renommée. Nous pouvons jeter un regard en arrière par-dessus les années qui suivirent son entrée à Brasenose comme « fellow » et voici que, par suite de l'intrusion dans sa vie d'idées plus humanitaires, il avait perdu graduellement toute foi dans la religion chrétienne. Maintenant c'est le moment de sa carrière où il est le plus éloigné de l'Église anglicane. Son intention, en abandonnant toute pensée d'entrer dans l'Église d'Angleterre, avait été de devenir

ministre unitarien. Cette idée aussi il l'avait abandonnée vers 1864. Mais que Pater ne cessât aucunement, pour cela, de s'intéresser aux sujets ecclésiastiques, est prouvé par une anecdote que me fournit obligeamment l'évêque de Peterborough. Il se souvient d'un dîner en sa compagnie, en 1873, avec Bonamy Price. On en vint à parler « religions » et Pater entama, songeur, un monologue, à propos de la beauté de l'Extrême-onction dans l'Église romaine, qui « donna à tous l'impression d'une maison où serait, gisante, la mort d'un ami ». Ce monologue eut pour effet de provoquer le protestantisme de Bonamy Price et une discussion théologique s'ensuivit : elle s'échauffa si fortement que Dr Creighton suggéra la retraite au salon. Quand son tour arriva d'être nommé « fellow » à Brasenose, ce fut comme fellow non cléricale — je pense que c'est le premier de ce genre qui ait été nommé là — que Pater prit place dans l'assemblée. L'année suivante, en compagnie de M. Stadwell, il fit sa première visite à l'Italie. Ce fut à Ravenne, Pise et Florence qu'il recueillit ces impressions de la renaissance dont l'effet fut si puissant sur sa vie et son œuvre d'artiste. En 1858, quand il vint à Oxford, ses sœurs s'en étaient allées à Heidelberg et c'est là qu'il avait pris l'habitude de passer ses grandes vacances, ne liant connaissance avec aucune personne de nationalité allemande, cependant, et jamais, durant tous ses divers séjours là-bas, ne se souciant même d'apprendre cette langue.

II

Le costume de Walter Pater avait été jusque-là l'ordinaire costume académique du professeur tel qu'on le portait à cette époque, mais au mois de mai de l'année 1869, il fit une brusque apparition à la « private view » de la « Royal Academy » avec un haut de forme tout neuf et une cravate de soie du plus beau vert pomme. Cette transformation indiquait une crise ; dès ce moment il n'était plus un philosophe provincial, mais un critique enchaîné à la vie de Londres et voué à l'étude des idées modernes en peinture. Il y toucha par l'intermédiaire des Préraphaélites, et, spécialement, par l'extrême admiration qu'il avait conçue pour les œuvres de Burne-Jones, dont on parlait, alors, beaucoup, mais qu'on voyait rarement. Jamais, je pense, il n'eut de rapports personnels suivis ni avec Burne-Jones, ni avec Rossetti. Mais avec Swinburne il devint, à partir de cette époque, plus intime. Le poète venait assez souvent rendre visite au collège de Pater. Pour les jeunes « Oxonians » de ce temps rien que le nom de Swinburne était un enchantement et il y avait toute une légende au sujet d'une fenêtre à un étage supérieur de Brasenose Lane ouverte à la nuit d'été et par où

s'écoulait une musique de rimes qui d'abord provoquait puis réduisait au silence les rossignols et prolongeait ses harmonies jusqu'à déconcerter l'alouette même au lever du soleil.

Pour parler d'un bien moindre personnage, maintenant, je dirai que je vis Pater, pour la première fois, en 1871, au moment où il descendait d'un *hansom* devant la maison de D.-G. Rossetti, à Cheyne-Walk. Presque un inconnu pour le monde, il était déjà un objet de respect pour moi comme auteur de ces *Notes sur Léonard* qui semblaient avoir donné un nouvel aspect à toute la conception de l'art italien. En 1872, je lui fus présenté dans l'atelier de William-Bell Scott ; mais ce ne fut pas avant les premiers mois de l'année 1874 que je commençai à lui rendre visite à Oxford et depuis cette époque ce fut entre nous une amitié que jamais un nuage ne vint obscurcir pendant plus de vingt ans. A partir de ce moment, donc, bien que les occasions de me rencontrer avec Pater, surtout à Oxford, ne fussent pas très fréquentes, je puis parler de lui d'après mes souvenirs personnels.

En 1869, emportant de Brasenose tous les jolis bibelots dont il avait été le premier, à Oxford, à décorer des chambres de *fellow*, Pater se meubla une petite maison dans Norham Gardens, n° 2, Bradmore road ; ses sœurs, revenues de Heidelberg, faisaient le ménage pour lui. Une fois installé dans cette petite maison, les dispositions sociables de Pater s'ouvrirent comme des fleurs ; il reçut beaucoup et fut beaucoup reçu, avec la cordialité particulière qui distingue Oxford. Il avait maintenant un large cercle de relations ; mais je ne me souviens pas qu'il eut un grand nombre d'intimes. Outre ceux que j'ai déjà mentionnés, je puis citer seulement Mark Pattison, Dr Mandell Creighton (maintenant archevêque de Péterborough) et Miss Mary Arnold, qui devait bientôt épouser un membre distingué du collège de Pater, M. Humphry Ward. A ceux-là il parlait, sans doute, — à chacun dans un langage différent, — de ce qui était le plus profond enraciné dans son cœur, « du charme de la lucidité et de l'ordre, de la fine patience du travail à la lime » et à quelques amis de Londres, aussi. Pour le reste du monde, il était affable et accueillant, avec, alors déjà, cette attitude à la Renan qui depuis est devenue si accentuée, — une grâce badine et mystérieuse, quelque peu, vis-à-vis de celui avec qui l'on n'est pas complètement en sympathie.

Les relations de Pater avec le recteur de Lincoln étaient amusantes. C'était, tout à la fois, de la confiance et de la méfiance. « Pattison est charmant — disait-il à mi-voix — lorsqu'il est bon. Irons-nous donc voir s'il est bon, cet après-midi ? » Ce qui l'ennuyait, c'était une sorte d'entêtement chez le recteur ; parfois il lui arrivait d'être non pas seulement de médiocre

humeur mais très méchant. Je me souviens qu'un jour — je pense que c'était en automne 1874 — le recteur, ayant fait visite à Bradmore road, avait été délicieux : il avait parlé, avec excellence, sur une douzaine de sujets tout à fait exquis et rares. Il prit congé en invitant Pater à venir le voir le lendemain et en me comprenant dans l'invitation. Nous y allâmes donc, mais le charme était rompu. Le démon de la frivolité s'était introduit chez le recteur qui ne parla que de croquet et de « jupons ». Nous nous en retournâmes, tristes et silencieux, à Bradmore road, et juste en atteignant la porte, Pater dit avec une solennelle fermeté : « Ce que Pattison adore le plus au monde, sans aucun doute, c'est de folâtrer avec de grandes jeunes filles en des buissons de groseillers ! »

Dans ces temps-là, pour Pater les vacances étaient une période fort agréable; il les passait toujours à l'étranger — en France, — avec ses sœurs. Il marchait le plus possible, à l'affût de particularités architecturales et conservant de ces impressions de voyage, dont nous déplorons pour la plupart la fugacité, un souvenir étonnamment précis. Il n'était pas linguiste et le français était la seule langue dans laquelle il pouvait demander ce qui lui était nécessaire. Bien qu'il eût beaucoup séjourné en Allemagne pendant sa jeunesse, il ne parlait pas l'allemand. Quand il voyageait, il quittait une localité sitôt qu'à l'hôtel quelqu'un vint à lui adresser la parole. Il n'avait aucun désir de connaître les langues étrangères, disant toujours : « Entre vous, la poste et moi, je déteste un étranger », et quand des personnages marquants de l'étranger menaçaient d'aller faire visite à Brasenose, Pater s'empressait de disparaître et ne reparaisait qu'après s'être assuré de leur départ. Il aimait le nord de la France énormément et le connaissait bien. Il projetait toute une série d'études sur les grandes villes ecclésiastiques de France; de ces études il n'en écrivit que deux : sur Amiens et Vézelay. Il mettait une telle ardeur à poursuivre ces excursions qu'elles occasionnaient pour lui une grande fatigue et qu'il perdait ce que le seul exercice auquel il voulût s'astreindre pouvait lui procurer de bien-être au point de vue de la santé. Je note, dans une lettre datée de 1877, où il décrit une visite à Azay-le-Rideau, cette phrase caractéristique : « Je trouve toujours un vif plaisir à développer ma connaissance de ces villes françaises ; j'en reviens toujours fatigué, certes, mais avec l'esprit joyeusement empli du souvenir de vitraux, de tapisseries anciennes et de fraîches fleurs sauvages. » Ces excursions à l'étranger s'étendirent rarement plus loin que le centre de la France, mais une fois, je pense que c'est en 1882, Pater s'en alla tout seul à Rome et y passa l'hiver. Il supportait mal l'excitation du voyage ou le déplacement trop rapide d'un endroit intéressant à un autre. Son œil absorbait si lentement et sa mémoire retenait ce qu'il voyait si

complètement, que voir trop était pour lui comme une souffrance, presque, et pourtant il se l'imposait toujours.

Peu de temps après que j'eusse fait sa connaissance parut cette amusante charge, *La Nouvelle République*, dont l'apparition fut saluée d'un si grand succès. Pater avait sa place dans cette galerie de caricatures, sous le pseudonyme de M. Rose. On a prétendu que c'est à cause de cette parodie de son style et de sa personne qu'il voulut se retirer du monde et renoncer à la littérature. Rien n'est plus éloigné de la vérité. Il jugea le portrait peu scrupuleux et fut choqué par la liberté de quelques détails ; mais il admira l'ingéniosité du livre qui ne lui fit changer en rien sa manière de penser ou de vivre. Il fut même flatté, car il était alors beaucoup plus jeune et moins connu que la plupart de ceux dont on faisait la charge et il se rendit compte que cette raillerie était en somme un compliment. Ce qui lui plut moins, ce qui le froissa, vraiment, ce fut la persistance avec laquelle les journaux du temps lui attribuaient toutes sortes d'extravagances « esthétiques ». Pater me disait en 1876 : « Je voudrais qu'ils s'abstinsent de m'appeler « hedoniste » ; cela produit si mauvais effet sur les gens qui ignorent le grec. » Et le résultat de ces piqures journalistiques fut qu'il supprima la fameuse « conclusion » dans la seconde édition de son livre sur « la Renaissance » (1877).

La raison du long silence qui s'écoula entre la publication de son premier livre et celle du second, je l'ignore ; on peut l'attribuer vraisemblablement à la pénible lenteur qu'il mettait à composer et à son extrême souci de la perfection du style. Enfin, au mois de février de l'année 1885, parut son roman, *Marius l'Epicurien*, l'œuvre par laquelle, je pense, Pater s'imposera à la postérité. Entretemps avaient été publiées dans la *Fortnightly Review* quelques-unes des études grecques, sur *Demeter et Persephone*, sur les *Marbres d'Egine*, et d'autres encore dont M. Shadwell nous promet la publication dans un volume posthume ; *l'Enfant dans la Maison*, aussi, dans sa forme originale, appartient à l'année 1878, quoiqu'il parut, pour la première fois sous la forme du livre, au commencement de cette année-ci. Le succès de *Marius* fut aussi grand qu'il peut l'être pour un livre d'une telle gravité. En 1885 suivit une série de *Portraits imaginaires*, études de fiction philosophique, dont l'une, *Denys l'Auxerrois*, est le plus complet exemple de son style splendidement concentré. En 1889 il réunit quelques études critiques sur divers sujets dans un volume intitulé : *Appréciations, avec un essai sur le style*. En 1893, il publia ses remarquables conférences sur *Platon et le Platonisme*, une œuvre de vraie dignité. Finalement, au commencement de l'été 1894, *l'Enfant dans la Maison* sortit des presses de M. Daniel, à Oxford, un bijou de typographie. Cette nomenclature de publications résume les événements de la vie de Pater pendant vingt années.

Durant cette période il déménagea une fois, en 1886, pour s'installer à Kensington, puis, de nouveau, s'en revint à Oxford, où il se meubla une maison dans le quartier de Saint-Giles. Mais, au total, la vraie demeure de Pater, c'était son appartement au collège de Brasenose, où il passa une existence calme, cloîtrée et laborieuse, partagée entre ses fonctions de professeur et ses livres. Ses dernières années furent rendues heureuses par l'affectueuse considération que lui portait son entourage ; silencieux, comme il l'était, et, en un sens, peu amusant, il devint de plus en plus un objet de respectueuse admiration pour les jeunes gens d'Oxford que, de son côté, il traitait avec une aimable indulgence. De cette génération, un disciple adorant sortit, qui demeura un intime ami ; c'est le réverend F.-W. Bussell, maintenant « fellow » de Brasenose, dont la tendre sollicitude aida beaucoup à rendre agréables les dernières années de Pater. Pendant quelque temps Pater eut à diriger le collège en qualité de doyen et de professeur et il s'occupa très assidûment de cette charge ; mais il n'accepta jamais aucun office public dans l'Université. Il redoutait toute responsabilité qui pût déranger l'austère simplicité de sa vie retirée. D'année en année il se fit un grand changement dans sa façon de juger les problèmes religieux. Quand je le rencontrai pour la première fois, c'était un païen, sans autre guide que sa conscience personnelle ; mais peu à peu s'accrut en lui le désir vers le ferme soutien d'une croyance. Sa façon de parler, sa façon de vivre, devinrent de plus en plus théologiques, et c'est mon intime conviction que, s'il avait vécu encore quelque temps, il serait entré dans les ordres et se serait retiré dans un petit collège à la campagne.

Tant de racontars ont défigurés sa vie si régulière et si simple ; on fit erreur, ainsi, quant au lieu et aux circonstances de sa mort. Il fut pris de fièvre rhumatismale au mois de juin de cette année, non pas au collège, mais chez ses sœurs, dans le quartier de Saint-Giles, où il resta jusqu'à la fin. Il était presque guéri et assez bien rétabli pour continuer une étude sur *Pascal*, qu'il avait laissée presque achevée, lorsque pour s'être installé trop près d'une fenêtre ouverte, il fut pris de pleurésie. De nouveau il semblait convalescent et avait quitté sa chambre sans conséquence fâcheuse, le 29 juillet, lorsque, renouvelant son imprudence, le lendemain, l'action du cœur cessa et Pater tomba mort dans l'escalier de sa maison, entre les bras de sa sœur, à dix heures, le lundi 30 juillet 1894.

S'il avait vécu cinq jours de plus, il eût achevé sa cinquante-cinquième année. Il fut enterré, en présence d'un grand nombre de ses anciens amis, dans le cimetière de Saint-Giles à Oxford.

EDM. GOSSE

(Traduit de l'anglais par G. KHNOFF.)

L'ANTÉCHRIST

ESSAI D'UNE CRITIQUE DU CHRISTIANISME (1)

LVIII

Il faut en effet considérer pour quel but on ment : il est bien différent si c'est pour conserver ou pour *détruire*. On peut mettre complètement en parallèle le *chrétien* et l'*anarchiste* : leurs buts, leurs instincts ne sont que destructeurs. L'histoire démontre cette affirmation avec une précision épouvantable. Nous avons vu tout à l'heure une législation religieuse ayant pour but d'« éterniser » une grande organisation de la société, condition supérieure pour faire *prosperer* la vie; — le christianisme au contraire a trouvé sa mission dans la destruction d'un pareil organisme, *puisque la vie y prospérerait*. Là-bas les résultats de la raison durant de longues années d'expérience et d'incertitude devaient être semés pour servir dans les temps les plus lointains et la récolte devait être aussi grande, aussi abondante, aussi complète que possible : ici l'on voudrait, au contraire, *empoisonner* la récolte pendant la nuit... Ce qui existait *aere perennius*, l'Empire romain, la plus grandiose forme d'organisation, sous des conditions difficiles, qui ait jamais été atteinte, tellement grandiose que, comparé à elle, tout ce qui l'a précédé et tout ce qui l'a suivi n'a été que dilettantisme, chose imparfaite et gâchée, — ces saints anarchistes se sont fait une « piété » de détruire « le monde » c'est-à-dire l'Empire romain, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus pierre sur pierre, — jusqu'à ce que les Germains mêmes et d'autres lourdauds aient pu s'en rendre maître... Le chrétien et l'anarchiste sont décadents tous deux, tous deux incapables d'agir autrement que d'une façon dissolvante, vénéneuse, étioiante, partout ils épuisent le sang, ils ont tous deux, par instinct, une *haine à mort* contre tout ce qui existe, tout ce qui est grand, tout ce qui a de la durée, tout ce qui promet de l'avenir à la vie... Le christia-

(1) Suite et fin. Voir les numéros 121, 122 et 123 de *la Société nouvelle* (janvier, février, mars et mai 1895).

nisme a été le vampire de l'Empire romain, — il a mis à néant, en une seule nuit, cette action énorme des Romains : avoir gagné un terrain pour une grande culture *qui a le temps*. — Ne comprend-on toujours pas ? L'Empire romain que nous connaissons, que l'histoire de la province romaine enseigne toujours davantage à connaître, cette admirable œuvre d'art de grand style, était un commencement, son édifice était calculé pour être *démontré* par des milliers d'années, — jamais jusqu'à maintenant on n'a construit ainsi, jamais on n'a même rêvé de construire, en une égale mesure, *sub specie æterni* ! — Cette organisation était assez forte pour supporter de mauvais empereurs : le hasard des personnes ne doit rien avoir à voir en de pareilles choses — *premier* principe de toute grande architecture. Pourtant elle n'a pas été assez forte contre l'espèce la plus corrompue des corruptions, contre le *chrétien*... Cette sourde vermine qui s'approchait de chacun en pleine nuit et dans le brouillard des jours douteux, qui soutirait à chacun le sérieux pour les choses *vraies*, l'instinct des réalités, cette bande lâche, féminine et doucereuse, a éloigné pas à pas l'« âme » de cet énorme édifice, — ces natures précieuses virilement nobles qui voyaient dans la cause de Rome leur propre cause, leur propre sérieux et leur propre fierté. La sournoiserie des cagots, la cachotterie des conventicules, des idées sombres comme l'enfer, le sacrifice des innocents, comme l'union mystique dans la dégustation du sang, avant tout, le feu de la haine lentement avivé, la haine des Tchândâla — c'est *cela* qui devint maître de Rome, la même espèce de religion qui dans sa forme préexistante avait déjà été combattue par Epicure. Qu'on lise Lucrèce pour comprendre ce à quoi Epicure a fait la guerre, ce n'était *point* le paganisme, mais le « christianisme », je veux dire la corruption de l'âme par l'idée du péché, de la pénitence et de l'immortalité. — Il combattit les cultes *souterrains*, tout le christianisme latent, — en ce temps-là nier l'immortalité était déjà une véritable *rédemption*. — Et Epicure eût été victorieux, tout esprit respectable de l'Empire romain était épicurien : *alors parut saint Paul*... Saint Paul, la haine de Tchândâla contre Rome, contre le « monde » devenu chair, devenu génie, saint Paul le juif, le juif errant par excellence (1) ! Ce qu'il devina, c'était comment on pourrait allumer un incendie universel avec l'aide du petit mouvement sectaire des chrétiens, à l'écart du judaïsme, comment, à l'aide du symbole « Dieu sur la Croix », on pourrait réunir en une puissance énorme tout ce qui était bas et secrètement insurgé, tout l'héritage des menées anarchistes de l'Empire. « Le salut vient par les Juifs. » — Faire du christianisme une formule pour surenchérier les cultes souterrains de toutes les espèces, ceux d'Osiris, de la grande

(1) *Par excellence*, en français dans le texte.

(N. du T.)

Mère, de Mithras par exemple — une formule pour les résumer : cette pénétration fait le génie de saint Paul. Son instinct y était si sûr qu'avec un despotisme sans ménagement pour la vérité, il mit dans la bouche de ce « sauveur » de son invention, les représentations dont se servaient, pour fasciner, ces religions de Tchândâla, et non seulement dans la bouche — il *fit* de son sauveur quelque chose qu'un prêtre de Mithras, lui aussi, pouvait comprendre... Ceci fut son chemin de Damas : il comprit qu'il *avait besoin* de la foi en l'immortalité pour déprécier « le monde », que l'idée d'« enfer » pouvait devenir maîtresse de Rome, — qu'avec l'« au-delà » *on tue la vie*. — Nihiliste et chrétien : les deux choses s'accordent...

LIX

En vain tout le travail du monde antique : je ne trouve pas de mot pour exprimer mon sentiment sur quelque chose d'aussi monstrueux. — Et en considérant que son travail n'était qu'un travail préliminaire, qu'avec une conscience de soi dure comme du granit, on venait seulement de jeter le fondement pour un travail de plusieurs milliers d'années — en vain tout le *sens* du monde antique !... A quoi bon des Grecs, à quoi bon des Romains ? — Toutes les conditions premières pour une civilisation savante, toutes les méthodes scientifiques étaient déjà là, on avait déjà fixé le grand, l'incomparable art de bien lire — cette condition nécessaire pour la tradition de la culture, pour l'unité des sciences ; les sciences naturelles liées aux mathématiques et à la mécanique se trouvaient sur le meilleur chemin, — le *sens des faits*, le dernier et le plus précieux de tous les sens, avait son école, sa tradition de plusieurs siècles ! Comprend-on cela ? Tout ce qui était *essentiel*, pour se mettre au travail, avait été trouvé : — les méthodes, il faut le dire dix fois, *sont* l'essentiel, et aussi les choses les plus difficiles, celles qui ont le plus longtemps contre elles les habitudes et la paresse. Ce qu'aujourd'hui nous avons regagné avec une indicible victoire sur nous-mêmes — car nous avons tous encore les mauvais instincts, les instincts chrétiens en nous — le regard libre devant la réalité, la main circonspecte, la patience et le sérieux dans les plus petites choses, toute la *probité* dans la recherche de la connaissance — tout cela existait déjà il y a plus de deux mille ans. *Et* plus encore, de bon goût, le tact fin et sûr ! *Non point* comme une dressure du cerveau, *non point* comme la culture « allemande » avec des manières de lourdaud ! Mais comme corps, comme geste, comme instinct — comme réalité en un mot... *Tout en vain* ! Plus qu'un souvenir du jour au lendemain ! — Grecs ! Romains ! La noblesse des instincts, le goût, la recherche méthodique, le génie de l'organi-

sation et de l'administration, la *volonté* de l'avenir humain et la foi en lui, le grand *oui* à l'égard de toutes choses, visible sous forme d'Empire romain, visible pour tous les sens, le grand style, non seulement art, mais réalité, vérité, vie... — Et ce n'est pas un cataclysme de la nature qui a détruit tout cela du jour au lendemain ! ni le piétinement des Germains ou d'autres tardigrades ! Des vampires rusés, clandestins, invisibles et anémiques l'ont déshonoré ! Non vaincu — mais seulement épuisé !... La soif de vengeance cachée, la petite envie devenues *maitres* ! Tout ce qui est pitoyable, souffreteux, visité par de mauvais penchants, tout le monde de ghetto de l'âme mis subitement au premier rang ! — — Qu'on lise un agitateur chrétien quelconque, saint Augustin, par exemple, pour comprendre, pour *sentir* quels êtres malpropres avaient eu la haute main. On se tromperait du tout au tout, si l'on présumait un manque d'intelligence chez les chefs du mouvement chrétien ; — ah ! ils sont rusés jusqu'à la saleté Messieurs les Pères de l'Église ! Ce qui leur manque est tout autre chose. La nature les a négligés, — elle a oublié de les doter, au moins modestement, d'instincts convenables et *propres*... Soit dit entre nous, ce ne sont pas même des hommes... Si l'islam méprise le christianisme, il a mille raisons pour cela ; l'islam a des *hommes* pour condition première...

LX

Le christianisme nous a frustrés de l'héritage du génie antique, il nous a frustrés plus tard de l'héritage de l'islam. La merveilleuse civilisation maure de l'Espagne, plus voisine en somme de nos sens et de nos goûts que Rome et la Grèce, cette civilisation fut *foulée aux pieds* — je ne dis pas par quels pieds — pourquoi ? puisqu'elle devait son origine à des instincts nobles, à des instincts d'hommes, puisqu'elle disait Oui à la vie, et encore avec les magnificences rares et raffinées de la vie mauresque !... Les croisés luttèrent plus tard contre quelque chose qu'ils auraient mieux fait d'adorer dans la poussière, — une civilisation qui ferait paraître notre XIX^e siècle très pauvre et très « tardif ». — Il est vrai qu'ils voulaient faire du butin : l'Orient était riche... Soyons donc impartiaux ! Les *Croisades* — de la haute piraterie, rien de plus ! La noblesse allemande — noblesse de *vikings* au fond — se trouvait dans son élément. L'Église savait trop bien comment on met la noblesse allemande de son côté... La noblesse allemande, toujours les « Suisses » de l'Église, toujours au service des mauvais instincts de l'Église, mais *bien payée*... C'est avec l'aide de l'épée allemande, du sang et du courage allemands que l'Église a mené sa guerre à mort contre tout ce qui est noble sur la terre ! On pourrait poser ici bien des questions douloureuses.

La noblesse allemande manque presque dans l'histoire de la haute culture... Christianisme, alcoolisme — les deux *grands* moyens de corruption... En somme il ne pouvait pas y avoir de choix entre l'Islam et le christianisme, tout aussi peu qu'entre un Arabe et un Juif. La décision est prise ; personne n'a plus la liberté de choisir. Ou bien on est Tchândâla, ou bien on ne l'est pas... « Guerre à mort avec Rome! Paix et amitié avec l'Islam!... » Ainsi le voulut ce grand esprit libre, le génie parmi les empereurs allemands, Frédéric II. Comment? faut-il qu'un Allemand soit génie, soit esprit libre pour devenir *convenable*? Je ne comprends pas comment un Allemand ait jamais pu se sentir chrétien...

LXI

Il est nécessaire de toucher ici un souvenir encore cent fois plus douloureux pour les Allemands. Les Allemands ont empêché en Europe la dernière grande moisson de culture qu'il était possible de récolter, — la *Renaissance*. Comprend-on enfin, veut-on enfin comprendre, ce qu'était la Renaissance? *la transmutation des valeurs chrétiennes*, l'essai de donner la victoire, avec tous les instincts, avec tout le génie, aux valeurs contraires, aux valeurs *nobles*... Il n'y eut jusqu'à présent que cette *seule* grande guerre, il n'y eut jusqu'à présent pas de problème plus concluant que celui de la Renaissance, — mon problème est le même que le sien — : il n'y a jamais eu de forme *d'attaque* plus fondamentale, plus droite, plus sévère, dirigée contre le centre sur toute la ligne. Attaquer à l'endroit décisif au siège même du christianisme, mettre sur le trône papal les valeurs nobles, c'est-à-dire introduire ces valeurs dans les instincts, dans les besoins et les désirs inférieurs de ceux qui étaient au pouvoir... Je vois devant moi une possibilité d'une magie supra-terrestre, d'un parfait charme de couleur... — il me semble qu'elle reluit dans tous les frissons d'une beauté raffinée, qu'un art agit en elle, un art si divin, si diaboliquement divin, qu'on chercherait vainement dans des milliers d'années une seconde possibilité pareille; je vois un spectacle si significatif et en même temps si merveilleusement paradoxal que toutes les divinités de l'Olympe auraient eu l'occasion d'un immortel éclat de rire — *César Borgia, pape*... Me comprend-on?... Vraiment cela eût été la victoire que moi seul je demande maintenant — : cela aurait *supprimé* le christianisme? — Qu'arriva-t-il? Un moine allemand, Luther, vint à Rome. Ce moine chargé de tous les instincts de vengeance d'un prêtre malheureux se révolta à Rome *contre* la Renaissance... Au lieu de comprendre, avec une profonde reconnaissance, le prodige qui était arrivé : le christianisme surmonté à son siège même — sa haine ne sut tirer de ce

spectacle que sa propre nourriture. Un homme religieux ne songe qu'à lui-même. — Luther vit la *corruption* de la papauté, tandis que le contraire était palpable : la vieille corruption, le *peccatum originale*, le christianisme, n'était plus sur le siège du pape ! Mais la vie, le triomphe de la vie, le grand oui à l'égard de toutes les choses hautes, belles et audacieuses !... Et Luther *rétablit l'Église* : il l'attaqua... La Renaissance, un événement dépourvu de sens, un grand *en vain* ! Ah, ces Allemands, ce qu'ils nous ont déjà coûté ! En vain — c'est ce qui fut toujours l'œuvre des Allemands. — La Réforme ; Leibnitz ; Kant et ce qu'on appelle la philosophie allemande ; les guerres de « liberté » contre Napoléon I^{er} ; le nouvel Empire allemand — chaque fois un *en vain* pour quelque chose qui était déjà là, pour quelque chose *d'irréparable*... Ce sont *mes* ennemis, je l'avoue, ces Allemands : je méprise en eux toute espèce de malpropreté d'idées et de valeurs, de lâcheté devant la probité de chaque oui et non. Depuis près de mille ans ils ont épaissi et embrouillé tout ce qu'ils ont touché de leurs doigts, ils ont sur la conscience toutes les demi-mesures, tous les compromis dont est malade l'Europe, — ils ont également sur la conscience l'espèce la plus malpropre de christianisme qu'il y ait, la plus incurable, la plus irréfutable, le protestantisme... Si on n'arrive pas à en finir du christianisme, les *Allemands* en seront cause...

LXII

— Je termine ici et je prononce mon jugement. Je *condamne* le christianisme, j'éleve contre l'Église chétienne la plus terrible de toutes les accusations, que jamais accusateur ait prononcée. Elle est la plus grande corruption que l'on puisse imaginer, elle a eu la volonté de la dernière corruption possible. L'Église chrétienne n'épargna sur rien sa corruption, elle a fait de toute valeur une non-valeur, de chaque vérité un mensonge, de chaque intégrité une bassesse d'âme. Qu'on ose encore me parler de ses bienfaits « humanitaires ». Supprimer une misère était contraire à sa plus profonde utilité, elle vécut de misères, elle *créa* des misères pour s'éterniser. Le ver du péché par exemple : une misère dont l'Église seulement enrichit l'humanité ! — L'« égalité des âmes devant Dieu », cette fausseté, ce prétexte aux rancunes (1) les plus basses, cet explosif de l'idée, qui finit par devenir Révolution, idée moderne, principe de dégénérescence de tout l'ordre social — c'est la dynamite *chrétienne*... les bienfaits « humanitaires » du christianisme ! Faire de l'*humanitas* une contradiction, un art de pollution, une aversion, un mépris de tous les instincts bons et droits ! Cela serait pour

(1) *Rancune*, en français dans le texte.

(N. du T.

moi des bienfaits du christianisme! — Le parasitisme, seule pratique de l'Église, buvant, avec son idéal d'anémie et de sainteté, le sang, l'amour, l'espoir en la vie; l'au-delà, négation de toute réalité; la croix, signe de ralliement pour la conspiration la plus souterraine qu'il y ait jamais eue, — conspiration contre la santé; la beauté, la droiture, la bravoure, l'esprit, la *beauté d'âme, contre la vie elle-même...*

Je veux inscrire à tous les murs cette accusation éternelle contre le christianisme, partout où il y a des murs, — j'ai des lettres qui rendent voyants même les aveugles... J'appelle le christianisme l'unique grande calamité, l'unique grande perversion intérieure, l'unique grand instinct de haine qui ne trouve pas de moyen assez vénimeux, assez clandestin, assez souterrain, assez petit — je l'appelle l'unique et l'immortelle flétrissure de l'humanité...

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

(Traduit de l'allemand par HENRI ALBERT.)

LA SIBÉRIE ⁽¹⁾

LES EXILÉS POLITIQUES DU DISTRICT DE KARA

Le lendemain, Frost et moi, nous rendîmes visite à M^{lle} Armfeldt. Ce soir-là, le major devait rentrer et c'en était fini de nos excursions libres ; il s'agissait donc d'utiliser le mieux possible le peu de temps qui nous restait encore. Il était inadmissible que nos relations avec les prisonniers politiques pussent rester longtemps ignorées des autorités locales, mais jusqu'au dernier moment, et jusqu'à ce qu'on nous en empêcherait, je voulais rassembler le plus de renseignements possible. Pénétrer dans les huttes du « commandement libre », c'était évidemment augmenter le danger d'être bientôt découverts, mais nous n'osions laisser se perdre un instant utile. Du reste, j'avais promis à M^{lle} Armfeldt de lui rendre visite dans la matinée, si des circonstances particulières ne m'en empêchaient. Notre promenade précipitée ne dura pas un quart d'heure que déjà nous nous trouvâmes devant la porte. M^{lle} Armfeldt nous ouvrit. Nous entrâmes. A la lumière du clair matin d'hiver, cette pauvre chambrette me parut plus triste et plus désolée encore qu'à ma première visite. Je remarquai un chevalet que je n'avais pas vu la veille et sur lequel se trouvait un tableau ; cela me parut tellement extraordinaire en un tel lieu, que je ne pus m'empêcher de jeter un regard interrogateur sur la demoiselle. Elle le comprit fort bien, retourna le chevalet pour nous montrer le tableau et dit : « Je tâche de faire le portrait de ma mère. Pour satisfaire ses autres enfants, elle veut retourner en Russie cette année-ci encore ; puis je ne la reverrai probablement jamais. Elle est trop infirme pour pouvoir tenter une seconde fois de revenir dans la Sibérie orientale. Je veux donc posséder quelque chose qui me rappellera ses traits quand elle n'existera plus pour moi. Je sais que le portrait ne vaut pas grand'chose, je suis honteuse de vous le montrer. Mais peut-être pourrez-vous me donner de bons conseils ; peut-être M. Frost m'apprendra-t-il

(1) Suite. Voir les nos 122, 123 et 125 de la *Société nouvelle*.

comment je puis utiliser le pauvre matériel dont je dispose ; je ne puis pas m'en procurer de meilleur. »

Fort ému, je considérai l'image, une peinture très altérée. La ressemblance était obtenue et ce n'était pas fait sans talent, mais la toile ne s'y prêtait pas du tout, les couleurs étaient mauvaises ; tout indiquait une tentative faite avec les moyens les plus insuffisants. Quel douloureux spectacle que l'essai de cette jeune fille, tâchant de fixer les traits de sa mère bien-aimée ! Mais plus douloureuse encore était la pensée que bientôt cette mauvaise image serait son unique consolation dans l'aride solitude.

Je ne parlai point des défauts du portrait, et pendant que Frost s'occupait des accessoires et matériaux nécessaires à la peinture, j'entrai en conversation avec M^{me} Armfeldt et je lui demandai comment, à son âge, elle avait pu trouver le courage d'entreprendre un voyage comme celui de Saint-Pétersbourg au Kara.

« Je ne pouvais pas faire autrement, » répondit-elle résignée. « On maltraite fort les pauvres prisonniers ; les soldats un jour rouèrent même Natalie de coups de crosse ; d'autres condamnés moururent de faim. A Pétersbourg, j'appris maints faits qui m'alarmèrent ; j'entrepris donc le voyage pour me convaincre de cet état de choses. Je ne pouvais supporter l'idée que mon enfant resterait seule dans une telle misère. »

— « Quand était-ce ? » demandai-je.

— « En 1882 et 1883. En mai 1882, huit prisonniers s'enfuirent, et l'on martyrisa tant les autres qu'ils résolurent de se laisser mourir de faim et que pendant treize jours ils ne prirent aucune nourriture. »

Pendant cette conversation, quelques prisonniers politiques entrèrent. M^{lle} Armfeldt apporta le samovar et versa le thé. La conversation devint plus générale.

L'après-midi, je rendis une dernière visite à M^{lle} Armfeldt. Je savais que jamais je ne reverrais ces malheureux, et ils savaient aussi que la meilleure occasion de parler avec quelqu'un qui retournait dans le monde civilisé, et qui peut-être verrait leurs parents et amis, leur était offerte ; conscients de la séparation imminente, ils venaient à moi avec plus d'affection encore. Je promis à la mère et à la fille d'aller voir le comte Tolstoï (1) et de lui dire

(1) J'ai tenu ma promesse ; je rendis visite à l'écrivain Tolstoï et lui racontai les souffrances de ses amis, les Armfeldt. Mais il ne voulut rien savoir des prisonniers politiques de la Sibérie orientale et refusa de lire les écrits que je lui avais apportés pour lui donner une idée de leur situation. Il me déclara qu'il plaignait maint prisonnier politique, mais qu'il ne pouvait rien faire pour eux, parce que leur passé lui était hautement antipathique. Ils avaient employé la force, disait-il, et devaient souffrir par la force. On me dit à Moscou que la femme d'un exilé ayant demandé à Tolstoï des secours pécuniaires pour les prisonniers, elle reçut une réponse négative. Il est probable qu'il ne voulait en rien secourir des gens dont la façon d'agir lui déplaisait.

dans quel état je les avais trouvées ; je leur donnai mon adresse pour qu'elles pussent me donner de leurs nouvelles quand l'occasion s'en présenterait et j'acceptai leurs lettres pour les faire parvenir à leurs parents en Russie. Je savais fort bien que j'étais punissable en me chargeant de ces lettres et que, si la police russe fouillait un jour mes papiers, cela pourrait me coûter cher, mais je ne pouvais m'empêcher de rendre aux prisonniers ce service charitable ; c'était l'unique occasion depuis bien des années d'entrer en correspondance avec des personnes qui leur étaient chères. Souvent je les priai moi-même de me remettre des lettres.

Vers la brune, je pris congé d'elles avec la promesse de leur rendre visite encore une fois, si c'était possible, en ajoutant toutefois que ce n'était guère probable.

Le major Potuloff n'était rentré que vers minuit, et je ne le vis que dans la matinée suivante. Il me salua poliment, mais plus froidement que de coutume et négligea de me serrer la main. Il ne souffla mot, mais regardait continuellement sa tasse, d'un air de mauvaise humeur. Je m'y étais attendu et j'avais déjà réfléchi à ce que je ferais. Je considérais Potuloff comme un homme d'honneur ; il nous avait reçu chez lui d'une façon très hospitalière et ce que j'avais entrepris l'avait probablement mis dans une situation des plus désagréables. Je décidai de m'expliquer ouvertement. Je lui racontai mes visites aux prisonniers du « commandement libre ? »

— « Je sais tout cela », répondit-il sans lever les yeux. Et après un moment : « Je me crois obligé de vous dire que vous avez agi très imprudemment. »

— « Pourquoi donc ? »

— « Parce que des étrangers qui entrent secrètement en relations avec les prisonniers politiques, se rendent suspects. Cela n'est pas permis et cela vous causera des désagréments. »

— « Personne ne m'a dit que c'était défendu, » lui dis-je. « Comment pourrais-je savoir qu'il est défendu de fréquenter des gens qui habitent en toute liberté et que je puis rencontrer tous les jours à la rue ! Ceux qui appartiennent au « commandement libre » ne sont pas en prison, ils fréquentent tout le monde, pourquoi donc devrais-je les éviter ? »

— « Le gouverneur Barabasch m'a télégraphié, » répondit-il gravement, « qu'il ne vous est pas permis de rendre visite aux prisonniers politiques : il veut donc aussi que vous n'ayez point de relations avec les condamnés politiques en général. »

— « On ne m'a pas dit cela. Si je l'avais su, je me serais conduit en conséquence. Je ne me rappelle pas avoir reçu de vous la moindre instruction à cet égard. »

— « Je ne me doutais pas que vous eussiez de telles intentions ; vous ne m'en avez jamais parlé. Du reste, toute l'affaire regarde le commandant Nikolín, car il est responsable des prisonniers politiques. Je ne veux que vous avertir et vous dire que vous avez commis une imprudence et que vous vous exposez à de grands dangers. »

Je parlai ouvertement à Potuloff ; je lui dis pourquoi je n'avais pas découvert mes intentions et pourquoi j'avais utilisé son absence pour réaliser mes projets. J'avouai que j'avais voulu éviter ses objections et empêcher qu'il ne fût soupçonné de complicité.

Mes aveux semblèrent avoir un effet favorable ; il reprit bientôt le ton cordial de jadis, mais ne négligea point cependant de me répéter ses avertissements.

Une heure environ après le déjeuner, le commandant Nikolín arriva et déclara vouloir entretenir le major d'affaires administratives. Le major le conduisit à son cabinet de travail, où ils s'entretenrent pendant plus d'une demi-heure. Entre-temps j'étais à ma chambre, occupé à mettre mes papiers en ordre ; Frost dessinait les enfants de nos hôtes dans le salon de réception, qui se trouvait en face du cabinet de travail du major.

Après que Nikolín fut parti, Frost vint auprès de moi pour me dire qu'il avait entendu une partie de la conversation du major avec le commandant, et qu'ils s'étaient entretenus de nous. Ils avaient parlé de mes relations avec les prisonniers politiques, et Nikolín avait trouvé nécessaire de faire fouiller nos papiers ; Potuloff était d'avis que cela aurait été trop remarqué, qu'il valait mieux éviter cela. Enfin, le commandant avait fait observer qu'il serait en tout cas nécessaire de faire visiter nos bagages, si ce n'était à Kara, du moins autre part. Frost me rapporta tout cela en chuchotant, mais il était très ému et je devins inquiet à mon tour. Il n'était pas probable que Potuloff permit que l'on fouillât nos bagages tant que nous serions chez lui, mais il était possible qu'il me dise : « Cher Georges Iwanowitsch, le commandant Nikolín sait que vous avez eu des relations avec les prisonniers politiques du « commandement libre », et que vous vous êtes longuement entretenu avec eux ; il vous soupçonne de vous être chargé de leurs lettres. Il me proposa ce matin de faire visiter vos effets. Comme vous êtes mon hôte, j'ai refusé, mais je vous prie de m'assurer, sur votre parole d'honneur, que vous n'avez pas d'écrits analogues sur vous. »

S'il m'avait parlé ainsi, je me serais trouvé dans l'alternative de mentir devant celui qui m'offrit l'hospitalité, ou de trahir les malheureux qui, en toute confiance, s'étaient adressés à moi et auxquels je vouais toute ma sympathie. Les deux choses me paraissaient également impossibles. Mais il fallait agir cependant, et vite encore, car le danger était proche. Si mes lettres

avaient été découvertes, M^{lle} Armfeldt et quelques autres auraient dû retourner en prison, sans aucun doute; en outre, on aurait trouvé mes autres papiers en même temps, ce qui — je l'ai déjà dit — aurait été fatal à d'autres personnes encore. Dans mon angoisse et mon irrésolution, j'évitai surtout de rencontrer le major, je me couchai de bonne heure en prétextant une indisposition et je passai une nuit affreuse, ne sachant que faire. Enfin, je pris la pénible résolution de détruire les lettres. Je ne pouvais évidemment en demander la permission aux auteurs, mais j'étais convaincu qu'ils auraient justifié ma conduite en cette circonstance.

Il m'en coûta beaucoup, beaucoup de détruire ces lettres, — espoir et consolation de tant de malheureux, et qui auraient été reçues si joyeusement par leurs parents — mais il le fallait ! Restait la question de savoir comment je les détruirais. Depuis la découverte de mes relations avec les prisonniers politiques, je devais m'attendre à être observé encore bien plus minutieusement qu'auparavant; notre chambre n'avait pas de portes, mais était séparée des autres salles par des draperies; la fenêtre n'avait pas de rideaux et la sentinelle d'en face pouvait jour et nuit observer nos faits et gestes. Si je ne faisais que déchirer les papiers, on aurait pu en rassembler les morceaux et reconstituer les lettres; si je les brûlais, l'odeur aurait pu me trahir; du reste, il était possible que Potuloff me surprît à cette besogne, car il entraît souvent chez moi sans s'annoncer.

Enfin, après que je fus levé, un soldat entra et fit du feu. L'idée me vint de saisir cette occasion; et pendant que Frost s'entretenait avec le major dans la chambre attenante, dans un moment où la sentinelle ne pouvait m'observer, je lançai les lettres dans le feu: en peu d'instant, toute trace en avait disparu. Puis j'arrachai et grattai maintes choses dans mes notes, je le traduisis en écriture chiffrée et par d'autres moyens encore je tâchai de faire face à une imminente perquisition de mes effets.

Il est deux choses que je me rappelle avec tristesse, lorsque je pense à mon séjour dans le district de Kara: C'est d'abord la destruction de ces lettres.

Je ne revis point les prisonniers politiques; je n'ai donc pas eu l'occasion de leur en donner avis, ni de leur exposer les motifs de ma conduite. Aujourd'hui les déclarations viennent trop tard. M^{lle} Armfeldt mourut phthisique un an après mon départ; la lettre qu'elle m'avait confiée fut probablement sa dernière. Et, en outre, toutes mes craintes furent vaines. Le major Potuloff ne me demanda rien, mes bagages ne furent point fouillés et j'aurais donc pu transmettre ces lettres tout aussi bien que plus tard un grand nombre d'autres.

Ce que je me rappelle en second lieu avec regret, c'est que j'ai négligé de

rendre visite au docteur Edouard Weimar, phtisique au dernier degré lorsque j'étais dans le district de Kara. C'était l'un des prisonniers politiques les plus marquants du « commandement libre » ; il était médecin, appartenait à une famille riche et influente, et avait trente-cinq ans. Jusqu'au moment de son exil, il avait habité une somptueuse demeure à Newski-Prospekt, à Saint-Pétersbourg, et fut pendant quelque temps en relations avec l'épouse du czar Alexandre III. En 1877-1878, lors de la guerre russo-turque, il dirigeait l'hôpital de camp fondé par la princesse, fut décoré de plusieurs ordres pour ses excellents services et acquit ainsi la faveur du général Gourko, avec lequel il projeta le fameux passage des monts Balkans. Il fut arrêté sans preuves de culpabilité importantes, et après un an d'emprisonnement à la citadelle de Petropawlowsk à Saint Pétersbourg, condamné à être envoyé aux mines de Kara.

Lors de sa condamnation, le *Times*, de Londres, s'exprima ainsi :

« Dans un télégramme que nous avons publié aujourd'hui, notre correspondant de Saint-Pétersbourg nous communique le jugement qui atteint les inculpés du complot nihiliste. Ces sortes de procès politiques doivent paraître à l'observateur des pays occidentaux comme la caricature de la justice, et celui-ci particulièrement démontre qu'avec le secours de l'état de siège l'art de gouverner n'est pas difficile. La justice militaire rend ordinairement vite et sévèrement son jugement ; mais la justice militaire russe est cruelle dans ses lenteurs, illogique dans ses raisonnements et sans cœur dans ses jugements...

« Parmi les inculpés qui furent condamnés hier, se trouve aussi le docteur Weimar, un homme dont la Russie pourrait être fière à juste titre. Quant à sa personne, c'est un parfait gentleman ; comme médecin, il a secouru avec dévouement ses compatriotes souffrants. Il est — ou plutôt il fut, car il n'est plus aujourd'hui qu'un esclave dans les meurtrières mines de Sibérie — décoré de plusieurs ordres russes et roumains et reçut aussi la médaille commémorative. Il se trouva parmi les troupes du général Gourko qui exécutèrent le plus brillant des faits d'armes, le passage des monts Balkans. Les accusations qui se sont élevées contre lui, la façon dont l'affaire fut exagérée et déformée passeraient pour incroyables dans la plus sottie comédie...

« Il y avait des témoins pour fournir des renseignements sur son caractère. Chacun n'avait que des paroles flatteuses pour lui. Ça ne faisait pas l'affaire du procureur. Si les accusations portées contre le docteur Weimar avaient été vraies, on aurait pu admettre seulement qu'un citoyen important et justement honoré désespérait tellement de la situation de son pays, qu'il s'était associé avec des compagnons peu avouables, comme Solowieff

et d'autres. On pourrait croire qu'au cours du procès des preuves auraient été apportées faisant paraître moins favorablement le caractère de l'inculpé, réduisant les louanges qu'on lui avait adressées. Mais non ! L'accusateur dit : « Messieurs ! j'aurais pu faire comparaître une série de témoins qui auraient dit exactement le contraire de ce que vous avez entendu ; mais malheureusement ils sont tous absents. » Naturellement un tribunal militaire se contente entièrement de cette affirmation de la part d'un général. »

Rien ne peut jeter un jour plus sinistre sur les situations effroyables de la société et de la justice russes que ce fait-là : ou bien le despotisme insupportable a jeté dans les bras de la conspiration le meilleur des citoyens russes, ou bien le docteur Weimar fut innocemment condamné et puni. Dans tous les cas, ce procès fut une tache pour la justice militaire...

La grande-duchesse Dagmar, la czarine actuelle, dont le docteur Weimar avait dirigé l'hôpital de camp, s'intéressa à lui et le considéra comme innocent ; mais sa protection ne parvint pas à le sauver. Cependant, quand en 1881 son époux monta au trône, elle envoya le colonel Nord au district de Kara pour offrir la liberté au docteur Weimar, à condition de promettre sous serment de ne rien entreprendre contre le gouvernement. Il répondit qu'il ne pouvait rien assurer tant qu'il ne connaissait pas les situations de la Russie. Si le gouvernement voulait lui permettre de venir à Saint-Petersbourg sous bonne escorte, ou sur sa parole de ne pas s'enfuir, pour qu'il pût apprendre à connaître les situations, alors seulement il pourrait se décider. Le colonel Nord essaya vainement de lui faire abandonner cette résolution.

Lorsque nous nous trouvions dans le district de Kara, le docteur Weimar avait déjà pu sortir de la prison, mais — comme je l'ai dit — la phthisie, qu'il avait contractée comme tant d'autres dans les prisons russes, était chez lui dans sa dernière période. Ses compagnons d'infortune voulurent me mener chez lui, la nuit que je passai avec eux dans la chaumière de M^{lle} Armfeldt ; ils me disaient qu'il était si faible, qu'il savait à peine parler, et qu'à chaque instant il attendait la mort. Mais ma soudaine apparition avait fait une telle impression sur M^{lle} Armfeldt et sur les autres prisonniers « politiques du commandement libre », dont la santé pourtant était encore relativement bonne, que je craignis de trop émouvoir le malade par ma visite nocturne. Plus tard je le regrettai, car le docteur Weimar mourut sans que je l'eusse vu. Environ six mois plus tard, lorsqu'en retournant je repassai par Saint-Petersbourg, une jeune dame, sa fiancée, me rendit visite et me demanda si j'avais apporté une lettre ou des nouvelles quelconques de sa part. Elle avait été sur le point d'entreprendre le long voyage, quand elle reçut un télégramme du commandant Nikolin, dans lequel sa

mort était annoncée en quelques mots. Depuis — il y avait quelques mois de cela — elle n'avait plus rien appris ; le docteur Weimar lui-même, ni aucun des autres prisonniers politiques, n'avaient pu lui adresser quelques lignes avant sa mort. Mais elle espérait encore que je lui apportais quelques nouvelles. Il me fut très pénible alors de devoir lui dire que je n'avais pas rendu visite au docteur pendant ma présence au Kara, quoique la chose fut, il est vrai, possible.

Plus tard je rendis visite à cette jeune dame. Elle me raconta la vie de ce vaillant homme, écrite en des lettres qu'il lui avait adressées du champ de bataille bulgare et me montra en pleurant le plus précieux souvenir quelle conservait de lui : un travail qu'il avait exécuté dans la prison de Kara et qu'il trouva moyen de lui faire parvenir secrètement. C'était une bande longue et étroite de grossière toile, semblable à celle dont on fait les chemises des prisonniers et sur laquelle étaient élégamment cousues des figures géométriques en différentes couleurs.

« Quelles pensées peuvent être cousues avec la laine dans cet ouvrage ! » dit la jeune dame en éclatant encore en sanglots.

Après notre dernière visite à M^{lle} Armfeldt, nous restâmes encore cinq jours à Kara, sans rien entreprendre de nouveau, car nous nous savions étroitement observés. Je veux donc, au lieu de raconter ici les aventures, peu intéressantes, du reste, de notre séjour au district de Kara, exposer plutôt sommairement ce que j'y appris concernant les prisons. Ce que je dis est l'exacte vérité, et je n'ai rien écrit sans me munir auparavant soigneusement de preuves. Un grand nombre de faits sont même puisés à des sources officielles. Il est possible que des erreurs peu importantes se soient introduites dans mon récit, mais je puis garantir entièrement et devant tout le monde l'exactitude de ce qui est essentiel dans ces renseignements. Ce que je dis du colonel Kononowitsch, je l'appris en partie des prisonniers politiques, en partie aussi des fonctionnaires à Kara, Tschita, Irkoutsk et Saint-Pétersbourg. Je regrette qu'il m'est impossible d'indiquer plus exactement où et comment je suis parvenu à me procurer ces informations. L'impression de ce que j'avance doit être renforcée lorsque j'assure que mes renseignements viennent de sources dignes de foi, de gens qui ont une personnalité et une position offrant une garantie suffisante pour pouvoir exclure tout soupçon de partialité.

* * *

Déjà en 1873, on envoyait des personnes aux mines de Kara pour délits politiques, mais plus tard seulement, en 1879, cette mesure devint plus générale. Jusqu'à cette époque on détenait la plupart des criminels politiques

condamnés aux travaux forcés dans la citadelle de Petropawlowsk ou dans la grande prison de Charkoff.

Mais comme le mouvement révolutionnaire acquérait une importance toujours plus grande et comme les prisons de la Russie européenne étaient bondées de condamnés politiques, le ministre de l'intérieur fit transporter aux mines de Kara les prisonniers les plus compromis, où ils furent enfermés dans la prison des criminels ordinaires, car celle des condamnés politiques n'existait pas encore. On les isolait dans les « cellules secrètes ». Plus tard ils furent transportés dans un vieux bâtiment isolé, dans le district du Kara central. On les traitait comme les criminels ordinaires ; ils devaient laver l'or et après quelque temps pouvaient obtenir la faveur d'habiter en « commandement libre ».

En décembre 1880, environ cinquante prisonniers politiques se trouvaient dans les prisons de Kara et neuf autres habitaient en « commandement libre » en différentes huttes. La plupart des hommes devaient travailler dans les mines d'or ; mais pour le reste on ne les traitait pas trop sévèrement et il leur était permis de sortir des cellules sales et puantes pour venir travailler journellement en plein air frais.

La direction de la colonie pénitentiaire était en ce temps-là confiée au colonel Kononowitsch, un officier intelligent et humain, dont les prisonniers se souviennent encore maintenant avec reconnaissance. Rien ne fit jamais supposer qu'il sympathisât le moins du monde avec les révolutionnaires ; mais il savait que la plupart de ces condamnés étaient des gens au caractère noble et d'une grande intelligence ; il savait aussi que, s'il pouvait blâmer leurs actes, ceux-ci du moins n'étaient pas inspirés par l'égoïsme ; il les traitait donc avec des égards bienveillants et faisait ce qui était possible pour alléger chacun d'eux de son triste sort, autant qu'il le pouvait.

De son temps il y avait à la prison de Kara quelques condamnés politiques que l'on enchaînait à leurs charrettes par ordre de l'officier de gendarmerie (1). Le colonel Kononowitsch était hostile à ce traitement aussi barbare que dégradant, mais il lui était impossible d'y changer quelque chose ; il ordonna néanmoins de délivrer ces malheureux de leur charrette aussi souvent qu'il ferait l'inspection de la prison, pour s'épargner un spectacle désolant.

(1) Cette aggravation de la peine est encore en usage aujourd'hui ; on l'applique aux condamnés aux travaux forcés. On attache le malheureux à la charrette qu'il emploie aux travaux dans la mine, et la chaîne ne lui permet que très peu de mouvement. Il ne peut aller au dehors, il ne peut même traverser sa cellule sans devoir trainer la charrette avec lui ; on ne le délivre pas même quand il dort. En ce temps-là, quatre prisonniers politiques à Kara étaient ainsi enchaînés ; ils s'appelaient : Popeko, Bereznink, Fonictsheff et Tshedrin. Ce dernier ne fut délivré de la charrette qu'en 1884.

Vers la fin de 1880 parurent quelques arrêtés du ministre de l'intérieur, qui diminuaient encore le peu de droits des prisonniers politiques : il leur fut défendu entre autres d'entretenir des correspondances avec leurs parents et connaissances ; on leur interdisait ensuite de travailler au lavage du minerai d'or, en les privant ainsi de l'occasion de respirer l'air frais et de passer une partie du temps en exercices corporels ; il arriva même un ordre supprimant le « commandement libre » et obligeant tous ceux qui en faisaient partie de retourner en prison ; on les y enchaîna et leur rasa la tête à moitié. Ces ordres étaient signés par le ministre « libéral » Loris Mélikoff. Je ne puis comprendre pourquoi il ordonna ces mesures atroces, car d'autre part il semblait vouloir donner preuve de dispositions libérales. J'exprimai mon étonnement devant maint fonctionnaire en Sibérie et je reçus différentes réponses. Les uns croyaient qu'il avait voulu faire sentir plus violemment leur faute aux prisonniers politiques ; d'autres rapportaient ces mesures à de fausses informations, et je penchais assez vers cette opinion ; mais la plupart des prisonniers politiques ne l'excusaient point et considéraient les manifestations de libéralisme de Mélikoff comme de l'hypocrisie.

Le colonel Kononowitsch n'était pas satisfait de ces ordres, et il fit tout son possible pour les faire retirer ou du moins les adoucir. Mais ce fut en vain. Le 28 décembre donc, il rassembla tous ceux qui vivaient au « commandement libre », leur communiqua les nouveaux règlements, fit remarquer qu'il s'était vainement efforcé d'en éviter l'exécution, et dit que, sur sa propre responsabilité, il leur accordait une remise de trois jours pour mettre leurs effets en ordre. Mais, au 1^{er} janvier, ils devaient aller en prison.

Ce fut un rude coup pour les condamnés du « commandement libre ».

Depuis deux ans ils avaient vécu dans une liberté relative ; plusieurs avaient auprès d'eux leur femme et leur enfant, venus de loin, de bien loin, et ils devaient tout quitter pour retourner dans cette prison remplie d'immondices et dont l'air répugnant était saturé de miasmes morbides. Parmi eux se trouvaient aussi des malades, pour lesquels le séjour de la prison signifiait la mort.

Parmi ceux qui jusqu'alors avaient habité en « commandement libre », il y avait aussi Eugène Semjonofski, un juriste âgé de 33 ans. C'était le fils d'un médecin connu de Kiew et tout ceux qui le fréquentaient l'estimaient ; il était conseiller à Saint-Pétersbourg et fut condamné pour avoir été en rapport avec l'organe du parti révolutionnaire, le journal *En Avant*. Il passa environ cinq ans à la prison de Kara, puis il fut mis en « commandement libre », parce que sa santé était fortement ébranlée. Quand, au dernier jour de l'an, les prisonniers du « commandement libre » se réunirent

pour la dernière fois au dehors des murs de la prison, Semjonofski sembla plus abattu que d'ordinaire et quand ils se séparèrent, il prit congé de ses compagnons d'infortune d'une façon particulièrement cordiale. Un de ces compagnons, Tscharuschin, avec lequel il habitait la même hutte, fut réveillé vers deux heures du matin par une détonation. Il courut à la chambrette de son ami et trouva celui-ci par terre, la tête fracassée par un coup de feu ; il vivait encore, mais il avait perdu toute connaissance et mourut une heure après. Sur la table se trouvait une lettre pour Tscharuschin, dans laquelle il priaït celui-ci de faire parvenir à son père la lettre jointe à la première. Il écrivait à son père ce qui suit :

Nuit de Saint-Sylvestre, 1880-1881.

MON CHER PÈRE !

Je viens de quitter mes compagnons, avec lesquels j'ai passé la dernière soirée de l'an. Le nouveau s'annonce pour nous dans les plus tristes conditions. Peut-être as-tu reçu la lettre de la femme d'un de mes compagnons ; je l'avais priée de te dire qu'on nous a défendu d'écrire des lettres, même à nos parents. Cela peut être cruel, mais il arrivera pis encore, ce que je ne puis te dire que maintenant, car je n'en savais rien auparavant. Dix jours environ après que j'avais écrit la lettre que tu as reçue, on nous apprit que nous devions retourner en prison et être enchaînés. Nous sommes à neuf : Schischko, Tscharuschin, Kwiatkofski, Uspenski, Sojuzoff, Bagdanoff, Terentieff, Tewdul et moi, et pendant les deux dernières années nous avons joui d'un peu de liberté. Mais depuis que Loris Mélikoff nous a défendu d'envoyer des lettres, nous avons eu un pressentiment que quelque chose de pis nous arriverait encore. Demain nous devons tous retourner en prison ; et sans les égards du colonel Kononowitsch ce serait déjà fait depuis que l'ordre a paru. Il nous accorda un sursis de plusieurs jours pour mettre nos effets en ordre. Nous avons employé le dernier jour de notre liberté à fêter la fin de l'année ; je veux l'employer dans un autre but encore. Si je ne commets pas d'abus de confiance envers le colonel Kononowitsch ? Et puis ? Je ne puis faire autrement.

Celui qui lis ces mots : « Demain tous iront en prison », pourrait nous comparer à un troupeau de brebis se laissant docilement conduire à l'abattoir ; mais il nous jugerait mal. La seule chose que nous eussions pu faire, c'est fuir, mais comment ? et où ? sans vêtements ni nourriture, par un froid de 35 degrés. Du reste, la lettre que je t'ai écrite le 31 août dit assez pourquoi nous ne fuyons pas.

Si l'ordre de retourner en prison fut venu au printemps, j'aurais pris la

fuite; il y aurait eu espoir de réussir au moins et j'aurais pu prendre les précautions nécessaires. Mais il n'en est pas ainsi. Je sens que mes forces diminuent de jour en jour et je crains que mon cerveau ne participe à ce dépérissement, que je ne devienne fou. Et cependant je suis encore hors des murs de la prison; que sera-ce lorsqu'il me faudra rester dedans? Jusqu'ici je me suis toujours réconforté avec l'espoir de revenir tôt ou tard en Russie et de pouvoir servir encore la bonne cause à laquelle j'ai voué ma vie.

Mais que pourrait encore faire pour elle un homme au corps et à l'esprit ruinés? Et que me reste-t-il à espérer, si tout espoir s'évanouit? Une justification pour moi-même! Avant que ce vœu ne soit exaucé, on pourrait dix fois me torturer.

J'en vins ainsi à la conclusion que ma vie est sans but et que j'ai le droit de la terminer. Depuis longtemps je suis las, oh! bien las, de tout, et la pensée de la famille seule m'a gardé jusqu'ici du suicide. Je sais, mon cher Sascha (1), que je t'affligerai beaucoup, toi et tous ceux qui m'aiment. Mais votre amour ne serait-il pas assez généreux pour pardonner le suicide à un homme torturé à l'excès! Car pendant les cinq dernières années, n'ai-je pas souffert vraiment plus que la mort? Je vous en conjure, par tout ce qui vous est cher, pardonnez-moi! Vous savez bien que mes dernières pensées sont pour vous tous, et que j'aurais voulu vivre encore par amour pour vous, mais que mes forces m'abandonnent. La folie ou la mort — c'est le choix qui me reste, et je préfère la mort.

Sois pour toujours heureux, mon cher père et ami! Sois heureux, Sascha, et toi, mon frère cadet, que je connais à peine. Et dites-vous toujours que mieux vaut la mort, même une mort comme la mienne, que la vie sans honneur et sans force d'âme.

Soyez heureux, encore une fois! Et souvenez-vous de votre fils et frère qui sait encore trouver de la consolation dans son malheur.

EUGÈNE.

Au cimetière des prisonniers politiques, — une colline qu'on appelle « la tête de condamné », — ils ont enterré ce qui restait d'Eugène Semjonofski. La simple croix de bois sur la tombe pourrira, et puis on ne retrouvera plus l'endroit où repose un homme dont les grandes aptitudes et le noble caractère auraient pu avoir une salutaire influence, sous le régime de la liberté et de la justice.

Le colonel Kononowitsch fut très douloureusement ému par le suicide

(1) Alexandre, le frère favori de Semjonofski.

de Semjonofski. Mais il devait arriver pis encore. Ce suicide ne fut que le premier chaînon d'une suite de tristes événements occasionnés par les cruelles mesures du gouvernement. Peu après ce suicide, un prisonnier politique nommé Rodin s'empoisonna en buvant une solution phosphorique faite au moyen d'allumettes. Uspenski se pendit et M^{me} Kawalofskaja, la sœur de l'économiste russe Wowethoff, devint folle ; on dut lui mettre la camisole de force.

Le colonel Kononowitsch fut tellement affecté par ces événements tragiques, qu'il résolut de quitter sa place de commandant de la colonie pénitentiaire. Il écrivit au gouverneur général ainsi qu'au ministre de l'intérieur, et déclara que les nouvelles prescriptions étaient non seulement maldroitées mais barbares. Il disait que si l'on voulait traiter les prisonniers de cette façon, on n'avait qu'à envoyer un bourreau ; que, quant à lui, il ne pouvait l'être, qu'il ne pouvait pas se résoudre à exécuter des ordres qui l'obligeaient à violenter ses sentiments, et qu'il offrait sa démission.

Elle fut acceptée. En été 1881, le colonel Kononowitsch quitta Kara et se rendit à Saint-Pétersbourg. Comme il passait par Irkoutsk, le gouverneur général Anuschin lui dit froidement et d'un ton méprisant : « Un homme avec vos idées ne convient vraiment pas au poste de commandant du Kara. Je pense même que vous ne convenez pas au service du gouvernement en général. »

— « Alors je le quitterai tout à fait, » répondit le colonel.

A Saint-Pétersbourg, il eut une entrevue avec le secrétaire du ministre des affaires étrangères, M. Durnowo, et le colonel dit entre autres :

« J'ai toujours respecté la loi et j'ai toujours su la faire respecter par d'autres. Si vous voulez faire en sorte que les condamnés du Kara obéissent à la loi et respectent le gouvernement, il faut leur donner des prescriptions qui s'inspirent de mes principes. Ce que j'ai fait, je ne l'ai pas fait à mon profit, ce ne peut que me faire du tort et vous aurez déjà reçu des accusations sur mon compte. Mais je ne crains pas mes ennemis et je ne ferai jamais ce qui ne s'accorde pas avec ma conscience. Les prescriptions du gouvernement me rendaient impossible la direction des prisons de Kara ; c'est pourquoi j'ai donné ma démission. Si un cas analogue se présentait encore, je ne pourrais qu'agir de la même façon ».

Les événements qui survinrent à la colonie pénitentiaire du Kara, et que je raconterai plus tard, doivent souvent avoir rappelé au secrétaire du ministre les paroles de cet homme courageux et franc.

Je n'ai pu dire du bien, hélas ! que de peu de prisons en Sibérie et de peu de fonctionnaires ; je suis d'autant plus heureux de pouvoir citer les louanges que l'on adressait presque partout au colonel Kononowitsch. Aussi bien les

prisonniers politiques que la majeure partie des fonctionnaires et des citoyens l'honorent comme un homme intelligent, humain et incorruptible. Presque toutes les améliorations apportées dans le district de Kara depuis les vingt-cinq dernières années peuvent être rapportées au temps où il dirigeait le district. Il est regrettable qu'il fut poussé hors de la Sibérie par la pire espèce des fonctionnaires russes. Pour eux, il était trop « faible » et trop « sentimental » ; ils le considéraient comme un « socialiste » qui sympathisait en secret avec les prisonniers politiques. L'isprawnik de Nertschinsk osa même dire au club qu'il aurait bien fait en sorte que le colonel Kononowitsch fût un jour déporté à Yakoutsk, revêtu de la robe grise à tache jaune des prisonniers.

Les hauts fonctionnaires n'étaient pas à l'abri des cancans. En voici une preuve.

La dernière année que le colonel était en fonctions au Kara, un jeune Polonais, nommé Bibikoff, y fut envoyé comme prisonnier politique. Les souffrances qu'il avait dû endurer pendant le transport l'avaient rendu méfiant et farouche ; en tous ceux qui s'approchaient de lui, il voyait des ennemis contre lesquels il fallait se défendre. Kononowitsch l'accueillit amicalement, lui envoya du linge frais par l'intermédiaire de la femme d'un prisonnier, soigna en d'autres façons encore pour ses besoins immédiats et tâcha de le calmer en lui assurant que personne ne l'insulterait ni ne lui ferait du mal. Le jeune prisonnier fut tout surpris de cette amabilité inespérée et il exprima son étonnement dans une lettre adressée plus tard à un ami en Russie. Il disait : « Après avoir fait la connaissance du colonel Kononowitsch, j'en suis venu à croire qu'un colonel russe n'est pas encore nécessairement dépourvu de tout sentiment humain. » Cette lettre fut interceptée par la police en Russie et le ministre de l'intérieur l'envoya au gouverneur du Transbaïkal, le général Iliaschewitsch, pour qu'il demandât au colonel d'expliquer ces mots. Kononowitsch ne répondit point, et lorsque, quelque temps après, il se rendit chez le gouverneur pour affaires administratives, celui-ci demanda s'il avait reçu sa lettre.

« Certainement, répondit Kononowitsch, mais que vouliez-vous que je répondisse ? Faut-il que je me justifie parce qu'on ne me considère point comme « dépourvu de tout sentiment humain » ?

Le gouverneur ne sut que répondre ; très embarrassé, il dit que son secrétaire s'était mal exprimé sans doute et parla d'autre chose, sans jamais revenir sur cette affaire.

Lorsque Kononowitsch eut quitté le commandement au Kara, il prit celui des cosaques du Transbaïkal à Nertschinsk. Il apprit bientôt que quelques officiers s'étaient entendus avec l'isprawnik pour dispenser cer-

taines personnes du service militaire contre paiement de quelques centaines de roubles. Il essaya d'agir contre quelques officiers, mais ceux-ci avaient des amis influents à Irkoutsk ; ils tâchèrent de répondre aux accusations par des accusations, et vraiment il aurait pu arriver que le colonel fût envoyé à Irkoutsk, pourvu de la « tache jaune sur la robe grise de prisonnier », s'il n'avait eu des amis plus influents encore à Saint-Pétersbourg. Il s'adressa à ceux-ci et au ministre de l'intérieur et put obtenir enfin la nomination d'une nouvelle commission d'enquête. L'isprawnik et les autres coupables furent arrêtés et convaincus d'escroquerie. Mais par une sombre nuit d'hiver, les compagnons des inculpés mirent le feu à la maison du colonel, si bien qu'il serait brûlé avec sa famille, s'il n'avait pris la fuite en chemise de nuit. Après avoir mis sa famille en sûreté, il retourna précipitamment pour sauver les documents du procès, mais les flammes ne le lui permirent point. Toutes les preuves de culpabilité étaient détruites. Il dut reconnaître enfin que la Sibérie ne lui convenait pas, qu'il ne pouvait vivre dans un pays où l'honnête homme s'expose à être brûlé vif. Il se rendit à Saint-Pétersbourg. Il y obtint une place dans l'état-major, où il resta jusqu'en été 1888 ; alors il fut nommé général et prit le commandement de l'importante colonie pénitentiaire de l'île Sachalin.

Une des dernières innovations du colonel Kononowitsch, lors de son séjour au Kara, fut l'érection d'une prison pour condamnés politiques. Le commandant Nikolin nous en défendit l'entrée. Au dehors, elle ne se distingue point d'autres bâtiments analogues, mais elle est plus claire, plus aérée et plus spacieuse ; outre l'hôpital, elle contient encore quatre cellules installées pour vingt-cinq personnes. Il n'y a de lits que pour les malades ; les prisonniers n'ont d'autre literie que celle qu'ils se procurent eux-mêmes. Tout d'abord, le bâtiment n'était pas entouré entièrement d'une palissade. Mais à l'une de ses rares visites, le gouverneur général Anutschin n'approuva point cette disposition. « La prison n'est pas un palais, » dit-il cyniquement, et il ordonna d'entourer tout le bâtiment d'une haute palissade, de façon que les prisonniers n'eussent plus la moindre vue au dehors. Et ce ne fut pas l'effet d'une simple lubie, mais l'intention bien marquée de faire sentir davantage aux prisonniers leur sort pénible. Il devait leur être impossible de jouir de l'aspect du soleil, de l'herbe verte et de la pourpre des couchants ; il devait leur être impossible de voir des hommes ne portant pas l'habit de géôliers.

Plus d'une fois j'ai souhaité secrètement que S. Exc. M. le Gouverneur général fût enfermé pour un an dans la prison des condamnés politiques à Kara ; que pendant trois cent soixante-cinq jours il dût reposer le regard sur la triste palissade ; qu'il dût tâcher de dormir sur les dures

planches où grouille la vermine, pendant trois cent soixante-cinq nuits consécutives et que pendant cinquante-deux semaines, jour et nuit, il dût respirer l'air des cellules, empesté, saturé de la puanteur des immondices entassées. Alors seulement il connaîtrait pleinement la signification de ses propres paroles : « La prison n'est pas un palais ! »

GEORGES KENNAN

(A suivre.)

TANNHÄUSER

Le pauvre qui écrivait en 1861 cette phrase : « Il y a une chose que nous préférons toujours à la musique, c'est la France ! » traduisait un sentiment public. Cette phrase contient une vérité historique. Les chroniqueurs du calibre de celui-ci sont faits pour donner aux vérités historiques une forme ridicule. Vingt-quatre ans plus tard, lors de la représentation de *Lohengrin* à l'Eden, la phrase jetée à la voirie était devenue le bien des voyous. Aujourd'hui on la cueille comme une curiosité archéologique parmi les tas d'ordures de l'époque évoquée, l'époque primaire du wagnérisme.

Lorsque Wagner en 1861 apporta son *Tannhäuser* à l'Opéra, les Parisiens pris en masse — il s'agit ici d'une expression d'art destinée à la masse — ne pouvaient rien y comprendre. Fiers d'une littérature qui leur avait donné la suprématie intellectuelle, ils n'aimaient pas la musique. Ils avaient oublié Gluck et s'amusaient aux opéras d'Auber. Ils ne ressentaient pas tellement la musique qu'ils pussent en comprendre le rôle dans le drame lyrique, ils ne devinaient pas ce qu'intense ou atténuée, selon la capacité lyrique des races, elle allait *pouvoir* pour l'expression et la représentation de l'occulte de la vie.

L'occulte, ont s'en souciait peu, on n'était pas ésotérique assurément, et Berlioz semblait trop poète à ceux qui prétendaient ne voir représenter sur leurs scènes que ce qu'on peut toucher des mains et des yeux.

Berlioz pourtant c'était encore du romantisme. Le romantisme avait eu pour effet principal de libérer la sensation du genre rigoureusement « noble », celui que les pions appellent « classique ». Le romantisme fut le prélude esthétique du matérialisme. Berlioz influencé par Shakespeare pressentit la dégradation. Il tenta d'employer les forces nouvelles à une œuvre idéaliste. Il n'y parvint qu'à peine. Peut-être manquait-il de puissance pour généraliser.

On a comparé la première de *Tannhäuser* à la première de *Hernani*. Ce sont deux étapes notables de la progression esthétique en ce siècle. Seule-

ment l'une résultait d'une infiltration, d'une assimilation lente du génie germanique, l'autre était l'irruption brutale des formes de ce génie en pays latin. Je dis « les formes » car l'essence du poème de *Tannhæuser* était purement humaine.

Que la pensée de son drame fut universellement accessible, c'est ce que Wagner pensait ; mais il prolongeait le poème de la vie dans les âmes et ceux qui n'en voyaient que la face externe trouvaient ce poème absurde : Cela devait être. Il avait pourtant pris la peine de s'expliquer. Probablement n'était-ce pas à lui de le faire, mais aux commissionnaires en esthétique qu'on payait pour cela — au fait, était-ce pour cela ? — dans les divers journaux de Paris. Quand Wagner se rattachait à la tradition classique et invoquait les Grecs, ces messieurs eussent bien fait de rappeler seulement Racine à leurs lecteurs français et c'eût été un acheminement à l'intellection de *Tannhæuser*.

L'âme et le corps luttent de toute leur ardeur pour une harmonie dans ce drame qui monte du chaos des sensations à la sublime clarté de l'esprit. Le sujet du drame c'est l'essentiel de l'être et il fallait d'abord le savoir et l'admettre. Si Baudelaire a si bien « entendu » *Tannhæuser*, c'est qu'il en avait saisi par sympathie le rayonnement humain. Il s'était élevé dans l'art bien au-dessus de la littérature de son pays et de son époque. Il a dit merveilleusement beaucoup de ce que nous ressentons. Il a fait jaillir des forêts romantiques une source plus profonde d'une eau spirituelle plus translucide. Il veillait de toute sa ferveur au seuil de l'ère voluptueusement divine qui s'ébauche en *Tannhæuser* et se parachève en *Parsifal*.

Ceci soit dit afin de resserrer la trame un peu lâche de commentaires qu'on a tissée autour de l'œuvre reprise récemment à l'Opéra. Le rapprochement et la comparaison des deux œuvres extrêmes de Wagner s'impose à tous ceux qui considèrent intimement sa création. Intimement *Tannhæuser* a plus de transcendance humaine et aussi plus d'unité que *Lohengrin*. On dirait que *Tannhæuser* a été créé d'un élan plus passionné, avec une âme illuminée tout à coup de sa destinée ; cet élan a mené d'imagination Wagner au but de son pèlerinage et il a fait résonner dans son évocation de la cérémonie du pardon à Rome des thèmes de l'essence de ceux qui sonneront la foi dans *Parsifal*.

Le troisième acte de *Tannhæuser*, dégagé de l'aspect wébérien et de romantisme allemand qui décore le deuxième, est d'un style absolu. Je n'en excepte pas la « romance à l'étoile » d'une si belle qualité lyrique et dont la forme se justifie dans le drame.

Au reste, il ne s'agit pas ici d'une étude sur *Tannhæuser*. Rien ne dispose moins à une interprétation des œuvres de Wagner que le tapage qu'on fait

autour de ces œuvres à l'occasion de leur représentation. Ce que je veux noter occasionnellement, c'est l'importance de cette représentation d'un drame lyrique qui, bien en dehors et au delà des conditions romantiques, figurait il y a cinquante ans la lutte de la passion et de la conscience dont s'inquiète tout l'art actuel. Nos plus hautes visions, nos ressources d'énergie et d'intelligence nous viennent de là et, pour s'initier à l'art d'aujourd'hui, on s'arrêtera utilement devant cette œuvre que d'aucuns dédaignent de considérer encore de près sous prétexte qu'il y a un *Parsifal*.

L'histoire de *Tannhæuser* c'est pour beaucoup de gens l'histoire du livre qu'on a lu.

Qu'on le lise donc.

HENRY MAUBEL

THORISWOLF⁽¹⁾

A MON AMIE ADÈLE DE FORGE.

Je pense à mourir au côté de mon seigneur,
près de cet homme que j'ai tant aimé...

Bien souvent ici le départ de mon seigneur m'a
accablé d'une lourde peine.

(Vieux poème barbare : *Codex Exoniensis*,
publié par THORPE.)

Thorbion, the Danish armourer, spoke of a
spell he had for making breastplates, by singing a
certain song while the iron was heating.

(*The fair Maid of Perth*. WALTER SCOTT.)

I

Le barde Farboll se leva et, au milieu du silence de la tente, commença d'une voix énergique que parfois la mélancolie de certains souvenirs rendait lente ou saccadée et qui emplissait les cœurs des soldats présents d'une émotion sympathique :

— Vos malheurs vont finir, valeureux guerriers du chef Radelbert ; le cours de votre désespoir refluera vers sa source, car la prochaine arrivée d'Arnould, le Germain magnanime, ravive dans vos entrailles la flamme pâlie de votre enthousiasme et de votre courage. La clémence d'Odin reviendra planer au-dessus de vos armes avec plus de constance que la vision enchanteresse au-dessus de la couche du convalescent. Et de la source de l'Escaut jusqu'aux bouches du Wahal, dont les eaux tumultueuses s'adouçissent aux caresses du large comme vos cœurs rudes aux sourires des enfants, retentiront des chœurs de liberté ; les échos des olifants de paix se confondront avec les tintements métalliques des coupes d'airain ciselé.

La détresse de Mansuarie fera place à une félicité sans pareille, et des ruines de notre Térouane, cette louve de pierre et de chêne, blessée au sein

(1) D'un volume en préparation sous le titre : *Nouvelles Héroïques*.

mais non désespérée, s'élèveront des demeures nouvelles, des monastères imposants et sévères, des palais merveilleux dont les colonnades de grès rose seront les dents féroces qui braveront l'ennemi. Et jamais demeure plus riche et plus grandiose, pas même l'incomparable palais des rois d'Austrasie que les barbares de Rollon brûlèrent en quittant Nimègue, n'aura abrité un souverain.

Du banquet éternel du Valhalla les mânes du Bras de Fer et de Régnier le Sublime se croiront reportés aux temps intrépides de leur jeunesse ; l'ambrosie contractera sur leurs lèvres une fraîcheur indicible et semblera plus bienfaisante que le soleil printanier.

Et, tandis que nous serons au combat, les Valkyries chevaucheront en cercle autour d'un brasier flamboyant en entre-choquant leurs armures. Le Christ même, ce Dieu doux et résigné, ennemi de toute effusion de sang, se dérobera à l'éternité de son rêve pacifique, pour contempler, du sommet de son ciel, les carnages justiciers et réparateurs. Et des claironnées triomphales retentiront dans le ciel ; des bardits nouveaux réjouiront l'espace et rempliront les clairières des forêts. L'ennemi repoussé ou anéanti, nos milices reviendront exaltées dans la gloire des trophées et des emblèmes conquis. Et, précédant ses guerriers, Radelbert, le grand thane, monté dans son carrouze d'or, franchira les portes de Térouane renaissante et régénérée, entouré de cent alfiers portant des enseignes et des étendards.

Que pour le combat vos glaives soient bien tranchants et vos boucliers bien flexibles. Ni merci ni pitié ! Et dans la tempête du combat, éclairé fantastiquement aux lueurs de vos épées, Siegfried vous apparaîtra en rêve, transperçant Faffner et franchissant le cercle de feu où s'abrite la Brunehilde mystérieuse de son amour. Les masses ennemies suggéreront à vos yeux hallucinés le mur de flammes entourant la fille d'Erda, et, conduits par un charme occulte et enchanteur, vous pénétrerez au milieu des légions barbares pour leur ravir la victoire et la paix.

Trois fois encore le soleil du crépuscule rafraîchira ses rayons arides dans le lit doré de nos marais : trois fois encore vos yeux contempleront le ciel placide avec le chœur muet de ses étoiles scintillantes. Puis vos âmes et vos yeux seront insensibles à toute beauté terrestre ; ni le soleil, ni l'argent des fleuves, ni les sourires de ceux que vous aimez, rien, pas même le souvenir de vos ancêtres ne pourra vous émouvoir. Toutes vos amours, tous vos dévouements se reporteront sur la croix de votre épée avec le poids du désespoir dans un cœur vierge ; et les lames aiguisées dans les masses ennemies vous ouvriront un large et sanglant chemin où les blessures exhaleront comme des parfums de gui fraîchement coupé, et bientôt une clairière large et ensoleillée vous invitera au repos et une douce chaleur réchauffera vos membres tout humides encore de la sève humaine qui vous éclaboussa !

Courons au devant des coups meurtriers de Rollon pour que nous puissions contempler avec des yeux clairs et sans reproches les cieus de nos landes et les chaumières de nos bourgs.

Les fauves après un long repos sont féroces et dévorent avec rage ; soyez ainsi que les bêtes de nos forêts, que dans quatre jours votre courage soit invincible et nos olifants, bientôt, résonneront jusqu'aux rives de l'océan Germanique et joindront leurs éclats aux murmures et au fracas des vagues emportant les barques désarmées et presque vides de nos ennemis !

— Hourra ! le barde Farboll.

— Hourra ! le bon poète de Radelbert.

— Sois sans crainte, chanteur enjoué ! Pour rendre heureux et libres ceux qui resteront après les combats, nous marcherons à la mort avec des ardeurs et des transports vierges de regrets ; et ce seront des sourires qu'en trouvant nos cadavres on découvrira sur nos lèvres à la place des contractions douloureuses.

Le dernier des Normands tombera sous notre vengeance, nous jetterons au Wahal ou à l'Escaut le cadavre mutilé et souillé de Haroul ; et les eaux bouillonneuses du fleuve se disputeront — à l'exemple des fauves déchirant leurs victimes — ce corps blême et froid qui, vivant, teignit souvent ses flots du sang des carnages fratricides et du reflet rouge des lointains incendies !

— Heur et gloire à vous, soldats éclatants et intrépides. Les cordes de ma harpe sont impatientes de célébrer la victoire, car voilà bien longtemps qu'elles ne chantent que la tristesse ; la nuit parfois je les entends, comme caressées par une main de fée légère et invisible, moduler d'étranges prophéties...

Et maintenant sortons de cette tente. Hâtons-nous vers la demeure de notre chef. Avant le décisif carnage jouissons de la veillée festive à laquelle il nous convie. Aujourd'hui thanes, farons et guerriers respireront le même souffle de joie délirante et saine, coupes d'or ciselé et cornes de bugle échangeront les baisers de leurs tintements avant d'humecter nos lèvres. Tantôt, dans la main forte et loyale de notre vénéré Thoriswolf — l'armurier aux cuirasses invulnérables — le chef mettra la main mignonne et blanche de sa fille, la belle princesse Théodrade. Et au retour du combat, dans des fiançailles rehaussées par le prestige des victoires, leurs deux âmes pures et généreuses s'uniront désormais. Ces épousailles sont faites pour nous réjouir ; la félicité de notre jeune frère, l'écuyer fidèle et favori de Radelbert, épandra sur nous l'illusion d'une jeunesse nouvelle, elle sera le gage, la promesse de nos prochains triomphes.

Les hommes d'armes se précipitèrent au dehors avec un bruit de chan-

sons et d'acier. Ils traversèrent le camp pour arriver à la lisière du bois où se dressait la tente du chef. Des guerriers débouchaient de partout et grossissaient le groupe primitif. Et par-dessus l'écho des voix et des boucliers entrechoquant les estocs, l'olifant cornait calme et cadencé, semant au loin un vol de mystérieux accords.

Une immense tenture faite de peaux d'aurochs, d'ours et de rennes reliait deux chênes séculaires et élevés. Devant les plis lourds s'élevait un trône imposant surmonté d'un siège or et rouge.

Une fanfare alerte retentit bientôt. La portière du chef venait de se soulever livrant passage à des alfiers, à des draconaires et à des vexillaires richement vêtus de soies et d'étoffes harmonieuses. Des deux côtés du trône le cortège s'arrêta, et tandis que les somptueux cendals des bannières déployaient des broderies symboliques, que les gonfanons claquaient légèrement, que les bandières déroulaient la douceur de leurs plis flous accrochant parfois les hantes effilées et les gueules ouvertes des enseignes, Radelbert parut devant la tente comme un dieu intime et calme dans la gloire de ses vêtements royaux, resplendissant ainsi qu'un ciel sous les étoiles innombrables de ses pierreries. Les casques ondoyèrent respectueusement, puis au-dessus de leur houle métallique le cliquetis des épées jubilatoires mit comme le crépitement des vagues phosphorescentes.

Des vivats se répercutèrent dans la campagne et sous les futaies en perdant à chaque carrefour des bribes de leur vigueur réjouissante.

Radelbert monta lentement les marches du trône et s'assit en souriant à ses fidèles guerriers. Il portait un grand manteau de soie blanche damassée qui le recouvrait entièrement de ses plis nobles et rigides ; les coins et les bordures de l'étoffe étaient brochés d'or et de soie azur et pourpre. La main droite du prince, gantée de blanc, serrait un sceptre de bois de chêne surmonté d'un bec d'or. Le manteau rejeté sur l'épaule gauche montrait la poitrine forte serrée dans les fines mailles d'une brogne délicatement ouvrée. Un baudrier large, orné de métal, retenait par une agrafe brillante l'épée longue et large à pommeau et garde de fer ; la lame s'engainait dans un fourreau de bois garni de cuir et recouvert de toile blanche lustrée à la cire. Des braies vermeilles que serraient des bandelettes étroites descendant jusqu'à la cheville, moulaient les jambes du paladin ; et ses chaussures de cuir doré — gallicules d'un goût rare — s'ornaient de grenats et d'améthystes.

Un diadème enrichi de saphirs, de rubis, de lapis-lazuli et de topazes, ceignait la tête du thane et resplendissait sur la chevelure noire et bouclée.

Alors, à gauche du chef, sur la première marche de l'estrade, sous l'ombre pâle du velum rayé, un héraut leva son bâton et une claironnade

retentit suivie d'un intime silence. La voix du héraut s'éleva lente et forte :

— Vous tous, thanes et farons, duces et guerriers de Radelbert, grand thane de Mansuarie, avez été réunis en ce Champ de mai pour apprendre une décision du chef suprême : Théodrade, sa fille respectée et unique, sera fiancée aujourd'hui à Thoriswolf, l'armurier, le fils adoptif de notre prince. Depuis dix ans nos regards se sont accoutumés à les voir ensemble et à les aimer comme les enfants de la tribu. Radelbert a pensé qu'en unissant leurs deux âmes jumelles il répondrait aux vœux de tous ses féaux.

Si parmi vous un faron réprouvait cette alliance, qu'il sorte des rangs et qu'il expose au pied du trône le motif de cette opposition. Ceci pour se conformer aux lois antiques de nos provinces où tout noble a droit de donner son avis.

Des acclamations soulignèrent ces paroles ; les étendards soulevés se déployèrent ; les enseignes promènèrent dans l'espace l'éclat de leurs monstres d'or ; les boucliers plaquèrent la masse des phalanges d'étoiles bleuisantes et les épées, en s'entre-choquant, modulèrent des strophes martiales.

— Vivat Radelbert ! — Longue vie aux époux ! — Gloire aux armes de Thoriswolf ! — Wodan veillera sur son épée et Erda de sa félicité sera l'immuable protectrice ! — Jésus lui-même sera leur heureux ange gardien et les bénira dans l'éternité !

La tente du chef s'ouvrit une seconde fois et une jeune fille idéalement belle en sortit suivie de six servantes. Elle tenait la tête haute ; les yeux, d'un noir doux et profond, se fixaient tendrement sur son père. Sur la guimpe de linge fin, serrant les bandeaux de sa chevelure d'ébène, brillait un mignon diadème tout orné de perles neigeuses. Quelques boucles légères encadraient le front et les joues rougissantes. Théodrade portait une tunique blanche tombant jusqu'aux genoux et qui recouvrait une robe blanche aussi dont les plis soyeux formaient une longue traîne immaculée. Un manteau de mousseline, retenu sur l'épaule par une broche de vermeil, gazait la poitrine svelte et élégante. Une ceinture large, ornée de plaques d'or incrusté, serrait la taille et donnait aux seins vierges une gracieuse prééminence.

La princesse, s'avançant au milieu du respect des soldats, rencontra au pied de l'échafaud son fiancé qui venait de traverser les rangs des légions. Les yeux de la jeune vierge brillèrent une seconde tandis qu'un genou en terre, le bouclier élevé à hauteur de la tête, Thoriswolf lui baisait tendrement la peau blanche du gant.

Le guerrier se releva et de son épée brandie salua son maître.

L'armurier était tout jeune, vingt ans à peine, grand, fort, large

d'épaules, la physionomie ouverte et noble, le regard étrange et charmant. Une moustache châtaine ombrageait sa lèvre, et des cheveux courts et foncez rehaussaient le poli du casque. La tunique, serrée à la taille par un baudrier soutenant le fourreau, et échancrée sur la poitrine, montrait les mailles de la chemisette d'acier. Un haubert damasquiné entourait le cou et retenait sur la gorge la pointe des épauettes de fer. Un léger manteau d'hyacinthe brodé de bistre se plissait sur le dos et retombait sur les hanches. Les poignets du paladin se resserraient dans les bracelets d'acier et des bamberges de cuir entouraient ses jambes musclées; ses bottes montaient jusqu'au mollet.

Radelbert descendit les marches de l'estrade et confia son sceptre à un page. Il prit dans ses mains celles des fiancés et prononça d'une voix haute dont l'accent tentait de voiler l'émotion :

— Ma fille, je n'étais pas seul à connaître ta passion, tous nos braves depuis de long mois étaient initiés secrètement par tes regards et tes paroles aux fiançailles futures. Tantôt ils me l'ont prouvé par des acclamations qui, sous la tente, ont dû t'impressionner et te réjouir. Dès demain tu regagneras avec tes suivantes notre résidence de Térouane et, durant des heures, tu prieras Jésus pour que nous soyions vainqueurs, pour que ton union s'accomplisse dans l'ivresse et le bonheur de la victoire! Et toi, Thoriswolf, enfant chéri et vaillant, te voilà devenu mon fils; point ne te donnerai des conseils, ta valeur et ta noblesse sont à l'abri de toute faute; aime, comme par le passé, et ton épouse et ton chef!

Et, guidant par la main les deux fiancés, Radelbert se dirigea vers sa tente dont la portière retomba sur les thanes de sa suite et sur les suivantes.

Des cinq ou six cents poitrines sortit une recrudescence d'acclamations et de vivats.

Le cortège des étendards et des enseignes se dispersa et disparut dans le campement en claquant sur les hampes. Le soleil, comme une immense hostie de feu, semblait au loin communier la terre; ses derniers rayons, ainsi que des flèches, traversaient les feuillages des arbres distants et des rubis liquides plongeaient dans les marais comme le sang des futaies. Et, aux quatre coins de la plaine, des fanfares sonnèrent et, se confondant avec la chanson du vent et des feuilles, emplirent l'immensité d'une ardente mélancolie.

II

A la lisière du bois se dressaient d'innombrables tréteaux, très bas, recouverts de planches larges sur lesquelles croulaient des plats de mets succulents et variés. Le festin durait depuis deux heures déjà et l'hydromel et le

vin de pigment rendaient les guerriers joyeux. Radelbert, assis au milieu des convives, avait à sa droite Thoriswolf, à sa gauche Théodrade, puis tous les chefs suivant leur grade et leur ancienneté.

Au coin de chaque table brûlait de la poix dans des croisets de fer ajouré d'un travail élégant. Les flammes longues, léchant l'ombre comme des langues de feu, éclairaient fantastiquement les tablées et accrochaient des lueurs aux casques et aux glaives.

Au début du repas, devant tous les soldats et les nobles debout, Théodrade emplit la coupe d'or de son promis et d'une voix ressentie dit en lui tendant le breuvage :

— Epoux aimé, que cet hydromel ait sur tes lèvres la saveur de l'ambroisie et qu'il soit pour toi le philtre des longs jours, de la gloire et de la fidélité.

Les yeux humides, la poitrine soulevée d'émotion, Thoriswolf avait répondu avant de porter la coupe à sa bouche :

— Mon amour et ma valeur guerrière sont enfants de Térouane; la loyauté de mon cœur est immuable car elle est ma raison d'être; en manquant de fidélité ce seraient les cœurs de mon prince, de mon épouse et de tous les soldats qui saigneraient car en mon âme se trouve une parcelle de tous leurs êtres et de toutes leurs vertus. Aussi longtemps que le souffle parcourra mon corps, ma pensée restera blanche comme l'hermine et ma conscience radieuse comme une journée sans brume.

En Mansuarie, chère princesse, on meurt plutôt que d'être parjure, il n'y a pas de mérite à y être vaillant, car la vaillance est notre lot commun. En naissant les enfants de nos tribus respirent un air qui contient les germes de la bravoure et de la sincérité. Un poète antique disait de nos ancêtres : « S'ils perdent souvent la vie ils ne perdent jamais le courage. » Songez aussi en quelle admiration nous tenait Jules César, le seul guerrier qui parvint à nous conquérir.

On applaudit à ce discours; plus d'un vieux vaxillaire pleura en écoutant ses paroles et le barde Farboll, assis à une des tables distantes, vit luire dans l'œil de Radelbert une larme furtive qui s'accrocha, ainsi qu'un diamant radieux, à une des mailles de sa brogne.

Sur un signe du chef, Farboll prit sa harpe et, après avoir préludé quelques instants, il en tira une succession de notes mélodieuses accompagnant un épithalame qu'il venait d'improviser en l'honneur des fiancés. Puis, après les dernières notes, au milieu des braves et des félicitations, il tendit la harpe encore vibrante au jeune Thoriswolf.

Celui-ci joua sur l'instrument un air mystérieux de son enfance auquel se rattachait un souvenir très triste et très doux.

L'émotion qui s'était emparée des assistants se prolongea comme une ivresse causée par un breuvage suave.

Quand ce charme se fut un peu évanoui, chaque convive entonna tour à tour sa chanson favorite, mais aucune ne dissipa l'impression produite par l'épithalame du barde et la chanson de Thoriswolf.

Au nombre des hôtes de Radelbert figuraient les ambassadeurs d'Arnould de Carinthie qui étaient venus lui annoncer l'arrivée du monarque germanique et négociaient avec lui la jonction des troupes nerviennes à celles de leur maître.

Cette députation devait rejoindre son souverain sur les bords de la Dyle et y guider les phalanges de Mansuarie.

Durant le repas, Farboll, assis à côté du chef de cette députation, l'initia aux coutumes du pays et lui relata les campagnes des derniers dix ans, lui contant fidèlement l'invasion normande de l'année 879, où, comme une trombe formidable et furieuse les barbares s'abattirent sur la Nervie, anéantissant chaque bourgade, rasant les gaus et ne quittant la province qu'après avoir ruiné Térouane, la riche et glorieuse capitale.

— Et le jeune chef, ce Thoriswolf aux yeux pleins d'enthousiasme et à l'allure fière et si martiale, compte-t-il déjà de nombreuses victoires ?

— Des victoires, noble duc ? peu ou plutôt aucune, mais en revanche des prouesses et des apertises sans nombre. Les occasions seules lui ont manqué de gagner de véritables batailles. Depuis sa jeunesse, depuis le jour où nous le recueillîmes, nos armes n'ont cessé d'être malheureuses. Nos rois succombent sans gloire, et ceux qui ont la vie plus tenace — par exemple Charles le Gros — sont lâches, parjures ou fous. L'ennemi nous harcèle avec des troupes innombrables dans lesquelles les nôtres sont noyées. C'est à peine si, de loin en loin, nous l'avons emporté sur des légions détachées ; mais ce n'étaient là que des victoires passagères car des forces nouvelles renforçant bientôt l'envahisseur, nous imposaient la retraite.

Nul ne s'est plus distingué dans ces engagements que notre jeune chef Thoriswolf. C'est par centaines qu'on nombrerait les ennemis que sa valeureuse épée a couchés sur le sol. Son bouclier a perdu, bien tôt, sa virginité et, sous les dessins et les gravures multiples rappelant autant de faits mémorables et de prouesses, il serait difficile de trouver la trace de sa blancheur immaculée d'autrefois. Mais l'âme modeste de Thoriswolf répudie ces exploits sans résultat. Ces combats inefficaces ne soulagent qu'à moitié sa soif d'héroïsme : ils l'enivrent sans parvenir à le désaltérer. Durant quelques secondes il jouit de l'illusion du triomphe. Jamais au milieu des ennemis il ne reçut de blessure, il ne semble craindre les coups qu'à une seule place de son corps, celle du cœur ; en se battant, sa main, sous le

bouclier, se porte sans cesse à ce point vulnérable, comme si la cuirasse ne suffisait pas à le protéger. A la fin de la lutte nous retrouvons le jeune chef isolé dans une clairière humaine, les membres éclaboussés de sang, entouré de cadavres ennemis.

Il sort de ces tueries l'âme désolée, car il ne sera vraiment heureux que le jour où il verra nos bannières et nos gonfanons flotter librement dans la province entière. Thoriswolf a foi dans la lutte prochaine et définitive. Il en reviendra couvert de gloire ou heureux comme les âmes de l'empyrée.

— Il ne naquit donc point dans vos gaus, ce jeune chef altier ?

— Non, honoré faron ; nul des nôtres ne connut son berceau. Cependant, il est fils de Mansuarie, mais il vit le jour dans une marche anéantie de l'ouest. Son histoire est étrange et longue, quoiqu'il soit bien jeune le héros. Le mystère enveloppant son existence contribue à l'affection que nous lui vouons. Si vous désirez connaître sa vie, je vous la conterai dans tous ses détails ce soir même. Mais, avant de commencer, faisons emplir nos coupes et buvons à notre bonne entente.

Un échanson passait ; ils tendirent leurs coupes vers l'amphore qu'il tenait dans les bras et burent. Puis, le barde, ayant rapproché son escabeau de celui de l'ambassadeur, commença d'une voix douce, trop douce, car parfois il dut s'y reprendre lorsque le bruit du festin noyait ses phrases lentes dans des échos de chansons.

— C'était il y aura bientôt onze ans, en automne. Depuis plusieurs mois les Normands dévastaient la Nervie ; la contrée n'était qu'un amas de cendres, Térouane en ruine, tous les bourgs noyés dans le sang de leurs habitants. Les campagnes ressemblaient à des déserts arides ; plus de culture, plus de champs d'épis, plus de laboureurs au travail sur les étendues de terre fertile. Chaque homme se trouvait sous les armes n'ayant plus que sa vie à défendre car l'envahisseur pillait toute la contrée.

Nos troupes campaient dans les bois en évitant l'ennemi ; nous étions considérablement abattus par notre misère et les douleurs. Lorsque nos sentinelles nous annonçaient l'approche ou le passage d'un détachement peu nombreux de Normands, nous reprenions momentanément courage et nous surgissions parmi eux pour en faire un carnage épouvantable.

■ Les milliers de barbares que nous immolions ainsi ne représentaient qu'une bien faible partie de leurs forces.

Les nuits étaient fantastiques. Les horizons semblaient de feu ; une ligne de flammes léchait le ciel au loin. Une traînée incandescente de plusieurs lieues plaquait l'ombre ainsi qu'un nuage de braises et avançait chaque jour. Elle nous indiquait la marche des barbares. Certains soirs elle semblait stationner ou n'approcher que de quelques pas. Mais d'autres vesprées l'in-

ce qu'il paraissait marcher à pas de géant, comme s'il allait achever d'embraser à pleine flamme tout ce qui restait de notre pays.

Un jour, un peu avant le crépuscule, nous nous trouvions à la lisière d'un bois situé sur la rive gauche de la Sambre. Le soleil se couchait dans les feuillages ruisselants d'or ; et les branches, humides d'une pluie récente, contractaient des reflets de sang, tels des bras auxquels on aurait coupé les veines.

Toute la journée nous avions aiguisé nos armes et poli nos casques ; les soldats de Radelbert se préparaient à une rencontre prochaine. On annonçait, pour le coucher du soleil, le passage de la rivière par une légion normande d'environ mille guerriers. Nous étions cinq cents et nous espérons réduire en miettes le détachement, le plus important de ceux que nous avions attaqués jusqu'alors.

Cette perspective retrepait notre volonté et notre vaillance. L'ennemi, après avoir débarqué, devait longer longtemps la lisière opposée de la forêt.

Sur un signal nous nous mîmes en route dans un grand silence, traversant le bois en faisant le moins de bruit possible, pour ne pas donner l'éveil aux Normands qui ignoraient notre présence, car leurs cors retentissaient sans crainte en nous renseignant sur leurs moindres mouvements. Les fondrières moussues amortissaient notre marche.

Notre départ fut probablement mal ordonné car, au lieu de prendre la colonne dans ses premiers rangs, nous n'entrâmes en contact avec elle que sur son flanc extrême.

S'apercevant de notre infériorité numérique, l'ennemi arrêta sa marche et se précipita sur nous. Mal lui en prit ; notre position était favorable et notre chef dirigeait le combat avec une rare tactique.

Au bout d'une heure les trois quarts de la colonne étaient exterminés. Les Normands se précipitèrent sous la futaie, épouvantés, éperdus, favorisés dans leur fuite par l'ombre du déclin, encore plus opaque sous les feuillages serrés et les lianes sauvages.

Nous les poursuivîmes, donnant libre cours à l'ivresse de nos épées. Harassés, des fuyards s'écroulaient sans force, implorant notre clémence. Nos yeux et nos âmes restaient impassibles devant ces prières et, dressant l'ennemi contre un arbre, nous le piquions au cœur avec son propre estoc. La lame aiguë acculait l'homme immobile au tronc ; et la base de l'arbre scintillait comme ceinte d'une couronne de rubis que les derniers rayons du jour enflammaient étrangement. Et à mesure que nous avançons se formait derrière nous une chaîne de cadavres grimaçants sur lesquels les corbeaux et les oiseaux de proie essayaient leurs becs et leurs serres.

La nuit vint et étendit sur la forêt un voile pesant de ténèbres. Nous

ralentîmes notre poursuite pour resserrer nos rangs disséminés. Grâce à l'obscurité une poignée de fuyards normands se soustrayaient à une mort inévitable. Il était trop dangereux pour nous de leur donner la chasse en plein bois durant la nuit.

Radelbert rallia ses troupes. Il ne nous manquait que quelques hommes. On alluma des branches résineuses arrachées à des sapins ; la forêt s'éclaira fantastiquement. On discernait vers l'est, fuyant dans une perspective de plus en plus vague pour s'évanouir dans l'ombre opaque, des arbres rougis de sang éclaboussé auxquels étaient cloués des hommes rigides. Et, autour des cadavres, dans de lourds vols, des oiseaux noirs ululaient plaintivement et voilaient, durant une seconde parfois, le chapelet d'étoiles métalliques que nos flambeaux sertissaient dans les casques et les armures des soldats empalés.

Notre chef monta sur un vieux dolmen en ruine et prépara une harangue. Son visage reflétait la joie et ses yeux scintillaient de bonheur en contemplant nos groupes dont les épées levées et encore rouges se miraient en son âme en autant de rayons dardés par un ardent et prophétique soleil.

La nature devint silencieuse : au loin des battements d'ailes très faibles ; l'eau de la Sambre murmurant comme une voix discrète et triste entre ses bords ensanglantés ; les cimes des arbres chantant plus doucement qu'une harpe, vaguement caressées par la main enchantée de la brise nocturne ; les feuilles mortes se pourchassant entre les frondaisons à l'exemple des amours joyeux ; et, parfois, aussi, lugubre, la plainte dernière d'un blessé rendant l'âme en contemplant l'hostie blanche d'une étoile qui le communnait au travers des branches et venait apaiser la douleur de son râle...

Soudain une voix jeune et mélancolique brisa le silence et les strophes d'une chanson étrange et douce parvinrent à nos oreilles :

Un oiseau léger délaisse les branches
Et chante dans le matinal éther,
Ses ailes mignonnes et blanches
Tracent dans le ciel un paisible éclair.

L'oiseau s'élève, pâlit dans l'espace,
Semble prendre la route du soleil.
Son corps mignon s'agite avec grâce
Et brille comme un éclat de vermeil.

Il s'évanouit, disparaît en un rêve,
Laisant derrière lui un rayon lumineux,
Et dans l'astre miroitant doucement se lève
L'image d'une âme rappelée par les Dieux.

Et, avant que l'écho du dernier vers se fût envolé, un enfant d'une dizaine d'années parut dans la clairière. La tête découverte, sans crainte il

s'approcha. La brise légère soulevait les longues boucles noires de sa chevelure ; ses pieds nus étaient serrés dans des sandales de cuir et une robe droite et déchirée, gardant des traces de broderies délicates, l'enveloppait tout entier.

Je le menai vers le chef, descendu du dolmen ; l'enfant parla, d'abord craintif, ensuite avec confiance, mis à l'aise par les caresses de Radelbert. Il s'appelait Thoriswolf. Nous apprîmes que les Normands saccagèrent son gaus, situé sur la rive gauche d'un grand fleuve que nous devinâmes être l'Escaut. Son père qui, disait-il, organisa la défense du bourg et qui devait donc être un chef considéré, fut tué dès le premier combat. Les barbares arrachèrent le petit Thoriswolf des bras de sa mère qu'on maltraita et emporta devant lui. Un des guerriers ennemis le garda, menaçant de le transpercer de son épée si jamais il tentait de fuir.

Et depuis huit jours le jeune Nervien suivait son maître, portant parfois sa dague ou son bouclier, lui servant d'esclave. Parfois il parlait au Normand de sa mère, implorant l'homme pour qu'il lui dît si elle vivait encore et s'il la reverrait quelque jour. Le barbare alors souriait, il se souvenait peut-être d'une sombre orgie au cours de laquelle il avait cueilli les fruits noirs et rouges d'un viol homicide. Ce sourire épouvanta tellement l'enfant qu'il craignit désormais de questionner le guerrier. Lorsqu'il était seul il pleurait, des larmes innombrables rougissaient ses beaux yeux candides.

Durant notre poursuite le Normand, ne se préoccupant que de son salut, abandonna son jeune serviteur ; et c'est ainsi que, perdu dans la forêt, il vint vers nous, guidé par la lueur de nos flambeaux et certain de se retrouver parmi des amis. Ce qui nous convainquit de la valeur, du renom et de l'opulence de son père c'est que l'orphelin se rappelait avoir habité dans un immense palais — le plus altier et le plus fastueux de la contrée, dit-il — contenant des chambres innombrables, richement ornées et tendues de soies assorties. Son père possédait un grand cheval blanc avec lequel il précédait toujours ses soldats ; son destrier était caparaçonné de velours et d'ors et ses harnais ruisselaient de pierreries. Tous ses guerriers reportaient sur l'enfant une part de l'amour et du respect qu'ils vouaient à leur chef.

SANDER PIERRON

(A suivre.)

LA VIE MENTALE

LETTRES INTIMES DE MAZZINI

M. Melegari, à qui nous devons la très intéressante publication d'inédits de Benjamin Constant, tente à nouveau notre curiosité par les *Lettres intimes de Joseph Mazzini*. Sans nul doute l'intérêt est beaucoup moins vif, surtout pour les lettrés. Toute tentative pour élucider l'âme orageuse et le génie incomplet de Constant nous intéressera d'essence et de but; Mazzini, moins captivant, ne peut nous captiver que par relativité, par ce qu'il nous apprendra sur ses contemporains, plutôt que sur lui-même. Ses lettres intimes ne jettent d'ailleurs de clarté que sur quelques années de sa vie, une obscure période de lutte de 1838 et 1840, de vie pauvre et réfugiée à Londres. Néanmoins quelques détails sont loin d'être sans intérêt.

D'abord une partie de ces lettres fut écrite en français; nous y verrons donc le style dont l'agitateur célèbre revêtait notre langue; c'est trop souvent oratoire, souvent peu précis; pourtant il faut absolument mettre en relief une page presque d'écrivain, d'écrivain souple, une notation fine et personnelle de ce Londres, où comme tant d'autres proscrits, Mazzini, mal payé par les revues anglaises, mais devant payer ses traducteurs anglais, aidé par quelques francs qu'il recevait dans un pays, où à son dire « les francs sont des sous ou à peu près », vivait son rêve d'Italie indépendante et de Rome maîtresse du monde, tout en écrivant des vie de Zacharias Werner et des discours sur la Fatalité dans le Drame.

« Londres est une étrange ville, par son état atmosphérique. Nous avons eu depuis notre arrivée trois ou quatre fois la nuit à midi : nuit complète pendant laquelle on allume tous les réverbères. Figurez-vous un immense bonnet de coton s'abaissant tout à coup sur les yeux de la ville; c'est un nuage de fumée, mêlé à du brouillard, que le vent repousse en bas. Je suis ici seul de mon avis, mais je trouve quelque chose de très poétique dans ce phénomène. J'ai regardé le ciel, perpendiculairement au-dessus de ma tête. L'œil se perd alors dans un gouffre rougeâtre, en forme de cloche, qui me

donne toujours, je ne sais pourquoi, l'idée de la clarté phosphorescente qui devait régner dans l'enfer de Dante. On dirait la ville entière soumise à une sorte d'enchantement. On se souvient de la première scène de Macbeth, du Brocksberg, de la magicienne d'Endore. Les promeneurs ressemblent à des spectres. On se sent un peu spectre soi-même. En général, le brouillard domine la ville pendant une grande partie de la journée. Vous voyez à distance les coupoles, les faîtes des édifices, les colonnes à moitié cachées, paraissant et disparaissant. Or, cela s'harmonise très bien avec la teinte sombre des édifices. Cela a de plus, à mes yeux, ce grand mérite artistique de faire penser, de donner carrière à l'imagination. Je suis souverainement ennuyé du positif, du fini de nos villes ; dans nos villes rien ne vous échappe. Vous saisissez toute une maison, toute une rue d'un coup d'œil. Vous embrassez toute une maison, toute une rue d'un coup d'œil. Vous embrassez un édifice par les quatre angles. Le côté obscur de notre âme qui recèle une vie si puissante et qui a besoin de s'épancher quelque part, n'a rien à faire là-dedans. On est mathématicien. Ici, c'est tout le contraire. Et ce vague, cet indéfini, cet OSSIANESQUE qui en résulte me plaît pour le moins autant que la perception froidement complète que l'on possède ailleurs. Vous devez sourire à ceci ; mais je vous dirai qu'en moi ces impressions se rattachent à une source plus grave ; c'est une réaction que j'éprouve contre le positif, l'utilitarisme, la prose, un mot qui envahit de plus en plus notre époque, qui glace toutes les facultés d'enthousiasme propres à féconder, et qui fait de tout individu appartenant à notre chétive génération un être non pas raisonnable mais raisonneur, calculateur, chiffreur en toutes choses ; on est ainsi à Londres encore plus que partout ailleurs. L'atmosphère et la nature valent mieux que les hommes.

Les nuits sont assez belles, le ciel est très souvent serein, mais sans mouvement. Les étoiles sont fort peu scintillantes, elles ressemblent toutes à des planètes. »

Mais cette jolie page est assez isolée ; le plus souvent le ton de ces lettres est surtout grandiloquent ; parfois Mazzini écrit « que parole d'honneur, il rit d'un rire démoniaque, qui lui fait mal » ; c'est l'autre face de sa forme, sans doute aussi l'autre face de son caractère, un peu déclamatoire, de tribun. Le serment des affidés de la *Jeune Italie*, dont il donne le modèle, n'est point non plus sans enflure, et les lettres tout à fait intimes dictées par l'affection et celles où se fait jour une passion (qui d'ailleurs apparaît parfaitement noble) n'en sont point exemptes.

Cette passion fait songer à d'autres plus récentes lors des temps héroïques du nihilisme russe. Giudetta, la femme aimée, vit loin de lui, dans cette Italie qui lui est fermée, à lui. Elle sert d'intermédiaire entre Mazzini et les

libéraux italiens ; cet amour semble fait de patriotisme et de mentalité, grandi par toutes les magnificences d'un but héroïque et affiné des douleurs de l'absence. Aussi Mazzini se sent-il fortement engagé à Giudetta, lorsque vient à fleurir pour lui une pure affection, presque d'enfant, exaltée vers le proscrit. Mazzini s'éloigna de Suisse pour rester fidèle à l'amour précédent. Ces exilés, ces révolutionnaires, provoquaient à cette date de ces enthousiasmes. Une anecdote de semblable amour de jeune fille se trouve dans la légende ou plutôt la vie de Mickiewiez qui fit, du reste, comme Mazzini ; et ces notes de vie tendre et de hauteur d'âme contribuent à rehausser le souvenir de ces hommes, d'encore plus de désintéressement qu'ils n'en montraient à tous politiquement.

C'est tout l'intérêt fondamental de ces lettres, mais ne demeure-t-il rien qui nous puisse un instant retenir. Si, des jugements sur les contemporains de Louis-Bonaparte Mazzini dira seulement : « Chasserez-vous bientôt (il s'adresse à un Suisse) ce turbulent de Louis-Bonaparte ? » Voici un Sainte-Beuve : « Compte-t-on imprimer à Lausanne le cours de M. Sainte-Beuve. J'ai beaucoup sympathisé avec lui, tant que je l'ai vu dans sa jeunesse de poète, livré à toutes les incertitudes, à tous les combats qui caractérisent les âmes aimantes qui ont besoin de croire. J'ai cessé de sympathiser quand je l'ai vu vouloir convaincre le monde qu'il avait trouvé le port dans les choses du passé, car je sais que cela n'est pas. Il n'a rien trouvé, si ce n'est la fin de son clan poétique, et le commencement de l'élément prosaïque, intérêt ou autre chose, qui se venge dans la seconde moitié de l'existence humaine de ce qu'on lui a ravi une partie de la première. Tous en viennent là, aujourd'hui les meilleurs ; c'est pourquoi vous me voyez révéler aujourd'hui comme une chose sainte, tandis que ce n'en devrait être qu'une très simple, la poésie dans l'âge mûr, le rêve de la jeunesse dans une tête à cheveux blancs. » Décidément, ce jugement porté sur Sainte-Beuve en 1840 a été bien confirmé par les faits. La critique a perdu quelque chose à ce que Mazzini ne pensât à elle que par hasard. Il a tracé en quelques mots un Lamennais pénétrant.

Lamennais est l'homme que Mazzini estime le plus en France, sans croire au succès de sa tentative, car la foi chrétienne expire au cœur des masses. Soutenir une théologie est inutile ; de même que l'effort de Lamennais, celui de Buchez sera inutile. « Les travaux philosophiques pour raviver ce qui a été une religion ne serviront en dernière analyse qu'à constater l'heure dernière de ce qu'ils cherchent à transformer. » Cette idée, Mazzini l'a exprimée souvent, y revenant avec un luxe de preuves, tirées surtout de la floraison alexandrine, des néo-platoniciens. Lamennais devrait nier la divinité du Christ, et le faire rentrer dans l'humanité, et non l'humanité en lui ; ce serait

le premier pas vers la foi humanitaire à laquelle Mazzini croit. Son rêve fut l'adhésion de Lamennais à cette idée; l'affection de Mazzini pour Lamennais est grande; ce n'est pas seulement l'écrivain qu'il aime, mais « Lamennais pleurant comme un enfant à une symphonie de Beethoven, Lamennais n'ayant bien souvent que quinze sous pour toute fortune, parce qu'il n'a pu s'empêcher de donner tout ce qu'on lui demande. » Aussi le chagrin de Mazzini est-il très vif de savoir Lamennais brouillé avec un homme presque aussi bon que lui-même, plus penseur, mais moins doué d'amour, Pierre Leroux. En marque d'affection, il envoie à l'auteur des *Paroles d'un croyant* un cachet.

« Ce cachet est en lave : il porte à sa base trois petites étoiles indiquant l'idée trinitaire, base jusqu'ici de toutes les religions successives que l'humanité a enfantées ; au-dessus une étoile plus grande, renfermée dans un demi-cercle, indiquant la croyance orientale, hindoue, dans laquelle l'individu était écrasé par l'idée de Dieu ; plus haut, une autre indiquant le mosaïsme ; plus haut encore, une autre pour le paganisme, puis une autre avec une croix au milieu pour indiquer le christianisme. Enfin, au-dessus d'elles toutes, une étoile plus grande encore indiquant la foi de l'Avenir ; tout autour, Dieu et l'Humanité. »

Il y a encore quelques anecdotes en ce volume ; il y en a une exquise dans la préface. Mazzini et cette Giudetta dont nous avons parlé correspondaient ; le premier érudit qui publia leurs lettres en trouva le texte, mais fautif et défiguré par des copistes ignorants, dans les archives de la police toscane. Ce fait montre mieux que tout autre pourquoi Mazzini fut plutôt à certaines heures un patriote qu'un sociologue ; l'heure de la civilisation le poussait à être surtout un républicain et le destructeur de quelques dynasties de principicules.

Une note des œuvres de Bakounine récemment publiées cerne assez justement le personnage de Mazzini, constatant que son idéal n'est autre « que la République française de 1793 refondue dans les traditions poétiques de Dante et dans les souvenirs ambitieux de Rome souveraine du monde, puis revue et corrigée au point de vue d'une théologie nouvelle, à demi rationnelle et à demi mystique » ; mais n'est-ce rien d'avoir repris le rêve qui agite ces nombreuses âmes de patriotes toscans, poètes, artistes et républicains qui illustrèrent le moyen-âge de leurs talents et de leurs caractères, et ce rêve de l'avoir retrouvé parmi les allégories dont ils le couvrirent.

Mazzini et Bakounine ne pouvaient point s'entendre. Une portion de l'œuvre restreinte de Bakounine est consacrée à lutter contre l'influence mazzinienne. Nous reviendrons peut-être plus à loisir sur cette lutte d'idées

et l'influence qui forme un chapitre de l'histoire des idées, en étudiant Bakounine à propos de travaux récents parmi lesquels figure restreinte, mais curieuse, l'édition des œuvres de Bakounine publiée chez V. Stock.

THÉÂTRE

Les théâtres, selon leur coutume, ne nous ont rien apporté. De glorieuses reprises de M. Alexandre Dumas encombrant les scènes que laissent libres les reprises d'Eugène Sue, ou la tentative, divergente d'intention, de ressusciter en face de ces anciens pleurs du boulevard le rire corollaire et contemporain qui agita ce boulevard aux mêmes dates. Le boulevard fait ainsi de temps à autre son histoire, ce qui n'est pas pour déplaire à ceux qui vivent de souvenirs mais blesse naturellement et les auteurs prêts à apporter du neuf et le public bien lassé de ces rengaines Louis-Philippe et second Empire; c'est avec un grand luxe de détails et quelques accents à la Bossuet — celui des oraisons funèbres — que des urnes compendieuses nous narrent les regrets dus à Schneider et à l'immortel Offenbach, sans compter d'illustres paroliers; ces pères de la critique furent attendris nerveusement et désagréablement en voyant reparaître le spectre de leurs éclats de rire; encore plus furent navrés les jeunes qui croyaient tous ces épisodes légers de la vie universelle bien murés dans la tombe et l'oubli; ce ne fut non plus une sensation nouvelle que nous causa la *Princesse lointaine*.

M. Rostand avait su se concilier des bonnes grâces de par ses joyeux *Romanesques*; une fantaisie genre Labiche, cernée dans des costumes, des décors et des vers à la Regnard, avec une pointe de verve personnelle, une gaîté un peu grosse mais réelle, avait donné la note d'un comique, sans outrance mais leste; des procédés similaires n'ont pu réveiller la belle légende moyen-âge que M. Rostand a noyée de vers incertains. Il existe parmi les poètes symbolistes des hésitants parfois serrés encore par les souvenirs d'une ancienne et prudente technique; à côté de M. Rostand ces timides sont des fous et quasi des incendiaires. Ce n'est pas *Isora* qui relèvera un genre de drame romantique qui progressa peu depuis *Angelo*, *tyran de Padoue*. En revanche, nous possédâmes *Tannhæuser*.

Tannhæuser est un assez bel opéra écrit sur un fort beau poème. Nous devrions depuis longtemps connaître une œuvre qui, en Allemagne, occupe la place populaire et fréquente que nous attribuâmes longtemps à la *Dame blanche*; tout en étant de goût musical plus frais et plus récent que n'importe quelle œuvre du répertoire de l'Opéra, *Tannhæuser* n'en est pas moins, à cette heure, sur nos scènes, une inutile redite. Répéter encore que, faute de n'avoir pas accueilli à temps Wagner, maintenant on le

joue trop, d'une façon nocive aux intérêts et à la gloire future des jeunes écoles musicales, est lassant, et plus encore oiseux, car on sait que nos directeurs de scènes sont là pour opérer des affaires fructueuses, et non pour favoriser un art musical. Les critiques musicaux, vraiment musicaux, les seuls importants, sont vraiment dans l'embarras. Protester contre la représentation des œuvres wagnériennes qu'ils ont si longtemps réclamée, leur est impossible ; on attribuerait cela aux plus bas motifs ; mais s'ils ne peuvent le dire, il faut pourtant que cela soit dit. On joue trop de Wagner à la fois, pas assez de musique nouvelle. Si la spéculation seule profite de l'enthousiasme avec lequel les masses retardataires accueilleront les drames wagnériens, que ne fonde-t-on un théâtre spécial, ou bien alors qu'on nous débarrasse (pour un temps) des très antiques répertoires archi-connus, et que les progrès de l'art ne souffrent pas, de cet aspect de réparation de nos anciennes erreurs esthétiques, qui n'est, en somme, sous cette couleur, qu'une affaire.

Ceux qui s'intéressèrent à cette reprise ont oublié de nous dire quoi que ce soit d'intéressant sur le poème de *Tannhäuser*. Ils eussent pu nous en expliquer le symbolisme, démontrer comment cette légende est l'illustration d'une minute de l'âme humaine, la reprise germanique et romantique de la fameuse situation cornélienne, la lutte entre la passion et le devoir, comment de même et par d'autres points ce poème est influencé par le *Faust* de Goethe, et les poèmes de Heine, comment le fonds allemand médiéval a produit cette souple et pourtant définitive légende, les parentés de cette Vénus du Vénusberg avec l'Hélène de *Faust*, et du chevalier Tannhäuser avec Faust ; mais on n'y pensa point (et ce n'est pas ici le lieu d'expliquer les poèmes wagnériens en leur essence et le travail de leurs dispositions) (1). On préféra critiquer la romance de l'Etoile, dénoncée depuis une trentaine d'années et plus, comme la partie faible de l'œuvre, tandis que cette partie faible, que comporte, il est vrai, *Tannhäuser*, ne se trouve nullement dans cette cantilène, mais bien dans le Tournoi lui-même de la Wartbourg, un peu, comment dirais-je, escamoté au profit de la Marche, qui n'est qu'un hors-d'œuvre, et vraiment construite oralement et musicalement de façon à diminuer toute gloire qu'on pourrait obtenir à triompher des trouvères accumulés dans ce château, pour ce tournoi.

C'est encore l'Œuvre qui nous a apporté l'élément d'intérêt de ce mois de théâtre. Non par l'*École de l'Idéal*, regrettable gageure, tentative vaine pour renouer à Ponsard notre rythmique du vers, et aussi notre éthique théâtrale, mais le *Petit Eyolf*. Peu d'œuvres d'Ibsen ont cette calme puissance. Le

(1) Ce sera le sujet d'un prochain article.

Petit Eyolff disparaît pourquoi? d'avoir vu la preneuse de rats, ou d'avoir vu que la vie est impossible aux infirmes, ou de se trouver inutile et même de trop, entre son père et sa mère, meurt, se noie. C'est alors que son existence réelle commence, qu'il se formule net, irrémédiable aux yeux de ceux qui l'ont vu vivre; il est pour eux le choc de l'irréparable; il déchaîne d'autres passions, car sa mort fut un nouveau point de leur vie. La pièce finit en belle humanité, c'est-à-dire que les parents d'Eyolff étendent leur amour de l'enfant malingre à tous les enfants malingres. C'est l'ingénieuse psychologie de beaucoup d'actes de charité. Mais la pièce eût pu aussi bien se terminer autrement. Il n'est pas certain que le père et la mère, aux mains d'un autre dramaturge, n'auraient pas tenté d'oublier le petit Eyolff et ne se seraient réveillés, au dernier acte, comme d'un cauchemar, en parlant vers d'autres buts de vie.

LA PEINTURE ANGLAISE CONTEMPORAINE

Le livre de M. Robert de la Sizeranne se trouve, par hasard, être d'actualité. En effet, le mouvement de réaction contre ces peintres qui nous sont si peu connus, se prononce, et des amendes honorables au goût nouveau se sont produites. Le monde des lettrés et des amateurs soumis à ces remous de goût, n'a pas grandes pièces pour s'éclairer. M. de la Sizeranne remarque avec méticulosité et raison que fort peu de toiles ou de dessins furent montrés à ceux qui ne voient les expositions qu'à Paris. Il faut aller les voir dans leur île, ce qui est difficile; car Londres ne suffit pas à donner une idée complète de la valeur du mouvement qu'ils provoquent. J'ai dit, dans une précédente chronique, à propos des délicates silhouettes qu'a tracés de plusieurs de ces maîtres M. Mourey, ce que j'avais cru voir dans leur belle tentative. Avec ces deux volumes, *Passé le Déroit* et celui de M. de la Sizeranne, le public possède au moins, à défaut de l'élément essentiel, soit la vision des peintures, qui seraient des éléments de jugement, des éléments d'information, soit des noms, des titres et une manière de catalogue. Ce n'est pas assez. Il serait à souhaiter qu'un ami de l'art préraphaélite nous organise à Paris une exposition complète. En dehors du plaisir de voir d'admirables choses, on pourrait raisonner sur preuves, et convaincre de la beauté de cet art bien des personnes, dont le premier serait sans doute Gustave Geffroy, le promoteur de cette réaction, dont la bonne foi et l'amour sincère de l'art n'hésiteraient pas un instant devant l'évidence.

Admettons même que Geffroy, aux yeux de qui l'impressionnisme apporta la vérité sur l'art pictural comme conception et comme technique, conserve

ses préférences, il admettrait à sa juste valeur l'école anglaise, car il n'y a aucune raison de ne pas percevoir plusieurs routes de l'art, au cours desquelles on peut cueillir de belles sensations et, ce qui importe, des sensations dissemblables. Nous fûmes plusieurs qui pensèrent autrefois que le premier devoir de la peinture était d'être claire, lumineuse, et nous aimâmes les maîtres impressionnistes d'autant plus chèrement qu'ils étaient plus méconnus. Mais à ce moment même les impressionnistes se fussent gardés de ne pas avouer leur goût profond, presque tous, pour les fresques de Puvis de Chavannes, et un certain nombre pour les belles évocations de Gustave Moreau. La situation n'a pas changé; puisque l'on admit en même temps que les luministes les peintres très idéalistes, disons même idéologues, de notre cité, joignons-leur dans nos sympathies leurs grands rivaux d'outre-Manche. Mais, comme je l'ai dit, il faut une exposition, et aussi complète que possible, sans quoi Watts, un des plus hauts peintres du temps, prendrait chez nous l'aspect d'un Bouguereau compliqué, ce qui serait fâcheux pour nos critiques.

M. de la Sizeranne a fort bien compris l'importance exceptionnelle de Watts, et son isolement en toute peinture, même parmi les préraphaélites (son parallélisme n'est possible qu'avec Moreau et Böcklin). « M. Watts, rapporte-t-il, disait dernièrement à un ami : Je peins les idées, non les choses. » Ce mot vaut une définition. Les idées, si elles ne sont pas le tout de l'art, sont le tout de Watts. Elles ont inspiré sa carrière, elles sont la raison même de sa vie. Si M. Watts peint, ce n'est pas pour son plaisir, ni pour celui des autres, il peint pour être utile à sa génération. Il peint pour moraliser les cokneys, et pour faire réfléchir les clubmen sur leurs destinées. « Car la mission propre de l'art est d'inspirer aux hommes de grandes pensées et de grandes actions. Pour la remplir, il faut que l'artiste s'efforce d'incarner dans l'art un écho des intérêts essentiels de la vie, quelque chose de plus suggestif, pour le tout de l'humaine nature qu'une conception purement artistique. Mon but est et sera toujours non de faire des tableaux qui réjouissent les yeux, mais de pénétrer jusqu'à l'intelligence et l'imagination, d'y attiser ce qui est bon et noble et de retentir jusqu'au cœur. » M. de la Sizeranne conclut que presque tous les tableaux de Watts sont des sermons, que tout est sujet à moralisation, qu'aussi le peintre n'a composé que des tableaux-thèses, qu'il n'y ajouta que des portraits, parce que le portrait « est la fenêtre de l'âme ». Il se peut bien que les primitifs émus et pieux aient possédé de leur art une identique conception; voici une note curieuse : « C'est ainsi qu'il a répondu aux rigoristes qui voulaient lui interdire de faire ce que lui seul a fait depuis longtemps en Angleterre, l'Académie nue : Voyez, dit-il, mon tableau de Mammon. La créature foule aux pieds

la figure sans vêtements d'un jeune homme et sa main pesante s'abat brutalement sur la tête d'une jeune fille. Pourquoi ai-je peint ces petites victimes nues ? Parce qu'elles sont des types d'humanité et que si elles avaient été vêtues et particularisées par conséquent, la force de mon enseignement eût été détruite. Elles auraient cessé d'être des types. »

Cette étude sur Watts, la meilleure sauf quelques taches que nous ayons en français, se conclut bizarrement : « Un jour que Michel-Ange et Raphaël, avec ses élèves, se rencontrèrent dans les jardins de Rome, le vieillard plaisanta le jeune homme ainsi : Tu vas entouré de monde comme un chef d'armée. — Et toi, répondit le Sanzio, tu vas seul comme un bourreau. » Ce mot s'applique aussi à Watts, à son art que personne ne suit, à l'effroi qu'il inspire, à la profonde empreinte qu'il fait sur les imaginations. Quand on pense à tous les artistes qui travaillent au delà du détroit, c'est Watts le plus sombre qui fait tache dans la mémoire. Il n'a rien peint qui nous récréé. Il a été le bourreau de tous nos rêves de joie, le bourreau de toutes nos illusions, le bourreau de toutes les formes fraîches, graciles, de toutes les nuances délicates. Sanson qui trancha tant de jolies têtes, ne devait pas faire plus d'horreur aux survivants de Thermidor. Et en le voyant, comme en voyant le bourreau, nous pensons à la dernière heure, non seulement des criminels, mais de tous les hommes, au seul tableau inévitable de notre vie, à ce que nous serons alors, et surtout à ce que nous voudrions avoir été. »

J'avoue ne pas bien comprendre ; il y a d'ailleurs dans cet intéressant travail quelques pages ainsi faites, presque des airs de bravoure dont l'opportunité m'échappe. En quoi vraiment Watts peut-il attrister ? Est-ce attrister que d'aller au fonds de son art et de l'imprégner d'un peu de philosophie ? Ne faut-il pas qu'on pense de temps en temps que l'art n'est pas seulement un amusement, même une évocation de joie. Evoquer les mythes qui couvrent les tristes vérités pérennelles comporte une joie grave, et le spectacle des belles légendes, de l'Amour et de la Mort, est sans doute le plus captivant de ceux que peuvent évoquer les artistes. Si Watts est seul dans son sillon, ce n'est nullement que son art soit triste, c'est parce que c'est un art difficile. Cette solitude est la marque même de la haute individualité. C'est rarement un haut initiateur qu'on suit, mais beaucoup plus les agiles et les adroits qui compliquent leur métier d'un peu du reflet de l'âme des grands chercheurs. Et ceci est si habituel que cela en a perdu toute tristesse.

L'auteur de ce livre est également bien inspiré dans son récit de la vie quasi de rêve de Holman Hunt ; une très belle et noble silhouette de peintre se détache des pages à lui consacrées. Rossetti me semble plus faiblement étudié ; c'est sans doute que nous nous sommes habitués à l'envisager

comme plus qu'un peintre, en toute sa complexité. Malgré ces légers défauts, ce livre est fort renseignant, et la technique des peintres anglais fort bien étudiée, encore qu'on ait tort de s'appuyer sur le développement de leur art pour lancer des pointes aux plus récents chercheurs d'un art plus nouveau et lumineux.

LES POÈTES. — MAX ELSKAMP

Max Elskamp est un des plus purs poètes de ce temps-ci. Il est de ceux qui envisagent le plus nettement que l'originalité du fonds et de la forme est la seule qualité qui nous donne droit de préoccuper le lecteur de nos vers. Il construit ses livres, il dessine ses strophes, il parle une langue claire, et perçoit très bien les différences du style poétique adéquat à sa matière, et les autres styles qui sont tout, sauf style de poète; ses images sont simples et il sait les faire habilement dériver tout le long des facettes de sujet choisies par lui. Il a cette qualité, la qualité la plus nécessaire, la cohérence du livre.

Trois volumes, dont ce dernier, *En Symbole vers l'apostolat*, forment la *triptyque de Louange à la vie, selon l'Amour, l'Espérance et la Foi*. L'unité de ces livres se démontre par un strict développement de l'idée fondamentale, par le groupement des poèmes se tenant dans chacun des développements que la perception des sens fournit en variations aux modes immobiles de l'idée et surtout par l'unité de ton; ce ton est de simplicité et de sobriété; au moins les richesses déployées se fondent harmonieusement dans une gamme rose et bleue, tendre. La musique des vers, pas toujours peut-être assez ambitieuse, cadre avec l'harmonie discrète des images. Ecoutons, dans ce *Nouveau Testament* d'un homme, la position du sujet :

Les belles flammes sont descendues
Et voici mon Nouveau Testament
De vie, dans les choses ingénues.
Aujourd'hui qu'il faisait grand vent
Au ciel, on dit des voix d'enfants,
Les belles flammes sont descendues.

.

Car c'est fini de rêver à Thélème
A présent, et qu'une heure a sonné
D'être aux autres avant qu'à soi-même,
Et dans mes villes de bonté.
Aujourd'hui c'est la vérité
Disant fin de rêves à Thélème.

.

Car des voix ont clamé dans la rue
Que des enfants ont vu l'Esprit saint

Et les belles flammes chues des nues
 Entrer chez moi par le jardin.
 Car des voix ont dit dans ma rue :
 Les belles flammes sont descendues.

Et le poète va tenter de prêcher la bonne nouvelle aux Yeux, à la
 Bouche, aux Mains :

Car c'est nouvelle que j'apporte,
 Aujourd'hui les doux, les amers,
 D'un beau pays qui chante en l'air;
 Car c'est nouvelle que j'apporte
 D'un bon pays qui s'est fait chair.

Où c'est tout plein de monastères,
 Depuis des ans et des années,
 Autour des bêtes étonnées,
 Où c'est aussi mon monastère,
 En voix la nuit et la journée.

Or, les yeux qui voulez rêver,
 Voici fêtes d'eaux sur les pierres,
 Pour des jours longs d'années entières;
 Or les yeux qui voulez prier
 Voici le ciel à livre ouvert.

Avec Christ, des voix aux calvaires,
 Et Marie, et le Paraclet
 Et les saintes femmes auprès
 De Jésus, en croix aux calvaires,
 Oublieux du mal qu'on lui fait.

Dans la joie de tous d'être au monde
 Et dans la vie comme une paix,
 Douce à tous ceux d'humilité;
 Car c'est, les yeux pour voir le monde
 Que je vous apporte bonté.

A la bouche il dira, pour calmer ses colères et ses revendications :

Or, ma bonté prenez vos ailes
 Les plus douces et de merci.
 Car la souffrance la voici
 Naïvement et solennelle.

.

Et ma bonté, c'est bien ici
 Alors votre heure et sans pareille
 De rouvrir grande vos corbeilles
 Car la souffrance la voici.

Et la voix promet aux frères et aux sœurs humaines, le passage, grâce à
 la foi, dans les barques de pêches miraculeuses, et des baisers, car « bouche
 sans faim est bouche heureuse » et fin des « misères à petites croix, sous

le mauvais leurre des cadrans qui disent les heures ». Et la faim calmée, l'essentiel de la souffrance comblée, l'oreille sera ravie,

Car des musiques sont partout
Ainsi qu'elles étaient promises
Et c'est la mer et les églises
Chantant haut, la mer surtout.

C'est aussi en même temps que la voix de la mer, les carillons réglés à des modes de douceurs, et les cantilènes des femmes de marins au retour heureux des barques, et l'incantation à Marie de la mer souveraine, et la joie de sainte Cécile qui rayonne dans les cloches :

Et salut alors et bonne nouvelle
A tous en la paix du ciel et de l'eau,
Ou flots de bon cœur, rentrent les vaisseaux
Aux ports attendus par des arcs-en-ciel.

L'homme ainsi heureux par la satisfaction de ses appétits et les joies du regard et de l'oreille, les mains le vêtiront, l'embelliront pour que porte sa parole sur les cœurs. Les mains pareront le poète pour la joyeuse entrée dans la ville,

Dans les rues où la gent naïve des croisées
S'étonne sous les arcs en fleurs de jubilés.

Et les mains bâtiront l'église de la foi nouvelle, en attendant qu'elle dresse, « par l'organe des bons charpentiers, la croix ultime ».

Ce joli volume d'autopsychologie et de foi contient encore bien de brefs et rares ornements. J'ai déjà dit que j'aimais la musique un peu berceuse de ces poèmes; à tel sujet tel rythme parfois indolent s'imposait, mais dans des livres à venir, je voudrais voir le poète, déjà si doué de qualités de douceur, acquérir des formes plus variées de couleur et plus énergiques.

M. CHARLES-HENRY HIRSCH

Priscilla, le poème de M. Charles-Henry Hirsch, n'est pas sans présenter quelques défauts. Son allégorie n'est pas suffisamment claire; je vois bien le soin louable de ne pas vouloir qu'un incident se formule, et de désirer que les vers seuls prêtés aux héros de la trame dramatique suffisent à éclaircir absolument le sujet, mais enfin quelque obscurité plane sur son sujet. M. Charles-Henry Hirsch a évidemment un don, trop comprimé à mon sens, de la musique du vers, il combine bien certaines strophes, les entrées (pour parler musicalement presque) de ses personnages sont presque toujours très bien amenées; mais une fois maîtres de la parole ils la gardent parfois un peu longtemps, et laissent trop oublier la formule dramatique

Ou bien :

Il n'est pas de tristesse au miroir des fontaines
D'où le ciel renversé qu'ont grisé les verveines
Se sourit à lui-même en souriant aux fleurs.

Et beaucoup d'autres. C'est à cet art de compliquer ses vers soit de jolieses, soit de propos dramatiques énergiques et bien frappés, que je vois la certaine valeur poétique de M. Ch.-Henry Hirsch, et cette valeur, il me semble, s'augmentera quand il ira plus résolument vers la liberté du vers, c'est-à-dire l'esclavage de la strophe au mouvement de la phrase et de l'idée lyrique ou dramatique.

M. HENRI BARBUSSE. — M. FONTAINAS. — M. BOIS.

M. Barbusse semble assez peu soucieux de donner à son vers de la nouveauté de forme, même souvent ne serre-t-il pas suffisamment ses idées ; son volume trop long, sans être assez touffu de notes diverses, risque de paraître parfois monotone, et les poèmes différents qui le composent sont très souvent trop longs et peu délimités ; mais sans doute M. Barbusse s'en préoccupe peu, pas plus que de technique subtile et un peu surprenante par la variété des timbres employés. Ce qu'il recherche, ce sont des notations de sentiment. Une fois la phrase heureuse trouvée, il s'élargit trop, mais bien souvent la phrase ou l'expression heureuse est trouvée :

Hélas ! viens avec moi sous les étoiles blanches,
Elles sont dans mon cœur les veilles de là-bas.
.....
Le passé se désole au fond des nuits qui meurent.
Nous parlerons un peu d'aube pâle et de foi ;
De vieil azur confus où mes souvenirs pleurent.
Oh ! viens, la petite âme est triste comme moi.

La pièce de la *Lampe* échappe aux critiques plus haut formulées ; c'est une de celles qui donnent la plus complète expression des désirs d'art et de talent de M. Barbusse :

La nuit en songes funèbres
Descend du grand ciel dormant
Et la lampe doucement
Montre son cœur aux ténèbres.

Dans le coin silencieux
Naît la fleur crépusculaire,
La douceur du soir l'éclaire
Comme un sourire, des yeux.

Avec la foi qui persiste
Avec son rêve humble et pur,
Timide aux heures d'azur
Elle attendait l'heure triste.

Elle est bonne aux calmes jours,
 Aux pauvres nuits sans paupières,
 Bonne à toutes les prières
 Puisqu'elle est seule toujours.

Dans la fuite coutumière
 Des derniers rayons du jour
 Le silence vient autour
 Pour écouter sa lumière.

Elle donne sans parler
 Sa messe silencieuse,
 Mais la caresse pieuse
 Ne peut pas tout consoler.

Et la reine au palais sombre
 A peur de s'épanouir,
 Ne voulant pas éblouir
 Les yeux désolés de l'ombre.

Il faut encore citer parmi les derniers livres de vers les *Prières* de M. Jules Bois, ardente quête mystique, et les sonnets de M. Fontainas, les *Estuaires d'ombre*. M. Fontainas tente d'embellir le sonnet intérieurement. Conservant cette forme, dont le prestige me semble un peu, tout de même, s'évanouir, il serre son vers et par l'idée et par l'allitération. Certains de ses sonnets sont fort beaux, quoique rendus un peu obscurs par le resserrement auquel le contraint le moule choisi. Je reviendrai sur le curieux talent de M. Fontainas à sa prochaine œuvre, ne le voulant pas étudier à fond, à propos d'un recueil uniquement composé de sonnets.

GUSTAVE KAHN

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

ÉMILE VERHAEREN

Les Flamandes. — Les Moines. — Les Contes de Minuit. — Les Soirs. — Les Débâcles. — Les Flambeaux noirs. — Les Apparus dans mes chemins. — Les Campagnes hallucinées. — Les Villages illusoirs.

M. Emile Verhaeren est un des écrivains belges en qui persiste le plus fortement l'esprit du Nord. Son éducation française et la pratique d'une langue gauloise n'ont pu altérer son tempérament. L'esprit sauvage du Nord a même fini par faire craquer, chez lui, la langue policée des Lamartine et des Gautier et par lui infliger une légère difformité qui lui enlève sa beauté régulière, mais qui lui en fait une autre : une beauté dans l'étrangeté.

Pour ses débuts, disciple aussi fidèle que le lui permettait son âme ardente, des maîtres français, il a écrit deux livres où il n'a enfreint aucune des règles de la poésie classique : les *Flamandes* et les *Moines*. Il est vrai que, déjà alors, il a pris ces règles aussi larges que possible. Son vers, c'est le vers d'Hugo, l'alexandrin ample et solide qui sait étreindre les choses les plus vastes dans ses douze syllabes. C'était, à cette époque, la seule forme capable d'exprimer ce qu'il sentait. Et ce qu'il sentait — lorsqu'il composait son premier ouvrage du moins — c'était la vie avec tous ses débordements et toutes ses expansions charnelles. M. Verhaeren subit l'influence du naturalisme triomphant. Le poète, dans les veines duquel battait le sang généreux des peintres flamands de la Renaissance, emprunta deux choses à Zola : sa forte matérialité et sa vision épique de la vie sensuelle. Il s'éprit de son opulente terre flamande et il vit ses habitants comme Zola voyait les Baucerons, mais il se contenta, lui, de les voir énormes. Ses *Flamandes* sont les Flamandes de Teniers, des Flamandes de kermesse, mais chez M. Verhaeren elles perdent leurs allures de magots pour se hausser aux proportions des femmes de Rubens. Sa Muse, comme

il le proclame d'ailleurs, est une femme de ce grand maître, une madone campée comme une tour sur le monde et dont le corsage craque sous la pesée d'une poitrine qui semble faite pour abreuver des générations d'hommes :

Nous vous magnifions, femme de la patrie,
Qui concentrez en vous notre idéal charnel.

Sa manière à lui de la magnifier, la femme de la patrie, c'est de repasser par tous les festins et toutes les kermesses légendaires aux feux desquels ses joues se sont allumées et qui ont arrondi sa gorge et potelé ses bras. Il reprend toutes les occupations favorites, toutes les orgies préférées de ses ancêtres et il les pousse jusqu'à l'héroïsme. C'est la vie flamande évoquée par Gargantua. Dans leurs rêves provoqués par leurs joyeuses beuveries, les Flamands de Teniers devaient voir défiler des scènes semblables. C'est ainsi qu'ils devaient concevoir le paradis, ainsi que le Mahomet qui aurait voulu les convertir aurait dû le leur présenter pour avoir quelque chance de faire des prosélytes. Comme leurs lèvres se seraient retroussées, comme leur nez aurait rougeoyé, comme leurs joues se seraient illuminées, s'ils avaient entendu retentir cette fanfare de la mangeaille :

La farce épique et large en rire, c'est la leur :
Elle se trousse là, grosse, cynique, obscène,
Regards flambants, corsage ouvert, la gorge en fleur,
La gaité secouant les plis de sa bedaine.
Ce sont des bruits d'orgie et de rut qu'on entend
Grouiller, monter, siffler de sourdine en crécelle,
Un vacarme de pots heurtés et se fendant,
Un entre-choquement de fer et de vaisselle.

Après les orgies, voici le travail. Dans une succession de tableaux, où la lumière et la couleur sont quelquefois d'une violence à brûler les yeux, le poète fait défiler un monde de paysans au labour. Comme dans leurs kermesses, ici encore ils se remuent avec aisance et semblent ne pas connaître la fatigue. Le mouvement les échauffe, exaspère leur vie et les jette dans ce contentement que provoque le jeu régulier de nos forces, avec la sensation que nous sommes en harmonie avec le travail des choses autour de nous.

Les *Flamandes* constituent le seul livre joyeux de M. Verhaeren. L'être qu'il a conçu là est un être d'une époque de Renaissance, la nature qu'il a vue est une nature d'été. Un soleil de juillet brûle au cœur de son œuvre : ses rayons d'une ardeur à enflammer l'atmosphère font battre au même degré le sang et la sève et portent au maximum d'intensité dans l'homme et dans la nature le *bonheur de vivre*.

Le sentiment dominant qu'on emporte de la lecture de cet ouvrage est un sentiment de *force* et de *grandeur*. Le matérialisme de M. Verhaeren est tellement épique qu'il ne choque pas. On dirait qu'il a vu la réalité à travers la mythologie. Ses ouvriers, ses femmes, ses ivrognes sont des Vulcains, des Vénus, des Bacchus. Son pays flamand est un Olympe où les dieux ne sont que des hommes plus grands et plus forts que leurs frères terrestres.

Mais cette force et cette grandeur ne sont après tout que la force et la grandeur de la chair. Le poète n'a pensé qu'à ses sens et il a couru littérairement une formidable bordée pour les satisfaire. Il y a une dizaine d'années, beaucoup d'écrivains, des prosateurs surtout, ont usé de ce procédé. Ils ont fait un livre comme on se grise. La plupart n'en sont pas revenus. Il leur est resté une âme et un cœur de lendemain de fête. M. Verhaeren, lui, a touché dans ses *Flamandes* le néant de la matière. Après l'orgie, il s'est recueilli. Après toute cette joie il s'est trouvé triste, un philosophe a surgi dans le matérialiste désenchanté, et il a abandonné la chair pour aller directement à l'esprit. Des *Flamandes* il a passé aux *Moines*. Après avoir reconnu la vanité de l'idéal charnel, il s'est tourné vers l'autre. Ce qui l'avait transporté dans les *Flamandes*, c'était la grandeur dans la force ; ce qui l'empoigne chez les moines, c'est la grandeur dans la pensée. Il voit ceux-ci comme il a vu ceux-là. Les uns et les autres sont épiques. Mais ce qui frappe dans ces corps d'hercules, ce ne sont plus les muscles et les biceps, — les frocs et les bures cachent tout cela, — ce qui frappe c'est le front ; le corps n'est plus qu'une colonne au haut de laquelle la pensée flamboie comme une lumière au sommet d'un phare.

Au milieu d'une société dont tous les membres sont exclusivement occupés à se débattre autour des biens terrestres, et qui donne en grand le spectacle de quelques paysans qui se disputeraient la bourse d'un ancêtre, les moines constituent un anachronisme tout à fait digne d'enthousiasmer les âmes fières. Ils perpétuent dans un siècle matérialiste le culte absolu de l'idéal. Sourds à nos vaines disputes, indifférents à nos misérables préoccupations, ils vivent au milieu de leurs contemporains sans les voir, séparés d'eux par le plus admirable de tous les mépris : l'indifférence. Les maisons, les mœurs, les habitudes ont beau changer, ils restent les habitants naturels des cloîtres romans et des monastères gothiques. L'heure qui sonne pour eux est exactement la même heure qui sonna pour leurs frères, il y a cinq siècles. Pour le passant distrait, ils représentent peu de chose dans notre temps. Pour le poète, ce sont les derniers débris d'une race d'hommes plus élevée et plus forte que la nôtre. Ils sont grands comme les ruines d'un Parthénon ou d'un Colysée. M. Verhaeren a senti cette grandeur,

il est entré dans leurs âmes et il les a fait revivre tous avec une admirable puissance, les glorieux et les obscurs, ceux qui ont une pierre gravée ou un monument sur leur tombe et ceux dont les os gisent pêle-mêle dans les cimetières abandonnés :

Je vous invoque ici, moines apostoliques,
 Chandeliers d'or, flambeaux de foi, porteurs de feu,
 Astres versant le jour aux siècles catholiques,
 Constructeurs éblouis de la maison de Dieu ;
 Solitaires assis sur les montagnes blanches,
 Marbres de volonté, de force et de courroux,
 Prêcheurs tenant levés vos bras à longues manches
 Sur les remords ployés des peuples à genoux.

Comme on le voit, il a usé largement du privilège merveilleux qu'ont les poètes de pouvoir, aux époques plates, ressusciter pour leurs yeux, pour leurs oreilles, pour l'enthousiasme qui piétine dans leur cœur et la fièvre qui brûle leur cerveau, l'héroïsme des âges éteints, le fracas des gloires, toutes les merveilles enfantées par des âmes qui vécurent plus près du ciel que nous. Les *Moines* font encore l'effet d'une griserie, une griserie de l'esprit après la griserie des sens. Toutefois, ici, la griserie n'est pas complète. Le moine du moyen-âge, *celui qui porta la crosse comme on tient l'espadon*, ne l'a pas ébloui au point de lui faire oublier le moine moderne. Sa pensée s'est émue devant celui-ci, qui n'a plus pour confident le monde courbé sous sa main, mais un christ d'ivoire, froid comme la mort et qui doit parler comme le néant à ses lèvres enflammées lorsqu'elles se jettent dessus pour calmer leurs fièvres. Il s'est attendri devant son auréole de tristesse. Il s'est fait un échange d'âmes entre le moine moderne et lui. Insensiblement, c'est lui-même, l'artiste solitaire, qu'il a vu sous la bure et le christ que le moine tient énergiquement dans sa main fermée est devenu la plume du poète :

Moines...
 Qui vivez les yeux droits sur votre christ d'ivoire

 Je vivrai seul aussi, tout seul, avec mon art,

 Car il ne reste rien que l'art sur cette terre
 Pour tenter un esprit puissant et solitaire
 Et le griser de rouge et tonique liqueur.

Ces vers, s'ils n'ont plus l'éclat, la fermeté et la sonorité des poèmes précédents, ont un accent de sincérité et de forte résignation qui remue autrement le cœur. Ils annoncent une transformation dans l'art de M. Verhaeren. Jusqu'à présent, il a surtout été éclatant, tout en beautés extérieures. Le poète a vu le monde avec ses yeux de chair. Il va maintenant le voir

avec ses yeux intérieurs, avec les yeux de son âme. Il a tenté de se réfugier dans le passé, mais le passé le rejette et il se retrouve dans le présent avec une âme plus sensible, un cœur plus tendre, un esprit plus exigeant, mieux organisé que jamais pour sentir les souffrances et les angoisses de son temps. Le psychologue envahit le descripteur. Son art devient plus humain.

A cette orientation de son esprit et de son âme correspond une transformation de sa forme. Les *Flamandes* et les *Moines*, où tout est épique, sont écrits presque uniformément en vers alexandrins, au rythme grave et un peu monotone, de cette monotonie imposante qu'on trouve dans le mouvement des choses énormes. Comme nous l'avons dit, c'est le vers d'Hugo, le vers de l'épopée où il y a plus de force, de gravité et de solennité que de musique proprement dite. Dans ses poèmes postérieurs, M. Verhaeren n'introduit pas plus de raffinements musicaux, mais le vers devient plus brisé, plus heurté, plus fiévreux. C'est moins son oreille qui le rythme que son cœur. On y trouve ses battements précipités, ses brusques arrêts, ses dérives et ses bondissements.

La devise de Barbey d'Aurevilly, *too late*, trop tard, pourrait être celle de tous les grands artistes contemporains. Tous ont senti l'infinie misère d'un monde végétatif. Tous ont connu les affres de la pensée sans issue. L'inquiétude et le désespoir sont les deux sombres pierres sur lesquelles sont assises la plupart des belles œuvres modernes. Les sens de M. Verhaeren ont pu trouver leur satisfaction dans les orgies flamandes, son esprit a pu trouver un monde à sa taille dans les moines, mais son cœur ne voit rien sur la terre ni dans le ciel qui réponde à ses battements. D'autres artistes ont senti, comme lui, la misère des grandes âmes au sein d'une société ravalée aux plus basses préoccupations; des cris de désespoir, plus clairs, plus aigus et souvent plus mélodieux sont sortis pendant ces dernières années de plus d'une poitrine de poète; mais ces cris, pour la plupart, avaient un but: un dieu, un idéal ou tout simplement une porte contre laquelle ils allaient se briser. Nul ne donne, comme M. Verhaeren, l'impression d'une plainte poussée dans le vide. Jamais poète ne confia aussi pleinement sa détresse au vent qui passe et qui va on ne sait où.

Nul non plus ne situa mieux ses angoisses et ses désespoirs et ne leur donna un cadre plus approprié. C'est dans le soir, que le poète, qui, jusqu'à présent, avait vécu en pensée au milieu des éblouissements et des fêtes, s'isole et s'exile. Le monde devient pour lui un désert. Il n'en voit plus le fourmillement. Il est constamment impressionné comme dans un lieu de solitude. Ses impressions toutefois continuent de se traduire avec la même puissance descriptive et évocatoire qu'avant. Même force, même énergie,

même âpreté, mais tout cela appliqué à rendre les difformations que subissent les choses dans l'ombre plutôt qu'à faire sentir des beautés naturelles. Les grasses mains du peintre flamand, qui avaient manié avec tant de dextérité les couleurs opulentes, se sont décharnées, mais l'acier s'est substitué aux os, elles fouillent les choses au lieu de les peindre, elles les griffent au lieu de les caresser. Son art s'éloigne de la beauté régulière pour créer des œuvres de caractère. Le drame entre dans ses vers, que la couleur a remplis jusqu'à présent. A force de regarder la nature dans le crépuscule, il en a surpris le sens intime, la vie tourmentée. Qu'on compare un des sonnets de la *Ferme*, contenus dans les *Flamandes*, à cette strophe qu'il consacre aux *Chaumes*, dans les *Soirs*, et l'on aura une idée du chemin qu'a fait son art :

A cropetons, ainsi que les vieilles flétries
Des ballades de l'autrefois,
Par villages, sous les cieus froids,
Sont assises les métairies.

Je ne sais aucune peinture de paysage qui donne à ce point une impression d'abandon, de souffrance résignée, de cœur en détresse, si ce n'est peut-être certains tableaux de Ruysdael. Mais où M. Verhaeren dépasse Ruysdael, c'est dans la façon dont il donne son âme aux choses et fait de celles-ci un miroir où il se regarde vivre. *Le Moulin* est un chef-d'œuvre sous ce rapport. Le poète s'est si bien incarné en lui qu'en lisant les quelques strophes suivantes, on est mieux au courant de ses doutes, de ses lassitudes et de ses idées philosophiques que s'il avait consacré plusieurs pages à se raconter :

Le moulin tourne au fond du soir, très lentement,
Sur un ciel de tristesse et de mélancolie,
Il tourne et tourne, et sa voile, couleur de lie,
Est triste et faible, et lourde et lasse infiniment.

Depuis l'aube, ses bras, comme des bras de plainte,
Se sont tendus et sont tombés; et les voici
Qui retombent encor, là-bas, dans l'air noirci
Et le silence entier de la nature éteinte.

Ah! que ces vers racontent admirablement l'état d'âme de l'homme qui a écrit ailleurs :

Le soir, plein des dégoûts du journalier mirage,
Avec des dents, brutal, de folie et de feu,
Je mords en moi mon propre cœur et je l'outrage
Et ricane, s'il tord son martyr vers Dieu.

Dans le *Moulin* tout exprime, avec force et lassitude à la fois, l'heure de doute où l'artiste, revenu de ses premières illusions, juge le

monde et la vie avec un esprit implacable. Sa pensée, comme les ailes du moulin, « monte et retombe » et désormais elle n'aura plus d'autre destinée que d'accomplir ce fastidieux et fatigant manège. Son âme grelotte de se trouver seule. Il la sent pareille à la nuit qu'il contemple, pleine de tristesses et de rumeurs vaines, solitaire infiniment, monotone comme un bruit de meules, froide à tout pétrifier autour d'elle. C'est bien le soir qui l'envahie, le soir avec ses mystères, ses sons étouffés, ses formes changeantes, ses horizons tragiques. Il n'y manque même pas ce hurlement lointain et douloureux qui, dans le crépuscule silencieux, est comme la plainte même de la terre. Cette note humaine, ce cri d'âme désespérée s'élève à tout moment des poèmes de M. Verhaeren. Il est dans ces adverbes qu'il place fréquemment au bout de ses vers et qui contiennent à la fois tant d'aspiration, tant de lassitude et tant d'impuissance. Ces adverbes — infiniment, insatiablement, etc. — tintent comme un unique son de cloche, ils vous secouent, ils vous élèvent brusquement mais pour vous laisser retomber aussitôt sur les ailes cassées d'une note expirante. Les *Soirs* sont, dans toute la force du terme, le poème de la lassitude.

On comprend qu'après avoir vu la vie à travers les *Flamandes* et les *Moines*, M. Verhaeren l'ait contemplée dans la réalité avec une douloureuse stupeur et qu'il soit resté devant elle les bras ballants. Mais cette immobilité constitue une attitude neutre que ne peut garder longtemps un artiste. Mieux vaut les flagellantes douleurs du désespoir! Mieux vaut la vie quand même que le sommeil et l'anesthésie! Si nous voyons la souffrance, le mal, la vanité de tout, ne nous retirons pas sous notre tente pour essayer de les considérer avec détachement. Suivons, au contraire, le courant qui nous emporte, accrochons-nous au vent, aux nuages, à tout ce qui fuit au hasard, à tout ce qu'il y a d'affolé dans la nature et dans l'esprit. Que le désespoir, puisque nous n'éprouvons plus que ce sentiment, soit notre inspireur! Dans les *Débâcles*, M. Verhaeren va au fond — pour autant qu'on peut y aller — des tortures spirituelles et des angoisses. Il est l'ascète qui se flagelle et qui jouit du martyre de sa chair. Son ambrosie est faite de sang et de larmes :

Vierge, je veux nouer mes tortures en moi.

 Je veux boire les souffrances, comme un poison,
 A m'en griser; je cinglerai de mon angoisse
 Mes pauvres jours ainsi qu'un tocsin de paroisse
 S'exalte à disperser le deuil sur l'horizon.

Chaque poème le montre ainsi dévalant au gouffre des misères morales, heurtant ses parois, glissant dans ses anfractuosités, de plus en plus déchiré, de plus en plus meurtri. Ses souffrances se traduisent en général par des

paroles de la plus âcre amertume; elles se manifestent parfois aussi par des accents tranquilles, sur le ton d'une résignation forcée qui fait plus mal que les cris et les blasphèmes :

Quelqu'un m'avait prédit qui tenait une épée
Et qui riait de mon orgueil stérilisé :
Tu seras nul et pour ton âme inoccupée
L'avenir ne sera qu'un regret du passé.

A force de savourer les douleurs capiteuses d'un désespoir qui s'irrite et s'exaspère, il se produit une hyperesthésie des sentiments et des idées, il y a pour le cœur et l'esprit des lendemains d'ivresse, qui apparaissent comme le but final de nos envolées et de nos emballements. Il y a, au fond des orgies intellectuelles, une lassitude aussi, la dernière et la plus lamentable de toutes. On est descendu jusqu'au fond dans la mer des douleurs, les ongles finissent par racler un roc qui ne résonne plus sous les doigts :

L'âme et le cœur si las des jours, si las des voix,
Si las de rien, si las de tout; l'âme salie;
Quand je suis seul, le soir, soudainement, parfois,
Je sens pleurer sur moi l'œil blanc de la folie.

Voilà de nouveau l'artiste au bout de tout. Le voilà de nouveau face à face avec le désespoir, son ennemi implacable, contre lequel il a lutté sans trêve au long de deux livres. Il courbe le front encore une fois. Mais ne craignez rien, il n'est pas vaincu.

M. Verhaeren est un fort. Il possède la force des grands artistes, celle qui leur permet de descendre jusqu'au tréfonds des misères humaines, d'atteindre des régions où l'esprit ne respire plus, puis de remonter, chargé d'une science terrible, et d'édifier leur œuvre comme s'ils avaient gardé les illusions de leur enfance.

M. Verhaeren remontera le courant qu'il a descendu. Il aura la force de se détacher de ce qui se passe autour de lui. Il ne demandera rien à son temps. Son siècle est plat, qu'importe. Il porte un monde en lui. Il se suffira à lui-même. Il édifiera son œuvre pour la seule joie de l'édifier. Puisque son flambeau à lui n'est pas le flambeau de tout le monde, une petite lumière sûre et pâle, il brandira le flambeau gigantesque que le sort lui a mis en mains, le flambeau noir, le flambeau de la folie et de la mort.

Dans les *Flambeaux noirs* et dans une partie des *Apparus dans mes chemins*, il fait l'effet d'un géant abandonné dans une île où tout est bouleversé, où les rocs ressemblent à des monceaux d'os ayant appartenu à des hommes plus grands et plus forts que nous, où les arbres balancent leurs feuilles en silence ou les font siffler dans le vent, mais où jamais ne chante un oiseau. Ses poèmes deviennent des espèces de monuments barbares, en

harmonie avec ce pays effrayant, en harmonie avec son âme de demi-dieu malheureux par sa grandeur même. La peur, l'effroi, l'épouvante sont ses seuls compagnons.

Sur ce roc carié que fait clamer la mer.

.....
C'est là que j'ai construit mon âme.

Dites, serai-je seul avec mon âme ?

Mon âme, hélas, maison d'ébène

Où s'est fendu sans bruit, un soir,

Le grand miroir de mon espoir.

(*Le Roc.*)

Sa vie ? elle s'était dardée en cette foi :

A n'être rien, sinon celui qui s'épouvante

Et des coupants éclairs de son âme savante

Flagelle obstinément les orages du soi.

.....
... Se vivre en déploiement

D'effroi sauvage, avec sur soi la voix profonde

Et tonnante des dieux qui ont mordu le monde

Grand de terreur, sous le froid d'or des firmaments.

(*Celui de l'horizon.*)

L'homme n'est cependant pas mort en lui. Rien ne meurt chez M. Verhaeren. L'humanité est toujours prisonnière en sa poitrine. Les *Apparus dans mes chemins* sont aussi les *apparus* dans son cœur. Il est toujours accessible à la tendresse, à la pitié, à l'amour, et lorsque les bras blancs d'une Andromède viendront lui enlacer le cou dans sa solitude, l'abatteur d'arbres et le briseur de rocs écrira des vers de cette douceur :

Elle était comme une rose pâlie ;

Je la sentais discrète autour de moi

Avec des mains de miel pour ma mélancolie.

Ne voyez là rien d'artificiel. N'y voyez pas un caprice d'artiste, célébrant des candeurs auxquelles il ne croit pas. N'y voyez surtout pas un raffinement de blasé qui s'en revient savourer des primeurs après avoir mâché des fruits corrompus. M. Verhaeren est un sincère en même temps qu'un volontaire. Sa grande originalité, c'est d'avoir conservé une âme naïve et pure dans la débâcle de tous ses espoirs. Ce révolté a un cœur primitif. Il est un des rares poètes contemporains dont les sentiments n'ont pas sombré avec la pensée. Le vice et le mal, ces deux choses que les artistes révoltés finissent souvent par célébrer pour se venger d'un dieu qui est resté sourd à leurs appels, n'ont pu prendre racine en lui. Ses blasphèmes sont des blasphèmes d'enfant, qui ne scandalisent point. C'est que sa colère est celle du juste, non celle de Satan, une colère qui se résoud facilement en larmes et

en prière. La bonté est le fond de son âme. Si vous examinez les sentiments qu'il exprime, vous voyez que ce sont les sentiments des âmes simples. C'est la terreur, l'effroi, l'affolement, l'épouvante des gens pour lesquels les grands mystères existent encore. Il est aussi resté l'homme du premier mouvement. M. Verhaeren, qui a fait beaucoup de critique artistique et souvent de bonne critique, est peut-être l'homme qui possède le moins le sens critique. Quand une pensée naît en lui, au lieu de l'examiner, de la retourner, de l'analyser, il la laisse agir librement. Elle garde ainsi sa force vive et donne toujours tout ce qu'elle peut donner. L'homme moderne n'édifierait plus de tour de Babel ni de pyramide, parce qu'il ne croit plus à la possibilité d'escalader le ciel ni à la grandeur de la mort. Tout au plus, dans ses jours de don quichottisme, construit-il des tours Eiffel. Pour édifier des œuvres qui ne parlent qu'aux grandes âmes, il faut avoir soi-même une grande âme, il faut avoir la foi à la base de sa pensée. Cela existe chez M. Verhaeren. Et non seulement il est doué de la *foi*, mais il possède aussi *la bonne foi*. Ce n'est pas une homme de parti pris. Ce n'est pas un écrivain systématique. Lorsqu'il a célébré le désespoir et le néant de tout, il était sincère. Il croyait à la misère irrémédiable de l'humanité. Mais lorsqu'une lueur lui a semblé se faire dans la destinée de l'homme, il ne l'a pas niée non plus, il n'a pas détourné la tête pour sauvegarder quand même son amour-propre, il s'est élancé au contraire vers cette clarté avec la même ardeur qu'il avait mise à se précipiter dans les ténèbres.

La vie moderne, il l'avait vue déjà avant la création des *Campagnes hallucinées*. Mais elle lui était apparue comme une chose grossière et tapageuse, cruelle pour les nerfs. Il ne l'avait vue que dans sa forme extérieure. Le monde, pour lui, c'était une ville gigantesque frappée à l'image de *Londres*.

De tous les endroits par où a passé ce poète — qui, extérieurement, a l'allure de ces pèlerins qu'on voyait au moyen-âge sur les chemins de Rome, le dos courbé sous le vent et frappant à coups réguliers et énergiques de leur bâton les pierres des routes, et qui en a plus encore l'âme ardente, inexorablement tendue vers son but — Londres est la ville qui l'a le plus frappé matériellement. Elle a symbolisé longtemps pour lui le monde moderne : une vaste usine où grondent des machines, où retentissent des marteaux, où grincent des scies, où l'homme n'est lui-même qu'une machine qui travaille aussi inconsciemment que le fer et le feu et sans un but plus appréciable. C'était, pour ses yeux de visionnaire, quelque chose de gigantesque, d'indéchiffrable et de terrifiant. Mais un jour un cri humain est monté de ce baigne, une plainte a passé au travers de cet enchevêtrement de barres et de courroies et a fait vibrer son cœur. Il a vu là autre chose

que des roues monstrueuses et des bielles effrayantes ; il a vu l'homme, l'éternel supplicié, mais qui, ici, par une dérision suprême, était son propre joueur de tambour et qui se chargeait lui-même d'étouffer les cris que provoquait son martyr.

Le progrès est à sa manière un dieu Moloch. Au crépuscule, comme à l'aube des âges, nous avons au bout de notre route un monstre dans les entrailles duquel nous devons infailliblement aller griller. Quand le monstre n'est pas une création de nos mains ignorantes, c'est l'œuvre de notre esprit surchauffé, c'est la vie elle-même qui nous enflamme la tête et nous la serre entre les plaques brûlantes de ses flancs d'airain.

C'est ce que M. Verhaeren a compris le jour où il a vu dans l'homme la chose qu'un être indifférent qui ne méritait que l'indifférence. L'humanité est dressée devant lui, jouet de ses rêves et de ses ambitions, et il s'est appliqué à nous la montrer sous cet aspect dans une fresque à la fois sobre, violemment colorisée et d'un puissant relief.

Les *Campagnes hallucinées* forment le premier panneau de cette fresque. L'auteur nous y montre l'action des villes sur les campagnes. Après viendront les *Villes tentaculaires*, où il racontera le présent dans ses fièvres et dans ses luttes. Les *Aubes* cloront la série. Ce titre dit assez ce que sera le livre et il nous édifie sur la vivacité des instincts de renaissance qui existent chez M. Verhaeren.

La pièce intitulée : *La Ville*, par laquelle débutent les *Campagnes hallucinées*, se dresse comme un phare au bord de l'œuvre ; elle projette ses feux rouges en avant pour éclairer, non seulement la première partie de la trilogie, mais pour fixer le lecteur sur les deux suivantes et lui faire voir, dans son ensemble, la pensée génératrice de l'œuvre. C'est la synthèse du cahier qui suivra, une vue à vol d'oiseau de ce présent affolé qu'on nous peindra plus tard. Symbolisé par une ville, sise en quelque Amérique, sans cœur, sans âme, mais où tous les appétits matériels sont déchaînés vers une perpétuelle et jamais suffisante curée, ce présent concentre les hommes dans une cuve infernale, dans une fournaise diabolique, où parmi un entassement, un fouillis de fer et de pierres, au milieu des bruits, des cris, des plaintes, des sanglots fusionnés en une rumeur épouvantable, ils se cognent, s'enlacent, se renversent, se piétinent, s'acharnent sans repos ni trêve après un bonheur chimérique.

Le soir seulement, le calme paraît descendre sur cet ergastule. Mais c'est un calme trompeur. Les lumières y brillent doucement, l'or y prend des lueurs sereines d'étoiles, les plaisirs tendent aux imprudents des voluptés d'apparence apaisante. Le monstre se tait, semble rêver sous la paix du ciel, éteint l'éclat de ses yeux pour y substituer une fausse douceur et

appâter des victimes. Ses milliers de suçoirs restent toujours en travail, et ne s'interrompent pas de pomper la sève des campagnes. Ces suçoirs sont les chemins qui irradient vers tous les horizons. Chemins lisses et droits, monotones et pratiques, qui suppriment toute perte de temps, économisent les efforts physiques, anéantissent les flâneries de l'esprit, font désertier les antiques routes qui zigzaguaient, caracolaient, vagabondaient, se repliaient sur elles-mêmes, décrivaient des courbes et des angles, comme si elles n'avaient pas voulu sortir de leurs plaines tranquilles.

Sur celles-ci descend maintenant la mort. Et c'est cette mort-là qu'on chante dans les *Campagnes hallucinées*. Le poème n'est autre chose qu'un *De Profundis*, clamé d'une voix formidable, d'une voix qui prend à la folie ses intonations lugubres, ses cris hagards, ses paroles violemment imagées. Ces routes qui plongent au fond des campagnes et remontent rapidement vers les villes n'entraînent pas que des corps, ne provoquent pas seulement un déplacement d'hommes, elles charrient aussi, vers l'insatiable fournaise, les vieilles idées, les traditionnels modes de sentir. La vie cérébrale prend la place de la vie physique et étend sur celle-ci sa domination. Tous les efforts, tous les désirs se tournent vers un travail furieux, inexplicable et meurtrier, plus insensé et plus vain que l'entassement des montagnes par les Titans rués à l'assaut du ciel.

Les campagnes s'inféodent aux villes, et s'intoxiquent les idées nouvelles. L'antique terre, grave et imposante, avec ses horizons immenses, ses arbres coriaces, poussés de travers, toujours arqués contre les vents mauvais, n'est pas désertée certes, mais son vieil esprit routinier, incorporé dans les traditions, les coutumes et les croyances, cet esprit-là est mort.

Des gens simples restent cependant accrochés à cette momie, ils la pressent contre leur cœur et s'efforcent de la ranimer du souffle de leur poitrine. Ce sont ces pauvres marionnettes que M. Verhaeren fait défiler devant nos yeux, à travers quel paysage symbolique ! Leur terre n'est plus qu'une terre de misère, une terre de ruine, une terre maudite. Les blés y sèchent, les animaux y meurent, les sources y tarissent. Seuls, les fléaux s'y engraisent : la fièvre s'y couche dans tous les lits, la faim racle de ses ongles toutes les entrailles, la mort y a trouvé le charnier où elle peut boire du sang tant qu'elle veut. Les habitants, eux, vivent dans la détresse et dans l'affolement. Ils vont à travers heurs et malheurs, trébuchants, tâtonnants, en aveugles, le dos voûté, avec les bras croisés sur leurs poitrines, ou les mains inutilement tendues vers le ciel.

Car rien ne répond à leurs plaintes ni à leurs lamentations. Ils reviennent déçus de leurs pèlerinages et quand, la nuit, ils songent à leurs misères, seul, le *Donneur de mauvais conseils* leur présente des remèdes inventés

par sa fausse pitié. On est au milieu d'un pays ravagé par une effroyable catastrophe, opprimé par un sort maudit. Le sol est crevassé, les maisons s'effritent, les arbres sont déracinés. Dans un silence chaotique, des gens errent en faisant des signes de croix, avec de l'épouvante plein les yeux. Seule, une voix de fou brise de temps en temps ce silence et sa chanson sinistre et incohérente retentit comme un chant de mort.

Cette voix, c'est la voix de la fatalité. C'est la voix d'un pauvre Yorik visionnaire, qui discerne, avec effroi, grâce aux éclairs qui rayent par moments les ténèbres de son cerveau, des parcelles de la vérité que personne ne comprend autour de lui :

Car personne ne sait plus rien.
Et qu'importe le mal, le bien,
Les rats, les rats sont là, par tas.

Mais tandis que les rats sont là, rongant tout autour d'eux, la ville se dresse à l'horizon, impériale, orgueilleuse et formidable, gorgée du sang de ce cadavre et tendant ses clochers et ses tours vers de nouveaux espoirs. Ce que sont ces espoirs, on nous le dira probablement dans les *Villes tentaculaires*.

En attendant le parachèvement de cette œuvre, où il s'est assujéti aux règles d'un plan, le poète, dans ses heures où il est uniquement poète, c'est-à-dire une plaque sensible qui vibre au contact de mille choses, écrit des pièces où s'expriment l'idée d'un moment, une vision, un état d'âme spécial et dont la réunion en volume trouve son unité dans la pensée fondamentale de l'auteur. Tels les *Villages illusoires* qui viennent de paraître et qui s'apparient plutôt aux *Apparus dans mes chemins* qu'aux *Campagnes hallucinées*, bien que l'inspiration vienne de la même source que ce dernier livre. On dirait qu'en composant ses *Campagnes hallucinées*, M. Verhaeren a eu des heures de distraction ou de détente pendant lesquelles, oubliant la pensée et le but qu'il poursuivait, la campagne lui a inspiré les impressions d'un ordre particulier et plus fugitives. Un rameur, un pêcheur, un meunier sur le seuil de son moulin, une ferme dans l'éloignement, un son de cloche dans la nuit, des êtres et des choses sur lesquels ses yeux sont tombés ont été des éléments d'évocation, des points de départ de visions qui se sont formulées tantôt sous forme de scènes philosophiques et tantôt sous forme de drames. Les *Villages illusoires* contiennent plusieurs poèmes de premier ordre. Citons, notamment, cet étrange *Passeur d'eau*, une scène qui se passe dans un de ces pays fantastiques comme sait en enfanter l'extraordinaire imagination de l'auteur. Je ne connais rien qui rende d'une façon plus saisissante *l'espoir malgré tout*. Ce rameur, qui entre dans sa barque *avec un roseau vert entre les dents*, qui s'arcboute sur ses deux

rames et fixe les yeux sur la fascinante apparition de femme dont la voix le hèle de l'autre rive, c'est l'homme éternel, l'infatigable chercheur d'espoir dans l'inconnu. Les rames se cassent l'une après l'autre, la barque ne bouge pas, mais toutes ces déceptions ont beau se faire réelles, les yeux du rameur ne quittent pas le but, la constatation de son impuissance ne fait pas tomber le roseau vert, l'indéracinable espérance qu'il tient entre ses dents. C'est là, en raccourci, la tragédie de l'existence dans tout ce qu'elle a d'inconscient, d'inexplicable et de fatal.

D'autres poèmes n'ont que la valeur de drames épisodiques, mais quelle force dans la peinture des scènes qui les composent, comme tout cela se matérialise sous la poigne de l'artiste et comme l'essence même en est rendue sensible pour nos yeux et pour notre cœur ! Lisez le *Sonneur*, le *Meunier*, la *Femme ardente*. Nul plus que M. Verhaeren n'est accessible à la vie des forces naturelles, à leur mystère, à l'effroi qu'elles peuvent causer. Jusqu'au silence devient pour lui un être mystérieux et malfaisant, une bête sournoisement tapie dans les plis de terrain, dans les bruyères, derrière les arbres et dont le museau froid vient se frotter, par moments, contre notre nuque.

M. Verhaeren a été un des premiers à adopter le vers libre et il est un de ceux qui en ont tiré le meilleur parti. Ici encore, il n'a obéi qu'à son tempérament. L'examen des *Flamandes* et des *Moines* nous révèle que de toutes les formes de la poésie régulière, il n'y a qu'un vers qu'il manie avec aisance et dont la musique s'accorde avec sa pensée : c'est l'alexandrin. M. Verhaeren, qui a débuté à une époque où le vers de huit syllabes était à la mode, s'en est peu servi. Et les poèmes qu'il a écrit dans cette forme ne sont pas ce qu'il a fait de mieux. C'est qu'il n'a rien du virtuose. Il n'a qu'une façon de voir les choses. Il n'a non plus qu'une façon de les exprimer. Il est d'ailleurs moins un poète musicien qu'un poète dramatique et son tempérament tout d'une pièce le condamnait à une certaine monotonie à laquelle il a échappé en recourant au vers libre. Si celui-ci n'avait pas existé, je ne sais s'il l'aurait inventé, mais il aurait été dans tous les cas un parnassien ou un romantique peu docile. Sa personnalité est trop forte pour qu'il se fût résigné à rester emprisonné dans des formes qui le gênaient. Il n'aurait certainement pas hésité, s'il l'avait jugé nécessaire, à briser quelques vitres pour se donner de l'air.

Nous ne croyons pas que le vers libre ait tué le vers classique. Celui-ci est toujours le cristal et l'acier de la poésie. Il est resté la flèche la mieux trempée qu'un cerveau puisse lancer vers le ciel. Il faut toutefois qu'on voie en lui autre chose qu'un procédé de composition. On n'est pas un poète parce qu'on observe fidèlement toutes les règles de la prosodie. « La composition

du vers classique, écrivait très justement M^{me} de Staël, est un art indépendant du génie poétique; on peut posséder cet art sans avoir ce génie, et l'on pourrait au contraire être un grand poète et ne pas se sentir capable de s'astreindre à cette forme. »

Il serait puéril de nier que plusieurs artistes contemporains, qui ont pratiqué le vers libre, possèdent ce génie. Sans parler de Verlaine, de Mallarmé, de Laforgue, voyez comme Gustave Kahn a su rendre, grâce à lui, la volupté qui court à la surface des choses, comme Henri de Régnier est parvenu à exprimer la mélancolie raffinée des *ombres heureuses*, de celles-là mêmes dont Vielé-Griffin fait si bien pleurer les cœurs. Le vers parnassien est devenu si savant qu'il exclut presque toute naïveté. Il existe au fond des âmes des pétales frais et délicats que ses doigts se refusent à ouvrir, de même qu'il dédaigne d'ouvrir certaines portes derrière lesquelles grouillent toujours les sentiments sauvages des races primitives. La création du vers libre correspond aux progrès que l'analyse a faits depuis un siècle, au besoin que l'homme éprouve de s'exprimer dans toute la libre expansion de son individualité. Il doit son existence à la même cause qui a fait naître le poème en prose. Ils sont les deux arches qui relient la poésie classique à la prose classique et font de la langue française un moyen d'expression qui n'a plus rien à envier, sous le rapport de la souplesse, aux autres langues.

M. Verhaeren y a vu le moyen d'exprimer dans toute leur force et avec tout le relief sous lequel il les conçoit, des impressions dont on trouverait difficilement l'équivalent chez les poètes français. Sa qualité la plus évidente, c'est l'originalité. M. Verhaeren évoque les vieux bardes, non pas les chanteurs du *gai savoir*, non pas les roucouleurs des cours d'amour, mais les scaldes à figure émaciée et à longue barbe, qui vécurent dans les brumes du nord et qui chantèrent avec des voix où grondait l'océan, les divinités formidables des mythologies. Il porte dans son cerveau un Walhalla, mais un Walhalla vide de ses dieux. C'est une sorte de vaste pays désert où des arbres, des montagnes et des nuages dessinent des formes apocalyptiques et où ne règne d'autre bruit que le bruit monotone et gigantesque de la mer et du vent. C'est un pays plein de grandeur, de sauvagerie, d'effroi et de mystère. M. Verhaeren est peut-être le poète qui s'inspire le plus de lui seul. C'est lui qui a eu le plus difficile de s'adapter à la forme savante qu'avaient forgée pour la pensée des artistes experts. Dans les vers d'un Vielé-Griffin, d'un Kahn, d'un de Régnier, on découvre quelque chose comme une timidité, un respect de la langue française causé par l'ombre des grands poètes qu'ils sentent étendue sur eux. Ils sont attentifs à la musique, au rythme, à la syntaxe. M. Verhaeren lui a rompu avec la poésie régulière pour l'oublier. Il lui a porté des coups

de hache de barbare. La musique de ses vers n'est pas filtrée à travers les œuvres de ses prédécesseurs. C'est une musique qu'il a trouvée, qui lui appartient comme l'essence même de son art. Les idées, les impressions, les sensations naissent chez lui par saccades, par bonds, par sursauts, elles s'accompagnent de longs frémissements, de plaintes lointaines, de rumeurs vagues, elles déferlent en lui comme le vent dans les forêts et la mer au pied des falaises. La mélodie, cette musique du recueillement, est absente de son œuvre. Sa pensée est naturellement tumultueuse. La musique de ses vers dit l'effort, la lutte, l'éclat, la fuite, le tourbillonnement. Elle vous sonne quelquefois dans le cœur comme un bâton ferré sur une dalle. Elle vous impressionne et vous remue comme les pas d'un passant attardé, comme le ronflement d'un train dans la nuit, comme le sifflement des flammes d'un incendie, elle a des craquements d'arbre qui se brise sous la tempête. Voyez ce refrain du *Passeur d'eau* :

Une rame soudain cassa
Que le courant chassa,
A vagues lourdes, vers la mer.

Cette strophe qui revient trois fois avec de légères modifications évoque, avec une précision singulière, par sa musique brutale, tous les efforts du rameur, le bruit sec d'un objet qui se brise et la violence implacable des vagues. Elle forme également un tableau d'un relief extraordinaire. Tout, dans les vers de M. Verhaeren, a cette puissance d'évocation. C'est le plus audacieux des improvisateurs poétiques. Nul ressouvenir d'études chez lui. Il ne s'inspire que de son observation — observation faite sur lui-même et sur la nature, observation directe et non d'après des procédés. Ce n'est pas ici un lettré qui corrige ses impressions à l'aide de ses souvenirs, mais une âme ouverte, comme celle d'un primitif, à tout ce qui peut la faire vibrer. De là, le charme, l'originalité, le neuf qu'on trouve chez lui.

Mais par où l'art de M. Verhaeren triomphe surtout, c'est par la beauté des images. Ses œuvres qui n'ont d'abord été que de belles peintures jordaenesques, ont perdu insensiblement cet excès de couleur, mais l'auteur a conservé l'inappréciable faculté d'éclairer sa pensée par des images qui ont le spontané, l'imprévu, la violence de l'éclair : « Les bûches alignées reluisent d'un feu blanc sous les coups du soleil. — Les moines sont comme des marbres blancs qui marcheraient la nuit. — Le vieux sonneur voit s'avancer, vers ses cloches brandies, les mains en or qui bout de l'incendie. » Parfois l'image tire toute sa beauté de son étrangeté :

Des crapauds noirs velus de mousse
Mangent du clair soleil sur la pelouse.

M. Verhaeren voit, lui aussi, fréquemment le monde sous le jour propre

au rêve. Il est le poète moderne qui est allé le plus loin dans le pays entrevu par les Raimbaud et les Lautréamont.

Remarquez que les exemples que je cite ne sont pas des exceptions, des trouvailles heureuses qu'on pourrait compter, mais des images familières qui jaillissent naturellement de la plume du poète. Ses vers, d'une structure barbare, sont incrustés de pierreries, de cristaux, de cabochons qu'incendie un soleil des tropiques quand ils ne nous offrent pas des formes purement fantastiques, des silhouettes sombres et effrayantes de châteaux-forts noyés dans les brumes du nord. Ses œuvres nous donnent aussi fréquemment l'impression de certaines statues de pierre ou de bois sculptées par de naïfs artistes du moyen-âge, qui n'avaient d'autre idéal que d'exprimer aussi fortement qu'ils le pouvaient la foi, l'amour, la pitié ou la douleur. Cela est surtout sensible dans les poèmes en prose qu'il a publiés dans plusieurs revues. Ceux-ci sont même si mordus, si rongés qu'ils font presque l'effet de vieilles statues qui auraient séjourné des siècles dans la terre et auxquelles l'humidité et le temps auraient ajouté des beautés à celles que l'auteur leur avait imprimées.

On ne peut pas employer les moyens ordinaires pour juger un tel poète. C'est ici ou jamais que le critique doit sentir s'il veut être juste, car les règles, la petite mesure des pédants et des cuistres se trouve être, ici, diablement courte. Certains vers de M. Verhaeren pesés dans la balance d'or de Gautier seraient peut-être condamnés comme insuffisants, mais je ne sais si l'on trouverait des fléaux d'airain assez fort pour peser l'œuvre entier de l'écrivain. C'est qu'il reste encore — heureusement — des beautés qui n'ont pas été prévues, qu'aucun entomologiste n'a cataloguées et qui jaillissent du contact de la nature et de certains cerveaux privilégiés. M. Verhaeren est un de ces cerveaux-là. A une époque où la plupart des artistes sont écrasés par la multitude des chefs-d'œuvre de leurs ancêtres, il a eu l'heureux bonheur de pouvoir s'arracher aux traditions, et d'édifier, dans l'isolement, une œuvre qui tire toutes ses beautés d'elle-même et qui nous impose l'admiration par son originalité et par sa puissance.

HUBERT KRAINS

LE MOIS

LA NATIONALISATION DU SOL. — Une conférence dite « de la nationalisation du sol » a été tenue dernièrement à Londres par les délégués de la *Land nationalisation Society*, de l'*English land restoration league*, de la *Scottish land reform Union*, etc., réunis sous la présidence du révérend Stewart Haedlam. Elle a adopté trois résolutions principales : la première déclare que le temps est venu pour la nation britannique d'affirmer son droit de contrôler les revenus du sol ; la seconde proteste contre l'aliénation du sol déjà nationalisé et invite le Parlement à conférer législativement aux autorités locales des pouvoirs compulsatoires pour l'acquisition de n'importe quel terrain situé dans les limites de leur autorité et utilisable pour le bien public ; la troisième enfin recommande l'adoption d'un impôt du sol au taux de 20 p. c., avec pleine liberté pour les autorités d'acheter ou de taxer.

Au sujet de la seconde résolution, le *Daily Chronicle* remarque que le *local government act* est déjà une application du principe qu'elle suppose, puisque les conseils électifs des paroisses institués par cette loi ont des pouvoirs étendus d'expropriation agraire.

Invitée à se prononcer sur l'opportunité de n'envoyer que des socialistes purs siéger au Parlement, la même conférence a répondu par 35 *non* contre 29 *oui*.

UN NOUVEL ETAT. — Le pavillon des États-Unis va compter une nouvelle étoile, la confédération un nouvel État. On sait que les Mormons, repoussés, persécutés par la pudeur yankee, avaient dû porter leurs tentes et se réfugier avec leurs femmes sur les bords du lac Salé. La polygamie n'a pas nui à leur développement, tout au contraire, et l'Etat compte aujourd'hui 250,800 habitants, après cinquante années à peine de colonisation. On eut beau légiférer à Washington contre les « saints du dernier jour », rien n'a pu empêcher les sectateurs de Joé Smith, puis de Brigham Young, de se multiplier, de continuer avec succès leur propagande. Il faut dire cependant que parmi les habitants de l'Utah beaucoup sont aujourd'hui des « gentils », à qui l'autorité passe peu à peu en même temps que leur nombre augmente ; ainsi on ne compte guère que 60,000 Mormons sur le chiffre de 250,000 que nous venons de donner, mais ce sont eux qui composent presque exclusivement la population de Salt-Lake-City, la capitale. Depuis longtemps déjà l'Utah est constitué en territoire, et depuis plusieurs années même il eût été admis au rang d'État, si le congrès de Washington n'avait éprouvé de la répugnance à accepter dans l'Union une population dont les pratiques religieuses sont condamnées par les lois du pays. Le Montana, l'Idaho, le Wyoming — ces deux derniers limitrophes de l'Utah — ont été depuis

plusieurs années reçues dans la Confédération, bien que le nombre de leurs habitants fût de moitié moindre de celui de l'Utah.

Il paraît difficile, aujourd'hui que l'Union, après s'être adjoint le nouvel État que les Mormons ont créé, continue à considérer comme des malfaiteurs ceux dont elle se garde bien de repousser l'association, dont le travail et l'industrie l'enrichissent. L'admission de l'Utah dans l'Union doit avoir pour corollaire l'admission de la secte de Joé Smith au nombre de toutes celles qui vivent et grandissent au delà de l'Atlantique et par suite la tolérance de la polygamie ; mais nous n'en sommes pas encore là, car les Yankees peuvent craindre que cette tolérance n'ait pour conséquence un développement considérable de pratiques en lesquelles ils voient l'abomination de la désolation.

* * *

Il y a eu à Copenhague, il y a quelques mois, un meeting des disciples de Brigham Young. Il s'agissait de fêter le quarante-cinquième anniversaire du baptême des quinze premiers Mormons danois. Le rapport lu en cette cérémonie établit que, depuis 1850, 42,000 habitants de la Scandinavie ont passé au mormonisme et que 29,000 d'entre eux ont émigré au lac Salé.

* * *

Le socialisme sicilien se présente sous l'aspect général du *Fascio dei lavoratori* (faisceau des travailleurs) et dont l'hymne, chanté de Catane à Trapani et de Syracuse à Palerme, a le refrain significatif : *Se divisi siam canaglia — Stretti in fascio siam potente*. (Si divisés nous sommes de la canaille, — Serrés en faisceau, nous sommes puissants.) Partout c'est le nombre, la foule, la tourbe des déshérités qui se lève contre l'organisation sociale, mais si le but abstrait est le même, les mobiles sont souvent très divers. Dans les grandes villes, les *fasci* sont surtout des centres d'opposition gouvernementale, qui obéissent à l'impulsion de quelques ambitieux vulgaires impatientes d'arriver par eux à la députation ou tout au moins au conseil municipal : Tout à fait comme chez nous.

A Messine, le *fascio* compte 5,300 membres, la plupart ouvriers, avec douze sections secondaires dans la province : A Catane, 10,000 ouvriers également, pour la plupart subdivisés en corps de métiers, ce qui correspond à nos unions syndicales ; la cotisation est de cinq sous par semaine, moyennant quoi les participants ont droit à des secours en cas de maladie et leur famille a un subside en cas de mort ; le *fascio* a fondé des magasins coopératifs, ouvert des écoles, il organise des fêtes. A Palerme, les syndiqués sont plus nombreux encore et obéissent aveuglement à l'agitateur Bosco, qui a pour lieutenant les chefs des syndicats, lesquels commandent aux chefs de sections, par ceux-ci aux chefs de quartier et par ces derniers aux chefs de rue ; ils ont une police, des journaux, une caisse mieux garnie que la caisse publique, une fanfare et des drapeaux rouges qui sont exhibés en toute occasion. Bosco veut arriver à la réorganisation sociale par la conquête des pouvoirs publics ; ces *fasci*, dans leur composition, leur programme et leurs moyens sont, en somme, copiés sur nos syndicats.

A Caltanissetta et à Girgenti, le mouvement revêt un caractère religieux qui gagne de plus en plus les campagnes. Là, l'action politique disparaît presque entièrement ; plus de meneurs directement et apparemment intéressés ; un but social seulement : le partage des biens, la fortune des riches devant aller aux pauvres ; le socialisme devenant une religion appuyée sur l'Évangile, ses préceptes et ses paraboles ; la figure de Jésus placée

entre les portraits de Karl Marx, Mazzini et Garibaldi, comme autrefois Garibaldi et Victor-Emmanuel flanquaient la Madone. Dans la province de Girgenti, un de ces *fasci* a pris pour titre : *Madona addolorata*. Il y a des cérémonies qui deviendront rituelles, des processions sur le passage desquelles les femmes jettent des feuillages et des fleurs, comme le jour de la Fête-Dieu ou de l'Assomption.

ITALIE. — L'histoire des persécutions contre la liberté de la pensée en Italie, en ce temps de lois exceptionnelles, constitue les pages les plus horribles et les plus monstrueuses.

Ces lois, votées par le gouvernement d'un ministre qui s'efforce de faire comprendre au peuple courbé sous son poing de fer qu'il faut combattre les ennemis de la société civile, sur le drapeau desquels brillent ces mots : « Sans Dieu ni Maîtres » et se rallier sous l'auguste bannière portant l'aphorisme : « Pour Dieu, pour le Roi et pour la Patrie » (discours de Naples), ces lois pourtant ont eu et auront pour effet d'attirer de plus en plus les sympathies à notre cause.

Il importe donc moins, le sacrifice de tant d'hommes généreux qui souffrent à présent es rigueurs de la réclusion de Porto-Ercole, la Sibérie de la libre Italie, car l'écho de eurs souffrances qui font frémir d'indignation tout noble cœur, propage leurs principes de rénovation sociale parmi le peuple qui admire leur martyre, leur fermeté et leur héroïsme.

Il n'y a pas de ville en Italie qui n'ait vu déporter d'intègres citoyens coupables simplement d'aspirer à la liberté, à la solidarité humaine, à l'amour et à la paix universelle. Et en tous les coins de l'Italie, quelque mère dans la prostration de la misère pleure un fils que lui a volé la Justice de l'État, quelque jeune épouse songe tristement au compagnon de sa vie arraché à ses caresses, à son amour, ou quelque vieillard gémit sur la perte de ses fils, qui lui procuraient le pain qu'il ne peut plus gagner.

Innombrables sont les procès forgés par les questures sous l'éternelle rubrique : *Associazione a delinquere*. Nous vivons dans une période presque sans pareille, quant aux basses et lâches persécutions dirigées contre les idées révolutionnaires.

Nul doute que cette réaction ne rende un immense service à nos idées.

Un comité vient de se former en vue d'élever une statue à Charles Fourier, soit à Paris, soit à Besançon, sa ville natale.

TABLES DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME I, 11^e ANNÉE

TABLE MÉTHODIQUE

N^o CXXI. — JANVIER.

	Pages.
L'Inévitable Anarchie. — Pierre Kropotkine.	5
La Mort. — Élie Reclus	20
L'Asile. — Hubert Krains	31
Proses mystiques. <i>Le Bûcher; Le Secret de la solitude; Les Trois Génies.</i> — Édouard Schuré	48
Le Baigne sous la troisième république. — Charles Malato	56
Les Demoiselles de mes larmes. — Paul Fort	75
L'Antéchrist. <i>Essai d'une critique du christianisme.</i> (Traduit de l'allemand par Henri Albert.) — Frédéric Nietzsche.	87
Le Vaisseau de l'Église. (Traduit du danois par Georges Khnopff.) — Holger Drachmann	105
Histoire sociale de l'Église. <i>La Politique impériale</i> (suite). — Victor Arnould	114
La Vie mentale. <i>Léon Dierx; Le Verger fleuri; Eddy et Paddy; Strindberg.</i> — Gustave Kahn.	128
Chronique littéraire. <i>L'Ironique amour; Les Miroirs de jeunesse.</i> — Hubert Krains.	139
Le Mois. <i>Jean Grave.</i> — Mes Communions, par Georges Eekhoud. — <i>La société L'Art</i>	144

N^o CXXII. — FÉVRIER.

Notes sur l'Angleterre politique et sociale. — Gaëtane.	145
L'Unité de l'âme humaine. — Jules Case	162
Vers. <i>Les Ports; La Mort.</i> — Emile Verhaeren.	167
La Sibérie. « <i>Déplacé</i> » par voie administrative. — Georges Kennan.	173
La Pléiade shakespearienne. I. <i>Christophe Marlowe.</i> — Georges Eekhoud.	189
La Joie. — I. Will	203
L'Antéchrist. <i>Essai d'une critique du christianisme</i> (suite). (Traduit de l'allemand par Henri Albert.) — Frédéric Nietzsche	208
Inutilité et dangers de la vaccine (suite). — Ph. Linet	223
Le Grand Trimard. <i>Moi Consul; A travers les barreaux.</i> — Zo d'Axa.	238
Les Conditions du travail et de la vie ouvrière en France (suite). <i>Le Chômage et la Misère.</i> — F. et M. Pelloutier.	243
Lettres d'amour (suite). (Traduits du hollandais par Émile-Henri van Heurck.) — Multatuli.	252
La Vie mentale. <i>Le Journal intime de Benjamin Constant; Théâtre. Le Chariot de terre cuite; Le Chemin du paradis; L'Aristocratie</i>	

	Pages.
<i>intellectuelle</i> ; Les Poètes. <i>M. Francis Vielé-Griffin</i> . — Gustave Kahn	262
Chronique littéraire. <i>Les Préréphaélites</i> . — Hubert Krains	279
Revue des livres. — A. Hamon	283
Le mois. <i>Le Bouddhisme éclectique</i> . — <i>Les théories révolutionnaires de Richard Wagner</i>	284

N° CXXIII. — MARS.

Conférences données en 1871 à Courtelary (Suisse) par Michel Bakounine (<i>msc. inédit</i>). — Michel Bakounine	285
Marie Bashkirtseff. — Charles Van Lerberghe	302
La Reine des Mers. (<i>L'Angleterre ancienne et moderne</i>). — Charles Malato	318
Un nouveau livre sur l'Anarchie. — Jacques Mesnil	336
Le Promeneur. <i>Conte nocturne</i> . — Louis Mullem	350
La Sibérie (suite). <i>La vie des déplacés par voie administrative</i> . — Georges Kennan	355
Images de Regret et d'Espérance. — Edmond Pilon	371
Inutilité et dangers de la vaccine (suite et fin) — Ph. Linet	375
L'Antéchrist. <i>Essai d'une critique du christianisme</i> (suite). (Traduit de l'allemand par Henri Albert.) — Frédéric Nietzsche	390
La Vie mentale. <i>Napoléon III intime</i> ; <i>Romans exotiques</i> ; <i>A Catulle Mendès</i> ; <i>Jean Lorrain</i> ; <i>Henri de Régnier</i> ; <i>Les poètes</i> ; <i>M. Abel Hermant</i> ; <i>Les livres d'art</i> . — Gustave Kahn	400
Chronique littéraire. <i>Lettres de Richard Wagner à Auguste Roedel</i> ; <i>Quinze lettres de Richard Wagner</i> . — H. M.	420
Revue des Livres. — A. Hamon	422
Le mois. <i>Un article d'Octave Mirbeau sur la Sibérie de G. Kennan</i> ; <i>Le Communisme en Russie</i> ; <i>Revue anglaise</i>	423

N° CXXIV. — AVRIL.

La Dernière Crise. — Jules Brouez	425
Conférences données en 1871 à Courtelary (Suisse) par Michel Bakounine (<i>msc. inédit</i>) (suite et fin). — Michel Bakounine	449
Octave Pirmez. — Hubert Krains	461
L'Aristocratie intellectuelle. — Camille Mauclair	477
Un nouveau livre sur l'Anarchie (suite et fin) — Jacques Mesnil	486
À Jour fermant. — Gustave Kahn	501
Études psychologiques. <i>La Psychologie de l'Anarchiste-socialiste</i> . — A. Hamon	508
Les conditions du travail et de la vie ouvrière en France (suite et fin). <i>Le Chômage et la Misère</i> ; <i>Conclusions sommaires</i> . — F. et M. Pelloutier	522
Saint Fridolin. — Eugène Demolder	539
La Vie mentale. <i>Théâtres</i> ; <i>En route</i> ; <i>La Mêlée sociale</i> . — Gustave Kahn	543
Chronique littéraire. <i>Libre</i> . — Élie Reclus	557
<i>Mes Communions</i> . — Hubert Krains	560

	Pages.
Le mois. <i>Conséquences démographiques des guerres en France.</i> — <i>La misère sociale en Autriche.</i> — <i>Richard Owen.</i> — <i>Les</i> <i>auditions de M^{llo} Derscheid.</i> — <i>Revue étrangères.</i>	566

N° CXXV. — MAI.

Science sociale. (Pages inédites.) <i>Fanatisme religieux.</i> — Colins.	569
La Science moderne. <i>Essai de critique.</i> — Edward Carpenter . .	582
La Reine des Mers. (<i>L'Angleterre ancienne et moderne.</i>) (Suite.) — Charles Malato.	599
La Sibérie. <i>Le « Commandement libre ».</i> — Georges Kennan . . .	618
Les Rits funéraires. — Élie Reclus.	631
La Pléiade shakespearienne. I. <i>Christophe Marlowe.</i> — Georges Eekhoud.	641
L'Antéchrist. <i>Essai d'une critique du christianisme</i> (suite). Traduit de l'allemand par Henri Albert.) — Frédéric Nietzsche	657
L'Émeute en Sicile — Antoine Agresti	672
La Vie mentale. <i>Gaspard de la Nuit; Le Poème en prose; Passé le</i> <i>Détroit; Mylord Hylandt.</i> — Gustave Kahn.	682
Chronique littéraire. <i>Ames de Couleur; Hélié; Les Cheveux.</i> — Hubert Krains.	692
Revue des livres. — A. Hamon	696
Le mois. <i>Suppression de la vaccine obligatoire dans le canton de</i> <i>Berne.</i> — <i>Les Bibliothèques en Amérique.</i> — <i>Les Temps nou-</i> <i>veaux.</i> — <i>Les Groupes d'habitations.</i> — <i>Concerts de la Société</i> <i>des Nouveaux Concerts.</i>	700

N° CXXVI. — JUIN.

Histoire sociale de l'Église. <i>La politique impériale</i> (suite). — Deuxième partie. <i>Le Christianisme et les Barbares.</i> — Victor Arnould.	701
Légendes gauloises et corniques. — Gaëtane.	717
Vers. <i>L'Ame de la ville; Les Usines.</i> — Émile Verhaeren	735
L'Émeute en Sicile (suite) II <i>L'Émeute.</i> — Antoine Agresti. . . .	742
L'Inconnaissable. — Clémence Royer.	753
Walter Pater. (Traduit de l'anglais par G. Khnopff.) — Edm. Gosse.	766
L'Antéchrist. <i>Essai d'une critique du Christianisme</i> (fin). (Traduit de l'allemand par Henri Albert.) — Frédéric Nietzsche	778
La Sibérie (suite). <i>Les Exilés politiques du district de Kara.</i> — Georges Kennan	785
Tannhäuser. — Henry Maubel	801
Thoriswolf. — Sander Pierron	804
La Vie mentale. <i>Lettres intimes de Mazzini; Théâtre; La peinture</i> <i>anglaise contemporaine; Les Poètes; Max Elskamp; M. Charles-</i> <i>Henry Hirsch; M. Henri Barbusse; M. Fontainas; M. Bois.</i> — G Kahn.	816
Chronique littéraire <i>Émile Verhaeren.</i> — Hubert Krains	831
Le mois. <i>La Nationalisation du sol.</i> — <i>Un nouvel État.</i> — <i>Les</i> <i>Mormons au Danemark.</i> — <i>Les Fasci en Sicile.</i> — <i>Les Persécu-</i> <i>tions en Italie.</i>	848
Tables des matières.	855

TABLE ALPHABÉTIQUE

	Pages.
AGRETSI (ANTOINE).	
L'Émeute en Sicile	672, 742
ARNOULD (VICTOR).	
Histoire sociale l'Église. <i>La Politique impériale</i> (suite)	114
Deuxième partie. <i>Le Christianisme et les barbares</i>	701
BAKOUNINE (MICHEL).	
Conférences données en 1871 à Courtelary (Suisse) (<i>msc. inédit</i>)	285, 449
BROUEZ (JULES).	
La Dernière Crise	425
CARPENTER (EDWARD).	
La Science moderne. <i>Essai de critique</i>	582
CASE (JULES).	
L'Unité de l'âme humaine	162
COLINS.	
Science sociale. (Pages inédites.) <i>Fanatisme religieux</i>	569
D'AXA (ZO).	
Le Grand Trimard. <i>Moi Consul ; A travers les barreaux</i>	239
DEMOLDER (EUGÈNE).	
Saint Fridolin	539
DRACHMANN (HOLGER).	
Le Vaisseau de l'église. (Traduit du danois par G. Khnopff.)	105
EKKHOUD (GEORGES).	
La Pléiade shakespearienne. I. <i>Christophe Marlowe</i>	189, 641
FORT (PAUL).	
Les Demoiselles de mes larmes	75
GAËTANE.	
Notes sur l'Angleterre politique et sociale	145
Légendes galloises et corniques	717
GOSSE (EDM.).	
Walter Pater. (Traduit de l'anglais par Georges Khnopff.)	766
HAMON (A.).	
Études psychologiques. <i>La Psychologie de l'anarchiste-socialiste</i>	508
Revue des livres	283, 422, 696
KAHN (GUSTAVE).	
A Jour fermant	501
La Vie mentale : <i>Léon Dierx ; le Verger fleuri ; Eddy et Paddy ; Strindberg</i>	120
<i>Le Journal intime de Benjamin Constant ;</i>	
<i>Le Chariot de terre cuite ; le Chemin du</i>	

	Pages.
<i>Paradis; l'Aristocratie intellectuelle;</i> <i>F. Viélé Griffin.</i>	262
<i>Napoléon III intime; Romans exotiques;</i> <i>À Catulle Mendès; Jean Lorrain; Henri</i> <i>de Régnier; les Poètes; M. Abel Hermant;</i> <i>les Livres d'art.</i>	400
<i>Théâtres; En route; la Mêlée sociale.</i>	543
<i>Gaspard de la Nuit; le Poème en prose;</i> <i>Passé le Détroit; Mylord Hylandt.</i>	682
<i>Lettres intimes de Mazzini; Théâtre; la</i> <i>Peinture anglaise; les Poètes; Max</i> <i>Elskamp; M. Charles-Henry Hirsch;</i> <i>M. Henri Barbusse; M. Fontainas;</i> <i>M. Bois.</i>	816
KENNAN (GEORGES).	
La Sibérie. « Déplacé » par voie administrative.	173
La Vie des déplacés par voie administrative	355
Le « Commandement libre »	618
Les Exilés politiques du district de Kara	785
KRAINS (HUBERT).	
L'Asile	31
Octave Pirmez.	279
Chronique littéraire : <i>L'Ironique amour; les Miroirs de jeunesse</i> <i>Les Préraphaélites.</i>	139
<i>Mes Communions.</i>	279
<i>Ames de couleur; Hélie; les Cheveux.</i>	560
<i>Émile Verhaeren.</i>	692
	831
KROPOTKINE (PIERRE).	
L'Inévitable Anarchie	5
LINET (PH.).	
Inutilité et dangers de la vaccine (suite)	223, 375
MALATO (CHARLES).	
Le Baigne sous la troisième république	56
La Reine des mers. <i>L'Angleterre ancienne et moderne.</i>	318, 599
MAUBEL (HENRY).	
Tannhäuser	801
M. (H.).	
Chronique littéraire : <i>Lettres de R. Wagner à Auguste Rœckel;</i> <i>Quinze lettres de Richard Wagner.</i>	420
MAUCLAIR (CAMILLE).	
L'Aristocratie intellectuelle.	477
MESNIL (JACQUES).	
Un nouveau livre sur l'Anarchie	336, 486
MULLEM (LOUIS).	
Le Promeneur. <i>Conte nocturne.</i>	350

	Pages.
MULTATULI.	
Lettres d'amour (suite). (Traduits du hollandais par E.-H. van Heurck.)	252
NIETZSCHE (FRÉDÉRIC).	
L'Antéchrist. (Traduit par Henri Albert.) . . . 87, 208, 390, 637, 778	
PELLOUTIER (F. et M.).	
Les Conditions du travail et de la vie ouvrière en France (suite). <i>Le Chômege et la Misère</i>	243
<i>Conclusions sommaires</i>	522
PIERRON (SANDER).	
Thoriswolf.	804
PILON (EDMOND).	
Images de regret et d'espérance	371
RECLUS (ÉLIE).	
La Mort	20
Chronique littéraire : <i>Libre</i>	557
Les Rits funéraires	631
ROYER (CLÉMENCE).	
L'Inconnaissable	766
SCHURÉ (ÉDOUARD).	
Proses mystiques.	48
VAN LERBERGHE (CHARLES).	
Marie Bashkirtseff	302
VERHAEREN (ÉMILE).	
Vers : <i>Les Ports; La Mort</i>	167
<i>L'Ame de la ville; Les Usines</i>	735
WILL (I).	
La Joie	203
Le mois. — <i>Jean Grave</i> , 144. — <i>Mes Communions</i> , par <i>Georges Eekhoud</i> , 144. — <i>La Société L'Art</i> , 144. — <i>Le Bouddhisme éclectique</i> , 284. — <i>Les Théories révolutionnaires de R Wagner</i> , 284. — <i>Un article d'Octave Mirbeau sur la Sibérie de Georges Kennan</i> , 423. — <i>Le Communisme en Russie</i> , 423. — <i>Revue anglaise</i> , 424. — <i>Conséquences démographiques des guerres en France</i> , 566. — <i>La Misère en Autriche</i> , 566. — <i>Richard Owen</i> , 567. — <i>Les Auditions de M^{lle} Derscheid</i> , 568. — <i>Revue étrangère</i> , 568. — <i>Suppression de la vaccine obligatoire dans le canton de Berne</i> , 700. — <i>Les Bibliothèques en Amérique</i> , 700. — <i>Les Temps nouveaux</i> , 700. — <i>Les Groupes d'habitations</i> , 700. — <i>Concerts de la Société des Nouveaux-Concerts</i> , 700 — <i>La Nationalisation du sol</i> , 848. — <i>Un nouvel Etat</i> , 848. — <i>Les Mormons au Danemark</i> , 849. — <i>Les Fasci en Sicile</i> , 849. — <i>Les Persécutions en Italie</i> , 850.	

P A N

AVRIL

M DCCCLXXXV

MAI

REVUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE INTERNATIONALE

ABONNEMENT : 95 FRANCS L'ANNÉE

En vente : Paris, 7, rue Coëtlogon. — Berlin, 4, Schillstrasse
et au bureau du *Mercure de France*.

La revue *PAN* est la première publication d'une Société artistique et littéraire internationale. Cette Société qui porte également le nom de *PAN* se propose de mettre en œuvre encore d'autres entreprises d'un caractère exclusif.

Désirant rester indépendante de toute préoccupation mercantile et ne point servir les goûts variables et souvent faussés du grand public, la société *PAN* a dû s'assurer, avant d'exécuter aucun de ses projets, d'une base matérielle solide et durable qui lui permette de progresser dans la voie qu'elle s'est proposé de suivre. Elle a donc fait appel, en leur demandant à participer d'une façon active et continue à la réussite de son œuvre, aux artistes eux-mêmes, tant peintres que poètes, ainsi qu'aux personnes que préoccupent les manifestations de l'art.

En unissant ainsi dans un groupement d'ensemble les personnalités les plus diverses de l'art contemporain, elle espère avoir créé enfin un mouvement d'action commune dirigé vers un but unique : le culte de la beauté sous toutes ses formes.

Les fonds de roulement indispensables avaient été fixés d'avance à 125,000 francs. Cette somme première a été couverte plus rapidement qu'on n'osait l'espérer. La société a donc réalisé à partir du mois d'avril sa principale entreprise, la publication de la revue *PAN*.

On peut juger de ses tendances générales par son premier fascicule. Elle veut incorporer, sans distinction d'école, les aspirations créatrices de l'Art contemporain, dans ses productions les plus remarquables, et permettre en même temps de les comparer aux manifestations artistiques des époques anciennes. Guidée par un large internationalisme dans le choix de ses collaborateurs, tant peintres que poètes, elle accueillera les talents de tous les pays, en leur permettant de s'affirmer dans leur pleine originalité. Les poèmes et les proses seront toujours publiés dans leur langue originale. Il était naturel d'accorder au début, dans une revue née par delà le Rhin, une place plus large aux œuvres allemandes. Cependant de nombreux artistes et écrivains français ont promis leur collaboration à la revue. Leurs œuvres trouveront place dans les prochaines livraisons. Enfin, l'on projette un certain nombre de fascicules consacrés à l'ensemble d'un mouvement d'art, présentés dans les conditions les plus favorables.

**

Désirant pénétrer autant que possible dans tous les milieux s'intéressant à l'art, la Société *PAN* accueillera volontiers de nouveaux sociétaires. La part de participation est fixée à l'unité de 125 francs.

Les membres de la Société jouiront d'avantages spéciaux, tant pour l'abonnement à la revue que pour les autres publications que se propose la Société.

SOMMAIRE DU PREMIER NUMÉRO :

Arnold Böcklin. *Le Tueur de dragon* (héliogravure d'après un tableau). — Albert Dürer. *Saint Sébaste* (autotypie d'après un bois du cabinet des estampes de Berlin). — Maurice Dumont. *Sapho* (glyptographie originale en couleur). — Fernand Khnopff. *La Poésie de Stéphane Mallarmé* (autotypie d'après un dessin avec un sonnet autographe inédit de Stéphane Mallarmé). — Max Klinger. *Cassandre* (autotypie d'après une sculpture). — Max Liebermann. *Un jardin de brasserie à Rosenheim* (eau-forte originale). — Félicien Rops. *Oude Kat* (eau-forte originale en vernis mou). — Joseph Sattler. *Esquisse d'art industriel* (gravure au burin). — Fritz de Uhde. *Le Roi nègre* (simili-gravure). — Félix Vallotton. *Portrait de R. Schumann* (gravure sur bois originale). — Gustave Vigeland. *L'Enfer* (autotypie d'après un relief). — James-N. Whistler. *Gravure* d'après un tableau. — Wilhelm Bode. *Le Caractère d'une revue illustrée*. — Richard Dehmel. *Chanson à boire* (poème). — Théodore Fontane. *Souvenir de ma vie* (chapitre I). — Arne Garborg. *Danse norvégienne*, mise en vers allemands par O.-J. Bierbaum. — Alfred Lichtwark. *La Renaissance de la médaille*. — Detlev von Liliencron. *Rabbi Jeshua* (poème). — Novalis. *Hymnes à la nuit* (4^e partie). — Paul Verlaine. Prologue pour *Varia* (poème). — Woldemar de Seidlitz. *Du caractère eu art*. — Frédéric Nietzsche. *Zarathustra devant les rois* (fragment). — Paul Scheerbarth. *Chant royal* (poème en prose). — Jean Schlaf. *Mort d'été* (nouvelle). — Notices sur les publications artistiques nouvelles. — Chronique des principaux événements sur le domaine de l'art. — Franz Stuck. Feuille

de titre. — Hans Thoma. Cul-de-lampe. — Otto Eckmann. Encadrement pour *Mort d'été* et *Varia*. — Axel Gallén. Dessin pour *Chant de roi*. — Pierre Halm. Ornementation pour *Souvenirs de la vie*. — Louis de Hofman. Encadrement pour les *Hymnes à la nuit*. — Th. Kittelsen. Illustration de la *Danse norvégienne*. — Joseph Sattler. Dessins à la plume pour *Rabbi Jeshua* et pour l'article de M. Bode — Edouard Luhrig. Texte et illustration pour la *Chanson à boire* (lithographie originale en deux couleurs). — *Les Médailleurs* (illustrations de l'article de M. Lichtwark).

La direction de la Revue a été confiée à MM. O.-J. BIERBAUM et J. MEIER-GRABFE, présidents de la Société PAN.

Il leur a été adjoint un comité de rédaction de six membres. — M. HENRI ALBERT a été chargé de diriger la revue à Paris.

Des dépendances sont établies dans les principales villes d'Europe.

M. HERMANN EICHFELD représente la revue à Munich (Loristrasse, 2). Pour la Belgique : la *Société anonyme l'Art*, à Bruxelles, M. POL DE MONT, à Anvers; pour la Finlande : le comte LUIS SPARRE, à Helsingfors; pour la Norvège : M. ANDRÉAS AUBERT, à Christiania; pour la Suède : M. KARL WAHLIN, à Stockholm; pour l'Italie : le docteur HARRCK, à Florence. Pour l'Angleterre et l'Amérique les sièges seront connus ultérieurement.

PLAN DE LA REVUE POUR LA PREMIÈRE ANNÉE :

La revue PAN fera paraître dans sa première année (avril 1895-avril 1896) cinq livraisons dont trois fascicules doubles et deux fascicules triples. Les fascicules doubles contiendront en moyenne 50 pages de texte richement illustré et 12 planches artistiques hors texte. Les livraisons triples contiendront environ 75 pages de texte et 16 planches artistiques hors texte. De sorte que l'année complète comprendra 300 pages de texte et 70 planches, dont environ 30 planches originales (eaux-fortes, lithographies, bois, glyptographies, etc.) et 40 reproductions d'exécution très soignée (gravures au burin, héliogravures, autotypies, etc.)

Pendant la première année, les fascicules doubles paraîtront en avril, en juin et en décembre 1895, les fascicules triples en octobre 1895 et en février 1896.

LA REVUE SERA PUBLIÉE EN TROIS ÉDITIONS :

1° L'édition générale, 1.500 exemplaires sur papier fort. Abonnement d'un an : 95 francs.

2° L'édition de luxe, 75 exemplaires numérotés, sur japon impérial. Abonnement d'un an : 200 francs.

3° L'édition d'artiste, 25 exemplaires sur vieux japon à la cuve. Epuisée.

Les deux éditions spéciales donneront des épreuves avant la lettre signées par les artistes, des tirages sur papier de luxe, en plusieurs états, et différents essais artistiques originaux.

LES ABONNEMENTS NE SE FONT QUE POUR UN AN

Des fascicules séparés de l'édition générale seront vendus au prix majorés de 25 francs pour les livraisons doubles et de fr. 37.50 pour les livraisons triples. Les fascicules de l'édition spéciale ne sont pas vendus séparément.

The Century Magazine.

CONTENTS FOR JUNE, 1895

Marble Bust of Napoleon Bonaparte, two views (Frontispieces). — *The Comedie Française at Orange* (Thomas-A. Janvier). — *Tribulations of a Cheerful Gaver*. Part I (William Dean Howells). — *The World's Need* (Ella Wheeler Wilcox). *Casa Braccio*. VIII. Begun in November (F. Marion Crawford). — *A Business Transaction* (James Jeffrey Roche). — *Life of Napoleon Bonaparte*. Begun in November (William-M. Sloane). *The Discovery of Glacier Bay*. By its Discoverer (John Muir). *The Poet's Day* (R.-W. Gilder). — *The Princess Sonia*. II. (Julia Magruder). — « *Time brings Roses* » (John-H. Boner). — *The New Public Library in Boston*. (Mrs Schuyler Van Rensselaer, Lindsay Swift). — *On a Side-Track* (Mary Hallock Foote). — *Spring Song* (Elisabeth C. Cardozo). — *The Lady of Lucerne* (F. Hopkinson Smith). — *Song for the Guitar* (Robert Underwood Johnson). — *Two Tramps in England* (Josiah Flynt). — *The New Old Testament* (Newman Smyth). — *The Ballad of a Little Fun* (Maurice Thompson). *The Gentleman in the Barrel* (Chester Bailey Fernald).

DEPARTMENTS. — *Topics of the Time*. The People against Spoils The Government of English Cities. — *Open Letters*. Note on Poe (Thomas Dimmock). Religion in the Public Schools (Alexander Johnston). The Moving of the Boston Public Library (Lindsay Swift). — *In Lighter Vein*.

Communications and MSS. for the Editor of *The Century Magazine* must be forwarded to *The Century Co.*, No. 33, East 17th Street (Union Square), New York .

FEB 11 1947



